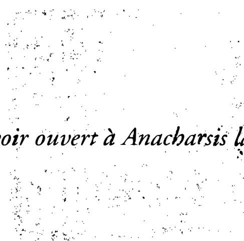
# SAGAS LÉGENDAIRES ISLANDAISES

Textes traduits, présentés et annotés par Régis Boyer,
avec le concours de Jean Renaud

ANACHARSIS



*Merci à Éric Guilleman, pour avoir ouvert à Anacharsis la Route du Nord*

ISBN : 978-2-914777-896

Diffusion-distribution : Les Belles Lettres


43, rue de Bayard
31000 Toulouse

www.editions-anacharsis.com

# *Introduction*

Des sagas islandaises, l'honnête homme français ne peut plus prétendre aujourd'hui qu'il les ignore. Voilà presque cinquante ans qu'un effort constant a été déployé chez nous pour les faire connaître, tant les textes eux-mêmes que leur intelligence. C'est au point que le mot « saga » lui-même est en train de passer dans notre langue, pas toujours, tant s'en faut, avec pertinence, mais enfin, cette terre n'est plus inconnue. Ce phénomène est remarquable puisque ce genre n'appartient pas à notre patrimoine national mais il n'empêche : je vais m'étendre un peu sur ce qu'il faut entendre par saga et surtout sur la diversité de ses manifestations ; il reste à constater avec grande satisfaction qu'une bonne cinquantaine de ces récits ont maintenant été tournés en français et qu'on lit moins d'absurdités sur le compte de cette littérature. Je vais reprendre ici les articulations majeures de ce procès, mais c'est avec une réelle satisfaction que je me sens fondé à dire que je n'évolue plus dans les trop fameuses brumes du Nord. Au demeurant, figurera à la fin de la présente introduction une bibliographie sommaire qui permettra à l'esprit curieux d'en savoir davantage s'il le désire[1].

Très succinctement puisque le but du présent ouvrage est de se concentrer sur une seule acception du genre, voici ce qu'est une saga. Précisons que le genre est islandais, exclusivement islandais (les exceptions sont rarissimes) et disons sans insister que ce phénomène est tout bonnement incroyable lorsque l'on est au courant des tenants et aboutissants de l'histoire de l'île aux volcans et de sa culture[2]. Retenons aussi, car l'indication est indispensable, que les hommes et les femmes qui vinrent s'installer en

1. Les deux ouvrages fondamentaux sont, pour une étude, *Les sagas islandaises*, Payot, Paris, 2007 [1978], et pour les plus beaux textes de la catégorie dite sagas des Islandais, *Sagas islandaises*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 2009 [1987].

2. On pourra lire, d'abord, *L'Islande médiévale*, Les Belles Lettres, coll. « Guides des civilisations », Paris, 2001, avec une bonne orientation bibliographique *in fine*, et, pour une rapide initiation, le n° 32 de mai/juin 2010 de la revue *Religion et Histoire*. Je précise qu'au meilleur moment de sa production, l'Islande ne comptait guère plus de 35 000 âmes ! (elle a aujourd'hui quelque 320 000 habitants)

Islande à partir de 874, pour diverses raisons que nous connaissons mal, n'étaient pas, contrairement à une erreur commune, de « purs » Scandinaves (et dans ce cas, majoritairement des Norvégiens) mais un mixte de Nordiques et de Celtes, mixte qui est peut-être responsable et de la prodigieuse civilisation islandaise et de son étonnante activité littéraire : deux ethnies, deux types de traditions, deux modes de réactions notamment vis-à-vis des choses de l'esprit, nous savons que ce genre de conjonction donne, toujours et partout, des résultats assez extraordinaires.

Donc, à partir du moment où ils seront en possession d'une écriture utilisable – car les runes germaniques ne se prêtaient simplement pas à la consignation de textes longs – c'est-à-dire cette onciale carolingienne toujours pratiquée et qu'apportèrent avec eux, une fois passé le temps de la conversion au christianisme (autour de l'an mille), les clercs ou missionnaires, les insulaires se mirent à consigner avec une manière de frénésie le trésor de leurs poèmes mythologiques (cela s'appelle *Edda*) et celui de cette poésie appelée scaldique qui demeure à ce jour la plus complexe, la plus sophistiquée, la plus élaborée qu'ait jamais enfantée l'Occident (ce n'était pas une invention islandaise, elle est née quelque part au bord de la Baltique vers le VIIIe siècle, mais les Islandais s'en feront rapidement une exclusivité), et enfin les sagas.

Une saga est un récit en prose (notez ce point, tout l'Occident écrivait en vers à l'époque) centré sur divers chefs d'intérêt que je vais détailler rapidement, dont on a d'abord pensé, à l'époque romantique et du côté allemand, qu'il était né spontanément en vertu du « génie conteur de la foule » pour n'être consigné par écrit qu'à partir de la fin du XIIe siècle, mais dont nous savons aujourd'hui, démonstrations savantes ayant été dûment faites, qu'il résulta de la fusion des textes historiques latins (Salluste, Lucrèce...) traduits en islandais avec les textes hagiographiques (qui narrent la vie des saints) également en latin et de même immédiatement traduits. Les sources peuvent fort bien être également orales et renvoyer à des traditions familiales, juridiques, géographiques, etc., mais le « produit fini », si je puis dire, est écrit, consciemment et soigneusement écrit, avec une rigueur et un savoir-faire qui ont quelque chose de confondant. Évidemment parce qu'ils relèvent d'une vision de l'homme, de la vie et du monde propre à leurs auteurs qu'en règle générale, nous ne connaissons pas trop. Ajoutons qu'une saga n'est pas un écrit religieux, non plus que poétique – ce qui ne l'empêche pas, d'aventure, de faire des incursions du côté de la mythologie, réelle ou calquée de la classique, et de s'adorner de strophes scaldiques invoquées, parfois, à des fins justificatrices. Sans nous attarder : en fait, ce qui définit la saga, c'est avant tout son style rapide, sobre, économe de ses moyens, comme pressé de courir a son terme et,

remarquez cela aussi, jamais lyrique. La vision du monde dont je parlais il y a un instant est factuelle, réaliste, directe, sans aucune concession au lecteur (ou à l'auditeur, car le débat demeure vivant, de savoir si elles étaient faites pour être dites ou lues, récitées). Pour le fond, il s'agit de narrer la vie d'un personnage intéressant, je vais dire pourquoi, ou de tout un lignage, voire d'un district, en commençant, le cas échéant, par la mention des ancêtres, car le culte de la famille était déterminant dans cette culture, et en suivant le cours de cette existence, l'accent étant mis sur les temps forts qui ne ressortissent pas nécessairement au registre héroïque physique, mais peuvent fort bien relever du juridique, voire de l'illustration des grandes valeurs que prisait cette communauté, sens de l'honneur, volonté parfois forcenée de tirer vengeance d'un forfait, culte de l'amitié, tendance à l'ostentation, ruse intelligente (ce qu'ils appellent *vit*, quelque chose comme le *know-how* américain), etc. Pour avoir droit à une saga, pour être, donc *söguligr* (cet adjectif traduit la proposition qui précède ici), il faut que le Destin avec majuscule qui est peut-être le seul vrai dieu que révéraient ces hommes et ces femmes, vous ait soumis à une *skapraun* (mise à l'épreuve de votre caractère), de quelque nature qu'elle soit, et que vous en ayez triomphé. Alors, on parlera en bien de vous, vous mériterez une saga.

Qui, donc, est un morceau purement narratif: *saga* dérive du verbe *segja*, « dire », « conter », « raconter » (allemand *sagen*, anglais *say*, suédois *säga*). Jamais lyrique, je l'ai dit, dramatique non plus même si, parfois, la structure du récit prête à une organisation de ce type. Héroïque, pas nécessairement, didactique non plus, sinon implicitement, très, très rarement épique, erreur souvent commise parce que l'adjectif *episk* dans les langues scandinaves modernes signifie « narratif » et non obligatoirement « épique ». En fait, nous savons que l'épopée obéit aux deux règles de la simplification et du grossissement, ce qui est très peu souvent le cas de la saga, laquelle, au contraire, est souvent appliquée à suivre le menu détail de nos errements et refuse l'outrance. C'est un texte humain, très humain, il répugne à l'hyperbole autant qu'à la dépréciation, il demeure à ras de la réalité, il est de nous. Une fois dominée la très épineuse difficulté des noms propres, anthroponymes ou toponymes, il reste des hommes et des femmes qui vivent comme nous, sont nos frères et sœurs : ils n'ont rien des piédroits de nos cathédrales, non plus que de nos héros de chansons de geste, voire de nos romans courtois, c'est peut-être leur vérité humaine qui les rend si attachants. D'autant qu'en règle générale, elle est saisie dans le menu détail du quotidien et non à la faveur d'exploits mémorables.

Cela dit, la longueur d'une saga peut être très variable. Il en est de volumineuses, comme la *Saga de Njáll le Brûlé* qui est le fleuron du genre des *íslendingasögur*, d'autres sont si brèves que je les ai appelées « sagas

miniatures »[3], le terme islandais requis est *þáttr* (pl. *þættir*). N'importe ! ce sont des récits qui vont, leur loi est le mouvement, le dynamisme, la méditation n'est pas leur fort mais elles aiment provoquer votre entendement en pratiquant avec une admirable maîtrise la litote, le sous-entendu sous la forme que l'on appelle en anglais *understatement.* On ne dit pas : « il était beau », mais : « il s'entendait à plaire aux femmes. » Pas : « sa fortune était colossale », mais : « il avait du bien. »

Il reste à dire que les sagas ont vu le jour vers la fin du XII^e siècle, la recherche actuelle a fait de considérables progrès depuis un grand demi-siècle, grâce notamment aux écoles anglaise, allemande et surtout islandaise même, et votre humble serviteur aura passé sa vie à vulgariser le genre en France. Donc, 1180 au mieux, et cette écriture durera jusqu'au milieu du XIV^e siècle, pensons-nous. L'âge d'or est incontestablement, en tout état de cause, le XIII^e siècle.

Je vais indiquer ci-dessous les diverses (cinq en fait) catégories de sagas et cette taxinomie exige une réflexion. Que voici. Cinq catégories, disais-je, le critère étant la nature du sujet traité (plutôt que la distance dans le temps entre l'auteur présumé et le motif qu'il traite). Soit :

- les sagas royales (ou historiques) : *konungasögur*
- les sagas dites des Islandais : *íslendingasögur*
- les sagas dites de contemporains : *samtíðarsögur*
- les sagas légendaires (ou des temps très anciens) : *fornaldarsögur*
- les sagas dites de chevaliers : *riddarasögur*

Je laisse de côté les sagas dites mensongères, *lygisögur*, qui sont de grossières imitations des précédentes et n'ont pas de valeur.

La recherche a longtemps pensé que ces textes avaient vu le jour dans l'ordre qui vient d'être donné à l'instant. Les progrès considérables de la paléographie, de la critique interne des textes, des études comparatives, de l'examen minutieux des sources ou modèles possibles a abouti, il n'y a pas bien longtemps, à une conclusion tout à fait différente. À savoir, qu'entre la fin du XII^e et le milieu du XIV^e siècles, un formidable mouvement d'écriture s'est déclaré en Islande, qui fait que, pêle-mêle, les sagas de tous genres ont vu le jour : le phénomène ne va pas sans rappeler la floraison du théâtre classique européen au XVII^e siècle ou la fortune du roman romantique au XIX^e siècle. Nous savons d'ailleurs que, si peu important que soit le nombre de ceux que nous connaissons, certains auteurs (ou *sagnamenn*, sg. *sagnamaðr*) ont fort bien pu composer des sagas ressortissant à plusieurs des rubriques que je viens d'énumérer.

3. Il en existe en français tout un livre publié par Les Belles Lettres (Régis Boyer, *Les sagas miniatures*, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes », Paris, 1999).

Un point capital doit être au moins brièvement abordé : quelle que soit la catégorie dans laquelle on la range, une saga n'est pas un document historique[4]. Assurément, il en est de nombreuses qui peuvent favoriser notre connaissance des faits historiques en telle ou telle circonstance, ou qui se fondent sur des faits vérifiables à partir d'autres sources, ou encore qui nous présentent des personnages dont nous savons d'autre part qu'ils ont bien existé ; cela vaut surtout, bien entendu, pour les sagas historiques et, dans une assez large mesure, pour les sagas des Islandais, tandis qu'il est permis de penser que c'est la règle des sagas de contemporains (qui ne sont pas majoritaires ici, et de loin !) mais – et l'argument est capital pour qui va lire des sagas légendaires – il ne faut jamais oublier que, de l'aveu même des auteurs que nous ne connaissons pas en général, comme je l'ai dit, une saga aura été écrite *til gamans*, « pour le divertissement », le plaisir du lecteur, et que ses prétentions ne vont jamais au delà. Relisez la fin de la *Saga de Hrólfr Gautreksson*, donnée dans le présent livre, en étant bien sensible à l'humour de l'auteur (inconnu, donc) : « Que ce [il veut parler de ce qu'il vient de narrer] soit vrai ou non, que celui-là trouve plaisir à cette histoire qui le pourra, pour les autres, ils n'ont qu'à chercher un autre divertissement qui leur paraîtra meilleur. » Vous avez bien relevé « plaisir » et « divertissement » – *gaman*, donc. Mais si vous n'êtes pas convaincu, voulez-vous relire le prologue de la *Saga de Hrólfr sans terre* en prenant garde à certaines formulations, du genre : « On a composé maints récits pour le divertissement des gens, certains d'après d'anciens manuscrits ou de savantes personnes, et parfois selon des livres anciens qui ont dû être composés fort brièvement d'abord, puis qui ont été développés, car la plupart des choses qui s'y trouvent ont eu lieu bien plus tard qu'il n'y est dit. »

Revenons sur la classification qui vient d'être proposée, en passant vite sur les quatre premières catégories présentées.

Les sagas dites royales (ou historiques) s'intéressent aux rois de Norvège et de Danemark, le fleuron est le recueil intitulé *Heimskringla* (*L'Orbe du monde*, ce titre reprend les deux premiers mots du premier texte, selon une mode bien connue au Moyen Âge), il est dû au plus grand écrivain islandais, si ce n'est de l'Europe tout court, du Moyen Âge, Snorri Sturluson (1178-1241)[5]. On se demande pourquoi les Islandais, qui ont

4. La question est traitée avec quelque détail dans *Recueil d'études en hommage à Lucien Musset, Cahier des Annales de Normandie* 23, 1990, Régis Boyer, « Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ? », p. 109-126.

5. Voir Régis Boyer, *Snorri Sturluson. Le plus grand écrivain islandais du Moyen Âge*, OREP Éditions, Cully, 2011.

catégoriquement refusé, quatre siècles durant, tout roi ou prince[6], se sont intéressés ainsi aux rois : il se peut que ce soit par une sorte de prolongement d'un culte germanique (ou autre en domaine indo-européen) bien plus ancien, celui du roi sacré. Le personnage principal est, bien entendu, Óláfr Haraldsson ou saint Óláfr. Mais comme ce recueil remonte aux temps archaïques *(Ynglinga saga)*, il fait souvent état de survivances que nous retrouverons parfois dans les sagas légendaires.

Les sagas des Islandais sont, de l'avis unanime, les plus belles. Elles s'intéressent à la vie, aux heurs et malheurs de certains individus dignes de saga et qui ont vécu en général au Xe siècle en Islande. Nommons au moins les cinq « grandes » : la *Saga d'Egill Skallagrímsson* (probablement due à ce Snorri Sturluson qui vient d'être nommé), la *Saga de Snorri le Goði* (titre français, l'islandais est *Eyrbyggja saga*, la *Saga des Gens du district d'Eyrr*), la *Saga des Gens du Val-au-saumon (Laxdœla saga)*, la *Saga de Grettir (Grettis saga)* et, chef-d'œuvre par excellence, la sombre tragédie qu'est *Brennu-Njáls saga (La Saga de Njáll le Brûlé)*. Elles sont, bien entendu, bien plus nombreuses, et c'est par définition à elles que s'appliquent les observations de thématique, de composition et de style qui ont été suggérées plus haut. Un principe d'intertextualité (divers événements ou personnages peuvent se retrouver d'une saga à une autre) règne dans cette catégorie-là surtout.

Pour les sagas dites de contemporains, ce sont des documents hors pair sur la réalité islandaise et aussi sur l'histoire : en règle générale, elles se veulent la chronique des événements marquants de l'île entre début du XIIe et fin du XIIIe siècles. Le joyau en est la *Sturlunga saga*, *Saga des Sturlungar*[7], c'est-à-dire des descendants d'un certain (Hvamm-) Sturla Þórðarson, titre global de la fusion qu'un compilateur de génie, Þórðr Narfason, réalisa à partir d'une quinzaine de textes isolés. Chronique, certes, mais aussi traité de politologie appliquée et méditations sur la culture et la civilisation islandaises. La perle de cet ensemble est la *Saga des Islandais* due au neveu de ce Snorri qui a déjà été nommé deux fois, Sturla Þórðarson (petit-fils du Sturla qui figure plus haut).

Voici les sagas dites de chevaliers, qui, en fait, s'inscrivent dans le fantastique mouvement d'écriture et de traduction qui se manifesta en Islande à partir de la fin du XIIe siècle. En réalité, ce sont des « traductions » selon l'acception qu'avait ce terme à l'époque de tout ce qui avait

6. Ce qui ne signifie en aucun cas qu'ils auraient constitué une sorte de démocratie, la forme de leur gouvernement s'appelle – pardonnez-moi le jargon – ploutocratie oligarchique, une minorité a le pouvoir parce qu'elle est riche.

7. Existe en français depuis 2005 sous le titre *Saga des Sturlungar*, Les Belles Lettres, Paris.

cours en Occident en fait de narrations. Soient: des adaptations de romans de Chrétien de Troyes (*Erex saga* étant *Éric et Énide*, par exemple), de nos chansons de gestes (*Karlamagnúss saga*, *Saga de Charlemagne*[8]), de nos romans dits bretons et donc tournant autour du roi Arthur (*Breta sögur* ou *Sagas des Bretons*) et de tout ce type de littérature. Le fleuron est sans doute la *Tristrams saga ok Ísöndar*[9], une version de *Tristan et Yseut*, qui, une fois n'est pas coutume, n'est peut-être pas le fait d'un Islandais mais d'un Norvégien, le Frère Robert, qui s'est aligné sur Thomas. Il n'est pas exclu que ce soit la toute première saga de type plus ou moins légendaire qui ait vu le jour, et son influence sur le reste de la production islandaise peut avoir été grande.

Ajoutons, pour ne rien négliger, que les sagas, quelle que soit leur catégorie, pouvaient aussi exister sous des formes très brèves (quelques pages seulement, parfois) appelées alors *þættir* (sg.*þáttr*) : une théorie a longtemps voulu que ces « dits », comme nous nous serions exprimés en français à l'époque, aient fourni la première version des sagas. Cette théorie est abandonnée aujourd'hui, encore qu'il existe des sagas qui soient, en fait, formées de toute une collection de *þættir* (ainsi de *Ljósvetningasaga*, la *Saga des Gens du lac clair*). D'autre part, la centaine de *þættir* que nous avons conservés peuvent sans effort se ranger sous les diverses rubriques qui ont été énumérées plus haut[10], mais nous ne les retiendrons pas ici pour ne pas allonger démesurément ce volume.

Et il reste les sagas légendaires qui font l'objet du présent ouvrage et que je vais maintenant présenter de plus près[11].

*

Peut-être serait-il bon que le lecteur consente d'abord à lire une des sagas légendaires données dans le présent ouvrage, une brève, par exemple, la *Saga de Grímr à la Joue velue*, afin de prendre la mesure du

8. Très bonne traduction et présentation de Daniel W. Lacroix, Le Livre de Poche, « La Pochothèque », Paris, 2000.

9. Traduction française dans *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1995, p. 783, sq.

10. Ce sont donc, comme indiqué note 3, ce que j'ai appelé des « sagas miniatures », titre de l'ouvrage publié aux Belles Lettres en 1999. Ainsi, pourraient se ranger parmi les sagas légendaires le *Dit de Gestr aux Nornes*, p. 65, celui de Hemingr fils d'Aslakr, p. 145, par excellence celui de Sörli, p. 277, celui de Þorsteinn Passe-Maison, p. 297 – et j'ai inclus dans le présent livre celui des fils de Ragnarr.

11. Les vues qui vont être développées maintenant reprennent en les résumant d'importance celles qui font l'objet de l'ouvrage *Les sagas légendaires*, Les Belles Lettres, Paris, 1998.

genre. Cela lui permettra de saisir immédiatement les différences avec les autres « grandes » sagas : sans doute ce texte est-il très bien écrit et composé mais les différences éclatent. Toutefois, ce genre a dû être fort populaire dès le début du *ritöld* (âge de l'écriture en Islande, soit le XII^e siècle) : nous trouvons dans la *Saga de Þorgils et de Hafliði* (qui est incluse dans la compilation dite *Sturlunga saga*), la relation de noces prestigieuses célébrées à Reykjahólar en 1119, au cours desquelles divers récitateurs disent des sagas légendaires expressément nommées sous leur titre – nous en avons conservé quelques-unes.

Une *fornaldarsaga* (où *forn* = « très ancien », « archaïque », *aldar* étant le génitif du substantif *öld* : « âge », « temps », « époque ») est un récit qui combine mythe, « histoire » et légende, sans autre prétention, je l'ai dit, que divertir l'auditeur ou lui faire plaisir. Remarquez la dernière phrase de la *Saga de Hrólfr sans Terre* : « Voici la fin de cette histoire sur Hrólfr Sturlaugsson et ses exploits. Merci à ceux qui ont écouté et qui s'en sont divertis, et bien de la tristesse à ceux qui s'en sont offusqués et ne s'en sont pas amusés. » Récits composites, en fait, voyez comme la *Saga de Gautrekr* s'intéresse d'abord à Gautrekr puis à un certain Gjafa-Refr sans qu'il y ait grands rapports entre les deux.

Parcourons les caractères généraux de ces sagas. Elles sont archaïques, certes, du moins en intention, elles peuvent plonger dans la plus fantaisiste antiquité ou faire droit à toutes sortes de légendes plus ou moins historiques ou encore donner dans ce que nous appellerions le conte de fées : vous le verrez bien lorsque nous détaillerons un peu les thèmes traités. Surtout, et voilà leur premier caractère spécifique, elles font large place au fantastique ou au surnaturel, ce qu'en principe s'interdisent relativement les autres sagas. Et donc, nous voici embarqués pour des pays fabuleux comme ce Bjarmaland aux allures d'Atlantide, ou pour la fréquentation de héros dans l'acception outrancière, sans nuances, comme Starkaðr auquel, vers 1200, le Danois Saxo Grammaticus fera une fortune (mais en latin !). De toute manière, le contexte est comme par définition ésotérique ou magique, aux antipodes, par conséquent, de la vision du monde que donnent les sagas classiques.

Soulignons encore, trait caractéristique, que, par opposition, de nouveau, aux autres catégories, le décor n'est pas nécessairement l'Islande ou les pays du Nord, ce peut être le Garðaríki (la Russie) voire la Tattaríá ! Toutefois, insistons, la visée n'est pas « historique », l'inspiration mythique est consciente – et de vous narrer les incroyables exploits de Þorsteinn Passe-Maison ou le voyage de Þórr, le dieu, chez le géant Útgarðaloki, thème fécond s'il en fut.

Ce sont tout de même des sagas : le mode de présentation des personnages en fonction de leur généalogie, le thème souverain de la vengeance, le style et la composition, le mode de narration, même si la temporalité est traitée avec une grande désinvolture, ne peuvent surprendre un connaisseur. Toutefois, la thématique introduit un motif nouveau, extrêmement insolite dans les « grandes » sagas, celui de l'amour humain qui peut, ici, occuper une place prépondérante.

Je vais proposer tout à l'heure une manière systématique de présenter ces textes, mais ils font souvent l'impression d'être des fourre-tout, volontiers à cheval sur les sagas royales, les sagas de chevaliers, l'*Edda* de Snorri ou des textes comme le *Livre de la colonisation de l'Islande (Landnámabók).*

En réalité, il faut s'interroger sur leurs sources possibles : elles peuvent être orales et ressortir à ce que l'islandais appelle des *stjúpmœðrasögur* (des contes de bonnes femmes, de nourrices), en particulier lorsqu'elles proposent des éléments sans feu ni lieu, ce que les Danois appellent aujourd'hui *vandreanekdoter*, « anecdotes errantes », du genre méchanceté du *berserkr*, férocité du viking, voyages exotiques, aventures de frères jumeaux, rôle d'objets magiques (cornes à boire, tuniques qui rendent invulnérable), etc. C'est à ce titre que le chiffre trois y est comme inévitable. Il arrive également qu'elles se fassent le lointain écho de réminiscences possiblement historiques, comme on va le voir dans les cinq premiers textes présentés ici. Et qu'il n'y a pas lieu de dédaigner, car ils se situent sans doute dans la prolongation d'événements fatidiques qui auront laissé des traces profondes dans l'inconscient collectif. Ceci encore : les sagas légendaires exploitent volontiers des sources étrangères, je veux dire non nordiques, prenez-en pour exemple le chapitre 30 de la *Saga d'Oddr aux Flèches* et la description qui nous y est faite de la Russie. Il faut se rappeler aussi que les Islandais avaient acquis une vaste culture encyclopédique dont la diversité et la qualité confondent l'entendement aujourd'hui et c'est précisément dans les sagas légendaires qu'ils l'étalent volontiers ! Voyez aussi des prénoms aberrants comme Marsibil, Luda, Nudus, ou des toponymes étranges du type Maseraland, sans parler d'une fascination de l'Orient qui appellerait commentaire.

En résumé : ce genre est mixte, impur, nous ne sommes pas en présence de vraies sagas, pas davantage de véritables contes. On va bien le voir dans les pages qui suivent.

Je voudrais, en effet, faire un rapide passage en revue des *principaux thèmes* développés dans les sagas légendaires. On peut les répartir en quatre classes : ceux qui présentent des faits de culture typiques, ceux qui

ressortissent au registre des contes et légendes, ceux qui tiennent à la magie pure et ceux qui, sans doute, livrent des vestiges probables de paganisme antique.

1) Sont des *faits typiques d'une culture*, la scandinave ancienne en l'occurrence, la mention du *kolbítr*, ce garçon « demeuré » dans son enfance et restant au coin du feu (le nom signifie « mord-braises ») et qui, tout soudain, parvenu à l'âge adulte, se révèle un être extraordinaire et se rend capable des plus grands exploits ; le motif des bons conseils qu'un père donne à son fils et que, bien sûr, ce dernier ne suit pas ; la thématique du *do ut des* (donnant-donnant), qui veut qu'à partir de cette technique, l'on devient nécessairement riche ; l'amour effréné des beaux objets (il semble que ç'ait été là l'une des faiblesses des Islandais de l'époque) ; voyez la description amoureuse qui nous est proposée, dans la *Saga de Sörli le fort*, d'un beau *dreki*[12] :

> Un *dreki* d'une élégance si magnifique qu'ils estimèrent n'avoir jamais vu son semblable, ni par la taille, ni par l'équipement. Il était tout bardé d'acier et doré au-dessus de la ligne de flottaison, de plus proue et poupe sculptées avec grande maîtrise et ornées de l'or le plus pur ainsi qu'un peu partout d'argent fondu dans les sculptures. Il était également bellement peint de toutes sortes de couleurs, vert et blanc, jaune et bleu, blanc et noir.

Reprenons notre nomenclature : les exploits des vikings (envisagés plutôt comme bandits ou fiers-à-bras que comme héros) vont de soi, leurs aventures étant tout à fait stéréotypées, ils sont notamment exemplaires en fait de natation, de ski ou de course à pied. Puis voici le motif du duel, le thème à tout faire du *berserkr* que le héros se doit de vaincre, la présence comme obligée du *fóstbrœðralag* ou fraternité jurée, la pratique généralisée du serment contraignant – je cite un peu au hasard. Plus rares sont le jeu d'énigmes qui figure, par exemple, dans la *Saga de Hervör*, et il faut relever la prédilection pour le thème de l'inceste (par exemple dans la *Saga de Hrólfr kraki*). De même, le personnage du *draugr*, ce mort-mal-mort qui re-vient (avec un trait d'union) hanter le monde des vivants est assez banal, tout comme, au demeurant, les morts et les légendes qu'ils engendrent. Remarquons, chose tout à fait rare dans

12. Ne laissons pas passer cette occasion sans rappeler que *dreki* est « dragon ». Le bateau normal des vikings, *knörr* ou *skeið* ou *langskip* avait une figure de proue sculptée en général sous forme d'une tête de dragon. Par métonymie, l'usage était de dire, au lieu de « mon bateau », « mon dragon » (ou tout autre animal sculpté à la proue).

les « vraies » sagas, la présence d'éléments comiques comme le « rocher de famille » dans la *Saga de Gautrekr*.

2) Au *registre des contes et légendes*, selon notre nomenclature moderne, la quantité de motifs est tout à fait étonnante. Un peu pêle-mêle : la *Saga de Hrólfr Gautreksson* vous présente le thème de la quête de la mariée, ailleurs, ce sera la méchante marâtre, ou le rapt de la mariée. Le chiffre trois, comme je l'ai déjà signalé, est une sorte d'obligation : relisez, dans la *Saga d'Egill le Manchot*, au chapitre 13, la narration de la lutte d'Arinnefja contre les trois géantes ; prêtez attention à ce jeune homme pauvre ou de rang médiocre qui aime la fille du roi ou du jarl et parvient à l'obtenir en vertu de ses qualités et de ses dons : un thème que le grand conteur danois Hans Christian Andersen reprendra avec le bonheur que l'on sait, dans ses *Contes*, du XIXe siècle ; voici encore le sage vieillard qui rit parce qu'il sait la vérité sur le compte d'événements dont le personnage en scène ne voit que les apparences ; et le forgeron merveilleux qui se souvient du dieu-héros Völundr dans les grands textes mythologiques de l'*Edda* ; tous ces pays fabuleux où se trouvent des trésors sans pareils qu'il s'agit de s'approprier, tous ces monstres horribles, cynocéphales, dragons, le terme d'ensemble est *skrymsl*, dont, immanquablement, le héros triomphe selon l'exemple du prototype Sigurðr Meurtrier du dragon Fáfnir ; les innombrables géants qui se doivent d'infester nos récits, ils sont méchants, stupides, cupides, mais il n'est pas bien difficile de les réduire, soit qu'ils se trouvent aveugles comme le grec Polyphème, soit qu'ils n'aient pas de cœur (l'organe !), etc. Le *Dit de Sörli* nous propose un récit tout à fait intéressant illustrant le motif de la bataille éternelle : l'héroïne suscite un combat terrible entre les tenants de son bien-aimé et ceux de son père, mais les morts ressuscitent chaque soir pour reprendre le combat le lendemain matin, il y a beau temps que l'on a interprété ce récit comme une illustration de la lutte constante des morts contre les vivants, affrontement sans fin puisque la vie ne cesse de fournir de nouveaux antagonistes.

Je ne voulais que donner une idée en multipliant les entrées, il va sans dire que la liste complète serait bien plus longue ; je veux simplement souligner le fait que les peuples du Nord sont, sans conteste, passés maîtres dans l'art de conter, de raconter[13] et donc faire valoir que ce talent a de très lointaines racines. Car nous sommes ici dans l'esprit : si les sagas des trois premières catégories qui ont été énumérées plus haut restent rigoureusement fidèles à une ligne narratrice et à un mode d'affabulation classés, la fantaisie est la marque des sagas légendaires et c'est certainement ce qui nous les rend sympathiques.

13. Voir *Les Conteurs du Nord*, Les Belles Lettres, Paris, 2010.

3) D'autant que je n'en ai pas terminé avec mon sujet du moment et que je voudrais attirer l'attention sur le fait que les sagas légendaires, bien plus que les autres, évoluent très volontiers sur le terrain de la *magie* pure. Précisons, contre trop d'opinions aussi dangereuses que fausses, que dans les domaines de la mythologie et de la religion, les Germains, ceux du Nord singulièrement, qui nous concernent ici, n'ont pas privilégié la force brutale, la discipline rigide, l'ordre immuable : trop de tragédies inexpiables sont nées de ces conceptions, notamment au cours du siècle dernier. En revanche, une analyse objective, calme, sans passion de nos textes, amène naturellement à penser que c'est la magie qui régit cette vision de l'homme, de la vie et du monde. Tous les dieux sont de grands magiciens, à commencer par Óðinn dont les prestations à cet égard sont innombrables. Les seuls rites que nous connaissions de cette « religion » relèvent directement de la magie et je ne vois pas de grand mythe qui ne pourrait se prêter aisément à une interprétation de ce genre : une relecture attentive, sous cet angle, de l'*Edda* de Snorri Sturluson, de sa *Gylfaginning* en particulier, n'autorise aucun doute. Et donc, les sagas légendaires se réfugiant dans les domaines plus populaires, plus directement ouverts aux aspects comme marginaux du savoir et de l'affabulation, il est assez naturel qu'elles aient fait place par excellence à la magie.

D'ailleurs, la plupart des *fornaldarsögur* nous proposent ou bien un ou une magicienne patenté(e) ou bien un personnage susceptible, le cas échéant, de se muer en magicien. Nous avons déjà entrevu les objets magiques, armes ensorcelées, ou bien ce bateau qui parle dans la *Saga de Þorsteinn Víkingsson*. Pareillement, les animaux doués de pouvoirs surnaturels sont légion, *sonargöltr* ou porc sacrificiel sur les soies duquel on prête serment, chats aux pouvoirs inquiétants et surtout chevaux. Il y a beaucoup de chevaux dans les textes proprement religieux du Nord, ne serait-ce que le célèbre Sleipnir, la monture d'Óðinn, qui a huit jambes et sur la naissance duquel un très long mythe fournit de passionnants détails : c'est le lieu de rappeler que le cheval, dans cette mythologie comme en beaucoup d'autres, était le grand psychopompe (l'animal magique chargé de transporter l'âme d'un mort dans l'autre monde) et qu'il aura joui, notamment dans les sagas de tous genres, d'un incontestable prestige[14]. Voyez le cheval Dulcifal, qui parle, dans la *Saga de Hrólfr sans Terre* au chapitre 1 :

> [Il] comprenait le langage humain. [...] Il était rapide comme un oiseau, agile comme un lion, grand comme un loup. Il n'avait pas

14. Dans la *Saga de Hrafnkell Goði de Freyr* (qui n'est pas une saga légendaire) le cheval Freyfaxi occupe un rôle proprement fatidique et détermine la progression de toute l'action.

> son pareil en fait de taille et de force. [...] Il appartenait à l'espèce de chevaux apparentés au dromadaire. Depuis qu'il avait obtenu ce cheval, jamais le roi Hreggviðr n'avait subi une défaite.

Il débarrassera Hrólfr de l'épine du sommeil, *svefnþorn* : si vous en êtes la victime, vous êtes plongé dans une torpeur invincible.

Et bien entendu, toutes sortes de rites ou opérations magiques que nous connaissons par d'autres sources sont présents ici, métamorphoses, *hamför* ou métempsycose ou encore migration de l'âme, *álög*, ou conjuration d'ordinaire maléfique, *forsending*, c'est-à-dire mission impossible dont seul le héros parvient à s'acquitter, *gandreið*, ou chevauchée de la baguette magique, *herfjöturr*, ou paralysie magique, etc. Les sagas légendaires, dans leur ensemble, vous offrent un livre noir tout à fait saisissant.

4) Ce qui nous amène à noter que les *fornaldarsögur* nous offrent de temps à autre des vestiges probables de *paganisme antique*, dans la mesure où nous pouvons en juger ; les dieux ne sont pas absents (alors qu'ils interviennent de manière rarissime dans les autres catégories de sagas), par exemple Freyr et sa parèdre Freyja, ou Óðinn, ou Þórr. J'ai déjà relevé ce trait à d'autres fins, mais l'on est frappé du grand nombre de créatures surnaturelles qui hantent ces textes : géants, nains bien sûr, mais aussi *álfar*[15], Nornes, valkyries par exemple, l'apparat critique des textes que l'on va lire fournira succinctement les précisions requises.

*

Conclure n'est pas malaisé. Les sagas légendaires méritent leur nom car elles ne sont pas réductibles aux autres catégories, disons qu'elles s'adressaient sans doute à un autre public en des circonstances différentes. Je l'ai déjà noté deux fois : par définition, elles ont été composées et rédigées *til gamans*, pour votre divertissement et plaisir. Cela n'est pas exclu, bien entendu, des sagas des Islandais ou de contemporains, mais ici, c'est la préoccupation majeure, car il est clair que les auteurs ne croient pas à leurs fables. Ils font état de leurs lectures ou connaissances, ils laissent libre cours à leur fantaisie, ils exploitent tel ou tel thème qu'ils tiennent de la tradition populaire, leur imagination est au point de départ de leur inspiration, ils inventent donc ce personnage invraisemblable mais passionnant, cet épisode totalement farfelu, ne vous en déplaise, ce décor introuvable et ainsi de suite.

15. Qui ne sont pas les elfes des folklores modernes, forme dévaluée par l'Église de ces entités antiques mal connues de nous.

Je ne vous laisserai pas sans un exemple tiré de la *Saga de Bósi et de Herrauðr*[16], qui est très courte. En une trentaine de pages, vous êtes gratifié : d'un cas de fraternité jurée, de l'intervention d'une nourrice magique qui déclamera chemin faisant un superbe poème conjuratoire, dit « Prière de Busla », accompagné d'une formule runique-cryptique, de la mention du pays légendaire déjà mentionné ici, le Bjarmaland, d'un œuf de griffon ou *gammsegg*, d'une divinité finno-ougrienne inconnue d'autre part des sagas « classiques », Jómali, d'une princesse que l'on va immoler et que les frères jurés délivrent à temps, d'une terrible bataille à laquelle prend part le roi légendaire Haraldr hilditönn, de l'enlèvement de la princesse que l'on va marier de force et que l'on emmène en l'enfermant dans un étui de harpe, puis voici le motif de la quête de la mariée, celui d'une bataille navale fantastique, et d'un serpent monstrueux qu'occira le grand héros Ragnarr loðbrók, ce qui, en un sens, rattacherait lâchement ce texte à la *Saga de Ragnarr aux Braies velues* que nous donnons ici d'autre part. Récit hautement composite, donc, véritable centon de thèmes classés, de personnages stéréotypés, de lieux célèbres et de monstres convenus. C'est pourquoi il n'entre pas, chose bien compréhensible, dans la manière de classification que j'ai proposée ici – au demeurant, saga plutôt récente, farcie de réminiscences littéraires et visiblement rédigée par un clerc qui était à l'école ! De plus, tout à fait insolite parce que, chose à peu près absente dans le genre, elle donne à plusieurs reprises dans l'érotisme. Mais ce récit est intéressant, fort bien composé et sans aucun doute susceptible de provoquer le plaisir (*gaman*, toujours) du lecteur. Toutes ces raisons font que je n'ai pas voulu le tenir à l'écart et que je le fais figurer, dans le présent livre, en annexe.

Ce n'est pas, il faut souligner ce fait, que l'esprit caractéristique de toute saga, soit absent, la dialectique implacable du destin, de l'honneur et de la vengeance[17] existe ici comme ailleurs. De même qu'un esprit guerrier culminant dans le registre héroïque. Je veux dire que les valeurs d'action sont au premier plan, là aussi.

Au total, ce sont bien des sagas islandaises, serait-ce en raison de la prééminence de la magie et surtout de la révérence plus ou moins implicite envers le tout-puissant Destin.

*

16. Voir plus loin dans cet ouvrage p. 1058.

17. On en trouvera une analyse détaillée dans l'essai liminaire « Le sacré chez les anciens Scandinaves », dans *L'Edda poétique*, Fayard, Paris, 1992.

Il reste à dire deux mots de l'organisation du présent ouvrage. Il propose vingt textes qui sont tous des sagas légendaires à l'exception du poème des Krákumál donné ici parce qu'il est en relation étroite avec la *Saga de Ragnarr loðbrók* et du *Dit des fils de Ragnarr*. Chacun de ces textes sera précédé d'une très brève notice, non pour redire ce qui vient d'être énoncé dans cette introduction, mais pour attirer l'attention sur ce qui fait la spécificité de chaque *fornaldarsaga*.

Car ces sagas ne sont pas toutes de la même venue, il va sans dire. Je propose donc de les répartir en quatre catégories, discrimination plutôt arbitraire car toutes, elles sacrifient aux mêmes motifs, les différences viennent seulement d'éclairages apportés de préférence à telle ou telle incidence. Ainsi :

— Viendra d'abord, comme il se doit, la *Völsunga saga*. Comme il se doit parce que c'est la plus connue, la plus prestigieuse aussi, la mieux écrite éventuellement de toutes les *fornaldarsögur*, et surtout parce qu'elle dédouble, voire complète les grands poèmes héroïques de l'*Edda poétique*. Elle met en scène Sigurðr (que vous appelez Siegfried) Fáfnisbani, meurtrier du dragon Fáfnir, ses ascendants plus ou moins mythiques, plus ou moins historiques aussi, puis ses malheureuses amours, sa fin tragique avec les séquelles attendues. Très grand texte soutenu, d'ailleurs, par une riche tradition littéraire, dépassant les cadres stricts du monde scandinave pour atteindre toute la Germania, mixte passionnant, en outre, d'histoire, de légende et de mythe, et surtout manière de traité en action de l'éthique héroïque nord-germanique où l'héroïsme ne tient ni à des prouesses physiques, ni à l'on ne sait quelle supériorité ethnique, mais bien au respect inconditionnel des grandes valeurs propres à un clan donné et transcendant considérablement nos petites misères – car Sigurðr est grand avant tout pour être demeuré fidèle, jusqu'à la mort, à la parole qu'il a donnée.

— Je range en second lieu sept textes (dont un poème célèbre) qui ont pour dénominateur commun de reposer sur des événements ou des personnages qui ont sans doute eu une réalité historique perpétuée par la tradition *(Saga de Hervör et du roi Heiðrekr, Saga de Ragnarr aux Braies velues, Dit des fils de Ragnarr, Chant de Kráka, Saga d'Yngvarr le Grand Voyageur, Saga d'Eymundr Hringsson)*. Intelligemment interprétés, ce sont de précieux documents,

— Alors que les textes qui sont donnés en troisième lieu hésitent entre mythe héroïque et religion *(Saga de Hrólfr kraki, Saga de Gautrekr, Saga de Hrólfr fils de Gautrekr, Saga de Bárðr, Saga des hommes de Hólmr)*. Cet amalgame étrange (mythe, héroïsme, religion *stricto sensu*) fait leur prix.

— Ce n'est qu'en quatrième et dernier lieu que je propose six sagas réellement légendaires *(Saga de Hrólfr sans Terre, Saga d'Oddr aux Flèches,*

*Saga de Ketill le Saumon, Saga de Grímr à la Joue velue, Saga d'Egill le Manchot, Saga de Sturlaugr l'Industrieux).* Non que l'Histoire soit totalement absente ou que la religion (la magie plutôt) n'intervienne pas, sans parler d'un héroïsme convenu, mais le plaisir qu'éprouvent les auteurs à broder sur de bons vieux thèmes légendaires est manifeste. Prenez-en pour témoin les flèches de pierre d'Oddr…

— J'ai dit pourquoi j'ai fait aussi figurer la *Saga de Bósi et de Herrauðr*, mais en annexe. Elle pourrait, en fait, se ranger dans chacune des catégories envisagées plus haut !

Je n'ai pas voulu prodiguer les notes qui auraient alourdi cet ouvrage. Elles seront de deux sortes : les unes, en bas de page, seront réellement des éclaircissements du texte envisagé *hic et nunc*, les autres renverront à des traits spécifiques de culture : ces derniers donneront lieu à l'établissement d'un glossaire des notions spécifiques, figurant en fin d'ouvrage (p. 1091), auquel le lecteur voudra bien se reporter, d'autant qu'ils seront, dans le cours même du texte, rédigés en italiques et suivis d'un astérisque à leur première occurrence.

Ce qu'a réalisé, culturellement, c'est-à-dire au moins en littérature et en art, l'Islande des XIIe au XIVe siècles est tellement extraordinaire que les spécialistes en mal « d'explications » se trouvent bien vite réduits à quia et se tirent de difficulté en parlant de « miracle islandais »[18] : ce m'est un vrai plaisir que d'en donner un aperçu par le truchement des sagas légendaires !

La Varenne, juillet 2012

*Nota* : La présente édition des Sagas légendaires repose sur l'édition en 4 volumes qu'a procurée Guðni Jónsson : *Fornaldar sögur Norðurlanda*, Reykjavík, Íslendingasagna-útgáfan, I-IV, 1954. À l'exception de : *Jómsvíkinga saga*, éd. Ólafur Halldórsson, Reykjavík, Prentsmiðja Jóns Helgasonar, 1969 ; *Eymundar þáttr Hringssonar*, dans *Flateyjarbók*, éd. Sigurdur Nordal, Akranes, 1944-1945.

18. Un peu – la rencontre n'est pas fortuite – comme on parle de « miracle grec » ou de « miracle irlandais ».

## Bibliographie sommaire
## des
## principaux textes cités dans les notes

*Études*


Régis Boyer, *Les Sagas islandaises*, Payot, Paris, 2007 [1978].

—, *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves*, Payot, Paris, 1981.

—, *Le Monde du Double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Berg International, coll. « L'Île verte », Paris, 1986.

—, *Les Sagas légendaires*, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes », Paris, 1998.

—, *Les Sagas miniatures*, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes » Paris, 1999.

—, *Les Vikings. Histoire, mythes, dictionnaire*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 2008.


*Textes*


Adam de Brême, *Histoire des archevêques de Hambourg [« Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum »]*, présentation et traduction de Jean-Baptiste Brunet-Jailly, Gallimard, coll. « L'aube des peuples », Paris, 1998.

Constantin Porphyrogenète, *De Administrando Imperio*, éd. et trad. (anglaise) Gyula Moravcsik et Romilly J. H. Jenkins, Dumbarton Texts I, Harvard University, Washington, D. C., 2008 [1966].

Isidore de Séville, *Étymologies*, trad. (anglaise) S. A. Barney, W. J. Lewis, J. A. Beach, O. Berghof, Cambridge University Press, Cambridge, 2006. (trad partielle, 8 vol. Les Belles Lettres, Paris, 1983-2012).

*L'Edda poétique*, présentation et traduction de Régis Boyer, Fayard, Paris, 1992.

*Livre de la colonisation de l'Islande*, selon la version de Sturla Þórðarson, présentation et traduction de Régis Boyer, Brepols, Turnhout, 2000.

*Sagas islandaises*, présentation et traduction de Régis Boyer, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 2009 [1987].

*Saga des Sturlungar*, présentation et traduction de Régis Boyer, Les Belles Lettres, Paris, 2005.

Saxo Grammaticus, *La Geste des Danois [Gesta Danorum]*, présenté et traduit par J.-P. Troadec, Gallimard, coll. « L'Aube des peuples », Paris, 1995.

Snorri Sturluson, *Heimskringla*, I-III, Bjarni Aðalbjarnarson gaf út Hið Íslenzka fornritafélag, Reykjavík, 1951.

Sven Aggesen, *Sven Aggesøns Historiske Skrifter*, édition de M. CL. Gertz, Rosenkilde & Bagger, Copenhagen, 1967 [1916-1917].

Thietmar de Merseburg, *Chronique [Thietmari Merseburgensis episcopi Chronicon]*, trad. (allemande) Werner Trillmich, Monumenta Germaniae Historica, Darmstadt, 1957 [1935].

*Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1995.

# Deux mots sur la traduction

Le vieil islandais ou vieux norois représente la branche septentrionale des langues germaniques. À ce titre, il obéit à toutes les lois qui régissent cette famille linguistique. Étant donné son âge (les textes que l'on va lire datent tous du XIII[e] siècle ou du XIV[e] siècle), il a conservé des structures archaïques qui, toutefois, n'ont pas évolué en mille ans puisque l'islandais moderne n'offre strictement aucun changement sur ce qu'il était il y a un millénaire! Comprenez qu'un enfant de douze ans, à Reykjavik, aujourd'hui, lit sans effort un texte du XIII[e] siècle pour peu que celui-ci soit rédigé en orthographe normalisée. C'est une langue très infléchie (quatre cas de déclinaison, plusieurs classes de verbes avec répartition en verbes forts qui présentent une modification de la voyelle radicale selon le temps envisagé (maintenu par exemple en anglais *to drive*, *drove*, *driven*) et faibles par adjonction de suffixes dentales (anglais *call*, *called*, *called*)) et sa syntaxe, souvent complexe, ne correspond pas à nos habitudes, l'ordre des mots indique leur fonction et donc leur place dans le processus discursif.

En matière de traduction, ma règle d'or a toujours été la fidélité, dans la mesure, bien entendu, où elle ne viole pas l'intelligibilité. Mais je ne récris pas ces textes ni n'envisage de les mettre au goût du jour en français (de les germanopratiniser!). En conséquence, je respecte les traits qui pourront vous paraître aberrants, à condition, encore une fois, qu'ils fassent sens. Donc, comme cette langue ne respecte pas toujours la répartition entre genres et nombres, je passe, comme elle, du singulier au pluriel pour la même notion, de la deuxième personne du singulier à son homologue du pluriel, voyez, par exemple comme, dans le splendide poème visionnaire de l'*Edda poétique*, la *Völuspá* (la «Prophétie de la voyante»), la voyante parle d'abord à la première personne du singulier pour passer tout soudain à la troisième. De même, fidèle à une conception de la temporalité qui ne coïncide pas avec la nôtre, les temps grammaticaux se succèdent, à l'intérieur du même énoncé, sans logique à notre sens. On est au présent pour passer d'un seul coup au prétérit, le présent a très souvent valeur de futur, il n'y a pas de réel subjonctif et ainsi de suite.

Ces règles valent aussi, bien entendu, pour les poèmes, mais comme ceux-ci ressortissent à l'art scaldique qui demeure, à ce jour, le plus élaboré, le plus complexe, le plus sophistiqué qu'ait jamais inventé l'Occident, il serait vain et

incompréhensible de conserver l'ordre des mots en français. J'ai donc tenté à la fois de suggérer la saveur de l'original tout en établissant un rendu qui soit intelligible pour un Français. Inutile de préciser que le rendu français parvient très rarement seulement à conserver la saveur de l'original.

J'ajoute, mais je l'ai déjà signalé dans l'introduction, que le discours direct n'est pas la norme en matière d'énoncé de sentiments ou d'opinions. On ne dit donc pas : « il s'assit à côté d'elle », mais : « le sort lui échut de s'asseoir auprès d'elle » ; pas : « ils eurent un enfant », mais : « à eux échut le destin d'avoir un enfant ». Cette règle est passionnante : cette langue ne dit pas ce que nous dirions à sa place, nous, Français, le discours fonctionne sur deux plans, celui de la réalité factuelle et celui de la distance à prendre vis-à-vis de la vérité (pour ne pas entraîner de conséquences funestes). Cela rend la lecture à la fois subtile et difficile, ce que Nathalie Sarraute, qui n'a jamais connu ces textes, aurait appelé sous-conversation, est la norme ici. À supposer que ce thème vous passionne, relisez donc les pièces du Norvégien Ibsen (comme son chef-d'œuvre, *Rosmersholm*) : les personnages ne *se* parlent pas, le dialogue évolue au niveau du non-dit pressenti qui est le véritable domaine de l'intellection.

## Éléments de prononciation

| | ancienne (à la norroise) | | moderne (à l'islandaise) | |
|---|---|---|---|---|
| á | ɑ: | [pâte] | ao | [Laos] |
| é | e: | [été] | ie | [fié] |
| ó | o: | [lot] | əʊ | [anglais : low] |
| u | u | [roux] | y | [lit] |
| ú | u: | [moue] | u: | [moue] |
| y | y | [nu] | i | [riz] |
| ý | y: | [dure] | i: | [mire] |
| æ | æ: | [mère] | aj | [bail] |
| œ | ø: | [creuse] | aj | [bail] |
| ö | ɒ | [anglais : not] | œ | [peur] |
| ø | ø | [creux] | œ | [peur] |
| au | au | [Raoul] | oj | [oyez] |
| ei | ɛj | [vermeil] | ɛj | [vermeil] |
| ey | ey | [réussi] | ɛj | [vermeil] |

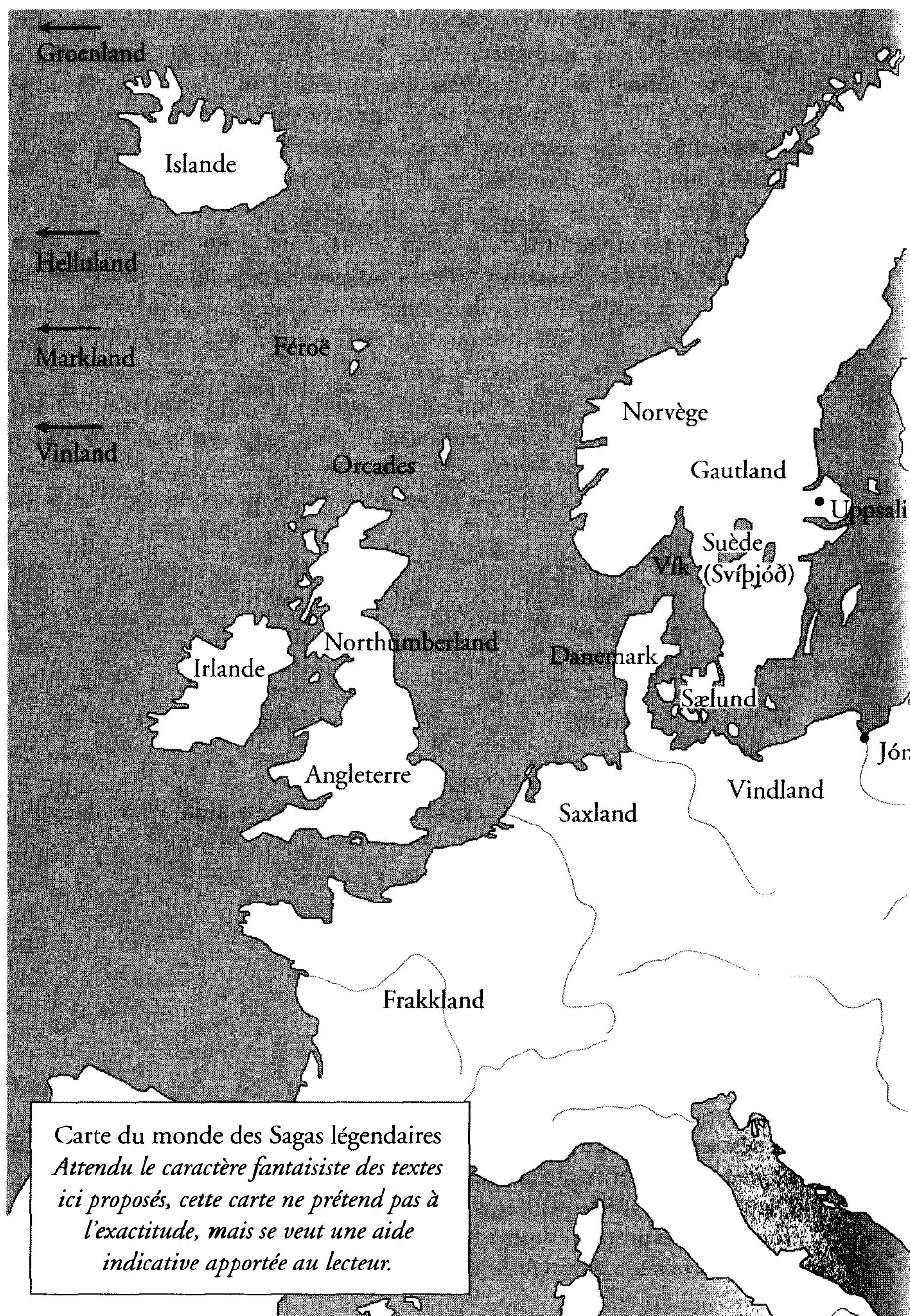
| | |
|---|---|
| ð | ð (sonore) [anglais : the] |
| f | f [fou] à l'initiale ou suivi d'une consonne sourde ; v [vu] dans les autres cas |
| g | g [gare] ; j [yoga] devant i ou j |
| h | h (fortement aspiré) [anglais : how] |
| j | j [yoga] |
| p | p [pas] ; f [fou] devant s ou t |
| r | r très fortement roulé |
| s | s [basse] |
| þ | θ (sourd) [anglais : thing] |

Les autres voyelles et consonnes se prononcent comme en français.

La désinence ðr se prononce avec une voyelle d'appui semblable à un [u] français *(fjörðr)*, que l'on écrit d'ailleurs en islandais moderne : ður *(fjörður)*.

Dans la langue moderne, *ll* et *rl* se prononcent [dl], *rn* se prononce [dn].

Tous les mots sont accentués sur la première syllabe. Pour les mots composés, un accent secondaire porte sur la première syllabe du deuxième élément.




Carte du monde des Sagas légendaires
*Attendu le caractère fantaisiste des textes ici proposés, cette carte ne prétend pas à l'exactitude, mais se veut une aide indicative apportée au lecteur.*


Bjarmaland
Finnmark
Hólmgarðr
(Novgorod)
Kúrland
Garðaríki
Tattaríá ?
Húnaland ?
Jómsborg
Kænugarðr
(Kiev)
Serkland
Grikkland

# SAGA DES VÖLSUNGAR

*Völsunga saga*

*J'ai déjà donné quelques indications sur cette saga dans l'introduction générale. Elle est un des grands classiques du genre, pour toutes sortes de raisons, dont la première, la plus importante à mon sens, est qu'elle nous offre une parfaite illustration de l'idée que se faisaient les anciens Germains du héros. Qui n'a rien à voir avec les fadaises commises depuis l'âge romantique autour du sujet et entérinées par Richard Wagner, poète et musicien de génie mais dont les dons historiques ne sont certainement pas recevables. Le héros, grec* eroi, *est, rappelons-le, avant tout un modèle, un parangon, un archétype, il incarne les vertus majeures que révère la communauté qui l'a conçu. Ni une brute pour film américain, ni un monstre salace de bande dessinée, ni l'incarnation d'on ne sait quel prétendu idéal martial résumant les traits majeurs de l'ethnie concernée (on sait les ravages relativement récents qu'engendra une telle conception, sans parler de la survie d'une idéologie qui a la vie dure), mais bien l'expression même de la vision de l'homme, de la vie et du monde que professa non seulement le Nord mais toute la Germania (il est le Sîfrit ou le Siegfried des traditions germaniques continentales), comme en attestent le* Nibelungenlied *ou* Beowulf. *Au demeurant extrêmement populaire, jusqu'aux ballades populaires* (folkeviser) *du Moyen Âge et de la Renaissance.*

*La* Völsunga saga *présente d'abord l'intérêt de dédoubler et de compléter les poèmes héroïques de l'*Edda poétique. *Elle a, à ce titre, une valeur de synthèse, voire d'élucidation de points qui seraient, sans elle, restés obscurs. Elle démarque un peu, également, une autre tradition concernant un visage différent du héros germanique, Helgi. Elle assume aussi, avec éclat, les étranges et incontournables relations du héros et de l'héroïne, ici dédoublée sous les espèces de la tragique Brynhildr ou de l'altière Guðrún. Elle déborde, enfin, le cadre strictement délimité de la Germania pour inclure Atli/Attila, selon une tradition que nous ne pénétrons plus mais qui doit se souvenir de l'époque dite des grandes migrations. Enfin, pour nous limiter là, elle illustre le thème hautement fécond de la malédiction tragique. C'est dire sa richesse.*

*Sa structure aussi est passionnante. Trois strates, au moins, ont présidé à la lente élaboration de ce texte qui, dans sa forme actuelle, ne peut guère remonter à avant 1250. Il y a d'abord un fond historique où les Burgondes (Sigurðr est censé être leur roi), les Francs (Brunehaut pourrait être Brynhildr) et les Gots interviennent. Puis viendrait un élément proprement légendaire, très proche du conte populaire qui justifie le visage du héros et ses heurs et malheurs convenus, notamment à propos de ses amours malheureuses. Enfin et surtout, ce motif tient du mythe. Sigurðr est avant tout le « Meurtrier du dragon Fáfnir », comme l'indique le surnom sous lequel il est passé à la postérité, « Fáfnisbani », c'est-à-dire qu'il assume des dimensions cosmiques, telluriques en l'occurrence, conjuguées à son visage solaire, l'or du Rhin, qui est ici un motif récurrent et que garde le héros. Enfin, il rappelle par toutes sortes de détails de*

*son histoire quelques dieux primordiaux comme Óðinn, Baldr, Þórr et surtout Týr, garant de la loi et du droit. Notons un point : son héroïsme est postulé et n'appelle pas de démonstration, l'univers à la fois fatidique et magique dans lequel il évolue ouvre de fantastiques perspectives où se mêlent des thèmes totémiques (peut-être !), ce personnage descendant de Völsi qui est le cheval, chamaniques (le don de métamorphose est partout présent tout comme la perméabilité entre les deux règnes des vivants et des morts), et omineux, puisque le Destin préside à toute cette histoire.*

*Mais la coloration majeure de cette saga est nettement éthique, selon un processus bien connu des sagas islandaises dans leur ensemble : Sigurðr est, à tous égards, porte-parole des grands mots d'ordre de cette culture, éminente dignité du roi, connivences avec les forces occultes et avant tout respect inconditionnel de la prééminence humaine symbolisée par le respect de la parole donnée. Que doit-on envisager en premier lieu, du personnage possiblement historique, du roi mythique élevé au rang de divinité ou du héros littéraire figurant dans la plus ancienne composition épique qu'ait enfantée le Nord ? Le texte dont nous disposons aujourd'hui est d'évidence un mixte de ces trois composantes, mais l'art souverain de l'auteur (inconnu) est parvenu à hisser cette figure à des hauteurs hiératiques.*

*Cette saga a déjà fait l'objet d'une publication accompagnée d'une substantielle introduction : Régis Boyer,* La Saga de Sigurðr, ou la parole donnée, *Éditions du Cerf, Paris, 1989.*

## *1. De Sigi, fils d'Óðinn*

On commence à parler ici d'un homme que l'on nomme et appelle Sigi, fils d'Óðinn. On mentionne un autre homme pour cette saga, qui s'appelait Skaði[1]. C'était un homme puissant et de grande importance, et pourtant, Sigi était encore plus puissant et de plus grande famille, à ce que les gens disaient en ce temps-là.

Skaði possédait un esclave qu'il faudra mentionner un peu dans cette saga. Il s'appelait Breði. Il s'entendait à ce qu'il avait à faire. En fait d'industries et d'accomplissements, il égalait les plus estimés ou même en dépassait certains.

Il faut raconter qu'une fois, Sigi alla à la chasse, l'esclave avec lui, et ils chassèrent toute la journée jusqu'au soir. Mais quand ils rassemblèrent leurs proies, le soir, Breði en avait pris beaucoup plus, et plus grosses que Sigi : cela déplut extrêmement à ce dernier, qui dit s'étonner qu'un esclave le surpassât à la chasse, se précipita par conséquent sur lui et le tua, et inhuma ensuite le cadavre sous un tas de neige[2].

Puis il s'en alla chez lui le soir et dit que Breði s'était écarté de lui dans la forêt – « et je l'ai perdu de vue, et je ne sais ce qu'il est devenu. »

1. De ce Skaði nous ne savons rien d'autre. Il est étrange, toutefois, que le même nom, grammaticalement masculin en effet, soit aussi celui *la déesse* Skaði, divinité fort ancienne qui a laissé de nombreuses traces dans la toponymie et qui serait même responsable, selon une étymologie tout à fait recevable, du nom même de Scandinavie (sur *skaðin-auja*), soit : ou bien « l'île (la Scandinavie a été tenue pour une île – l'île Skandzia – par toute l'Antiquité) de Skaði », soit « [le territoire qui bénéficie de] la protection tutélaire de Skaði ». Skaði est l'une des figurations de la Grande-Déesse ou de la Déesse-Mère dans la mythologie scandinave : elle en assume la face sombre et funèbre, Hel, maîtresse de l'Autre Monde, étant l'une de ses hypostases. L'hésitation sur le genre de son nom n'a rien de surprenant si l'on songe aux nombreuses paires, homo- ou hétérosexuées que compte cette mythologie (Freyr/Freyja, Fjörgynn/Fjörgyn par exemple). L'hésitation en question pourrait ou bien renvoyer au thème des Dioscures divins si abondamment attesté, soit à l'androgyne primitif qui a été connu des anciens Germains comme de beaucoup d'autres religions antiques.

2. Il était formellement interdit de laisser exposé un cadavre. Il fallait absolument le recouvrir de pierres, de terre, etc.

Skaði eut des soupçons sur le récit de Sigi, il devina qu'il devait y avoir trahison de sa part et que Sigi devait l'avoir tué. Trouva donc des hommes pour le chercher, et la quête se termina de telle sorte qu'ils le découvrirent dans un amas de neige; Skaði dit que, désormais, on appellerait cet amas Tas de Breði, et c'est ce que l'on a fait depuis, on appelle *breði* tout gros tas de neige[3].

Il apparut alors que Sigi avait tué et assassiné l'esclave. Aussi fut-il appelé « loup dans le sanctuaire[4] » et il ne lui fut plus permis de demeurer chez son père. Óðinn l'accompagna un fort long bout de chemin pour quitter le pays et ne s'arrêta pas qu'il ne l'eût mis sur des bateaux* de guerre.

Sigi se mit à guerroyer avec la troupe que son père lui avait fournie avant qu'ils se quittent et il remportait la victoire dans les batailles. Son affaire en vint au point que, pour finir, il soumit des pays et acquit de la puissance par la guerre. Sur ce, il se trouva un noble parti, devint un roi très puissant et très important, gouverna le pays des Huns et fut un très grand homme de guerre. Il eut de sa femme un fils qui s'appela Rerir. Celui-ci grandit chez son père[5] et devint bientôt de grande taille, et accompli.

## *2. De Rerir et de Völsungr, son fils*

Sigi devint un vieil homme. Il avait beaucoup d'envieux, si bien que, pour finir, ceux en qui il avait le plus confiance l'attaquèrent : c'étaient les frères de sa femme. Ils l'investirent alors qu'il s'y attendait le moins et qu'il avait peu de monde, il fut écrasé par le nombre et, lors de cette rencontre, Sigi périt avec toute sa *hirð**.

Son fils, Rerir, n'était pas dans ce péril, il rassembla une si grande troupe parmi ses amis et les chefs du pays qu'il s'appropria et le pays et la

3. Le substantif commun *breði* désigne en effet un gros tas de neige. Il est évident que l'explication fournie ici est fantaisiste. Au demeurant, *breði* est un hapax ici, en vieux norois. Mais le norvégien moderne *brae* : « glacier », en dérive certainement.

4. J'ai voulu traduire littéralement comme chaque fois que je le peux dans la suite du texte, l'expression, certainement fort ancienne en raison de sa formulation allitérée, et amplement attestée par les textes, y compris les textes de lois : *vargr í véum*. *Vargr* – « loup » – s'applique à quiconque commet une faute gravissime. *Vé* désigne à la fois le sacré et l'un de ces lieux de culte en plein air, peut-être délimités par une enceinte de pierres dressées, comme en connut toute la Germania. Être *vargr í véum* équivaut donc à notre notion de sacrilège.

5. Voir *fóst, fóstri**.

royauté, après Sigi, son père. Maintenant qu'il estimait être assuré sur ses pieds dans ses états, il se rappela les offenses qui lui venaient de ses oncles maternels qui avaient tué son père, il rassembla une grande troupe et se porta contre ses parents avec cette armée, estimant que, même s'il n'avait pas fait grand cas de leur parenté, précédemment, ils l'avaient offensé, en sorte qu'il ne les quitta pas qu'il n'eût tué tous les meurtriers de son père, bien que ce fût excessif pour toutes sortes de raisons. Il s'appropria alors terres, états et biens. Et il devint plus important que son père.

Rerir fit un gros butin et se trouva une femme qui lui parut lui convenir, ils vécurent ensemble très longtemps, mais ils n'eurent pas d'enfant pour reprendre leur héritage. Cela leur déplaisait fort à tous deux, ils prièrent avec grande ardeur les dieux de leur donner un enfant.

On dit que Frigg[6] entendit leurs prières et dit à Óðinn ce qu'ils demandaient. Celui-ci ne se trouva pas à court d'expédients, il prit sa propre fille adoptive, fille du géant Hrímnir[7], lui remit une pomme et la pria de la porter au roi. Elle prit la pomme, se donna la forme d'une corneille[8] et vola jusqu'à ce qu'elle arrive à l'endroit où était le roi, assis sur un tertre[9]. Elle laissa tomber la pomme sur les genoux du roi. Il la prit et pensa savoir ce que cela signifiait, quitta le tertre et alla chez lui trouver ses gens et la reine, qui mangea de cette pomme.

6. Frigg est la femme d'Óðinn et l'une des figures les plus populaires de l'ancienne Déesse-Mère des Germains. On la voit assez souvent intercéder pour les hommes, notamment dans l'introduction aux *Grímnismál*, dans l'*Edda poétique*, où elle sauve la vie des Uinniles, plus tard appelés Lombards.

7. Il est cité dans le *Skírnsför* et le *Hyndluljóð*, deux poèmes de l'*Edda*. Il semble bien appartenir à l'espèce des géants fondateurs dont descendent les dieux. Son nom signifie proprement : « frimas ».

8. Ici encore, j'ai tenu à traduire le texte au plus près. La corneille ou le corbeau sont des oiseaux fatidiques, de bon augure, dans cette religion. Mais notons surtout, ici pour la première fois, l'un des traits constants de ce texte : sa passion pour les métamorphoses. Ce à quoi nous avons affaire ici est l'une des opérations magiques ou surnaturelles les plus souvent attestées dans tous nos textes, en vers ou en prose : un *hamför**. Les anciens Scandinaves étaient persuadés qu'ils étaient habités par une « forme » (c'est le sens littéral du mot *hamr**) interne qui était susceptible, à l'occasion, de s'évader de son enveloppe corporelle – laquelle entrait alors en lévitation ou en catalepsie – pour prendre forme humaine ou animale (et dans ce cas, l'animal choisi est hautement symbolique, c'est le plus souvent un aigle, un ours, un taureau) capable de défier les lois de l'espace et éventuellement, du temps. Voir là-dessus Régis Boyer : « *Hamr, fylgja, hugr* : l'âme pour les anciens Scandinaves » dans *Heimdal*, n° 33, printemps 1981, Bayeux, p. 5-10, ou *Le Monde du Double. La magie chez les anciens Scandinaves*, p. 29-54.

9. C'est en effet un usage constant, attesté par nombre de textes mythiques ou légendaires, que le roi siège « sur un tertre » : si l'on tient, comme je fais, que cette religion célébra dans un premier temps le culte des ancêtres, le geste est pleinement signifiant : assis sur leur tertre funéraire, le roi entend mieux les conseils de ses aïeux.

Il faut dire maintenant que la reine découvrit bientôt qu'elle devait être enceinte, et pendant longtemps, elle ne put mettre au monde cet enfant.

On en vint au moment où Rerir devait aller lever des troupes[10], comme c'est la coutume des rois quand ils veulent pacifier leur pays. Dans cette expédition, il se fit que Rerir tomba malade, sur quoi il mourut : il avait l'intention d'aller rendre visite à Óðinn chez lui, c'était le désir de beaucoup en ce temps-là.

Pour ce qui est de la mauvaise santé de la reine, les choses continuèrent de même : elle ne parvenait pas à mettre l'enfant au monde, et six hivers durant, elle eut cette maladie. Elle découvrit alors qu'elle ne vivrait plus longtemps, elle demanda donc qu'on lui fît l'ablation de l'utérus et l'on satisfit à sa requête. Ce fut un garçon, et il était de grande taille quand il apparut, comme il fallait s'y attendre. On dit que ce garçon embrassa sa mère avant qu'elle mourût.

On lui donna un nom et il fut appelé Völsungr[11]. Il fut roi du pays des Huns après son père. De bonne heure, il fut grand et fort, et très entreprenant en tout ce que l'on estimait impliquer épreuves viriles. Ce devint un très grand guerrier et victorieux dans les batailles qu'il livrait au cours de ses expéditions.

Quand il fut pleinement adulte, Hrímnir lui dépêcha Hljóð, sa fille, que l'on a déjà mentionnée lorsqu'elle apporta la pomme à Rerir, père de Völsungr. Il l'épousa donc, ils vécurent longtemps ensemble et leur ménage fut excellent. Ils eurent dix fils et une fille. Leur fils aîné s'appelait Sigmundr, et leur fille, Signý. C'étaient des jumeaux et, des enfants de Völsungr, c'étaient les plus beaux et les plus éminents en toutes choses, et ils étaient en outre très puissants, chose qui a duré longtemps et que l'on a hautement louée, savoir, que les Völsungar ont été fort tyranniques et supérieurs à la plupart des gens mentionnés dans les sagas anciennes, à la fois en fait de sagesse, de ruses et d'ardeurs de toutes sortes.

On dit que le roi Völsungr fit bâtir une excellente halle, de telle sorte qu'un grand chêne se trouvait dedans et que les branches de cet arbre avec leurs belles fleurs s'étendaient au-dessus du toit de la halle ; quant au tronc, il était dans la halle et on l'appelait *barnstokkr*.

10. Le texte dit qu'il se livra à un *leiðangr*, cette levée régulière des troupes qui s'exécutait selon des règles précises et extrêmement intéressantes. Là-dessus : Régis Boyer : « La notion de *leiðangr* et son évolution » dans *Inter-Nord*, n° 12, décembre 1972, p. 271-281.

11. Notons une bonne fois pour toutes que le mot *völsungr* est un dérivé sur *völsi* qui signifia certainement le cheval. Voyez là-dessus l'étrange *Völsa-þáttr* (traduction et commentaires dans *L'Edda poétique*, p. 89).

## *3. Siggeirr épouse Signý, fille de Völsungr*

Il y avait un roi qui s'appelait Siggeirr. Il régnait sur le Gautland. C'était un roi puissant, qui avait beaucoup d'hommes. Il alla trouver le roi Völsungr et lui demanda Signý en mariage. Le roi fit bon accueil à ces propos, ainsi que ses fils, mais pour elle, elle n'en avait pas envie, pria toutefois son père d'en décider comme de tout ce qui la concernait. Le roi trouva judicieux de la marier et elle fut fiancée au roi Siggeirr.

Quand le banquet et le mariage durent avoir lieu, le roi Siggeirr dut venir prendre part au banquet chez le roi Völsungr. Celui-ci se prépara à ce banquet selon ses meilleurs moyens. Et quand ce fut tout à fait prêt, vinrent les invités du roi Völsungr ainsi que ceux du roi Siggeirr, au jour dit, et le roi Siggeirr amena maint homme de haut rang. On dit que de grands feux[12] furent faits d'un bout à l'autre de la halle, le grand arbre[13] que l'on a déjà mentionné se dressant au milieu de la halle.

On mentionne maintenant qu'alors que les gens siégeaient auprès des feux, le soir, un homme entra dans la halle. Il était d'aspect inconnu. Il était vêtu de telle sorte qu'il portait un manteau à capuchon tacheté. Il était nu-pieds et portait des braies de lin étroitement nouées autour des jambes[14]; il avait une épée à la main et alla au *barnstokkr*, son chapeau de biais sur la tête. Il était très grand, l'air vieux, et borgne. Il brandit son épée et l'enfonça dans le tronc si bien qu'elle y sombra jusqu'à la garde. Les salutations que tout le monde voulait faire à cet homme tournèrent court.

Alors, il prit la parole, et dit: « Celui qui retirera cette épée du tronc, il la recevra de moi en présent et il éprouvera que jamais il ne portera meilleure épée que celle-ci. »

Après quoi le vieillard sortit de la halle et nul ne sut qui il était et où il alla.

Ils se levèrent alors et ne se disputèrent pas pour prendre l'épée. Qui l'aurait le premier estimait avoir la meilleure part. Y allèrent les plus nobles d'abord, puis chacun l'un après l'autre. Il ne s'en trouva point qui

12. Une salle était rectangulaire, avec deux portes dans les deux côtés les plus étroits; des bancs couraient le long des murs longitudinaux; au centre de la pièce courait une fosse étroite et également rectangulaire où l'on entretenait en effet du feu, pour l'éclairage le chauffage et la cuisson des aliments. Ce sont là les « longs feux » ou grands feux dont il est question ici.

13. Le texte parle littéralement d'un « pommier ». J'ai renoncé à proposer une traduction possible de *barnstokkr*: outre le fait que les manuscrits divergent sur la leçon (*branstokkr*, par exemple), les diverses traductions retenues n'emportent pas l'adhésion.

14. Voici le portrait conventionnel, qui se retrouvera de nombreuses fois dans la suite du texte, d'Óðinn.

parvînt à la prendre, elle ne bougeait nullement quand ils la saisissaient. Vint alors Sigmundr, fils du roi Völsungr, qui saisit l'épée et la brandit hors du tronc : ce fut comme si elle s'était détachée pour lui. Cette arme parut à tout le monde si excellente que nul ne pensa en avoir jamais vu aussi bonne, et Siggeirr offrit de lui verser trois fois son pesant d'or pour qu'il la lui donne.

Sigmundr dit : « Tu pouvais prendre cette épée aussi bien que moi là où elle se trouvait s'il avait convenu que tu la portes, mais maintenant qu'elle est parvenue en mes mains, tu ne l'auras jamais, offrirais-tu tout l'or que tu possèdes. »

À ces mots, le roi Siggeirr se courrouça, estimant qu'on lui avait répondu par dérision. Mais comme c'était un homme fort rusé, il fit mine de n'avoir cure de cette affaire et ce même soir, il réfléchit aux moyens de faire payer cela, comme il apparut par la suite.

### *4. Siggeirr invite chez lui le roi Völsungr*

Il faut dire maintenant que Siggeirr alla au lit avec Signý ce soir-là. Le lendemain, le temps était bon. Le roi Siggeirr dit alors qu'il voulait aller chez lui sans attendre que le vent grossisse ou que la mer devienne impassable. On ne mentionne pas que le roi Völsungr l'en ait dissuadé ou le lui ait refusé, d'autant qu'il voyait que Siggeirr n'avait qu'un seul désir, quitter le banquet.

Alors, Signý dit à son père : « Je ne voudrais pas m'en aller avec Siggeirr, je ne me réjouis pas de lui et je sais par ma prescience et par notre nature atavique que de ce mariage nous adviendra grand deuil si on ne le rompt pas promptement.

— Tu ne dois pas dire cela, fille, dit-il, car c'est grande honte, tant pour lui que pour nous, que d'annuler cela vis-à-vis de lui qui est innocent, nous ne retirerions de lui ni fidélité ni amitié si cela était annulé, il nous revaudra tout le mal qu'il pourra, cela seul nous sied de maintenir notre parole. »

Le roi Siggeirr se prépara donc à se rendre chez lui. Avant de quitter la fête, il invita le roi Völsungr, son beau-père, à venir chez lui en Gautland, ainsi que tous ses fils, dans un délai de trois mois, avec toute l'escorte qu'il voudrait emmener pour lui faire honneur. Par là, le roi Siggeirr voulait compenser le défaut d'accomplissement de cette noce puisqu'il n'avait pas voulu rester plus d'une nuit, car ce n'est pas la coutume que de procéder de la sorte. Et le roi Völsungr promit de faire le voyage et d'arriver au jour dit. Les parents par alliance se quittèrent et le roi Siggeirr s'en alla chez lui avec sa femme.

### *5. Des trahisons du roi Siggeirr*

Il faut dire maintenant du roi Völsungr et de ses fils qu'au moment fixé, ils allèrent en Gautland, emmenant trois bateaux tous bien équipés, et qu'ils eurent bonne traversée et accostèrent en Gautland, c'était tard le soir.

Ce même soir, arriva Signý, fille du roi Völsungr, qui convia son père et ses frères à lui parler en privé et dit alors quelle était, selon elle, l'intention du roi Siggeirr: il avait rassemblé une armée invincible, « et il a l'intention de vous trahir. Je vous prie, dit-elle, de retourner immédiatement dans vos états et de vous procurer une troupe au plus vite, de venir ici ensuite et de vous venger vous-mêmes, et ne vous mettez pas en péril, car les trahisons de sa part ne vous manqueront pas si vous ne prenez le parti dont je vous requiers ».

Alors, le roi Völsungr dit: « Toutes les nations connaissent unanimement la parole que j'ai prononcée avant même de naître, lorsque je fis le serment de ne jamais fuir feu ni fer pour cause de peur, et c'est bien ce que j'ai fait jusqu'ici: pourquoi ne l'accomplirais-je pas dans mon vieil âge? Les filles n'ont pas à détourner mes fils par jeu pour qu'ils aient peur de leur mort car un jour chacun doit mourir[15], et personne ne peut y échapper. Mon avis est que nous ne fuyions pas et que nous nous défendions le plus vaillamment. Je me suis battu plus de cent fois, ayant des troupes plus ou moins nombreuses, et j'ai toujours remporté la victoire et l'on n'apprendra pas que j'aie fui ni demandé la paix. »

Alors, Signý pleura amèrement, demandant de ne pas retourner trouver le roi Siggeirr.

Le roi Völsungr répondit: « Certes, tu vas aller chez toi, chez ton mari et resteras avec lui, quelle que soit la façon dont les choses se passeront entre nous. »

Signý alla chez elle et eux, se préparèrent à passer la nuit.

Au matin, quand il fit jour, le roi Völsungr ordonna à tous ses hommes de se lever, de débarquer et de se préparer à la bataille. Ils allèrent donc tous à terre, tous armés, et il n'y eut pas à attendre longtemps pour que le roi Siggeirr arrive avec toute son armée; bataille des plus rudes éclata entre eux, le roi excita sa troupe à aller de l'avant le plus rudement possible, et l'on dit que le roi Völsungr et ses fils traversèrent huit fois les rangs du roi Siggeirr ce jour-là, frappant des deux mains. Mais au moment où ils

15. Voici l'une des premières formulations, sous forme de dicton, de l'un des thèmes fondamentaux de ce texte, comme d'ailleurs de toute la littérature de sagas.

allaient recommencer, le roi Völsungr tomba au milieu de son ordre de bataille et toute sa troupe avec lui, hormis ses dix fils, car il y avait en face une force bien trop grande pour qu'ils puissent l'affronter. On s'empara de tous ses fils, on les ligota et on les emporta.

Signý apprit que son père était occis, et ses frères, capturés et voués à mourir. Elle appela le roi Siggeirr pour lui parler seule à seul.

Signý dit : « Je veux te demander de ne pas faire tuer si vite mes frères, mais de les laisser dans leurs fers, cette idée me vient de ce que, comme on dit : "L'œil est heureux tant qu'il voit" ; mais je ne demande pas vie plus longue pour eux, car je pense que cela ne servirait à rien. »

Siggeirr répondit : « Folle tu es, et hors de sens, de demander pour tes frères plus grand malheur que de les faire abattre, mais on te l'accordera pourtant, car pire est leur souffrance et plus longs leurs tourments jusqu'à la mort, plus cela me plaît. »

Il fit donc procéder comme elle le proposait, on prit une énorme bûche et on l'abattit sur les pieds des dix frères dans une forêt quelque part, et ils restèrent là toute la journée jusqu'à la nuit. Mais à minuit, une vieille louve arriva de la forêt jusqu'à eux, là où ils gisaient sous la poutre. Elle était à la fois grande et hideuse. Elle se trouva mordre à mort l'un d'eux. Puis elle le dévora. Après cela, elle s'en alla.

Le lendemain matin, Signý envoya l'homme en qui elle avait le plus confiance voir ses frères, savoir ce qui s'était passé. Quand il revint, il lui dit que l'un d'eux était mort. Elle fut fort affligée s'ils devaient périr tous ainsi sans qu'elle pût les aider.

On sera bref. Neuf nuits en tout, cette même louve vint à minuit et les dévora l'un après l'autre, jusqu'à ce que tous fussent morts, hormis Sigmundr qui resta seul.

Et alors, avant que la dixième nuit arrive, Signý envoya son homme de confiance à Sigmundr, son frère, elle remit du miel à cet homme en lui disant d'en oindre le visage de Sigmundr et de lui en mettre une partie en bouche. Il alla trouver Sigmundr, fit comme on le lui avait demandé, puis revint.

La nuit suivante, la même louve arriva selon son habitude et voulut le mordre à mort comme ses frères. Mais alors, elle éventa son odeur, là où on l'avait enduit de miel, et lui lécha toute la face, puis lui enfonça la langue dans la bouche. Sigmundr ne s'effraya point et mordit la langue de la louve. Elle réagit ferme et tira brutalement et s'arc-bouta des pattes sur la poutre de telle sorte que celle-ci se fendit en deux, mais lui, maintint sa prise si ferme que la louve eut la langue arrachée jusqu'aux racines et en reçut la mort. Il en est pour dire que cette louve était la mère du roi Siggeirr qui avait pris cette apparence par sorcellerie et magie.

## *6. Sigmundr assassine les fils de Siggeirr*

Maintenant, Sigmundr se trouvait détaché, la bûche était brisée, et il demeura dans la forêt. De nouveau, Signý envoya voir ce qui se passait et si Sigmundr était en vie. Quand les envoyés arrivèrent, Sigmundr leur dit tout, raconta comment les choses s'étaient passées avec la louve. Ils allèrent à la maison dire à Signý ce qui se passait. Alors, elle alla trouver son frère et ils décidèrent qu'il ferait un souterrain dans la forêt. Un bon moment, Signý le cacha là, lui fournissant ce dont il avait besoin. Pour le roi Siggeirr, il croyait que tous les Völsungar étaient morts.

Le roi Siggeirr avait deux fils de sa femme et l'on raconte que, lorsque l'aîné des fils eut dix hivers, Signý l'envoya trouver Sigmundr pour qu'il l'assiste s'il voulait tant soit peu chercher à venger son père.

Le garçon s'en alla à la forêt et arriva tard le soir au souterrain de Sigmundr, lequel le reçut assez bien et dit qu'il devait leur préparer leur pain – « et moi, je vais aller chercher du bois de chauffage » – et il lui remit un sac de farine. Pour lui, il s'en alla chercher du bois. Quand il revint, le garçon n'avait rien fait pour préparer le pain. Sigmundr demanda si le pain était prêt.

Le garçon dit : « Je n'ai pas osé prendre le sac de farine parce qu'il y avait une bête vivante dedans. »

Sigmundr estima alors que ce garçon n'avait pas assez de courage pour qu'il veuille l'avoir avec lui.

Lorsque le frère et la sœur se retrouvèrent, Sigmundr dit que, quand bien même le garçon resterait avec lui, il n'estimerait pas avoir un homme à sa disposition.

Signý dit : « Alors, prends-le et tue-le. À quoi bon le laisser vivre davantage ? » Et c'est ce qu'il fit.

Cet hiver-là passa. L'hiver suivant, Signý envoya son fils cadet trouver Sigmundr, et ce n'est pas la peine d'allonger la saga, il en alla de même, il tua ce garçon sur le conseil de Signý.

## *7. Débuts de Sinfjötli*

On mentionne maintenant qu'une fois, alors que Signý était dans son pavillon, vint la trouver une magicienne qui savait passablement de choses[16].

16. J'ai traduit littéralement le mot *fjölkunnig*, qui s'applique toujours à un sorcier ou

Signý lui dit : « Je voudrais que nous échangions nos apparences. »

La magicienne dit : « À ta guise. »

Et elle fit tant par ses artifices qu'elles échangèrent leurs apparences, et la magicienne prit la place de Signý, sur le conseil de celle-ci, et alla au lit avec le roi le soir, et il ne découvrit pas que ce n'était pas Signý qui était auprès lui.

De Signý, il faut dire qu'elle alla au souterrain de son frère et lui demanda de l'héberger pour la nuit, « car je me suis égarée dans la forêt et je ne sais pas où je vais. »

Il dit qu'elle pouvait rester, qu'il ne voulait pas refuser de l'héberger, elle, une femme, pensant qu'elle ne le récompenserait pas de son hospitalité en indiquant où il était.

Elle logea donc chez lui et ils s'assirent pour manger. Il vient à lever fréquemment les yeux sur elle et cette femme lui parut belle et avenante. Quand ils eurent mangé, il lui dit qu'il voulait qu'ils partagent le même lit pendant la nuit, et elle ne s'y opposa pas, et il la coucha auprès de lui trois nuits de file. Après quoi elle alla chez elle, trouva la magicienne et lui demanda de reprendre leurs apparences, ce qu'elle fit.

Le temps ayant passé, Signý mit au monde un garçon.

Celui-ci fut appelé Sinfjötli[17]. Quand il grandit, il fut à la fois grand et fort et beau d'apparence, tenant fort des Völsungar, et il n'avait pas encore dix hivers qu'elle l'envoya à Sigmundr dans le souterrain.

Avec ses fils précédents, avant de les envoyer à Sigmundr, elle avait fait cette épreuve : elle leur cousait les manches de leur tunique, aux poignets, avec la chair et la peau[18]. Ils supportaient mal cela et s'en plaignaient. Elle fit de même pour Sinfjötli : il ne broncha pas. Alors, elle le dépouilla de sa tunique, si bien que la peau vint avec les manches. Elle dit que cela devait lui faire mal.

Il dit : « Ce n'est pas une pareille chose qui devrait nous faire du mal, à nous autres Völsungar. »

à un magicien. Le texte emploie, pour « magicienne », le mot *sejðkona*, « femme qui pratique le *sejðr** » : voir là-dessus Dag Strömbäck : *Sejd*, Stockholm, 1935, ou Régis Boyer : *Le Monde du Double*, p. 187 et s.

17. Il est parfaitement clair que Sinfjötli est un être extrêmement ancien dans cette tradition et que notre saga « récupère » à son avantage des traits sans doute épars dans la tradition. Son nom demeure inexpliqué : peut-être a-t-il quelque chose à voir avec le genre, dit *senna*, de poésie satirique et infamante réputée inexpiable (voyez *Lokasenna* dans l'*Edda*). On trouve un Fitela dans *Beowulf* et un Sintarfizila en vieux haut allemand. Il n'est pas exclu qu'il soit le prototype du loup-garou, comme on le verra par la suite.

18. Ce détail ne se comprend que si l'on sait que les tuniques avaient des manches sans boutons aux poignets. On les enfilait, après quoi il fallait coudre les manches autour des poignets pour les refermer.

Et donc, le garçon arriva chez Sigmundr. Celui-ci lui demanda de pétrir leur farine ; pour lui, il irait leur chercher du bois, et il lui remit un sac. Puis il s'en alla au bois. Et quand il revint, Sinfjötli avait fini de cuire le pain.

Alors, Sigmundr demanda s'il avait trouvé quelque chose dans la farine.

« Je ne doute pas, dit-il, qu'il n'y ait eu quelque chose de vivant dans la farine dès que je me suis mis à pétrir, et j'ai pétri en même temps ce qu'il y avait dedans. »

Alors, Sigmundr dit en riant : « Je ne crois pas que tu pourras manger de ce pain ce soir, car tu as pétri avec la pâte un serpent très venimeux. »

Sigmundr était un homme si remarquable qu'il pouvait consommer du poison et que cela ne lui faisait aucun mal. Pour Sinfjötli, il lui était possible de supporter du poison sur le corps, mais pas d'en manger ou en boire.

## *8. Vengeance des Völsungar*

Il faut dire maintenant que Sigmundr estima Sinfjötli trop jeune pour perpétrer la vengeance avec lui, il voulut l'habituer d'abord à quelques rudes épreuves : qu'ils aillent, pendant l'été, en divers lieux dans la forêt, qu'ils tuent des hommes pour acquérir de l'argent. Sigmundr estimait qu'il tenait des Völsungar, et pourtant, il pensait qu'il était fils du roi Siggeirr et qu'il avait la méchanceté de son père, mais l'ardeur des Völsungar ; il trouvait qu'il n'était pas très attaché à ses parents car Sinfjötli rappelait souvent à Sigmundr ses griefs et l'excitait fort à tuer le roi Siggeirr.

Il se fit qu'un jour, ils allèrent encore dans la forêt se procurer de l'argent, et ils trouvèrent une maison et deux hommes dormant dedans avec d'épais anneaux d'or. Ces hommes avaient été l'objet d'un mauvais sort car leurs formes de loups[19] étaient suspendues dans la maison au-dessus d'eux. Tous les dix jours, il leur fallait sortir de leurs formes. C'étaient des fils du roi. Sigmundr et Sinfjötli entrèrent dans ces formes et ne purent en sortir : en résulta le pouvoir qui y était attaché, ils prirent manières et voix de loups. Ils comprenaient tous deux le sens de ces voix.

Ils se rendirent dans la forêt, chacun d'eux allant son chemin. Ils convinrent entre eux qu'ils seraient en danger s'ils étaient attaqués par plus de sept hommes, pas moins, et que le premier à être exposé à de telles hostilités hurlerait de sa voix de loup : « Tenons-nous à cela, dit Sigmundr, car tu es jeune et entreprenant et l'on trouverait bon de te capturer. »

19. Ils sont donc en état de ***hamför****.

Chacun d'eux alla donc son chemin. Quand ils se furent quittés, Sigmundr rencontra sept hommes et donna de sa voix de loup. En entendant cela, Sinfjötli s'y rendit aussitôt et les tua tous.

De nouveau, ils se quittèrent. Sinfjötli n'avait pas marché longtemps par la forêt qu'il rencontra onze hommes et se battit contre eux, et les choses se passèrent de telle sorte qu'il les occit tous. Il était fort blessé aussi, se mit sous un chêne et s'y reposa. Il n'attendit pas longtemps Sigmundr et ils allèrent de concert un moment.

Sinfjötli dit à Sigmundr: « Tu as pris part au meurtre de sept hommes, mais moi qui suis un enfant par l'âge auprès de toi, je n'ai pas demandé de renfort pour tuer onze hommes. »

Sigmundr se précipita sur lui si brutalement qu'il en chancela et tomba. Sigmundr lui mordit le gosier. Ce jour-là, ils ne purent sortir de leurs formes de loups. Sigmundr le chargea sur son dos, le porta chez lui à leur chaumière, veilla sur lui, vouant les formes de loups aux *trölls**[20].

Un jour, Sigmundr vit en un endroit deux belettes dont l'une mordait l'autre au gosier: celle-ci courut à la forêt, prit une feuille et la posa sur la blessure, et la belette bondit, saine et sauve. Sigmundr sortit et vit un corbeau qui volait avec cette même feuille pour la lui remettre. Il la posa sur la blessure de Sinfjötli qui se leva aussitôt d'un bond, guéri à l'endroit où il avait été blessé.

Après cela, ils allèrent au souterrain et y restèrent jusqu'à ce qu'ils sortent de leurs formes de loups. Alors, ils les prirent et les brûlèrent en priant qu'elles ne fassent plus de mal à personne. Pendant cette mauvaise passe, ils accomplirent mainte action renommée dans les états du roi Siggeirr. Et quand Sinfjötli fut en âge d'homme, Sigmundr estima l'avoir mis à l'épreuve.

Il ne fallut pas longtemps pour que Sigmundr veuille chercher à venger son père si cela pouvait se faire. Et donc, un jour, ils quittèrent le souterrain et arrivèrent au palais du roi Siggeirr, tard le soir, pénétrèrent dans le vestibule qui précédait la halle: il y avait là des tonneaux de bière où ils se cachèrent. Or la reine savait maintenant où ils étaient et voulut les voir. Quand ils se retrouvèrent, ils formèrent le dessein de chercher à venger leur père dès qu'il ferait nuit.

Signý et le roi avaient deux enfants en bas âge. Ils jouaient sur le plancher avec des anneaux d'or, lesquels roulaient sur le sol de la halle, et ils couraient après. Un anneau d'or roula vers le fond de la pièce, là où étaient Sigmundr et Sinfjötli, et le garçon courut chercher l'anneau.

20. L'imprégnation chrétienne, ici, est nette: l'expression revient à dire: « vouant au diable. »

Alors, il vit deux hommes grands et féroces qui portaient long heaume et broigne blanche. Il revint en courant dans la halle, se présenta à son père et lui dit ce qu'il avait vu. Le roi soupçonna quelque trahison contre lui.

Alors, Signý entendit ce qu'ils disaient. Elle se leva, prit les deux enfants, se rendit dans le vestibule jusqu'à eux et dit qu'il fallait qu'ils sachent que les enfants les avaient dénoncés – « et je vous conseille de les tuer. »

Sigmundr dit : « Point ne veux tuer tes enfants, même s'ils m'ont dénoncé. »

Mais Sinfjötli ne se laissa pas impressionner, il brandit son épée, tua l'un et l'autre enfants et les jeta à l'intérieur de la halle devant le roi Siggeirr.

Le roi se leva et héla du monde pour que l'on s'empare des hommes qui s'étaient cachés dans le vestibule pendant la soirée. Des hommes se précipitèrent alors et voulurent les capturer, mais eux se défendirent bien et vaillamment, et qui se trouvait le plus près d'eux se souvint longtemps d'avoir eu le pire lot. Pour finir, ils furent accablés par le nombre, on se saisit d'eux, on les enchaîna, on les mit aux fers et ils restèrent là toute la nuit.

Le roi réfléchit à part soi à la mort qu'il leur assignerait, une mort du genre que l'on ressente le plus longtemps. Quand vint le matin, il fit faire un grand tertre de pierres et de tourbe. Ce tertre étant fait, il fit placer au milieu une grande dalle de pierre, une extrémité tournée vers le haut et l'autre, vers le bas. Elle était d'une telle taille qu'elle occupait toute la largeur, d'un mur à l'autre, personne ne pouvant passer. Il fit saisir Sigmundr et Sinfjötli et les fit placer dans le tertre, chacun d'un côté de la dalle, estimant que le pis pour eux serait de ne pas être ensemble, chacun pouvant toutefois entendre l'autre.

Et alors que l'on était en train de recouvrir ce tertre de tourbe, Signý vint à passer, portant de la paille dans ses bras qu'elle jeta dans le tertre sur Sinfjötli, demandant aux esclaves de celer cela au roi. Ils acceptèrent et le tertre fut refermé.

Quand vint la nuit, Sinfjötli dit à Sigmundr : « Je ne pense pas que nous manquions de vivres pour le moment. Voici que la reine a jeté de la viande de porc dans le tertre, elle a entortillé de la paille autour. »

De nouveau, il palpa cette viande et découvrit qu'y était fichée l'épée de Sigmundr qu'il reconnut à ses gardes, car il faisait noir dans le tertre, et il le dit à Sigmundr. Ils s'en réjouirent tous les deux. Sinfjötli darda la pointe de l'épée dans le haut de la dalle et l'enfonça ferme. L'épée mordit la dalle. Sigmundr saisit la pointe de l'épée et ils tranchèrent la dalle entre eux, ne s'arrêtant pas qu'ils eussent fini de la trancher, comme on a composé :

1. Par le glaive
Sigmundr et Sinfjötli
à force tranchèrent
la grande dalle.

Et les voilà libres tous les deux dans le tertre, et ils tranchent pierre et fer à la fois, et ils parviennent de la sorte à sortir du tertre. Ils allèrent alors à la halle. Tout le monde était endormi. Ils portèrent du bois à la halle et y boutèrent le feu, et ceux qui étaient dedans furent réveillés par la fumée et par la halle qui ardait au-dessus d'eux.

Le roi demanda qui avait fait ce feu.

« Nous voici, mon neveu Sinfjötli et moi, dit Sigmundr, et nous tenons que tu vas savoir maintenant que les Völsungar ne sont pas tous morts. »

Il demanda à sa sœur de sortir et d'accepter de lui grande réputation et honneur pour compenser ainsi les malheurs qu'elle avait subis.

Elle répond : « Tu vas savoir maintenant si j'ai rappelé au roi Siggeirr le meurtre du roi Völsungr. J'ai fait tuer nos enfants qui m'ont paru trop lents à venger notre père, et c'est moi qui suis allée dans la forêt te trouver sous l'apparence d'une louve, et Sinfjötli est notre fils. S'il a grande ardeur, c'est qu'il est fils à la fois du fils et de la fille du roi Völsungr. En outre, j'ai fait toutes choses pour que le roi Siggeirr reçoive la mort. Mais j'ai tant fait aussi pour que s'effectue la vengeance qu'il ne m'est en aucun cas permis de vivre. Tout comme c'est de force que je l'ai épousé, c'est de plein gré que je vais mourir avec le roi Siggeirr. »

Puis elle embrassa Sigmundr, son frère, et Sinfjötli, et rentra dans le feu en leur disant au revoir, et elle reçut la mort avec le roi Siggeirr et toute sa hirð[21].

Les parents se procurèrent une troupe et des bateaux, Sigmundr mit le cap sur son patrimoine et chassa du pays le roi qui s'y était installé après le roi Völsungr. Il devint alors un roi puissant et célèbre, sage et entreprenant. Il épousa une femme qui s'appelait Borghildr. Ils eurent deux fils. L'un s'appelait Helgi, et l'autre, Hámundr.

Quand Helgi naquit, survinrent des Nornes*[22] qui lui firent une pré-

21. Ce motif reviendra plusieurs fois dans la saga. Brûler vif un homme, éventuellement avec toute sa famille, dans sa maison, appartient aux coutumes barbares qui étaient encore pratiquées en Islande au XI^e^ (*Saga de Njáll le Brûlé* dont c'est le sommet tragique) et même au XIII^e^ siècle (où la victime est un évêque, dans la *Sturlunga saga*). Notre texte fournit la preuve qu'il s'est pu agir, initialement, d'un geste rituel, d'un véritable holocauste. En outre, c'est à un véritable suicide rituel ou sacré que se livre Signý, et nous en avons d'autres exemples, en Islande, dans le *Livre de la colonisation* notamment.

22. On aura remarqué d'abord par quel biais généalogique Helgi est « raccroché » à Sigurðr : c'est donc le demi-frère, par son père, de Sigurðr. Il ne fait guère de doutes,

diction et dirent qu'il deviendrait le plus renommé de tous les rois. Sigmundr venait de rentrer d'une bataille, il alla au-devant de son fils avec un glaive[23] et par là, il donna un nom, avec ceci en cadeau de dénomination[24] : Hringstaðir[25] et Sólfjöll et une épée, souhaitant qu'il obtînt grande distinction et tînt de la famille des Völsungar. Helgi devint magnanime et populaïre, surpassant la plupart des autres hommes en tous accomplissements. On dit qu'il se rendit en expéditions guerrières quand il eut quinze hivers. Le roi Helgi était à la tête de la troupe, mais on lui adjoignit Sinfjötli et ils commandèrent tous deux cette armée.

## *9. De Helgi Meurtrier de Hundingr*

On dit que Helgi rencontra en expédition guerrière le roi qui s'appelait Hundingr. C'était un roi puissant, ayant beaucoup d'hommes et de pays. Bataille éclata entre eux, Helgi pressa ferme de l'avant, et cette bataille se conclut par la victoire de Helgi, mais le roi Hundingr tomba ainsi qu'une grande partie de sa troupe. Helgi estima alors s'être grandement accru pour avoir abattu un roi si puissant.

Les fils de Hundingr levèrent une armée contre Helgi et voulurent venger leur père. Ils livrèrent une rude bataille, Helgi marcha contre

pourtant, que les deux personnages aient appartenu, d'abord, à deux traditions différentes. Helgi est éponyme de plusieurs toponymes norvégiens ou allemands.

23. J'ai traduit par « glaive », mais le texte donne *laukr*, littéralement « poireau » ou « oignon ». *Laukr* est un *heiti** tout à fait banal en poésie scaldique pour « glaive », « épée ». Pourtant, l'oignon, le poireau ou toute autre plante à bulbe entrent conventionnellement dans la fabrication de breuvages magiques. Il se peut que Sigmundr offre une épée à son fils, mais il ne faut pas écarter l'hypothèse d'un rite magique que dénoterait son geste.

24. Ceci pour vérifier la fin de note précédente. Donner un nom à un être humain est une opération sacrée puisque, par là, on l'introduit officiellement dans un lignage – ce pourquoi la règle de l'allitération des prénoms prévalait sans doute dans la Germanie ancienne (voyez ici même Sigi-Sigmundr-Sinfjötli-Sigurðr-Svanhildr). C'est ainsi que, selon les *Grímnismal*, Frigg sauve la vie des Uinniles contre lesquels est fâché Óðinn : elle les amène à se présenter à lui, au lever du dieu, après avoir laissé pousser leurs cheveux en les ramenant sur le visage. Óðinn les aperçoit et demande : qui sont ces « longues barbes » *(Longobardi)*, ce faisant, il vient de leur donner un nom et ne pourra plus les persécuter ! On notera toutefois que l'étymologie « longues barbes » est fantaisiste. En fait, les Lombards ont été surnommés ainsi parce qu'ils utilisaient des hallebardes à longue lame.

Toujours dans le même ordre d'idées : il convenait de faire un cadeau à qui l'on venait de « baptiser ».

25. Voici l'une des rares dénominations qui paraissent faire l'unanimité des commentateurs : Hringstadir est l'actuelle Ringsted, au Danemark, où se déroule une bonne part de notre saga.

leurs rangs et attaqua l'étendard des fils de Hundingr[26] et abattit ceux que voici : Álfr et Eyjólfr, Hervarðr et Hagbarðr[27], et remporta là une célèbre victoire.

Et quand Helgi quitta la bataille, il trouva, dans une forêt, de nombreuses femmes de superbe apparence, encore que l'une l'emportât sur toutes les autres. Elles chevauchaient en magnifique équipage. Helgi demanda le nom de celle qui était à leur tête. Elle dit se nommer Sigrún[28] et déclara être fille du roi Högni.

Helgi dit : « Venez chez nous avec nous et soyez les bienvenues. »

La fille de roi dit : « Nous attend une autre besogne que de boire avec toi. »

Helgi répond : « Quelle est-elle, fille de roi ? »

Elle répond : « Le roi Högni m'a promis Höðbroddr, fils du roi Granmarr, et moi, j'ai promis de l'épouser, serait-il fils de corneille. Et c'est ce qui se produira, à moins que tu le lui interdises et te portes contre lui avec une armée et me ravisses, car avec aucun roi je ne voudrais partager molle couche plutôt qu'avec toi.

— Sois joyeuse, fille de roi, dit-il. Nous allons éprouver notre vaillance avant que tu lui sois donnée en mariage, lui et moi déciderons auparavant lequel l'emporte sur l'autre, il ira de la vie. »

Après cela, Helgi envoya des hommes avec des présents convoquer du monde, et il convoqua toute cette troupe au Rauðabjörg. Il attendit là jusqu'à ce qu'une grande troupe arrive de Heðinsey : alors, une nombreuse armée vint à lui du Nörvasund[29] sur de grands et beaux bateaux.

Le roi Helgi fit venir le commandant de son bateau, qui s'appelait Leifr, et demanda s'il avait compté leur troupe. Il répondit : « Il n'est pas facile de compter, sire, les bateaux qui sont arrivés du Nörvasund. Il y a dessus douze milliers d'hommes et beaucoup plus d'autres en outre[30]. »

Alors, le roi Helgi dit qu'il fallait prendre vers le fjord qui s'appelle

26. En cas de combat, le roi ou chef de guerre se place au milieu ou à la pointe de son ordre de bataille *(fylking)*, éventuellement entouré d'un rempart de boucliers *(skjaldborg)*, avec son étendard. La tactique des ennemis est toujours de se porter sur ce point précis : à partir du moment où le chef est abattu, le rempart de boucliers brisé, l'étendard pris, la bataille est terminée.

27. Le seul nom à retenir ici est celui de Hagbarðr, qui fut certainement un célèbre héros danois, que connut Saxo Grammaticus (*Gesta Danorum*, Livre VII) et qui survit dans plusieurs ballades populaires médiévales danoises.

28. Le thème des *valkyries** apparaît ici en force. Prêtons attention à la possible signification du nom de Sigrún : « [celle qui a] le secret de la victoire ».

29. Nörvasund désigne conventionnellement dans les textes anciens en vieux norois... le détroit de Gibraltar !

30. Bien entendu, ce sont des chiffres conventionnels.

Varinsfjörðr, et c'est ce qu'ils firent. Une grande tempête se leva contre eux, la mer était si démontée qu'ils entendaient les vagues gronder sur le bordage, on eût dit que les rochers s'entrechoquaient. Helgi leur dit de ne pas craindre et de ne pas prendre de ris, mais au contraire de hisser les voiles plus haut qu'avant. Il s'en fallut de peu qu'ils ne périssent avant de toucher terre. Alors arriva Sigrún, la fille du roi Högni, descendant du pays avec une grande troupe : elle les fit entrer dans un bon port qui s'appelle Gnúpalundr.

Les gens du pays virent cet événement et descendit des terres un frère du roi Höðbroddr, qui régnait à l'endroit qui s'appelle Svarinshaugr. Il les héla et demanda qui dirigeait cette grande troupe.

Sinfjötli se leva, il avait en tête un heaume brillant comme verre, portait une broigne blanche comme neige, tenait à la main une lance avec un excellent étendard et portait devant soi un écu bordé d'or. Il savait, lui, parler aux rois : « Va dire, quand tu auras donné à manger aux porcs et aux chiens et que tu retrouveras ta femme, qu'ici sont arrivés les Völsungar[31] et qu'on trouve ici dans cette troupe le roi Helgi, si Höðbroddr veut le rencontrer, son plaisir est de se battre tandis que tu baises les serves auprès du feu. »

Granmarr répondit : « Tu n'es pas capable de dire merveilles magnifiques et de raconter d'antiques souvenirs si tu mens sur le compte des chefs. La vérité, c'est que tu dois avoir été longtemps nourri dans le noir, dehors, de pâture de loups, et que tu dois avoir tué tes frères, il est étrange que tu oses entrer dans l'armée d'hommes excellents, toi qui as sucé jusqu'au sang mainte froide charogne. »

Sinfjötli répond : « Tu ne dois pas bien te rappeler que tu fus sorcière[32] à Varinsey et déclaras vouloir posséder un homme[33], et que tu m'as choisi pour te servir de mari. Depuis, tu fus valkyrie à Ásgarðr et il s'en fallut de peu que tout le monde se batte à cause de toi, et je t'ai engendré neuf loups à Laganes, et je fus le père de tous. »

31. On comparera utilement avec les poèmes d'insultes rituelles que comporte l'*Edda poétique*, en particulier *Helgakviða Hjörvarðssonar*, *Lokasenna* et, pour ce qui concerne l'extrait présent, *Helgakviða Hundingsbana* I, strophes 34 et suivantes.

32. Voir *völva**.

33. Toutes nos sources s'accordent pour dire que la pire des infâmies est, pour un être humain, de se comporter comme s'il appartenait au sexe opposé, notamment en matière sexuelle. Sinfjötli accuse son interlocuteur d'*ergi**, l'homosexualité passive : c'était, selon les codes de lois, un *óbótamál*, un cas d'insulte si grave que la loi ne prévoyait pas de possibilité de compensation pour une telle offense. D'autre part, Snorri Sturluson dit dans son *Ynglinga Saga* (premier texte de sa *Heimskringla*) que l'exécution de l'opération magique dite *sejðr** s'accompagnait d'un tel épuisement qu'elle mettait l'homme qui la pratiquait en état d'*ergi*, ce pourquoi, toujours selon lui, la pratique était la spécialité des femmes.

Granmarr répond : « Tu sais mentir en maintes choses. Je crois que tu ne pourrais être le père de personne puisque tu fus châtré par les filles du géant de Þrasnes, et tu es le fils adoptif du roi Siggeirr, et on t'a mis dans le noir dehors avec les loups et toutes les infortunes t'arrivèrent à la fois. Tu as tué tes frères et tu t'es acquis bien mauvaise réputation. »

Sinfjötli répond : « Te rappelles-tu quand tu fus la jument du cheval Grani et que je t'ai chevauchée à toute vitesse à Brávöllr[34] ? Ensuite, tu fus chevrier du géant Gaulnir. »

Granmarr dit : « Je préférerais rassasier les oiseaux de ta charogne à disputer davantage avec toi. »

Alors, le roi Helgi dit : « Il vaudrait mieux pour vous, et ce serait conseil plus avisé, de vous battre que de dire pareilles choses qu'il est honteux d'entendre, et les fils de Granmarr ne sont pas mes amis, tout rudes hommes qu'ils soient. »

Granmarr s'éloigna et alla trouver le roi Höðbroddr à l'endroit qui s'appelle Sólfjöll. Leurs chevaux s'appelaient Sveipuðr et Sveggjuðr. Ils se rencontrèrent au portail de la forteresse et Granmarr eut à dire nouvelles de guerre.

Le roi Höðbroddr était en broigne et avait heaume en tête. Il demanda qui était là – « et pourquoi avez-vous l'air si courroucés ? »

Granmarr dit : « Voici les Völsungar venus, ils ont douze milliers d'hommes à terre et sept milliers près de l'île qui s'appelle Sök, mais leur plus grande troupe est cependant à l'endroit qui s'appelle Grind, et je crois qu'à présent, Helgi veut combattre. »

Le roi dit : « Convoquons nos hommes par tout notre royaume et portons-nous contre eux. Que celui qui veut se battre ne reste pas chez lui. Envoyons un message aux fils de Hringr, au roi Högni et à Álfr le Vieux. Ce sont de grands guerriers. »

Ils se rencontrèrent à l'endroit qui s'appelle Frekasteinn[35], rude bataille éclata là. Helgi se porta contre leur ordre de bataille. Il y eut grande héca-

34. Nous avons dit que la personnalité de Sinfjötli est des plus difficiles à cerner. En voici la preuve. Sinfjötli s'identifierait ici plus ou moins au dieu Loki, dont un mythe fort élaboré relaté par Snorri Sturluson dans son *Edda* dit qu'il se métamorphosa en jument pour empêcher le géant constructeur d'Ásgarðr (la demeure des dieux, les Ases) et son cheval merveilleux d'exécuter le travail fabuleux qu'il s'était engagé à accomplir dans un délai précis. Le cheval Sleipnir, monture d'Óðinn et père de Grani, serait né de ces monstrueuses amours. Sinfjötli démarque d'ailleurs la strophe du *Lokasenna*, dans l'*Edda poétique*, où Loki se vante de cet exploit.

35. Frekasteinn serait littéralement « la pierre de Freki », qui est le nom d'un des deux loups qui accompagnent constamment Óðinn. Frekasteinn est mentionné de nombreuses fois dans l'*Edda*, et encore une fois surtout dans *Helgakviða Hundingsbana* II.

tombe. Ils virent alors une grande troupe de vierges au bouclier[36], on eût dit des flammes brûlantes. Il y avait là Sigrún, fille du roi. Le roi Helgi attaqua le roi Höðbroddr et l'abattit sous son étendard.

Alors, Sigrún dit : « Sois remercié de cette prouesse. Nous allons maintenant répartir les terres. Voici un jour de grande liesse pour moi, tu en retireras honneur et renom, toi qui as abattu un si puissant roi. »

Le roi Helgi prit ce royaume et y resta longtemps, il épousa Sigrún et devint un roi renommé et excellent, et il n'interviendra plus désormais dans cette saga.

## *10. Mort de Sinfjötli*

Les Völsungar rentrèrent chez eux, ayant encore grandement accru leur renom. Sinfjötli reprit ses expéditions guerrières. Il vit une belle femme et eut grande envie de la posséder. Cette femme, le frère de Borghildr qu'avait épousée le roi Sigmundr la demanda également en mariage. Ils vidèrent cette querelle par la bataille, et Sinfjötli abattit ce roi. Il guerroya en divers lieux, livrant maintes batailles, et remporta constamment la victoire. Il devint le plus renommé et le plus excellent des hommes et rentra chez lui en automne avec force bateaux et beaucoup de biens. Il dit les nouvelles à son père, qui le dit à la reine. Elle demanda à Sinfjötli de quitter le royaume, déclarant qu'elle ne voulait pas le voir. Sigmundr dit qu'il ne le laisserait pas partir et offrit à la reine de lui verser compensation par de l'or et beaucoup de biens, bien qu'il n'eût jamais encore versé compensation pour personne, dit qu'il n'y avait aucun renom à se quereller avec une femme. Elle ne put donc parvenir à ses fins.

Elle dit : « Vous en déciderez, sire, il sied qu'il en soit ainsi. »

Elle fit alors un festin de funérailles pour son frère[37], sur le conseil du roi, prépara magnifiquement ce banquet et y invita force hommes importants. C'est elle qui portait à boire aux gens. Elle se présenta devant Sinfjötli, portant une grande corne.

Elle dit : « Bois donc, fils adoptif. »

Il prit la corne, regarda dedans et dit : « Cette boisson est empoisonnée. »

Sigmundr dit : « Donne-la moi. »

Il la vida. La reine dit : « Pourquoi faut-il que ce soient d'autres qui boivent la bière pour toi ? »

36. Voir *valkyries**.
37. Voir *erfi**.

Elle apporta la corne une seconde fois : « Bois, maintenant », et le défia par maintes fois.

Il prit la corne et dit : « Cette boisson est viciée. »

Sigmundr dit : « Donne-la moi. »

Une troisième fois, elle vint le prier de la vider s'il avait le cœur d'un Völsungr.

Sinfjötli prit la corne et dit : « Il y a du venin dans cette boisson. »

Sigmundr répondit : « Filtre-la à travers ta barbe, fils », dit-il.

Le roi était très ivre alors, c'est pourquoi il parlait ainsi. Sinfjötli but et s'effondra aussitôt.

Sigmundr se leva et son deuil faillit le faire mourir, il prit le cadavre dans ses bras, s'en alla à une forêt et arriva finalement à un fjord. Là, il vit un homme dans une petite barque. Cet homme lui demanda s'il voulait qu'il lui fasse traverser le fjord. Il accepta. Le bateau était si petit qu'il ne pouvait les transporter tous, le cadavre fut transporté le premier et Sigmundr marcha le long du fjord. Sur ce, le bateau, de même que l'homme, disparurent de la vue de Sigmundr.

Après cela, Sigmundr retourna chez lui, chassa la reine, et peu après, elle mourut. Le roi Sigmundr continua de gouverner son royaume et l'on estime que ce fut le plus grand champion et le plus grand roi selon l'ancienne coutume[38].

## *11. Mort de Sigmundr fils de Völsungr*

Il y a eu un roi qui s'appelait Eylimi, puissant et renommé. Sa fille s'appelait Hjördís, la plus belle et la plus sage des femmes. Et le roi Sigmundr apprit qu'elle était à son gré, ou alors, personne d'autre. Il alla rendre visite au roi Eylimi. Celui-ci fit un grand banquet en son honneur puisqu'il ne venait pas en expédition guerrière. Ils échangèrent des invitations afin que tout se passe avec amitié et non par hostilité. Ce banquet fut donné magnifiquement, grande quantité de gens y vinrent. Place fut faite partout au roi Sigmundr et tous moyens de transport lui furent accordés ; ils vinrent donc au banquet et les deux rois occupèrent la même halle.

38. Je traduis littéralement. Le vieux norois n'a pas de mot pour « religion ». Il le rend par *siðr* qui convoie l'idée de pratique, de coutume. Le fait est que cette religion se connaissait avant tout, sinon exclusivement, par des actes, des pratiques rituelles : pas de dogmes, pas de « foi », pas de « prières », pas de caste spécialisée de « prêtres ». « L'ancienne coutume » : la religion païenne. La notation date le texte, elle ne peut être que le fait d'un auteur qui connaît la « nouvelle coutume », le christianisme.

Était venu aussi le roi Lyngvi, fils du roi Hundingr, lui aussi voulait devenir le gendre du roi Eylimi. Celui-ci considéra qu'ils ne devaient pas n'avoir qu'un seul but à leur venue, et qu'il fallait s'attendre à hostilités de leur part s'ils n'obtenaient pas satisfaction.

Il dit donc à sa fille : « Tu es une femme avisée, et j'ai dit que tu te choisirais seule un mari. Choisis maintenant parmi ces deux rois, et là-dessus, mon avis sera le tien. »

Elle répondit : « Difficile me paraît cette affaire, pourtant je choisirai le roi qui est le plus renommé, et c'est le roi Sigmundr, bien qu'il soit fort avancé en âge. »

Et elle lui fut donnée, et le roi Lyngvi s'en alla. Sigmundr prit femme et épousa Hjördís. De jour en jour, le festin était meilleur et plus magnifique.

Après cela, le roi Sigmundr s'en alla chez lui en Húnaland, et le roi Eylimi, son beau-père, avec lui, et il s'occupa de son royaume. Mais le roi Lyngvi et ses frères rassemblèrent une armée et marchèrent contre le roi Sigmundr car en toutes affaires, ils retiraient toujours le pire lot, ce qui rendait ces affaires impossibles. Ils voulurent donc surpasser l'ardeur des Völsungar, arrivèrent en Húnaland et envoyèrent un message au roi Sigmundr, ne voulant pas l'attaquer à l'improviste et sachant bien qu'il ne fuirait pas.

Le roi Sigmundr déclara qu'il viendrait à la bataille. Il rassembla une armée. Pour Hjördís, on la conduisit à une forêt avec une servante, et elles furent accompagnées de beaucoup de biens. Elle resta là tandis qu'ils se battaient.

Les vikings* bondirent de leurs bateaux avec une armée invincible. Le roi Sigmundr et Eylimi dressèrent leurs étendards et l'on souffla dans les *lúðr**. Le roi Sigmundr fit sonner la trompe qu'avait possédée son père et excita ses hommes. Il avait une troupe beaucoup plus petite. Rude bataille éclata alors et tout vieux qu'il fût, Sigmundr combattit vaillamment et fut toujours le plus avancé de ses hommes. Écu ni broigne ne tenaient devant lui, il rompit constamment les rangs de ses ennemis ce jour-là et nul ne pouvait voir comment les choses se passeraient entre eux. Il y eut force épieux et flèches dans les airs ce jour-là. Ses dises prophétesses[39] le protégèrent tant qu'il ne fut pas blessé et nul ne savait le nombre des hommes qui tombaient devant lui. Il avait les deux bras ensanglantés jusqu'à l'épaule.

La bataille ayant duré un moment, un homme entra dans la mêlée, portant chapeau incliné et manteau à capuchon bleu. Il avait un seul œil, et une lance à la main[40]. Cet homme se porta contre le roi Sigmundr et

39. Voir *dísir**.

40. On a reconnu Óðinn, déjà maintes fois décrit. La lance est en effet son attribut, elle s'appelle Gungnir.

brandit sa lance contre lui. Et alors que le roi Sigmundr frappait ferme, son épée arriva sur la lance et se brisa en deux morceaux.

Puis il y eut hécatombe, la chance[41] du roi Sigmundr avait disparu et ses hommes tombèrent en grand nombre. Le roi ne se protégeait pas et excitait fort ses troupes. Mais ce fut comme on dit : on ne peut en découdre contre beaucoup. Dans cette bataille périrent le roi Sigmundr et le roi Eylimi, son beau-père, à la pointe de l'ordre de bataille, ainsi que la plus grande partie de ses troupes.

## *12. De la reine Hjördís et du roi Álfr*

Le roi Lyngvi se porta alors vers le palais du roi Sigmundr, dans l'intention d'enlever la fille du roi, mais il n'y réussit pas. Il n'y trouva ni femme ni biens. Il traversa le pays et confia le royaume à ses hommes, estimant avoir occis toute la famille des Völsungar et pensant ne plus avoir à craindre de ce côté-là.

Après la bataille, pendant la nuit, Hjördís passa parmi les morts et arriva à l'endroit où gisait le roi Sigmundr ; elle demanda si l'on pouvait le guérir.

Mais il répondit : « Plus d'un revit alors que l'espoir est mince ; pour moi, ma chance a disparu si bien que je ne veux pas me faire soigner. Óðinn ne veut pas que nous brandissions l'épée puisque la voici cassée. J'ai livré bataille tant qu'il lui a plu. »

Elle dit : « Il me semblerait tout à fait requis que tu sois soigné et venges mon père. »

Le roi dit : « Cela est destiné à d'autres. Tu es enceinte d'un garçon, élève-le bien et soigneusement, ce garçon sera le plus noble et le plus éminent de notre famille. Conserve bien aussi les fragments de l'épée. On pourra en faire une bonne épée qui s'appellera Gramr, que notre fils portera et avec laquelle il accomplira mainte prouesse que l'on n'oubliera jamais, et son nom durera tant que tiendra le monde. Contente-toi de cela ; pour moi, mes blessures m'épuisent et je vais maintenant rendre visite à nos parents décédés. »

Hjördís le veilla jusqu'à ce qu'il mourut, et alors, ce fut le point du jour. Elle vit que beaucoup de bateaux avaient accosté.

41. Notre saga livre une véritable débauche de termes qui se traduisent tous par notre mot « chance ». Voir sur ce point Régis Boyer : « Fate as a *deus otiosus* in the Islendingasögur : a romantic view ? » dans *Sagnaskemmtun. Studies in honour of Hermann Pálsson*, ed. by R. Simek et *alia*, Wien, 1986, p. 61-78, ou l'introduction à la *Saga des Chefs du Val-au-Lac*, dans *Sagas islandaises*, p. 1785-1793. Le texte emploie ici le vocable *heill*, « bonne chance ».

Elle dit à la serve : « Nous allons échanger nos vêtements et tu vas prendre mon nom et dire que tu es la fille du roi. »

C'est ce qu'elles firent. Les vikings vinrent à voir cette grande hécatombe, et aussi, les deux femmes dans la forêt, ils comprirent que cela devait signifier grandes nouvelles et sautèrent de leurs bateaux. Commandait cette troupe Álfr, fils du roi Hjálprekr de Danemark. Il avait navigué le long des côtes du pays avec son armée ; ils passèrent parmi les morts. Ils virent là une grande hécatombe.

Le roi ordonna de se mettre en quête des femmes et c'est ce qu'ils firent. Il demanda qui elles étaient et si invraisemblable que ce fût, ce fut la serve qui répondit, elle dit la mort du roi Sigmundr et du roi Eylimi et de maints autres hommes importants, et aussi qui avait fait cela. Le roi demanda si elles savaient où était caché l'argent du roi.

La serve répondit : « Il y a toutes chances pour que nous le sachions », et elle montra où était ce bien. Et ils trouvèrent grande richesse, si grande qu'on estimait n'avoir jamais vu autant d'objets précieux assemblés en un même lieu. Ils les portèrent aux vaisseaux du roi Álfr. Hjördís le suivit ainsi que la serve. Il se rendit alors dans tous ses états, disant qu'étaient tombés là les rois les plus renommés. Le roi s'assit à la barre, et les femmes, à l'avant du bateau. Il leur tint conversation et apprécia fort leurs propos.

Le roi arriva dans son royaume avec grandes richesses. Álfr était le plus accompli des hommes.

Quand il eut été un court moment chez lui avec elles, la reine, mère du roi, demanda à Álfr, son fils : « Pourquoi est-ce cette belle femme qui porte le moins de bracelets et le costume le plus mauvais, il me semble que c'est celle que vous avez le moins prisée qui soit supérieure ! »

Il répondit : « Je me suis bien douté qu'elle ne portait pas marque de serve et lorsque nous nous sommes rencontrés, elle a su faire seyant accueil aux hommes de distinction. Nous allons en faire l'épreuve. »

Et une fois, alors que l'on était à boire, il se trouva que le roi engagea conversation avec elles et dit : « Comment distinguez-vous le jour de la nuit lorsque le jour point et que l'on ne voit pas les astres ? »

La serve répondit : « J'en prends pour signe que, dans mon enfance, j'avais coutume de boire beaucoup dans la dernière partie de la nuit si bien que, maintenant que je ne le fais plus, j'ai pris l'habitude de me réveiller à la même heure, et voilà le signe dont je me sers. »

Le roi sourit et dit : « Bien mauvaises manières pour une fille de roi ! » Il alla alors trouver Hjördís et lui posa la même question. Elle lui répondit : « Mon père me donna une bague d'or douée de quelque vertu. Elle devenait froide autour de mon doigt dans la dernière partie de la nuit. Voilà le signe dont je me sers. »

Le roi répondit : « Voilà bien de l'or à porter pour une serve ! Voici assez longtemps qu'elles se cachent de moi. Je me serais comporté envers toi comme si nous étions également enfants de rois tous les deux, si tu l'avais dit ; mais l'on va encore améliorer tes mérites, car tu vas être ma femme, et je te verserai un douaire[42] lorsque tu m'auras donné un enfant. »

Elle répondit pour dire toute la vérité sur sa condition. On la tint en grand honneur et elle fut estimée la plus digne des femmes.

## *13. De Sigurðr Meurtrier de Fáfnir et de Reginn*

On dit maintenant que Hjördís mit au monde un garçon et que ce garçon fut apporté au roi Hjálprekr. Celui-ci se réjouit quand il vit les yeux aigus qu'il avait, dit qu'il n'aurait pas son pareil ni équivalent, et il fut aspergé d'eau[43] et reçut le nom de Sigurðr. De lui, tout le monde dit unanimement que, pour la conduite et par la taille, il n'avait pas son semblable. Il fut élevé là, chez le roi Hjálprekr, avec grande affection. Lorsque l'on mentionne tous les plus excellents hommes et les rois dans les sagas anciennes, Sigurðr vient en premier lieu pour la force et l'accomplissement, la bravoure et la vaillance qu'il a possédés plus que tout autre dans la moitié nord du monde. Sigurðr grandit là, chez Hjálprekr, et tout le monde l'aimait. Grâce à lui, le roi Álfr fut fiancé à Hjördís et énoncé le montant du douaire qu'elle aurait.

Le père adoptif de Sigurðr s'appelait Reginn et était fils de Hreiðmarr. Il lui enseigna les exercices physiques, les tables[44] et les *runes** et lui apprit à parler beaucoup de langues, comme il était fréquent alors pour les fils de rois, ainsi que beaucoup d'autres choses.

Un jour qu'ils étaient tous deux ensemble, Reginn demanda à Sigurðr s'il savait combien d'argent avait possédé son père et qui le gardait. Sigurðr répondit pour dire que c'étaient des rois qui le gardaient.

Reginn dit : « Leur fais-tu bien confiance ? »

Sigurðr répondit : « Il leur sied de le garder jusqu'à ce qu'il nous soit utile, car ils s'entendent mieux à en prendre soin que moi. »

Une seconde fois, Reginn vint à parler à Sigurðr et dit : « Il est étrange que tu veuilles être le palefrenier des rois et aller comme un va-nu-pieds. »

Sigurðr répondit : « Mais non, ce n'est pas cela, nous avons décidé de tout avec eux. Nous sommes attitrés aussi à avoir tout ce que nous voulons. »

42. Voir *heimanfylgja**.
43. Voir *ausa barn vatni**.
44. Voir *hnefiafl**.

Reginn dit : « Demande-lui de te donner un cheval. »

Sigurðr répondit : « Ce sera aussitôt que je le voudrai. »

Sigurðr alla trouver le roi. Celui-ci dit à Sigurðr : « Que veux-tu recevoir de nous ? »

Sigurðr répondit : « Nous voulons un cheval pour nous divertir. »

Le roi dit : « Choisis-toi un cheval et tout ce que tu voudras parmi nos biens. »

Le lendemain, Sigurðr alla à la forêt et rencontra un vieil homme à longue barbe[45]. Celui-ci était inconnu de lui. Il demanda à Sigurðr où il allait.

Il répondit : « Nous devons nous choisir un cheval. Décides-en avec nous. »

Il dit : « Nous allons chasser les chevaux jusqu'à la rivière qui s'appelle Busiltjörn. »

Ils poussèrent les chevaux dans la rivière profonde, et tous revinrent à terre sauf un. C'est celui-là que prit Sigurðr. Il était de couleur grise et jeune, de grande taille et beau. Personne ne l'avait encore monté.

L'homme à la barbe dit : « Ce cheval descend de Sleipnir[46] et il faudra l'élever soigneusement car ce sera le meilleur des chevaux. »

L'homme disparut alors. Sigurðr appela ce cheval Grani et ce fut le meilleur cheval au monde. C'était Óðinn qui l'avait trouvé.

Reginn dit encore à Sigurðr : « Vous avez trop peu d'argent. Nous nous affligeons que vous couriez comme gamin de village, mais je sais grand espoir d'argent à te dire et l'on peut s'attendre, si tu l'obtiens, qu'il y ait honneur et estime à en retirer. »

Sigurðr demanda où c'était et qui le gardait.

Reginn répondit : « Celui-là s'appelle Fáfnir qui se trouve à peu de distance d'ici. L'endroit s'appelle Gnitaheiðr. Quand tu y arriveras, tu diras que tu n'as jamais vu plus d'or en un même endroit, et tu n'as pas besoin de davantage même si tu étais le plus vieux et le plus renommé des rois. »

Sigurðr répondit : « Je connais la parentèle de ce serpent, quoique je sois jeune, et j'ai entendu dire que personne n'ose se présenter devant lui en raison de sa taille et de sa méchanceté. »

Reginn répondit : « Mais non ! Il a la taille qu'ont coutume d'avoir les autres serpents de bruyère et l'on exagère beaucoup plus qu'il ne faut là-dessus, et c'est ce qu'auraient pensé tes parents. Tu as beau être de la famille des Völsungar, tu ne dois pas avoir leur caractère, eux qui furent les premiers en toutes distinctions. »

45. C'est encore un des attributs d'Óðinn.

46. On a déjà vu que Sleipnir, né des amours monstrueuses de Loki, est la monture d'Óðinn. Remarquons le rôle capital que jouent les chevaux dans l'histoire des Völsungar.

Sigurðr répondit : « Il se peut que nous n'ayons pas grand-chose de leur ardeur ou de leur talent, mais il n'est pas nécessaire de nous exciter alors que nous sommes à peine encore sortis de l'enfance. Et pourquoi nous presses-tu tant à cela ? »

Reginn répondit : « Il existe une saga là-dessus, et je vais te la dire. »

Sigurðr dit : « Raconte-la moi. »

## *14. Du paiement de la loutre*

« Le début de cette saga, c'est que mon père s'appelait Hreiðmarr, un homme grand et riche. Son fils s'appelait Fáfnir, le second, Otr[47] et j'étais le troisième, le plus petit pour l'accomplissement et l'honneur. Je savais travailler le fer et l'argent et l'or, et de chaque chose je faisais quelque objet utile. Otr, mon frère, avait d'autres industries et une autre nature. C'était un grand pêcheur, et plus éminent que les autres hommes, il avait l'apparence d'une loutre pendant le jour et était constamment dans la rivière, remontant du poisson dans sa gueule. Il rapportait ses prises à son père, ce qui lui était d'un grand secours. Il avait tout à fait l'apparence d'une loutre, rentrait tard le soir et mangeait les yeux fermés et tout seul, car en terre sèche, il ne pouvait voir. Fáfnir était de beaucoup le plus grand et le plus cruel et il voulait que toutes choses lui fussent déférées. »

« Il y avait un nain qui s'appelait Andvari, dit Reginn. Il était tout le temps dans la cascade qui s'appelait Andvarafors[48] sous la forme d'un brochet, et il trouvait là sa nourriture car il y avait quantité de poissons dans cette cascade. Otr, mon frère, allait toujours dans cette cascade, il remontait le poisson dans sa gueule et les posait à terre un à un.

« Óðinn, Loki et Hoenir[49] allaient leur chemin et arrivèrent à Andvarafors. Otr venait de prendre un saumon et le mangeait, yeux fermés, sur la berge de la rivière. Loki prit une pierre et frappa à mort la loutre. Les Ases s'estimèrent très heureux de leur prise et dépouillèrent la loutre. Ce soir-là, ils arrivèrent chez Hreiðmarr et lui montrèrent leur prise. Alors, nous nous emparâmes d'eux et leur dîmes que, pour rançon et rachat de leur vie, ils

47. *Otr* signifie littéralement « loutre ». Les prénoms zoophores sont légion dans cette culture.

48. C'est-à-dire la cascade *(fors)* d'Andvari.

49. Il est remarquable que notre saga donne cette triade divine, où Hoenir, qui est presque inconnu, figure. C'est la même triade exactement qui est créditée, dans les *Eddas*, de la création du premier couple humain. Il faut tenir que l'auteur a voulu exploiter un motif connu d'après ses lectures.

devaient remplir d'or la peau et la recouvrir à l'extérieur avec de l'or rouge. Ils envoyèrent alors Loki se procurer de l'or. Il arriva chez Rán[50] et se procura son filet, alla à l'Andvarafors et jeta le filet devant le brochet, et celui-ci sauta dedans. Alors, Loki dit :

2. Qu'est-ce que ce poisson
qui court dans le fleuve
et ne sait parer le péril ?
Ta tête,
rachète-la des enfers,
trouve-moi la flamme du fleuve[51].

3. (Andvari dit :)
Andvari je m'appelle,
Óinn[52] s'appelait mon père.
Par mainte cascade ai couru.
La sinistre Norne
assigna autrefois
que je pataugerais dans l'eau.

« Loki vit l'or que possédait Andvari. Pourtant, quand celui-ci l'eut remis, il avait conservé un anneau, et Loki le lui prit. Le nain entra dans la pierre[53] en disant que quiconque posséderait cet anneau, de même que tout cet or, ce serait sa mort[54]. Les Ases rapportèrent l'argent à Hreiðmarr, bourrèrent la peau de loutre et la mirent sur pied. Puis, les Ases durent entasser de l'or à côté et recouvrir toute la peau à l'extérieur. Mais quand ce fut fait, Hreiðmarr avança et vit un poil de moustache qu'il ordonna de recouvrir. Alors, Óðinn retira de son bras l'anneau qui venait d'Andvari et en cacha le poil. Loki chanta :

50. Rán (dont le nom signifie « pillage ») est la femme d'Aegir (dont le nom est l'équivalent philologique exact du grec *okeanos*), dieu des mers. Snorri Sturluson nous rapporte un mythe selon lequel, armée d'un filet (d'où la démarche, ici, de Loki) elle guette les marins qui ont l'imprudence de se pencher par-dessus le bordage du bateau : elle leur prend alors la tête dans son filet et les entraîne au fond des eaux.

51. La « flamme du fleuve » est une image convenue (*kenning**) des scaldes pour dire : « l'or », Aegir (voir note précédente) étant censé éclairer son palais au fond des mers avec de l'or pur.

52. Óinn (ou Áinn) est le nom d'un nain sur lequel nous ne savons rien de plus.

53. La croyance populaire était – et demeure dans le folklore – que les nains, qui sont les morts, habitent dans les pierres et ne peuvent supporter la lumière du jour.

54. Voilà donc introduit le thème majeur de la saga : la malédiction fatale attachée à l'or d'Andvari. On le verra revenir régulièrement à chacun des temps forts de la saga.

4. L'or t'est remis,
mais tu as grand paiement
pour le prix de ma tête;
à ton fils, sort heureux
ne sera point assigné:
cela sera votre mort à tous deux!

« Ensuite, Fáfnir tua son père, dit Reginn, et l'assassina, et moi, je n'obtins rien de cet argent. Il devint si méchant qu'il se coucha dehors et ne permit à personne de jouir de l'argent en dehors de lui-même, il devint ensuite le pire des serpents et il est maintenant lové sur cet argent. Pour moi, j'allai chez le roi et je me fis son forgeron. Et voilà ma saga, qui dit que je n'ai pas reçu l'héritage de mon père et que mon frère ne m'a rien versé. Cet or est appelé depuis “paiement pour la loutre” et toute cette histoire vient de là. »

Sigurðr répondit: « Tu as fait grande perte, et tes parents ont été extrêmement méchants. Fabrique donc une épée par ta dextérité, telle qu'il n'y en ait pas d'aussi bonne et que je puisse accomplir des prouesses si j'en ai le cœur, à supposer que tu veuilles que je tue le dragon. »

Reginn dit: « Je le ferai en confiance, et tu pourras tuer Fáfnir avec cette épée. »

## *15. Reginn forge l'épée*

Reginn fabriqua donc une épée et la remit à Sigurðr. Celui-ci la prit et dit: « Voilà donc ton travail, Reginn », et il frappa l'enclume, et l'épée se brisa. Il jeta la lame et lui demanda d'en forger une meilleure.

Reginn fit une autre épée et la remit à Sigurðr. Il regarda. « Celle-là devrait te plaire, mais il est difficile de forger pour vous. » Sigurðr éprouva cette épée et la brisa comme la précédente.

Alors Sigurðr dit à Reginn: « Il faut que tu sois semblable à tes aïeux, on ne peut te faire confiance. » Il alla trouver sa mère, elle lui fit bel accueil, ils conversèrent et burent.

Alors Sigurðr dit: « Ce que nous avons entendu dire est-il juste: le roi Sigmundr vous a remis l'épée Gramr en deux morceaux? »

Elle répondit: « C'est vrai. »

Sigurðr dit: « Remets-la moi, je la veux. »

Elle dit que, vraisemblablement, il gagnerait du renom et lui remit l'épée.

Sigurðr alla trouver Reginn et lui demanda d'en faire une épée selon ses capacités. Reginn se fâcha, il alla à la forge avec les fragments de l'épée, pensant que Sigurðr était ardent de posséder l'objet forgé. Reginn fit donc une épée. Quand il la retira de l'âtre, les compagnons forgerons eurent l'impression que du feu brûlait sur les tranchants, Reginn pria Sigurðr de prendre cette épée, déclarant qu'il n'était pas capable d'en forger une si celle-là cassait. Sigurðr frappa l'enclume et la fendit jusqu'à la base, l'épée n'éclata ni ne se brisa. Il la loua fort, alla à la rivière avec un flocon de laine qu'il jeta dans le courant, et il fut tranché quand il toucha l'épée. Alors, Sigurðr s'en alla joyeux chez lui.

Reginn dit : « Il vous faut maintenant accomplir votre promesse, à présent que j'ai fait cette épée, et aller trouver Fáfnir. »

Sigurðr répondit : « Nous l'accomplirons, mais auparavant, nous ferons autre chose : venger mon père. »

Sigurðr était d'autant plus populaire qu'il prenait de l'âge, auprès de tout le monde, en sorte que tout un chacun l'aimait de tout son cœur.

## *16. Sigurðr rencontre Grípir*

Il y avait un homme qui s'appelait Grípir et était frère de la mère de Sigurðr. Peu après que l'épée fut faite, Sigurðr alla trouver Grípir parce qu'il avait le don de prophétie et connaissait d'avance la destinée des gens. Sigurðr s'enquit de ce qu'il en serait de sa vie. Mais Grípir différa longtemps ; finalement, à cause des prières instantes de Sigurðr, il lui dit toute sa destinée telle qu'elle se produisit ensuite. Quand Grípir eut dit ces choses que Sigurðr requérait, celui-ci revint chez lui.

Bientôt après, lui et Reginn se rencontrèrent. Alors, celui-ci dit : « Tuez Fáfnir comme vous l'avez promis. »

Sigurðr répondit : « Je vais le faire, mais je ferai toutefois autre chose d'abord : venger le roi Sigmundr et nos autres parents qui tombèrent dans cette bataille. »

## *17. Sigurðr venge son père*

Sigurðr alla trouver les rois et leur dit : « Nous sommes restés ici un moment et nous avons à vous récompenser de votre affection et de tout l'honneur que vous m'avez fait. Nous voulons maintenant quitter le pays et trouver les fils de Hundingr, et je voudrais que vous sachiez que les Völsungar ne sont pas tous morts. Nous voulons avoir pour cela votre soutien. »

Les rois déclarèrent qu'ils fourniraient tout ce qu'il requerrait.

On équipa alors une grande troupe et tout fut préparé au mieux, bateaux et tout le matériel de guerre, afin que son expédition fût des plus honorables. Sigurðr commanda le *dreki*[55] le plus grand et le plus magnifique. Les voiles étaient toutes décorées et superbes à voir. Ils cinglèrent par bon vent. Quelques jours s'étant écoulés, survint un gros temps avec de la tempête, et la mer était comme du sang. Sigurðr n'ordonna pas d'amener les voiles bien qu'elles fussent toutes déchirées. Au contraire, il ordonna de les hisser encore plus haut.

Comme ils cinglaient devant un promontoire rocheux, un homme héla le bateau et demanda qui avait le commandement de la troupe. On lui dit que le chef était Sigurðr, fils de Sigmundr, qui était maintenant le plus renommé des jeunes hommes.

L'homme répondit : « Tout le monde dit de lui la même chose : que les fils de rois ne peuvent s'égaler à lui. Je voudrais que vous ameniez les voiles sur un bateau et me preniez à bord. »

Ils lui demandèrent son nom. Il répondit :

5. Hnikkarr on m'appelait[56]
quand je réjouissais Huginn,
ô jeune Völsungr,
et que j'avais crime commis.
Maintenant tu peux appeler
le vieux de la montagne
Fengr ou Fjölnir ;
j'aimerais vous accompagner[57].

Ils mirent le cap sur la côte et embarquèrent le vieux. Alors, la tempête s'apaisa et ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent au royaume des fils de Hundingr. Alors Fjölnir disparut. Ils firent aussitôt rager le feu et le fer, tuèrent des hommes, brûlant la contrée et dévastant là où ils passaient. Une foule de gens coururent trouver le roi Lyngvi, disant qu'une armée était arrivée dans le pays qui marchait avec une impétuosité sans

55. Voir *dreki** et bateaux*.

56. Hnikarr = Óðinn, littéralement « celui qui soutient ». Cette strophe reproduit, avec de légères modifications, la strophe 18 des *Reginsmál (Edda poétique)*.

57. Fengr est un autre nom d'Óðinn (« prise », « butin » ?) ainsi que Fjölnir (« celui qui peut prendre de multiples formes », surnom parfaitement adéquat pour Óðinn). Huginn est le nom d'un des deux corbeaux perchés sur les épaules d'Óðinn et qui volent à tour de rôle par tous les mondes pour noter les nouvelles et les rapporter au dieu. Son nom signifie Pensée.

exemple, et que les fils de Hundingr ne voyaient pas bien loin quand ils déclaraient ne pas avoir peur des Völsungar – « et maintenant, c'est Sigurðr, fils de Sigmundr, qui commande cette armée. »

Le roi Lyngvi fit lever des troupes par tout son royaume, ne voulant pas se mettre en déroute, il convoque tous les hommes qui voulaient lui prêter main forte, se porta à la rencontre de Sigurðr avec une très grande armée, et ses frères avec lui. Bataille des plus rudes éclata entre eux. On pouvait voir en l'air maints épieux et maintes flèches, haches rudement brandies, écus fendus et broignes lacérées, heaumes repoussés, crânes fendus et maint homme abattu au sol.

Quand la bataille eut ainsi duré un très long moment, Sigurðr se porta contre les étendards, l'épée Gramr à la main. Il couvrait de horions hommes et chevaux à la fois, rompit les rangs, les deux bras ensanglantés jusqu'aux épaules, et l'on battait en retraite là où il passait, heaume ni broigne ne résistait, nul ne pensait avoir jamais vu encore un pareil homme. Cette bataille dura longtemps, avec grande hécatombe et véhémentes attaques. Il arriva, chose qui se produit rarement quand une armée territoriale attaque, qu'elle ne parvint à rien. Tant d'hommes des fils de Hundingr tombèrent que personne n'en savait le nombre. Et Sigurðr était à la pointe de l'ordre de bataille. Alors se portèrent contre lui les fils du roi Hundingr. Sigurðr déchargea un coup au roi Lyngvi, lui fendit le heaume et la tête et le tronc couvert de la broigne, puis il fit deux morceaux de son frère, Hjörvarðr, et alors, il tua tous les fils de Hundingr qui survivaient ainsi que la plus grande partie de leur troupe.

Sigurðr s'en alla chez lui ayant remporté une belle victoire et acquis beaucoup de bien en sus du renom qu'il retirait de cette expédition. On fit des banquets en son honneur, chez lui, dans le royaume.

Quand il eut été chez lui un court moment, Reginn vint lui parler et dit : « Maintenant, vous voudrez renverser le heaume de Fáfnir[58] comme vous l'avez promis, car à présent, tu as vengé ton père et tes autres parents. »

Sigurðr répondit : « Nous accomplirons ce que nous avons promis, cela ne nous sort pas de mémoire. »

## *18. Du meurtre de Fáfnir*

Sigurðr et Reginn chevauchèrent sur la lande, par la piste où Fáfnir avait coutume de ramper quand il se rendait jusqu'à l'eau, et l'on dit que

58. « Renverser le heaume » : image pour « abattre ».

le rocher d'où il atteignait l'eau quand il buvait faisait trente toises de haut.

Alors Sigurðr dit : « Tu as dit, Reginn, que ce dragon n'était pas plus grand qu'un serpent de bruyère, mais sa piste me semble considérablement plus grande. »

Reginn dit : « Fais une fosse et place-toi dedans. Quand le serpent rampera pour aller à l'eau, frappe-le au cœur et mets-le ainsi à mort. Pour cela, tu gagneras grand renom. »

Sigurðr dit : « Que faire si je suis exposé au sang du serpent ? »

Reginn répondit : « À quoi bon te donner des conseils si tu as peur de n'importe quoi ? Tu ne ressembles pas à tes parents par la vaillance. »

Sigurðr chevaucha donc par la lande, mais Reginn s'esquiva, extrêmement effrayé. Sigurðr creusa une fosse. Alors qu'il était à ce travail, un vieil homme à longue barbe vint à lui et demanda ce qu'il faisait là. Il le lui dit.

Alors, le vieil homme répondit : « C'est malavisé. Fais plusieurs fosses et laisses-y couler le sang. Pour toi, tiens-toi dans l'une et frappe le serpent au cœur. »

Puis cet homme disparut. Et Sigurðr fit plusieurs fosses selon ce qui avait été prescrit.

Quand le serpent rampa pour aller à l'eau, il y eut grand tremblement de terre, tout le sol trembla dans le voisinage. Il soufflait du venin partout devant lui mais Sigurðr n'eut ni peur ni crainte de ce vacarme. Quand le serpent rampa au-dessus de la fosse, Sigurðr le frappa sous l'épaule gauche de son épée, si bien qu'elle s'arrêta aux gardes. Alors, Sigurðr bondit hors de la fosse et retira son épée : il avait les bras ensanglantés jusqu'aux épaules. Quand le grand serpent sentit sa blessure mortelle, il frappa de la tête et de la queue si bien que tout ce qui se trouvait devant vola en éclats.

Lorsque Fáfnir reçut cette blessure mortelle, il demanda : « Qui es-tu, et qui est ton père, et quelle est ta famille, toi qui as été assez hardi pour oser porter une arme contre moi ? »

Sigurðr répondit : « Ma famille est inconnue des hommes[59]. Je m'appelle noble bête, et je n'ai ni père ni mère, et j'ai agi tout seul. »

Fáfnir répondit : « Si tu n'as pas de père ni de mère, par quelle merveille es-tu né ? Tu as beau ne pas me dire ton nom au jour de ma mort, tu sais que tu mens. »

59. Sigurðr refuse d'abord de dire son nom afin de ne pas attirer la malédiction du dragon sur sa famille. Il va de soi que le contexte tout entier de ce passage est hautement magique. L'une des prescriptions que ne manquent jamais de donner les magiciens quand ils opèrent est d'interdire de prononcer leur nom.

Il répondit : « Je m'appelle Sigurðr, et mon père, Sigmundr. »

Fáfnir répondit : « Qui t'a excité à cet acte, ou pourquoi t'es-tu laissé exciter ? N'as-tu pas appris comme tout le monde a peur de moi et de mon heaume de terreur[60] ? Garçon au regard perçant, tu possédais un père rude. »

Sigurðr répondit : « Un cœur rude m'incita à cela, et pour que ce fût fait m'assistèrent cette forte main et cette épée acérée que tu viens de sentir. Rare qui, vieux, est rude, si, jeune, il est timoré. »

Fáfnir dit : « Je sais, si tu grandis parmi tes parents, que tu sauras frapper avec courroux, mais ce qui est plus grande merveille, c'est qu'un prisonnier et butin de guerre ait osé me frapper, car rare le prisonnier de guerre qui est vaillant au meurtre. »

Sigurðr dit : « Me reproches-tu d'être loin de mes parents ? Mais serais-je prisonnier de guerre, je n'étais pas dans les fers pourtant, et tu as éprouvé que j'étais libre. »

Fáfnir répondit : « Tu tiens pour paroles de haine tout ce que je dis. Mais cet or que j'ai possédé te mènera à la mort. »

Sigurðr répondit : « Chacun veut avoir du bien jusqu'à son dernier jour, et tout homme doit mourir un jour. »

Fáfnir dit : « Tu feras peu de chose sur mon conseil, et tu te noieras si tu voyages en mer imprudemment, attends plutôt à terre que le temps se calme. »

Sigurðr dit : « Dis ceci, Fáfnir, si tu es très savant : qui sont les Nornes qui décident du sort des fils de leurs mères ? »

Fáfnir répondit : « Nombreuses elles sont, et éparses, certaines sont de la famille des Ases, certaines sont de la famille des Alfes, d'autres sont filles de Dvalinn[61]. »

Sigurðr dit : « Comment s'appelle cet îlot où mêlent l'humeur des épées Surtr et les Ases[62] ? »

60. On a beaucoup écrit sur ce heaume de terreur *(oegishjálmr)*. Il me semble que le plus simple est de renvoyer à l'égide grecque, avec les mêmes connotations. L'archéologie a exhumé bon nombre de casques sommés de figures animales diverses, un sanglier par exemple : il doit vraisemblablement s'agir ici de quelque chose de ce genre. Le caractère sacré de la chose était probablement établi.

61. Dvalinn est un nain. Nous avons déjà rencontré les Nornes pour dire qu'il n'est pas raisonnable d'en limiter le nombre à trois. Le fait que Fáfnir les fasse descendre des trois familles des dieux, de ces divinités ou bien intermédiaires ou bien archaïques que sont les Alfes, et des nains, donne à entendre qu'il y a des Nornes pour toutes les catégories possibles d'êtres vivants, morts, naturels ou surnaturels. On sait que les dieux, comme les hommes, sont régis par le Destin dans cette *Weltanschauung*.

62. « L'humeur des épées » : kenning scaldique pour « sang ». Surtr est le dieu ou le génie du feu, comme l'indique son nom (*Surtr*, forme archaïque de *svartr* : « noirci par le feu »).

Fáfnir répondit : « Il s'appelle Óskaptr[63]. »

Et Fáfnir dit encore : « C'est Reginn, mon frère, qui est cause de ma mort, et je me réjouis de ce qu'il sera cause de ta mort également, et tout se passe comme il le voulait. »

Fáfnir dit encore : « Je portais un heaume de terreur au-dessus de tout le monde depuis que je gisais sur l'héritage de mon frère, et je soufflais du venin de tous côtés en sorte que personne n'osait approcher de moi, et je ne craignais aucune arme, jamais je n'ai trouvé devant moi homme si grand que je ne me sois estimé le plus fort, car tous avaient peur de moi. »

Sigurðr dit : « Ce heaume de terreur dont tu parles, il donne la victoire à peu de gens, car quiconque en affronte beaucoup finit par découvrir un jour que nul n'est le plus fort à lui seul. »

Fáfnir répondit : « Je te conseille de prendre ton cheval et de t'en aller au plus vite, car il arrive souvent que qui reçoit une blessure se venge tout de même. »

Sigurðr répondit : « Ce sont là tes conseils, mais je vais faire autre chose. Je chevaucherai jusqu'à ton antre et y prendrai le grand trésor que tes parents ont possédé. »

Fáfnir répondit : « Chevauche donc jusque-là où tu trouveras tant d'or qu'il y en aura suffisamment pour toute ta vie, mais ce même or sera ta mort et celle de tout autre qui le possédera. »

Sigurðr se leva et dit : « Je chevaucherais jusque chez moi même si je perdais tout ce grand trésor, si je savais ne devoir jamais mourir, mais tout homme vaillant veut avoir du bien jusqu'à son dernier jour. Pour toi, Fáfnir, gis dans ton agonie jusqu'à ce que Hel[64] te prenne. »

Et alors mourut Fáfnir.

### *19. Sigurðr s'approprie l'héritage de Fáfnir*

Après cela, Reginn vint trouver Sigurðr et dit : « Salut, mon seigneur, tu as remporté grande victoire en tuant Fáfnir, alors que personne encore n'avait été si hardi qu'il eût osé se tenir sur son passage et ce haut fait restera connu tant que durera le monde. »

Puis Reginn garda les yeux baissés sur le sol un moment ; et aussitôt après, il dit avec grande passion : « Tu as tué mon frère et l'on ne peut guère me dire innocent de cet acte. »

63. Óskaptr : « non créé ». Nous ne savons rien du mythe auquel renvoie ce passage.
64. Hel désigne à la fois la déesse de l'autre monde et le territoire sur lequel elle règne.

Sigurðr prit son épée, Gramr, l'essuya dans l'herbe, et dit à Reginn : « Tu étais loin quand j'accomplis cette action et éprouvai cette rude épée dans mes mains ; j'employai toutes mes forces contre la puissance du serpent tandis que tu étais couché dans la bruyère, ne sachant plus si c'était ciel ou terre. »

Reginn répondit : « Ce serpent eût pu gésir longtemps dans son antre si tu n'avais joui de cette épée que je te fis de mes mains, sans cela, ni toi ni personne d'autre n'eût pu le faire. »

Sigurðr répondit : « Quand on combat, un cœur excellent vaut mieux qu'épée acérée. »

Alors, Reginn dit à Sigurðr par grande angoisse : « Tu as tué mon frère et l'on ne peut guère me dire innocent de cet acte. »

Alors, Sigurðr trancha le cœur du serpent avec l'épée qui s'appelait Riðill.

Reginn but le sang de Fáfnir et dit : « Accorde-moi une prière qui est peu de chose pour toi : porte ce cœur au feu et rôtis-le, et donne-le moi à manger[65]. »

Sigurðr alla le faire rôtir sur une baguette. Quand il se forma de l'écume, il mit son doigt dessus pour voir si c'était cuit. Il porta le doigt à sa bouche. Et quand le sang du cœur du serpent toucha sa langue, il comprit le langage des oiseaux.

Il entendit des mésanges qui pépiaient dans les buissons auprès de lui : « Sigurðr est là qui rôtit le cœur de Fáfnir. Il devrait le manger lui-même. Alors, il deviendrait le plus sage des hommes. »

Une autre dit : « Reginn est allongé là, il veut trahir celui qui lui fait confiance. »

Alors, la troisième dit : « Qu'il lui tranche la tête, et qu'il dispose seul de ce grand trésor d'or. »

Alors la quatrième dit : « Il serait plus sage s'il suivait ce qu'on lui a conseillé, qu'il aille ensuite à l'antre de Fáfnir et prenne le grand trésor d'or qui s'y trouve, puis qu'il monte sur Hindarfjall où dort Brynhildr, il apprendra là grande sagesse. Il serait sage s'il suivait votre conseil et réfléchisse à ses besoins, car je m'attends à voir le loup quand je vois ses oreilles[66]. »

65. La croyance populaire selon laquelle qui mange le cœur d'un animal s'approprie sa force et ses vertus est de toutes les cultures. Elle était bien vivante dans le monde nordique. Le *Livre de colonisation de l'Islande* signale semblablement un cas de héros qui s'approprie la force d'un ours après l'avoir mangé.

66. Toute saga qui se respecte apprécie les proverbes et dictons populaires. Certaines, comme la *Saga de Grettir* en proposent une sorte de centon. Celui-ci devait être particulièrement connu puisque le héros principal de la *Saga de Snorri le Goði* le cite à un moment décisif de son histoire.

Alors la cinquième dit: «Il n'est pas aussi avisé que je le pense s'il l'épargne après avoir tué son frère.»

Alors la sixième dit: «Ce serait un bon dessein s'il le tuait et qu'il dispose seul de l'argent.»

Alors Sigurðr dit: «Le malheur n'aura pas lieu, que Reginn soit mon meurtrier, mieux vaut qu'ils suivent le même chemin, les deux frères» – brandit alors l'épée Gramr et décapita Reginn.

Après cela, il mangea une partie du cœur du serpent, mais il en garda une partie, sauta ensuite sur son cheval et chevaucha sur la piste de Fáfnir, arriva à son repaire et découvrit qu'il était ouvert: toutes les portes étaient de fer ainsi que les encadrements des portes et toutes les poutres de la demeure, le tout enterré dans le sol. Sigurðr trouva là une énorme quantité d'or ainsi que l'épée Hrotti, et il s'empara du heaume de terreur, de la broigne d'or et de beaucoup d'objets précieux. Tant d'or il trouva là qu'il pensa que deux ou trois chevaux ne suffiraient pas à le porter. Cet or, il le prit tout entier et le mit dans deux grands coffres, prit le cheval Grani par les rênes. Celui-ci ne voulut pas s'ébranler et il ne servit à rien de le fouetter. Sigurðr découvrit alors ce que voulait le cheval: il sauta en selle et l'éperonna, et le cheval marcha comme s'il n'était pas chargé.

## *20. Rencontre de Sigurðr et de Brynhildr*

Par de longs chemins, Sigurðr chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive à Hindarfjall et il prit par le sud, sur Frakkland[67].

Sur la montagne[68], il vit devant lui une grande lumière comme si du feu brûlait, et elle brillait jusqu'au ciel. Mais une fois arrivé, il y avait là, devant lui, un rempart de boucliers dont dépassait un étendard. Sigurðr pénétra dans le rempart de boucliers et vit qu'une personne y dormait, étendue tout armée. Il lui ôta de la tête son heaume et vit que c'était une femme. Elle portait une broigne si serrée qu'on eût dit qu'elle avait poussé avec les chairs. Il incisa cette broigne à partir de l'encolure jusqu'en bas, puis aux deux manches, et l'épée mordit comme si c'était du tissu. Sigurðr dit qu'elle avait dormi bien longtemps.

Elle demanda quelle chose était si puissante qu'elle eût mordu sa broigne – «et qu'elle m'a tirée du sommeil, ou alors, est-ce Sigurðr fils de Sigmundr qui sera venu ici, lui qui porte le heaume de terreur et tient en sa main l'instrument de sa mort?»

67. Frakkland: le pays des Francs. Le terme ne désignera la France que plus tard.
68. La montagne est Hindarfjall, littéralement: «la montagne de la Biche».

Alors Sigurðr répondit : « Celui qui a accompli cet acte est de la famille des Völsungar, et j'ai entendu dire que tu es la fille d'un puissant roi et l'on nous a parlé de votre beauté et de votre sagesse, et nous allons en faire l'épreuve. »

Brynhildr dit que deux rois se battaient. L'un s'appelait Hálmgunnarr[69]. Il était vieux, et très grand guerrier, et Óðinn lui avait promis la victoire, l'autre était Agnarr, ou Auðabróðir[70].

« J'ai abattu Hálmgunnarr dans la bataille, mais Óðinn m'a piquée de l'épine du sommeil pour venger cela et m'a déclaré que je n'aurais plus jamais la victoire et que je me marierais. Mais moi, en revanche, j'ai fait le serment de ne jamais épouser quelqu'un qui connût la peur. »

Sigurðr dit : « Enseigne-nous le secret de grandes choses. »

Elle répondit : « Vous devriez le savoir mieux que moi mais je vous enseignerai avec reconnaissance s'il s'agit de choses que je sache, quoi que ce soit qui vous plaise, runes ou autre savoir fondamental. Buvons ensemble tous deux, que les dieux nous donnent une bonne journée, que tu retires utilité et renom de ma sagesse et que tu te rappelles ce que nous dirons. »

Brynhildr emplit un vaisseau, le tendit à Sigurðr et dit :

6. Je t'apporte de la bière
arbre du *þing** des cuirasses[71],
mêlée de force
et de puissant renom,
elle est pleine de charmes
et de vertus,
de bonnes incantations
et de runes de joie.

7. Il te faut graver les runes de victoire[72]
si tu veux victoire remporter,
graver sur les gardes du glaive,
certaines sur la poignée,

69. Hjálmgunnarr : Gunnarr au Heaume.

70. Auðabróðir : « frère d'Audi ». L'auteur suit ici *Helreið Brynhildar*, de l'*Edda*. Tous ces noms sont inconnus.

71. *Kenning* élaborée : le « þing (la rencontre) des cuirasses » : « la bataille » ; son « arbre » (désigne conventionnellement un homme) : « le guerrier ».

72. La valkyrie – Brynhildr ici, Sigrdrífa dans l'*Edda* – va enseigner à Sigurðr les diverses sortes de runes, ou plutôt la spécialité que sont censées véhiculer les runes.

certaines sur le croisillon,
et nommer deux fois Týr[73].

8. Il te faut graver les runes du feu
si tu veux sauver en mer
le coursier à voiles ;
sur l'étrave, faut les graver
et sur la lame du gouvernail,
par le feu les marquer sur la rame ;
il n'est brisant si abrupt
ni vagues si bleues
que tu ne sortes sain et sauf de la mer.

9. Il te faut connaître les runes de la parole
si tu veux que personne
ne te rende deuil pour haine ;
les retourner,
les brouiller,
les placer toutes ensemble
au þing
où l'on jugera devant le peuple,
les juges étant au complet.

10. Il te faut connaître les runes de la bière[74]
Si tu veux de la femme d'un autre
trahir la foi, et te sens assuré.
Sur une corne il les faut graver,
et sur le dos de la main
et marquer sur un ongle Nauð[75].

11. Il faut sur la coupe faire le signe[76]
évitant ainsi qu'elle te nuise

73. Týr est le dieu de la guerre « juste » et le garant du droit ainsi que de l'ordre du monde. C'est aussi le nom d'une rune, qui translittère notre T.

74. Précisons que la *Völsunga saga* ne suit pas, dans la présentation de ces strophes, l'ordre que donnent les *Sigrdrífumál* dans l'*Edda poétique*. On pourra comparer en regardant *L'Edda poétique*, p. 623 ssqq. La « bière » dont il est ici question est aussi bien la bière proprement dite que l'hydromel. Elle avait des effets enivrants bien attestés par les textes.

75. Nauð est aussi le nom d'une rune qui translittère notre N. Son nom signifie « détresse ».

76. Ce signe est peut-être celui de Þórr, c'est-à-dire le marteau. Là encore, il n'est pas facile de savoir si nous avons affaire à un usage ancien et autochtone ou à une déteinte du

et jeter de l'ail dans le liquide[77] ;
alors je sais que pour toi
jamais l'hydromel
ne sera empoisonné[78].

12. Il te faut connaître les runes de délivrance
si tu veux aider femme en travail
et la délivrer de l'être vivant qu'elle porte ;
sur les paumes il les faut graver,
les jointures, serrer,
et demander l'assistance des dises.

13. Il te faut connaître les runes des membres
si tu veux être mire
et savoir discerner les blessures ;
sur l'écorce faut les graver
et sur le feuillage d'un arbre
dont les branches tendent vers l'est.

14. Il te faut connaître les runes de l'esprit
si tu veux en sagesse
quiconque surpasser ;
les interpréta,
les grava,
les conçut Hróptr[79]

15. Sur l'écu furent gravées
qui se tient devant le dieu brillant[80],
sur l'oreille d'Árvakr
et sur le sabot d'Alsvinnr[81],

signe de la croix. D'autant que le « marteau » de Þórr renvoie volontiers à une croix qui serait écourtée (un T donc).

77. Pour l'épicer, éventuellement. Mais nous avons déjà dit que les plantes à bulbe étaient réputées posséder des vertus magiques !

78. Les trois derniers vers de cette strophe ne figurent que dans la *Völsunga*, ils sont absents des *Sigrdrífumál*.

79. C'est Óðinn, littéralement : « le Crieur ». La strophe 13 des *Sigrdrífumál* que démarque celle-ci, est, cette fois, plus longue de trois vers !

80. C'est le soleil, ainsi que la roue qui tournoie.

81. Árvakr et Alsvinnr (littéralement : « Tôt-Levé », et « Très-Véloce ») désignent les deux chevaux qui tirent le soleil. Cette strophe donnerait donc à entendre que les runes auraient une origine solaire !

sur la roue qui tournoie
sous le char de Rungnir[82],
sur les dents de Sleipnir
et sur les chaînes du traîneau,

16. Sur la patte de l'ours
et sur la langue de Bragi[83],
sur la griffe du loup
et sur le bec de l'aigle,
sur les ailes sanglantes
et sur la tête des ponts,
sur la paume de délivrance[84]
et sur les traces de réconfort[85],
sur le verre et sur l'or
et sur le bon argent,
dans le vin, le moût de bière
et sur le siège de la prophétesse,
dans la chair des hommes,
sur la pointe de Gungnir[86]
et sur le sein de la sorcière,
sur l'ongle de la Norne
et sur le bec du hibou.

17. Toutes furent grattées[87]
de celles qui étaient gravées,
à l'hydromel sacré mêlées
et largement diffusées ;

82. Rungnir est sans doute Óðinn. Ce pourrait être aussi un géant primordial, Hrungnir.

83. Bragi, qui convoie l'idée de parangon, peut s'appliquer à Óðinn, de toute manière dieu des scaldes. Il s'applique aussi à une divinité peut-être tardive, sinon fabriquée, expressément chargée de patronner les poètes et l'inspiration poétique. En ce cas, on est fondé à songer aussi au poète norvégien Bragi Boddason, le premier scalde connu, auteur de la *Ragnarsdrápa* (IX^e^ siècle) qui a pu être tardivement divinisé.

84. Ce sont celles qui facilitent l'accouchement, elles sont donc inscrites sur la paume de la sage-femme.

85. On peut entendre : de celui qui apporte le réconfort, le médecin, le guérisseur.

86. Gungnir est le nom de la lance Óðinn.

87. Cette strophe obscure doit récapituler toutes les opérations magiques qu'il faut entreprendre pour assurer l'efficacité des runes. Nous savons que, lors des sacrifices, on gravait des runes sur des bâtons que l'on grattait ensuite. Les copeaux ainsi obtenus étaient jetés dans l'hydromel mêlé du sang du sacrifice.

18. Elles se trouvent chez les alfes,
elles se trouvent chez les Ases,
certaines parmi les sages Vanes,
certaines chez les humains.

19. Ce sont les runes gravées sur le bouleau,
ce sont les runes de délivrance
et toutes les runes de bière,
et les suprêmes runes de puissance,
pour qui sait sans erreur
et sans adultération
s'en servir comme de talisman ;
jouis-en si tu les appris,
jusqu'à ce que les Puissances s'entre-déchirent[88] !

20. À présent tu vas choisir,
puisque l'occasion t'en est offerte,
érable des armes acérées[89],
parler ou te taire,
cela t'appartient :
tous propos sont d'avance fixés[90].

Sigurðr répond :

21. Je ne m'enfuirai pas,
me saurais-je voué à mourir,
couard point ne suis né ;
tes conseils affectueux,
je veux les recevoir tous
tant que je vivrai.

## *21. Des sains conseils de Brynhildr*

Sigurðr dit : « Il ne s'est jamais trouvé femme plus sage que toi au monde, donne-moi encore d'autres conseils de sagesse. »

88. C'est-à-dire jusqu'aux Ragnarök.
89. *Kenning* pour « guerrier » : Sigurðr.
90. Les *Sigrdrífumál* ont ici une variante intéressante : « Tous malheurs sont d'avance fixés ».

Elle répondit : « Il sied que l'on fasse à votre gré et que l'on vous donne de sains conseils puisque vous insistez par sagesse. »

Alors, elle dit : « Conduis-toi bien envers tes parents et ne tire pas grande vengeance des offenses qu'ils commettent contre toi, supporte-les avec patience, tu en retireras durable louange. Garde-toi de mauvaises choses, tant pour l'amour d'une vierge que pour celui d'une femme. Souvent, cela est cause de mal. Ne te mets pas en désaccord avec les hommes insensés dans les assemblées nombreuses. Ils parlent souvent plus mal qu'ils ne savent, de peur d'être appelé couard, pense que tu es justement accusé. Tue-le un autre jour et revaux-lui ainsi ses propos de haine. Si tu prends le chemin où habitent les mauvais esprits, prends garde à toi. Ne prends pas tes quartiers près de la route, même si tu es surpris par la nuit, souvent habitent là de mauvais esprits, ils égarent les hommes. Ne laisse pas de belles femmes te séduire bien que tu sois au banquet, et que cela t'empêche de dormir ou que tu en aies l'esprit égaré. Ne les séduis pas par baiser ou caresses. Et si tu entends de stupides propos d'hommes ivres, ne te querelle pas avec ceux qui sont pris de vin et perdent leur bon sens. Cela est objet de chagrin pour beaucoup, ou mène à la mort. Combats tes ennemis à ciel ouvert plutôt que d'être brûlé dans ta maison[91]. Et ne fais pas de faux serments, car cruelle vengeance suit parjure ; agis honnêtement envers les morts, morts de maladie, morts en mer ou morts par les armes. Ensevelis soigneusement leurs cadavres[92]. Et ne fais pas confiance à celui dont tu as abattu le père ou le frère ou un autre proche parent, même s'il est jeune. Souvent loup grandit dans jeune fils. Prends soigneusement garde aux traîtres conseils de tes amis. J'ai peu de capacité pour prévoir ta vie, mais il ne faudrait pas que la haine de tes parents par alliance se porte sur toi. »

Sigurðr dit : « Il n'est personne plus sage que toi, et je jure que c'est toi que j'épouserai, car tu es à mon goût. »

Elle répondit : « C'est toi que je veux épouser, aurais-je à choisir parmi tous les hommes. »

Et ils se lièrent là-dessus par serments.

## *22. Présentation de Sigurðr Meurtrier de Fáfnir*

Sigurðr s'en alla. Son écu était à maint quartier et flamboyant d'or rouge, avec un dragon peint dessus. Il était brun sombre dans le haut, et

91. Nous avons vu que cette pratique était répandue et avait valeur rituelle sans doute.

92. De même nous avons déjà rencontré, tout au début de notre saga, cette attention à ensevelir proprement les cadavres, pour qu'ils ne se transforment pas en revenants.

rouge vif dans le bas, et son heaume, sa selle et son haubert étaient teints de même. Il avait une broigne d'or et toutes ses armes étaient incrustées d'or. Si un dragon était peint sur toutes ses armes, c'était pour que quiconque le voyait sût qui passait là, de ceux qui avaient appris qu'il avait tué ce grand dragon que les Vaeringar[93] appellent Fáfnir. Toutes ses armes étaient incrustées d'or et de couleur brune parce que par la courtoisie, les bonnes manières et en toutes choses presque, il surpassait de loin tous les autres. Quand on aura compté tous les plus grands champions et les chefs les plus magnifiques, il sera toujours tenu pour le plus éminent, son nom est sur toutes les langues au nord de la mer de Grikkland[94] et il en sera ainsi tant que le monde durera.

Sa chevelure était de couleur brune et de belle apparence, et retombait en grandes boucles. Sa barbe était courte et fournie, et de même couleur. Il avait le nez long, le visage large et solidement bâti. Son regard était si vif que rares étaient ceux qui osaient regarder sous ses sourcils. Ses épaules avaient la largeur de celles de deux hommes. Son corps était parfaitement proportionné tant en hauteur qu'en largeur, et de la façon la plus seyante. Le signe qui marquait sa haute taille, c'est que, lorsqu'il se ceignait de l'épée Gramr, qui mesurait sept empans de haut, et qu'il marchait dans un champ de seigle mûr, le bout du fourreau de l'épée touchait le sommet des tiges. Il était plus grand par la force que par la taille. Il s'entendait à manier l'épée et à darder l'épieu, lancer des traits et tenir l'écu, tendre l'arc ou monter le cheval, et il avait appris toutes sortes de mœurs courtoises dans son enfance. C'était un homme sage, en sorte qu'il savait d'avance des choses non accomplies. Il comprenait le langage des oiseaux. Ainsi, peu de choses le prenaient à l'improviste. Il parlait longuement et éloquemment, de sorte qu'il n'entamait pas de sujet de conversation qu'il dût interrompre avant que tous ne pensent qu'il ne servirait à rien de faire autrement que comme il le disait. Et c'était son plaisir que de prêter assistance à ses hommes et de se mettre personnellement à l'épreuve dans de grandes entreprises, ou de prendre le bien de ses ennemis pour le donner à ses amis. Le courage ne lui faisait pas défaut et jamais il n'eut peur.

93. Ce terme est étrange : il désigne normalement les vikings quand ils opèrent sur la Route de l'Est, c'est-à-dire en Russie. L'allusion à la Grèce qui suit, quelques lignes plus bas, laisse songeur. L'auteur, qui a pu entendre parler du dragon dans les récits orientaux, tient-il tout à coup à lui restituer son origine orientale ?

94. La mer de Grèce peut désigner la Méditerranée ou la mer Noire, Grikkland, le pays des Grecs, s'appliquant à l'empire de Byzance.

## *23. Sigurðr s'attarde chez Heimir*

Sigurðr chevaucha donc jusqu'à ce qu'il arrivât à un grand palais. Régnait là un grand chef qui s'appelait Heimir. Il avait épousé une sœur de Brynhildr qui s'appelait Bekkhildr parce qu'elle était restée chez elle et apprit la tapisserie, alors que Brynhildr allait en heaume et en broigne et combattait. C'est pour cela qu'elle était appelée Brynhildr[95]. Heimir et Bekkhildr avaient un fils qui s'appelait Alsviðr, le plus courtois des hommes. Il y avait des hommes qui jouaient dehors.

Quand ils virent un homme chevauchant vers la ville, ils cessèrent leurs jeux et s'émerveillèrent de cet homme, car ils n'avaient jamais vu son pareil ; ils allèrent au-devant de lui et lui firent bel accueil. Alsviðr lui offrit de venir chez lui et d'accepter de lui ce qu'il voudrait. Il accepta. Quatre hommes déchargèrent le cheval de son or, le cinquième l'accueillit. On vit là maints objets de grands prix et peu banals. On prit plaisir à voir les broignes, les heaumes, de larges anneaux, des vaisseaux d'or d'une taille merveilleuse et toutes sortes d'armes de guerre.

Sigurðr resta là longtemps et fut tenu en grand honneur. On apprit alors par tous les pays qu'il avait accompli la prouesse d'occire l'abominable dragon. Ils furent très heureux, et loyaux les uns envers les autres. Leur divertissement était de préparer leurs armes, d'emmancher leurs flèches et de chasser au faucon.

## *24. Rencontre de Sigurðr et de Brynhildr*

Était arrivée chez Heimir Brynhildr, sa fille adoptive. Elle siégeait dans un pavillon avec ses servantes. Elle connaissait plus de travaux artisanaux que les autres femmes. Elle tissa d'or sa tapisserie et y représenta les hauts faits que Sigurðr avait accomplis, le meurtre du serpent, la capture du trésor et la mort de Reginn.

On dit qu'un jour, Sigurðr chevaucha par la forêt avec ses chiens et ses faucons, et grande quantité d'hommes. Quand il arriva à la demeure, son faucon s'envola vers une haute tour et se posa à une fenêtre. Sigurðr se mit à sa recherche.

Alors, il vit une belle femme et reconnut Brynhildr ; il apprécia beaucoup et sa beauté et ce qu'elle était en train de faire.

95. Bryn-hildr = « *hildr* (proprement : « bataille ») en broigne ».

Il entra dans la halle et ne voulut s'amuser avec personne. Alors Alsviðr dit : « Pourquoi es-tu si taciturne ? Ton humeur nous afflige, nous et tes amis ; pourquoi ne peux-tu rester en joie ? Tes faucons baissent le col, tout comme ton cheval Grani et nous ne parvenons guère à y remédier. »

Sigurðr répondit : « Bon ami, écoute ce qui me fait réfléchir : mon faucon s'est posé sur une tour, et quand je l'ai rattrapé, j'ai vu une belle femme ; elle était assise devant une tapisserie d'or et j'y ai vu représentés mes hauts faits passés. » Alsviðr répondit : « C'est Brynhildr, fille de Buðli, que tu as vue ; une femme très remarquable. »

Sigurðr répondit : « Cela doit être vrai ; depuis combien de temps est-elle ici ? » Alsviðr répondit : « Elle est arrivée peu de temps avant toi. » Sigurðr dit : « Il y a quelques jours que je le sais ; il m'a paru que cette femme était la meilleure au monde. »

Alsviðr dit : « Un homme comme toi, il ne faut pas penser à une femme ; il est mauvais de lamenter sur ce que l'on n'obtient pas.

— J'irai la trouver, dit Sigurðr, je lui donnerai de l'or et j'aurai d'elle une affection égale à la mienne. »

Alsviðr répondit : « Il ne s'est pas encore trouvé homme vivant à qui elle ait fait place à côté d'elle ou à qui elle ait offert de la bière à boire ; elle veut faire la guerre et accomplir toutes sortes d'exploits. »

Sigurðr dit : « Qui sait si elle ne répondra pas et si elle ne nous fera pas place à côté d'elle ? »

Et le lendemain, Sigurðr alla au pavillon. Mais Alsviðr resta dehors, à proximité, à emmancher des flèches.

Sigurðr dit : « Bonjour, dame, comment allez-vous ? » Elle répond : « Nous allons bien, mes parents et amis sont en vie, mais qui sait les risques que court tout homme marié d'arriver à son dernier jour. »

Il s'assit à côté d'elle. Ensuite, entrèrent quatre femmes portant de grands vaisseaux d'or emplis du meilleur vin, qui les servirent.

Alors, Brynhildr dit : « Rares ceux auxquels ce siège est accordé, si ce n'est mon père, quand il vient. »

Il répond : « Voici que cela est accordé à qui nous a plu. »

La pièce était tendue de tapisseries très précieuses, et le plancher était tout jonché d'étoffes.

Sigurðr dit : « Voici qu'est accompli ce que tu nous promis. »

Elle répond : « Soyez le bienvenu ici ! »

Puis elle se leva, et ses quatre suivantes avec elle, s'avança vers lui, portant une coupe d'or et le pria de boire. Il tendit la main vers la coupe, saisit son bras en même temps, la fit s'asseoir à côté de lui.

Il la prit par le cou, l'embrassa et dit : « Nulle mère n'a conçu femme plus belle que toi. »

Brynhildr dit : « C'est un sage parti que de ne pas mettre sa confiance en puissance de femme, car elles rompent toujours leurs promesses. »

Il dit : « Voici venu pour nous le meilleur jour dont nous puissions jouir. »

Brynhildr répond : « Il ne nous a pas été assigné par le sort de vivre ensemble ; je suis vierge au bouclier, j'ai mon heaume chez le chef de guerre, c'est à lui qu'il faut que je porte assistance, et il ne me déplaît pas de combattre. »

Sigurðr répond : « La plus grande liesse serait de vivre ensemble, et le deuil qui me point m'est plus dur qu'armes acérées. »

Brynhildr répond : « Il me faut dénombrer les troupes des guerriers et, pour toi, tu épouseras Guðrún, fille de Gjúki. »

Sigurðr répond : « Une fille de roi ne me séduira pas, je n'ai pas deux avis sur ce point et je le jure devant les dieux : c'est toi que j'épouserai, ou alors, personne d'autre. »

Elle dit même chose. Sigurðr la remercia de ce qu'elle venait de dire, lui fit présent d'un anneau d'or et ils firent de nouveaux serments ; puis s'en alla rejoindre ses hommes et demeura là un certain temps, heureux et florissant.

## *25. Conversation de Guðrún et de Brynhildr*

Il y avait un roi qui s'appelait Gjúki ; il régnait au sud du Rhin. Il avait trois fils qui s'appelaient Gunnarr, Högni et Guþormr. Sa fille s'appelait Guðrún, c'était la plus renommée des jeunes filles. Ces enfants surpassaient largement ceux des autres rois en fait d'accomplissement, à la fois par la beauté et par la taille. Ils étaient toujours à guerroyer, accomplissant maints hauts faits. Gjúki avait épousé Grímhildr la magicienne.

Il y avait un roi qui s'appelait Buðli. Il était plus puissant que Gjúki, bien que tous deux fussent puissants. Il y avait un frère de Brynhildr qui s'appelait Atli. C'était un homme cruel, grand et très brun, noble pourtant et le plus grand des guerriers. Grímhildr était une femme au cœur féroce. Le règne des Gjúkungar connaissait une grande prospérité, surtout à cause des enfants de Gjúki, qui se faisaient grandement valoir dans la plupart des choses.

Une fois, Guðrún déclara à ses suivantes qu'elle n'était pas satisfaite. Une femme lui demanda ce qui la contrariait.

Elle répond : « J'ai fait des rêves de mauvais augure, voilà pourquoi mon cœur est affligé ; explique-moi donc mon rêve puisque tu t'en inquiètes. »

Elle répond : « Dis-le moi et ne te laisse pas abattre, car les rêves prévoient souvent le temps qu'il va faire. »

Guðrún répond : « Il ne s'agit pas du temps. J'ai rêvé qu'un beau faucon venait se poser sur ma main. Ses plumes étaient toutes dorées. »

La femme répond : « Ta beauté, ta sagesse et ta courtoisie sont bien connues des gens : quelque fils de roi viendra te demander en mariage. »

Guðrún répond : « Rien ne me semblait meilleur que ce faucon, et je préférerais laisser tout mon bien que de le perdre, lui. »

La femme répond : « Celui que tu épouseras sera homme accompli et tu l'aimeras beaucoup. »

Guðrún répond : « Cela m'ennuie de ne pas savoir qui il est, il faut que nous allions trouver Brynhildr, elle, elle le saura. »

Elles se parèrent de bijoux et se mirent en grande beauté, puis se rendirent avec leurs suivantes jusqu'à la halle de Brynhildr. Cette halle était ornée d'or et se dressait sur une montagne. Quand on aperçut leur équipage, on prévint Brynhildr que beaucoup de femmes arrivaient au château dans des chariots dorés.

« Ce doit être Guðrún Gjúkadóttir, dit-elle, j'ai rêvé d'elle cette nuit : allons à sa rencontre ; nous ne pourrions recevoir la visite de femme plus belle. »

Elles allèrent au-devant d'elles et leur firent bel accueil ; elles entrèrent dans la halle ; à l'intérieur, la salle était toute peinte et d'argent ornée. Des étoffes étaient étendues sous leurs pieds et tout le monde les servait. On leur fit toutes sortes de divertissements. Guðrún restait taciturne.

Brynhildr dit : « Pourquoi ne manifestes-tu pas de joie ? Ne fais pas cela, amusons-nous toutes ensemble, parlons de rois puissants, de leurs hauts faits.

— Soit, dit Guðrún. Quels sont les rois les plus éminents qui soient, selon toi ? »

Brynhildr répond : « Ce sont les fils de Hámundr, Haki et Hagbarðr ; ils se sont couverts de gloire dans la bataille. »

Guðrún répond : « Ils étaient grands et magnifiques, certes, et pourtant, Sigarr s'empara de leur sœur et les fit périr brûlés vifs dans leur maison, et de cela, vengeance n'a pas encore été prise ; et pourquoi n'as-tu pas nommé mes frères, que l'on tient à présent pour les plus éminents des hommes ? »

Brynhildr dit : « Ils sont en bonne voie, mais ils manquent encore d'expérience, et j'en sais un qui les surpasse fort : celui-là, c'est Sigurðr, le fils du roi Sigmundr ; ce n'était encore qu'un enfant quand il tua les fils du roi Hundingr, vengeant ainsi son père et Eylimi, le père de sa mère. »

Guðrún dit : « Quelle preuve en donnes-tu ? Veux-tu dire qu'il est né après la mort de son père ? »

Brynhildr répond : « Sa mère alla parmi les guerriers et trouva le roi Sigmundr blessé, lui offrit de panser ses blessures, mais il déclara qu'il était trop vieux pour combattre encore et lui dit de se consoler parce qu'elle mettrait au monde le plus noble des fils, et ce fut là prophétie d'homme sage ; après la mort du roi Sigmundr, elle alla chez le roi Álfr et c'est là que Sigurðr naquit, il fut élevé avec grand honneur, accomplissant chaque jour maints exploits. C'est lui, l'homme le plus remarquable au monde. »

Guðrún dit : « C'est par amour que tu t'es renseignée sur son compte ; mais je suis venue ici pour te dire le rêve que j'ai fait et qui me donne grands tourments. »

Brynhildr répond : « Que cela ne te chagrine pas ; demeure parmi tes parents, qui tous veulent te voir heureuse.

— J'ai rêvé, dit Guðrún, que nous sortions en grand nombre de l'appartement des femmes et que nous voyions un grand cerf ; il surpassait de beaucoup les autres animaux ; son pelage était d'or ; nous voulûmes toutes l'attraper mais moi seule y réussis ; je prisais cette bête plus que tout ; alors, tu abattis d'une flèche cet animal à mes pieds. J'en eus si grand deuil que ce fut à peine si je pus le supporter ; alors, tu me fis don d'un louveteau qui m'aspergea du sang de mes frères. »

Brynhildr répond : « Je vais te dire ce qui va se produire : chez vous va venir Sigurðr, celui que je me suis choisi pour mari. Grímhildr lui donnera de l'hydromel mêlé de maléfices, qui nous plongera tous dans une grande détresse. C'est lui que tu épouseras, mais tu le perdras bientôt. Tu épouseras le roi Atli. Tu perdras tes frères et alors, tu tueras Atli. »

Guðrún répond : « C'est trop de chagrin que de savoir cela. »

Et elles s'en retournent chez elles, chez le roi Gjúki.

### *26. Sigurðr épouse Guðrún*

À présent, Sigurðr s'en va avec le grand trésor. Ils se quittent amis. Il chevauchait Grani avec tout son armement et tout son chargement. Il va jusqu'à ce qu'il arrive à la halle du roi Gjúki. Il entre dans la forteresse, l'un des hommes du roi le voit et dit : « Je crois bien que voici l'un des dieux : cet homme-ci est tout entier vêtu d'or ; son cheval est beaucoup plus grand que les autres, magnifique est son armement. Ses armes sont bien meilleures que celles des autres hommes, mais lui-même, il surpasse largement tout le monde. »

Le roi sort avec sa garde, salue l'homme et demande : « Qui es-tu donc, toi qui pénètres dans la forteresse, chose que nul n'a osé faire sans la permission de mes fils ? »

Il répond: « Je m'appelle Sigurðr et je suis fils du roi Sigmundr. »

Le roi Gjúki dit: « Sois le bienvenu chez nous et prends ici ce que tu désires. »

Et il entre dans la halle: tous paraissaient petits auprès de lui et le servaient, et il fut tenu en grand honneur. Sigurðr, Gunnarr et Högni chevauchent de compagnie à présent, Sigurðr est le plus accompli en toutes choses, et pourtant, ce sont tous des hommes de grande valeur.

Grímhildr découvrit combien Sigurðr aimait Brynhildr, à voir comme il parlait souvent avec elle. Elle pense par-devers soi que ce serait grande chance s'il restait là et épousait une fille du roi Gjúki. Elle voit bien que nul ne saurait lui être comparé, voit aussi quelle protection on pourrait attendre de lui et qu'il avait d'énormes richesses, plus qu'on en eût trouvé l'exemple. Le roi se comportait envers lui comme envers ses fils, ils l'estimaient plus qu'eux-mêmes.

Un soir qu'ils étaient assis à boire, la reine se lève, va jusqu'à Sigurðr, le salue et dit: « Ce nous est liesse que de te voir ici et nous te voulons grand bien. Prends cette corne et bois! »

Il la prit et en but.

Elle dit: « Que le roi Gjúki soit ton père, et moi, ta mère, Gunnarr et Högni et tous ceux qui ont prêté serment, tes frères, et alors, on ne trouvera pas vos pairs. »

Sigurðr prit cela en bonne part et, à cause de cette boisson, il ne se souvint plus de Brynhildr. Il demeura là un moment. Une fois, Grímhildr alla trouver le roi Gjúki, lui passa les bras autour du cou et dit: « Voici qu'est venu ici le plus grand champion qui soit au monde. Nous pourrions trouver en lui grand appui: donne-lui ta fille en mariage, avec beaucoup d'argent et toute la puissance qu'il désire afin qu'il puisse se plaire ici. »

Le roi répond: « Offrir sa fille en mariage n'est pas chose fréquente, mais il y a plus d'honneur à la lui offrir qu'à voir d'autres venir demander sa main. »

Et un soir, ce fut Guðrún qui servit à boire, Sigurðr vit que c'était une belle femme, et la plus courtoise en toutes choses.

Cinq saisons, Sigurðr resta là, en sorte qu'ils siégeaient en renom et amitié, et alors, les rois eurent un entretien.

Le roi Gjúki dit: « Tu nous as accordé mainte bonne chose, Sigurðr, et tu as bien renforcé notre royaume. »

Gunnarr dit: « Nous voulons tout faire pour que vous restiez ici longtemps, en offrant et notre royaume et notre sœur, et personne d'autre ne l'aura, le demanderait-il. »

Sigurðr répondit: « Soyez remerciés de l'honneur que vous me faites, et l'on acceptera. »

Ils se lièrent alors de fraternité jurée, comme s'ils étaient frères nés de mêmes parents[96]. On fit alors un magnifique banquet qui dura bien des jours. Sigurðr célébra ses noces avec Guðrún. On put voir là toutes sortes de liesses et d'amusements, chaque jour était plus fastueux que l'autre. Ils allèrent alors par maint pays, accomplissant force hauts faits, tuèrent beaucoup de fils de rois et nul n'accomplissait de tels exploits qu'eux, rentrèrent alors chez eux, chargés d'un grand butin.

Sigurðr donna à manger à Guðrún du cœur de Fáfnir, ensuite elle fut plus cruelle qu'avant, et plus sage. Leur fils s'appela Sigmundr.

Une fois, Grímhildr alla trouver Gunnarr, son fils, et dit : « Votre condition est florissante, à une chose près, c'est que vous n'êtes pas marié. Demandez en mariage Brynhildr. C'est le plus noble des partis, et Sigurðr vous accompagnera. »

Gunnarr répond : « Certes, elle est belle, et je ne m'y oppose pas », et il le dit à son père, à ses frères et à Sigurðr et tous le désirèrent fortement.

## *27. Sigurðr chevauche les flammes*

Ils s'équipent à présent magnifiquement pour leur voyage et les voilà qui chevauchent par monts et par vaux jusque chez le roi Buðli, et lui présentent leur demande en mariage. Le roi y fit bon accueil, si elle ne refusait pas, mais il dit qu'elle a si haute opinion d'elle-même qu'elle n'épousera que l'homme qu'elle aura elle-même choisi.

Ils chevauchent alors dans Hlymdalir. Heimir leur fit bel accueil. Gunnarr dit l'objet de leur venue. Heimir dit que le choix lui était laissé de l'homme qu'elle épouserait, qu'elle habitait à peu de distance de là et

96. Voici l'un des moments cruciaux de notre saga. La cérémonie à laquelle se livrent les trois hommes, ou *fóstbrœðralag**, est de caractère magique et est amplement attestée dans les sagas, notamment dans celle de Gísli Súrsson et dans celle des Frères jurés. Voir les textes dans *Sagas islandaises*, et *Le Monde du Double*, p. 148 et s. Les intéressés dressaient sur le sol deux bandes de terre gazonnée qu'ils avaient découpées mais dont ils s'arrangeaient pour que l'une des extrémités reste dans la terre, ils bâtissaient ainsi une sorte de V inversé sous lequel ils passaient en rampant, pour bien marquer leur retour à la Terre-Mère et donner à la cérémonie une allure de seconde naissance ; ils incisaient leurs bras, faisaient couler leur sang qu'ils mêlaient à la terre qu'ils avaient ainsi dénudée, tout en prononçant une formule magique qui faisait d'eux des frères aussi évidemment que s'ils étaient nés, comme le dit notre texte, des mêmes parents. Désormais, les devoirs, de vengeance notamment, qu'ils avaient contractés de la sorte étaient sacrés. Dans la *Saga des Frères jurés*, Þormóðr ira jusqu'au Groenland pour venger son frère juré. La conduite de Sigurðr et la passivité qu'il manifestera devant sa mort s'expliquent entièrement par sa fidélité aux engagements qu'il a pris lors de l'exécution de ce rite.

qu'il pensait qu'elle ne voudrait pas d'autre mari que l'homme qui chevaucherait à travers le feu ardent qui entourait sa demeure. Ils trouvèrent là cette demeure et le feu, y virent une forteresse aux charpentes dorées autour de laquelle brûlait un feu. Gunnarr montait Goti, et Högni, Hölkvir. Gunnarr dirigea son cheval sur le feu, mais la bête s'accula.

Sigurðr dit : « Pourquoi recules-tu, Gunnarr ? »

Il répond : « Mon cheval ne veut pas traverser le feu », et il prie Sigurðr de lui prêter Grani.

« Tout à fait d'accord », dit Sigurðr.

Gunnarr chevauche à présent vers le feu, mais Grani ne veut pas avancer. Gunnarr ne peut chevaucher à travers ce feu. Alors, ils échangent leurs apparences, comme Grímhildr l'avait enseigné à Sigurðr et à Gunnarr. Ensuite, Sigurðr chevaucha, et il avait Gramr à la main, et il avait attaché des éperons d'or à ses pieds. Quand il sentit les éperons, Grani bondit vers le feu. Il y eut alors grand vacarme : le feu se mit à faire rage et la terre à trembler. La flamme atteignait le ciel. Nul n'avait osé faire ce que tentait Sigurðr, et ce fut comme s'il chevauchait dans la ténèbre. Alors, le feu s'apaisa, et il descendit de cheval et entra dans la salle. Voici ce que l'on a composé :

22. Le feu se prit à rager
et la terre, à trembler,
et une haute flamme,
à monter au ciel ;
rares les guerriers du prince
qui se fussent risqués là
à chevaucher le feu
ou à le traverser.

23. De l'épée Sigurðr
pressa Grani,
s'éteignit le feu
devant le prince,
le feu s'apaisa tout entier
devant l'ardent au renom,
l'équipage étincelait
qu'avait possédé Reginn.

Et quand Sigurðr arriva de l'autre côté de la flamme, il trouva une belle demeure, et Brynhildr était là. Elle demanda qui était cet homme. Il dit se nommer Gunnarr, fils de Gjúki.

« Et tu es destinée à être ma femme, avec le consentement de ton père, si je chevauche la flamme qui t'entoure, ainsi que celui de ton père adoptif, selon ta décision.

— Je ne sais pas bien comment je dois répondre à cela », dit-elle.

Sigurðr se tint droit sur le sol, appuyé sur les gardes de son épée, et dit à Brynhildr : « Pour t'obtenir, je verserai un grand douaire en or avec d'excellents objets de prix. »

Elle répondit par anxiété, assise sur son siège comme cygne sur la vague, épée en main, heaume en tête, et d'une broigne vêtue : « Gunnarr, dit-elle, ne me parle pas de la sorte, à moins que tu sois plus éminent que tout homme et alors, il te faudra tuer ceux qui m'ont demandée en mariage si tu l'oses. Je suis allée à la bataille avec le roi de Garðar[97] et nos armes étaient teintes de sang humain, et je languis encore de telles choses. »

Il répondit : « Maint exploit vous avez accompli, mais rappelez-vous maintenant votre serment : que si ce feu était chevauché, vous iriez avec l'homme qui aurait fait cela. »

Elle considéra que c'étaient là propos véridiques, se leva et lui fit bel accueil. Il y resta trois nuits et ils couchèrent dans le même lit. Il prit l'épée Gramr et la plaça nue entre eux. Elle demanda ce que cela signifiait. Il dit que les choses étaient ainsi faites que c'était de la sorte qu'il célébrerait ses noces avec sa femme, ou bien qu'il en recevrait la mort. Il lui prit l'anneau qui lui venait d'Andvari et qu'il lui avait donné et lui donna un autre anneau provenant de l'héritage de Fáfnir. Après cela, il s'en alla chevauchant à travers le même feu, jusqu'à ses compagnons et de nouveau, ils échangèrent leurs apparences, puis chevauchèrent jusqu'à Hlymdalir et dirent comment les choses s'étaient passées.

Ce même jour, Brynhildr alla chez son père adoptif et lui dit en confidence qu'un roi était venu à elle – « et il a chevauché mon mur de flammes, a déclaré être venu pour m'épouser et a dit se nommer Gunnarr. Mais moi, j'ai dit que seul, Sigurðr pourrait avoir fait cela, lui à qui j'ai fait serment sur la montagne, et c'est lui, mon mari originel. »

Heimir déclara que maintenant, les choses seraient en cet état.

Brynhildr dit : « Notre fille, à Sigurðr et à moi, Áslaug, sera élevée chez toi. »

Les rois s'en allèrent chez eux, et Brynhildr se rendit chez son père. Grímhildr leur fit bel accueil et remercia Sigurðr de son assistance. On

97. Garðar désigne ordinairement la Russie, Garðaríki, « l'état des enclos » (peut-être ?). Sans pousser plus loin le motif, on se rappellera que les Huns jouent un rôle déterminant dans toute cette histoire. Il semble bien probable que des traditions venues de l'est de l'Europe soient intervenues dans notre saga.

prépara un banquet. Y vinrent quantité de gens. Y vint le roi Buðli avec sa fille et son fils, Atli, et ce festin dura bien des jours. Quand il fut terminé, Sigurðr se rappela tous les serments qu'il avait faits à Brynhildr mais il se tint tranquille pourtant. Brynhildr et Gunnarr se divertissaient et buvaient du bon vin.

## *28. Conversation de Guðrún et de Brynhildr*

Un jour que Brynhildr et Guðrún allèrent dans le fleuve Rhin pour se laver, Brynhildr alla un peu plus loin en aval. Guðrún demanda ce que cela signifiait.

Brynhildr dit : « Pourquoi serais-je ton égale en cela plutôt que dans les autres choses ? Je croyais mon père plus puissant que le tien, et mon mari a accompli mainte prouesse et traversé le feu ardent alors que le tien a été l'esclave du roi Hjálprekr. »

Guðrún répondit en colère : « Il serait plus avisé de ta part de te taire que de blâmer mon mari. Tout le monde dit qu'il ne s'est pas encore trouvé au monde un homme comme lui, en quoi que ce soit, et il ne te sied pas de le blâmer, car c'est lui ton premier mari, et c'est lui qui a tué Fáfnir et chevauché à travers la flamme, lui que tu prenais pour Gunnarr, et il s'est couché près de toi, et il a enlevé de ta main l'anneau qui venait d'Andvari et tu peux le reconnaître maintenant. »

Brynhildr regarde alors l'anneau et le reconnaît. Elle devint alors aussi pâle que si elle était morte. Le soir, elle s'en alla chez elle sans dire un mot.

Quand Sigurðr vint se coucher, Guðrún demanda : « Pourquoi Brynhildr est-elle si fâchée ? »

Sigurðr répond : « Je ne sais trop, mais je présume que nous le saurons bientôt. »

Guðrún dit : « Pourquoi ne serait-elle pas satisfaite de son royaume, de son bonheur et des louanges de tous… et elle a eu le mari qu'elle voulait. »

Sigurðr dit : « Où donc était-elle quand elle a dit qu'elle estimait avoir épousé le plus noble, celui-là même qu'elle préférait ? »

Guðrún répond : « Je lui demanderai demain qui elle préfère. »

Sigurðr répond : « Je t'en dissuade, tu t'en repentiras si tu le fais. »

Le lendemain, les deux femmes étaient assises dans leur pavillon et Brynhildr restait taciturne.

Alors, Guðrún dit : « Sois joyeuse, Brynhildr, est-ce la conversation que nous avons eue qui te chagrine ? Ou alors, qu'est-ce qui t'ôte ta joie ? »

Brynhildr répond : « C'est par mauvais vouloir que tu dis cela, et tu as le cœur cruel.

— Ne crois pas cela, dit Guðrún, dis plutôt ce que tu penses. »

Brynhildr répond : « Ne demande que ce que tu as intérêt à savoir, voilà ce qui sied aux femmes puissantes. Quand tout va à ton gré, il est facile de souhaiter du bien. »

Guðrún répond : « Il est trop tôt pour se glorifier de cela, et cela présage sûrement quelque chose. De quoi as-tu à me blâmer ? Je ne t'ai jamais rien fait de mal. »

Brynhildr répond : « Il faut que tu expies d'avoir épousé Sigurðr, et il ne me plaît pas que tu jouisses de lui et de tout l'or. »

Guðrún répond : « Je ne savais pas ce qui s'était passé entre vous et mon père n'avait pas besoin, que je sache, de te demander ton avis pour me marier. »

Brynhildr répond : « Nous n'avons pas tenu secret que nous nous étions mutuellement fait serment, et vous saviez bien que vous me trahissiez, et je vengerai cela. »

Guðrún répond : « Tu es mieux mariée que tu ne le mérites et ton arrogance aura une méchante fin, car beaucoup expieront cela.

— Je serais satisfaite, dit Brynhildr, si tu n'avais pas un mari plus noble que le mien. »

Guðrún répond : « Ton mari est si noble que l'on ne peut savoir s'il y a mari plus éminent et qui ait telle abondance de puissance et de biens. »

Brynhildr répond : « Sigurðr a tué Fáfnir, et cela vaut plus que tout le royaume du roi Gunnarr », – comme il a été dit :

24. Sigurðr frappa le serpent
et cela par la suite
jamais ne flétrira
tant que dureront les temps ;
mais ton frère
n'eut le cœur
ni de chevaucher le feu
ni de le franchir.

Guðrún répond : « C'est Grani qui n'a pas osé traverser le feu alors que Gunnarr le montait, mais Gunnarr, lui, avait osé chevaucher et ce n'est pas la peine de mettre en doute son courage. »

Brynhildr répond : « Je ne cèlerai pas que je ne pense aucun bien de Grímhildr. »

Guðrún répond : « Ne la blâme pas, car elle se conduit envers toi comme envers sa fille. »

Brynhildr répond : « C'est elle qui est à l'origine de tout le mal qui

nous accable, elle qui a donné à Sigurðr la mauvaise bière, si bien qu'il ne s'est pas rappelé mon nom. »

Guðrún répond : « Tu dis mainte mauvaise parole, pareil discours est grand mensonge. »

Brynhildr répond : « Jouis donc de Sigurðr comme si tu ne m'avais pas trahie, vous ne méritez pas de gouverner ensemble, et que tout aille pour vous comme je le pense ! »

Guðrún répond : « J'en jouirai mieux que tu ne le voudrais, mais personne n'a mentionné qu'il ait abusé de moi ne fût-ce qu'une fois. »

Brynhildr répond : « C'est mal parler et quand cela te passera, tu t'en repentiras, et ne tenons plus de paroles haineuses. »

Guðrún dit : « C'est toi qui as tenu la première des propos haineux. Tu fais maintenant comme si tu voulais redresser la chose, mais il y a tout de même de la cruauté par-dessous.

— Cessons ces bavardages inutiles, dit Brynhildr. Je me suis longtemps tue sur mes malheurs, eux qui me tenaient à cœur, mais vois, c'est uniquement ton frère que j'aime, et parlons d'autre chose. »

Guðrún dit : « Ton cœur voit bien au-delà. »

Grand mal résulta de ce qu'elles eussent été dans la rivière et qu'elle eût reconnu l'anneau : de là vint leur conversation.

## *29. De l'affliction de Brynhildr*

Après cette conversation, Brynhildr se mit au lit et la nouvelle parvint au roi Gunnarr qu'elle était malade. Il alla la voir et demanda ce qu'elle avait, mais elle ne répondit rien et resta couchée comme si elle était malade.

Comme il s'enquérait d'ardeur, elle répondit : « Qu'as-tu fait de l'anneau que je t'ai remis, que le roi Buðli me donna la dernière fois que nous nous sommes quittés, quand toi et le roi Gjúki vîntes le trouver et menaçâtes de ravager ou de brûler si vous ne m'obteniez pas ? Il eut ensuite un entretien avec moi et demanda lequel je choisirais de ceux qui étaient venus, mais je m'offris à défendre le pays et à être chef d'un tiers de la troupe. Il y avait à choisir entre deux choses : me laisser marier à celui qu'il voudrait, ou perdre mon bien et son amitié : il déclara tout de même que son amitié me serait plus utile que son courroux. Je réfléchis alors à part moi si je devais obéir à sa volonté ou tuer maint homme. Je m'estimai incapable de disputer avec lui, et le moment vint où je me promis à celui qui chevaucherait Grani avec l'héritage de Fáfnir et qui traverserait mon mur de flamme et qui tuerait les hommes que je désignerais. Or personne n'osa chevaucher, hormis Sigurðr, seul. Lui, il

chevaucha le feu, car le cœur ne lui faillit point. Il tua le serpent et Reginn et cinq rois, mais pas toi, Gunnarr, qui blêmis comme un cadavre, et tu n'es ni un roi ni un champion. Et j'ai fait le vœu, chez moi, à mon père, d'aimer celui-là seul qui serait de la plus noble naissance, et c'est Sigurðr. Je suis parjure de ne le point posséder, et c'est pour cela que je conseillerai ta mort. Et nous avons bien du mal à revaloir à Grímhildr. Nul n'est plus lâche ni pire qu'elle. »

Gunnarr répondit, bien peu l'entendant : « Tu viens de tenir des propos bien fallacieux et tu es une méchante femme, toi qui blâmes une femme qui te dépasse de beaucoup, elle ne détesterait pas les siens comme tu le fais, ni n'a torturé des hommes morts, ni n'assassina personne, et elle vit dans la louange. »

Brynhildr répondit : « Nous n'avons pas eu de rendez-vous secret ni commis de méfaits, nous sommes d'une autre nature et nous aurions bien plus envie de vous tuer. »

Puis elle voulut tuer le roi Gunnarr, mais Högni la mit aux fers.

Gunnarr dit alors : « Je ne veux pas qu'on la laisse dans les fers. »

Elle répondit : « Ne t'occupe pas de cela ! Jamais désormais, tu ne me verras joyeuse dans ta halle, ou buvant, ou jouant aux tables, ou songeant à parler ou recouvrant d'or les beaux habits, ou te donnant de bons conseils. »

Elle déclara que c'était deuil extrême, pour elle, que de n'avoir pas épousé Sigurðr. Elle s'assit, mit en pièces sa tapisserie puis demanda que l'on ouvre les portes de son pavillon pour que l'on puisse entendre de loin ses lamentations. Grand deuil maintenant, qui s'entend par tout le palais.

Guðrún demanda à ses suivantes pourquoi elles étaient si lugubres et affligées.

« Qu'avez-vous, pourquoi vous comportez-vous comme des insensées, quelle merveille vous est arrivée ? »

Une femme de la hirð, qui s'appelait Svafrlöð, répondit : « C'est un jour d'infortune. Notre halle est pleine de lamentations. »

Alors Guðrún dit à son amie : « Lève-toi, nous avons longtemps dormi. Réveille Brynhildr, allons à table et soyons joyeuses.

— Non, dit-elle, je n'irai ni la réveiller ni lui parler, bien des jours durant, elle n'a bu hydromel ni vin, le courroux des dieux l'a saisie. »

Alors Guðrún dit à Gunnarr : « Va la trouver et dis-lui que je m'afflige qu'elle ait du mal. »

Gunnarr répondit : « Il m'est interdit d'aller la voir ou de partager son bien. »

Gunnarr alla la trouver pourtant, il chercha à lui parler de maintes façons sans obtenir de réponses, s'en alla et vint trouver Högni, lui

demanda d'aller la voir. Il dit n'en avoir point envie, y alla tout de même et n'obtint rien d'elle. Et l'on alla chercher Sigurðr pour lui demander d'aller la voir. Il ne répondit rien et on en resta là pour ce soir-là.

Le lendemain, en rentrant de la chasse, Sigurðr alla voir Guðrún et dit : « À ce que je vois, tout cela va amener grands bouleversements, et Brynhildr va mourir. »

Guðrún répondit : « Messire, grandes merveilles l'accompagnent, voici sept jours et sept nuits qu'elle dort, si bien que personne n'a osé l'éveiller. »

Sigurðr répondit : « Elle ne dort pas, elle médite de grandes entreprises contre nous. »

Alors Guðrún dit, en larmes : « C'est grand deuil que de savoir ta mort. Va plutôt la trouver, et sache si son arrogance subsiste, donne-lui de l'or et apaise ainsi son courroux. »

Sigurðr sortit et trouva la salle ouverte. Il crut Brynhildr endormie, lui ôta ses vêtements et dit : « Réveille-toi, Brynhildr, le soleil brille par tout le palais, c'est assez dormi. Chasse ton deuil et prends joie. »

Elle dit : « Que signifie cette audace ? Dans cette trahison, nul n'a été pire que toi. »

Sigurðr demanda : « Pourquoi ne parles-tu à personne, qu'est-ce qui te courrouce ? »

Brynhildr répondit : « À toi, je dirai mon courroux. »

Sigurðr dit : « Tu es égarée si tu crois que mon cœur est cruel pour toi, c'est celui que tu as choisi qui est ton mari.

— Non, dit-elle, ce n'est pas Gunnarr qui a chevauché le feu pour venir jusqu'à moi, et il ne m'a pas donné en douaires les cadavres abattus. Mais je m'émerveille de cet homme qui est venu dans ma salle et j'ai cru reconnaître tes yeux, mais je n'ai pas compris clairement à cause du voile qui couvre ma chance[98] ».

Sigurðr dit : « Je ne suis pas homme plus noble que les fils de Gjúki. Ce sont eux qui tuèrent le roi des Danes, ce grand chef, frère du roi Buðli. »

Brynhildr répondit : « Nous leur sommes redevables de bien du mal, et ne nous rappelle par nos deuils. Toi, Sigurðr, tu as occis le serpent et chevauché le feu pour l'amour de moi, ce n'étaient pas là les fils du roi Gjúki. »

Sigurðr répondit : « Je ne fus pas ton mari et tu n'es pas ma femme ; et c'est un noble roi qui versa ton douaire. »

Brynhildr répondit : « Point ne regardai Gunnarr de telle sorte que mon cœur lui sourie, et je suis cruelle pour lui bien que je le cèle à autrui.

98. Voir *hamingja**.

— Il est épouvantable, dit Sigurðr, de ne pas aimer un tel roi, et qu'est-ce qui te courrouce le plus ? Il me semble que son amour est meilleur que l'or pour toi. »

Brynhildr répondit : « Le plus cuisant de tous mes chagrins, c'est de n'être point parvenue à ce qu'une épée acérée fût rougie de ton sang. »

Sigurðr répondit : « Ne crains point ! Il n'y aura pas attendre longtemps pour qu'une épée acérée s'enfonce dans mon cœur, et tu n'auras pas à demander pire pour toi-même, car tu ne me survivras pas. Les jours qu'il nous reste à vivre sont peu nombreux. »

Brynhildr répondit : « Ce n'est pas mince méchanceté qui dicte tes paroles puisque, par trahison, vous m'avez privée de toute joie, et je n'ai cure de vivre. »

Sigurðr répondit : « Vis et aime-nous, le roi Gunnarr et moi, je donnerais tout mon bien pour que tu ne meures pas. »

Brynhildr répondit : « Tu ne connais pas bien ma nature. Tu surpasses tous les hommes, mais aucune femme ne t'a déplu autant que moi. »

Sigurðr répondit : « La vérité est autre : je t'aime plus que moi-même bien que j'aie été exposé à cette trahison, et l'on n'y peut rien changer, car toujours, quand je sonde mon cœur, ce qui m'afflige, c'est que tu n'es pas ma femme. Mais j'écartai cela de moi de mon mieux quand j'étais dans la halle du roi, jouissant pourtant de ce que nous étions ensemble. Il peut se faire aussi que se produise ce qui a été prédit, et il n'y a pas à s'en lamenter. »

Brynhildr répondit : « Tu me dis trop tard que mon deuil t'afflige, nous n'aurons plus guère de réconfort à présent. »

Sigurðr répondit : « Je voudrais bien que nous entrions dans un même lit tous les deux et que tu sois ma femme. »

Brynhildr répondit : « Il n'y a pas à dire de telles choses, je ne posséderai pas deux rois dans une même halle, et je perdrai la vie avant de trahir le roi Gunnarr » – et ils se remémorèrent alors leur rencontre sur la montagne et les serments qu'ils se firent – « mais tout cela est rompu maintenant, et je ne veux pas vivre.

— Je ne me rappelais pas ton nom, dit Sigurðr, et je ne t'ai pas reconnue avant que tu n'aies été mariée, et c'est le plus grand deuil. »

Alors, Brynhildr dit : « Je fis le serment d'épouser l'homme qui chevaucherait mon mur de flammes, ce serment, je voulais le tenir ou sinon, mourir.

— Plutôt que tu meures, je veux te posséder et abandonner Guðrún », dit Sigurðr, et ses flancs enflèrent tant que les anneaux de sa broigne volèrent en pièces.

« Je ne veux pas de toi, dit Brynhildr, ni de personne d'autre. »

Sigurðr s'en fut. Voici ce que dit la *Sigurðarkviða*:

25. Sortit Sigurðr[99]
au partir de la conversation,
l'ami loyal des princes;
était si abattu
que de l'ardent à la bataille
se mit, sur ses flancs,
à voler en éclats
la chemise de fer tissée[100].

Quand Sigurðr entra dans la halle, Gunnarr demanda s'il savait de quelle affliction souffrait Brynhildr et si elle était en état de parler.

Sigurðr dit qu'elle le pouvait. Alors, Gunnarr alla la trouver une seconde fois et demanda ce que signifiait son chagrin et si l'on pouvait y remédier.

« Je ne veux pas vivre, dit Brynhildr, parce que Sigurðr m'a abusée, et toi non moins lorsque tu le laissas aller dans mon lit. Je ne veux pas posséder deux hommes en même temps dans une même halle, et cela sera la mort de Sigurðr ou la tienne ou la mienne – car maintenant, il a tout dit à Guðrún et elle me le jette à la face. »

## *30. Meurtre de Sigurðr*

Après cela, Brynhildr sortit et s'assit en bas du mur de son pavillon, tenant force propos de lamentations, disant que tout lui était odieux, terres comme puissance, puisqu'elle ne possédait pas Sigurðr. Et Gunnarr vint la trouver encore.

Alors, Brynhildr dit : « Tu vas perdre et ton royaume et ton bien, et ta vie et moi, car je vais aller chez mes parents et y demeurerai, affligée, à moins que tu tues Sigurðr et son fils. N'élève pas le louveteau. »

Gunnarr en fut fort abattu, ne sachant que faire puisqu'il était lié à Sigurðr par serment ; sa pensée errait de çà de là, mais il se disait pourtant que, si sa femme l'abandonnait, ce serait le plus grand déshonneur.

Gunnarr dit : « Brynhildr est meilleure que tout pour moi et c'est la plus renommée de toutes les femmes, et je perdrai la vie avant de

99. Cette strophe ne figure pas dans la *Sigurðarkviða* (qui figure dans l'*Edda poétique*.

100. « L'ami loyal des princes », « l'ardent à la bataille » sont des *kenningar* pour Sigurðr ; la « chemise de fer tissée », une *kenning* pour la « broigne ».

perdre son amour. » Et il convoqua Högni, son frère, et dit : « Je me suis mis dans une grande difficulté », dit qu'il voulait tuer Sigurðr, dit qu'il avait abusé de sa confiance : « Gouvernons, toi et moi, l'or et tout le royaume. »

Högni dit : « Il ne nous sied point de rompre par la guerre les serments jurés. Nous avons grand secours de lui aussi. Il n'est point de rois qui soient nos égaux si ce roi hunnique vit et un tel beau-frère, nous n'en trouverons jamais : vois comme il est bon d'avoir un tel beau-frère et un tel neveu, mais je vois bien comment les choses se présentent. C'est Brynhildr qui est cause de tout cela et ses conseils nous mettent en grand déshonneur et péril. »

Gunnarr répondit : « Cela s'accomplira. Mais je vois l'expédient : excitons Guþormr, notre frère. Il est jeune et sait peu de choses, et il est en dehors de tous serments. »

Högni dit : « Ce parti me semble mauvais, et même si on l'exécute, nous aurons à payer d'avoir trahi un tel homme. » Gunnarr dit que Sigurðr devait mourir : « Ou bien, c'est moi qui mourrai, sinon. »

Il demanda à Brynhildr de se lever et d'être joyeuse. Elle se leva, disant pourtant que Gunnarr n'entrerait pas dans son lit que tout cela ne fût accompli.

Alors, les frères prirent conseil. Gunnarr dit qu'avoir ravi la virginité de Brynhildr valait bien peine de mort : « Excitons Guþormr à accomplir cet acte. » Ils appelèrent Guþormr, lui offrirent de l'or et de grands pouvoirs pour accomplir cela. Ils prirent un serpent et de la viande de loup, les firent cuire et les lui donnèrent à manger, comme chanta le scalde :

26. Certains prirent du poisson des bois[101],
certains tranchèrent de la charogne de loup,
certains à Guþormr donnèrent
de la viande de loup
avec la bière
et force autres choses
par sorcellerie.

Sous l'effet de cette nourriture, et avec les représentations que lui fit Grímhildr, il devint si violent et forcené qu'il promit d'accomplir cet acte. Eux lui promirent grand honneur en échange. Sigurðr n'appréhendait pas cette félonie. Il ne pouvait non plus agir sur le destin ni sur son lot. Il savait également ne pas mériter perfidie de leur part.

101. Le « poisson du bois » : *kenning* pour « serpent ».

Guþormr entra chez Sigurðr le lendemain matin alors qu'il reposait dans son lit. Mais quand Sigurðr le regarda, Guþormr n'osa pas lui donner l'assaut et rebroussa chemin, et cela se reproduisit une deuxième fois. Sigurðr avait le regard si perçant que rare était celui qui osât le regarder en face. La troisième fois qu'il entra, Sigurðr était endormi. Guþormr brandit son épée et en frappa Sigurðr de telle sorte que la pointe s'enfonça dans la literie en-dessous de lui. Sigurðr s'éveilla sous cette blessure tandis que Guþormr se rendait vers la porte. Alors Sigurðr prit l'épée Gramr et la lança contre lui, elle lui arriva dans le dos et le mit en pièces par le milieu. Les pieds churent d'un côté, et de l'autre, la tête et les bras, qui retombèrent dans la pièce.

Guðrún s'était endormie dans les bras de Sigurðr, elle se réveilla dans un indicible chagrin quand elle flotta dans le sang et tant se lamenta par larmes et déplorations que Sigurðr se dressa sur son oreiller et dit : « Ne pleure pas, dit-il, tes frères vivent pour ton plaisir. Et j'ai un jeune fils, qui sait se garder de ses ennemis, et ils ont mal avisé à leur destinée. Car ils n'auront pas un tel beau-frère pour chevaucher avec eux dans l'armée, non plus qu'un tel neveu, si celui-ci parvient en âge d'homme. Voici qu'est accompli ce qui a été prédit depuis longtemps et qui nous a été caché, mais nul ne peut rien faire à son destin. La cause de tout cela, c'est Brynhildr qui m'aimait plus que tout homme, et je puis jurer que je n'ai jamais fait de mal à Gunnarr, et j'ai respecté mes serments, ni n'ai jamais été trop grand ami de sa femme. Si j'avais été averti et que j'eusse été sur pied avec mes armes, beaucoup y auraient perdu la vie avant que je tombe, et tous ces frères, tués, et il leur eût été plus difficile de me tuer qu'un très gros vison ou sanglier. »

Le roi laissa la vie. Mais Guðrún pantelait. Brynhildr entendit cela et rit en l'entendant soupirer.

Alors, Gunnarr dit : « Ce n'est pas parce que tu as les racines du cœur en joie que tu ris, et pourquoi perds-tu tes couleurs ? Tu es un monstre et il y a grandes chances que tu sois vouée à mourir. Rien ne serait plus mérité que de voir le roi Atli tué sous tes yeux et que tu aies à assister à cela. Maintenant, il nous faut nous occuper de notre beau-frère, qui est aussi meurtrier de notre frère. »

Elle répondit : « Ne reproche pas que la mesure du meurtre ne soit pas comble, et le roi Atli n'a cure de vos menaces ou de votre courroux, il vivra plus longtemps que vous et il aura plus de puissance. »

Högni dit : « Voici que s'est accompli ce que Brynhildr prédisait et c'est une méchante action que nous ne pourrons jamais compenser. »

Guðrún dit : « Mes parents ont tué mon mari. À présent vous chevaucherez les premiers dans l'armée, et quand vous entrerez dans la bataille,

vous découvrirez que Sigurðr n'est pas à vos côtés, vous verrez alors que Sigurðr était votre chance et votre soutien, et s'il avait eu des fils tels que lui, vous pourriez tirer renfort de sa progéniture et de ses parents. »

## *31. Mort de Brynhildr*

Personne ne pouvait dire pourquoi Brynhildr avait demandé en riant ce qu'elle déplorait maintenant dans les larmes. Alors, elle dit : « J'ai rêvé, Gunnarr, que j'avais un lit glacé, toi, tu marchais contre tes ennemis, et toute votre famille sera maltraitée puisque vous êtes parjures, et lorsque tu l'occis, tu ne te rappelas pas bien le jour où vous avez mêlé votre sang, Sigurðr et toi[102], et tu l'as mal récompensé de tout le bien qu'il t'a fait en te laissant prendre la première place ; comment il tenait la parole jurée, cela s'est avéré quand il vint chez nous et plaça entre lui et moi l'épée aux tranchants acérés trempée au venin. Vous avez eu tôt fait de l'accuser, lui et moi, alors que j'habitais chez mon père, ayant tout ce que je voulais, et pensais qu'aucun de vous ne serait à moi alors que vous chevauchiez jusqu'ici, trois rois ensemble. Puis Atli eut un entretien avec moi et demanda si j'épouserais celui qui monterait Grani. Celui-là n'était pas votre semblable et je fus promise alors au fils du roi Sigmundr et à personne d'autre, et ce n'est pas parce que je vais mourir que vous vous en trouverez mieux. »

Gunnarr se leva, lui mit les bras autour du cou et la pria de vivre et d'accepter des richesses, et tous les autres la dissuadèrent de mourir. Mais elle repoussa tous ceux qui venaient, disant qu'il ne servirait à rien de la dissuader de son dessein. Gunnarr héla Högni, lui demanda conseil et lui demanda d'aller la trouver, voir s'il pourrait adoucir son cœur, disant que pour l'heure, le besoin était assez grand d'apaiser son chagrin jusqu'à ce qu'il passe.

Högni répondit : « Que personne ne la dissuade de mourir, car elle n'a jamais été du moindre profit pour nous ni pour personne depuis qu'elle est venue ici. »

Elle demanda qu'on lui apporte beaucoup d'or et pria de venir tous ceux qui voulaient en recevoir. Puis elle prit une épée, se l'enfonça sous le bras, s'affaissa sur les coussins et dit : « Que quiconque en veut prenne de l'or. »

Ils se turent tous. Brynhildr dit : « Prenez cet or, et jouissez-en bien. »

Brynhildr dit encore à Gunnarr : « Je te dirai maintenant, un bref instant, ce qui va se passer ensuite : vous vous réconcilierez bientôt, Guðrún

102. Revoir la note 96 au chapitre 26.

et toi, sur les conseils de Grímhildr la magicienne. La fille de Guðrún et de Sigurðr s'appellera Svanhildr, ce sera la plus belle femme qui soit jamais née. Guðrún sera donnée en mariage, contre son gré, à Atli. Tu voudras épouser Oddrún, mais Atli l'interdira. Alors, vous vous rencontrerez en cachette et elle t'aimera. Atli te trahira et te mettra dans une fosse aux serpents, puis Atli et ses fils seront tués. C'est Guðrún qui les tuera. Ensuite, les grandes vagues la porteront à la forteresse du roi Jónakr. Là, elle mettra au monde un noble fils. Svanhildr sera exilée et mariée au roi Jörmunrekr. Les conseils de Bikki la mordront. Et alors, toute votre famille aura péri et les chagrins de Guðrún n'en seront que plus grands. À présent, je te fais, Gunnarr, une ultime prière : fais dresser sur la plaine un grand bûcher pour nous, moi et Sigurðr, et ceux qui furent tués avec lui. Fais tendre au-dessus une toile rougie de sang humain et fais-moi brûler aux côtés de ce roi hunnique, et de l'autre côté, mes hommes, deux à la tête et deux aux pieds, et deux faucons. Alors, tout sera également partagé. Placez entre nous une épée dégaînée comme l'autre fois, lorsque nous montâmes dans un même lit et nous donnâmes le nom d'époux. Que la porte ne se referme pas sur ses talons quand je le suivrai. Nos funérailles ne seront pas misérables si l'accompagnent cinq serves et huit domestiques[103] que mon père me donna, et que brûlent là aussi ceux qui furent tués avec Sigurðr. J'en dirais davantage si je n'étais pas blessée, mais voici que sifflent les plaies et que s'ouvrent les blessures, et j'ai dit vrai pourtant. »

On ensevelit donc le cadavre de Sigurðr selon l'ancienne coutume et l'on fit un grand bûcher. Quand il flamba bien, on plaça dessus le cadavre de Sigurðr Meurtrier de Fáfnir et celui de son fils de trois hivers que Brynhildr avait fait occire, ainsi que celui de Guþormr. Quand le bûcher fut tout embrasé, Brynhildr y monta et dit à ses suivantes de prendre l'or qu'elle voulait leur donner. Après cela, Brynhildr mourut et brûla avec Sigurðr, et leur vie s'acheva ainsi.

103. Ce passage est intéressant à plus d'un titre. Voilà donc quelles purent être en un temps sans doute assez lointain les funérailles des grands de ce monde germanique. Le détail de ce long paragraphe se trouve plus ou moins confirmé, d'une part par l'archéologie qui atteste que le chef se faisait inhumer avec son cheval, ses armes de choix, ses plus beaux atours et, d'aventure, tout le nécessaire pour l'accompagner dans l'autre monde, éventuellement aussi avec une femme. Les chiffres donnés ici relèvent sans doute du grossissement épique. Quant à la crémation qui suivra cette inhumation, elle est attestée par le fascinant récit que fit, en 922, un diplomate arabe, Ibn Fadhlan, qui assista à l'enterrement d'un chef Rús (c'est-à-dire Suédois) sur les bords de la Volga (traduction intégrale, sur la traduction anglaise, dans *L'Edda poétique*, p. 55-60)

### *32. Guðrún est mariée à Atli*

Maintenant, quiconque entend cette nouvelle dit qu'il ne reste plus personne au monde et qu'il ne naîtra plus homme pareil à Sigurðr en quelque chose que ce soit, et que son nom ne périra jamais dans la langue tudesque et dans les pays du Nord, tant que le monde durera.

On dit qu'un jour, alors que Guðrún était dans son pavillon, elle dit: «Meilleure était notre vie lorsque j'avais Sigurðr. Il se distinguait de tous les autres comme l'or sur le fer ou l'oignon sur les autres herbes ou le cerf sur les autres animaux, jusqu'à ce que mes frères m'envièrent un tel homme qui était plus éminent que tous. Ils ne pouvaient dormir avant qu'ils ne l'eussent occis. Grand vacarme fit Grani quand il vit son maître navré. Puis j'allai lui parler comme à un homme, mais il baissa le col jusqu'à terre, il savait que Sigurðr était abattu.»

Puis Guðrún disparut dans la forêt, elle entendait de tous côtés le hurlement des loups, elle trouvait plus heureux de mourir. Elle alla jusqu'à ce qu'elle arrive à la halle du roi Hálfr et resta là, chez Þóra fille de Hákon, au Danemark, sept saisons, et elle fut tenue en grande faveur. Elle fit de la tapisserie et y dessina maintes œuvres et grandes, de beaux jeux coutumiers de ce temps-là, épées et broignes et tout l'équipement d'un roi, et les bateaux du roi Sigmundr, glissant le long des côtes. Elles tissèrent la bataille entre Sigarr et Siggeirr, en Fionie, au Sud. Tel était leur divertissement, et Guðrún se consola un peu de son chagrin.

Grímhildr apprit où Guðrún était descendue, elle eut un entretien avec ses fils et demanda s'ils voulaient verser compensation à Guðrún pour son fils et son mari, disant qu'ils y étaient tenus. Gunnarr parla et dit qu'il voulait lui donner de l'or et compenser ainsi ses deuils, envoya chercher ses amis et équiper leurs chevaux, préparer leurs heaumes, leurs épées, leurs écus, leurs broignes et armures de toutes sortes. Cette expédition fut préparée de la façon la plus courtoise, aucun champion d'importance ne resta chez lui. Leurs chevaux étaient caparaçonnés et chaque chevalier avait un heaume ou bien doré ou bien poli. Grímhildr entreprit l'expédition avec eux, disant que leur mission serait mieux remplie ainsi que si elle restait chez elle. Ils avaient en tout cinq cents[104] d'hommes. C'étaient de nobles hommes qui les accompagnaient. Il y avait là Valdamarr de Danemark, Eymóðr et Jarisleifr[105]. Ils entrèrent dans la halle du

104. Voir *hundrað**.

105. Notons que Jarisleifr est la transposition de Jaroslav et rappelons que les principautés de Novgorod (Hólmgarðr) et de Kiev (Kænugarðr) ont sans aucun doute été fondées par des Suédois, également responsables ensuite de la naissance de l'État russe.

roi Hálfr. Il y avait là des Lombards, des Francs et des Saxons. Ils étaient complètement armés et portaient des pelisses rouges, comme il est dit :

27. Broignes courtes,
heaumes à nasal,
ceints du glaive,
avaient les cheveux bruns[106].

Ils entendaient offrir à leur sœur d'excellents présents et lui dirent de belles paroles, mais elle ne crut aucun d'eux. Puis Grímhildr lui remit une boisson maléfique, force lui fut d'en boire, et ensuite, elle ne se rappela aucune offense. Cette boisson était mêlée de la force de la terre et de la mer, et du sang de son fils, et sur la corne étaient gravées toutes sortes de signes rougis de sang, comme il est dit ici :

28. Il y avait sur cette corne
toutes sortes de signes,
gravés, rougis de sang
– ne pus les interpréter –
le long serpent de la bruyère[107]
du pays des Haddingjar,
l'épi non tranché par le fer,
des entrailles de bête[108].

L'auteur suit ici la strophe 19 de la *Guðrúnarkviða* II qui commence par une *þula*, une sorte de litanie qui énumère, en l'occurrence, les grands rois de l'Occident que connaissait l'auteur du poème.

106. Figure bien dans la *Guðrúnarkviða* II strophe 19 quoique dans un ordre différent. Le détail des cheveux bruns doit être relevé. Que les Völsungar ou quelqu'une des autres familles qui sont impliquées dans cette histoire n'aient pas été Germains ou Scandinaves, cela paraît probable, le détail des cheveux noirs ou bruns, assez peu communs dans le monde germanique de l'époque, est souvent relevé, notamment par Snorri Sturluson.

107. La *Guðrúnarkviða* II du *Codex Regius* a ici : « le long poisson de la bruyère ». De toute manière, le « long poisson de la bruyère des Haddingjar » est « l'épée des Haddingjar ». Ceux-ci, en vertu d'un mythe rapporté et par Snorri Sturluson et par Saxo Grammaticus, sont certainement les souverains du royaume des morts. Reste à savoir ce que désigne l'épée des morts. Il s'agit, bien entendu, d'un signe magique. On peut comprendre aussi que le serpent venimeux est l'épée des morts.

108. Quant à « l'épi non tranché par le fer », il renvoie à une inscription runique, de contenu évidemment magique, et qui n'a jamais reçu d'interprétation assurée, qui figure sur la pierre d'Eggjum en Norvège (vers 800 après Jésus-Christ) : « le soleil n'a pas lui et la pierre n'a pas été taillée par le couteau. » Au lieu d'« entrailles » de bête, on peut lire « gosier », ou « œsophage ». En tout état de cause, il est clair que cette strophe donne une sorte de recette magique.

29. Étaient à cette bière
maints maléfices mêlés :
herbes des bois de toutes sortes
et glands brûlés,
rosée de l'âtre,
entrailles sacrificielles,
foie de porc cuit
– cela apaisait les douleurs[109].

Cela fait, quand ils se furent accordés, il y eut grande liesse.

Lorsqu'elle trouva Guðrún, Grímhildr dit : « Salut à toi, fille ! Je te donne de l'or et toutes sortes d'objets précieux de la part de ton père, des anneaux de prix et des parures de lit de filles hunniques, les plus courtoises qui soient, pour compenser la perte de ton mari. Puis on te mariera au roi Atli le puissant. Alors, tu régneras sur sa richesse. Ne rejette pas tes parents à cause d'un seul homme, fais plutôt à notre requête. »

Guðrún répondit : « Jamais je n'épouserai le roi Atli, il ne nous sied pas d'accroître notre famille. »

Grímhildr répondit : « Ne pense plus à haine ; et si tu as des fils, fais comme si Sigurðr et Sigmundr étaient en vie. »

Guðrún dit : « Je ne puis cesser de penser à lui ; il était plus éminent que tous. »

Grímhildr dit : « Il te sera assigné d'épouser ce roi, sinon tu n'en épouseras aucun. »

Guðrún dit : « Ne m'offre pas ce roi, il ne sortira que du mal de cette famille, et il maltraitera tes fils, cruelle vengeance s'exercera sur lui à cause de cela. »

Ces propos fâchèrent Grímhildr pour ses fils et elle dit : « Fais comme nous le demandons, et pour cela, tu auras grande estime ainsi que notre amitié, et ces lieux qui s'appellent Vinbjörg et Valbjörg. »

Ses propos avaient si grande vertu que force fut qu'ils s'accomplissent.

Guðrún dit : « Il faudra que cela s'accomplisse et pourtant cela va contre mon gré, et cela ne sera guère pour la joie mais pour le deuil ! »

Ensuite, ils enfourchèrent leurs chevaux, on mit leurs femmes dans des chariots et ils allèrent, sept jours chevauchant, puis sept autres jours en bateau, et sept jours encore par voie de terre, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une halle altière. Vint aux devants de Guðrún une grande foule et l'on

109. Même remarque que dans la note précédente *in fine*. La « rosée de l'âtre » est la « suie ».

prépara là un magnifique banquet comme il en avait été convenu auparavant et il fut donné avec honneur et grande pompe. À ce banquet, Atli célébra ses noces avec Guðrún. Mais jamais son humeur ne le porta à rire, et leur vie commune ne fut guère joyeuse.

## *33. Atli invite chez lui les fils de Gjúki*

On dit qu'une nuit, le roi Atli sortit de son sommeil. Il dit à Guðrún : « J'ai rêvé, dit-il, que tu me frappais d'une épée. »

Guðrún interpréta ce rêve et dit que rêver de fer signifiait feu – « et l'orgueil qui fait que tu te crois plus éminent que tous. »

Atli dit : « J'ai rêvé encore qu'avaient poussé ici deux baguettes d'osier, et je voulais qu'on ne leur fît jamais aucun mal. Puis on les arracha avec leurs racines, on les rougit dans le sang, on les porta sur le banc et on me les offrit à manger. J'ai rêvé encore que deux faucons s'envolaient de mon bras, affamés, et qu'ils mouraient. Il me sembla que l'on avait mêlé leurs cœurs de miel et que j'en mangeais. Puis il me sembla que deux jolis chiots se couchaient devant moi, hurlant fort, et que je mangeais leur chair, quoique ce fût contre mon gré. »

Guðrún dit : « Ce ne sont pas de bons rêves, et ils se réaliseront. Tes fils doivent être voués à mourir, et maintes choses pénibles vont nous arriver.

— J'ai rêvé encore que j'étais alité et que ma mort était résolue. »

Le temps passa et leur vie commune était froide. Le roi Atli réfléchit alors à l'endroit où se trouvait tout cet or qu'avait possédé Sigurðr, mais c'étaient le roi Gunnarr et son frère qui le savaient. Atli était un grand roi, et puissant, sage et ayant beaucoup d'hommes : il prit leur conseil sur la manière de procéder. Il savait que Gunnarr et les siens possédaient beaucoup plus de bien que quiconque, sans comparaison, il prit alors le parti d'envoyer des hommes trouver les frères et les inviter à un festin pour leur faire honneur en maintes choses. Était à leur tête l'homme que l'on nomme Vingi.

La reine sut qu'ils parlaient en privé et se douta qu'il devait y avoir ruse contre ses frères. Guðrún grava des runes et elle prit un anneau d'or, y noua un poil de loup et le remit aux messagers du roi. Puis ceux-ci s'en allèrent selon l'ordre du roi. Avant de débarquer, Vingi vit les runes et les tourna différemment, pour signifier que, par ces runes, Guðrún souhaitait qu'ils vinssent la trouver.

Ils arrivèrent à la halle du roi Gunnarr, on les accueillit bien et on leur fit de grands feux. Ensuite, ils burent joyeusement la meilleure boisson.

Alors, Vingi dit : « Le roi Atli m'envoie ici, il aimerait que vous alliez

chez lui en grand honneur, que vous acceptiez de lui grandes marques de distinction, heaumes et écus, épées et broignes, or et vêtements de qualité, troupes et chevaux, grandes et vastes terres, car il a déclaré que c'est à vous qu'il accorderait le meilleur de son royaume. »

Gunnarr tourna la tête et dit à Högni : « Que faire de cette invite ? Il nous offre grande puissance, mais je ne sais aucun roi qui possède autant d'or que nous, car nous avons tout l'or qui se trouvait à Gnitaheiðr, et nous avons de grands bâtiments remplis d'or, et des armes de taille et toutes sortes d'armures. Je sais que mon cheval est le meilleur et mon épée, la plus acérée, mon or, le plus glorieux. »

Högni répondit : « Je m'émerveille de son invite, car il l'a rarement faite, et il doit être inavisé d'aller le trouver ; et je m'émerveille quand je vois les trésors que le roi Atli nous a envoyés parce que j'ai vu un poil de loup noué à un anneau d'or, il peut se faire que Guðrún pense qu'il a pour nous un cœur de loup et qu'elle ne veuille pas que nous y allions. »

Vingi lui montra alors les runes en disant que c'était Guðrún qui les avait envoyées.

Tout le monde alla dormir, mais eux, restèrent à boire avec quelques hommes. Alors, la femme de Högni, qui s'appelait Kostbera, la plus belle des femmes, survint et examina les runes. La femme de Gunnarr s'appelait Glaumvör, une femme imposante. Elles servaient à boire. Les rois s'enivrèrent complètement.

Vingi s'en aperçut et dit : « Il n'y a pas à cacher que le roi Atli est fort infirme et chargé d'années pour défendre son royaume, et ses fils sont jeunes et capables de rien. Or il veut vous donner le pouvoir sur le royaume tant qu'ils sont si jeunes, et il préférerait que ce soit vous qui en jouissiez. »

Il se trouvait, et que Gunnarr était très ivre, et qu'on lui offrait un grand royaume, il ne put rien faire non plus contre son sort, promit de faire l'expédition et le dit à Högni, son frère.

Celui-ci répondit : « Il faut s'en remettre à ta décision et je t'accompagnerai, mais je n'ai pas envie de faire cette expédition. »

### *34. Des rêves de Kostbera*

Quand les hommes eurent bu tout leur soûl, ils allèrent dormir. Kostbera entreprit de regarder les runes, elle épela les lettres et vit qu'il y avait en-dessous autre chose de gravé et que les runes étaient falsifiées. Elle parvint tout de même à comprendre grâce à sa sagacité. Après cela, elle alla au lit auprès de son mari.

Quand ils se réveillèrent, elle dit à Högni : « Tu as l'intention de partir et c'est inavisé. Attends une autre fois, il faut que tu ne sois pas habile à interpréter les runes s'il te semble qu'elle t'a invité cette fois, ta sœur. Moi j'ai interprété ces runes, et je m'émerveille qu'une femme aussi sage s'y soit mal prise pour graver, car on dirait, à lire ce qu'il y a en-dessous, qu'il y va de votre mort, et c'est de deux choses l'une : ou bien elle a oublié une lettre, ou bien d'autres les ont falsifiées. Et maintenant, entends mon rêve : j'ai rêvé que je voyais couler ici une rivière, plutôt forte, et elle brisait les poutres de la halle. »

Il répondit : « Vous autres femmes êtes souvent mal intentionnées, et je ne suis pas d'humeur à me conduire mal envers les gens, à moins que ce ne soit mérité. Il nous fera bel accueil. »

Elle dit : « Vous en ferez l'épreuve, mais amitié ne doit pas accompagner cette invite. J'ai rêvé encore qu'une autre rivière coulait ici, grondant affreusement et brisant toutes les estrades dans la halle, et elle vous brisait les jambes, à vous, les deux frères, il faut que cela signifie quelque chose. »

Il répondit : « Il doit y avoir des prairies là où tu as cru voir la rivière, car lorsque l'on marche dans les prés, les graines du foin s'accrochent à nos jambes.

— J'ai rêvé, dit-elle, que ton manteau brûlait et qu'il mettait le feu à toute la halle. »

Il répondit : « Je sais bien ce que c'est : il y a nos habits ici, fraîchement teints, et c'est eux qui brûlaient là où tu crus voir mon manteau[110].

— J'ai cru voir entrer ici un ours, dit-elle, il brisa le trône du roi en agitant les pattes de telle façon que nous eûmes tous peur, il nous tenait tous en même temps dans la gueule si bien que nous étions impuissants et grande terreur en résultait. »

Il répondit : « Il va venir une grande tempête là où tu as cru voir un ours blanc.

— Il m'a semblé voir entrer un aigle, dit-elle, qui longea la halle et m'aspergea de sang ainsi que nous tous, et cela doit présager malheur, car il m'a semblé que c'était le double du roi Atli[111]. »

Il répondit : « Souvent nous abattons du bétail en quantité et pour notre plaisir, et qui rêve d'aigle, cela signifie bœuf, et Atli doit nous en vouloir de tout son cœur. »

Et ils cessèrent ces propos.

110. Il veut dire que l'on vient de les teindre en pourpre.

111. J'ai traduit par « double » le mot *hamr** que comporte le texte. L'aigle est le *hamr* d'Atli.

### *35. Les Gjúkungar rendent visite à Atli*

De Gunnarr, il faut raconter maintenant qu'il en alla de même pour lui : quand ils se réveillèrent, Glaumvör, sa femme, dit ses nombreux rêves qui lui semblaient devoir amener vraisemblablement trahison, mais Gunnarr les interpréta tous en sens inverse.

« En voici un, dit-elle : il me sembla qu'une épée ensanglantée était apportée ici, dans la halle, et tu en fus transpercé, et des loups hurlaient à chaque extrémité de cette épée. »

Le roi répondit : « C'étaient de petits chiens qui voulaient me mordre ; armes teintées de sang signifient souvent chiens qui aboient. »

Elle dit : « Il me sembla encore que des femmes entraient, elles étaient sinistres et elles te choisissaient pour mari. Peut-être que ce sont tes dises[112]. »

Il répondit : « Voici qui est difficile à interpréter, on ne peut se garder contre sa destinée et il n'est pas improbable que ma vie soit de courte durée. »

Le matin, ils se levèrent et voulurent partir, mais certains les en dissuadaient.

Puis Gunnarr dit à l'homme qui s'appelait Fjörnir : « Debout, et donne-nous à boire d'un grand vaisseau de bon vin, car il se peut que ce soit notre dernier festin ; et maintenant, si nous mourons, le vieux loup va se procurer l'or et cet ours-là ne se privera pas de mordre de ses crocs. »

Puis toute la troupe les accompagne en chemin, en pleurant. Högni dit : « Au revoir, et bonne chance. »

La plus grande partie de leur troupe demeura. Sólarr et Snaevarr, les fils de Högni, les accompagnèrent ainsi qu'un grand champion qui s'appelait Orkningr. C'était le frère de Bera. Leurs gens les accompagnèrent jusqu'aux bateaux, et tous les dissuadaient de faire ce voyage, mais rien n'y fit.

Alors Glaumvör dit : « Vingi, bien probable qu'un grand malheur résulte de ta venue, de grands évènements vont se produire pendant ton voyage. »

Il répondit : « Je jure que je ne mens pas et que me prennent la haute potence et tous les mauvais esprits si j'ai dit un mot mensonger. » Et il n'épargna guère les propos de ce genre.

Alors Bera dit : « Au revoir, et bonne chance. »

Högni répondit : « Soyez joyeux, quoi qu'il nous arrive. »

Là se séparèrent leurs destinées. Puis ils ramèrent si ferme et par grande force que la quille se détacha presque à moitié de leur bateau. Ils sou-

112. Voir *dísir**. Elles ont ici leur valeur fatidique proprement fatale.

quaient si ferme sur les rames, se renversant fortement en arrière, que poignées et tolets se brisaient. Quand ils accostèrent, ils n'amarrèrent pas leurs bateaux. Puis ils montèrent un moment leurs bons chevaux par la sombre forêt. Ils virent alors le palais du roi. Ils entendirent grand vacarme venant de là, et fracas d'armes, et ils y virent foule d'hommes et grands préparatifs qu'ils faisaient, toutes les portes de la forteresse étaient pleines de monde. Ils chevauchèrent jusqu'à la forteresse : elle était fermée. Högni brisa le portail et ils entrèrent.

Alors Vingi dit : « Il aurait sans doute mieux valu que tu ne fasses pas cela, attendez ici pendant que je vais vous chercher du bois de potence. Je vous ai prié gentiment de venir ici, mais fausseté se mussait par-dessous. Il ne va pas falloir attendre longtemps pour que vous soyez pendus. »

Högni répondit : « Nous n'allons pas céder devant toi, je ne vois pas que nous reculions là où des hommes combattent, et il ne t'aura servi à rien de nous effrayer, mal va t'en prendre. »

Le précipitèrent ensuite et le rossèrent à mort du talon de leurs haches.

## *36. De la bataille*

Ils chevauchèrent alors jusqu'à la halle du roi. Le roi Atli disposa sa troupe en ordre de bataille, les rangs s'incurvaient de telle sorte qu'il y avait une barrière entre eux.

« Soyez les bienvenus chez nous, dit-il, remettez-moi tout cet or qui nous revient, cet argent que possédait Sigurðr et que possède maintenant Guðrún. »

Gunnarr dit : « Jamais tu n'auras ce bien, et il va te falloir affronter des hommes valeureux avant que nous laissions la vie si tu nous proposes guerre. Possible que ce soit à l'aigle et au loup que tu donnes magnifiquement ce banquet et par minablerie petite.

— Il y a longtemps que j'avais dans l'idée, dit Atli, d'attenter à votre vie, de régner sur l'or et de vous faire payer l'acte infamant que vous avez commis en trahissant le meilleur de votre parentèle, et je vais le venger. »

Högni répondit : « Il ne vous servira à rien de vous attarder longuement à ces propos, vous n'êtes prêts en rien. »

Alors éclata rude bataille et il y eut d'abord grêle de traits. La nouvelle en parvint à Guðrún. Ce qu'apprenant, elle devint féroce et rejeta son manteau. Après quoi, elle sortit, salua les arrivants, embrassa ses frères leur manifestant grand amour, et ce fut leur dernière salutation.

Alors elle dit : « Je pensais avoir trouvé un moyen pour que vous ne veniez pas, mais nul ne peut rien contre son destin. »

Et elle dit encore: « Servira-t-il à quelque chose de rechercher des conciliations ? »

Ils refusèrent tous carrément.

Elle vit que l'on maltraitait ses frères; entendit s'endurcir, passa une broigne, prit une épée, combattit avec ses frères, se porta de l'avant comme le plus vaillant des hommes, tout le monde dit unanimement que l'on ne vit guère plus rude défense que là où elle était. Il y eut alors grande hécatombe, l'ardeur des frères l'emportait sur tout le reste. La bataille dura longtemps, jusqu'au milieu du jour. Gunnarr et Högni rompirent les rangs du roi Atli et l'on dit que toute la plaine était baignée de sang. Les fils de Högni progressaient rudement.

Le roi Atli dit: « Nous avons une grande troupe, et belle, et de grands champions, mais voici que beaucoup des nôtres sont abattus et nous avons à revaloir bien du mal, vous avez tué dix-neuf de mes champions et il n'en reste qu'onze. »

Il y eut une pause dans la bataille. Alors le roi Atli dit: « Nous étions quatre frères et voici que je demeure seul. Grande parentèle m'était échue et je pensais que c'était pour mon renom. J'avais une femme belle et sage, magnanime, et le cœur rude, mais je ne puis jouir de sa sagacité, car nous fûmes rarement d'accord. Voici que vous avez occis beaucoup de mes parents et m'avez dépourvu de mon royaume et de mon bien, occis ma sœur et c'est ce qui m'afflige le plus. »

Högni dit: « Pourquoi mentionner cela? Vous fûtes les premiers à rompre la paix. Tu pris ma parente et la fis mourir de faim, l'assassinas et pris l'argent, cela n'avait rien de royal et je trouve risible de t'entendre exalter ton chagrin, et je remercierai les dieux si tout va mal pour toi. »

## *37. Meurtre des Gjúkungar*

Le roi Atli excita alors sa troupe à faire une rude attaque, à se battre véhémentement; les Gjúkungar attaquent si ferme que le roi Atli se replia dans sa halle; ils combattent maintenant à l'intérieur et la bataille est des plus rudes. Elle coûta beaucoup de vies et se termina de telle sorte que tomba toute la troupe des frères, si bien qu'il ne resta qu'eux deux, mais auparavant, maint homme avait péri sous leurs armes.

On tomba alors sur le roi Gunnarr: en raison de la supériorité du nombre, on s'empara de lui et il fut mis aux fers. Ensuite, Högni combattit par grande vaillance et courage et abattit vingt des plus grands champions du roi Atli. Il en repoussa beaucoup dans le feu qui brillait là, dans la halle. Tous sont d'accord sur une chose: on voit rarement pareil

homme. Pourtant, pour finir, il fut accablé par le nombre et on s'empara de lui.

Le roi Atli dit : « C'est grande merveille de voir combien d'hommes ont péri devant lui. Qu'on lui tranche le cœur et que ce soit sa mort. »

Högni dit : « À votre guise. Joyeusement j'attendrai ici ce que vous voulez faire et tu vas comprendre que mon cœur ne craint point, j'ai été ardent à supporter des épreuves tant que je n'étais pas blessé. Or à présent, nous sommes fort blessés, à toi de décider seul de nos démêlés. »

Alors, un conseiller du roi Atli dit : « Je vois mieux à faire : prenons plutôt l'esclave Hjalli et épargnons Högni. Cet esclave est fait pour mourir. Plus il vivra longtemps, plus misérable il sera. »

L'esclave entendit et cria fort, il s'enfuit en courant là où il pensait trouver espoir de refuge, disant qu'on lui faisait mauvais sort à cause de leurs hostilités et de leur méchanceté, c'était un bien mauvais jour que celui où il devrait mourir privé de sa bonne chère et de la garde de ses cochons. Ils se saisirent de lui et portèrent sur lui le couteau. Il cria fort avant de sentir la pointe.

Alors Högni dit, comme il arrive à bien peu quand ils sont dans l'épreuve : il intercéda pour qu'on laisse l'esclave en vie, disant qu'il ne supportait pas d'entendre ses criailleries et qu'il se plairait à en finir avec ce jeu. L'esclave se réjouit et accepta la vie.

On les mit alors tous deux aux fers, Gunnarr et Högni. Le roi Atli demanda au roi Gunnarr de dire où était l'or s'il voulait recevoir la vie.

Il répondit : « D'abord, il faut que je voie le cœur de Högni, mon frère, ensanglanté. »

Alors, ils saisirent l'esclave une deuxième fois, lui tranchèrent le cœur et le portèrent au roi Gunnarr.

Il répondit : « On peut voir ici le cœur de Hjalli le couard, il n'est pas semblable au cœur de Högni le brave, car voici qu'il tremble fort, et il tremblait deux fois plus quand il était dans sa poitrine. »

Alors, sur l'incitation du roi Atli, ils allèrent à Högni et lui tranchèrent le cœur. Sa valeur était si grande qu'il rit pendant qu'il souffrait ce tourment, tous s'émerveillèrent de son courage et on l'a conservé en mémoire depuis. Ils montrèrent à Gunnarr le cœur de Högni.

Il répondit : « On peut voir ici le cœur de Högni le brave, il n'est pas semblable au cœur de Hjalli le couard, car il ne frémit guère maintenant, et moins encore quand il était dans sa poitrine. Et tu vas, Atli, perdre la vie tout comme nous périssons à présent. Or maintenant, je suis seul à savoir où est l'or, Högni ne le dira pas, je n'en étais pas assuré tant que nous vivions tous les deux, mais à présent, je suis seul à en décider. Le Rhin gouvernera l'or avant que les Huns s'en emparent. »

Le roi Atli dit : « Emportez le prisonnier. » Et c'est ce qui fut fait.

Guðrún convoqua des hommes, alla trouver Atli et dit : « Malheur sur vous maintenant, selon la façon dont tu as tenu parole envers moi et Gunnarr. »

On mit alors le roi Gunnarr dans une fosse aux serpents. Il y avait là force serpents, et il avait les mains fermement liées. Guðrún lui envoya une harpe et il montra son savoir en jouant de la harpe avec grand art, pinçant les cordes avec ses orteils, et il joua si bien, si éminemment que rares étaient ceux qui estimaient avoir entendu jouer pareillement avec les mains ; il joua de la sorte jusqu'à ce que tous les serpents s'endormirent, hormis une vipère grande et hideuse qui rampa vers lui et enfouit la gueule jusqu'à ce qu'elle le frappe au cœur, il y laissa la vie par grande vaillance.

## *38. Vengeance de Guðrún*

Le roi Atli estima avoir remporté grande victoire, il dit à Guðrún, non sans quelque moquerie ou vantardise : « Guðrún, à présent tu as perdu tes frères et c'est toi-même qui es en cause. »

Elle répondit : « Il te plaît de proclamer ces meurtres devant moi, mais il se peut que tu t'en repentes quand tu éprouveras ce qui suivra, et de tout ce que j'ai, ce qui vivra le plus longtemps est le souvenir de ta cruauté, et tu ne t'en trouveras pas bien tant que je vivrai. »

Il répondit : « Nous allons nous réconcilier : je veux compenser la perte de tes frères par de l'or et des objets de prix, à ton gré. »

Elle répondit : « Longtemps j'ai été difficile à traiter, et cela pouvait se supporter tant que Högni vivait. Mais tu ne compenseras jamais la perte de mes frères de sorte que je sois consolée ; pourtant, nous autres femmes, nous devons souvent notre pouvoir à votre puissance ; maintenant, tous mes frères sont morts et tu es seul à gouverner avec moi. C'est pourquoi je choisis de faire faire un grand festin, je veux célébrer les funérailles de mes frères et aussi celle de tes parents. »

Elle se fit donc joyeuse en paroles bien qu'elle fût mise à l'épreuve par-dessous ; lui, était crédule et fit confiance à sa parole, puisqu'elle se faisait légère en propos. Guðrún fit donc le festin de funérailles pour ses frères, et de même, le roi Atli pour ses hommes et ce banquet fut fort magnifique.

Or Guðrún réfléchissait à ses chagrins et méditait d'infliger au roi quelque grande honte. Le soir, elle attira les fils qu'elle avait du roi Atli alors qu'ils jouaient dans la pièce. Les garçons s'attristèrent, demandant ce qu'ils devaient faire.

Elle répondit : « Ne demandez rien. Vous devez tous deux être mis à mort. »

Ils répondirent : « Tu feras de tes enfants ce que tu voudras. Personne ne te l'interdira. Mais honte à toi de faire cela. »

Puis elle leur trancha le cou. Le roi demanda où étaient ses fils.

Guðrún répondit : « Je te le dirai pour réjouir ton cœur : tu nous as causé grand deuil quand tu tuas mes frères. Maintenant, écoute ma parole : tu as perdu tes fils, leurs crânes sont ici montés en coupes, et tu viens de boire leur sang mêlé à du vin. Puis j'ai pris leurs cœurs et les ai rôtis sur une branchette, et tu les as mangés. »

Le roi Atli répondit : « Cruelle tu es, qui as assassiné tes fils et m'as donné leur chair à manger, et tu ne mets pas grande distance entre chacun de tes méfaits. »

Guðrún dit : « Ma volonté serait de t'infliger de grandes hontes, on ne se conduit jamais assez mal envers un tel roi. »

Le roi dit : « Il n'y a pas d'exemple que l'on puisse faire pis que toi, il y a grande sottise en de telles brutalités, tu mériterais d'être brûlée sur un bûcher après avoir été lapidée, tu aurais alors ce que tu t'es donné tant de peine à obtenir. »

Elle répondit : « C'est pour toi-même que tu prophétises cela, moi, une autre mort m'écherra. »

Et ils se tinrent maints propos de haine.

Högni laissait un fils qui s'appelait Niflungr. Il avait grande haine pour le roi Atli et dit à Guðrún qu'il voulait venger son père. Elle en fut satisfaite et ils tinrent conseil. Elle dit que ce serait grande chance si cela se faisait. Le soir, quand le roi eut fini de boire, il alla au lit ; quand il fut endormi, Guðrún survint avec le fils de Högni. Guðrún prit une épée et en frappa le roi Atli à la poitrine. Ils exécutèrent cela tous les deux, elle et le fils de Högni.

Le roi se réveilla sous cette blessure et dit : « Ici, nul besoin de pansement ou d'onguent, qui m'a fait cette blessure ? »

Guðrún dit : « C'est moi qui en suis cause pour une part, et le fils de Högni pour une autre part. »

Le roi Atli dit : « Il ne te seyait pas de faire cela, bien qu'il y eût quelque cause, tu me fus donnée en mariage sur le conseil de tes parents et je t'ai versé un douaire, trente excellents chevaliers et des vierges honorables, et beaucoup d'hommes encore, pourtant, tu ne te déclaras pas satisfaite que tu ne gouvernes les terres qu'avait possédées le roi Buðli, et tu as souvent laissé ta belle-mère dans les larmes. »

Guðrún dit : « Maintes choses non véridiques tu as dites et je n'en ai cure ; souvent, je fus difficile de caractère, mais tu as grandement fait pour accroître cela. Il y a souvent eu grand tumulte ici, dans ton enclos, parents

et amis se sont souvent battus, tout était objet de querelle et la vie était meilleure quand j'étais avec Sigurðr, nous tuions des rois et nous appropriions leurs biens, faisant trêve à ceux qui le voulaient, des chefs se soumettaient à nous et nous laissions puissant celui qui le voulait. Puis nous l'avons perdu, et ce fut peu de chose que de porter le nom de veuve, mais ce qui m'affligea le plus fut de venir chez toi, moi qui avais épousé le meilleur des rois, mais toi, tu n'es jamais sorti de la bataille que tu n'aies eu la moindre part. »

Le roi Atli répondit : « Ce n'est pas vrai, et de telles représentations n'amélioreront le lot ni de l'un ni de l'autre, car nous voici réduits à rien. Agis maintenant honorablement pour moi et fais ensevelir mon cadavre glorieusement. »

Elle dit : « Oui, je te ferai enterrer honorablement, je te ferai faire une tombe décente, t'ensevelirai dans de beaux linges et veillerai à tous tes besoins. »

Après cela, il mourut. Elle fit comme elle l'avait promis. Puis elle fit bouter le feu à la halle. Et quand la garde se réveilla vers la fin de la nuit, les hommes ne voulurent pas subir le feu, ils s'entretuèrent et reçurent ainsi la mort. S'acheva là la vie du roi Atli et de toute sa hirð. Guðrún ne voulut pas vivre après cet acte, mais son dernier jour n'était pas encore venu.

Les Völsungar et les Gjúkungar ont été, à ce que l'on dit, les plus intrépides et les plus puissants, c'est ce qu'il est dit dans tous les anciens poèmes. Et maintenant, une fois passés ces événements, s'apaisa de la sorte cette guerre.

## *39. Le roi Jónakr épouse Guðrún*

Guðrún avait eu de Sigurðr une fille qui s'appelait Svanhildr. C'était la plus belle des femmes et elle avait le regard perçant comme son père, de sorte que bien peu osaient la regarder sous les sourcils. Par la beauté, elle tranchait autant sur les autres femmes que le soleil sur les autres corps célestes.

Guðrún alla un jour à la mer, prit dans ses bras une pierre, s'avança dans les flots, voulant se mettre à mort. Alors, de grosses vagues l'emportèrent par la mer et elle fut transportée par leur aide pour arriver finalement à la forteresse du roi Jónakr. C'était un puissant roi et il avait quantité d'hommes. Il épousa Guðrún. Leurs enfants furent Hamðir, Sörli et Erpr. Svanhildr fut élevée là.

## *40. De Jörmunrekr et Svanhildr*

Il y a un roi qui s'appelait Jörmunrekr. C'était un puissant roi en ce temps-là. Son fils s'appelait Randvér.

Le roi héla son fils et lui dit : « Je vais t'envoyer porter un message au roi Jónakr, avec mon conseiller qui s'appelle Bikki. Est élevée là Svanhildr, fille de Sigurðr Meurtrier de Fáfnir, la plus belle fille qui soit sur terre, que je sache. C'est elle que je voudrais épouser avant tout, tu la demanderas en mariage pour moi. »

Il dit : « Je suis tenu, sire, de transmettre votre message », fit préparer honorablement leur expédition. Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent chez le roi Jónakr, virent Svanhildr, apprécièrent beaucoup sa beauté.

Randvér demanda à parler au roi et dit : « Le roi Jörmunrekr veut vous offrir sa parenté par alliance. Il a entendu parler de Svanhildr et veut se la choisir pour femme, il n'est pas sûr qu'elle soit donnée à un homme plus puissant que lui. »

Le roi dit que c'était un parti estimable et très renommé. Guðrún dit : « Instable de s'en remettre au destin, il peut faillir. »

Et sur les instances du roi, étant donné tout ce qui en dépendait, la chose fut résolue et Svanhildr se rendit au bateau avec une honorable escorte et siégea à l'avant près du fils du roi.

Alors, Bikki dit à Randvér : « Il siérait que ce fût vous qui possédiez une si belle femme, mais pas un vieil homme. »

Cela fut bien du goût de Randvér qui parla fort suavement à Svanhildr, et elle à lui ; ils accostèrent et allèrent trouver le roi.

Bikki dit : « Il sied, sire, de savoir ce qui se passe, tout difficile que ce soit de le proclamer : il s'agit du fait que, par artifice, ton fils s'est pleinement épris de Svanhildr, et elle est sa concubine, ne laisse pas une telle chose impunie. »

Il lui avait déjà donné maint mauvais conseil mais celui-là fut décisif. Le roi écouta ses insinuations perfides. Il ne sut tempérer son courroux et dit qu'il fallait se saisir de Randvér et l'attacher à la potence. Lorsque l'on mena Randvér au gibet, il prit un faucon, le dépouilla de toutes ses plumes et dit de le montrer à son père.

Quand le roi le vit, il dit : « On voit par là qu'il pense que je suis dépourvu d'honneur comme le faucon de ses plumes »… et il ordonna de l'enlever de la potence. Mais Bikki s'en était occupé dans l'intervalle, et il était mort.

Bikki dit encore : « Contre personne, tu n'as plus de griefs à venger que contre Svanhildr. Fais-la mourir dans la honte. »

Le roi répondit : « C'est ce que nous ferons. »

Puis elle fut ligotée à la porte de la forteresse et des chevaux furent lâchés pour la fouler aux pieds. Mais dès qu'elle ouvrait les yeux, les chevaux n'osaient pas la fouler aux pieds. Ce que voyant, Bikki dit qu'il fallait lui tirer un sac sur la tête, et c'est ce qui fut fait ; ensuite, elle perdit la vie.

### *41. Guðrún excite ses fils*

Guðrún apprit alors la mort de Svanhildr et dit à ses fils : « Pourquoi restez-vous là si tranquilles, à tenir des propos joyeux, alors que Jörmunrekr a fait tuer votre sœur et l'a fait fouler aux pieds des chevaux, par déshonneur ? Vous n'avez pas un caractère semblable à Gunnarr ou Högni. Eux, ils auraient vengé leur parent. »

Hamðir répondit : « Tu ne louas guère Gunnarr et Högni quand ils tuèrent Sigurðr et que tu fus rougie de son sang, et tes frères furent mal vengés quand tu tuas tes fils ; il ne nous siérait pas aussi mal de tuer ensemble le roi Jörmunrekr. Mais nous ne supporterons pas des sarcasmes tant on nous excite durement. »

Guðrún alla en riant leur donner à boire dans de grands vaisseaux. Après cela, elle choisit pour eux de grandes broignes et bonnes, et tous les autres armements.

Alors Hamðir dit : « Nous nous quitterons ici pour la dernière fois, tu auras des nouvelles de nous et célèbreras nos funérailles, à nous et à Svanhildr. »

Puis ils s'en allèrent. Mais Guðrún alla à son pavillon, de chagrin, et dit : « À trois hommes, je fus mariée, d'abord à Sigurðr meurtrier de Fáfnir, et il fut trahi, et ce me fut le plus grand deuil. Ensuite, je fus donnée au roi Atli mais mon cœur fut si cruel pour lui que dans mon chagrin, j'ai tué nos fils. Ensuite, j'allai par la mer, et ses vagues me portèrent à terre et je fus donnée à ce roi. Puis je mariais Svanhildr loin de ce pays, avec grande richesse, et, après Sigurðr, ce m'est le plus amer de mes chagrins, c'est qu'elle ait été foulée aux pieds des chevaux. Mais ce qui me fut le plus cruel, c'est que Gunnarr ait été mis dans la fosse aux serpents, et le plus dur, quand on trancha le cœur de Högni, et il vaudrait mieux que Sigurðr vînt à ma rencontre et que je m'en aille avec lui. Il ne me reste plus fils ni fille pour me consoler. Rappelle-toi, Sigurðr, ce que nous dîmes quand nous montâmes dans un même lit : que tu viendrais me rendre visite et m'attendrais dans la mort. »

Et là se terminent ses lamentations.

## *42. Meurtre d'Erpr et mort de Sörli et de Hamðir*

Il faut dire maintenant des fils de Guðrún qu'elle avait préparé leurs armures de telle sorte que le fer ne mordait pas dessus : elle leur demanda de ne pas se laisser blesser par des pierres ou autres choses lourdes, disant que s'ils ne le faisaient pas, cela leur ferait tort.

Quand ils se furent mis en route, ils rencontrèrent leur frère, Erpr, et lui demandèrent quelle aide il leur apporterait.

Il répond : « Je vous aiderai comme la main aide le bras, ou le pied la jambe. »

Ils trouvèrent ces propos fallacieux et le tuèrent. Puis il poursuivirent leur route, mais quelque temps après, Hamðir trébucha, se rattrapa sur une main et dit : « Erpr doit avoir dit vrai : je serais tombé si je ne m'étais rattrapé sur la main. »

Peu après, c'est Sörli qui trébuche ; il jette la jambe en avant, parvient à rester debout et dit : « Je serais tombé si je ne m'étais rattrapé sur les deux pieds. »

Ils dirent alors qu'ils avaient méfait envers Erpr, leur frère. Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent chez le roi Jörmunrekr, se présentèrent à lui et l'attaquèrent séance tenante. Hamðir lui trancha les deux bras et Sörli, les deux pieds.

Alors Hamðir dit : « La tête eût été tranchée si Erpr, notre frère, avait été vivant, lui que nous tuâmes sur le chemin, et nous nous en sommes aperçus trop tard. » Comme il est dit :

30. Tranchée eût été la tête,
Erpr eût-il vécu,
notre frère le vaillant
que tuâmes en route.

Ils méprisèrent la recommandation de leur mère, en ce qu'ils se battirent avec des pierres. Voilà qu'on les attaque, ils se défendirent bien et vaillamment, faisant tort à maint homme : le fer ne mordait pas sur eux.

Alors survint un homme de haute taille, fort âgé et borgne, qui dit : « Vous n'êtes pas avisés, qui ne savez pas donner la mort à ces hommes. »

Le roi répond : « Donne-nous un conseil pour y parvenir, si tu le sais. »

Il dit : « Faites-les périr à coups de pierres. »

C'est ce qui fut fait, de toutes parts, les pierres volèrent sur eux et cela fut la fin de leurs jours.

# SAGA DE HERVÖR
# ET DU ROI HEIÐREKR

*Hervarar saga ok Heiðreks konungs*

*Composée au XIIIe siècle mais reposant sans le moindre doute sur des assises bien plus anciennes, cette saga fascinante se fonde sur des faits authentiques selon toute vraisemblance. Sa structure est originale : elle part de poèmes fort anciens dont le premier, hautement imprégné de magie, rapporte l'histoire d'une vierge guerrière, Hervör, qui extorque de force à son père, Angantýr, mort et inhumé sous un tertre, la célèbre épée Tyrfingr – geste gravement fatidique qui entraînera le malheur sur tout son lignage : nous sommes en domaine got. Le deuxième, les* Énigmes de Gestumblindi *(ou* Énigmes de Heiðrekr*), obéit à un genre fort prisé du Moyen Âge tout en retrouvant le principe de certains grands poèmes mythologiques de l'*Edda. *Le troisième ou* Hlöðskviða *se fait l'écho d'un formidable affrontement qui a opposé les Gots aux Huns, quelque part dans les Carpathes ou du côté de la mer Noire, vers le IVe siècle. Il serait difficile de révoquer en doute la réalité des événements dont ces poèmes, le dernier surtout, sont de claires réminiscences. L'intérêt tient aussi à la manière très habile dont l'auteur est parvenu à fondre les informations qu'il tirait de poèmes antiques, de motifs narratifs populaires, l'épée Tyrfingr au nom hautement symbolique pourrait servir de lien entre ces éléments. La popularité de ce texte se démontre encore au fait qu'on retrouve bon nombre de ses thèmes dans la* Saga d'Oddr aux Flèches *– qui figure dans le présent ouvrage – et la* Geste des Danois *(vers 1200), du Danois Saxo Grammaticus. La critique moderne se plaît à voir dans cette saga une illustration sans équivoque du rôle majeur du Destin, tout-puissant souverain de ce monde. Hervör le défie chez les morts, Heiðrekr le force chez les dieux, Hlöðr l'affronte à face d'homme et, bien entendu, c'est lui qui prévaudra.*

*Cette saga a déjà été publiée par Berg International, Paris, 1988.*

## *1. D'Arngrímr et de ses fils*

Il y avait un roi de Garðaríki qui s'appelait Sigrlami. Sa fille, Eyfura, était la plus belle des femmes. Ce roi s'était approprié, chez les nains, l'épée Tyrfingr[1] ; c'était la plus acérée de toutes les épées, et chaque fois qu'elle était brandie, il en jaillissait de la lumière comme si c'était un rayon de soleil. Jamais elle ne pouvait être dégainée, qu'elle ne commît meurtre d'homme, et toujours elle rentrait au fourreau toute chaude de sang. Il n'y avait être vivant, homme ou bête, qui pût vivre un jour davantage, s'il recevait blessure d'elle, qu'elle fût grande ou petite. Jamais elle n'avait manqué son coup, jamais elle ne s'était arrêtée avant de toucher terre, et celui qui la portait dans la bataille devait obtenir la victoire s'il combattait avec elle. Cette épée est renommée dans toutes les anciennes sagas.

Il y avait un homme qui s'appelait Arngrímr ; c'était un viking* renommé. Il se rendit à l'est en Garðaríki, s'attarda un moment chez le roi Sigrlami et fut fait chef de sa garde personnelle ; il dut s'occuper à la fois du pays et des sujets, parce que le roi était devenu vieux.

Arngrímr devint alors un si grand chef que le roi lui donna sa fille en mariage, et en fit l'homme le plus important de son royaume. Il lui donna alors l'épée Tyrfingr. Puis le roi se retira, et on ne dit rien de plus de lui.

Arngrímr s'en alla avec sa femme, Eyfura, au nord, jusqu'à son patrimoine, et s'arrêta dans l'île de Bólmr[2]. Ils eurent douze fils. L'aîné et le

1. Tyrfingr est un des « personnages » principaux de ce texte. D'un bout à l'autre de notre saga, il s'agit d'une épée merveilleuse. Son nom fait problème, *tyr-* pouvant renvoyer à *tjörr*, « le glaive », « la lance », mais aussi à *torf* (« le gazon », « la tourbe ») qui impliquerait l'idée d'un objet enterré (puisqu'il faudra la retirer d'un tertre funéraire). Toutefois, il y a longtemps que l'on a fait remarquer que le nom peut s'appliquer à une importante tribu des Gots, les Tervingi (« habitants de la forêt » ?) qui désigneraient les Wisigots de l'Europe du Sud-Ouest, par opposition aux Greutingi (que l'on retrouvera dans le surnom de Gizurr Grýtingalidi). En ce cas, l'auteur de la saga aurait fait une erreur de lecture et d'interprétation. En tout état de cause, Tyrfingr, épée ou tribu, a une valeur puissamment symbolique : c'est l'apanage d'une tribu des Gots. Garðaríki désigne la Russie.

2. Bólmr est, ou bien Bólmr dans le Hálogaland, dans le nord de la Norvège, ou bien l'île appelée aujourd'hui Bolmsö, dans le lac Bolmen, en Suède australe.

plus renommé s'appelait Angantýr[3], le second, Hjörvarðr, le troisième, Hervarðr, le quatrième, Hrani, et il y en avait deux qui s'appelaient Haddingr ; on n'en nomme pas d'autres. Tous, ils étaient *berserkir**, si forts et si grands champions qu'ils ne voulaient jamais se rendre en expédition guerrière à plus de douze, et il n'arrivait jamais qu'ils n'obtinssent victoire à la bataille. Pour cela, ils devinrent renommés par tous les pays, et il ne se trouva pas de roi qui ne leur accordât tout ce qu'ils voulaient.

## *2. Le vœu de Hjörvarðr*

Il arriva qu'une fois, la veille de *Jól**, l'on dut faire des vœux, les plus solennels possibles, comme c'est la coutume. Alors, les fils d'Arngrímr firent des serments. Hjörvarðr fit le vœu d'épouser la fille d'Ingjaldr, roi des Suédois, cette femme qui était renommée en tous pays pour sa beauté et ses talents, ou de n'épouser personne d'autre.

Ce printemps même, les frères se mirent en route tous les douze et arrivèrent à Uppsalir ; ils se présentèrent à la table du roi : sa fille était assise auprès de lui. Alors, Hjörvarðr dit au roi l'objet de sa venue et son vœu, et tous ceux qui se trouvaient là écoutaient. Hjörvarðr prie le roi de lui dire sans tarder quel serait le fruit de son voyage. Le roi réfléchit à cette affaire, il sait à quel point les frères sont gens importants et d'excellent lignage.

À cet instant, s'avance devant la table du roi cet homme qui s'appelait Hjálmarr au Grand Cœur, et il lui dit : « Sire roi, rappelez-vous maintenant quels grands et honorables services je vous ai rendus depuis que je suis arrivé dans ce pays, et combien de batailles j'ai livrées pour vous soumettre de nouveaux domaines. J'ai mis mes services à votre disposition. Maintenant, pour accroître mon honneur, je vous prie de m'accorder en mariage votre fille, en qui j'ai toujours placé mon cœur. Et il sied mieux de m'accorder cette requête qu'aux berserkir, eux qui n'ont fait que du mal, et dans votre royaume et dans ceux de maints autres rois. »

Le roi réfléchit davantage et pense que voici une affaire bien difficile puisque ces deux chefs s'affrontent si fort au sujet de sa fille.

Le roi parle de la sorte : chacun des deux est homme si important et de si bonne naissance que ni à l'un ni à l'autre il ne veut refuser d'entrer dans sa famille. Et c'est à sa fille qu'il demande de choisir lequel elle veut épouser. Elle dit qu'il est juste, si son père veut la marier, qu'elle épouse celui qu'elle sait être noble et bon, mais pas celui qu'elle ne connaît que

3. Il y a plusieurs Angantýr dans la saga. Notons que le poème en vieil anglais *Widsith* connaît un Incgentheow.

par des histoires qui sont toutes mauvaises, comme c'est le cas pour le fils d'Arngrímr.

Hjörvarðr provoque Hjálmarr en duel dans un îlot, au sud, à Sámsey[4], et déclare qu'il le tiendra pour universellement infâme s'il épouse cette femme avant que l'issue de ce combat singulier n'ait été décidée. Hjálmarr déclare qu'il ne différera pas. Maintenant, les fils d'Arngrímr s'en vont chez eux et disent à leur père le résultat de leur voyage. Arngrímr déclare n'avoir jamais eu de craintes, jusqu'ici, sur leurs expéditions.

Là-dessus, les frères s'en vont chez le *jarl** Bjarmarr qui donne en leur honneur une grande fête. Et voilà qu'Angantýr veut épouser la fille du jarl, qui s'appelle Sváfa, et l'on célèbre leurs noces.

Et maintenant, Angantýr dit au jarl le rêve qu'il a fait : il lui semblait voir les frères à Sámsey, ils trouvaient là quantité d'oiseaux et ils les tuaient tous. Puis ils prenaient un autre chemin dans l'île, et deux aigles volaient à leur rencontre ; il se voyait attaquant l'un des deux, et ils se livraient une rude bataille, et pour conclure, tous deux s'abattaient. Pour l'autre aigle, il combattait contre ses onze frères, et il lui semblait que l'aigle avait le dessus.

Le jarl dit que ce rêve n'avait pas besoin d'interprétation et qu'il y voyait la chute d'hommes puissants.

## *3. La bataille de Sámsey*

Quand les frères arrivèrent chez eux, ils se préparèrent à la réunion dans l'îlot du duel. Leur père les accompagna jusqu'au bateau et donna alors l'épée Tyrfingr à Angantýr : « Je crois, dit-il, qu'à présent, il va y avoir besoin de bonnes armes. » Puis il leur souhaite bon voyage ; après cela, ils se quittent.

Quand les frères arrivèrent à Sámsey, ils virent deux bateaux mouiller dans le port qui s'appelait Munarvágr. On appelait ces bateaux-là des *askar*[5]. Ils pensèrent qu'ils devaient appartenir à Hjálmarr et à Oddr le Grand Voyageur, que l'on surnommait Ørvar-Oddr[6]. Alors, les fils d'Arngrímr brandirent leurs épées, mordirent le bord de leurs boucliers et furent saisis de la fureur des berserkir. Ils se portèrent à six contre chaque

4. Sámsey pourrait être Samsø, une île danoise entre Jylland et Sjaelland.

5. C'est-à-dire des bateaux de guerre, sans doute parce qu'ils auraient été faits en frêne *(askr)*. Le vieil anglais connaissait le mot *aesc* dans ce sens.

6. Il est clair que l'auteur ou compilateur de notre texte fait l'impossible pour rassembler tous les détails, thèmes et personnages héroïques qu'il connaît. Sur cet épisode, voir plus bas la *Saga d'Oddr aux Flèches*, p. 864-874.

*askr*. Mais il y avait à bord des *askar* de si nobles braves que tous saisirent leurs armes, qu'aucun ne s'enfuit de sa place, et que nul ne proféra parole de crainte. Et les berserkir attaquèrent, les uns par le flanc, les autres par la poupe et ils les tuèrent tous. Puis ils montèrent à terre en rugissant.

Hjálmarr et Oddr étaient montés dans l'île pour savoir si les berserkir étaient arrivés. Quand ils sortirent de la forêt pour se rendre à leurs bateaux, les berserkir en sortaient armes ensanglantées, épées brandies, mais leur fureur de berserkir était tombée. Alors, ils étaient plus faibles qu'en d'autres occasions, comme après une sorte de maladie. Alors, Oddr déclama :

1. Crainte me fut
une fois, une seule,
quand, rugissants,
de leurs *askar* sortirent
(et, hurlants,
dans l'île montèrent)
sans gloire,
à douze en tout.

Alors Hjálmarr dit à Oddr : « Tu vois maintenant que tous nos hommes sont tombés, il me semble bien probable que nous serons tous les hôtes d'Óðinn, ce soir, dans la *Valhöll**[7]. »

Ce sont là, dit-on, les seules paroles de crainte que Hjálmarr ait proférées.

Oddr répond : « Mon avis serait que nous nous enfuyions dans la forêt, nous ne pourrons pas, à deux, lutter contre eux douze qui viennent de tuer les douze plus vaillants hommes qui soient au royaume des Svíar. »

Alors Hjálmarr dit : « Ne fuyons jamais devant nos ennemis et endurons plutôt les coups de leurs armes ; je veux aller me battre contre les berserkir. »

Oddr répondit : « Mais moi, je n'ai pas envie d'être l'hôte d'Óðinn ce soir, tous ces berserkir seront morts avant que vienne le soir, et nous deux vivrons. »

Cette conversation est confirmée par les strophes que voici. Hjálmarr déclama :

7. La *Valhöll (Walhalla)* est la demeure d'Óðinn où le dieu accueille les guerriers tombés sur le champ de bataille, ou *einherjar* qu'il nourrit en prévision de la bataille finale des Ragnarök. Sens de la réflexion de Hjálmarr : nous serons morts tous les deux ce soir.

2. Du bateau de guerre
sortent les guerriers intrépides,
douze en tout,
de gloire dépourvus ;
ce soir nous serons
les hôtes d'Óðinn,
nous, les frères jurés,
mais eux douze vivront.

Oddr dit :

3. Voici par quels mots
il faut faire réponse ;
seront ce soir
hôtes d'Óðinn
eux, les douze berserkir,
mais nous deux vivrons.

Hjálmarr et Oddr virent qu'Angantýr avait Tyrfingr à la main, car il en jaillissait comme un rayon de soleil.

Hjálmarr dit : « Veux-tu te battre contre Angantýr seul, ou contre ses onze frères ? »

Oddr dit : « Je veux me battre contre Angantýr. Il va assener de grands horions avec Tyrfingr, mais j'ai plus confiance en ma tunique[8] qu'en ta broigne pour me protéger. »

Hjálmarr dit : « Où est-il arrivé que nous soyons allés à la bataille et que tu te sois avancé à ma place ? Si tu veux te battre contre Angantýr, c'est parce que cela te semble prouesse plus grande ; or, c'est moi qui suis partie prenante dans ce duel ; j'ai promis à la fille du roi de Suède autre chose que de te laisser, toi ou un autre, livrer ce combat singulier à ma place, et c'est moi qui me battrai contre Angantýr », – et il brandit son épée, se porta contre Angantýr, et chacun d'eux voua l'autre à la Valhöll. Hjálmarr et Angantýr se font face et n'espacent guère les grands coups.

Oddr hèle les berserkir et déclame :

4. À un contre un
nous nous battrons,

8. L'*Ørvar-Odds saga* précise en son chapitre 12 qu'une magicienne a donné à Oddr, en Irlande, une tunique merveilleuse sur laquelle les armes n'auront pas de prise. Cela deviendra un thème tout à fait rebattu dans les sagas de toutes catégories.

à moins que lâchement
le cœur ne faille au vaillant héros.

Alors, Hjörvarðr s'avança et il y eut rude assaut d'armes entre lui et Oddr. Mais la tunique de soie d'Oddr était si sûre que nulle arme n'avait prise dessus et il avait une épée si bonne qu'elle mordait les cottes de mailles comme du tissu. Il avait assené peu de horions à Hjörvarðr que celui-ci tomba, mort. Alors s'avança Hervarðr, et il suivit le même chemin, puis Hrani, puis chacun l'un après l'autre, et Oddr leur porta de si rudes assauts qu'il les abattit tous, les onze frères. Quant à la joute de Hjálmarr et d'Angantýr, il faut dire que Hjálmarr reçut seize blessures, et qu'Angantýr tomba, mort.

Oddr se rendit à l'endroit où était Hjálmarr, et déclama :

5. Qu'en est-il de toi, Hjálmarr ?
Tu as changé de couleur.
Maintes blessures,
je le déclare, t'épuisent ;
ton heaume est fendu,
ainsi qu'au flanc ta broigne,
à présent je déclare que ta vie
est à son terme.

Hjálmarr déclama :

6. Des blessures, j'en ai, seize,
lacérée, ma broigne,
tout est noir à ma vue,
point ne puis trouver mon chemin ;
m'a touché près du cœur
le glaive d'Angantýr,
l'estoc acéré
durci dans le poison.

Et il déclama encore :

7. Pleinement possédais
cinq domaines,
mais de ce lot
jamais ne fus satisfait ;
à présent me faut gésir

de vie privé,
navré par l'épée,
à Sámsey.

8. Dans la halle de mon père
les hommes de sa *hirð**
de joyaux parés
boivent l'hydromel ;
La bonne bière
en épuise beaucoup,
mais les morsures de l'épée
me tourmentent dans l'île.

9. Je délaisse la blanche
Gunnr du lit[9]
à Agnafit
du côté de la mer ;
s'avère la Prophétie
qu'elle me fit :
que point
ne reviendrais.

10. Retire de ma main
l'anneau d'or rouge,
porte-le à la jeune
Ingibjörg,
afin que le chagrin
habite à jamais son cœur,
que point ne sois revenu
à Uppsalir.

11. Je laisse les beaux
chants de la femme
ardente à la joie
à l'est à Sóti[10] ;

9. Voici un exemple de *kenning**, ces périphrases ou circonlocutions convenues par lesquelles la poésie scaldique choisit d'appeler êtres et choses. Gunnr ou Gudr est une valkyrie*. La « Gunnr du lit », la « femme ». Toutefois, la kenning est tautologique et certains commentateurs préfèrent lire : la « Gunnr du manteau » (où *bed*, « lit », tient pour manteau brodé).

10. Sóti pourrait être un compagnon de Hjálmarr, dans une version pius ancienne de la saga que celle que nous possédons ici.

j'ai pressé le voyage
et j'ai rejoint l'armée,
pour la dernière fois,
loin de mon loyal ami.

12. De l'est, de l'arbre élevé
vole le corbeau,
le suit, volant en sa compagnie,
l'aigle :
à l'aigle, je donne
ma chair enfin,
celui-là goûtera
mon sang.

Sur ce, Hjálmarr meurt. Oddr rapporte cette nouvelle en Suède, chez lui, et la fille du roi ne peut plus vivre après lui, elle se donne la mort.

Angantýr et ses frères furent déposés sous un tertre à Sámsey, avec toutes leurs armes.

## *4. Hervör s'empare de l'épée Tyrfingr*

La fille de Bjarmarr eut un enfant ; c'était une fille, extrêmement belle. Elle fut aspergée d'eau, on lui donna un nom, elle fut appelée Hervör. Elle fut élevée chez le jarl et était forte comme un homme ; dès qu'elle en eut le pouvoir, elle s'accoutuma plus aux exercices de lancer, de maniement de bouclier et d'épée qu'à la couture ou à la broderie. Elle faisait plus souvent le mal que le bien, et le jour où on le lui défendit, elle courut dans la forêt et y tua des gens pour avoir de l'argent. Quand le jarl entendit parler de ce bandit de grand chemin, il y alla avec sa troupe, s'empara de Hervör et la ramena chez lui : elle resta à la maison un moment.

Il arriva qu'une fois, Hervör était dehors près d'un endroit où se trouvaient quelques esclaves, et elle les maltraita comme les autres.

Alors, un esclave s'interposa : « Tu ne cherches, Hervör, qu'à faire le mal, et il n'y a que du mal à attendre de toi, aussi le jarl interdit-il à tout le monde de te dire qui est ton père, car il lui semble que c'est une honte que tu le saches, parce que le pire des esclaves a couché avec sa fille, et tu es leur enfant. »

Ces mots mirent Hervör dans une terrible colère, elle se présenta immédiatement devant le jarl et déclama :

13. Point n'est besoin que je me vante
de notre haute naissance
quoiqu'elle (ma mère) ait reçu
les faveurs de Fróðmarr (le porcher) ;
Je pensais posséder
père noble,
on vient de me jeter à la face
que c'est un porcher.

Le jarl déclama :

14. Grandement t'a-t-on menti
pour raison petite,
noble parmi les hommes
ton père était compté ;
la demeure d'Angantýr,
de terre éclaboussée
se dresse à Sámsey
dans le Sud.

Elle déclama :

15. M'est à présent envie,
tuteur, de rendre visite
aux trépassés
mes parents ;
richesses ils doivent
d'abondance posséder,
j'en prendrai possession
si je ne péris point avant.

16. En hâte tu dois
ôter de ma tête
le voile de lin
avant qu'au loin je m'en aille ;
beaucoup en dépend
car demain on doit
me tailler à la fois
tunique et manteau d'homme.

Ensuite, Hervör parla à sa mère et déclama :

17. En tout équipe-moi
du mieux que tu le sais,
femme vraiment sage,
comme le ferais pour un fils;
la seule vérité
hantera mon sommeil,
peu de joie pour moi
dans les jours à venir.

Puis elle se prépara à partir seule, se munit d'un équipement d'homme et d'armes et se rendit à l'endroit où se trouvaient quelques vikings, fit route un moment avec eux et dit se nommer Hervarðr.

Peu après, ce Hervarðr prit la direction de la troupe, et quand ils arrivèrent à Sámsey, Hervarðr demanda de monter dans l'île et dit qu'il devait y avoir là, dans les tertres, espoir de richesses. Mais tous les hommes de la troupe s'y opposèrent, disant que de si grands monstres allaient par là jour et nuit qu'il y faisait pire le jour qu'en bien des endroits, la nuit, en d'autres lieux. On concéda pour finir que l'ancre fût jetée, et Hervarðr monta dans une barque, rama jusqu'à terre et aborda à Munarvágr au moment où le soleil se couchait. Il y rencontra un homme qui gardait un troupeau.

Il déclama:

18. Quel homme
est dans l'île venu?
Va-t'en promptement
à ta demeure.

19. — Je n'irai pas
à ma demeure
parce que je ne connais
aucun habitant de l'île;
dis plutôt,
avant que nous ne nous quittions:
où peut-on reconnaître
les tertres de Hjörvarðr?

Il déclama:

20. Ne demande pas cela,
sage tu n'es pas,

ami des vikings,
tu es en périlleux chemin ;
allons rapidement
autant que nos jambes nous portent,
tout, au dehors,
est terrible aux hommes.

Elle déclama :

21. N'allons point défaillir
à de tels sifflements,
bien que par toute l'île
ardent les feux ;
ne permettons pas
à de tels guerriers (les morts)
de nous terrifier si vite.
Conversons encore.

Il déclama :

22. Je le juge fou
qui s'éloigne d'ici,
un homme seul
dans la nuit obscure ;
le feu fait rage,
s'ouvrent les tertres,
brûlent terre et mer,
pressons le pas.

Et en effet, il s'en fut en courant jusqu'à la ferme, et ils se quittèrent là. Sur ce, elle voit dans l'île à quel endroit brûlent les feux des tertres, et elle s'y rend, sans crainte, bien que tous les tertres se trouvassent sur son chemin. Elle se rua parmi ces feux comme dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'elle arrive au tertre des berserkir.

Alors, elle déclama :

23. Réveille-toi, Angantýr,
c'est Hervör qui t'éveille,
ta fille unique
à toi et à Sváfa ;
livre hors du tertre

le glaive acéré,
celui que pour Sigrlami
forgèrent les nains.
Hervarðr, Hjörvarðr,
Hrani, Angantýr,
je vous suscite tous
sous les racines de l'arbre[11],
avec heaume et broigne,
avec épée acérée,
avec rondache et attirail de guerre,
avec lance rougie.

24. Certes sont devenus
les fils d'Arngrímr
êtres malveillants,
pourriture et poussière,
puisqu'aucun ne veut
des fils d'Eyfura,
me parler à moi,
à Munarvágr.

25. Hervarðr, Hjörvarðr,
Hrani, Angantýr,
puissent vos viscères
être rongées de prurit
comme par grand dam
vous pourrissez dans la fourmilière
si vous ne me donnez l'épée,
que forgea Dvalinn (un nain).
Ne sied pas aux spectres
de porter l'arme précieuse.

Alors, Angantýr déclama :

26. Hervör, ma fille,
pourquoi épelles-tu

11. On peut comprendre que les guerriers ont été inhumés dans une sorte de demeure faite de rondins, elle-même surmontée d'un tertre, comme l'archéologie en a exhumé un bon nombre. Le sens serait alors : *je vous suscite tous depuis votre chambre funéraire faite de troncs d'arbre.*

les runes* du mal ?
Tu t'attires malédiction ;
folle te voici
et hors de sens,
de vouloir espérer susciter hommes morts.

27. Ne m'enterra point mon père
non plus que d'autres parents ;
deux possédèrent Tyrfingr
quand ils vivaient[12],
elle n'eut plus qu'un possesseur
par la suite.

Elle déclama :

28. Tu ne dis point vérité,
puisse seulement
l'Ase te laisser intact
dans le tertre
si tu n'as pas Tyrfingr avec toi ;
tu hésites
à donner le patrimoine
à ton unique enfant.

Alors, le tertre s'ouvrit, et ce fut comme s'il était tout entier feu et flamme. Alors, Angantýr déclama :

29. Ouverte est la grille de Hel,
les tertres s'ouvrent,
les versants de l'île
sont tout en flammes ;
terreur au loin
pour qui regarde alentour,
hâte-toi, fille, si tu le peux,
vers tes bateaux.

Elle répond :

12. C'est-à-dire les deux hommes qui étaient encore en vie quand Angantýr mourut, soit Hjálmarr et Ørvar-●ddr.

30. Votre bûcher ne brûle
pas tant dans la nuit
que je redoute
vos flammes ;
point ne tremble
le cœur de la vierge
bien qu'elle voie le spectre
debout devant les portes.

Alors, Angantýr déclama :

31. Je te le dis, Hervör,
écoute encore,
fille sage,
ce qui doit arriver :
cette Tyrfingr va,
si tu peux le croire,
détruire, fille,
toute ta famille.

32. Tu engendreras un fils,
c'est lui qui ensuite
possédera Tyrfingr
et se fiera en sa force ;
on nommera
Heiðrekr celui-là,
ce sera le plus puissant élevé
sous la tente du soleil.

Alors Hervör déclama :

33. J'estimais être
humaine jusqu'à présent
avant d'avoir visité
votre demeure ;
livre-moi hors du tertre
celle qui hait les broignes,
la dangereuse aux boucliers,
la meurtrière de Hjálmarr.

Alors Angantýr déclama :

34. Elle gît sous mes épaules,
la meurtrière de Hjálmarr,
elle est à l'extérieur,
de feu tout enveloppée ;
je ne sais aucune vierge
sur terre ici-bas
qui osât prendre ce glaive
entre ses mains.

Hervör déclama :

35. Moi, j'en aurai cure
et dans mes mains saisirai
l'épée tranchante,
si je pouvais l'avoir ;
point ne crains
le feu brûlant,
meurt la flamme aussitôt
que je la domine du regard.

Alors Angantýr déclama :

36. Insensée tu es, Hervör,
mais tu as du cœur,
lorsque les yeux ouverts
tu te rues dans le feu ;
je préfère te livrer
l'épée hors du tertre,
ô jeune fille,
je ne puis te la refuser.

Hervör déclama :

37. Tu fais bien,
descendant de vikings
quand tu me livres
l'épée hors du tertre ;
je m'estime mieux
maintenant, ô prince,

que si j'avais obtenu
la Norvège entière.

Angantýr déclama :

38. Tu ne sais point,
– maudites sont tes paroles,
femme effroyable –
ce dont tu te réjouis.
Cette Tyrfingr va,
si tu peux le croire,
détruire, fille,
toute ta famille.

Elle dit :

39. Je dois aller
à mon coursier de mer,
à présent, la fille du prince
a le cœur joyeux ;
peu me chaut de savoir,
descendant de princes,
comment par la suite
mes fils se battront.

Il déclama :

40. Tu te marieras
et jouiras longtemps de ton lot,
mais tiens cachée
la meurtrière de Hjálmarr ;
ne touche pas les tranchants :
tous deux sont empoisonnés ;
cette destructrice d'hommes
est pire que peste.

41. Adieu, fille,
promptement t'ai donné
la force de douze hommes,
si tu peux le croire,
vigueur et endurance,

toute la noblesse
que les fils d'Arngrímr
ont laissée derrière eux.

Elle déclama :

42. Vous tous qui gisez dans le tertre,
Adieu,
je brûle de partir
et m'en aller loin d'ici ;
j'ai failli me croire
entre vie et mort
quand autour de moi
ardaient les feux.

Puis elle alla aux bateaux. Et quand il fit jour, elle vit que les bateaux étaient partis ; les vikings avaient eu peur du vacarme et des feux dans l'île. Elle se trouva un passage pour partir de là et l'on ne dit rien sur son voyage, tant qu'elle ne fut arrivée à Glæsisvellir, chez Guðmundr[13] ; elle passa là l'hiver et se donna encore le nom de Hervarðr.

## *5. Des frères, Angantýr et Heiðrekr*

Un jour que Guðmundr jouait aux échecs et qu'il avait presque perdu, il demanda si quelqu'un pouvait lui donner un conseil. Hervarðr y alla et ne donna que peu de conseils avant que les chances de Guðmundr devinssent meilleures. Alors, un homme ramassa Tyrfingr et la brandit. Hervarðr s'en aperçut, lui arracha l'épée et le tua, puis s'en fut. Des hommes voulurent bondir à sa poursuite.

Alors, Guðmundr dit : « Restez tranquilles, la vengeance que vous prendrez de cet homme ne sera pas si grande que vous le pensez, car vous ne savez pas qui il est. La vie de cette femme vous serait chèrement vendue avant que vous ne la lui preniez. »

13. Guðmundr de Glæsisvellir est un personnage bien connu des sagas légendaires (et de Saxo Grammaticus, *Gesta Danorum* VIII), mais son identité n'est pas claire pour autant. Il est donné pour roi de Jötunheimr (le monde des géants) et sa demeure signifie : « Plaines étincelantes ». Sans être réellement immortel, il était censé pouvoir vivre, ainsi que ses gens, extrêmement longtemps. On tenait que l'Ódáinsakr, fréquemment mentionné dans les textes mythiques, le champ *(akr)* du Non-mourant *(ódáinn)* se trouvait dans ses états. Il est fort probable que la tradition voyait en lui un des souverains de l'Autre Monde.

Ensuite, Hervör fut un long moment en expéditions guerrières et remporta force victoires. Et quand elle s'en fut fatiguée elle rentra chez le jarl, le père de sa mère. Elle se conduisit alors comme les autres jeunes filles, faisant son habitude de la tapisserie et de la broderie.

Höfundr, fils de Guðmundr, apprit cela, il alla demander Hervör en mariage, l'obtint et l'emmena chez lui. Höfundr était d'une grande sagesse et si droit qu'il ne rendit jamais verdict injuste, qu'il s'agît de juger des indigènes ou des étrangers, et dans tout royaume, l'homme qui réglait les différends entre gens devait s'appeler d'après son nom[14].

Lui et Hervör eurent deux fils. L'un s'appelait Angantýr, et l'autre, Heiðrekr. C'étaient tous deux des hommes grands et forts, sages et beaux. Angantýr était de caractère semblable à son père et voulait du bien à quiconque. Höfundr l'aimait beaucoup, de même que tout le peuple. Mais, quel que fût le bien qu'il fît, Heiðrekr faisait plus de mal encore. Hervör l'aimait beaucoup, le père adoptif[15] de Heiðrekr s'appelait Gizurr.

Et une fois que Höfundr donnait un banquet, tous les chefs de son royaume furent invités, sauf Heiðrekr. Cela lui déplut fort, il y alla tout de même et déclara qu'il leur ferait quelque mal. Et quand il entra dans la halle, Angantýr se leva à sa rencontre et le pria de s'asseoir près de lui. Heiðrekr n'était pas joyeux et resta longtemps à boire pendant la soirée. Mais quand Angantýr, son frère, sortit, Heiðrekr parla avec les hommes qui étaient le plus proche de lui et il tourna ses propos de telle sorte qu'ils se querellèrent entre eux, et chacun parla mal de l'autre. Alors Angantýr revint et leur demanda de se taire. Une nouvelle fois, quand Angantýr sortit, Heiðrekr leur rappela ce qu'ils s'étaient dit, et il se fit que l'un d'eux frappa un autre du poing. Alors Angantýr survint et leur demanda de se réconcilier jusqu'au matin. La troisième fois qu'Angantýr s'en alla, Heiðrekr demanda à celui qui avait reçu le coup s'il n'avait pas le courage de se venger. Il arrangea de telle sorte ses représentations que celui qui avait été frappé se leva d'un bond et tua son voisin de siège, et alors intervint Angantýr. Mais quand Höfundr fut mis au courant, il demanda à Heiðrekr de s'en aller et de ne pas faire plus de mal pour cette fois.

Puis Heiðrekr sortit ainsi qu'Angantýr, son frère, ils passèrent dans la cour et se quittèrent là. Quand Heiðrekr se fut éloigné un petit moment de la ville, il se dit qu'il avait fait trop peu de mal, il retourna jusqu'à la halle, ramassa une grosse pierre et la jeta à l'endroit où il entendait quelques hommes converser dans l'obscurité. Il nota que la pierre ne

14. Avant de signifier « auteur », *höfundr*, en tant que substantif commun, s'appliquait, en poésie surtout, à « juge ».

15. Voir *fóstr**, *fóstri**.

devait pas avoir manqué son homme, il alla voir, trouva un homme mort et reconnut Angantýr, son frère.

Heiðrekr se présenta alors dans la halle devant son père et lui dit ce qui s'était passé. Höfundr déclara qu'il devait partir et ne jamais reparaître à sa vue, et que le plus convenable serait qu'il fût tué ou pendu. Alors parla la reine Hervör, elle dit que Heiðrekr avait mérité bien du mal, mais que la vengeance était grande s'il devait ne jamais revenir au royaume de son père et s'en aller ainsi démuni. Mais les décisions de Höfundr étaient d'un tel poids que ce qu'il jugeait était exécuté, et nul ne fut si hardi qui osât contester ou demander la paix pour Heiðrekr. La reine demanda alors à Höfundr de donner quelques sains conseils à Heiðrekr avant qu'ils se quittent.

Höfundr déclara qu'il avait peu de conseils à lui donner et qu'il pensait qu'il en ferait mauvais usage. « Mais pourtant, puisque tu le demandes, reine, je lui donnerai ce premier conseil : qu'il n'assiste jamais l'homme qui a tué son maître. Je lui conseille en second lieu de ne jamais porter secours à l'homme qui a massacré son compagnon ; en troisième lieu, qu'il ne laisse pas sa femme aller voir souvent ses parents, même si elle le demande ; en quatrième lieu, qu'il ne demeure pas tard hors de chez lui près de sa maîtresse ; en cinquième lieu, qu'il ne monte pas le meilleur de ses chevaux s'il doit faire grande diligence ; en sixième lieu, qu'il n'élève jamais l'enfant d'un homme plus puissant qu'il ne l'est lui-même. Mais je crois qu'il faut s'attendre davantage à ce que tu n'acceptes pas cela. »

Heiðrekr dit qu'il avait conseillé par méchanceté, et qu'il ne se sentait pas tenu de suivre ces conseils.

Alors, Heiðrekr sortit de la halle. Sa mère se leva et sortit avec lui, l'accompagna hors de l'enceinte et dit : « À présent, tu as agi de telle sorte, mon fils, qu'il ne faut pas espérer que tu reviennes. J'ai peu de moyens pour t'aider. Voici un marc d'or et une épée que je veux te donner. Elle s'appelle Tyrfingr et elle a appartenu à Angantýr le berserkr, le père de ta mère. Il n'est pas d'homme si stupide qu'il n'ait entendu parler d'elle. Et si tu viens au lieu où l'on échange des horions, garde présent à l'esprit le souvenir du nombre de fois où Tyrfingr a été victorieuse. »

Puis elle lui donna le bonsoir et ils se quittèrent.

## *6. Heiðrekr s'établit en Reiðgotaland*

Quand Heiðrekr eut voyagé un court moment, il rencontra plusieurs hommes, dont un enchaîné. Ils se demandent les nouvelles, et Heiðrekr demande ce que cet homme avait fait pour être enchaîné de la sorte. Ils

disent qu'il a trahi son maître. Heiðrekr demande s'ils accepteraient de l'argent pour le libérer, et ils y consentent. Il leur donne un demi-marc d'or, et ils libèrent l'homme.

Celui-ci offre ses services à Heiðrekr, mais il dit : « Pourquoi me serais-tu fidèle, à moi, un inconnu, alors que tu as trahi ton maître ; éloigne-toi de moi. »

Peu après, Heiðrekr rencontre encore plusieurs hommes, dont un enchaîné. Il demande quel tort a fait celui-là. Ils disent qu'il a massacré son compagnon. Il demande s'ils accepteraient de l'argent pour le libérer. Ils acceptent. Il leur donne l'autre demi-marc d'or. L'homme offre ses services à Heiðrekr, mais il refuse.

Puis Heiðrekr voyage longtemps et arrive dans le pays qui s'appelle Reiðgotaland. Régnait là le roi qui s'appelait Haraldr, fort âgé, et chargé de gouverner un grand royaume. Il n'avait pas de fils. Mais son royaume s'amoindrissait parce que quelques jarls l'attaquaient avec une armée, il s'était battu contre eux mais avait toujours été vaincu. Mais à présent, ils avaient fait la paix de telle sorte que le roi leur versait un tribut tous les douze mois. Heiðrekr s'arrêta là et passa l'hiver chez le roi.

Il se fit qu'une fois, arrivèrent chez le roi quantité de richesses. Heiðrekr demanda alors si c'étaient là les tributs perçus par le roi.

Le roi dit qu'il en allait autrement : « C'est moi qui dois verser ces richesses en tribut. »

Heiðrekr déclara qu'il était inconvenant que ce roi qui avait un si grand royaume dût verser tribut à de misérables jarls ; il serait plus avisé de leur livrer bataille. Le roi dit qu'il avait essayé mais qu'il avait été vaincu.

Heiðrekr dit : « La meilleure façon dont je pourrais vous récompenser de votre bonne hospitalité serait d'être le chef de cette expédition, et je crois que, si j'avais une armée, je me battrais aisément contre des hommes plus nobles que ne le sont ceux-ci. »

Le roi dit : « Je te procurerai une armée si tu veux te battre contre les jarls, et si ton expédition est bonne, ce sera le début de ta bonne fortune. Mais en revanche, si tu as surestimé ta puissance, tu devras t'attendre à payer ta propre erreur. »

Après cela, le roi fit rassembler une grande armée, et on l'équipa pour se mettre en campagne. Heiðrekr était le chef de l'armée. Ils marchèrent ensuite contre les jarls, et, dès qu'arrivés dans leurs états, ils dévastèrent et pillèrent aussitôt. Ce qu'apprenant, les jarls se portèrent à leur rencontre avec une grande armée, et quand ils se rencontrèrent, il y eut grande bataille. Heiðrekr était sur le front de l'armée, il avait Tyrfingr dans la dextre, et heaumes ni broignes ne tenaient devant cette épée. Il tua tous ceux qui étaient à sa portée. Puis il se rua de l'avant hors de son ordre de

bataille et frappa des deux mains, et il pénétra si avant dans l'armée adverse qu'il tua les deux jarls et qu'une partie de l'armée s'enfuit. Mais la majorité avait été tuée. Heiðrekr alla alors par le pays et força tout le royaume à verser tribut au roi Haraldr, comme cela avait été le cas auparavant, revint ainsi avec une quantité immense de richesses, ayant remporté grande victoire. Le roi Haraldr le fit marcher à ses devants avec de grands honneurs, lui offrit de rester chez lui et de prendre des états aussi grands qu'il le désirerait.

Alors, Heiðrekr demanda en mariage la fille du roi Haraldr qui s'appelait Helga, et elle lui fut accordée.

Heiðrekr prit le gouvernement de la moitié du royaume du roi Haraldr. Heiðrekr engendra un fils à sa femme. Il s'appela Angantýr. Le roi Haraldr engendra un fils dans sa vieillesse, mais on ne mentionne pas son nom.

## *7. Heiðrekr s'empare de tout le royaume*

En ce temps-là survint une grande famine en Reiðgotaland, en sorte que les choses tournèrent à la désolation totale. Alors, les devins fabriquèrent des sorts et jetèrent les rameaux sacrificiels[16] et les augures prophétisèrent que la prospérité ne reviendrait jamais en Reiðgotaland avant que ne fût mis à mort en sacrifice le garçon qui avait le rang le plus élevé du pays. Le roi Haraldr dit que le fils de Heiðrekr était de rang le plus élevé, mais Heiðrekr dit que c'était le fils de Haraldr. Et l'on ne put apporter nulle solution à ce problème avant que l'on ne s'adressât là où tous les problèmes recevaient des solutions sûres, c'est-à-dire au roi Höfundr. Heiðrekr fut le premier que l'on choisit pour cette expédition, et beaucoup d'autres hommes de renom avec lui. Quand Heiðrekr se présenta devant son père, il fut bien reçu. Il dit à son père toute sa mission et lui demanda de juger. Et Höfundr dit que le fils de Heiðrekr était le plus noble de ce pays.

Heiðrekr dit : « Il me semble que tu condamnes mon fils à mort, mais alors, que me conseilles-tu pour compenser sa perte ? »

Alors, le roi Höfundr dit : « Tu demanderas pour ta part qu'un homme sur quatre soit placé sous ton autorité, de ceux qui assisteront au sacrifice,

16. Tacite *(Germania)* témoigne déjà de l'existence de cette coutume. La consultation des augures faisait partie obligatoire du sacrifice ou *blót**, et un des moyens de connaître les arrêts du destin était de jeter, dans le vaisseau contenant le sang sacrificiel, des rameaux *(hlautteinar)* dont la disposition indiquait aux devins le sens à donner à leurs prophéties.

ou bien tu ne laisseras pas sacrifier ton fils. Il ne sera pas nécessaire de te donner conseil sur ce que tu devras faire ensuite. »

Quand Heiðrekr revint en Reiðgotaland, on convoqua le *þing**. Heiðrekr prit la parole ainsi : « La décision du roi Höfundr, mon père, a été que mon fils était le plus noble de ce pays, et c'est lui qui sera choisi pour le sacrifice. Mais en revanche, je veux avoir autorité sur un homme sur quatre, de ceux qui sont venus à ce þing, et je veux que tu m'accordes cela. »

C'est ce qui fut fait. Ensuite, les hommes choisis passèrent dans ses rangs. Après cela, il fit assembler l'armée au son des trompettes et hisser les étendards. Il attaqua alors le roi Haraldr, et ce fut là une grande bataille, et le roi Haraldr tomba là ainsi qu'une grande partie de son armée. Heiðrekr soumit alors à son autorité tout le royaume qu'avait possédé le roi Haraldr et s'en fit roi. Il déclara qu'en compensation pour le sacrifice, il donnerait toute l'armée qui était tombée, et il dédia à Óðinn tous ces guerriers tombés au combat.

Sa femme se courrouça si fort après la mort de son père qu'elle se pendit dans le temple des dises*.

Il arriva qu'un été, le roi Heiðrekr s'en alla avec son armée dans le Sud au pays des Huns et s'y battit contre le roi qui s'appelait Humli ; il remporta la victoire et s'empara de sa fille, qui s'appelait Sifka, et l'emmena chez lui. L'été suivant, il la renvoya chez elle, elle avait alors un enfant, et ce garçon fut appelé Hlöðr, il avait la plus belle apparence qui fût et ce fut Humli, son grand-père maternel, qui l'éleva.

### *8. De la trahison de la reine*

Un été, le roi Heiðrekr s'en alla avec son armée en Saxland. Quand le roi des Saxons apprit cela, il l'invita à un banquet et le pria de prendre de ses terres tout ce qu'il voulait, et le roi Heiðrekr accepta. Il vit là la fille du roi, magnifique et noble d'apparence, et il demanda en mariage cette jeune fille, et elle lui fut accordée. La fête fut alors prolongée, puis il s'en alla chez lui avec sa femme et emporta avec elle des biens incommensurables. Le roi Heiðrekr devint un grand guerrier et accrut ses états de maintes façons. Sa femme lui demandait souvent d'aller voir son père, et il le lui concéda, et elle fut accompagnée d'Angantýr, son beau-fils.

Un été, alors que le roi Heiðrekr était en expédition guerrière, il arriva en Saxland dans les états de son beau-père. Il mouilla ses bateaux dans quelque crique dissimulée, descendit à terre avec un seul homme, et ils arrivèrent de nuit au palais du roi. Ils dirigèrent leurs pas vers le pavillon où sa femme avait coutume de dormir et les gardes ne s'aperçurent pas de

leur venue. Il entra dans le pavillon et vit qu'un homme aux beaux cheveux dormait auprès d'elle. L'homme qui accompagnait le roi dit qu'il se vengerait pour de moindres offenses.

Il répond : « Je ne le ferai pas maintenant. »

Le roi prit le garçon Angantýr, qui reposait dans un autre lit, et il coupa une grande mèche des cheveux de l'homme qui reposait dans les bras de sa femme et il emporta l'un et l'autre, le garçon et la mèche de cheveux, puis alla à ses bateaux. Le lendemain matin, le roi fit mouiller l'ancre, et tout le peuple vint à sa rencontre, et prépara un grand festin. Heiðrekr fit alors convoquer le þing, et on lui apprit alors grande nouvelle : que son fils, Angantýr, venait de mourir.

Le roi Heiðrekr dit : « Montrez-moi le cadavre. »

La reine dit que cela augmenterait son chagrin. On le lui amena pourtant. Il y avait là un linge replié, avec un chien à l'intérieur.

Heiðrekr dit : « Mon fils a subi un méchant changement, s'il est devenu chien. »

Puis le roi fit amener le garçon au þing et dit qu'il avait souffert grande trahison de la part de la reine, relata tout l'événement, ordonna de convoquer tous les hommes en état d'assister au þing.

Quand presque tout le peuple fut arrivé, le roi dit : « L'homme aux cheveux blonds bouclés n'est pas encore arrivé. » On chercha encore, et l'on découvrit l'homme dans l'office, un ruban autour de la tête[17]. Beaucoup s'étonnaient qu'il allât au þing, lui, un misérable esclave.

Mais quand il arriva au þing, le roi Heiðrekr dit : « Vous pouvez voir maintenant ici celui que la fille du roi me préfère. »

Il prit la mèche et la compara aux cheveux, et ils allaient ensemble. « Pour toi, roi, dit Heiðrekr, tu nous as toujours fait du bien, aussi, laisserons-nous ton royaume en paix. Mais de ta fille, je ne veux plus. »

Heiðrekr s'en alla alors dans ses états ainsi que son fils.

Un été, le roi Heiðrekr envoya des hommes en Garðaríki avec mission d'inviter chez lui le fils du roi de Garðaríki pour l'élever : il voulait essayer de transgresser tous les conseils de son père. Les messagers se présentèrent devant le roi de Garðaríki et lui présentèrent leur mission, en propos amicaux. Le roi de Garðaríki déclara qu'il n'y avait aucun espoir qu'il remît son fils aux mains de l'homme dont on connaissait maintes mauvaises actions.

Alors, la reine dit : « Ne parle pas de la sorte, sire ; tu as entendu dire quel homme important et victorieux c'est, il est plus avisé de bien accueillir ses hommages, sinon, ton royaume ne restera pas en paix. »

17. C'était la marque distinctive des esclaves.

Le roi dit : « Ton influence en ceci aura été grande. »

On remit donc le garçon aux messagers et ils allèrent chez eux. Le roi Heiðrekr fit bel accueil au garçon et l'éleva bien ; il l'aimait beaucoup.

Sifka fille de Humli alla encore une fois chez le roi, mais on conseilla à celui-ci de ne lui dire chose qui devait être tenue secrète.

## *9. Heiðrekr épouse la fille du roi de Garðaríki*

Un été, le roi de Garðaríki envoya à Heiðrekr un message : qu'il vienne là-bas à l'est pour prendre part à un banquet en invitation amicale, Heiðrekr se prépara avec une grande foule d'hommes, et emmena avec lui le fils du roi et Sifka. Il arriva à l'est en Garðaríki et y fut excellemment fêté.

Un jour, pendant ces fêtes, les rois allèrent dans la forêt avec une grande troupe pour chasser avec des chiens et des faucons. Quand les chiens eurent été lâchés, chacun s'en alla par la forêt. Alors, Heiðrekr et son fils adoptif se trouvèrent ensemble.

Heiðrekr dit alors au fils du roi : « Écoute ma proposition, mon fils adoptif. À courte distance d'ici, il y a une ville. Vas-y et cache-toi et prends ce bracelet. Tiens-toi prêt à rentrer à la maison quand je t'enverrai chercher. »

Le garçon dit qu'il n'avait pas envie de faire ce voyage, mais fit pourtant comme le roi le lui demandait. Heiðrekr rentra le soir, d'humeur sombre, et s'assit à boire un court moment.

Quand il alla se coucher, Sifka dit : « Pourquoi es-tu d'humeur sombre, sire, qu'y a-t-il, si vous êtes malade, dites-le moi. »

Le roi dit : « Il m'est difficile de dire cela, car il y va de ma vie si on ne le tient caché. »

Elle dit qu'elle le tairait, se fit tendre envers lui et le pressa affectueusement de répondre.

Alors, il lui dit : « Le fils du roi et moi, nous nous trouvions tous les deux près d'un pommier. Alors, mon fils adoptif me demanda de lui donner une pomme qui était très haut dans l'arbre. Ensuite, je brandis Tyrfingr et abattis la pomme et cela fut fait avant que je réfléchisse à la malédiction qui pèse sur elle : qu'il faut que meure un homme si elle est brandie, et nous étions seuls tous les deux. Alors, j'ai tué le garçon. »

Le lendemain matin, alors que tout le monde était à boire, la reine de Garðaríki demanda à Sifka pourquoi Heiðrekr était d'humeur aussi sombre.

Elle dit : « La raison en est suffisante, il a tué le fils du roi et le tien », puis elle raconta tout l'événement.

La reine dit : « Voilà une grande nouvelle, ne la laissons pas connaître. »

La reine s'en alla aussitôt de la halle, fort affligée.

Le roi s'en aperçut, il appela Sifka et dit : « De quoi parliez-vous, toi et la reine, qu'elle en ait été si profondément affectée ?

— Sire, dit-elle, grande est la provocation. Heiðrekr a tué votre fils, et il est plus que probable qu'il l'a fait de son plein gré. Et il mérite la mort. »

Le roi de Garðaríki ordonna de s'emparer de Heidrek et de le mettre aux fers – « et les choses se sont passées comme je le supposais ».

Mais le roi Heiðrekr était devenu si populaire en ce lieu que personne ne voulut se saisir de lui. Alors se levèrent deux hommes dans la halle qui déclarèrent qu'il n'y avait pas d'obstacle à cela et qu'ils l'enchaîneraient. C'étaient les deux hommes que Heiðrekr avait délivrés de la mort. Alors, Heiðrekr envoya en secret deux hommes chercher le fils du roi. Pour le roi de Garðaríki, il fit assembler son armée au son des trompettes et dit à ses gens qu'il voulait faire pendre Heiðrekr. Sur ce, arriva le fils du roi en courant devant son père et il lui demanda de ne pas songer à accomplir cette action infamante, de tuer le meilleur des hommes et son père adoptif.

Heiðrekr fut donc relâché, et il se prépara aussitôt à rentrer chez lui. Alors, la reine dit : « Sire, ne laissez pas Heiðrekr partir ainsi, et que vous ne soyez pas réconcilié. Cela ne sied pas à ta grandeur. Offre-lui plutôt de l'or ou de l'argent. »

C'est ce que fit le roi, il fit porter force richesses au roi Heiðrekr, déclarant qu'il voulait les lui donner et rester en termes amicaux avec lui.

Heiðrekr dit : « Les richesses ne me manquent pas. » Le roi de Garðaríki dit la chose à la reine. Elle dit : « Alors, offre-lui un royaume et de grandes possessions et quantité d'hommes. »

C'est ce que fit le roi. Le roi Heiðrekr dit : « J'ai possessions et hommes en suffisance. »

Le roi de Garðaríki le dit encore à la reine. Elle dit : « Alors, offre-lui ce qu'il devra accepter, et c'est ta fille. »

Le roi dit : « Je croyais bien que cela ne m'arriverait pas, mais c'est toi qui décideras. »

Le roi de Garðaríki alla alors trouver le roi Heiðrekr et dit : « Plutôt que de nous quitter fâchés, je veux que tu épouses ma fille avec une dot aussi grande que tu le voudras. »

Heiðrekr accepta joyeusement, et la fille du roi de Garðaríki s'en alla avec lui. Arrivé chez lui, le roi Heiðrekr voulut expulser Sifka, il fit prendre son meilleur cheval, c'était tard le soir. Ils arrivèrent à une rivière. Mais Sifka se faisait lourde, et le cheval creva d'épuisement ; le roi l'abandonna et continua de marcher. Il dut alors porter Sifka pour passer la rivière. Il n'y avait pas d'autre solution que de la jeter sur ses épaules et, ce

faisant, il lui brisa l'épine dorsale et la quitta ainsi, la laissant dériver, morte, le long de la rivière.

Le roi Heiðrekr fit alors tout préparer pour un grand banquet et il épousa la fille du roi de Garðaríki. Leur fille s'appela Hervör. Ce fut une vierge au bouclier[18] et elle fut élevée en Angleterre chez le jarl Fróðmarr.

Le roi Heiðrekr siégea maintenant en paix et devint un grand chef, sage par son savoir. Il fit engraisser un gros verrat. Il était aussi gros que les plus grands taureaux adultes, et si beau que chacune de ses soies semblait d'or. Le roi posa une de ses mains sur la tête du verrat et l'autre sur ses soies, et jura que jamais homme ne lui ferait si grand dol qu'il ne pût bénéficier du jugement de ses sages, lesquels douze sages devraient prendre soin du verrat, ou sinon, il faudrait que cet homme lui proposât des énigmes qu'il ne pourrait pas résoudre. Le roi Heiðrekr devint alors extrêmement populaire.

## *10. Les énigmes de Gestumblindi*

Il y avait un homme qui s'appelait Gestumblindi, puissant et grand ennemi du roi Heiðrekr. Le roi lui fit dire de venir le trouver pour qu'ils fassent la paix, s'il voulait rester en vie. Gestumblindi n'était pas un grand sage, et parce qu'il ne se sentait pas capable de faire assaut de savoir avec le roi, parce qu'il savait, d'autre part, qu'il lui serait difficile de se soumettre au jugement de ses sages, les charges portées contre lui étant suffisantes, il prit le parti d'offrir un sacrifice à Óðinn pour qu'il lui vînt en aide, lui demandant de prendre sa cause en considération et lui promettant de grands présents.

Un soir, on frappa, tard, à sa porte. Gestumblindi alla aux portes et y vit un homme. Il lui demanda son nom, et celui-ci dit s'appeler Gestumblindi et qu'ils devaient échanger leurs vêtements, et c'est ce qu'ils firent. Le bonhomme s'en alla et se cacha, et l'arrivant entra, et tous ceux qui étaient là pensèrent reconnaître Gestumblindi[19]. La nuit s'écoula.

Le lendemain, ce Gestumblindi-là se rendit chez le roi et le salua bien. Le roi se taisait.

« Sire, dit-il, je suis venu ici parce que je veux faire la paix avec vous. »

Alors, le roi répondit : « Veux-tu te soumettre au jugement de mes sages ? »

18. Voir *valkyries**.

19. Gestumblindi signifie littéralement « Hôte aveugle » : il s'agit d'une apparition d'Óðinn, qui est borgne.

Il dit : « N'y a-t-il pas d'autre moyen de se racheter ? »

Le roi dit : « Il y en aurait un autre, si tu te sentais capable de proposer des énigmes. »

Gestumblindi dit : « J'en suis peu capable, mais cependant l'autre choix peut paraître dur.

— Préfères-tu, dit le roi, te soumettre au jugement de sages ?

— Je choisis, dit-il, de proposer des énigmes.

— C'est juste, et bien venu », dit le roi.

Alors, Gestumblindi dit :

43. Je voudrais avoir
ce que j'avais hier,
sais-tu ce que c'était :
embarrasse l'esprit,
retient les paroles
et précipite les paroles.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

Le roi dit : « Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. Qu'on lui apporte de la bonne bière. Cela blesse l'esprit de beaucoup, et beaucoup sont bavards quand ils sont pris de bière, mais à quelques-uns, la langue s'embrouille, en sorte qu'ils ne peuvent proférer une parole. »

Alors, Gestumblindi dit :

44. Je partis de chez moi,
de chez moi je fis un voyage,
j'ai vu la route des routes :
route au-dessus
et route au-dessous
et route dans toutes les directions.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. Tu es passé sur un pont au-dessus de la rivière. Il y avait le cours de la rivière en dessous de toi, et les oiseaux volaient au-dessus de ta tête et de part et d'autre près de toi, et c'étaient là leurs routes. »

Alors, Gestumblindi dit :

45. Quelle est cette boisson

que je bus hier ?
Ce n'était eau ni vin,
non plus que bonne bière,
et nourriture pas davantage,
et je suis parti désaltéré.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. Tu t'es étendu à l'ombre quand la rosée tombait sur l'herbe et elle a rafraîchi tes lèvres et tu as ainsi apaisé ta soif. »

Alors, Gestumblindi dit :

46. Quel est celui-ci, le résonnant,
qui va par des chemins difficiles
et les a déjà parcourus ?
Il embrasse très fort,
celui qui a deux bouches
et ne marche que sur de l'or.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. C'est le marteau que l'on emploie en orfèvrerie. Il crie haut et fort quand il frappe la dure enclume et c'est là son chemin. »

Alors Gestumblindi dit :

47. Quelle merveille est-ce là
que je vis au-dehors
devant les portes de Dellingr[20] ?
Deux sans vie,
sans souffle,
rôtissaient une épée.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

20. Nous trouvons exactement la même formulation à la strophe 160 des *Hávamál*, dans l'*Edda poétique*. Un autre poème extrait du même ouvrage, les *Vafþrúdnísmál*, strophe 25, donne Dellingr pour le père de Dagr, le Jour. On pourrait donc comprendre « devant les portes de Dellingr » comme : « à l'aube ».

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. Ce sont les soufflets du forgeron ; ils sont sans souffle, à moins qu'on les actionne, et ils sont morts comme tous les autres instruments de la forge, mais grâce à eux, on peut forger une épée aussi bien qu'autre chose. »

Alors Gestumblindi dit :

48. Quelle merveille est-ce là
que je vis au-dehors
devant les portes de Dellingr ?
Il a huit pieds
et quatre yeux
mais, plus haut, n'a ni genou ni ventre.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« C'est une araignée. »

Alors Gestumblindi dit :

49. Quelle merveille est-ce là
que je vis au-dehors
devant les portes de Dellingr ?
Il pointe la tête
droit vers les enfers,
mais tourne les pieds vers le soleil.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. C'est un oignon. Sa tête est enfoncée dans la terre, mais il pousse des rameaux quand il grandit. »

Alors Gestumblindi dit :

50. Quelle merveille est-ce là
que je vis au-dehors
devant les portes de Dellingr ?
Plus dur que la corne,
plus noir que le corbeau,
plus blanc que la membrane intérieure de l'œuf,
plus droit que le bâton.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

Heiðrekr dit : « Voici que les énigmes deviennent banales, Gestumblindi, qu'est-il besoin de s'occuper plus longtemps de cela ? C'est de l'obsidienne et un rayon de soleil brille dessus. »
Alors, Gestumblindi dit :

51. Deux femmes
aux blonds cheveux,
deux servantes portaient
de la bière au garde-manger.
Les récipients n'étaient pas façonnés à la main
ni martelés.
Pourtant, hors de l'île,
tout droit érigé se tenait
celui qui les fit.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. Ce sont deux cygnes femelles qui vont à leur nid et pondent des œufs ; la coquille des œufs n'est ni faite par les mains ni façonnée par le marteau, et le cygne dont elles ont conçu ces œufs se tient droit au large de l'île. »
Alors, Gestumblindi dit :

52. Quelles sont ces femmes
sur la puissante montagne,
femme qui conçoit par femme
jusqu'à ce qu'un fils soit engendré,
et elles n'ont point de mari.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. Ce sont deux angéliques, et une jeune tige d'angélique entre elles. »
Alors, Gestumblindi dit :

53. Je vis venir
un habitant de la terre,
serpent sur un cadavre assis ;
l'aveugle chevauchait l'aveugle
jusqu'à la mer,

mais le coursier était sans souffle.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. Tu as trouvé un cheval mort sur un glàçon flottant, et un serpent mort sur le cheval, et le tout dérivait le long de la rivière. »

Alors, Gestumblindi dit :

54. Qui sont ces sujets
qui se rendent au þing
tous ensemble en paix ?
Ils envoient leurs gens
à travers le pays
pour habiter leurs demeures.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. Ce sont Ítrekr et Andaðr, quand ils sont assis à jouer aux tables[21].

Alors, Gestumblindi dit :

55. Qui sont ces femmes
qui, sans armes,
tuent leur seigneur ?
Les plus brunes protègent,
bon an, mal an,
et les belles vont.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. C'est le jeu de *hneftafl* ; les plus noires protègent le *hnefi* et les blanches vont. »

Alors, Gestumblindi dit :

21. Voir *hneftafl**. Les pièces qui attaquent ou protègent le *hnef* sont soit noires soit blanches (« brunes » et « belles »). Ítrekr pourrait être l'un des noms d'Óðinn, tout comme Gestumblindi. Andaðr ou Önduðr désigne plusieurs fois dans nos textes un géant. La rivalité entre Ítrekr et Andaðr renverrait donc à celle, actuelle, entre Heiðrekr et Gestumblindi.

56. Qui est celui-là, l'unique,
qui dort dans le creux de l'âtre
et n'est fait que d'une seule pierre ?
Ardent de briller,
il n'a père ni mère,
c'est là qu'il doit passer sa vie.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« C'est le feu caché dans l'âtre et que l'on tire du silex. »

Alors, Gestumblindi dit :

57. Quel est celui-là, le grand,
qui passe au-dessus de la terre,
enveloppe lac et forêt,
il craint la tempête,
mais les hommes, point,
et cherche querelle au soleil.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. C'est le brouillard ; il passe au-dessus de la terre de sorte qu'on ne voit rien à cause de lui, même pas le soleil, mais il se dissipe dès que le vent se lève. »

Alors, Gestumblindi dit :

58. Quelle est cette bête
qui pille le bien des hommes,
et est cerclée de fer ?
Huit cornes elle a,
mais de tête, point,
et court tant qu'elle peut.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« C'est le *húnn au hnettafl*[22]. »

22. Edward Oswald Gabriel Turville-Petre suggère dans sa traduction anglaise de la saga (introduction de C. J. R. Tolkien, University College London, Londres, 1956) une explication aussi ingénieuse que séduisante. On faisait sans doute avancer les pièces de *hneftafl* à l'aide d'un dé ou d'une pièce équivalente, le *húnn*. D'autres manuscrits donnent une

Alors, Gestumblindi dit :

59. Quelle est cette bête
qui protège les Danois,
dos ensanglanté,
mais défend les hommes,
affronte les lances
donne à certains la vie,
place son corps
tout contre la paume de l'homme ?
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« C'est un écu ; il est souvent ensanglanté dans la bataille et protège bien ceux qui s'entendent à le manier. »

Alors, Gestumblindi dit :

60. Qui sont ces compagnes de jeux
qui passent au-dessus de la terre
au grand étonnement de leur père ?
Blanc écu
elles portent en hiver
mais noir en été.

« Ce sont les ptarmigans[23] ; ils sont blancs en hiver mais noirs en été. »

Alors, Gestumblindi dit :

61. Qui sont ces femmes
qui vont s'affligeant
au grand étonnement de leur père ?
À bien des hommes
elles ont fait du mal,
elles passeront ainsi leur vie.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

description plus détaillée du *húnn* : « il court dès qu'on le jette », ou encore : « il est teinté à l'extérieur et pille force argent lorsque l'on mise au *tafl* ; il a huit cornes, pas de tête. » Le fait est que le vers « huit cornes elle a » pourrait être traduit aussi « huit angles elle a », ce qui conviendrait assez bien à une sorte de dé.

23. Des perdrix blanches des montagnes.

« Ce sont les filles de Hlér[24] qui s'appellent ainsi. »
Alors, Gestumblindi dit :

62. Qui sont ces filles
qui vont en grand nombre
au grand étonnement de leur père ?
Blêmes chevelures elles ont,
parées de coiffures blanches,
et ces femmes n'ont pas de maris.

« Ce sont les vagues qui s'appellent ainsi. »
Alors, Gestumblindi dit :

63. Qui sont ces veuves
qui vont en grand nombre
au grand étonnement de leur père ?
Rarement aimables elles sont
envers la troupe des hommes
et la tempête les réveille.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Ce sont les veuves d'Aegir qui s'appellent ainsi. »
Alors, Gestumblindi dit :

64. Autrefois presque adulte
était la cane tachetée,
en mal d'enfant,
assembla des poutres pour sa maison ;
la protégeaient
des dents du bœuf
cependant que la dominait
le mugissant rocher de la boisson[25].

24. Hlér est synonyme d'Aegir, le dieu de la mer, les « filles de Hlér » sont évidemment les « vagues » (cf. les Néréides). Les vagues sont aussi les « veuves d'Aegir ».

25. Encore un exemple de *kenning* : le « mugissant rocher de la boisson » est le « crâne du bœuf », sur lequel poussent les cornes qui sont les vaisseaux à boire habituels des anciens Scandinaves.

« La cane avait préparé son nid entre les maxillaires d'un crâne de bœuf, lequel était placé au-dessus. »

Alors, Gestumblindi dit :

65. Quelle est celle-là, la grande,
qui gouverne mainte chose
et pointe à demi vers les enfers ?
Protège les hommes libres
et se mesure à la terre
si elle a un ami vraiment solide ?
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. C'est une ancre, avec un bon câble ; si sa patte est dans le fond de la mer, elle tient en sécurité. »

Alors, Gestumblindi dit :

66. Qui sont ces femmes
qui s'en vont parmi les récifs
et voyagent le long du fjord ?
Dur lit, elles ont,
les femmes à la coiffe blanche
mais jouent peu par temps calme.

« Ce sont les vagues, et leur lit, ce sont les récifs et les tas de pierres, mais on les voit peu par temps calme. »

Alors Gestumblindi dit :

67. Je regardai en été
le coucher du soleil,
j'ai salué,
très heureux,
silencieux les jarls
buvaient la bière,
mais le tonneau de bière
allait geignant.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« C'étaient des porcelets qui têtaient une truie, et elle en grognait. »

Alors, Gestumblindi dit :

68. Quelle est cette merveille
que je vis au-dehors
devant les portes de Dellingr ?
Il y a dix langues,
vingt yeux,
quarante pattes.
S'avance ce monstre.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

Le roi dit alors : « Si tu es bien le Gestumblindi que je croyais, alors tu es plus savant que je ne le pensais. Mais à présent, tu nous parles de la truie dans la cour. »

Alors, le roi fit tuer la truie, et elle avait neuf porcelets, comme le disait Gestumblindi. Le roi commença à pressentir qui était cet homme.

Alors, Gestumblindi dit :

69. Quatre pendent,
quatre marchent,
deux montrent le chemin,
deux se gardent des chiens,
l'une pendille derrière,
toujours assez crottée.
Roi Heiðrekr,
réfléchis à l'énigme.

« Bonne est ton énigme, Gestumblindi, elle est devinée. C'est une vache. »

Alors Gestumblindi dit :

70. Qui sont ces deux
qui dix pieds ont,
des yeux, trois,
et une seule queue ?
Roi Heiðrekr
réfléchis à l'énigme.

« Alors, c'est qu'Óðinn chevauche Sleipnir[26]. »

26. Le cheval Sleipnir, cheval attitré d'Óðinn et fruit des amours du cheval magique du

Alors, Gestumblindi dit :

71. Dis-moi cela en dernier lieu,
si tu es le plus savant des rois :
Que dit Óðinn
à l'oreille de Baldr
avant qu'il fût placé sur le bûcher[27] ?

Le roi Heiðrekr dit : « Toi seul sais cela, créature monstrueuse. »

Et alors, Heiðrekr brandit Tyrfingr et lui assena un coup, mais Óðinn se métamorphosa en faucon et s'envola. Et le roi donna un coup dans sa direction, et lui enleva les plumes de la queue. Et voilà pourquoi le faucon, depuis, a des plumes si courtes à la queue.

Óðinn dit alors : « Parce que, roi Heiðrekr, tu m'as attaqué et voulais me tuer, alors que j'étais innocent, les plus vils esclaves te mettront à mort. »

Après quoi ils se quittèrent.

## *11. Du meurtre de Heiðrekr et des prétentions de Hlöðr à son héritage*

On dit que le roi Heiðrekr avait quelques esclaves qu'il avait fait prisonniers lors d'une expédition viking à l'ouest. Ils étaient neuf en tout. Ils étaient de grandes familles et supportaient mal leur esclavage. Une nuit, alors que le roi Heiðrekr dormait dans sa chambre à coucher, peu d'hommes auprès de lui, les esclaves saisirent des armes, allèrent à la chambre du roi et tuèrent d'abord les gardes. Puis ils attaquèrent, fracturèrent la chambre du roi et tuèrent là le roi Heiðrekr et tous ceux qui étaient à l'intérieur. Ils prirent l'épée Tyrfingr et tout l'argent qui se trouvait là, et l'emportèrent, et personne ne sut d'abord qui avait fait cela et où il fallait faire porter la vengeance.

Alors, Angantýr, fils du roi Heiðrekr, fit convoquer le þing, et à ce þing, il fut fait roi de tous les états que le roi Heiðrekr avait possédés. À ce þing, il fit serment de ne jamais s'asseoir sur le trône de son père avant de l'avoir vengé.

géant constructeur d'Ásgardr et du dieu Loki métamorphosé en jument pour la circonstance, avait huit jambes.

27. Dans l'*Edda poétique*, le poème intitulé *Vafþrúðnismál*, où Óðinn, sous un déguisement, défie semblablement en sagacité le géant Vafþrúðnir, se termine exactement par la même question (strophe 54 : « Que dit Óðinn – lui-même à l'oreille de son fils (= Baldr) – avant qu'il monte sur le bûcher ? »).

Peu après le þing, Angantýr s'en alla tout seul et se rendit en différents lieux pour chercher les assassins. Un soir, il descendit vers la mer le long de la rivière qui s'appelait Grafá. Là, il vit trois hommes dans une barque de pêche. Puis il vit qu'un homme attrapait un poisson et appelait un autre homme pour qu'il lui donnât un couteau à amorces afin de décapiter ce poisson, mais ce dernier dit qu'il ne pouvait s'en séparer.

Il dit : « Prends l'épée qui est sous le banc du timonier, et donne-la moi », et ce dernier la prit, la brandit, et coupa la tête du poisson, puis il déclama cette vísa :

72. Le brochet souffrit
devant l'embouchure de la Grafá
de ce qui tua Heiðrekr
sous les Carpathes[28].

Angantýr reconnut aussitôt Tyrfingr. Il se rendit alors dans la forêt et y demeura jusqu'à ce qu'il fît sombre. Pour les pêcheurs, ils ramèrent vers la terre, allèrent à leur tente et se couchèrent pour dormir. Vers le milieu de la nuit, Angantýr y vint, abattit sur eux la tente, tua alors les neuf esclaves et prit l'épée Tyrfingr. Ce fut la preuve qu'il avait vengé son père. Puis Angantýr rentra chez lui.

Sur ce, Angantýr fit donner un grand festin à Danparstaðir[29], dans la ville qui s'appelait Árheimar[30], pour célébrer les funérailles de son père. Voici quels étaient les rois qui, en ce temps-là, gouvernaient des états, comme il est dit ici :

73. On relate qu'autrefois Humli
gouvernait les Huns,
Gizurr, les Gètes,
Angantýr, les Gots,
Valdarr, les Danes,
Kjárr, les Valir,

28. Je traduis par Carpathes parce que le mot, dans le texte, Harvaðafjöllum, a exactement la même configuration philologique que Carpathes. Mais les autres manuscrits portent d'autres formes du nom. On ne sait quelle rivière représente la Grafá.

29. Danparstaðir paraît bien signifier : les rives du Dniepr (littéralement : « les lieux du Danpr »). Les Gots s'étaient fixés dans cette région méridionale, au bord de la mer Noire. Jordanès a « Danaper » pour Dniepr (*Getica*, V).

30. Les manuscrits diffèrent pour caractériser Árheimar. Il peut s'agir, soit de la forteresse ou de la résidence d'Angantýr, soit du district où il régnait. La même ambivalence vaut pour Danparstaðir.

Alrekr le Vaillant,
la nation anglaise[31].

Hlöðr, le fils du roi Heiðrekr, fut élevé chez le roi Humli, le père de sa mère. C'était, de tous les hommes, le plus avenant de visage et le plus noble de caractère. Un ancien dicton de ce temps-là disait qu'un homme « naissait avec armes et chevaux ». La raison en était que l'on disait que les armes qui étaient fabriquées à l'époque de la naissance de cet homme, ainsi que les animaux, le bétail, bœufs et chevaux, qui naissaient alors, étaient tous associés à cet homme en honneur de sa haute naissance. C'est ce qui est dit ici de Hlöðr Heiðreksson :

74. Hlöðr naquit
dans le pays des Huns,
avec sax et épée,
cotte de mailles pendante,
heaume annelé,
glaive acéré,
coursier bien dressé,
dans la marche sacrée.

Maintenant, Hlöðr apprend la mort de son père et aussi, qu'Angantýr, son frère, avait été fait roi de tous les états que leur père avait possédés. Hlöðr, d'accord avec le roi Humli, voulut aller réclamer son patrimoine à Angantýr, son frère, d'abord par de bonnes paroles, comme il est dit ici :

75. Hlöðr chevaucha de l'est,
l'héritier de Heiðrekr.
Il arriva au domaine
où demeuraient les Gots,
à Árheimar,
pour réclamer le patrimoine.
Angantýr buvait là
au banquet funéraire de Heiðrekr.

31. Humli est nommé par Saxo Grammaticus (Humblus) mais comme roi des Danes, non des Huns ; j'ai traduit « Gautar » par « Gètes » puisque, selon *Beowulf*, tel était le nom (Geatas) de la tribu qui occupait le sud de la Suède. Kjárr paraît bien être la forme noroise de César. Les Valir sont sans doute les Gallois (Welsh) ou les Gaulois. Pour Alrekr, les sources donnent un roi tantôt danois, tantôt suédois de ce nom. La strophe que l'on vient de lire relève du genre de la *þula*, sorte de poème généalogique ou de comptine mnémotechnique qui attesterait de son antiquité.

Hlöðr arriva donc à Árheimar avec une grande armée, comme il est dit ici :

76. Tard dans la nuit
trouva l'homme au-dehors
devant la haute salle,
ensuite demanda :
« Va-t'en, l'homme,
dedans la haute salle,
prie de ma part Angantýr
de venir converser avec moi. »

L'homme alla se présenter devant la table du roi, salua bien le roi Angantýr, et dit ensuite :

77. Voici que Hlöðr est arrivé,
l'héritier de Heiðrekr,
ton frère,
le belliqueux ;
imposant est ce jeune homme
sur son cheval monté,
il veut à présent, prince,
parler avec toi.

Quand le roi entendit cela, il jeta le couteau sur la table, quitta la table, revêtit sa cotte de mailles, prit d'une main un blanc écu et, de l'autre, l'épée Tyrfingr. Alors, il se fit grand vacarme dans la halle, comme il est dit ici :

78. Tumulte dans la demeure,
se levèrent les nobles,
chacun voulut entendre
ce que dirait Hlöðr
ainsi que les réponses
que ferait Angantýr.

Alors Angantýr dit : « Sois le bienvenu, Hlöðr, frère. Entre boire avec nous, et buvons l'hydromel à la mémoire et en l'honneur de notre père d'abord, et pour notre honneur à tous. »

Hlöðr dit : « Nous sommes venus ici pour autre chose que pour nous remplir la panse. » Alors, Hlöðr chanta :

79. Je veux avoir moitié
de tout ce que posséda Heiðrekr :
d'alène et de pointe d'épée,
de vache et de veau,
de moulin vrombissant,
de serve et d'esclave
et de leurs enfants.
Du trésor indivis
je veux avoir possession.

80. La forêt, la superbe,
qu'on appelle Myrkviðr,
ce tombeau, le sacré,
qui est au pays des Gots,
cette pierre, la renommée,
qui est aux rives du Dniepr,
la moitié des armures
que posséda Heiðrekr,
terres et troupes
et bracelets clairs[32].

Alors, Angantýr dit : « Ce n'est pas par la loi que tu es venu dans ce pays, et tu veux injustement faire affaire. » Alors, Angantýr chanta :

81. Se fendra, frère,
le blanc bouclier étincelant,
et la froide lance
l'autre froissera,
maints hommes
tomberont morts sur l'herbe

32. Myrkviðr (ou Myrkiviðr) intervient souvent, notamment dans les poèmes héroïques de l'*Edda poétique* (par exemple *Atlakviða*, strophe 5). Son sens est : Sombre-Forêt. Il semble normal qu'une forêt impénétrable ait servi de frontière entre divers territoires, celui des Huns et celui des Gots par exemple. Thietmar de Merseburg appelle Miriquidui l'Erzgebirge. Le tombeau sacré doit s'appliquer à la sépulture – sacrée – des souverains Gots, voyez les tombeaux royaux de Gamla Uppsala en Suède. Pour la pierre renommée, sans entrer dans les explications complexes qu'on en a proposées, il pourrait s'agir d'une « pierre de couronnement » (pierre sacrée sur laquelle devait monter le roi nouvellement élu pour faire valoir ses droits sacrés) comme il en a existé un peu partout dans le domaine germanique, notamment en Suède (la pierre de Mora).

avant que j'abandonne
au descendant de Humli
la moitié (de mes biens)
ou que je divise
Tyrfingr en deux.

Et Angantýr chanta encore :

82. Je te baillerai
brillantes lances,
argent et trésors à foison,
le plus que tu pourrais désirer,
douze cents d'hommes je te donne,
douze cents de chevaux je te donne,
douze cents de serviteurs je te donne,
de ceux qui portent boucliers.

83. À chaque homme je fais
force cadeaux
tout autre chose
que ce qu'il pourrait avoir.
D'une fille je fais
présent à chaque homme,
j'agrafe un collier
au cou de chaque fille.

84. Tandis que tu siégeras,
je te couvrirai d'argent,
et marcheras,
je ferai ruisseler sur toi l'or
en sorte que par toutes voies
rouleront les bracelets ;
un tiers de la nation des Gots
tu gouverneras, seul.

## *12. Rassemblement des forces de Hlöðr et de Humli*

Gizurr Grýtingaliði[33], le père adoptif du roi Heiðrekr, était alors chez

33. Grýtingaliði pourrait signifier : « l'homme » ou « le guerrier des Grýtingar » (ceux

le roi Angantýr. Il était extrêmement vieux. Quand il entendit les offres d'Angantýr, il lui parut que c'était trop et il chanta :

85. Cela est acceptable
pour un enfant de serve,
un enfant de serve
quand bien même conçu par un roi.
Ce bâtard
comme un berger était assis sur une butte
tandis que le noble prince
répartissait l'héritage[34].

Hlöðr entra dans une grande colère quand il s'entendit traiter de fils de serve et de bâtard s'il acceptait l'offre de son frère, et il rebroussa immédiatement chemin avec tous ses hommes, jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans le pays des Huns, chez le roi Humli, son parent. Il lui dit qu'Angantýr, son frère, ne lui avait pas accordé partage par moitiés.

Humli apprit donc tout leur entretien. Il se courrouça fort de ce que Hlöðr, le fils de sa fille, eût été traité de fils de serve, et chanta alors :

86. Inactifs, nous resterons cet hiver
et agréablement vivrons,
boirons précieuses boissons
et deviserons,
enseignerons aux Huns
à préparer les armes de guerre,
celles que vaillamment
nous porterons en avant.

Et il chanta encore :

87. Hlöðr, nous te préparerons
une bonne armée
et hardiment

qui habitent la pierre, par opposition à ceux qui habitent la terre, Tervingi). Les Ostrogots sont souvent appelés dans les sources classiques Greuthungi (ou Grothiggoi).

34. Les bergers étaient universellement méprisés par les Germains. Ils avaient coutume de siéger sur une butte pour surveiller leurs troupeaux. Mais les rois aussi devaient monter sur une hauteur pour faire valoir leurs prérogatives. En ce cas, Gizurr insinuerait que le « bâtard » voulait singer les rois.

lèverons une escorte
d'hommes de douze ans et plus,
de chevaux de deux hivers et plus,
telle sera assemblée
l'armée des Huns.

Cet hiver-là, Humli et Hlöðr se tinrent tranquilles. Au printemps, ils rassemblèrent une armée si grande qu'il ne resta au pays des Huns nul homme en état de porter les armes. Tous les hommes capables de se battre avaient douze ans ou plus, et tous leurs chevaux, deux ans ou plus. Il y avait si grande quantité de leurs hommes qu'il fallut les compter par légions, et ils se dénombraient par milliers dans chaque phalange. On mit un chef à la tête de chaque légion, et un étendard sur chaque phalange. Il y avait cinq légions dans chaque phalange, des légions de mille cinq cent soixante hommes, et chaque bataillon comptait quatre fois quarante hommes. Il y avait trente et trois phalanges[35].

Quand cette armée fut rassemblée, elle alla par la forêt qui s'appelle Myrkviðr et qui sépare le pays des Huns de celui des Gots. Et quand ils sortirent de la forêt, il y eut de grandes régions habitées et des plaines plates, et dans la plaine se dressait une magnifique forteresse. Là, commandaient Hervör, la sœur du roi Angantýr, et Ormarr, le père adoptif de celle-ci. Ils étaient placés là pour défendre le pays contre l'armée des Huns, et ils y disposaient d'une grande troupe.

## *13. Mort de Hervör et rassemblement des forces d'Angantýr*

Un matin, au lever du soleil, Hervör se trouvait dans une tour de guet au-dessus des portes de la citadelle. Elle vit, au sud, vers la forêt, un immense nuage de poussière soulevé par des chevaux au galop, et tel que pendant longtemps, le soleil en fut offusqué. Ensuite, sous ce nuage de poussière, ce fut comme si elle ne regardait que de l'or. Elle vit briller de beaux boucliers ciselés d'or, des heaumes dorés et de blanches cottes de mailles. Elle vit alors que c'était l'armée des Huns, une grande multitude.

Hervör descend en hâte, appelle le trompette et lui ordonne de sonner le rassemblement. Puis Hervör dit : « Prenez vos armes et préparez-vous

35. À défaut de mieux, j'ai rendu par phalanges et légions les termes *þúsund* (proprement « mille ») et *hundrað** (proprement « cent ») qui ne sont évidemment pas pris ici dans leurs sens littéral. On notera que la prose est en complet désaccord avec la dernière strophe du chapitre 13.

pour la bataille, et toi, Ormarr, chevauche au-devant des Huns, et offre-leur bataille devant le portail sud de la forteresse. »

Ormarr chanta :

88. En vérité chevaucherai
et bouclier porterai ;
bataille à livrer
pour la nation des Gots.

Alors Ormarr sortit de la forteresse et chevaucha au-devant de la horde. Très haut il cria, et demanda d'aller vers la forteresse – « et dehors, devant le portail sud de la forteresse, dans la plaine, je vous offre de livrer bataille ; que ceux qui arriveront les premiers attendent les autres. »

Ormarr retourna à la forteresse, Hervör était prête avec toute l'armée. Ils chevauchent hors de la forteresse et se portent au-devant des Huns. Commence là rude bataille. Mais, les Huns ayant une troupe beaucoup plus nombreuse, les pertes furent plus élevées dans les rangs de Hervör, et, à la fin, Hervör périt, et un grand nombre autour d'elle. Quand Ormarr vit sa mort, il s'enfuit, ainsi que tous ceux qui avaient pu en réchapper. Ormarr chevaucha jour et nuit, tant qu'il put, pour aller trouver le roi Angantýr à Árheimar. Les Huns se mettent maintenant à dévaster le pays de fond en comble, et à incendier.

Quand Ormarr parvint devant le roi Angantýr, il chanta :

89. Du sud je suis venu
pour dire cette nouvelle :
brûlées, toute la forêt
et la lande de Myrkviðr,
aspergée du sang des hommes
toute la nation des Gots.

Et il chanta encore :

90. Je sais une fille de Heiðrekr,
ta sœur,
(par le tranchant de l'épée)
jusqu'au sol courbée.
Les Huns l'ont
abattue
avec beaucoup d'autres
de vos sujets.

91. Elle prenait plus de liesse à la bataille
qu'aux propos d'un prétendant
ou qu'à siéger sur le banc
à la fête des fiançailles.

Quand le roi Angantýr entendit cela, sa face se tordit de douleur ; il fut lent à prendre la parole. Enfin, il dit :

92. Point ne fus fraternellement traitée,
Ô sœur glorieuse.

Puis il regarda sa garde, il n'y avait pas beaucoup de monde avec lui. Alors, il chanta :

93. Très nombreux nous étions
quand nous buvions l'hydromel.
Maintenant que devrions être légion,
bien peu nous sommes.

94. Je ne vois pas homme
dans ma troupe qui,
même si je le lui demandais
ou le payais en anneaux d'or,
enfourcherait son cheval
et porterait le bouclier
pour se porter à l'attaque
de l'armée des Huns.

Gizurr le vieux dit :

95. Je n'exigerai pas de toi un seul liard
ni une seule pièce d'or sonnant.
Pourtant je chevaucherai
et porterai le bouclier
pour bâiller au peuple des Huns
le bâton de bataille.

La loi du roi Heiðrekr était que, si une armée entrait dans son pays, le roi de ce pays devait fixer l'emplacement de la bataille qu'il offrait à l'ennemi et le délimiter par des rameaux de noisetier. Et alors, les envahisseurs

ne devaient pas piller avant que ne fût décidée l'issue de la bataille. Gizurr endossa son armure avec de bonnes armes de guerre et sauta sur son cheval comme s'il était jeune. Puis il dit au roi :

96. En quel lieu convoquerai-je
les Huns à la bataille ?

Angantýr chanta :

97. Convoque-les à Dylgja
et à Dúnheiðr
et dans toutes les montagnes Jassarfjöll ;
là, souvent, les Gots
livrèrent bataille
et, renommés, remportèrent
belle victoire[36].

Gizurr chevaucha donc jusqu'à ce qu'il arrivât à la horde des Huns. Il ne s'aventura pas plus près qu'à portée de voix. Alors, il clama à gorge déployée et chanta :

98. Panique dans vos rangs,
condamnation à mort à votre chef,
l'étendard du combat est levé contre vous,
courroux d'Óðinn sur vous.

Et encore :

99. Je vous convoque à Dylgja
à la bataille,
et à Dúnheiðr,
au pied des Jassarfjöll ;
puissent vos cadavres

36. Dylgja peut fort bien ne pas être un nom de lieu, et signifier tout simplement « bataille ». Le sens serait alors : « Convoque-les à la bataille... » Pour Dúnheiðr, s'il est tentant d'en faire « la lande du Danube » ou « la plaine du Danube », ce qui serait assez conforme aux autres indications topographiques fournies par le texte ; l'hypothèse n'est pas à écarter d'une traduction « plaine de Düna » ou « lande de Düna » où Düna reste inconnu. Quant aux Jassarfjöll, Christopher Tolkien propose (*The Saga of King Heidrek the Wise*, Londres, 1960) de voir là les Gesenke, dans la Moravie du nord, slavon Jesenik (qui signifie « montagne du frêne »).

couvrir chaque rocher,
et que, par le javelot que je lance,
Óðinn en décide comme je le prescris[37].

Quand Hlöðr eut entendu les paroles de Gizurr, il chanta :

100. Emparez-vous de Gizurr
Grýtingaliði,
l'homme d'Angantýr
venu d'Árheimar.

Le roi Humli dit :

101. Point ne devons
blesser le messager,
lui qui s'en est venu
tout seul.

Gizurr dit : « Les Huns ne nous font pas peur, non plus que vos arcs renforcés de corne. »

Alors, Gizurr creva son cheval à coups d'éperons, pour aller trouver le roi Angantýr, il se présenta devant lui et le salua bien. Angantýr lui demanda s'il avait rencontré les rois (des Huns).

Gizurr dit : « Je leur ai parlé, et je les ai convoqués à la bataille à Dúnheiðr, dans les vaux de Dylgja. »

Angantýr demanda combien de troupes avaient les Huns.

Gizurr dit : « Grande est leur horde. »

102. Il n'y a que six
phalanges d'hommes,
dans chaque phalange,
cinq légions,
dans chaque légion,
treize centaines,
dans chaque centaine,
quadruple rang de guerriers.

37. Les sagas de toutes catégories attestent que jeter une lance ou un javelot par-dessus les rangs de ses ennemis est un geste propitiatoire par lequel on les dédie à Óðinn (dont la lance est l'arme typique).

Angantýr fut donc informé de l'armée des Huns. Alors, il dépêcha des messagers dans toutes les directions et convoqua tout homme qui voulait lui porter aide et était capable de manier les armes. Il alla alors à Dúnheiðr avec son aimée, et c'était là une très grande armée. Se porta à sa rencontre l'armée des Huns, qui était deux fois plus nombreuse.

### *14. La bataille de Dúnheiðr*

Le lendemain commença la bataille ; ils se battirent tout ce jour-là et rentrèrent au soir dans leurs campements de guerre. Huit jours, ils se battirent ainsi, tant que les chefs étaient encore sains et saufs, nul ne savait le nombre des morts, nul ne savait combien il en était tombé. Mais de jour comme de nuit, de toutes les directions, arrivaient des renforts à Angantýr, et il en résulta qu'il n'avait pas moins d'hommes qu'au premier jour. La bataille, alors, redoubla de rage. Les Huns devinrent forcenés : ils voyaient maintenant quel était leur lot ; le seul espoir de vivre qu'ils conservaient était de vaincre, car il leur serait mauvais de demander quartier aux Gots. Les Gots défendaient leur liberté et leur patrie contre les Huns, c'est pour cela qu'ils tenaient ferme, s'encourageant les uns les autres. Comme le jour avançait, les Gots firent une attaque si rude que les rangs des Huns se rompirent. Et quand Angantýr vit cela, il sortit du rempart de boucliers, s'avança sur le front de l'armée ; il avait l'épée Tyrfingr à la main et pourfendait hommes et chevaux, Se rompit alors le rempart de boucliers du roi des Huns, et les frères, Angantýr et Hlöðr, échangèrent des horions. Alors tombèrent Hlöðr et le roi Humli, et la déroute se mit dans les rangs des Huns, mais les Gots les abattirent et en firent carnage si grand que les rivières en furent barrées et sortirent de leur lit, et les vallées étaient pleines de chevaux et d'hommes morts, et de sang.

Alors, le roi Angantýr alla examiner les cadavres des occis, et trouva Hlöðr, son frère. Alors, il chanta :

103. Je t'ai offert, frère,
des trésors sans limites,
biens et bijoux en quantité,
le plus que tu pouvais désirer ;
à présent tu n'as,
pour prix de la bataille,
bracelets luisants,
et de terre, point.

Et encore :

104. Malédiction sur nous, frère,
je suis devenu ton meurtrier,
à jamais on s'en souviendra,
dure est la sentence des Nornes*[38].

## *15. Des familles des rois de Danemark et de Suède*

Angantýr fut longtemps roi de Reiðgotaland. Il fut puissant et grand guerrier, et de lui sont descendues des familles de rois. Son fils fut Heiðrekr Peau de Loup, qui longtemps fut roi de Reiðgotaland ensuite. Il eut une fille qui s'appelait Hildr. Elle fut la mère de Hálfdan le Vaillant, père d'Ívarr le Conquérant[39].

Ívarr le Conquérant vint avec son armée en Svíaveldi[40], comme il est dit dans les sagas royales[41], et le roi Ingjaldr le Malavisé eut peur de son armée et se brûla lui-même dans sa demeure avec toute sa garde, dans le palais qui s'appelait Raeningr. Ívarr le Conquérant soumit alors tout le Svíaveldi. Il conquit également tout le Danaveldi et la Kúrland, le Saxland et l'Eistland, et tous les états de l'est jusqu'au Garðaríki. Il gouverna aussi le Saxland occidental et conquit une partie de l'Angleterre, celle que l'on appelle Norðumbraland. Ívarr soumit tout le Danaveldi et en confia la charge au roi Valdarr auquel il donna en mariage sa fille, Alfhildr. Leurs fils furent Haraldr hilditönn[42] et Randvér, qui mourut en Angleterre. Et Valdarr mourut au Danemark. Randvér prit alors le pouvoir en Danemark et s'en fit roi. Et Haraldr hilditönn se fit donner le titre de roi en

38. Ce dernier vers revient souvent, en vers ou en prose, dans les textes en vieil islandais (par exemple *Hamðismál*, dernier vers).

39. Les deux derniers chapitres sont un ajout au conglomérat que représente déjà notre saga. Ils figurent dans le manuscrit principal retenu pour cette traduction. Les détails qui sont donnés sont en général confirmés par d'autres sources.

40. Svíaveldi, Svíaríki, Svíþjóð signifient tous : « empire », ou « état » ou « nation des Svíar », les habitants de la région centrale de la Suède. D'où *Sve-rike* qui donnera Sverige, Suède.

41. Les sagas royales en question sont celles que Snorri Sturluson rassembla, vers 1220, dans la *Heimskringla*. Renvoi est ici expressément fait à *Ynglinga Saga* (le premier des textes de cette collection) chapitres 40-41. Il est vrai qu'un autre texte, aujourd'hui perdu sinon dans sa traduction latine, la *Skjöldunga saga*, a aussi bien pu servir de source à l'auteur de notre texte.

42. Haraldr hilditönn, dont le surnom n'a pas été élucidé de façon satisfaisante (« à la Dent guerrière » ?) est en effet l'un des grands souverains, danois, du Nord.

Gautland, puis il soumit à son autorité tous les états nommés plus haut, ceux que le roi Ívarr avait possédés. Le roi Randvér épousa Ása, fille du roi Haraldr Barbe rousse, du nord de la Norvège; leur fils fut Sigurðr Bracelet[43]. Le roi Randvér mourut subitement et Sigurðr Bracelet prit la royauté en Danemark. Il se battit contre le roi Haraldr hilditönn à Brávöllr[44], dans le Gautland oriental: tombèrent là le roi Haraldr et grande quantité d'hommes avec lui. Dans les anciennes sagas, cette bataille est la plus renommée, et la plus grande tuerie, ainsi que celle qu'Angantýr et son frère se livrèrent à Dúnheiðr. Le roi Sigurðr Bracelet gouverna le Danemark jusqu'à sa mort, et, après lui, le roi Ragnarr aux Braies velues[45], son fils.

Le fils de Haraldr hilditönn s'appelait Eysteinn le Malavisé. Il prit la royauté en Suède après son père, et y gouverna jusqu'à ce que les fils du roi Ragnarr l'abattirent, comme il est dit dans la saga du roi Ragnarr. Les fils du roi Ragnarr soumirent alors à leur autorité le Svíaveldi, et, après la mort du roi Ragnarr, Björn Flanc de Fer, son fils, prit le Svíaveldi, et Sigurðr, le Danaveldi, Hvítserkr, l'Austrríki, et Ívarr Sans Os, l'Angleterre. Les fils de Björn Flanc de Fer furent Eiríkr et Refill[46]. Celui-ci fut un roi guerrier et un roi de mer, et le roi Eiríkr gouverna la Suède après son père, mais vécut peu. Alors, Eiríkr, fils de Refill, prit l'autorité. Ce fut un grand guerrier et un roi très puissant. Les fils d'Eiríkr, fils de Björn, furent Ønundr d'Uppsalir, et le roi Björn. La Suède fut de nouveau divisée entre les frères: ils prirent le pouvoir après Eiríkr, fils de Refill. Le roi Björn fonda la ville de Haugr. Il fut appelé Björn de Haugr[47]. Il y avait chez lui le scalde Bragi[48]. Le fils du roi Ønundr, qui prit le pouvoir après son père à Uppsalir, s'appelait Eiríkr[49]. Ce fut un roi puissant. Pendant

43. Sigurðr hringr est bien connu, quoiqu'il ne soit donné qu'ici pour roi du Danemark. Il semble avoir régné en Suède.

44. La bataille de Brávellir est restée célèbre dans les annales du Nord. Elle a dû avoir lieu à Bråviken, juste au nord de Norrköping, en Suède, vers le milieu du VIII[e] siècle.

45. Voir p. 177, *Saga de Ragnarr aux Braies velues* (les détails qui suivent en sont tirés).

46. Selon Saint Anschaire (cf. la *Vita Anskarii* rédigé par Rimbert), les Suédois comptaient parmi leurs dieux un de leurs rois, Eiríkr.

47. Björn de Haugr est connu d'autres sources. Il régnait en Suède autour de 830. Il y eut toutefois également un Björn ou Björn de Haugr en Norvège vers la fin du IX[e] siècle.

48. Bragi Boddason, norvégien, est le premier scalde connu, si célèbre qu'il aurait pu être divinisé en tant que dieu de la poésie (interprétation incertaine toutefois, Bragi étant aussi un des noms d'Óðinn, dieu de la poésie). Un texte islandais, *Skáldatal,* précise que Björn de Haugr aurait été le mécène de Bragi, la *Saga d'Egill fils de Grímr le Chauve* notant, pour sa part, que Bragi était au service du roi des Suédois, Björn (chapitre 49).

49. Cet Eiríkr régna effectivement en Suède et serait mort en 871 selon les annales islandaises.

son règne parvint au pouvoir en Norvège Haraldr à la Belle Chevelure[50], qui, premier de son lignage, devint seul chef en Norvège. Le fils du roi Eiríkr d'Uppsalir s'appelait Björn. Il prit le pouvoir après son père et gouverna longtemps. Les fils de Björn furent Eiríkr le Victorieux et Ólafr[51] ; ils succédèrent à leur père. Óláfr fut le père de Styrbjörn le Fort[52]. Pendant leur règne mourut le roi Haraldr à la Belle Chevelure. Styrbjörn se battit contre le roi Eiríkr, son oncle, à Fyrisvellir et y trouva la mort. Ensuite, Eiríkr gouverna la Suède jusqu'au jour de sa mort. Il épousa Sigríðr l'Ambitieuse[53]. Leur fils s'appela Óláfr, qui fut fait roi de Suède après le roi Eiríkr. Il était alors enfant, et les Suédois l'emmenèrent chez eux. C'est pour cela qu'ils le surnommèrent le Roi dans le Manteau[54]. Ensuite, il fut appelé Óláfr le Suédois. Il fut roi longtemps, et puissant. Premier des rois de Suède, il embrassa le christianisme, et sous son règne, la nation suédoise fut déclarée chrétienne. Le fils du roi Óláfr le Suédois s'appelait Ønundr. Il prit la royauté après son père et mourut de maladie. Sous son règne mourut le roi Óláfr le Saint à Stiklarstaðir[55]. Il y avait un deuxième fils d'Óláfr le Suédois, qui s'appelait Eymundr. Il prit le pouvoir après son frère. Sous son règne, les Suédois observèrent mal la religion chrétienne. Eymundr fut roi un court moment.

## *16. Du roi Ingi fils de Steinkell*

Il y avait en Suède un puissant homme, qui s'appelait Steinkell, de grande famille ; sa mère s'appelait Ástríðr, fille de Njáll Finnsson le

50. Haraldr à la Belle Chevelure est universellement connu. C'est lui qui unifia la Norvège sous son sceptre, tout à la fin du IXe siècle.

51. Eiríkr le Victorieux mourut vers 995.

52. Styrbjörn le Fort, personnage très célèbre et hautement légendaire est le héros d'un Dit, *Styrbjarnar Þáttr*. Il se battit contre son oncle, Eiríkr le Victorieux, à Fyrisvellir, vers 985.

53. Sigríðr l'Ambitieuse (ou la Superbe) est, elle aussi, hautement légendaire. Elle aurait divorcé d'avec Eiríkr pour rassembler divers prétendants (dont le père de saint Óláfr, Haraldr grenzki) et mettre le feu au bâtiment où ils dormaient tous. Óláfr Tryggvason, un des rois les plus populaires de Norvège, l'aurait courtisée à son tour, mais elle aurait finalement épousé Sveinn Tjuguskegg (à la Barbe fourchue) roi des Danois.

54. Il s'agit d'Óláfr Skautkonungr (Skötkonung en suédois) qui eut en effet les pires peines à amener son peuple à se convertir à la foi chrétienne. Son surnom est obscur et ne se justifie sûrement pas par l'explication qui en est proposée ici. D'autres textes disent Skotkonungr (roi des Scots, entre autres interprétations possibles).

55. Il s'agit évidemment de saint Óláfr, héros de la Saga qui porte son nom dans la *Heimskringla* de Snorri Sturluson. Il est mort, en effet, à la bataille de Stiklarstaðir, en Norvège, en août 1030.

Bigleux, du Hálogaland, et son père était Rögnvaldr le Vieux. Steinkell fut d'abord jarl en Suède, et, après la mort du roi Eymundr, les Suédois le choisirent pour roi. Alors, la royauté sortit de la dynastie des anciens rois de Suède. Steinkell fut un grand chef. Il épousa la fille du roi Eymundr. Il mourut de maladie en Suède à peu près à l'époque où le roi Haraldr tomba en Angleterre.

Il y avait un fils de Steinkell qui s'appelait Ingi. C'est lui que les Suédois prirent pour roi juste après Hákon. Ingi y fut longtemps roi, et populaire, et bon chrétien. Il mit fin en Suède aux sacrifices païens et demanda que tout le peuple adoptât la religion chrétienne, mais les Suédois avaient une foi trop grande dans les dieux païens, et ils maintinrent leurs anciennes pratiques. Le roi Ingi épousa la femme qui s'appelait Maerr. Le frère de celle-ci s'appelait Sveinn[56]. Nul ne fut aussi cher au roi Ingi que lui, et il devint l'homme le plus puissant de Suède. Les Suédois estimèrent que le roi Ingi enfreignait, pour sa part, les anciennes lois du pays, quand il trouvait à redire aux choses que Steinkell avait laissé subsister. Au cours d'un þing que les Suédois tinrent avec le roi Ingi, ils lui proposèrent de choisir entre deux choses : ou bien il préférait maintenir les anciennes lois, ou bien il renonçait à la royauté. Alors, le roi Ingi parla, et dit qu'ils ne devaient pas rejeter leur religion, puisqu'elle était vraie. Alors les Suédois poussèrent une grande clameur, lui lancèrent des pierres et le forcèrent à quitter le þing légal.

Sveinn, beau-frère du roi, était resté au þing. Il offrit aux Suédois de célébrer un sacrifice païen devant eux, s'ils lui donnaient la royauté. Ils acceptèrent tous. Sveinn fut alors pris pour roi de la nation suédoise tout entière. Alors, on amena un cheval au þing, on le dépeça, et on répartit les morceaux pour les manger, et l'arbre du sacrifice[57] fut rougi de son sang. Tous les Suédois abandonnèrent la religion chrétienne et reprirent les sacrifices. Ils chassèrent le roi Ingi, et il s'en alla en Gautland occidental. Sveinn le Sacrificateur fut roi des Suédois trois hivers.

Le roi Ingi s'en alla avec sa garde et quelques suivants : il avait une petite armée. Il chevaucha vers l'est, en Småland, puis en Gautland oriental, enfin en Suède. Il chevaucha jour et nuit, et arriva à l'improviste chez Sveinn, tôt le matin. Alors, on garda les issues de la maison, on y mit le

56. Sveinn est surnommé Blót-Sveinn, Sveinn le Sacrificateur. Le fait est que le paganisme refleurit en Suède à la fin du XIe et au début du XIIe siècle.

57. Cet arbre du sacrifice est certainement l'arbre sacré décrit par Adam de Brême (*Gesta Hammaburgensis*..., scolie 138) qui évoque le grand arbre Yggdrasill cher à la mythologie scandinave. Voyez *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves*. Les pratiques décrites ici paraissent recevables, le cheval ayant joui d'un culte particulier dans le Nord païen.

feu, et l'on brûla toute la troupe qui était à l'intérieur. Il y avait là un homme qui gérait les terres du roi, qui s'appelait Þjófr ; il brûla à l'intérieur ; il avait autrefois accompagné Sveinn. Sveinn le Sacrificateur fit une sortie et fut aussitôt massacré. Ingi prit ainsi le pouvoir sur les Suédois, reforma encore une fois la chrétienté, gouverna le pays jusqu'au jour de sa mort, et mourut de maladie.

Il y avait un fils du roi Steinkell qui s'appelait Hallsteinn, frère du roi Ingi, qui fut roi avec Ingi, son frère. Les fils de Hallsteinn furent Philippus et Ingi, qui prit le pouvoir après le roi Ingi le Vieux. Philippus épousa Ingigerðr, fille du roi Haraldr Sigurðarson. Il fut roi un court moment.

# SAGA DE RAGNARR AUX BRAIES VELUES

*Ragnars saga loðbrókar*

# DIT DES FILS DE RAGNARR

*Þáttr af Ragnars sonum*

# CHANT DE KRÁKA

*Krákumál*

*Jean Renaud, qui nous propose ces trois textes, a eu raison de ne pas les séparer puisqu'en somme, ils traitent des mêmes personnages ; même s'ils sont d'âges et de tonalités bien différents.*

*La saga, qui date du* XIII^e^ *siècle, met en scène le personnage bien connu (surnommé ainsi parce que, sans doute, il portait des braies taillées dans la peau d'un animal velu) qui a longtemps passé pour le type même du viking irrésistible, du barbare sanguinaire et du héros féroce. Ce pourrait être ce Ragnarr qui serait venu mettre le siège devant Paris en 845 – sans succès – et qui aurait défrayé la chronique de l'Angleterre du Sud avant d'être fait prisonnier par le roi anglo-saxon Ella et précipité dans une fosse aux serpents où il est mort non sans, toutefois, avoir eu le temps de déclamer un poème scaldique de vingt-neuf strophes (dans une des versions connues de ce texte). La légende raccorde Ragnarr à Sigurðr et Brynhildr* (Völsunga saga) *et en fait le héros de toutes sortes de prouesses qui nourriront d'abondance notre mythe viking. Que ce personnage ait été très connu, cela nous est prouvé par le simple fait que le plus ancien scalde (poète) scandinave connu, le Norvégien Bragi Boddason (*IX^e^ *siècle) a composé un poème, la* Ragnarsdrápa, *où il décrit amoureusement un bouclier historié que lui aurait donné Ragnarr. Et dans le présent recueil même, la* Saga de Bósi et Herrauðr *qui est consignée ici en annexe donne pour épouse à notre héros une fille de Herrauðr ! Il se pourrait toutefois, comme le démontre Jean Renaud dans son édition de la saga, que Ragnarr et Loðbrók soient les noms de deux personnages différents. L'un et l'autre, ou Ragnarr tout seul, ont été extrêmement connus de tout notre Moyen Âge, au point de passer pour le prototype du Viking avec majuscule. Pour citer Jean Renaud : « Il est évident qu'il continue de hanter notre imagination, qu'il continue de nous faire rêver : car sa personnalité légendaire est liée au "romantisme" de toujours, celui où le courage, l'insouciance et l'amour de la liberté demeurent la principale tonalité. » Car la lecture de sa saga va convaincre de la diversité de ses exploits. On remarquera tout de même qu'il aura été défait – s'il a bien existé ! – sur tous les théâtres où il s'est engagé !*

*Le dit de ses fils remonte à la fin du* XIII^e^ *siècle. Il est plus littéraire qu'historique et les spécialistes ont démontré qu'il aura subi toutes sortes d'influences cléricales, tout en ferraillant sur la nature et le sens des surnoms de ces personnages. Dont nous ne sommes pas sûrs qu'ils aient existé, en tout cas de la façon que le veut le dit, mais qui ont visiblement été mis en place pour alimenter le mythe viking dont je viens de parler. L'auteur s'est appliqué à raccorder son récit à diverses traditions ou bien mythologiques ou bien historiques : nous ne l'avons donné que parce qu'il complète la saga de Ragnarr.*

*En revanche, les* Krákumál *(qui existent sous plusieurs formes tantôt de 29 tantôt de 21 strophes) sont un des morceaux poétiques les plus connus et célèbres qu'ait composés le Nord ancien. Ils ont pu voir le jour au* XII^e^ *siècle dans les Orcades. Ils reprennent les éléments qui figurent dans la saga et le dit que l'on va lire. Ce poème*

*scaldique de très belle facture est censé avoir été déclamé par Ragnarr loðbrók dans la fosse aux serpents où il va mourir. Il évoque donc, avant sa fin, ses prouesses et ses batailles! Chacune des strophes commence de la même façon par* Hjuggum vér með hjörvi, *« nous avons frappé avec l'épée », ce qui confère au poème un ton incantatoire de premier ordre. Surtout, le dernier vers est* hlæjandi skal ég deyja, *« en riant je mourrai », et l'on peut bien dire qu'il n'est pas de formulation noroise qui ait connu plus de succès. Et déchaîné plus d'absurdités, notamment sur le plan du stoïcisme prétendu ou du mépris de la mort qu'auraient été censés professer les vikings! Rien n'est plus faux, bien entendu. En fait, il semble bien que le poète ait voulu signifier que Ragnarr sait qu'il va entrer dans la* Valhöll* *et que c'est cela qui le fait rire. Sous toutes réserves! Ce qui, en revanche, ne fait aucun doute, c'est la valeur comme magnétique que vaudra à l'âge romantique le premier vers de chaque strophe : on se rappelle que Chateaubriand a fait une fortune au « bardit des Francs » (dans* Les Martyrs*) à « Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée », et s'il faut l'en croire, c'est ce même passage qui déterminera la vocation historique de Théophile Gautier!*

*Les trois textes, traduits par Jean Renaud, ont été publiés en un seul volume par les éditions Anacharsis, Toulouse, 2005.*

# Saga de Ragnarr aux Braies velues

## *1. Heimir et Áslaug*

Quand Heimir des Hlymdalir apprit la mort de Sigurðr et de Brynhildr[1], Áslaug[2], leur fille que Heimir élevait, avait trois ans. Il savait désormais qu'on allait rechercher la fillette et sa famille pour les tuer. La perte de Brynhildr, sa fille adoptive, lui causa tant de peine qu'il ne fit plus cas de sa puissance et de ses richesses. Voyant qu'il ne pourrait cacher l'enfant en ces lieux, il fit faire une harpe si grande qu'il put y mettre la petite Áslaug[3] et quantité de joyaux d'or et d'argent, puis il se mit en route et finit par arriver ici dans le Nord.

Sa harpe était réalisée avec une telle ingéniosité qu'il pouvait en démonter et remonter le cadre, et il avait l'habitude, les jours où il se trouvait près d'un ruisseau, loin de toute habitation, d'ouvrir l'instrument et de laver la fillette. Et il avait un oignon qu'il lui donnait à manger. Car la propriété de cet oignon était qu'on pouvait en vivre longtemps, même sans autre nourriture. Si l'enfant pleurait, il pinçait les cordes de la harpe et elle se taisait, car il était versé dans tous les arts connus à cette époque-là. Il avait également mis avec elle dans la harpe de précieux vêtements et beaucoup d'or.

Il voyagea ainsi jusqu'à ce qu'il arrive en Norvège et atteigne une petite ferme, à Spangareiðr[4], où vivait un homme du nom de Áki, dont la femme s'appelait Gríma. Personne d'autre n'habitait là. Ce jour-là l'homme était parti en forêt, mais la femme était chez elle. Elle salua Heimir et lui demanda qui il était. Il répondit qu'il était un pauvre vagabond et la pria de l'héberger. Elle dit que ce n'était pas le nombre de gens qui

1. Dans le manuscrit où est conservée la version la plus complète de la saga, elle vient à la suite de la *Völsunga saga (Saga des Völsungar)* dont Sigurðr est le héros (ci-dessus, p. 31).

2. Áslaug est née de la rencontre amoureuse de Brynhildr et Sigurðr sur le Hindarfjall.

3. Cet épisode rappelle celui de la *Bósa saga*, où Bósi, qui se fait passer pour un autre, soustrait la princesse Hleiðr à un mariage forcé en la cachant à l'intérieur de sa harpe, « si grande qu'un homme aurait pu s'y tenir debout » (voir plus bas p. 1085).

4. Spangareiðr ou Spangarheiðr : il s'agit de Spangareid, tout au sud de la Norvège, non loin de l'actuelle ville de Mandal.

passaient par là qui l'empêcherait de l'accueillir s'il avait besoin d'un gîte. Et dans la soirée, Heimir déclara qu'il apprécierait une bonne flambée, avant qu'on lui montre l'endroit où il allait dormir.

Lorsque la femme eut ranimé le feu, il posa la harpe sur un banc à côté de lui. La femme était très bavarde et lorgnait souvent vers la harpe, car les franges d'un habit précieux en dépassaient. Et tandis qu'il se réchauffait devant le feu, elle aperçut un bel anneau d'or sous ses haillons, car il était misérablement vêtu. Après s'être réchauffé à sa guise, il prit son repas du soir, puis il la pria de lui indiquer où il allait passer la nuit. La femme lui expliqua qu'il serait mieux en dehors de la maison – « car mon mari et moi bavardons souvent quand il rentre ».

Il la laissa libre d'en décider et ils sortirent l'un après l'autre. Il prit la harpe et l'emporta. La femme le conduisit jusque dans une grange à orge et lui dit de s'y installer à son aise, affirmant qu'elle ne doutait pas qu'il dorme du sommeil du juste. Puis elle repartit vaquer à ses occupations et il se coucha.

Le mari s'en revint alors qu'il était déjà tard. Or la femme n'avait pas fait grand-chose à la maison. Il était fatigué en rentrant, et de mauvaise humeur parce qu'elle n'avait pas accompli les tâches qui lui incombaient. Il déclara qu'ils n'avaient pas autant de chance l'un que l'autre, puisque lui, il travaillait tous les jours plus qu'il n'en pouvait, mais qu'elle ne faisait même pas le strict nécessaire.

« Ne te fâche pas, mon ami ! dit-elle, car il se peut qu'en un rien de temps tu n'obtiennes de quoi faire le bonheur de toute notre vie.

— Comment cela ? » demanda-t-il.

Elle répondit : « Un homme est venu demander l'hospitalité, et je crois qu'il transporte de très grandes richesses. Il est d'un âge avancé et bien fatigué, mais il a sûrement occupé un rang élevé jadis. Et je ne crois pas avoir jamais vu son pareil, même s'il a l'air d'être harassé et d'avoir grand besoin de sommeil. »

L'homme dit alors : « Il ne me semble pas raisonnable de trahir les rares personnes qui viennent ici. »

Elle répondit : « Tu garderas longtemps ta misérable condition puisque tu te fais une montagne de tout. Mais il faut que tu choisisses : ou bien tu le tues, ou bien je l'épouse et alors nous te chasserons. Et je pourrais bien te dire les propos qu'il m'a tenus ce soir, mais tu n'as sûrement pas envie de les entendre. Il m'a parlé avec tendresse, et j'ai bien l'intention de le prendre pour époux et de te chasser ou de te tuer, si tu refuses de faire ce que je veux. »

On raconte qu'il était entièrement dominé par sa femme, et elle le poussa jusqu'à ce qu'il cède à ses exigences. Il prit sa hache et l'aiguisa

bien. Et quand il fut prêt, sa femme l'emmena là où Heimir était couché. Ils entendirent de gros ronflements.

La femme dit à son mari de frapper de toutes ses forces – « et puis sauve-toi vite, car tu ne résisterais pas à ce qu'il pourrait faire ou crier si jamais il t'empoignait ! »

Elle s'empara de la harpe et s'enfuit. L'homme s'approcha de l'endroit où Heimir dormait. Il lui asséna un grand coup et la plaie fut profonde, puis il lâcha la hache et partit à toutes jambes. Heimir fut réveillé par la douleur de cette blessure mortelle, et l'on raconte que dans son agonie il fit un tel vacarme que les piliers se rompirent, que le bâtiment s'écroula et que la terre trembla violemment. C'est ainsi qu'il mourut.

L'homme rejoignit sa femme et lui apprit qu'il l'avait tué – « et pourtant un moment je me suis demandé ce qui allait se passer, car il était d'une force extraordinaire, mais maintenant je suppose qu'il a rejoint le royaume des morts ».

La femme dit qu'elle le remerciait pour sa prouesse – « et je crois que nous sommes riches désormais ; nous allons voir si j'ai dit vrai ».

Ils activèrent le feu, puis la femme prit la harpe et voulut l'ouvrir. Mais elle n'eut pas d'autre choix que de la casser, car elle était incapable d'y parvenir. Quand elle eut ouvert la harpe, elle aperçut une fillette comme elle n'en avait jamais vu auparavant. Et il y avait aussi un vrai trésor.

L'homme dit alors : « Voilà qui arrive bien souvent, il n'est pas bon de trahir celui qui vous fait confiance. Il me semble que la chance ne nous sourit pas. »

La femme répondit : « Les choses ne se passent pas comme je l'avais prévu, mais nous n'avons pas à nous en vouloir. »

Alors elle demanda à l'enfant de quelle famille elle était. Mais la fillette ne répondit pas, comme si elle n'avait pas appris à parler.

« Je t'avais prévenue, s'écria l'homme. Notre affaire tourne mal. Nous avons commis une grande faute. Qu'allons-nous faire de cette enfant ?

— C'est simple, dit-elle. Nous l'appellerons Kráka comme ma mère. »

L'homme reprit : « Mais qu'allons-nous faire de cette enfant ? »

La femme répondit : « Je sais ce qui convient le mieux. Nous dirons que c'est notre fille et nous l'élèverons.

— Personne ne le croira, dit l'homme. Elle est beaucoup plus jolie que nous. Nous ne sommes pas beaux ni l'un ni l'autre, et on trouvera invraisemblable que nous ayons une telle fille, vu notre laideur à tous les deux. »

Alors la femme déclara : « Tu n'en sais rien. J'ai peut-être un bon moyen pour que cela paraisse plausible. Je vais lui raser le crâne et le lui frotter avec du goudron et tout ce qui pourra empêcher les cheveux de repousser. Elle portera une capuche qui lui cache la figure, et elle sera mal habillée. Ainsi

elle nous ressemblera. Et il se peut que les gens pensent que j'étais très belle quand j'étais jeune. On lui laissera aussi les tâches les plus pénibles. »

L'homme et la femme crurent qu'elle ne savait pas parler parce qu'elle ne leur répondait jamais. Tout fut fait tel que la femme en avait décidé, et la fillette grandit dans une extrême pauvreté.

### *2. Þóra Cerf de la Forteresse*

Il y avait en Gautland un *jarl** riche et célèbre qui s'appelait Herrauðr. Il était marié et avait une fille nommée Þóra. C'était la plus belle des femmes et la plus accomplie, elle avait tous les talents qu'il vaut mieux posséder qu'en être dépourvu. On l'avait surnommée Cerf de la Forteresse parce qu'elle dépassait en beauté toutes les autres femmes, comme le cerf les autres animaux. Le jarl aimait beaucoup sa fille. Il lui fit construire un pavillon non loin de la halle royale, et ce pavillon était entouré d'une palissade de planches. Le jarl avait pour habitude d'envoyer un cadeau à sa fille tous les jours pour la divertir, et il disait qu'il garderait toujours cette coutume.

On raconte qu'un jour il lui fit porter un très joli petit serpent. Ce serpent lui plut beaucoup, et elle le mit dans son coffre, sur une couche d'or. Peu après avoir été placé là, il grandit énormément, tout comme la quantité d'or qu'il avait sous lui. Il manqua bientôt de place dans le coffre et s'enroula autour. Et finalement il n'eut plus assez de place à l'intérieur du pavillon, et la quantité d'or s'accroissait au même rythme que lui. Il était lové autour du bâtiment, sa tête et sa queue se touchaient, c'était horrible d'avoir affaire à lui. Personne n'osait s'approcher, sauf celui qui lui apportait à manger, et il lui fallait un bœuf à chaque repas.

Le jarl trouva cela bien désolant et il fit le serment qu'il donnerait sa fille à quiconque tuerait le serpent, et l'or qu'il avait sous lui en guise de dot. La nouvelle se répandit largement dans le pays, mais personne n'osait venir affronter l'énorme bête.

### *3. Ragnarr l'emporte sur le serpent*

En ce temps-là, Sigurðr Bracelet[5] régnait sur le Danemark. C'était un roi puissant, célèbre pour la bataille qu'il avait livrée contre Haraldr Dent

5. Sigurðr Bracelet *(hringr)* est un roi semi-légendaire. Saxo Grammaticus, dans ses *Gesta Danorum*, le nomme en latin *Sywardus Ring* et en fait le petit-fils de *Gotricus* (ou *Godfridus*), autrement dit Guðfriðr.

de Guerre[6] aux Brávellir[7]. Haraldr avait péri face à lui, comme on le sait dans toute la moitié nord du monde. Sigurðr avait un fils qui s'appelait Ragnarr. Il était grand et avait fière allure, l'esprit vif, et il était généreux envers ses hommes mais dur envers ses ennemis. Dès qu'il fut en âge de le faire, il leva des troupes et réunit des navires, et il devint un si grand guerrier qu'on avait peine à trouver son pareil.

Il apprit ce que le jarl Herrauðr avait promis mais, n'y prêtant pas attention, il fit comme si de rien n'était. Il se fit faire des vêtements hors du commun, des braies et un manteau velus, et quand ils furent terminés, il les fit bouillir dans la poix. Puis il les conserva soigneusement.

Un été où il mena son armée en Gautland, il mouilla son navire dans une crique à l'écart, non loin de la demeure du jarl. Quand Ragnarr y eut passé une nuit, il se réveilla tôt le lendemain matin, se leva et enfila les vêtements dont on vient de parler. Il prit un grand épieu, quitta seul le navire et marcha jusqu'à une plage où il se roula dans le sable. Avant de se mettre en route, il ôta le clou qui fixait le fer au manche. Après quoi il s'éloigna des bateaux et partit en direction des portes de la forteresse du jarl qu'il atteignit à l'aube, alors que tout le monde dormait encore. Puis il se dirigea vers le pavillon. Dès qu'il franchit la palissade derrière laquelle était le serpent, il enfonça son épieu dans la bête et l'en retira aussitôt. Il frappa à nouveau, et ce coup-là atteignit le dos. Le serpent se tordit brusquement, si bien que le fer se détacha du manche, et son agonie fut si effroyable que tout le pavillon en trembla. Alors Ragnarr se retourna pour partir et il reçut un jet de sang entre les deux épaules, mais il n'en eut aucun mal car les vêtements qu'il avait fait faire le protégeaient. Ceux qui se trouvaient dans le pavillon furent réveillés par le vacarme et sortirent.

Þóra vit un homme imposant s'éloigner du pavillon et lui demanda comment il s'appelait et qui il cherchait. Il fit halte et déclama cette strophe :

6. On raconte que Haraldr Dent de Guerre *(hilditönn)* – Saxo l'appelle *Haraldus Hyldetan* – s'était rendu maître du Danemark et d'une grande partie de la Suède, mais que, devenu très vieux (plus de cent ans, dit-on), il confia à Sigurðr – que Saxo nomme *Ringo* – le Svealand et le Gautland (ou Götaland). Toutefois c'était bien avant l'époque de Sigurðr Bracelet, donné pour le père de Ragnarr.

7. Sigurðr *(Ringo)*, à la tête de troupes suédoises (*Svear* et *Gautar*) et norvégiennes, affronta Haraldr Dent de Guerre, à la tête des Danois, lors de la célèbre bataille des Brávellir. Sigurðr l'emporta. En réalité cette bataille, célébrée dans toutes les légendes scandinaves, pourrait avoir eu lieu dès le milieu du VIe siècle, aux environs de l'actuelle ville de Norrköping, en Suède. La *Ragnars saga*, confondant les deux Sigurðr, la situe implicitement à la fin du VIIIe siècle.

1. J'ai risqué ma vie,
femme au joli teint,
à l'âge de quinze ans
j'ai tué le poisson de l'enclos ;
j'aurais connu le malheur
d'une mort bien rapide
si je n'avais transpercé le cœur
du saumon lové de la lande[8].

Puis il s'en alla et ne lui dit rien de plus. Le fer était resté dans la blessure, mais il remportait le manche. Après avoir entendu cette strophe, elle comprit ce qu'il dit de son âge et de ses intentions. Elle commença à se demander qui ce pouvait bien être, et elle n'était pas sûre que ce soit un être humain, car sa haute stature lui paraissait davantage correspondre à celle que les monstres devaient avoir à cet âge-là. Elle rentra dans le pavillon et se rendormit.

Lorsque les gens sortirent le matin, ils découvrirent que le serpent était mort et qu'on l'avait tué avec un énorme fer de lance resté fiché dans la blessure. Le jarl l'en fit retirer et il était si gros que bien peu le trouvèrent maniable. Alors le jarl se souvint de ce qu'il avait dit au sujet de l'homme qui tuerait le serpent, mais il ne savait pas si c'était l'œuvre d'un être humain ou non. Il prit conseil auprès de ses amis et de sa fille pour savoir comment le retrouver, et il estima qu'il viendrait probablement lui-même chercher la récompense qu'il méritait.

Mais sa fille lui conseilla de convoquer le *þing** au grand complet – « et fais savoir que tous ceux qui ne veulent pas s'attirer les foudres du jarl et qui n'ont pas d'autre empêchement viennent à l'assemblée. Si jamais l'un d'eux doit reconnaître avoir tué le serpent, qu'il apporte le manche qui a tenu le fer ! »

L'idée parut bonne au jarl, qui convoqua le þing. Et quand le jour retenu arriva, le jarl et de nombreux autres chefs s'y rendirent. Toute une foule s'était réunie.

### *4. Ragnarr épouse Þóra*

On apprit dans la flotte de Ragnarr qu'un þing allait se tenir sous peu. Et Ragnarr débarqua avec presque toute son armée pour y aller. En arri-

8. Le « saumon de la lande » ainsi que le « poisson de l'enclos » sont des *kenningar** désignant le « serpent ».

vant, ils se placèrent un peu à l'écart des autres, car il vit qu'il y avait beaucoup plus d'hommes que d'habitude. Alors le jarl se leva, demanda le silence et tint un discours. Il remercia les hommes d'avoir si bien répondu à son message, puis il évoqua ce qui s'était passé. D'abord il mentionna ce qu'il avait promis à quiçonque tuerait le serpent, puis il déclara : « Maintenant le serpent est mort, et celui qui a accompli cet exploit a laissé son fer de lance dans la blessure. Si l'un d'entre vous qui êtes venus à l'assemblée a le manche qui correspond au fer, qu'il le montre pour apporter la preuve ! Je ferai alors tout ce que j'ai promis, qu'il soit de haute ou de basse extraction. »

À la fin de son discours, il fit présenter le fer de lance à chacun des hommes présents au þing, et il demanda à l'homme, quel qu'il soit, qui admettait l'exploit ou avait le manche d'épieu de se faire connaître. Ce fut fait, mais on ne trouva personne qui ait le manche.

Puis on alla à l'endroit où se tenait Ragnarr et on lui montra le fer. Il dit que l'épieu lui appartenait, et le manche et le fer s'accordèrent parfaitement. Alors nul ne douta qu'il avait tué le serpent et, du fait de cet exploit, il devint extrêmement célèbre dans tous les pays du Nord. Il demanda la main de Þóra, la fille du jarl, et son père la lui accorda. Puis on prépara une grande fête avec tout ce que le pays produisait de meilleur. Lors de cette fête Ragnarr et Þóra se marièrent.

Après les noces, Ragnarr s'en retourna dans son propre royaume et il aima beaucoup Þóra. Ils eurent deux fils : l'aîné s'appelait Eiríkr, le cadet Agnarr. Tous deux étaient grands et beaux. Ils étaient bien plus forts que la plupart des hommes de leur temps et doués dans toutes sortes de domaines.

Il se fit qu'un jour Þóra tomba malade, et cette maladie l'emporta. Ragnarr en fut très affligé et, refusant de continuer à régner, il chargea d'autres hommes de gouverner le royaume avec ses fils. Il reprit alors les mêmes occupations que jadis, lança des expéditions guerrières et, où qu'il aille, il était victorieux.

## *5. Ragnarr et Kráka*

Il arriva qu'un été il mette le cap sur la Norvège, car il avait là de nombreux parents et amis qu'il voulait revoir. Un soir il mouilla ses navires dans un petit havre tout près de la ferme de Spangareiðr, et ils y passèrent la nuit. Au matin, les cuisiniers descendirent à terre faire le pain. Ils virent qu'il y avait une ferme à proximité et se dirent qu'ils feraient mieux d'y aller. En arrivant à la petite demeure, ils trouvèrent quelqu'un à qui parler.

C'était une vieille femme, et ils lui demandèrent si c'était elle la maîtresse de maison et comment elle s'appelait.

Elle dit qu'elle était bien la maîtresse de maison – « et mon nom n'est pas courant : je m'appelle Gríma. Mais qui êtes-vous ? »

Ils répondirent qu'ils étaient au service de Ragnarr aux Braies velues et qu'ils voulaient faire du pain. « Et tu vas nous aider ! »

La femme répondit qu'elle avait les mains gourdes avec l'âge – « mais jadis, j'étais plutôt habile. Toutefois j'ai une fille qui pourra vous donner un coup de main. Elle va bientôt rentrer. Elle s'appelle Kráka. Ces derniers temps, j'ai du mal à m'en faire obéir ».

Or Kráka était sortie avec les bêtes ce matin-là, et elle aperçut beaucoup de grands navires qu'on avait tirés à terre. Alors elle se lava. Gríma le lui avait interdit, car elle ne voulait pas que les hommes remarquent sa beauté. C'était la plus belle des femmes, et ses cheveux étaient si longs qu'ils tombaient jusqu'à terre, aussi beaux que la soie la plus fine. Quand elle rentra à la maison, les cuisiniers avaient allumé du feu. Elle vit qu'il y avait là des hommes qu'elle n'avait jamais vus auparavant. Elle les dévisagea et ils en firent autant.

Puis ils demandèrent à Gríma : « C'est ta fille, cette belle demoiselle ?

— Sans mentir, dit Gríma, c'est bien ma fille.

— Vous êtes vraiment différentes, dirent-ils, vu l'allure que tu as. Jamais nous n'avons vu de jeune fille aussi belle, et elle ne te ressemble en rien, parce que tu es d'une laideur monstrueuse. »

Gríma répondit : « J'étais belle autrefois. Mais j'ai beaucoup changé. »

Ils prièrent alors Kráka de les aider. Elle demanda : « Que dois-je faire ? »

Ils dirent qu'ils voulaient lui faire pétrir le pain, et ils se chargeraient de la cuisson. Elle se mit à l'ouvrage et travaillait bien. Mais comme ils avaient les yeux rivés sur elle, ils négligèrent leur propre tâche et laissèrent brûler le pain.

Lorsqu'ils eurent terminé, ils regagnèrent les navires. Et quand ils durent distribuer la nourriture, tout le monde s'écria qu'ils n'avaient jamais aussi mal travaillé et qu'ils méritaient d'être punis. Ragnarr leur demanda alors pourquoi ils avaient cuisiné de cette façon. Ils dirent qu'ils avaient vu une femme si belle qu'ils n'avaient pas pu se concentrer sur leur travail et, selon eux, aucune femme au monde ne pouvait être plus belle qu'elle. Et comme ils insistaient sur sa beauté, Ragnarr affirma qu'elle ne pouvait pas être aussi belle que Þóra. Mais ils dirent qu'elle ne l'était pas moins.

Alors Ragnarr répliqua : « Je vais envoyer des hommes capables d'en juger. Si ce que vous dites est vrai, votre négligence sera pardonnée, mais

si cette femme est d'une manière ou d'une autre moins belle que vous le prétendez, vous serez sévèrement punis. »

Après quoi il envoya des hommes trouver la belle demoiselle, car les forts vents contraires empêchaient les bateaux de reprendre la mer ce jour-là. Et Ragnarr dit à ses envoyés : « Si la jeune fille vous paraît aussi belle qu'on nous l'a affirmé, priez-la de venir me voir ! Je la rencontrerai et je souhaite l'épouser. Mais j'exige qu'elle ne soit ni vêtue ni dévêtue, qu'elle n'ait le ventre ni plein ni vide, et qu'elle ne vienne pas seule, mais personne ne devra l'accompagner. »

Ils se rendirent jusqu'à la ferme et regardèrent Kráka attentivement. Elle leur parut si belle qu'ils furent d'avis qu'aucune autre ne l'égalait. Ils lui firent part du message de leur chef, Ragnarr, et de la façon dont elle devait s'apprêter. Kráka réfléchit aux paroles du roi et à la manière de s'y prendre. Gríma pensa que c'était impossible et que ce roi n'avait pas toute sa tête.

Kráka déclara : « S'il a dit cela, c'est que ce doit être possible. Il s'agit de comprendre ce qu'il désire. Je ne vous raccompagnerai pas aujourd'hui. Je descendrai peut-être aux bateaux demain matin. »

Ils s'en retournèrent et expliquèrent à Ragnarr qu'il se pourrait qu'elle vienne. Et elle passa la nuit à la maison.

Au petit matin, Kráka dit au paysan qu'elle s'en irait trouver Ragnarr : « Toutefois il faut que je m'habille un peu différemment. Tu as un filet pour pêcher les truites, je vais m'en envelopper et, en laissant retomber mes cheveux par-dessus, en aucun cas je ne serai nue. Je vais goûter un oignon, c'est très peu de nourriture, et pourtant on saura que j'ai mangé. Et puis ton chien va me suivre, je ne serai donc pas toute seule, mais personne ne m'accompagnera. »

Quand la vieille apprit ce qu'elle avait imaginé, elle la trouva fort douée. Et une fois prête, Kráka se mit en route et arriva aux navires. Elle était belle à voir, sa chevelure blonde brillait comme de l'or. Ragnarr l'appela et lui demanda qui elle était et qui elle cherchait. Elle répondit en déclamant une strophe :

2. Je n'ose désobéir à l'ordre
que tu m'as donné de venir,
ni au commandement du roi,
Ragnarr, de te rencontrer ;
personne ne m'accompagne,
mon corps n'est pas nu,
je suis pourtant escortée
tout en étant seule.

Il envoya des hommes au-devant d'elle pour l'amener à bord. Mais elle refusa de les suivre avant qu'on ne lui ait promis qu'elle-même et son compagnon seraient en sécurité. Puis on la fit monter sur le navire du roi. Quand elle arriva dans la cale d'avant, il lui tendit la main et le chien la lui mordit. Ses hommes accoururent, frappèrent le chien, lui passèrent la corde d'un arc autour du cou et il en mourut. Ils ne firent pas davantage cas de la promesse qu'ils lui avaient faite.

Ragnarr la fit asseoir à côté de lui sur le pont arrière et bavarda avec elle. Elle lui plut beaucoup et il se montra charmant envers elle. Il dit cette strophe :

3. Certes, elle me prendrait dans ses bras,
l'excellente et douce jeune fille,
si le gardien de la patrie lui plaisait.

Elle répondit :

4. Tu devras, roi, me laisser repartir indemne
si tu tiens à respecter le pacte,
j'ai rendu visite au souverain.

## *6. Ragnarr épouse Kráka*

Il lui déclara qu'il l'aimait bien et qu'il avait l'intention de l'emmener avec lui. Elle dit qu'il n'en était pas question. Alors il souhaita qu'elle passe la nuit à bord. Elle rétorqua qu'elle n'en ferait rien avant qu'il ne revienne du voyage qu'il avait entrepris – « et il se peut que tu aies changé d'avis d'ici là ! »

Ragnarr appela l'homme qui veillait sur ses biens, et il lui demanda d'apporter la tunique toute brodée d'or qui avait appartenu à Þóra. Puis il l'offrit à Kráka de cette manière :

5. Veux-tu accepter cette tunique
qui appartenait à Þóra,
cousue d'argent
et qui te sied si bien ?
Ses mains blanches
ont parcouru ce vêtement,
le roi a chéri cette femme-là
jusqu'à sa mort.

Kráka répondit :

6. Je n'ose accepter cette tunique
cousue d'argent, qui a
appartenu à Þóra le Cerf ;
ces habits ne me conviennent pas ;
on m'appelle Kráka[9],
car je suis vêtue de bure noire,
j'ai marché dans les cailloux
et mené les chèvres en bord de mer.

« En fait, je ne veux pas accepter cette tunique, ajouta-t-elle. Je ne veux pas m'habiller richement tant que je vis chez le paysan. Il se peut que je fasse meilleure impression si je suis mieux vêtue. Mais là je rentre à la maison. Tu pourras envoyer des hommes me chercher si tu souhaites toujours m'emmener avec toi. »

Ragnarr dit qu'il ne changerait pas d'avis, et elle repartit chez elle. La flotte fit voile comme prévu, dès que les vents furent favorables, et il tira le profit escompté de son voyage. Au retour, il mouilla dans le même havre que celui où il avait rencontré Kráka. Et le soir même il envoya des hommes la chercher et lui donner sa parole qu'il l'emmènerait avec lui pour toujours. Mais elle répondit qu'elle attendrait le matin pour partir. Kráka se leva tôt et s'approcha du lit du paysan et de sa femme. Elle leur demanda s'ils étaient réveillés. Ils dirent que oui et lui demandèrent ce qu'elle voulait.

Alors elle expliqua qu'elle allait partir et ne resterait plus chez eux. « Mais je sais que vous avez tué Heimir, mon père adoptif, et personne ne mérite plus mauvaise récompense de ma part que vous. Toutefois je ne veux pas qu'on vous fasse de mal, parce que j'ai longtemps vécu avec vous. Mais je fais le vœu que chaque jour qui passe soit pire pour vous que le précédent, et le dernier le pire de tous. Et maintenant il est temps de nous quitter. »

Elle prit le chemin des navires et elle y fut bien accueillie. Et ils eurent bon vent. Ce soir-là, quand les hommes firent leur lit, Ragnarr dit qu'il voulait que Kráka et lui couchent ensemble.

Elle dit qu'il n'en était pas question – « et je souhaite que tu fêtes tes noces avec moi quand tu seras de retour dans ton royaume. Selon moi, il y va de mon honneur et du tien, et de celui de nos héritiers si nous en avons un jour ».

9. *Kráka* signifie littéralement « corneille ».

Il lui accorda son souhait et le voyage se déroula sans encombres. Ragnarr arriva dans son pays et on prépara une grande fête en son honneur, au cours de laquelle on célébra et son retour et son mariage. Et la première nuit où ils couchèrent ensemble, Ragnarr voulut avoir des rapports avec sa femme, mais elle se déroba en disant qu'un malheur pourrait survenir par la suite si elle ne décidait pas elle-même. Ragnarr répondit qu'il n'en croyait rien, qu'un mari et sa femme ne lisaient pas l'avenir. Elle déclama :

7. Nous allons vivre séparément
ces trois nuits dans la halle,
tout en restant ensemble,
avant de sacrifier aux dieux ;
ainsi mon fils ne subira-t-il
pas de dommages,
tu es trop pressé de concevoir
celui qui naîtra sans os.

Elle eut beau dire, Ragnarr ne voulut rien entendre. Il n'en fit qu'à sa tête.

## *7. Les fils de Ragnarr*

Le temps passa. Leur union fut heureuse et ils s'aimèrent beaucoup. Kráka fut enceinte et accoucha, mettant au monde un garçon. On aspergea l'enfant d'eau[10] et on lui donna le nom d'Ívarr.

Or ce garçon était sans os, et à leur emplacement il n'avait que du cartilage. Dans son jeune âge il grandit tellement que nul ne l'égalait. C'était le plus beau des hommes et il était si doué qu'on peut douter qu'il y en ait eu de plus savants que lui. Ils eurent aussi d'autres enfants. Leur second fils s'appela Björn, le troisième Hvítserkr et le quatrième Rögnvaldr. Ce furent tous des hommes forts et courageux et, dès qu'ils le purent, ils apprirent toutes sortes de choses. Où qu'ils soient allés, Ívarr se faisait porter sur des bâtons, car il était incapable de marcher. Et c'est lui qui donnait des conseils, quoi qu'ils aient entrepris.

À cette époque-là, Eiríkr et Agnarr, les fils aînés de Ragnarr, étaient des hommes imposants qui n'avaient guère leur pareil. Ils partaient guerroyer chaque été et leurs expéditions les rendaient célèbres.

10. Voir *ausa barn vatni* *.

Un jour qu'Ívarr s'entretenait avec ses frères, Hvítserkr et Björn, il leur demanda combien de temps encore ils allaient continuer à rester à la maison sans essayer de se couvrir de gloire. Ils répondirent qu'ils suivraient ses conseils pour cela comme pour le reste.

« Alors je souhaite, dit Ívarr, que nous demandions à avoir des bateaux et de bons équipages, afin d'acquérir des richesses et le renom dans la mesure du possible. »

Et quand ils furent d'accord entre eux, ils dirent à Ragnarr qu'ils voulaient qu'il leur donne des navires et des hommes habitués à guerroyer et bien équipés. Il accéda à leurs désirs. Et quand cette armée fut prête, ils quittèrent le pays. Or où qu'ils se soient battus, ils l'emportèrent. Nombreux furent ceux qui se joignirent à eux et ils amassèrent de grands trésors. Alors Ívarr leur proposa d'aller se mesurer à plus forte résistance et de faire la preuve de leur hardiesse. Ils lui demandèrent s'il savait où il espérait les emmener.

Il mentionna une place forte qui s'appelait Hvítabær, où l'on avait coutume de faire des sacrifices – « et beaucoup ont essayé de s'en emparer, mais personne n'y est parvenu ». Ragnarr y était allé mais il avait dû faire demi-tour sans remporter de victoire[11]. « Leurs troupes sont-elles si nombreuses et si redoutables ? demandèrent-ils. Ou bien y a-t-il d'autres difficultés ? »

Ívarr répondit qu'il y avait là-bas quantité d'hommes et que c'était un centre de sacrifices important. Ils le laissèrent alors décider s'ils devaient y aller ou non. Il rétorqua qu'il aimerait s'y risquer pour voir si c'était la témérité des habitants ou leur sorcellerie qui était la plus efficace.

## *8. Les fils de Ragnarr prennent Hvítabær*

Ils lancèrent leur expédition et, après en avoir touché le but, ils s'apprêtèrent à débarquer. Il leur parut nécessaire d'assurer la garde des navires. Comme Rögnvaldr, leur plus jeune frère, n'avait pas encore l'âge, selon eux, d'affronter les dangers qu'ils escomptaient, ils le laissèrent en charge des bateaux avec quelques hommes. Avant qu'ils ne descendent à terre, Ívarr expliqua que les habitants de la forteresse

11. On apprend ici que Ragnarr a tenté de prendre la place forte de Hvítabær en vain, ce dont il n'est pas fait état dans le *Krákumál*. Dans la saga comme dans les *Gesta Danorum*, Hvítabær désigne peut-être le village de Vitaby, au sud-est de la Scanie. Mais il est possible qu'à l'origine Hvítabær renvoie au port de Northumbrie, Whitby, beaucoup plus important à l'époque viking que la localité scanienne.

possédaient deux génisses, et que tous les assaillants prenaient la fuite parce qu'ils ne supportaient pas leurs beuglements et leur magie. Et il ajouta :

« Résistez autant que vous pourrez, même si la peur s'empare de vous, car vous n'aurez aucun mal ! »

Puis ils rangèrent leur armée en ordre de bataille. Quand ils s'approchèrent de la forteresse, les habitants les remarquèrent et firent sortir les bêtes en lesquelles ils croyaient. Une fois lâchées, elles se précipitèrent vers eux en meuglant. Voyant cela, Ívarr, qu'on portait sur un bouclier, demanda un arc et on lui en tendit un. Il tira sur les horribles génisses et les abattit toutes les deux[12], et ainsi prit fin le combat que les troupes avaient le plus redouté.

À bord des navires, Rögnvaldr déclara à ses hommes qu'ils avaient bien de la chance, les autres qui, comme ses frères, pouvaient s'en donner à cœur joie. « Et s'ils m'ont demandé de rester ici, c'est assurément parce qu'ils veulent seuls en tirer gloire. Mais nous allons tous débarquer ! »

C'est ce qu'ils firent. Et lorsqu'ils rejoignirent l'armée, Rögnvaldr se lança à corps perdu dans la bataille et finit par tomber sous les coups. Mais ses frères pénétrèrent dans la forteresse et les combats reprirent de plus belle. Les habitants prirent finalement la fuite et on les poursuivit.

Lorsque tous les hommes furent de retour dans la place, Björn déclama une strophe :

8. Nous avons lancé nos cris de guerre
dans le Gnípafjörðr,
nos épées ont mieux mordu que les leurs,
je dis la vérité ;
quiconque le voulait pouvait tuer
devant Hvítabær,
les jeunes gens n'ont pas
épargné leurs épées.

Une fois dans la place, ils prirent tous les objets de valeur, brûlèrent les maisons et abattirent les remparts. Puis ils s'en retournèrent à bord de leurs navires.

12. Cet épisode des génisses provient sans doute de la même source orale que le passage un peu plus loin dans le texte, lorsque Ívarr et ses frères affronteront la vache Síbilja du roi Eysteinn.

## *9. La lignée d'Áslaug est révélée*

Un roi nommé Eysteinn régnait sur la Suède. Il était marié et avait une fille qui s'appelait Ingibjörg. C'était la plus belle des femmes et la plus séduisante. Le roi Eysteinn était puissant et avait une nombreuse suite, il était fourbe mais judicieux. Il résidait à Uppsalir[13]. C'était un grand sacrificateur et, à cette époque-là, il y avait davantage de sacrifices à Uppsalir que partout ailleurs dans les pays du Nord. Ils adoraient une certaine vache qu'ils appelaient Síbilja. On lui avait tant sacrifié que personne ne pouvait résister à son beuglement. Aussi, lorsqu'une armée ennemie approchait, le roi avait coutume de faire marcher cette vache à l'avant de ses troupes. Et elle avait un pouvoir si diabolique que les ennemis, en l'entendant, devenaient fous, au point qu'ils se battaient entre eux et ne pensaient plus à se protéger. De ce fait, la Suède n'était pas ravagée par les guerres, car on n'osait pas affronter cette force supérieure.

Bien des hommes et des chefs étaient amis du roi Eysteinn, et on raconte qu'en ce temps-là une grande amitié le liait à Ragnarr. Ils avaient pris l'habitude de s'inviter d'un été sur l'autre.

Il se fit qu'un été ce fut au tour de Ragnarr d'être invité par le roi Eysteinn. En arrivant à Uppsalir, Ragnarr et ses hommes furent reçus chaleureusement. Et tandis qu'ils festoyaient le premier soir, le roi pria sa fille de leur servir à boire, à Ragnarr et à lui. Les hommes de Ragnarr se dirent qu'il demanderait sûrement la main de la fille du roi Eysteinn s'il n'avait plus la fille du paysan. L'un d'eux le lui fit remarquer et, en définitive, la jeune femme lui fut promise, mais elle devrait rester longtemps sa fiancée.

Lorsque les festivités prirent fin, Ragnarr mit à la voile et fit une bonne traversée, et on ne dit rien de son voyage avant qu'il ne soit à une courte distance de sa forteresse, sur le chemin qui y menait à travers une forêt. Ils arrivèrent dans une clairière et Ragnarr ordonna à ses hommes de faire halte et de l'écouter. Et il demanda à tous ceux qui l'avaient accompagné en Suède de veiller à ce qu'aucun d'entre eux ne dise le moindre mot sur son intention d'épouser la fille du roi Eysteinn. La peine encourue était si sévère que quiconque parlerait n'en perdrait pas moins que la vie.

Une fois qu'il eut annoncé ce qu'il voulait, il rentra chez lui. Les hommes se réjouirent de le revoir et fêtèrent son retour. À peine Ragnarr était-il assis sur son haut siège que Kráka entra dans la halle, s'approcha de lui, s'assit sur ses genoux et lui passa les bras autour du cou en disant : « Quelles sont les nouvelles ? »

13. Aujourd'hui Gamla Uppsala.

Il répondit qu'il n'avait rien à lui appendre. Et tandis que le soir avançait, les hommes se mirent à boire, puis ils allèrent se coucher. Quand Ragnarr et Kráka se mirent au lit, elle lui redemanda quelles étaient les nouvelles, mais il répéta qu'il n'en avait pas. Alors elle voulut bavarder avec lui, mais il dit qu'il avait sommeil et que le voyage l'avait fatigué.

« Moi, je vais t'apprendre une nouvelle, dit-elle, si tu ne veux rien me dire. » Il lui demanda ce que cela pouvait être.

« Pour moi c'est une grande nouvelle, dit-elle, si on promet une femme au roi alors qu'on sait qu'il est déjà marié.

— Qui t'a dit cela ? s'écria Ragnarr.

— Tes hommes n'auront rien à craindre, car aucun d'entre eux ne m'a avertie, dit-elle. Vous avez dû voir que trois oiseaux étaient perchés sur l'arbre à côté de vous. Ce sont eux qui m'ont appris la nouvelle[14]. Je te prie d'abandonner ce projet de mariage. Il faut maintenant que je te dise que je suis fille de roi et non de paysan. Mon père était si célèbre qu'il n'avait pas son pareil, et ma mère était la plus belle et la plus sage des femmes. On se souviendra de son nom tant que le monde existera. »

Alors il lui demanda qui était son père, si elle n'était pas la fille de ce pauvre paysan de Spangareiðr. Elle répondit qu'elle était la fille de Sigurðr Meurtrier de Fáfnir et de Brynhildr, fille de Buðli[15].

« Il me paraît invraisemblable que leur fille se soit appelée Kráka et qu'elle ait grandi dans une telle misère à Spangareiðr. »

Elle répondit : « C'est une longue histoire. » Puis elle se mit à raconter que Sigurðr et Brynhildr s'étaient rencontrés sur la montagne, et qu'alors elle avait été conçue. « Et quand Brynhildr m'a mise au monde, on m'a donné un nom et je me suis appelée Áslaug. » Alors elle raconta tout ce qui s'était passé jusqu'à ce qu'ils rencontrent le paysan.

Ragnarr déclara : « Je ne crois pas un mot de cette histoire d'Áslaug que tu me racontes là. »

Elle répondit : « Tu sais que je suis enceinte, et c'est sûrement un garçon que je porte. Il aura un signe particulier, comme s'il avait un serpent lové autour de l'œil. Si c'est bien le cas, je te prie de ne pas aller en Suède quand viendra le temps d'épouser la fille du roi Eysteinn. Mais s'il n'en est rien, fais comme tu voudras ! Et je souhaite que ce garçon porte le nom de mon père, s'il a ce signe de renom à l'œil comme je le suppose. »

Puis vint le moment où elle fut prise de douleurs et accoucha. Elle mit au monde un garçon. Les servantes prirent l'enfant et le lui présentèrent.

14. Tout comme son père, Sigurðr Meurtrier de Fáfnir, Áslaug était capable de comprendre le langage des oiseaux.

15. Le roi Buðli était le père de Brynhildr et d'Atli.

Elle demanda qu'on aille le montrer à Ragnarr, et ce fut chose faite. On emporta l'enfant dans la halle et on le déposa sur les genoux de Ragnarr. Il le regarda et on lui demanda comment il s'appellerait. Il déclama une strophe :

9. Ce garçon doit s'appeler Sigurðr,
il livrera des batailles,
on dira qu'il ressemble fort à sa mère
et au père de celle-ci ;
il sera le meilleur
de la lignée d'Óðinn[16],
il a dans l'œil le serpent
que l'autre a mis à mort.

Ensuite il prit un anneau d'or qu'il portait au doigt et en fit cadeau à l'enfant. Mais quand il tendit la main qui tenait l'anneau, le petit lui tourna le dos et Ragnarr crut comprendre qu'il avait horreur de l'or. Et il déclama une strophe :

10. Les hommes sont d'avis que
le précieux petit-fils de Brynhildr
a le même regard aigu
et un cœur des plus vaillants ;
ce descendant de Buðli
dominera tous les autres
au régal du flot des blessures[17]
et, jeune, il détestera l'or.

Et il dit encore :

11. Je n'ai jamais vu de garçon,
hormis le seul Sigurðr,
ayant dans les yeux
ce mince entrelacs brun ;
il a reçu, le brave guerrier,
ce qui le rend facile à reconnaître,

16. Selon la légende que rapporte la *Völsunga saga*, Áslaug descend du dieu Óðinn puisqu'elle est la fille de Sigurðr et par conséquent l'arrière-petite-fille de Völsungr, arrière-petit-fils d'Óðinn.
17. Kenning désignant la « bataille ».

dans les yeux
la bague de la dense forêt[18].

Puis il demanda qu'on ramène l'enfant dans la pièce des femmes. Et cela mit fin à son intention d'aller en Suède. La parenté d'Áslaug fut révélée, afin que chacun sache qu'elle était la fille de Sigurðr Meurtrier de Fáfnir et de Brynhildr, fille de Buðli.

### *10. La mort d'Eiríkr et d'Agnarr et l'exhortation d'Áslaug*

Lorsque le moment prévu pour les festivités auxquelles Ragnarr était invité à Uppsalir fut passé sans qu'il ne vienne, le roi Eysteinn estima que c'était un affront envers lui et sa fille, et cela marqua la fin de l'amitié entre les deux rois. Et quand Eiríkr et Agnarr, les fils de Ragnarr, apprirent la chose, ils décidèrent d'un commun accord de rassembler autant d'hommes qu'ils pourraient et d'aller guerroyer en Suède. Ils levèrent une grande armée et apprêtèrent leurs navires, veillant tout particulièrement à leur mise à l'eau. Or le bateau d'Agnarr glissa des rondins sur lesquels on le tirait, causant la mort d'un des hommes qui se trouvaient devant. C'est ce qu'on appelait rougir les rondins. Voilà qui leur parut de mauvais augure, mais ils ne voulurent pas que cela contrecarre leur expédition.

Lorsque l'armée fut prête, ils firent voile vers la Suède et commencèrent leurs pillages dès qu'ils atteignirent le royaume d'Eysteinn. Les habitants s'en furent avertir le roi à Uppsalir qu'une armée avait débarqué dans le pays. Le roi fit aussitôt circuler la flèche de guerre dans tout son royaume et rassembla des forces si importantes que c'en était impressionnant. Il mena cette armée jusque dans une forêt, où il établit son campement. Il avait emmené la vache Síbilja[19], et on lui avait offert de nombreux sacrifices avant le départ.

Alors qu'ils étaient dans la forêt, le roi Eysteinn déclara : « J'ai appris que les fils de Ragnarr sont arrivés dans la plaine au-delà de la forêt, et je sais de source sûre que leur armée ne fait pas le tiers de la nôtre. Nous allons donc organiser l'attaque de cette façon : un tiers de nos troupes ira à leur rencontre, et ils sont si téméraires qu'ils croiront pouvoir l'emporter. Mais

18. C'est-à-dire le « serpent ».

19. Si Ívarr avait abattu sans peine les redoutables génisses de Hvítabær, Síbilja va s'avérer d'une autre trempe. Dans le *Þáttr af Ragnars sonum*, il n'est d'ailleurs pas question de cette vache, mais le roi Eysteinn est surnommé *beli*, littéralement « la Panse », sans doute en rapport avec le verbe *belja*, qui signifie précisément « beugler ».

ensuite nous lancerons contre eux toutes nos forces, et la vache ira en tête. Je ne crois pas qu'ils soient capables de résister à ses beuglements. »

Et c'est ce qu'ils firent. Dès que les frères aperçurent les troupes du roi Eysteinn, elles ne leur parurent pas supérieures en nombre aux leurs et ils ne soupçonnèrent pas qu'il y en eût davantage. Et quand l'armée tout entière sortit de la forêt, que la vache fut lâchée et se mit à courir en meuglant affreusement, le bruit était si intenable que les guerriers qui l'entendaient commencèrent à se battre entre eux, sans que les deux frères parviennent à les en empêcher. La bête furieuse tua à coups de cornes bien des hommes ce jour-là. Et en dépit de leurs prouesses guerrières, les fils de Ragnarr ne purent faire face à la fois à la magie et au nombre de l'ennemi. Ils opposèrent malgré tout une farouche résistance, se défendirent avec courage et avec gloire.

Eiríkr et Agnarr étaient en première ligne et, à maintes reprises, ils percèrent les rangs de l'armée du roi Eysteinn. Puis Agnarr périt. Voyant cela, Eiríkr mit encore plus d'ardeur à combattre, sans se soucier d'en réchapper ou non. Il finit par plier sous le nombre et être capturé.

Alors Eysteinn donna l'ordre de cesser le combat et offrit à Eiríkr une réconciliation. « En outre, dit-il, je te donnerai ma fille en mariage. »

Eiríkr déclama une strophe :

12. Je ne veux ni obtenir réparation pour mon frère
ni acheter d'épouse à ce prix-là,
ni entendre dire qu'Eysteinn
est désormais le meurtrier d'Agnarr ;
aucune mère ne me pleurera,
je mourrai élevé au-dessus des morts,
laissez-moi être transpercé
par des pointes d'épieux dressées[20] !

Après quoi il exigea que les hommes qui les avaient suivis, lui et son frère, aient la vie sauve et qu'on les laisse repartir librement. « Mais pour ma part, je souhaite qu'on rassemble un très grand nombre d'épieux et qu'on en fiche les manches en terre, puis qu'on me hisse au-dessus pour mettre fin à mes jours. »

Eysteinn répondit qu'on lui accorderait ce qu'il demandait, bien qu'il ait fait le pire des choix pour eux deux. On planta les épieux et Eiríkr déclama ceci :

20. Il s'agit en fait d'une sorte de mort rituelle, destinée à suppléer la mort au combat.

13. Je ne connais pas d'exemple
de fils de roi
mort sur une plus belle couche
pour servir de pitance au corbeau ;
l'oiseau noir arrachera bientôt
dans le sang la chair des deux frères,
et il poussera ses cris
au-dessus de tous, l'ingrat.

Puis il s'approcha des épieux. Il ôta un anneau d'or de son doigt et le lança vers des hommes qui l'avaient suivi et qu'on avait graciés. Il les pria d'aller trouver Áslaug et déclama cette strophe :

14. Portez la nouvelle là-bas,
quand ceux qui sont partis à l'Est auront péri,
et qu'Áslaug, la gracieuse dame,
reçoive mes anneaux !
Alors courageusement,
après avoir appris mon trépas,
ma belle-mère en informera
ses généreux fils.

Puis on le souleva au-dessus des épieux. Il aperçut voler un corbeau et il déclama encore :

15. L'oiseau se réjouit
au-dessus de ma tête,
il prétend se régaler de mes yeux
comme s'ils lui étaient dus ;
sache que si le corbeau
m'arrache les prunelles,
il me récompense mal
de l'avoir tant gavé.

Après quoi il mourut avec beaucoup de courage. Et ses messagers rentrèrent au pays et n'eurent de cesse de rejoindre la résidence de Ragnarr. Il était alors parti à un conseil de rois, et ses autres fils n'étaient pas revenus de leurs expéditions. Les hommes furent là trois jours avant de rencontrer Áslaug.

En approchant de son haut siège, ils la saluèrent respectueusement et elle leur rendit leur salut. Elle avait une toile de lin sur les genoux et ses

cheveux étaient défaits, car elle était sur le point de les peigner. Elle leur demanda qui ils étaient, car elle ne les avait jamais vus auparavant. Leur porte-parole déclara qu'ils avaient fait partie de la suite d'Eiríkr et d'Agnarr, les fils de Ragnarr. Alors elle déclama cette strophe :

16. Quelles nouvelles apportez-vous
de la cour royale ?
Y a-t-il des Suédois au pays
ou sont-ils partis en expédition ?
J'ai appris en revanche
que les Danois avaient quitté le Sud,
les rois ont tiré les navires,
mais je n'en sais pas plus.

Il répondit par cette autre strophe :

17. Nous devons t'apprendre,
c'est un malheur pour ton époux,
la mort des fils de Þóra,
mauvais a été leur sort ;
nous n'avons guère de nouvelles
plus récentes que celles-ci,
douloureuses, à transmettre,
l'aigle a volé au-dessus de leurs corps.

Elle demanda comment c'était arrivé. Et il répéta la strophe qu'avait dite Eiríkr en lui adressant l'anneau. Alors ils virent Áslaug verser des larmes, on aurait dit du sang et elles étaient dures comme des grêlons. Personne ne l'a jamais vue verser d'autres larmes, ni avant ni après.

Elle dit qu'elle ne pouvait rien faire pour les venger avant que soit Ragnarr, soit ses fils ne reviennent. « Mais vous les attendrez ici et je ne manquerai pas d'exhorter à la vengeance, comme s'il s'agissait de mes propres fils. »

Ils attendirent donc. Et ce furent Ívarr et ses frères qui s'en revinrent avant Ragnarr, et Áslaug ne tarda pas à aller les trouver. Sigurðr avait alors trois ans et il accompagnait sa mère. Quand elle entra dans la halle où étaient ses fils, ils l'accueillirent chaleureusement et tous s'échangèrent les nouvelles. Ils lui apprirent la mort de son fils Rögnvaldr et les circonstances dans lesquelles il avait péri. Mais elle n'en fut pas trop émue et dit :

18. Mes fils m'ont longtemps laissée sans nouvelles,
j'ai beaucoup observé le champ des mouettes[21],
cependant, ici et ailleurs
vous évitez la mendicité.
Rögnvaldr, le téméraire, a rougi son bouclier
dans le sang humain,
le plus jeune de mes fils
a été rappelé à Óðinn.

« Je ne vois pas, ajouta-t-elle, comment il aurait pu connaître encore plus de gloire de son vivant. »

Alors ils lui demandèrent quelles nouvelles elle leur apportait. Elle répondit :

« Eiríkr et Agnarr, vos frères, mes beaux-fils, sont morts, ces hommes qui pour moi ont été les plus valeureux des guerriers. Il serait impensable que vous acceptiez leur perte sans avoir le désir d'une cruelle vengeance. Voilà ce que je vous demande, et je vous aiderai par tous les moyens à ce qu'elle soit exemplaire. »

Ívarr déclara : « Il est certain que je n'irai jamais en Suède affronter le roi Eysteinn et toute la magie qu'il y a là-bas. » Elle continua de les aiguillonner, mais Ívarr, qui parlait au nom de ses frères, refusait net d'entreprendre une telle expédition. Elle déclama alors cette strophe :

19. Vous ne seriez pas restés invengés,
vous, les frères,
pas même six mois,
si vous étiez morts les premiers ;
je ne cache pas
que j'aimerais qu'ils soient encore en vie,
Eiríkr et Agnarr,
même s'ils n'étaient pas mes fils.

« Je doute, dit Ívarr, que cela serve à quoi que ce soit de déclamer strophe après strophe. Que sais-tu au fond des obstacles à surmonter ?

— Je n'en sais rien pour sûr, dit-elle, mais que peux-tu me dire de la difficulté qu'il y a ? »

Ívarr expliqua qu'on pratiquait là-bas un culte si fort que nulle part ailleurs, à sa connaissance, il n'avait son pareil. « Et ce roi est à la fois puissant et fourbe.

21. Kenning pour « la mer ».

— Quel est avant tout l'objet de ses sacrifices ? »

Il répondit : « C'est une grande vache, qui s'appelle Síbilja. Elle est d'une puissance telle que dès que les ennemis l'entendent, ils ne résistent pas. Ce n'est guère livrer bataille contre des hommes uniquement, il s'agit plutôt de faire face à la magie qu'au roi. Je ne veux y exposer ni mes troupes ni moi-même. »

Elle rétorqua : « Souviens-toi que tu ne peux te faire passer pour un homme illustre sans rien entreprendre ! »

Mais comprenant qu'elle n'avait rien à attendre d'eux, elle préféra s'en aller. Ils n'avaient pas fait grand cas de ses paroles.

Alors Sigurðr Serpent dans l'Œil déclara : « Mère, je voudrais te dire ce que je pense, même si je ne peux pas répondre pour les autres.

— Dis-moi ! » répondit-elle. Et il déclama une strophe :

20. D'ici trois jours, mère,
si tu es chagrinée,
nos équipages seront prêts
à prendre le large ;
le roi Eysteinn ne régnera plus
à Uppsalir, même s'il offre
une fortune, pourvu que nos armes
ne nous fassent pas défaut.

Quand il eut déclamé cette strophe, ses frères changèrent un peu d'avis.

Et Áslaug lui dit : « Tu proclames clairement, mon fils, que tu veux faire ce que je souhaite. Cependant je ne vois pas comment nous y parviendrions sans l'appui de tes frères. Mais il se peut que je sois satisfaite et que vengeance s'ensuive. Je trouve que tu as bien agi, mon fils. »

Alors Björn déclama une strophe :

21. Le courage et le cœur
suffiront dans la poitrine
d'un homme hardi
même s'il ne dit rien ;
nous n'avons dans les yeux
ni serpent ni vipère,
mais j'aimais mes frères,
je n'ai pas oublié tes beaux-fils.

Puis Hvítserkr déclama à son tour :

22. Réfléchissons avant de promettre
d'exercer notre vengeance
sur le meurtrier d'Agnarr,
laissons-le endurer le mal !
Mettons à flot le navire,
coupons la glace devant la proue,
voyons comment nos esnèques
pourront être prêtes au plus vite !

Hvítserkr évoquait le fait de couper la glace parce qu'il gelait à pierre fendre à ce moment-là et que les bateaux étaient immobilisés. Alors Ívarr prit la parole et dit que, puisqu'il en était ainsi, il s'investirait également dans l'affaire, puis il déclama :

23. Vous avez à la fois du courage
et une belle témérité,
vous en aurez besoin,
et d'endurance encore plus ;
il faudra me porter en tête,
moi qui n'ai pas d'os,
je participerais à la vengeance
même si j'étais sans bras.

« Et nous devrons avant tout, ajouta Ívarr, accorder le plus grand soin à l'équipement des navires et à la levée de l'armée, car il ne faudra lésiner sur rien si nous voulons remporter la victoire. »

Áslaug s'en retourna.

## *11. L'expédition d'Áslaug et des fils de Ragnarr*

Sigurðr avait un père adoptif[22] qui se chargea en son nom aussi bien d'équiper les navires que de rassembler les hommes jusqu'à ce que tout soit prêt. Et tout alla si vite que les troupes dont Sigurðr devait disposer étaient à pied d'œuvre au bout de trois jours. Il avait cinq bateaux, tous bien armés. Et au bout de cinq jours, Hvítserkr et Björn étaient à la tête de quinze navires. Ívarr à lui seul en avait dix, et Áslaug dix de plus, alors que sept jours s'étaient écoulés depuis le moment où ils avaient décidé de lancer cette expédition.

22. Voir *fóstr, fóstri* *.

Tous se réunirent et chacun annonça aux autres les forces qu'il avait regroupées. Ívarr indiqua alors qu'il envoyait par voie de terre quantité de cavaliers.

Áslaug déclara : « Si j'avais su qu'une armée de terre pouvait s'avérer utile, j'aurais dépêché de nombreuses troupes.

— Il ne faut pas prendre de retard pour cela, répliqua Ívarr. Nous devons partir avec les hommes que nous avons. »

Alors Áslaug déclara qu'elle voulait les accompagner – « ainsi je saurai mieux quand il sera temps de venger les deux frères.

— Il est certain, reprit Ívarr, que tu ne monteras pas à bord de nos bateaux. Mais si tu veux, tu peux commander les troupes qui s'en vont par voie de terre. »

Elle accepta, et dès lors son nom changea et on l'appela Randalín[23]. Les deux corps de l'armée se mirent en route, après qu'Ívarr eut désigné un point de rendez-vous. Chacun voyagea sans encombres et ils se rejoignirent à l'endroit qu'ils avaient prévu. Partout où ils allèrent dans la Suède du roi Eysteinn, ils pillèrent et brûlèrent tout sur leur passage, et décimèrent la population, tant et si bien qu'ils ne laissaient plus aucune vie derrière eux.

## *12. La mort du roi Eysteinn*

Mais certains réussirent à s'enfuir et allèrent avertir le roi qu'une grande armée avait pénétré dans son royaume, si redoutable que rien ne lui échappait. Ils avaient ravagé le pays partout où ils passaient, et aucune maison n'était encore debout.

Lorsque le roi Eysteinn apprit ces nouvelles, il crut savoir qui étaient ces vikings*. Il fit aussitôt circuler la flèche de guerre dans tout son royaume et convoqua tous les hommes en mesure de lui venir en aide et de porter un bouclier. « Nous emmènerons la vache Síbilja, notre idole, et la laisserons courir devant l'armée. Alors je pense que tout se passera comme la dernière fois, qu'ils ne pourront pas résister à son meuglement. J'exhorterai mon armée à faire tout son possible, et nous chasserons d'ici ces redoutables ennemis. »

Et c'est ainsi que Síbilja fut lâchée, et Ívarr la vit s'approcher et entendit les horribles beuglements qu'elle poussait. Il donna alors l'ordre à tous ses hommes de faire autant de vacarme qu'ils pouvaient, en frappant leurs armes et en hurlant leurs cris de guerre, de façon à ce qu'ils ne remarquent presque pas le bruit de l'affreuse bête qui les chargeait.

23. Littéralement « celle qui porte un bouclier », voir *valkyries**.

Ensuite Ívarr demanda à ses porteurs d'avancer aussi loin vers elle qu'ils pourraient. « Et quand cette vache sera presque sur nous, lancez-moi sur elle ! Et de deux choses l'une, ou bien je périrai ou bien elle mourra de ma main. Mais d'abord vous allez prendre un bel arbre et en tailler un arc ainsi que des flèches. »

On lui apporta cet arc solide et les grandes flèches qu'il avait fait faire, et que tous les autres estimèrent inutilisables. Puis il encouragea chacun de ses hommes à combattre bravement. Leur armée se mit en marche dans un vacarme épouvantable, tandis qu'on portait Ívarr en tête. Mais Síbilja meugla alors avec une telle force qu'on l'entendit aussi nettement que s'ils s'étaient tous arrêtés et tus, avec pour effet qu'ils commencèrent à se battre entre eux, à l'exception des frères.

Tandis que se produisait l'étrange phénomène, les hommes qui portaient Ívarr le virent tendre son arc comme si c'était une frêle baguette d'orme, et ils eurent même l'impression qu'il amenait la pointe des flèches en deçà de la tige. Puis ils entendirent la corde siffler comme jamais ils ne l'avaient entendu. Et ils virent les flèches voler aussi vite que s'il les avait tirées de la plus solide arbalète, et avec une telle précision qu'elles atteignirent chacun des yeux de Síbilja. Elle tomba, puis fonça tête la première en poussant des beuglements encore pires qu'auparavant. Au moment où elle arriva sur eux, il leur demanda de le lancer, et pour eux il était si léger qu'ils eurent l'impression de lancer un enfant, car ils n'étaient pas tout près de la vache. Il atterrit sur le dos de Síbilja et devint alors aussi lourd qu'un rocher qui serait tombé sur elle, lui brisant tous les os et la tuant sur le coup.

Ívarr demanda à ses hommes de le relever au plus vite. Ils le soulevèrent, et quand il s'adressa à l'armée, sa voix était si perçante qu'il sembla à chacun qu'il se tenait tout près alors qu'il était loin, et on écouta attentivement son discours. Il mit ainsi fin à toute l'agressivité dont ils avaient été victimes, et le fait qu'ils se soient battus entre eux un certain temps n'avait pas causé trop de dommages. Il les exhorta à lancer une attaque en règle contre l'ennemi. « Et je crois que nous sommes débarrassés du pire, maintenant que la vache est morte. »

Dans chaque camp les troupes se disposèrent en ordre de bataille, et la lutte fut si acharnée que tous les Suédois dirent qu'ils n'avaient jamais subi d'épreuve aussi rude. Les deux frères, Hvítserkr et Björn, se ruèrent si violemment contre l'adversaire qu'aucune résistance ne fut possible. Il y eut tellement de pertes du côté du roi Eysteinn que seul un petit nombre d'hommes resta debout, dont une partie prit la fuite. La bataille prit fin lorsque le roi Eysteinn fut tué, laissant la victoire aux frères. Ceux-ci accordèrent grâce à ceux qui étaient encore vaillants.

Ívarr déclara qu'il ne voulait pas continuer à ravager le pays, maintenant qu'il n'avait plus de chef. « Je préfère rechercher plus forte résistance. »

Et Randalín s'en retourna avec une partie de l'armée.

## *13. Les fils de Ragnarr prennent Vífilsborg*

Ils décidèrent alors d'aller guerroyer dans les pays du Sud et, dorénavant, Sigurðr Serpent dans l'Œil accompagna ses frères lors de chaque expédition. Au cours de celles-ci, ils assiégèrent toutes les forteresses importantes qu'ils rencontrèrent et pas une ne leur résista.

Cependant ils avaient entendu parler d'une certaine place solidement fortifiée et densément peuplée : Ívarr déclara qu'il voulait s'y rendre. Et l'on savait aussi comment elle se nommait et qui la commandait. Le prince s'appelait Vífill et avait donné son nom à la forteresse, Vífilsborg[24]. Les frères mirent le pays à sac et anéantirent toutes les places fortes sur leur chemin avant d'arriver à Vífilsborg. Le prince était absent et avait avec lui une grande armée.

Ils dressèrent donc leurs tentes dans la plaine au pied de la forteresse et se tinrent tranquilles ce jour-là, tout en négociant avec les habitants dans la place. Ils leur proposèrent soit de se rendre, auquel cas ils auraient la vie sauve, soit de montrer leur courage et leur force, sachant qu'il ne serait alors fait de quartier à personne.

Il fut répondu, sans attendre, que jamais la forteresse ne serait contrainte de se rendre. « Et ce sera d'abord à vous de faire la preuve de votre valeur et de votre bravoure. »

La nuit s'écoula. Au matin ils tentèrent de s'emparer de la forteresse mais n'y parvinrent pas. Ils en firent le siège pendant deux semaines et chaque jour ils s'efforcèrent de la prendre d'assaut par différents moyens, mais aucune de leurs tentatives ne fut plus fructueuse et ils envisagèrent de lever le camp. Lorsque les habitants de la forteresse se rendirent compte qu'ils renonçaient, ils tendirent de précieuses étoffes sur tous les remparts, tous les plus beaux tissus qu'ils possédaient, et ils étalèrent à leur vue quantité d'or et de joyaux.

L'un d'eux prit la parole et cria : « Nous pensions que les fils de Ragnarr et leurs hommes étaient des guerriers redoutables, mais il faut bien dire qu'ils n'ont pas mieux réussi que les autres. »

24. Wiflisburg (en français Avenches, l'Aventicum antique) était, au XIe siècle, sur la route des pèlerins du Nord de l'Europe qui se rendaient à Rome.

Après quoi ils poussèrent leur cri de guerre, frappèrent leurs boucliers et excitèrent les troupes assiégeantes tant et plus. En entendant cela, Ívarr en fut tout saisi et cela le rendit malade au point qu'il ne pouvait plus guère bouger. On attendit alors ou bien qu'il s'en remette, ou bien qu'il passe de vie à trépas. Il resta ainsi toute la journée sans prononcer un seul mot, jusqu'au soir. Puis il dit aux hommes qui le veillaient d'aller chercher Björn, Hvítserkr et Sigurðr, car il voulait tenir conseil avec eux et les plus sages parmi tous les autres. Une fois les principaux chefs rassemblés, Ívarr leur demanda s'ils avaient trouvé un moyen plus susceptible de leur apporter la victoire que ceux qu'ils avaient utilisés jusque-là.

Mais tous répondirent qu'ils étaient incapables d'imaginer le stratagème qui leur assurerait cette victoire. « Comme si souvent déjà, ce sont tes conseils qui nous seront le plus utiles. »

Ívarr répondit : « Il m'est venu à l'esprit que nous n'avons pas essayé quelque chose. Il y a une grande forêt non loin d'ici et, à la tombée de la nuit, nous nous y rendrons secrètement en laissant le camp en place. Là-bas, chacun coupera autant de bois qu'il pourra en rapporter. Après quoi nous nous approcherons de la forteresse par tous les côtés et nous mettrons le feu à nos fagots. Ce gigantesque incendie désagrégera le torchis des remparts et nous n'aurons plus qu'à apporter les catapultes et mettre à l'épreuve la solidité de la construction. »

Et c'est ce qu'ils firent. Ils s'en allèrent dans la forêt et y demeurèrent aussi longtemps qu'Ívarr le jugea utile. Puis ils regagnèrent la forteresse en suivant ses instructions et, quand ils embrasèrent les tas de bois, le feu fut d'une telle violence que les murs n'y résistèrent pas et perdirent leur torchis. Ils montèrent alors les catapultes, ouvrirent une grande brèche dans les fortifications et engagèrent aussitôt la bataille. Comme ils combattaient désormais sur un pied d'égalité, ils décimèrent la troupe ennemie. Hormis certains qui réussirent malgré tout à s'enfuir, ils massacrèrent tous les habitants et emportèrent leurs trésors, puis ils incendièrent la forteresse avant de repartir.

### *14. Les fils de Ragnarr guerroient dans les pays du Sud*

Ensuite ils continuèrent leur périple jusqu'à ce qu'ils arrivent devant la forteresse de Lúna[25]. Ils avaient alors détruit presque toutes les places

25. L'ancienne cité médiévale de Luni était un port de l'Étrurie du Nord, entre Gênes et La Spezia, dont il ne subsiste aujourd'hui que des ruines. Elle a été ravagée par les Sarrasins en 849. Les *Annales de Saint-Bertin* (pour l'année 860) indiquent simplement que

fortes et tous les châteaux des royaumes du Sud, et ils étaient si connus en divers pays qu'il n'y avait pas un petit enfant qui ne sache leurs noms. Ils n'avaient pas l'intention de s'arrêter avant d'avoir atteint Rome, car on leur avait dit que la ville était grande, peuplée, célèbre et riche. Ils ignoraient seulement si elle était encore loin, et leur armée était si grande qu'ils avaient peine à se ravitailler. Tandis qu'ils se trouvaient à Lúna, ils tinrent conseil pour évoquer la suite de leur expédition.

Un aimable vieillard vint à passer. Ils lui demandèrent qui il était et il leur répondit qu'il n'était qu'un vagabond qui avait voyagé d'un pays à l'autre toute sa vie.

« Alors tu dois pouvoir nous indiquer ce que nous cherchons à savoir. »

Le vieux rétorqua : « Je ne sais pas sur quels pays vous pourriez m'interroger sans que je puisse vous répondre.

— Nous aimerions que tu nous dises à quelle distance nous sommes de Rome. »

Il répondit : « Je peux vous montrer quelque chose à titre d'information. Vous voyez ces chaussures ferrées que je porte aux pieds, elles sont vieilles. Et les autres, que j'ai sur le dos, sont bien usées. Quand je suis parti de Rome, ce sont celles qui pendent à mon dos que j'ai chaussées, et les deux paires étaient neuves à ce moment-là. Or je n'ai pas quitté cette route depuis. »

Quand le vieillard eut raconté cela, il leur sembla qu'ils devaient renoncer à leur projet de se rendre jusqu'à Rome. Ils rebroussèrent chemin avec leur armée et prirent d'assaut de nombreuses places fortes qu'ils n'avaient pas attaquées auparavant. On en voit encore aujourd'hui les traces.

## *15. La mort du roi Ragnarr en Angleterre*

Il faut dire maintenant que Ragnarr était de retour dans son royaume et qu'il ignorait où se trouvaient ses fils, tout comme Randalín, son épouse. Il entendait chacun de ses hommes raconter que personne ne pouvait se mesurer à ses fils, et il se disait qu'il n'y avait pas plus célèbres qu'eux. Il réfléchit à la façon de se couvrir lui-même d'une gloire qui ne serait pas de courte durée. Il prit une décision, fit venir des charpentiers et leur demanda d'abattre des arbres et de construire deux grands navires.

« les Danois qui étaient sur le Rhône vont vers l'Italie, prennent et dévastent Pise et d'autres cités ». C'est Dudon de Saint-Quentin qui, le premier, raconte la prise de *Lúna* par les vikings et la ruse légendaire d'*Alstignus*, appelé par ailleurs *Hastingus* (Hásteinn), qu'il greffe sur une authentique expédition en Méditerranée.

Les gens se rendirent compte qu'il s'agissait de deux navires de charge de telles dimensions que jamais on n'en avait construit de semblables dans le Nord. En outre il fit venir quantité d'armes de tout le pays, et les gens comprirent qu'il avait l'intention d'aller guerroyer à l'étranger. La nouvelle se répandit partout à l'entour, et les princes et les rois redoutèrent de perdre leur pays ou leur royaume. Tous mirent en place un système de surveillance pour savoir si Ragnarr allait les attaquer.

Un jour, Randalín lui demanda quelle opération il comptait mener. Il répondit qu'il avait l'intention de se rendre en Angleterre avec ces deux seuls navires de charge et les troupes qui pourraient s'y embarquer.

Randalín déclara : « Cette expédition que tu veux entreprendre me semble bien risquée. Je crois qu'il serait plus raisonnable que tu aies davantage de navires, et qu'ils soient plus petits.

— On ne tire aucune gloire, rétorqua-t-il, à conquérir un pays à la tête d'une nombreuse flotte. Mais il n'y a pas d'exemple de quiconque ayant jamais conquis un pays comme l'Angleterre avec seulement deux bateaux. Et si je suis battu, il vaudra d'autant mieux que je n'en aie pas pris davantage. »

Randalín reprit : « Je ne crois pas que le coût soit moindre, une fois construits ces deux navires, que si tu disposais de nombreux longs bateaux* pour cette expédition. Tu sais qu'il est difficile d'aborder l'Angleterre, et si jamais tu fais naufrage et que tes hommes gagnent la terre ferme malgré tout, ils devront aussitôt se rendre si un chef vient à passer par là. Et il est plus facile de trouver un havre pour les longs bateaux que pour les navires de charge. »

Ragnarr déclama cette strophe :

24. Que personne n'économise l'ambre du Rhin[26]
s'il veut avoir de braves guerriers,
un vaillant roi a davantage besoin
de quantité d'hommes que d'or ;
il ne lui convient guère
d'étaler ses richesses,
je sais que la fortune
a survécu à bien des rois.

Il termina la construction des navires et rassembla autant d'hommes qu'il pourrait en avoir à bord. Les avis étaient partagés sur son entreprise. Et il déclama ceci :

26. « L'or ».

25. Quels sont ces bruits
que l'homme généreux
entend courir, selon lesquels
je refuse des serpents de la mer[27] ?
Cependant j'attendrai sans crainte,
Bil parée d'une broche[28],
si les dieux le veulent,
ceux qui décident.

Lorsque les navires furent prêts, ainsi que leurs équipages, et que les vents devinrent favorables, Ragnarr décida d'embarquer. Il s'apprêta et Randalín l'accompagna jusqu'aux bateaux. Avant qu'ils ne se séparent, elle dit qu'elle voulait lui offrir quelque chose en échange de la tunique qu'il lui avait donnée un jour. Il lui demanda ce que c'était. Elle répondit en déclamant cette strophe :

26. Je t'offre cette longue tunique
qui n'est cousue nulle part
mais tissée de tout cœur
de fil gris très fin ;
aucune blessure ne saignera,
aucune lame ne te mordra
dans ce pourpoint sacré
qui a été béni des dieux.

Il dit qu'il l'acceptait volontiers. Et quand ils se quittèrent, il parut évident qu'elle était profondément touchée par leurs adieux.

Ragnarr fit voile vers l'Angleterre comme il en avait décidé. Il essuya une tempête et ses deux bateaux se brisèrent sur les côtes anglaises, mais tous ses hommes gagnèrent la terre ferme avec leurs vêtements et leurs armes. Et quel que soit le village, la place forte ou le château qu'il atteignait, il était victorieux.

Le roi qui régnait alors sur l'Angleterre s'appelait Ella[29]. Il avait appris que Ragnarr avait lancé une expédition, et posté des hommes pour l'in-

27. « Des navires ».

28. Kenning pour « femme » : Bil, qui personnifie la phase décroissante de la lune, est une déesse issue de la croyance populaire.

29. Ella (ou Ælla) n'était pas roi d'Angleterre, mais de Northumbrie, après en avoir détrôné le souverain légitime, Osbriht, en 867.

former s'il débarquait dans le pays. Ces hommes vinrent trouver le roi Ella et annoncèrent l'attaque ennemie. Le roi envoya un message dans tout le royaume et convoqua tous les hommes en état de porter un bouclier, d'aller à cheval et ayant le courage de se battre. Et il leva une armée si grande que c'en était impressionnant.

Comme ils s'apprêtaient à livrer bataille, le roi Ella dit à ses hommes : « Si nous remportons la victoire et si vous remarquez la présence de Ragnarr, ne tournez pas vos armes contre lui, car il a des fils qui ne nous laisseraient jamais en paix s'il périssait. »

Ragnarr se prépara aussi à combattre. Au lieu d'une broigne il portait la tunique que Randalín lui avait donnée à son départ, et il tenait à la main l'épieu avec lequel il avait tué le serpent lové autour du pavillon de Þóra, ce que nul autre n'avait osé. Il n'avait pas d'autre protection que son heaume. Dès qu'ils se rencontrèrent, ils firent parler les armes. L'armée de Ragnarr était de loin la plus petite, et nombre de ses hommes ne tardèrent pas à tomber. Mais là où il était lui-même, l'ennemi cédait devant lui et il enfonça ses rangs maintes fois ce jour-là. Lorsqu'il frappait les boucliers, les broignes ou les heaumes, ses coups étaient si violents que rien ne leur résistait, et on avait beau l'attaquer d'estoc ou de taille, aucune arme ne l'inquiétait et il ne reçut pas la moindre blessure, bien qu'il ait abattu quantité d'hommes du roi Ella. Cependant à l'issue des combats, toute l'armée de Ragnarr avait péri. On l'encercla de boucliers et on le fit prisonnier.

On lui demanda qui il était, mais il garda le silence et ne répondit pas.

Le roi Ella déclara alors : « Il nous faut soumettre cet homme-là à plus rude épreuve, s'il refuse de se nommer. Nous allons le jeter dans une fosse aux serpents et l'y laisser longtemps. Mais s'il dit quoi que ce soit qui indique que c'est bien Ragnarr, nous l'en ressortirons au plus vite. »

On l'emmena alors et il resta très longtemps dans la fosse, mais aucun serpent ne s'attaqua à lui.

Les hommes s'écrièrent : « C'est un homme d'une trempe exceptionnelle. Les armes ne l'ont pas atteint aujourd'hui, et voilà que les serpents ne lui font aucun mal. »

Alors le roi Ella leur ordonna de lui arracher le vêtement qu'il portait. Ce fut fait. Et les serpents se pendirent à lui de tous les côtés.

Ragnarr dit : « Les jeunes cochons grogneraient s'ils savaient ce que le vieux endure. »

Mais bien qu'il s'exprime ainsi, ils n'étaient pas certains que ce soit Ragnarr plutôt qu'un autre roi. Il déclama cette strophe :

27. J'ai livré des batailles
qu'on a jugé fameuses,
une cinquantaine au moins,
et blessé d'innombrables guerriers ;
je n'imaginais pas que des serpents
viendraient me terrasser,
il arrive souvent qu'on soit surpris
par ce qu'on attend le moins.

Et cette autre :

28. Les jeunes cochons grogneraient
s'ils connaissaient le sort du verrat,
ces serpents me font souffrir,
ils m'enfoncent leur langue
et me rongent douloureusement ;
je vais bientôt mourir
près de ces bêtes.

Il mourut et on emporta son corps. Le roi Ella comprit enfin que c'était Ragnarr qui venait de mourir. Il réfléchit à la façon d'en faire état, de veiller à conserver son royaume et de s'informer de la réaction des fils de Ragnarr qui apprendraient sa mort. Il décida d'équiper un navire et de nommer comme capitaine un homme sage et hardi. Il lui expliqua qu'il souhaitait l'envoyer trouver Ívarr et ses frères pour leur faire part de la mort de leur père. Mais la plupart des hommes estimèrent que c'était une mission désespérée et très peu acceptèrent de prendre la mer.

Puis le roi déclara : « Observez bien l'effet que produira la nouvelle sur chacun des frères ! Vous partirez dès que les vents seront favorables. »

Il prépara leur traversée de façon qu'ils ne manquent de rien, puis ils mirent à la voile et arrivèrent à bon port.

Les fils de Ragnarr avaient guerroyé dans les pays du Sud. Ils reprirent la route du Nord et voulurent s'en retourner au royaume sur lequel régnait leur père. Ils ignoraient l'issue de son expédition et ils étaient curieux de l'apprendre. Ils revinrent du Sud par voie de terre. Et partout où les habitants avaient vent de leur arrivée, ils détruisaient leurs propres villes et s'enfuyaient en emportant leurs biens avec eux, si bien que les frères avaient peine à nourrir leur armée.

Un matin, Björn Flanc de Fer se réveilla et déclama une strophe :

29. Ici vole chaque matin,
joyeusement au-dessus de ces villes,
le faucon de la lande[30] faisant
semblant de mourir de faim ;
qu'il aille vers le sud,
sur les sables où nous avons laissé
le sang des cadavres
comme la rosée tombée des coups.

Puis il dit encore :

30. C'était la première fois que nous attaquions
l'Empire des Romains,
nous avons joué aux jeux de Freyr
et affronté bien des ennemis ;
là j'ai tiré mon épée
par-dessus le museau du cheval,
l'aigle glatissait
sur les morts du champ de bataille.

## *16. Les fils de Ragnarr et le roi Ella*

Il se trouva qu'ils atteignirent le Danemark avant les envoyés du roi Ella et qu'ils s'installèrent paisiblement avec leurs hommes. Les envoyés parvinrent à leur place-forte alors que les fils de Ragnarr festoyaient. Ils entrèrent dans la halle où ils étaient en train de boire et s'approchèrent du haut siège où se trouvait Ívarr. Sigurðr Serpent dans l'Œil et Hvítserkr le vigoureux jouaient aux échecs[31], tandis que Björn Flanc de Fer aiguisait une pointe de lance à même le sol de la halle.

En se présentant devant Ívarr, les messagers le saluèrent respectueusement. Il leur rendit leur salut et leur demanda d'où ils venaient et quelles nouvelles ils apportaient. Leur porte-parole répondit qu'ils étaient Anglais et que le roi Ella les avait envoyés annoncer la mort de leur père Ragnarr.

Hvítserkr et Sigurðr abandonnèrent aussitôt leur jeu et prêtèrent l'oreille à ce qui se disait. Björn, debout au milieu de la halle, s'appuya sur le manche de sa lance. Mais Ívarr demanda avec retenue les circonstances

30. « Le corbeau ».
31. Voir *hneftafl* *.

de sa mort. Ils racontèrent tout ce qui s'était passé depuis son arrivée en Angleterre jusqu'au moment où il rendit l'âme.

Et à ce point du récit où Ragnarr avait dit : « Les jeunes cochons grogneraient », Björn serra si fort le manche d'épieu qu'on y vit par la suite la marque de sa main. Quand les messagers eurent fini leur rapport, il secoua le manche et celui-ci se brisa en deux. Hvítserkr avait dans la main une pièce d'échecs qu'il avait gagnée pendant la partie, et il la broya au point que le sang jaillit sous chacun de ses ongles. Sigurðr Serpent dans l'Œil tenait un couteau et se coupait les ongles pendant le récit. Il écouta si intensément à ce moment-là qu'il ne remarqua pas que le couteau s'enfonçait jusqu'à l'os, mais il ne broncha pas. Ívarr s'enquit de tous les détails. Seul son visage tantôt rougissait, tantôt s'assombrissait, et parfois il devenait tout pâle et il enflait comme si la férocité qu'il avait dans le cœur allait éclater.

Hvítserkr prit la parole et dit qu'il leur fallait se venger sur-le-champ et tuer les messagers du roi Ella.

Ívarr répliqua : « Il n'en est pas question. Ils pourront repartir en paix où qu'ils veuillent, et s'ils manquent de quoi que ce soit, qu'ils me le disent ! et je le leur donnerai. »

Lorsqu'ils eurent accompli leur mission, les envoyés du roi Ella quittèrent la halle et regagnèrent leurs navires. Dès qu'ils eurent bon vent ils mirent à la voile, et leur traversée fut sans encombres. Ils rejoignirent le roi Ella et lui racontèrent comment chacun des frères avait réagi à la nouvelle.

Sachant cela, le roi déclara : « Apparemment, c'est surtout Ívarr qu'il nous faut craindre, et nul autre, d'après ce qu'on raconte sur lui. Nous devrons faire en sorte de protéger notre royaume contre eux. »

Puis il mit en place la surveillance de tout le pays, afin qu'aucune armée ne puisse venir l'attaquer par surprise.

Après le départ des messagers du roi Ella, les fils de Ragnarr tinrent conseil pour décider de la meilleure façon de venger la mort de leur père.

Ívarr dit : « Je n'y prendrai pas part et ne lèverai aucune troupe, parce qu'il est arrivé à Ragnarr ce que je prévoyais. Il s'y est mal pris dès le départ. Il n'avait aucune querelle avec le roi Ella. Et on a souvent remarqué que celui qui s'obstine dans une violence injustifiée trouve une fin peu glorieuse. J'accepterai compensation de la part du roi Ella s'il me le propose. »

À ces mots ses frères se mirent en colère, affirmant que jamais ils ne toléreraient un tel déshonneur, même si lui-même en faisait le choix. « Beaucoup nous reprocherons de rester les bras croisés si nous ne vengeons pas notre père, nous qui avons guerroyé en divers pays et tué bien des innocents. Mais ce ne sera pas le cas. Apprêtons plutôt tous les navires du Danemark en état de prendre la mer, et réunissons l'ensemble de nos

troupes, de sorte que chaque homme capable de porter un bouclier marche contre le roi Ella ! »

Ívarr dit qu'il laisserait tous les navires dont il disposait – « excepté celui que je possède moi-même ».

Quand on apprit qu'Ívarr se désintéressait de l'affaire, les frères recrutèrent moins d'hommes qu'ils ne l'escomptaient mais ne renoncèrent pas à leur expédition pour autant. Dès qu'ils débarquèrent en Angleterre, le roi Ella fut averti et fit aussitôt sonner le cor et rassembler tous les hommes qui voulaient bien le suivre. Il leva ainsi des troupes si nombreuses qu'il était impossible de les compter et il partit à la rencontre des frères. Lorsqu'ils s'affrontèrent, Ívarr ne prit pas part à la bataille, et celle-ci s'acheva sur la fuite des fils de Ragnarr et la victoire du roi Ella.

Et tandis qu'on pourchassait les fugitifs, Ívarr dit qu'il n'avait pas l'intention de s'en retourner au pays – « je vais voir si le roi Ella m'accordera ou non les honneurs, car j'estime qu'il est préférable d'accepter compensation plutôt que de mener d'autres expéditions aussi désastreuses que celle-ci ».

Hvítserkr rétorqua qu'il ne s'associerait en aucun cas à lui et qu'il pouvait gérer son affaire comme bon lui semblait – « mais nous n'accepterons jamais compensation pour notre père ».

Ívarr dit alors qu'ils devaient se séparer et les pria de gouverner le royaume qu'ils avaient eu en commun – « mais vous m'enverrez les biens que je vous réclamerai ».

Après quoi il prit congé d'eux et s'en fut rejoindre le roi Ella. En se présentant à lui, il le salua respectueusement et déclara : « Je suis venu te trouver afin de solliciter une réconciliation et autant d'honneurs qu'il te plaira de m'accorder. Je vois bien que je suis le plus mal loti. Mieux vaut, me semble-t-il, accepter les conditions que tu me proposeras que risquer la vie de davantage de mes hommes, et peut-être la mienne aussi, en t'affrontant. »

Le roi Ella répondit : « Certains diront qu'il n'est pas raisonnable de te faire confiance, que tes belles paroles cachent de mauvaises pensées et qu'il nous sera difficile de nous prémunir contre toi et tes frères.

— Je n'exigerai pas grand-chose, reprit Ívarr. Et si tu me l'accordes, je ferai le serment de ne jamais me battre contre toi. »

Alors le roi lui demanda quelle compensation il souhaitait.

« Je veux, répondit Ívarr, que tu me donnes de ton pays ce qu'une peau de bœuf pourra couvrir et que tu me laisses l'entourer d'un mur d'enceinte. Je n'exigerai rien d'autre, mais je verrai que tu ne me fais guère d'honneur si tu ne m'accordes pas cela.

— Je ne vois pas, dit le roi, en quoi il nous serait préjudiciable que tu possèdes cette partie de mon pays, et je te la céderai si tu me jures que tu ne m'attaqueras plus. Je ne crains pas tes frères si tu m'es fidèle. »

### *17. La mort du roi Ella*

Il fut donc décidé entre eux qu'Ívarr jurerait de ne jamais attaquer le roi Ella ni de fomenter des actions lui portant préjudice, et qu'en contrepartie il obtiendrait de l'Angleterre ce que couvrirait la plus grande peau de bœuf qu'il trouverait.

Ívarr se procura alors la peau d'un très vieux taureau, il la fit tremper et étirer par trois fois. Après quoi il la fit découper en une lanière aussi fine que possible, puis fit séparer la face poilue de la face charnue. Et quand ce fut fait, il obtint une bande extraordinairement longue, ce que personne n'avait imaginé. Il la fit tendre sur une plaine, et la surface obtenue fut telle qu'une place forte pouvait y tenir. Et tout autour, à l'extérieur, il fit tracer le mur d'enceinte. Puis il fit venir quantité de charpentiers et construire des maisons sur cette plaine, où finit par s'élever une grande forteresse, à laquelle on donna le nom de Lundúnaborg[32] et qui devint la plus importante et la plus célèbre des pays du Nord.

Lorsque la place forte fut terminée, il avait dépensé tous ses biens. Car il était si généreux qu'il donnait des deux mains. Et il était fort sage, si bien que tout le monde recherchait son avis et ses conseils dans les cas difficiles. Et il les réglait tous de telle sorte que chacun y trouvait son compte. Il devint donc l'ami de tous tant il était apprécié. Le roi Ella s'appuyait aussi sur lui pour gouverner le pays, et il lui laissait gérer de nombreuses affaires sans avoir besoin d'être présent lui-même.

Quand Ívarr fut rendu au point où il estimait qu'on ne l'inquiéterait plus, il envoya des hommes trouver ses frères et leur demander de lui faire parvenir autant d'or et d'argent qu'il réclamait. Lorsque les messagers rencontrèrent les frères, ils leur expliquèrent en outre comment la situation avait évolué, car personne ne savait les projets qu'il nourrissait. Les frères se dirent qu'il n'avait plus le même état d'esprit qu'auparavant. Ils lui envoyèrent tous les trésors qu'il demandait et, dès qu'il les reçut, Ívarr les distribua aux hommes les plus puissants du pays, se ralliant ainsi les partisans du roi Ella. Tous lui promirent de ne pas bouger s'il devait mener une guerre.

Après avoir ainsi gagné la confiance des hommes, Ívarr fit prévenir ses frères qu'il voulait qu'ils rassemblent des navires et des troupes de tous les pays sur lesquels ils régnaient, et qu'ils exhortent tout un chacun à les suivre. En apprenant cela, ils se rendirent aussitôt compte qu'Ívarr était

32. Il s'agit ici de Londres. Dans le *Þáttr af Ragnars sonum* c'est, plus logiquement, York (Jórvík) qui est ainsi fondée.

persuadé que la victoire enfin leur appartiendrait. Ils levèrent des troupes au Danemark et en Gautland ainsi que dans tous les pays qu'ils tenaient sous leur coupe, et ils se retrouvèrent à la tête d'une formidable armée. Puis ils firent voile vers l'Angleterre, naviguant nuit et jour, car ils voulaient qu'on n'apprenne leur arrivée que le plus tard possible.

Dès que la nouvelle parvint au roi Ella, il rassembla également ses troupes, mais elles furent peu nombreuses, car Ívarr lui en avait retiré beaucoup.

Ívarr s'en fut alors trouver le roi Ella et lui assura qu'il tiendrait sa promesse envers lui. « Toutefois je ne réponds pas de ce que mes frères entreprennent, mais je peux essayer de les rencontrer et de les convaincre d'arrêter leur armée et de ne pas causer davantage de dégâts qu'ils n'en ont déjà fait. »

Ívarr partit trouver ses frères, mais il les encouragea à avancer autant qu'ils pouvaient et à livrer bataille dans les meilleurs délais – « car les forces du roi sont bien moins nombreuses que les vôtres ». Ils répondirent qu'ils n'avaient pas besoin de ses exhortations, car ils étaient toujours aussi déterminés qu'avant.

Après quoi Ívarr s'en revint auprès du roi Ella et lui dit qu'ils étaient bien trop violents et furieux pour l'écouter. « Et quand j'ai tenté de proposer une trêve entre vous, ils ont protesté en hurlant. Je tiendrai donc ma promesse de ne pas me battre contre toi, mais je resterai à l'écart avec mes troupes. Que la bataille ait l'issue qu'elle mérite ! »

Le roi Ella et ses hommes découvrirent bientôt l'ampleur de l'armée ennemie qui progressait horriblement vite.

Ívarr ajouta : « Il est temps, Ella, d'organiser tes troupes en ordre de bataille, car je crois qu'ils ne vont pas manquer d'attaquer avec férocité. »

Quand les deux armées se rencontrèrent, les combats firent rage et les fils de Ragnarr se ruèrent sur les troupes du roi Ella, ne songeant, dans leur fureur, qu'à causer le plus de pertes possibles. La bataille fut longue et dure. Le roi Ella finit par prendre la fuite avec ses hommes et on le captura.

Ívarr, qui se trouvait non loin de là, déclara qu'il fallait décider de sa mise à mort. « Il convient, dit-il, de se souvenir de celle qu'il a choisie pour notre père. Qu'un excellent sculpteur sur bois lui taille un aigle dans le dos aussi profondément qu'il pourra, et que cet aigle soit rougi de son sang[33] ! »

L'homme qui fut désigné pour cette tâche exécuta l'ordre d'Ívarr, et le roi Ella fut à l'agonie avant qu'il n'ait terminé. Il mourut ainsi et les frères estimèrent qu'ils avaient enfin vengé leur père, Ragnarr. Ívarr déclara qu'il leur donnerait le royaume qu'ils avaient eu ensemble, car lui-même souhaitait régner sur l'Angleterre.

33. Voir *blóðörn**.

### *18. La mort des fils de Ragnarr*

Ensuite Hvítserkr, Björn et Sigurðr s'en retournèrent dans leur royaume, et Ívarr demeura en Angleterre où il prit le pouvoir. Dès lors, ils guerroyèrent chacun de leur côté et ravagèrent différents pays. Et Randalín, leur mère, devint une vieille femme.

Un jour où Hvítserkr, son fils, qui était parti en expédition à l'Est, plia sous le nombre de ses adversaires, il fut fait prisonnier. Il choisit, pour mourir, qu'on le jette dans un brasier de têtes d'hommes, et c'est ainsi qu'il périt, brûlé vif. En apprenant cela, Randalín déclama cette strophe :

31. L'un des fils que j'ai eus
a péri sur la Route de l'Est,
Hvítserkr était son nom,
il ne lui seyait pas de fuir ;
il a brûlé sur un bûcher de têtes
d'hommes tués pendant la bataille,
ainsi a-t-il choisi de mourir,
le valeureux roi, avant de tomber.

Puis elle déclama encore :

32. Il a fait entasser les crânes sous lui
pour que le feu chante
au-dessus du bûcher
fait de guerriers morts ;
quelle meilleure couche
un combattant pouvait-il choisir ?
Un chef a causé sa perte,
mais il est tombé avec les honneurs.

Une grande lignée est issue de Sigurðr Serpent dans l'Œil. Sa fille s'appelait Ragnhildr[34] et fut la mère de Haraldr aux Beaux Cheveux, qui le premier régna seul sur toute la Norvège[35].

34. En réalité, la fille de Sigurðr s'appelait Áslaug, comme sa grand-mère, et eut pour fils Sigurðr le Cerf. Et celui-ci fut le père de Ragnhildr, mère de Haraldr aux Beaux Cheveux.

35. La fille du roi de Horðaland, Gýða, ayant refusé d'épouser Haraldr avant qu'il n'ait unifié la Norvège, il fit le serment, dit-on, de ne pas se couper les cheveux, ni se les peigner,

Ívarr régna sur l'Angleterre jusqu'à sa mort. Une maladie l'emporta. Et juste avant de mourir, il demanda à ce qu'on l'enterre là où le royaume était le plus exposé aux attaques ennemies, et dit qu'il ne s'attendait pas à ce que quiconque débarquant à cet endroit ne remporte de victoire. Après sa mort, on fit selon ses vœux et on le recouvrit d'un tertre. Beaucoup racontent que lorsque le roi Haraldr Sigurðarson[36] s'en vint en Angleterre, il débarqua là où Ívarr était enterré et périt au cours de cette expédition. Mais quand Guillaume le Bâtard[37] arriva dans le pays, il alla jusqu'au tertre d'Ívarr et l'ouvrit. Il vit que le corps n'avait pas pourri, alors il alluma un grand feu et y fit brûler Ívarr. Après quoi il conquit le pays.

Nombreux sont ceux qui descendent de Björn Flanc de Fer. Il y eut parmi eux Þórðr, qui habitait à Höfði, sur la côte de Höfðaströnd, et ce fut un grand chef[38].

Lorsque tous les fils de Ragnarr furent morts, l'armée qui les avait suivis s'éparpilla. Et aucun de ceux qui avaient servi les fils de Ragnarr n'eut envie de s'attacher à d'autres princes. Deux d'entre eux voyagèrent en divers pays à la recherche d'un prince qu'ils n'auraient pas honte de servir, mais ils ne firent pas route ensemble.

## *19. Les hommes du roi Ragnarr*

Il arriva qu'à l'étranger, un roi qui avait deux fils tomba malade et mourut. Ses fils voulurent l'honorer d'un banquet de funérailles et invitèrent tous ceux qui, dans les trois ans qui suivirent, viendraient à l'apprendre. La nouvelle se répandit par-delà les frontières et pendant ce temps-là ils préparèrent le banquet. Quand arriva l'été au cours duquel le

avant d'y être parvenu. Il se soumit alors, l'un après l'autre, tous les petits royaumes et la bataille du Hafrsfjörðr (en 872 selon la tradition des sagas) fut le point d'orgue de sa victoire. Il prit Gýða comme concubine et se fit couper les cheveux : il portait jusqu'alors le surnom de Hirsute *(lúfa)*, mais on lui en donna un nouveau : aux Beaux Cheveux *(hárfagri)*.

36. Fils de Sigurðr la Truie et demi-frère du futur saint Óláfr, Haraldr l'Impitoyable *(harðráði)* devient roi de Norvège en 1047. À la mort du roi d'Angleterre, il entrevoit l'opportunité de ceindre sa couronne et tente, en 1066, ce qu'on qualifie parfois de dernière grande expédition viking. Après avoir débarqué près de York, il gagne la bataille de Fulford mais périt le 25 septembre en affrontant le roi Harold à Stamford Bridge. Sa saga, extraite de la *Heimskringla*, existe en traduction française : *Saga de Haraldr l'Impitoyable*, traduction de Régis Boyer, Paris, Payot, 1979.

37. Autrement dit le duc de Normandie, Guillaume le Conquérant, qui défait le roi Harold le 14 octobre 1066 à Hastings.

38. Þórðr, petit-fils de Björn, est cité dans le *Landnámabók*, le *Livre de la colonisation de l'Islande* : il s'établit dans le Skagafjörðr, un fjord du nord de l'île.

banquet allait se tenir et que la date approcha, une telle foule se rassembla que personne n'en avait jamais vu d'aussi nombreuse. Beaucoup de vastes halles furent remplies et quantité de tentes à l'extérieur.

Il était déjà tard le premier soir lorsqu'un homme entra dans une de ces halles. Il était si grand qu'il n'avait pas son pareil et l'on voyait à ses habits qu'il avait fréquenté de nobles chefs. En entrant dans la halle, il s'approcha des deux frères, les salua et les pria de lui indiquer une place. L'homme leur plut et ils le firent asseoir sur le plus haut banc. Il lui fallait la place de deux hommes. Quand il fut installé, on lui apporta à boire comme aux autres, mais il n'y avait pas de corne qu'il n'ait vidée d'un trait et tous s'aperçurent qu'il ne leur portait guère d'estime.

Il se fit qu'un second homme arriva au banquet. Il était encore plus impressionnant que le premier, et tous deux portaient un chapeau aux larges bords. Quand il se présenta devant le haut siège des jeunes rois, il les salua d'un geste élégant et les pria de lui montrer sa place. Ils lui dirent de s'asseoir plus loin sur le haut banc. Il s'installa, et tous deux occupaient tellement de place que cinq hommes durent se lever pour eux. Le premier n'était pas un si grand buveur, mais le second buvait si vite qu'il avalait d'un seul coup chacune des cornes, et on ne le voyait pas devenir ivre. Et il parut plutôt dédaigneux envers ses voisins et leur tourna le dos.

Le premier arrivé l'invita à se joindre à lui pour jouer – « et je commence », dit-il[39].

Il tendit la main vers l'autre et déclama cette strophe :

33. Raconte-nous tes exploits,
je t'en prie !
Où as-tu vu le corbeau gavé de sang
trembler sur la branche ?
Tu étais plus souvent reçu
au banquet d'autrui
que tu ne traînais des cadavres ensanglantés
pour régaler les rapaces dans la vallée.

Celui qui était assis un peu plus loin se sentit mis au défi par cette strophe et déclama en réponse :

34. Tais-toi, misérable,
toi qui restes à la maison

39. Voir *mannjafnaðr**.

et n'as jamais osé tenter
les prouesses que j'ai accomplies;
tu n'as jamais nourri les louves
ni joué de l'épée au combat,
tu n'as pas abreuvé la monture grise[40].
Quel est ton engagement?

Le premier arrivé répliqua:

35. Nous avons laissé les robustes destriers
des mers[41] courir sur la vague,
tandis que sur leurs flancs
le sang coulait des blancs boucliers;
les gueules des louves s'ouvraient
sur les nuques ensanglantées des hommes,
l'aigle a assouvi sa faim,
nous avons eu de l'or pur.

Et le dernier arrivé lui rétorqua:

36. Je n'ai vu aucun de vous
lorsque nous sommes arrivés
dans la mer chaude
sur notre cheval marin[42] blanc;
et qu'au son du cor
nous avons mis le cap vers la terre,
où le corbeau[43] attendait
devant notre proue rouge.

Et le premier dit encore:

37. Il n'est pas convenable

40. Kenning pour « le loup ». Allusion mythologique: c'est en chevauchant un loup que la géante Hyrrokkin arrive aux funérailles du dieu Baldr.

41. « Les bateaux ».

42. « Notre navire ».

43. Il s'agit peut-être de l'étendard en forme de corbeau de Ragnarr. L'*Orkneyinga saga* décrit en ces termes celui que possédait le jarl orcadien Sigurðr le Gros: « il était brodé à l'image d'un corbeau et, quand il flottait au vent, on aurait dit que le corbeau prenait son vol. » Cet étendard devait apporter la victoire à celui pour qui il était porté, mais la mort à celui qui le portait.

de nous quereller ici aux places d'honneur
à propos de ce que nous avons accompli
pour savoir qui de nous deux était le meilleur ;
Tu étais là quand la vague
a poussé le cerf aux rostres[44] vers le détroit,
alors que je me tenais à la proue
et que le gouvernail nous dirigeait au port.

Et le dernier arrivé répondit ceci :

38. Nous avons tous les deux accompagné Björn
à chaque vacarme des épées[45]
et ses hommes étaient parfois
déjà au service de Ragnarr ;
j'y étais quand les guerriers ont combattu
au pays des Bulgares[46],
et depuis je porte une blessure au côté ;
assieds-toi plus près, voisin !

Et ils finirent par se reconnaître enfin et restèrent ensemble pendant tout le banquet.

## *20. Ögmundr le Danois*

Un homme s'appelait Ögmundr, on le surnommait le Danois. Un jour qu'il faisait voile à la tête de cinq navires, il mouilla à l'île de Sámsey, dans la baie de Munarvágr. On raconte que les cuisiniers descendirent à terre préparer le repas, et que d'autres hommes allèrent se promener dans les bois. Ils découvrirent une ancienne idole en bois, de quarante aunes de haut et couverte de mousse. Ils en distinguaient tous les traits et se demandèrent qui avait pu sacrifier à cette grande idole. Alors la figure en bois répondit :

39. C'était il y a longtemps,
alors que les fils de Hæklingr[47]

44. « Le navire ».
45. « Chaque bataille ».
46. Allusion aux expéditions des fils de Ragnarr dans le Sud de l'Europe.
47. « Les guerriers ». Hæklingr est un héros légendaire.

passaient par là
avec leurs navires
sur le chemin salé
des truites[48],
je suis devenu le maître
de ce village.
Ici au sud, près de la mer,
les fils de Braies-velues
m'ont installé,
les porteurs d'épées[49] ;
on m'a offert des sacrifices
en tuant des hommes,
ici sur l'île de Sámsey,
dans sa partie méridionale.
Ils m'ont ordonné de rester
tant que la côte le supporte,
homme entouré de chardons
et recouvert de mousse ;
maintenant je suis visé
par les pleurs des nuages[50]
et ni chair ni vêtements
ne me protègent.

Les hommes trouvèrent cela bien étrange et le racontèrent ensuite aux autres.

48. « La mer ».
49. « Les guerriers ». L'interprétation du mot *svarðmerðlingar* est très difficile : il a aussi été suggéré « les porteurs de coiffures » (« les hommes » en général).
50. « La pluie ».

# Dit des fils de Ragnarr

## *1. Débuts du roi Ragnarr*

Après la mort du roi Hringr[1], Ragnarr, son fils, régna sur le Danemark et la Suède. Bien des rois empiétaient alors sur ces pays pour se les soumettre. Et comme il était jeune et qu'il paraissait peu enclin à décider ou à gouverner, il y eut dans l'ouest du Gautland un jarl du nom de Herrauðr. Il était jarl du roi Ragnarr. C'était le plus sage des hommes et un grand guerrier. Il avait une fille, Þóra, qu'on surnommait Cerf de la Forteresse. C'était la plus belle des femmes dont le roi ait entendu parler.

Le jarl, son père, lui avait offert un petit serpent, un matin. Elle le nourrit d'abord dans son coffre. Mais il finit par devenir si grand qu'il s'enroula autour du pavillon, se mordant la queue. Il était si agressif que personne n'osait approcher du pavillon, hormis ceux qui le nourrissaient ou qui étaient au service de la fille du jarl. Et il mangeait un bœuf par jour. Les gens en étaient très effrayés, conscients qu'il pourrait causer de grands dommages tant il était devenu énorme et féroce. Le jarl fit le serment, en portant un toast solennel, qu'il ne donnerait sa fille Þóra en mariage qu'à l'homme qui tuerait le serpent ou qui oserait aller bavarder avec elle en dépit de cette bête.

Lorsque le roi Ragnarr apprit cela, il se rendit dans l'ouest du Gautland. Une fois parvenu non loin de la demeure du jarl, il enfila des vêtements velus, des braies et un manteau, avec des manches et une capuche. Ils étaient imprégnés de sable et de poix. Puis il prit en main un grand épieu, ceignit son épée et quitta ses hommes, seul, pour aller jusqu'à la demeure du jarl et au pavillon de Þóra. Dès que le serpent vit s'approcher un inconnu, il se dressa et souffla du venin sur lui. Mais Ragnarr leva son bouclier, s'avança hardiment et lui enfonça son épieu en plein cœur. Puis il brandit son épée et trancha la tête du serpent. Et c'est ainsi, comme il est dit dans la saga du roi Ragnarr, qu'il épousa ensuite Þóra Cerf de la Forteresse.

1. C'est-à-dire Sigurðr Bracelet *(hringr)*.

Après quoi il partit guerroyer et libéra tout son royaume. Il eut deux fils de Þóra. L'un s'appelait Eiríkr, l'autre Agnarr. Alors qu'ils étaient encore tout jeunes, Þóra tomba malade et mourut. Ragnarr épousa par la suite Áslaug, que certains appellent Randalín, la fille de Sigurðr Meurtrier de Fáfnir et de Brynhildr, fille de Buðli. Ils eurent quatre fils. Ívarr sans Os était l'aîné, suivi de Björn Flanc de Fer, de Hvítserkr et de Sigurðr. Celui-ci avait une marque dans l'œil, comme si un serpent était lové autour de sa pupille, et c'est pourquoi on le surnommait Sigurðr Serpent dans l'Œil.

## *2. Mort des plus âgés des fils de Ragnarr*

Lorsque les fils de Ragnarr furent adultes, ils guerroyèrent en divers pays. Les frères Eiríkr et Agnarr partaient de leur côté, Ívarr et ses plus jeunes frères allaient du leur, et c'est lui qui décidait parce qu'il était fort sage. Ils se soumirent Selund et le sud de la Suède, Eygotaland et Eyland, ainsi que toutes les petites îles[2]. Ívarr et ses plus jeunes frères s'installèrent alors à Hleiðra[3], sur l'île de Selund, ce à quoi Ragnarr était pourtant opposé. Ses fils prenaient part à toutes les expéditions, car ils ne voulaient pas être moins célèbres que leur père.

Le roi Ragnarr n'appréciait guère que ses fils s'en aillent prendre des pays tributaires contre son gré. Il institua roi de Haute-Suède un certain Eysteinn la Panse et lui demanda de veiller sur ce royaume et de le défendre contre ses fils, s'ils le réclamaient.

Un été, alors que Ragnarr était parti en expédition à l'Est, Eiríkr et Agnarr, ses fils, s'en vinrent en Suède et mouillèrent dans le Lögr[4]. Ils firent porter un message au roi Eysteinn à Uppsalir, le priant de venir les trouver. Quand ils se rencontrèrent, Eiríkr exigea que le roi Eysteinn place le royaume de Suède sous leur autorité, et dit qu'il voulait épouser Borghildr, sa fille. Il ajouta qu'ils pourraient défendre ce royaume contre le roi Ragnarr. Eysteinn déclara vouloir en informer les chefs de l'intérieur du pays et ils se quittèrent ainsi. Et quand le roi Eysteinn exposa la situation, tout le monde fut d'accord pour défendre le pays contre les fils de Ragnarr. Eysteinn leva une formidable armée et marcha contre eux. Il y eut une grande bataille et les fils de Braies-velues furent accablés par le

2. Selund est l'île de Sjælland, Reiðgotaland décrit le pays des Reiðgotar (habitants du sud de la Suède actuelle) et Eygotaland peut-être Gotland. Eyland est l'île d'Öland.

3. Aujourd'hui Gammel Lejre, non loin de Roskilde.

4. Il s'agit du lac Mälar, très ramifié et d'accès facile par bateau.

nombre. Les troupes des deux frères furent décimées et bien peu survécurent. Agnarr périt aussi et Eiríkr fut fait prisonnier.

Le roi Eysteinn offrit à Eiríkr une réconciliation et autant de biens d'Uppsalir qu'il en voudrait personnellement pour compenser la mort de son frère, ainsi que sa fille qu'il avait auparavant demandée en mariage. Eiríkr refusa les compensations et la fille du roi, et il déclara qu'il ne voulait plus vivre après cette défaite qu'il avait subie, mais qu'il voulait choisir lui-même le jour de sa mort. Comme le roi Eysteinn ne put lui arracher de compromis, il le lui accorda.

Eiríkr demanda qu'on porte sous lui des pointes d'épieux et qu'on l'élève ainsi au-dessus de tous les morts au combat. Alors il déclama :

1. Je ne veux ni obtenir réparation pour mon frère
ni acheter d'épouse à ce prix-là,
ni entendre dire qu'Eysteinn
est désormais le meurtrier d'Agnarr ;
aucune mère ne me pleurera,
je mourrai élevé au-dessus des morts,
laissez-moi être transpercé
par des pointes d'épieux dressées !

Et avant qu'on ne le soulève au-dessus des épieux, il aperçut un homme chevaucher ferme. Il déclama encore :

2. Portez la nouvelle là-bas,
quand ceux qui sont partis à l'Est auront péri,
et qu'Áslaug, la gracieuse dame,
reçoive mes anneaux !
Alors courageusement,
après avoir appris mon trépas,
ma belle-mère en informera
ses généreux fils.

Ensuite il fut soulevé sur les pointes d'épieux et mourut au-dessus des morts au combat.

Et quand on apprit ces nouvelles à Áslaug, en Selund, elle alla aussitôt trouver ses fils et leur en fit part. Björn et Hvítserkr jouaient aux échecs, et Sigurðr se tenait devant. Alors Áslaug déclama :

3. Vous ne seriez pas restés invengés
vous, les frères,

pas même six mois
si vous étiez morts les premiers ;
je ne cache pas
que j'aimerais qu'ils soient encore en vie,
Eiríkr et Agnarr,
même s'ils n'étaient pas mes fils.

Sigurðr Serpent dans l'Œil répondit :

4. D'ici trois jours, mère,
si tu es chagrinée,
nos équipages seront prêts
à prendre le large ;
le roi Eysteinn ne régnera plus
à Uppsalir, même s'il offre
une fortune, pourvu que nos armes
ne nous fassent pas défaut.

Puis Björn Flanc de Fer déclama :

5. Le courage et le cœur
suffiront dans la poitrine
d'un homme hardi
même s'il ne dit rien ;
nous n'avons dans les yeux
ni serpent ni vipère,
mais j'aimais mes frères,
je n'ai pas oublié tes beaux-fils.

Et Hvítserkr répondit :

6. Réfléchissons avant de promettre
d'exercer notre vengeance
sur le meurtrier d'Agnarr,
laissons-le endurer le mal !
Mettons à flot le navire,
coupons la glace devant la proue,
voyons comment nos esnèques
pourront être prêtes au plus vite !

Ívarr sans Os déclama alors ceci :

7. Vous avez à la fois du courage
et une belle témérité,
vous en aurez besoin,
et d'endurance encore plus ;
il faudra me porter en tête,
moi qui n'ai pas d'os,
je participerais à la vengeance
même si j'étais sans bras.

Après quoi les fils de Ragnarr levèrent une formidable armée. Lorsqu'ils furent prêts, leur flotte fit voile vers la Suède, tandis que la reine Áslaug s'en fut par voie de terre avec quinze cents cavaliers, tous très bien équipés. Elle-même portait une armure et commandait cette armée, et elle se fit appeler Randalín. Tous se retrouvèrent en Suède et mirent le pays à feu et à sang.

Apprenant cela, le roi Eysteinn rassembla une armée contre eux. Il fit appel à tous ceux qui étaient en état de porter les armes dans son royaume. Et quand ils se rencontrèrent il y eut une grande bataille. Les fils de Braies-velues remportèrent la victoire et le roi Eysteinn périt. La nouvelle se répandit et l'on vanta cet exploit.

Le roi Ragnarr, qui était parti en expédition, l'apprit aussi et en voulut à ses fils de ne pas l'avoir attendu pour la vengeance. Et de retour dans son royaume, il dit à Áslaug qu'il accomplirait un exploit qui ne deviendrait pas moins célèbre que celui de ses fils. « J'ai reconquis la plus grande partie du royaume que possédaient mes ancêtres, mais il me manque l'Angleterre. C'est pourquoi j'ai fait construire deux navires de charge à Líðar dans le Vestfold » – car son royaume s'étendait jusqu'au Dofrafjall et au Líðandisnes[5].

Áslaug répondit : « Tu aurais pu faire construire beaucoup de longs bateaux pour le prix de ces navires de charge. Et tu sais qu'il n'est pas facile d'aborder l'Angleterre avec de gros navires, à cause du courant et des hauts-fonds. Ta décision n'est pas sage. »

Mais le roi Ragnarr fit tout de même voile à l'ouest vers l'Angleterre, avec ses deux navires et cinq cents hommes. Les bateaux se brisèrent sur les côtes anglaises, mais lui-même et ses hommes gagnèrent sains et saufs la terre ferme. Il se mit alors à piller partout où il passait.

5. Le Vestfold est la région à l'ouest d'Oslo. Dofrafjall et Líðandisnes sont aujourd'hui le mont Dovre et le cap Lindesnes. Le royaume de Ragnarr incluait donc le sud et le centre de la Norvège.

### *3. Mort de Ragnarr et vengeance de ses fils*

En ce temps-là régnait sur la Northumbrie un roi qui s'appelait Ella. Lorsqu'il apprit la présence d'une armée dans son royaume, il rassembla de nombreuses troupes et marcha contre elle à la tête d'une formidable armée. Il y eut une grande et rude bataille. Le roi Ragnarr portait un pourpoint de soie qu'Áslaug lui avait donné quand ils s'étaient quittés. Mais vu l'importance de l'armée du pays, il lui fut impossible de résister. Presque tous ses hommes périrent et lui-même enfonça bien quatre fois les rangs du roi Ella, car le fer ne mordait pas sur sa tunique de soie. On finit par le capturer et le jeter dans une fosse aux serpents, mais les serpents ne voulurent pas l'approcher. Le roi Ella avait remarqué qu'aucune arme ne l'atteignait pendant la journée, et que maintenant les serpents ne lui faisaient aucun mal. Alors il fit arracher le vêtement qu'il portait, et les serpents se pendirent à lui de tous côtés. Il mourut avec beaucoup de bravoure.

Lorsque les fils du roi Ragnarr apprirent cette nouvelle, ils s'en furent à l'Ouest en Angleterre et affrontèrent le roi Ella. Et comme Ívarr ne voulait pas se battre, non plus que ses hommes, et que l'armée du pays était nombreuse, ils furent vaincus et s'enfuirent jusqu'à leurs bateaux, puis ils s'en retournèrent ainsi au Danemark.

Mais Ívarr resta en Angleterre et partit trouver le roi Ella pour lui demander compensation pour son père. Comme le roi avait vu Ívarr refuser de se battre avec ses frères contre lui, il lui parut raisonnable de faire la paix avec lui. Pour compenser la mort de son père, Ívarr pria le roi de lui donner autant de son pays qu'il en couvrirait avec la plus grande peau d'un vieux taureau, car il dit qu'il ne pourrait sans doute pas rentrer librement chez lui à cause de ses frères. Ella ne trouva pas cela invraisemblable et ils s'accordèrent là-dessus. Ívarr prit alors une peau qui avait trempé et la fit étirer le plus possible. Puis il la fit découper en une très fine lanière, et fit séparer la face poilue de la face charnue. Ensuite il la fit tendre sur une plaine et tracer des limites tout autour. Il fit élever de solides murs d'enceinte et cette forteresse s'appelle maintenant Jórvík[6]. Il se lia d'amitié avec tous les gens du pays et surtout avec les chefs, qui finirent par lui jurer fidélité, à lui et à ses frères.

6. Aujourd'hui York. Les vikings ont développé Jórvík – le mot norrois signifie littéralement « Baie de l'étalon » et reprend sans doute l'ancien nom donné par les Angles, Eoforwic – mais c'était déjà un port assez fréquenté au VIII^e siècle, issu de l'ancienne forteresse romaine d'Eboracum.

Ensuite il fit prévenir ses frères qu'il avait bon espoir qu'ils puissent venger leur père s'ils s'en venaient en Angleterre à la tête d'une armée. Dès qu'ils apprirent cela, ils levèrent des troupes et mirent le cap vers l'Angleterre. Aussitôt averti, Ívarr partit trouver le roi Ella et lui dit qu'il ne pouvait pas lui cacher de telles nouvelles. Il ajouta qu'il ne se battrait pas contre ses frères, mais qu'il se porterait à leur rencontre pour tenter de négocier un accord. Le roi accepta. Ívarr rejoignit ses frères et les exhorta à venger leur père, puis il s'en retourna auprès du roi Ella et lui dit qu'ils étaient si furieux et enragés que leur seule envie était de se battre. Le roi crut à la fidélité d'Ívarr dans l'affaire, et il marcha contre les frères avec son armée.

Lorsqu'ils se rencontrèrent, beaucoup de chefs se détournèrent du roi et se rangèrent aux côtés d'Ívarr. Le roi eut alors le désavantage du nombre, si bien qu'une grande partie de ses troupes périrent et que lui-même fut fait prisonnier. Ívarr et ses frères se souvinrent de la manière dont leur père avait été torturé. Ils firent tailler un aigle dans le dos d'Ella puis séparer toutes les côtes de l'échine avec une épée, de façon à lui arracher par là les poumons. Ainsi dit le scalde Sighvatr dans la *drápa* du roi Knútr[7] :

8. Dans le dos d'Ella,
Ívarr qui siégeait
à Jórvík fit tailler
l'aigle de sang.

Après cette bataille, Ívarr devint roi de cette partie de l'Angleterre que ses parents avaient possédée jadis. Il avait deux frères, fils de concubines, l'un s'appelait Yngvarr, l'autre Hústó. Ils torturèrent le roi Játmundr le Saint[8] à la demande d'Ívarr, qui se soumit ensuite son royaume.

Les fils de Braies-velues guerroyèrent en de nombreux pays : en Angleterre et en France[9], et jusqu'en Lombardie. On raconte que ce fut leur plus lointaine destination et qu'ils y prirent la place forte de Lúna[10]. Ils envisagèrent un moment d'aller jusqu'à Rome et de la conquérir, et leurs expéditions guerrières furent les plus célèbres dans tous les pays du Nord de langue norroise. Lorsqu'ils revinrent au Danemark dans leur royaume,

7. Sighvatr Þórðarson était un scalde islandais du XIe siècle. On lui doit entre autres cette *Knútsdrápa*, poème en l'honneur du roi danois Knútr le Grand.

8. Le martyre de saint Edmund, roi d'Estanglie, eut lieu en 869.

9. Le *þáttr** cite à la fois Valland et Frakkland, deux noms qui désignent la France.

10. Aujourd'hui Luni.

ils se partagèrent les terres. Björn Flanc de Fer prit le royaume d'Uppsalir ainsi que toute la Suède et ce qui en dépendait, Sigurðr Serpent dans l'Œil eut l'île de Selund, la Scanie, le Halland, tout le Vík et les Agðir jusqu'au Liðandisnes et une grande partie des Upplönd, quant à Hvítserkr, il eut le Reiðgotaland et le Vindland[11].

Sigurðr Serpent dans l'Œil épousa Blæja, la fille du roi Ella. Leur fils fut Knútr, surnommé Hörða-Knútr, qui prit le pouvoir après son père en Selund, Scanie et Halland, mais le Vík lui échappa. Il eut un fils qui s'appelait Gormr. Celui-ci portait le nom de son père adoptif, le fils de Knútr le Trouvé. Il gardait tout le pays des fils de Ragnarr lorsqu'ils partaient guerroyer. Gormr, fils de Knútr, fut le plus grand et le plus fort des hommes, et le plus accompli en toutes choses, mais il n'était pas aussi sage que ses parents avant lui.

## *4. Les rois des Danois et des Anglais*

Gormr succéda à son père. Il épousa Þýri, qu'on surnommait la Parure du Danemark[12], la fille de Klakk-Haraldr, qui était roi en Jutland. Quand Haraldr fut mort, Gormr reprit tout ce royaume. Le roi Gormr parcourut tout le Jutland avec son armée, écrasant tous les roitelets jusqu'à Slés[13], au sud, puis il conquit une grande partie du Vindland, livra maintes batailles contre les Saxons et devint le plus puissant des rois. Il eut deux fils. L'aîné s'appelait Knútr, et le plus jeune Haraldr. Knútr était le plus beau des hommes qu'on ait vus. Le roi l'aimait plus que quiconque, de même que tout le peuple. On le surnommait Amour des Danois. Haraldr était apprécié dans la famille de sa mère, qui ne l'aimait pas moins que Knútr.

Ívarr sans Os fut longtemps roi en Angleterre. Il n'eut pas d'enfants, car il était ainsi fait qu'il n'éprouvait ni désir ni amour, mais il ne manquait ni de sagesse ni de férocité. Il mourut de vieillesse en Angleterre, où il fut enterré sous un tertre. Alors tous les fils de Braies-velues étaient

11. La Scanie (Skáni) et le Halland (Halland) sont des provinces du sud de la Suède actuelle. Le Vík correspond au fjord d'Oslo, les Agðir (aujourd'hui Agder) sont une province du sud-ouest, les Upplönd (aujourd'hui Oppland) du centre de la Norvège. Le Vindland désigne les territoires des Vendes, une population slave établie au sud du Danemark actuel.

12. Ce surnom (*Danmarkarbót*, « parure du Danemark ») lui est attribué sur la pierre runique de Jelling (en Jutland) érigée par le roi Gormr l'Ancien *(gamli)* à la mémoire de son épouse, morte avant lui. Gormr a régné d'environ 940 à 958 et fondé la dynastie royale danoise.

13. Aujourd'hui Slesvig.

morts. Aðalmundr succéda à Ívarr en Angleterre. C'était le neveu de Játmundr le Saint et il christianisa largement le pays. Il perçut un impôt sur la Northumbrie, qui était païenne. Son fils, qui s'appelait Aðalbrikt, lui succéda. Ce fut un bon roi, qui vécut vieux.

Vers la fin de sa vie, une armée de Danois s'en vint en Angleterre, commandée par Knútr et Haraldr, les fils du roi Gormr. Ils se soumirent un grand royaume en Northumbrie, celui qu'Ívarr avait possédé. Le roi Aðalbrikt marcha contre eux et ils s'affrontèrent au nord de Kliflönd[14], où un grand nombre de Danois périrent. Quelque temps plus tard, les Danois montèrent près de Skarðaborg[15], s'y battirent et furent victorieux. Puis ils redescendirent sur Jórvík, où toute la population se soumit à eux et où ils n'eurent rien à craindre. Mais un jour qu'il faisait très chaud, les hommes s'en furent nager. Et tandis que les fils de roi nageaient parmi les bateaux, des gens du pays accoururent et tirèrent sur eux. Knútr fut tué d'une flèche, ils prirent son cadavre et le mirent sur un bateau. Apprenant cela, la population se rassembla et empêcha les Danois de revenir à terre, les forçant à s'en retourner ensuite au Danemark.

Le roi Gormr était alors en Jutland. Quand on lui apprit la nouvelle il s'écroula, et il mourut de chagrin le lendemain à la même heure. Haraldr[16], son fils, lui succéda sur le trône de Danemark. Il fut le premier de sa lignée à accepter la foi chrétienne et le baptême.

## *5. Sigurðr le Cerf et le roi Haki*

Sigurðr Serpent dans l'Œil, Björn Flanc de Fer et Hvítserkr avaient guerroyé un peu partout en France. Alors Björn s'en retourna dans son royaume. Après quoi l'empereur Örnúlfr se battit contre les frères et cent mille hommes périrent du côté danois et norvégien. Sigurðr Serpent dans l'Œil y trouva la mort, de même qu'un autre roi qui s'appelait Guðröðr. C'était le fils d'Óláfr, fils de Hringr, fils d'Ingjaldr, fils d'Ingi, fils de Hringr, à qui le Hringaríki[17] doit son nom. Il était le fils de Dagr et de Þóra Mère des Braves. Ils avaient neuf fils et la famille des Döglingar descend d'eux.

14. Autrement dit Cleveland.

15. Sans doute Scarborough.

16. Le fils de Gormr l'Ancien, Haraldr à la Dent bleue *(blátonn)*, c'est-à-dire à la dent noire, a régné sur le Danemark de 958 à 987. Il a conquis la Norvège et converti les Danois au christianisme, comme il l'indique sur la grande pierre de Jelling.

17. Il s'agit du Ringerike, région à l'ouest de l'actuelle ville d'Oslo.

Helgi l'Aigu était un frère de Guðröðr. Il avait emporté de la bataille l'étendard de Sigurðr Serpent dans l'Œil ainsi que son épée et son bouclier. Il s'en retourna au Danemark avec ses troupes et il y trouva Áslaug, la mère de Sigurðr, et lui apprit les nouvelles. Alors Áslaug déclama une strophe :

9. Les pourvoyeurs du faucon[18]
sont là-haut dans la forteresse,
le malheur s'est abattu sur le corbeau
à l'enseigne de Sigurðr ;
les jouisseurs du cadavre[19]
soufflent sur lui et le déchirent,
Óðinn a fait mourir trop tôt
l'elfe de la Valkyrie[20].

Comme Hörða-Knútr était jeune, Helgi resta longtemps auprès de Áslaug pour défendre le pays. Sigurðr et Blæja avaient une fille. C'était la sœur jumelle de Hörða-Knútr. Áslaug lui donna son nom, puis elle l'éleva et fut sa mère adoptive. Helgi l'Aigu l'épousa ensuite. Leur fils fut Sigurðr le Cerf. C'était le plus beau, le plus grand et le plus fort de tous les hommes qu'on ait vus. Gormr, le fils de Knútr, et Sigurðr le Cerf avaient le même âge.

Sigurðr avait douze ans lorsqu'il tua en combat singulier un guerrier-fauve[21] du nom de Hildibrandr, et onze autres hommes. Après cela, Klakk-Haraldr lui donna en mariage sa fille qui s'appelait Ingibjörg. Ils eurent deux enfants, Guðþormr et Ragnhildr.

Lorsque Sigurðr apprit la mort du roi Fróði, son oncle, il partit en Norvège et devint roi du Hringaríki, son patrimoine. Il existe une longue saga sur lui, car il accomplit toutes sortes de hauts-faits.

On raconte au sujet de sa mort qu'il était allé à cheval dans un endroit désert où il avait l'habitude de chasser. Haki Haðaberserkr[22] et trente hommes bien armés se portèrent à sa rencontre et se battirent contre lui. Avant de mourir, Sigurðr tua douze hommes, et le roi Haki perdit le bras droit et reçut trois autres blessures. Ensuite le roi Haki s'en fut avec ses hommes à Steinn dans le Hringaríki, là où résidait Sigurðr, et il enleva

18. « Les guerriers ».
19. « Les loups ».
20. « Le guerrier ».
21. Voir *berserkr* *.
22. Dont le surnom signifie « le guerrier-fauve du Hadeland ».

Ragnhildr, sa fille, et Guðþormr, son fils, et prit beaucoup de biens qu'il emporta au Haðaland[23]. Et peu après il fit faire un grand banquet et il avait l'intention de célébrer ses noces, mais ce fut retardé car ses blessures évoluaient mal. Ragnhildr avait alors quinze ans, et Guðþormr, quatorze. L'automne passa, puis l'hiver jusqu'à *Jól**, et Haki, blessé, ne se levait pas.

Le roi Hálfdan le Noir[24] se trouvait alors dans sa demeure du Heiðmörk[25]. Il dépêcha Hárekr Baguette magique et avec lui une centaine d'hommes, qui traversèrent une nuit le lac gelé de Mjörr, en Haðaland, et arrivèrent le lendemain à la ferme du roi Haki. Ils bloquèrent toutes les portes de la halle où dormaient les hommes de sa garde[26], puis ils allèrent au pavillon où était couché Haki, s'emparèrent de Ragnhildr et de Guðþormr, son frère, et emportèrent tous les biens qu'il y avait là. Ils mirent le feu à la halle, où périt toute la garde, puis ils repartirent. Mais le roi Haki se leva, s'habilla et les poursuivit un moment. En arrivant au lac gelé, il retourna son épée contre lui et se donna la mort. On l'enterra sous un tertre au bord du lac.

Le roi Hálfdan les aperçut sur la glace avec un chariot bâché, et il se dit que leur mission devait être accomplie tel qu'il le souhaitait. Il envoya des messagers par tout le pays inviter les hommes les plus importants du Heiðmörk à un grand banquet. Il célébra alors ses noces avec Ragnhildr et ils vécurent longtemps ensemble. Leur fils fut le roi Haraldr aux Beaux Cheveux, qui le premier régna seul sur toute la Norvège.

23. Le Hadeland est la région au nord-est du Ringerike.

24. Hálfdan le Noir *(svarti)* a régné en Norvège sur le Vestfold et le Ringerike ; il est mort vers 860.

25. Le Hedmark est situé au nord-est du Hadeland et les deux régions sont séparées par le lac Mjösa (en norrois Mjörr).

26. Voir *hirð**.

## Chant de Kráka

1. Nous avons frappé avec l'épée.
Il y a bien longtemps
que nous sommes allés au Gautland
tuer le loup de la fosse[1] ;
nous avons épousé Þóra,
on m'a surnommé Braies-velues
après mon exploit :
là j'ai occis l'anguille de la bruyère[2],
j'ai enfoncé la pointe d'acier étincelante
dans la boucle de la terre[3].

2. Nous avons frappé avec l'épée.
J'étais encore jeune quand, à l'Est[4],
dans l'Eyrasund[5], nous avons taillé
un repas au loup affamé,
offert un grand festin

*Nota* : Le titre de ce chant funèbre *(Krákumál)* signifie littéralement « les paroles », « le discours de Kráka ». Le poème s'apparente à une *drápa*, dont le premier vers, identique à chaque strophe (sauf à la dernière) : *Hjoggum vér með hjörvi*, « Nous avons frappé avec l'épée », constitue une forme particulière de refrain. Le mètre utilisé dans l'original norrois est le *dróttkvætt*, mais le scalde a pris énormément de libertés avec les rimes et les allitérations qui le caractérisent. De même, au lieu des strophes de huit vers habituelles, les siennes sont de dix chacune (à l'exception de la 23e et de la dernière) : la première demi-strophe étant de quatre vers (y compris le refrain) et la seconde de six. Les demi-strophes demeurent cependant complètes tant du point de vue de la métrique que de la syntaxe, selon l'usage.

1. *Kenning** désignant « le serpent ».

2. « Le serpent ».

3. « Le serpent ». Allusion au Serpent de Miðgarðr, lové dans la grande mer qui entoure le monde. Lors des Ragnarök, il relâchera son étreinte et contribuera à la fin du monde.

4. Il y a une progression géographique logique dans le poème, même si les strophes où se succèdent les scènes de batailles donnent l'impression d'être interchangeables : Ragnarr évoque d'abord ses expéditions à l'Est (strophes 1-9), puis ses expéditions à l'Ouest (strophes 10-21).

5. L'Øresund est le détroit entre l'île danoise de Sjælland et la côte suédoise actuelle.

à l'oiseau aux pattes jaunes[6],
là où le fer durci chantait
contre les heaumes garnis de clous ;
la mer était houleuse, le corbeau
pataugeait dans le sang des morts.

3. Nous avons frappé avec l'épée.
Nous brandissions bien haut les lances
quand nous comptions vingt ans,
nous rougissions partout le glaive ;
nous avons vaincu huit princes,
à l'est, dans l'estuaire de la Dína[7],
et donné au loup pâture
suffisante lors de cette bataille ;
la sueur[8] s'est déversée
dans la houle, les guerriers ont péri.

4. Nous avons frappé avec l'épée.
La femme de Héðinn était à l'œuvre[9]
quand nous avons renvoyé les Helsingjar[10]
dans la halle d'Óðinn[11] ;
nous avons remonté l'Íva[12],
puis le fer de lance a mordu,
toute la rivière s'est teintée
du rouge ardent des blessures ;
l'épée crissait sur les broignes,
les harengs des blessures[13] fendaient les boucliers.

6. « L'aigle ».
7. C'est la Dvina, qui se jette dans le golfe de Riga.
8. C'est le mot *sveit* (sueur) qui est utilisé en norrois, mais en tant que *heiti** pour désigner le sang.
9. Soit : « la bataille a fait rage ». Allusion à la légendaire bataille éternelle des Hjaðningar, entre les armées des rois Héðinn et Högni, où Hildr, fiancée de l'un et fille de l'autre, chaque soir guérit les blessés et ressuscite les morts pour qu'ils puissent combattre à nouveau le lendemain, et ce jusqu'aux Ragnarök, la fin du monde. Hildr est une *valkyrie**. Ce mythe est rapporté dans L'*Edda* de Snorri, dans la *Ragnarsdrápa* de Bragi Boddason et chez Saxo Grammaticus.
10. Les habitants du Hälsingland, en Suède.
11. La halle d'Óðinn est la *Valhöll**.
12. On ignore de quel fleuve il s'agit. Les sites des batailles passées en revue sont un mélange d'endroits connus et d'endroits inconnus, voire légendaires ou imaginaires.
13. « Les épieux ».

5. Nous avons frappé avec l'épée.
Je crois que personne ne l'a blâmé
avant que, sur les chevaux de Heflir[14],
Herröðr ne tombe au combat ;
nul autre jarl plus célèbre
ne sillonnera sur les skis d'Ægir[15]
la plaine des macareux[16]
pour aller jeter l'ancre.
Ce prince a fait preuve d'un cœur vaillant
dans toutes les batailles.

6. Nous avons frappé avec l'épée.
L'armée a jeté ses boucliers à terre
quand les chiens de charogne[17]
se sont rués à la gorge des guerriers ;
les lancettes de la discorde[18] ont mordu
à la bataille des Skarpaskerjar[19] ;
la lune du plat-bord[20] avait rougi
avant que le roi Rafn[21] ne périsse ;
la sueur[22] brûlante coulait du crâne
des hommes sur leurs broignes.

7. Nous avons frappé avec l'épée.
Le choc des armes a retenti
avant qu'à Ullarakr[23]
le roi Eysteinn[24] ne soit abattu ;
nos perchoirs à faucon[25] ornés d'or,

14. « Les navires ». Heflir est un héros légendaire.

15. « Les navires ». Le géant Ægir fait figure de dieu de la mer. Ses neuf filles symbolisent les vagues.

16. « La mer ».

17. « Les loups ».

18. « Les épées ».

19. Ces récifs au nom bien nordique (qui signifie littéralement : « récifs des cormorans »), sont difficiles à localiser mais pourraient être l'actuel Skarvs Skärgård.

20. « Le bouclier ».

21. On ignore qui est ce roi au nom bien nordique, lui aussi.

22. « Le sang ».

23. Proche d'Uppsala, en Suède.

24. Ce pourrait être le roi de Suède.

25. « Nos avant-bras ».

nous sommes allés à cette rencontre des heaumes[26];
la chandelle aux cadavres[27] a entaillé
les boucliers rougis;
la bière du cou[28] ruisselait des blessures
le long des falaises du cerveau[29].

8. Nous avons frappé avec l'épée.
Les corbeaux n'ont pas manqué,
devant l'île d'Inndyrisey[30],
de chair à déchiqueter;
nous avons servi aux chevaux de Fála[31]
tout un repas cette fois-là,
au lever du soleil,
il était difficile de se protéger;
j'ai vu s'élever les boucles de corde[32],
le fer a cogné le bord des heaumes.

9. Nous avons frappé avec l'épée.
Nous avons trempé les boucliers dans le sang
lorsqu'à Borgundarhólmr[33],
nous avons rassasié les étourneaux des blessures[34];
les nuages de la tempête[35] ont été brisés,
l'orme[36] a lancé le fer.
Völnir[37] a péri au combat,
il n'y avait pas roi plus puissant;
les corps se sont échoués sur les plages,
le loup s'est réjoui de sa proie sanglante[38].

26. « Cette bataille ».
27. « La lance ».
28. « Le sang ».
29. « La tête ».
30. On ignore de quelle île il s'agit.
31. C'est-à-dire « aux loups ». Fála est une sorcière et la monture des sorcières est le loup.
32. « Les flèches ».
33. Il s'agit de l'île de Bornholm.
34. « Les charognards » (aigles et corbeaux).
35. « La tempête » est un heiti pour « la bataille », les nuages de la tempête une kenning pour « les boucliers ».
36. Heiti pour « l'arc ».
37. On ignore de qui il s'agit.
38. C'est à Bornholm que prend fin le parcours à l'Est. La première bataille était dans l'Øresund, la seconde à l'embouchure de la Dvina : Ragnarr est parti guerroyer en mer Bal-

10. Nous avons frappé avec l'épée.
La bataille a pris beaucoup d'ampleur
avant que le roi Freyr[39] ne tombe
au pays des Flamands.
Bleu et dégouttant de sang,
le burin des blessures[40] a mordu
le capuchon doré de Högni[41]
durement lors de ce combat-là ;
bien des filles ont pleuré à l'aube,
mais les loups ont eu leur butin.

11. Nous avons frappé avec l'épée.
J'ai appris que des morts gisaient
par centaines sur les skis d'Eynæfi[42],
à l'endroit qu'on appelle Englanes[43].
Nous avons fait voile pendant six jours
avant d'emporter la victoire.
Nous avons célébré la messe des pointes
de lance[44] au lever du soleil ;
Valþjófr[45] a été forcé de plier
au combat devant nos épées.

12. Nous avons frappé avec l'épée.
Les glaives ont abreuvé
de la rosée brune des cadavres[46]

tique. Il est de retour en Suède avec entre autres une bataille au Hälsingland et une dans la région d'Uppsala. On peut imaginer que celles au cours desquelles périssent le roi Rafn et le jarl Herröðr (ou Herrauðr, le père de Þóra ?) ont également lieu le long des côtes suédoises – où il conviendrait donc aussi de chercher cette mystérieuse île d'Inndyrisey.

39. On ignore qui est ce roi Freyr, dont le nom évoque plutôt ce chef éminent que l'on a fini par considérer comme un dieu dans la version historicisante de la mythologie donnée par Snorri Sturluson dans l'*Ynglinga saga* (première saga de sa *Heimskringla*).

40. « L'épée ».

41. « La broigne ». Högni est le frère de Gunnarr et de Guðrún. Tué par Atli, « il rit pendant qu'on lui tranche le cœur », dit la *Völsunga saga*.

42. « Les navires ».

43. Englanes est un cap (*nes*), au nom peut-être inventé à partir de celui des Angles, et sans doute situé sur les côtes britanniques.

44. « Nous avons combattu ». Clin d'œil sarcastique au christianisme.

45. On ignore de qui il s'agit.

46. « De sang ».

les pâles faucons dans le Barðafjörðr[47];
L'orme a gémi tout haut,
alors que les flèches mordaient
les tuniques forgées par Svölnir[48]
dans la dispute des flammes de fourreau[49];
le serpent au venin[50], tacheté de sang,
s'est glissé dans les blessures.

13. Nous avons frappé avec l'épée.
Nous avons porté les tentes de Hlökk[51]
haut dans le jeu de Hildr[52]
devant le Hjaðningavágr[53].
Alors les hommes ont pu voir,
tandis que nous fendions les boucliers
dans le tumulte des harengs de charogne[54],
les heaumes brisés des guerriers;
c'était autre chose que de prendre
une belle épousée avec soi dans son lit.

14. Nous avons frappé avec l'épée.
Une tempête[55] s'est abattue sur les boucliers,
les morts se sont écroulés à terre
dans le Norðimbraland[56].
Nul besoin n'était ce matin-là
de pousser les hommes
au jeu de Hildr, alors que les rayons

47. Ce pourrait être le Firth of Tay, où est situé Perth (Bertha), en Écosse.

48. « Les broignes ». Il n'existe pas moins de cent soixante-dix heiti pour le seul dieu Óðinn : Svölnir en est un, peut-être à rapprocher de Svöl, le nom donné au bouclier qui protège la terre des rayons du soleil. Il y en a trois autres dans le poème : Fjölnir (qui signifierait « très sage », « omniscient »), Viðrir (en rapport avec le temps) et Herjann (le dieu guerrier qui commande les *einherjar*).

49. Les « flammes de fourreau » sont les « épées », leur « dispute », la « bataille ».

50. « L'épée ».

51. « Les boucliers ». Hlökk est une valkyrie.

52. « La bataille ».

53. Ce pourrait être le nom (non attesté) donné à une anse de l'île de Hoy, aux Orcades, associée à la bataille éternelle des Hjaðningar (revoir la note 9 au présent texte).

54. Les « harengs de charogne » sont « les lances », leur tumulte « la bataille ».

55. « Une pluie de flèches ».

56. Il s'agit de la Northumbrie, au nord-est de l'Angleterre.

scintillants[57] pourfendaient les tiges des heaumes[58] ;
c'était autre chose que d'embrasser
une jeune veuve sur le haut siège.

15. Nous avons frappé avec l'épée.
Herþjófr[59] a remporté la victoire
aux Suðreyjar[60]
contre nos propres guerriers ;
Rögnvaldr[61] a fini par tomber
dans la pluie des boucliers[62],
ce très grand malheur est survenu
aux hommes dans le tourbillon des épées[63] ;
le secoueur de heaume[64] a lancé
la palme du cran de la corde[65].

16. Nous avons frappé avec l'épée.
Ils gisaient les uns sur les autres ;
le coucou de la tempête de neige des lances[66]
s'est réjoui du jeu des épées[67].
Le roi Marstan[68], qui régnait sur l'Irlande,
n'a laissé ni l'aigle ni la louve
le ventre creux, lors de la rencontre
du fer et des boucliers[69] ;
les morts du Veðrafjörðr[70] ont servi
d'offrande au corbeau.

57. « Les épées ».
58. « Les crânes ».
59. On ignore de qui il s'agit.
60. Ce sont les Hébrides.
61. Rögnvaldr est un des fils de Ragnarr et Áslaug. Dans la saga, il meurt à l'attaque de Hvítaborg (Whitby ?), alors que selon cette strophe il périt aux Hébrides.
62. « La bataille ».
63. « La bataille ».
64. « Le guerrier ».
65. « La flèche ».
66. La « tempête de neige des lances » désigne la « bataille » et le « coucou de la tempête de neige des lances » est donc le « corbeau ».
67. « Du combat ».
68. Ce nom n'est pas attesté par ailleurs, mais pourrait rappeler très vaguement celui du roi irlandais Mýrkjartan.
69. La rencontre du fer (« des épées ») et des boucliers, c'est « la bataille ».
70. Il s'agit de Waterford, en Irlande.

17. Nous avons frappé avec l'épée.
J'ai vu les hommes tomber par centaines
sous le glaive ce matin-là,
dans le démêlé des pointes d'épieu[71] ;
Mon fils n'a pas tardé à recevoir
une épine de fourreau[72] en plein cœur.
Egill a ôté la vie à Agnarr[73],
cet homme intrépide.
La lance a résonné sur la tunique grise
de Hamðir[74], les bannières luisaient.

18. Nous avons frappé avec l'épée.
De leurs brands, j'ai vu les braves
descendants d'Endill[75]
débiter largement la pâture des loups.
C'était autre chose, à Víkaskeið[76],
que les femmes servant le vin ;
Des ânes d'Ægir[77], plus d'un a été décimé
dans le tapage des lances[78] ;
le manteau de Skögul[79] a été entaillé
pendant cet affrontement de Skjöldungar[80].

19. Nous avons frappé avec l'épée.
Nous nous sommes livrés au jeu des glaives[81],
un matin, au large de Lindiseyrr[82],
contre trois autres princes.
Bien peu ont eu la joie

71. « La bataille ».
72. « Une épée ».
73. Agnarr est un des fils de Ragnarr et Þóra. On ignore qui est cet Egill.
74. « La broigne ». Hamðir est un des fils de Guðrún et du roi Jónakr, dans le cycle héroïque de l'*Edda.*
75. « Les guerriers ». Endill est un héros légendaire.
76. On ignore où se trouve cet endroit.
77. « Des navires ».
78. « La bataille ».
79. « La broigne ». Skögul est une valkyrie.
80. « De rois ». Les Skjöldungar sont la grande lignée des rois danois.
81. « Au combat ».
82. Le nom de ce cap, apparemment en Irlande, qui n'est pas attesté par ailleurs a peut-être été forgé sur le modèle de Lindsey ou Lindisfarne.

d'en revenir entiers,
beaucoup ont fini dans la gueule du loup,
le faucon[83] a déchiqueté les chairs avec lui ;
Le sang des Irlandais a coulé
à flots dans la mer à l'aube.

20. Nous avons frappé avec l'épée.
J'ai vu le séducteur aux beaux cheveux
et l'ami de la veuve
succomber ce matin-là.
C'était autre chose, dans le Álasund[84],
avant que ne périsse le roi Örn[85],
que Njörun à la coupe de vin[86]
nous apportant l'eau du bain ;
j'ai vu les lunes de la bataille[87] éclater,
les guerriers cessaient de vivre.

21. Nous avons frappé avec l'épée.
Les longs glaives mordaient les boucliers
tandis que la lance passée à l'or
cliquetait sur le bardeau de Hildr[88].
On pourra à jamais,
sur l'île d'Öngulsey[89],
voir la progression des princes
au jeu des poignards[90] ;
le dragon ailé des blessures[91]
avait rougi au large du cap[92].

83. Le « faucon » *(haukr)* est un heiti pour le « corbeau » ou « l'aigle ».
84. Ce détroit est probablement situé dans les archipels écossais : il existe un Álasund aux Shetland, mais la variante Ílasund de certains manuscrits évoque aussi un éventuel détroit *(sund)* de l'île d'Islay (Íl) aux Hébrides.
85. On ignore de qui il s'agit.
86. « La jeune fille ». Njörun est une déesse.
87. « Les boucliers ».
88. « La broigne ».
89. Il s'agit de l'île d'Anglesey.
90. « Au combat ».
91. « La lance ».
92. On le voit, l'action s'est déplacée à l'Ouest. Après la Flandre, Ragnarr guerroie dans les îles britanniques : au large d'Englanes, puis dans le Firth of Tay et aux Orcades. Il revient en Northumbrie avant de gagner les Hébrides, puis l'Irlande : Waterford, la pointe

22. Nous avons frappé avec l'épée.
Pourquoi la mort doit-elle guetter
le combattant du premier rang
dans la tempête de neige des lances ?
Souvent il a de quoi se plaindre de sa vie,
celui qui jamais ne nourrit
les aigles au jeu des épées[93] ;
on dit qu'il est dur d'exhorter les lâches ;
le cœur d'un timoré
ne lui est d'aucun secours[94].

23. Nous avons frappé avec l'épée.
Je dis qu'il n'est que juste
qu'un homme en affronte un autre
dès lors qu'ils ont pris les armes.
Le brave ne recule pas devant le brave,
c'est depuis longtemps sa noblesse ;
le bourreau des cœurs doit toujours
être valeureux dans le tumulte des glaives[95].

24. Nous avons frappé avec l'épée.
Il me semble en vérité
que nous devons suivre le destin,
peu échappent aux décrets des Nornes*.
Je ne pensais pas qu'Ella[96]
pourrait m'infliger la mort,
quand je gavais le gerfaut du sang[97],
lançais les navires à la mer ;
Partout dans les fjords d'Écosse
nous avons distribué aux loups leur pitance.

25. Nous avons frappé avec l'épée.

de Lindiseyrr. Les dernières batailles sont livrées à Víkaskeið et Álasund (impossibles à situer) et à l'île d'Anglesey. Lire le poème, c'est comme assister à une expédition viking qui n'en finirait pas, puisqu'il n'est jamais question de retours au Danemark !

93. « Au combat ».

94. Dans les huit dernières strophes du poème, Ragnarr exalte le courage et l'héroïsme, ainsi que l'acceptation du destin.

95. « La bataille ».

96. Il s'agit du roi de Northumbrie.

97. « L'aigle » ou « le corbeau ».

Il me plaît toujours de savoir
que le père de Baldr[98] apprête
sans fin des bancs pour les festins.
Nous boirons bientôt la bière
dans les branches courbes du crâne[99];
le brave ne regrette pas la mort
dans la demeure du noble Fjölnir[100];
j'entrerai sans un mot d'effroi
dans la halle de Viðrir[101].

26. Nous avons frappé avec l'épée.
Maintenant tous les fils d'Áslaug
viendraient livrer bataille
avec leurs lames acérées,
s'ils savaient exactement
de quelle façon nous sommes traités,
que quantité de serpents
venimeux s'acharnent sur moi;
mes fils sont d'une telle mère
qu'ils ont tous le cœur vaillant.

27. Nous avons frappé avec l'épée.
Ma vie s'en va cruellement,
le venin de cette vipère est violent,
le reptile loge en la halle du cœur[102].
Nous attendons que le bâton de Viðrir[103]
se plante au travers d'Ella;
le sort de leur père
excitera la colère de mes fils;
ces valeureux gaillards
ne pourront rester impassibles.

28. Nous avons frappé avec l'épée.
À cinquante et une reprises

98. « Óðinn ». Baldr, emblème de la perfection, est le dieu lâchement assassiné sur l'instigation de Loki.
99. « Les cornes des animaux », servant de « cornes à boire ».
100. « La Valhöll ». Fjölnir est un heiti d'Óðinn.
101. « La Valhöll ». Viðrir est aussi un heiti d'Óðinn.
102. « Ma poitrine ».
103. « La lance ».

le messager du þing des lances[104]
a conduit de grandes batailles.
Jamais je n'ai imaginé
qu'il puisse se trouver un autre roi
plus capable que moi,
qui tout jeune rougissais les pointes d'épieu ;
les Ases[105] nous accueilleront,
il n'y a pas à se désoler de la mort.

29. Maintenant j'ai hâte d'en finir,
elles m'appellent, les dises
qu'Óðinn m'a envoyées[106]
depuis la halle de Herjan[107].
Joyeux, je vais sur le haut siège
boire la bière avec les Ases ;
tout espoir de vie a disparu,
en riant je mourrai.

104. Le « þing des lances » est « la bataille », son messager « l'instigateur », et c'est ainsi, en l'occurrence, que Ragnarr se décrit lui-même. Allusion au fait qu'on levait l'armée au moyen de la « flèche de guerre ».

105. Les Ases sont l'une des deux grandes familles de dieux, l'autre étant les Vanes. À l'exception de Freyr, Freyja et Njörðr, tous les grands dieux (comme Óðinn et Þórr) sont des Ases. Ils habitent à Ásgarðr.

106. Ces dises*-là se confondent avec les valkyries.

107. « La Valhöl! ». Herjan est un heiti d'Óðinn.

# SAGA DES VIKINGS DE JÓMSBORG

*Jómsvíkinga saga*

*Voici, certainement, l'une des sagas les plus célèbres qui soient et ce dès les origines si l'on en juge par l'abondante tradition manuscrite qui la concerne. Elle tient à la fois de la saga historique* (konungssaga) *et de la saga légendaire. Les vikings de Jómsborg ont très probablement une existence historique, c'était une de ces* Männenverbund *(confédération d'hommes) dont la tradition allemande est bien établie et qui a pu sévir, chez les vikings, notamment à l'embouchure de l'Oder, dans la localité ou le lieu-dit Jumne, ou Jomne, ou Jóm au cours du X^e^ siècle : ils avaient laissé un solide souvenir puisque, un peu avant 1230, la présente saga a vu le jour. Bien entendu, ce texte passionnant ne doit pas être pris au pied de la lettre, d'autant qu'il est mêlé par ses auteurs aux destinées des dynasties de jarls norvégiens et de rois danois que nous connaissons d'autre part, bien que certains éléments (abondance de traits légendaires ou d'outrances pseudo-héroïques) nous empêchent de la prendre pour une saga royale* stricto sensu. *Y sont prodiguées de fulgurantes images : par exemple, celle de la grande déesse Þorgerðr dardant de chacun de ses doigts une flèche mortelle, celle de ce sinistre métier à tisser dont les poids de tension sont des têtes d'hommes, le sanglant rougeoiement de la grande bataille de Hjörungavágr (qui se passa réellement en 980) et surtout, par excellence, celle où les intrépides vikings affrontent sans ciller – littéralement : sans ciller – une mort déclarée (même si cette scène de bravoure peut avoir eu des antécédents bibliques). On peut prêter attention aussi à ces « lois » qui auraient été censées régner parmi les pirates en question, bien qu'elles ne soient pas attestées ailleurs.*

*Texte fascinant qui justifie le grand nombre de manuscrits globaux ou partiels que nous en avons conservés, certains consistant en deux ou trois chapitres qui figurent dans d'authentiques sagas royales comme celle du roi norvégien Óláfr Tryggvason. En fait, deux de ces manuscrits font autorité, celui qui existe à Stockholm (Stkh.7) et celui dit ÁM 291 sur lequel se fonde la traduction que l'on va lire – en ajoutant, assez rarement, en note, quelques variantes provenant du précédent.*

*Mais au total, et le lecteur sera sans doute surpris de découvrir des strophes scaldiques dans ce texte viril, nous sommes bien dans la légende possiblement élaborée à partir de réalités effectives. Ce qui fait que l'impression retirée va plus, non seulement à ces images que j'évoquais rapidement tout à l'heure, mais à un souffle comme poétique, épique si l'on veut, qui l'anime. C'est sans doute la raison pour laquelle, au XIII^e^ siècle, un évêque des Orcades, Bjarni Kolbeinsson (mort en 1222), composa une* Jómsvíkingadrápa *où il exalte les temps forts de cette prodigieuse histoire. Ce qui vérifie le propos du grand savant islandais Jón Helgason disant que cette saga est « un poème héroïque en prose ».*

*Cette saga a déjà été publiée selon ses deux versions principales en juxta-linéaire, en une superbe édition illustrée, aux éditions Heimdal, Bayeux, 1982. On ne retient ici qu'une seule version, ÁM 291.*

## *1.*

Il y avait un roi de Danemark qui s'appelait Gormr[1], surnommé Sans Enfant; c'était un roi puissant et populaire auprès de ses sujets. Il y avait longtemps qu'il régnait sur le pays quand se passèrent les événements suivants.

1. En raison du fait que *Jómsvíkinga saga* ne saurait être tenue pour une source historique recevable, il sera utile de récapituler ici, en nous inspirant notamment des recherches d'Ólafur Halldórsson, l'éditeur du texte, ce que nous pouvons savoir de l'histoire de Danemark à partir du tournant du IX^e^ siècle. Les sources franques nomment divers roitelets danois pendant le VIII^e^ siècle, mais le premier à avoir été, selon toute vraisemblance, un souverain marquant est Godefridus, Goðfröðr, sans doute, en danois, ou Guðröðr, qui parvint à arrêter les entreprises belliqueuses de Charlemagne en 804 et conclut un accord avec lui. Guðröðr eut maille à partir avec la tribu slave des Abodrites qu'il vainquit en 808 après avoir rasé leur comptoir de Reric (selon les Annales franques), à moins que Reric soit le nom d'un chef frison (Hroerekr) que Guðröðr aurait soumis. Guðröðr mourut en 810, assassiné par un homme de sa *hirð**. Il fut remplacé par son neveu Hemingr qui fit la paix avec Charlemagne et ne régna qu'un an. Lui succédèrent conjointement un autre neveu de Guðröðr, Sigröðr (Sigifridus pour les sources latines) et Áli (que les sources latines appellent Anulo) qui pourrait être Hringr (*hringr* en norois signifiant « anneau », Anulo pouvant être en relations avec latin *annulus*). Sigröðr et Áli s'entretuèrent et ce furent les deux frères d'Áli, Haraldr et Ragnfröðr (Reginfridus) qui reprirent le pouvoir. La bataille entre Sigröðr et Áli dut être terrible: des sources tant noroises que franques disent que 10 940 hommes y périrent, en 812, mais Ragnfröðr et Haraldr restèrent en paix avec Charlemagne (qui mourut en 814). En 813, les deux rois font une expédition militaire en Norvège, ce qui laisserait supposer que les Danois estimaient avoir droit de regard sur les affaires norvégiennes à l'époque. Sur ce, les fils de Guðröðr (qui semble avoir une très nombreuse postérité) livrèrent bataille aux deux rois danois : Ragnfröðr y périt, Haraldr dut s'enfuir et demander protection à Louis, successeur de Charlemagne, qui tenta bien de le remettre sur le trône de Danemark, mais sans succès. Après bien des démêlés, Haraldr, ayant livré force batailles sans résultats notoires à divers fils de Guðröðr, finit par faire alliance avec Louis et rentrer au Danemark pour le christianiser : en 826, il amena avec lui, à cette fin, le moine Anschaire (Ansgar) qui devait christianiser Danemark et Suède et devenir évêque de Brême. Haraldr fut tout de même expulsé définitivement de Danemark en 827. C'est ce Haraldr dont *Jómsvíkinga saga* fait, à l'évidence, le jarl Klakk-Haraldr de Holstein, malgré un décalage dans le temps d'un bon siècle.

En fait, de 827 à 853, selon les Annales franques, ce fut un fils de Guðröðr, Hárekr, qui régna sur le Danemark. La « grande » *Saga d'Óláfr Tryggvason* prétend que ce Hárekr se serait battu contre son neveu Guttormr (dont le Gormr mentionné ici pourrait être une

On mentionne deux hommes qui étaient de la *hirð** du roi ; l'un s'appelait Hallvarðr et l'autre, Hávarðr.

Le *jarl** qui se trouvait alors en Saxland[2] et tenait ses états du roi Charlemagne s'appelait Arnfinnr. Lui et le roi Gormr étaient bons amis ; ils étaient allés en expéditions vikings* tous deux ensemble. Le jarl avait une sœur qui était fort belle et il se fit qu'il se prit d'amour pour elle plus qu'il n'eût fallu[3] ; ensuite, elle eut un enfant mais on le cacha bien. Le jarl envoya sa sœur au loin avec des hommes de confiance, leur ordonnant de ne pas la quitter avant de savoir ce qu'il adviendrait de l'enfant. C'est ce qu'ils firent ; ils arrivèrent dans les états du roi Gormr, s'arrêtèrent dans la forêt qui s'appelle Myrkviðr et posèrent l'enfant sous un arbre. Pour eux, ils se cachèrent dans la forêt et s'y attardèrent.

On rapporte qu'au même moment, cet automne-là, le roi Gormr et toute sa hirð allèrent dans la forêt, par un temps magnifique, en quête de bêtes sauvages, de fruits et d'oiseaux, toute la journée, et se divertirent de la sorte. Mais le soir, le roi s'en alla chez lui avec toute sa hirð, hormis les deux frères Hallvarðr et Hávarðr ; eux, s'attardèrent dans la forêt puis s'y promenèrent çà et là, pour s'amuser.

contraction) et qu'ils auraient péri tous les deux dans cette bataille, « ainsi que toute la lignée royale qui était avec eux, hormis un jeune garçon qui s'appelait Hárekr et qui fut roi ensuite ». Cette bataille aurait eu lieu, selon les sources, soit en 862, soit plutôt en 854. Mais le second Hárekr fut sûrement roi de Danemark après son homonyme, il est mentionné pour la dernière fois en 864.

Lui auraient succédé deux rois païens, Sigfröðr et Hálfdan, deux frères que les annales franques mentionnent en 873. À l'époque, le Danemark était une nation des plus belliqueuses : ses armées auraient dévasté, en 877, un pays appelé Kerlingaland mais Louis III leur aurait infligé une défaite où auraient péri 14000 Danois. Peu après 880, Danois et Norvégiens auraient cherché à se venger. La grande *Saga d'Óláfr Tryggvason* note : « Ils remontèrent le Rhin avec une grande armée, y brûlant toutes les villes et les églises, et firent une écurie de la cathédrale de la ville qui s'appelle Aquisgranum (Aachen, Aix-la-Chapelle) ; ils brûlèrent Cologne ainsi que toutes les villes en remontant le Rhin jusqu'à Mayence. Il y avait dans l'armée des Danois les rois Sigfröðr, Guðfröðr et les fils de Ragnarr loðbrók. » Puis ils seraient descendus en France, jusqu'à Paris, qu'ils auraient incendiée. « Alors vint à leur rencontre avec une grande armée Arnaldus qui était alors empereur et qui leur tua 1 080 hommes. Après cela, l'armée des Danois fut arrêtée. Depuis la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, environ neuf cents ans s'étaient écoulés. » Il s'agit de la bataille sur la Dyle, près de Louvain (891). Le même texte poursuit en disant qu'en 920 l'évêque de Brême, Húnı, serait allé au Danemark « trouver le roi Fróði, qui régnait alors sur le Jutland, pour le baptiser, lui et tout le peuple ». Les annales saxonnes de Widukind (écrites vers 967) disent qu'en 934, l'empereur Henri aurait contraint le roi danois Gnúpa (nommé Chnuba, reconnaissons-y Knútr) à embrasser le christianisme.

2. C'est-à-dire la Saxe.

3. Voici un thème populaire par excellence : le héros ou roi né d'un inceste. Hrólfr kraki et beaucoup d'autres figures plus ou moins légendaires du Nord ont une origine semblable.

Mais en raison de l'obscurité, ils ne retrouvèrent pas le chemin de la maison et prirent vers la mer, pensant retrouver le bon chemin s'ils suivaient le rivage car le château du roi était à peu de distance de la mer et la forêt avançait jusqu'au rivage.

Comme ils marchaient sur le rivage et arrivaient à une dune de sable, ils entendirent des pleurs d'enfant, allèrent jusque là, ne sachant ce que cela voulait dire. Là, ils trouvèrent un petit garçon ; on l'avait couché sous un arbre après avoir fait un gros nœud sur son front au ruban de soie qu'il avait autour de la tête. Il y avait dans ce nœud un anneau d'or qui pesait une once. L'enfant était enveloppé d'un tissu précieux tissé d'or. Ils ramassèrent cet enfant, l'emportèrent chez eux et y arrivèrent au moment où le roi et sa hirð étaient à table ; ils s'excusèrent de ne pas avoir pris garde de rentrer avec le roi, mais celui-ci répondit qu'il ne leur en voulait pas.

Alors, ils dirent au roi quel événement s'était produit pendant leur voyage : le roi demanda de voir le garçon et se le fit apporter. Le garçon plut bien au roi, qui dit : « Ce doit être là l'enfant de gens importants, mieux vaut l'avoir trouvé que non » ; ensuite, il fit asperger d'eau[4] l'enfant et lui fit donner un nom : on l'appela Knútr[5]. C'était parce que la bague d'or avait été nouée sur le front du garçon quand on l'avait découvert, c'est de là que le roi avait tiré le nom qu'il lui avait donné. Il lui donna aussi de bons parents adoptifs, l'appela son fils, le traita bien et l'aima beaucoup.

Puis la vie du roi Gormr tira à sa fin, il était devenu vieux, il contracta une maladie qui le terrassa complètement. Avant de rendre l'esprit, quand il estima voir ce qu'il en irait de ses forces, il invita chez lui ses amis et ses parents. Il leur demanda de lui laisser décider à qui jurer allégeance après lui ; il voulait obtenir leur permission pour cela. Il déclara vouloir donner à Knútr tout son royaume et tout ce qui le rendrait plus grand homme qu'avant, une fois qu'il serait mort. Comme il était populaire et aimé de ses gens, ils acceptèrent qu'il en décidât, et c'est ce qui eut lieu.

4. Voir *ausa barn vatni**.

5. Le nom Chunuz existait chez les Alamans : Adolf Bach : *Deutsche Namenkunde*, vol. 2, Heidelberg, 1953-1954, p. 342, p. 345. Il peut avoir été emprunté au vieux haut allemand.

Il peut être intéressant de reprendre le cours de l'histoire au point où nous l'avons laissé dans la note 1 supra. Après Sigfröðr et Hálfdan, le roi des Danois aurait été Helgi, battu par le roi suédois Óláfr qui aurait ensuite régné sur Danemark et Suède ensemble. Lui auraient succédé au Danemark Gyrðr et Knútr, puis Siggeir. Adam de Brême, pour sa part, donne, dans son *Histoire des Évêques de Hambourg*, comme fils du suédois Óláfr, Gurd, Chnob (Knútr) et Sigerich. La pierre runique de Gottorp nomme aussi un Gnúpa.

Après cela, le roi perdit la vie.

Alors, Knútr reprit terres et sujets et tous les pouvoirs qu'avait possédés Gormr. Et il fut populaire auprès de ses gens.

Knútr éleva le fils de Sigurðr Serpent dans l'Œil[6] et lui donna son nom : il l'appela Hörða-Knútr[7]. Le fils de ce dernier fut Gormr, surnommé le Vieux ou le Puissant.

## 2.

Il y avait un jarl qui s'appelait Haraldr et qui régnait sur le Hollsetuland[8] ; il était surnommé Klakk-Haraldr. C'était un homme sage. Il avait une fille, nommée Þýri ; c'était la plus savante des femmes et elle interprétait les rêves mieux que quiconque. Elle était aussi avenante de visage.

Le jarl estimait ne pas pouvoir gouverner son pays sans elle et l'associait en toutes choses à ses décisions. Il l'aimait immensément.

Lorsque donc le roi Gormr fut arrivé en âge d'homme et qu'il eut repris la royauté, il quitta le pays dans l'intention de prendre femme et de demander en mariage la fille du jarl Haraldr ; au cas où celui-ci ne voudrait pas lui donner cette femme en mariage, le roi avait l'intention de lui ravager son pays.

Aussi, quand le jarl Haraldr et sa fille Þýri apprirent l'expédition du roi Gormr et ses intentions, ils dépêchèrent des hommes à sa rencontre pour l'inviter à un magnifique festin, ce qu'il accepta : le voici donc reçu avec honneur et s'occupant de ses transactions. Lorsqu'il eut présenté sa requête au jarl, celui-ci lui répondit que ce serait à elle de décider elle-même, « car elle est beaucoup plus sage que moi ». Quand donc le roi fit valoir cette affaire auprès d'elle, elle répondit de la sorte :

« Cela ne sera pas conclu cette fois-ci et il va te falloir retourner chez toi dans cet état avec d'excellents et honorables présents ; et si tu tiens beaucoup à m'épouser, tu feras promptement faire, quand tu seras chez toi, une maison assez vaste pour qu'il t'agrée de t'y reposer. Cette maison

6. Nous tenons ici, outre la manie généalogique des Islandais, leur volonté de raccorder ce texte à des thèmes légendaires. Sigurðr Serpent dans l'Œil est l'un des fils présumés du célèbre Ragnarr loðbrók. Il est parfaitement hors contexte ici.

7. Hörða-Knútr ne devait pas figurer dans la version initiale de notre saga. Il provient d'un ajout qui tient à ce que les textes islandais le mentionnent plusieurs fois comme le premier roi danois qu'ils connaîtraient, sans faire état de ceux qui le précédèrent et qui ont été énumérés ici ! Adam de Brême l'appelle Hardegon, fils de Sveinn.

8. C'est-à-dire le Holstein actuel.

sera placée à un endroit où l'on n'a pas bâti encore. C'est là que tu dormiras pour la première nuit d'hiver ainsi que les trois nuits de file, et rappelle-toi précisément si tu fais quelque rêve : envoie ensuite des hommes me trouver pour me dire tes rêves, s'il y a lieu, et je leur dirai alors si tu dois faire ce mariage ou non. Si tu ne rêves pas, ce n'est pas la peine d'envisager ce mariage. »

Après cette conversation, le roi Gormr resta un court moment à ce banquet et se prépara à rentrer chez lui, très ardent de faire l'épreuve de la science de Þýri et de ses prescriptions. Il s'en va donc chez lui avec grand honneur et de superbes cadeaux. Arrivé chez lui, il fait en toutes choses comme elle le lui a conseillé : fait faire la maison puis y pénètre comme il a été prescrit. Il fait poster dehors près de la maison trois cent soixante hommes tout armés, leur ordonnant de veiller et de monter la garde, l'idée lui étant venue qu'il pourrait y avoir trahison.

Et donc il se couche dans le lit aménagé dans la maison et s'endort, après quoi il rêve. Et c'est là qu'il dort, trois nuits.

Après cela, le roi envoie ses gens trouver le jarl Haraldr et sa fille Þýri pour lui faire dire ses rêves. Quand ils eurent trouvé le jarl et sa fille, on leur fit bel accueil ; puis ils rapportent les rêves du roi à la fille du jarl. Ayant entendu ces rêves, elle dit : « Eh bien, vous allez rester ici aussi longtemps qu'il vous plaira. Mais vous pouvez dire à votre roi que je l'épouserai ».

Arrivés chez eux, ils dirent au roi cette nouvelle, le roi en fut soulagé et joyeux.

Peu après cela, le roi se prépara à partir de chez lui avec une grande escorte pour réclamer l'accomplissement de ces transactions et célébrer ses noces. Il fait bon voyage et arrive en Hollsetuland. Le jarl Haraldr avait été mis au courant de son voyage : Þýri fait faire un magnifique festin et déployer grande liesse à son égard, ce mariage entre eux s'effectue donc avec grand amour. Comme divertissement lors du banquet, le roi Gormr raconte ses rêves, et elle les interprète.

Le roi dit qu'il a rêvé la première nuit d'hiver, tout comme les trois nuits où il a dormi dans la maison. Il avait rêvé qu'il se trouvait dehors, lui semblait-il, regardant par tout son royaume ; il voyait que la mer refluait de la côte si loin qu'il la perdait de vue et ce reflux était si fort que tous les chenaux entre les îles et tous les fjords étaient à sec. Après ces événements, il vit trois bœufs blancs sortir de la mer et monter à terre en courant, près de l'endroit où lui se trouvait, paissant toute l'herbe jusqu'au ras du sol là où ils passaient. Après quoi, ils s'en allèrent.

Voici le second rêve, fort semblable au précédent : il lui semblait encore que trois bœufs sortirent de la mer ; ils étaient de couleur rousse et

très encornés. Eux aussi paissaient toute l'herbe, exactement comme les précédents. Étant restés là un moment, ils étaient retournés dans la mer.

Il avait fait un troisième rêve encore, et celui-là aussi était semblable aux précédents. De nouveau, le roi, à ce qu'il lui semblait, voyait trois bœufs sortir de la mer ; tous, ils étaient de couleur noire et de beaucoup les plus encornés ; ils restaient quelque temps aussi, s'en allaient par le même chemin et retournaient dans la mer. Sur ce, il lui sembla entendre un fracas si fort qu'il crut qu'on l'entendait par tout le Danemark, et il vit que cela provenait du flux de la mer quand elle revenait vers la terre. « Et maintenant, je voudrais, reine, dit-il, que tu interprètes ces rêves pour le divertissement des gens, manifestant ainsi ta sagesse. »

Elle ne se déroba point et interpréta les rêves. Elle entreprit d'abord d'élucider le premier et dit :

« Quand des bœufs sortirent de la mer pour monter à terre, des bœufs de couleur blanche, c'est qu'il y aura trois rudes hivers et il tombera tant de neige qu'il n'y aura pas de saison fertile par tout le Danemark. Quand il t'a semblé que sortaient de la mer trois autres bœufs qui étaient roux, c'est qu'il viendra trois autres hivers peu enneigés quoiqu'ils ne soient pas brefs étant donné qu'il t'a paru que ces bœufs paissaient toute l'herbe du sol. Quant aux trois autres bœufs de couleur noire qui sortirent de la mer, c'est que viendront encore une fois trois autres hivers. Ils seront si mauvais que tout le monde dira ne pas se souvenir d'en avoir vu de semblables, et viendront sur le pays famine et détresse si grande qu'on n'en trouverait guère d'exemple. Pour le fait que les bœufs t'ont semblé fort encornés, c'est que beaucoup de gens seront dépossédés de leurs biens. Quant au fait qu'ils soient tous retournés dans la mer dont ils étaient venus, ces bœufs, et que tu aies entendu un grand fracas lorsque la mer s'est ruée sur le rivage, c'est qu'il y aura une guerre entre gens extrêmement puissants, ils se rencontreront ici au Danemark, y livrant combats et grandes batailles. Je m'attends aussi à ce que ces hommes que concernera cette guerre soient de proches parents à toi. Si tu avais fait la première nuit le dernier de tes rêves, cette guerre se serait produite de ton vivant. Mais ce ne sera pas le cas et je ne t'aurais pas épousé si tu avais rêvé comme je viens de le dire. Mais je dois pouvoir faire quelque chose au sujet de tous ces rêves de famine que tu as faits. »

Après ce banquet, le roi Gormr et la reine Þyri entreprirent leur voyage pour aller chez eux au Danemark, ils firent charger force bateaux de grain et d'autres bonnes choses et les firent transporter en abondance au Danemark, et de même chaque année à dater de là, jusqu'à ce qu'arrive la disette qu'elle avait prédite.

Quand cette famine arriva, ils ne manquèrent absolument de rien, grâce à leurs préparatifs, ainsi que les gens qui se trouvaient dans leur voi-

sinage au Danemark, car ils partagèrent ces bonnes choses avec tous leurs compatriotes. Et l'on estima que Þýri était la plus sage[9] des femmes qui fût venue au Danemark : on l'appela Gloire du Danemark.

Le roi Gormr et Þýri eurent deux fils, l'aîné s'appelait Knútr et le plus jeune, Haraldr. C'étaient tous les deux des hommes accomplis et l'on estimait que Knútr était le plus sage d'entre eux dans leur jeunesse. Il dépassait la plupart des gens en beauté, en adresse et dans tous les exercices que l'on pratiquait en ce temps-là. Il avait des cheveux blonds et était plus accompli que quiconque. Il grandit chez le jarl Klakk-Haraldr, son grand-père, lequel éleva Knútr et l'aima beaucoup. Il était populaire déjà dans sa jeunesse. Quant à Haraldr, il fut élevé à la maison, dans la hirð de son père. C'était le plus jeune, de beaucoup, des deux frères, il fut de bonne heure colérique, féroce et difficile à traiter, aussi fut-il impopulaire dans sa jeunesse.

On dit maintenant qu'une fois, le roi Gormr envoya des gens trouver le jarl Haraldr, son beau-père, afin de l'inviter à un festin de *Jól** chez lui. Le jarl accueillit favorablement la chose et promit d'aller à ce banquet en hiver. Après quoi, les gens du roi reviennent et disent au roi que l'on espérait le jarl pour ce banquet.

Quand vint le moment où le jarl devait se préparer à partir de chez lui, il choisit la compagnie qu'il lui plut pour se rendre à ce banquet. Mais on ne dit pas le nombre des hommes qu'il emmena.

9. Poursuivons ici les notes 1 et 5 supra. Si la *Knytlinga saga* fait de Knútr l'ancêtre des rois de Danemark, et si sa naissance telle qu'elle a été racontée ici relève du conte de fées, la grande *Saga d'Óláfr Tryggvason* note que le roi Gormr l'Ancien est allé « avec son armée dans l'état du Danemark qui s'appelle Reiðgotaland mais que l'on appelle maintenant Jutland, se porter contre le roi qui régnait là. Celui-ci se nommait Gnúpa. Ils se livrèrent quelques batailles. Et pour finir, Gormr abattit ce roi. » Adam de Brême fait de Gormr un païen endurci qui refusa de laisser christianiser ses états. Bien d'autres exploits sont attribués par les sources à Gormr l'Ancien, dont ne parle pas *Jómsvíkinga saga*. Visiblement, ce n'est qu'aux aspects légendaires de l'histoire de ce roi que la saga s'intéresse. Le roi Gormr est nommé par une pierre runique célèbre, celle de Jelling : « Le roi Gormr fit ce tumulus à la mémoire de sa femme Þýri, Danmarkarbót ». Saxo Grammaticus fait de Þýri une chrétienne anglaise et non la fille du jarl Klakk-Haraldr, et il doit avoir raison : on a retrouvé dans son tertre un petit calice d'argent. Des fouilles effectuées à Jelling au siècle dernier avaient conclu que les corps de Gormr et de Þýri n'étaient plus dans le tumulus, mais des fouilles faites en 1978 dans la petite église de Jelling ont dégagé une grande tombe provenant de l'église qui avait précédé l'actuelle : cette tombe contenait deux corps que l'on a identifiés pour ceux de Gormr et de Þýri. Quant au surnom que donnent à Þýri et la pierre runique et la saga, il a fait couler beaucoup d'encre. On peut y voir « Sauveur du Danemark » comme j'ai traduit dans Stkh. 7, mais plus sûrement « Gloire du Danemark » comme je l'ai fait dans ÁM 291. Une chose est sûre : notre saga invente, Gormr mourut après la reine Þýri.

Ils allèrent donc jusqu'à ce qu'ils arrivent au Limafjord. Alors, ils virent là un arbre qui leur parut bien étrange : il portait des fruits assez petits, mais qui étaient verts et en fleur, et sous l'arbre, il y avait d'autres fruits qui étaient à la fois anciens et gros. Ils s'émerveillent fort de cela, et le jarl dit que cela lui semble grande merveille qu'il y ait des pommes vertes à cette époque de l'année, car on voyait dans l'arbre l'endroit où elles avaient poussé en été, – « et nous allons rebrousser chemin, dit le jarl, sans aller plus loin. »

Et l'on raconte qu'il rebroussa chemin avec toute son escorte, qu'ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent chez eux et que le jarl resta chez lui cette année-là avec sa hirð, tranquille.

Or le roi trouva étrange que le jarl ne fût pas venu ; il supposa pourtant que quelques affaires pressantes avaient dû l'en empêcher.

Tout est tranquille un moment, ainsi que cet été-là. Quand arrive le second hiver, le roi envoie de nouveau ses gens en Hollsetuland pour inviter le jarl, son beau-père, au festin de Jól, tout comme la fois précédente, et ce n'est pas la peine d'allonger la saga là-dessus, le jarl promet encore de faire le voyage et les messagers reviennent rendre compte au roi.

On en vint donc au moment où le jarl partit de chez lui avec son escorte : de nouveau, ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent au Limafjord ; ils étaient parvenus sur le bateau et avaient l'intention de traverser le fjord. On raconte qu'il y avait dans leur expédition des chiennes, qui étaient pleines. Or, quand ils furent arrivés sur le bateau, il sembla au jarl que les chiots aboyaient à l'intérieur des chiennes, alors que celles-ci se taisaient. Cela parut au jarl et à tout le monde la plus grande merveille et il déclara qu'il ne poursuivrait pas le voyage ; donc, ils rebroussèrent chemin et s'en allèrent chez eux où ils restèrent pour ce Jól-là.

Le temps passa jusqu'à ce qu'arrive le troisième hiver. De nouveau, le roi envoie des gens inviter le jarl au festin de Jól : il promet encore de faire le voyage, les messagers reviennent rendre compte au roi.

De nouveau, le jarl se prépare à partir de chez lui ; le moment venu, il s'en va avec son escorte et ils cheminent jusqu'à ce qu'ils arrivent au Limafjord : ils eurent bon voyage et traversèrent le fjord ; le jour était bien avancé et ils avaient l'intention de passer la nuit là, près du fjord.

Alors, ils eurent une vision qui ne leur parut pas insignifiante : ils virent une lame monter vers l'intérieur du fjord et une autre, vers l'extérieur, chacune s'avançant à la rencontre de l'autre. C'étaient de grosses lames, la mer en fut tout agitée. Elles se rencontrèrent avec grand fracas, le résultat étant, à ce qu'il leur sembla, que la mer en devint tout ensanglantée. Alors, le jarl dit : « Voilà de grandes merveilles, dit-il, et il faut que nous rebroussions chemin, je ne veux pas aller au banquet. »

C'est ce qu'ils firent : ils rentrèrent chez eux, le jarl restant chez lui ce Jól-là.

Mais d'autre part, le roi était fort fâché que le jarl n'eût pas une seule fois accepté son invitation ; il ne savait pas pour quelle raison il n'était pas venu. Et alors, cet hiver-là, le roi Gormr eut l'intention d'aller faire la guerre au jarl Haraldr, son beau-père – celui-ci, estimait-il, avait bafoué ses honorables intentions en ne venant pas une seule fois alors que cela avait été convenu, et il tenait que le jarl, ce faisant, l'avait gravement outragé.

Mais la reine Þýri eut vent des intentions du roi Gormr et elle l'en dissuada – « il ne te sied pas, dit-elle, de lui faire la guerre à cause de nous et des liens de parenté qui vous unissent, et il y a de bien meilleurs moyens de se tirer de cette affaire. »

Alors, sur les persuasions de la reine, le roi s'apaisa un peu et décommanda l'expédition. On prit ensuite le parti que le roi Gormr enverrait ses hommes trouver le jarl pour savoir ce que signifiait le fait qu'il ne fût pas venu : c'est la reine qui avait conseillé que les parents par alliance se rencontrent d'abord pour parler entre eux et voir de quoi il retournait.

Les émissaires allèrent donc trouver le jarl et lui présentèrent le message du roi. Le jarl réagit promptement et s'en alla voir le roi avec une honorable escorte.

Le roi reçoit très aimablement son beau-père.

Après quoi, le jarl et le roi s'en vont au parloir. Arrivés là, le roi demande au jarl :

« Que signifie, dit-il, que tu ne sois pas venu une seule fois quand je t'ai invité, m'outrageant de la sorte, moi et mon invite ? »

Le jarl répond pour dire que, bien qu'il ne soit pas venu une seule fois au banquet, ce n'était pas pour le déshonorer qu'il avait fait cela, d'autres choses en étaient causes. Il dit ensuite au roi les merveilles qu'ils avaient vues et dont on vient de parler. Puis il déclare que, si le roi veut connaître son avis sur ce que signifient ou présagent ces grandes merveilles, il le lui expliquera. Le roi accepte. Le jarl dit :

« Je commencerai par ce chêne que nous vîmes, avec des pommes vertes et petites. Et il y en avait de grosses et anciennes par terre auprès. Je pense que c'est à cause du changement de religion qui aura lieu dans ce pays : la foi nouvelle sera plus florissante et c'est cela que signifient les belles pommes. Quant à la foi qui a régné jusqu'ici, elle est représentée par les vieilles pommes qui se trouvaient par terre, pourrissant et devenant pure poussière ; ainsi l'ancienne foi disparaîtra-t-elle quand l'autre s'instaurera dans le pays, elle sera réduite à rien et s'effacera comme ténèbres devant la lumière.

« La seconde merveille, c'est que nous entendîmes aboyer les chiots dans les chiennes. Cela signifie, je crois, que les jeunes gens vont dominer les plus âgés, ils vont faire les téméraires et il y a de grandes chances pour qu'ils ne prennent pas moindre part aux décisions encore que les plus âgés soient souvent plus sagaces. Je pense que ceux dont je parle ne sont pas encore nés puisque les chiots qui aboyaient n'avaient pas encore été mis bas. Quant aux chiennes, elles se taisaient.

« La troisième merveille que nous vîmes, ce furent ces lames qui se dressèrent l'une contre l'autre, l'une venant de l'intérieur du fjord, l'autre, de l'extérieur : elles se rencontrèrent à mi-fjord, chacune retombant en plein sur l'autre et la mer fut tout ensanglantée du tumulte qu'elles firent. Je crois que cela signifie discorde entre quelques hommes de haut rang ici dans le pays, dont il adviendra grandes batailles et violent tumulte, et il y a de fortes chances pour que cette guerre se manifeste en partie dans le Limafjord, là où nous apparut cette merveille dont je viens de parler. »

Le roi comprit les propos du jarl et estima qu'il était fort sage ; après quoi il lui fit grâce, sa colère contre son beau-père l'ayant quitté. Or on dit qu'avant que le roi et le jarl entrent dans le parloir, le roi Gormr avait désigné des gens pour porter les armes contre le jarl qui lui semblait n'avoir agi que par négligence et arrogance en n'étant pas allé au banquet une seule fois alors qu'il l'avait invité. Il estimait qu'il saurait à quoi s'en tenir quand ils en auraient parlé. Maintenant, le roi considérait qu'il y avait des raisons au fait que son beau-père ne fût pas venu.

Donc ils cessèrent cet entretien, le roi et le jarl, après quoi le jarl resta là quelque temps en grand honneur. Puis les parents par alliance se quittèrent réconciliés et bons amis, et le jarl reçut de beaux cadeaux du roi avant de partir. Le voilà qui s'en va avec son escorte, jusqu'à ce qu'il arrive chez lui.

Peu après, le jarl Haraldr s'en alla dans le Sud et arriva en Saxland[10], y embrassa le christianisme et ne revint jamais plus dans ses états : il donna tous ses pouvoirs à son fils adoptif et parent Knútr, lequel reprit alors le Hollsetuland et tous les états qui avaient appartenu au jarl Haraldr.

## *3.*

On parlera maintenant du roi Gormr et de Haraldr, le père et le fils : dès que Haraldr fut arrivé à l'âge d'homme, lui et son père furent en

10. Le *Flateyjarbók* donne ici, au lieu de Saxland, Valland, c'est-à-dire la France.

désaccord. Le roi Gormr prit le parti de lui donner quelques bateaux et de l'envoyer ainsi au loin.

Haraldr passait chaque hiver au Danemark : là, il avait terre franche[11].

Cela ayant duré un certain temps, on dit que Haraldr demanda à Gormr, son père, de lui accorder la propriété et l'administration de biens et d'états comparables à ceux que Klakk-Haraldr, son grand-père, avait remis à Knútr. Mais il n'obtint pas de son père ce qu'il demandait.

À partir de là, il est dit qu'il y eut grand froid entre les frères, Knútr et Haraldr. On considérait que Haraldr était le plus éminent des deux, en toutes choses, et l'on soupçonnait que cela ne diminuerait pas par la suite.

On mentionne ainsi qu'une fois, en automne, Haraldr ne vint pas au Danemark comme il en avait l'habitude, pour y prendre ses quartiers d'hiver ; il avait guerroyé pendant l'été dans les pays de l'Est. D'un autre côté, on relate que le roi Gormr envoya des gens en Hollsetuland pour inviter son fils Knútr à venir chez lui pour Jól.

Le moment venu, Knútr partit de chez lui avec son escorte. Il avait trois bateaux. Il avait arrangé son voyage de telle sorte qu'il arriva dans le Limafjord la veille de Jól, tard le soir.

Ce même soir arriva là Haraldr, son frère, avec neuf ou dix bateaux ; il sortait de la Baltique, où il avait passé l'été en expéditions vikings. Or Haraldr eut vent de la présence de son frère Knútr, avec ses trois bateaux : il se rappelle alors le différend qui s'était produit entre eux. Il ordonne donc à ses hommes de s'équiper et de sortir leurs armes – « s'agit maintenant, dit-il, d'en venir au fait avec mon frère Knútr. » Knútr aussi eut vent des agissements et des intentions de Haraldr, son frère, et il veut se défendre, bien qu'il ait une troupe plus petite. Ils prennent leurs armes et se préparent à se défendre, Knútr excitant sa troupe.

Haraldr les attaque de tous côtés et bataille éclate aussitôt entre les frères. C'était la veille même de Jól qu'ils se battirent. La bataille se termina de telle sorte que Knútr y périt ainsi que toute sa troupe ou peu s'en faut, Haraldr bénéficiant de ce qu'il avait beaucoup plus de monde.

Après ces événements, Haraldr et les siens allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent au mouillage du roi Gormr, tard le soir. Ils se rendirent tout armés au palais du roi. Il y a de savants hommes pour dire que Haraldr cherchait quel parti prendre, ne sachant comment procéder pour annoncer la nouvelle à son père, car le roi Gormr avait fait le serment de mettre à mort celui qui lui dirait la mort de son fils Knútr.

11. « Terre franche » : *friðland* : lieu où les vikings pouvaient résider en paix, en général après accord avec les habitants, et où eux-mêmes respectaient la paix.

Haraldr envoie donc son frère juré[12], celui qui se nomme Haukr, trouver Þýri, sa mère, et lui faire dire qu'elle trouve un conseil à lui donner pour se tirer de cette difficulté. Peu après, Haraldr lui-même vient trouver sa mère, lui dit la nouvelle et cherche conseil auprès d'elle. Elle lui conseille d'aller lui-même trouver son père et de lui annoncer que deux faucons se sont battus, l'un tout blanc, l'autre gris, oiseaux de grand prix l'un et l'autre, que la conclusion de l'affaire est que le blanc a reçu la mort et que l'on tient cela pour une grande perte.

Après quoi Haraldr s'en va rejoindre ses gens.

Puis sans délai, il se rend à la halle de son père où celui-ci buvait avec sa hirð, le roi étant à table. Haraldr se présente devant son père, dans la halle, et lui raconte l'histoire des faucons comme sa mère le lui a conseillé, terminant ainsi son discours : « maintenant est mort, dit-il, le faucon blanc. » Cela dit, son discours terminé, il sort immédiatement et va retrouver sa mère.

On ne mentionne pas où il prit quartiers pour la nuit, lui et sa troupe.

Mais le roi Gormr ne pénétra pas, à ce qu'il semble, les propos de son fils. Il but tout son soûl, puis s'en alla dormir.

Pendant la nuit, quand tout le monde eut quitté la halle pour aller dormir, la reine Þýri s'y rendit avec ses gens et fit descendre toutes les tapisseries. Puis elle fit tendre à la place des tapisseries noires jusqu'à ce que la halle en fût entièrement couverte. Elle procédait ainsi parce que telle était la façon de faire chez les gens avisés, en ce temps-là, lorsqu'ils apprenaient nouvelles de deuil, de ne pas le dire en paroles mais de procéder comme elle le faisait.

Le lendemain matin, le roi Gormr se leva, se rendit à son haut-siège pour s'y asseoir et boire : lorsqu'il pénétra dans la halle pour aller jusqu'à son haut-siège comme on vient de le dire, il regarda les murs et les tentures. Þýri était assise dans l'autre siège, près du roi.

Celui-ci prit alors la parole et dit : « C'est sûrement toi, Þýri, dit-il, qui as ordonné que la halle soit arrangée de la sorte.

— Pour quelle raison crois-tu que cela soit ainsi, sire ? dit-elle.

— Pour la raison, dit le roi, que tu veux me dire ainsi la mort de Knútr, mon fils.

— C'est toi qui me le dis », dit la reine.

Le roi Gormr s'était levé de son trône quand ils avaient commencé à parler de cela. Alors, il se rassit brutalement, sans répondre, et s'affaissa contre le mur de la halle : il avait perdu la vie. On l'emporta de là pour le

12. Voir *fóstr*, *fóstri**.

mener en tombe et l'on érigea un tertre à sa mémoire, sur les directives de la reine Þýri.

Après cela, elle envoie un message à son fils Haraldr afin qu'il vienne avec toute sa troupe célébrer le festin de funérailles pour son père. C'est ce qu'il fit et le festin de funérailles fut à la fois excellent et glorieux.

Après quoi Haraldr reprend terres et sujets et tous les pouvoirs qu'avait possédés son père, puis il tient un *þing** avec les gens du pays : les Danes le prennent pour roi de tous les états que le roi Gormr, son père, avait possédés. Il siège ensuite quelques hivers en paix, gouvernant ses états avec honneur et grande distinction ; il est impitoyable et c'est un chef de grande valeur, et populaire.

## *4.*

On mentionne pour notre saga un homme qui s'appelait Hákon[13], fils de Sigurðr, jarl des Hlaðir[14] ; il résidait en Norvège ainsi que sa parentèle. Il estimait détenir en Norvège le pouvoir d'être jarl de quatre *fylki**. Or en ce temps-là gouvernaient la Norvège Haraldr Gráfeld et sa mère Gunnhildr, surnommée mère des rois ; ils ne laissaient pas Hákon régner ni rentrer dans tous ses pouvoirs et lui ne voulait rien sinon gouverner le tout : aussi quitta-t-il le pays avec une grande troupe, emmenant de Norvège dix bateaux. Après quoi il entreprit des expéditions vikings et guerroya en divers lieux, l'été. Mais en automne, il vint au Danemark avec ses bateaux et sa troupe, engagea des pourparlers amicaux avec le roi de Danemark, demandant d'avoir terre franche dans ses états et d'y passer l'hiver. Le roi Haraldr se montra tout à fait favorable à cela et l'invita à venir séjourner chez lui, dans sa hirð, avec un demi-cent[15] d'hommes. Hákon accepta : il alla chez le roi avec cette escorte et logea le reste de sa troupe au Danemark.

On raconte aussi que Knútr Gormsson avait laissé un fils qui s'appelait Haraldr, surnommé Gull-Haraldr. Pas très longtemps après, il arriva au Danemark : il avait dix bateaux. Il avait guerroyé en divers pays, faisant un gros butin, et il avait l'intention de loger pour l'hiver chez Haraldr Gormsson, son parent, et d'avoir là terre franche.

13. À la mort de Haraldr Gráfeld, le jarl Hákon Sigurðarson de Norvège prend en effet la direction de son pays en tant que jarl. Il aidera Haraldr à la bataille du Danevirke contre l'empereur Ótto. Peu après, il rejettera la suzeraineté danoise : la cause possible de la bataille de Hjörungavágr serait là. Il mourra en 993 ou 995.

14. Hlaðir, aujourd'hui Lade, est un district important du nord de la Norvège. Une ancienne dynastie de jarls y régna en effet fort longtemps.

15. Voir *hundrað**.

Le roi Haraldr fit bon accueil à son parent et homonyme, l'invita à venir chez lui avec autant d'hommes que Hákon venait d'en amener, et Haraldr accepta mêmement.

Hákon et Gull-Haraldr passèrent là tous les deux cet hiver-là, tenus en très grande estime par le roi des Danes.

En hiver, quand vint Jól, on y fit encore un banquet plus magnifique que jamais, tant par les boissons et autres victuailles qu'en raison du nombre des gens qui furent invités là pour Jól.

On raconte à ce sujet que tout en buvant la bière et en s'entretenant entre soi, on discutait pour savoir s'il se trouverait dans les pays du Nord un roi plus magnifique[16] dans ses banquets et plus superbe que Haraldr Gormsson. Tous étaient d'accord pour dire qu'il n'y en avait pas de tel dans tout le Nord et en tous lieux où l'on parlât la langue danoise.

Mais il y avait là, dans la hirð, un homme à qui cela ne plaisait pas et qui ne prit nulle part à ce verbiage. C'était le jarl Hákon Sigurðarson. Mais, comme on dit, nombreuses sont les oreilles du roi, et l'on eut bientôt dit au roi que Hákon n'avait rien ajouté pour son honneur alors que tout le monde était d'avis unanime.

Après cela, la nuit écoulée, Haraldr Gormsson convoqua à un entretien le jarl Hákon et Gull-Haraldr, et ils se rendirent tous les trois à cette entrevue.

Lorsqu'ils furent arrivés là, le roi pressa Hákon de lui faire savoir s'il avait dit qu'il n'était pas le plus grand roi des pays du Nord, car c'était là ce qu'on lui avait rapporté.

Le jarl répond : « Je ne t'ai nullement offensé, sire, dit-il, quand les autres rivalisaient d'ardeur là-dessus, je ne m'en suis pas mêlé et j'estime être innocent de cela.

— Alors je veux savoir, dit le roi, pour quelles raisons tu ne penses pas comme les autres.

— Difficile, sire, dit le jarl, d'en discuter ; mais jamais je ne pourrai tenir pour grand l'homme dont un autre possède les trésors, d'autant que cela dure depuis longtemps, et que celui auquel ils appartiennent n'a pas le pouvoir de les réclamer. »

Alors, le roi se tut quelques moments, puis prit la parole et dit : « Je viens de réfléchir et considère que tu as dit vrai et bien argumenté là-dessus. Mais ce n'est pas la peine de te dire le plus sage des jarls et mon plus grand ami si tu ne donnes pas conseil qui vaille à propos de Haraldr Gráfeldr Gunnhildarson, car je sais que c'est à lui que tu fais allusion. »

16. Voir *mannjafnaðr**.

Le jarl dit : « M'avoir invité avec Gull-Haraldr, ton parent, n'accroîtra ton honneur que si l'on t'estime désormais plus grand roi qu'avant : prenons donc tous ensemble le parti qui nous paraîtra prometteur et dont notre honneur à tous s'accroîtra.

— Eh bien ! donne ce conseil, dit le roi, fais valoir le fait que l'on te dit homme de bon conseil, et sage. »

Hákon dit : « S'il faut que ce soit à moi de donner ce conseil, voici, dit-il : il faut dépêcher du pays, sur un bateau bien équipé, des gens pour aller trouver Haraldr Gráfeldr. Dites que vous l'invitez ici par grand honneur, mais pas avec une grande escorte, à un glorieux banquet ; fais-lui dire que sur vos différends, vous pourrez vous réconcilier quand vous vous rencontrerez. Tu ajouteras à ton message, dit-il, que tu as l'intention de demander en mariage Gunnhildr, sa mère. Je connais son caractère : bien qu'elle soit quelque peu avancée en âge, elle va déployer les plus grands efforts pour exhorter son fils à faire le voyage si tel en est l'enjeu, car voici beau temps qu'on la tient pour passablement folle des hommes. Pour nous, nous ferons tous les préparatifs avec toi, mais tu vas faire ceci pour Gull-Haraldr, ton parent, que tu vas lui concéder la moitié de la Norvège, et l'autre moitié pour moi si nous parvenons à mettre à mort Haraldr Gráfeldr sans que tu y participes, toi ou tes gens. En échange, je te promets, et Gull-Haraldr avec moi, que tu auras de Norvège le tribut que je vais préciser et que nous verserons si le pays nous revient : cent vingt marcs d'or et soixante faucons. Si ce que je viens de conseiller se produisait, nous en retirerions tous de l'honneur. »

Le roi Haraldr dit : « Ce conseil ne me semble pas dépourvu d'intérêt. C'est ce qui se fera si la chance le veut. »

Gull-Haraldr dit que ce qui venait d'être proposé lui plaisait très fort aussi et ils cessèrent cet entretien.

Le roi Haraldr fit donc équiper un bateau en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. C'était un grand *snekkja*[17]. Il y fit mettre soixante hommes. Ensuite, ils allèrent leur chemin quand ils y furent prêts, eurent bonne traversée, trouvèrent le roi Haraldr Grafeldr en Norvège, lui présentèrent leur message comme on le leur avait prescrit et firent savoir à Gunnhildr que le roi Haraldr Gormsson la demanderait en mariage. Lorsqu'elle entendit cela, il en alla comme il l'avait deviné : elle pressa son fils Haraldr de faire le voyage, « et il est évident, dit-elle, qu'il n'y a pas à remettre ce voyage, car je gouvernerai le pays pendant ton absence et j'espère que tout ira bien à ce moment-là. Mais presse cette expédition selon tes moyens. »

17. Voir bateaux*.

Après cela, les messagers de Haraldr Gormsson rebroussèrent chemin, ils eurent bonne traversée et dirent au roi que l'on espérait la venue de Haraldr Gráfeldr.

## 5.

Puis Hákon et Gull-Haraldr lancèrent leurs bateaux, et Haraldr Gormsson leur fournit un tel renfort qu'ils eurent soixante bateaux en tout : ils étaient au mouillage, tout équipés comme pour la bataille, avec l'intention de s'emparer de Haraldr Gráfeldr s'il survenait. Celui-ci, d'ailleurs, ne se déroba pas à sa promesse de venir[18] : il avait deux gros bateaux et quatre cent quatre-vingts hommes, et n'était absolument pas sur le qui-vive.

Ils se rencontrèrent dans le Limafjord, à l'endroit qui s'appelle Háls.

Hákon déclara ne pas vouloir engager beaucoup de bateaux là où il n'en fallait que peu – « et il faut bien avouer que j'ai de grandes obligations envers Haraldr Gráfeldr pour raisons de parenté. Mais je t'accorde bien volontiers, Gull-Haraldr, cette victoire. » On raconte aussi que Gull-Haraldr se laissa exciter, ayant à faire à plus rusé que lui en la personne de Hákon.

Après cela, Gull-Haraldr attaqua son homonyme, fit pousser le cri de guerre et la bataille fondit sur eux, qui n'étaient nullement sur le qui-vive. Pourtant, ils se défendirent bien et bravement. Le jarl Hákon ne se manifesta point pendant la bataille entre les deux homonymes, non plus que la troupe qui était restée avec lui.

Placé dans ce péril et voyant bien que tout cela n'allait pas sans feintise, le roi Haraldr qui imaginait bien comment allait se jouer la partie dit :

« Je me réjouis, homonyme, dit-il, de savoir que ta victoire sera brève si tu m'abats, car je sais que ce sont les menées du jarl Hákon qui se réalisent ici, et il va te tomber dessus dès que je serai mort, il te tuera aussitôt, nous vengeant de la sorte. »

Et l'on raconte donc que le roi Haraldr Gráfeldr tomba dans cette bataille avec la plus grande partie de sa troupe, achevant ainsi sa vie.

Dès que le jarl Hákon sut la nouvelle, il fit force de rames contre Gull-Haraldr au moment où ce dernier et ses gens y étaient le moins préparés, et offrit à la troupe de Gull-Haraldr de choisir : préféraient-ils se battre contre lui ou lui livrer Gull-Haraldr – il déclarait vouloir venger Haraldr Gráfeldr, son parent. Ils choisirent de ne pas se battre contre Hákon, car ils savaient que le roi Haraldr Gormsson voulait que Gull-Haraldr fût tué,

18. Le texte emploie ici l'intéressante expression légale *þinglogi* : l'homme qui manque à son engagement ou devoir de se rendre à un þing.

la chose avait été convenue en secret entre lui et Hákon, cela se manifestait ouvertement maintenant. On s'empara donc de Gull-Haraldr, on l'emmena dans une forêt et on le pendit.

Et donc le jarl Hákon s'en alla trouver Haraldr Gormsson, lui remettant le droit de fixer ses conditions pour le meurtre de Gull-Haraldr, son parent : c'était pure dérision puisque, en fait, ils en avaient ainsi décidé ensemble. Le roi Haraldr imposa à Hákon de s'en aller pour le moment au Danemark, de lever des troupes par toute la Norvège pour renforcer les siennes quand il estimerait en avoir besoin et de venir toujours en personne le trouver quand il lui en enverrait l'ordre et voudrait avoir son avis. Il serait également tenu de verser tous les tributs dont il avait été convenu précédemment.

Avant de se quitter, Haraldr Gormsson prit l'or qui avait appartenu à Gull-Haraldr et qui lui avait donné son sobriquet, puisqu'on l'appelait Gull-Haraldr. Cet or, il l'avait rapporté des pays du Sud. Il y en avait tant qu'il remplissait deux coffres et que deux hommes n'eussent pu porter davantage. Le jarl reprit donc tout ce bien en guise de butin de guerre : il versa dessus au roi Haraldr le tribut de trois hivers d'avance, disant que jamais il ne pourrait le faire mieux qu'alors. Le roi Haraldr accepta volontiers, ils se quittèrent donc et Hákon s'en alla de Danemark en Norvège. Aussitôt, il alla trouver Gunnhildr mère des rois et lui dit qu'il avait vengé son fils Haraldr Gráfeldr en tuant Gull-Haraldr, ajoutant que Haraldr Gormsson désirait fort qu'elle quitte le pays avec une honorable escorte, car il souhaitait l'épouser. En fait, Haraldr et Hákon avaient fait ce plan entre eux avant de se quitter. En outre, pour le cas où elle serait tombée dans le piège et serait allée au Danemark, ils avaient disposé des gens pour la tuer séance tenante.

Se manifesta alors ce que beaucoup disaient : qu'elle était fort portée sur les hommes, car elle quitta le pays avec trois bateaux, chacun avec soixante hommes d'équipage. Elle alla jusqu'à ce qu'elle arrive au Danemark.

Quand on apprit l'arrivée de Gunnhildr, le roi Haraldr fit mener des chars à sa rencontre, on l'installa aussitôt dans un char magnifique en lui disant qu'un glorieux festin lui était préparé, de la part du roi.

Ils la conduisirent ce jour-là.

Le soir, quand il fit noir, ils n'arrivèrent pas à la halle du roi : en revanche, ce fut un grand bourbier qui se trouva devant eux ; ils se saisirent de Gunnhildr, la tirèrent du char, la jetèrent ensuite dans le bourbier et l'y noyèrent[19].

19. Dans sa traduction en latin de notre texte, Arngrímr le Savant ajoute que les exécuteurs attachèrent Gunnhildr avec des cordes, lui passèrent une corde autour du cou, à laquelle ils lièrent une ancre de pierre et la jetèrent ensuite dans le bourbier. On notera que

Ainsi perdit-elle la vie. L'endroit s'appelle depuis Gunnhildarmýrr[20]. Puis ils allèrent leur chemin, arrivèrent à la maison le soir et informèrent le roi de ce qui s'était passé.

Le roi dit : « Vous avez bien fait, dit-il ; elle a maintenant l'honneur que je lui destinais. »

Le roi Haraldr et le jarl Hákon passent maintenant quelques hivers en bonne intelligence, la paix règne entre la Norvège et le Danemark, leur amitié est excellente. En une saison, le jarl Hákon envoya au roi Haraldr soixante faucons, disant qu'il préférait s'acquitter de tout son tribut en une année.

## *6.*

En ce temps-là gouvernaient la Saxe et les Peitulönd l'empereur Ótta, surnommé Ótta le Rouge, et ses deux jarls : l'un s'appelait Urguþrjótur et l'autre Brimiskjárr.

On mentionne qu'un certain Jól, l'empereur fit le serment d'aller au Danemark trois étés de suite s'il en était besoin et de christianiser tout le pays s'il pouvait y parvenir.

Ce serment fait, l'empereur assemble des troupes pour cette expédition.

Quand Haraldr Gormsson apprend cela et qu'il entend dire que l'Empereur a des forces considérables, il envoie aussitôt en Norvège, sur un *snekkja*, soixante hommes trouver le jarl Hákon, leur ordonnant de lui dire que jamais il n'aura autant besoin de lui, qu'il fasse une levée générale[21] en Norvège et vienne lui prêter main forte. Les messagers du roi s'exécutent, transmettent au jarl le message du roi et reviennent. Le jarl Hákon réagit sans tarder, estimant que le besoin est grand d'éviter l'abomination qui contraindrait les gens d'embrasser le christianisme au

cette scène cruelle peut se souvenir d'une pratique fort ancienne et bien attestée au Danemark, celle qui consistait à précipiter dans des marécages ou des bourbiers des victimes vraisemblablement sacrifiées à la divinité de la fertilité-fécondité. La chance a voulu que le tanin des argiles bleues du Danemark nous ait conservé plusieurs cadavres ainsi immergés aux environs du début de notre ère (hommes de Tollund ou de Grauballe, etc.). Voir Peter-Vilhelm Glob, *Mosefolket. Jernalderens mennesker bevaret i 2000 år*, Gyldendal, København, 1965 (traduction française, Peter-Vilhelm Glob, *Les Hommes des tourbières*, traduit du danois par Éric Eydoux, Fayard, coll. « Résurrection du passé », Paris, 1966).

20. Soit « marécage de Gunnhildr ».

21. La levée régulière des troupes ou *leiðangr*, pratique bien attestée dans toute la Scandinavie médiévale, a été étudiée par Régis Boyer, « la notion de *leiðangr* et son évolution » dans *Inter-Nord* n° 12, décembre 1972, p. 271-281.

Danemark ou dans d'autres pays du Nord, les empêchant de conserver leurs coutumes et les croyances de leurs ancêtres. Il assemble donc des troupes en grande hâte : il en aurait eu davantage si la levée avait été générale et que le délai eût été plus long.

Dès qu'il est prêt, le jarl quitte le pays avec cent vingt bateaux. Et dans la suite de l'été, trois hommes vinrent de Norvège trouver le jarl Hákon avec une grande troupe.

Le jarl Hákon se met donc en route et tout se passe bien. Dès qu'il arrive au Danemark, le roi Haraldr l'apprend et se réjouit beaucoup : il va aussitôt au devant de lui, l'invite chez lui et donne un somptueux banquet pour lui et toute sa troupe. Le roi Haraldr et le jarl Hákon tiennent conseil, ils prennent le parti de se porter à la rencontre de l'empereur Ótta avec autant de troupes qu'ils pourront en rassembler par tout le Danemark, et ce seront eux, le roi Haraldr et le jarl Hákon, les principaux chefs de cette armée.

Ils vont donc, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'empereur. La rencontre a lieu en mer, bataille éclate aussitôt et l'attaque est des plus rudes. Ils combattent d'un bout à l'autre de la journée, il tombe grand monde de part et d'autre, quoique davantage du côté de l'empereur.

La nuit venant, ils font trêve pour trois nuits, se rendent à terre et, de part et d'autre, font des préparatifs.

Les trois nuits passées, les lignes de l'empereur Ótta, du roi Haraldr et du jarl Hákon s'affrontent, ils combattent maintenant à terre ; l'empereur est fort accablé et il tombe beaucoup plus d'hommes dans sa troupe ce jour-là.

En fin de compte, la déroute se met dans ses rangs.

Ce jour-là, l'empereur Ótta était à cheval et l'on dit que lorsqu'ils redescendaient vers les bateaux, l'empereur chevaucha vers la mer, tenant une grosse lance incrustée d'or et tout ensanglantée ; il darda sa lance dans la mer[22], prit Dieu tout-puissant à témoin et dit : « La seconde fois que je viendrai au Danemark, ce sera de deux choses l'une : ou bien je christianiserai le Danemark, ou bien j'y laisserai la vie. »

Après quoi l'empereur Ótta et les siens vont à leurs bateaux, et il retourne chez lui en Saxland. Le jarl Hákon reste chez le roi Haraldr et lui donne force conseils judicieux.

22. Le geste de l'empereur est curieux : il correspond exactement à une pratique odinique bien attestée partout (par exemple dans *Eyrbyggja Saga* chap. 44) qui consistait à dédier à Ódinn ses ennemis avant la bataille en leur jetant une lance. L'auteur islandais est pris ici en flagrant délit de confusion entre les pratiques païennes antiques et les chrétiennes.

Et alors, ils font faire ce grand ouvrage largement renommé, que l'on appelle Danevirke[23] : il va d'Aegisdýrr à l'embouchure de la Slé, traversant le pays d'une mer à l'autre.

Puis le jarl Hákon s'en va en Norvège.

Avant de partir, il dit au roi : « Il en va de telle sorte, sire, que nous ne pensons pas pouvoir parvenir à vous verser les tributs comme nous le voudrions, à cause de ce grand labeur et des dépenses que nous avons eus à cause de vous. Mais nous entendons vous verser absolument ces tributs quand nous serons débarrassés de cela. » Le roi répond pour lui dire d'en décider, encore que l'on estime qu'il trouvait que ces tributs tardaient bien à venir. Ils se quittent donc en cet état, Hákon s'en va dans son pays, estimant avoir remporté une grande victoire.

Pendant trois hivers, tout est tranquille, en Norvège et au Danemark.

Pendant ces trois hivers, l'empereur Ótta fait rassembler du monde et constitue une formidable troupe.

Ces hivers passés, il s'en va au Danemark, accompagné des deux jarls Urguþrjótr et Brimiskjárr, avec cette grande armée.

Quand le roi Haraldr apprend cela, il envoie autant d'hommes que la fois précédente trouver le jarl Hákon et lui fait dire que, plus que jamais, il a besoin de son aide et de renforts en nombre. Estimant que l'affaire est urgente, le jarl Hákon répond promptement au message du roi et se met en route dès qu'il est prêt : il n'a pas moins de monde que la fois précédente, arrive au Danemark va aussitôt trouver, avec douze hommes, le roi Haraldr, lequel se réjouit grandement de le voir, disant qu'il a bien répondu à son appel urgent – « et l'on va envoyer du monde au devant de ta troupe tout entière pour qu'elle vienne ici à un banquet, et je remercie chacun de vous.

— Avant cela, dit le jarl, il nous faut converser encore. Tu disposes de mon aide et de mes conseils ainsi que de l'escorte que j'ai maintenant, ces douze hommes-ci, mais pas davantage à moins que je le veuille, car, comme nous en avions convenu entre nous initialement, je suis déjà venu une fois exceptionnellement avec une levée te prêter main-forte.

— Tu dis vrai, dit le roi Haraldr. Mais j'espérais que tu me laisserais bénéficier de cette troupe que tu as amenée ici, en raison de notre amitié.

23. En 808, le roi Guðröðr fit construire une muraille à la frontière sud du Danemark : l'anachronisme de notre texte est ici patent. Einhard dit ceci : « Il arriva avec toute sa troupe au port de mer qui s'appelle Sliesþorp. Il resta là quelques jours et résolut de fortifier la frontière sud de ses états contre la Saxe par une muraille qui irait du bras de mer vers l'est que l'on appelle Ostarsalt, le long de toute la rive nord du fleuve Eider jusqu'à la mer à l'ouest ; il n'y aurait dans cette fortification qu'une seule porte par laquelle les voitures et les cavaliers pourraient passer. » Il doit s'agir de la même chose que ce dont parlent la *Chronique de Lejre* et Svend Aggesen.

— Mes hommes et moi sommes d'accord, dit Hákon, sur le fait qu'ils s'estiment tenus de me seconder pour défendre mon pays et mon royaume, mais ils ne s'estiment pas tenus de défendre le Danemark ou les états d'un autre roi et d'exposer leurs flancs à la pointe des lances sans recevoir en échange salaires ou honneurs.

— Que faut-il que je fasse pour toi ou tes hommes, dit le roi Haraldr, pour que vous me prêtiez main forte maintenant que j'en ai le plus besoin, car j'ai appris de source sûre que je vais avoir à faire à une force écrasante en raison du grand nombre des hommes de l'empereur. »

Le jarl répond : « On réclame une chose pour cela, dit-il, une chose sur laquelle nous nous sommes mis d'accord, mes hommes et moi : c'est que tu renonces à tous les tributs qui n'ont pas été versés par la Norvège et que tu renonces complètement, à ce que la Norvège te doive tribut. Mais si tu ne veux pas de ce qui vient d'être stipulé, toute la troupe qui m'a accompagné jusqu'ici va rebrousser chemin, si ce n'est que, moi-même, je resterai ici et t'assisterai avec ces douze hommes que voici, car j'accomplirai tout ce dont nous sommes convenus.

— On a bien raison de dire, dit le roi, que tu dépasses tout le monde en fait de sagacité et d'expédients, et voilà que l'on me donne le choix entre deux choses bien difficiles, dont aucune ne me semble bonne.

— Examine soigneusement ces conditions, dit le jarl. Mais il me semble que le tribut de Norvège ne te servira à rien si tu laisses la vie ici au Danemark.

— Il faut choisir rapidement, dit le roi, au point où nous en sommes, que tu m'assistes avec toute ta troupe au mieux de ton courage, et tu obtiendras ce que tu désires. »

Après cela, on envoya aussitôt des hommes au devant de toutes les troupes du jarl pour qu'elles viennent à une réunion : ils passèrent accord là-dessus et se lièrent d'engagements fermes, puis se virent offrir par le roi de Danemark un glorieux festin, après quoi ils se portèrent à la rencontre de l'empereur avec toutes les troupes dont ils disposaient. Le roi Haraldr alla avec sa flotte jusqu'à Aegisdýrr. Et le jarl Hákon se rendit avec son armée jusqu'à Slésdýrr, de l'autre côté du pays.

L'empereur Ótta apprend que le jarl Hákon est arrivé au Danemark pour se battre contre lui. Il décide alors d'envoyer ses jarls, Urguþrjótr et Brimiskjárr, en Norvège. Ils avaient douze cogues[24] chargées d'hommes et

24. Le texte porte ***kuggr***, français cogue : c'était un gros bateau à fond plat, d'invention frisonne, capable de transporter de grandes quantités de marchandises pondéreuses (pierres, terre, etc.), ce que le bateau viking n'était pas capable de faire. La cogue détrôna le bateau viking et contribua donc à la fin du phénomène viking. Il n'est pas sûr que sa mention soit ici conforme à la réalité.

d'armes, avec mission de christianiser la Norvège pendant l'absence du jarl Hákon.

## *7.*

Ce qu'il faut dire d'abord de l'empereur et de sa grande armée, c'est qu'ils montent à terre quand ils arrivent au Danemark, voient le Danevirke, pensent qu'il n'est pas facile à attaquer s'il s'y trouve des défenseurs, font demi-tour, descendent à leurs bateaux et prennent le large.

Sur ces entrefaites, le roi Haraldr et l'empereur Ótta se rencontrent et bataille éclate aussitôt. Ils se battent sur les bateaux, maints hommes tombent de part et d'autre, aucun des deux camps ne parvient vraiment à vaincre l'autre et ils se quittent en cet état. Puis l'empereur met sa flotte au mouillage à l'endroit qui s'appelle Slésdýrr : c'est là que se trouve le jarl Hákon avec sa troupe. Le combat commence immédiatement entre l'empereur et le jarl, la mêlée est des plus rudes, c'est l'empereur qui est le plus accablé et il y laisse beaucoup de monde. Les choses se terminent de telle sorte qu'il s'enfuit avec sa troupe, trouvant que la résistance, en face, est ferme, et il lui vient à l'esprit qu'il va devoir chercher conseil sur la façon de procéder.

On dit qu'alors que l'empereur mettait ses bateaux à l'ancrage, ils trouvèrent un petit groupe de bateaux : c'étaient cinq bateaux, qui étaient tous des longs bateaux*. L'empereur demanda aussitôt comment s'appelait celui qui commandait ces bateaux et la troupe. L'intéressé répondit et déclara s'appeler Óli[25] de son nom. L'empereur demanda s'il était chrétien ou non. Óli répondit et déclara avoir adopté le christianisme, à l'ouest, en Irlande, et s'offrit de prêter main forte à l'empereur, pour le cas où celui-ci estimerait avoir besoin de plus de forces. L'empereur accepta volontiers et l'en remercia fort – « et tu me sembles chanceux », dit-il.

Óli passa dans ses rangs : il avait trois cent soixante hommes, une troupe des plus énergiques, mais celui qui la dirigeait la surpassait pourtant en toutes choses.

Après cela, l'empereur et ses hommes tinrent conseil : ils étaient en difficultés, car ils avaient épuisé leurs provisions et, d'autre part, tout le bétail qui s'était trouvé de ce côté du Danevirke où ils étaient avait été tout entier chassé avec soin en sorte qu'ils ne pouvaient en trouver. Les hommes intelligents voyaient bien qu'ils avaient à faire face à deux difficultés : ou bien plier bagage dans cet état, ou bien tuer leurs propres mon-

25. L'identification avec le véritable Óláfr Tryggvason est exclue.

tures pour les manger, l'une et l'autre de ces conditions leur paraissant mauvaises.

Cela préoccupait beaucoup l'empereur, qui sollicita de la part d'Óli une décision, un expédient, un conseil profitable.

On en arriva au point où tout le monde s'écria qu'on suivrait le conseil que donnerait Óli. Celui-ci dit alors :

« Mon avis, dit-il, c'est que nous tous qui croyons au Christ allions tous en un lieu faire vœu à Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses, de jeûner six jours et six nuits pour qu'il nous donne la victoire et que nous n'ayons pas besoin de tuer nos chevaux pour nous nourrir. Le second conseil que je veux donner, dit-il, c'est que nous allions aujourd'hui dans les bois et les forêts les plus proches, que chaque homme abatte un chargement de bois qui nous paraîtra le plus inflammable : nous porterons tout ce bois à la fortification et verrons ensuite ce qui se passera. »

Le conseil qu'Óli venait de donner leur parut excellent et ils firent comme il l'avait proposé.

L'endroit où était la fortification était disposé de telle sorte qu'un grand fossé avait été creusé du côté où ils se trouvaient. Il faisait dix toises de largeur et neuf de profondeur. Il était un peu plus étroit aux endroits où se dressaient les bastions. Ceux-ci étaient disposés de telle sorte qu'il y en avait un toutes les cent vingt toises.

Le lendemain du jour où ils avaient traîné le bois jusqu'à la fortification, ils s'occupèrent à lancer de grands ponts au-dessus du fossé, un en face de chaque bastion, avec une pile de bûches en dessous, en sorte que ce dispositif atteigne la fortification. Ce même jour, ils prirent tous les barils dont ils disposaient, en ôtèrent le fond et les bourrèrent de copeaux bien secs et autres rognures qu'ils taillèrent afin que les barils en fussent remplis. Puis ils mirent le feu aux copeaux, remirent le fond en place en laissant le haut ouvert pour que le vent y boute le feu.

D'autre part, ils mirent le feu au bois qu'ils avaient tiré jusqu'à la fortification. Il avait fallu toute la journée pour en finir avec ces préparatifs. C'était le soir.

On raconte maintenant que, lorsque vint la nuit, le feu ayant pris aux barils et au bois, les flammes se mirent dans les bastions puis dans la fortification, après quoi l'incendie se propagea de proche en proche, la fortification étant essentiellement en bois. En fin de compte, tout le Danevirke brûla cette nuit-là, avec les bastions, il n'en resta pas traces ni vestiges et ce furent les barils qui avaient porté le feu contre la forteresse qui firent cela. Quand vint le matin, il y eut une grosse pluie, telle que l'on ne se rappelait guère avoir vu tomber du ciel de pareilles trombes : cela éteignit complètement le feu, si bien que l'on put traverser aussitôt ces vastes

décombres. Car si la pluie n'avait pas éteint l'incendie, il eût été exclu de pouvoir traverser immédiatement.

Quand le roi Haraldr et le jarl Hákon virent tout cela, il leur vint quelque crainte et ils s'enfuirent jusqu'à leurs bateaux. Quant à l'empereur et à ses gens, ils passèrent les ponts qu'ils avaient lancés au-dessus du fossé, le feu ayant été détourné de là quand la fortification brûlait, traversèrent les décombres, tout étant alors froid et éteint : il y avait quatre jours et quatre nuits qu'ils jeûnaient pour obtenir l'assistance de Dieu tout-puissant.

Le cinquième jour, ils allèrent de la fortification à l'endroit où s'étaient trouvés le roi de Danemark et le jarl Hákon. Quand ils y arrivèrent, ils ne manquèrent pas de bétail sur pied et ils trouvèrent des vivres en suffisance, car c'était là que le bétail avait été chassé pour échapper à l'armée de l'empereur. Ils eurent donc alors provisions excellentes en abondance et n'épargnèrent guère le bétail des Danois, d'excellents bœufs de boucherie. Les voilà qui louent Dieu de cette belle victoire et l'empereur estime que les conseils d'Óli ont fait merveille ; il demande alors de quelle origine et de quel pays est Óli.

Celui-ci répond : « Je ne te le cèlerai pas davantage, dit-il, je m'appelle Ólafr, je suis originaire de Norvège et mon père s'appelait Tryggvi. »

On raconte que l'empereur Ótta et Ólafr se mirent à la poursuite du roi Haraldr et du jarl Hákon. Tous ensemble, ils livrèrent trois batailles sur la terre ferme, il y eut grande hécatombe et, finalement, le roi Haraldr et le jarl Hákon prirent la fuite. L'empereur et Ólafr investirent tout le pays. Où qu'ils passent, on offrait à tous les gens dont on pouvait s'emparer de choisir : ou bien chacun serait tué sur le champ, ou bien il embrasserait la foi et se ferait baptiser, et beaucoup choisirent ce qui convenait le mieux, recevoir la foi et le baptême. Pour ceux qui ne voulaient pas se soumettre, on ne leur laissa pas grand répit pendant les douze mois qui suivirent, car l'empereur et ses gens brûlaient habitations et villages, et ravageaient toutes les ressources de ceux qui ne voulaient pas embrasser la foi, les tuant à tout propos.

L'empereur Ótta et Ólafr Tryggvason remportèrent donc une grande et belle victoire en ces douze mois-là, car on ne pouvait leur résister. Le roi Haraldr et le jarl Hákon s'enfuyaient sans cesse, se rendant bien compte que leurs forces allaient sans cesse diminuant au fur et à mesure des progrès de la christianisation dans le pays.

Aussi le roi Haraldr et le jarl Hákon tiennent-ils une réunion pour prendre conseil sur le parti à prendre. Ils voient bien qu'on les harcèle fort à présent : ils ont fui leurs propriétés, leurs bateaux et leurs biens et ils constatent qu'ils ne pourront rejoindre leur flotte, l'empereur et ses gens en ayant pris le contrôle ; ils estiment que le plus judicieux, au point

où ils en sont, est d'envoyer des gens trouver l'empereur Ótta et Ólafr Tryggvason.

On envoie donc des hommes trouver l'empereur et présenter le message du roi de Danemark et du jarl Hákon. L'empereur accueille bien la proposition et offre de leur faire trêve s'ils veulent embrasser la foi ; en échange, il leur fait savoir qu'il faudra qu'ils tiennent un þing tous ensemble, et les messagers du roi Haraldr et du jarl Hákon retournent dire à ceux-ci où l'on en est.

Après quoi, ils tiennent un þing tous ensemble : c'est le þing le plus nombreux qui se soit tenu au royaume de Danemark en ce temps-là. S'y rend l'évêque qui était avec l'empereur, un certain Poppa : à ce þing, il prodigue les belles et disertes paroles pour leur prêcher la foi et fait un long et éloquent discours.

Le roi Haraldr prend la parole en son nom propre et en celui de Hákon et répond de la sorte, après avoir entendu le discours : « Il n'est pas question, dit-il, que je change uniquement pour des paroles, si, en outre, je ne vois quelques signes que cette religion que vous prêchez s'accompagne de plus de pouvoir que celle que nous pratiquions avant. » Ce que le roi disait là, c'était en fait sur le conseil du jarl Hákon qui voulait bien tout ce que l'on voudra, hormis se soumettre à cette religion.

À ces propos, l'évêque répond de la façon suivante : « On n'épargnera rien, dit-il, pour éprouver la force de cette foi. On va prendre un fer ardent, mais je vais d'abord chanter messe et célébrer un sacrifice à Dieu tout-puissant, puis je marcherai sur le fer ardent, confiant en la sainte Trinité, sur la longueur de neuf pieds ; si Dieu me préserve de la brûlure en sorte que mon corps soit parfaitement sain et intact, alors vous accepterez tous la vraie foi. »

Alors, le roi Haraldr, le jarl Hákon et tous leurs hommes acceptent que, s'il marche sur le fer ardent sans se brûler, ils embrasseront la foi.

Il se fait donc que l'évêque chante messe, après quoi il se soumet à cette épreuve, confiant dans la chair et le sang de Dieu tout-puissant : il était en grands ornements épiscopaux quand il marcha sur le fer. Et Dieu le protégea si bien qu'il n'y eut trace de brûlure nulle part sur son corps et que le feu ne prit pas à ses vêtements.

Quand le roi voit cette grande merveille, il embrasse aussitôt le christianisme avec tous ses hommes et se fait baptiser, estimant que ce signe est de grande valeur. Toute l'armée des Danois est baptisée d'un même élan.

Pour le jarl Hákon, il hésite fort à se soumettre à la foi mais, d'autre part, il estime se trouver en mauvaise passe ; pourtant, il décide pour finir de se faire baptiser, puis il demande la permission de s'en aller, pressé de rentrer chez lui. L'affaire se conclut de telle sorte que Hákon

doit promettre à l'empereur de faire christianiser toute la Norvège s'il le peut, sinon, il abandonnera son royaume.

Après cela, Hákon s'en va jusqu'à l'endroit où étaient ses bateaux et se met en route jusqu'à ce qu'il arrive chez lui en Norvège.

Le roi Haraldr et l'empereur se prirent alors de grande amitié, ils se rendirent tous les deux à un banquet donné par le roi. Ólafr les y accompagna. Avant que l'empereur Ótta et le roi Haraldr se quittent, le roi de Danemark promit que tous ceux de ses gens qu'il pourrait joindre embrasseraient la foi – et c'est ce qu'il fit. Quant à l'empereur Ótta, il s'en alla en Saxland dans ses états et invita Ólafr à l'accompagner. Mais Ólafr déclara avoir envie d'aller sur la Route de l'Est, ce qu'il fit, et c'est là, au Danemark, que l'empereur Ótta et Ólafr se quittèrent : ils restèrent toujours bons amis.

Il faut parler maintenant de ce qui se passa pendant le voyage du jarl Hákon lorsqu'il retourna chez lui en Norvège : il arriva sur les côtes de Gautland et dès qu'il y fut arrivé, il guerroya et fit des descentes à terre, tout en renvoyant tous les prêtres et clercs que lui avait donnés l'Empereur pour l'accompagner et baptiser les gens de Norvège. Or Hákon ne voulut plus qu'ils l'escortent.

Tandis qu'il guerroyait, il apprit qu'il y avait là un temple qui était le plus grand de Gautland à l'époque païenne. Il y avait cent vingt prêtres dans ce temple, consacré à Þorr. Hákon s'empara de tous les biens qui s'y trouvaient ; quant à ceux qui avaient la garde des lieux, ils prirent la fuite mais certains furent tués. Hákon revint à ses bateaux avec le butin, brûlant et ravageant par le feu tout ce qui se trouvait sur son chemin : il avait fait un formidable butin quand il arriva aux bateaux.

Alors que Hákon faisait grands ravages en Gautland, le jarl Óttarr qui régnait sur une grande partie de ce pays apprit la chose : il réagit sans tarder, entraîna toute l'armée territoriale contre le jarl Hákon et marcha sur lui avec une grande troupe. Bataille éclata aussitôt entre eux et Hákon fut accablé par cette armée territoriale. Pour finir, il s'enfuit avec ses gens et s'en alla en Norvège.

Après cela, le jarl Óttarr convoqua un þing et y décréta que l'on appellerait le jarl Hákon « loup dans le sanctuaire[26] », la raison en étant que personne n'avait commis pire méfait que Hákon quand il avait détruit le temple le plus important de Gautland, provoquant toutes sortes d'autres maux. Cela était sans exemple et, où qu'il allât, il porterait ce nom-là.

Au moment où cela se passait, les jarls Urguþrjótr et Brimiskjárr, précédemment mentionnés, apprirent l'expédition du jarl Hákon et aussi ce

26. Vieille formulation fréquente dans les textes de lois et dont la forme allitérée *(vargr i véum)* atteste l'antiquité. S'appliquait aux profanateurs de temples ou de lieux sacrés *(vé)*.

qu'il avait fait, que l'on ne trouvait guère pacifiques ses agissements, et ils n'eurent pas envie de l'attendre. Ils s'enfuirent donc avec tous leurs bateaux tous chargés d'hommes, n'ayant aucune envie de rencontrer le jarl Hákon.

Quand celui-ci toucha terre, venant de l'est, dans le Vík[27], et apprit aussitôt à quelles occupations s'étaient livrés les jarls pendant son absence, qu'ils avaient christianisé tout le Vík jusqu'au nord, au Lidandisness[28], il entra dans une violente colère et fit immédiatement savoir par tout le Vík que nul ne devait s'aventurer à pratiquer cette religion si l'on voulait éviter de se voir infliger de fortes peines de sa part.

Lorsque cela s'apprit, chacun de ceux qui voulaient rester chrétiens s'enfuit mais certains revinrent au paganisme et à leurs erreurs antérieures, à cause de la tyrannie du jarl. Et alors, le jarl Hákon rejeta foi et baptême et devint le plus grand renégat et idolâtre, en sorte que jamais il n'avait autant sacrifié aux dieux païens.

Hákon siège maintenant tranquillement dans son pays, seul souverain de toute la Norvège, ne versant jamais plus de tribut au roi Haraldr Gormsson : leur amitié va fort déclinant !

Le roi Haraldr fait alors une levée de troupes par tout le Danemark et se porte avec une armée écrasante en Norvège contre le jarl Hákon. Il arrive dans le Lidandisness, au nord, dans l'état qui avait cessé de lui verser tribut. Il ravage et fait rager feu et fer sur ce pays, où qu'il aille, dévaste complètement le Sogn jusqu'à la mer, au nord, à Staðr[29], à l'exception de cinq fermes à Laeradalr[30]. Puis il apprend qu'un grand rassemblement a eu lieu : les gens du Þrándheimr, du Naumudalr, des Raumsdalir et du Hálogaland[31] en état de porter les armes se sont réunis en un lieu avec le jarl Hákon pour se défendre, et il a de telles forces qu'il est impossible de se battre contre elles avec une armée étrangère.

Le roi Haraldr consulte ses conseillers : il mouillait alors dans les Sólundir[32] et fit le vœu d'aller guerroyer en Islande et d'y venger le poème infamant[33] que lui avaient fait subir les gens de ce pays parce que l'intendant

27. C'est le nom de l'actuel fjord d'Oslo.

28. Aujourd'hui Lindesnes.

29. Stad, à la pointe la plus occidentale de la Norvège.

30. Actuel Laerdal.

31. Ce sont les noms de quatre provinces de Norvège : Trondheim, Namdal, Romsdal et Hålogaland.

32. Les îles Solundøyar, au large de l'embouchure du Sognefjord.

33. La poésie diffamatoire ou *níð* était un genre fort pratiqué dans le Nord et en particulier en Islande : ses intentions sexuelles en étaient la marque principale. Elle était rigoureusement condamnée par les lois.

Byrgir les avait spoliés de leurs biens au mépris des lois et que le roi n'avait pas voulu compenser ce pillage quand on le lui avait demandé.

Voici comment était tourné ce poème infamant :

1. Quand Haraldr, l'homme du Sud connu pour ses meurtres,
apprit le jeu à semblance de cheval,
l'assassin des Wendes
devint comme une cire
mais le misérable Byrgir
chassé du pays par les *landvaettir*
figurait sous forme de jument.
Voilà ce que l'on vit[34].

C'était Eyjólfr Valgerðarson qui avait composé cette strophe quand son domestique avait vendu sa hache contre un manteau gris et que l'on avait appris en Islande le déplaisir du roi Haraldr.

Et Eyjólfr dit cette strophe :

2. On ne vend pas une arme à sa valeur ;
il y aura bataille si possible ;
nous allons presser le vacarme de Hróptr
il nous faut rougir les coups.
Nous attendrons le fils de Gormr
au pays des brumes de Gandvikr,
espoir il y a que ce soit
rude assaut d'armes[35].

Comme il fallait s'y attendre, le roi Haraldr prit le parti dont beaucoup de sages auraient dit que c'était le mieux venu : il rebroussa chemin jusqu'au Danemark et y garda son royaume jusqu'au jour de sa mort avec tout honneur et distinction. Pour le jarl Hákon, il garda les tributs, et la Norvège.

34. Cette strophe figure également dans la *Heimskringla* (*Óláfs saga Tryggvasonar*, *vísa* 133). Je suis ici les suggestions d'Ólafur Halldórsson. « Le jeu à semblance de cheval » renvoie évidemment à quelque posture sexuelle ; les *landvaettir* sont les esprits tutélaires du pays ; quant à traiter un homme de jument, c'était la pire injure connue. L'essence du ***níð*** consiste à accuser la victime que l'on veut flétrir d'avoir été homosexuel et, plus précisément, d'avoir joué le rôle d'homosexuel passif.

35. Hróptr est un des noms d'Óðinn ; son « vacarme » = la « bataille ». Le « pays des brumes de Gandvíkr » fait problème, il peut désigner soit le Danemark, soit la Norvège, soit même, au prix d'une légère correction, l'Islande. Mais le sens est clair : le poète espère se venger.

## *8.*

Commence à présent une autre partie de la saga qui se passe avant celle que l'on vient de dire, mais une seule bouche ne peut tout dire en même temps.

On mentionne un homme, appelé Tóki[36] ; il vivait au Danemark, dans le district appelé Fionie. Sa femme s'appelait Þórvor. Il avait eu trois fils que l'on mentionnera ici pour cette saga. L'aîné s'appelait Áki, et Pálnir, celui qui le suivait en âge. Le plus jeune s'appelait Fjölnir. Il était fils de concubine[37].

Tóki, leur père, était d'âge avancé à cette époque. Un automne, vers les nuits d'hiver, il tomba malade et en mourut. Peu après, Þórvor, sa femme, tomba malade et mourut et tous les biens revinrent alors à Áki et à Palnir, car c'était à eux de reprendre l'héritage de leur père et de leur mère.

Les choses étant à ce point, Fjölnir s'enquit auprès de ses frères des biens qu'ils avaient l'intention de lui donner. Ils répondirent qu'ils lui céderaient le tiers des biens meubles, mais pas de terres, et qu'ils estimaient quand même lui faire la part belle. Mais lui, réclama le tiers de tout le bien.

36. Notre saga est prodigue de noms propres peu communs. Tóki signifie proprement « fou ». Sans entrer dans le détail ici, il est facile de mettre le mot en rapport avec l'allemand *Tell*, même signification. D'autre part, Pálnir, son fils, porte un nom tout à fait étrange en vieux norois. On a suggéré d'y voir le nom même des Polonais, Pálnatóki étant Pólina-Tóki, le « fou des Polonais » (d'autant que son histoire a bien des rapports avec celle de Guillaume Tell ou du Tell allemand, comme on le verra par le prodigieux coup de lance par lequel il occit le roi). Comme nous verrons que Jómsborg se situait sans doute en territoire polonais, comme, d'autre part, toute notre saga va nous mettre constamment désormais en rapports avec les Slaves (Wendes) notamment en la personne de Búrisláfr, il n'est simplement pas exclu que le personnage et sa famille soient des Slaves entrés en collision d'une manière ou d'une autre avec les Danois. De là Tóki, « étrange », « étranger ». D'un autre côté, comme nous le verrons, la forteresse circulaire de Jómsborg présente bien des traits qui l'identifieraient avec quantité de constructions semblables trouvées dans la très vaste aire d'expansion slave à l'époque où se déroule *Jómsvíkinga saga*. Je serais fort tenté, quant à moi, de voir dans toute l'histoire et de Pálnatóki et de la forteresse de Jómsborg un intéressant effort, de la part de l'auteur islandais, d'acclimatation ou d'adaptation de tout un fond plus ou moins légendaire né du contact bien plus étroit qu'on n'a su le dire jusqu'ici entre Germano-Nordiques et Slaves.

37. Le concubinage était parfaitement admis dans les mœurs scandinaves anciennes, l'épouse légitime, reconnaissable au port des clefs à sa ceinture n'en étant nullement offusquée puisque c'était elle seule qui gardait tous les droits sur sa maison. C'est pour cela que les enfants de concubines n'avaient pas droit à l'héritage de leur père, comme le montrera la suite de la saga. Il entre d'ailleurs dans le nom, fabriqué selon toute vraisemblance, de Fjölnir, une idée de fourberie, de calomnie.

On a dit de Fjölnir que c'était un homme avisé et sagace, et méchant. Ses frères déclarèrent qu'il n'aurait rien de plus que ce qu'ils avaient offert. Cela déplut à Fjölnir qui s'en alla dans cet état avec sa part des biens, trouver le roi Haraldr ; il se fit homme de la hirð et conseiller du roi.

On a dit d'Áki Tókason que, de tous les hommes non titrés de ce temps-là, on tenait qu'il n'avait pas son pareil au royaume de Danemark. Chaque été, il était en expéditions guerrières et remportait presque toujours la victoire, là où il se rendait.

Fjölnir dit au roi Haraldr qu'on ne le considérerait pas comme l'unique roi du Danemark, tant qu'Áki Tókason, son frère, serait en vie. Et il persuada si bien le roi pour finir que les relations se tendirent entre Áki et le roi Haraldr. Or Áki avait terre franche en Gautland et était en très bons termes avec le jarl Óttarr.

Une fois, il se rendit là-bas à une invitation chez le jarl Óttarr, il avait deux bateaux ; l'un était un gros dreki, excellent, et l'autre, un *snekkja.* Il avait, sur ces bateaux, cent vingt hommes tous bien équipés en habits et en armes.

On ne mentionne pas qu'il se soit passé quoi que ce fût dans leur voyage, et Áki reçut de beaux présents du jarl avant qu'ils se quittent. Ensuite, il s'en alla chez lui au Danemark.

Il faut parler maintenant du roi Haraldr quand il apprit qu'Áki s'était rendu à cette invitation. C'était pour la raison qu'Áki était tellement estimé des gens du pays que l'on n'y organisait pas de banquet où il ne fût invité non moins que le roi, et, à chaque festin, Áki recevait de superbes cadeaux. Sa popularité s'était tant accrue qu'il n'était pas moins estimé du peuple que le roi lui-même et qu'il obtenait des propriétés de chacun ce qu'il voulait.

La raison profonde du voyage d'Áki en Gautland, c'était qu'il demanda en mariage la fille du jarl : on lui répondit favorablement.

On en vient maintenant au fait qu'Áki prend le chemin du retour, avec deux bateaux comme on l'a déjà dit. Quand le roi en fut averti, il fit lancer dix bateaux sur lesquels il mit quatre cent quatre-vingts hommes, leur ordonnant d'aller se mettre en embuscade quand Áki reviendrait du banquet et de le mettre à mort, lui et tous ses compagnons si le sort voulait que cela réussît.

Ils partirent donc et espionnèrent les allées et venues d'Áki, chose facile car il n'était pas sur ses gardes.

On raconte alors que lorsqu'Áki arriva sur les côtes de Zélande, au Danemark, lui et ses hommes plantèrent leurs tentes à terre, sans craindre pour leur vie. Mais les gens du roi fondirent sur eux à l'improviste avec l'armée que l'on a déjà mentionnée, ils firent pleuvoir les armes sur eux,

abattirent leurs tentes alors qu'ils n'étaient pas prêts et les choses entre eux se terminèrent de telle sorte qu'Áki tomba avec toute sa troupe.

Après cela, ils rebroussèrent chemin jusqu'à ce qu'ils trouvent le roi Haraldr et lui disent ce qui avait été fait, qu'Áki avait péri ainsi que toute sa troupe; le roi en fut fort satisfait et dit espérer pouvoir être seul roi du Danemark, pour ce qui était d'Áki.

Les gens du roi qui avaient tué Áki et sa troupe s'emparèrent en guise de butin de guerre de toutes leurs armes et de leurs affaires, mais ils remirent au roi Haraldr tout l'argent et, en outre, les deux bateaux qui avaient appartenu à Áki, le dreki et le *snekkja*: le roi jeta son dévolu sur tout ce bien.

On dit que les gens estimèrent alors que Fjölnir, le frère d'Áki, s'y était fort bien pris, pensant lui avoir fait payer son refus de lui donner les biens qu'il considérait avoir à reprendre après son père.

On apprit ces nouvelles en Fionie; son frère, Pálnir, fut mis au courant et cela l'affligea tant qu'il se mit au lit, surtout parce qu'il ne voyait pas comment se venger de celui qui, en vérité, était responsable de l'affaire: le roi lui-même.

On mentionne pour la saga un homme qui s'appelait Sigurðr, frère juré de Pálnir et Áki; c'était un homme sage et riche. Pálnir prit conseil auprès de lui sur la façon dont il devait procéder. Sigurðr répondit que ce qu'il lui conseillait avant tout, c'était de demander en mariage, en son nom, une femme dont il retirerait grand honneur s'il l'obtenait.

Pálnir voulut savoir de quelle femme il s'agissait. « Je vais aller en Gautland, dit Sigurðr, demander en ton nom Ingibjörg, fille du jarl Óttarr.

— Je crains, dit Pálnir, de ne pas obtenir cette femme, mais, certes, je crois que, si j'obtenais ce parti, ce serait la meilleure façon de remédier à mes maux. »

La conversation s'arrêta là, Sigurðr se prépara à cette expédition, il avait un bateau et soixante hommes et s'en alla ensuite jusqu'au Gautland. Le jarl Óttar lui fit bon accueil. Sigurðr fit bientôt connaître l'objet de sa visite et demanda en mariage la fille du jarl, Ingibjörg, de la part de Pálnir Tókason, déclarant que celui-ci n'était nullement moins avancé, en quelque domaine que ce fût, que son frère Áki, qu'il ne manquait pas de richesses en Fionie et qu'il était sur le point de mourir de chagrin lorsque lui, Sigurðr, avait entrepris ce voyage; ce serait, disait-il, le meilleur remède à ses maux que d'obtenir ce parti.

Le jarl répondit assez bien à ces propos, disant pourtant qu'il y avait lieu d'examiner minutieusement une telle affaire, fixer un mariage, qu'il ne fallait pas se précipiter, mais qu'il paraissait vraisemblable qu'on lui fit de bonnes conditions pour l'amour d'Áki, son ami et le frère de Pálnir.

Nous ne sommes pas capables de dire combien de temps ils débattirent cette affaire. Mais en conclusion, on dit que le jarl Óttarr promit sa fille Ingibjörg pour Pálnir.

« Les choses sont ainsi faites, sire, dit Sigurðr, que Pálnir n'est pas en état de venir ici chez vous prendre part au banquet en raison de sa faiblesse et de son deuil. Mais il ne manque ni de biens ni de magnificence pour préparer ce banquet là-bas, en Fionie, aussi voudrions-nous, le besoin étant urgent, que vous y veniez avec vos gens, aussi nombreux que vous le déciderez. »

Et le jarl le promit.

Puis Sigurðr s'en alla chez lui et annonça la nouvelle à Pálnir.

Celui-ci en fut grandement rasséréné et l'on prépara soigneusement le festin pour le jarl, n'épargnant rien pour qu'il fût magnifique en tous points.

Le jour dit, le jarl ne manqua point à ses engagements et arriva avec une grande escorte. On célébra superbement les noces et l'on mena Pálnir et Ingibjörg à la couche nuptiale.

On raconte qu'elle s'endormit bientôt, une fois au lit. Puis elle rêva et, au réveil, elle dit à Pálnir son rêve : « J'ai rêvé, dit-elle, que j'étais ici dans ce domaine, comme maintenant. J'avais un tissage sur le métier, c'était un tissage de lin. Il était de couleur grise. Les poids, me semblait-il, étaient fixés et j'étais en train de tisser : il y avait un peu de toile déjà tissée. Et alors que je travaillais, un des poids de tension tomba du milieu de la toile et je le ramassai. Je vis alors que ces poids n'étaient rien d'autre que des têtes humaines[38]. Ayant ramassé cette tête qui s'était détachée, je l'examinai et la reconnus. »

Pálnir demanda de qui c'était la tête. Elle lui répondit que c'était celle de Haraldr Gormsson.

« Mieux vaut rêver que pas, dit Pálnir.

— C'est bien ce qu'il me semble aussi », dit Ingibjörg.

Ils passèrent à ces noces autant de temps que bon leur sembla.

Après cela, le jarl Óttarr s'en retourna chez lui en Gautland avec de bons et honorables présents.

Pálnir et Ingibjörg s'aimèrent beaucoup et firent bon ménage ; peu de temps après, ils eurent un fils auquel on donna un nom, on l'appela Pálnatóki. Il grandit là, en Fionie, et fut de très bonne heure à la fois sage et populaire. Par ses manières, il ne ressemblait à personne plus qu'à Áki, son oncle.

38. La ressemblance de ce rêve et de la légende évoquée en détail par la *Saga de Njáll le brûlé*, chapitre 157, est frappante. Il s'agit ici, à n'en pas douter, d'une vieille tradition qui s'exprime, dans la *Saga de Njáll*, par le magnifique poème *Darraðarljóð*.

Peu de temps après que Pálnatóki fut sorti de sa prime enfance, son père, Pálnir, tomba malade et cette maladie lui coûta la vie. Pálnatóki reprit la gestion de tous ses biens, avec sa mère.

On dit de lui qu'il s'en allait guerroyer en été et qu'il fit des ravages en divers lieux dès que son âge le lui permit.

Un certain été, on mentionne qu'il était encore en expédition viking et qu'il avait douze bateaux; ils avaient de bons équipages. Au moment où cela se passait régnait au Pays de Galles un jarl qui s'appelait Stefnir. Il avait une fille qui s'appelait Ólöf. C'était une femme avisée et populaire, c'était un excellent parti, chose de grande valeur.

On dit que Pálnatóki accosta là avec ses bateaux dans l'intention de guerroyer dans les états du jarl Stefnir. Ce qu'apprenant, Ólöf prit le parti, avec Björn le Gallois qui était son frère adoptif et son fidèle conseiller, qu'il ait là terre franche et ne fasse pas de ravages. Pálnatóki accepta, avec toute sa troupe, et ils allèrent au banquet.

Lors de ce festin, Pálnatóki demanda en mariage la fille du jarl, il obtint aisément ce parti, la femme lui fut promise puis aussitôt fiancée, et elle le resta si peu de temps que leurs noces furent célébrées immédiatement lors de ce banquet. De surcroît, Pálnatóki reçut le titre de jarl et la moitié des états du jarl Stefnir s'il voulait s'établir là. Il aurait le tout après la mort de Stefnir, car Ólöf était son unique héritière.

Pálnatóki passa au Pays de Galles le restant de l'été puis l'hiver. Mais au printemps, il fit savoir au jarl qu'il irait chez lui au Danemark. Avant de partir, en été, il dit à Björn le Gallois : « Je voudrais, Björn, dit-il, que tu restes ici chez Stefnir, mon beau-père, et t'occupes de gouverner le pays avec lui, de ma part, car il se met à vieillir fort, et il n'est pas exclu que je ne revienne pas tout de suite ; et si je tardais à revenir et que nous perdions le jarl, je voudrais que tu aies la garde de tout le royaume jusqu'à ce que je revienne. »

Après quoi Pálnatóki s'en va avec Ólöf, sa femme ; il fait bon voyage et il arrive en Fionie au Danemark, chez lui, où il reste un moment.

On le tient maintenant pour le deuxième homme de Danemark, pour l'importance, la puissance et la sagacité, juste après le roi lui-même.

On relate que le roi parcourait le pays[39], invité à des banquets par ses amis. Pálnatóki fit un glorieux festin en l'honneur du roi, alla l'inviter et le roi accepta, se rendit au banquet avec une grande escorte.

39. C'était la coutume des rois ou des grands chefs de faire le tour de leurs états, pour une manière d'inspection : les *boendr (cf. bóndi*)* étaient tenus d'offrir une riche hospitalité à leur chef, en signe d'allégeance. Le souvenir de cette institution restera longtemps vivant dans l'Eriksgata suédoise, ou itinéraire obligé que devait suivre, de ferme en ferme, le nouveau roi pour y être reconnu de ses sujets.

En cours de route, ils furent pris par le mauvais temps et arrivèrent le soir chez un paysan qui s'appelait Atli et était surnommé Atli le Noir. Il avait peu de bien, mais il reçut le roi avec une hospitalité extrême. Sa fille faisait le service, ce soir-là ; elle s'appelait Aesa et était surnommée Aesa la Couturière ; c'était une femme de grande taille, et vaillante. Elle plut bien au roi, qui dit à son père : « Il est juste de dire qu'on ne saurait guère recevoir hospitalité meilleure que celle que tu nous as faite ici, camarade, et fais-nous un cadeau : c'est ta fille Aesa avec son oie. » Le paysan répond que ce n'est pas à lui, roi, de s'en prendre à une femme comme sa fille. Mais le roi dit que s'il faisait à son gré, il pourrait espérer grande amitié en échange.

Et la conclusion de cet entretien fut que le roi Haraldr passa la nuit avec la fille du paysan.

Le lendemain, le temps s'éclaircit et le roi se prépara de bonne heure à partir de chez Atli : avant de le quitter, le roi lui fit d'honorables présents, l'honorant ainsi, lui et sa fille.

Après quoi, le roi va son chemin jusqu'à ce qu'il arrive au banquet qui a été mentionné précédemment. Le roi y resta longtemps et Pálnatóki donna ce festin avec magnificence. Quand le roi s'en alla, Pálnatóki lui fit d'excellents et honorables cadeaux. Le roi les reçut avec plaisir.

Mais vers la fin de l'hiver suivant, on s'aperçut qu'Aesa la Couturière, la fille du paysan, se mettait à grossir et à s'arrondir et qu'elle devait être enceinte. Son père eut avec elle un entretien seul à seule et lui demanda quelle indisposition était cause de cela. Elle dit qu'il n'y avait à blâmer de cela personne, si ce n'était le roi Haraldr. « Toutefois, je n'ai osé le dire à personne, hormis toi.

— Oui, dit-il. Il me faut t'estimer d'autant plus que c'est à un homme plus noble que tu t'en es prise. »

Le temps passa jusqu'à ce qu'elle accouche et elle mit au monde un garçon, à qui l'on donna un nom : il fut appelé Sveinn et on le surnomma, d'après sa mère, fils d'Aesa la Couturière.

Or il se trouva que, trois étés après cela, le roi eut de nouveau à se rendre à un banquet en Fionie. Quand il y fut venu, Pálnatóki dit à Aesa, qui se trouvait là avec le fils qu'elle attribuait au roi Haraldr : « Tu vas, dit Pálnatóki, te présenter hardiment au roi au moment où il sera au banquet, à boire, et tu lui parleras ouvertement de ce qui t'importe. Tu vas aussi amener le petit garçon avec toi et tiendras au roi ces propos-ci : "J'amène avec moi ce garçon et je déclare que le seul responsable de son existence, avec moi, n'est autre que toi, roi Haraldr." Et quelle que soit la façon dont le roi répondra à tes propos, sois hardie en paroles. Pour moi, je me tiendrai auprès, te seconderai et appuierai ta cause. »

Elle fit comme il le lui conseillait, et la voilà qui se présente au roi Haraldr en amenant le petit garçon, et qui dit les paroles mêmes que lui avait mises en bouche Pálnatóki. Quand elle eut dit ces mots, le roi répondit aussitôt pour demander qui était cette femme qui se montrait assez hardie devant le roi pour oser prétendre de telles choses, et il lui demanda son nom. Elle dit qu'elle s'appelait Aesa et était fille de paysan, là, au Danemark. Le roi dit : « Tu es une femme bien hardie, et stupide, dit-il, et ne t'enhardis plus à dire des choses pareilles si tu veux rester en vie. »

Pálnatóki dit alors : « Si elle dit cela, sire, dit-il, c'est qu'elle doit estimer que le besoin en est pressant ; ce n'est pas une femme légère ni une pute, c'est une honnête et excellente femme, quoiqu'elle soit de petite famille et origine, et nous tenons qu'elle n'a dit que la vérité. »

Le roi dit : « Nous ne nous attendions pas de votre part, Pálnatóki, que vous nous mêleriez à cette affaire comme nous l'éprouvons à présent.

— Le fait est aussi, dit Pálnatóki, que je n'entamerai pas de dispute avec vous là-dessus, sire, mais j'agirai en tous points envers ce garçon comme s'il était ton fils unique. Mais laissons là ce sujet pour le moment. »

Peu après, le roi se prépara à quitter ce banquet. Pálnatóki fit au roi des cadeaux, mais il ne voulut ni les accepter ni les prendre. Or Fjölnir, que l'on a mentionné précédemment dans la saga et qui était frère adoptif de Pálnatóki, se trouvait alors avec le roi. Il pria le roi d'accepter ces honorables cadeaux et de ne pas se compromettre si ouvertement en cette affaire que de déshonorer ainsi le plus grand des chefs en refusant d'accepter les plus grands honneurs de sa part, lui qui, naguère, était son ami le plus cher. Et il tourna de telle sorte ses propos au roi que celui-ci accepta les cadeaux et les prit. Toutefois, il ne fit point de remerciements et l'on voyait bien qu'il lui avait fort déplu que Pálnatóki lui eût attribué ce garçon.

Ils se quittèrent de telle façon qu'ils étaient tout à fait en froid ; et jamais plus leur amitié ne retrouva le même état. Le roi reprit le chemin de chez lui avec ses gens et Pálnatóki prit Sveinn Haraldsson chez soi ainsi qu'Aesa, sa mère, car Atli le Noir, père d'Aesa, était mort et presque tout son bien, dilapidé.

Sveinn grandit là, en Fionie, chez Pálnatóki, qui traita le garçon aussi bien que si c'eût été son fils, le tenant à honneur en toutes choses. Il l'aimait beaucoup aussi.

On mentionne maintenant que Pálnatóki eut un fils de sa femme Ólöf, et qu'il naquit peu après que le roi eut quitté le banquet. Ce garçon fut appelé Áki. Il fut élevé chez son père : lui et Sveinn Haraldsson

furent frères adoptifs. C'est là que Sveinn grandit jusqu'à ce qu'il fut en âge de quinze hivers.

## *9.*

Et maintenant que ce jeune homme a atteint cet âge, son père adoptif, Pálnatóki, veut l'envoyer trouver son père, le roi Haraldr, et il dépêche diligemment vingt hommes avec lui, lui conseillant de pénétrer dans la halle, de se présenter devant le roi son père, de lui dire qu'il est son fils, que cela lui plaise ou non, et de lui demander qu'il reconnaisse sa parenté avec lui.

Il fait comme on le lui a dit, et l'on ne dit rien de son voyage avant qu'il n'arrive dans la halle devant le roi Haraldr, son père, et lui tienne tous les propos qu'on lui a conseillés. Cela fait, le roi répond :

« Il me semble découvrir et comprendre, à t'entendre parler, dit-il, qu'on ne doit pas mentir sur tes origines maternelles, car j'ai l'impression que tu dois être un très grand idiot et un fou, en quoi tu n'es pas différent d'Aesa la Couturière, ta mère. »

Alors, Sveinn répond : « Si tu ne veux pas reconnaître ta parenté avec moi, je veux vous prier de nous fournir trois bateaux avec leur équipage ; cela n'a rien d'excessif étant donné que je suis certain que tu es mon père. Et Pálnatóki, mon père adoptif, me fournira sûrement une aide comparable et des bateaux qui ne seront pas plus petits que ceux que tu me donneras. »

Le roi répond : « J'ai le sentiment qu'en faisant ce que tu demandes, je te paie pour que tu déguerpisses. Et ne reparais jamais plus à ma vue. »

On rapporte, sur ce sujet, que le roi Haraldr remet à Sveinn trois bateaux et cent vingt hommes, les uns et les autres, bateaux et troupe, de piètre qualité. Après quoi Sveinn s'en va jusqu'à ce qu'il retrouve Pálnatóki, son père adoptif, et lui rapporte en détail sa conversation avec son père. Pálnatóki répond :

« Il fallait s'attendre à cela, dit-il, et pas à mieux. » Puis Pálnatóki remet à Sveinn trois excellents bateaux et cent vingt hommes, une troupe d'élite. Ensuite, il le conseille sur la façon de procéder. Et avant qu'ils se quittent, il lui dit :

« Maintenant, tu vas essayer de guerroyer cet été avec la troupe que l'on t'a donnée. Mais je voudrais te conseiller de ne pas t'en aller guerroyer plus loin qu'ici, au Danemark, dans le royaume de ton père, en des régions assez éloignées de lui, et fais-y tout le mal que tu pourras : dévaste le pays, brûle et consume par le feu tout ce dont tu pourras t'em-

parer et que cela dure tout l'été. Cet hiver, reviens me voir et réside ici, toi et ta troupe. »

Puis ils se quittent, Sveinn s'en va avec sa troupe et fait constamment en toutes choses comme son père adoptif le lui a conseillé, commettant grands méfaits dans les états du roi son père, et cela provoque force récriminations chez les manants qui sont l'objet de ses hostilités et attaques, car il ne leur épargne ni feu ni fer.

Cela s'apprend bientôt et vient aux oreilles du roi qui trouve mauvais de lui avoir fourni les moyens de ces hostilités et attaques et déclare qu'il faut qu'il tienne cela de sa mère s'il a entrepris de commettre ces abominations.

Cet été-là se passe. L'hiver venu, Sveinn prend le chemin de la maison jusqu'à ce qu'il arrive en Fionie chez Pálnatóki, son père adoptif, ayant amassé beaucoup d'argent pendant l'été.

Avant d'arriver chez eux, ils essuient une violente tempête et tous les bateaux que son père lui avait remis sont mis en pièces, leurs équipages, perdus. Puis Sveinn fait voile jusqu'en Fionie comme on le lui a dit et il y passe l'hiver en grand honneur avec ce qui reste de sa troupe.

## *10.*

Il faut raconter que, lorsque vint le printemps, Pálnatóki vint de nouveau parler à son fils adoptif pour lui demander d'aller encore une fois trouver le roi Haraldr, son père, le prier de lui fournir six bateaux avec leurs équipages complets – « et prends bien soin de lui parler mal en toutes choses pour ce que tu lui demanderas, parle hardiment en tous points. »

Sveinn s'en alla donc trouver son père et lui réclama six bateaux avec leurs équipages, parlant mal en toutes choses, comme Pálnatóki le lui avait conseillé. Le roi Haraldr dit :

« C'est uniquement pour faire le mal, il me semble, que tu as eu cette troupe que je t'ai fournie l'été dernier, tu es d'une formidable hardiesse, d'oser me réclamer encore des troupes après avoir fait montre d'une telle méchanceté. »

Sveinn dit : « Je ne partirai pas d'ici que vous ne nous ayez fourni ce que nous exigeons. Et s'il n'y a pas moyen, Pálnatóki, mon père adoptif, me fournira des troupes et je m'en vais guerroyer contre tes propres hommes et je n'épargnerai rien pour leur faire autant de mal que j'en serai capable. »

Alors, le roi dit : « Prends six bateaux et deux cent quarante hommes, dit-il, et ne reparais jamais plus à ma vue. »

Et donc, Sveinn s'en va dans cet état trouver Pálnatóki, son père adoptif, et lui dit tout ce qui s'est passé avec son père. Et de nouveau, Pálnatóki lui fournit une aide identique à celle de son père. Il le conseille encore : Sveinn a maintenant douze bateaux et quatre cent quatre-vingts hommes.

Avant que le père et le fils adoptifs se quittent, Pálnatóki dit :

« Tu vas t'en aller guerroyer maintenant, mais pas au même endroit que l'été dernier. Toutefois, tu vas encore faire des ravages chez les Danois et harcèle-les d'autant plus rudement que l'été dernier que tu as maintenant des forces et plus nombreuses et meilleures qu'alors. Ne leur laisse aucun répit de tout l'été. Cet hiver, viens ici en Fionie et reste ici chez moi. »

Le père et le fils adoptifs se quittent alors pour cette fois et Sveinn et sa troupe ravagent le pays en divers endroits. Il guerroie à la fois en Zélande et en Halland avec une telle véhémence, cet été-là, que l'on peut dire qu'il guerroie nuit et jour, ne laissant aucun répit aux états du roi de Danemark cet été-là. Il tue maint homme et incendie maint district pendant l'été.

On apprend un peu partout ces nouvelles : que la guerre fait rage dans le pays. Mais on a beau en parler devant lui, le roi n'en a cure et laisse faire le sort.

Vers la fin de l'automne, Sveinn s'en va en Fionie chez Pálnatóki son père adoptif. Cette fois, il ne perd pas de troupes au cours du voyage, comme l'été précédent. Il passe l'hiver chez son père adoptif avec toute sa troupe.

## *11.*

Au printemps, de nouveau, il se fait que Pálnatóki vient parler à son fils adoptif et lui dit : « Tu vas maintenant préparer tous tes bateaux et aller trouver ton père avec toute ta troupe complètement équipée. Tu vas te présenter à lui, lui dire qu'il te fournisse douze bateaux avec tous leurs équipages et si l'on n'obtient pas cela de lui, offre-lui bataille sur le champ avec les troupes que tu as. Sois envers lui plus féroce de propos que jamais. »

Sveinn fait donc comme Pálnatóki le lui conseille et s'en va avec toutes ses troupes jusqu'à ce qu'il rencontre son père, le roi Haraldr, et exige de lui ce que son père adoptif lui a conseillé. Cela fait, le roi répond :

« Tu es si impudent, dit-il, que je ne connais guère ton pareil, toi qui oses venir me trouver, bandit et voleur comme tu es, et je considère que tu

es le pire des hommes, dans la mesure où tu peux en décider toi-même. Et ce n'est pas la peine d'envisager que je reconnaisse ma parenté avec toi car je sais qu'à coup sûr, tu n'es pas de ma famille. »

Sveinn dit : « Assurément, je suis ton fils, dit-il, et notre parenté est véridique, mais ce n'est pas pour cela que je t'épargnerai et si tu ne consens pas à ce que j'exige de toi, nous allons en découdre entre nous, nous allons nous battre ici même, tout de suite, et tu ne parviendras pas à te dérober. »

Le roi répond : « Tu es un fauteur de désordre, dit-il, et tu as un tel caractère que tu ne devrais pas être d'insignifiante origine. Tu vas avoir ce que tu demandes et puis, sors de mon royaume, va-t'en dans d'autres pays et ne reviens jamais plus ici tant que je vivrai. »

Sveinn s'en va donc avec vingt-quatre bateaux. Il va jusqu'à ce qu'il arrive en Fionie chez Pálnatóki, son père adoptif, et tous ses bateaux étaient bien pourvus en équipages. Pálnatóki fait bel accueil à son fils adoptif – « et il me semble que tu as tiré bon parti, dit-il, des conseils que je t'ai donnés. Nous allons discuter tous les deux de ce qu'il y a de plus judicieux à faire. Tu vas t'en aller cet été et tu es libre de ravager tout le Danemark, hormis ici en Fionie où j'ai terre franche. Toi aussi, tu auras terre franche ici. »

Lorsque cela se passe, Sveinn a dix-huit hivers. Pálnatóki fait savoir qu'il a l'intention de quitter le pays en été et d'aller au Pays de Galles trouver le jarl Stefnir, son beau-père, et qu'il aura douze bateaux – « pour toi, Sveinn, dit-il, fais en tous points comme je te l'ai conseillé. J'irai te retrouver vers la fin de l'été avec une grande troupe, car je soupçonne que l'on va lever une armée contre toi cet été, le roi ne tolérera plus que tu t'en prennes à son royaume et donc, je te prêterai main forte. Mais prends bien garde de ne pas t'enfuir même si l'on dépêche une armée contre toi, livre-leur bataille quand bien même il y aurait quelque différence de nombre. »

Pálnatóki et Sveinn se quittent donc, chacun d'eux va son chemin, ils partent tous deux en même temps et Pálnatóki se rend au Pays de Galles. Pour Sveinn, il agit comme on le lui a conseillé : harcèle une nouvelle fois, nuit et jour, le royaume de son père en divers endroits. Les gens prennent la fuite et vont trouver le roi, se jugeant brimés, pour lui dire leurs ennuis et lui demander de trouver promptement un expédient.

Le roi estime à présent que les choses ne peuvent plus durer ainsi, il a longtemps fait à Sveinn un sort qu'il ne supporterait pas d'autres. Il fait équiper cinquante bateaux et s'en va lui-même avec cette troupe dans l'intention de tuer Sveinn et tous ses hommes.

Vers la fin de l'automne, le roi Haraldr et Sveinn se rencontrent tard le

soir près de Borgundarhólmr[40], chacun apercevant l'autre. Mais la soirée est si avancée qu'on n'y voit pas assez clair pour se battre et qu'ils mettent leurs bateaux au mouillage.

Le lendemain, ils se battent tout le jour jusqu'à la nuit : dix bateaux du roi Haraldr ont alors été mis hors d'état de combattre, et douze de Sveinn, mais l'un et l'autre sont encore en vie et Sveinn embosse ses bateaux au fond de la crique le soir. Mais le roi Haraldr et ses gens attachent leurs bateaux l'un à l'autre en travers de la baie, à son embouchure, et mouillent étrave contre étrave, faisant en sorte que Sveinn soit enfermé dans la crique. Ils pensent qu'il ne parviendra pas à faire sortir ses bateaux, pour le cas où il voudrait essayer.

Le lendemain matin, ils ont l'intention de les attaquer, de les tuer tous autant qu'ils sont et de mettre Sveinn à mort.

Et le soir même où les événements prenaient une telle tournure, Pálnatóki arrive de l'ouest, du Pays de Galles, accoste en Danemark avec vingt-quatre bateaux. Il mouille sous le cap, de l'autre côté de la baie, et fait monter les tentes sur ses bateaux. Cela fait, il débarque et monte à terre tout seul, son arc et son carquois sur le dos.

Il se trouve, d'autre part, que le roi Haraldr monte à terre avec quelques hommes. Ils vont dans une forêt, y font un feu et s'y chauffent. Ils s'assoient tous ensemble sur un arbre abattu, il fait nuit noire.

Pálnatóki monte jusqu'à cette forêt, en face de l'endroit où le roi se chauffe près du feu, et demeure là un moment.

D'autre part, le roi se chauffe près du feu, se rôtit les côtes, ayant enlevé ses vêtements. Il se tient sur les genoux et sur les coudes et se penche très fort tout en se réchauffant. Il se chauffe aussi les épaules, ce qui fait pointer fort en l'air le royal croupion.

Pálnatóki entend distinctement leurs voix, il reconnaît clairement celle de Fjölnir, son frère adoptif.

Alors, il met une flèche à son arc et tire sur le roi, et la plupart des doctes gens disent que la flèche vola tout droit dans le postérieur du roi, traversa le roi de part en part pour ressortir par la bouche, et qu'il tomba aussitôt par terre, mort, comme on pouvait s'y attendre. Ses compagnons voient ce qui s'est passé, et tout le monde trouve que c'est très grande merveille.

Alors Fjölnir prend la parole et dit que c'est là bien grande malchance pour l'homme qui a fait et résolu cela – « et la façon dont cela s'est produit est bien la plus extraordinaire des choses.

40. Borgundarhólmr est l'île de Bornholm, possession danoise au sud de la Suède, dont on fait souvent le point de départ des Burgondes qui ont donné leur nom à notre Bourgogne.

— Mais que faire à présent ? » disent-ils. Tous s'en remettent à Fjölnir, car c'était le plus sage d'entre eux et le plus estimé.

On raconte que Fjölnir alla à l'endroit où gisait le roi et enleva la flèche du lieu où elle s'était arrêtée, puis examina comment elle était faite. Or la flèche était facile à reconnaître, car elle était enveloppée d'un treillis d'or. Puis Fjölnir dit aux gens qui étaient là : « Avant tout, mon avis, dit-il, est que nous fassions tous la même relation de cet événement. Il me semble que la seule chose à dire est qu'il a été transpercé d'une flèche dans la bataille d'hier, car ce serait la pire honte et le plus grand déshonneur pour nous qui avons assisté à cet événement, étant donné la façon étonnante dont cela s'est produit, que de le révéler au public. »

Ils s'y engagèrent par serments et firent tous la même relation, comme ils en étaient convenus entre eux.

Pour Pálnatóki, il retourna à ses bateaux aussitôt après cette action, convoqua vingt de ses hommes et déclara qu'il voulait aller trouver Sveinn, son fils adoptif.

Donc ils quittent les bateaux, traversent le cap, rencontrent là les gens de Sveinn pendant la nuit et discutent entre eux du parti à prendre. Pálnatóki déclare avoir entendu le roi Haraldr dire qu'il avait l'intention de les attaquer dès qu'il ferait assez clair pour se battre, le lendemain matin. « Mais je ferai ce que je t'ai promis puisque me voici venu, je t'aiderai de tout mon pouvoir et nous aurons tous deux le même sort. »

Dans la troupe de Sveinn et de Pálnatóki, nul ne savait encore que le roi avait péri, hormis Pálnatóki lui-même qui fit comme si de rien n'était et ne le dit à personne. Sveinn prit la parole et dit à son père adoptif : « Je voudrais te demander, père adoptif, dit-il, de chercher un parti qui nous soit utile, au point où nous en sommes ». Pálnatóki dit : « Il n'y a pas à hésiter sur le parti à prendre : nous allons monter sur vos bateaux, puis nous les détacherons et lierons l'ancre devant la proue de chaque bateau. Nous allumerons une lanterne sous les tentes, car il fait nuit noire. Puis nous allons ramer le plus ferme possible vers le large contre la flotte du roi, car il me déplaît que le roi Haraldr nous accule ici dans le fond de cette crique demain matin et nous tue. »

Ils font donc les préparatifs qu'avait conseillés Pálnatóki et rament de toutes leurs forces en plein travers de la flotte. Le résultat fut que trois *snekkja* furent coulés sous leur attaque et seuls s'en tirèrent les hommes qui savaient nager. Pálnatóki et les siens ramèrent ensuite vers le large, tous leurs bateaux en même temps jusqu'à ce qu'ils arrivent à la flotte de Pálnatóki qu'il avait amenée là.

Le lendemain matin, dès qu'il fit assez clair pour se battre, ils attaquèrent les hommes du roi et apprirent alors que le roi était mort. Pálnatóki

dit alors : « Nous allons vous donner le choix entre deux choses, prenez celle que vous voudrez : ou bien vous allez nous livrer bataille et combattre, et que le sort décide qui gagnera, ou bien que tous les hommes du roi Haraldr jurent allégeance à Sveinn, mon fils adoptif, et le prennent pour roi de tout le Danemark. »

Les hommes du roi tinrent conseil et furent tous parfaitement d'accord pour prendre Sveinn pour roi et ne pas se battre. Puis ils allèrent à Pálnatóki, lui dirent ce qu'ils avaient choisi et tous ceux qui étaient là jurèrent allégeance à Sveinn.

Ensuite, Pálnatóki et Sveinn s'en allèrent ensemble par tout le Danemark. Où qu'ils arrivèrent, Pálnatóki fit convoquer le þing local et ils n'eurent de cesse que Sveinn fût choisi pour roi de tout le Danemark et reprit tous les pouvoirs du roi des Danois[41].

Après que Sveinn fut devenu roi, on estima qu'il était tenu, comme tous les autres rois, de faire un festin de funérailles en l'honneur de son père, avant les trois prochaines nuits d'hiver[42]. Il avait donc l'intention de donner ce festin tout de suite sans attendre davantage. Il invita en premier lieu à ce festin de funérailles son père adoptif, Pálnatóki, et les gens de Fionie, ses parents et amis. Mais à cela, Pálnatóki répondit qu'il ne pourrait pas régler ses affaires avant les prochaines nuits d'hiver et venir à cette invitation. « Il m'est revenu aux oreilles, dit-il, chose qui me paraît d'importance, que mon beau-père Stefnir, jarl du Pays de Galles, serait mort, et il faut que j'aille d'urgence là-bas, car j'ai à reprendre son royaume après sa mort. »

Et puisque Pálnatóki estimait ne pas pouvoir venir au festin de funérailles, le roi annula les préparatifs, car, pour rien au monde, il ne voulait que son père adoptif en fût exclu.

## *12. De Pálnatóki*

Pálnatóki quitta donc le pays en automne avec ses bateaux. Avant de partir, il confia la gestion de ses domaines en Fionie et de tout ce qu'il y possédait à son fils Áki, recommandant au roi Sveinn de prendre soin de

41. Une scolie d'ÁM 291 donne cet ajout intéressant : « Le cadavre du roi Haraldr fut transporté à Roskilde et enterré là. Il avait alors été roi des Danois 47 hivers après le roi Gormr son père. » Un bref fragment ajouté à *Jómsvíkinga saga* dans le *Flateyjarbók* note, à propos de Sveinn Barbe fourchue, qu'il « mourut en Angleterre, et les Danois transportèrent son corps au Danemark et l'enterrèrent à Roskilde près de son père ».

42. Voir *vetrnætr**.

lui, avant qu'ils se quittent : le roi promit à Pálnatóki d'assister Áki de son mieux – et c'est ce qu'il fit.

Puis Pálnatóki s'en alla et arriva au Pays de Galles où il reprit les pouvoirs qu'avait eus Stefnir, son beau-père, ainsi que Björn le Gallois, et l'année suivante s'écoula.

L'été suivant, le roi Sveinn envoya un message en Pays de Galles pour que Pálnatóki vienne à son banquet avec autant de monde qu'il le voudrait, car le roi voulait célébrer le festin de funérailles de son père. Les messagers du roi étaient douze en tout et il s'en fallut de peu que Pálnatóki se préparât à partir. Il répondit pour remercier le roi de son invitation, « mais les choses sont ainsi faites que je souffre de quelque maladie et j'estime ne pas être en état de faire le voyage dans l'état présent des choses. Il s'y ajoute que je dois m'occuper ici de beaucoup trop d'affaires importantes cette saison pour pouvoir les laisser en l'occurrence. »

Il se déroba donc à faire ce voyage, de toutes les façons, et les hommes du roi retournèrent chez eux rendre compte. Dès qu'ils furent partis, tous ses malaises abandonnèrent Pálnatóki.

Le roi fit donc surseoir à son banquet de funérailles cet automne-là, et l'hiver, puis l'été s'écoulèrent.

Or on en était arrivé au point que l'on ne pouvait plus tenir Sveinn pour un roi recevable s'il ne célébrait pas le banquet de funérailles de son père avant les troisièmes nuits d'hiver, et le roi ne voulait certes pas y manquer. Il envoya donc les mêmes douze hommes trouver Pálnatóki, son père adoptif, pour l'inviter une fois encore au banquet, disant qu'il se fâcherait fort contre lui s'il ne venait pas. Pálnatóki répondit aux messagers du roi pour leur demander de retourner chez eux, dire au roi qu'il fasse du mieux qu'il le pourra tous les préparatifs de ce banquet afin qu'il soit des plus magnifiques. Et il déclara qu'il irait à ce banquet de funérailles, cet automne.

Les messagers revinrent donc dire au roi le résultat de leur mission : que l'on espérait la venue de Pálnatóki ; le roi fit des préparatifs pour le banquet, tout ce qu'il fallait devait être en tous points magnifique, tant par l'approvisionnement que par le nombre d'invités. Maintenant, tout est prêt et les invités sont arrivés. Pálnatóki n'était pas venu. Le jour était fort avancé et, finalement, on se rendit au banquet le soir et l'on assigna des sièges aux gens dans la halle.

On raconte que le roi laissa une place libre dans le haut siège, et des sièges vacants pour cent vingt hommes sur le banc inférieur, à partir du haut siège, destinant ces places à son père adoptif Pálnatóki et à son escorte. Lorsque l'on eut estimé que Pálnatóki tardait bien à venir, on se mit à boire.

Il faut dire maintenant, de Pálnatóki, qu'il se prépare à partir de chez lui avec Björn le Gallois : ils emmènent trois bateaux et cent vingt hommes ; il y avait moitié de Danois et moitié de Gallois dans cette troupe. Puis ils vont jusqu'à ce qu'ils arrivent au Danemark. Le soir même, ils arrivèrent aux débarcadères du roi Sveinn et mouillèrent leurs bateaux à l'endroit qui leur parut le plus profond. Le temps était excellent ce soir-là. Ils disposèrent leurs bateaux de telle sorte qu'ils tournèrent les proues vers le large et posèrent toutes les rames sur les tolets afin de pouvoir souquer au plus vite s'il leur fallait faire diligence.

Puis ils montent à terre et vont leur chemin jusqu'à ce qu'ils arrivent chez le roi : tout le monde est en train de boire lorsqu'ils arrivent, c'est le premier soir du festin. Pálnatóki entre donc dans la halle et tous les siens après lui. Il s'avance vers l'intérieur, se présente au roi et le salue bien ; le roi fait bon accueil à ses propos et lui indique un siège ainsi qu'à eux tous.

Ils s'assoient donc au banquet et sont fort joyeux. Alors qu'ils y sont depuis un moment, on relate que Fjölnir se tourne vers le roi et lui parle quelques instants à voix basse. Le roi change de couleur, il devient tout rouge et congestionné. On mentionne un homme, Arnoddr, c'était l'écuyer du roi et il se tenait devant sa table. Fjölnir lui remet une flèche en lui disant de la porter devant chacun des hommes qui se trouvent dans la halle jusqu'à ce que quelqu'un reconnaisse qu'elle lui appartient. Arnoddr s'exécute.

Il s'avance donc d'abord vers le fond de la halle à partir du trône du roi et présente cette flèche à chaque homme : aucun ne la reconnaît pour sienne. Il revient donc vers la porte, de l'autre côté du trône jusqu'à ce qu'il arrive devant Pálnatóki et lui demande s'il connaît cette flèche. Pálnatóki répond : « Pourquoi ne connaîtrais-je pas ma flèche ? Donne-la moi, dit-il, car elle est à moi. » Le silence s'est fait dans la halle, on écoutait s'il y aurait quelqu'un pour s'attribuer la flèche.

Alors, le roi prend la parole et dit : « Dis-moi, Pálnatóki, dit-il, quand as-tu décoché cette flèche pour la dernière fois ? »

Pálnatóki répond : « Souvent, j'ai été complaisant envers toi, fils adoptif, et si tu estimes que ton honneur s'accroîtra à me voir te le dire devant tout le monde plutôt qu'en petit comité, je te l'accorderai : elle est partie de la corde de mon arc, ô roi, dit-il, quand j'ai tiré dans le cul de ton père et elle l'a transpercé de part en part si bien qu'elle est ressortie par la bouche.

— Tout le monde debout ! dit le roi, emparez-vous de Pálnatóki et de ses compagnons et tuez-les tous, car c'en est fini à présent de toute amitié et de toutes bonnes relations entre nous. »

Voilà tous les hommes qui se lèvent d'un bond dans la halle, un calme parfait ne règne pas. Pálnatóki parvient à dégainer son épée et fait en sorte

que la première chose qu'il fasse soit d'asséner un horion à Fjölnir, son parent : il le fend en deux à partir des épaules. Mais Pálnatóki a tant d'amis dans la hirð que nul ne veut porter les armes contre lui et qu'ils parviennent à sortir tous, hormis un Gallois de la troupe de Björn. Quand ils furent sortis et que l'on dit qu'il manquait un homme de la troupe de Björn, Pálnatóki dit qu'il ne fallait pas s'attendre à moins que cela, « et descendons au plus vite à nos bateaux, car il n'y a rien d'autre à faire pour le moment. »

Björn répond : « Tu n'abandonnerais pas ainsi ton homme, dit-il, si tu avais mon lot et ce n'est pas ce que je ferai non plus », dit-il. Et il fait demi-tour, rentre aussitôt dans la halle : une fois rentré, il voit que les hommes du roi jetaient le Gallois en l'air, l'ayant presque mis en pièces, pour ainsi dire. Björn s'en aperçoit, parvient à le saisir, le jette sur ses épaules puis sort en courant.

Ils descendent donc jusqu'à leurs bateaux. Björn avait fait cela pour la gloire avant tout, car il savait bien que l'homme devait être mort – et d'ailleurs, l'homme avait péri – et Björn l'avait emporté. Ils coururent jusqu'à leurs bateaux et se mirent aussitôt aux rames. C'était au plus noir de la nuit, par temps calme, et c'est ainsi que Pálnatóki et Björn parvinrent à s'échapper, ne s'arrêtant nulle part qu'ils ne fussent arrivés chez eux au Pays de Galles.

Le roi Sveinn s'en va à la halle avec toute sa troupe, n'ayant pu faire ce qu'ils voulaient, extrêmement mécontents de leur lot. Ils célèbrent ensuite le festin de funérailles, après quoi chacun rentre chez soi.

## *13. Mort d'Ólöf*

On dit que l'été suivant, Ólöf, femme de Pálnatóki, tomba malade et cette maladie la mena à la mort. Après son décès, Pálnatóki ne se plut pas en Pays de Galles et il institua Björn le Gallois pour garder ce royaume. Il équipa trente bateaux pour quitter le pays, dans l'intention d'entreprendre des expéditions vikings et de guerroyer. Il quitta le pays dès que son expédition fut prête et ravagea cet été-là l'Écosse et l'Irlande, faisant un grand butin et acquérant grande gloire dans ces expéditions guerrières.

Il s'adonna à cette activité douze étés de suite et cela lui rapporta grands biens et honneurs. Alors qu'il était dans ces expéditions guerrières, il s'en alla un été en Vindland[43], dans l'intention d'y faire des ravages : il avait capturé dix bateaux, ce qui lui en faisait quarante.

43. Le Vindland désigne les territoires occupés par les Slaves ou Wendes. La portion de

Le roi qui régnait là en ce temps-là s'appelait Burizláfur[44] et cette expédition lui déplut parce qu'on disait de Pálnatóki qu'il remportait presque toujours la victoire, là où il guerroyait, et que c'était le plus célèbre des vikings en ce temps-là. On estimait que c'était le plus sage et le plus sagace des hommes et qu'il accablait la plupart.

Et à peine Pálnatóki avait-il touché terre que Burizlafur, ayant eu vent de sa venue et de ses intentions, lui envoya des hommes l'inviter chez lui, déclarant vouloir vivre en paix et en amitié avec lui ; s'ajoutait à cette invitation qu'il offrait de lui donner un fylki ou un état dans son pays, qui s'appelle Jóm[45], pour qu'il s'y établisse ; surtout, il lui donnait cet état

territoire dont il est question ici doit s'appliquer au littoral méridional de la Baltique, actuels Mecklembourg et Poméranie.

44. Que l'on sache, Haraldr blátönn n'est jamais allé ni en Angleterre ni en France. En revanche, il a beaucoup guerroyé dans la Baltique, certainement pour protéger le commerce des Danois, et il s'est assuré de bons rapports avec les Slaves en épousant Tófa, la fille du roi Wende Mistivoi. Aucune source islandaise ne mentionne cette union, mais nous en avons un témoin sûr avec la pierre runique de l'église de Sønder-Vissing, en Jutland : « A fait faire ce tumulus à la mémoire de sa mère, Tófa, fille de Mistiwi, femme de Haraldr Gormsson le bon. » Ce Mistivoi pourrait être le roi des Abodrites (autre peuplade slave) qui incendia Hambourg en 983. Thietmar de Merseburg donne pour femme à Haraldr une princesse slave également, mais Adam de Brême la nomme Gunnhildr, et Saxo Grammaticus, une princesse suédoise, Gyriðr, fille de Styrbjörn : il est hautement probable que Haraldr a eu plusieurs femmes, en sorte que toutes ces sources ne sont pas nécessairement contradictoires.

Quant à Búrizlafr (Búrizleifr) il renvoie évidemment à Boleslav (qui régna de 992 à 1025). Mais c'est Mieszko, duc de Pologne, qui régnait entre 964 et 992, époque où sont censés se dérouler les faits ici rapportés. L'auteur confond donc, et peut-être aussi avec Boleslav Bouche torse qui fit alliance avec Niels de Danemark en 1130 ! De toute manière, l'erreur est patente, ce qui ne signifie pas que les étroites relations entre les personnages de notre saga et le monde slave, déjà signalés, soient controuvées.

45. Une chose est certaine, ce n'est pas Pálnatóki, même si on tient à lui conférer une existence historique, qui a fait édifier la forteresse de Jómsborg, mais bien Haraldr Gormsson. Les sources, là-dessus, concordent. Un manuscrit islandais, la *Fagrskinna*, dit : « Le roi Haraldr Gormsson guerroya en Vindland et y fit faire une grande forteresse qui s'appelle Jómi et l'on appelle depuis cette forteresse Jómsborg. » La *Knytlinga saga* confirme : « Haraldr Gormsson [...] s'appropria le Holstein en Saxe et posséda une vaste province *(jarlsríki)* en Vindland ; il y fit faire Jómsborg et y installa une grande armée. » Malgré les réticences de nombreux savants, il ne paraît pas invraisemblable qu'une place fortifiée ou non, un gros centre commercial, se soit trouvé à l'embouchure de l'Oder, près de l'actuelle ville de Wollin. Des fouilles qui y ont été pratiquées ont mis au jour des ruines de fortifications que l'on date d'environ 950, et l'archéologie n'a pas eu de peine d'y relever des traces de passage des Danois. Adam de Brême évoque également une « forteresse slave » appelée Jumne, qu'il situe à l'embouchure de l'Oder également : « Cette forteresse est sans aucun doute la plus grande de toutes les villes d'Europe ; ce sont les Slaves qui l'habitent, mais des gens d'autres nations, des Grecs et des barbares qui s'y transportent, ont la permission d'y habiter avec les mêmes droits que les autres, surtout s'ils n'y célèbrent pas

pour qu'il s'engage à défendre le pays et le royaume avec le roi. Et Pálnatóki accepta ainsi que tous ses hommes, à ce que l'on dit.

Et là, il fait faire promptement dans ses états une grande et solide forteresse[46] maritime, que l'on a appelée ensuite Jómsborg[47]. Il fit faire là aussi un port dans cette forteresse, où pouvaient mouiller trois cent vingt

publiquement le sacrifice chrétien tant qu'ils y résident, car tout le monde y est encore complètement aveuglé par l'hérésie païenne. [...] En cette ville il y a abondance de marchandises de toutes les nations du Nord, et l'on y trouve toutes les délices et tous les plaisirs. » Tout tend en effet à prouver que ce lieu a été d'abord, sinon continuellement, une vaste place marchande. Ce qu'en dit *Jómsvíkinga saga* ne saurait s'y appliquer. Que Haraldr ait voulu y entretenir une défense territoriale est vraisemblable, ne serait-ce que pour protéger les commerçants danois. Mais pas trace de forteresse.

46. En revanche, nous connaissons bien un certain nombre de forteresses vikings dont certaines datent effectivement de l'époque où sont censés se passer les événements de *Jómsvíkinga saga*. On en connaît trois : Trelleborg, en Sjaelland, Aggersborg et Fyrkat en Jutland et, à l'état de ruines seulement, Nonnebakken en Fionie. Leurs dimensions varient (leur diamètre va de 137 m à Trelleborg à 240 m à Aggersborg), mais elles ont des caractéristiques communes : elles consistent en une enceinte circulaire de terre levée recouverte de bois à l'intérieur comme à l'extérieur. Un profond fossé sec en V protège l'enceinte aux endroits où le terrain ne constitue pas de défense naturelle. Cette enceinte est percée aux quatre points cardinaux d'entrées sous forme de tunnels. De ces entrées partent deux rues perpendiculaires qui découpent donc l'intérieur en quatre secteurs identiques chacun occupé par quatre maisons à angle droit, dessinant ainsi une sorte de carré. Ces maisons sont en bois et comportent chacune, avec leurs murs obliques et leur toiture en forme de bateau renversé, une vaste salle centrale flanquée à chaque extrémité de deux salles plus petites. On ne sait d'où elles tirent leur origine : on a cru longtemps qu'il fallait la chercher dans le monde romain, arabe ou même byzantin (les mesures coïncidant à peu près avec les unités de longueur byzantines) mais les recherches les plus récentes tendraient vers une origine frisonne, voire slave. Il est évidemment tentant d'y voir des manières de casernes qui auraient servi de camps d'entraînement pour une milice permanente (une sorte d'armée de métier à la disposition des rois danois) ou pour les armées de Sveinn Barbe fourchue ou de Knútr le Grand se préparant aux grands raids sur l'Angleterre. Toutefois, la présence, dans le voisinage immédiat, de tombes qui contiennent force cadavres de femmes et d'enfants tendrait plutôt à nous y faire voir des sortes de places marchandes fortifiées. Toutes ces fortifications datent de la fin du Xe siècle ou du XIe siècle.

47. En tout état de cause, ce n'est pas du genre de fortifications dont il vient d'être question dans la note précédente que nous parle ici *Jómsvíkinga saga*. Comme on l'a dit plus haut, on ne connaît pas de « forteresse maritime » du type que nous décrit *Jómsvíkinga saga*. Il est probable que les Islandais, ayant entendu parler vaguement, soit des forteresses danoises décrites dans la note précédente, soit de quelque port vaguement fortifié, ont saisi l'occasion pour ajouter au stock de légendes dont ils ont fait leur saga ce trait fantastique de plus. Autre est la question concernant les fameux vikings de Jómsborg. Il n'est pas déraisonnable de penser qu'une *Männerverband* ait pu exister à l'époque. La seule chose sûre est qu'il y a bien eu une formidable bataille à Hjörungavágr. En témoignent les poèmes qui ont été composés sur le jarl Hákon et sur son fils Eiríkr : le poème funéraire *(drápa)* composé par Þórðr Kolbeinsson ou celui de Tindr Hallkellsson ; Einar skálaglamm (Tinte Plateaux) évoque de même dans sa *Vellekla* Sigvaldi et Búi.

longs bateaux en même temps, de telle sorte qu'ils fussent tous dans l'enceinte de la forteresse. Ce port fut inclus dans l'ensemble avec grande habileté : il y eut une sorte de portail surmonté d'une grande arche de pierre. Il y avait une herse devant le portail, que l'on verrouillait depuis le port. Au-dessus de l'arche de pierre, on fit un grand bastion contenant des catapultes. Quelques parties de la forteresse faisaient saillie dans la mer : on appelle forteresses maritimes celles qui sont ainsi faites et à l'intérieur desquelles se trouve le port.

### *14. Les lois des vikings de Jómsborg*[48]

Après cela, Pálnatóki institua des lois à Jómsborg, avec l'assistance d'hommes sages, afin que la puissance en surpassât tout ce que l'on connaissait.

Nul homme ne devait se joindre à cette compagnie, qui eût plus de cinquante hivers ou moins de dix-huit ; tous les membres devaient être d'un âge compris entre ces deux-là.

Nul ne devait se trouver là qui prît la fuite devant un homme aussi brave que lui ou aussi bien armé.

Quiconque entrait dans cette compagnie devait jurer ferme de venger tout autre membre comme s'il eût été son compagnon de table ou son frère.

Nul ne devait fomenter la discorde entre les hommes. De même que, si l'on apprenait des nouvelles importantes, nul ne devait être assez téméraire pour les dire : c'est Pálnatóki qui devait les annoncer le premier.

Celui qui trouverait à redire à ce que l'on vient de rapporter et qui désobéirait à ces lois serait immédiatement rejeté et chassé de leur communauté.

De même que si l'on admettait un homme qui eût tué le frère ou le père de l'un des membres de la compagnie, ou quelqu'un de ses très proches parents et que la chose fût découverte, ce serait Pálnatóki qui jugerait.

Absolument personne ne devait avoir de femme à l'intérieur de la forteresse et nul ne devait s'en aller de là plus de trois nuits, à moins que ce ne fût avec le consentement et la permission de Pálnatóki.

48. Ces lois trouvent au moins deux parallèles dans des textes nordiques : dans la *Saga de Hálfr et des Hálfsrekkar* (qui est une saga légendaire) et dans la *Hirðskrá* norvégienne, qui énumère les devoirs et les prérogatives des hommes de la hirð royale. On ne voit pas pour autant, les concordances étant assez lâches, de quelle source exacte a pu s'inspirer l'auteur de *Jómsvíkinga saga*.

Tout ce qu'ils rapportaient de leurs expéditions guerrières devait être porté à l'étendard[49], les petites choses comme les grandes, et tout ce qui avait quelque valeur. Et s'il s'avérait que quelqu'un n'eût pas fait ainsi, il devait quitter la forteresse, que cela lui importât beaucoup ou peu.

Nul ne devait manifester par ses propos qu'il éprouvât crainte ou appréhension, quelque désespérée que fût la tournure des choses.

Nul ne devait apporter dans la forteresse chose que Pálnatóki n'eût pas fixée et décidée en tous points selon son gré.

Ni la parenté ni l'amitié ne devait entrer en ligne de compte pour qui voulait entrer dans leur compagnie. Et quand bien même il y eût eu des hommes qui se fussent trouvés dans l'un et l'autre cas prévus par ces lois, cela ne leur eût servi de rien.

Et c'est ainsi qu'ils tiennent quartiers dans la forteresse, vivant en paix et respectant bien leurs lois. Chaque été, ils sortent de la forteresse et vont ravager divers pays, acquérant grande gloire et tenus pour les plus grands guerriers. En ce temps-là, on ne leur connaissait pour ainsi dire pas d'équivalents. Et donc, on les appela désormais vikings de Jómsborg.

## *15. Du roi Sveinn et d'Áki*

Du roi Sveinn, il faut dire maintenant qu'il se conduit le mieux du monde, en tous points, vis-à-vis d'Áki, le fils de Pálnatóki, comme s'ils avaient toujours été en excellente amitié. Bien qu'il y eût quelque froideur entre eux, le roi ne le fit pas payer à Áki et il tint en grande estime leur fraternité adoptive.

Áki vit en Fionie, régnant là où son père l'a institué, ainsi qu'on l'a dit précédemment.

## *16. Des fils de Véseti*

On nomme pour cette saga un homme qui s'appelait Véseti ; il régnait sur le fylki qui s'appelle Burgundarhólmr. Sa femme s'appelait Hildigunnr. Ils avaient trois enfants que l'on mentionnera pour la saga. L'un de leurs fils s'appelait Búi, surnommé Búi le Gros, et l'autre,

49. La coutume évoquée ici est bien attestée : en cas de « raid » *(strandhögg)* le chef viking plantait son étendard en un endroit donné, et c'est au pied de cet étendard que devait être apporté tout le butin, dont la répartition se faisait ensuite entre les exécutants sous les ordres du chef de bande.

Sigurðr, surnommé Sigurðr Cape; leur fille s'appelait Þorgunna, elle était mariée depuis quelques hivers quand ceci se passa. Le roi Sveinn l'avait demandée en mariage pour Áki, fils de Pálnatóki, et elle lui avait été mariée.

Peu après leur union, ils avaient eu un fils nommé Vagn[50].

Au moment où cela se passait régnait en Zélande un jarl nommé Haraldr et surnommé Strút-Haraldr parce qu'il portait un couvre-chef avec une grande pointe dessus[51], tout en or et d'une taille telle qu'il valait dix marcs d'or; c'est de là qu'il tenait son surnom de Strút-Haraldr. La femme du jarl s'appelait Ingigerðr. Trois de leurs enfants sont nommés dans cette saga: leur fils s'appelait Sigvaldi, il y en avait un autre, Þorkell, surnommé Þorkell le Haut, et leur fille s'appelait Tófa.

Áki, fils de Pálnatóki, réside en Fionie avec grand honneur et dignité et Vagn grandit là chez son père jusqu'à ce qu'il ait quelques hivers. On dit de lui que, dès que l'on put peu ou prou discerner son caractère, il fut de nature plus difficile à traiter que tous les autres qui avaient grandi là. Dans toutes ses manières et son comportement, il était à peine supportable. On raconte qu'il fut élevé tantôt chez soi comme ç'avait été le cas jusque là, tantôt à Borgundarhólmr chez Véseti, son grand-père, pour la raison que l'on estimait pouvoir à peine le raisonner ou le tenir tant on le trouvait difficile. De tous ses parents, c'était envers Búi qu'il se conduisait le mieux et c'était ce que celui-ci lui disait de faire qu'il exécutait le plus volontiers, car c'était lui qui était le mieux à son goût. Mais il ne faisait aucun cas de ce que lui disaient ses parents s'il n'était pas de leur avis, de quoi qu'il se fût agi. C'était le plus beau des hommes et le plus avenant de visage, le plus accompli et précoce en toutes choses.

Búi, son oncle maternel, était un homme avare de ses propos, à l'ordinaire plutôt silencieux et fier. Il était d'une telle force que l'on ne savait pas bien jusqu'où elle allait. Ce n'était pas un bel homme, quoique d'allure impressionnante et imposante, et un fameux gaillard en tous points.

50. Pour Vagn, son nom étrange a suggéré à des savants anglais qu'il pourrait être d'origine galloise, *vaughn* en gallois signifiant « petit ». C'est vraisemblable: notre saga s'intéresse de près aux rapports entre Danemark et Pays de Galles, rapports bien attestés d'autre part.

51. *Strút* désigne en effet une sorte de capuchon pointu. Ce personnage a certainement existé, et ses fils nous sont connus par toutes sortes de sources. Sigvaldi, toutefois, qui joue le rôle principal dans les derniers chapitres de la saga, n'a pas laissé grandes traces, quant à ses possibles exploits. Il n'en va pas de même pour Þorkell le Haut: lors des invasions en Angleterre de Sveinn Barbe fourchue puis de Knútr le Grand, il tient une place de premier rang. Les textes anglais et islandais (dont la *Saga de Saint Óláfr*) nous parlent de lui à loisir. Il sera fait, par Knútr le Grand, jarl de l'East-Anglia en 1017.

Sigurðr Cape, son frère, était un bel homme, courtois et adroit, quoique fort violent et assez taciturne.

De Sigvaldi, fils de Strút-Haraldr, il faut dire qu'il avait le teint pâle et un nez fort laid[52] ; il avait les plus beaux yeux du monde ; il était de haute taille et extrêmement alerte. Son frère, Þorkell, était excessivement grand ; il était fort et sagace – ce qu'étaient d'ailleurs l'un et l'autre frères.

## *17.*

On raconte que Sigvaldi et son frère équipèrent deux bateaux dans l'intention de se rendre à Jómsborg, voir si on les y accepterait, et demandèrent conseil au jarl Haraldr, leur père : dans quelle mesure lui semblait-il judicieux qu'ils entrent dans les rangs des vikings de Jómsborg. Le jarl déclara judicieux qu'ils y aillent et y acquièrent gloire et honneur, « et il est grand temps maintenant que vous montriez, vous, les frères, si vous êtes des hommes. » Ils lui demandèrent des subsides et des provisions pour le voyage, mais il répondit que ce serait de deux choses l'une : ou bien ils quitteraient le pays à condition de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins, ou bien ils ne s'en iraient pas et resteraient tranquilles.

Bien que le jarl Haraldr, leur père, n'eût pas voulu les aider, ils partirent tout de même. Ils avaient deux bateaux et cent vingt hommes ; ils équipèrent au mieux cette troupe et s'en allèrent ensuite, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Borgundarhólmr, estimant avoir besoin de vivres et de biens. Ils prirent le parti de faire des descentes à terre et de piller une ferme de Véseti, celle qui était la plus riche, la dévalisant de tous ses biens, qu'ils descendirent à leurs bateaux. Puis ils poursuivirent leur route et il n'y a rien à raconter de leur voyage tant qu'ils ne furent pas arrivés à Jómsborg. Ils mouillèrent devant la poterne de la forteresse. Pálnatóki avait coutume de se rendre sous grande escorte dans le bastion que l'on avait fait au-dessus du chenal : c'est de là qu'il parlait aux gens qui arrivaient à la forteresse.

Lorsqu'il fut mis au courant de l'arrivée de Sigvaldi et de son frère, Pálnatóki fit donc selon sa coutume : monta dans le bastion avec une grande escorte et demanda qui commandait ces troupes et ces bateaux qui étaient arrivés là. Sigvaldi lui répond : « Ici commandent, dit-il, deux frères, fils du jarl Strút-Haraldr ; je m'appelle Sigvaldi et mon frère s'appelle Þorkell. Nous sommes venus dans le dessein d'entrer dans votre

52. Une strophe du scalde Stefnir Þorgilsson, où il est sans doute question de Sigvaldi, évoque en effet son nez laid : *nefrbjúgt es nef* : « son nez est crochu ».

compagnie avec ceux de nos hommes qui vous sembleront de quelque utilité. »

Pálnatóki fit bon accueil à ces propos ; tout en prenant conseil tout de même des vikings de Jómsborg, ses camarades, disant connaître les origines de ces gens-là, et qu'ils étaient de bonne naissance. Les vikings de Jómsborg prièrent Pálnatóki de faire comme bon lui semblerait, disant qu'ils se rangeraient à son avis.

Après quoi l'on ouvre les portes de Jómsborg et Sigvaldi et ses gens pénètrent à la rame dans la forteresse. Quand ils y furent entrés, il fallut éprouver leur troupe selon ce que stipulaient les lois des vikings de Jómsborg. C'est ce que l'on fit, on mit leur troupe à l'épreuve pour voir s'ils avaient la vaillance et la virilité requises pour entrer dans les rangs des vikings de Jómsborg, selon les lois qui avaient été instituées là.

Le résultat de ces épreuves fut que moitié de leurs hommes fut introduite dans la communauté des vikings de Jómsborg, mais moitié, renvoyée.

Donc on accueillit Sigvaldi, Þorkell, son frère, et soixante hommes avec eux, et on les introduisit dans la communauté des vikings de Jómsborg ; personne n'était tenu en plus haute estime par Pálnatóki que les frères. Les choses restèrent en l'état un moment.

## *18. De Véseti*

Il faut revenir à présent à Véseti : on lui a pillé celle de ses fermes qui était la plus riche. cela vient bientôt à ses oreilles et le premier parti qu'il prend est de tempérer l'impétuosité et la véhémence de ses fils, et d'aller trouver lui-même le roi Sveinn, lui dire ce qui se passait avec les fils de Haraldr, comment ils l'avaient pillé, dévalisant l'une de ses fermes, une des plus riches qu'il possédât.

Le roi répond : « Je te conseille, dit-il, de rester tranquille d'abord. Je vais envoyer un message à Strút-Haraldr pour savoir s'il veut verser compensation pour ses fils, de sorte que tu obtiennes satisfaction ; en ce cas, je voudrais que tu te contentes de cela. »

Véseti rentre chez lui dans cet état et le roi Sveinn envoie aussitôt des hommes trouver le jarl Haraldr pour lui demander de venir le voir. Sans différer, le jarl s'en va trouver le roi qui lui fait bel accueil. Le roi s'enquiert alors auprès du jarl Haraldr s'il est au courant du dommage que ses fils ont fait à Véseti. Il dit qu'il ne le sait pas bien. Le roi lui dit qu'ils ont dévalisé une de ses fermes, la plus importante, et le requiert de verser compensation pour ces biens, pour que tout reste en paix. Mais le jarl

répond n'avoir pas encore reçu ces biens pour lesquels il devrait verser compensation et que ce n'est pas son affaire si de jeunes gens prennent du bétail ou des moutons pour se nourrir.

Le roi dit : « Alors, tu vas t'en aller chez toi dans cet état, dit le roi, et je vous ai dit ma volonté. Mais je vais faire en sorte cependant que tu prennes toi-même tes responsabilités envers les fils de Véseti, ainsi que vis-à-vis de tes biens, et je ne m'en mêlerai aucunement puisque tu ne veux pas tenir compte de ce que je te propose et ne veux faire que ce qu'il te semble bon, mais j'ai le pressentiment que c'est malavisé. »

Le jarl Haraldr répond qu'il prendra lui-même ses responsabilités et qu'il ne s'en remettra pas au roi – « et je n'ai vraiment pas peur de Véseti et de ses fils. »

Après cela, le jalr Haraldr s'en va chez lui et l'on ne mentionne pas qu'il se soit rien passé de notable dans son voyage.

## *19. De Búi le Gros*

Sur ce, il faut dire que Véseti et ses fils apprennent l'entretien du jarl Haraldr et du roi Sveinn et quelles en avaient été les conclusions ainsi que ce que le jarl avait dit avant de quitter le roi.

Donc, les fils de Véseti envisagent un plan d'action. Ils équipent trois bateaux, gros tous les trois, avec deux cent quarante hommes dessus, qu'ils arment du mieux qu'ils le peuvent ; vont ensuite jusqu'à ce qu'ils arrivent en Zélande et y dévalisent trois fermes du jarl Haraldr, les trois plus riches qu'il avait. Après quoi ils rentrent chez eux avec le gros butin qu'ils ont pris.

Le message arrive bientôt au jarl Strút-Haraldr qu'il a été pillé et que l'on a dévalisé ses trois fermes les plus riches. Il repense alors à ce que le roi lui avait prédit. Il envoie donc aussitôt des hommes trouver le roi pour qu'il veuille bien maintenant intervenir pour les réconcilier, déclarant qu'il aimerait bien maintenant avoir son entremise. Mais le roi répond : « Que le jarl Haraldr suive ses bons conseils, car moi, je ne m'en mêlerai pas puisqu'il n'a pas voulu tenir compte de mes conseils quand nous avons discuté de cette affaire ; il y avait pourtant à juger de moins que maintenant ! Qu'il fasse à son gré, je ne m'en mêlerai pas. »

Les messagers du jarl rebroussent chemin et lui disent la réponse du roi.

« Il va donc falloir prendre nos propres conseils, dit le jarl, si le roi veut se tenir à l'écart de cette affaire. »

Le jarl Haraldr se procure alors dix bateaux qu'il équipe de son mieux

en hommes et en armes puis il part avec cette troupe jusqu'à ce qu'ils arrivent à Borgundarhólmr. Là, ils montent à terre et dévalisent trois fermes de Véseti, qui n'étaient pas plus mauvaises que celles du jarl Haraldr que les fils de Véseti avaient dévalisées.

Le jarl Haraldr revient en Zélande avec ce bien, estimant s'être bien vengé par cette expédition.

On dit qu'il ne fallut pas longtemps pour que Véseti apprenne cela : toute cette perte d'argent qui s'est produite, et il prend le parti d'aller aussitôt trouver le roi, qui lui fait bel accueil. Puis Véseti expose son affaire au roi et s'exprime de la sorte : « Tu dois avoir appris, sire, dit-il, que les relations sont pénibles entre le jarl Strút-Haraldr et moi depuis un moment, et j'ai le pressentiment qu'il va y avoir guerre entre compatriotes eux-mêmes si vous n'intervenez pas entre nous. Il se peut que ce soit pis par la suite, au point où nous en sommes, car il s'agit, de part et d'autre, de vos hommes, sire. »

Le roi répond de la sorte : « Je vais me rendre sous peu au þing qui s'appelle Iseyrarþing[53], j'y convoquerai le jarl Haraldr et vous vous réconcilierez là grâce aux interventions des sages et à notre entremise ; le jarl trouvera alors que le mieux est que nous réglions cette affaire à notre gré, d'autant que tu nous sembles bien agir sur ta cause. »

Après cela, Véseti s'en va chez lui, quelque temps se passe jusqu'à ce que le roi Sveinn et sa suite se préparent à aller au þing.

Le roi Sveinn a cinquante bateaux : il a une si grande troupe parce qu'il veut arranger tout seul les choses, pour tout ce qui s'est produit entre eux.

Le jarl Haraldr n'avait pas grand chemin à faire pour se rendre au þing et il n'avait pas plus de vingt bateaux. Véseti s'en va aussi au þing et il n'a que trois bateaux. On dit aussi que ses fils, Búi le Gros et Sigurðr Cape n'étaient pas du voyage.

Maintenant que le roi, le jarl et Véseti étaient arrivés au þing, Véseti planta ses tentes en bas, au bord de la mer près du chenal qui mène à l'emplacement du þing. Le jarl Strút-Haraldr avait planté ses tentes à quelque distance de là, en remontant. Et le roi installa son campement entre les deux.

Quand arriva le soir, on vit, du þing, dix bateaux qui faisaient voile depuis la résidence du jarl Haraldr. Lorsqu'ils se furent approchés, ces gens mirent leurs bateaux au mouillage puis ils montèrent à terre avec leur escorte. Ils prirent aussitôt la direction du þing.

53. Íseyri s'est appelé Isøre jusqu'au début du XIVe siècle. C'est aujourd'hui Rørvig, à l'embouchure de l'Isefjord en Sjaelland. Comme il se trouve à peu près au milieu du royaume danois, c'est un emplacement propice pour l'alþing ou þing général du pays.

On reconnut bientôt que c'étaient les fils de Véseti, Búi et Sigurðr, qui étaient arrivés là. Búi le Gros était vêtu princièrement, car il portait les vêtements d'apparat du jarl Haraldr, vêtements qui valaient si cher que leur prix se montait à vingt marcs d'or. Ils avaient également pris au jarl deux coffres d'or si remplis que, dans chacun, il y avait dix centaines de marcs d'or. Búi le Gros avait mis sur sa tête la coiffure du jarl, celle qui valait dix marcs d'or.

Ils vont donc au þing, les frères, tout armés et avec une troupe impétueuse, disposée en ordre de bataille. Arrivés là, Búi prend la parole et réclame le silence. Le silence s'étant fait, il dit au jarl Strút-Haraldr : « Il s'agit à présent, jarl, dit-il, si tu reconnais tant soit peu les objets précieux que tu vois resplendir sur nous, d'attaquer sans couardise si tu l'oses et qu'il y ait quelque valeur en toi, pour la raison que voici longtemps que tu t'entretiens à nos dépens, à nous autres parents. Me voici tout prêt à me battre contre toi s'il y a quelque virilité en toi. »

Le roi Sveinn entend les propos de Búi et voit bien qu'il ne conservera pas son autorité s'il les laisse se battre, là, au þing sans s'interposer, alors qu'il a tant fait pour qu'ils s'y réconcilient ; aussi prend-il le parti de s'interposer et de ne pas les laisser se battre. Le résultat final de cette affaire est que, par l'intervention et la puissance du roi, les deux partis doivent accepter qu'il arrange seul les choses entre eux et selon son gré. Mais Búi stipule dans ces accords qu'il ne se séparera jamais des coffres d'or pris au jarl non plus que de ses objets de prix ; pour le reste, il prie le roi de faire à son bon vouloir.

Le roi répond : « Tu fais le fier envers nous, Búi, dit-il. Eh bien ! aie satisfaction pour les coffres d'or, mais que, d'autre part, le jarl reçoive autant d'argent qu'il faut pour le satisfaire. Mais il faut que tu rendes, Búi le Gros, dit-il, les objets de valeur du jarl que tu as pris et que tu ne lui fasses pas l'affront ou le déshonneur de le priver de ses vêtements d'apparat. »

En fin de compte, ce fut le roi qui décida et Búi enleva les habits.

Le roi insistait tant pour que les objets de prix du jarl fussent restitués parce que le jarl aurait tenu à déshonneur extrême de ne pas les avoir. Ils s'entendirent donc pour que le roi arrange les choses entre eux comme il l'avait décrété pour les objets de prix ; quant au reste, il ferait selon ce qu'il estimerait équitable entre eux.

Ensuite, le roi rend son verdict et traite ainsi cette affaire : comme il avait dit auparavant qu'il fallait s'y attendre, Búi doit sur le champ restituer les objets de prix du jarl tout en gardant les deux coffres d'or en accord avec le jarl. Ils devaient aussi rembourser les dégâts commis dans les fermes du jarl Strút-Haraldr qu'ils avaient dévalisées. « Mais en échange et pour vous honorer, il donnera en mariage sa fille Tófa à

Sigurðr Cape et cet argent-là constituera sa dot; on ne remboursera pas autrement le pillage des fermes, ils s'en chargeront eux-mêmes. »

Le roi arrangeait ainsi ces accords parce qu'il pensait que la meilleure façon de les réconcilier complètement et de faire durer le plus longtemps les accords entre eux était de les rendre parents par alliance. Le père et ses fils accueillirent bien la proposition et Véseti remit à Sigurðr le tiers de tout son bien. Sigurðr estimait que le parti qu'on lui destinait était des plus prometteurs: ils font donc la paix là-dessus et quittent tout de suite le þing pour se rendre chez le jarl Strút-Haraldr, les noces de Sigurðr et de Tófa doivent avoir lieu aussitôt.

Le roi va lui-même à ce banquet, ainsi que Véseti et ses fils, comme il était vraisemblable. Et l'on célèbre donc les noces de Sigurðr et de Tófa avec grande splendeur et dignité.

Après la noce, le roi s'en va chez lui, honoré de cadeaux ainsi que les autres invités. Véseti aussi s'en va chez lui à Borgundarhólmr avec ses fils; Tófa, la fille du jarl, fait partie du voyage.

Maintenant, tout est tranquille un moment, une excellente paix générale règne.

### *20. Búi le Gros entre parmi les vikings de Jómsborg*

Or il n'y a que peu de temps que les frères sont chez leur père, que Búi le Gros fait savoir ce qu'il a en tête: il a l'intention d'aller à Jómsborg chercher gloire et renom. Son frère Sigurðr veut aussi aller avec lui bien que nouveau marié et donc les frères se préparent à partir de chez eux; ils ont deux bateaux et cent vingt hommes et veulent imiter ce qu'ont déjà fait les fils de Strút-Haraldr, Sigvaldi et Þorkell. Ils se mettent en route, arrivent à Jómsborg et mouillent aussitôt devant l'arche de pierre, aux portes du port.

Quand les chefs de la forteresse, Pálnatóki, Sigvaldi, et Þorkell le Haut s'aperçurent de leur arrivée, ils s'avancèrent sur l'arche de pierre et Sigvaldi reconnut les hommes qui commandaient les bateaux. Búi prit la parole et dit qu'il voulait se joindre aux vikings de Jómsborg avec son frère et toute sa troupe, si Pálnatóki voulait les recevoir.

Sigvaldi prit la parole: « Comment avez-vous, vous et mon père, le jarl Strút-Haraldr, arrangé vos affaires, dit-il, avant de partir? »

Búi répond: « Raconter nos démêlés, dit-il, est une longue histoire. Mais en conclusion, le roi Sveinn a tout arrangé entre nous. Je ne peux pas exposer brièvement tout ce que nous avons débattu ensemble, mais réconciliés, nous le sommes à présent. »

Alors Pálnatóki dit à ses camarades, les vikings de Jómsborg : « Voulez-vous courir le risque de voir, dit-il, si ces hommes disent vrai ou non ? Je serais tout à fait désireux de les prendre, dit-il, car je m'attends à ce qu'il n'y en ait pas beaucoup ici dans notre troupe qui les vaillent. »

Les vikings de Jómsborg lui répondent : « Nous voulons que tu prennes ces hommes dans nos rangs avec toi, si bon te semble. Mais s'il se révélait par la suite quelque chose sur leurs affaires que nous ne saurions pas maintenant, nous nous en remettrions, en cela comme pour le reste, à ta décision. »

Et alors on ouvre Jómsborg, et Búi et les siens mettent leurs bateaux au mouillage dans le port, puis on éprouve leur troupe, quatre-vingts hommes en sont retenus et quarante retournent chez eux au Danemark.

Ce qu'il faut dire maintenant, c'est que, donc, ils sont tous ensemble dans la forteresse, les chefs qui viennent d'être nommés et ceux qui viennent d'arriver, et qu'ils sont bons amis. Ils guerroient été après été en divers pays, acquérant à la fois richesse et grand renom. Et quoiqu'on ne parle pas ici dans ce récit des exploits qu'ils accomplirent, tout le monde dit qu'il ne s'est pas rencontré plus grands héros ou fiers-à-bras que ces vikings de Jómsborg, et nous pensons qu'ils n'ont guère trouvé leurs pareils. Ils passent tous les hivers tranquilles, à Jómsborg.

## *21. De Vagn Ákason*

Il faut revenir à Vagn Ákason. Il grandit chez son père en Fionie, et parfois chez Véseti, son grand-père. C'est un homme si indiscipliné dans son jeune âge que le meilleur exemple à donner de son caractère est qu'à l'âge de neuf hivers, il avait déjà tué trois hommes. Il reste à la maison jusqu'à ce qu'il ait douze hivers et les choses en sont au point que l'on estime ne plus pouvoir supporter son caractère et son arrogance. Le voilà devenu un tel malandrin qu'il ne veut épargner personne.

Ses parents ne savent plus que faire pour sortir de cet embarras.

On décide alors qu'Áki, son père, lui donnera soixante hommes et un long bateau. Véseti, son grand-père, lui fournit une troupe de même importance et un second long bateau. Il n'y a aucun de ses compagnons qui ait plus de vingt hivers et aucun, moins de dix-huit, si ce n'est Vagn lui-même : il a douze hivers. Il n'en demande pas plus que ce que l'on vient de dire : cent vingt hommes et deux longs bateaux, disant n'avoir pas besoin de davantage. Il déclara qu'ils se procureraient eux-mêmes les vivres et toute autre chose dont ils auraient besoin.

## 22.

Vagn s'en alla donc de chez lui avec cette troupe prometteuse : ils avaient besoin de se procurer aussitôt des vivres et Vagn ne fut pas en peine d'expédients, tout jeune qu'il était. Il commence par guerroyer d'un bout à l'autre du Danemark, faisant des descentes à terre sans pitié, selon ses besoins. Il pillait à la fois vêtements et armes et, pour finir, il ne manquait ni d'armes ni d'armures ni de vivres lorsqu'il s'en alla du Danemark, laissant les Danois se procurer de telles choses. Il avait en suffisance tout ce dont ils avaient besoin avec ces deux bateaux.

Il va donc, jusqu'à ce qu'il arrive à Jómsborg. C'était tôt le matin au lever du soleil. Vagn et ses hommes amarrent aussitôt leurs bateaux devant l'arche de pierre. Quant aux chefs de la forteresse, Pálnatóki, Sigvaldi, Þorkell, Búi et Sigurðr, dès qu'ils aperçoivent cette troupe, ils vont dans le bastion selon leur habitude et demandent qui est arrivé là. En réponse, Vagn demande si Pálnatóki est dans le bastion. Celui-ci répond que l'homme qui est en train de lui parler s'appelle ainsi – « et qui sont ces gens, dit-il, qui se conduisent si superbement ? »

Vagn dit : « Je ne te cacherai pas mon nom. Je m'appelle Vagn, dit-il, et je suis fils d'Áki de Fionie, votre proche parent, et je suis venu ici parce que je voudrais entrer dans vos rangs, étant donné que l'on ne m'estimait guère traitable à la maison et que mes parents s'estimaient satisfaits si je m'en allais. »

Pálnatóki répond : « Crois-tu probable, parent, dit-il, que l'on te considère plus facile à fréquenter ici que chez toi où l'on ne pouvait guère, sinon pas du tout, te supporter ? »

Vagn répond : « On m'a menti, parent, dit-il, si tu ne peux pas tempérer mon caractère de sorte que je puisse vivre en compagnie de vaillants hommes, et il faut que tu nous fasses honneur puisque nous sommes venus te trouver. »

Alors Pálnatóki dit aux vikings de Jómsborg : « Que vous semble-t-il plus judicieux de faire, dit-il : accueillir ce parent Vagn et ses hommes, ou non ? »

Búi le Gros répond : « Mon avis, dit-il, et c'est moi qu'il traite le mieux de tous ses parents, est que nous ne l'accueillions jamais et qu'il ne pénètre jamais dans la forteresse. »

Pálnatóki dit alors à Vagn : « Il y a des gens, ici dans la forteresse, qui s'élèvent contre toi, parent, dit-il, et même tes parents qui savent tout sur ton compte. »

Vagn répond : « Est-ce que ces hommes, dit-il, qui sont là près de toi,

sont fermement résolus à ne pas me recevoir ? Je ne me serais tout de même nullement attendu, de la part de Búi, mon parent, à ce qu'il s'y montre fermement résolu.

— Il est certain pourtant, dit Búi, que je n'ai pas envie que l'on vous reçoive et que je dissuaderais plutôt de le faire ; toutefois, je veux que Pálnatóki décide.

— Et qu'est-ce qu'ils en disent, les fils du jarl Strút-Haraldr ? dit Vagn. Je voudrais le savoir.

— Nous sommes tous les deux d'accord, dit Sigvaldi, pour que tu n'entres jamais dans notre troupe. »

Pálnatóki demande alors : « Quel âge as-tu, parent ? dit-il.

— Je ne mentirai pas là-dessus, dit-il. J'ai douze hivers, dit-il.

— Oui, dit Pálnatóki ; par là même, tu te mets en dehors de nos lois, parent, dit-il, puisque tu es d'un âge de beaucoup inférieur à celui que nous avons fixé dans nos lois, ici à Jómsborg, pour entrer dans nos rangs. Cela tranche ton cas, tu ne peux, pour cette raison, être des nôtres. »

Vagn répond : « Je ne serai pas cause, parent, dit-il, que tu attentes à tes lois. Mais elles ne seraient guère violées, car je vaux bien un homme de dix-huit hivers ou davantage.

— N'insiste pas, parent, dit Pálnatóki. Je préfère t'envoyer à l'ouest en Pays de Galles, trouver Björn le Gallois ; en raison de notre parenté, je t'abandonne la moitié de mes états là-bas : prends-les et gouverne-les.

— J'estime que c'est une belle offre, parent, dit Vagn, mais je n'en veux tout de même pas.

— Que veux-tu donc, parent, dit-il, si tu ne veux pas des choses que je te propose, car il me semble que c'était une belle offre. »

Vagn répond alors : « Je ne veux pas plus de cela qu'avant, dit-il, quoique ç'ait été bien offert et amicalement. »

Pálnatóki dit : « Où veux-tu donc en venir, parent, dit-il, dans ton arrogance et ta hardiesse, si tu ne veux accepter de telles choses ?

— Vous allez savoir, vikings de Jómsborg, dit Vagn, ce que j'ai dans l'idée. Je veux offrir à Sigvaldi, fils du jarl Strút-Haraldr, d'en découdre et de nous battre avec des troupes égales en nombre. Qu'il sorte de la forteresse avec deux bateaux et cent vingt hommes et nous allons éprouver lequel des deux cédera devant l'autre et lequel aura le dessus. Et nous allons nous engager par serment là-dessus. S'il se fait qu'ils se laissent vaincre et prennent la fuite, vous serez tenus de nous recevoir et de nous prendre dans votre compagnie ici à Jómsborg. Mais si c'est pour nous que l'affaire se conclut de la façon que je destine à Sigvaldi et aux siens, nous nous en irons et vous serez déboutés de cette affaire. Je souligne que je n'insisterai pas sur ce défi si Sigvaldi, le fils du jarl, n'ose pas se battre

contre nous ou si c'est un couillon et qu'il a un cœur de femelle[54] plus que d'homme. »

Pálnatóki répond : « Une pure abomination, dit-il, ce que ce jeune homme dit là, et tu peux entendre, Sigvaldi, dit-il, qu'il ne ménage pas sa peine pour te défier, tout fils de jarl que tu sois. J'ai l'impression qu'il se pourrait bien qu'il te mette à rude épreuve, ce parent que j'ai là, avant que vous n'en finissiez. On en a tant dit, et si détestablement, que tu ne serais guère un homme digne de ce nom si tu ne te risquais pas contre eux : les choses sont allées trop loin pour que tu te dérobes. Il s'agit de les attaquer et de leur porter un premier assaut tel qu'ils se modèrent un peu. Mais s'il se trouve que notre parent Vagn ne remporte pas aussi facilement la victoire en actes qu'en paroles et que ce soit lui qui ait le dessous, je voudrais que l'on prît bien garde de ne pas porter les armes contre lui, car celui-là aura bien maille à partir à qui cela arrivera. Il nous déplairait qu'il fût maltraité ou qu'on lui fît du mal, bien qu'il ne semble pas que ce soit un jeu d'enfants que d'en démêler avec lui. J'ai le sentiment que l'on va faire l'épreuve, à présent, de ton courage, Sigvaldi, tout jeune que soit mon parent. »

## *23.*

Donc, après cela, Sigvaldi et ses hommes équipent deux bateaux et les sortent de la forteresse pour se porter contre Vagn. Dès qu'ils se rencontrent, ils portent bouclier contre bouclier et combattent. Et l'on raconte que, d'emblée, Vagn et ses compagnons déchaînèrent sur Sigvaldi et ses hommes un tel déluge de pierres[55] qu'ils ne purent rien faire d'autre que se protéger et se mettre à l'abri : encore ont-ils fort à faire, tant ces jeunes gens sont véhéments. Dès que les pierres manquent, ils passent incontinent aux armes, engagent un combat rapproché et se battent à l'épée avec une vaillance extrême.

En fin de compte, Sigvaldi battit en retraite, s'enfuit vers le rivage pour

54. Conformément à ce qui a été dit plus haut à propos du *níð*, insinuer d'un homme qu'il n'est pas viril est l'injure suprême. Au demeurant, la saga des vikings de Jómsborg tout entière témoigne assez d'un idéal proprement viril, qui paraît typique de la mentalité nordique au moins à l'époque où ont été rédigées les sagas.

55. N'en déplaise aux âmes romantiques, une bataille viking n'avait rien à voir avec un preux récit de combat selon nos chansons de geste. Elle commençait (et consistait essentiellement en) par un déluge de projectiles divers, pierres surtout, comme notre texte l'atteste à diverses reprises. Pour plus de détails, voir Régis Boyer, « La guerre en Islande à l'âge des Sturlungar, armes, tactique, esprit » dans *Inter-Nord* n° 11, décembre 1970, p. 184-202.

aller chercher des pierres. Mais Vagn et les siens se mettent à leur poursuite et les attaquent maintenant à terre : Sigvaldi doit reculer, qu'il le veuille ou non, et c'est alors le second assaut. Cette bataille est beaucoup plus rude et violente que la précédente.

Et l'on raconte que cette attaque accabla durement Sigvaldi et ses hommes. Pálnatóki et ses gens étaient dans le bastion de la forteresse, observant de là le déroulement des opérations.

Donc Vagn et les siens attaquent ferme, si bien que Sigvaldi et ses camarades tournent les talons jusqu'à ce qu'ils arrivent dans la forteresse : mais elle était verrouillée et fermée et ils ne purent y pénétrer. Il faut donc faire demi-tour et se défendre ou, sinon, se rendre.

Pálnatóki et les vikings de Jómsborg voient que ce sera de deux choses l'une : ou bien Vagn va écraser Sigvaldi et sa troupe, ou bien il va falloir ouvrir la forteresse pour qu'il sauve sa vie, car il ne peut s'enfuir et ne le voudrait pas non plus étant donné qui il est.

On en arrive au point que Pálnatóki ordonne d'ouvrir la forteresse – « et tu n'es guère de taille, Sigvaldi, dit-il, à te mesurer à notre parent ; mais il est temps d'arrêter cette joute, car on vient de faire parfaitement l'épreuve de ce que valent vos démêlés et vous pouvez savoir maintenant ce qu'est chacun de vous. Mon avis, dit Pálnatóki, si cela vous convient, est d'accueillir ce jeune homme et sa troupe bien qu'il soit passablement plus jeune que ce que stipulent nos lois. Mon cœur se réjouit, dit-il, d'avoir dans nos rangs un homme de cet âge et que nul n'ait prise sur lui. On est en droit d'espérer que, par la suite, de tels hommes n'aient peur de rien. »

On fait donc selon les prescriptions de Pálnatóki : on ouvre Jómsborg et l'on arrête la bataille entre eux. Vagn et tous ses hommes passent sous les lois des vikings de Jómsborg.

On dit que dans cette bataille entre Vagn et Sigvaldi, trente hommes de Sigvaldi sont tombés et autant de Vagn. Pourtant, Vagn fut le seul des deux à retirer de l'honneur de cette rencontre. De part et d'autre, beaucoup d'hommes avaient été blessés aussi dans la bataille.

Vagn est donc là, à Jómsborg, par la volonté et le consentement de tous les chefs, car leurs lois stipulaient que tous devaient être du même avis, une fois arrivés là, même si auparavant il y avait eu contestations.

De Vagn, on dit qu'il devint un homme si sage et de si bonne conduite, là à Jómsborg, qu'il ne s'y trouvait homme plus sage et plus zélé ou qui connût mieux toute sa chevalerie. Chaque été, il quitte le pays, commandant un navire, et se livre à des expéditions guerrières : il n'y avait aucun viking de Jómsborg qui fût plus grand guerrier que lui en fait de hardiesse.

Trois étés de file à partir du moment où il est entré dans les rangs des vikings de Jómsborg, ils sont en mer chaque été sur des bateaux de guerre, remportant constamment la victoire. L'hiver, ils le passent à Jómsborg. Et l'on parle d'eux un peu partout dans le monde.

### *24. Mort de Pálnatóki*

On mentionne maintenant que, le troisième été, à l'approche de l'automne, Pálnatóki tomba malade : Vagn avait alors quinze hivers. On pria aussitôt le roi Búrizláfr de venir à la forteresse, car Pálnatóki avait le pressentiment que cette maladie le mènerait à la mort. Lorsque le roi fut venu trouver Pálnatóki, celui-ci parla ainsi :

« J'ai le pressentiment, sire, dit-il, que voici ma dernière maladie, et cela n'a rien d'invraisemblable étant donné mon âge. Mon avis, dit-il, et c'est ce que je vous conseille, est que l'on mette un autre homme à ma place et qu'il y ait un chef dans la forteresse pour régler les affaires comme je l'ai fait jusqu'ici. Je voudrais que les vikings de Jómsborg restent ici dans cette forteresse et qu'ils continuent d'assurer la défense territoriale pour votre compte, comme nous l'avons fait. De tous ceux qui sont présents, il me semble que Sigvaldi serait celui auquel il manquerait le moins pour prendre ma place en ce qui concerne les conseils à donner et les jugements à rendre, en raison de sa sagesse et de sa sagacité. Vous direz toutefois qu'il est un peu outrecuidant de ma part de dire ce que je vais dire maintenant – je ne sais, en fait – mais je crois qu'à tous, il manque un petit quelque chose de ce que j'ai été. »

Le roi répond alors : « Tes conseils nous ont souvent été profitables, dit-il, et l'on fera encore une fois ce que tu conseilles : c'est ce qui nous servira tous le mieux, mais il est à craindre que nous ne jouissions plus longtemps maintenant de ta présence ou de tes conseils. Aussi sommes-nous d'autant plus tenus de suivre les derniers. Toutes les anciennes lois que Pálnatóki a instituées avec le conseil des sages, ici à Jómsborg, seront maintenues. »

On dit que Sigvaldi ne se montra guère réticent et qu'il accepta ce qui lui était confié, sur le conseil du roi Búrizláfr et de Pálnatóki.

Après cela, Pálnatóki donna à Vagn, son parent, propriété et administration de la moitié du royaume du Pays de Galles, avec Björn le Gallois, puis il le recommanda de toutes les façons aux vikings de Jómsborg et surtout au roi, prodiguant là-dessus les belles paroles et manifestant en cela qu'il avait grande affection pour Vagn, outre qu'il attachait grande importance à ce qu'ils se conduisent bien envers lui.

Peu après, Pálnatóki mourut et l'on estima que c'était une très grande perte. Et l'on cessera ici de parler de l'un des meilleurs braves qui aient jamais été.

### *25. Sigvaldi prend la direction*

Après le décès de Pálnatóki, Sigvaldi reprit la direction de la communauté des vikings de Jómsborg. Au bout de peu de temps, dit-on, les mœurs de la compagnie dans la forteresse se modifièrent quelque peu et les lois ne furent plus respectées avec autant de rigueur que sous la direction de Pálnatóki. Il se fit bientôt que des femmes passaient deux ou trois nuits de suite dans la forteresse. De même, les hommes s'en absentaient plus longtemps que ne le voulaient les lois. Et il y eut dans la forteresse des rixes et des blessures parmi les hommes, voire même quelques meurtres.

### *26. De Sigvaldi*

Cela étant, Sigvaldi sortit de la forteresse pour aller trouver le roi Búrizláfr. Celui-ci avait trois filles que l'on mentionne pour la saga : l'aînée s'appelait Ástriðr, c'était la plus avenante de visage et la plus sage ; sa sœur cadette s'appelait Gunnhildr et la plus jeune, Geira : celle-ci, ce fut Óláfr Tryggvason qui l'épousa.

Arrivé chez le roi, Sigvaldi lui offrit de choisir entre deux choses : ou bien, déclara-t-il, il ne resterait pas à Jómsborg, ou bien le roi lui donnerait en mariage sa fille Ástriðr.

Le roi lui répondit : « J'avais pensé, dit-il, ne la marier qu'à un homme de rang plus éminent que toi. Pourtant, j'aurais besoin que tu ne quittes pas la forteresse et nous allons discuter tous ensemble de ce qu'il nous paraîtra le plus judicieux de faire. »

Ensuite, le roi alla trouver sa fille Ástriðr et lui demanda ce qu'elle penserait d'être mariée à Sigvaldi, « et je voudrais, dit-il, que nous en décidions le plus judicieusement possible pour que Sigvaldi ou les vikings de Jómsborg ne quittent pas la forteresse, car j'ai besoin d'eux pour ma défense territoriale. »

Ástriðr répond à son père : « Pour te dire la vérité, père, dit-elle, je n'aurais jamais voulu épouser Sigvaldi. Tu ne le repousseras pas pourtant, tu vas procéder de la façon suivante : pour obtenir de m'épouser, il faudra qu'il débarrasse le pays de tous les tributs que nous avons jusqu'ici versés au roi de Danemark, avant de m'étreindre dans ses bras. Et il y a une autre

condition : il devra attirer ici Sveinn, le roi des Danois, de telle sorte que tu l'aies en ton pouvoir. »

Après cela, le roi rapporte à Sigvaldi les propos qu'ils ont tenus, lui et sa fille ; ils se lient par serments fermes là-dessus, convenant que le tout serait exécuté pour le troisième Jól à venir. Au cas où Sigvaldi n'aurait pas accompli ce qui venait d'être résolu entre eux, tous leurs accords seraient annulés.

Sur ce, Sigvaldi s'en retourna à Jómsborg.

Ce même printemps, il partit de Jómsborg avec trois bateaux et trois cent soixante hommes. Il alla jusqu'à ce qu'il arrive en Zélande, s'enquit auprès des gens et apprit que le roi Sveinn était invité à un banquet non loin de là. Estimant en savoir assez sur les faits et gestes du roi, il accosta près d'un cap où il ne se trouvait aucun bateau à proximité : ce n'était pas loin de la ferme où le roi banquetait, en compagnie de sept cent vingt hommes.

Sigvaldi et ses hommes tournèrent vers le large les proues de leurs bateaux, les attachant bord à bord l'un à l'autre et mettant toutes les rames dans les trous de rames. Puis Sigvaldi envoya vingt hommes dignes de confiance au roi Sveinn, leur prescrivant de lui dire qu'il voulait le voir pour affaire urgente, et ceci encore, qu'il était malade et presque à l'article de la mort – « vous direz aussi au roi que c'est pour lui une question de vie ou de mort, ou presque. »

Les messagers s'en allèrent donc à la ferme et se présentèrent au roi, dans la halle. Celui qui était leur chef présenta tous les messages pour lesquels ils avaient été envoyés. En entendant ces nouvelles, le roi descendit aussitôt vers la côte pour trouver Sigvaldi, accompagné des sept cent vingt hommes qui étaient là au banquet. Quand Sigvaldi sut que le roi était en route, il se trouvait, dit-on, sur le bateau le plus éloigné de la côte et il se mit au lit, faisant mine d'être d'une faiblesse extrême. Il dit alors à ses hommes : « Lorsque trente hommes seront montés sur le bateau le plus proche de terre, vous retirerez la passerelle et la rentrerez dans le bateau en disant qu'il ne faut plus s'entasser dans le bateau si l'on ne veut pas le faire couler ; or je présume que le roi sera parmi les premiers. Et quand vingt hommes seront parvenus dans le bateau du milieu, il faudra retirer la passerelle qui le rattachait au premier. Et quand le roi sera arrivé sur le bateau le plus éloigné, avec neuf hommes, on enlèvera la passerelle entre ces bateaux. »

On raconte donc que le roi arriva avec sa troupe, s'enquit de Sigvaldi et on lui dit qu'il n'allait pas fort – « il est couché, dans le dernier bateau. » Il monta dans le bateau le plus proche de la côte, puis passa de bateau en bateau jusqu'à ce qu'il arrive à celui de Sigvaldi. Des hommes

le suivirent, mais les gens de Sigvaldi firent en tous points comme il le leur avait indiqué.

Une fois arrivé avec neuf hommes sur le bateau où était couché Sigvaldi, le roi demanda si Sigvaldi était en état de lui parler : on lui dit que oui, mais qu'il était au plus bas. Le roi alla ensuite à l'endroit où était couché Sigvaldi, se pencha vers lui et demanda s'il était capable d'entendre ses paroles et quelles nouvelles il avait à lui dire et qui lui importaient tellement qu'il avait voulu qu'ils se rencontrent, selon le message qu'il lui avait envoyé.

« Penche-toi un peu vers moi, sire, dit Sigvaldi ; tu pourras mieux entendre ma voix car me voici tout enroué. »

Et au moment où le roi se penche vers lui, Sigvaldi lui passe un bras autour des épaules et, de l'autre, le saisit sous le bras ; voilà qu'il n'est plus faible du tout, et ce n'est pas mollement qu'il tient le roi. En même temps, il crie à tout l'équipage de souquer le plus ferme possible sur les rames : c'est ce qu'ils font, ils prennent le large en ramant tant qu'ils peuvent. Quant aux sept centaines d'hommes, ils restent à terre, à regarder.

Alors, le roi prend la parole et dit : « Eh bien ! qu'y a-t-il, Sigvaldi ? dit-il, est-ce que c'est que tu veux me trahir, ou alors quelle est ton intention ? Il me semble, dit-il, que l'affaire est d'importance. Mais je ne vois pas bien à quoi tout cela va aboutir. »

Sigvaldi répond au roi en ces termes : « Je ne vous trahirai pas, sire, mais il va vous falloir maintenant aller avec nous jusqu'à Jómsborg où nous ferons pour vous honorer tout ce que nous pourrons : vous et tous les hommes qui vous accompagnent à présent serez les bienvenus chez nous ; quand vous serez au banquet que nous avons préparé, vous saurez la raison de tout et là, tu décideras seul de tout ; quant à nous, nous te rendrons tous hommage, comme il sied, et te ferons tout l'honneur que nous pourrons.

— Force nous est d'y consentir, dit le roi, selon nos moyens. »

Ils allèrent donc jusqu'à ce qu'ils arrivent à Jómsborg et Sigvaldi servit le roi comme il seyait, les vikings de Jómsborg firent en son honneur un magnifique banquet, déclarant tous être ses hommes. Sigvaldi dit alors au roi pour quelle raison il l'avait enlevé de son pays : il déclara avoir demandé en mariage pour son compte une femme, la fille du roi Búrizláfr – « et c'est la pucelle la plus belle et la plus accomplie que je sache, je me suis chargé de cela par amitié pour vous, sire, à ce qu'il me semble, et je ne voudrais pas que tu laisses échapper cet excellent parti. »

Sigvaldi avait fait en sorte que tous les vikings de Jómsborg certifient la chose avec lui. Le roi demanda donc comment s'appelait la pucelle. « La pucelle que j'ai demandée pour toi en mariage, dit Sigvaldi, s'appelle

Gunnhildr. Pour moi, je suis fiancé à une autre de ses filles, celle qui s'appelle Ástriðr, mais c'est quand même Gunnhildr la plus éminente en toutes choses, comme il se doit. Tu vas, ô roi, rester ici au banquet, à Jómsborg, et moi, je vais aller trouver le roi Búrizláfr, arranger cette affaire pour nous deux. Il va falloir que tu me fasses confiance dans toute ton affaire, et nous ferons en sorte que pour vous aussi, cela réussisse. »

Après cela, Sigvaldi alla trouver le roi Búrizláfr avec cent vingt hommes et l'on fit en son honneur un grand et honorable festin. Au cours de son entretien avec le roi, Sigvaldi déclara être venu épouser Ástriðr, et qu'il avait maintenant accompli ce qui avait été convenu : Sveinn, roi des Danois, était venu à Jómsborg, ils l'avaient entièrement en leur pouvoir pour faire de lui ce qu'ils décideraient et jugeraient avisé, et Sigvaldi demanda au roi et à Ástriðr de faire ce qu'ils tenaient pour le plus judicieux et le plus sage.

Tant le roi que sa fille Ástriðr, après en avoir débattu, prirent conseil auprès de Sigvaldi sur ce qui lui semblait le plus judicieux en cette affaire qui concernait le roi Sveinn.

Sigvaldi répond : « J'ai passablement réfléchi à cette affaire, dit-il. Je veux que tu donnes en mariage au roi Sveinn ta fille Gunnhildr et fasses en sorte que son voyage jusqu'ici soit glorieux, mais que lui, pour obtenir ce parti, t'abandonne tous les tributs que tu avais à lui verser jusqu'ici. Je servirai d'intermédiaire entre vous là-dessus et je pousserai cette affaire de telle façon que ce que je viens de vous conseiller se réalisera. »

Après cet entretien, Sigvaldi rebroussa chemin avec son escorte, cent vingt hommes, jusqu'à ce qu'il retrouve le roi Sveinn, lequel lui demanda aussitôt comment s'était déroulée l'affaire.

« Elle est maintenant en votre pouvoir, sire, dit-il.

— Comment cela ? dit le roi.

— Ainsi, dit Sigvaldi : si tu veux remettre tous les tributs du roi Búrizláfr envers toi pour qu'il te donne sa fille en mariage. Considère également, sire, dit Sigvaldi, que tout te reviendra après sa mort et que ton honneur s'accroîtra du fait que tu aies un beau-père qui ne soit tributaire de personne, car l'on tient toujours les rois qui versent tribut pour moins importants que ceux qui ne le font pas. »

Et Sigvaldi démontre donc au roi Sveinn, de toutes les façons, que c'est ainsi qu'il doit voir la chose. Et il n'épargne ni les arguments de bon sens ni l'éloquence. En fin de compte, le roi Sveinn se rendit aux raisons de Sigvaldi et il eut envie que ce mariage se fit : la décision est donc prise, on fixe la date du mariage, les deux noces devant avoir lieu en même temps.

Le moment venu, tous les vikings de Jómsborg se rendent à la fête, le roi Sveinn est du voyage et c'est en tous points un banquet magnifique, si

bien que tous ceux qui s'y trouvèrent ne se rappelaient pas qu'il y eût eu en Vindland banquet plus glorieux que celui-là.

On raconte que le premier soir de la noce, les mariées mirent leurs coiffes[56] de telle sorte que leur visage était voilé. Mais le lendemain matin, elles étaient toutes joyeuses et avaient ôté leur voile.

Alors, le roi Sveinn examine soigneusement l'apparence des sœurs, car il n'avait vu ni l'une ni l'autre avant ce banquet et ne savait de la beauté et de la courtoisie des sœurs que ce que Sigvaldi lui en avait dit. Et l'on dit alors que la femme que Sigvaldi avait épousée plut beaucoup plus au roi Sveinn, elle lui parut plus belle et plus courtoise que sa propre femme, et il pensa que Sigvaldi ne lui avait pas dit toute la vérité. Le roi Sveinn trouva alors que Sigvaldi avait gravement manqué envers lui, il perça à jour, avec le conseil des sages, tout son stratagème, cachant pourtant la chose au tout venant et jouissant en ce banquet de toutes choses qui avaient été faites pour son honneur et son renom, au point où on en était venu. Et puis il lui revient maintenant de reprendre un tiers du Vindland après la mort du roi Búrizláfr.

Après quoi la noce se termine. Le roi Sveinn s'en va avec Gunnhildr, sa femme, emmenant trente bateaux, une grande troupe et nombre d'objets de prix. Quant à Sigvaldi, il s'en va à Jómsborg avec sa femme, Ástriðr.

Et leurs lois changent fort maintenant, en rapport de ce qui avait initialement été fixé par Pálnatóki et d'autres sages. Les vikings de Jómsborg s'en rendent compte mais ils restent tout de même tous ensemble dans la forteresse quelque temps, et leur gloire est grande.

## *27. Les vœux des vikings de Jómsborg*

Peu après ce qui vient d'être raconté, on apprend du Danemark une grande nouvelle: le père de Sigvaldi et de Þorkell, le jarl Strút-Haraldr, est mort, et Hemingr[57], leur frère, est jeune lorsque cela arrive. Le roi Sveinn s'estime tenu de faire un banquet funéraire pour le jarl Strút-Haraldr puisque cela ne revient pas aux plus âgés des fils de celui-ci, Hemingr étant considéré comme jeune encore pour organiser la cérémonie.

56. Ce sont les coiffes féminines typiques du Nord ancien, ou *faldr*. Elles étaient d'une forme curieuse, recourbée vers l'avant, et comportaient un voile. On trouvera dans *Laxdoela saga* un épisode du même genre.

57. Florence de Worcester, en 1009, mentionne un Hemming, *dux Danorum*: il est possible que ç'ait été le frère de Þorkell le Haut.

Alors il envoie un message à Jómsborg, aux frères, pour que Sigvaldi et Þorkell viennent au banquet de funérailles, qu'ils se retrouvent là, qu'ils donnent tous ensemble ce banquet et prennent des dispositions afin qu'il soit des plus honorables, s'agissant d'un chef comme l'avait été leur père, le jarl Strút-Haraldr. En réponse, les frères envoient aussitôt un message au roi, disant qu'ils viendront et que le roi doit faire préparer tout ce qu'il faut pour le banquet, qu'ils y contribueront et qu'ils le prient d'y pourvoir sur les biens qui avaient appartenu à Strút-Haraldr.

La plupart des gens trouvaient inavisé qu'ils y aillent, ils soupçonnaient que l'amitié du roi Sveinn et de Sigvaldi ainsi que tous les vikings de Jómsborg était peu solide, étant donné la tournure qu'avaient prise leurs démêlés, quand bien même, de part et d'autre, ils n'eussent pas manqué à la courtoisie requise. Mais Sigvaldi et Þorkell le Haut voulurent à tout prix y aller comme ils l'avaient promis. Les vikings de Jómsborg ne voulurent pas non plus être en reste et entendirent tous accompagner Sigvaldi et son frère au banquet.

Le moment venu, ils quittent Jómsborg avec une grande troupe. Ils ont cent quatre-vingt-dix bateaux.

Ils vont donc jusqu'à ce qu'ils arrivent en Zélande, là où avait régné le jarl Strút-Haraldr. Le roi Sveinn s'y trouvait, ayant fait préparer dans tous les détails le festin de funérailles. Cela se passait aux nuits d'hiver. Il y avait là quantité de gens de haut rang et un magnifique festin : les vikings de Jómsborg boivent excessivement le premier soir et s'enivrent considérablement.

Cela ayant duré un moment, le roi Sveinn découvre qu'ils sont presque tous ivres morts, de telle sorte que les voilà fort loquaces et joyeux et que, pour beaucoup, parler de ce que, sans doute, il vaudrait mieux éviter, paraît peu de chose. Ce que voyant, le roi prend la parole et dit :

« Il y a ici grande liesse et presse, dit-il, et je voudrais bien que vous passiez maintenant, pour l'amusement général, à quelque divertissement nouveau que l'on garderait longtemps en mémoire et qui serait de grande valeur. »

Sigvaldi répond au roi et dit : « Alors, il nous semble que, pour commencer, dit-il, le meilleur souhait à faire pour que la joie règne serait que vous choisissiez le premier, sire, car nous vous devons tous allégeance et nous acceptons tous ce que vous voudrez faire ou entreprendre pour notre liesse. »

Le roi répond : « Je sais que ce que l'on fait toujours, dit-il, lors de glorieux banquets et fêtes, et quand la société est de qualité, c'est que l'on prononce des vœux[58], par divertissement et pour la gloire, et j'aimerais

58. Faire des vœux semble avoir fait partie du rituel obligé du sacrifice païen. Voir Régis

bien que nous nous livrions maintenant à cet amusement-là, car j'imagine, tant vous êtes, vous autres vikings de Jómsborg, plus renommés par toute la partie nord du monde que quiconque, que, sans aucun doute, vous voudrez surpasser les autres si vous vous livrez à ce divertissement : en cela comme pour le reste vous excellerez, et il est vraisemblable que l'on conservera longtemps la chose en mémoire. Du reste, je ne me déroberai pas à commencer ce jeu. Je fais le vœu, dit le roi, de chasser de son royaume le roi Adalrádr avant les prochaines nuits d'hiver, ou sinon, je l'aurai abattu, obtenant ainsi son royaume. À toi maintenant, Sigvaldi, dit le roi, et que ton vœu ne soit pas moins important que le mien. »

Sigvaldi répond : « C'est cela, sire, dit-il, je vais m'exprimer là-dessus. Je fais le vœu, dit Sigvaldi, de ravager la Norvège d'ici trois nuits d'hiver avec les forces dont je disposerai et de chasser le jarl Hákon du pays, ou de le tuer ; ou alors, c'est moi qui y resterai. »

Le roi Sveinn dit : « Voilà qui est bien, dit-il, et c'est un fameux vœu si tu l'accomplis. Cela n'a rien de mesquin, et bonne chance à toi pour avoir dit cela. Exécute bien et vaillamment ce que tu viens de dire. Maintenant, à ton tour, Þorkell le Haut, dit le roi, quel vœu vas-tu faire ? Il est clair qu'il te faut agir magnifiquement. »

Þorkell répond : « J'ai réfléchi au vœu que je ferai, sire, dit-il. Je fais le vœu, dit Þorkell, de seconder mon frère Sigvaldi et de ne pas fuir avant de voir la poupe de son bateau. Et s'il combat à terre, je fais le vœu de ne pas fuir tant qu'il sera dans les rangs et que je verrai son étendard devant moi.

— C'est bien parlé, dit le roi Sveinn, et tu es un tel brave que tu le feras certainement. Búi le Gros, dit le roi, à toi maintenant, et nous savons que tu vas parler superbement, d'une manière ou d'une autre.

— Je fais le vœu, dit Búi, de seconder Sigvaldi dans cette expédition au mieux de ma virilité et de ma bravoure et de ne pas fuir avant qu'il n'en reste moins debout que d'abattus – et de tenir tout de même tant que Sigvaldi le voudra.

— C'est bien comme nous le supposions, dit le roi : c'est magnifiquement parler de ta part. Et maintenant, à toi, Sigurðr Cape, dit le roi, d'ajouter encore quelque chose après ton frère Búi.

— Mon vœu sera vite fait, sire, dit Sigurðr. Je fais le vœu de suivre mon frère Búi et de ne pas fuir avant qu'il ait perdu la vie, si c'est cela que veut le sort.

— Il fallait s'attendre, dit le roi, à ce que tu voudrais suivre ton frère.

Boyer, « Le culte dans la religion nordique ancienne » dans *Inter-Nord* n° 13-14, décembre 1974, p. 223-243. La *Saga de Þórir aux Poules* fait également état de vœux extravagants.

Et maintenant, à toi, Vagn Ákason, dit le roi, et nous sommes bien curieux d'entendre le vœu que tu feras, car vous êtes de grands fiers-à-bras et bien arrogants dans votre famille. »

Vagn répond et dit : « Je fais le vœu, dit Vagn, de seconder Sigvaldi dans cette expédition ainsi que Búi, mon parent, et de tenir bon tant que Búi le voudra s'il est en vie. J'ajoute à cela, dit-il, un vœu moins important ; si j'arrive en Norvège, j'entrerai dans le lit d'Ingibjörg, fille de Þorkell Leira[59] du Vík oriental, sans le consentement de son père et de tous ses parents, avant de revenir au Danemark.

— C'est bien ce que j'imaginais, dit le roi, et tu surpasses la plupart des hommes que nous connaissons par la vaillance et la courtoisie. »

On dit que Björn le Gallois était là, dans la troupe des vikings de Jómsborg. C'était avant tout l'associé de Vagn Ákason, car ils possédaient ensemble le Pays de Galles depuis que Pálnatóki était mort. Alors, le roi dit : « Quel vœu fais-tu, Björn le Gallois ? », dit le roi.

« Je fais le vœu, dit Björn, de suivre Vagn, mon fils adoptif, au mieux de mon entendement et de ma vaillance. »

Après cela, leurs entretiens cessent et l'on va dormir sans tarder. Sigvaldi se met au lit avec sa femme Ástriðr, il s'endort profondément dès qu'il est couché. Mais Ástriðr, sa femme, veille et quand il a dormi fort longtemps, elle réveille Sigvaldi et lui demande s'il se rappelle les vœux qu'il a faits la veille. Il répond et déclare ne pas se rappeler avoir fait le moindre vœu la veille.

Elle dit : « À ce que je suppose, il ne te sert à rien de prétendre cela. Tu vas avoir besoin et de bon sens et de conseils.

— Que faire ? dit Sigvaldi. Tu es toujours sage et tu dois avoir quelque bon conseil à donner. »

Elle répond : « Je ne sais, dit-elle, s'il existe un conseil qui soit bon. Mais il faut tout de même faire quelque chose : quand tu iras au banquet tout à l'heure, sois joyeux et content, car le roi Sveinn va se rappeler vos vœux, je présume. Quand le roi t'en parlera, tu vas lui répondre que "la bière fait de nous un autre homme et j'en aurais beaucoup moins fait si je n'avais pas été ivre." Ensuite, tu demanderas au roi quelle aide il veut te fournir pour que tu accomplisses tes vœux ; montre-toi jovial avec le roi et fais comme si tu lui devais tout, car il doit estimer t'avoir bien pris au piège. Demande-lui combien de bateaux il te fournirait pour cette expédition, si tu entreprends de la faire. S'il prend favorablement la chose, sans dire pourtant combien de bateaux il te fournira, insiste fermement

59. Le surnom de Þorkell donne à penser, surtout si l'on sait la suite de son comportement : *leira* = « rivage boueux », « sol bourbeux » !

pour qu'il dise séance tenante quelle aide il apportera, dis qu'il t'en faudra beaucoup, car le jarl Hákon a de grandes forces. Et si tu dois présenter si rapidement tes exigences et insister si fermement auprès du roi, dit-elle, c'est parce que je pense que, tant qu'il n'est pas sûr que l'expédition ait lieu ou non, il rechignera moins à te donner ces bateaux. Une fois l'expédition résolue, je présume que tu n'aurais guère de renforts de sa part s'il ne l'avait pas promis auparavant, car il voudrait bien que ce soit une expédition désastreuse autant pour toi que pour le jarl Hákon, et il serait ravi qu'elle le soit pour tous les deux. »

On raconte que Sigvaldi fit comme Ástriðr le lui conseillait.

Lorsque l'on se remet à boire ce jour-là, Sigvaldi est d'excellente humeur et plaisante sur maintes choses, et voilà que le roi fait allusion aux vœux de la veille au soir : la situation lui paraît excellente, et il estime s'être joué comme il faut de Sigvaldi ainsi que de l'ensemble des vikings de Jómsborg. Pour Sigvaldi, il répond au roi dans les termes que lui a enseignés Ástriðr, et il s'enquiert de l'aide que le roi veut lui fournir.

On en vient au moment où le roi déclare avoir l'intention, lorsque Sigvaldi sera prêt pour cette expédition, de lui donner vingt bateaux.

Sigvaldi répond : « Ce serait une bonne aide, dit-il, de la part de n'importe quel riche bóndi, mais pas de la part d'un roi et d'un chef comme toi. »

Le roi répond alors, le sourcil un peu froncé, et demande : « Combien penses-tu qu'il t'en faudrait si tu obtenais l'aide que tu désires ?

— Ce sera vite dit, dit Sigvaldi : soixante bateaux exactement, tous grands et bien équipés. Pour ma part, je n'en aurai pas moins, sinon davantage, encore qu'ils soient plus petits, car on ne peut savoir si tous vos bateaux reviendront et il n'est pas sûr que ce sera ce qui se produira. »

Le roi répond : « Tous les bateaux seront prêts, Sigvaldi, quand tu seras prêt à faire cette expédition, dit le roi. Raison de plus pour que tu t'y engages, je fournirai ce que tu demandes.

— C'est bien agir, sire, dit Sigvaldi, et honorablement, comme il fallait s'y attendre de votre part, et faites exécuter maintenant ce que vous venez de promettre, car on va se mettre en route dès que cette fête où nous sommes sera terminée. Remettez-nous tous les bateaux sans délai ; pour la troupe, nous la fournirons tous les deux. »

Alors le roi se tut, marqua une pause. puis dit tout à coup : « Il en sera, Sigvaldi, dit le roi, comme tu le demandes, pourtant cela est allé plus vite que je le pensais et je n'imaginais guère que tout se précipiterait ainsi. »

Alors Ástriðr, la femme de Sigvaldi, dit : « Il ne faut pas vous attendre à remporter une grande victoire sur le jarl Hákon si vous tardez à faire cette expédition et qu'il l'apprenne et puisse se préparer à loisir : alors, vous

serez battus. Et il n'y a qu'une chose à conseiller, dit-elle, c'est d'agir au plus vite, de ne laisser aucune nouvelle nous devancer et de prendre le jarl à l'improviste. »

On dit qu'ils résolurent de faire cette expédition dès que le banquet serait terminé et qu'ils en firent, pendant cette fête, tous les arrangements et les plans.

On raconte que Tófa, la fille du jarl Strút-Haraldr, prit la parole et dit à Sigurðr, son mari : « Tu vas y aller, dit-elle, comme tu en as eu l'intention. Mais je voudrais, dit-elle, te demander de seconder de ton mieux Búi, ton frère, et de laisser la meilleure des réputations ; pour moi, je t'attendrai et nul homme n'entrera dans mon lit tant que je te saurai sain et sauf. Il y a deux hommes, Búi, dit-elle, que je voudrais te donner pour cette expédition, car tu as toujours été bon pour moi. L'un s'appelle Hávarðr et est surnommé Pourfendeur, l'autre s'appelle Áslákr, surnommé Hólmskalli. Je te donne ces hommes parce que je t'aime bien, et il n'y a pas à mentir là-dessus : j'aurais bien mieux aimé t'avoir été donnée en mariage qu'à celui qui est maintenant mon époux ; il faut pourtant que les choses restent en l'état. »

Búi accepta d'elle ces hommes, l'en remercia et donna aussitôt Áslákr à Vagn, son parent, comme garde-du-corps. Pour Hávarðr, il le garda avec lui.

Maintenant, la fête se termine, les vikings de Jómsborg préparent leurs troupes pour quitter le banquet. Quand ils sont prêts ils quittent le pays avec cent vingt gros bateaux. Ils avaient amené de Jómsborg au banquet cent quatre-vingt-dix bateaux, mais dans ce nombre, il y en avait beaucoup de petits.

## *28. De l'expédition guerrière des vikings de Jómsborg en Norvège*

Ils entreprennent donc leur expédition, ont bon vent et abordent dans le Vík en Norvège. Ils y arrivent tard le soir. La nuit même, ils se dirigent sur la ville de Tunsberg[60] et y parviennent avec toute la troupe vers les minuit.

On mentionne un homme pour cette saga : il s'appelait Ögmundr et était surnommé Ögmundr le Blanc. C'était un baron du jarl Hákon, jeune par l'âge et très estimé du jarl Hákon. C'est surtout lui qui avait l'administration de la ville de Túnsberg lorsque ceci se passa.

60. La ville de Túnsberg, aujourd'hui Tönsberg est un haut lieu de l'histoire de la Norvège, comme en témoignent les ruines encore visibles de son château.

Arrivée dans la ville, l'armée l'investit presque complètement, tuant force gens ; puis ils prirent tous les biens qu'ils purent et n'y allèrent pas de main morte. Les habitants ne se réveillèrent pas d'un bon rêve et beaucoup durent recevoir aussitôt des horions et subir assauts d'armes.

Ögmundr le Blanc s'éveilla aussi, comme les autres, ainsi que ceux qui dormaient dans le même logement que lui. Lui et eux prirent le parti de s'enfuir jusqu'à un grenier d'où, leur sembla-t-il, ils pourraient se défendre le plus longtemps, car il leur était impossible de parvenir à la forêt. Ce que voyant, les vikings de Jómsborg accoururent et se mirent à taillader d'ardeur le grenier.

Ögmundr et ses gens virent qu'ils ne pourraient se défendre : l'armée qui était arrivée là était beaucoup plus vaillante et impétueuse qu'eux.

On dit qu'Ögmundr résolut de sauter du grenier dans la rue et qu'il se reçut debout sur ses pieds. Mais Vagn Ákason était auprès lorsqu'il parvint en bas, il déchargea immédiatement un coup à Ögmundr, le frappant au bras au-dessus du poignet : la main resta à Vagn mais Ögmundr parvint à s'enfuir dans la forêt. Allait avec la main un anneau d'or ; Vagn le ramassa et le garda.

Quant à Ögmundr, lorsqu'il fut arrivé dans la forêt, il s'arrêta à un endroit où il pouvait entendre leurs voix, pour savoir s'il pourrait comprendre, à leurs propos, qui était arrivé là. Il ne le savait pas encore et il trouvait plutôt stupide de ne pas pouvoir le dire, au cas où il rencontrerait d'autres gens, étant donné la punition qu'on lui avait infligée. Il découvrit alors, à leurs propos et clameurs, que c'étaient les vikings de Jómsborg qui étaient arrivés là, et il sut aussi qui l'avait blessé. Après quoi il alla son chemin par les forêts et les bois et l'on dit qu'il y resta six jours et six nuits avant d'atteindre un lieu habité.

Dès qu'Ögmundr trouva des lieux habités et des gens, il reçut tous les soins nécessaires, car beaucoup de monde le connaissait, c'était un homme accompli et populaire. Il alla donc jusqu'à ce qu'il apprenne où était le jarl, à un banquet, et alla le trouver. On donnait ce banquet en l'honneur du jarl dans la ferme qui s'appelle Skuggi[61], l'homme qui offrait ce festin s'appelait Erlingr, c'était un baron. Le jarl était à ce banquet avec cent vingt hommes, et son fils Eirikr[62] était avec lui.

61. Skuggi est Skuggen i Borgund, dans le Sunnmøre.

62. À la mort d'Óláfr Tryggvason, lors de la bataille de Svölðr, Eiríkr Hákonarson devint en effet jarl de Norvège sous la suzeraineté du Danemark. En 1014, il se rendit en Grande-Bretagne avec Knútr le Grand et y fut fait jarl de Northumberland en 1016. Son père, Sveinn, gouverna la Norvège après son départ et jusqu'à l'arrivée d'Óláfr Haraldsson (saint Óláfr).

On dit qu'Ögmundr arriva là tard le soir; entra aussitôt dans la halle, se présenta devant le jarl et le salua bien. Le jarl lui rendit ses salutations et lui demanda les nouvelles générales. Ögmundr répondit:

« Il n'y a pas encore eu de grandes nouvelles pendant mon voyage, dit-il, mais ça pourrait devenir des nouvelles non dépourvues d'importance.

— Quelles donc? dit le jarl.

— Celles-ci, dit Ögmundr, que je puis vous annoncer nouvelles de guerre: une grande armée est arrivée dans le pays, à l'est dans le Vík, elle fomente guerre et destruction et j'ai le sentiment qu'ils sont d'humeur à continuer de la sorte. »

Le jarl dit: « Je me demande, dit-il, si l'on cessera jamais de raconter des mensonges dans ce pays avant qu'on pende les gens pour cela. »

Eiríkr répond et dit: « Il n'y a pas à prendre les choses ainsi, père, dit-il, et l'homme qui parle ici n'est pas un menteur. »

Le jarl dit: « Sais-tu vraiment, parent, qui est cet homme? C'est probable puisque tu secondes sa cause.

— Je crois bien que j'en sais quelque chose, dit Eiríkr, non moins que toi, père: je crois que voici Ögmundr le Blanc, ton baron, et il nous a souvent fait meilleur accueil que le nôtre envers lui aujourd'hui.

— Je ne l'avais pas reconnu, dit le jarl. Qu'il avance jusqu'ici pour me parler. »

C'est ce que fit Ögmundr, dès que lui parvinrent les propos du jarl, il approcha. Puis celui-ci demanda: « Quel Ögmundr es-tu? » dit-il. Ögmundr lui dit tout en détail, pour qu'il puisse le reconnaître.

Alors le jarl dit: « Si tu es l'homme que tu dis être, je sais que tu dois faire un récit véridique. Mais dis-moi, dit le jarl, qui commande cette grande armée.

— Celui qui commande cette armée, dit Ögmundr, s'appelle Sigvaldi. Mais j'ai entendu nommer Búi et Vagn et je porte sur moi la marque que je ne mens pas. » Puis il brandit le bras et montra au jarl son moignon.

Le jarl dit alors: « On t'a durement traité, dit-il, et brutalement. Sais-tu qui t'a infligé cette blessure?

— Je crois l'avoir deviné, dit-il, car lorsque l'auteur du coup a ramassé l'anneau qui allait avec la main, les autres ont dit: "Du butin pour toi, Vagn Ákason", ont-ils dit, et j'en ai conclu que c'est lui qui a dû me frapper, et je pense, dit-il, que ce doit être là l'armée que l'on appelle vikings de Jómsborg.

— Tu dis sûrement vrai, dit le jarl, d'après les hommes que tu as entendu nommer dans cette troupe. Et pour dire vrai, c'est bien la dernière chose que j'aurais choisie, dit le jarl, si l'on m'avait donné le choix. Il va nous falloir maintenant et du discernement et de la vaillance, j'en ai bien le pressentiment. »

## *29. Du jarl Hákon*

Le jarl envoya aussitôt des hommes dans le nord, à Hlaðir, chez Sveinn, son fils, pour lui porter nouvelles de guerre, lui faisant dire de rassembler des troupes par tout le Þrándheimr, son district, de convoquer tous ceux qui avaient de la valeur et aussi ceux de moindre qualité, et que l'on équipe tout bateau de quelque importance.

Était chez le jarl Gudmundr le Blanc, qu'il aimait le plus.

Le jarl quitta aussitôt le banquet, avec la troupe qu'il trouva là. Il alla jusqu'à ce qu'il fut descendu dans le Raumsdalr puis rassembla des troupes par le Nordmœri. Il envoya Erlingr au sud par le Rogaland[63], pour dire la nouvelle et y rassembler des troupes. Il envoya le jarl Erlingr là-bas dans le Sud avant de quitter le banquet, faisant dire à tous les amis qu'il avait dans le pays et qui étaient de quelque importance qu'ils viennent tous à lui avec les troupes qu'ils se procureraient. De même, le jarl envoya dire à tous ceux avec lesquels il n'était pas en bons termes qu'ils viennent également le trouver, déclarant qu'il se réconcilierait avec chacun de ceux qui viendrait le rejoindre cette fois et lui amènerait du renfort.

Eiríkr, fils du jarl Hákon, s'en alla dans le nord, dans le Naumudalr, à la rencontre de son frère Sveinn, et y rassembla des troupes du mieux qu'il le put par toutes les îles, jusqu'à la plus éloignée.

On raconte que lorsqu'Eirikr cinglait vers le sud le long du Hamrasund, des bateaux vinrent à sa rencontre. C'étaient des bateaux de guerre et l'homme qui commandait cette troupe s'appelait Þorkell, surnommé Þorkell Longue Taille ; c'était un grand pirate, il était brouillé avec le jarl Hákon. Les vikings sortirent aussitôt leurs armes dans l'intention d'attaquer Eiríkr. Ils avaient trois bateaux. Ce que voyant, Eiríkr dit à Þorkell Longue Taille :

« Si tu veux te battre contre nous, dit-il, nous allons nous y préparer. Pourtant, je verrais mieux à faire.

— Quoi donc ? dit Þorkell.

— Je trouve monstrueux, dit Eiríkr, de nous battre entre Norvégiens, car il se pourrait bien qu'il y ait d'autres brebis galeuses à portée. Mais si tu veux aller trouver mon père avec ta troupe et lui prêter main forte selon tes capacités, vous vous réconcilierez, et cela ne fera pas de difficultés de la part de mon père. »

63. Le Rogaland est une province du sud de la Norvège, dont Raumsdalr et Nordmœri sont des districts.

Þorkell répond : « J'accepte si tu t'engages, Eiríkr, à ne pas revenir sur ta parole quand je trouverai ton père.

— C'est entendu », dit Eiríkr.

Et donc Þorkell Longue Taille passa dans les rangs d'Eiríkr avec ses gens.

Peu après, Eiríkr et Sveinn, les frères, se retrouvèrent et se rendirent à l'endroit dont Hákon et Eiríkr étaient convenus avant de se quitter. Puis le père et ses fils, Hákon, Eiríkr et Sveinn se retrouvèrent tous à l'endroit où ils s'étaient donné rendez-vous et où toute l'armée devait se rassembler. C'était dans le Sunnmœri, près de l'île qui s'appelle Höð[64] : arriva là maint baron. Le père et ses fils avaient en tout trois cent soixante bateaux, dont beaucoup n'étaient pas très gros. Ils mouillèrent dans la crique qui s'appelle Hjörungavágr[65] et firent leurs plans. Toute la flotte mouillait dans la crique.

## *30.*

Il faut parler maintenant des vikings de Jómsborg. Ils portent la guerre par le sud du pays : guerroient et pillent ce sur quoi ils peuvent mettre la main. Ils font de grandes descentes sur le rivage, tuant force gens, et en divers lieux ils réduisent les fermes en cendres, dévastant tout le sud du pays. Tous ceux qui sont mis au courant et parviennent à s'échapper s'enfuient devant cette armée.

Ils vont donc jusqu'à ce qu'ils arrivent devant le chenal appelé Úlfasund : les voici donc arrivés à Staðr. Et l'on dit que ni le jarl Hákon ni les vikings de Jómsborg n'ont de renseignements précis sur le compte les uns des autres.

64. Höð est aujourd'hui Hareidlandet.

65. Hjörungavágr, aujourd'hui Liavågen, a été indubitablement le théâtre d'une mémorable bataille. Selon les sources islandaises, elle aurait eu lieu en 994 ou 995, mais il est probable qu'il faut avancer cette date : quelque part du côté des années 980 si l'on veut que le jarl Eiríkr y ait pris part. Ólafur Halldórsson fait remarquer, d'une part que le scalde Vígfúss Víga-Glúmsson, qui y prit part, a bien pu servir de source orale d'après laquelle une tradition s'est transmise jusqu'à l'auteur de *Jómsvíkinga saga*, d'autre part que ce même auteur a pu s'inspirer de batailles navales du même genre qu'il connaissait d'après la *Saga de Sverrir* ou même, en Islande, la *Sturlunga Saga* (bataille du Flói). Il établit, dans son édition de *Jómsvíkinga saga*, introduction p. 47, d'intéressantes correspondances textuelles. Ce genre de remarques mérite l'attention si l'on veut, comme je le tiens, faire valoir l'art de l'auteur qui puise de tous côtés pour reconstituer à force des traditions de toutes sortes dont il n'a que de vagues souvenirs.

Les vikings de Jómsborg cinglent maintenant au nord de Staðr, passent six semaines en mer et arrivent dans le port des Hereyjar où ils mettent toute leur flotte au mouillage.

Une fois arrivés là, ils se trouvent à court de vivres, de nouveau, et l'on dit que Vagn Ákason s'en va sur son *skeið*[66] jusqu'à l'île appelée Höð : il ne sait pas que le jarl mouille là, dans la crique, à peu de distance de l'île. Vagn accoste dans l'île, ils montent à terre dans l'intention de faire une descente si l'occasion s'en présente.

Or il se trouve qu'ils hèlent un homme qui poussait devant soi trois vaches et des chèvres. Vagn lui demande son nom. Il répond et dit s'appeler Úlfr. Alors Vagn dit à ses hommes : « Emparez-vous des vaches et des chèvres, allez les abattre sur notre bateau et faites de même si vous trouvez d'autres bêtes.

— Qui est l'homme, dit Úlfr, qui commande sur ce bateau ?

— Il s'appelle Vagn et est fils d'Áki.

— Si telles sont bien vos intentions, vikings de Jómsborg, j'estime qu'il y a du bétail à abattre, plus important que mes vaches et mes chèvres, et pas bien loin d'ici.

— Si tu sais quelque chose des déplacements du jarl Hákon, dis-le nous, dit Vagn, et si tu es capable de nous dire en vérité où il est, tu reprendras tes vaches et tes chèvres – et quelles nouvelles as-tu à nous dire ? Que sais-tu du jarl Hákon ? »

Úlfr répond : « Il mouillait ici hier soir, tard, avec un seul bateau, derrière l'île de Höð, à Hjörungavágr et vous pourrez le tuer sur-le-champ, quand vous le voudrez, parce qu'il attend ses hommes.

— Tu vas récupérer ton bétail, dit Vagn, monte sur le bateau avec nous et montre-nous le chemin pour trouver le jarl.

— Ce n'est pas séant, dit Úlfr, et je ne veux certes pas me battre contre le jarl, ce n'est pas convenable, mais je vais vous indiquer le chemin qui vous mènera dans la crique si vous le voulez. Si je monte dans le bateau avec vous, je veux qu'il soit dit qu'on me laissera en paix et vous veillerez à trouver la crique. »

Úlfr monte donc sur le bateau avec eux. C'était très tôt dans la journée. Vagn et les siens s'en vont au plus vite dans les Hereyjar annoncer à Sigvaldi et à tous les vikings de Jómsborg la nouvelle qu'Úlfr leur a dite.

66. Voir bateaux*.

*31.*

Les vikings de Jómsborg se mettent alors à s'équiper en tous points comme s'ils allaient à la plus rude des batailles, ils veulent être prêts en tout, quoique Úlfr leur affirme que la chose serait facile. Une fois complètement équipés, ils rament vers la crique.

On raconte qu'Úlfr se douta qu'ils trouveraient le nombre des bateaux dans la crique plus élevé que ce qu'il leur avait dit. Et dès qu'ils virent avancer les bateaux, Úlfr sauta par-dessus bord et plongea aussitôt, dans l'intention de nager jusqu'à terre, ne voulant pas attendre qu'ils le paient de sa peine.

Quand Vagn vit cela, il voulut assurément le récompenser selon ses mérites, il s'empara aussitôt d'un épieu et le lui lança : l'épieu le transperça par le milieu du corps et Úlfr périt là.

Donc Sigvaldi et tous les vikings de Jómsborg rament vers l'intérieur de la crique et voient que, d'un bout à l'autre, elle est tout entière couverte de bateaux. Ils disposent alors aussitôt toute leur armée en ordre de bataille. D'autre part, les jarls, Hákon et ses fils voient arriver les vikings de Jómsborg, ils détachent aussitôt leurs bateaux et décident qui chacun devra affronter dans la bataille.

On raconte à ce propos que le fond de Hjörungavágr est orienté vers l'est, et l'embouchure, vers l'ouest. Il y a aussi dans la crique trois récifs qui s'appellent Hjörungar et dont l'un est plus grand que les deux autres : ce sont eux qui donnent son nom à la crique. Au milieu de celle-ci, il y a un écueil situé à égale distance de la terre dans tous les sens, aussi bien vers le fond de la crique que, de part et d'autre, vers le large. Au nord de la crique se trouve une île appelée Primsigð[67]. L'île de Harund[68] est au sud de la crique : de là part le Harundarfjörðr.

Il faut dire maintenant que les vikings de Jómsborg disposent leurs bateaux en ordre de bataille de la façon que l'on va dire ici : Sigvaldi se poste au milieu de la flotte, son frère Þorkell le Haut place son bateau juste à côté de lui. Búi le Gros et Sigurðr Cape, son frère, se postent à l'aile nord et Vagn Ákason et Björn le Gallois, sur l'autre aile.

D'autre part, le jarl Hákon et les siens cherchent qui, dans leur troupe, devra combattre contre ces champions. Et ils répartissent leurs forces de telle sorte qu'un peu partout, ils se porteront à trois contre un des vikings. Nous allons donc entreprendre d'abord de relater la disposition qu'ils ont

67. Primsigð est Suløy, au nord de Hjörungavágr.
68. Háreid aujourd'hui.

adoptée : Sveinn Hákonarson va affronter Sigvaldi ; pour Þorkell le Haut, frère de Sigvaldi, on lui destine trois hommes : l'un est Yrja-Skeggi, l'autre Sigurðr steiklingr, du Nord, du Hálogaland, le troisième, Þórir, surnommé le Daim. Deux hommes que l'on n'a pas mentionnés précédemment encore sont destinés à affronter Sigvaldi avec Sveinn Hákonarson : Guðbrandr des Dalir et Styrkárr de Gimsar.

Contre Búi, l'on désigne Þórir Longue Taille, puis Hallsteinn Mort de la Vieille, de Fjalir – le troisième étant Þorkell Leira : c'était un baron du jarl. En face de Sigurðr Cape, frère de Búi, il y a le père et le fils, Ármóðr de l'Önundarfjörðr et son fils Árni. Et l'on destine Vagn Ákason au jarl Eiríkr Hákonarson et, en second, Erlingr de Skuggi. Le troisième est Ögmundr le Blanc, celui-là même qui avait à revaloir à Vagn le coup au bras, comme on l'a dit précédemment.

Contre Björn le Gallois sont désignés Einarr le Petit, baron, en second lieu, Hávarðr uppsjá, en troisième lieu Hallvarðr de Flyðruness[69], frère de Hávarðr. Pour Hákon lui-même, il sera en réserve, personne ne lui étant destiné en particulier, il prêtera main forte à l'ensemble de l'ordre de bataille et commandera les troupes.

On dit qu'il y avait avec le père et le fils, Hákon et Eiríkr, quatre Islandais dont on donne le nom. L'un était Einarr, surnommé alors Einarr à la Vierge au Bouclier[70]. C'était le scalde du jarl et il avait reçu peu d'honneur de la part de celui-ci, auprès de ce qui se faisait d'ordinaire. Einarr avait très fort dans l'idée de fuir la troupe du jarl Hákon pour passer à celle de Sigvaldi, puis de déclamer cette strophe :

3. Par temps de malchance j'eus envie de dire aux navigateurs
la boisson de Váföðr ;
je le fis du dormant d'autrui ;
en nul lieu ne suis venu
où l'argent parût meilleur
et le poète, pis.
Tous rechignent à payer de leur bourse le los [71].

– « et certes, je vais aller chez Sigvaldi, dit-il ; il ne me fera pas moindre honneur que ne le fait le jarl. »

69. Peut-être Flirnes près de Borgund dans le Sunnmøre.

70. Voir *valkyries**.

71. Cette strophe figure également dans *Egils saga Skallagrímssonar*. Váfödr étant Óðinn, sa « boisson » est la « poésie », en vertu du mythe qui fait de lui l'« inventeur » du nectar poétique.

Après quoi il s'enfuit du bateau du jarl Hákon, sauta sur la passerelle, très ardent de s'en aller, mais sans précipitation, car il voulait voir comment le jarl réagirait. Arrivé sur la passerelle, il lui vient encore une strophe à la bouche et il déclame, à l'intention de Sigvaldi :

4. Allons trouver ce jarl
qui ose accroître par l'épée
la provende du loup !
Alignons les écus cerclés d'or
sur le bordage du bateau de Sigvaldi.
Ce brandisseur du serpent des blessures
ne me délaissera pas quand je le trouverai ;
portons le bouclier sur le ski d'Endill[72].

Hákon découvrit alors qu'Einarr à la Vierge au Bouclier était sur le point de s'enfuir, il l'appela et lui demanda de venir lui parler, ce qu'Einarr fit. Puis le jarl prit une précieuse balance qui lui appartenait : elle était en argent brûlé et toute dorée. Allaient avec deux poids, l'un d'or et l'autre d'argent. Sur l'un et l'autre, il y avait comme des figurines – on appelle cela des amulettes[73] – et c'était de ces choses que l'on a vraiment envie de posséder. Elles possédaient de grands pouvoirs surnaturels et le jarl s'en servait pour tout ce qui lui paraissait d'importance. Il avait coutume de placer ces amulettes dans les plateaux de la balance en disant ce que chacune devait représenter pour lui, et toujours, quand tout se passait bien et que se produisait ce qu'il voulait, l'amulette qui représentait ce qu'il désirait s'agitait dans le plateau et culbutait en sorte que l'on entendait un tintement. Le jarl donna ces objets de prix à Einarr qui en fut tout joyeux et content, renonça à partir et n'alla pas trouver Sigvaldi.

C'est de là qu'Einarr tire son surnom : on l'a appelé depuis Einarr Tinte Plateau.

72. Cette strophe se trouve également dans la *Saga d'Egill Skallagrímsson*. Le « serpent des blessures » est « l'épée », celui qui la brandit, le « guerrier ». Endill est un roi de mer, son « ski » est le « bateau ».

73. Il est possible de traduire *hlutr* soit par « lots », soit, plus vraisemblablement, par « amulettes ». Le paganisme nordique connaissait de nombreuses amulettes, comme celles de Freyr, de Þórr ou d'Óðinn, que conservent divers musées scandinaves. Une amulette de Freyr joue un rôle majeur dans la *Saga des Chefs du Val-au-Lac (Vatnsdoela saga)*. La traduction de notre saga par Arngrímr le Savant précise que les figurines dont il est question ici étaient *imagines Jovis et Plutonis seu Odini quos Haquinus* (= Hákon) *venerabatur*. Il n'est pas indifférent qu'Arngrímr assimile Óðinn, qui est effectivement psychopompe et dieu des morts, à Pluton, Jovis, ici, tenant sans doute pour Þórr.

Le second Islandais qu'il y avait là s'appelait Vigfúss, fils de Víga-Glúmr[74], le troisième était Þórðr, surnommé örvahönd, le quatrième Þorleifr, surnommé Skúma ; il était fils de Þorkell le Riche, de l'ouest, du Dyrafjörðr, dans l'Alviðra.

On dit de Þorleifr qu'il trouva dans une forêt un gros gourdin ou une espèce de racine, et qu'il alla ensuite à un endroit où des marmitons faisaient du feu pour préparer à manger, passa son gourdin au feu tout entier puis le garda à la main et alla trouver Eiríkr Hákonarson – Eiríkr descendait alors au bateau, accompagné d'Einarr Tinte Plateau et Þorleifr se joignit à eux. Quand Eiríkr vit cela, il dit : « À quoi va te servir, Þorleifr, dit-il, ce gros gourdin que tu as à la main ? » Þorleifr lui répondit ainsi :

5. J'ai en main
de quoi faire fracture
à la tête de Búi,
funeste à Sigvaldi,
malheur aux vikings,
défense pour Hákon.
Ce gourdin de chêne
sera
si nous survivons
désastre des Danois.

Et donc les quatre Islandais montent sur le bateau d'Eiríkr : Þorleifr Gourdin, Einarr Tinte Plateau, Vigfúss Vigaglúmsson et Þórðr örvahönd.

## *32.*

Après cela, les deux flottes s'affrontent dans la disposition que l'on vient de détailler et dire. Le jarl Hákon y figure près de Sveinn, son fils, pour le renforcer contre Sigvaldi. Une terrible bataille éclate alors entre les deux flottes et l'on ne peut reprocher ni aux uns ni aux autres de ne pas attaquer ou avancer. On dit qu'entre Sigvaldi et le père et son fils, la partie est égale, si bien que ni d'un côté ni de l'autre, les bateaux ne cèdent de terrain.

À ce moment-là, le jarl Hákon et les siens s'aperçoivent que Búi a provoqué une grande courbe dans leur ordre de bataille, là où il est, c'est-à-

74. Le fils et son père nous sont bien connus par la *Saga de Víga-Glúmr* qui établit bien que Vigfúss était scalde.

dire dans l'aile nord, et que ceux qui se battent contre lui ont fait reculer leurs bateaux, estimant que plus on est loin de lui, mieux c'est. Lui, engage la poursuite de plus belle, leur déchargeant de grands horions, les malmenant fort et faisant de grands ravages. Le jarl peut voir qu'il y a partie égale entre Eiríkr et Vagn pour le moment : ils sont à l'aile sud. Alors Eiríkr retire le bateau sur lequel il se trouve personnellement, et Sveinn, son frère, de même, et les frères se portent à l'attaque de Búi pour se battre contre lui : ils parviennent à reformer leur ordre de bataille, sans plus. Quant au jarl Hákon, il se bat contre Sigvaldi pendant ce temps.

Quand Eiríkr revient dans l'aile sud, Vagn a fait une grande courbe dans les rangs d'Eiríkr et les a fait battre en retraite. Les bateaux d'Eiríkr ont été séparés, Vagn et les siens ont percé le front à cet endroit-là tant il les a attaqués ferme. Quand il voit cela, Eiríkr se met dans une grande colère, *Proue-de-Fer* attaque vaillamment le *skeið* commandé par Vagn : ils mettent leurs bateaux flanc à flanc et combattent de nouveau. Il n'y a pas eu de bataille plus rude que celle qui se déroule maintenant.

Et l'on raconte que Vagn et Áslákr hólmskalli sautent de leur *skeið* sur le *Proue-de-Fer* d'Eiríkr, chacun d'eux avançant ensuite le long de chaque bordage et Áslákr frappe des deux mains, si l'on peut dire. Et Vagn de même. Et chacun fait de tels ravages que tout le monde cède devant eux.

Eiríkr voit que ces hommes sont si intraitables et furieux que les choses ne dureront pas longtemps ainsi et qu'il va falloir au plus vite chercher à y remédier. Áslákr était chauve, à ce que l'on dit, et il n'avait pas de heaume sur la tête : il s'expose tête nue ce jour-là. Le ciel est brillant, il fait beau et chaud, beaucoup d'hommes ont enlevé leurs habits à cause de la chaleur et ne portent plus que leur armure. Et donc Eiríkr excite ses hommes contre eux, ils s'avancent contre Áslákr hólmskalli et portent les armes contre lui, lui assènent sur la tête et des coups d'épée et des coups de hache, pensant qu'il n'y aurait pas d'autre moyen de lui porter un coup fatal, puisqu'il était tête nue. Et pourtant, on raconte que les armes rebondissaient sur le crâne d'Áslákr, que ce soient haches ou épées, qu'elles ne mordaient pas et que les coups ricochaient sur son crâne. Ils voient qu'il progresse ferme, quoi qu'ils fassent, et qu'il fait de tels ravages, frappant des deux mains à grands coups redoublés et abattant maint homme.

On raconte donc que Vigfúss, fils de Viga-Glúmr, trouve cet expédient : il empoigne une grosse enclume à nez pointu qui se trouvait sur l'avant du pont de *Proue-de-Fer* et sur laquelle il venait de river les gardes de son épée, qui s'étaient détachées, et il la jette sur la tête d'Áslákr hólmskalli de telle sorte que la pointe s'y enfonce aussitôt. Contre cela, Áslákr ne put rien faire et tomba mort aussitôt.

Pour Vagn, il avance le long de l'autre bordage et fait les pires ravages, frappant des deux mains et en tuant plus d'un. Sur ces entrefaites, Þorleifr Gourdin bondit sur Vagn et le frappe de son gourdin, le coup arrive sur le haut du heaume qui se fend tant le horion est grand : Vagn s'incline et titube, arrivant tout près de Þorleifr. Et tout en titubant, il décharge un coup d'épée sur Þorleifr puis saute de *Proue-de-Fer* et retombe sur ses pieds dans son propre *skeið*. Et nul n'attaque plus furieusement que lui alors, ainsi que tous ses hommes. Hólmskalli et lui ont si bien dévasté le *Proue-de-Fer* d'Eiríkr que celui-ci y fait monter des hommes d'autres bateaux jusqu'à ce que le sien soit complètement rééquipé, car il pense que c'est la seule chose à faire.

De nouveau, c'est une attaque forcenée contre Vagn et ses hommes.

Sur ce, Eiríkr et ses hommes voient que Hákon, son père, et sa flotte sont revenus à terre : alors, il y a un répit dans la bataille.

## *33.*

Le père et ses fils se réunissent et se concertent. Le jarl Hákon dit : « J'ai l'impression, dit-il, que la bataille semble tourner fort à notre désavantage. Et dès le début, ça été l'un et l'autre : d'une part, je redoutais le pis, de combattre contre ces hommes, d'autre part, je vois bien, à l'expérience, qu'ils n'ont pas leur pareil et qu'on ne saurait avoir à faire à pire qu'eux. Je vois bien que les choses n'iront pas ainsi, si nous ne cherchons pas conseil. Vous allez rester avec l'armée, car il est imprudent que tous les chefs la quittent si les vikings de Jómsborg attaquent, ce qui n'est pas exclu. Pour moi, je vais monter à terre avec quelques hommes, voir que faire », dit le jarl Hákon.

## *34.*

Donc le jarl monte à terre avec quelques hommes et va vers le nord dans l'île Primsigð, où se trouve une grande forêt. Puis il pénètre dans une clairière de la forêt, se met à genoux[75] et prie en regardant vers le nord, formulant ses prières au mieux.

75. Il y a beau temps que l'on a fait remarquer que s'agenouiller pour prier n'entrait pas dans les habitudes du paganisme nordique ou germanique : l'auteur, ici, trahit sa culture chrétienne.

Dans ces prières, il invoque sa patronne[76], Þorgerðr Hörðatröll[77]. Mais elle fait la sourde oreille à la prière du jarl et il suppose qu'elle est fâchée[78] contre lui, il lui offre de lui donner en sacrifice diverses choses,

76. Le texte dit *fulltrúi* qui correspond en effet à ce que les catholiques entendent par « patron », « patronne ». Le mot (celui ou celle en qui l'on a pleine confiance) traduit l'attitude que le Nordique ancien adoptait à l'égard de ses dieux : il attendait d'eux secours et collaboration, il leur faisait confiance sur ces points, quitte à les bouder si sa requête n'était pas entendue.

77. *Jómsvíkinga saga* est l'une de nos meilleures sources concernant cette divinité. Son nom admet diverses variantes intéressantes : si le second terme *brúðr* (« mariée », « fiancée ») est constant, le premier est Hölga, comme ici, ou Hörða- ou Hörga-, qu'il faut envisager l'un après l'autre, en notant toutefois que *brúðr* est parfois remplacé par *tröll**.

Il ne fait aucun doute que nous tenons là une figure fort ancienne, et que le jarl Hákon et sa famille lui vouaient un culte particulier, ce qui expliquerait aussi, d'autre part, les réticences de Hákon à se convertir au christianisme. Il s'agit selon toute vraisemblance d'une divinité protectrice de la fertilité-fécondité, la dénomination *brúðr* s'attachant, dans d'autres textes, à d'autres déités exclusivement vanes (tutélaires de la troisième fonction dumézilienne), Freyja Vanabrúðr (fiancée des Vanes) et Skaði (la femme de Njörðr, principal dieu vane) *goðbrúðr* (« fiancée du dieu »).

Hölgabrúðr serait la forme la plus ancienne et nous allons la gloser, mais si l'on retient le terme Hörða, ce serait la divinité protectrice des habitants du Hörðaland, et si l'on prend Hörga, ce serait la protectrice des tertres funéraires *(hörgr)*, qui furent aussi des lieux de culte en plein air, en claire liaison, donc, avec les morts et traduisant leur culte.

Snorri Sturluson, dans son *Edda* et Saxo Grammaticus la mentionnent. Pour Snorri, « on dit que le roi dont le nom est Hölgi (ou Helgi) et d'après lequel s'appelle le Hálogaland, fut le père de Þorgerðr hölgabrúðr ». Helgi, dieu éponyme du Hálogaland, ou héros divinisé que les poèmes héroïques de l'*Edda poétique* présentent dans deux poèmes, *Helgakviða Hundingsbana* et *Helgakviða Hjörvarðssonar*, est raccordé par un biais généalogique à Sigurðr Fáfnisbani. Il semble clair que ce héros de type solaire fut le prototype du héros dans le Nord. Pour Saxo, le roi Helgi de Hálogaland demande en mariage Þóra, fille de Gusi, roi des Finnois, mais est éconduit. Il parvient tout de même à obtenir Þóra avec l'aide d'un certain Hoþerus. Le culte de Þorgerðr était répandu dans le Trøndelag et le Gudbrandsdal, où il y eut un temple à elle dédié : elle y figurait à côté d'Irpa (dont il sera question plus bas) et de Þórr, qui est peut-être une substitution récente à Helgi. La *Faereyinga saga* note aussi que Hákon avait un temple à Hlaðir, où figuraient diverses représentations de dieux, dont Þorgerðr. Le scalde Þorleifr Scalde des Jarls mentionne également un temple à Þorgerðr et à Irpa où se trouvait une hallebarde *(atgeirr)* appartenant à Hörgi = Helgi et que s'attribue Hákon. Enfin, la *Saga de Njáll le Brûlé*, en son chapitre 88, décrit le temple que possédaient en commun le jarl Hákon et Guðbrandr des Dalir : « il vit Þorgerðr assise. Elle était aussi grande qu'un homme fait. Elle avait un grand bracelet d'or et un capuchon. » Figurent également dans ce temple, là aussi, Þórr et Irpa. Concluons et à l'antiquité du personnage, et à l'évidence d'un culte voué à cette déité par les jarls de Hlaðir. Le rôle tout à fait déterminant qu'elle joue dans notre texte – c'est elle, et elle seule, qui défait les vikings de Jómsborg – est, même dans la perspective bien légendaire où a choisi de se placer l'auteur, un bel exemple de survivance.

78. Elle est fâchée évidemment parce que Hákon s'est laissé aller à se convertir au christianisme, même s'il a abjuré ensuite.

elle ne veut pas accepter et il estime que sa cause a mauvaise tournure.

En fin de compte, il offre de faire un sacrifice humain[79] : elle ne veut pas du sacrifice humain qu'il lui propose.

Le jarl estime que sa cause est désespérée puisqu'il ne parvient pas à apaiser Þorgerðr. Il entreprend de faire des offres plus importantes et, pour finir, il lui offre n'importe qui à l'exception de lui-même et de ses fils Eiríkr et Sveinn. Le jarl avait un fils qui s'appelait Erlingr, âgé de sept hivers, et qui promettait beaucoup. Il se fit, finalement, que Þorgerðr accepta de recevoir de lui son fils Erlingr.

Lors donc que le jarl estime que ses prières et invocations ont été entendues, il pense que les choses prennent bonne tournure, fait amener le garçon et le remet aux mains de son esclave Skofti karkr, lequel met à mort le garçon de la façon dont Hákon était coutumier et selon ses directives.

Après quoi le jarl va à ses bateaux, excitant de nouveau ses troupes – « et je sais maintenant avec certitude, dit-il, que nous allons vaincre les vikings de Jómsborg, attaquez mieux à présent car j'ai invoqué, pour que nous remportions la victoire, les deux sœurs Þorgerðr et Irpa[80], et elles ne me feront pas défaut, pas plus maintenant qu'avant. »

Il y a donc eu un répit dans la bataille pendant que le jarl était parti. De part et d'autre ils se sont préparés au mieux pour la bataille pendant cette pause.

Après cela, le jarl monte en bateau et ils s'attaquent pour la deuxième fois. Le jarl est maintenant en face de Sigvaldi et il donne l'assaut le plus rude, confiant en Hörðabrúðr et en Irpa.

Et voilà que le temps se met à se gâter au nord, un nuage sombre et noir s'avance le long de la mer et monte à toute vitesse. C'était vers la fin

79. Les sacrifices humains étaient apparemment bien connus du paganisme scandinave, au moins aux époques lointaines, comme l'attestent les cadavres retirés des tourbières du Danemark ou telle scène figurée sur le chaudron de Gundestrup. Snorri Sturluson dans son *Ynglinga Saga*, entre autres, ou Saxo Grammaticus dans les premiers livres de ses *Gesta Danorum* nous en donnent de nombreux exemples. Pour cruel qu'il soit, celui que va consentir le jarl Hákon n'est pas impensable – le sang royal étant sans doute tenu pour spécialement propitiatoire. Vers 822, un diplomate arabe, Ibn Fadlân, nous décrit avec force détails un tel sacrifice sur les bords de la Volga (traduction dans Régis Boyer, « Essai sur le sacré chez les anciens Scandinaves », en tête de *L'Edda poétique*, Paris, Fayard, 1992, p. 55-60).

80. Irpa, dont le nom est presque toujours associé à celui de Þorgerðr Hölgabrúðr, est beaucoup moins bien connue de nous. Il n'est pas exclu que, tout comme sa « sœur », Irpa ait été envisagée dans un contexte plus spécialement héroïque : le nom d'un des héros des poèmes de l'*Edda poétique*, Erpr, qui pourrait être directement tiré de celui d'Irpa, le suggérerait.

de l'après-midi. Le nuage progresse rapidement, immédiatement suivi d'une violente averse de grêle, ceux qui sont là pensent y voir des éclairs et y entendre des coups de tonnerre. Tous les vikings de Jómsborg doivent combattre face à l'averse. Et celle-ci est si violente, elle est accompagnée de telles bourrasques que c'est à peine si certains hommes peuvent tenir debout.

Et comme, avant cela dans la journée, les hommes avaient enlevé leurs habits à cause de la chaleur, ils se mettent à grelotter maintenant que le temps a sensiblement changé. Pourtant, ils livrent bataille d'irréprochable façon.

On raconte que Hávarðr le Pourfendeur, compagnon de Búi, fut le premier à voir Hörðabrúðr dans la troupe du jarl Hákon; beaucoup d'hommes doués de seconde vue[81] voient cela de même, ainsi que ceux qui ne sont pas doués de seconde vue, et quand l'averse s'apaise un peu, il leur semble voir en outre qu'une flèche vole de chacun des doigts de la géante et qu'il se trouve toujours un homme sur la trajectoire, en sorte qu'il en reçoit la mort. Et l'on dit la chose à Sigvaldi et à ses autres camarades.

Alors, Sigvaldi prend la parole et dit, parce que Hákon et les siens livraient bataille de leur mieux quand l'averse éclata et tant qu'elle dura:

« Je n'ai pas l'impression, dit Sigvaldi, que ce soit contre des hommes que nous ayons à nous battre aujourd'hui, mais contre le pire des trölls, on est en droit de penser que c'est exiger beaucoup d'un homme que de le faire combattre contre les trölls, mais il est clair que la seule chose à faire est de faire face au mieux. »

On raconte que le jarl Hákon, lorsqu'il s'aperçoit que l'averse s'apaise, qu'elle n'est plus aussi violente, invoque de nouveau Þorgerðr et sa sœur Irpa, leur représentant combien il a accompli en sacrifiant son fils pour obtenir la victoire. Aussi l'averse se déchaîne-t-elle une seconde fois. Et dès le début de cette tempête, Hávardr le Pourfendeur voit deux femmes sur le bateau du jarl Hákon, qui se conduisent toutes deux de la même façon, exactement comme il l'avait vu faire précédemment à l'une d'elles.

Alors Sigvaldi prend la parole et dit: « Maintenant, je veux m'enfuir, dit-il, et que tous mes hommes en fassent autant. Car maintenant, c'est pis qu'auparavant quand je disais que nous nous battions contre une géante, puisqu'elles sont deux à présent. Il n'y a plus moyen de résister. D'ailleurs, si nous battons en retraite, ce n'est pas devant des hommes que nous fuyons. Nous n'avons pas fait le vœu de nous battre contre des trölls. »

81. Voir *ófreskr**.

Donc Sigvaldi fait dégager son bateau, hélant Vagn et Búi pour qu'ils prennent la fuite au plus vite.

Au moment où Sigvaldi détache son bateau de la flotte et appelle Búi et Vagn, Þorkell Longue-Taille saute de son bateau sur celui de Búi et assène aussitôt à celui-ci un horion : cela se passe en un éclair. Il lui tranche de haut en bas lèvres et menton, le tout tombe aussitôt dans le bateau et les dents de Búi volent sous ce horion.

En recevant cette blessure, Búi dit : « Les Danoises auront plus de mal à nous embrasser à Borgundarhólmr, dit-il, si nous y retournons après cela. »

Búi assène à son tour un coup à Þorkell : le bateau était tout glissant à cause du sang, Þorkell tombe sur le bordage en voulant parer le coup, lequel le prend par le milieu du corps et Búi le tranche en deux morceaux, là, près du bordage.

Immédiatement après, Búi empoigne ses coffres d'or, un sous chacun de ses bras, saute par-dessus bord avec ses deux coffres, et ni lui ni les coffres ne sont jamais remontés, que l'on sache.

Certains disent que lorsque Búi grimpa sur le bastingage dans l'intention de passer par-dessus bord comme il le fit ensuite, il aurait dit ces mots : « Par-dessus bord, tous les hommes de Búi », dit-il, et aussitôt il saute par-dessus bord.

Reprenons au moment où Sigvaldi se dégage de la flotte sans prendre garde que Búi a sauté par-dessus bord. Il appelle donc Vagn et Búi pour qu'ils s'enfuient comme lui. Et Vagn lui répond en déclamant une strophe :

6. Sigvaldi nous a placé
nous-même sous le gourdin,
mais le fourbe au cœur faux
s'enfuit vers le Danemark ;
Il pense tomber dans les bras
promptement de sa maîtresse,
mais par-dessus le large bord
Búi a sauté, intrépide.

On dit que Sigvaldi avait pris froid dans la tempête : il se mit aux rames pour se réchauffer tandis qu'un autre homme s'asseyait à la barre. Vagn, ayant déclamé sa strophe, voit Sigvaldi : il lui jette une lance, pensant qu'il était assis à la barre, mais Sigvaldi était aux rames et ce fut celui qui barrait qui reçut le coup. En jetant la lance, Vagn traita Sigvaldi de misérable.

Þorkell le Haut, frère de Sigvaldi, s'en alla dès que Sigvaldi fut parti ; il avait six bateaux ; Sigurðr Cape fit de même, car Búi, son frère, était passé par-dessus bord et il n'y avait plus à l'attendre. Þorkell et Sigurðr estiment l'un et l'autre avoir accompli leur vœu et ils vont tous jusqu'à ce qu'ils arrivent au Danemark ayant amené avec eux vingt-quatre bateaux. Quant à tous ceux qui étaient rescapés sur les bateaux restants, ils sautent tous sur le *skeið* de Vagn et s'y défendent furieusement tous ensemble, jusqu'à ce qu'il commence à faire noir. Alors cessa la bataille, mais il y avait encore beaucoup d'hommes en vie sur le *skeið* de Vagn : le jour ne fut pas assez long pour que le jarl Hákon et ses gens inspectent les bateaux afin de voir qui était en vie et qui pourrait survivre. Ils firent monter la garde pendant la nuit pour qu'aucun des vikings de Jómsborg ne parvienne à s'échapper des bateaux, et ils enlevèrent tout le gréement des bateaux.

Cela fait, le jarl Hákon et ses gens rament jusqu'à terre, plantent leurs tentes et pensent pouvoir maintenant se vanter d'avoir remporté la victoire. Puis ils pèsent les grêlons et éprouvent ainsi l'excellence des sœurs Þorgerðr et Irpa, considérant que la preuve en est faite : on raconte que chaque grêlon pesait une once[82], ils les pesèrent dans des balances.

Après cela, on panse les blessures des hommes : le jarl Hákon lui-même et Guðbrandr des Dalir passent la nuit à veiller.

## *35. De Vagn*

Il faut dire à présent de Vagn et de Björn le Gallois qu'ils discutent entre eux sur les mesures à prendre – « et c'est de deux choses l'une, dit Vagn, ou bien nous restons ici sur les bateaux jusqu'à ce qu'il fasse jour et nous les laissons s'emparer de nous ici, et c'est là une chose misérable ; ou bien nous allons à terre et leur faisons le plus de mal possible, puis nous cherchons à nous échapper pour sauver notre vie. »

Ils décident donc tous ensemble de quitter le bateau, de prendre le grand mât et de se transporter dessus. Ils sont quatre-vingts en tout et se transportent sur le mât, dans l'obscurité. Ils voulaient parvenir jusqu'à terre et ils arrivent à un écueil, pensant être arrivés sur la côte. Beaucoup étaient absolument épuisés et des hommes périrent là pendant la nuit, parmi les blessés. Soixante-dix survécurent, mais ils étaient tout de même complètement épuisés.

Et donc on n'alla pas plus loin. Ils passent la nuit là.

82. Soit un peu plus de dix grammes.

On raconte aussi que, quand Sigvaldi se fut enfui, la tempête de grêle avait cessé ainsi que les éclairs et tous les coups de tonnerre, après quoi le temps était redevenu calme et froid. Et il en est ainsi pendant la nuit que Vagn et ses hommes passent sur le rocher jusqu'à ce que vienne le jour et qu'il fasse clair.

On raconte que vers la fin de la nuit, les hommes du jarl étaient encore en train de panser leurs blessures : ils s'y étaient employés toute la nuit depuis le moment où ils étaient arrivés à terre, la cause en étant que quantité d'hommes avaient été blessés ; toutefois, ils en avaient presque terminé. Sur ce, ils entendent la vibration d'une corde d'arc dans un bateau, une flèche vole du bateau où avait été Búi, elle atteint Guðbrandr, le parent du jarl, sous le bras, de telle sorte qu'il n'a pas besoin de davantage et meurt sur le champ. Le jarl et tous ses gens estiment que c'est très grande perte, ils entreprennent d'ensevelir son cadavre de leur mieux car ils n'avaient pas le choix.

On rapporte aussi qu'un homme se tenait près des portes de la tente. Lorsqu'Eiríkr y entra, il demanda : « Pourquoi es-tu ici ? dit-il, et pourquoi as-tu l'air d'un homme qui va mourir, est-ce que tu es blessé, Þorleifr ? dit-il.

— Est-ce que je sais, dit-il, si la pointe de l'épée de Vagn Ákason ne m'a pas touché un peu hier, quand je lui ai asséné un coup de gourdin ? »

Le jarl dit alors : « Grande perte pour ton père, alors, dit-il, s'il faut que tu meures à présent. »

Einarr Tinte Plateau entendit ce que disait le jarl. Alors, il eut cette strophe à la bouche :

7. Au messager du coursier de la mer
le jarl dit, là dans le Sud,
lorsque la piste du feu des blessures
marquait le dispensateur d'or :
« le dol de ton père est grand,
cavalier de l'anneau des îles,
s'il te faut trépasser. »
Telle est notre opinion[83].

83. « Le coursier de la mer » : « le bateau » ; son « messager » : « le marin », « le guerrier ». « Le feu des blessures » : « l'épée », sa « piste » (ou « sa trace ») : « la blessure ». Cette dernière *kenning** est *ofljóst* ; c'est-à-dire défectueuse parce que « trop claire » : le terme à trouver ne devrait pas figurer dans la kenning elle-même (*sárelda spjör*, où *sár*, « blessure », figure déjà). « Le dispensateur d'or » : kenning convenue pour : « chef », « prince », « grand guerrier ». « L'anneau des îles » : « la mer » ; son « cavalier » : « le marin ».

Après quoi Þorleifr Gourdin tombe, mort.

Le matin, dès qu'il fait clair, le jarl et ses gens vont inspecter les bateaux et arrivent sur celui qui avait appartenu à Búi, voulant surtout découvrir qui avait tiré de l'arc pendant la nuit et estimant que cet homme méritait grand mal. Arrivés sur le bateau, ils trouvent un homme qui respirait encore, guère plus. C'était Hávarðr le Pourfendeur, suivant de Búi. Il était grièvement blessé, il avait les deux jambes tranchées au-dessous des genoux.

Sveinn Hákonarson et Þorkell Leira vont jusqu'à lui. Quand ils y arrivent, Hávarðr demande : « Comment se présentent les choses, garçons, dit-il, est-ce que quelque envoi parti de ce bateau-ci cette nuit est arrivé à terre chez vous, ou non ? »

Ils répondent : « Sûr qu'il est arrivé, disent-ils, et est-ce que c'est toi le coupable ?

— Il n'y a pas à cacher, dit-il, que c'est moi qui vous l'ai envoyé, et est-ce que ça a fait du mal à quelqu'un quand la flèche a touché son but ? »

Ils répondent : « Celui qui s'est trouvé devant en a reçu la mort, disent-ils.

— Alors, c'est bien, dit-il, et qui est-ce qui s'est trouvé devant ?

— Guðbrandr le Blanc, disent-ils.

— Oui, dit-il, le sort n'a donc pas voulu que ce soit ce que j'aurais préféré. J'avais pensé que ce serait le jarl, mais on appréciera quand même que le coup ait atteint quelqu'un dont la perte vous semble regrettable.

— Il n'y a pas à discuter, dit Þorkell Leira, tuons ce chien au plus vite » – et il lui assène un coup. Et d'autres y bondissent aussitôt, portent les armes sur lui et le mettent en pièces jusqu'à ce qu'il en meure. Auparavant, ils lui avaient demandé son nom et il le leur avait dit.

Cela fait, ils reviennent à terre et disent en détail au jarl qui ils avaient tué ; disent que c'était un ferrailleur d'une espèce peu commune et que tout ce qu'ils avaient découvert à l'entendre n'était pas de nature à améliorer son caractère.

Après cela, ils voient sur l'écueil beaucoup d'hommes assemblés. Le jarl ordonne d'aller les chercher, de s'emparer de tout le monde et de les amener, disant qu'il voulait disposer de leurs vies. Les hommes du jarl montent donc dans un bateau et rament jusqu'à l'écueil : des hommes qui s'y trouvaient, bien peu étaient valides à cause de leurs blessures et du froid, et l'on ne mentionne pas qu'aucun se soit défendu. Les hommes du jarl s'emparèrent d'eux tous et les transportèrent à terre, trouver le jarl. Ils étaient soixante-dix en tout. Après cela, le jarl fit monter à terre Vagn et ses camarades, on leur attacha les mains derrière le dos, chacun fut lié à

l'autre, sans douceur, par une corde. Le jarl et ses hommes sortent leurs provisions et s'installent pour manger, le jarl ayant l'intention de faire abattre tous les vikings de Jómsborg, à loisir, pendant la journée, maintenant qu'on s'est emparé d'eux.

Avant qu'ils s'installent pour manger, les bateaux des vikings de Jómsborg ainsi que leurs biens sont amenés à terre et tout est transporté à l'étendard : le jarl Hákon et sa troupe se répartissent tout le bien entre eux, ainsi que les armes, estimant avoir remporté en tous points une grande victoire puisqu'ils ont tout le bien, qu'ils ont capturé les vikings de Jómsborg après en avoir chassé quelques-uns et tué la plupart. Et ils se vantent à grand bruit.

Maintenant que le jarl et ses hommes sont restaurés, ils sortent du campement et se rendent à l'endroit où sont les prisonniers. Et l'on dit que Þorkell Leira fut désigné pour les abattre tous.

Auparavant, ils s'adressent aux vikings de Jómsborg et leur demandent si ce sont des hommes aussi rudes qu'on le dit. Mais les vikings ne répondent rien, que l'on sache.

## *36. Exécution des vikings de Jómsborg*

Il faut raconter maintenant que, sur ce, quelques hommes qui sont gravement blessés sont détachés de la corde. Skofti Karkr et d'autres esclaves les avaient gardés et tenaient la corde. Maintenant que les hommes sont détachés, les esclaves s'occupent à entortiller les cheveux des vikings de Jómsborg autour de baguettes[84]. Et donc, on avance d'abord les blessés, dans cet appareil, Þorkell va à eux ensuite et décapite chacun d'eux, puis il demande à ses camarades s'il a changé de couleur, ce faisant, et qu'ils l'aient remarqué, « car on dit, dit-il, que l'on change de couleur quand on abat trois hommes à la file. »

Le jarl Hákon lui répond : « Nous n'avons pas vu que tu aies changé de couleur, dit le jarl, mais il me semble pourtant que cela t'est arrivé auparavant. »

On détache de ses liens le quatrième homme, on entortille ses cheveux autour d'une baguette et on le conduit à l'endroit où Þorkell les décapite. Cet homme aussi est grièvement blessé. Arrivé là, Þorkell lui parle avant de l'exécuter et lui demande ce qu'il pense de mourir. Il répond : « Je l'envisage sans déplaisir, dit-il. Il va en être de moi comme il en a été de mon père : je vais mourir ».

84. Pour les relever au-dessus du cou et ne pas gêner l'exercice de l'épée de l'extérieur.

Après quoi, Þorkell décapite cet homme, mettant ainsi un terme à sa vie.

## *37.*

On détache maintenant le cinquième homme et on l'amène. Arrivé là, Þorkell dit : « Que te semble de devoir mourir ? »

Il répond : « Je ne me rappellerais pas nos lois, à nous, vikings de Jómsborg, si je trouvais mauvais de mourir, ou si je redoutais ma mort, ou prononçais des propos craintifs, car tout le monde doit mourir un jour[85]. »

Et Þorkell abat cet homme.

Alors, le jarl Hákon et Þorkell ont l'intention de demander à chacun d'eux, avant de l'abattre, ce qu'il pense de devoir mourir, et d'éprouver de la sorte si la bande est aussi vaillante qu'on le dit, estimant que la preuve en serait faite si aucun d'eux ne prononçait parole de crainte en voyant mort déclarée. Il y avait là tant de prisonniers qu'il leur semblait qu'il n'y en aurait pas beaucoup d'aussi intrépides, on verrait bien si leur réputation correspondait à ce que l'on disait. D'autre part, ils trouvaient amusant d'entendre ce qu'ils diraient éventuellement.

Donc on détache de ses liens le sixième homme, on entortille ses cheveux sur une baguette et on le prépare à la décapitation. Cela fait, Þorkell lui demande s'il trouve bon de mourir. Il répond : « Je trouve bon de mourir, dit-il, en laissant une bonne réputation[86]. Mais pour toi, honte sur ta vie, car tu vivras dans la honte et l'infamie jusqu'à ta mort. »

85. *Eitt sinn skal hverr deyja* : ce dicton revient souvent dans les sagas, il figure dans la célèbre strophe que dit au moment de mourir un certain Þórir jökull, dans la *Sturlunga Saga* (*Íslendinga saga*, strophe 74) :

> Te faut sur la quille grimper,
> froids, les embruns de la mer,
> endurcis-toi le cœur,
> ici tu vas perdre la vie.
> Ne va pas trembler, vieil homme,
> si la bourrasque t'accable,
> tu as connu l'amour des belles,
> chacun doit mourir un jour.

86. Évocation ici de l'essentiel de l'éthique nordique ancienne : la seule chose qui importe est la réputation que l'on laisse. On pense aussitôt aux deux strophes les plus célèbres des *Hávamál*, le grand texte éthique de l'*Edda poétique* :

Les propos de cet homme ne plaisent pas à Þorkell et il ne lui laisse pas attendre longtemps la décapitation, il n'est pas curieux d'entendre ses propos.

Puis on amène pour l'abattre le septième homme et Þorkell lui demande s'il trouve bon de mourir. « Je trouve très bon de mourir, dit-il, et ma mort est la bienvenue. Mais je voudrais que tu m'accordes une chose : coupe-moi la tête au plus vite et moi, je tiendrai un couteau dans ma main. Nous autres, vikings de Jómsborg, nous avons souvent discuté pour savoir si un homme était conscient de quelque chose quand on le décapite, si on le fait très vite. On va en prendre ceci pour signe : si je suis tant soit peu conscient, je pointerai mon couteau, sinon, il tombera immédiatement à terre. Pour toi, lorsque tu vas passer à l'action, ne manque pas de me décapiter si vite que l'on puisse éprouver la chose. »

Et donc Þorkell frappe de telle manière que la tête vole immédiatement loin du tronc, et le couteau tombe à terre, comme il était vraisemblable.

Puis on amène le huitième homme, et Þorkell lui pose la même question.

« Je trouve bon de mourir », dit-il.

Ils lui entortillent les cheveux sur une baguette. Et au moment où il estime que le coup est imminent, il dit : « Hrútr ».

Þorkell retient son coup et demande pourquoi il a dit cela.

« Parce que, dit-il, nous ne serions pas trop nombreux pour les "ae" que vous appeliez hier, gens du jarl, quand vous vous faisiez infliger tant de blessures[87].

-

Meurent les biens,
meurent les parents,
et toi, tu mourras de même ;
mais la réputation
ne meurt jamais,
celle que, bonne, l'on s'est acquise.

Meurent les biens,
meurent les parents,
et toi, tu mourras de même ;
mais je sais une chose
qui jamais ne meurt
le jugement porté sur chaque mort. (str. 76-77)

87. Le jeu de mots sur lequel repose toute cette scène n'est simplement pas traduisible. L'homme crie « Bélier » *(hrútr)* pour faire pièce aux innombrables, dit-il, « brebis » que hurlaient les hommes du jarl Hákon pendant la bataille de la veille. Brebis se dit *aer* (prononcé, à l'époque, « êr », accusatif *á* prononcé â très long, presque oh !). Il veut faire

— Misérable, dit Þorkell, comment peux-tu parler de la sorte ! » – et il l'abat sur le champ, et l'homme y laisse la vie.

Alors on détache le neuvième homme et Þorkell demande : « Dis-nous la vérité, camarade, dit-il, est-ce que tu trouves bon de mourir ?

— Je trouve bon de mourir comme tous nos camarades qui laissent la vie ici. Mais je voudrais que tu m'accordes de ne pas être mené à l'abattage comme un mouton, je préférerais faire face au coup. Je voudrais que tu marches droit sur moi et que tu me frappes au visage : regarde bien si je cille, car nous avons souvent discuté, nous autres, vikings de Jómsborg, pour savoir si un homme bronche quand on le frappe à la face. »

Þorkell fit ce qu'il demandait. Il se plaça en face et le frappa de l'avant, au visage. On dit qu'ils ne le virent pas ciller, si ce n'est quand la mort passa dans ses yeux : alors, ils se fermèrent, comme il arrive quand on meurt.

Après cela, on détache le dixième homme et on le mène à la décapitation. Þorkell pose de nouveau la même question.

« Je trouve cela très bon, dit-il. Mais je voudrais que tu m'accordes un délai avant de me frapper, pour que j'aie le temps de baisser culotte.

— Soit, dit Þorkell. Pourtant, je ne vois pas quelle importance cela peut avoir pour toi de faire cela, mais à ta guise. »

Cet homme était avenant de visage, et de grande taille.

Ayant fait ce qu'il voulait, il prend la parole, sans avoir remonté ses braies et tout en tenant son membre. « C'est vrai, pourtant, dit-il, que, de bien des choses il en va autrement qu'on l'avait supposé. Car j'avais eu dans l'idée que ce camarade à moi approcherait Þóra Skagadóttir, la femme du jarl, et qu'elle s'en occuperait tendrement, et qu'elle le mettrait dans son lit » – et, ce disant, il secoue un peu son membre, puis remonte ses braies.

Mais le jarl prend la parole : « Qu'on abatte cet homme au plus vite, dit-il, il y a longtemps qu'il pense à mal et il vient de le faire savoir. »

Et Þorkell décapite cet homme, mettant ainsi un terme à sa vie.

Sur ce, on détache un homme et on le mène à la décapitation. Il était jeune et avait de beaux cheveux qui lui descendaient sur les épaules, jaunes d'or, comme de la soie. Þorkell, une fois encore, demande ce qu'il pense de devoir laisser la vie. Il répond : « J'ai vécu le plus beau de ma vie, dit-il, et après ceux qui viennent de mourir il y a peu, je n'ai guère envie de vivre davantage, d'autant que je n'ai pas le choix. Mais je voudrais

entendre que, sous les coups des vikings de Jómsborg, les hommes du jarl Hákon poussaient des cris de douleur (eh ! oh !) équivalents de notre aïe !, et c'est en jouant sur le double sens de *aer* ou *á* (à la fois : « brebis » et onomatopée de douleur) qu'il fait allusion aux béliers !

pourtant que tu m'accordes que ce ne soient pas des esclaves qui me mènent à l'exécution. Je voudrais que celui-là me mène qui ne soit pas d'un rang inférieur au tien. Je crois d'ailleurs que ce n'est pas difficile à trouver, dit-il. Il y a autre chose aussi : je tiens tellement à mes cheveux que je voudrais qu'un homme les écarte de ma tête quand je serai décapité et qu'il détache rapidement la tête du tronc pour que mes cheveux ne soient pas ensanglantés. Pour toi, décapite-moi si vite que cela puisse se faire comme je le désirerais. »

Et l'on dit qu'un homme de la hirð du jarl fut désigné pour le tenir. On estima qu'il n'y avait pas besoin de lui entortiller les cheveux autour d'une baguette, tant ils étaient longs. L'homme de la hirð les prend et les enroule autour de ses mains, les tenant ainsi des deux mains sous le coup. Þorkell brandit son épée, dans l'intention de l'exécuter comme il le demandait, rudement et rapidement. Et il assène son coup. Mais le jeune homme, quand il entend le sifflement de l'épée, donne une violente secousse de la tête et cela se passe de telle sorte que c'est l'homme de la hirð qui reçoit le coup et que Þorkell lui coupe les deux bras à hauteur des coudes. Pour le jeune homme, il fait un bond et dit par plaisanterie : « À qui donc sont les mains que j'ai dans les cheveux ? »

Le jarl Hákon prend alors la parole et dit : « Voilà de grands méfaits, dit-il, à cause de ces hommes que voici attachés. Prenez-le au plus vite et tuez-le, il nous a valu grande malchance. Il est évident qu'il faut tuer au plus vite tous ceux qui restent en vie, car ils sont bien plus difficiles à traiter que nous ne l'imaginions, et on n'a rien raconté d'exagéré sur leur bravoure et leur rudesse. »

Eiríkr prend alors la parole et répond à son père : « Nous voudrions savoir, dit-il, qui sont ces hommes avant qu'ils soient tués tous – et comment t'appelles-tu, toi, le jeune homme ? » dit Eiríkr.

« On m'appelle Sveinn, dit-il.

— De qui es-tu le fils, Sveinn, dit Eiríkr, et de quelle extraction es-tu ?

— Mon père s'appelait Búi le Gros, dit-il, et était fils de Véseti, de Borgundarhólmr, et je suis d'origine danoise.

— Quel âge as-tu ? dit Eiríkr.

— Si je survis à cet hiver, dit-il, j'en aurai dix-huit ».

— Et tu y survivras aussi, dit Eiríkr, si nous pouvons en décider ; on ne te tuera pas. »

Eiríkr le prend sous sa sauvegarde et le fait entrer dans sa suite avec ses hommes.

Quand le jarl Hákon voit cela, il prend la parole et dit : « Je ne sais pas, dit-il, quelles sont tes intentions si tu veux rendre la liberté à un homme qui nous a fait si grande honte et dérision, comme ce jeune homme à qui

nous devons le pis. Pourtant, je ne vois pas que j'aille te le retirer des mains et tu feras à ton gré pour cette fois. »

Et donc, on en reste là, comme Eiríkr le veut.

Le jarl Hákon dit à Þorkell Leira : « Continue à décapiter promptement ces hommes », dit-il.

Eiríkr répond : « On n'abattra personne, dit-il, avant que je n'aie parlé avec eux. Je veux savoir qui est chacun d'eux ».

## *38. Grâce est faite à Vagn*

Alors, de nouveau, on détache un homme pendant ce temps, mais la corde s'enroule autour de son pied si bien qu'il reste maintenu. Cet homme est de grande taille, et beau, jeune et des plus vigoureux. Þorkell lui demande ce qu'il pense de mourir : « Je trouverais bon de mourir, dit-il, si je pouvais auparavant accomplir mon vœu. »

Le jarl Eiríkr dit : « Quel est ton nom, dit-il, et quel est le vœu que tu aurais tant voulu accomplir avant de laisser la vie ? »

Il répond : « Je m'appelle Vagn, dit-il, et je suis fils d'Áki Pálnatókason de Fionie. C'est sous ce nom que l'on me connaît.

— Quel est ce vœu que tu as fait, Vagn, dit Eiríkr, et dont tu dis qu'il te semblerait bon de mourir s'il était accompli et rempli à ton gré ?

— J'ai fait le vœu, dit Vagn, que, si j'arrivais en Norvège, j'entrerais dans le lit d'Ingibjörg, fille de Þorkell Leira, sans le consentement de son père ni celui de tous ses parents, et j'estime que mon affaire est bien mal en point si je ne dois pas accomplir cela avant de mourir.

— Je vais faire en sorte, dit Þorkell, que tu n'accomplisses pas ce vœu avant » – et il bondit sur Vagn, et le frappe des deux mains. Mais Björn le Gallois, père adoptif de Vagn, donne à celui-ci un coup de pied en le poussant si rudement qu'il tombe à plat aux pieds de Þorkell, tant le coup de pied a été brutal ; le coup de Þorkell passe au-dessus de Vagn et l'épée arrive sur la corde dont Vagn était attaché et la tranche. Vagn est détaché mais non blessé. Þorkell trébuche en manquant l'homme, et tombe, tandis que son épée lui échappe des mains. Vagn ne reste pas étendu longtemps, bien que Björn l'ait poussé, il bondit sur ses pieds, prend aussitôt l'épée de Þorkell et assène à celui-ci un coup mortel, en sorte qu'il y laisse immédiatement la vie.

Alors Vagn dit : « Eh bien ! je viens d'accomplir mon second vœu, dit-il, et me voici considérablement plus satisfait qu'avant ! »

Le jarl Hákon dit : « Ne le laissez pas en liberté, dit-il, tuez-le au plus vite car il nous a fait grand tort.

— Il ne sera pas tué avant moi-même, dit Eiríkr, et je veux rendre la liberté à Vagn. »

Le jarl Hákon dit : « Ce n'est pas la peine que nous nous en mêlions, dit-il, puisque voici que tu veux décider seul, parent Eiríkr.

— C'est une bonne acquisition que celle de Vagn, père, dit Eiríkr, et j'estime que nous ferions un bon marché si nous donnions à Vagn l'honneur et l'estime qu'avait Þorkell Leira et s'il prenait sa place[88]. Þorkell devait s'attendre à ce qui vient de lui arriver, car voici que se réalise ce que l'on dit souvent : ce que le sage pressent est prophétie – or tu as vu tout de suite, ce matin, qu'il était voué à mourir. »

Eiríkr prend donc Vagn sous son autorité et maintenant, il ne court plus aucun risque.

Alors Vagn dit : « Je n'accepterai de recevoir grâce de toi, Eiríkr, qu'à la seule condition, dit-il, que tous nos camarades qui restent reçoivent grâce, sinon, nous prendrons le même chemin, nous tous, les camarades. »

Eiríkr répond : « Je veux parler encore avec tes camarades, mais je ne refuse pas ce que tu requiers. »

Eiríkr va à l'endroit où était Björn le Gallois, lui demande qui il est et comment il s'appelle. Il répond et déclare s'appeler Björn. Le jarl Eiríkr dit : « Es-tu ce Björn le Gallois qui fis tant merveille pour aller chercher ton camarade dans la halle du roi Sveinn ?

— Je ne sais pas, dit Björn, si je fis merveille pour aller le chercher. Mais je fus quand même le seul à sortir de là.

— Qu'as-tu à nous attaquer, dit Eiríkr, toi, un vieil homme, puisque te voici ici, et qu'est-ce qui t'a poussé à faire cette expédition, tout chauve et blanc comme une jeune mouette que tu es. C'est bien vrai que toutes les pailles voudraient nous piquer, nous autres Norvégiens si même vous, qui êtes décrépits par l'âge, venez ici vous battre contre nous. Veux-tu que je te laisse la vie sauve ? dit Eiríkr, car il ne me plairait pas d'être ton meurtrier, vieux comme tu l'es. »

Björn répond : « J'accepterai que tu me laisses la vie sauve, Eiríkr, dit-il, à condition que l'on fasse quartier à Vagn, mon fils adoptif, ainsi qu'à tous ceux de nos hommes qui restent. »

Eiríkr dit : « On vous accordera cela à tous, dit-il, si je peux en décider, comme je le dois. »

Eiríkr va donc se présenter à son père et lui demande de faire grâce à tous les viking de Jómsborg qui restent. Et le jarl le lui accorde.

88. L'usage est attesté en effet : lorsqu'un homme tue un *hirðmaðr*, un homme de la hirð d'un chef, il peut prendre sa place pour compenser une brèche dont il a été cause. Pareil usage est noté dans la *Saga de Njáll le Brûlé* à propos de Kári.

À présent, on détache tous les vikings de Jómsborg, on leur fait trêve et ils obtiennent grâce. Le jarl Hákon et Eiríkr disposent les choses de telle sorte que Björn le Gallois se rend au domaine qui avait appartenu à Hallsteinn Mort de la Vieille.

On dit que cinq barons étaient tombés, en plus de Hallsteinn.

Vagn Ákason s'en alla à l'est dans le Vík, sur le conseil d'Eiríkr. Avant qu'ils se quittent, Eiríkr dit à Vagn que, pour son mariage avec Ingibjörg Þorkelsdóttir, il devait se comporter selon ses propres intentions. Quand Vagn arrive à l'est dans le Vík, il entre dans le lit d'Ingibjörg, la fille de Þorkell Leira, le soir même et passe l'hiver dans le Vík.

Au printemps suivant, Vagn s'en va, ayant bien tenu toutes les promesses qu'il avait faites à Eiríkr, il s'en va au Danemark dans ses domaines de Fionie, y régna longtemps, y fut tenu pour un très grand héros et un important lignage descend de lui.

On dit que Vagn emmena Ingibjörg chez lui, mais Björn le Gallois s'en alla chez lui au Pays de Galles, y régna tant qu'il vécut et fut tenu pour le plus vaillant des braves.

## *39.*

De Sigvaldi, il faut dire que, lorsqu'il se fut enfui de la bataille, il ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé chez lui au Danemark : sa femme, Ástriðr, se trouvait là lorsqu'ils arrivèrent et elle fit un banquet en son honneur.

Ils dirent les nouvelles de la bataille et de l'expédition tout ensemble, depuis que les vikings de Jómsborg étaient partis du Danemark, et l'on trouvait extrêmement divertissant d'entendre ce qu'ils disaient de ces événements. On raconte qu'Ástriðr voulut faire liesse à Sigvaldi en toutes choses et montrer qu'elle se réjouissait de le voir revenu. Elle fit faire un bain et le pria ensuite d'y entrer – « et je sais, dit-elle, que le chemin depuis la Norvège est si long qu'il est opportun de nettoyer les blessures que vous avez reçues à la bataille. »

Puis Sigvaldi entre dans le bain, Ástriðr ne confie à aucune autre femme le soin de le servir dans son bain. Ensuite, elle dit : « Je pense qu'il y en a eu, dans la bataille, parmi les rangs des vikings de Jómsborg, quelques-uns qui ont dû remporter de là une peau plus trouée que la tienne, car je crois voir que la meilleure façon de soigner la tienne est d'y mettre de la farine de froment[89]. »

89. L'usage de mêler de la farine au bain pour adoucir la peau semble avoir été répandu. L'ironie voilée d'Ástríðr à l'égard de Sigvaldi est ainsi soulignée.

Sigvaldi répond : « Il pourrait m'arriver dans la vie des choses pour lesquelles tu n'aurais pas tant à chanter victoire, dit-il, et sois satisfaite des choses telles qu'elles sont. »

Et l'on ne rapporte rien de plus de leur conversation pour cette fois.

Sigvaldi régna sur la Zélande quelque temps ensuite, on le tenait pour le plus sage des hommes sans pour autant percer toujours à jour ses desseins, et l'on raconte grandes nouvelles de lui dans d'autres sagas. Pour le jarl Hákon, il régna sur la Norvège peu de temps ensuite, on le tenait pour le plus glorieux en toutes choses, de même que ses fils.

On ne raconte pas ici ce qu'il advint de Sveinn Búason, s'il resta avec Eiríkr ou fit autre chose de lui-même, mais Sigurðr Cape, frère de Búi, s'en alla au Danemark, reprit le patrimoine de Véseti, à Borgundarhólmr, et y vécut longtemps, tenu pour le meilleur des braves : lui et Tófa eurent une nombreuse descendance et ils firent bon ménage.

# SAGA D'YNGVARR LE GRAND VOYAGEUR

*Yngvars saga víðförla*

# DIT D'EYMUNDR HRINGSSON

*Eymundar þáttr Hringssonar*

*Comme dans le texte précédent, ces deux morceaux tiennent autant sinon plus de la légende que de l'histoire. Mais de même, le fond historique est très probable. Rappelons qu'il aura existé deux sortes, si l'on peut dire, de vikings : ceux qui opérèrent dans l'ouest de l'Europe et que l'on appelle vikings, donc, et ceux qui prirent la « Route de l'Est », au départ de la Suède en majorité, pour se rendre à Constantinople et bien au-delà, en Asie, et que l'on appelle varègues. Il paraît établi qu'un certain Yngvarr, Suédois surnommé à bon escient le Grand Voyageur* (hinn víðförli), *se rendit à travers la Russie (que les hommes du Nord avaient fondée et à laquelle ils avaient donné leur nom ou surnom : rús) jusqu'à de lointains pays, d'aucuns authentiques et d'autres, légendaires, où il affronta force monstres. Ce qui est remarquable, c'est que l'on a retrouvé une bonne trentaine de pierres gravées d'inscriptions runiques, en Suède surtout, où le nom de ce « Grand Voyageur » est mentionné ainsi que l'évocation de ses batailles ou affrontements divers. Nous les donnons en appendice au présent texte.*

*Pour le* Dit d'Eymundr, *il s'intéresse aux démêlés d'une bande de guerriers scandinaves avec des troupes russes. Ce dit présente aussi un intérêt « moral », dirons-nous : on omet à peu près toujours de dire que vikings et varègues furent premièrement des mercenaires qui s'engagèrent au service du prince qui voulait bien les payer. Cela, assurément, ne coïncide pas avec l'image mythique que nous tenons tant à conserver des « fiers enfants du Nord », mais c'est bien ainsi qu'il convient d'envisager cette réalité-là. Et le présent dit insiste avec une sorte d'humour rentré sur les difficultés que ces hommes rencontraient pour se faire payer !*

*Ces deux textes ont été publiés par les éditions Anacharsis, en 2009, sous le titre* La Russie des Vikings.

# Saga d'Yngvarr le Grand Voyageur

## *1. Du roi Eiríkr et d'Áki*

Il y avait un roi appelé Eiríkr, qui gouvernait la Svíþjóð[1]. Il était appelé Eiríkr le Victorieux. Il avait épousé Sigríðr la Hautaine et divorça d'avec elle en raison du caractère difficile qu'elle avait, car c'était la femme la plus entêtée sur toute chose qui se présentait. Il lui donna le Gautland[2]. Leur fils fut Óláfr le Suédois.

En ce temps-là gouvernait la Norvège le *jarl** Hákon et il avait maints enfants, de l'une de ses filles nous parlerons un peu, celle qui s'appelait Auðr. Le roi Eiríkr aussi avait une fille, qui n'est pas nommée. La demanda en mariage un chef de Svíþjóð qui s'appelait Áki mais le roi trouva qu'il y avait mésalliance à marier sa fille à un homme du commun. Peu après la demanda en mariage un roitelet de l'est, de Garðaríki[3], et le roi Eiríkr trouva approprié de lui donner la fille en mariage et elle s'en fut avec lui à l'est en Garðaríki. Quelque temps après, Áki arriva là à l'improviste et tua le roi, emporta avec lui la fille du roi et rentra en Svíþjóð et célébra ses noces avec elle. Sur ce dessein huit chefs s'étaient liés avec Áki et ils subirent le courroux du roi pendant un moment, bien que le roi ne voulût pas se battre contre eux et provoquer une grande hécatombe parmi les hommes de son pays. Áki et sa femme eurent un fils qui s'appelait Eymundr.

Après cela, le roi Áki offrit de faire des conciliations pour cette conduite téméraire. Le roi s'y montra favorable, et à ce point, le roi Eiríkr demanda

1. La Suède.

2. Le pays des Gautar, qui est l'une des deux peuplades habitant la Suède à l'époque. Cette région se situe dans le sud de la Suède.

3. Garðaríki est la désignation conventionnelle de ce que nous appelons Russie. *Garðr* signifie à proprement parler « enceinte », « enclos », c'est le même mot que le russe *gorod.* Garðaríki serait donc le « royaume *(ríki)* des enclos ». La coutume des Slaves était en effet de ceindre leurs villes de palissades. Il est possible que les Scandinaves aient été frappés de ce trait.

en mariage Auðr, fille du jarl Hákon de Norvège. On fit belle réponse à cette requête, encore que le jarl déclara qu'il trouverait mieux qu'Eiríkr ne laissât pas son gendre de force se tenir au même degré que lui en Svíþjóð. La femme fut promise au roi et la réunion de noces fut fixée, et de nouveau des messages circulèrent entre Áki et le roi, Áki demandant au roi de juger seul, en excluant les proscriptions[4], et ils se réconcilièrent là-dessus. Le roi prépare donc ses noces et y invite les chefs du pays, mentionnant en premier lieu Áki, son gendre, et les huit chefs qui l'accompagnaient.

## *2. Du meurtre d'Áki, et d'Eymundr*

Le jour dit, le jarl Hákon de Norvège arriva en Svíþjóð et il y eut grande foule à Uppsalir[5], car étaient venus là tous les meilleurs hommes de Svíþjóð. Il y avait là force halles et grandes, car beaucoup de chefs étaient venus avec quantité d'hommes, bien qu'Áki fût celui qui avait le plus d'hommes, exception faite du roi Eiríkr et du jarl Hákon. Aussi on prépara pour Áki la halle qui venait en second lieu pour la taille. La fille du roi n'était pas là, non plus que son fils parce qu'il y avait quelque chose de suspect dans l'invitation du roi.

Les gens sont donc à la noce avec grande joie et liesse. Au début du banquet[6], Áki était fort sur ses gardes, mais il l'était moins au fur et à mesure qu'il durait, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une nuit. Alors le roi Eiríkr survint à l'improviste de tous et tua les huit chefs qui s'étaient rebellés contre lui, de même qu'Áki. Après cela, le banquet s'acheva. Le jarl Hákon s'en alla en Norvège et chacun à son foyer. Ce complot, certains l'attribuent au jarl Hákon, mais d'autres disent que lui-même prit part au meurtre.

Maintenant, le roi Eiríkr s'empara de toutes les terres et biens meubles qu'avaient possédés les huit chefs. Il emmena chez lui Eymundr et sa mère. Eymundr grandit chez le roi, tenu en grand honneur jusqu'à ce que le roi Eiríkr mourut. Puis Óláfr reprit le royaume et traita Eymundr avec le même honneur que l'avait fait son père.

Quand Eymundr fut en âge d'homme[7], il se rappela ses griefs, car il voyait chaque jour, sous ses yeux, ses possessions, et il s'estimait privé de

4. Il s'agit du rituel du *sjálfdœmi**. On notera tout de même qu'ici, l'offenseur requiert que l'offensé exclue les sentences les plus graves !

5. Aujourd'hui Gamla Uppsala, au nord de Stockholm, qui fut en effet la capitale de la Suède autrefois. C'était un haut-lieu où existait, semble-t-il, un temple célèbre.

6. Les noces pouvaient durer plusieurs jours d'affilée.

7. On était « adulte » dans cette culture vers 14 ans.

tout honneur étant donné que le roi percevait tous les tributs sur ses biens. Le roi Óláfr avait une fille qui s'appelait Ingigerðr. Elle et Eymundr s'aimaient beaucoup pour raisons de parenté, car elle était fort accomplie à tous égards. Eymundr était un homme de grande taille et fort physiquement, et c'était le meilleur chevalier.

Eymundr réfléchit donc à sa cause ; on estimait qu'il mettait du temps à redresser ses torts. Mieux valait, pensait-on, qu'il souffrît prompte mort que de vivre dans la honte. Le parti qu'il prit lorsqu'il se rendit compte que douze hommes de la *hirð** du roi étaient partis collecter les tributs dans les districts et les états qu'avait possédés son père : il se rendit avec douze hommes dans la forêt par où passait le chemin des hommes du roi et ils se battirent là et il y eut rude bataille entre eux.

Ce même jour, Ingigerðr se rendit dans cette forêt et les trouva tous morts hormis Eymundr, qui pourtant était très blessé. Ensuite, elle le fit déposer dans sa voiture, le ramena et le fit soigner en secret. Mais quand le roi Óláfr apprit cette nouvelle, il convoqua un *þing** et fit condamner Eymundr, le déclarant proscrit dans tous ses états. Et quand Eymundr fut guéri, Ingigerðr lui fournit en secret un bateau et il entreprit de se mettre en expéditions guerrières ; il avait des hommes excellents et beaucoup de biens.

### *3. Réconciliation entre les rois*

Quelques hivers[8] plus tard, le roi qui s'appelait Jarizleifr et qui régnait sur le Garðaríki demanda en mariage Ingigerðr. Elle lui fut accordée et elle s'en alla dans l'Est avec lui. Quand Eymundr apprit cette nouvelle, il s'en fut à l'Est, le roi Jarizleifr lui fit bel accueil, ainsi qu'Ingigerðr, car il y avait alors grande guerre en Garðaríki, Búrizláfr[9], frère du roi Jarizleifr attaquait les états de son frère. Contre lui, Eymundr livra cinq batailles, et dans la dernière, on s'empara de Búrizláfr et on l'aveugla et on l'amena au roi. Eymundr acquit là grands biens en or et en argent et en toutes sortes de trésors et d'objets de grand prix. Alors Ingigerðr dépêcha des hommes trouver le roi Óláfr, son père, et demanda qu'il renonce aux terres qui appartenaient à Eymundr, et qu'ils soient réconciliés plutôt

8. Cette culture comptait en hivers et non en années, et en nuits et non en jours.

9. Que l'on va retrouver d'abondance dans *Eymundar þáttr*. En fait, c'est certainement le Boleslav I Chrobri (« le Hardi », 992-1025), qui a régné sur le Vindland, pays des Vendes (qui sont des Slaves). « Jarizleifr » serait Jaroslav le Sage (1019-1050), qui affronta effectivement Boleslav.

que de s'attendre à une attaque de sa part. Disons que permission lui en fut accordée. À ce moment-là, Eymundr était à Hólmgarðr, livrant force batailles et remportant la victoire dans toutes et recouvrant maints territoires qui devaient tribut au roi. Eymundr eut envie alors d'aller rendre visite à ses propriétés, il avait une grande armée bien équipée car ni les biens ni les armes ne faisaient défaut.

Eymundr sortit donc de Garðaríki tenu en grand honneur et estime de tout le peuple. Il arrive en Svíþjóð, siège dans son royaume et ses propriétés, et bientôt il chercha un parti et épouse la fille d'un homme puissant, et il eut d'elle un fils qui s'appelait Yngvarr.

Óláfr, le roi des Svíar, apprit qu'Eymundr avait débarqué avec une grande troupe et des biens en suffisance et qu'il s'était installé dans les états qu'avaient possédés son père et les huit chefs. Cela lui parut très grave, mais il n'osa pas cependant intervenir, car chaque jour il entendait dire des hauts-faits de la part d'Eymundr. Et de part et d'autre, ils restèrent tranquilles parce qu'aucun des deux ne voulait céder.

Eymundr siège donc dans ses états, les dirige et les gouverne selon la coutume des rois et il les accroît car le nombre de ses sujets augmente. Il se fit ériger une grande halle magnifiquement équipée et y tient table ouverte chaque jour avec grand nombre de gens, car il avait maints chevaliers et une force navale en suffisance. Il siège donc un moment tranquille.

Yngvarr grandit chez son père jusqu'à ce qu'il eut neuf hivers. Alors il demanda à son père d'aller trouver le roi et d'autres chefs de Svíþjóð. Le roi le lui permit et équipa son voyage avec honneur. Yngvarr prit le heaume de son père, le meilleur qu'il eût – il était doré et incrusté de pierres précieuses –, une épée ornée d'or et beaucoup d'autres objets précieux. Il partit donc de chez son père avec quatorze hommes, tous leurs chevaux étaient caparaçonnés, eux-mêmes portant bouclier, heaume doré sur la tête, toutes leurs armes étant décorées d'or et d'argent. Dans cet état, la troupe s'en fut vers l'est à travers la Svíþjóð. On parla un peu partout de leur expédition, des chefs vinrent à leur rencontre et les invitèrent à des banquets. Il accepta et ils lui firent d'excellents présents, et réciproquement.

Le renom d'Yngvarr se répandit en divers lieux de Svíþjóð et vint aux oreilles du roi Óláfr. Celui-ci avait un fils qui s'appelait Önundr, un homme très prometteur à peu près du même âge qu'Yngvarr. Il demanda à son père d'aller trouver Yngvarr, son parent[10], pour lui faire bel accueil et honneur. Son père accepta ce qu'il demandait, et il se porta au-devant

10. Ils étaient cousins.

d'Yngvarr avec grand honneur ; il y eut là très joyeuse rencontre. Puis ils allèrent trouver le roi, lequel alla à leur rencontre et leur fit bel accueil ; il le conduisit dans sa halle et l'assit juste à côté de lui et le pria de rester avec lui longtemps, bienvenu ainsi que tous ses compagnons. Yngvarr déclara qu'il resterait là un moment.

Puis Yngvarr présenta tous les objets de prix qui ont été mentionnés précédemment, le heaume, l'épée, et il dit : « Ces cadeaux, mon père te les envoie pour asseoir paix et ferme amitié entre nous. » Le roi prit avec reconnaissance les objets de prix, mais dit que ce n'était pas Eymundr qui les avait envoyés. Yngvarr resta là tout cet hiver-là, ce fut le plus estimé de tous les hommes du roi. Au printemps, Yngvarr se prépara à rentrer chez lui accompagné d'Önundr. Le roi donna alors à Yngvarr un excellent cheval, une selle dorée et un beau bateau.

Yngvarr et Önundr s'en vont donc tenus en grande faveur par le roi Óláfr, et ils se rendent chez Eymundr. Quand ils arrivèrent à la résidence d'Eymundr, on lui dit qui était arrivé mais il fit semblant de ne pas entendre. Ils arrivèrent à la halle et Önundr voulait descendre de cheval, mais Yngvarr lui dit de chevaucher dans la halle. C'est ce qu'ils firent, ils se rendirent à cheval à l'intérieur jusqu'au haut-siège d'Eymundr. Il les salua bien et demanda les nouvelles et pourquoi ils avaient la hardiesse de faire un tel tapage en entrant à cheval dans sa halle.

Yngvarr répond alors : « Lorsque je suis arrivé chez le roi Óláfr, il est allé à ma rencontre avec toute sa hirð et m'a fait bel et honorable accueil, mais toi, tu ne peux faire aucun honneur à son fils alors qu'il vient te rendre visite chez toi. Sache à présent que c'est pour cela que je suis entré à cheval dans ta halle. »

Alors Eymundr se leva d'un bond et prit Önundr dans ses bras pour le descendre de cheval et l'embrassa et l'assit en disant que tous le serviraient dans la halle. Puis Yngvarr remit à son père les présents en disant que le roi Óláfr les lui avait envoyés pour asseoir la paix. C'étaient le cheval, la selle et le bateau. Eymundr dit alors que ce n'était pas à lui que le roi Óláfr les avait envoyés, mais cependant il le loua fort d'avoir fait des dons honorables à Yngvarr. Önundr passa là cet hiver.

Au printemps, il se prépara à retourner chez lui et Yngvarr avec lui. Eymundr donna à Önundr un faucon aux plumes couleur d'or, ils s'en furent dans cet état et arrivèrent chez le roi Óláfr, qui leur fit bel accueil et se réjouit de leur retour. Önundr lui remit le faucon en disant que c'était Eymundr qui le lui avait envoyé.

Le roi rougit et dit qu'Eymundr aurait pu le nommer quand il avait fait le don du faucon – « mais pourtant il peut se faire que ce soit à moi qu'il ait pensé. »

Peu après, il convoqua Önundr et Yngvarr et dit : « Vous allez maintenant retourner porter à Eymundr ce que je lui donne, c'est un étendard, car je n'ai pas de cadeau plus précieux que celui-ci à lui faire. L'accompagne le fait que celui qui le portera aura toujours la victoire et que cela soit un signe de réconciliation entre nous. »

Ils retournent donc apporter à Eymundr cet étendard avec les propos amicaux du roi. Eymundr accepta avec reconnaissance le présent du roi et leur dit de retourner promptement offrir au roi Óláfr de venir le trouver, disant : « Eymundr, ton serviteur, t'invite cordialement à un banquet et te remercie de bien vouloir venir. »

Ils allèrent trouver le roi Óláfr et lui dirent l'invite d'Eymundr. Le roi Óláfr se réjouit fort et partit avec grande quantité d'hommes. Eymundr lui fit bel accueil et lui fit grand honneur, ils se lièrent d'amitié ferme qu'ils maintinrent bien.

Puis le roi s'en fut chez lui avec d'excellents présents, et Yngvarr demeura toujours avec lui car le roi ne l'aimait pas moins que son propre fils. Yngvarr était un homme de grande taille, beau et fort et le teint clair, sage et éloquent. Il était aimable et très généreux pour ses amis, mais cruel envers ses ennemis, courtois et des plus corrects dans tout son comportement, de sorte que les gens avisés l'ont toujours comparé à Styrbjörn, son parent[11], ou au roi Óláfr Tryggvason qui fut et restera à jamais l'homme le plus renommé des pays du Nord, tant devant Dieu que devant les hommes[12].

### *4. Yngvarr perçoit les tributs pour le roi*

Alors que les parents, Önundr et Yngvarr, étaient en âge d'homme, se trouva en désaccord avec le roi Óláfr cette nation qui s'appelle Sémigallie[13], ils n'avaient pas versé de tribut pendant un certain temps. Le roi envoya Önundr et Yngvarr avec trois bateaux percevoir ce tribut. Ils arrivèrent dans ce pays, convoquèrent un þing des gens du pays et y réclamèrent le tribut dû à leur roi. Yngvarr y manifesta sa grande capacité en fait d'éloquence, si bien que le roi et beaucoup d'autres chefs ne virent pas d'autre

11. Qui est Suédois.

12. Ce roi, qui régna sur la Norvège de 995 à 1000, date à laquelle il périt dans la bataille navale de Svölðr, jouit d'un prestige remarquable comme en atteste le grand nombre de sagas ou de *þættir* qui lui ont été consacrés, au premier rang desquels figure sa saga, l'un des chefs-d'œuvre de la *Heimskringla* de Snorri Sturluson.

13. Qui est peut-être la Zemgalie, en Lettonie.

parti à prendre que de verser le tribut qui était réclamé, à l'exception de trois chefs qui ne voulurent pas suivre le conseil du roi, interdirent de verser le tribut et rassemblèrent une troupe. Quand le roi apprit leurs desseins, il ordonna à Önundr et Yngvarr de se battre contre eux et leur fournit une armée. Ils combattirent et il y eut grande hécatombe avant que les chefs prennent la fuite. Dans cette déroute, on s'empara de celui qui avait fait le plus opposition à ce que l'on versât le tribut, ils le pendirent, mais deux parvinrent à s'échapper. Önundr et Yngvarr firent un grand butin et perçurent tous les tributs, puis revinrent dans cet état trouver le roi Óláfr et lui remirent de grands biens en fait d'or et d'argent et d'autres objets de prix ; l'honneur d'Yngvarr s'était grandement accru dans cette expédition, de sorte que le roi le mit au-dessus des autres chefs de Svíþjóð. Yngvarr prit une concubine[14] et eut d'elle un fils appelé Sveinn.

Honoré de la sorte, Yngvarr resta chez le roi Óláfr jusqu'à ce qu'il eut vingt hivers. Alors, il se morfondit au point de ne jamais dire un mot. Le roi en fut fort marri et demanda quelle en était la cause.

Yngvarr répond : « Si tu es marri de ma tristesse et que tu me veux autant de bien que tu le dis, donne-moi le titre de roi avec la dignité qui s'ensuit. »

Le roi répond : « Toutes les autres choses que tu demanderas, en fait de dignité et de richesses, je te les accorderai. Mais cela, je ne le puis, car je ne suis pas plus sage que nos parents, et je ne puis faire mieux à cause d'eux. »

C'était cette chose qui était objet de désaccord entre eux parce qu'Yngvarr ne cessait de demander un titre de roi et ne l'obtenait pas.

## *5. De l'expédition d'Yngvarr*

Alors, Yngvarr se prépara à quitter le pays pour se rendre à l'étranger se chercher un royaume ; il se choisit une troupe et trente bateaux, tous complètement équipés[15]. Le roi Óláfr apprit alors qu'Yngvarr était prêt à faire ce voyage, il envoya des hommes trouver Yngvarr en lui demandant de rester et d'accepter le titre de roi. Yngvarr déclara qu'il aurait accepté si ce choix lui avait été proposé avant, mais que maintenant, il était prêt à mettre à la voile dès qu'il aurait un vent favorable.

Peu après, Yngvarr cingla hors de Svíþjóð avec trente bateaux, et ils n'amenèrent pas les voiles qu'ils ne furent arrivés en Garðaríki. Le roi

14. Voir *frilla* *.

15. Comprendre que ces bateaux ont des équipages complets ainsi que tout le matériel requis.

Jarizleifr l'accueillit avec grand honneur. Yngvarr passa là trois hivers et apprit à y parler force langues. Il entendit dire qu'il y avait trois rivières coulant de l'est à travers le Garðaríki, la plus grande étant celle du milieu. Yngvarr se rendit en maints lieux dans l'Est[16] en demandant si quelqu'un savait d'où venait cette rivière, mais personne ne put le dire.

Alors, Yngvarr se prépara à quitter le Garðaríki ; il avait l'intention de voir quelle longueur avait cette rivière. Il fit consacrer par un évêque hache et silex[17]. On mentionne quatre hommes qui firent cette expédition avec Yngvarr : Hjálmvígi[18] et Sóti, Ketill qui était surnommé Garða-Ketill[19], il était Islandais, et Valdimarr. Ils lancèrent leurs trente bateaux dans la rivière, et Yngvarr mit le cap vers l'est, infligeant de lourdes peines à quiconque débarquerait sans sa permission. Si quelqu'un le faisait, il y perdait une main ou un pied. Un homme devait monter la garde de nuit sur chaque bateau.

Quand ils eurent suivi la rivière quelque temps, on dit qu'une nuit, ce fut à Ketill de monter la garde, cela lui parut long alors que tout le monde dormait, et il fut curieux d'aller à terre et de regarder alentour ; il alla plus loin qu'il n'en avait eu l'intention. Il s'arrêta et écouta autour de lui. Il vit devant lui une grande maison, il s'y rendit et y entra, et il vit là une marmite d'argent sur le feu et trouva cela extraordinaire. Il prit la marmite et revint en courant aux bateaux. Il n'avait fait qu'un petit bout de chemin quand il vit derrière lui un terrible géant qui courait après lui. Ketill accéléra l'allure, mais ils se rejoignirent. Il posa la marmite en en enlevant la poignée et courut autant qu'il put, tout en regardant parfois derrière lui. Il vit que le géant s'arrêtait en arrivant à la marmite. Tantôt il le poursuivait, tantôt il le laissait, finalement il ramassa la marmite et se rendit à la maison, mais Garða-Ketill se rendit aux bateaux, il cassa la poignée et mit les morceaux dans son coffre de marin.

Le lendemain matin, quand les hommes se réveillèrent et allèrent à terre, ils virent des traces partant du bateau car la rosée était tombée, et ils le dirent à Yngvarr. Il ordonna à Ketill de dire s'il était allé par là et il dit que ce ne pouvait être personne d'autre, et qu'il ne le tuerait pas s'il disait la vérité. Ketill avoua et demanda miséricorde, puis lui montra la poignée. Yngvarr lui demanda de ne pas recommencer et ils firent la paix là-dessus.

16. C'est-à-dire dans l'est de la Russie et non en Asie, sens que peut aussi avoir le terme employé ici, « Austrríki ».

17. Nous savons que, comme toutes ses congénères, cette saga baigne dans la magie. Évêque à part, il semble bien que ce détail corresponde à un rite.

18. Qui est un prêtre, comme il nous est dit au chapitre suivant.

19. Donc « Ketill de Garðar », ce dernier terme s'appliquant également à la Russie.

Puis ils cinglèrent bien des jours et par maints districts jusqu'à ce qu'ils remarquent que les animaux avaient d'autres habitudes et couleurs, ce dont ils déduisirent qu'ils s'éloignaient de leurs propres districts et pays. Un soir, ils virent loin d'eux ce qui leur parut être une demi-lune se levant du sol. La nuit suivante, c'était à Valdimarr de monter la garde. Il descendit à terre et chercha l'endroit qu'ils avaient vu. Il arriva à une surélévation de couleur dorée et vit que la cause en était que l'endroit était tout couvert de dragons. Comme ils dormaient, il tendit le manche de son épieu jusqu'à un lieu où se trouvait un anneau d'or et le tira vers lui. Alors, un des petits dragons se réveilla et il tira de leur sommeil tous les autres jusqu'à ce que Jakúlus[20] lui-même fut réveillé. Valdimarr se hâta de revenir aux bateaux et dit à Yngvarr toute la vérité. Yngvarr ordonna à ses hommes de se préparer à lutter contre le dragon et de diriger leurs bateaux vers une autre partie du port de l'autre côté de la rivière, et c'est ce qu'ils firent. Puis ils virent un terrible dragon qui traversait la rivière en volant. Beaucoup eurent tellement peur qu'ils allèrent se cacher. Quand Jakúlus arriva au-dessus d'un bateau que dirigeaient deux prêtres, il vomit tant de venin que bateau et équipage périrent. Ensuite, il retourna à sa demeure en volant au-dessus de la rivière.

Puis Yngvarr navigua pendant bien des jours en suivant la rivière. Alors s'élevèrent à leurs regards des villes et de grands lieux habités, et ils virent une belle cité. Elle était faite de marbre blanc. En s'approchant de cette ville, ils virent une grande foule de femmes et d'hommes. Ils furent très impressionnés par la beauté de cette ville, ainsi que par la courtoisie[21] des femmes, car beaucoup étaient fort belles à voir. Toutefois, l'une les surpassait toutes tant par le vêtement que par la beauté. Cette éminente femme fit signe à Yngvarr et aux siens de venir la trouver. Alors Yngvarr quitta son bateau et alla trouver cette noble dame. Elle demanda qui ils étaient et où ils se rendaient, mais Yngvarr ne répondit rien parce qu'il voulait savoir si elle était capable de parler d'autres langues ; et il s'avéra qu'elle parlait le romain, l'allemand, le danois et le russe et beaucoup d'autres qui avaient cours sur la Route de l'Est[22].

20. Il s'agit d'un célèbre dragon volant, voyez le chap. 11.

21. Voir *kurteisi**.

22. À elle seule, cette proposition est passionnante. Elle pose d'abord le problème, auquel je me suis personnellement fréquemment intéressé, de la langue que parlaient les vikings au cours de leurs incursions en dehors de chez eux. Il est clair que l'exagération avancée ici est digne de la légende dont se font une spécialité les sagas de la catégorie à laquelle appartient *Yngvars saga*. Je considère tout de même qu'il était impossible de commercer, tant sur la Route de l'Ouest que sur celle de l'Est, sans maîtriser au moins des idiomes courants, qu'il y avait donc, sur ces itinéraires fréquentés, des « interprètes » ou des

Quand Yngvarr comprit qu'elle parlait ces langues, il lui dit son nom et lui demanda le sien et quel titre elle avait.

« Je m'appelle Silkisif[23], dit-elle, et je suis reine de ce pays. »

Elle invita Yngvarr à venir à la ville, ainsi que toute sa troupe. Il accepta. Les gens de la ville prirent leurs bateaux avec tout leur gréement et les montèrent dans la ville. Yngvarr habita une halle avec toute sa troupe et la barricada soigneusement, car partout alentour, il y avait quantité de pratiques idolâtres. Il leur ordonna de se garder de toute fréquentation des païens, et il interdit à toutes les femmes de pénétrer dans sa halle en dehors de la reine. Certains hommes ne se soucièrent nullement de ses propos, et il les fit tuer, ensuite personne ne se fia à enfreindre ce qu'il prescrivait.

Cet hiver-là, Yngvarr resta là, tenu en grande faveur, car la reine ainsi que ses conseillers étaient chaque jour en conversation avec lui, ils échangeaient toutes sortes d'informations. Yngvarr lui parlait constamment de Dieu tout-puissant, et cette foi lui plaisait beaucoup. Elle aimait tant Yngvarr qu'elle lui offrit de s'approprier tout son royaume et le titre de roi, et pour finir elle se remit elle-même en son pouvoir s'il voulait s'établir là. Mais il déclara vouloir d'abord explorer la longueur de la rivière et qu'il accepterait ce parti ensuite.

« agents » susceptibles d'agir pour le compte des vikings/varègues. Il est notable qu'aujourd'hui encore, « interprète » se dit *tolk* dans les langues scandinaves, *tolk* étant un terme slave.

En second lieu, on ne se méprendra pas sur les termes utilisés ici : « romain », *rómverskr*, renvoyant, à mon sens, aussi bien à « romain » (donc latin ?) qu'à « roman », donc les langues romanes. « Allemand », *þyverskr* ou *þyðverskr* est l'« allemand », c'est-à-dire ce que les linguistes appellent aujourd'hui le bas allemand, parlé *grosso modo* dans l'Allemagne actuelle. Pour « danois » *(dansk)*, il correspond aussi bien à ce que nous appelons suédois que norvégien que danois proprement dit – norrois serait la bonne dénomination mais la confusion (en français) avec le vent du Nord a proscrit cet usage – la langue – commune à très peu de chose près – parlée dans toute la Scandinavie, disons autour de l'an mille et quelques siècles ensuite encore, s'appelle dans les textes anciens *dönsk tunga* ou *norrænt mál* : langue « danoise » ou « parler norrain ». Reste le grec, *girskr*, parlé, rappelons-le, aussi bien en Grèce proprement dite qu'à Byzance. Mais il existe une forme tout à fait apparentée du mot, *gerskr*, qui renvoie cette fois à « russe » : cette petite nomenclature donne parfaitement idée de ce qu'était la Route de l'Est, notamment à partir des idiomes qui y étaient employés, excellent critère, comme on le sait, de caractérisation. Au demeurant, « Route de l'Est », qui fait l'objet précis du présent ouvrage, figure fréquemment sur les inscriptions runiques ou dans les sagas légendaires.

23. Sur les prénoms féminins en *-sif*, qui sont peu nombreux, comme Silkisif, Ellisif, Hildisif, on ne peut que conjecturer. Notons que Sif est une déesse, épouse du dieu Þórr, et que ce mot est souvent employé en poésie scaldique pour « femme », tout simplement : ce serait un *heiti** destiné à montrer la « science » de l'auteur ! On remarquera que *silki-* est « soie », tout comme le Serkland dont nous parlerons, peut fort bien être le Pays de la Soie.

Au printemps, Yngvarr se prépara à s'en aller et souhaita bonne continuation à la reine et à son peuple. Il suivit la rivière jusqu'à ce qu'il arrive à une grande cascade dans une gorge étroite. Il y avait là de hautes falaises, si bien qu'ils durent haler leurs bateaux avec des câbles. Puis ils les remirent à flot et poursuivirent aussi longtemps qu'ils ne notèrent rien de spécial[24]. Mais l'été passant, ils virent une quantité de bateaux ramant à leur rencontre. Ils étaient tous ronds avec des rames tout autour du bordage. Ils se portèrent à leur rencontre de telle sorte qu'Yngvarr n'avait rien d'autre à faire que de les attendre, car ces bateaux allaient comme l'oiseau vole. Mais avant qu'ils ne se rencontrent, un homme de cette troupe se leva. Il était vêtu de la magnificence royale et parlait force langues. Yngvarr se tut. Alors l'homme dit quelques mots en russe. Yngvarr comprit qu'il s'appelait Jólfr et qu'il était d'une ville appelée Helíópólis[25]. Quand ce roi sut le nom d'Yngvarr et d'où il était venu et où il avait l'intention de se rendre, il lui offrit de loger chez lui pour tout l'hiver, dans sa ville. Yngvarr déclara n'avoir pas le temps de s'attarder et refusa. Le roi insista pour qu'il reste là l'hiver. Yngvarr dit qu'il en serait ainsi. Ils menèrent leurs bateaux jusqu'au port et montèrent à terre et se rendirent à la ville. Ils regardèrent en arrière et virent que les gens de la ville portaient leurs bateaux sur leurs épaules[26] et les menaient en ville où on pourrait les garder sous verrou. Ils virent dans toutes les rues grands rites païens. Yngvarr ordonna à ses hommes de prier d'ardeur et d'être fidèles. Jólfr leur donna une halle, et cet hiver-là, Yngvarr surveilla ses hommes de telle sorte qu'aucun ne se pollue en fréquentant les femmes et autres pratiques païennes. Quand ils allaient faire leurs besoins, ils s'y rendaient tout armés et fermaient la halle au verrou pendant ce temps. Personne ne devait pénétrer sauf le roi. Chaque jour, il était en conversation avec Yngvarr et chacun des deux disait à l'autre les nouvelles, anciennes ou récentes, de son propre pays.

24. Il est très important de noter que ces dernières phrases coïncident avec les commentaires que fait Constantin Porphyrogénète sur le trajet emprunté par les Rús de Kiev vers la mer Noire dans son *De Administrando Imperio*.

25. Ce nom sort probablement des *Étymologies* d'Isidore de Séville.

26. La coutume du portage à dos d'hommes, que les exécutants soient des Varègues ou d'autres, semble bien attestée. Il est impossible, en effet, de se rendre de l'embouchure de la Neva à la mer Noire en naviguant constamment : sur de très brèves distances, il n'y a plus de voie d'eau et il faut, en effet, porter à dos d'hommes ou rouler le bateau sur des rondins. Au XVI^e^ siècle encore, le célèbre Olaus Magnus, dans l'un de ses ouvrages les plus célèbres (*Histoire et description des peuples du Nord*, éd. et trad. Jean-Marie Maillefer, Les Belles Lettres, coll. « Classiques du Nord », 2004) représente un de ces bateaux porté à dos d'hommes, précisément.

Yngvarr demanda s'il savait d'où coulait cette rivière, et Jólfr déclara savoir à coup sûr qu'elle coulait de la source « que nous appelons Lindibelti. De là coule aussi une autre rivière jusqu'à la mer Rouge et il y a là un grand tourbillon qui est appelé Gapi. Entre la mer et la rivière, il y a ce cap qui s'appelle Siggeum. La rivière coule à courte distance avant de tomber des rochers dans la mer Rouge, et nous appelons cet endroit la fin du monde. Mais dans cette rivière que tu as suivie, il y a des malfaiteurs sur de grands bateaux qu'ils recouvrent de roseaux de sorte que l'on croit que ce sont des îles, et ils ont toutes sortes d'armes et de feux grégeois[27] et ils tuent les gens plus par le feu que par les armes. »

Les gens de la ville pensèrent que leur roi ne se souciait aucunement de ce dont ils avaient besoin, à cause d'Yngvarr, et ils menacèrent de le chasser et de prendre un autre roi. Ce qu'entendant, Yngvarr pria le roi de faire ce que son peuple voulait. C'est ce que celui-ci fit. Le roi pria Yngvarr de l'aider à se battre contre son frère. C'était le plus puissant d'eux deux et il avait été fort injuste envers son frère. Yngvarr promit de l'assister quand il reviendrait.

### *6. Démêlés avec des géants et des vikings*

L'hiver passé, Yngvarr s'en fut avec toute son armée saine et sauve hors du royaume de Jólfr. Quand ils eurent voyagé un moment, ils arrivèrent à une grande cascade. Il en émanait un tel ouragan qu'ils durent accoster. En arrivant à terre, ils virent les traces d'un énorme géant. Elles faisaient huit pieds de long. Il y avait là des falaises si hautes qu'ils ne purent haler leurs bateaux avec des cordes. Ils firent progresser leurs bateaux le long des rochers aux endroits de la rivière où le courant s'apaisait un peu. Il y avait là un petit intervalle entre les rochers et c'est là qu'ils abordèrent, le sol était plat et détrempé. Yngvarr leur ordonna d'abattre des arbres et de se fabriquer des outils pour creuser, ce qu'ils firent. Puis ils se mirent à creuser, mesurant à partir de là la profondeur et la largeur du chenal pour y faire couler la rivière. Ils y passèrent des mois avant de pouvoir y faire passer leurs bateaux.

Lorsqu'ils eurent avancé longtemps, ils virent une maison à côté de laquelle se trouvait un géant si terrible qu'ils crurent que c'était le diable. Ils eurent grand peur et implorèrent la miséricorde de Dieu. Yngvarr demanda alors à Hjálmvígi de chanter des cantiques à la gloire de Dieu

27. Je traduis ainsi *skoteldr*, littéralement « feu que l'on lance », mais il est tout à fait vraisemblable que les varègues ont vu maintes fois d'authentiques feux grégeois.

car c'était un excellent clerc, et ils promirent de jeûner six jours et six nuits en priant. Ensuite, le géant s'éloigna de la maison en suivant la rivière en aval. Lorsqu'il fut parti, ils se rendirent à la maison et virent une puissante fortification autour. Ils y entrèrent et virent que la maison était soutenue par un unique pilier ; il était fait d'argile. Puis ils entreprirent d'abattre ce pilier en frappant tout autour à la base, jusqu'à ce que la maison tremble quand ils la secouèrent. Yngvarr donna l'ordre de prendre de grosses pierres et de les porter à la maison. C'est ce qu'ils firent. Quand vint le soir, Yngvarr leur ordonna de se rendre dans la fortification et de se cacher dans les roseaux. Le soir s'avançant, ils virent arriver le géant, il avait attaché sous sa ceinture quantité d'hommes. Il ferma soigneusement la fortification, de même que la maison. Puis il prit son repas. Au bout d'un moment, ils furent curieux de voir ce qu'il faisait, et entendirent qu'il ronflait bruyamment. Yngvarr leur ordonna alors de prendre les pierres qu'ils avaient apportées et de les lancer sur le pilier de façon que la maison s'effondre. Le géant sursauta violemment et parvint à dégager une de ses jambes. Yngvarr et ses compagnons intervinrent alors, ils tranchèrent la jambe du géant avec des cognées parce qu'elle était aussi dure que du bois. Cela terminé, ils comprirent qu'il était mort. Ils tirèrent la jambe jusqu'au bateau et la conservèrent dans la saumure.

Ils allèrent donc jusqu'à ce que la rivière se divise, ils virent cinq îles qui se déplaçaient et venaient vers eux. Yngvarr dit à ses hommes de s'équiper. Il fit prendre du feu tiré d'une boîte à amadou consacré. Bientôt arriva sur eux une île qui les bombarda d'une rude averse de pierres, mais ils se protégèrent et ripostèrent. Et quand les vikings[28] découvrirent que la résistance en face était ferme, ils se mirent à actionner les soufflets de forge sur la fournaise qu'ils avaient, et il en résulta grand vacarme. Se trouvait là également un tuyau d'airain duquel sortit un grand feu qui vola sur un bateau où il brûla un petit moment de sorte que tout devint cendres[29]. Ce que voyant, Yngvarr s'affligea de sa perte et ordonna qu'on lui apporte la boîte d'amadou avec son feu consacré. Ensuite, il courba son arc, posa une flèche sur la corde et plaça au bout la boîte au feu consacré. Celle-ci vola de l'arc avec ce feu jusque dans le tuyau qui sortait de la fournaise, et le feu se tourna contre les païens eux-mêmes et en un clin d'œil, il brûla l'île avec tout, hommes et bateaux. Et voici que les autres îles arrivèrent. Mais dès qu'Yngvarr entendit les soufflets, il décocha le feu

28. Voir *víkingr**.

29. Nous avons là une bonne description du « feu grégeois ». On en déduira ainsi que les Rús rencontraient de sérieuses difficultés pour se rendre à Constantinople.

consacré et, avec l'aide de Dieu, détruisit ces gens du diable de telle sorte qu'il n'en demeura que des cendres.

Peu après, Yngvarr parvint à la source d'où provenait la rivière. Là, ils virent un dragon tel qu'ils n'en avaient jamais vu encore en raison de sa taille, avec beaucoup d'or en dessous de lui[30]. Ils abordèrent tout près et montèrent tous à terre pour arriver là où le dragon avait coutume de ramper pour venir jusqu'à l'eau. Le chemin qu'il suivait était fort large. Yngvarr leur ordonna de semer du sel le long de ce chemin et de tirer jusque-là la jambe du géant, disant que, selon lui, cela amènerait le dragon à s'arrêter un moment. Ils restèrent silencieux et se cherchèrent un abri. Quand vint le moment où le dragon avait coutume de ramper jusqu'à l'eau et qu'il parvint sur le chemin, il vit qu'il y avait du sel dessus devant lui, et il se mit à le lécher. Arrivé à l'endroit où se trouvait la jambe du géant, il l'avala sur-le-champ. Il était parvenu alors plus loin qu'il n'en avait l'habitude, car par trois fois il rebroussa chemin pour boire, à mi-chemin de son antre. Yngvarr et ses compagnons allèrent jusqu'au repaire du dragon et y virent de l'or en quantité, aussi brûlant que s'il venait de sortir du moule. Ils en abattirent à la cognée un morceau, c'était une véritable fortune qu'ils obtinrent là. Ils virent alors le dragon s'approcher. Ils s'enfuirent avec cet or et le cachèrent : l'endroit était couvert de roseaux. Yngvarr leur demanda de ne pas se montrer curieux au sujet du dragon, chose qu'ils firent hormis quelques-uns qui restèrent et virent que le dragon était furieux de sa perte. Il se redressa sur sa queue et se mit à siffler comme un être humain puis tourna en rond autour de l'or. Ceux qui virent cela le racontèrent puis tombèrent morts.

## *7. D'Yngvarr et du roi Jólfr*

Après cet événement, Yngvarr et ses hommes s'en allèrent et explorèrent le promontoire où ils avaient abordé. Ils y trouvèrent une ville fortifiée et y virent une grande halle. Lorsqu'ils y pénétrèrent, ils virent qu'elle était fort bien équipée et y trouvèrent force objets précieux et trésors. Yngvarr demanda alors si quelqu'un voulait rester là pour la nuit, voir de

30. Il y aurait évidemment un long commentaire à faire ici. Contentons-nous de dire que le dragon appartient à l'univers magique et héroïque de l'époque, en domaine germanique comme ailleurs, encore que sans aucun doute le motif soit d'origine orientale ; qu'il revient au héros d'en affronter un et de le découdre ; qu'une association intime dragon-or apparaît constitutive du thème ; et enfin que le parangon du héros germanique, Sigurðr-Siegfried affronte et tue, lui aussi, un dragon (Fáfnir).

quelle nouvelle il pourrait s'assurer. Sóti déclara qu'il ne s'y déroberait pas Quand vint le soir, Yngvarr s'en fut avec sa troupe jusqu'aux bateaux, mais Sóti se cacha quelque part.

Alors qu'il était fort tard, il lui apparut qu'un diable sous forme d'homme arrivait, qui dit[31] : « Il y avait un homme appelé Siggeus, fort et puissant. Il avait trois filles. Il leur donna beaucoup d'or. Quand il mourut, il fut enterré à l'endroit où vous avez vu le dragon. Après sa mort, l'aînée des filles eut tant de rancune à cause de l'or et des trésors de ses sœurs qu'elle se suicida. La deuxième sœur suivit son exemple. La troisième fut celle qui vécut le plus longtemps et hérita de son père et eut la haute main sur l'endroit, même après qu'elle fut morte. Elle donna un nom au promontoire et l'appela Siggeum[32]. Elle peuple chaque nuit cette halle de diables, et je suis l'un d'eux, envoyé pour te dire les nouvelles. Ce sont des dragons qui ont mangé les cadavres du roi et de ses filles, certains pensent qu'ils étaient devenus dragons. Tu sauras, Sóti, et tu le diras à votre roi, Yngvarr, que le roi des Svíar, Haraldr, est passé par ici il y a longtemps et qu'il a péri dans le tourbillon de la mer Rouge avec ses compagnons, et que c'est lui qui a maintenant l'administration ici. En témoignage de mon récit, on conserve ici dans la halle son étendard. Yngvarr va l'emporter et l'envoyer en Svíþjóð afin qu'il ne soit plus caché aux gens ce qu'il est advenu de leur roi. Tu diras également à Yngvarr qu'il périra au cours de cette expédition avec une grande partie de sa troupe. Mais toi, Sóti, tu es félon et infidèle, aussi vas-tu rester ici avec nous ; pour Yngvarr, il sera sauvé par la foi qu'il a en Dieu. »

Ayant dit cela, le démon se tut. Toute la nuit, il y eut grand bruit et hurlements. Quand vint le matin, Yngvarr arriva et Sóti lui dit ce qu'il avait vu et entendu. Lorsqu'il eut achevé son récit, il tomba mort au vu de tout le monde.

Yngvarr prit donc l'étendard qui se trouvait dans la halle et se rendit à ses bateaux avec sa troupe. Il fit rebrousser chemin à ses bateaux et donna un nom à la grande cascade, il l'appela Belgsóti. Il ne se produisit rien avant qu'ils n'arrivent au royaume du roi Hrómundr qui était l'autre nom de Jólfr.

Comme ils naviguaient pour la deuxième fois vers la ville de Helíópólis, le roi Jólfr se porta à leur rencontre avec une grande flotte et ordonna à Yngvarr d'abattre les voiles, – « car maintenant, tu vas me prêter

31. Nous avons donc ici, chose très rare dans la littérature de sagas et qui dénote une influence étrangère, un récit-cadre incluant des narrations secondaires.

32. Siggeum est un promontoire sur la rive asiatique de l'Hellespont, l'auteur l'a trouvé dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville, voir la note 25 supra.

assistance contre Bjólfr, mon frère, que l'on appelle encore Sölmundr, parce que lui et ses huit fils veulent me dépouiller de mon royaume. »

Yngvarr se rendit jusqu'à la ville et ils se préparèrent à la bataille. Yngvarr fit ériger de grandes roues toutes bordées de clous aigus et de pointes ; il y fit ajouter des chausse-trapes[33].

Les deux rois assemblent donc des troupes et arrivent à l'endroit dont ils étaient convenus. Quand Yngvarr eut mis ses troupes en ordre de bataille, il fut évident que Bjólfr avait plus d'hommes. Le roi Jólfr disposa ses troupes en ordre de bataille contre son frère. Quand de part et d'autre ils furent prêts, ils poussèrent le cri de guerre. Yngvarr et les siens mirent en train les roues avec tout leur équipement, il en résulta grande hécatombe et l'ordre de bataille fut rompu. Yngvarr attaqua de flanc et tua tous les fils du roi Bjólfr, mais celui-ci prit la fuite.

Le roi Jólfr attaqua ferme et les mit en déroute, mais Yngvarr ordonna à ses hommes de demeurer sur place et de ne pas s'éloigner de leurs bateaux, – « pour que nos ennemis ne puissent s'en emparer. Mieux vaut prendre un grand butin à nos ennemis, ceux que nous avons occis ici ! »

Ils prirent là toutes sortes d'objets de prix et un grand butin qu'ils portèrent aux bateaux. Arriva alors Jólfr avec son armée, il la mit en ordre de bataille et poussa le cri de guerre, cela prit Yngvarr à l'improviste et le força à battre en retraite. Il fit alors jeter les chausse-trapes devant leurs pieds. Les autres ne purent s'en garder et coururent dessus. Et lorsqu'ils sentirent l'acuité des pointes, ils pensèrent qu'ils étaient l'objet de sorcellerie. Pour Yngvarr, il resta dans son camp et ils s'emparèrent d'une grande fortune. Ils virent alors une grande foule de femmes venant jusqu'au camp, et qui se mirent à jouer de la belle musique. Yngvarr ordonna de se garder de ces femmes comme si c'étaient les pires serpents venimeux. Mais quand vint le soir et que l'armée se prépara à aller dormir, les femmes allèrent chez eux et la plus noble choisit de coucher avec Yngvarr. Celui-ci se fâcha, il prit son couteau et la frappa aux parties féminines. Quand sa troupe vit ce qu'il avait fait, ils se mirent à chasser ces femmes de mauvaise vie, pourtant il y en eut quelques-uns qui ne purent résister aux charmes de cette sorcellerie diabolique et couchèrent avec elles. Ce qu'apprenant, Yngvarr tourna la liesse que lui avaient value

33. Il n'y a pas à s'interroger sur ces détails, parfaitement étrangers à l'univers nordique ancien : il est clair que l'auteur s'inspire de détails dont il a entendu parler ailleurs et qui font exotique ! On voudra bien ne pas se méprendre sur le sens précis, ici, de chausse-trape. Il ne s'agit pas, selon l'acception moderne, d'un trou dissimulant un piège, mais bien, comme le montrera la suite du texte, et selon la définition ancienne, d'un « engin de guerre formé d'une pièce de fer à quatre pointes » qui était, en principe, destiné à arrêter la cavalerie.

argent et vin en grand dol, car au matin, dix-huit hommes gisaient morts lorsque l'on fit l'appel de sa troupe. Ensuite, Yngvarr ordonna d'enterrer les morts.

### *8. Mort d'Yngvarr*

Après cela, Yngvarr se prépara en hâte à partir avec toute sa troupe. Ils furent bientôt en route et allèrent nuit et jour aussi vite qu'ils purent y parvenir. Mais alors, une maladie se mit à sévir dans leurs rangs de sorte que les meilleurs de leurs gens moururent, il y en eut plus qui tomba qu'il n'en resta. Yngvarr aussi tomba malade, ils étaient alors arrivés au royaume de Silkisif. Il convoqua ses hommes et leur ordonna d'enterrer ceux qui étaient morts.

Il fit venir Garða-Ketill et d'autres de ses amis et dit : « Je suis tombé malade et je présume que j'en mourrai, je pense que cette maladie me mènera à l'endroit que j'ai mérité. Avec la miséricorde de Dieu, je m'attends à ce que le fils de Dieu tienne la promesse qu'il m'a faite, car je me suis remis jour et nuit de tout mon cœur entre ses mains, âme et corps, et j'ai fait tout ce que je pouvais pour mon peuple. Mais je veux que vous sachiez que c'est par le juste verdict de Dieu que nous sommes frappés de cette maladie mortelle et c'est surtout contre moi que cette maladie et cette sorcellerie sont dirigées parce que, dès que je serai mort, la maladie disparaîtra. Je veux vous demander, et surtout à toi Ketill, de transporter mon corps en Svíþjóð et de le faire enterrer à l'église. Quant aux biens que j'ai ici en fait d'or et d'argent et de précieux vêtements, je veux les faire répartir en trois lots : je donne un tiers à l'Église et aux clercs, un autre aux pauvres, le troisième, ce sont mon père et mon fils qui l'auront. Portez à la reine Silkisif mes salutations ! Mais pour tout le reste, je vous demande d'être d'accord, et si vous divergez sur la conduite à tenir, que ce soit Garða-Ketill qui décide, car c'est le plus sagace d'entre vous. »

Puis il leur dit adieu et qu'ils se retrouveraient au Jour de Joie. Il dit force belles choses et vécut ensuite peu de jours.

Ils l'ensevelirent[34] avec grand soin, le déposèrent ensuite dans un cercueil puis reprirent leur route et arrivèrent à la ville de Citópólis[35]. Quand la reine reconnut leurs navires, elle se rendit au-devant d'eux avec

34. Je prends « ensevelir » dans l'une des deux acceptions reçues du verbe : « mettre dans un linceul ».

35. Citopolis ou Scitopolis, donc la Scythopolis de Palestine – qui peut renvoyer aux Scythes, sort aussi d'Isidore de Séville.

grand honneur. Mais en les voyant débarquer, elle s'attrista, il lui apparut que quelque chose de fort important était arrivé puisqu'elle ne pouvait voir celui qui était pour elle plus important que tous les autres. Elle s'enquit des nouvelles et se renseigna minutieusement sur les circonstances de la mort d'Yngvarr et sur l'endroit où ils avaient laissé son corps. Ils lui déclarèrent qu'ils l'avaient fait mettre en terre. Elle dit qu'ils mentaient et qu'elle les ferait mettre à mort s'ils ne disaient pas la vérité. Alors ils lui dirent quel comportement Yngvarr leur avait dit de tenir sur son corps et ses biens. Puis ils lui remirent le corps d'Yngvarr. Elle le fit porter à la ville avec grands honneurs et fit préparer son inhumation avec des baumes précieux.

Alors la reine les pria d'aller dans la paix de Dieu et de celle d'Yngvarr. « Celui qui est votre Dieu est le mien aussi. Portez mes salutations aux parents d'Yngvarr lorsque vous arriverez en Svíþjóð, et demandez à quelqu'un d'entre eux de venir ici avec des clercs et de christianiser ce peuple, et l'on fera faire ici une église où Yngvarr reposera[36]. »

Lorsqu'Yngvarr mourut, il s'était écoulé depuis la naissance de Jésus-Christ MXL et un hivers. Il avait trente-cinq hivers lorsqu'il mourut. C'était onze hivers après la mort du roi Óláfr le Saint, fils de Haraldr[37].

Ketill et les autres se préparèrent à s'en aller et souhaitèrent longue vie à la reine, puis se mirent en route avec douze bateaux. Quand ils eurent fait un bout de chemin, ils furent en désaccord sur la route à suivre, et ils se séparèrent pour la raison qu'aucun ne voulait suivre l'autre. Ketill avait la bonne direction et arriva en Garðaríki, mais Valdimarr parvint à Miklagarðr[38] avec un seul bateau. Nous ne savons pas avec certitude ce qu'il advint des autres bateaux, on croit que la plupart ont péri et nous ne sommes pas capable d'en dire davantage d'Yngvarr. Nous savons pourtant qu'il a accompli maint exploit dans cette expédition, dont les savants sont censés avoir abondamment parlé.

Ketill, dont nous avons parlé, passa l'hiver en Garðaríki puis s'en fut en été en Svíþjóð et rapporta ce qui s'était passé dans cette expédition, et remit les biens au fils d'Yngvarr qui s'appelait Sveinn, il lui porta aussi les salutations de la reine ainsi que son message. Sveinn était dans son jeune âge et il était de grande taille. C'était un homme fort et il ressemblait très

36. La coutume, ici comme ailleurs au Moyen Âge, était en effet d'inhumer les personnages importants dans l'église, le cimetière (qui entourait d'ordinaire l'église) étant réservé aux gens du commun.

37. Le roi Óláfr Haraldsson (Saint Óláfr) est mort à la bataille de Stiklarstaðir, en Norvège, en août 1030.

38. Constantinople.

fort à son père. Il s'en fut en expéditions guerrières et voulut faire ses preuves d'abord. Quelques hivers ayant passé, il arriva avec une grande troupe en Garðaríki à l'est et y passa l'hiver.

### *9. Expédition de Sveinn, fils d'Yngvarr*

On dit encore que cet hiver-là, Sveinn alla à l'école, où il apprit à parler maintes langues que les gens savaient sur la Route de l'Est. Puis il équipa trente bateaux et déclara qu'il voulait diriger cette troupe à la rencontre de la reine. Il emmenait force clercs. Le plus éminent était l'évêque qui s'appelait Róðgeirr. L'évêque bénit trois fois les dés et les jeta trois fois, et chaque fois, les dés dirent que Dieu voulait qu'il fît le voyage. Il déclara qu'il le ferait avec joie.

Sveinn prépara donc son expédition hors du Garðaríki. Alors qu'ils avaient suivi la rivière pendant deux jours, des païens fondirent sur eux à l'improviste avec quatre-vingt-dix bateaux ; les Norvégiens appellent ces bateaux des galères[39]. Les païens se préparèrent aussitôt à la bataille ainsi que de part et d'autre, mais aucun des deux partis ne comprenait ce que l'autre disait. Tandis qu'ils revêtaient leur armure, Sveinn remit sa cause à Dieu et fit jeter les dés pour savoir ce que Dieu voulait : qu'ils se battent ou qu'ils prennent la fuite étant donné la différence tellement grande de nombre. Les dés leur dirent de se battre, et Sveinn fit vœu de renoncer aux expéditions guerrières si Dieu lui donnait la victoire. Après cela, ils se mirent à combattre, et Sveinn et les siens tuèrent autant de païens qu'ils le voulaient, et, pour finir, les païens prirent la fuite sur vingt bateaux, et tout le reste fut tué, et Sveinn perdit peu de monde, mais il eut autant de butin qu'ils en voulaient en or et sous forme d'objet précieux de toutes sortes.

Puis ils allèrent leur chemin jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'endroit où Ketill s'était emparé de la poignée[40]. Sveinn ordonna alors à la plus grande partie de son armée de s'armer et c'est ce qu'ils firent. Ils avaient fait un court chemin lorsqu'ils virent une grande ferme et là, auprès, un homme énorme, lequel appela d'une voix effroyable. Puis de tous côtés accoururent des gens. Ce genre de gens on les appelle des Cyclopes. Ils avaient à la

39. Le mot est à mettre entre parenthèses : le texte a *galeidar*, qui s'applique évidemment à un type de bateaux peu connu dans le Nord. On ne voit pas, cependant, que les Norvégiens (le texte a ici Nordmenn) aient connu ce genre d'esquifs qui, en tout état de cause, ne répond pas à l'image classique que nous avons des galères.

40. La poignée de la marmite magique, voir le chapitre 5.

main d'énormes gourdins comme si c'étaient des poutres. Ils s'attroupèrent, n'ayant ni protections ni armes.

Sveinn ordonna alors aux archers de tirer sur eux au plus vite, disant qu'il n'y avait pas de temps à perdre – « car ils sont aussi forts que des lions et aussi hauts que des maisons ou des arbres. »

Puis ils tirèrent sur eux et en tuèrent beaucoup et en blessèrent quelques-uns. Il se produisit alors un événement étrange : ceux qui étaient les plus forts prirent la fuite. Sveinn ordonna à ses hommes de ne pas se mettre à leur poursuite, disant qu'il n'y avait pas de refuge. Puis ils coururent à la ferme et y pillèrent force biens en peaux et habits et argent et en métaux précieux de toutes sortes, puis ils emmenèrent tout cela aux bateaux et reprirent leur route.

Lorsqu'ils furent allés longtemps, Sveinn vit qu'un fjord s'enfonçait dans le pays. Il ordonna de faire mouiller là les bateaux. Ils en avaient envie car beaucoup étaient de jeunes hommes. Alors qu'ils s'approchaient de ce pays, ils virent des châteaux et beaucoup de fermes. Ils virent huit hommes qui couraient à une vitesse surprenante. L'un de ceux-ci tenait une plume à la main et il brandit le manche de cette plume, puis toute la plume. Cela leur sembla un signe de paix. Alors Sveinn fit également, de la main, un signe de paix. Ensuite, ils se dirigèrent vers la côte et les gens du pays s'attroupèrent au pied d'un rocher avec toutes sortes de marchandises. Sveinn ordonna à ses hommes de débarquer, et ils firent affaire avec les indigènes encore qu'aucun des deux partis ne comprenne ce que les autres disaient.

Le lendemain, les hommes de Sveinn allèrent de nouveau faire affaire avec les indigènes, et ils échangèrent des marchandises un moment. Alors, un Russe[41] voulut rompre un accord sur un achat de peaux qu'ils venaient de faire. Le païen se fâcha et frappa du poing le nez de son partenaire si bien que le sang coula jusqu'au sol. Le Russe brandit son épée et trancha le païen en deux. Du coup, les indigènes s'enfuirent en poussant de grands cris et appels, sur quoi arriva une armée invincible. Sveinn ordonna à ses hommes de s'armer et de se porter à leur rencontre, une rude bataille, et véhémente, éclata entre eux, et une quantité de païens tomba car ils étaient tous sans protections. Quand ils se virent dominés de la sorte, ils prirent la fuite et Sveinn et les siens firent grand butin qu'avaient abandonné les autres, et le portèrent aux bateaux.

Après cet événement, Sveinn et les siens s'en allèrent et louèrent Dieu de leur victoire. Ils allèrent un moment, jusqu'à ce qu'ils virent un grand

41. La traduction est difficile. Le texte a *girskr*, que l'on peut rendre par « grec » mais qui, à mon sens, répond bien mieux à « habitant du Garðaríki » – russe si l'on veut !

troupeau de porcs sur un promontoire en bas d'un pic au bord de la rivière, certains hommes sautèrent à terre et voulurent les tuer, et c'est ce qu'ils firent. Alors, les porcs, ceux qui parvinrent à s'échapper, se mirent à hurler très fort et ils remontèrent à terre en courant. Sur ce, ils virent une grande armée descendant du pays vers les bateaux, un homme marchait un peu en avant. Il tenait trois pommes et en jeta une en l'air, elle arriva aux pieds de Sveinn, suivie aussitôt d'une deuxième; celle-là arriva au même endroit.

Sveinn déclara alors qu'il n'attendrait pas la troisième pomme: « Il y a quelque diabolique force et croyance puissante derrière tout cela. »

Il mit une flèche à son arc et tira sur l'homme. La flèche lui arriva sur le nez. On eut l'impression d'entendre de la corne qui se brisait et l'homme rejeta la tête en arrière, et l'on vit qu'il avait un bec d'oiseau. Puis il cria très fort et courut vers ses gens, chacun remonta à terre en courant du mieux qu'il put, c'est ce que Sveinn et les siens virent en dernier lieu.

### *10. Bataille contre les païens*

Après cela, Sveinn retourne à ses bateaux et ils vont un moment. Alors qu'ils avaient cheminé peu de temps, on dit qu'ils virent dix hommes menant derrière eux une bête. Cela leur parut passablement étrange, car ils virent sur le dos de cette bête une grande tour de bois. Allèrent à terre cinquante hommes qui étaient les plus curieux de voir quelle sorte de bête c'était. En voyant cet équipage, ceux qui menaient la bête allèrent se cacher en abandonnant l'animal. Les hommes de Sveinn allèrent jusqu'à celui-ci et voulurent l'emmener, mais il baissa la tête et ne bougea pas, bien qu'ils aient tous empoigné les rênes qu'il avait sur la tête. Ils pensèrent qu'il devait y avoir quelque artifice qu'ils ne comprenaient pas, puisque les dix indigènes étaient capables de mener cette bête. Ils cherchèrent le parti à prendre, quittèrent la bête et se cachèrent dans les roseaux de façon à pouvoir voir tout ce qui arriverait à la bête. Quelque temps après, les gens du pays reparurent et allèrent à la bête. Ils prirent les rênes, les remirent de part et d'autre du cou puis à travers une poutre transversale qui se trouvait dans la tour, et ils levèrent la tête de la bête grâce aux rênes qui se trouvaient dans la poutre. Quand les hommes de Sveinn virent la bête debout, ils coururent jusque-là au plus vite. Ils s'emparèrent de la bête et la menèrent là où ils voulaient. Mais comme ils ne savaient pas de quelle nature était cette bête et ce dont elle avait besoin pour nourriture, ils lui décochèrent des coups d'épieu jusqu'à ce qu'elle tombe morte. Puis ils redescendirent aux bateaux et s'en furent à la rame.

Là-dessus, ils virent une quantité de païens à terre, et ils avancèrent sur le rivage et firent le signe de paix à Sveinn et ses gens qui mouillèrent aussitôt. Il y avait là un bon port. Ils organisèrent une réunion entre eux, Sveinn acheta là force objets de prix. Les païens offrirent à leurs clients d'entrer dans une maison pour banqueter et ils acceptèrent. Lorsqu'ils entrèrent dans cette maison, ils virent toutes sortes de friandises et les meilleures boissons. Mais lorsque les hommes de Sveinn s'assirent à table, ils se signèrent ; quand les païens les virent faire le signe de croix, ils furent pris de fureur et bondirent sur eux. Certains les rossèrent du poing, certains les firent voler en l'air. De part et d'autre, ils appelèrent à l'aide.

Quand Sveinn entendit les appels de ses hommes et vit leurs démêlés, il dit : « Qui sait ? Ce banquet pourrait se muer en grande affliction pour nous. »

Puis il alla à ses hommes et leur demanda à tous de s'armer. Quand il eut disposé ses hommes en ordre de bataille, ils virent que les païens aussi l'avaient fait, et que devant leur troupe ils portaient un homme ensanglanté en guise d'étendard. Sveinn consulta alors l'évêque Róðgeirr et lui demanda quel parti il fallait prendre.

L'évêque dit : « Si les païens espèrent la victoire d'après l'image de quelque méchant homme, pensons à quel point nous sommes tenus d'espérer l'assistance du ciel, où Christ lui-même réside et fait miséricorde ; il est le chef de tous les Chrétiens et garde vivants et morts. Portez le signe de victoire de notre Christ le crucifié devant la troupe en invoquant son nom, et espérons la victoire ou la défaite pour les païens. »

Après cette instigation de l'évêque, ils prirent la sainte Croix avec l'image du Seigneur et en firent leur étendard et la portèrent devant la troupe. Ils marchèrent sans peur contre les païens et les clercs se mirent en prières. Quand les armées s'affrontèrent, les païens furent frappés de cécité et beaucoup furent saisis de terreur, ils prirent bientôt la fuite, chacun allant de son côté, certains dans la rivière, certains dans les marécages ou les forêts. Périrent là des milliers de païens.

Quand la déroute se mit dans les rangs des païens, Sveinn fit enterrer les corps de ceux qui étaient tombés ; cela fait, il ordonna à ses troupes de se garder de se montrer curieux des coutumes des païens, « car, dit-il, dans cette expédition, nous avons perdu plus d'hommes que gagné de profit. »

### *11. Sveinn vainc le dragon*

Ensuite, Sveinn s'en alla et il s'en fut jusqu'à ce qu'il leur semble qu'une demi-lune s'élevait de terre. Ils mouillèrent là et débarquèrent. Ketill dit alors à Sveinn les événements qui s'étaient produits lorsqu'Yngvarr et les

siens étaient là. Puis Sveinn ordonna à sa troupe de quitter les bateaux et de se porter à la rencontre du dragon. Ensuite, ils allèrent et arrivèrent à une grande forêt qui se trouvait près de l'antre du dragon, et se cachèrent là. Puis Sveinn envoya quelques jeunes hommes s'assurer de ce qui se passait là. Ils virent que les serpents dormaient et qu'il y en avait des quantités. Jakúlus les encerclait tous. L'un des hommes tendit le manche de son épieu pour prendre un anneau d'or, et le manche toucha un serpenteau. Celui-ci se réveilla, il éveilla les plus proches, puis chacun réveilla l'autre jusqu'à ce que Jakúlus se dresse.

Sveinn se tenait près d'un grand chêne et posa une flèche sur son arc, il y avait à la pointe de la flèche de l'amadou aussi grand qu'une tête d'homme portant du feu consacré. En voyant que Jakúlus s'élevait dans les airs et qu'il se dirigeait sur leurs bateaux, volant gueule béante, Sveinn décocha la flèche au feu consacré dans la gueule du serpent, elle parvint jusqu'à son cœur et en un instant il tomba mort au sol. Ce que voyant, Sveinn et les siens louèrent Dieu et se réjouirent.

## *12. Sveinn épouse Silkisif*

Après cet événement, Sveinn ordonna de faire diligence pour s'éloigner de la puanteur et de l'ordure qui émanaient du dragon. Ils retournèrent en hâte aux bateaux, tous sauf six hommes qui étaient allés voir le dragon par curiosité et qui tombèrent morts au sol. Toutefois, beaucoup encore furent fort affectés de cette puanteur quoiqu'il n'y en eut pas davantage pour y perdre la vie.

Sveinn se prépara à partir de là rapidement et s'en fut jusqu'à ce qu'il arrive au royaume de la reine Silkisif. Elle vint à sa rencontre avec grand honneur. Quand Sveinn et les siens quittèrent les bateaux, Ketill fut le premier à s'avancer vers la reine ; mais elle ne prêta aucune attention à lui et se tourna vers Sveinn et voulut l'embrasser, mais il la repoussa, déclarant qu'il ne voulait pas l'embrasser, elle, une païenne – « et pourquoi voulais-tu m'embrasser ? »

Elle répond : « Parce que tu es le seul à avoir les yeux d'Yngvarr, à ce qu'il me semble. »

On les accueillit ensuite avec honneur et estime. Et lorsqu'elle sut qu'un évêque était arrivé, elle se réjouit. Alors, l'évêque lui prêcha la foi et ils eurent un interprète entre eux parce que l'évêque ne savait pas parler la langue de la reine, et elle eut bientôt la compréhension de la sagesse spirituelle et se fit baptiser. Et au cours de ce même mois, toute la population de la ville fut baptisée.

Pas très longtemps après, la reine convoqua un þing important pour délibérer avec ses compatriotes. Et quand un grand concours de peuple fut arrivé, Sveinn fils d'Yngvarr fut revêtu de la pourpre[42] puis reçut la couronne et tous le déclarèrent leur roi ; et en outre, la reine l'épousa.

## *13. Sveinn fait faire une église*

Après le banquet de noces, le roi Sveinn voyagea par tout son royaume avec quantité de gens et la reine. L'évêque était de l'expédition ainsi que des clercs, car le roi Sveinn faisait christianiser le pays et tous les états que la reine avait gouvernés précédemment. Quand vint l'été, la force de la divine providence avait tant progressé dans ce pays que le pays tout entier était christianisé. Le roi Sveinn voulut alors, de même que ses compagnons, préparer son voyage pour se rendre chez lui en Svíþjóð et faire connaître à ses parents la vérité sur son voyage. Mais quand la reine fut au courant de cette intention, elle le pria d'envoyer chez lui sa troupe mais de rester tranquille.

Sveinn répond : « Je ne veux pas renvoyer mes gens, parce qu'ils seraient en grand péril à maints égards, ceux qui s'engageraient dans cette expédition, comme il s'est avéré déjà quand il n'y avait pas de chef : toute la troupe périt ou s'égara de diverses façons. »

Quand la reine entendit ces propos du roi et qu'elle vit qu'il était résolu, elle dit : « Tu ne vas pas t'en aller aussi promptement si je puis en décider, car il peut bien se faire que tu ne reviennes jamais dans ce royaume ou que tu périsses de ces dangers dont tu parles toi-même. Et veille qu'il te revient de renforcer le christianisme et de faire ériger une église, car d'abord tu vas faire faire dans la ville une église, grande et magnifique, et si elle est telle que je le voudrais, c'est là que sera inhumé le corps de ton père. Lorsque trois hivers se seront écoulés, tu iras en paix. »

On fit donc comme la reine le requérait : le roi Sveinn demeura là trois hivers pour cette fois. Le troisième hiver, une grande église était complètement faite dans la ville. La reine demanda alors à l'évêque de venir.

Quand l'évêque fut dans tous ses atours, il demanda : « Au nom de qui veux-tu, reine, faire consacrer cette église ? »

Elle répond : « Cette église sera consacrée à la gloire du saint roi Yngvarr qui repose ici. »

L'évêque répond : « Pourquoi veux-tu qu'il en soit ainsi, reine ? Yngvarr a-t-il manifesté des miracles après sa mort ? Car nous appelons saints

42. La pourpre était à Byzance la couleur exclusive de l'empereur.

ceux-là seuls qui ont fait des miracles, une fois que leurs corps ont été déposés en terre. »

Elle répond : « Je vous ai entendu dire qu'ont plus de valeur aux yeux de Dieu la constance de la vraie foi et l'habitude de l'amour sacré que la gloire des miracles ; et je juge, comme j'en ai fait l'épreuve, qu'Yngvarr était constant dans le saint amour de Dieu. »

Quand la reine eut décidé qu'il en serait ainsi, l'évêque consacra le sanctuaire à la gloire de Dieu et de tous les saints, Yngvarr inclus. Puis on évida un nouveau sarcophage, on y déposa le corps d'Yngvarr et l'on plaça dessus une précieuse croix somptueusement élaborée. Puis l'évêque fit fréquemment chanter messe pour l'âme d'Yngvarr et permit aux gens d'appeler l'édifice église d'Yngvarr.

## *14. Des sources de ce récit*

Toutes ces choses ayant été accomplies, Sveinn se prépara à partir et s'en alla du sud jusqu'à ce qu'il arrive en Svíþjóð. Les gens de ce pays l'accueillirent avec joie et grand honneur. On lui offrit de gouverner le pays. Mais lorsqu'il entendit cela, il refusa promptement et déclara qu'il avait acquis un pays meilleur et plus riche et qu'il allait y retourner.

Deux hivers ayant passé, Sveinn fit voile hors de Svíþjóð, mais Ketill resta sur place. Il déclara avoir entendu dire que Sveinn avait passé l'hiver en Gardar et qu'il s'était préparé au printemps à en partir, qu'il était sorti du Garðaríki en plein été et que la dernière chose que l'on ait sue de lui, c'était qu'il avait remonté la rivière à la voile.

Pour Ketill, il alla en Islande trouver ses parents et se fixa là et ce fut le premier à parler de ces événements. Mais nous savons que certains sagnamenn[43] disent qu'Yngvarr fut le fils d'Eymundr Óláfsson parce qu'ils pensent que c'est lui faire plus d'honneur que de le dire fils de roi. Mais Önundr donnerait volontiers tout son royaume pour racheter la vie d'Yngvarr, car tous les chefs de Svíþjóð auraient bien aimé l'avoir pour roi. Pourtant, certaines personnes demandent pourquoi Yngvarr ne serait pas fils d'Eymundr Óláfsson, et nous voudrions répondre de la façon suivante : Eymundr, fils d'Óláfr, avait un fils qui s'appelait Önundr. Celui-ci ressemblait tout à fait à Yngvarr par le caractère et surtout ses voyages lointains, comme il est indiqué dans le livre qui s'appelle *Gesta Danorum* où il est écrit : *« Fertur, quod Emundus, rex Sveonum, misit filium suum,*

43. J'ai laissé le terme tel quel : c'est probablement la meilleure façon de désigner les auteurs de sagas, mais on peut entendre aussi bien « rapporteurs » ou « narrateurs ».

*Önundum, per Mare balzonum, qui, postremo ad amazones veniens, ab eis interfectus est*[44]. »

Certains disent qu'Yngvarr et les siens voyagèrent pendant deux semaines sans rien voir en dehors des chandelles qu'ils avaient allumées, car les falaises se refermaient au-dessus de la rivière, et ce fut comme s'ils ramaient dans une grotte pendant ce demi-mois. Mais les sages pensent que cela ne peut être véridique à moins que la rivière coule dans une gorge tellement étroite que les falaises se rapprochent et que les arbres poussent de manière si dense qu'ils se rejoignaient au-dessus. Bien que cela puisse se faire, ce n'est tout de même pas vraisemblable.

Cette saga, nous l'avons entendue et rédigée selon les livres que le moine Oddr le Savant a fait composer sur l'autorité de savants hommes qu'il mentionne lui-même dans la lettre qu'il a envoyée à Jón Loftsson et à Gizurr Hallsson. Mais ceux qui pensent en savoir davantage, qu'ils l'augmentent de ce qu'ils estiment manquer. Cette saga, le moine Oddr dit l'avoir entendue dire du prêtre qui s'appelle Ísleifr, et en second lieu de Glúmr Þorgeirsson, et en troisième lieu d'un certain Þórir. De leur relation, il a pris ce qu'il a estimé le plus remarquable. Ísleifr dit avoir appris la saga d'Yngvarr d'un marchand, lequel déclare l'avoir entendue dans la hirð du roi des Svíar. Glúmr l'avait apprise de son père, et Þórir l'avait apprise de Klakka Sámsson, et Klakka l'avait entendue dire de ses parents plus âgés.

Et nous terminons là cette saga.

44. *Gesta Danorum* (*Hauts-faits* / ou *Geste* / *des Danois*) s'applique ici au célèbre ouvrage d'Adam de Brême intitulé en fait *Histoire des archevêques de Hambourg* (*Gesta Danorum* est le titre de l'ouvrage bien connu de Saxo Grammaticus!) ; il en existe une excellente traduction française due à Jean-Baptiste Brunet-Jailly, Gallimard, 1998. Traduction du passage donné ici : « on dit qu'Eymundr, roi des Svíar, envoya son fils Önundr traverser la mer Baltique vers les très victorieuses Amazones, et qu'il fut tué par elles. »

## Les inscriptions runiques concernant Yngvarr

Deux mots d'abord sur les runes. Il s'agit d'une écriture pangermanique, non pas purement scandinave, née dans l'actuelle Allemagne du sud vers l'an 200 de notre ère, sur des modèles ni latins classiques ni grecs mais bien nord-italiques. Elles ont prospéré en Scandinavie bien plus longtemps qu'en Allemagne parce que celle-ci, christianisée beaucoup plus tôt que le Nord (qui est passé au christianisme dans son ensemble seulement vers l'an 1000), est passée à l'écriture latine très vite. Cette dernière, en effet, était beaucoup plus facile à réaliser que la runique, qui exigeait un poinçon ou un instrument pointu pour graver sur un support dur (pierre, bois, cuir, os, métal…) et qui, donc, ne se prêtait guère à la consignation de textes longs, ce qui fait qu'elle s'est cantonnée, par nécessité, dans l'épigraphie. Disons-le avec force : les runes sont une écriture comme une autre, elles n'ont aucune nature magique, contrairement à une croyance tenace qui tient à l'ignorance et non à la science[45]. Complétons cette très rapide présentation en précisant que ces runes ont d'abord été au nombre de 24 (leur « alphabet » est appelé *fuþark* du nom des six premières runes), nombre qui est passé à 16 vers l'an 800 pour des raisons purement techniques.

Il se trouve que les runes servaient surtout à orner des monuments funéraires ou commémoratifs et qu'elles ont fait florès, particulièrement en Suède, généralement sur des pierres dressées volontiers adornées de motifs décoratifs de belle venue. La formule à tout faire est du type : « Moi, X, j'ai fait ériger ce monument à la mémoire de N, il a fait ceci, il a fait cela. » Le « ceci » ou le « cela » en question nous fournissent souvent des renseignements fort intéressants sur les faits et gestes, les expéditions, les déplacements etc. des vikings puisque, le plus souvent, ces inscriptions concernent d'authentiques vikings (donc entre les IXe et XIe siècles). Ajoutons que ces inscriptions sont, avec la poésie scaldique, les seuls témoins émanant des vikings eux-mêmes.

Or il existe, en Suède, un nombre étonnamment élevé (autour de vingt-cinq) de ces inscriptions qui font état de l'expédition d'Yngvarr le Grand Voyageur vers l'est. Pourquoi ? On ne sait. Mais à elles seules, elles suffisent à authentifier cette

45. L'étude française la plus récente à laquelle il faut renvoyer est celle d'Alain Marez, *Anthologie runique*, Les Belles Lettres, collection « Classiques du Nord », Paris, 2007.

expédition qui a dû (pu ?) avoir quelque chose de mémorable que nous ne retrouvons pas… Je vais les donner ici, un certain nombre au moins, afin que le lecteur se fasse une opinion recevable du sujet. La majorité se situe dans la région du lac Mälar, un lac très ramifié qui se situe aujourd'hui tout autour de Stockholm, ville qui n'existait pas à l'époque. Cela donnerait à entendre que c'est de cette région-là que sont partis et Yngvarr et ses hommes, donc du Ródslagen dont nous avons parlé en introduction, ce qui justifierait l'étymologie admise de « rús ». Voici :

> « Þjálfi *(c'est un homme, le père de Banki)* et Holmlaug *(c'est sa mère)* ont fait ériger toutes ces pierres à la mémoire de Banki, leur fils, qui était possesseur d'un bateau qu'il dirigea vers l'est dans l'armée d'Yngvarr. Que Dieu aide l'âme de Banki. C'est Áskell qui a gravé *(ces runes).* » *Pierre de Svinegarn.*

> « Hróðleifr éleva cette pierre à la mémoire de son père Skarf, il était parti avec Yngvarr. » *Pierre de Bälsta.*

> « Gunnúlfr érigea cette pierre à la mémoire d'Úlfr, son père : il avait fait le voyage avec Yngvarr. » *Pierre de Gredby.*

> « Tola a fait ériger cette pierre à la mémoire de Haraldr, son fils, frère d'Yngvarr. Ils s'en furent bravement chercher de l'or et à l'est, ils donnèrent de la pâture à l'aigle *(ils occirent des ennemis).* Ils moururent dans le Sud, en Serkland. » *Pierre de Gripsholm.*

> « Gunnarr et Björn et Þorgrímr érigèrent cette pierre à la mémoire de Þorsteinn, leur frère, qui mourut à l'est a/vec Yngv/varr, et ils firent ce /pon/t. » *Pierre de Måby.*

*C'est une très grande pierre de 2,50 m de haut. Les endroits disparus ont été reconstitués ici entre les barres obliques. Le « pont » dont il est question ne désigne pas du tout un pont au sens normal, mais une chaussée qui a été établie dans le marécage, la formule est courante.*

> « Spjúti *(et)* Hálfdan ont érigé cette pierre à la mémoire de Skarði, leur frère,
>
> S'en fut vers l'est avec Yngvarr,
> En Serkland gît le fils d'Eyvindr. » *Pierre de Stora Lundby, où figure un distique.*

> « Geirvy et Gylla érigèrent cette pierre à la mémoire de leur père Önundr, qui mourut à l'est avec Yngvarr. Que Dieu aide leurs âmes. »

« Andvitr et Kárr et Gísli et Blesi et Djarfr érigèrent cette pierre à la mémoire de leur père Gunnleifr qui fut tué dans l'est avec Yngvarr. Que Dieu aide leurs âmes. Moi, Alríkr, j'ai gravé ces runes. Il s'entendait à diriger un bateau. » *Pierre d'Ekilla bro.*

« Herleifr et Þorgerðr ont fait ériger cette pierre en mémoire de leur père Sæbjörn, qui commanda un bateau avec Yngvarr vers l'est en Estonie. » *Pierre de Steninge.*

« Klint et Bleikr érigèrent cette pierre à la mémoire de leur père Gunnviðr. Il s'en alla avec Yngvarr. Que le Seigneur Dieu sauve les âmes de tous les chrétiens. Þórir la Grue grava *(ces runes).* »
« Vifat *(sans doute Véfastr)* /a fait/ ériger cette pierre à la mémoire de Guðmundr, son frère. Il trouva la mort en Serkland. » *Pierre de Tillinge.*

« Gunnúlfr érigea cette pierre à la mémoire d'Úlfr, son père. Il voyagea vers l'est avec Yngvarr. »
« Andvit érigea cette pierre à la mémoire de son frère Haugi, qui trouva la mort avec Yngvarr. Aussi à la mémoire de son excellent frère Þorgils. Bjarningr, l'héritier, a fait ériger cette pierre à la mémoire de son père. »
« ... t Ingigerðr *(c'est une femme)* à la mémoire de son mari. Il se noya dans la mer de Hólmr. Son bateau coula. Trois seulement en revinrent. » *Pierre de Vallentuna, la « mer de Hólmr » est celle qui mène à Novgorod.*

On notera ce texte trouvé à Berezanij, en Ukraine, qui est le seul texte runique trouvé sur l'Austrvegr (tous ceux qui figurent *supra* sont en Suède) :

« Grani a fait ce tombeau pour Karl, son camarade. »
« Ragnfridr a fait ériger cette pierre à la mémoire de Björn, son fils et celui de Ketilmundr. Que Dieu aide son esprit, et la mère de Dieu. Il est tombé en Virland. Ásmundr a gravé. » *Pierre d'Ängby, le Virland est l'Estonie orientale.*

Ce n'était qu'un choix : il aide à se faire une idée de l'itinéraire suivi par Yngvarr. On aura noté que certaines inscriptions concernent la Route de l'Est sans pour autant être en relations avec Yngvarr.

## Éléments de bibliographie sur la Russie des Vikings

Benedikt S. et Blöndal Sigfús, *The Varangians of Byzantium*, Cambridge, 1978.
Ellis Davidson H. R., *The Viking Road to Byzantium*, London, 1976.
Jones Gwyn, *A History of the Vikings,* Oxford, 1968.
Maillefer Jean-Marie, « Les Vikings en Russie » dans *Les Vikings, premiers Européens. VIII^e^-XI^e^ siècle,* Autrement, Paris, 2005, p. 106-130.
Marez Alain, *Anthologie runique*, Les Belles-Lettres, Paris, 2007.
Pálsson Hermann and Edwards Paul, *Vikings in Russia*, Edinburgh, 1989.

# Dit d'Eymundr Hringsson

## *1. Eymundr Hringsson*

Il y avait un roi nommé Hringr qui régnait dans les Upplönd en Norvège, son royaume était appelé Hringaríki[1]. Homme sage, populaire, généreux et très riche, il était fils de Dagr, fils de Hringr, fils de Haraldr à la Belle Chevelure[2]. On tient sa descendance pour la meilleure et la plus noble de Norvège.

Hringr avait trois fils qui devinrent rois tous les trois : l'aîné était appelé Hrærekr, le second, Eymundr et le troisième Dagr. C'étaient tous de vaillants hommes et ils assuraient la défense de leur père. Ils acquirent grand renom également en se rendant en expéditions vikings*.

Notre saga se situe environ à l'époque où le roi Sigurðr la Truie régnait sur les Upplönd[3]. Il avait épousé Ásta Gudbrandsdóttir, la mère du roi Óláfr Haraldsson le Saint. Elle avait une sœur, Þorný, la mère de Saint Hallvarðr, et une autre sœur, Ísríðr, grand-mère maternelle de Þórir de Steig. Quand Óláfr Haraldsson et Eymundr Hringsson arrivèrent en âge d'homme, ils se firent frères jurés[4]. Ils avaient à peu près le même âge, étaient habiles en tous exercices qui font l'amélioration d'un homme, ils séjournaient tour à tour chez le roi Sigurðr et chez le roi Hringr, le père d'Eymundr.

1. C'est le Ringerike actuel.

2. Certainement l'un des rois norvégiens les plus populaires. Il régna à la fin du IX^e siècle et c'est lui qui réalisa l'unité de ce pays, avant lui divisé en une quantité de petits États.

3. Ce roi-là jouera un rôle important comme père adoptif d'Óláfr Haraldsson, futur roi prestigieux et saint. On ne se méprendra pas sur le surnom de Sigurðr qui n'a rien de blessant : la truie passait, là comme ailleurs, pour un symbole de richesse et de fertilité ; Sigurðr était fort riche. On n'interprétera pas davantage le titre de « roi » à la moderne : était roi, ***konungr***, un homme dont le lignage était grand et qui régnait sur un petit district. Mieux vaudrait dire, à la moderne, « roitelet ». Haraldr à la belle Chevelure fut précisément le « roi » qui parvint, au prix d'une violente bataille navale livrée à Hafrsfjörðr (au large de l'actuelle Stavanger) à soumettre bon nombre de ces « rois » et donc à unifier la Norvège en la rassemblant sous sa couronne.

4. On arrivait « en âge d'homme », comprenons : on devenait légalement adulte, à douze ans (quatorze parfois). Voir ***fóstbrædralag****.

Quand Óláfr partit pour l'Angleterre, Eymundr l'accompagna, et de nombreux hommes de rang se joignirent à eux, y compris Ragnarr fils d'Agnarr qui était fils de Ragnarr Rykkil, fils de Haraldr à la Belle Chevelure. Plus ils voyageaient au loin, plus grande était leur réputation, comme il est prouvé par le roi Óláfr le Saint dont le nom est courant dans tout le monde nordique. Quand Óláfr s'empara du trône de Norvège, il prit possession du pays tout entier et se débarrassa de tous les roitelets de provinces, comme il est dit dans sa saga[5] avec d'autres événements rapportés par les savants. Selon Styrmir le savant, il détrôna onze rois en Norvège, dont cinq en un seul matin. Certains, il les fit mettre à mort, certains, il les fit mutiler, certains, il les exila du pays. Hringr, Hrærekr et Dagr furent pris dans cette répression, mais Eymundr et le *jarl** Ragnarr Agnarsson étaient en expédition viking lorsque tout cela se produisit. Hringr et Dagr quittèrent le pays et guerroyèrent pendant de nombreuses années, après quoi ils s'en furent à l'est en Gautland[6] où ils régnèrent longtemps. Toutefois, le roi Hrærekr fut rendu aveugle et maintenu à la cour du roi Óláfr jusqu'à ce qu'il le trahit, dressant ses sujets l'un contre l'autre par calomnie, de sorte qu'ils se mirent à s'entretuer[7]. Le jour de l'Ascension, Hrærekr tenta de s'en prendre à la vie du roi dans le chœur de l'Église du Christ[8], tranchant le manteau qu'il portait, mais Dieu vint en aide au roi, qui ne fut pas blessé. Mais le roi Óláfr était tellement fâché qu'il donna l'ordre à Þórarinn Nefjólfsson d'emmener Hrærekr en Groenland si le vent était favorable. Mais ils échouèrent en Islande et Hrærekr habita chez Guðmundr le Riche à Möðruvellir dans l'Eyjafjörðr, et par la suite, il mourut à Kálfskinn[9].

## 2. *Eymundr et Ragnarr*

Il faut dire maintenant que peu après cela, Eymundr et Ragnarr arrivèrent en Norvège avec une grande flotte. Le roi Óláfr n'était nulle part dans le

5. L'auteur fait sans doute allusion à la saga du saint roi telle que rapportée par Snorri Sturluson dans sa *Heimskringla*.

6. Ce nom s'applique à une province qui a dû se trouver en Suède, ou moitié en Suède, moitié en Norvège. Il ne faut pas confondre avec Gotland qui est l'île bien connue située dans la Baltique.

7. Ces faits sont en effet confirmés par la saga du saint roi, et l'on est en droit de penser que l'auteur du présent dit a eu le texte de Snorri sous les yeux.

8. À Trondheim, où se trouvait le siège du roi.

9. Guðmundr le Riche est un personnage bien connu des sagas de la catégorie dite des Islandais. Sa résidence principale – et somptueuse – était en effet à Möðruvellir.

voisinage. Ils apprirent ce qui était arrivé, comme nous l'avons raconté, et Eymundr convoqua un *þing** de ses compatriotes, auxquels il s'adressa ainsi :

« Depuis que nous sommes partis, des choses de la plus grande importance se sont produites en ce pays. Nous avons perdu certains de nos parents, d'aucuns ayant été chassés du pays par la torture. La perte de nos parents nobles et éminents est une insulte contre nous et une humiliation. Autrefois, il y avait beaucoup de souverains en Norvège, maintenant il n'y en a qu'un, mais tant que mon frère juré, Óláfr, est en fonctions, je pense que le royaume est en bonnes mains, même si sa loi est tenue pour être plus ou moins tyrannique. Je m'attends à ce qu'il me traite avec tous les honneurs, sauf en ce qui concerne le titre de roi. »

Les amis proposèrent qu'Eymundr rencontre le roi Óláfr pour voir s'il lui accorderait le titre de roi.

« Je ne porterai pas les armes contre le roi Óláfr, répondit Eymundr, pour joindre les rangs de ses adversaires, mais étant donné la situation entre nous, je n'ai pas l'intention de demander miséricorde ou de renoncer à ma réclamation d'un titre de roi. Et puisque je n'ai pas l'intention de faire la paix avec lui, que puis-je faire d'autre que de garder mes distances ? Je sais que si nous nous rencontrions, il m'accorderait de grands honneurs, car je n'attaquerais jamais son royaume, mais je ne suis pas sûr qu'il en irait aussi bien pour vous, vos parents ayant été fort déshonorés. Et si vous aviez l'intention de m'inviter à passer aux actes, cela me mettrait dans une position difficile puisque l'on me ferait jurer allégeance et que je serais tenu de respecter mes serments.

— Si tu ne veux pas faire la paix, dirent les hommes d'Eymundr, en dehors de rester bien loin du roi, et de laisser tes possessions en vivant en exil sans te joindre à ses ennemis, quelle est ton intention ?

— Eymundr a exprimé mes façons de penser, dit Ragnarr, je ne me fierais pas à notre succès contre la bonne chance du roi Óláfr. Mais je pense que nous devrions veiller, s'il faut que nous abandonnions nos possessions, à ce que l'on pense que nous avons fait une meilleure affaire que d'autres.

— Si tu veux suivre mes intentions, dit Eymundr, je vais te dire ce que je crois que nous devrions faire, avec ton accord. J'ai appris qu'à l'est, en Russie, le roi Valdimarr est mort, et que son royaume est entre les mains de ses trois fils, tous excellents hommes. Le roi Valdimarr a réparti inégalement le royaume entre eux, l'un ayant une part plus grande que les deux autres. Celui qui a fait le plus grand héritage est l'aîné, Búrizláfr, le second s'appelle Jarizleifr et le troisième, Vartiláfr. Búrizláfr a Kænugarðr[10], le

10. Le nom que les varègues donnaient à Kiev, alors que Hólmgarðr est Novgorod et Palteskja, Polotsk.

meilleur royaume de tout le Garðaríki, tandis que Jarizleifr a Hólmgarðr et Vartiláfr, Palteskja et toute la région à l'entour. Mais ils ne se sont pas encore mis d'accord sur leurs territoires, et celui qui est le moins satisfait de son lot est celui qui a la plus grande et la meilleure part. Parce que son royaume est plus petit que celui de son père, chose qu'il tient pour une perte, il se considère comme un homme de moindre valeur que ses ancêtres. Donc, ce que j'ai dans l'idée, c'est que, si tu en es d'accord, nous allions en Garðaríki, rendions visite à ces rois et restions chez l'un d'eux, de préférence celui qui a l'intention de conserver son royaume et qui est satisfait de la façon dont leur père a réparti le pays, car nous allons à coup sûr acquérir là renom et richesse[11]. J'aimerais que nous prenions une décision ferme là-dessus. »

C'était là ce qu'ils voulaient tous. Beaucoup d'entre eux étaient ardents à gagner de l'argent et avaient souffert de mauvais traitements en Norvège. Ils préférèrent quitter le pays que rester et endurer les rudes conditions que leur infligeaient le roi et leurs ennemis ; ils choisirent donc de se joindre à Eymundr et Ragnarr, qui firent voile vers l'est, dans la Baltique, avec une grande armée d'hommes rudes et triés sur le volet.

Le roi Óláfr n'entendit pas parler de cela avant qu'ils ne fussent partis et il déclara que c'était grande pitié que lui et Eymundr ne se fussent pas rencontrés. « Car nous aurions été encore meilleurs amis au départ, dit-il, mais on ne peut que s'attendre à ce qu'il ait des sentiments d'hostilité contre nous : voici que s'en est allé l'homme auquel nous aurions accordé tout honneur en dehors du titre de roi. »

Le roi Óláfr avait été mis au courant de ce qu'Eymundr avait dit lors du þing ; il dit qu'Eymundr était exactement l'homme à prendre la bonne décision : et puisqu'il n'y a rien de plus à dire de cela, nous revenons à l'histoire d'Eymundr et Ragnarr.

## *3. Eymundr arrive en Garðaríki*

Eymundr et ses hommes se rendirent d'une seule traite à Hólmgarðr dans l'Est, chez le roi Jarizleifr, auquel ils rendirent visite d'abord sur la requête de Ragnarr. Le roi Jarizleifr était gendre du roi Óláfr de Svíþjóð, il avait épousé sa fille Ingigerðr. Dès qu'il apprit leur arrivée, le roi leur

11. Formule toute faite : *frami og fé*, qui représente certainement l'idéal de cette société (l'idéal des vikings, si l'on y tient) et qui doit être fort ancienne en raison de son caractère allitéré. Il n'est pas indifférent qu'elle revienne assez souvent dans les inscriptions runiques.

envoya des messagers leur porter un sauf-conduit et une invitation à un grand banquet, ce qu'ils acceptèrent avec joie.

Pendant ce banquet, le roi et la reine interrogèrent avec soin Eymundr sur le roi Óláfr Haraldsson de Norvège ; il répondit qu'il y avait beaucoup à dire à sa louange et sur sa manière de vivre, et qu'ils avaient longtemps été frères jurés et proches camarades. Mais il ne dit rien des choses qui lui déplaisaient, et que nous avons déjà mentionnées.

Eymundr et Ragnarr furent très appréciés du roi et non moins de la reine, car c'était une femme de grande sagacité et généreuse de son argent aussi. Pour l'argent, on ne tenait pas le roi Jarizleifr pour particulièrement libéral[12], bien que ce fût un bon souverain et un homme de valeur.

### *4. Eymundr et Jarizleifr discutent de leur condition*

Le roi Jarizleifr les interrogea alors sur les intentions qu'ils avaient quant à leur voyage, et jusqu'où ils avaient l'intention d'aller.

« Sire, répondirent-ils, nous avons appris qu'à cause de tes frères, tu peux être contraint de réduire la taille de ton royaume. Pour nous, nous avons été chassés de notre pays, c'est pour cela que nous sommes venus ici en Garðaríki dans l'Est, te trouver, toi et tes frères. Nous avons l'intention de nous faire hommes-liges[13] de celui qui nous accordera le plus d'honneur et de dignité, car ce que nous cherchons, c'est le renom et la richesse, et nous envisageons de recevoir honneur et distinction de toi. Nous avons été frappés de voir que tu veux être entouré de braves au cas où ton honneur serait attaqué par tes parents, ceux-là mêmes qui se feraient tes ennemis. Donc, nous offrons de nous charger de la défense de ton royaume et de nous mettre à ta solde, notre paiement étant en or, en argent et en vêtements de qualité. Si tu décides de refuser et de dédaigner notre offre, nous accepterons les mêmes conditions d'un autre roi.

— Nous avons très grand besoin de votre soutien et de vos conseils, répartit le roi Jarizleifr. Vous autres, Norvégiens, êtes des hommes braves

12. On verra qu'en effet, Jarizleifr se montrera d'une avarice sordide. Les vikings/varègues étaient des hommes particulièrement cupides. C'est sans doute la raison pour laquelle les *Hávamál*, les « Dits du Très-Haut », le grand poème éthique de l'*Edda poétique*, mettent très fort l'accent sur la générosité…

13. *Handgengnir menn*, le terme est assez fréquent dans la littérature de sagas. Il s'appliquait à des hommes « qui ont rendu à leur seigneur un hommage les engageant à une fidélité absolue » (définition du Grand Robert qui renvoie aussi à « allégeance »). Il est clair que, la féodalité n'ayant jamais été connue dans le Nord au Moyen Âge, nous avons affaire ici à un calque sur les mœurs « méridionales ». Notre présent texte se trouve daté, par là.

et intelligents[14]. Mais je ne vois toujours pas clairement combien tu demandes en paiement de tes services.

— Avant tout, dit Eymundr, tu nous fourniras, ainsi qu'à nos troupes, une grande halle, et tu veilleras que nous ne manquions jamais des provisions les meilleures en cas de besoin.

— C'est tout à fait à mon gré, dit le roi.

— Ces hommes, dit Eymundr, seront à ta disposition pour marcher en tête de tes propres troupes dans la bataille afin de défendre ton royaume. Tu verseras aussi à chacun de nos hommes un *eyrir* d'argent[15] et, à chaque chef, un demi-*eyrir* de plus.

— Nous ne pouvons disposer de cela, dit le roi.

— Si! tu le peux, sire, dit Eymundr. Nous serons payés en nature, peaux de castors et fourrures de zibelines[16] et autres choses disponibles dans ton royaume. C'est nous, non nos hommes, qui évaluerons cela. Et tant qu'il y aura quantité de butin, tu seras en mesure de nous verser cela, mais si nous restons à ne rien faire, la paie sera plus petite. »

Alors, le roi accepta et les choses restèrent dans cet état pendant les douze mois suivants.

## *5. Guerre en Garðaríki*

Alors, Eymundr et ses hommes firent mouiller leurs bateaux et les équipèrent. Le roi Jarizleifr leur fit faire une halle de pierre, tendue des tapisseries les plus coûteuses et on leur fournit très généreusement tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Ils passaient chaque jour avec le roi et la reine, prenant du bon temps et se réjouissant, mais il n'y avait pas longtemps qu'on les fêtait, que le roi Jarizleifr reçut des lettres du roi Búrizláfr exigeant certains districts et villes marchandes à proximité pour la raison qu'elles étaient bien situées pour obtenir des revenus. Le roi Jarizleifr dit au roi Eymundr ce que son frère réclamait.

« Je n'ai pas grand-chose à suggérer, répondit Eymundr, mais nous sommes prêts à t'assister si tu le veux. Si ton frère est de bonne foi, tu

14. Cette caractérisation est tout à fait originale et extrêmement rare. Il n'est certainement pas indifférent que la seule autre mention de l'excellence des Norvégiens figure dans la *Saga d'Óláfr Tryggvason* (de Snorri Sturluson, cf. traduction française, Paris, Imprimerie Nationale, 1992, chap. 104), l'un des deux prestigieux souverains norvégiens (avec son homonyme le saint) de cette époque.

15. Ici dans l'acception matérielle : une once, soit un huitième de marc.

16. Voici une précieuse indication, car c'est en effet là l'objet constant du commerce des vikings, notamment sur la Route de l'Est.

devras satisfaire à ses désirs, mais si, comme je le soupçonne, il va en demander davantage une fois que ceci aura été accordé, il faudra que tu choisisses entre remettre ton royaume ou non. T'y tiendras-tu comme un vrai chef, et lutteras-tu à l'extrême contre ton propre frère en décidant de conserver ta situation après cela? Il serait moins risqué de lui donner ce qu'il veut, mais nombreux sont ceux qui trouveraient couillon et indigne d'un roi de faire ainsi. Je ne vois tout de même pas pourquoi maintenir ici des troupes étrangères si tu ne nous fais pas confiance. C'est à toi de choisir. »

Le roi Jarizleifr déclara qu'il n'était pas disposé à remettre son royaume sans résister.

Alors, Eymundr dit: « Voici ce que tu dois dire aux messagers de ton frère: que tu vas défendre ton royaume, mais ne lui laisse pas le temps de lever une armée contre toi. Les sages ont dit qu'il y a plus de chance à lutter sur son propre territoire que sur celui d'autrui. »

Les messagers retournèrent et dirent à leur roi tout ce qui s'était passé, que le roi Jarizleifr n'avait pas l'intention de partager son royaume avec son frère, et qu'il était prêt à se battre si le roi Búrizláfr décidait d'attaquer.

« Il doit espérer des renforts s'il a l'intention d'en découdre avec nous, dit le roi. Est-ce que peut-être il y avait chez lui des étrangers qui lui donnaient des conseils et qui renforçaient son royaume? »

Les messagers dirent qu'ils avaient entendu dire qu'un roi norvégien était arrivé avec six cents hommes.

« Ce doit être eux qui ont donné au roi ce conseil », dit le roi Búrizláfr; et il se mit à rassembler des forces.

Le roi Jarizleifr fit circuler la flèche de guerre[17] dans tout son royaume, si bien que maintenant, les deux rois rassemblaient leurs troupes et que les choses prenaient exactement la tournure qu'Eymundr attendait. Le roi Búrizláfr amena ses troupes au-delà de la frontière, contre son frère, et ils se firent face dans une grande forêt, près d'une large rivière, de part et d'autre de laquelle ils établirent leur camp. Aucune des deux armées n'était plus nombreuse que l'autre. Le roi Eymundr et les Norvégiens plantèrent leurs tentes à l'écart du reste et, pendant quatre jours, tout resta tranquille, aucun des deux côtés n'attaquant l'autre.

Alors, Ragnarr demanda: « Qu'attendons-nous, à quoi sert-il de siéger là?

— Peut-être que notre roi sous-estime l'ennemi, répliqua Eymundr. Il ne fait pas de bien bons plans. »

17. C'était en effet une coutume bien attestée.

Après cela, ils allèrent trouver le roi Jarizleifr et lui demandèrent s'il avait l'intention de livrer bataille.

« Il me semble que nous avons une belle armée, dit le roi, nous avons de fortes troupes, et dignes de confiance.

— Ce n'est pas ainsi que je vois les choses, sire, dit Eymundr. Lorsque nous sommes arrivés ici d'abord, il m'a semblé qu'il n'y avait que quelques hommes pour chaque tente de l'autre côté et que le camp avait été envisagé pour admettre beaucoup plus de monde qu'il n'y en avait en fait. Mais les choses se sont modifiées à présent. Il a fallu qu'ils agrandissent leur campement et qu'ils plantent des tentes en dehors, tandis que nombre de nos gens se sont enfuis pour aller chez eux et que l'on ne peut compter sur l'armée.

— Que pouvons-nous faire ? demanda le roi.

— Les choses sont beaucoup moins faciles maintenant, dit Eymundr. À rester ici, nous avons laissé échapper la victoire. Toutefois, nous autres, Norvégiens, avons fait en sorte de réaliser quelque chose. Nous avons fait remonter la rivière à tous nos bateaux avec nos armures, nous allons faire traverser la rivière à nos troupes et les amènerons sur l'arrière du camp ennemi, en laissant vides nos tentes. Toi et tes hommes, mettez-vous à chasser l'ennemi. »

Et c'est ce qui se produisit. On sonna du *lúðr** pour l'attaque, on dressa les étendards, et chacun des camps se disposa en ordre de bataille. Puis les armées s'affrontèrent, et une lutte féroce commença, avec force pertes de vie. Eymundr et Ragnarr attaquèrent furieusement le roi Búrizláfr et ses hommes, en les prenant par-derrière. Ce fut la plus rude des batailles, il y eut des pertes sévères, mais l'armée du roi Búrizláfr se mit à rompre les rangs et ses hommes prirent la fuite. Le roi Eymundr se porta de l'avant parmi les troupes ennemies, tuant tant de monde qu'il faudrait beaucoup de temps pour en faire la liste. La déroute se mit donc dans les rangs ennemis qui ne firent aucune résistance, ceux qui s'échappèrent sains et saufs courant dans les forêts et les champs, et en même temps, on annonça que le roi Búrizláfr était tombé[18]. Après la bataille, le roi Jarizleifr fit un énorme butin.

La plupart des gens attribuent cette victoire au roi Eymundr et aux Norvégiens. Ils y acquirent une grande réputation, comme on pouvait s'y attendre car Notre Seigneur Jésus-Christ jugea équitablement, comme toujours en toutes choses. Après cela, ils revinrent chez eux et le roi Jarizleifr jouit et de son royaume et de tout le butin qu'il avait fait.

18. La mort du roi ou du chef signifie toujours la fin du combat.

### *6. Eymundr donne des conseils*

Le reste de l'été et l'hiver qui suivit furent tranquilles, rien ne se produisit, le roi Jarizleifr régnant sur les deux royaumes avec l'aide du roi Eymundr. Les Norvégiens étaient maintenant tenus en grand honneur et respect en tant que bouclier protecteur du roi, le conseillant et lui acquérant du butin. Cependant, ils ne recevaient aucune solde du roi, qui considérait avoir moins besoin de soutien maintenant que l'autre roi était mort et que son royaume tout entier paraissait en paix.

Quand le moment du règlement fut passé, Eymundr alla trouver le roi Jarizleifr et voici ce qu'il dit :

« Sire, voici un moment que nous sommes dans votre royaume : à présent, il faut que vous décidiez si nos accords doivent se poursuivre, ou si vous préféreriez nous voir partir et que mes hommes et moi cherchions un autre chef. La solde a mis du temps à venir[19].

— Je ne pense pas avoir besoin de votre soutien autant qu'avant, dit le roi. Cela nous ruinerait de vous payer autant que vous le demandez.

— Il est vrai, sire, dit le roi Eymundr, car maintenant, tu dois verser à chacun de mes hommes un *eyrir* d'or et un demi-marc d'or à chacun des chefs.

— En ce cas, dit le roi, notre contrat est résilié.

— À toi d'en décider, dit le roi Eymundr. Mais es-tu parfaitement certain que Búrizláfr est mort ?

— Je le pense, dit le roi.

— Il doit avoir une tombe magnifique, dit Eymundr. Et où est-il enterré ?

— Nous ne savons pas exactement, répondit le roi.

— Il siérait à ta noblesse, sire, dit Eymundr, de savoir où un homme d'honneur tel que ton frère est enterré. Mais je soupçonne que tes hommes t'ont fait un compte rendu partial sans être pleinement informés du sujet.

— Qu'en sais-tu qui approcherait davantage de la vérité, et à quoi nous devrions nous fier davantage ? demanda le roi.

— On m'a dit que le roi Búrizláfr est vivant, dit Eymundr, qu'il passe l'hiver en Bjarmaland ; nous tenons d'une source digne de confiance qu'il rassemble une grande armée pour la mener contre toi. Voilà qui est plus proche de la vérité.

19. Façon tout à fait typique du style islandais pour dire qu'ils n'ont pas été payés !

— Quand atteindra-t-il notre royaume ? demanda le roi.

— J'ai entendu dire qu'il serait ici dans trois semaines », répliqua Eymundr.

Et maintenant, le roi Jarizleifr ne souhaitait plus perdre leur soutien, si bien que le contrat fut porté à douze mois.

« Que faut-il faire à présent ? demanda ensuite le roi. Faut-il rassembler des troupes et aller livrer bataille ?

— Oui, c'est ce que je conseillerais, répondit Eymundr, si tu veux défendre le Garðaríki cotre le roi Búrizláfr.

— Faut-il garder les troupes ici ou les mener contre l'ennemi ? demanda le roi.

— Il faut les convoquer toutes ici, à la ville, répondit Eymundr, et une fois que l'armée sera rassemblée, nous élaborerons un plan qui conviendra à nos intentions. »

## *7. Bataille entre les frères*

Ensuite, le roi Jarizleifr rassembla des troupes par tout le royaume et une grande armée se réunit. Après cela, le roi Eymundr envoya ses hommes dans les forêts, abattre des arbres, les apporter à la ville et les poser sur le haut des remparts de la forteresse, toutes les branches tournées vers l'extérieur, de sorte que l'on ne puisse pas envoyer de projectiles à l'intérieur de la forteresse. Également, il fit creuser un grand fossé tout autour de la forteresse et le fit emplir d'eau une fois que la terre eut été enlevée. Ensuite, il fit mettre des branchages par-dessus et les recouvrit de telle sorte que la terre paraissait intacte. Cela achevé, on apprit que le roi Búrizláfr avait atteint le Garðaríki et se dirigeait vers la ville où le roi Jarizleifr et le roi Eymundr attendaient.

Le roi Eymundr et ses hommes avaient rendu deux des rues de la ville particulièrement sûres, c'est là qu'ils avaient l'intention de se tenir et, en cas de besoin, de s'échapper. Le soir précédant l'arrivée présumée de l'ennemi, le roi Eymundr dit aux femmes de monter sur les remparts de la forteresse en ayant pris tous leurs bijoux et, une fois confortablement installées là, de suspendre à des perches tous leurs lourds bracelets d'or afin d'impressionner.

« Je suis sûr que les Bjarmar seront ardents à s'emparer des bijoux, dit-il, et que lorsque le soleil brillera sur l'or et les précieux vêtements tissés d'or, ils seront enragés à attaquer la forteresse. »

On fit comme il le demandait. Búrizláfr mena ses troupes hors de la forêt, vers la ville, et ils virent à quel point elle était magnifique. Et donc,

présumant qu'on n'était pas au courant de leur arrivée, ils chevauchèrent impétueusement, rudes et belliqueux. Un grand nombre tomba dans le fossé et mourut là, mais le roi Búrizláfr était à l'arrière et il se rendit compte du désastre.

« Peut-être que ce lieu n'est pas aussi facile à prendre que nous l'avions espéré, et ces Norvégiens ont plus d'un tour dans leur sac », dit-il.

Maintenant que toute la splendeur déployée avait disparu, il réfléchit au meilleur endroit pour attaquer. Il vit que toutes les rues de la ville étaient fermées, sauf deux, et que celles-ci ne seraient pas d'accès facile, car elles étaient préparées pour une attaque et fortement défendues. On poussa le cri de guerre, mais les gens de la ville étaient prêts à la bataille, chacun des deux rois, Jarizleifr et Eymundr, étant prêt dans sa rue.

S'ensuivit une féroce bataille avec de grosses pertes de part et d'autre et la pression était si forte sur la rue défendue par le roi Jarizleifr que l'ennemi parvint à y pénétrer de force. Le roi fut gravement blessé à la jambe[20] et il y eut beaucoup de pertes avant que la rue ne fût prise par l'ennemi.

« Les choses prennent mauvaise tournure, dit le roi Eymundr. Notre roi a été blessé, quantité de nos hommes ont été tués, à présent, ils déferlent dans la ville. Ragnarr, dit-il, décide de ce que tu veux faire, défendre cette rue, ou aller secourir notre roi.

— Je resterai ici, répondit Ragnarr. Va rejoindre le roi, toi, on a besoin de tes conseils là-bas. »

Eymundr s'en fut avec de grandes troupes et vit que les Bjarmar avaient maintenant progressé dans la ville, aussi les attaqua-t-il férocement et tua-t-il un grand nombre des hommes du roi Búrizláfr, se portant hardiment de l'avant et pressant ses hommes : vu le temps que cela dura, il n'y eut jamais une attaque aussi féroce. Alors, tous les Bjarmar encore en vie s'enfuirent de la ville en courant, le roi Búrizláfr aussi prit ses jambes à son cou, ses troupes ayant subi de lourdes pertes. Le roi Eymundr et ses hommes les chassèrent jusque dans la forêt, tuant le porte-étendard du roi et de nouveau, on annonça la mort du roi Búrizláfr, de sorte que ce fut une victoire renommée. Dans cette bataille, le roi Eymundr accrut grandement sa réputation, mais maintenant, les choses s'apaisèrent. Les Norvégiens restèrent chez le roi Jarizleifr, tenus en grand honneur, et tout le monde avait une haute estime d'eux, et cependant, le paiement des hommes mettait du temps à venir ; il n'était toujours pas arrivé au jour fixé.

20. Jaroslav était effectivement réputé boiteux.

### *8. Nouvelles difficultés sur le paiement*

Une fois, il se trouva que le roi Eymundr eut un entretien avec le roi Jarizleifr, disant qu'il devait verser les gages d'une façon digne d'un grand souverain. Il ajouta qu'ils lui avaient mis entre les mains plus d'argent que tous les paiements qu'il devait.

« Nous pensons que tu fais une grande faute, dit Eymundr, et que tu n'as plus besoin de notre aide et de nos services.

— Il se peut que les choses aillent bien pour nous à présent, dit le roi, même sans ton aide. Il se peut que tu nous aies été d'une grande aide, mais à ce que j'entends dire, tes forces sont totalement insuffisantes.

— Pourquoi faudrait-il, sire, que tu sois seul juge de toutes choses ? demanda Eymundr. Il y a quantité de mes hommes qui considèrent avoir beaucoup souffert à cause de toi, soit qu'ils aient perdu une jambe ou un bras, ou quelque autre partie de leur corps, soit que ce soient leurs armes. Tout cela coûte beaucoup d'argent. Tu peux encore verser compensation, il faut que tu te décides d'une façon ou d'une autre.

— Je ne veux pas que tu t'en ailles, dit le roi, mais nous n'avons pas à vous payer tellement, maintenant qu'il n'y a pas de probabilité de guerre.

— Nous avons besoin d'argent, dit Eymundr, et mes hommes veulent plus que de la nourriture en paiement de leurs services. Nous préférons nous rendre dans un autre pays et y chercher fortune – il n'est pas vraisemblable qu'il y aura guerre dans ton royaume ; pourtant, es-tu tout à fait certain que le roi Búrizláfr soit mort ?

— Nous avons son étendard, dit le roi, aussi pensons-nous que c'est vrai.

— Que sais-tu de son enterrement ? demanda Eymundr.

— Rien, répondit le roi.

— Ne rien savoir n'est pas très habile, dit Eymundr.

— En sais-tu davantage là-dessus, demanda le roi, que les autres, ceux qui sont au courant des faits ?

— Il lui a été plus facile de perdre son étendard que la vie, dit Eymundr, et je comprends qu'il s'est échappé et a passé l'hiver en Tyrkland[21]. Il est censé maintenant mener une nouvelle armée contre toi. Il a rassemblé une invincible armée avec des Turcs, des Blákumenn[22] et bon nombre d'autres mauvais peuples, et j'ai entendu dire également qu'il va

21. Comprenons Turquie, pays des Turcs.

22. Ce sont les Valaques, la Valaquie, qui est aujourd'hui une province de Roumanie, pourrait être en question ici, mais la chose n'est pas avérée.

très probablement renoncer à sa foi chrétienne et qu'il transmettra ses deux royaumes à ces mauvaises gens s'il parvient à t'enlever le Garðaríki. S'il y parvient, il va sans aucun doute chasser tous tes parents du pays et les humiliera.

— Dans combien de temps sera-t-il ici avec ses mauvaises intentions? demanda le roi.

— Dans deux ou trois semaines, répondit Eymundr.

— Eh bien! qu'allons-nous faire? demanda le roi. Nous ne pouvons parvenir à rien sans ta prévoyance. »

Ragnarr déclara qu'il voulait s'en aller et il dit au roi Jarizleifr de réfléchir à ce qu'il tenait pour le mieux pour lui-même.

« Si nous devions abandonner le roi dans une situation aussi dangereuse, dit Eymundr, nous serions blâmés. Le roi était en paix lorsque nous sommes d'abord venus le trouver. Je ne le quitterai pas maintenant, à moins qu'il puisse vivre en paix une fois que nous serons partis. Il vaut mieux prolonger notre contrat avec lui d'une nouvelle période de douze mois, mais comme nous l'avons déjà stipulé, il doit augmenter notre paiement. Il faut maintenant élaborer nos plans : devons-nous rassembler une armée? Ou préférerais-tu que nous autres, Norvégiens, soyons seuls pour défendre le pays, sire, et que tu ne te mêles pas de nos batailles, n'employant tes troupes seulement que si tu étais battu?

— C'est ainsi que je le veux, dit le roi.

— Ne sois pas si précipité, sire, dit Eymundr, il y a une autre façon d'agir ici. Il conviendrait davantage de garder nos armées ensemble, je pense, et que nous autres, Norvégiens, ne soyons pas les premiers à nous précipiter, bien que je sache qu'il y en a une quantité qui le voudront une fois qu'ils seront mis en face des pointes des lances. Ce que je ne sais pas, c'est comment les gens qui sont le plus ardents de passer à l'action se comporteront lorsque l'on en viendra réellement aux faits. Que faire, sire, si nous nous trouvons face à face avec le roi, devons-nous le tuer? Il n'y aura pas de fin à cette guerre tant que vous serez tous les deux en vie.

— Je ne veux pas être ambigu, dit le roi. Je ne vais pas presser mes hommes de lutter contre le roi Búrizláfr et ensuite me plaindre s'il est tué. »

Ils revinrent chacun à sa halle, sans qu'aucun des deux ne convoque ses troupes ou fasse quelques préparatifs que ce soient, chose que tout le monde tenait pour fort singulière : de ne pas faire de préparatifs alors que la situation était bien menaçante. Peu après, on apprit que le roi Búrizláfr était arrivé en Garðaríki avec une grande armée, comprenant bon nombre de forbans. Le roi Eymundr prétexta qu'il ne savait rien de ce qui se passait, comme s'il n'en avait pas entendu parler, et il y eut nombre de gens pour dire qu'il n'avait pas le courage de lutter contre Búrizláfr.

### 9. Eymundr tue Búrizláfr

Tôt un matin, Eymundr convoqua son parent Ragnarr ainsi que dix autres hommes à venir le rejoindre. Il leur fit seller des chevaux et ils s'en furent hors de la ville, à douze seulement[23], laissant le reste derrière. L'un de ses compagnons était un Islandais nommé Björn, un autre, Ketill de Garðar, il y avait deux hommes appelés Þórðr et un, Áskell.

Eymundr et ses hommes avaient un cheval supplémentaire pour transporter leurs armes et leurs provisions, et les voilà partis, tous habillés en marchands. Personne ne savait le but de ce voyage ou de quoi ils étaient en quête. Ils chevauchèrent jusqu'à une forêt, puis continuèrent toute la journée jusqu'à la nuit. Quand ils furent sortis de la forêt, ils arrivèrent à un grand chêne et, au-delà, à une belle et vaste clairière.

« Nous allons interrompre notre voyage ici, dit le roi Eymundr, j'ai entendu dire que le roi Búrizláfr envisage de camper ici et d'y passer la nuit. »

Ils dépassèrent le chêne, allèrent à la clairière et cherchèrent le meilleur emplacement pour planter leurs tentes.

« Voilà où Búrizláfr va camper, dit le roi Eymundr. J'ai entendu dire qu'il plante toujours ses tentes près d'une forêt, s'il le peut, de sorte qu'il puisse s'en servir comme voie pour s'échapper en cas de besoin. »

Le roi Eymundr prit une corde ou un câble d'une certaine longueur et dit à ses hommes de se rendre dans la clairière – « jusqu'à cet arbre », dit-il – puis demanda à l'un d'eux de grimper dans les branches et d'y attacher la corde, et c'est ce qui fut fait. Sur ce, ils courbèrent l'arbre jusqu'à ce que les branches touchent le sol, et l'arbre tout entier fut courbé jusqu'aux racines.

« Cela me plaît, dit le roi Eymundr, il se peut que cela se révèle commode pour nous. »

Puis ils prirent les extrémités de la corde et les assurèrent, il était six heures du soir quand tout cela fut achevé. Précisément alors, ils entendirent arriver les hommes du roi Búrizláfr, et ils se retirèrent dans la forêt, là où étaient leurs chevaux. Ils aperçurent un grand nombre d'hommes et un très beau char, bien escorté, un étendard étant porté devant. Ces gens se dirigèrent vers la forêt, droit sur la clairière et jusqu'au meilleur endroit pour camper, exactement comme le roi Eymundr l'avait deviné ; là, ils

23. Le choix de ce chiffre laisse entendre la culture de l'auteur !

plantèrent leur tente principale, plaçant le reste du campement à quelque distance, au bord de la forêt. Tout cela les occupa jusqu'à ce qu'il fasse nuit. La tente royale était magnifiquement faite et richement décorée, avec quatre compartiments et, dominant le tout, une grande perche avec une boule dorée et une girouette.

Depuis la forêt, Eymundr et ses hommes observaient tout ce que faisait l'armée, et restaient silencieux. Quand il fit noir, des feux furent allumés dans le campement et ils sentirent qu'on préparait de la nourriture.

« Nous manquons de provisions, dit Eymundr, ce qui est assez gênant, je vais aller à leur campement et voir ce que je peux faire pour m'approvisionner. »

Eymundr s'habilla en mendiant, se mit sur le visage une barbe de chèvre, et le voilà parti sur deux bâtons. Il pénétra dans la tente royale et se mit à mendier auprès de tout le monde. Après cela, il se rendit aux tentes les plus proches, on lui accorda ample hospitalité pour laquelle il prodigua les remerciements, puis sortit du camp bien pourvu de provisions. Après que les troupes eurent mangé et bu tout leur soûl, tout fut tranquille.

Le roi Eymundr répartit ses hommes en deux groupes, six dans le premier pour veiller aux chevaux et s'assurer qu'ils étaient prêts au cas où on en aurait besoin en hâte ; pour lui et ses cinq compagnons, ils déambulèrent dans le camp comme s'ils étaient désœuvrés.

« Rögnvaldr, Björn et les Islandais, dit Eymundr, vous allez vous rendre à l'endroit où nous avons attaché l'arbre. »

Il donna à chacun d'eux une cognée. « Vous savez comment donner un bon coup, dit-il. C'est le moment de le faire maintenant. »

Ils allèrent à l'endroit où les branches avaient été courbées.

« Le troisième homme va se tenir ici sur le sentier de la clairière, dit-il. Tout ce qu'il a besoin de faire, c'est de tenir la corde et de la lâcher vers nous quand nous la tirerons, car nous saisirons l'autre extrémité. Quand tout sera comme nous le voulons, l'homme à qui j'ai donné cette fonction donnera à la corde une tape du manche de sa hache. L'homme qui tiendra la corde devra se rendre compte si elle tremble à cause de ce coup ou simplement parce que nous avons tiré dessus. Si la chance est avec nous, une fois que ce signal aura été donné, ce qui doit se faire au moment crucial, l'homme qui tient l'autre bout de la corde devra le reconnaître. Alors, les branches de l'arbre devront être coupées et l'arbre remontera puissamment en l'air. »

Ils firent tout ce qui avait été dit, puis Eymundr et Ragnarr, accompagnés de Björn, montèrent à la tente royale et firent un nœud coulant à la corde. À l'aide de manches de lances, ils parvinrent à faire une boucle

autour de la girouette au sommet de la perche en haut de la tente, la faisant monter jusqu'au nœud. Ils exécutèrent cela très tranquillement, étant donné que toutes les troupes, dans le campement, étaient fermement endormies, épuisées par le voyage et très ivres.

Quand tout cela eut été fait, Eymundr et ses hommes raccourcirent la corde en tirant sur les extrémités. Puis Eymundr se rendit tout près de la tente royale, car il voulait être tout proche quand la tente serait remontée d'une secousse. Il y eut une tape sur la corde et comme celui qui tenait l'autre extrémité la sentit trembler, il prévint ceux dont la fonction était d'asséner le coup ; ensuite, ils libérèrent l'arbre qui remonta très haut, tirant énergiquement la tente du sol et la lançant loin dans la forêt. À ce moment, toutes les lumières de la tente s'éteignirent.

Le roi Eymundr avait agi pendant cette nuit-là exactement là où le roi Búrizláfr dormait dans sa tente et il se précipita vers lui, lui assénant, à lui et à bon nombre de ses suivants des coups mortels. Puis Eymundr et ses hommes s'enfuirent en courant dans la forêt, où on ne pourrait les trouver, emportant la tête du roi Búrizláfr. Après que tout cela fut arrivé, les hommes du roi Búrizláfr furent pris de panique.

Eymundr et ses hommes revinrent chez eux sans interrompre leur voyage, ils arrivèrent tôt le matin et se rendirent droit chez le roi Jarizleifr, donnant les faits véridiques sur la mort du roi Búrizláfr.

« Voici, sire, dit-il, la tête de Búrizláfr, si tu peux la reconnaître. »

En la voyant, le roi devint tout rouge.

« Nous autres, Norvégiens, sommes ceux qui avons accompli cette tâche puissante, dit Eymundr, et maintenant, il faut que tu prépares convenablement les restes de ton frère pour son enterrement.

— Ce que tu as fait m'ébranle beaucoup, dit le roi Jarizleifr, et me touche de très près. Il faut que tu prennes les dispositions pour son enterrement, mais que penses-tu que ses suivants vont faire maintenant ?

— Je présume qu'ils vont tenir un þing, répondit Eymundr, et que chacun d'eux va soupçonner les autres, car ils ne savent absolument rien de nous. Aucun ne croira personne, si bien qu'ils se disperseront dans la confusion et formeront des groupes parmi eux. Je ne pense pas qu'il y en aura beaucoup pour se soucier d'enterrer leur roi. »

Après cela, les Norvégiens quittèrent la ville, chevauchant par le même sentier qu'avant à travers la forêt, jusqu'à ce qu'ils atteignirent le camp. Tout se passa exactement comme Eymundr l'avait prédit. Les troupes du roi Búrizláfr s'étaient dispersées, elles s'étaient séparées en désaccord. Eymundr entra dans la clairière à l'endroit où gisait le corps du roi, il n'y avait personne d'autre à proximité, si bien qu'ils le préparèrent pour l'enterrement, mirent la tête sur le tronc et l'emportèrent à la ville. Maintes

gens apprirent cet enterrement et la population du pays tout entière jura allégeance au roi Jarizleifr, qui régna alors sur les deux royaumes que lui et son frère avaient tenus précédemment.

### *10. Eymundr se sépare de Jarizleifr*

L'été s'écoula ainsi que l'hiver suivant, mais rien ne se produisit quant à la paie qui était due. Beaucoup de gens dirent au roi que l'on parlait d'abondance du meurtre de son frère et les Norvégiens eurent alors l'impression que le roi les craignait.

Le jour où il avait été convenu que les Norvégiens recevraient leur paiement, ils se rendirent aux appartements du roi : celui-ci leur fit bel accueil et demanda ce qu'ils voulaient de si bonne heure.

« Peut-être n'as-tu plus besoin de nos services, sire, dit Eymundr, aussi est-il temps maintenant de nous verser le paiement qui nous est dû.

— Ta venue a eu de sérieuses conséquences, dit le roi.

— C'est vrai, sire, dit Eymundr. Il y a longtemps que tu aurais été chassé de ton royaume sans notre aide, et pour ce qui est de la mort de ton frère, la situation n'a pas changé car tu l'as toi-même approuvée.

— Que vas-tu faire maintenant ? demanda le roi.

— Quelle est la dernière chose que tu veux que nous fassions ? demanda Eymundr.

— Je ne sais pas, répartit le roi.

— Moi, je le sais, dit Eymundr. La dernière chose que tu voudrais, c'est que nous allions voir ton frère le roi Vartiláfr : donc, nous allons le trouver maintenant et lui apporterons tout le soutien que nous pourrons, sire, et bonne chance à vous. »

Sur ce, ils descendirent rapidement à leurs bateaux qui étaient prêts à naviguer.

« C'est un départ soudain, dit le roi, ce n'est pas ce que je voulais.

— Que va-t-il arriver si toi et le roi Eymundr êtes dans des camps opposés ? demanda la reine. Il va être difficile d'avoir affaire à lui.

— Ce serait une bonne chose que d'être débarrassés d'eux, dit le roi.

— Avant que cela n'arrive, ils vont t'humilier », répartit la reine.

Puis elle descendit avec Rögnvaldr Úlfsson et plusieurs autres aux bateaux d'Eymundr, qui mouillaient au large. Eymundr apprit que la reine voulait lui parler.

« Nous ne pouvons lui faire confiance, elle est plus habile que le roi, dit-il, mais je ne refuserai pas de lui parler.

— En ce cas, je vais avec toi, dit Ragnarr.

— Non, dit Eymundr, ce n'est pas une visite hostile, il n'est pas besoin d'avoir toute une armée. »

Eymundr portait un manteau à courroies et il tenait une épée à la main. Ils s'assirent sur un banc érigé sur un sol boueux, la reine et le jarl Rögnvaldr étaient si près de lui qu'ils étaient presque assis sur ses habits.

« Il est triste que toi et le roi vous vous quittiez de la sorte, dit la reine. Je ferais volontiers tout ce que je peux pour veiller que vous soyez en meilleurs termes tous les deux. »

Aucun des deux n'avait gardé ses mains oisives : Eymundr avait détaché les courroies de son manteau et la reine avait retiré l'un de ses gants, et elle l'agitait au-dessus de sa tête. Eymundr se rendit compte que cela n'était pas totalement innocent. En fait, elle était convenue avec quelques hommes qu'ils le tuent, son gant avait été élevé pour leur faire signe. Ces hommes se précipitèrent aussitôt sur lui, mais avant qu'ils aient pu l'atteindre, il les avait vus, il se leva d'un bond plus vite qu'ils ne s'y attendaient, laissant son manteau. Ils avaient perdu l'occasion.

Ragnarr vit ce qui se passait et courut depuis le bateau sur le rivage, suivi par l'un ou l'autre des Norvégiens, tous ardents de tuer les hommes de la reine. Mais Eymundr ne le voulut pas. Ils chassèrent les hommes du marécage et s'emparèrent d'eux.

« Nous ne discutons pas avec toi de ce que nous avons à faire, dit Ragnarr à Eymundr, nous allons nous emparer de la reine et de ses hommes et les emmener.

— Si nous faisions cela, nous aurions tort, répondit Eymundr. Qu'ils aillent chez eux en paix. Je ne veux pas rompre ma parenté avec la reine. »

Donc la reine s'en fut chez elle, peu satisfaite de son expédition. Les Norvégiens mirent à la voile sans délai pour se rendre au royaume de Vartiláfr. Quand ils allèrent le trouver, il leur fit un accueil amical et s'enquit des nouvelles. Eymundr lui dit tout ce qui s'était passé du début jusqu'à la fin, lorsqu'il avait quitté le roi Jarizleifr.

« Qu'as-tu l'intention de faire maintenant ? demanda le roi.

— J'ai dit au roi Jarizleifr que nous allions venir ici te voir, répondit Eymundr. J'ai le sentiment qu'il veut réduire la taille de ton royaume, exactement comme son frère l'avait fait pour le sien. C'est à toi de décider, sire, si tu veux que nous restions ici ou si tu penses avoir besoin de notre aide.

— Assurément, nous aimerions beaucoup avoir ton soutien, dit le roi, mais que veux-tu en échange ?

— Nous voulons les mêmes conditions que celles que nous avions avec ton frère, répondit Eymundr.

— Laisse-moi un peu de temps pour en parler à mes hommes, dit le roi. Ils sont disposés à fournir l'argent, même si c'est moi qui me charge de le remettre. »

Le roi Eymundr fut d'accord et le roi Vartiláfr convoqua ses hommes à un þing. Il leur rapporta les nouvelles qu'on lui avait dites, savoir, que son frère Jarizleifr avait l'intention d'attaquer son royaume et que le roi Eymundr avait fait une proposition d'aide et de protection. Ils pressèrent le roi de recevoir les Norvégiens et un marché fut passé. Le roi fit d'Eymundr son conseiller spécial.

« Je ne suis pas homme aussi habile que mon frère Jarizleifr, dit-il, et tu as pris le meilleur sur lui. Nous aimerions avoir des discussions régulières avec toi, et nous te paierons strictement selon nos accords. »

Ensuite les Norvégiens restèrent là, tenus en grande estime. Le roi leur offrit une excellente hospitalité.

## *11. Les frères font la paix*

Il se fit que des messagers du roi Jarizleifr arrivèrent, exigeant du roi Vartiláfr certaines villes et certains villages qui se trouvaient tout près de son royaume. Le roi Vartiláfr consulta Eymundr là-dessus.

« C'est à toi d'en décider, répondit Eymundr.

— Je dois te rappeler, répondit le roi, que nous étions convenus que tu me conseillerais.

— À ce que je vois, dit Eymundr, il faut t'attendre à une rude lutte de la part d'un tueur de loups, sire, et une fois qu'une chose mineure a été accordée, on en exigera une plus grande. Mais renvoie les messagers en paix. Le roi et la reine penseront savoir ce que nous avons dans l'idée. Combien de temps te faut-il pour convoquer tes troupes ?

— Deux semaines, répondit le roi.

— Eh bien ! Sire, dit Eymundr, tu dois dire où tu veux affronter ton frère à la bataille, et fais-le savoir aux messagers pour qu'ils puissent le dire à leur roi. »

C'est ce qui fut fait, et les messagers retournèrent chez eux. De part et d'autre, on se prépara à la bataille et la rencontre eut lieu à l'endroit fixé, près de la frontière, où ils installèrent leurs campements, mais sans faire autre chose pendant plusieurs jours.

« Pourquoi restons-nous là sans rien faire, demanda le roi Vartiláfr, la victoire est à notre portée.

— Laisse-moi en décider, répondit Eymundr. Il vaut toujours mieux remettre une mauvaise affaire et la reine Ingigerðr ne s'est pas montrée

encore. Même si le roi est chef de l'armée, c'est elle qui en a réellement la charge. Je vais, sire, monter la garde.

— À ta guise », dit le roi.

Sept jours durant, ils attendirent là, avec l'armée. Une nuit de mauvais temps et alors qu'il faisait très noir, le roi Eymundr et Ragnarr faussèrent compagnie à leurs troupes, disparurent dans la forêt qui se trouvait derrière le campement du roi Jarizleifr, où ils s'assirent au bord d'un sentier.

« C'est ce sentier que doivent prendre les hommes du roi Jarizleifr, dit Eymundr, et si j'avais voulu voyager en secret, c'est celui que j'aurais pris. Attendons ici un moment. »

Il y avait quelque temps qu'ils étaient là, et alors qu'Eymundr venait de dire : « Il n'est pas très habile de rester ici », ils entendirent passer à cheval des gens, parmi lesquels il y avait une femme. Ils virent un homme chevauchant devant une femme, un autre la suivant.

« Ce doit être la reine, dit Eymundr, plaçons-nous de part et d'autre du sentier, et quand ils seront à notre hauteur, tu blesseras le cheval qu'elle monte, Ragnarr, et tu t'empareras d'elle. »

Alors que les cavaliers passaient, ils ne se rendirent compte de rien jusqu'à ce que le cheval de la reine soit tombé, mort, et qu'elle ait complètement disparu, bien que l'un d'entre d'eux dise qu'il avait aperçu un homme se coulant hors du sentier. Ils n'osèrent pas se présenter au roi et ne savaient pas si c'étaient des hommes ou des *trölls** qui étaient causes de ce qui s'était passé, de sorte qu'ils s'en allèrent sans avoir vu personne.

« Vous autres Norvégiens, dit la reine aux frères jurés, vous ne renoncez pas facilement à l'idée de m'humilier.

— Nous vous traiterons bien, reine, répondit Eymundr, mais je ne pense pas que vous alliez embrasser le roi d'ici un certain temps. »

Ils se rendirent au campement du roi Vartiláfr et lui dirent que la reine était arrivée. Il en fut ravi et la garda lui-même. Le lendemain matin, elle envoya chercher le roi Eymundr et lorsqu'ils se rencontrèrent, ce fut elle qui parla la première.

« Il vaut mieux, dit-elle, que nous parvenions à un accord, et je suis prête à arbitrer, bien qu'il faille que je déclare d'abord que je suis pleinement en faveur du roi Jarizleifr.

— C'est au roi Vartiláfr d'en décider, dit Eymundr.

— Mais ce sont tes propos qui auront le plus de poids auprès de lui », répondit-elle.

Alors, Eymundr alla trouver le roi Vartiláfr et lui demanda s'il était d'accord pour que la reine arbitre.

« Je ne pense pas que ce soit avisé, dit le roi, car elle a déclaré qu'elle s'opposerait à nos intérêts.

— Te satisferais-tu de garder ce que tu as ? demanda Eymundr.

— Oui, répondit le roi.

— Je n'appellerais pas cela arbitrer si tu ne gardes pas la plus grande part, dit Eymundr. Tu as autant le droit d'hériter de votre frère que Jarizleifr.

— Ainsi, tu es enclin à favoriser son arbitrage, dit le roi. Alors, qu'il en soit ainsi. »

Eymundr dit à la reine que l'accord s'était produit sur le fait qu'elle effectuerait un accord entre les rois.

« Ce doit être sur ton conseil, dit-elle. À présent, c'est à toi de voir ce qu'il faut faire et qui est dans le plus grand besoin.

— Je ne me suis pas opposé à ce que ce soit à toi qu'en revienne l'honneur », dit Eymundr.

Alors, on sonna du lúðr pour un þing, et l'on fit savoir que la reine Ingigerðr allait parler avec les rois et leurs hommes, mais lorsque les armées s'assemblèrent, on put voir que la reine Ingigerðr était en compagnie du roi Eymundr et des Norvégiens.

On proposa, de la part du roi Vartiláfr, que la reine agisse en tant qu'arbitre et elle dit au roi Jarizleifr qu'il aurait la meilleure part de Garðaríki, soit Hólmgarðr.

« Mais pour Vartiláfr, il aura Kænugarðr, dit-elle, le deuxième meilleur royaume avec tous ses revenus et tributs, le double de ce que Vartiláfr avait précédemment. Quant à Palteskja et les territoires qui lui appartiennent, ils seront donnés au roi Eymundr pour qu'il y règne et qu'il en reçoive intégralement tous les revenus, car nous ne souhaitons pas qu'il quitte le Garðaríki. S'il y avait des héritiers à la mort d'Eymundr, ils hériteraient du royaume, mais s'il mourait sans héritier, le royaume reviendrait aux frères Jarizleifr et Vartiláfr. Le roi Eymundr sera chargé de la défense du pays de la part des deux frères ainsi que de tout le Garðaríki, en échange, ils devront l'assister de tout le pouvoir dont ils disposeront. Le roi Jarizleifr devra être souverain du Garðaríki tout entier, et le jarl Rögnvaldr régnera sur la ville de Ladoga[24] comme il l'a fait dans le passé. »

Cet accord ainsi que la répartition de territoires furent confirmés et approuvés par tous ceux qui étaient là, la reine Ingigerðr et le roi Eymundr arbitrant sur tous les points. Après cela, ils revinrent tous dans leur royaume.

Le roi Vartiláfr ne régna que trois hivers, ce fut un roi très populaire mais il tomba malade et mourut. Le roi Jarizleifr prit sa succession après

24. Aldeigjuborg est Staraïa Ladoga, en Russie. Il est remarquable que *staraïa,* en russe, signifie « vieux » et *aldeigju-*, en vieux norois, convoie aussi l'idée de vieux.

sa mort et régna seul sur les deux royaumes. Le roi Eymundr régna sur son propre royaume, mais il ne vécut pas vieux et mourut pacifiquement, sans laisser d'héritier. On tint sa mort pour une grande perte car il n'y eut jamais étranger plus sage en Garðaríki et il n'y eut pas de guerre en Garðaríki tant qu'il se chargea de la défense des territoires du roi Jarizleifr. Alors qu'il était malade, il transmit son royaume à son frère juré Ragnarr, considérant que c'était lui et aucun autre qui en tirerait bénéfice. Cela fut fait avec l'approbation du roi Jarizleifr et de la reine Ingigerðr.

Rögnvaldr Úlfsson, cousin de la reine Ingigerðr, était jarl de Aldeigjuborg, ce fut un grand chef et tributaire du roi Jarizleifr et il vécut fort vieux. Quand le roi Óláfr Haraldsson le Saint était en Garðaríki, il séjourna chez Rögnvaldr Úlfsson et il y eut grande amitié entre eux, car le roi Óláfr fut tenu en grande estime par tous les hommes d'honneur tant qu'il fut en Garðaríki, encore que par personne plus que le jarl Rögnvaldr et la reine Ingigerðr, entre lesquels il y avait secrètement une liaison amoureuse.

# SAGA DE HRÓLFR KRAKI

*Hrólfs saga kraka*

*Il a existé une saga, la* Skjöldunga saga, *perdue aujourd'hui, qui a servi de source à un très grand nombre d'auteurs de sagas de tous genres, notamment à Snorri Sturluson. Elle parlait du mythique Skjöldr, fils d'Óðinn et de ses aventures. On nous relate ici comment l'un de ses descendants épouse sans le savoir sa propre fille, le résultat étant la naissance du héros de cette saga, Hrólfr kraki, personnage hautement légendaire. Son histoire, répartie en sept « dits », est prodigue d'événements merveilleux qui ne vont pas sans évoquer le* Beowulf *anglo-saxon. Y figurent force éléments mythiques comme cette lignée d'hommes-ours dont l'existence perpétue sans doute de très vieilles croyances totémiques ou animalières, ou ce héros qui boit le sang du dragon, un thème qui connaîtra une longue fortune en Occident, sans parler de toute une kyrielle de magiciennes redoutables ou de bons vieux motifs comme celui du guerrier poursuivi par ses ennemis qui jette de l'or derrière lui afin de retarder ses adversaires.*

*Ce texte est relativement récent dans la forme que nous lui connaissons (XIV^e siècle sans doute). Il est assez vain de chercher à tout prix on ne sait quelles sources historiques derrière cette saga : visiblement, l'auteur a accumulé tous les motifs qui avaient cours au sujet de ce roi légendaire, ce qui fait qu'on ne s'étonne pas de voir mentionnées certaines de ses prouesses aussi bien chez l'Islandais Snorri Sturluson dans son* Ynglinga saga *(vers 1200) que dans les* Gesta Danorum *(même date) du Danois Saxo Grammaticus.*

*Cette saga a été publiée par Anacharsis, Toulouse, 2008.*

# Dit de Fróði

## *1. De Hálfdan et de Fróði*

Il y avait un homme appelé Hálfdan[1], et un autre, Fróði, c'étaient deux frères et fils de rois, chacun gouvernait son propre royaume. Le roi Hálfdan était amène, aimable et débonnaire, mais le roi Fróði était un pur ribaud. Le roi Hálfdan avait trois enfants, deux fils et une fille. Celle-ci s'appelait Signý[2]. Elle était l'aînée et elle fut mariée au *jarl** Sævill. Les événements qui se produisent ici eurent lieu alors que les fils de Hálfdan étaient jeunes. L'un s'appelait Hróarr et l'autre, Helgi[3]. Leur père adoptif[4] était Reginn, il aimait beaucoup ces garçons.

Il y avait une île à courte distance de la forteresse; y habitait un homme du commun qui s'appelait Vífill. C'était un très vieil ami du roi Hálfdan. Vífill possédait deux chiens, l'un s'appelait Hoppr et l'autre, Hó. Le vieux[5] était très à son aise et il savait maintes choses en fait de savoir antique, si l'on s'en prenait à lui.

1. Hálfdan est mentionné par diverses sources médiévales. Son nom pourrait signifier « Demi-Danois », il répond à l'Healfdene de *Beowulf*, lequel serait le fils de Beowulf le Danois (à ne pas confondre avec le Beowulf, héros du poème anglo-saxon). Dans la *Skjöldunga saga*, Hálfdan est le fils de Fróði et est assassiné par son frère Ingjalldus, soit Ingjaldr en vieux norois et Ingeld en vieil anglais.

2. Elle n'est pas mentionnée par son nom dans les autres sources. Mais la fille de Healfdene, dans *Beowulf*, est mariée à un roi suédois, Onela = Áli dans la tradition noroise. On notera la formulation : « Signý fut mariée à », l'usage était, en effet, de marier les filles, avec leur consentement d'aventure, mais non nécessairement. Un mariage était une affaire, matérielle, héréditaire ou cultuelle.

3. Conforme aux indications données par Saxo Grammaticus. En revanche, les sources anglo-saxonnes donnent trois fils à Hálfdan : Heorogar (qui répond à Hróarr), Hrothgar et Halga (Helgi). Les textes scandinaves ne parlent pas d'un Hrothgar.

4. Voir *fóstri* *.

5. Comme tous les lecteurs modernes de ce texte, je ne sais comment rendre le terme *karl* qui est employé pour désigner le personnage en question. Le mot peut s'appliquer à un homme libre, mais aussi une sorte de roturier, comme il apparaîtra dans la suite du texte, ce que renforcerait le sens littéral du terme *vífill* = « scarabée », une dénomination

Il faut dire à présent que le roi Fróði siège dans son royaume et qu'il envie solidement son frère, le roi Hálfdan, parce que celui-ci gouvernait tout seul le Danemark; Fróði estimait que son lot n'avait pas été aussi bon. Aussi rassembla-t-il une foule d'hommes, se dirigea vers le Danemark, y arriva en pleine nuit, brûlant et dévastant tout. Le roi Hálfdan fit une piètre défense. On s'empara de lui, on le tua et ceux qui y parvinrent prirent la fuite. Tous les habitants de la forteresse durent jurer allégeance au roi Fróði, sinon, il les soumit à toutes sortes de tortures.

Reginn, le père adoptif de Hróarr et de Helgi, les aida à s'échapper et les fit passer dans l'île du vieux Vífill. Ils s'affligeaient fort de la perte qu'ils avaient faite. Reginn dit que si Vífill ne parvenait pas à les garder contre le roi Fróði, alors il n'y aurait de refuge nulle part[6].

Vífill dit: « Il s'agit ici de s'en prendre à un adversaire bien puissant », mais il ajouta qu'il était tenu d'aider les garçons.

Puis il les reçut et les mena dans un souterrain, ils y passaient d'ordinaire la nuit, mais le jour ils allaient prendre l'air dans la forêt du vieux, car l'île était à demi boisée, et ils se séparèrent de Reginn. Ce dernier avait de grandes propriétés en Danemark, et des enfants et une femme, et il ne vit rien de mieux à faire que de se soumettre au roi Fróði et de lui prêter serment d'allégeance. Le roi Fróði se soumit alors tout le royaume de Danemark, impôts et tributs inclus. La plupart s'y plièrent contraints et forcés car le roi Fróði était le plus impopulaire des hommes, il imposa tribut également au jarl Sævill.

Ayant accompli tout cela, le roi Fróði ne se sentit guère satisfait de ne pas avoir trouvé les garçons, Helgi et Hróarr. Il dépêcha ses espions partout, près ou loin, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, promettant de grands cadeaux à ceux qui sauraient lui en dire quelque chose, mais diverses tortures à ceux qui les cacheraient. Mais il apparut que personne n'avait chose à lui dire de ces garçons. Alors, il fit rechercher des voyantes et des devins[7] par tout le pays, il leur fit explorer le pays en tous sens, les îles et les récifs, et ils ne trouvèrent rien. Alors, il envoya chercher des magiciens[8] qui pourraient s'enquérir de toutes choses à leur gré, et ils lui

plutôt fréquente pour désigner un esclave ou encore tout simplement un vieillard, voire l'équivalent de notre « type ». « Savoir maintes choses » signifie être versé dans la pratique de la magie.

6. Le texte est beaucoup plus pittoresque, il dit littéralement: « tous les refuges seraient remplis de neige. »

7. Voir *völva**.

8. *Galdramenn*, dit le texte, « des hommes qui pratiquent le *galdr* ». Ce dernier mot s'applique à une autre opération magique que le *sejðr**, et qui s'accompagnait d'extases ou de transes. Le *galdr* reposait sur des charmes chantés, hurlés ou gravés. Il n'est pas

dirent que les garçons n'étaient pas élevés à terre, mais que tout de même, ils ne devaient pas se trouver bien loin du roi.

Le roi Fróði dit : « En divers lieux nous les avons cherchés et ce à quoi je m'attends le moins, c'est qu'ils soient tout près d'ici, toutefois, il y a une île proche d'ici que nous n'avons pas bien fouillée, à peu près personne n'y réside, hormis un pauvre vieux qui habite là.

— Cherchez d'abord là, dirent les magiciens, car brouillard et secret cernent cette île, et nous ne voyons pas facilement la demeure de cet homme ; nous avons le sentiment que c'est un homme d'un grand savoir et que nous ne voyons pas tout ce qu'il sait. »

Le roi dit : « Nous allons chercher là encore. C'est merveille, je pense, qu'un pauvre pêcheur garde ces garçons, osant de la sorte me les dérober. »

## *2. Le vieux Vífill cache les fils de Hálfdan*

Un matin, de bonne heure, le vieux Vífill se réveilla et dit : « Il se passe bien des choses étranges sur terre et dans les airs, il y a de grands esprits[9] puissants qui sont arrivés ici dans l'île. Debout, fils de Hálfdan, Hróarr et Helgi, cachez-vous dans mes forêts aujourd'hui. »

Ils coururent dans la forêt. Les choses se passèrent selon ce que le vieux avait deviné : les émissaires du roi Fróði arrivèrent dans l'île et cherchèrent partout où ils y pensèrent, sans découvrir nulle part les garçons. Ils trouvèrent que le vieux avait l'air plutôt douteux, s'en furent cependant de la sorte et dirent au roi qu'ils n'étaient pas capables de trouver.

« Vous avez dû mal chercher, dit le roi, et ce vieux sait maintes choses[10], faites demi-tour et reprenez le même chemin, que le vieux n'ait pas le temps de les cacher de nouveau s'ils sont bien là. »

Il leur fallut bien faire comme le roi l'ordonnait, retourner dans l'île.

Le vieux dit aux garçons : « Pas question de rester ici, dirigez-vous vers la forêt au plus vite. »

C'est ce que firent les garçons. Sur ce, les hommes du roi arrivèrent précipitamment, exigeant de faire des fouilles. Le vieux leur ouvrit toutes choses, et ils ne trouvèrent rien nulle part dans l'île, où qu'ils cherchent ; ils rebroussèrent chemin dans cet état et informèrent le roi.

dit, contrairement à ce que soutient notre saga, que le *galdr* soit plus « puissant » que le sejðr, mais on voit bien que l'auteur déploie toutes ses connaissances en fait de magie et de sorcellerie.

9. Voir *fylgja**.

10. Comprendre : « il est très fort en magie. »

Le roi Fróði dit : « Maintenant, on ne va plus agir gentiment avec ce vieux. Je vais me rendre moi-même dans l'île, dès demain matin. » Et c'est ce qui fut fait, le roi y alla lui-même[11].

Le vieux se réveilla, assez péniblement, il vit de nouveau qu'il fallait aviser promptement. Il dit aux frères : « Vous reconnaîtrez si j'appelle très fort Hoppr et Hó, mes chiens. Courez alors à votre souterrain et tenez pour signe que si j'appelle les chiens, ce sera que la paix n'est pas arrivée dans l'île, protégez-vous là car Fróði, votre parent, fait lui-même partie de la recherche. Il est en quête de vos vies par toutes sortes d'artifices et de ruses, je ne vois pas si je vais pouvoir vous garder sains et saufs. »

Le vieux se rend au rivage, le bateau royal est arrivé. Il fait semblant de ne pas le voir, et il fait mine de s'occuper de son bétail, si activement qu'il ne regarde ni le roi ni ses hommes. Le roi ordonne à ses hommes de s'emparer du vieux, et c'est ce qui est fait, on l'amène devant le roi.

Le roi dit : « Tu es un type fort rusé et tu t'y entends fort. Dis-moi où sont les fils du roi car tu le sais. »

Le vieux dit : « Salut, sire, ne te saisis pas de moi car le loup va mettre en pièces mes moutons. »

Alors, le vieux appelle bien fort : « Hoppr et Hó, surveillez les moutons, parce que moi, je ne puis les sauver. »

Le roi dit : « Qu'est-ce que tu appelles de la sorte ? »

Le vieux dit : « Ce sont mes chiens qui s'appellent ainsi, mais cherchez donc, sire, comme bon vous semble. Je ne m'attends pas à ce que les fils du roi se trouvent ici, et je m'émerveille que vous pensiez que je vous cache qui que ce soit. »

Le roi dit : « Certes, tu es un homme fort rusé, mais cette fois-ci, les garçons ne parviendront pas à se cacher même s'ils ont été ici précédemment ; tu mériterais que je te ravisse la vie. »

Le vieux dit : « C'est votre affaire. Vous aurez eu quelque chose à faire dans l'île plutôt que de vous en aller dans l'état présent des choses. »

Le roi dit : « Je ne peux te faire tuer, mais je crois pourtant que c'est malavisé de ma part. »

Le roi s'en va chez lui dans cet état. Le vieux va trouver les garçons et dit qu'ils ne pouvaient plus demeurer ici. « Je veux vous envoyer à Sævill, votre beau-frère, vous serez des hommes renommés si vous vivez longtemps. »

11. On remarquera que le récit suit un schème comme obligé du conte populaire : toutes choses capitales doivent se produire trois fois.

## 3. De Hróarr et de Helgi

Hróarr avait alors douze hivers, et Helgi, dix. Celui-ci était pourtant le plus grand, et le plus renommé. Ils s'en allèrent donc, en se faisant appeler l'un Hamr et l'autre Hrani[12] où qu'ils arrivent et parlent aux gens. Ces garçons arrivèrent chez le jarl Sævill et y passèrent une semaine avant de demander au jarl la permission de rester chez lui.

Le jarl dit : « Je ne pense pas faire une grande affaire avec vous, mais je n'épargnerai pas la nourriture pour vous pendant un moment. »

Ils passèrent là un moment tout en étant plutôt difficiles à traiter. On ne sut pas quels hommes ils étaient ou quelle était leur famille. Le jarl n'en avait pas idée et d'ailleurs, ils n'avaient pas fait connaître leur condition.

Certains disent qu'ils devaient être nés d'une chèvre[13] et se moquaient d'eux car ils portaient constamment une coule dont ils ne baissaient jamais le capuchon ; beaucoup pensaient qu'ils devaient avoir de la vermine plein la tête. Ils restèrent là jusqu'au troisième hiver.

Une fois, le roi Fróði invita le jarl Sævill à un banquet, il le soupçonnait fort de cacher les garçons pour raisons de parenté. Le jarl se prépara à ce voyage avec une grande quantité d'hommes. Les garçons s'offrirent à l'accompagner, mais le jarl déclara qu'ils ne le devaient pas. Signý, la femme du jarl, était de l'expédition également. Hamr se procura un jeune poulain indompté à monter, c'était en fait Helgi[14], il courut après la troupe, chevauchant sens devant derrière, la tête tournée vers la queue, et se comportant stupidement en tous points. Hrani, son frère, se trouva une autre monture, chevauchant dans le bon sens. Le jarl vit alors qu'ils le suivaient et qu'ils ne parvenaient pas à mener correctement leurs montures. Les poulains à longs poils allaient et venaient, et le capuchon de Hrani tomba.

Signý, leur sœur, vint à voir cela, elle les reconnut aussitôt et pleura amèrement. Le jarl demanda pourquoi elle pleurait. Elle déclama alors une *vísa** :

12. Le choix de ces noms n'est pas indifférent. Hrani, « le tapageur », est un nom connu, c'est aussi l'un des multiples noms d'Óðinn, comme on le verra plus loin. En revanche, Hamr est plus curieux. Le substantif *hamr** relèverait de la magie et s'applique à la « forme » interne que porte tout homme et qui est susceptible de s'évader de son support corporel pour défier les lois spatio-temporelles et vaquer aux affaires de son propriétaire.

13. Façon d'insinuer ou bien que ce sont des couards, ou bien qu'ils souffrent d'une maladie du type scorbut – banale à l'époque.

14. Voici donc le premier cas de métamorphose et de dédoublement, qui correspond à la signification de son nom, voir la note 12 supra.

1. Toute la famille
du bosquet princier
des Skjöldungar
n'est plus que branchages[15];
j'ai vu mes frères
chevauchant à cru
alors que les hommes de Sævill
sont en selle.

Le jarl dit : « Voilà une grande nouvelle, et ne la révèle pas. »

Il revint aux garçons, leur demandant de rebrousser chemin, disant que c'était grande honte qu'ils figurent en compagnie d'excellents hommes. Les garçons étaient à pied alors. S'il parlait ainsi, c'est qu'il veillait qu'ils ne soient pas exposés et qu'on ne puisse conclure de ses propos qui ils étaient. Mais ils se dérobaient, ne voulant pas rebrousser chemin, et chevauchèrent à l'arrière de la troupe. Ils arrivèrent donc au banquet et déambulèrent par la halle.

À un moment, il se fit qu'ils arrivèrent à l'endroit où se trouvait Signý, leur sœur. Elle leur chuchota : « Ne restez pas dans cette halle car vous n'êtes pas assez avancés en âge. »

Ils n'y prêtèrent aucune attention. Le roi Fróði prit la parole pour dire qu'il voulait faire rechercher les fils du roi Hálfdan et qu'il octroierait de grands honneurs à qui pourrait lui dire quelque chose d'eux.

Était venue là une voyante[16] qui s'appelait Heiðr. Le roi Fróði lui ordonna de pratiquer son art et de savoir ce qu'elle était capable de dire des garçons. Il fit en son honneur un magnifique banquet et la plaça sur une haute plate-forme[17].

Le roi demanda alors quels événements elle voyait, « car je sais, dit-il, que maintes choses vont t'apparaître, je vois que grande chance est sur toi, réponds-moi au plus vite, magicienne[18]. »

Elle écarta les mâchoires en bâillant fort, et elle eut ce lai à la bouche[19] :

15. Cette vísa porte une image sophistiquée. Signý veut dire que l'arbre des Skjöldungar a perdu son tronc en la personne du père et qu'il ne reste que les « branches », les deux frères en question.

16. Voir *völva**.

17. Voir sejðr*.

18. Je rends par « chance » le terme *gæfa*, qui est la forme de chance, en effet, qui est « donnée » (verbe *gefa*, d'où *gæfa*) à une personne bien douée.

19. Le lai, *ljód*, est bien une sorte d'incantation pratiquée par les magiciennes ; elle bâille car c'est là un geste coutumier des personnes de son acabit.

2. Deux sont ici dedans
– à aucun ne me fie –
les excellents qui auprès du feu
sont assis.

Le roi dit : « S'agit-il de ces garçons ou de ceux qui les ont protégés ? » Elle répond :

3. Ce sont eux qui en Vífilsey
longtemps furent,
ils y portaient
des noms de chiens,
Hoppr et Hó.

Sur ce, Signý lui jeta une bague d'or. Elle se réjouit de ce don et voulut cesser ses prédictions. « Comment cela se fait-il ? dit-elle, tout ce que j'ai dit n'est que mensonge et toute ma prophétie s'est égarée. »

Le roi dit : « Si tu ne veux pas accepter ce qu'il y a de meilleur, on va te torturer pour te faire parler. Je ne sais pas plus clairement qu'avant, avec tout ce monde qu'il y a ici, ce que tu dis, et pourquoi Signý n'est-elle pas dans son siège. Il se peut que nous ayons affaire ici à des loups parmi les loups[20]. »

On dit au roi que Signý était tombée malade à cause de la fumée qui venait de l'âtre.

Le jarl Sævill lui demanda de se lever et de se conduire vaillamment – « parce qu'il peut advenir maintes choses contre la vie des garçons, si c'est bien ce que l'on veut, fais en sorte que l'on découvre le moins possible, à te voir, ce que tu veux, car nous ne pouvons rien faire pour les aider dans l'état présent des choses. »

Le roi Fróði pressa ferme la magicienne et lui ordonna de dire la vérité si elle ne voulait pas être torturée. Elle bâilla fort, son sejðr fut difficile, et elle déclama une vísa :

4. Je vois où siègent
les fils de Hálfdan,
Hróarr et Helgi,
sains et saufs tous deux ;

20. Le texte n'est pas innocent, il dit : « que nous ayons affaire ici à des *vargar* parmi les *úlfar* » – où les deux mots, *vargr* et *úlfr* signifient bien « loup », mais le premier ayant aussi une connotation de proscrit, malfaiteur, sacrilège.

ils vont ravir
la vie de Fróði, –

à moins qu'on les fasse périr vite, mais cela ne se produira pas », dit-elle. Après cela, elle sauta à bas de l'échafaudage et déclama :

5. Féroces sont les yeux
de Hamr et de Hrani,
les princes sont
merveilleusement hardis.

Après cela, les garçons sortirent en courant et se dirigèrent vers la forêt, saisis d'une grande terreur. Reginn, leur père adoptif, les reconnut et s'affecta beaucoup. Mais la voyante leur avait donné un bon conseil en leur disant de se sauver, elle sortit en courant de la halle. Le roi ordonna à ses hommes de se lever et de se mettre à leur recherche. Reginn éteignit toutes les lumières de la halle, les hommes se mirent à s'entrebattre, certains voulant que les garçons s'échappent, et ceux-ci parvinrent ainsi à la forêt.

Le roi dit : « Il s'en est fallu de peu pour eux. Nombreux sont ceux qui ont été de mèche avec eux, mais on vengera cela cruellement quand nous en aurons le loisir. Mais nous pouvons maintenant boire toute la nuit car les garçons doivent s'être réjouis d'être parvenus à s'enfuir, ils vont maintenant avant tout chercher à sauver leur vie. »

Reginn se mit à servir la bière, il en porta généreusement à tous, assisté de maints autres hommes, ses amis, de sorte que les hommes tombèrent endormis les uns sur les autres.

### *4. Reginn excite les frères*

Les frères restent donc dans la forêt comme on l'a dit précédemment, et lorsqu'ils y eurent été un moment, ils aperçurent un homme chevauchant vers eux en provenance de la halle. Ils reconnurent parfaitement que c'était Reginn, leur père adoptif. Ils se réjouirent de le voir et lui firent de belles salutations. Il ne leur répondit pas et fit faire demi-tour à son cheval en direction de la halle. Ils s'en étonnèrent et discutèrent pour savoir ce que cela signifiait. Reginn dirige de nouveau son cheval vers eux, l'air rébarbatif, comme s'il voulait les attaquer.

Helgi dit : « Je crois voir ce qu'il veut. »

Il se rendit à la halle, eux le suivant. « Mon père adoptif se conduit ainsi, dit Helgi, parce qu'il ne veut pas rompre les serments qu'il a faits au

roi Fróði. C'est pour cela qu'il ne veut pas nous parler et pourtant, il voudra bien nous aider. »

Il y avait auprès de la halle un bosquet qui appartenait au roi Fróði, et lorsqu'ils y arrivèrent, Reginn se dit à lui-même : « Si j'avais de grandes vengeances à tirer contre le roi Fróði, je mettrais le feu à ce bosquet. » Il n'en dit pas davantage.

Hróarr dit : « Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Il veut, dit Helgi, que nous allions à la halle et que nous y mettions le feu sauf à une issue.

— Comment le pouvons-nous, nous deux, jeunes hommes, tant il y a une force supérieure devant nous ?

— C'est pourtant ce qui va avoir lieu, dit Helgi, et nous devons nous y risquer une bonne fois si nous devons venger nos griefs. »

Et c'est ce qu'ils font. Sur ce, le jarl Sævill fait une sortie avec tous ses hommes. Il dit : « Augmentons ce feu et prêtons assistance à ces garçons. Je n'ai pas d'obligation envers le roi Fróði. »

Le roi Fróði avait deux forgerons qui étaient des *völundar* en fait d'habileté artisanale, ils s'appelaient tous les deux Varr[21]. Reginn fit sortir ses troupes par le portail de la halle, de même que ses amis et parents par alliance.

## *5. Meurtre du roi Fróði*

Le roi Fróði se réveille à présent dans la halle, souffle bruyamment et dit : « J'ai fait un rêve, les gars, et il ne promet pas bon vent[22]. Je vais vous le dire : j'ai rêvé que l'on m'appelait en parlant ainsi : "Te voici arrivé chez

21. La mythologie nordique ancienne connaissait un forgeron merveilleux, appelé Völundr, une sorte d'équivalent d'Icare, Dédale ou Héphaïstos ; il s'était d'ailleurs fabriqué des ailes. Il fut divinisé sans doute assez récemment et a droit à un long poème, la *Völundarkviða (Chant de Völundr)* dans l'*Edda poétique*. En tout état de cause, le Scandinave était un homme extrêmement habile de ses mains. Les fonctions de *smiðr* (voyez l'anglais *smith* ou l'allemand *Schmidt*), un mot qui convoie aussi bien les notions de forgeron que de menuisier, charpentier, etc., étaient tenues pour nobles. Les objets ressortissant à l'art viking témoignent d'abondance de cette dextérité (voir Régis Boyer, *L'Art viking*, La Renaissance du Livre, Turnhout, 2001). Ce qui est remarquable dans notre texte, c'est qu'il dit littéralement que le roi possédait deux *smiðir* qui étaient des *völundar* en fait de dextérité. Je ne fais rien ni de leur nom (*varr* veut dire « prudent ») ni du fait que ce soient deux homonymes, si ce n'est que la strophe qui va suivre joue sur les sens possibles de *varr* (voir la note 24 ci dessous). On verra par la même strophe que l'auteur, fidèle à une manière de tradition dans le Nord, se livre à des jeux de mots sur ces noms comme sur celui de Reginn.

22. Les Scandinaves furent des peuples de grands navigateurs et leur langage est très souvent marqué par le fait. Le roi se sert du terme *byrr*, qui désigne le vent favorable pour sortir du port.

toi, roi, ainsi que tes hommes." Il me sembla répondre plutôt fâché : "Où cela, chez moi ?" Alors la voix qui appelait se trouva si proche de moi que je sentis l'haleine de celui qui appelait. "Chez toi en Hel, chez toi en Hel[23]" dit celui qui appelait, et là-dessus, je me réveillai. »

Sur ce, ils entendent dehors, de l'autre côté du portail de la halle, Reginn le père adoptif déclamant une vísa :

6. Dehors, c'est Reginn
et les hommes de Hálfdan,
de rudes adversaires,
dis-le à Fróði.
Varr a forgé les clous,
et Varr a façonné les têtes,
le prudent prend garde
à l'œuvre des Varr[24].

Alors, les hommes du roi, qui étaient à l'intérieur, dirent que ce n'était pas une grande nouvelle qu'il y ait de la pluie dehors ou que les forgerons du roi forgent, qu'ils fassent des clous ou d'autres objets.

Le roi dit : « Vous ne trouvez pas que c'est une grande nouvelle ? Il en sera autrement. Reginn doit nous avoir annoncé quelque danger imminent. Il m'a donné un signe d'avertissement, il va être rusé et cauteleux pour nous. »

Le roi se rend au portail de la halle et voit qu'il y a danger en face. La halle se met à flamber tout entière. Le roi demande qui commande cet incendie. On lui dit que ce sont Helgi et son frère Hróarr.

23. Hel, dans le Nord païen, désignait ou bien la déesse de l'autre monde, ou bien, comme ici, cet autre monde lui-même. La phrase veut donc dire que le roi va mourir, le redoublement de la formule est une pratique bien connue en magie.

24. Cette strophe est d'une virtuosité extrême et, comme on l'a vu dans la note 21, l'auteur se livre à d'étourdissants jeux de mots qui laissent le traducteur pantois. Ces divertissements portent d'abord sur l'onomastique. Ainsi le substantif commun *reginn* désigne aussi la pluie, on peut donc entendre le premier vers comme : « dehors, il pleut ». Mais *reginn* s'applique aussi aux puissances suprêmes, *varr* vaut aussi pour « prudent », « soigneux », « attentif ». Il me semble que, pour saisir la seconde moitié de la strophe, il faut partir du terme composé *varnagli* (ou *varr-nagli*, où *nagli* désigne les clous que fabrique le forgeron, mais on peut aussi lire « les clous de Varr ») qui s'applique à la bonde par laquelle on bouche un trou dans le fond d'un bateau. Le terme se rencontre surtout dans la tournure *slá varnagli* (où *slá* est l'infinitif du verbe « frapper », prétérit *sló* que nous avons dans la strophe), idée de prendre ses précautions pour éviter une fuite dans le fond du bateau et, métaphoriquement, se prémunir contre un danger à venir. On peut donc lire les deux derniers vers : « le prudent (Varr) prévient (les dangers) grâce aux forgerons. »

Le roi leur offre des conciliations, les priant de décider de tout entre eux, tout seuls, – « et il est excessif qu'entre nous autres, parents, chacun veuille être le meurtrier de l'autre. »

Helgi dit : « Nul ne peut te faire confiance, et tu ne nous trahiras pas moins que tu ne l'as fait pour Hálfdan, mon père. Et maintenant, tu vas payer cela. »

Le roi Fróði fit demi-tour depuis le portail de la halle et se rendit à son souterrain, dans l'intention de passer dans la forêt pour se sauver. Et alors qu'il arrive au souterrain, Reginn est là, pas très pacifique. Le roi fait alors demi-tour et brûle à l'intérieur avec maints hommes de sa troupe. Brûla également Sigrídr, la mère des frères Helgi et Hróarr car elle ne voulut pas sortir[25].

Les frères remercièrent de sa bonne assistance le jarl Sævill, leur beau-frère, ainsi que Reginn, leur père adoptif et toute la société. Ils firent d'excellents présents et prirent sous leur autorité tout le royaume de même que tous les biens qu'avait possédés le roi Fróði, terres et biens meubles. Les frères n'avaient pas le même caractère. Hróarr était un homme doux et aimable, mais Helgi était un grand homme de guerre, et on le tenait pour le plus important, de loin. Les choses durèrent ainsi un moment.

Le *Dit de Fróði* se termine ici, commence celui de Hróarr et Helgi, les fils de Hálfdan.

25. Les mœurs barbares dont il est question ici, bien que dans le cadre d'une saga dite légendaire, ont bien eu une réalité. Les grandes sagas islandaises font assez souvent état de ces pratiques, comme dans la *Saga de Njáll le Brûlé*. En général, semble-t-il, on permettait aux femmes de sortir avant la consommation de l'incendie.

# Dit de Helgi

## *6. Hróarr épouse Ögn fille de Norðri*

Il y avait un roi qui s'appelait Norðri. Il régnait sur quelques parties de l'Angleterre. Sa fille s'appelait Ögn. Hróarr resta longtemps chez le roi Norðri pour commander sa défense territoriale et l'assister. Il y avait entre eux très grande amitié et, pour finir, Hróarr épousa Ögn et s'établit là pour régner avec le roi Norðri, son beau-père[26]. Pour Helgi, il régnait sur le Danemark, sur leur patrimoine. Le jarl Sævill et Signý régnaient sur leur royaume. Leur fils s'appelait Hrókr. Le roi Helgi, fils de Hálfdan, du Danemark, n'était pas marié. Reginn tomba malade et mourut. On estima que c'était une grande perte, car il était populaire.

## *7. La reine Ólöf dupe le roi Helgi*

En ce temps-là régnait sur le Saxland une reine qui s'appelait Ólöf[27]. Elle avait les façons des rois de guerre. Elle portait bouclier et broigne, elle était ceinte d'une épée et portait heaume en tête. Voici comme elle était faite : belle d'apparence, mais cruelle de caractère et arrogante. On disait qu'elle était le meilleur parti dont on eût entendu parler, en ce temps-là, dans les pays du Nord, mais elle ne voulait pourtant épouser personne. Le roi Helgi entendit parler de cette reine fière ; il estima que grand renom lui adviendrait d'épouser cette femme, qu'elle y consentît ou non.

26. C'est donc en Angleterre que s'établit Hróarr, le Danois. Le nom de sa femme, Ögn, est bizarre et ne peut être nordique. L'équivalent de Hróarr dans *Beowulf* est Hrothgar ; il est dit qu'il a épousé Wealhthow, encore un nom étrange qui ne saurait être anglo-saxon.

27. Saxland pourrait être la Saxe, bien entendu, mais en fait, le terme s'applique à toute l'Allemagne septentrionale. Ólöf est un nom connu, féminin d'Óláfr. On va voir, toutefois, que l'auteur a choisi d'en faire une sorte de *valkyrie** dans l'acception martiale de cette dernière notion : des personnages de ce type interviennent assez fréquemment dans les sagas et les poèmes eddiques.

Un jour, il se rendit là-bas avec une grande troupe de guerriers. Il débarqua là où régnait cette reine, et y arriva à l'improviste. Il envoya des hommes à la halle et ordonna de dire à la reine Ólöf qu'il voulait recevoir un festin pour lui et ses hommes. Les messagers dirent cela à la reine, elle fut prise à l'improviste, il n'était pas question qu'elle rassemblât des troupes. Elle résolut de faire ce qu'il y avait de mieux: elle invita le roi Helgi à un banquet avec sa troupe.

Le roi Helgi vint donc au banquet et se plaça dans le haut-siège à côté de la reine[28]. Ils burent tous les deux ensemble ce soir-là, rien ne manqua, et la reine Ólöf ne manifesta aucun signe de déplaisir.

Le roi Helgi dit à la reine: « Il se trouve, dit-il, que je veux que nous buvions à notre mariage ce soir. Il y a suffisamment de monde ici pour cela, et nous allons tous deux partager le même lit cette nuit. »

Elle dit: « Il me semble, sire, que c'est aller trop promptement en besogne, mais je ne pense pas qu'il y ait homme plus courtois[29] que toi, s'il fallait que je m'attache à un homme, et je ne m'attends pas à ce que tu voudrais accomplir cela de manière déshonorante. »

Le roi dit qu'elle mériterait, en raison de son orgueil et de son arrogance, « que nous cohabitions tous les deux aussi longtemps qu'il me plaira ».

Elle dit: « Nous devrions bien avoir ici davantage de nos amis, et je ne puis rien y faire, tu décideras, et tu te conduiras honorablement envers moi. »

On but ferme ce soir-là et longtemps pendant la nuit; la reine était très joyeuse et elle ne faisait pas mine de penser autre chose que de trouver excellent ce mariage. Pour finir, on mena le roi Helgi au lit, et elle se trouvait là. Le roi avait bu si ferme qu'il tomba endormi aussitôt sur sa couche. La reine exploita cela et le piqua de l'épine du sommeil[30].

Lorsque tout le monde fut parti, la reine se leva. Elle lui rasa tous les cheveux et l'enduisit de goudron. Puis elle prit un sac de cuir et mit dedans quelques vêtements. Après cela, elle s'empara du roi et le fourra dans ce sac. Puis elle trouva de ses hommes pour le transporter à ses

28. La salle était rectangulaire et comportait des bancs le long de chacun des murs longitudinaux. On apportait des tables amovibles devant chaque homme. Au milieu de chacun de ces bancs longitudinaux, deux espaces plus importants étaient ménagés, que l'on appelait hauts-sièges: ils étaient réservés au maître de maison et aux personnalités de marque qu'il ou elle voulait honorer. Le haut-siège pouvait admettre plusieurs occupants. Il est clair que Helgi se comporte avec insolence.

29. Voir *kurteiss**.

30. Voici de nouveau une opération magique, assez souvent attestée dans les sagas légendaires. On piquait une épine dite de sommeil dans l'oreille de quelqu'un; la victime tombait dans un sommeil magique dont elle ne pouvait se réveiller tant que l'épine n'était pas tombée.

bateaux. Elle réveilla alors les hommes du roi et dit que leur roi était arrivé à ses bateaux et qu'il voulait mettre à la voile car un vent favorable était arrivé. Ils se levèrent d'un bond, chacun le plus vite possible, mais ils étaient ivres et savaient à peine ce qu'ils devaient faire. Ils arrivèrent aux bateaux et ne virent le roi nulle part, mais ils virent un énorme sac de cuir venu là. Ils voulurent alors s'enquérir de ce qu'il y avait dedans en attendant le roi, pensant qu'il arriverait plus tard. Quand ils eurent ouvert le sac, ils y découvrirent leur roi honteusement abusé. Alors, l'épine du sommeil tomba, et le roi ne se réveilla pas au sortir d'un bon rêve, il était alors très mal disposé envers la reine.

D'autre part, il faut dire que la reine Ólöf assemble des troupes pendant la nuit, elle ne manque pas de monde et le roi Helgi voit qu'il n'est pas loisible de la chercher. Ils entendent le son des lurs[31] et la sonnerie des trompettes à terre. Le roi voit que le mieux serait de partir au plus vite. Le vent est favorable. Le roi cingle donc jusque dans son royaume, avec cette ignominie et ce déshonneur, il est plein de ressentiment et réfléchit souvent à la façon dont il pourra se venger de la reine.

## *8. Helgi se venge de la reine*

La reine Ólöf siège dans son royaume un moment, jamais son arrogance et sa tyrannie n'ont été plus grandes. Elle s'entoure d'une forte garde après le banquet qu'elle a offert au roi Helgi. On apprend cela par tous les pays. Tout le monde trouve sans exemple qu'elle se soit moquée d'un tel roi.

Peu de temps après, le roi Helgi dirige ses bateaux hors du pays, et dans cette expédition, il aborde en Saxland, là où la reine Ólöf a sa résidence. Elle a là une grande quantité d'hommes. Il mouille ses bateaux dans une baie cachée puis dit à ses troupes qu'elles l'attendent jusqu'au troisième soleil et que, s'il ne revient pas, elles aillent leur chemin. Il emporte deux coffres pleins d'or et d'argent. Il porte un mauvais costume en fait de vêtements du dessus.

Puis il va jusqu'à une forêt et y cache son argent, s'en va ensuite et se rend à proximité de la halle de la reine. Il rencontre un des esclaves de la reine et lui demande les nouvelles du pays. L'esclave dit que la paix est bonne et demande qui il est.

Le roi déclare être un vagabond, « toutefois, j'ai trouvé un grand trésor dans la forêt, et je pense judicieux de te montrer où il est ». Ils reviennent

31. Voir *lúðr**.

à la forêt et il lui montre le trésor, l'esclave estime que ce trésor est de grande valeur et que la chance l'a visité.

« Dans quelle mesure la reine est-elle cupide ? », dit le vagabond. L'esclave déclare qu'elle est la plus cupide des femmes.

« Alors, cela va lui plaire et elle estimera que ce trésor, que j'ai trouvé ici, lui appartient, car c'est sa terre. On ne va pas faire de bonne fortune malchance et on ne va pas dissimuler ce trésor, la reine m'octroiera le lot qu'elle voudra, et c'est ce qui me conviendra le mieux. Et est-ce qu'elle voudra faire en sorte de venir chercher ce trésor ?

— Je crois, dit l'esclave, si l'on s'y prend en secret.

— Voici un collier et un anneau que je veux te donner, dit l'homme, si tu l'amènes ici dans la forêt, et je veillerai à prendre une décision si tu lui déplais. »

Ils passèrent marché là-dessus.

L'esclave s'en fut à la maison, dit à la reine qu'il avait trouvé un grand trésor dans la forêt, de quoi faire le bonheur de maints hommes, et il lui demanda de venir en hâte avec lui chercher ce bien.

Elle dit : « Si ce que tu dis est vrai, cette histoire te vaudra de la chance, sinon, ce sera la mort. Toutefois, j'ai déjà fait l'expérience que tu es un homme fidèle et donc, je te fais confiance là-dessus. »

Elle montrait donc qu'elle était cupide. Elle l'accompagna, de nuit, en secret, de sorte qu'il n'y avait personne en dehors d'eux deux. Lorsqu'ils arrivèrent dans la forêt, Helgi se trouvait là et s'empara d'elle en disant que leur rencontre tombait bien pour qu'il venge son déshonneur.

La reine déclara qu'elle s'était mal conduite envers lui – « et je veux compenser tout cela vis-à-vis de toi, et épouse-moi honorablement.

— Non, dit Helgi, je ne t'accorderai pas ce parti. Tu vas venir aux bateaux avec moi et rester là tout le temps qu'il me plaira car pour mon propre honneur, je ne puis supporter de ne pas tirer vengeance de toi, tant j'ai été mal traité et honteusement.

— C'est à toi d'en décider pour cette fois, dit-elle. »

Le roi coucha avec la reine bien des nuits. Après cela, la reine retourna chez elle. On avait tiré vengeance d'elle comme on vient de le dire, elle était très mécontente de son lot.

## *9. Helgi prend Yrsa pour femme*

Après cela, le roi Helgi s'en fut en expéditions guerrières et fut un homme renommé. Le temps passant, Ólöf mit au monde un enfant. Elle traita cette enfant avec un total mépris. Elle avait un chien qui s'appelait

Yrsa et elle appela la petite fille d'après elle[32]. Yrsa était avenante de visage. Et lorsqu'elle eut douze hivers, on lui fit garder les troupeaux. Tout ce qu'on lui fit savoir, c'est qu'elle était fille d'un petit *bóndi** et d'une vieille, car la reine avait mené cette histoire dans un tel secret que peu de gens savaient qu'elle avait donné naissance à un enfant.

On progresse jusqu'à ce que la petite fille ait treize hivers. Il y eut alors cet événement que le roi Helgi vint dans ce pays et fut curieux d'en avoir des nouvelles. Il s'était déguisé en vagabond. Il vit dans une forêt un troupeau nombreux que gardait une jeune femme de si belle figure qu'il pensa n'en avoir jamais vu de si belle. Il demanda comment elle s'appelait et de quelle famille elle était.

Elle dit : « Je suis fille d'un petit bóndi et je m'appelle Yrsa.

— Tu n'as pas des yeux de femme du commun », dit-il, et il s'éprit aussitôt d'elle, disant qu'il conviendrait qu'un vagabond l'épouse, puisqu'elle était fille de pauvre. Elle lui demanda de ne pas faire cela, mais il la prit, l'emmena à ses bateaux et fit voile ensuite vers son royaume.

Lorsqu'elle apprit cela, la reine Ólöf se comporta en fourbe. Elle fit mine de ne pas savoir ce qu'il en était, et se mit dans l'esprit que cela serait objet de deuil et de déshonneur pour le roi Helgi, et en aucun cas de renom ni de bonheur. Le roi Helgi fêta ses noces avec Yrsa et l'aima beaucoup.

## *10. Helgi donne à Hróarr un excellent anneau*

Le roi Helgi possédait un anneau de grand renom, les frères voulaient l'avoir tous les deux ainsi que Signý, leur sœur. Une fois, le roi Hróarr vint au royaume du roi Helgi, son frère. Ce dernier fit un magnifique banquet en son honneur.

Le roi Hróarr dit : « Tu es le plus important de nous deux, c'est pour cela que je me suis établi en Northumbrie[33] : je t'accorde volontiers une partie de ce royaume qui nous appartient à tous les deux si tu veux partager avec moi quelque bien. Je veux cet anneau qui est l'objet le plus précieux que tu aies et que toi et moi aimerions posséder. »

Helgi dit : « Il n'est rien qui ne convienne, parent, sinon que tu possèdes l'anneau. »

32. Voici introduit le thème majeur, sans doute, de cette saga, celui de l'ours et de ses dérivés. Yrsa, qui ne se rencontre guère dans cette littérature, peut avoir des relations avec le latin *ursa*, « l'ours », et d'ailleurs, Saxo aussi appelle ce personnage Ursa. La *Chronique de Lejre* (vers 1170) l'appelle Ursula. Une leçon défective de *Beowulf* donne Yrse pour reine d'Onela.

33. La Northumbrie est une province qui se situe dans le nord de l'Angleterre, au-dessus du Canal calédonien. Vieux norois Northumberland.

Ces propos les réjouirent tous les deux. Le roi Helgi remit au roi Hróarr, son frère, cet anneau. Le roi Hróarr s'en fut chez lui dans son royaume et y resta en paix.

## *11. Hrókr tue le roi Hróarr*

Il se fit que Sævill, leur beau-frère, mourut, son fils Hrókr reprit son royaume. C'était un homme cruel et fort ambitieux.

Sa mère lui disait force choses de l'anneau que possédaient les frères, « il me semblerait, disait-elle, convenable que les frères se rappellent à nous par le don de quelque richesse car nous les avons soutenus pour venger notre père et ils ne nous ont rappelé cela ni en ce qui concerne ton père ni à mon égard. »

Hrókr dit : « Ce que tu dis est clair comme le jour, une pareille chose est une horreur, et l'on va se mettre en quête de ce qu'ils veulent nous faire pour satisfaire notre honneur. »

Il s'en va ensuite trouver le roi Helgi et exige de lui le tiers du royaume de Danemark ou bien l'anneau excellent car il ne savait pas que c'était Hróarr qui le possédait.

Le roi dit : « Tu parles bien inconsidérément et avec une arrogance excessive. Nous avons conquis ce royaume par vaillance, y engageant notre vie avec l'assistance de ton père et de Reginn, mon père adoptif, ainsi que d'autres excellents hommes qui ont bien voulu nous prêter assistance. Nous voulons bien, assurément, te récompenser en raison de notre parenté, si tu peux y consentir, mais ce royaume m'a coûté tellement que, pour rien au monde, je ne veux le perdre. C'est le roi Hróarr qui a pris l'anneau et je m'attends à ce que tu n'en disposes pas. »

Hrókr s'en fut de la sorte, très mécontent. Il alla trouver le roi Hróarr. Celui-ci le reçut bien et honorablement et il passa un moment chez lui.

Et un jour qu'ils cinglaient le long des côtes, et qu'ils mouillèrent dans un fjord, Hrókr dit : « Il me semblerait, parent, honorable de ta part de me donner l'excellent anneau, rappelant de la sorte notre parenté. »

Le roi dit : « J'ai tant donné pour avoir cet anneau que pour rien au monde je ne veux le laisser. »

Hrókr dit : « Alors, permets-moi de voir cet anneau, je suis très curieux de savoir si c'est un trésor tel qu'on le dit.

— C'est une petite chose, dit Hróarr, et certes, je vais te le laisser voir », et il lui remit l'anneau.

Hrókr examina l'anneau un moment et déclara que l'on n'exagérait pas quand on en parlait – « et je n'ai pas vu de pareil trésor, et tu es tout à fait

excusable d'avoir si bonne opinion de cet anneau. Le meilleur parti à prendre est que ni toi ni moi n'en jouissions, non plus que tout autre», puis il lança l'anneau dans la mer aussi loin qu'il le put.

Le roi Hróarr dit: «Tu es un homme minable.»

Puis il fit trancher le pied de Hrókr et le fit transporter ainsi à son royaume. Hrókr recouvra vite la santé, si bien que son moignon guérit.

Alors, il assembla des troupes et voulut se venger de sa honte. Il eut une grande troupe et arriva à l'improviste en Northumbrie, alors que le roi Hróarr était à un banquet avec assez peu de monde. Hrókr attaqua immédiatement, rude bataille éclata, la différence de nombre était grande. Le roi Hróarr tomba là et Hrókr se soumit le pays. Il se fit donner le titre de roi. Puis il demanda en mariage Ögn, fille du roi Norðri, que le roi Hróarr, son parent, avait épousée auparavant.

Le roi Norðri trouva qu'une grande difficulté lui était advenue car c'était un vieil homme, peu apte à la bataille; il dit à Ögn, sa fille, où on en était, déclarant qu'il ne voulait pas se dérober à la bataille, tout âgé qu'il était, si cela n'allait pas contre les vœux de sa fille.

Elle dit avec grand chagrin: «Certes, cela va contre ma volonté; pourtant, bien que je voie qu'il y va de ta vie, je ne veux pas le rejeter. La raison est qu'il faut un certain délai car je suis enceinte et c'est cette affaire-là qu'il faut arranger d'abord, car c'est le roi Hróarr qui a cet enfant de moi.»

On présente cette affaire à Hrókr, il veut bien accorder un délai s'il peut plus facilement accéder au royaume et au mariage. Hrókr estime s'être fort promu dans cette expédition en ayant abattu un roi aussi renommé et conquis un royaume.

À ce moment-là, Ögn envoya des hommes trouver le roi Helgi et leur demanda de lui dire qu'elle n'entrerait pas dans le lit de Hrókr si elle pouvait en décider elle-même et qu'on ne la contraignît pas – «pour la raison que je porte un enfant du roi Hróarr.»

Les messagers allèrent dire ce qu'on leur demandait.

Le roi Helgi dit: «C'est sagement parler de la part d'Ögn, car je vais venger Hróarr, mon frère.»

Hrókr ne se doutait de rien.

## *12. De la vengeance de Helgi, et d'Agnarr*

La reine Ögn mit au monde un fils qui s'appela Agnarr. Il fut de bonne heure grand et accompli.

Quand le roi Helgi apprit cela, il rassembla des troupes et se porta à la rencontre de Hrókr. Bataille éclata et pour finir, on s'empara de Hrókr.

Lors, le roi Helgi dit : « Tu es un misérable chef et pour cela, je ne te tuerai pas, tu auras plus grande honte à vivre dans les tourments. »

Puis il lui fit briser bras et jambes et le renvoya dans son royaume, incapable de rien.

Quand Agnarr fils de Hróarr eut douze hivers, on pensa n'avoir jamais vu pareil homme. En tous accomplissements, il surpassait les autres hommes. Il devint si grand guerrier et si renommé que l'on mentionne un peu partout dans les anciennes sagas qu'il a été le plus grand champion des temps passés et présents. Il s'enquit de l'endroit où était le fjord où Hrókr avait jeté l'anneau par-dessus bord. Nombreux étaient ceux qui l'avaient cherché avec toutes sortes d'engins, ils ne l'avaient pas trouvé.

On dit qu'Agnarr amena son bateau dans ce fjord, et dit : « Ce serait un haut fait que de chercher l'anneau si l'on savait clairement sa position. »

On lui dit alors où l'anneau avait été jeté à la mer. Agnarr se prépara et plongea dans les profondeurs, remonta sans avoir l'anneau. Il redescendit une deuxième fois et il ne l'avait pas trouvé lorsqu'il remonta.

Alors, il dit : « C'est une recherche négligente. » Il descendit une troisième fois et remonta avec l'anneau.

Il en fut magnifiquement renommé, plus renommé que son père, le roi Hróarr[34]. Il passait les hivers dans son royaume mais il était en expéditions vikings en été[35] ; il devint homme renommé, plus que son père.

Le roi Helgi et Yrsa s'aimaient beaucoup[36] et eurent un fils, celui qui s'appela Hrólfr, et qui devint ensuite un homme de grande dignité[37].

## *13. Révélation des origines d'Yrsa*

La reine Ólöf apprit que Helgi et Yrsa s'aimaient beaucoup et étaient contents de leur mariage. Cela ne lui plut guère et elle alla les trouver.

34. La *Skjöldunga saga* a ici un récit différent : Agnarr y est le fils d'Ingjaldr, cousin et non pas fils de Hróarr, et demi-frère et non cousin de Hrókr. Il est ensuite tué par Bjarki, un homme de Hrólfr, et l'anneau revient à Yrsa.

35. On ne peut, bien entendu, laisser passer cette déclaration. À supposer que le personnage ait vécu à l'époque viking, soit entre 800 et 1050, il est exact que ces commerçants-pillards partaient en expédition viking (formule *í víkingu* qui figure ici – voir *víkingr**) à la belle saison pour ne revenir que vers septembre. Il est douteux, toutefois, que cet usage ait existé à l'époque où sont censés se passer les événements rapportés par notre saga.

36. Cette seule notation suffit à dater le texte et son genre. Ce n'est pas que l'amour conjugal ou passionnel n'existe pas dans les sagas, mais il est loin de constituer la norme. Le mariage était une affaire et les sentiments n'étaient pas envisagés, au moins en principe.

37. C'est donc le héros majeur de notre saga, celui qui lui a donné son titre. Il est nommé Hroþulf dans *Beowulf*, où il se partage le Danemark avec Hrothgar.

Lorsqu'elle parvint au pays, elle envoya un message à la reine Yrsa. Quand elles se rencontrèrent, Yrsa l'invita à venir dans sa halle avec elle. Elle déclara qu'elle ne voulait pas, qu'elle n'avait aucun honneur à revaloir au roi Helgi.

Yrsa dit : « Tu t'es comportée honteusement envers moi lorsque j'étais chez toi. Et d'ailleurs, es-tu capable de me dire quelque chose de ma famille ? Quelle est-elle ? Je soupçonne que ce n'est pas ce que l'on m'a appris, que je serais fille d'un petit bóndi et d'une vieille. »

Ólöf dit : « Il n'est pas exclu que je sache t'en dire quelque chose. C'était la raison principale de mon voyage ici : je voulais te le faire savoir, et es-tu contente de ton mariage ?

— Oui, dit-elle, et je peux bien l'être car j'ai épousé le roi le plus excellent et le plus renommé.

— Il n'est pas aussi bon d'être contente que tu le penses, dit Ólöf, car c'est ton père et tu es ma fille. »

Yrsa dit : « Je crois que j'ai la pire des mères et la plus cruelle, c'est une monstruosité qui ne s'oubliera jamais.

— Tu es redevable de cela à Helgi et à ma colère, mais maintenant, je veux t'inviter chez moi avec honneur et distinction et faire pour toi, en tous points, selon ce que je pourrai de mieux. »

Yrsa dit : « Je ne sais pas comment cela se fait, mais je ne puis rester ici alors que je sais cette monstruosité qui nous accable. »

Elle alla ensuite trouver le roi Helgi et lui dit à quel pénible point on en était arrivé.

Elle déclara qu'il n'était pas possible de demeurer en cet état : qu'ils séjournent ensemble désormais. Elle s'en fut avec la reine Ólöf et elles restèrent en Saxland un moment. Cette affaire affecta tellement le roi Helgi qu'il se mit au lit, totalement malheureux. On ne voyait pas de meilleur parti que Yrsa, mais les rois prenaient du temps pour demander sa main, la principale raison en étant qu'on ne tenait pas pour exclu que Helgi vînt la chercher et se trouvât fort mécontent si elle avait été donnée à un autre.

## *14. Le roi Aðils épouse Yrsa*

Il y avait un roi appelé Aðils, puissant et cupide[38]. Il gouvernait le

38. Il est intéressant de confronter les diverses versions de ce passage. Selon l'*Ynglinga saga* de Snorri Sturluson (premier texte de sa *Heimskringla*), Aðils aurait enlevé Yrsa, fille d'Ólöf. Helgi serait ensuite intervenu pour reprendre Yrsa à Aðils mais elle serait retournée

Svíaríki et siégeait dans la forteresse d'Uppsalir[39]. Il entendit parler de cette femme, Yrsa, et équipa ensuite ses bateaux. Il alla trouver Ólöf et Yrsa. Ólöf prépara un banquet en l'honneur du roi Aðils et le reçut avec courtoisie et toutes sortes de raffinements. Il demanda de prendre pour épouse la reine Yrsa.

Ólöf répond : « Tu as dû entendre parler de l'état de ses affaires, mais nous ne ferons pas opposition à son mariage. »

On présente donc l'affaire à Yrsa. Elle dit ne pas trouver bon de changer – « car tu es un roi impopulaire. »

Cela se fit pourtant, qu'elle s'y soit opposée ou non, et Aðils s'en fut avec elle, le roi Helgi ne fut pas mis au courant car Aðils estimait être le plus important d'eux deux. Le roi Helgi ne fut au courant de cela qu'une fois qu'ils furent arrivés en Svíþjóð. Le roi Aðils célébra magnifiquement leurs noces.

Et alors, le roi Helgi apprit cela, il s'en trouva deux fois plus mal qu'avant. Il dormait tout seul dans une dépendance. Ólöf sort maintenant de la saga. Les choses se poursuivent de la sorte un moment.

## *15. Une femme-elfe rend visite à Helgi*

Une veille de *Jól**, on mentionne qu'alors que le roi Helgi était dans son lit et qu'il faisait très mauvais temps dehors, quelqu'un vint au portail et frappa assez faiblement. Il lui vint à l'esprit qu'il n'était pas digne d'un roi de laisser dehors un être misérable et qu'il devait le secourir. Il alla donc ouvrir les portes.

Il vit que c'était quelque chose de pauvre et dépenaillé. Cette chose dit : « Tu as bien fait, roi », puis entra dans la dépendance.

Le roi dit : « Mets sur toi de la paille et une peau d'ours pour ne pas avoir froid. »

chez Aðils lorsque l'inceste fut révélé. Dans *Beowulf*, Aðils figure sous le nom d'Eadgils ; c'est le neveu d'Onela (Áli), mari de la fille non nommée de Healfdene. Peu importent les détails, au fond, nous voyons seulement que la tradition que reflète notre saga est ancienne, diverse et riche.

39. Le Svíaríki est le royaume des Svíar, qui sont les anciens habitants de la Suède à laquelle ils ont donné leur nom. On a aussi, un peu plus bas, Svíþjód (*ríki* = «royaume» ou «état», *þjóð* = «peuple», «nation» si l'on veut). Uppsalir, qui est l'actuelle Uppsala, au nord de Stockholm (laquelle n'existait pas à l'époque envisagée ici) a effectivement été la capitale de la Suède ; c'était un grand centre religieux également, il a pu y exister un temple. Il y subsiste toute une série de tertres circulaires, au lieu-dit Vieil Uppsal (Gamla Uppsala), où ont été enterrés des souverains anciens.

La chose dit : « Donne-moi ton lit, roi, je veux coucher à côté de toi car il y va de ma vie. »

Le roi dit : « Tu me répugnes, mais s'il en est comme tu le dis, couche ici le long de la poutre de mon lit, tout habillée, je ne te ferai pas de mal. »

C'est ce qu'elle fit. Le roi se détourna d'elle. Une lumière brûlait dans la pièce. Un moment ayant passé, il jeta un coup d'œil sur elle par-dessus son épaule. Il vit alors que reposait là une femme si belle qu'il ne pensait pas en avoir jamais vu de plus avenante. Elle portait une robe de soie. Il se tourna rapidement vers elle, fort gentiment.

Elle dit : « Maintenant, je veux m'en aller, tu m'as délivrée d'une grande détresse car ceci était une malédiction jetée par ma belle-mère. J'ai rendu visite à bien des rois mais aucun ne m'a acceptée à cause de mes disgrâces. Je ne veux pas rester davantage ici.

— Non, dit le roi, il n'est pas question que tu t'en ailles si vite. Nous n'allons pas nous quitter ainsi. On va arranger une noce en hâte car tu me plais bien.

— Qu'il en soit comme vous voudrez, sire », dit-elle, et ils dormirent ensemble cette nuit-là.

Le lendemain matin, elle prit la parole : « Tu as satisfait ton désir avec moi, mais tu sauras que nous aurons un enfant. Fais comme je le dis, roi, viens voir notre enfant l'hiver prochain à cette époque dans ton hangar à bateaux, si tu ne le fais pas, tu le paieras. » Après cela, elle s'en alla.

Le roi Helgi se trouvait alors un peu plus heureux qu'avant. Le temps passa et il ne prêta aucune attention à l'avertissement de la femme. Trois hivers après, il se passa ceci : trois hommes chevauchèrent vers la même maison où dormait le roi. C'était vers minuit. Ils portaient une petite fille qu'ils déposèrent près de la maison.

La femme qui portait l'enfant prit la parole : « Tu sauras, roi, dit-elle, que tes parents vont payer le fait que tu n'as prêté aucune attention à ce que je t'offrais. Tu bénéficies de ce que tu m'as délivré de la malédiction, et sache que cette petite fille s'appelle Skuld[40]. C'est notre fille. »

Après cela, ces gens s'en allèrent. C'était une femme-elfe[41]. Jamais ensuite le roi ne la revit. Skuld grandit chez le roi, elle fut bientôt féroce de tempérament.

40. Skuld signifie proprement « dette », ou encore « avenir » : tel est le nom d'une des trois Nornes*. Il est évident que l'auteur évolue ici dans ce qu'il connaît de créatures féminines surnaturelles, comme on va le voir dans la note suivante.

41. On ne sait trop ce qu'étaient les elfes, en vérité *álfar* (voir *álfr**). Il a pu s'agir d'une catégorie de déités inconnues d'autre part : certains textes eddiques les mettent en parallèle avec les Ases et les Vanes qui sont les deux grandes familles divines. Il semble qu'à l'époque qui nous concerne, ç'aient été des protectrices de la fertilité-fécondité. Elles apparaissaient

On dit qu'un jour, le roi Helgi se prépara à quitter le pays dans l'intention d'oublier ses chagrins. Hrólfr, son fils, resta. Le roi guerroya en maints lieux et accomplit force exploits.

## *16. Aðils trahit le roi Helgi*

Le roi Aðils siège à Uppsalir. Il avait douze berserkir qui défendaient son pays contre tous les dangers et périls[42]. Le roi Helgi prépara son expédition pour Uppsalir afin d'enlever Yrsa. Il débarqua. Le roi Aðils apprenant que le roi Helgi est arrivé au pays, il demande à la reine Yrsa comment elle veut l'accueillir.

Elle dit : « Vois toi-même, mais tu sais déjà qu'il n'est pas d'homme pour qui j'aie plus d'obligation que lui. »

Le roi Aðils trouva convenable de l'inviter à un banquet, il n'avait pas l'intention de faire cela avec feintise. Le roi Helgi accepta, alla au banquet avec cent vingt hommes, le plus grand nombre restant aux bateaux. Le roi Aðils le reçut à bras ouverts. La reine Yrsa avait l'intention de réconcilier les rois et elle fit tout ce qu'il convenait envers le roi Helgi.

Celui-ci se réjouit tellement de voir la reine qu'il laissa de côté tout le reste. Il voulait lui parler tout le temps dont il disposerait et ils siégèrent au banquet.

Il se fit que les berserkir du roi Aðils arrivèrent au pays. Dès qu'ils furent arrivés, le roi Aðils alla les trouver de façon que personne ne fût

sous les espèces de très belles femmes qui s'associaient volontiers aux humains. Ce n'est que par la suite qu'elles/ils seront dévalué(e)s pour devenir, comme en Norvège aujourd'hui, de petits bonshommes très actifs dans les contes populaires. Aux temps anciens, les *álfar* semblent avoir régenté surtout les facultés mentales. Ils ont joui d'un culte, chose assez rare dans cette religion, mais c'est bien tout ce que nous savons d'eux !

42. Voici encore un thème obligé des sagas légendaires. Les *berserkir* (sing. *berserkr**), ou « guerriers-fauves », étaient des champions qui devaient leur nom – dont l'étymologie est discutée – ou bien au fait qu'ils combattaient sans protection (sur *berr* : « nu », et *serkr* : « chemise »), ou bien qu'ils portaient une cotte de peau d'ours (*berr-* peut dériver de *björn*, « l'ours »), seconde hypothèse qui me paraît préférable, surtout dans l'optique de la présente saga, étant donné qu'un poème scaldique célèbre établit une sorte de parallèle entre *berserkir* et *úlfhednar*, « pelisses de loups ». Quoi qu'il en soit, le motif s'applique à des personnages qui, dans des circonstances érotiques, magiques, guerrières ou poétiques, entraient en fureur (le latin *furor* conviendrait mieux) et se rendaient alors capables de prestations inouïes. Les berserkir figurent dans toutes sortes de contextes, pour obtenir la possession d'une femme, battre un rival en duel, s'approprier une terre, etc. Le héros d'une saga qui se respecte se doit de les découdre, car ils sont souvent passablement grotesques. Que le motif ait eu des rapports avec la magie, cela semble très probable.

au courant. Il leur ordonna de se rendre dans la forêt qui sépare la forteresse des bateaux du roi Helgi et de se porter à l'attaque de celui-ci lorsqu'il irait à ses bateaux. « Je vais vous envoyer des renforts qui arriveront derrière eux, de sorte qu'ils soient pris au piège parce que je veux maintenant faire en sorte que le roi Helgi ne puisse se dérober, car je comprends qu'il est épris de la reine au point que je ne veux pas me risquer à ce qu'il entreprendra. »

Le roi Helgi est donc au banquet et on lui cache soigneusement cette trahison, de même qu'à la reine. Celle-ci dit au roi Aðils qu'elle veut qu'il fasse au roi Helgi de magnifiques présents, or et bijoux. Il le promet mais en fait, se les destine à lui-même. Le roi Helgi s'en va, le roi Aðils l'accompagne en chemin ainsi que la reine, les rois et la reine se quittent en termes assez convenables.

Pas longtemps après que le roi Aðils eut fait demi-tour, le roi Helgi et les siens s'aperçurent qu'il y aurait des hostilités et bataille éclata aussitôt. Le roi Helgi se porta bravement de l'avant et combattit vaillamment, mais en raison de la force supérieure qui se trouvait en face, le roi Helgi tomba avec grand renom, ayant reçu de grandes blessures et nombreuses, une partie des troupes du roi Aðils était arrivée par-derrière, si bien qu'ils étaient pris entre le marteau et l'enclume. La reine Yrsa ne fut avertie qu'une fois que le roi Helgi fut tombé et la bataille, terminée. Tomba là avec Helgi toute la troupe qui était montée à terre, le reste échappa en s'enfuyant jusqu'au Danemark. Et l'on achève ici le Dit du roi Helgi.

## *17. De la reine Yrsa*

Le roi Aðils se vanta de sa victoire et estima s'être fort promu pour avoir vaincu un roi aussi excellent et largement renommé que l'était Helgi.

La reine Yrsa dit : « Il n'est pas si facile de se vanter tellement, bien que tu aies trahi l'homme envers lequel j'avais le plus d'obligations et que j'aimais le plus, et pour cette raison même, je ne serai jamais loyale envers toi si tu t'en prends aux parents du roi Helgi. Tes berserkir, je vais les faire périr dès que je le pourrai, s'il y a certains hommes qui sont assez braves pour vouloir faire cela tant pour moi que pour prouver leur propre bravoure. »

Le roi Aðils lui demanda de ne pas le menacer non plus que ses berserkir – « car cela ne te servira à rien. Je veux compenser la mort de ton père par de magnifiques présents, de grandes richesses et des objets de grand prix si tu veux bien les accepter ».

Cela apaisa la reine qui accepta du roi ces compensations. Pourtant, elle fut ensuite de caractère désagréable et souvent, elle guettait l'occasion de faire aux berserkir du mal et des déshonneurs. On ne trouva jamais que la reine était vraiment heureuse ou de bonne humeur depuis que le roi Helgi était mort, il y avait plus de désaccords dans la halle que précédemment, et la reine ne voulait pas supporter le roi Aðils si elle devait en décider.

Le roi Aðils estimait être devenu grandement renommé, et quiconque était avec lui ou faisait partie de ses champions se tenait pour le plus important des hommes. Le roi siège maintenant un moment dans son royaume, pensant que personne ne lèverait le bouclier contre lui et les berserkir. Le roi Aðils était un très grand sacrificateur et plein de sorcellerie[43].

43. Il est amusant que cette précision n'intervienne que maintenant ! L'un des grands rites de la religion nordique ancienne, avec le sejðr que nous avons vu plus haut (voir la note 8), était le *blót** ou « sacrifice ». Le célébrant immolait un animal, sans doute en l'honneur d'un dieu, puis toute l'assemblée prenait part à un banquet sacrificiel ou *blótveizla* au cours duquel on consommait la chair de la victime. Ce rite était destiné à invoquer les ancêtres, les grands membres morts de la famille ; sa finalité était de resserrer la communauté dans une société où la frontière entre vivants et morts n'était pas brutalement ressentie. Le roi était chargé de ce rite à l'intention de son « royaume » ; dans le culte privé, c'était le chef de famille qui tenait ce rôle. Quant à « sorcellerie », il rend le terme *fjölkynngi* (« connaissant quantité de choses ») dans le texte mais pourrait aussi bien se traduire par « magie » ou par « science noire ». Les deux notions qui interviennent donc à la fin de ce chapitre sont clairement péjoratives sous la plume de l'auteur. Étant donné la date probable à laquelle il rédige sa saga, il est chrétien et s'adresse à des chrétiens. En fait, il se livre à une sorte de reconstitution pseudo-historique !

# Dit de Svipdagr

## *18. Svipdagr vient chez le roi Aðils*

On nomme un bóndi, Svipr. Il habitait en Svíþjóð, loin des autres hommes. Il était riche de biens et avait été un très grand champion, il n'était pas en toutes choses conforme à ce que l'on voyait et il savait maintes choses. Il avait trois fils qui sont mentionnés ici. L'un s'appelait Svipdagr, le second, Beigaðr, le troisième Hvítserkr[44]. Ce dernier était le plus âgé. C'étaient tous des hommes de grande importance, forts et avenants de visage.

Quand Svipdagr fut âgé de dix-huit hivers, il dit, un jour, à son père : « Sinistre est notre vie ici dans les montagnes, avec des vallées et des régions inhabitées, sans jamais aller chez d'autres gens, ni en voir venir chez nous. Ce serait plus avisé d'aller trouver le roi Aðils, de nous joindre à sa compagnie et à ses champions, s'il voulait nous accepter. »

Le vieux Svipr répond : « Cela ne me semble pas judicieux, car le roi Aðils est un homme cruel et insincère, même s'il paraît agir bellement. Ses hommes sont pleins d'envie quoique très importants pour leur part, mais certes, le roi Aðils est un homme puissant et renommé. »

Svipdagr dit : « Il faut risquer si l'on doit acquérir du renom et on ne peut savoir, avant d'avoir essayé, vers où la chance tournera ; assurément, je ne veux plus rester ici quoi qu'il y ait en attente. »

Et comme il était résolu à cela, son père lui remit une grande hache, belle et acérée.

Il dit alors à son fils : « Ne sois pas envieux d'autrui, ne te conduis pas avec arrogance, car cela est mauvais pour la réputation, mais défends-toi si

44. Une fois de plus, il faut prendre garde à l'onomastique. Svipdagr compte parmi les noms donnés à Óðinn, dieu dont, de toute manière, il présente bien des traits. Voyez aussi Hrani. Beigaðr est le nom d'un verrat ou d'un sanglier mâle dans le *Livre de la colonisation de l'Islande*. Les noms zoophores ne manquent pas dans notre saga. Quant à Hvítserkr, littéralement « Chemise blanche », c'est aussi le nom de l'un des fils de Ragnarr aux braies velues, grand héros « viking » (voir plus haut p. 188).

l'on t'attaque, car il est généreux de ne pas se vanter, mais d'accomplir grand exploit si tu es mis à l'épreuve. »

Il lui remit une armure de choix et un bon cheval.

Svipdagr s'en alla et, le soir, il arriva à la forteresse du roi Aðils. Il vit qu'il y avait des jeux[45]. Alors que Svipdagr arrivait dehors devant la halle, le roi Aðils était assis sur un grand siège d'or, ses berserkir à côté de lui. Quand Svipdagr arriva à la palissade, la porte de la forteresse était fermée parce qu'il fallait demander la permission avant de pénétrer, c'était la coutume. Svipdagr n'en eut cure, il fractura aussitôt le portail et pénétra dans la cour en chevauchant.

Le roi dit : « Cet homme se conduit imprudemment, on n'a jamais encore tenté cela. Il se peut que ce soit un homme de grande puissance qui ne se soucie pas d'être mis à l'épreuve. »

Les berserkir se mirent tout de suite à froncer fort les sourcils, il leur parut qu'il se comportait avec arrogance. Svipdagr se présenta devant le roi et le salua bien. Il s'y entendait fort bien. Le roi Aðils demanda qui il était. Svipdagr se nomma. Le roi le reconnut aussitôt et tout le monde pensa qu'il devait être un très grand champion et un homme d'importance. Le jeu se poursuivit néanmoins. Svipdagr s'assit sur une bûche et regarda le jeu. Les berserkir lui faisaient des regards menaçants et ils dirent au roi que maintenant, ils voulaient le mettre à l'épreuve.

Le roi dit : « Je crois que ce n'est pas un homme de petite valeur, mais je trouverais bon que vous le mettiez à l'épreuve et voyiez s'il est tel qu'il en a l'air. »

Puis les gens pénétrèrent dans la halle. Les berserkir allèrent trouver Svipdagr et demandèrent s'il était un champion pour se comporter avec tant d'arrogance. Il dit qu'il était semblable à n'importe lequel d'entre eux. À ces mots, leur courroux s'accrut ainsi que leur ardeur mais le roi leur ordonna de rester tranquilles ce soir-là.

Les berserkir fronçaient les sourcils et beuglaient très haut ; ils dirent à Svipdagr : « Oses-tu te battre contre nous ? Tu auras besoin alors de davantage que de grands mots et façons méprisantes. Nous voulons voir de quelle force tu es. »

Il dit : « Je veux bien me battre, mais contre un seul à la fois. On saura alors s'il y en aura plus pour vouloir prendre leur tour. »

Le roi trouva très bien qu'ils fassent cette épreuve entre eux.

La reine Yrsa dit : « Cet homme est le bienvenu ici. »

Les berserkir lui répondirent : « Nous savions déjà que tu veux nous

45. Cette culture a été très friande de jeux de toutes sortes. Ici, il s'agirait plutôt de jeux physiques, lutte, saut ou autres épreuves de force.

voir tous en Hel, mais nous sommes assez forts pour ne pas tomber devant de simples paroles ou de la mauvaise volonté. »

La reine dit qu'il n'y avait rien de mal à ce que le roi veuille éprouver quelles étaient ses capacités – « alors qu'il s'agit de vous et qu'il a une telle confiance en vous. »

Le berserkr qui était leur chef dit à la reine : « Je vais te calmer et brider ton arrogance de telle façon que nous soyons sans peur devant lui. »

## *19. De Svipdagr et des berserkir*

Le lendemain matin, un rude duel[46] eut lieu là. Les grands coups ne manquèrent pas. Tout le monde voyait que le nouveau venu s'entendait à faire mordre son épée avec grande force, et le berserkr recula devant lui, Svipdagr le tua là. Aussitôt un second voulut le tuer et venger son camarade, il subit le même sort. Et Svipdagr ne s'arrêta pas avant d'en avoir occis quatre.

Alors, le roi Aðils dit : « Tu m'as fait grand tort et tu vas le payer. » Et il ordonna à ses hommes de se lever et de le tuer.

D'autre part, la reine se procura des troupes et voulut l'assister, disant au roi que l'on pouvait voir que Svipdagr était bien plus excellent que tous les berserkir. La reine parvint à instaurer trêve entre eux, tout le monde trouva que Svipdagr était un héros. Il siégea donc sur le banc d'en face du roi, sur le conseil de la reine Yrsa.

La nuit étant venue, il regarda autour de lui et il estima en avoir fait trop peu contre les berserkir, il voulut les inciter à une rencontre, il pensait vraisemblable que, s'ils le voyaient tout seul, ils se tourneraient contre lui. Et cela se passa comme il le pensait, car ils se battirent aussitôt.

Le roi survint alors qu'ils s'étaient battus un moment, et il les sépara. Après cela, le roi mit les berserkir hors-la-loi – ceux qui restaient – parce qu'à eux tous, ils ne vainquaient pas un seul homme. Il dit qu'il ne savait pas qu'ils fussent tellement minables, eux qui n'étaient arrogants qu'en paroles. Il fallut qu'ils s'en aillent et ils menacèrent de venir ravager le royaume du roi Aðils. Le roi déclara n'avoir cure de leurs menaces et dit que ces chiennes n'avaient aucun courage. Ils s'en allèrent donc, honteux et déshonorés. Pourtant, c'était le roi qui les avait d'abord excités, en fait, à l'attaquer et le tuer quand ils le verraient sortir seul de la halle, se vengeant ainsi à l'insu de la reine. Svipdagr en avait tout de même tué un lorsque le roi était venu les séparer.

46. Voir *hólmganga**.

Le roi Aðils demanda à Svipdagr de ne pas le seconder moins qu'auparavant quand c'étaient tous les berserkir qui l'assistaient – « d'autant plus que la reine veut que tu prennes leur place. » Svipdagr resta là quelque temps.

## *20. Des faits de guerre des berserkir*

Quelque temps après, on dit nouvelles de guerre au roi : les berserkir s'étaient procuré une grande troupe et ils ravageaient son pays. Le roi Aðils demanda alors à Svipdagr de se porter contre les berserkir, disant que c'était son devoir et qu'il lui fournirait une troupe aussi grande qu'il en aurait besoin. Svipdagr ne tenait pas à être chef de cette armée, mais il voulait aller avec le roi là où il le voudrait. Le roi tenait à toute fin à ce qu'il soit chef.

Svipdagr dit : « Alors, je veux recevoir de vous la vie de douze hommes quand je le voudrai. »

Le roi dit : « Je veux te l'accorder. »

Après cela, Svipdagr partit pour la bataille, mais le roi resta chez lui. Il avait une grande troupe. Il fit faire des chausse-trapes et les fit jeter au sol à l'endroit marqué pour la bataille et il prépara d'autres stratagèmes[47]. Éclata là rude bataille et combat, la troupe des vikings recula fort, ils retirèrent grand mal des chausse-trapes. Fut tué là un berserkr ainsi que quantité de membres de la troupe, les survivants s'enfuirent jusqu'aux bateaux et s'en allèrent.

Svipdagr revint chez le roi Aðils en se vantant de sa victoire. Le roi Aðils le remercia bien de sa bravoure et de sa défense du pays.

La reine Yrsa dit : « Assurément, ce siège est mieux occupé par un brave comme l'est Svipdagr que par tes berserkir. »

Le roi en convint. Les berserkir qui en avaient réchappé recommencent à rassembler des troupes et ravagent de nouveau le royaume du roi Aðils. Et le roi recommence à inciter Svipdagr à aller leur faire face, disant

47. Ce passage est passionnant et rarissime ; il dénote la culture de l'auteur, car ces façons de procéder n'ont rien de scandinave, surtout à l'époque où sont censés se produire les événements en question. On appelle chausse-trape, selon le Grand Robert, « un engin de guerre formé d'une pièce de fer à quatre pointes et servant à interrompre le passage de la cavalerie ». Cavalerie à part – les Nordiques ne connaissaient pas cette disposition – il se peut que l'usage de chausse-trape ait existé. On remarquera d'autre part – et là, nous sommes en territoire beaucoup moins « exotique » – que l'usage était de délimiter le champ de bataille. Enfin, il n'est pas fortuit que Svipdagr, qui a bien des traits du dieu Óðinn, ait prodigué les « stratagèmes ». Le dieu est à tort réputé divinité de la guerre, il est en fait celui qui décide de la victoire, Sigtýr ; il ne combat jamais personnellement mais il s'entend à inventer toutes sortes de « stratagèmes », en effet.

qu'il lui fournirait une belle troupe. Svipdagr se rend à la bataille et il a maintenant une armée plus petite d'un tiers que celle des berserkir. Le roi Aðils promet de venir à sa rencontre avec sa *hirð**. Svipdagr avait de nouveau réagi encore plus vite que les berserkir ne le pensaient. La rencontre a donc lieu, et rude bataille éclate. Le roi Aðils a rassemblé une troupe et a l'intention d'attaquer les berserkir par-derrière.

## *21. Svipdagr abat les berserkir*

Il faut revenir à présent au vieux Svipr. Il s'éveilla, à un moment, de son sommeil, soupira profondément et dit à ses fils : « Il semble que Svipdagr, votre frère, ait besoin d'assistance, car il livre bataille non loin d'ici et il a affaire à une grande différence de nombre ; il a perdu l'un de ses yeux[48] et a maintes autres blessures, mais il a abattu trois berserkir – seulement, il en reste trois. »

Les frères réagirent promptement et s'armèrent, puis se rendirent à l'endroit où avait lieu la bataille ; les vikings avaient une troupe deux fois plus nombreuse. Svipdagr s'était fort démené, mais il était très blessé et il avait perdu un œil. Ses troupes étaient mortes en masse et le roi ne venait pas lui prêter secours. Lorsque ses frères arrivèrent à la bataille, ils s'avancèrent bien et parvinrent là où se trouvaient les berserkir. Leurs démêlés se passèrent de telle sorte que les berserkir périrent tous devant les frères. L'hécatombe se mit dans les rangs des vikings et ceux qui acceptèrent de vivre jurèrent allégeance aux frères.

Après cela, ils allèrent trouver le roi Aðils et lui dirent ces événements. Le roi les remercia bien de ce haut fait. Svipdagr avait reçu deux blessures aux bras. Il avait une grande blessure à la tête et resta borgne toute sa vie. Il resta allongé un moment, blessé, la reine le guérit.

Quand il eut recouvré la santé, il dit au roi qu'il voulait s'en aller de là. « Je veux aller trouver chez lui le roi qui nous fera plus d'honneur que toi, roi. Tu as mal récompensé la défense que j'ai faite de ton pays et une victoire comme celle que nous avons remportée pour toi. »

Le roi Aðils lui demanda de rester chez lui et dit qu'il ferait beaucoup de bien à ses frères, déclarant qu'il n'estimait personne plus qu'eux.

48. De la sorte, Svipdagr porte nombre de traits odiniques, ressemble très fort à Óðinn, qui a également perdu l'un de ses yeux : il l'a mis en gage dans la source (ou le puits) du géant Mímir (dont le nom signifie « mémoire ») afin d'acquérir le savoir des grands secrets ésotériques. Il est vrai que l'*Ynglinga saga* de Snorri Sturluson connaît aussi un roi de Suède nommé Svipdagr l'Aveugle, sans expliquer ce surnom.

Svipdagr ne voulut rien d'autre que de s'en aller, surtout parce que le roi Aðils n'était pas venu à la bataille avant qu'elle ne soit terminée parce qu'il n'était pas sûr de celui qui remporterait la victoire, de Svipdagr ou des berserkir : le roi était dans une forêt et avait regardé de là leurs démêlés, il était en mesure de venir quand il l'aurait voulu, mais en vérité, il estimait qu'il n'importait pas que Svipdagr subît une défaite et mordît la poussière.

## *22. Svipdagr se fait homme du roi Hrólfr*

Les frères se préparèrent à partir et il ne servit à rien de les en empêcher. Le roi Aðils demanda où ils avaient l'intention d'aller.

Ils dirent n'avoir pas encore fait de plan – « mais nous allons nous séparer maintenant. Je veux connaître les coutumes d'autres hommes et rois et ne pas vieillir ici en Svíþjód. »

Ils allèrent à leurs chevaux et remercièrent bien la reine de l'honneur qu'elle avait fait à Svipdagr, puis montèrent en selle et chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent chez leur père ; ils lui demandèrent de décider de ce qu'il fallait entreprendre – « et vers où devons-nous nous tourner ? »

Il déclara que le plus grand renom était d'être chez le roi Hrólfr et ses champions au Danemark – « là, vous aurez la plus belle chance d'obtenir quelque renom en épanchant votre arrogance, car j'ai entendu dire qu'en vérité, sont venus là les plus grands champions des pays du Nord.

— Comment est-il ? » dit Svipdagr.

Son père dit : « Ce que l'on me dit du roi Hrólfr, c'est qu'il est généreux et libéral, fidèle et attentif envers ses amis, de sorte qu'il n'a pas son égal. Il n'épargne ni son or ni ses trésors auprès de tous ceux qui en ont besoin. Il est de petite apparence, mais grand une fois mis à l'épreuve et difficile, le plus beau des hommes, exigeant envers les iniques, mais doux et débonnaire avec les pauvres et tous ceux qui ne le contestent pas, c'est le plus humble des hommes si bien qu'il répond aussi aimablement aux pauvres qu'aux riches. C'est un homme d'une telle excellence que son nom ne sera pas oublié tant que le monde sera habité. Il a aussi obtenu tribut de tous les rois qui sont dans son voisinage car ils veulent tous le servir volontiers[49]. »

49. Les portraits détaillés comme celui-ci ne sont pas la norme dans les sagas. En revanche, ils sont légion dans les vies de saints – qui ont été traduites en grand nombre en islandais ancien. Il faut voir dans ces lignes-ci une influence directe de l'hagiographie médiévale.

Svipdagr dit : « Tu pourras dire que je suis décidé à aller trouver le roi Hrólfr ainsi que nous tous, les frères, s'il veut nous accepter. »

Le bóndi Svipr dit : « À vous de décider de vos expéditions et de votre conduite, mais je trouverais mieux que vous restiez ici chez moi. »

Ils déclarèrent qu'il ne servirait à rien de chercher cela.

Puis ils souhaitèrent bonne vie à leur père et à leur mère, et ils s'en furent jusqu'à ce qu'ils trouvent le roi Hrólfr. Svipdagr alla aussitôt se présenter au roi et le salua. Le roi demanda qui il était. Svipdagr lui dit son nom ainsi que celui d'eux tous et déclara avoir été chez le roi Aðils un moment.

Le roi Hrólfr dit : « Pourquoi es-tu venu ici, car il n'y a pas grande amitié entre Aðils et nos hommes ? »

Svipdagr dit : « Je le sais, sire. Pourtant, je veux chercher à me faire votre homme s'il est possible, ainsi que nous tous, les frères, quoique vous trouverez que nous ne sommes pas de grande importance. »

Le roi dit : « Il n'était pas dans mes intentions de me faire des amis des hommes du roi Aðils. Mais puisque vous êtes venus me trouver, je vous recevrai car je pense que celui-là aura la meilleure part qui ne vous éconduira pas, et je vois que vous êtes de valeureux gaillards[50]. J'ai entendu dire que vous avez acquis grande renommée en tuant les berserkir du roi Aðils et en accomplissant maint autre haut fait.

— Que m'assignes-tu comme siège ? » dit Svipdagr.

Le roi dit : « Asseyez-vous près de l'homme appelé Bjálki mais laissez de la place pour douze hommes vers le fond. »

Svipdagr avait promis au roi Aðils de venir le trouver avant de s'en aller. Les frères se rendirent à la place que le roi leur avait indiquée. Svipdagr demanda à Bjálki pourquoi ces places vers le fond devaient rester vides. Bjálki dit que s'asseyaient là les berserkir du roi lorsqu'ils revenaient à la maison. Ils étaient alors en expédition guerrière.

Il y avait une fille du roi Hrólfr qui s'appelait Skúr, et une autre, Drífa. Drífa était chez le roi, c'était la plus courtoise des femmes. Elle se comporta bien envers les frères et leur rendit la vie agréable.

Cela continua ainsi pendant l'été, jusqu'à ce que les berserkir reviennent en automne dans la garde du roi. Selon leur coutume, ils se présentèrent à chaque homme lorsqu'ils entrèrent dans la halle, et celui qui les

50. Le texte porte ici le mot *garpr** qui aurait plutôt des connotations péjoratives. Il répondrait à notre « fier-à-bras » et c'est d'ailleurs ainsi que Halldór Laxness, dans un livre satirique intitulé *La Saga des fiers-à-bras* (trad. Régis Boyer, Anacharsis, Toulouse, 2011), présente ce genre de « héros ». Il ne semble pas, toutefois, que la présente saga retienne cette acception.

commandait demanda si celui qui se trouvait devant lui se tenait pour son égal. Les gens cherchaient diverses répliques qui leur paraissaient le mieux convenir, on pouvait tout de même entendre aux propos de chacun qu'il estimait s'en falloir de beaucoup qu'il fût son égal.

Il s'avança devant Svipdagr et demanda s'il s'estimait aussi vaillant. Svipdagr se leva d'un bond, brandit son épée et déclara qu'en aucun cas il n'était moins vaillant que lui.

Le berserkr dit : « Alors, frappe mon casque. »

C'est ce que fit Svipdagr, et l'épée ne mordit pas, puis ils voulurent se battre.

Le roi Hrólfr s'interposa, leur dit que cela n'était pas permis et qu'ils devaient être appelés égaux désormais – « et vous êtes tous deux mes amis. »

Après cela, ils se réconcilièrent, ils étaient toujours du même avis, ils se rendirent en expéditions guerrières et remportèrent la victoire, où qu'ils arrivent.

Le roi Hrólfr envoya des hommes en Svíþjód, trouver la reine Yrsa, sa mère, lui demandant de lui envoyer le bien qu'avait possédé le roi Helgi, son père, et que le roi Aðils avait accaparé lorsque le roi Helgi avait été tué.

Yrsa dit que cela convenait si elle pouvait l'effectuer, à supposer que ce lui fût possible – « mais si tu cherches toi-même ce bien, mon fils, je te serai fidèle en mes conseils, mais le roi Aðils est si cupide qu'il n'a jamais cure de la façon dont il a acquis ce bien », et elle demanda de dire cela au roi Hrólfr et lui envoya en même temps des cadeaux honorables.

## *23. Hrólfr impose sa loi au roi Hjörvarðr*

Le roi Hrólfr était en expédition guerrière et ce fut la raison pour laquelle il tarda à aller trouver le roi Aðils. Il se constitua une grande force et tous les rois qu'il rencontra, ils les rendit tributaires, la cause principale en était que tous les plus grands champions voulaient être avec lui et ne servir aucun autre, car il était beaucoup plus généreux de son bien que les autres rois.

Il établit sa capitale à l'endroit qui s'appelle Hleiðargarðr[51]. C'est au Danemark, il y a une grande forteresse et forte, il y avait là plus de magni-

51. C'est donc l'actuelle Lejre qui fut certainement la capitale ou, en tout cas, le haut-lieu cultuel du Danemark. Le lieu existe toujours, il est mentionné dans bon nombre de nos sources.

ficence et de pompe qu'en tout autre lieu de munificence dont on ait jamais entendu parler.

Il y avait un puissant roi qui s'appelait Hjörvarðr[52]. Il épousa Skuld, fille du roi Helgi et sœur du roi Hrólfr. Cela se fit sur le conseil du roi Aðils, de la reine Yrsa et de Hrólfr, frère de Skuld.

Un jour, le roi Hrólfr invita le roi Hjörvarðr, son beau-frère, à un banquet. Alors qu'il était à ce banquet, il se trouva que les rois étaient dehors et que Hrólfr détacha la ceinture de ses braies et, ce faisant, remit au roi Hjörvarðr son épée en attendant.

Quand le roi Hrólfr eut remis la ceinture de ses braies, il reprit son épée et dit au roi Hjörvarðr : « Nous savons tous les deux, dit-il, que l'on dit depuis longtemps que celui qui tient l'épée d'un autre lorsqu'il défait la ceinture de ses braies lui sera toujours subordonné. Donc, tu seras mon subordonné et supporteras cela aussi bien que les autres. »

Hjörvarðr en fut excessivement fâché mais il fut obligé de s'en tenir là, il s'en fut chez lui très mécontent de son lot, versa pourtant le tribut au roi Hrólfr tout comme ses autres subordonnés qui avaient à faire preuve d'obéissance.

Et le *Dit de Svipdagr* se termine ici.

52. C'est sans doute le Heoroweard de *Beowulf*, fils de Heorogar et cousin de Hroþulf. Dans le poème anglo-saxon, Heoroweard prétend au trône, ce qui fait de lui l'ennemi de Hroþulf. Cet élément est absent de notre saga.

# Dit de Böðvarr

## *24. Du roi Hringr*

Il faut dire maintenant qu'au nord, en Norvège, le roi qui s'appelait Hringr régnait sur les Uppdalir[53]. Il avait un fils qui s'appelait Björn[54]. On dit que la reine mourut et que cela fut tenu pour une grande perte par le roi et beaucoup d'autres. Les gens du pays et ses conseillers lui demandèrent de se remarier et il se fit qu'il envoya des hommes dans le sud du pays pour demander une femme. Mais un vent violent et de grandes tempêtes se levèrent contre eux, ils durent faire faire demi-tour à leurs bateaux et coururent sous le vent. Il arriva alors qu'ils furent poussés par le vent jusqu'au nord en Finnmark[55] et ils y passèrent l'hiver.

Un jour, ils montèrent à terre et arrivèrent à une maison. Y étaient assises, à l'intérieur, deux femmes, avenantes de visage. Elles leur firent bel accueil et demandèrent d'où ils venaient. Ils dirent tout de leur expédition et quel était l'objet de leur voyage. Ils demandèrent quelles femmes elles étaient et pour quelle raison elles étaient arrivées là, solitaires et si loin des autres gens, belles femmes et superbes comme elles étaient.

La plus vieille dit : « Toute chose a sa cause, garçons, nous sommes ici pour la raison qu'un puissant roi a demandé en mariage ma fille, mais elle ne voulait pas l'épouser, et il lui a promis de lui faire la vie dure, aussi l'ai-je emmenée ici en secret pendant que son père n'est pas revenu à la maison car il est en expédition guerrière. »

Ils demandèrent qui était son père.

53. *Uppdalir* signifie « pays hauts », « vallées hautes », si l'on veut. Plusieurs régions de Norvège peuvent répondre à cette dénomination

54. Cette culture est riche de prénoms zoophores. Mais ici, il n'est certainement pas fortuit que *björn* signifie « ours ».

55. Par Finnmark (« Territoire des Finnar »), il faut entendre ici la Laponie d'aujourd'hui : les Finnar (sing. Finnr) sont sans doute les ancêtres des Sâmes (Lapons) actuels. Pour diverses raisons, les Finnar étaient tenus pour de grands magiciens ou sorciers, au point que le substantif commun *finnr* est souvent synonyme de « sorcier ».

Sa mère dit : « C'est la fille du roi des Finnar. »

Ils demandèrent comment elles s'appelaient.

La plus vieille dit : « Je m'appelle Ingibjörg, et ma fille s'appelle Hvít ; je suis la concubine du roi des Finnar. »

Il y avait une jeune fille pour les servir. Les hommes du roi les regardaient d'un bon œil et ils décidèrent de voir si Hvít voulait venir avec eux et se marier avec le roi Hringr. Lui présenta cette affaire celui qui était chargé de mission par le roi. Elle mit du temps à répondre, et s'en remit à sa mère.

« C'est comme on dit, à quelque chose malheur est bon, dit sa mère, je trouve mauvais que l'on ne requière pas la permission de son père là-dessus, mais tout de même, on se risquera à cela si elle est peu ou prou d'accord. »

Après cela, elle se prépara à faire le voyage avec eux. Puis ils allèrent leur chemin et trouvèrent le roi Hringr, et aussitôt, les messagers s'enquirent pour savoir si le roi voudrait épouser cette femme ou si elle repartirait par le même chemin. La belle plut bien au roi et il célébra tout de suite ses noces avec elle. Il n'eut cure qu'elle ne fût pas riche. Le roi était assez avancé en âge et cela apparut bientôt au comportement de la reine.

## *25. La reine Hvít s'éprend de Björn*

Un homme avait sa demeure à peu de distance du roi. Il avait une femme, et une fille qui s'appelait Bera[56]. Elle était dans son jeune âge et de visage avenant. Björn, le fils du roi, et Bera, la fille du bóndi, jouaient ensemble, et ils se plaisaient bien. Le bóndi était riche de biens, il était allé longtemps dans son jeune âge en expéditions guerrières et c'était un très grand champion. Bera et Björn s'aimaient beaucoup et ils se rencontraient toujours.

Le temps passa de sorte qu'il ne se produisit rien. Björn, le fils de roi, prospéra beaucoup, et il devint à la fois grand et fort. Il était bien élevé et accompli dans tous les exercices physiques. Le roi Hringr était longtemps hors du pays, en expéditions guerrières ; Hvít restait à la maison et gouvernait le pays. Elle n'était pas populaire auprès du tout-venant, mais pour Björn, elle était très aimable mais cela ne lui plaisait pas beaucoup.

Une fois que le roi revint à la maison, la reine lui dit que Björn, son fils, devait rester à la maison avec elle et l'aider à gouverner le pays. Le roi trouva cela judicieux. La reine devint alors impérieuse et fière. Le roi dit à son fils, Björn, de rester à la maison et de prendre soin du pays avec la

56. *Bera* signifie « ourse ». On voit donc que la thématique va s'étoffant.

reine. Björn dit qu'il n'y tenait guère et que la reine ne lui plaisait pas du tout. Le roi dit qu'il devait rester. Puis il quitta le pays avec une très grande troupe.

Björn s'en fut à la maison après cette conversation avec son père, chacun des deux partis gardant sa propre idée. Il se rendit à son lit, plutôt revêche et rouge comme sang. La reine alla s'entretenir avec lui, elle voulait le réjouir et parla de devenir son amie. Il la pria de s'en aller. C'est ce qu'elle fit pour cette fois. Elle venait souvent lui parler tout de même, disant que l'occasion était belle qu'ils partagent le même lit tandis que le roi était parti, et elle déclarait bien meilleure leur cohabitation que celle qu'elle avait avec un homme aussi vieux que l'était le roi Hringr. Björn prit très mal ces propos et lui administra une grande gifle, lui ordonnant de s'en aller – et il la repoussa.

Elle déclara ne pas avoir coutume d'être repoussée ou battue – « et tu trouves meilleur, Björn, d'étreindre une fille de bóndi ; c'est une chose digne de toi comme on peut s'y attendre, c'est plus déshonorant que de jouir de mon amour et de ma tendresse ; il ne serait pas surprenant que quelque chose vienne s'opposer à ton obstination et à ta bêtise. »

Elle le frappa avec un gant de peau de loup[57], disant qu'il devienne un ours des cavernes féroce et sauvage – « et tu ne jouiras pas d'autre nourriture que le bétail de ton père. Tu vas le tuer pour te nourrir plus qu'on n'a jamais vu cela, et jamais tu ne sortiras de ce charme[58] que je te jette, et cette admonestation sera pire que tout pour toi. »

## *26. De Björn et de Bera et du meurtre de Björn*

Après cela, Björn disparut, personne ne sut ce qu'il était advenu de lui. Comme on ne le trouvait pas, on se mit à le chercher et on ne le trouva nulle part, comme il était vraisemblable. Il faut dire de cela que le bétail du roi est abattu en grand nombre et que c'était un ours gris, à la fois grand et cruel, qui s'en prenait à lui.

Un soir, il se fit que la fille du bóndi, Bera, vit cet ours cruel. Björn alla à elle et se comporta très gentiment envers elle. En cet ours, elle pensa

57. Les gants faits de peau de bêtes avaient un pouvoir magique ; la magicienne de la *Saga d'Eiríkr le Rouge* porte des gants de peau de chat, par exemple.

58. Le texte porte ici le terme *álög*, qui renvoie à « charme » (au sens très fort du latin carmen), « imprécation ». La reine jette littéralement un sort à Björn, le voici *í álögum*, « sous le charme », si l'on peut dire. L'usage est fréquent tant dans les sagas légendaires qu'ensuite, dans les contes populaires islandais.

reconnaître les yeux[59] de Björn, le fils du roi, et elle ne chercha guère à s'échapper. L'animal la quitta alors, et elle le suivit jusqu'à ce qu'il arrive à une caverne. Et comme elle y entrait, il y eut devant elle un homme qui salua Bera la fille du bóndi. Elle reconnut Björn Hringsson, ce furent de joyeuses retrouvailles. Ils restèrent dans la caverne un moment car elle ne voulait pas le quitter tant qu'elle en avait le choix. Il lui déclara qu'il ne convenait pas qu'elle reste là auprès de lui car il était animal pendant le jour et homme pendant la nuit[60].

Le roi Hringr revint alors d'expéditions guerrières, on lui dit quels événements se sont produits tandis qu'il était parti, la disparition de Björn, son fils, et aussi cette grande bête qui était venue au pays et qui attaquait surtout le bétail du roi. La reine excitait ferme à faire tuer l'animal, mais on différa pour un temps. Le roi ne s'exprima guère là-dessus, il trouvait la situation étrange.

Une nuit que Bera et Björn le fils du roi étaient dans le même lit, Björn prit la parole et dit : « Je soupçonne que le jour de ma mort sera demain, ils vont me chasser et d'ailleurs, je ne trouve pas amusant de vivre à cause du mauvais sort qui pèse sur moi, mon seul plaisir se trouve là où tu es, mais il va cesser aussi. Je vais te donner l'anneau qui est sous mon bras gauche. Tu verras demain la troupe qui m'attaque et quand je serai mort, va trouver le roi, demande-lui de te donner ce qui se trouve sous l'épaule de l'animal, du côté gauche, il te l'accordera. La reine aura des soupçons sur ton compte lorsque tu voudras t'en aller, elle te donnera à manger de la viande de l'animal, mais tu ne devras pas en manger, car tu es enceinte, comme tu le sais, et tu mettras au monde trois garçons qui sont à nous, et si tu manges de la viande de l'animal, cela se verra car cette reine est un très grand *tröll**. Ensuite, va-t'en chez toi voir ton père, et c'est là que tu mettras au monde les garçons. L'un sera toutefois le pire pour toi. Et si tu ne peux les élever à la maison en raison de cette malédiction et de leurs façons bizarres, emmène-les et apporte-les ici à la caverne. Là, tu verras un coffre à trois fonds. Les runes* qui sont gravées dessus te diront ce qui reviendra à chacun d'eux. Il y a trois armes dans le roc, chacun aura celle qui lui est destinée. Le premier-né de nos enfants

59. Il y a deux explications au fait qu'un animal ait des yeux humains : ou bien c'est un être humain frappé d'un charme, ou bien c'est un mort qui possède l'animal en question. Sans aller jusqu'à parler de totémisme (encore que cela ne soit pas absolument à rejeter), il est clair que notre saga est littéralement obsédée de ce type d'images et de représentations.

60. Voici donc le thème populaire de l'homme-ours, *mannbjörn*, parallèle à celui, également bien attesté, du « loup du soir » ou *kveldúlfr* encore appelé par une sorte de redondance que nous retrouverons ici, *vargúlfr*, où le mot « loup » intervient deux fois puisque les deux composants ont ce sens. C'est, bien entendu, notre loup-garou.

s'appellera Þórir, le deuxième, Elg-Fróði[61], le troisième, Böðvarr, et je pense très probable que ce ne seront pas des hommes insignifiants et que leurs noms vivront longtemps. »

Il lui prédit maintes choses, puis la forme d'ours se coula sur lui, cet ours sortit et elle le suivit, en regardant alentour, et elle vit venir une grande troupe s'avançant devant l'escarpement de la montagne, avec des chiens nombreux et de grande taille par-devant. L'ours s'avança de la caverne en courant et suivit le flanc de la montagne. Les chiens et les hommes du roi vinrent sur lui, et il fut difficile à vaincre. Il mutila beaucoup d'hommes avant d'être attrapé et il tua tous les chiens. On en vint au point qu'ils formèrent cercle autour de lui, il alla et vint à l'intérieur et vit quelle était la situation, savoir, qu'il ne pourrait s'échapper. Il se tourna alors vers l'endroit où se tenait le roi, s'empara de l'homme qui se trouvait tout près et le mit tout vif en pièces. Il était tellement épuisé alors qu'il se jeta à plat ventre à terre. Ils bondirent promptement et le tuèrent.

La fille du bóndi vit cela. Elle alla au roi et dit : « Veux-tu, sire, me donner ce qui se trouve sous l'épaule gauche de l'animal ? »

Le roi accepta, disant qu'il n'y avait là que de l'honneur à le lui accorder.

Les hommes du roi avaient alors fort dépouillé l'ours. Bera se rendit là et emporta l'anneau, le cachant soigneusement. On ne vit pas ce qu'elle avait pris et on ne s'en enquit pas. Le roi demanda qui elle était, car il ne la reconnaissait pas. Elle se donna à connaître comme bon lui semblait quoique tout autre chose que la vérité.

61. Si je ne fais rien de Þórir, Elg-Fróði, en revanche, appelle commentaire, ainsi que Böðvarr ; *elgr* est « l'élan », c'est aussi l'un des multiples noms d'Óðinn. Fróði convoie l'idée de savant, mais avec la nuance de savant au savoir contagieux, pédagogue, exemplaire, etc. Óðinn, qui domine cette saga comme on le voit, est le dieu de la « science », ésotérique, bien entendu ; en un sens, il est deux fois présent dans le nom du second fils de Björn. Pour Böðvarr, son nom signifie « belliqueux » mais on va voir, au chapitre 46, qu'il sera surnommé *bjarki*, ce dernier mot signifiant « ourson ». La thématique de l'ours va donc s'étoffant de chapitre en chapitre avec Björn, Bera, Bjarki notamment. Bjarki a été bien connu des anciens Scandinaves. Les *Bjarkamál* ou *Dits de Bjarki* ont été un poème fort célèbre :

> « Voici que le jour a surgi. Le plumage du coq frémit, pour les vilains c'est l'heure du labeur. Veillez, veillez sans trêve, têtes amies, d'Aðils tous les meilleurs serviteurs ! Hrólfr le tireur, Hár à la rude main, fils de noble famille qui jamais ne fuient, ni pour le vin ni pour le rire des femmes je ne vous éveille, je vous éveille pour le dur jeu de dards ! » (traduction par Renauld-Krantz du fragment que nous en avons conservé)

Pour Saxo Grammaticus, Bjarki a tué Agnarr, ce qui lui a valu la qualification de « belliqueux ».

### *27. Bera met au monde trois fils*

Le roi s'en fut chez lui et Bera lui tint compagnie. La reine était fort joyeuse et la reçut bien puis demanda qui elle était. Comme avant, elle ne dit pas la vérité. La reine fit alors un grand banquet et fit apprêter la viande de l'ours pour réjouir les hommes. La fille du bóndi était dans le pavillon de la reine et ne parvint pas à s'en aller car la reine soupçonnait qui elle était.

Plus vite que l'on ne s'y serait attendu, la reine arriva avec un plat sur lequel il y avait de la viande d'ours, elle pria Bera d'en prendre, mais elle ne voulut pas manger.

« Voilà une grande abomination, dit la reine, tu fais fi de cette chère que la reine elle-même estime t'offrir ! Prends-en vite, sinon, on te préparera autre chose de pire. »

Elle lui coupe un morceau et pour finir, Bera le mangea. La reine coupa un second morceau et le mit dans la bouche de Bera. Et il y eut un petit grain dans ce morceau et elle le recracha, disant qu'elle ne mangerait pas davantage, même si on la torturait ou la mettait à mort.

La reine dit : « Il se peut que cela serve à quelque chose », et elle rit.

Puis Bera s'en alla et se rendit chez son père. Elle eut une grossesse difficile. Elle dit à son père tout ce qui concernait sa condition et comment les choses se présentaient ainsi.

Peu après, elle tomba malade et donna le jour à un garçon, encore que d'une façon étrange. C'était un homme dans le haut, mais un élan à partir du nombril. On l'appela Elg-Fróði. Le second garçon arriva là-dessus et fut appelé Þórir. Il avait des pattes de chien à partir du cou-de-pied, aussi fut-il appelé Þórir Patte de Chien. C'était le plus avenant de visage des hommes. Le troisième garçon arriva, et c'était le plus beau de tous. On l'appela Böðvarr et il n'avait aucune tare[62]. C'est Böðvarr qu'elle aima le plus.

Ils poussèrent comme de l'herbe. Quand ils jouaient avec d'autres, ils étaient cruels et ne cédaient en rien. On était rudement traité par eux. Fróði mutila bien des hommes du roi et en tua quelques-uns.

62. Bien qu'il soit dit dans les *Bjarkarímur* islandaises qu'il avait des griffes d'ours aux orteils.

## 28. Elg-Fróði part de chez lui

Cela dura ainsi un moment, jusqu'à ce qu'ils aient douze hivers. Ils étaient si forts alors, qu'aucun des hommes du roi ne pouvait leur résister et ils ne pouvaient plus prendre part aux jeux.

Fróði dit à sa mère qu'il voulait s'en aller – « je ne peux plus avoir à faire aux gens car ce ne sont que des imbéciles et ils sont mutilés dès qu'on touche à eux. »

Elle lui dit qu'il ne lui convenait pas de rester parmi la foule en raison de son tempérament arrogant.

Sa mère s'en fut alors avec lui à la caverne et lui montra le trésor que son père lui avait destiné, car Björn avait déjà décidé de ce que chacun devait avoir. Fróði, dont le lot qui lui était assigné était le plus petit, voulut en prendre davantage mais n'y parvint pas. Il vit alors les armes qui dépassaient du roc. Il saisit d'abord les gardes mais l'épée resta fixée si bien qu'il ne put la bouger. Alors, il empoigna le manche de la hache, il ne se détacha pas davantage.

Elg-Fróði dit alors : « Il se peut que celui qui a amené ces objets de prix ici ait eu l'intention que la répartition de ces armes aille de pair avec les autres répartitions de biens. » Il empoigna alors la poignée et elle se détacha aussitôt. Allait avec cette poignée une courte épée.

Il la regarda un moment, puis dit : « Injuste, celui qui a réparti ces objets de prix ! » Des deux mains il frappa le roc de cette épée courte, et voulut la mettre en pièces, mais l'épée s'enfonça dans le roc jusqu'à la poignée sans pour autant se briser.

Alors Elg-Fróði dit : « Peu importe la façon dont je manipule cet objet déplaisant, il n'est pas exclu qu'il sache mordre. »

Après cela, il salua sa mère et la quitta. Il prit un sentier de montagne où il accomplit des méfaits, tuant des gens pour avoir de l'argent, et se fabriqua une hutte où il s'installa.

## 29. Þórir devient roi de Gautland

Le roi Hringr pensa alors savoir quels tours magiques pouvaient se trouver derrière tous ces événements. Il ne le fit pas connaître à tout le monde et resta tranquille comme avant.

Peu après, Þórir Patte de Chien demanda de s'en aller, et sa mère lui montra le chemin de la caverne et des trésors qui lui étaient destinés ; elle parla des armes et lui demanda de prendre la hache, disant que son père avait prescrit la chose ainsi. Puis Þórir s'en alla et souhaita le revoir à sa

mère. Il empoigna d'abord les gardes et l'épée resta fixée. Alors, il empoigna le manche de la hache, et la hache se détacha car elle lui était destinée. Puis il prit ce bien et alla ensuite son chemin.

Il organisa son itinéraire de façon à aller d'abord trouver Elg-Fróði, son frère. Il entra dans sa cabane, s'assit et abaissa son chapeau sur son visage. Peu après, Fróði arriva chez lui et regarda de travers cet homme qui venait d'arriver, il brandit son épée courte et dit :

7. Mugit l'épée,
sort du fourreau,
la main se rappelle
l'œuvre de Hildr[63].

Et il enfonça son épée dans la poutre à côté de lui, devint tout à fait sauvage et méchant. Þórir déclama alors :

8. Mais j'ai fait
sur une autre voie
ma hache crier
le même son.

Et alors, Þórir ne se cacha plus, Fróði reconnut son frère et lui offrit de tout partager de moitié avec lui de ce qu'il avait amassé car la grande richesse ne manquait pas. Þórir ne voulut pas accepter. Il resta là un moment et s'en alla ensuite. Elg-Fróði lui conseilla d'aller en Gautland et lui dit que le roi des Gautar venait de mourir et lui demanda d'entrer dans leur royaume.

Il lui enseigna maintes choses : « Les lois des Gautar sont que l'on y convoque une grande assemblée et que tous les Gautar s'y rendent. On place un grand siège dans cette assemblée de sorte que deux hommes peuvent s'y asseoir à leur aise et celui-là sera leur roi qui emplit ce siège. Il me semble que tu devrais emplir complètement ce siège. »

Après cela, ils se quittèrent et chacun souhaita du bien à l'autre.

Þórir alla son chemin jusqu'à ce qu'il arrive en Gautland chez un jarl qui le reçut bien, et il passa la nuit là. Chacun de ceux qui voyaient Þórir disait qu'il pourrait bien être roi des Gautar en raison de sa taille ; ils disaient qu'il y en aurait peu de semblables.

63. Hildr signifie « bataille », mais c'est aussi le nom d'une *valkyrie**. Il est clair que l'auteur joue sur les deux sens du mot. Hildr est l'héroïne du célèbre « dit » sur la bataille éternelle où elle excite deux rois, son amant et son père, à s'entre-battre éternellement.

Quand on arriva à la date du *þing**, tout se passa selon ce que Fróði, son frère, lui avait prédit. On institua un juge pour trancher ce cas en toute sincérité. Nombreux furent ceux qui s'assirent dans le siège, le juge déclara qu'aucun ne convenait. Þórir y alla en dernier lieu, et il s'assit aussitôt dans le siège.

Le juge dit : « C'est à toi que ce siège convient le mieux et tu seras jugé pour avoir ce gouvernement. »

Puis les gens du pays lui donnèrent le titre de roi, il fut appelé le roi Þórir Patte de Chien, et il y a de grandes sagas sur son compte. Il était populaire et livra maintes batailles et remporta la victoire le plus souvent. Il siégea dans son royaume pour un temps.

## *30. Böðvarr met la reine à mort*

Böðvarr était à la maison avec sa mère. Elle l'aimait beaucoup. De tous les hommes, c'était le plus accompli et le plus avenant de visage. Il n'était pas encore connu de beaucoup de gens. Un jour, il demanda à sa mère qui était son père. Elle lui dit le meurtre de son père et lui donna toutes les explications et aussi comment il était tombé sous les charmes de sa belle-mère[64].

Böðvarr dit : « Nous avons bien du mal à revaloir à cette sorcière[65]. »

Elle lui dit alors comment la reine l'avait forcée à manger de la chair d'ours – « et cela se voit à tes frères, Þórir et Elg-Fróði. »

Böðvarr dit : « Il ne m'aurait pas semblé que Fróði serait moins tenu de venger notre père sur cette couarde sorcière plutôt que de tuer des innocents pour de l'argent et de commettre des méfaits. Il me semble aussi que Þórir est parti bizarrement en ne laissant pas à cette géante quelque souvenir, je considère que la meilleure chose à faire serait de le lui rappeler pour nous deux. »

Bera dit : « Fais en sorte qu'elle ne puisse pas effectuer quelque magie et qu'il t'en advienne dommage. » Il déclara qu'il en serait ainsi.

Après cela, Bera et Böðvarr allèrent trouver le roi, et, sur le conseil de Böðvarr, elle dit au roi comment tout s'était produit, elle lui montra l'anneau qu'elle avait enlevé de sous l'épaule de la bête et que son fils, Björn, avait possédé.

Le roi déclara que, certes, il reconnaissait cet anneau. « Autant dire que j'ai soupçonné que tous les étranges événements qui se sont produits ici

64. Ce thème est la banalité même dans les lettres islandaises, au point qu'il existe dans cette littérature des « contes de belle-mère », qui ont fini par constituer un genre en soi !

65. Voir *flagð**.

venaient de ses avis, mais en raison de l'amour que j'avais pour elle, j'ai laissé les choses en paix. »

Böðvarr dit : « Fais-la partir à présent, sinon, nous nous vengerons sur elle. »

Le roi déclara qu'il voulait lui verser compensation selon ce qu'il voudrait, et que tout reste en paix, et qu'il lui donnerait un pouvoir à gérer ainsi que le titre de jarl sans plus attendre et qu'après sa propre mort, il lui laisserait le royaume à condition qu'on ne lui fît pas de mal, à elle.

Böðvarr déclara qu'il ne voulait pas être roi, qu'il préférait plutôt rester chez le roi et le servir. « Tu es tellement captivé par ce monstre que c'est à peine si tu as tout ton bon sens pour gouverner judicieusement ton royaume, et désormais, jamais elle ne jouira de demeurer ici. »

Böðvarr était dans une telle fureur que le roi n'osa pas avoir affaire à lui. Böðvarr se rendit au pavillon de la reine, tenant un sac à la main. Le roi suivit ainsi que la mère de Böðvarr. Lorsque Böðvarr fut entré dans le pavillon, il se dirigea vers la reine Hvít, lui mit le sac tout ratatiné sur la tête, le tira jusqu'à son cou, lui administra une gifle, la rossa à mort en lui infligeant toutes sortes de tortures et la traîna ainsi par toutes les rues[66]. Beaucoup de ceux qui se trouvaient dans la halle, sinon la plupart, trouvèrent que ce traitement était plus qu'à demi mérité, mais le roi prit très mal la chose, sans pouvoir rien y faire. La reine Hvít laissa ainsi sa misérable vie. Böðvarr avait dix-huit hivers lorsque cela arriva.

Peu après, le roi Hringr tomba malade et mourut. Après cela, Böðvarr reprit le gouvernement mais cela ne lui plut qu'un court moment. Il convoqua un þing des gens du pays et y déclara qu'il voulait s'en aller. Il maria sa mère à l'homme qui s'appelait Valsleitr, qui était déjà jarl : Böðvarr prit part à la noce avant de s'en aller.

## *31. Böðvarr vient trouver Elg-Fróði*

Après cela, Böðvarr s'en fut chevauchant, tout seul, il n'emporta pas beaucoup d'or ni d'argent ni d'autres objets de valeur, si ce n'est qu'il était bien équipé d'armes et de vêtements. Il monte donc son excellent cheval

66. Couvrir la tête – et surtout les yeux – de la reine-sorcière a pour but premier d'éviter son mauvais œil que l'on redoutait plus que tout. On peut tiquer un peu sur le terme *stræti*, littéralement « rue », que porte le texte ici : les agglomérations scandinaves anciennes ne comportaient pas de rues dans notre acception moderne du terme, mais seulement des passages à la rigueur recouverts de planches. Notre saga fait état, ici, d'un modernisme qui témoigne d'un emprunt évident à des sources étrangères.

d'abord jusqu'à la caverne selon les instructions de sa mère. Son épée se détacha alors qu'il empoignait les gardes. Il entrait dans la nature de cette épée que l'on ne pouvait jamais la brandir sans que ce fût la mort d'un homme. Il ne fallait jamais la poser sous la tête d'un homme ou la dresser sur ses gardes. Il fallait aiguiser ses tranchants trois fois dans sa vie et l'on ne pouvait la brandir une seconde fois tant elle était de nature difficile[67]. Cet objet de grande valeur, les frères voulaient tous le posséder. Böðvarr se porta à la rencontre de Elg-Fróði, son frère. Il fit pour son épée un fourreau de bouleau.

Il ne se passa rien dans son voyage avant qu'il n'arrive, tard un soir, à une grande halle. Régnait là Elg-Fróði. Böðvarr mena son cheval à l'écurie, estimant être attitré à posséder tout ce dont il avait besoin. Le soir, Fróði arriva chez lui et le regarda de travers. Böðvarr n'en eut cure et resta tranquille. Alors, les chevaux se mirent à se quereller, chacun voulant chasser l'autre de l'écurie.

Fróði prit la parole : « Voilà un homme bien arrogant qui ose s'installer ici sans ma permission. »

Böðvarr tira son chapeau sur sa figure, sans rien répondre. Elg-Fróði se leva et tira son glaive, il le fit sonner jusqu'aux gardes et procéda de la sorte deux fois. Böðvarr ne broncha pas. Une troisième fois, il brandit son glaive et se porta contre Böðvarr, pensant que cet homme-là ne savait pas ce qu'était la peur : il avait l'intention de se rendre maître de lui.

Comme Böðvarr voyait où l'on en était arrivé, il ne voulut pas attendre davantage, il se leva et bondit sur lui. Elg-Fróði résista d'autant plus rudement, et ils se livrèrent une grande lutte. Alors, le chapeau de Böðvarr tomba. Fróði le reconnut et dit : « Bienvenue, parent ! Nous avons lutté bien trop longtemps !

— Il n'y a pas encore eu de dommages ! » dit Böðvarr.

Elg-Fróði dit : « Tu serais prudent tout de même, parent, de cesser de lutter contre moi. S'il fallait que nous luttions pour de bon, tu sentirais la différence de forces si nous nous en prenions l'un à l'autre sans rien épargner. »

Fróði lui offrit de rester là et de posséder toutes choses à parts égales avec lui. Böðvarr ne voulut pas, il trouvait mauvais de tuer des gens pour

67. Il est clair que l'auteur brode ici sur un thème tout à fait rebattu des sagas ou récits légendaires, celui de l'arme aux pouvoirs magiques On le verra bien par la suite de notre texte lorsque Böðvarr aura des difficultés à tirer cette épée. Il y a, dans la *Saga de Hervör et du roi Heiðrekr*, une épée Tyrfingr qui ne peut être tirée aussi sans provoquer mort d'homme et dont les coups ne manquent jamais leur but. Elle porte une malédiction, elle doit provoquer trois actes maudits (voir plus haut, p. 119). Dans l'*Edda* en prose, Snorri Sturluson mentionne aussi une épée Dáinsleif (« Héritage de Dáinn », nom qui signifie aussi « Mort ») dont une simple éraflure provoque la mort.

avoir de l'argent et il s'en fut après cela. Fróði le remit en chemin et lui dit qu'il avait fait trêve à maint homme qui avait peu d'importance. Böðvarr s'en réjouit et dit qu'il avait fort bien fait – « pour la plupart, tu devrais les laisser en paix, même si tu trouves à redire quelque chose d'eux. »

Elg-Fróði dit : « À moi, toutes choses sont mal données, mais pour toi, la seule chose à faire est d'aller trouver le roi Hrólfr car tous les plus grands champions veulent être avec lui, étant donné que sa générosité, sa magnificence et sa noblesse sont bien plus grandes que celles de tous les autres rois. »

Puis Fróði lui donna une bourrade. Et il dit : « Tu n'es pas aussi fort, parent, qu'il te siérait. »

Fróði tira du sang de son mollet et lui demanda d'en boire, et c'est ce que fit Böðvarr. Alors, Fróði s'en prit à lui une deuxième fois, et Böðvarr resta ferme sur ses jambes.

« Te voici extrêmement fort, parent, dit Elg-Fróði, et j'espère que cette boisson t'a été utile. Tu devanceras la plupart des hommes pour la force et la vaillance et pour la valeur et la noblesse. Cela me plaît bien. »

Après cela, Fróði frappa du pied le rocher qui se trouvait auprès de lui, sa jambe s'enfonça jusqu'au paturon[68]. Alors, Fróði dit : « Je viendrai jusqu'à cette empreinte tous les jours pour voir ce qu'elle contient. Ce sera de la terre si tu es mort de maladie, de l'eau si tu es mort en mer, du sang si tu été tué par les armes et alors, je te vengerai parce que c'est toi que j'aime le plus de tous les miens. »

## *32. Böðvarr trouve Þórir, son frère*

Ils se quittent, et Böðvarr va son chemin jusqu'à ce qu'il arrive en Gautland. Le roi Þórir Patte de Chien n'était pas chez lui. Lui et Böðvarr se ressemblaient tellement que l'on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre ; les gens du pays pensèrent donc que Þórir devait être revenu chez lui. On plaça Böðvarr dans le haut-siège et on le servit en toutes choses exactement comme le roi ; on lui assigna place dans le lit auprès de la reine car Þórir était marié. Böðvarr ne voulut pas coucher sous la couverture avec elle, cela parut étrange à celle-ci parce qu'elle pensait que c'était réellement son mari mais Böðvarr lui dit tout ce dont il s'agissait. Elle garda

68. On n'oublie pas que le personnage s'appelle Elg-Fróði où *Elg* renvoie à « élan » (l'animal). Le texte porte bien *lagklaufa* qui est le mot technique s'appliquant à la chose. Comprenons donc que le personnage enfonce sa patte jusqu'au paturon, soit au-dessus du sabot.

le secret. Ils continuèrent de la sorte chaque nuit, à converser, jusqu'à ce que Þórir arrive à la maison ; il fallut alors reconnaître qui était qui. Il y eut joyeuse réunion entre les frères. Þórir dit qu'à personne d'autre il n'aurait fait confiance pour coucher si près de sa reine.

Þórir lui offrit de rester là et de partager de moitié tous ses biens meubles. Böðvarr déclara ne pas le vouloir. Þórir lui offrit alors d'emporter ce qu'il voudrait et de lui fournir une escorte. Böðvarr ne le voulut pas. Il s'en fut et Þórir le remit en chemin, ils se quittèrent en termes amicaux bien qu'avec des soupçons cachés. On ne parle pas de son voyage avant qu'il n'arrive au Danemark et jusqu'à une courte distance de Hleiðargarðr.

### *33. Böðvarr loge chez un vieux et une vieille*

Un jour, il y eut une grande averse, Böðvarr fut tout trempé, son cheval, qu'il menait ferme, était épuisé, le terrain était détrempé et la progression, pénible. Il se fit une grande obscurité, la pluie tomba toute la nuit. Böðvarr ne s'aperçut de rien avant que son cheval ne trébuche sur une sorte de hauteur. Böðvarr descendit de cheval et regarda alentour, il comprit qu'il y avait là une maison et il trouva la porte. Il frappa au portail. Un homme sortit. Böðvarr demanda un logis pour la nuit. Le maître de maison déclara qu'il ne le renverrait pas ainsi, en pleine nuit bien qu'il fût inconnu. Le paysan trouva que l'homme était imposant, pour autant qu'il pût voir.

Böðvarr passa là la nuit, il fut traité avec hospitalité. Il s'enquit de maintes choses sur les exploits du roi Hrólfr ou de ses champions, s'informant de la distance qu'il y avait jusqu'à Hleiðargarðr.

Le vieux dit : « C'est tout près d'ici, as-tu l'intention d'y aller ?

— Oui, dit Böðvarr, j'en ai l'intention. »

Le vieux lui dit qu'il convenait bien à cela – « car je vois que tu es un homme grand et fort, et ils estiment être de grands champions. »

Cela fit pleurer bruyamment la vieille, comme elle le faisait lorsque l'on mentionnait le roi Hrólfr et ses champions de Hleiðargarðr.

« Qu'est-ce que tu as à pleurer, pauvre vieille ? » dit Böðvarr.

La vieille dit : « Mon mari et moi avons un fils qui s'appelle Höttr. Un jour, il s'en est allé à la forteresse pour s'amuser mais les hommes du roi se sont moqués de lui et il a supporté très mal cela. Alors, ils se sont emparés de lui et l'ont mis dans un tas d'ossements. C'est leur habitude, aux heures des repas, quand ils ont fini de ronger chaque os, de jeter les ossements sur lui. Il en reçoit parfois grand mal quand les coups le touchent

et je ne sais pas s'il est mort ou vif. Mais je voudrais obtenir de toi pour récompense de mon hospitalité que tu jettes sur lui des ossements petits plutôt que grands, s'il n'est pas mort déjà[69]. »

Böðvarr dit : « Je vais faire selon ta requête, mais je ne trouve pas tellement martial de rosser des gens avec des ossements ou de nuire à des enfants ou à des gens de petite condition.

— Ce sera bien faire alors, dit la vieille, car ta main me semble forte et je sais qu'à coup sûr celui-là n'aura aucun refuge devant tes coups que tu ne voudras pas épargner. »

## *34. Böðvarr arrive à la hirð du roi Hrólfr*

Puis Böðvarr alla son chemin jusqu'à Hleiðargarðr. Il arriva à la résidence du roi. Il mena son cheval dans l'écurie auprès des meilleurs chevaux du roi, sans demander à personne, puis entra dans la halle, il y avait peu de monde. Il s'assit près de l'entrée et alors qu'il était là depuis un bref moment, il entendit un bruit venant du coin quelque part. Il regarda par là et vit une main humaine qui dépassait d'un gros tas d'ossements gisant là. Cette main était toute noire. Il se rendit jusque-là et demanda qui se trouvait là dans le tas d'ossements.

On lui répondit plutôt timidement : « Je m'appelle Höttr, cher seigneur.

— Pourquoi es-tu ici, dit Böðvarr, et que fais-tu ? »

Höttr dit : « Je me fais un rempart de boucliers, cher seigneur. »

Böðvarr dit : « Tu es bien misérable, toi et ton rempart. »

Il s'empara de Höttr et le tira violemment hors du tas d'ossements.

Höttr cria bien fort et dit : « Tu veux ma mort ! Ne fais pas cela tant je me suis bien préparé, et tu as démoli mon rempart de boucliers ! Je l'avais fait si haut autour de moi qu'il m'a protégé de tous vos coups, si bien qu'il y a longtemps que je n'ai reçu aucun horion, ce rempart n'était pas encore fait comme je l'avais prévu. »

Böðvarr dit : « Tu ne feras plus ce rempart de boucliers. »

Höttr dit en pleurant : « Tu veux donc ma mort, seigneur ? »

69. Si curieux que ce soit, jeter des ossements semble avoir compté parmi les divertissements des anciens Scandinaves. Les codes de lois comptent parmi les délits le fait de lapider un homme avec des ossements. Il y a une sorte d'allusion à cet étrange divertissement dans la *Saga des frères jurés*, et l'historien danois Sven Aggesen (XII^e^ siècle) évoque encore cette coutume ; on assiste également à une meurtrière « bataille d'os » dans la halle du géant Kolbjörn dans la *Saga de Bárðr* (voir ci dessous, p. 662).

Böðvarr lui demanda de ne pas s'agiter, il le souleva et le porta hors de la halle, jusqu'à un lac qui se trouvait à proximité. Peu de gens y prirent garde, et il lava complètement Höttr puis il se rendit à la place qu'il avait occupée, menant derrière lui Höttr, il le plaça à côté de lui mais Höttr avait tellement peur qu'il tremblait des jambes et des jointures. Pourtant, il crut comprendre que cet homme voulait le secourir.

Le soir vint et les hommes affluèrent dans la halle, et les champions de Hrólfr virent que Höttr était placé sur un banc. Il leur parut que l'homme qui avait entrepris cela était bien hardi. Höttr avait mauvaise confiance en voyant ses connaissances car il n'avait reçu d'eux que du mal. Il voulait volontiers vivre et retourner dans son tas d'ossements, mais Böðvarr le retint de sorte qu'il ne parvint pas à s'en aller. Il pensait pourtant que s'il pouvait parvenir à son tas d'ossements, il ne s'exposerait pas autant à leurs coups.

Les hommes de la hirð reprirent leur habitude et jetèrent d'abord de petits ossements en travers de la salle sur Böðvarr et Höttr. Böðvarr fit mine de ne pas voir cela. Höttr avait si peur qu'il ne prenait ni nourriture ni boisson, pensant à tout moment qu'il allait être frappé.

Et alors, Höttr dit à Böðvarr : « Cher seigneur, voilà qu'un gros ossement arrive, qui est destiné à nous faire grand mal. »

Böðvarr lui ordonna de se taire. Il fit une coupe de sa main et attrapa de la sorte l'ossement. Lequel était suivi de l'os de la patte. Il renvoya l'ossement en visant celui qui l'avait envoyé, et l'atteignit de face avec une telle rapidité que l'homme trouva la mort[70]. Une grande terreur éclata parmi les hommes de la hirð.

Cette nouvelle parvint au roi Hrólfr et à ses champions dans la forteresse, qu'un homme très imposant était arrivé dans la halle et avait tué l'un des hommes de sa hirð. Ils voulurent faire tuer cet homme. Le roi Hrólfr demanda si cet homme de sa hirð avait été tué sans raison.

« Presque », dirent-ils. Toute la vérité là-dessus apparut alors au roi Hrólfr.

Celui-ci dit qu'en aucun cas il ne fallait tuer l'homme. « Vous avez pris la mauvaise habitude de rosser avec des ossements des hommes innocents. C'est un déshonneur pour moi et une grande honte pour vous que de commettre pareille chose. C'est ce que j'ai toujours dit à ce propos, et vous n'y avez prêté aucune attention. Je ne pense pas que cet homme que vous avez attaqué maintenant soit du genre insignifiant, appelez-le moi, que je sache qui il est. »

70. Saxo Grammaticus, dans ses *Gesta Danorum* (VI, 9), situe cet épisode lors des noces de la sœur de Hrólfr (Rolpho), avec Agnarr Ingjaldsson (Agnerus fils d'Ingellus) ; Höttr est appelé Hialto.

Böðvarr alla se présenter au roi et le salua poliment. Le roi lui demanda son nom.

« Les hommes de votre hirð m'appellent Protecteur de Höttr, mais je m'appelle Böðvarr. »

Le roi dit : « Quelle compensation veux-tu m'offrir pour l'homme de ma hirð ? »

Böðvarr dit : « Il a mérité ce qu'il a reçu. »

Le roi dit : « Veux-tu être mon homme et occuper sa place ?

— Je ne refuse pas d'être votre homme, mais Höttr et moi ne nous séparerons pas, dans l'état présent des choses nous siégerons tous les deux plus près de toi que selon la coutume, sinon, nous partirons tous les deux. »

Le roi dit : « Je ne vois pas qu'il soit digne d'honneur, mais je ne lui épargnerai pas la nourriture. »

Böðvarr se rendit donc à la place qu'il lui plut, mais il ne voulut pas occuper la place que l'autre avait eue. Il expulsa de leur place trois hommes puis lui et Höttr s'assirent là, plus loin vers l'intérieur de la halle que l'endroit qu'on leur avait assigné[71]. On trouva Böðvarr assez dur à traiter et on éprouva la plus grande considération pour lui.

## *35. Böðvarr tue le dragon*

Quand on arriva à Jól, les gens se renfrognèrent. Böðvarr demanda à Höttr ce que cela signifiait. Il lui dit qu'un animal énorme et affreux était venu deux hivers de suite – « il a des ailes et il vole. Il est venu deux automnes ici en faisant de grands ravages. Les armes n'ont pas prise sur lui[72], les champions du roi, même les plus grands d'entre eux, ne reviennent pas à la maison[73]. »

71. Les questions de préséances étaient de très grande importance dans ces milieux. Être assis vers la porte n'est pas une marque d'honneur, mais plus on progresse vers le haut bout de la halle, plus on jouit de l'estime générale.

72. Appelle une comparaison immédiate avec le Grendel de *Beowulf*, qui est également invulnérable.

73. En plus de la remarque faite à la note précédente sur le parallèle avec *Beowulf*, il est plutôt banal dans cette littérature qu'un héros affronte un dragon ou un autre monstre du même genre. Voyez l'affrontement épique entre Grettir et le *draugr* (une sorte de revenant) Glámr dans la *Saga de Grettir le Fort*, ou encore les démêlés de Sigurðr et du dragon Fáfnir dans les poèmes héroïques de l'*Edda* et la *Saga des Völsungar* (ci-dessus p. 66). Il s'agit là d'un thème classé, toujours bien vivant dans les contes populaires, et l'on n'est pas tenu de chercher des influences d'un texte à un autre.

Böðvarr dit : « Cette halle n'est pas aussi bien équipée en hommes que je le pensais, si un animal, à lui tout seul, doit dévaster le royaume et le bétail du roi. »

Höttr dit : « Ce n'est pas un animal, c'est le plus grand des trölls. »

Arriva la veille de Jól. Le roi dit alors : « Je veux que l'on soit tranquille et silencieux cette nuit, j'interdis à tous mes hommes de se mettre en quelque péril avec cet animal. Quant au bétail, qu'il en aille de lui comme le voudra le destin. Je ne veux pas perdre mes hommes. »

Tous promirent de bonne foi de faire selon ce que demandait le roi.

Böðvarr s'en alla en se cachant cette nuit-là. Il fit venir avec lui Höttr, qui le fit de force en déclarant qu'il était mené à la mort. Böðvarr dit que les choses iraient au mieux. Ils s'en allèrent de la halle et il fallut que Böðvarr le porte tant il avait peur.

Et ils virent l'animal. Sur ce, Höttr cria tant qu'il put en disant que l'animal allait l'avaler. Böðvarr ordonna à cette chienne de se taire et le précipita dans le marécage où il resta gisant, non sans être sans crainte[74]. Il n'osait pas aller chez lui non plus. Böðvarr marcha alors contre l'animal. Il fut empêché par le fait que son épée restait fixée dans son fourreau, or maintenant, il parvint à la sortir du fourreau et il l'assena sous l'épaule de l'animal, si fermement qu'elle s'enfonça dans le cœur et que l'animal tomba à terre, mort.

Après cela, il alla à l'endroit où gisait Höttr. Böðvarr le releva et le porta à l'endroit où l'animal gisait, mort. Höttr tremblait violemment.

Böðvarr dit : « Maintenant, tu vas boire le sang de cet animal. »

Höttr hésita longtemps, toutefois, il n'osa pas faire autrement. Böðvarr lui fit boire deux grandes gorgées. Il lui fit également manger un peu du cœur de l'animal[75]. Après cela, Böðvarr s'en prit à Höttr et ils luttèrent longtemps.

Böðvarr dit : « Te voici devenu remarquablement fort, et je m'attends à ce que, désormais, tu n'aies plus peur des hommes de la hirð du roi Hrólfr. »

Höttr dit : « Je n'aurai plus peur d'eux à partir de maintenant, et de toi non plus.

74. On a ici un parfait exemple du style dit de saga où la double négation vaut affirmation forte.

75. Voici une fois de plus un motif rebattu de conte populaire ou de récits héroïques. On l'a déjà vu passer ici même quand Böðvarr en personne boit du sang de son frère Elg-Fróði ou lorsque Bera a des enfants animaliers à cause du fait qu'elle a mangé de la viande d'ours alors qu'elle était enceinte. Dans le cycle héroïque des poèmes de l'*Edda*, Sigurðr aussi acquiert savoir et sagesse en buvant le sang et en mangeant le cœur du dragon Fáfnir. On a fait aussi remarquer que les textes irlandais connaissent la même histoire, notamment ceux qui traitent de Fionn Mac Cumhail.

— Voilà qui a bien tourné, camarade Höttr. Allons à présent à l'animal et redressons-le en faisant en sorte que les autres le croient vivant. »

C'est ce qu'ils firent. Après cela, ils vont chez eux et se tiennent tranquilles, et personne ne sait ce qu'ils ont accompli.

### *36. Höttr entre au nombre des champions*

Au matin, le roi demanda ce que l'on savait de l'animal, s'il était venu rendre visite pendant la nuit. On lui dit que tout le bétail était sain et sauf dans le parc, et indemne. Le roi ordonna de s'enquérir s'il y avait signe que l'animal fût venu. Les gardes s'exécutèrent et revinrent rapidement dire au roi que l'animal allait par là et marchait forcenément sur la forteresse. Le roi ordonna aux hommes de la hirð de rester vaillants et de faire de leur mieux, chacun selon son courage, et de s'en prendre à ce monstre. On fit comme le roi l'ordonnait, ils s'y préparèrent.

Le roi regarda l'animal, puis dit : « Je ne vois pas qu'il bouge, lequel va saisir cette occasion de marcher contre lui ? »

Böðvarr dit : « Il y aurait de quoi satisfaire la curiosité du plus brave. Camarade Höttr, rejette la calomnie qui court sur ton compte et qui veut que tu n'aies ni hardiesse ni valeur. Va-t'en tuer cet animal ; tu peux voir que personne d'autre n'en a bien envie.

— Oui, dit Höttr, je vais m'y mettre. »

Le roi dit : « Que je sache, je ne sais d'où t'est venue cette vaillance, Höttr, tu as bien changé en un court moment. »

Höttr dit : « Donne-moi l'épée Gardes d'Or[76] que tu tiens et j'abattrai l'animal ou bien je mourrai. »

Le roi Hrólfr dit : « Cette épée ne peut être portée sauf par un homme qui est à la fois noble de cœur et vaillant de corps. »

Höttr dit : « Tu vas voir que je suis ainsi fait. »

Le roi dit : « Que peut-on savoir sinon que bien des choses ont changé dans ton caractère ? Bien rares seraient ceux qui reconnaîtraient que tu sois le même homme. Eh bien ! Prends cette épée et jouis-en au mieux si tu t'entends à la manipuler. »

Puis Höttr marcha sur l'animal avec grande vaillance et lui déchargea un coup lorsqu'il arriva à portée, et l'animal tomba mort à terre.

Böðvarr dit : « Voyez, sire, ce qu'il a accompli. »

76. Une fois de plus, il y a une épée Gylden-hilt (équivalent au norois Gullin-hjalti qui figure ici), dans *Beowulf*. On remarquera toutefois que le nom de l'épée ordinaire du roi est Sköfnungr.

Le roi dit : « Certes, il a grandement changé, mais ce n'est pas Höttr tout seul qui a tué l'animal, c'est plutôt toi qui l'as fait. »

Böðvarr dit : « Cela se peut. »

Le roi dit : « Je savais, lorsque tu es arrivé ici, que bien peu seraient tes égaux, mais il me semble que ton œuvre la plus achevée est que tu as fait de Höttr un autre champion, lui dont il était peu probable qu'il aurait grande chance. Et maintenant, je veux qu'il ne s'appelle plus Höttr, il s'appellera désormais Hjalti. Tu t'appelleras selon l'épée Gardes d'Or[77]. »

Et le *Dit de Böðvarr* et de ses frères se termine ici.

77. On n'a pas oublié que le nom norois de l'épée est Gullinn-hjalti, où *hjalti* en tant que nom commun désigne la garde de l'épée. Mais Hjalti est également un nom d'homme très commun. Chez Saxo, que nous avons évoqué note 70, le personnage s'appelle uniquement Hialto.

# Dit de Hjalti

### *37. Des berserkir et du courage de Hjalti*

L'hiver passa jusqu'à ce que vienne le temps où l'on attendait l'arrivée des berserkir du roi Hrólfr. Böðvarr s'enquit auprès de Hjalti des habitudes des berserkir. Il dit qu'ils avaient coutume de se présenter à chaque homme lorsqu'ils revenaient dans la hirð, et d'abord au roi, pour demander s'il se tenait pour leur égal. Le roi parlait ainsi : « C'est difficile à dire, vaillants hommes comme vous l'êtes, vous qui vous êtes promus dans les batailles et les effusions de sang auprès de maints peuples aussi bien dans le sud du monde qu'ici dans le Nord. » Le roi répondait ainsi plus par courage que par mesquinerie car il était au courant de leur aide et savait qu'ils avaient remporté pour lui force victoires et grands biens. Ils s'en furent de là et demandèrent la même chose à chacun des hommes qui se trouvaient dans la halle et aucun ne s'estimait aussi vaillant qu'eux.

Böðvarr dit : « Le roi Hrólfr a fait un piètre choix d'hommes ici, si tout le monde doit parler en couard devant ces berserkir. »

Ils cessèrent cette conversation. Il y avait un an que Böðvarr était chez le roi Hrólfr. Arriva alors le deuxième Jól : un jour, alors que le roi Hrólfr était à table, les portes de la halle s'ouvrirent violemment et entrèrent douze berserkir, tous tout gris d'armures de fer, si bien que l'on aurait dit de la glace brisée.

Böðvarr demanda tout bas à Hjalti s'il oserait faire ses preuves en face de l'un d'entre eux.

« Oui, dit Hjalti, et pas en face d'un seul, mais vis-à-vis de tous parce que je ne connais pas la peur même si une force supérieure m'affronte, et il n'y en a pas un d'entre eux pour me faire trembler. »

Les berserkir s'avancèrent donc dans la halle et ils virent que le roi Hrólfr avait accru leur nombre depuis qu'ils étaient partis. Ils examinèrent soigneusement les nouveaux venus. Ils trouvèrent qu'il y en avait un en particulier qui n'était pas de petite importance, on dit qu'ils furent un peu étonnés de ce qu'ils voyaient devant eux.

Selon leur coutume, ils se présentèrent au roi Hrólfr et lui posèrent la même question que d'habitude. Le roi leur répondit comme bon lui sembla, comme de coutume, et ils allèrent se poster devant chacun des hommes dans la halle. En dernier lieu, ils se postèrent devant les camarades et celui qui était à leur tête demanda à Böðvarr s'il se tenait pour aussi vaillant que lui.

Böðvarr dit qu'il ne se tenait pas pour aussi vaillant, mais pour plus vaillant, à quelque épreuve qu'ils fussent soumis, et que le berserkr n'avait pas besoin de se conduire comme une jeune truie, lui, puant fils de jument. Il se précipita sur le berserkr, le souleva dans les airs, tout couvert de son armure comme il était, puis le jeta au sol avec une telle force que l'autre resta gisant comme s'il avait eu les os brisés. D'un autre côté, Hjalti fit de même. Il se fit grandes clameurs dans la halle, le roi Hrólfr estima que si l'on tuait ses hommes, on allait vers de grandes difficultés. Il bondit de son haut-siège, se dirigea sur Böðvarr et lui demanda de faire en sorte que tout fût tranquille et mesuré. Mais Böðvarr dit que le berserkr perdrait la vie à moins qu'il ne se déclare inférieur à lui. Le roi Hrólfr dit que cela serait aisément fait, et Böðvarr fit se relever le berserkr, Hjalti fit de même selon l'ordre du roi.

Puis on s'assit, chacun à sa place, et les berserkir aussi, mais fort préoccupés. Le roi Hrólfr leur fit force représentations, leur disant qu'ils pouvaient voir à présent qu'il n'existait rien de si célèbre, ou fort ou grand que l'on ne puisse trouver son égal. « Je vous interdis de susciter quelque difficulté que ce soit dans ma halle, et si vous me défiez ainsi, cela vous vaudra de perdre la vie, mais soyez des plus furieux quand j'aurai à faire à des ennemis, vous obtiendrez de la sorte honneur et renom. J'ai un tel choix de champions que je n'ai pas besoin de dépendre de vous. »

Tout le monde applaudit aux propos du roi, et les hommes furent complètement réconciliés. On plaça les hommes dans la halle de façon que Böðvarr fut le plus estimé et apprécié, il siégea à la droite du roi et juste à côté de lui, Hjalti le Magnanime : ce fut le roi qui lui donna ce surnom[78]. Il pouvait s'appeler magnanime parce que, chaque jour, il allait avec les hommes de la hirð du roi qui l'avaient si maltraité, comme on l'a dit précédemment, et qu'il ne leur faisait pas de mal, bien qu'il fût main-

78. Nous avons ici un exemple de la cérémonie du *nafnfestr* ou attribution d'un nom/surnom, qu'attestent aussi quelques passages de sagas, par exemple la *Saga des frères jurés* en son chapitre 11. On retrouvera cet usage plus loin chapitre 47, et il est important puisque le surnom du roi Hrólfr en découle. Pour Saxo, *Gesta Danorum* II, 6 et sq., c'est la reine Yrsa qui fait mine de conspirer avec son mari Aðils pour attirer Hrólfr en Suède afin que ce dernier l'aide à s'enfuir.

tenant devenu beaucoup plus important qu'eux. Le roi aurait trouvé excusable qu'il se fût rappelé à leur souvenir ou qu'il eût tué l'un d'eux. À main gauche du roi siégeaient les trois frères, Svipdagr, Hvítserkr et Beigaðr, tant ils étaient devenus de grande importance, puis venaient les douze berserkir et les autres braves d'élite de part et d'autre tout au long de la forteresse : on ne les nomme pas ici.

Le roi fit accomplir par ses hommes des exercices de toutes sortes et des divertissements, avec des amusements et des plaisirs multiples. Böðvarr se révéla le plus grand de tous ses champions, quelle que fût l'épreuve requise, et il fut tenu en si grande estime par le roi Hrólfr qu'il lui donna en mariage son unique fille, Drífa[79]. Il se passa un moment : ils siègent dans le royaume et sont les plus renommés de tous les hommes.

79. Il a été dit plus haut, au chapitre 12, que Hrólfr avait deux filles, Skúr et Drífa.

# D'Aðils, roi d'Uppsalir, et du voyage en Svíþjód du roi Hrólfr et de ses champions

## *38. Le voyage pour Uppsalir est planifié*

On dit qu'un jour, le roi Hrólfr siégeait dans sa salle royale et que tous ses champions et dignitaires étaient avec lui, à un coûteux banquet.

Le roi Hrólfr regarda de part et d'autre de lui, et dit : « Une force excessive s'est rassemblée ici dans cette halle. »

Le roi Hrólfr demanda alors à Böðvarr s'il connaissait un roi tel que lui, qui commandait à de tels champions.

Böðvarr dit que non – « mais il est une chose qui me paraît contrarier votre royale dignité. »

Le roi Hrólfr demanda laquelle. Böðvarr dit : « Ce qui vous manque, sire, c'est que vous n'alliez pas chercher votre patrimoine à Uppsalir, sur lequel le roi Aðils, votre parent par alliance[80], règne à tort. »

Le roi Hrólfr dit que ce serait difficile de chercher cela – « car Aðils n'est pas un homme unique[81], c'est plutôt un magicien, rusé, félon, artificieux[82], féroce, avoir affaire à lui est la pire des choses. »

Böðvarr dit : « Pourtant, il vous siérait, sire, de chercher la part qui vous revient, d'aller trouver le roi Aðils un jour et de voir comment il répondra sur cette affaire. »

Le roi Hrólfr dit : « C'est un sujet d'importance que tu proposes là car

80. Parent par alliance parce qu'Aðils est à la fois beau-frère et beau-père de Hrólfr.

81. Je choisis de rendre *einfaldr* que porte notre texte par « unique ». Il me semble que l'auteur veut dire que Aðils ne possède pas qu'une seule nature, puisque c'est, entre autres choses, un magicien.

82. Il est plaisant de signaler que le texte a ici *klókr*, « sage », « sachant y faire », que les folklores scandinaves modernes connaissent fort bien : le personnage du *klok* revient dans les contes et légendes populaires, c'est un rebouteux, un devin, etc.

nous avons à chercher vengeance de notre père là où se trouve Aðils, le roi ambitieux et rusé, et nous allons nous y risquer.

— Je ne blâmerai pas, dit Böðvarr, que nous fassions l'épreuve de ce qu'est le roi Aðils. »

### *39. Hrólfr passe la nuit chez le bóndi Hrani*

Le roi Hrólfr prépara son expédition avec cent vingt hommes et, en outre, ses douze champions et ses douze berserkir. On ne dit rien de leur voyage avant qu'ils n'arrivent chez un bóndi. Celui-ci se trouvait dehors lorsqu'ils arrivèrent et il les invita tous à rester chez lui.

Le roi dit : « Tu es un vaillant homme, mais as-tu les moyens de cela, car nous ne sommes pas si peu nombreux et ce n'est pas le fait d'un petit bóndi que de nous recevoir tous. »

L'homme rit et dit : « Oui, sire, j'ai parfois vu des gens pas moins nombreux, là où je me trouvais ; la boisson ne vous manquera pas non plus que le reste pour la durée de la nuit ainsi que ce dont vous auriez besoin. »

Le roi dit : « Alors, nous nous risquerons à cela. »

Cela réjouit le bóndi. On prit soin des chevaux des arrivants et on les traita correctement.

« Quel est ton nom, bóndi ? dit le roi.

— Certains m'appellent Hrani[83] », dit-il.

L'hospitalité était si bonne que les invités estimèrent n'avoir guère été reçus avec une telle générosité, le bóndi était très joyeux, il n'y avait rien qu'ils lui demandent et à quoi il ne sache pas répondre, ils ne le trouvèrent pas stupide du tout. Le sommeil les prit. Lorsqu'ils se réveillèrent, il faisait tellement froid qu'ils claquaient des dents, ils se levèrent tous, se vêtirent de ce qu'ils trouvèrent, sauf les champions du roi Hrólfr, ils se satisfirent des habits qu'ils avaient déjà. Ils avaient tous eu froid pendant la nuit.

Le bóndi demanda alors : « Comment avez-vous dormi ? »

Böðvarr répondit : « Bien. »

Le bóndi dit alors au roi : « Je sais que les hommes de ta hirð ont eu assez froid dans la salle cette nuit, et tel était bien le cas. Et ils ne peuvent s'attendre à résister aux épreuves que le roi Aðils d'Uppsalir vous infligera

83. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, précisons que Hrani est un des multiples noms d'Óðinn, dieu fourbe et cauteleux, mais d'une redoutable intelligence. On a lu au chapitre 3 que Helgi prenait le nom de Hrani pour dissimuler sa véritable identité. Apparemment, Helgi n'a rien à voir avec le dieu en question, si ce n'est que le nom *helgi* signifie « sacré » et donc que les relations avec les dieux sont plausibles.

s'ils trouvent si difficile de résister au froid, et renvoie à la maison, sire, la moitié de ta troupe si tu veux garder la vie, car ce n'est pas avec une quantité d'hommes que tu vaincras le roi Aðils.

— Tu fais bien l'important, dit le roi, on suivra le conseil que tu donnes. »

Ils allèrent leur chemin lorsqu'ils furent prêts, souhaitant belle vie au bóndi, et le roi renvoya la moitié de sa troupe. Ils chevauchèrent, et soudain, une petite ferme apparut devant eux. Là, ils pensèrent reconnaître le même bóndi que celui chez lequel ils avaient logé précédemment. Ils trouvèrent que cela prenait un tour étrange. Le bóndi les reçut bien de nouveau et demanda pourquoi ils venaient si souvent.

Le roi répondit : « À peine si nous savons à quelles fourberies nous avons affaire, on peut dire que tu es un vrai rusé. »

Le bóndi dit : « Une fois encore, vous ne serez pas mal reçus. »

Ils passèrent là une deuxième nuit et reçurent bonne hospitalité, le sommeil les prit et ils se réveillèrent saisis d'une telle soif qu'elle leur sembla presque insupportable, si bien qu'ils pouvaient à peine remuer la langue dans leur bouche. Ils se levèrent et se rendirent à un endroit où se trouvait un grand vaisseau rempli de vin, et en burent.

Au matin, le bóndi Hrani dit : « On en est venu de nouveau, sire, au point qu'il faut que vous m'écoutiez : il me semble que les hommes qui ont bu cette nuit ont peu d'endurance. Il vous faudra endurer de plus grandes épreuves quand vous arriverez chez le roi Aðils. »

Éclata alors une grande tempête, ils restèrent là ce jour-là, et vint la troisième nuit. Le soir, on leur fit du feu, ceux qui étaient auprès du feu sentirent la chaleur sur leurs mains. La plupart désertèrent la place que le bóndi Hrani leur avait assignée, tous reculant depuis le feu hormis le roi Hrólfr et ses champions.

Le bóndi dit : « Vous pouvez, sire, faire un choix parmi votre troupe, et mon conseil est que vous ne partiez pas hormis vous et vos douze champions, alors, il y a quelque espoir que vous reveniez, mais pas autrement.

— Il me semble à te regarder, bóndi, dit le roi Hrólfr, que nous devons suivre tes conseils. »

Ils restèrent là trois nuits. Le roi s'en fut avec douze hommes et renvoya tout le reste de sa troupe.

Le roi Aðils eut vent de tout cela et déclara qu'il était bon que le roi Hrólfr veuille lui rendre visite – « car il doit sûrement avoir une raison de venir, de sorte que les récits en vaudront la peine avant que nous ne nous quittions. »

## *40. De la réception du roi Aðils*

Après cela, le roi Hrólfr et ses champions chevauchèrent jusqu'à la halle du roi Aðils et toute la foule des citadins s'attroupa dans la plus haute tour de la forteresse pour voir la splendeur du roi Hrólfr et de ses champions car ils étaient équipés avec grande pompe. Beaucoup trouvaient qu'il valait la peine de voir la courtoisie des chevaliers[84]. D'abord, ils chevauchèrent lentement et fastueusement, mais lorsqu'ils furent à courte distance de la halle, ils firent sentir aux chevaux leurs éperons et allèrent grand train à la halle de telle sorte que tous ceux qui se trouvaient dans le passage s'écartaient devant eux. Le roi Aðils les fit recevoir bellement, avec joie, et ordonna de faire prendre soin de leurs chevaux.

Böðvarr dit : « Prenez garde, garçons, de ne pas enchevêtrer ni le toupet ni la queue des chevaux, soignez-les bien et prenez bien soin qu'ils ne se souillent pas. »

On dit immédiatement au roi Aðils quel soin ils avaient prescrit de prendre de l'entretien de leurs chevaux. Il dit : « Bien grandes sont leur insolence et leur arrogance. Suivez mon conseil et faites comme je l'ordonne : coupez la queue des chevaux tout près du fondement et tranchez leur toupet de sorte que la peau de leur front vienne avec, traitez-les de manière aussi ridicule que vous le pourrez, si ce n'est que vous les laisserez végéter. »

Puis on conduisit les arrivants aux portes de la halle, mais le roi Aðils ne se montra pas.

Alors, Svipdagr dit : « Je connais les lieux ici et je marcherai le premier car j'ai le plus grand soupçon de la façon dont on va nous accueillir et de ce qui nous attend. Ne soufflons mot pour dire lequel d'entre nous est le roi Hrólfr de sorte que le roi Aðils ne le reconnaisse pas dans notre groupe. »

Svipdagr se posta en avant d'eux tous, suivi de ses frères, Hvítserkr et Beigaðr, puis du roi Hrólfr et de Böðvarr et de tous les champions l'un derrière l'autre. Il n'y avait pas à compter sur des domestiques car ceux qui les avaient escortés jusqu'à la halle avaient disparu. Les hommes de Hrólfr avaient leurs faucons sur les épaules, cela était tenu pour grande vaillance en ce temps-là. Le roi Hrólfr possédait le faucon qui s'appelait Hábrók[85].

84. À elle seule, cette dernière notation démontre les connaissances « méridionales » de l'auteur : les deux termes *kurteisi** (« courtoisie ») et *riddari* (« chevaliers ») sont évidemment tirés de la littérature courtoise.

85. Il est remarquable que le nom de ce faucon (littéralement : « hautes-braies » !) figure aussi dans un des poèmes de l'*Edda* poétique, les *Grímnismál*, strophe 44, où il nous est dit que Hábrók est le parangon des faucons. On le vérifie de note en note : la lecture de l'auteur (ou des auteurs !) est à la fois riche et diverse.

Svipdagr poursuivit son chemin et examina soigneusement toutes choses. Il vit de grands changements un peu partout. Ils passèrent devant tant d'obstacles disposés sur leur chemin qu'il n'est pas facile de les rapporter, et plus ils avançaient dans la halle, plus leur progression était difficile.

Ils avancèrent loin dans la halle, jusqu'à ce qu'ils voient le roi Aðils faisant le fier dans son siège : de part et d'autre, ils trouvèrent étonnant de se voir mutuellement. Ils virent tout de même qu'il ne serait pas facile de se présenter devant le roi Aðils et pourtant, ils étaient arrivés si près les uns des autres que l'on pouvait discerner leur conversation.

Alors, le roi Aðils prit la parole : « Et donc, te voici arrivé ici, camarade Svipdagr ; dans quel but les champions sont-ils venus ? N'est-ce pas ce qu'il me semble :

9. Entaille est dans la nuque,
œil de la tête sorti,
cicatrice au front,
deux coups sur la main ?
Et puis Beigaðr, ton frère, est tout estropié. »

Svipdagr dit si haut que tous purent entendre : « Je veux, selon ce que j'ai stipulé avec toi naguère, recevoir trêve, roi Aðils, pour les douze hommes qui sont arrivés ici. »

Le roi Aðils répondit : « Je veux accepter cela, entrez dans la halle vite et bravement, d'un cœur résolu. »

Ils crurent discerner que des fosses avaient été pratiquées par la halle vers le fond, mais il n'était pas facile de s'assurer de quelle manière, il y avait une telle obscurité autour du roi Aðils qu'ils ne parvenaient pas à bien voir son visage. Ils virent alors que les tapisseries qui décoraient la halle tout autour avaient été démontées et qu'il devait y avoir en dessous des hommes en armes. Tel était bien le cas car un homme en broigne se rua de chaque repli lorsque le roi Hrólfr et ses champions eurent dépassé les fosses, et ils livrèrent la plus rude bataille et fendirent les gens jusqu'aux dents.

Cela dura un moment, on ne savait pas où se trouvait le roi Hrólfr tant les gens étaient tombés par monceaux.

Le roi Aðils était enflé de fureur dans son haut-siège lorsqu'il vit que les champions de Hrólfr abattaient ses hommes comme des chiens. Il vit que ce jeu ne servait à rien, se leva et dit : « Que signifie ce grand tumulte ? Ce que vous faites est digne des plus grands gredins, attaquer des hommes de distinction qui sont venus nous trouver ! Cessez sur-le-champ et asseyez-vous. Parent Hrólfr, réjouissons-nous tous ensemble. »

Svipdagr dit: « Tu n'as guère respecté la trêve, roi Aðils, et tu es inglorieux en cela. »

Ils s'assirent après cela, Svipdagr le plus vers le fond, puis Hjalti le Magnanime, Böðvarr siégeait avec le roi, car ils ne voulaient pas que Hrólfr fût reconnu.

Le roi Aðils dit: « Je vois que vous voyagez de manière honorable en pays inconnu, et pourquoi mon parent Hrólfr n'a-t-il pas une escorte plus grande ? »

Svipdagr dit: « Je vois que tu n'épargnes pas de comploter contre le roi Hrólfr et ses hommes, et il n'y a pas à s'étonner qu'il soit venu ici avec peu ou avec quantité d'hommes. »

Ils cessèrent leur conversation.

## *41. Hrólfr dans la halle du roi Aðils*

Après cela, le roi Aðils fit nettoyer la halle. On emporta les morts car beaucoup des hommes du roi Aðils avaient été tués et une quantité, blessés.

Le roi Aðils dit: « Faisons de longs feux pour nos amis et manifestons sérieusement de l'hospitalité pour de tels hommes, de sorte que tout le monde soit content. »

On dépêcha des hommes pour allumer le feu. Les champions de Hrólfr restaient toujours en armes, ils ne voulaient jamais les laisser. Le feu prit rapidement car on n'épargna point la poix et le bois sec. Le roi Aðils se plaça d'un côté du feu ainsi que les hommes de sa hirð, et le roi Hrólfr et ses champions de l'autre côté. Ils siégèrent de part et d'autre sur un long banc, parlant les uns aux autres très aimablement.

Le roi Aðils dit: « On ne parle pas par exagération de votre vaillance et de votre valeur, à vous autres, champions du roi Hrólfr, et vous vous estimez supérieurs à quiconque, on ne ment pas sur le compte de votre vigueur. Poussez les feux, dit le roi Aðils, car je ne discerne pas bien où est le roi, et vous ne fuirez pas le feu même si vous avez un peu chaud. »

On fit comme il le prescrivait, il voulait s'assurer de la sorte de l'endroit où était le roi Hrólfr car il pensait savoir qu'il ne pourrait supporter la chaleur comme ses champions, et il estimait qu'il serait plus facile de s'emparer de lui s'il savait où il était parce qu'il voulait en vérité la mort[86] du roi Hrólfr. Böðvarr comprit cela de même que plusieurs autres, et ils le

86. Voir *feigr**.

protégèrent de leur mieux de la chaleur, non pas cependant au point qu'il ne fût pas reconnu. Comme le feu les assaillait furieusement, le roi Hrólfr voulut se rappeler qu'il avait juré naguère de ne fuir ni feu ni fer ; il vit alors que le roi Aðils voulait faire une épreuve : ou bien lui et ses champions brûleraient là ou bien ils n'accompliraient pas leur vœu solennel. Ils virent alors que le roi Aðils avait éloigné son siège jusqu'au mur extérieur, de même que ses hommes.

On apportait constamment du combustible, ils voyaient que le feu les attaquerait à moins de faire quelque chose. Leurs vêtements étaient fort brûlés et ils jetèrent leurs boucliers dans le feu. Alors, Böðvarr et Svipdagr dirent :

10. Poussons le feu
dans la forteresse d'Aðils.

Alors, chacun d'eux empoigna un des hommes qui entretenaient le feu, et le précipita dedans en disant : « Jouissez de la chaleur du feu en échange de votre industrie et de votre labeur car nous voici complètement cuits. Cuisez à présent, car vous avez été si diligents un moment pour nous faire du feu. »

Hjalti empoigna le troisième et le lança dans le feu de même que chacun de ceux qui avaient nourri le feu. Ils brûlèrent jusqu'à devenir cendres et personne n'osa s'approcher si près. Cela accompli, le roi Hrólfr prit la parole :

11. Celui-là ne fuit point le feu
qui saute par-dessus.

Après cela, ils bondirent tous par-dessus le feu dans l'intention de s'emparer du roi Aðils. Ce que voyant, celui-ci sauva sa vie en courant vers l'arbre qui se dressait dans la halle, il y avait un creux dedans et il parvint ainsi à sortir de la halle par sa magie et sa sorcellerie[87].

Puis il entra dans la salle de la reine Yrsa et il voulut lui parler. Elle l'accueillit froidement et lui tint force propos sévères : « D'abord, tu as fait tuer mon mari, le roi Helgi, dit-elle, et tu t'es mal comporté envers lui, tu

87. « Magie » rend ici *fjölkynngi* (« savoir multiple ») que nous avons déjà rencontré. Pour « sorcellerie », nous avons *galdr*, un autre terme qui peut avoir cette signification, mais dont le sens propre renverrait plutôt à un type de chant magique ou d'incantation (un « charme » dans le sens ancien du terme). Il est clair que l'auteur fait ici feu de tout bois et qu'il déploie tout le vocabulaire plus ou moins ésotérique dont la tradition disposait.

as privé de ses biens celui qui les possédait, et maintenant, tu voulais tuer mon fils, tu es un homme plus cruel et pire que tout autre. Je vais à présent tout entreprendre pour que Hrólfr obtienne ce bien et que tout déshonneur t'échoue, comme il est mérité. »

Le roi Aðils dit : « Il va se trouver que ni toi ni moi ne ferons confiance à l'autre. Désormais, je ne reparaîtrai pas à ta vue. »

Par là, ils cessèrent leur conversation.

## *42. Vöggr sert Hrólfr et les siens*

La reine Yrsa alla trouver le roi Hrólfr et lui fit un accueil chaleureux. Il fit bel accueil aussi à ses salutations. Elle trouva un homme pour le servir et leur accorder une excellente hospitalité.

Lorsque cet homme se présenta au roi Hrólfr, il dit : « Cet homme a une contenance maigre et il a l'air taillé dans une perche[88]. Est-ce cela votre roi ? »

Le roi Hrólfr dit : « Tu m'as donné un nom qui va s'attacher à moi, et que me donnes-tu pour cette dénomination ? »

Vöggr répondit : « Je n'ai rien du tout car je suis dépourvu de biens. »

Le roi dit : « Alors, il revient à celui-là de donner à autrui ce qu'il possède. »

Il retira un anneau d'or de son bras et le donna à cet homme.

Vöggr dit : « Sois béni entre tous les hommes, ceci est un très grand trésor. »

Comme le roi trouvait que Vöggr attachait trop d'importance à ce présent, il dit : « Vöggr se réjouit de peu de chose. »

Vöggr dit en mettant un pied sur le banc : « Je fais le serment de te venger si je vis plus longtemps et que tu sois vaincu par d'autres. »

Le roi répond : « Tu te conduis bien, bien qu'il ne soit pas improbable qu'il y en ait d'autres que toi pour ce faire. »

On comprit que cet homme serait loyal et fidèle à sa modeste manière, mais on pensait qu'il ne pourrait faire grand-chose car il était minable. On ne lui cacha rien. Puis ils voulurent aller dormir, pensant savoir qu'ils

88. Il faut comprendre de cette indication et de la suite du texte que notre héros avait l'air d'une perche, comme lorsque nous disons d'un individu que c'est une grande perche ! L'élucidation de ce surnom n'est pas assurée pour autant et d'autres possibilités s'offrent. Pour Saxo, ce surnom renvoie à un tronc d'arbre dont on a élagué les branches de sorte qu'il peut servir d'échelle. Dans la *Skjöldunga saga,* le mot *kraki* signifierait « corbeau », ou « corneille », comme en danois *(krag).*

pourraient rester couchés sans crainte dans les quartiers que la reine leur avait choisis.

Böðvarr dit : « On nous a bien préparé les choses ici, la reine nous veut du bien, mais le roi Aðils nous veut autant de mal qu'il le pourra. Je serais fort étonné que nous restions en cet état. »

Vöggr leur dit que le roi Aðils était un très grand sacrificateur[89] – « comme on n'en trouve pas d'exemple. Il sacrifie un verrat et je ne comprends pas qu'un pareil monstre puisse exister. Prenez garde à vous, car il mettra tout son zèle pour vous détruire d'une manière ou d'une autre.

— Je m'attends davantage, dit Böðvarr, à ce qu'il nous rappelle de quelle façon il a quitté la halle à cause de nous ce soir.

— Vous devez compter, dit Vöggr, qu'il sera rusé et cruel. »

## *43. Démêlés de Gramr et du verrat sacrificiel*

Ils dormirent après cela et furent réveillés par un vacarme si grand, au-dehors, que tout résonnait et que la maison dans laquelle ils étaient couchés tremblait comme si elle se trouvait sur un sol meuble.

Vöggr prit la parole : « Voilà que le verrat a été mis en marche, il doit être envoyé par le roi Aðils pour tirer vengeance de vous ; c'est un si grand tröll que personne ne peut lui résister. »

Le roi Hrólfr avait un grand chien appelé Gramr[90]. Il était avec lui. Il était fort éminent par la vaillance et la force. Sur ce, entra le tröll sous les espèces d'un verrat[91] et des sons hideux émanaient de ce méchant tröll.

89. Voir *blót**.

90. Ce nom, lui aussi, appelle l'attention. Il y a un Gramr dans la geste de Sigurðr Meurtrier du Dragon, le parangon du héros nordique ; le mot désigne l'épée que le nain Reginn a forgée pour le héros (ci-dessus, p. 62). Comme si l'auteur s'amusait à aligner les noms prestigieux qu'il glane dans la tradition. L'adjectif *gramr* signifie proprement : « courroucé. »

91. Il y aurait beaucoup à dire du verrat qui était, dans la mythologie scandinave, l'animal sacré et représentatif de la fertilité-fécondité attaché au dieu Freyr dont nous savons qu'il jouit d'un culte particulier en Suède, toponymie à l'appui. Il existe d'ailleurs, dans la *Saga de Saint Óláfr*, un personnage appelé Sigurðr sýr, Sigurðr la Truie, surnom nullement dépréciatif, au contraire, il signifie que Sigurðr était riche. Il n'est pas exclu, de plus, que le terme Svíþjóð (Suède) soit la « nation (*svi* pouvant renvoyer à *sýr* que nous venons de voir) de la truie ». Le verrat en tant que symbole de la virilité et de la férocité figure sur de nombreux objets exhumés par l'archéologie, comme au sommet des casques trouvés à Sutton Hoo, en Angleterre, ou à Vendel, en Suède précisément. Ailleurs encore, il est question du *sónargöltr* ou « verrat sacrificiel », ce qui suffit à établir le rôle que jouait cet animal dans les opérations cultuelles. L'assimilation verrat-tröll (et nous avons déjà dit que tröll sera un des termes traduisant démon à l'époque chrétienne) témoignerait de la culture chrétienne de notre auteur.

Böðvarr excita contre le verrat le chien qui, sans la moindre hésitation, se précipita sur le verrat. Il y eut un rude combat. Böðvarr porta secours au chien et assena des coups au verrat, mais son épée ne mordit jamais sur le dos de la bête. Le chien Gramr était tellement rude qu'il arracha les oreilles du verrat et avec elles toute la chair des joues et, tout à coup, le verrat disparut comme il était venu. Alors, le roi Aðils arriva sur la maison avec une grande troupe et mit aussitôt le feu à la maison. Par là, le roi Hrólfr et ses gens comprirent que de nouveau, le combustible ne manquerait pas.

Böðvarr dit : « Ce serait une bien mauvaise façon de mourir si nous devions brûler ici, à l'intérieur. Je préférerais tomber devant les armes en terrain découvert, ce serait une fin de vie bien mauvaise pour le roi Hrólfr si cela devait se produire. Je ne vois pas de parti plus beau à prendre que de nous jeter contre les planches de la cloison, de fracturer la maison et d'en sortir, si cela se peut » – mais ce n'était pas un jeu d'enfants, toutefois, la maison était fortement charpentée – « que chacun de nous ait un homme devant lui lorsque nous sortirons et ils céderont encore une fois.

— Voilà un excellent dessein, dit le roi Hrólfr, cela va nous servir parfaitement. »

### *44. De la reine Yrsa et du roi Hrólfr*

Ils prennent donc le parti de se jeter sur la cloison si rudement et forcenément qu'ils la mettent en pièces et qu'ils parviennent à sortir de la sorte. Le passage, dans la forteresse, était tout couvert de gens en broigne. La plus brutale bataille éclate entre eux, le roi Hrólfr et ses champions avancent férocement. La troupe du roi Aðils diminue devant eux. Ils n'ont jamais affronté gens si fiers ni hautains qu'ils n'aient à mordre la poussière devant leurs grands coups.

Dans cette rude bataille, le faucon du roi Hrólfr sort en volant de la forteresse et se pose sur l'épaule du roi, agissant comme s'il avait à se vanter d'une grande victoire.

Böðvarr dit : « Il a l'air d'avoir accompli un haut fait. »

Un homme du roi Aðils qui avait à prendre soin des faucons se hâta de monter au grenier où ils étaient gardés et trouva étrange que le faucon du roi Hrólfr fût parti, et il découvrit que tous les faucons du roi Aðils étaient morts.

La bataille s'acheva par le fait que Hrólfr et ses hommes avaient tué quantité de monde et que rien ne leur avait résisté. Mais le roi Aðils avait disparu et l'on n'avait pas idée de ce qu'il était devenu. Ceux des hommes du roi Aðils qui restaient debout demandèrent grâce et on la leur accorda.

Après cela, Hrólfr et ses hommes entrèrent hardiment dans la halle. Böðvarr demanda alors sur quel banc le roi Hrólfr voulait siéger.

Le roi Hrólfr répondit : « Nous nous assoirons sous le dais[92] du roi lui-même, et je siégerai sur le haut-siège. »

Le roi Aðils ne vint pas dans la halle, il estimait avoir souffert gravement et avoir enduré grande honte en dépit de tous les artifices qu'il avait recherchés. Ils siégèrent un moment dans le calme et le repos.

Alors, Hjalti le Magnanime dit : « Ne serait-il pas avisé que quelqu'un aille voir nos chevaux pour savoir s'ils ne manquent pas de ce dont ils ont besoin ? »

C'est ce que l'on fit et lorsque l'homme revint, il dit que les chevaux avaient été honteusement traités et raconta comment ils avaient été malmenés, comme on l'a dit précédemment. Le roi Hrólfr ne se laissa pas affecter, sinon qu'il dit que tout s'était passé de la même façon dans leurs démêlés avec le roi Aðils.

Alors, la reine Yrsa entra dans la halle et se rendit devant le roi Hrólfr, le saluant avec raffinement et élégance. Il fit bel accueil à ses salutations.

Elle dit : « On ne t'a pas accueilli, parent, comme je l'aurais voulu et qu'il l'aurait fallu, et tu ne vas pas t'attarder plus longtemps ici, mon fils, en un lieu si inhospitalier, car on assemble de grandes troupes par tout le pays des Svíar. Le roi Aðils a l'intention de vous tuer tous comme il le voulait depuis longtemps s'il avait pu y parvenir, ta bonne chance[93] est plus puissante que sa sorcellerie. Et voici une corne d'argent que je veux te remettre et dans laquelle sont conservés tous les meilleurs anneaux du roi Aðils, y compris celui qui s'appelle Svíagríss[94], qu'il estime meilleur que tous les autres » ; et en plus, elle lui remit beaucoup d'or et d'argent. Ce trésor était si grand qu'une seule personne aurait eu du mal à l'estimer.

Vöggr était présent et reçut du roi Hrólfr beaucoup d'or pour ses fidèles services.

92. Il faut comprendre que le trône royal (haut-siège, ici *öndvegi**) était surmonté d'un dais. Pour plausible qu'il soit, le détail est rarement mentionné et, une fois encore, doit témoigner d'une référence implicite aux usages méridionaux.

93. De nouveau, nous avons ici un terme capital : la reine parle d'*auðna* qui est la « fortune », la « chance » qui vous est échue, que le destin vous a réservée. Voyez là-dessus l'essai sur « Le sacré chez les anciens Scandinaves » en tête de l'édition de *L'Edda poétique*, p. 11-64.

94. Une fois de plus, l'auteur puise dans le trésor des évocations antiques. Svíagríss signifie « Porc des Svíar » – revoir la note 91 supra. Il en est question dans la *Skjöldunga saga*, où, toutefois, cet anneau aurait été enlevé aux Svíar par l'un des prédécesseurs de Hrólfr. Pour Snorri Sturluson dans son *Edda*, ce seraient les lointains ancêtres d'Aðils qui auraient possédé cet anneau.

La reine fit amener douze chevaux, tous de couleur rousse, sauf un qui était blanc comme neige, c'est lui que devait monter le roi Hrólfr. C'étaient ceux qui s'étaient avérés les meilleurs de tous les chevaux du roi Aðils, tout caparaçonnés. Elle leur remit des boucliers et des heaumes et des armures et autres excellents équipements, les meilleurs qui se soient trouvés, car le feu avait gâté leurs habits et leurs armes. Elle leur donna avec grande générosité toutes ces choses dont ils avaient besoin.

Le roi Hrólfr dit : « Est-ce que tu m'as donné les biens qui m'appartenaient de droit et qu'avait possédés mon père ? »

Elle dit : « En maintes choses, cela est plus que ce que tu avais à réclamer, mais toi et tes hommes avez acquis ici grand renom. Équipez-vous au mieux de sorte que l'on ne puisse vous vaincre, car on va vous mettre encore à l'épreuve. »

Après cela, ils montèrent sur leurs chevaux. Le roi Hrólfr parla en termes affectueux à sa mère et ils se quittèrent avec tendresse.

## *45. Hrólfr et le roi Aðils se quittent*

Le roi Hrólfr et ses champions allèrent leur chemin depuis Uppsalir et se rendirent à l'endroit qui s'appelle Fyrisvellir[95]. Le roi Hrólfr vit alors un grand anneau d'or qui scintillait sur le chemin devant eux et qui cliqueta lorsqu'ils chevauchèrent par-dessus.

« Il crie ainsi, dit le roi Hrólfr, parce qu'il trouve mauvais d'être solitaire », et il défit l'un de ses propres anneaux d'or, le jeta sur l'autre sur le chemin, et dit : « Il n'arrivera pas que je ramasse de l'or même s'il se trouve sur le chemin, et qu'il n'y ait pas un de mes hommes assez hardi pour le ramasser. Car cet anneau a été jeté ici pour retarder notre voyage. »

Ils le lui promirent et sur ce, ils entendirent le son des lurs dans toutes les directions. Ils virent une armée innombrable qui les poursuivait. Cette armée allait si furieusement que chaque homme chevauchait à bride abattue. Les gens du roi Hrólfr poursuivirent leur route au même pas.

Böðvarr dit : « Ceux-ci nous poursuivent rudement, et certes, je voudrais bien que certains aient un but, ils veulent nous trouver, à coup sûr. »

Le roi dit : « N'en ayons cure. Ils vont différer tout seuls. » Il tendit la main vers la corne dans laquelle il y avait l'or et que Beigaðr tenait dans la main. Il sema cet or partout sur le chemin qu'ils prenaient par tous les Fyrisvellir, si bien que les sentiers étincelaient comme de l'or.

95. La Fyris est la rivière qui passe à Uppsala (Uppsalir ici) ; les Fyrisvellir sont, littéralement, « les plaines de la Fyris ».

Quand la troupe des poursuivants vit que de l'or scintillait partout sur le chemin, la plupart sautèrent de selle ; celui-là estima agir le mieux qui était le plus prompt à le ramasser, et il y eut là les plus grandes contestations et rixes, l'emporta qui était le plus fort : de la sorte, la poursuite se ralentit.

Ce que voyant, le roi Aðils faillit perdre le bon sens. Il admonesta ses hommes en paroles rudes, disant qu'ils ramassaient le moindre en laissant échapper le plus important, cette vilaine honte s'apprendrait en tout pays – « que vous avez laissé nous échapper une douzaine d'hommes, innombrable comme est cette troupe que j'ai rassemblée par tous les districts de l'empire des Svíar[96]. »

Le roi Aðils chevaucha devant eux tous car il était dans une colère extrême, suivi d'une foule de ses hommes.

Le roi Hrólfr, voyant le roi Aðils galopant juste derrière lui, prit l'anneau Svíagríss et le jeta sur le chemin.

Lorsque le roi Aðils vit cet anneau, il dit : « Celui qui a remis ce trésor au roi Hrólfr a été plus fidèle envers lui qu'envers moi. Néanmoins, c'est moi qui en jouirai, et pas le roi Hrólfr. » Il tendit le manche de sa lance vers l'endroit où se trouvait l'anneau, il voulait à tout prix l'atteindre, se courba fort sur son cheval et dirigea sa lance dans le cercle de l'anneau.

Le roi Hrólfr vit cela. Il fit faire volte-face à son cheval et dit : « J'ai fait se courber comme un porc, celui qui est le plus puissant des Svíar. »

Et alors que le roi Aðils voulait ramener à lui le manche de sa lance avec l'anneau, le roi Hrólfr bondit sur lui et lui trancha les deux fesses jusqu'à l'os avec l'épée Sköfnungr qui fut la meilleure des épées jamais portée dans les pays du Nord.

Le roi Hrólfr dit alors au roi Aðils de supporter cette honte pour le moment – « et tu peux reconnaître où est maintenant Hrólfr kraki que tu as longtemps cherché. »

Le roi Aðils souffrait d'une grande hémorragie, il défaillit, il fallut rebrousser chemin dans le pire des états. Pour le roi Hrólfr, il reprit Svíagríss. Ils se quittèrent pour cette fois. On ne dit pas qu'ils se soient retrouvés ensuite. Ils tuèrent alors tous les hommes du roi Aðils qui s'étaient avancés le plus à leur poursuite, qui n'eurent pas à attendre longtemps le

96. Quelque légendaire qu'il puisse être, l'épisode de l'or semé sur le chemin pour retarder les poursuivants a dû hanter les mémoires et meubler la tradition puisque Snorri Sturluson, dans son *Edda*, *Skáldskaparmál*, chapitre 8, le détaille pour expliquer qu'il existe une *kenning** scaldique donnant pour « or » « semence de Kraki » et une autre « semence des plaines de la Fyris » (voir l'annexe à la fin de ce texte, p. 497). Snorri cite à l'appui de ses dires une strophe d'Eyvindr skáldaspillir et une autre de Þjóðólfr Arnórsson.

roi Hrólfr et ses champions. Aucun d'eux ne trouva bonne sa mission, ils ne se chamaillèrent pas lorsque l'occasion s'en présenta.

## *46. Du bóndi Hrani*

Le roi Hrólfr et ses hommes allèrent leur chemin et chevauchèrent presque toute la journée. Quand vint la nuit, ils trouvèrent une ferme et se rendirent aux portes. Était là le bóndi Hrani qui leur offrit toute hospitalité et déclara que leur expédition ne s'était pas passée bien différemment de ce qu'il avait pressenti. Le roi en convint et déclara que Hrani n'était pas homme à se laisser aveugler par la fumée de l'illusion.

« Voici des armes que je veux te donner », dit Hrani.

Le roi dit : « Ce sont des armes hideuses, mon brave », c'étaient un bouclier, une épée et une broigne. Le roi Hrólfr n'en voulut pas.

Cela mit Hrani presque en colère, il estima qu'on lui faisait grand déshonneur par là. « Tu n'agis pas aussi habilement que tu le penses, roi Hrólfr, dit-il, vous n'agissez pas aussi sagement que vous le croyez », et le bóndi prit très mal cela.

Il n'était pas question d'hospitalité pour la nuit, ils voulurent aller leur chemin bien que la nuit fût noire. Hrani fronçait rudement les sourcils, il s'estimait peu apprécié puisqu'ils n'acceptaient pas ses présents, il ne les empêcha pas de s'en aller comme il leur plaisait. Ils s'en furent donc dans cet état et il n'y eut pas de salutations.

Ils n'étaient pas allés loin que Böðvarr bjarki[97] s'arrêta. Il prit la parole de la sorte : « Le sot met du temps à faire preuve de bon sens, et c'est ainsi qu'il en va pour moi. Je soupçonne que nous n'avons pas réagi bien sagement en refusant ce que nous aurions dû accepter, nous avons dû refuser la victoire. »

Le roi Hrólfr dit : « J'ai le même soupçon, car cela a dû être Óðinn le vieux, l'homme était borgne en vérité.

— Rebroussons chemin au plus vite, dit Svipdagr, et faisons-en la preuve. »

Ils firent demi-tour, mais alors, la ferme et le vieux avaient disparu.

« Il ne sert à rien de le chercher, dit le roi Hrólfr, c'est un mauvais esprit[98]. »

97. C'est la première fois dans notre texte que Böðvarr est appelé *bjarki*.

98. D'évidence, l'auteur est un chrétien qui prend les dieux anciens pour des démons. Il n'empêche, comme on l'a fait remarquer, que l'on continue de créditer Óðinn du pouvoir de conférer la victoire.

Ils allèrent donc leur chemin et l'on ne parle pas de leur voyage avant qu'ils n'arrivent au Danemark et y restent un moment.

Böðvarr donna au roi le conseil de prendre peu de part aux batailles à partir de là. Il leur paraissait plus vraisemblable qu'on ne les attaquerait guère s'ils restaient tranquilles et Böðvarr déclara craindre que le roi ne remporterait pas la victoire à partir de ce moment-là s'il s'y aventurait.

Le roi Hrólfr dit : « Le destin régit la vie de tout homme, mais pas ce mauvais esprit. »

Böðvarr dit : « S'il nous revenait d'en juger, la dernière des choses que nous ferions serait de t'abandonner, pourtant, je soupçonne davantage que d'ici peu de grands événements nous attendent tous. »

Ils cessèrent cette conversation et furent très renommés à cause de cette expédition.

# De la bataille de Skuld et de la fin de la vie du roi Hrólfr kraki et de ses champions

## *47. Les desseins de la reine Skuld*

Il s'écoula de longs moments pendant lesquels le roi Hrólfr et ses champions restèrent en paix au Danemark. Nul ne les attaqua. Tous les rois qui lui devaient tribut lui demeurèrent obéissants et lui versèrent leurs impôts, tout comme Hjörvarðr, son beau-frère[99].

Il se fit qu'une fois, la reine Skuld parla, l'esprit sombre, au roi Hjörvarðr, son époux : « Il ne me plaît guère que nous devions verser tribut au roi Hrólfr et soyons contraints d'être ses subalternes, il ne peut durer plus longtemps que tu sois son sujet. »

Hjörvarðr dit : « Il nous convient mieux, à nous comme aux autres, de supporter cela et de rester tranquilles.

— Comme tu es minable, dit-elle, de supporter toutes sortes de hontes qui te sont infligées. »

Il dit : « Il n'est pas possible de nous mesurer au roi Hrólfr, car personne n'ose lever un bouclier contre lui[100].

— Vous êtes tellement minables, dit-elle, qu'il n'y a pas de moelle en vous ; qui ne risque rien sera toujours ainsi. On ne peut savoir avant d'en avoir fait l'épreuve si le roi Hrólfr et ses champions ne peuvent être blessés. Il se trouve à présent, dit-elle, que, selon moi, il n'aura nullement la victoire et je ne serais pas loin de penser qu'il faudrait tenter une épreuve et, bien qu'il me soit apparenté, je ne l'épargnerai pas, il a beau rester constamment à la maison, il doit bien se douter qu'il ne remportera pas la

99. C'est le mari de Skuld. Laquelle, on va le voir, joue ici le rôle, assez fréquent dans les sagas, de la femme qui excite les hommes à s'entrebattre.

100. Je rends littéralement l'image, le texte porte ici *rönd* (au lieu de *skjöldr*) qui est proprement la rondache. Il va sans dire que le sens de l'image est : « résister », « s'opposer à ».

victoire. Je vais maintenant préparer un plan, si cela voulait agir, et je vais tout mettre en œuvre pour chercher à réussir. »

Skuld était une très grande sorcière, elle descendait des álfar du côté de sa mère et c'est ce que Hrólfr et ses champions allaient payer. « D'abord, je vais envoyer des hommes au roi Hrólfr pour lui demander qu'il m'accorde de ne pas verser de tribut pendant les trois années à venir et alors, je lui verserai le tout en une seule fois, selon ce qui lui revient de droit. Je pense qu'il faut s'attendre à ce que cette ruse agisse et si cela s'accomplit, nous ne ferons rien de plus. »

Les messagers s'entremirent en accord avec ce que la reine demandait. Le roi Hrólfr accepta, au sujet des tributs, ce qui lui était demandé.

## *48. La reine Skuld rassemble des troupes*

Pendant ce temps, Skuld rassembla tous les hommes les plus importants ainsi que la pire racaille de tous les districts voisins. Cette trahison était secrète, toutefois, de sorte que le roi Hrólfr ne fut pas au courant. Ses champions ne soupçonnèrent rien car tout cela était exécuté par grands artifices et sorcellerie. Skuld exécuta un très grand sejðr pour vaincre le roi Hrólfr, son frère, de sorte que la secondaient des álfar et des Nornes et toutes sortes de mauvais esprits maléfiques auxquels la nature humaine ne pouvait résister[101].

Pour le roi Hrólfr et ses champions, ils avaient grandes joies et divertissements à Hleiðargarðr, s'adonnant à toutes sortes de jeux auxquels on pût s'entendre, ils s'y livraient avec habileté et courtoisie. Chacun d'eux avait une maîtresse[102] pour s'amuser.

Il faut dire maintenant du roi Hjörvarðr et de Skuld qu'ils se rendent à Hleiðargarðr avec cette innombrable armée et qu'ils y arrivent pour Jól. Le roi Hrólfr a fait faire de somptueux préparatifs pour Jól, ses hommes étaient à festoyer ferme la veille de Jól. Hjörvarðr et Skuld plantent leurs tentes à l'extérieur de la forteresse. Ces tentes étaient à la fois grandes et longues, avec d'étranges ornementations. Il y avait là force chariots, tous équipés d'armes et d'armures.

Le roi Hrólfr ne prêta pas attention à cela. Il pensait davantage à sa

101. Notre auteur fait ici feu de tout bois. Si nous avons déjà vu les *álfar*, voici maintenant les Nornes* *(nornir)* qui sont les divinités du destin (et qui ne sont pas nécessairement de mauvais esprits). Les vues qu'on nous propose ici ne peuvent que relever d'un écrivain chrétien.

102. Voir *frilla**.

munificence, sa splendeur et sa noblesse et à toute la valeur qui résidait en son sein. Il pensait en faire part à tous ceux qui étaient venus là, de manière à faire valoir en tous lieux son honneur. Il avait pour cela tout ce qui pouvait adorner l'honneur d'un roi de ce monde[103]. Mais on ne mentionne pas que le roi Hrólfr et ses champions aient jamais sacrifié aux anciens dieux, ils croyaient plutôt en leur propre puissance et capacité de victoire[104], car la sainte foi n'avait pas encore été proclamée ici dans les pays du Nord et ceux qui habitaient dans l'hémisphère nord n'avaient guère connaissance de leur créateur.

## *49. Préparatifs du roi Hrólfr et de ses champions*

Sur ce, il faut dire que Hjalti le Magnanime se rendit à la maison où se trouvait sa maîtresse. Il vit alors, clairement, que les intentions pacifiques ne régnaient pas sous les tentes de Hjörvarðr et de Skuld. Il laissa les choses en paix et ne fronça pas les sourcils. Il coucha avec sa maîtresse. C'était la plus belle des femmes.

Alors qu'il avait été là un moment, il se leva d'un bond et dit à sa maîtresse : « Qu'est-ce qui te semble le mieux, deux hommes de vingt-deux ans ou un octogénaire ? »

Elle répondit : « Deux hommes de vingt-deux ans me semblent meilleurs que des vieux de quatre-vingts ans.

— Tu vas payer ces mots, dit Hjalti, espèce de putain ! »

Et il alla à elle et lui emporta le nez d'un coup de dents[105]. « Accuse-moi si quelqu'un se bat pour ton compte, je m'attends à ce que désormais, la plupart penseront que tu n'es guère un trésor.

103. Il va de soi que l'auteur, bon chrétien, emploie cette toute dernière expression dans un sens plutôt péjoratif : les gloires de ce monde (*veraldligr*, dit le texte) sont pécheresses !

104. Voici de nouveau une expression qui se rencontre parfois dans les sagas, toujours dans le même sens : *máttr ok megin*, que je rends donc par « puissance » ou « pouvoir personnel » et « capacité de victoire », a souvent été pris, naguère, pour une profession d'athéisme ou d'irréligiosité. En fait, on a démontré que cette tournure s'applique à la révérence que tout homme professait, sans doute, envers le don que les Puissances avaient déposé en lui et qu'il lui revenait de manifester. Une fois de plus, l'auteur donne dans l'archaïsme, ici détourné de son sens authentique.

105. Cet étrange épisode est plus clair chez Saxo (*Gesta* 2,7). Là, Hjalti, qui est en effet chez sa maîtresse, ne voit pas l'armée de Skuld. Et c'est sa maîtresse qui lui demande quel âge devrait avoir l'homme qu'elle épouserait si elle venait à le perdre. Indigné, Hjalti lui coupe le nez « pour l'enlaidir ». Ce type de mutilation n'est pas rare dans les textes médiévaux. On en trouvera nomenclature dans la belle édition des *Gesta* qu'a établie

— Tu as méfait contre moi, dit-elle, et je ne le méritais pas.

— Tout le monde peut être abusé par la ruse», dit Hjalti.

Il saisit ensuite ses armes car il voyait que tout le tour de la forteresse était couvert d'hommes en broigne et que les étendards de guerre avaient été dressés. Il comprit alors qu'il n'y avait pas à se cacher que c'était la guerre. Il se rendit à la halle, à l'endroit où Hrólfr et ses champions siégeaient.

Hjalti dit: «Réveillez-vous, sire le roi, car la guerre est dans nos murs, il est plus besoin de se battre que d'étreindre des femmes. Je pense que l'or n'augmentera guère dans la halle à cause des tributs de Skuld, ta sœur. Elle a la cruauté des Skjöldungar et je puis te dire qu'il ne s'agit pas d'une petite armée; épées tirées et en armures, ils encerclent la forteresse, le roi Hjörvarðr n'a pas une raison amicale de venir en débattre avec toi, il n'a pas l'intention désormais de te redemander la permission de régner sur son propre royaume. Il s'agit maintenant, dit Hjalti, de mener la troupe de notre roi qui n'épargne rien pour nous. Accomplissons nos serments en défendant bien le roi le plus renommé qui soit dans tous les pays du Nord, que l'on puisse apprendre cela en tout pays. Récompensons-le des armes, des armures et de mainte autre générosité, car cela ne sera pas un mince service à lui rendre. De grands présages ont eu lieu aussi, même si nous nous le sommes caché longtemps, et j'ai bien le soupçon que d'importants événements vont se produire, dont on se souviendra longtemps. Certains déclareront que c'est un peu par peur que je parle, mais il se peut que le roi Hrólfr boive maintenant pour la dernière fois avec ses champions et les hommes de sa hirð. Debout, vous tous, les champions, dit Hjalti, séparez-vous rapidement de vos maîtresses, vous allez avoir à faire face à autre chose. Préparez-vous à ce qui va venir. Debout, tous les champions, et que tous s'arment au plus vite[106]!»

Se levèrent alors d'un bond Hrómundr le Sévère et Hrólfr à la Main prompte, Svipdagr, Beigaðr et Hvítserkr le Hardi, le sixième étant Haklangr, le septième, Harðrefill, le huitième, Haki le Vaillant, le neuvième, Vöttr l'Arrogant, le dixième s'appelait Stórólfr, le onzième, Hjalti le Magnanime, le douzième, Böðvarr bjarki qui était ainsi appelé parce qu'il

J.-P. Troadec, note 15 au passage concerné, p. 426. On a également fait remarquer que ce geste atroce pourrait remonter loin en avant dans le temps et faire partie des punitions infligées pour adultère.

106. Il y a dans ce discours une sorte de paraphrase des fameux *Bjarkamál (Dits de Bjarki)*, qui ont été donné ici-même en annexe à la présente saga (ou en note 61). Saxo les a traduits en latin. Ils sont évoqués également dans la *Saga de Saint Óláfr*, chap. 208; le scalde islandais Þormóðr Bersason les aurait déclamés avant la fatidique bataille de Stiklarstaðir (1030) où périt le roi Óláfr.

avait chassé tous les berserkir du roi Hrólfr à cause de leur tyrannie et de leur iniquité ; il en avait tué certains de sorte qu'aucun ne parvint à rien contre lui : ils étaient comme des femmes en face de lui lorsqu'il fallut en venir aux faits. Néanmoins, ils s'estimaient toujours supérieurs à lui et complotaient constamment contre lui.

Böðvarr bjarki se leva aussitôt et s'arma, puis dit que le roi Hrólfr avait besoin de fiers guerriers – « il va falloir du courage et du cœur à tous ceux qui seconderont le roi Hrólfr. »

Le roi Hrólfr se leva et prit la parole sans aucune crainte : « Apportez-nous la meilleure boisson qui soit, nous allons boire avant la bataille, soyons joyeux et montrons quels hommes sont les champions de Hrólfr. Ayons à cœur de faire cela seul qui mette en mémoire notre vaillance, car sont venus ici les plus grands champions de tous les pays du voisinage et les plus renommés. Dites à Hjörvarðr et à Skuld et à leurs fiers-à-bras que nous allons boire à satiété avant de recevoir les tributs. »

On fit comme le disait le roi.

Skuld répond : « Le roi Hrólfr, mon frère, n'est pas semblable à tous les autres, et c'est grand deuil que de perdre de tels hommes, pourtant, tout ira vers le même terme. »

On estimait tellement le roi Hrólfr qu'il était loué à la fois par ses amis et ses ennemis.

## *50. De la conduite de Böðvarr bjarki*

Le roi Hrólfr bondit de son haut-siège après avoir bu un moment ainsi que tous ses champions, ils abandonnèrent donc l'excellente boisson pour cette fois, sur quoi ils sortirent, hormis Böðvarr bjarki. On ne le voyait nulle part et l'on s'en émerveilla fort, ils pensèrent qu'il n'était pas exclu qu'il fût ou bien capturé ou bien tué.

Dès qu'ils furent sortis éclata une terrible bataille. Le roi Hrólfr suivait personnellement son étendard, ses champions de part et d'autre de lui et toute la foule de la forteresse qu'il n'était pas possible de dénombrer, bien qu'ils ne parvinrent pas à grand-chose. On put voir là de grands coups sur les casques et les broignes, épées et lances bien visibles dans les airs, il y eut une telle hécatombe que le sol était tout couvert de cadavres.

Hjalti le Magnanime dit : « Voici que mainte broigne est fendue et mainte arme, brisée et maint vaillant chevalier, désarçonné. Notre roi est de belle humeur car il est aussi joyeux que s'il avait bu bien ferme de la bière, il frappe des deux mains, il est fort différent des autres rois dans la bataille, car il me semble qu'il a la force de douze rois, et il a tué maint

vaillant homme. Maintenant, le roi Hjörvarðr peut voir que l'épée Sköfnungr mord, elle cliquète durement sur leurs crânes. »

Il entrait dans la nature de Sköfnungr de chanter très haut lorsqu'elle sentait l'os, si elle l'atteignait. La bataille devint si féroce que rien ne résistait au roi Hrólfr et à ses champions. Le roi Hrólfr frappait de l'épée Sköfnungr de telle manière que cela paraissait merveille, cela faisait grand effet sur la troupe du roi Hjörvarðr, dont les gens tombaient en masse.

Hjörvarðr et ses hommes virent alors qu'un grand ours avançait devant les hommes du roi Hrólfr et toujours tout près du roi. Il tuait de sa patte plus d'hommes que cinq champions du roi. Coups et projectiles volaient loin de lui et il brisait sous lui tant les hommes que les chevaux de la troupe du roi Hjörvarðr et, tout ce qui se trouvait à portée, il le broyait entre ses dents si bien qu'une mauvaise rumeur se répandit dans les rangs du roi Hjörvarðr.

Hjalti regarda alentour et ne vit pas Böðvarr, son camarade ; il dit au roi Hrólfr : « Que signifie que Böðvarr se protège de telle sorte et ne se tienne pas auprès du roi, un champion comme nous estimions qu'il était et comme il s'est souvent révélé ? »

Le roi Hrólfr dit : « Il doit se trouver quelque part à l'endroit qui nous convient le mieux si c'est à lui d'en décider. Maintiens bien ta fierté et tes prouesses, mais ne le blâme pas car aucun de vous n'est son égal et je ne fais pourtant de reproches à aucun de vous car vous êtes tous les plus courageux champions. »

Hjalti partit à toute allure à la demeure du roi et vit Böðvarr assis sans rien faire[107].

Hjalti dit : « Combien de temps allons-nous attendre le plus renommé des champions ? C'est grande abomination que tu ne sois pas sur pied et que tu n'éprouves pas la force de tes bras qui sont forts comme ceux d'un ours. Debout, Böðvarr bjarki, mon maître, sinon, je vais incendier cette maison et toi avec. C'est une honte majeure, pour un pareil champion, que le roi se mette en péril pour nous et que tu perdes le grand renom que tu as connu si longtemps. »

Böðvarr se leva alors en bâillant, et dit : « Tu n'as pas besoin, Hjalti, de m'effrayer car je n'ai pas peur encore, et je suis maintenant tout prêt à y aller. Lorsque j'étais jeune, je ne fuyais ni feu ni fer ; pour le feu, je l'ai rarement éprouvé, mais le passage du fer, je l'ai parfois enduré, et jusqu'à

107. Il faut certainement comprendre que Böðvarr (surnommé *bjarki*, « l'ourson », ne l'oublions pas), qui a ici le pouvoir de se métamorphoser, s'est mué en ours (est devenu conforme à sa seconde nature) et que c'est lui, l'ours invincible et meurtrier dont on vient de parler.

maintenant, j'ai survécu. Tu vas dire en vérité que je veux me battre pleinement; toujours, le roi Hrólfr a déclaré de moi que je surpassais ses hommes. Je lui suis redevable aussi de maintes choses, d'abord notre parenté par alliance et les douze domaines qu'il m'a donnés et en outre force objets de valeur. J'ai tué le berserkr Agnarr qui n'était rien de moins qu'un roi, et cette action demeurera en mémoire. » Et il lui énuméra force hauts faits qu'il avait accomplis, lui qui avait été le meurtrier de nombre d'hommes, et il le pria de croire qu'il se rendrait sans peur à la bataille. « Pourtant, je pense qu'ici, nous avons affaire à quelque chose de plus étrange que tout ce que nous avons éprouvé encore. Mais en intervenant de la sorte, tu n'as pas été aussi secourable au roi que tu ne le penses, car on était tout près de savoir lequel des deux partis remporterait la victoire, et tu as agi plus par ignorance que par manque de bonne volonté envers le roi. Aucun de ses champions, en dehors de toi, ne serait parvenu à cela. Le roi à part, j'aurais tué n'importe quel autre. À présent, advienne que pourra, rien ne nous servira. Je te le dis en vérité, en maintes choses, je peux apporter moins de secours au roi qu'avant que tu ne m'aies suscité[108]. »

Hjalti dit: « Il est clair que j'ai les plus grandes difficultés avec toi et le roi Hrólfr. Pourtant, il est ardu de prendre la bonne décision quand la situation est telle. »

## *51. De la bataille de Skuld*

Excité de la sorte par Hjalti, Böðvarr se leva et sortit livrer bataille. L'ours avait alors disparu de la troupe et la bataille se fit accablante pour le roi. La reine Skuld n'était parvenue à opérer aucun artifice tandis que

108. Il peut y avoir des réminiscences chamaniques dans ces propos – comme dans le personnage Bjarki-ourson (voir la note précédente). Le fait est que la tradition scandinave ancienne attribuait aux Sâmes (Lapons) des pouvoirs magiques particuliers qui, pour nous, aujourd'hui, évoquent très fortement des prestations chamaniques: ils étaient capables de défier les catégories spatio-temporelles, de déranger le cours des événements, de deviner les choses cachées, etc. On ne nous dit nulle part, bien entendu, qu'ils entraient alors en transes ou qu'ils pratiquaient on ne sait quel « vol magique ». Mais les textes (par exemple le chapitre 12 de la *Saga des Chefs du Val-au-Lac*) précisent souvent que les Sâmes qui voulaient pratiquer cet art tombaient alors dans un profond sommeil DONT IL NE FALLAIT LES RÉVEILLER À AUCUN PRIX. Comprenons qu'ici Hjalti a « réveillé » Böðvarr de son sommeil magique au cours duquel il s'était métamorphosé en ours et avait rendu les plus signalés services à son roi. Ce « réveil » se marque par le bâillement évoqué au début du présent paragraphe. Il y a donc quelque cohérence et dans l'action rapportée et dans les propos de Böðvarr.

l'ours était dans les rangs du roi Hrólfr, assise comme elle était dans sa tente noire sur son échafaudage de magicienne[109]. La situation changea alors comme vient la nuit noire après le jour clair. Les hommes du roi Hjörvarðr virent alors un hideux verrat marchant à l'avant de sa troupe. À le voir, il n'était pas plus petit qu'un bœuf de trois hivers, il était de couleur gris loup, une flèche volait de chacune de ses soies et il abattait par vagues et d'extraordinaire façon les hommes de la hirð du roi Hrólfr.

Böðvarr bjarki se frayait forcenément un passage en frappant des deux mains, ne pensant à rien d'autre qu'à ravager au maximum avant de tomber ; les hommes tombaient l'un en travers de l'autre devant lui, il avait les deux épaules ensanglantées et entassait les cadavres de toutes parts autour de lui. Il agissait comme s'il était pris d'un accès de fureur. Mais si nombreux que fussent les hommes qu'il abattait, lui et plusieurs autres des champions de Hrólfr, dans la troupe de Hjörvarðr et de Skuld, il est extraordinaire que jamais ne diminuaient leurs rangs, on eût dit que les hommes de Hrólfr ne parvenaient à rien et ils estimaient ne s'être jamais trouvés en pareille occurrence.

Böðvarr dit : « Nombreuse est la troupe de Skuld, je soupçonne que des morts errent par ici et qu'ils se relèvent pour se battre contre nous ; il va être difficile de combattre des revenants[110]. Si nombreux que soient les boucliers fendus ici, les casques, arrachés, les broignes, mises en pièces, maint chef, dépecé, ce sont les morts auxquels il est le plus cruel d'avoir affaire et nous n'en avons pas le pouvoir. Mais où est ce champion du roi Hrólfr qui me reprocha le plus de manquer de courage et m'excita fréquemment de combattre avant que je réponde ? Je ne le vois pas à présent, pourtant, je n'ai pas coutume de blâmer autrui. »

Hjalti dit alors : « Tu dis vrai, tu n'es pas homme à faire des reproches. Se tient ici celui qui s'appelle Hjalti, j'ai quelque besogne sur les bras maintenant, et il n'y a pas loin entre nous, j'ai besoin de braves car toutes mes armes de protection ont été abattues. Frère adoptif, j'estime frapper

109. Voir *sejðr**.

110. Ce texte qui, incontestablement, est d'une extrême richesse, introduit ici un nouveau thème. Donc, la magicienne Skuld a le pouvoir de susciter les morts pour qu'ils prennent part à la bataille – ou plutôt, de faire re-venir (notez le trait d'union) des trépassés afin qu'ils exécutent ses volontés. Re-venant rend ici le terme *draugr* (qui est celui qui figure ici dans le texte) qui connaît une étonnante faveur dans la littérature de sagas puis dans les contes populaires islandais et norvégiens ; ce sont donc des morts qui reviennent parce qu'ils sont mal morts (quelles qu'en soient les raisons). Ils ne se distinguent pas des vivants, ils mangent, boivent, dorment, combattent comme nous. Voyez-en le meilleur exemple dans la *Saga de Grettir*, chapitre 35 avec le *draugr* Glámr. On peut, bien entendu, comprendre ce thème comme une variante d'un motif encore bien plus répandu, celui du combat des morts contre les vivants, très bien illustré dans le Nord aussi.

de toutes mes forces, mais je ne puis venger tous les coups que j'ai reçus, et il n'y a pas à nous épargner si nous devons loger à la Valhöll[111] ce soir. Certes, nous n'avons jamais rencontré des merveilles comme celles qui se trouvent ici maintenant, les événements qui se produisent nous ont pourtant été prédits depuis longtemps. »

Böðvarr bjarki dit : « Écoute ce que je dis : j'ai combattu dans douze batailles rangées et j'ai toujours été déclaré intrépide, je n'ai jamais cédé devant aucun berserkr. J'ai encouragé le roi Hrólfr à aller attaquer chez lui le roi Aðils, nous y fûmes accueillis par quelques artifices, mais c'était peu de chose en face de cette horreur. Mon cœur est si affecté que je ne suis pas aussi content de combattre qu'auparavant. J'ai rencontré le roi Hjörvarðr il y a peu, de sorte que nous nous trouvâmes face à face et aucun de nous deux n'insulta l'autre. Nous fîmes assaut d'armes un moment. Il me décocha un coup que je trouvai infernal, mais moi, je lui tranchai des deux mains une main et un pied, un autre coup lui arriva dans l'épaule et je le pourfendis le long du flanc en suivant l'échine, et il réagit de telle sorte qu'il ne souffla même pas et fit mine de dormir un moment, je le crus mort. On trouve peu d'hommes comme lui, car ensuite, il ne combattit pas moins hardiment qu'avant et je ne pourrai jamais dire ce qu'il accomplit. Sont rassemblés ici quantité d'hommes marchant contre nous, puissants et riches, affluant de toutes les directions, si bien qu'il n'est pas question de dresser la rondache. Je ne peux reconnaître ici Óðinn. Je le soupçonne fort, toutefois, de planer ici contre nous, ce fils du seigneur des armées[112], le répugnant et l'infidèle ; et si quelqu'un était capable de m'indiquer où il est, je l'écraserais comme une minable toute petite souris, cette méchante bête venimeuse serait honteusement traitée si je pouvais m'emparer d'elle. Qui n'aurait pas le cœur amer en voyant son suzerain[113] aussi maltraité que nous voyons le nôtre ? »

111. Voici un thème bien connu. Selon les deux *eddas*, et bon nombre de poèmes scaldiques, les guerriers vaillamment morts au combat, et choisis par les valkyries qui exécutaient, ce faisant, les ordres d'Óðinn, se rendaient à la *Valhöll** (littéralement « la halle *[höll]* des hommes morts au combat », terme collectif *valr*), où les mêmes valkyries les servaient et où ils festoyaient en attendant les Ragnarök (la fin des temps) qui verraient leur affrontement contre les Puissances du chaos.

112. Óðinn, qui porte quantité de noms dans les textes mythologiques, est appelé parfois Herjann, le Seigneur des armées. Son « fils » est aussi le même dieu, par redondance. Après la christianisation, tous les noms des dieux anciens équivaudront à « diable ». *Herjans sonr* qui est ici doit donc être entendu comme « fils du diable ».

113. L'anachronisme est patent. La féodalité a été inconnue du Nord, surtout à l'époque où sont censés se dérouler les événements rapportés ici.

Hjalti dit : « Il n'est pas facile de courber le destin ni de s'opposer aux puissances[114]. » Et ils cessèrent cette conversation.

## *52. Mort du roi Hrólfr et de ses champions*

Le roi Hrólfr se défendit bien et vaillamment, plus courageusement que nul n'en connût l'exemple. On l'attaquait ferme et des troupes d'élite du roi Hjörvarðr et de Skuld l'encerclèrent. Skuld était venue à la bataille, elle excitait dans son ardeur sa racaille à attaquer le roi Hrólfr parce qu'elle voyait que les champions n'étaient pas tout près de lui et cela, c'était ce que Böðvarr regrettait grandement : ne pas pouvoir prêter assistance à son seigneur. Plusieurs des champions faisaient de même, ils avaient autant envie de mourir avec lui que de vivre avec lui lorsqu'ils étaient dans la fleur de leur jeunesse. La hirð du roi était complètement tombée, il n'y avait pas un seul homme pour rester debout, la plupart des champions étaient mortellement blessés, cela s'était passé selon ce que l'on pouvait attendre.

Maître Galterus[115] disait que des forces humaines ne pouvaient résister à la force d'un pareil ennemi à moins que la puissance de Dieu s'y oppose – « et cela seul s'opposa à ta victoire, roi Hrólfr, que tu n'avais pas connaissance de ton créateur. »

114. Deux remarques importantes s'imposent ici. La première concerne le destin : le lecteur a vu passer plusieurs fois, en termes différents, la mention du sort, du destin, de la destinée, etc. Nous avons ici le mot *forlög*, la « loi qui est posée devant nous ». À ceux qui tiennent, comme je fais, surtout en face de la mutiplicité des prétendus dieux anciens et des contradictions de leur statut respectif (voir là-dessus le numéro spécial de la revue *Europe*, « Mythe et mythologie du Nord ancien », n° 928-929, août-sept. 2006, notamment p. 152 et sq.), que le destin est en fait la seule véritable et authentique divinité qui aura régi l'univers mental et religieux des anciens Scandinaves, la présente saga apporterait une confirmation de qualité. En second lieu, je viens de traduire par « puissances » le terme *náttúra* – qui est évidemment un emprunt classique –, le texte disant en fait qu'il n'est pas possible de s'opposer à la nature, déclaration dont on ne voit pas ce qu'elle ferait dans un pareil contexte (où c'est une magicienne qui est censée régir la bataille). Évidemment, le terme est au singulier et je le rends par un pluriel, mais l'idée me paraît claire : traductions de l'hagiographie latine à la clef, *náttúra* peut viser aussi une puissance surnaturelle. Peut-être que la meilleure traduction serait : surnature.

115. On ne voit pas nécessairement ce que vient faire ici Gautier de Châtillon (env. 1135-1203 ou 1204) qui est l'auteur d'un *Alexandreis*, poème à la gloire d'Alexandre le Grand, qui fut traduit en islandais par l'évêque Brandr Jónsson (évêque de Hólar dans le Nord-Ouest de l'Islande, mort en 1264) sous le titre de *Saga d'Alexandre*. Il n'est guère vraisemblable que Brandr soit le rédacteur de notre saga, encore que son intérêt pour les antiquités, nationales ou autres, soit probable et que les vues chrétiennes qui abondent dans le texte puissent fort bien provenir d'un clerc chrétien.

Il se fit une telle tempête de sorcelleries que les champions se mirent à tomber les uns sur les autres, le roi Hrólfr sortit de son rempart de boucliers mais il était presque mort d'épuisement. Il n'est pas besoin de faire durer le récit : le roi Hrólfr tomba là avec gloire, ainsi que tous ses champions.

Mais les grands coups qu'ils assénèrent là, on ne l'exprimera pas par des mots. Tombèrent là le roi Hjörvarðr et toute sa troupe, hormis quelques malandrins qui restèrent debout, ainsi que Skuld. Elle s'appropria tout le royaume du roi Hrólfr et le gouverna mal et peu de temps. Elg-Fróði vengea Böðvarr bjarki, son frère, comme il le lui avait promis, ainsi que le roi Þórir Patte de Chien, comme il est relaté dans le *Dit de Fróði*, ils obtinrent une grande force du royaume des Svíar, de la reine Yrsa, on dit que Vöggr fut chef de cette troupe. Ils dirigèrent toute cette troupe vers le Danemark, sans que la reine Skuld le sût. Ils parvinrent à s'emparer d'elle sans qu'elle pût rien faire, et toute sa racaille, ils la tuèrent, lui infligeant, à elle, diverses tortures, puis remirent les domaines du roi Hrólfr à ses filles. Chacun d'eux reprit ensuite le chemin de chez lui.

On érigea un tertre funéraire au roi Hrólfr et on déposa à côté de lui l'épée Sköfnungr. Chacun des champions eut son tertre avec ses armes près de lui.

Et la saga du roi Hrólfr kraki et de ses champions se termine ici.

## Annexes à la *Saga de Hrólfr kraki*

Annexe 1

Extrait de l'*Edda* de Snorri, *Skáldskaparmál* chap. 54 et 55, pour justifier pourquoi il existe une *kenning* (figure) scaldique : « semence de Kraki » pour dire : « or » (le métal précieux).

(chapitre 54)

On nomme un roi de Danemark, Hrólfr kraki. C'est le plus renommé des rois anciens d'abord par sa libéralité, puis par sa vaillance et son humilité. Un signe de son humilité que l'on rapporte fort dans les récits, c'est qu'un petit garçon pauvre nommé Vöggr, entra dans la halle du roi Hrólfr. Le roi était jeune alors et de taille élancée. Vöggr alla se présenter à lui et le regarda. Le roi dit : « Qu'est-ce que tu veux dire, garçon, toi qui me regardes ? » Vöggr dit : « Quand j'étais chez moi, j'ai entendu dire que le roi Hrólfr de Hleiðr était le plus grand homme de pays du Nord. Mais voici qu'est assise ici dans le haut-siège une petite perche *(kraki)* et c'est cela que vous appelez votre roi ! » Le roi répond alors : « Garçon, tu m'as donné un nom, je vais m'appeler Hrólfr kraki ; mais la coutume est qu'un cadeau accompagne le fait de donner un nom (NB : c'est la cérémonie du *nafnfestr*, voir note 88). Or je ne vois pas que tu aies un cadeau qui me soit agréable à me faire pour m'avoir donné un nom. Eh bien ! Que celui-là donne à autrui qui ait de quoi ! » – il ôta un anneau d'or de son bras et le lui donna. Alors, Vöggr dit : « Sois béni entre les rois, et je fais le serment d'être le meurtrier de l'homme qui te mettra à mort. » Le roi dit alors en riant : « Vöggr se réjouit de peu de chose. »

(chapitre 55)

On rapporte un autre signe de la vaillance de Hrólfr kraki alors que régnait sur Uppsalir le roi qui s'appelait Aðils. Il avait épousé Yrsa, mère de Hrólfr kraki. Il avait un différend avec le roi qui gouvernait la Norvège et qui s'appelait Áli. Ils fixèrent une bataille entre eux, sur les glaces du lac qui s'appelle Vænir (Vänern). Le roi Aðils envoya un message à Hrólfr kraki, son gendre, pour qu'il vînt à sa rescousse, et il promit de donner une solde à toute son armée tant qu'ils seraient dans cette expédition. Pour le roi lui-même, il s'approprierait trois objets de prix

qu'il choisirait en Svíþjód. Le roi Hrólfr ne put pas y aller en raison de la guerre qu'il livrait aux Saxons mais il envoya au roi Aðils ses douze berserkir. Il y avait là Böðvarr bjarki et Hjalti le Magnanime, Hvítserkr l'Impétueux, Vöttr, Véseti, les frères Svipdagr et Beigaðr. Dans cette bataille tombèrent le roi Áli et une grande part de sa troupe. Le roi Aðils lui prit alors, mort et gisant, le casque Hildisvín et son cheval Hrafn. Les berserkir de Hrólfr kraki demandèrent alors leur solde, trois livres d'or pour chacun, et en outre, ils demandèrent de porter à Hrólfr kraki les objets de prix qu'ils avaient choisis pour lui, c'étaient le casque Hildigöltr, la broigne Finnsleif sur laquelle les armes ne mordaient pas, et l'anneau d'or appelé Svíagríss qu'avaient possédé les ancêtres d'Aðils. Mais le roi refusa de les leur donner et il ne versa pas non plus la solde. Les berserkir s'en furent, fort mécontents de leur lot, dirent à Hrólfr kraki les choses dans cet état et, aussitôt, il entreprit son voyage pour Uppsalir. Il amena ses bateaux dans la rivière Fyris et chevaucha jusqu'à Uppsalir accompagné de ses douze berserkir, tous sans permission. Yrsa, sa mère, lui fit bel accueil et l'accompagna à ses appartements, mais pas à la halle du roi. On fit de grands feux pour eux et on leur donna de la bière à boire. Entrèrent alors des hommes du roi Aðils qui portèrent du bois dans le feu, lequel se fit si fort que Hrólfr et ses hommes eurent les habits enflammés, les hommes d'Aðils dirent : « Est-il vrai que Hrólfr kraki et ses berserkir ne fuient ni feu ni fer ? » Hrólfr kraki se leva d'un bond ainsi qu'eux tous. Il dit : « Poussons le feu dans la maison d'Aðils » – il prit son bouclier et le jeta dans le feu et sauta pardessus tandis que le bouclier brûlait, et dit encore : « Celui-là ne fuit pas le feu, qui bondit par-dessus. » Puis chacun de ses hommes se précipita sur les autres, s'en emparèrent quand le feu se fut accru et les jetèrent dedans. Alors arriva Yrsa qui remit à Hrólfr kraki une corne pleine d'or et, avec cela, l'anneau Svíagríss et lui demanda de partir rejoindre sa troupe. Ils sautèrent en selle et descendirent les Fyrisvellir. Ils virent alors que le roi Aðils les poursuivait avec son armée couverte toute en armes et qu'il voulait les tuer. De la main droite, Hrólfr kraki sortit l'or de la corne et le sema par tout le chemin. Quand les Svíar virent cela, ils sautèrent de selle et chacun prit ce qu'il trouva. Le roi Aðils leur ordonna de chevaucher, lui-même étant au galop. Son cheval s'appelait Slungnir, le plus rapide des chevaux. Hrólfr kraki vit alors que le roi se rapprochait de lui, il prit l'anneau Svíagríss et le lui jeta en lui demandant d'accepter cela en cadeau. Le roi Aðils chevaucha vers l'anneau et le prit de la pointe de son épieu, il glissa jusqu'à la douille. Hrólfr kraki se retourna alors et vit qu'il était penché. Il dit : « Je l'ai courbé comme un porc, celui qui est le plus puissant des Svíar. » Ils se quittèrent ainsi.

Annexe 2

Ce que nous avons conservé des *Bjarkamál* (voir chapitre 49 et note 106) – ici selon la traduction de Renauld-Krantz :

Voici que le jour a surgi. Le plumage du coq frémit, pour les vilains c'est l'heure du labeur. Veillez, veillez sans trêve, têtes amies, d'Aðils tous les meilleurs serviteurs ! Hrólfr le tireur, Hár à la rude main, fils de noble famille qui jamais ne fuient, ni pour le vin ni pour le rire des femmes je ne vous éveille, je vous éveille pour le dur jeu de dards !

Saxo Grammaticus, *Gesta Danorum*, II, 7 dit ceci (ici dans la traduction de J.-P. Troadec, *La Geste des Danois*, Paris, Gallimard, 1995, p. 87-88, limité à ce seul extrait) :

Que celui qui veut prouver par ses mérites ou montrer par sa seule loyauté qu'il est ami du roi, que celui-là, quel qu'il soit, s'éveille vite ! Que les nobles secouent leur sommeil ! Et disent adieu à leur impudente torpeur ! Que leurs esprits s'éveillent et s'enflamment ! Car chacun va voir son bras droit lui apporter la renommée ou, s'il reste inerte, le couvrir de honte. Cette nuit consacrera la fin de nos malheurs ou notre désir de vengeance ! Je vous le dis, ce n'est pas le moment de lutiner les jeunes filles, de câliner leurs tendres joues, de donner de doux baisers à votre aimée et de serrer ses seins graciles ou, tout en buvant du vin clairet, de caresser une cuisse délicate et laisser courir votre regard sur une épaule blanche comme neige. Je vous conjure de répondre à l'amer appel de Mars. Il s'agit de vous battre et non d'avoir des amourettes. Ce n'est pas ici vous détendre que de vous complaire dans la nonchalance et la mollesse. L'heure est à la lutte. Quiconque a de l'amitié pour son roi se doit de prendre les armes. La balance de la guerre est prête pour la pesée des âmes. Des hommes courageux ne doivent pas se montrer timides ou médiocres ! Ne pensez plus au plaisir mais à la lutte armée. La renommée va vous récompenser. Chacun saura voir où est sa gloire et où brillera son bras droit. Nul ne doit se laisser vivre ! La fermeté en toute chose dénouera la triste situation où nous sommes. Celui qui convoite la consécration ou le salaire des lauriers n'a pas à rester tout engourdi par une crainte veule ! Qu'il affronte au contraire des cœurs hardis et ne pâlisse pas devant les épées qui glacent le sang !

# SAGA DE GAUTREKR

*Gautreks saga*

*Ce texte qui passionnait Georges Dumézil est d'une richesse extrême. Il est parfois connu sous le nom de Saga de Refr aux Dons. Il doit dater du* XIII*e siècle, il existe en deux versions, dont une longue que j'ai traduite ici, parce qu'elle s'intéresse au célèbre héros Starkaðr. Elle développe trois épisodes fort attachants : le premier traite du roi Gauti de Götaland qui s'égare dans une forêt au cours d'une partie de chasse et ne doit la vie sauve qu'au fait qu'il entend un chien aboyer, signe de l'existence d'une demeure à laquelle il se rend et qui est celle d'un homme qui est contraint, selon les usages sacrés en vigueur dans cette culture, d'accorder l'hospitalité au roi mais tue son chien pour avoir signalé l'existence de sa ferme : il est assez rare de trouver exprimé un pareil humour dans ces sagas. Au demeurant, cette calamité est si grande que toute la famille du fermier décide de mettre fin à ses jours et se précipite, pour ce faire, du haut d'un rocher ou Précipice de Famille prévu à cet effet. Le roi a eu le temps de passer la nuit avec la fille du paysan, qui met au monde Gautrekr, lequel va servir de trait d'union entre les trois épisodes. Le second épisode nous parle du grand héros légendaire Starkaðr, bien connu de toute la littérature noroise ancienne. À travers toute une série d'aventures fabuleuses, on nous expose comment Starkaðr met à mort, de façon magique, le roi Vikarr. Il faut dire qu'Óðinn préside plus ou moins arbitrairement à tous ses actes et que c'est lui le bénéficiaire du sacrifice du roi Vikarr exécuté par Starkaðr. Le troisième épisode revient au roi Gautrekr et met en scène un fils de paysan, Refr aux Dons qui finit par épouser la fille de Gautrekr.*

*Suicides sacrés, pendaisons rituelles, roi selon l'idéologie indo-européenne, vierges qui sont en fait des androgynes, géants aux ténébreux savoirs, héros archaïques détenteurs du grand art poétique (car Starkaðr est un grand scalde), trölls maléfiques, aventures invraisemblables, cette saga est un véritable trésor.*

*Cette saga a déjà été publiée par Les Belles Lettres,* Deux sagas islandaises légendaires, *Paris, 1996, p. 2-47.*

## *1. Le roi Gauti prend ses quartiers de nuit*

Nous entamons ici un joyeux récit à propos d'un roi qui s'appelait Gauti. C'était un homme sage et bien modéré, libéral et de franc-parler. Il régnait sur le Gautland occidental[1] : cela se trouve entre la Norvège et la Suède, à l'est du Kjölr[2], le Gautelfr[3] sépare les Upplönd[4] du Gautland. Il y a là de grandes forêts difficiles à traverser lorsque le sol est dégelé. Ce roi que nous venons de mentionner se rendait souvent avec ses faucons et ses chiens dans les forêts, car c'était un très grand chasseur et il tenait cela pour un très grand divertissement.

En ce temps-là, il y avait, çà et là, des lieux habités, en des endroits entourés de grandes forêts, car beaucoup de gens défrichaient loin des régions peuplées ; certains s'y installaient, qui avaient fui le grand chemin en raison de quelque action injuste qu'ils avaient commise, d'autres fuyaient à cause de leur caractère particulier ou pour quelque aventure qu'ils avaient connue : ils estimaient qu'ils éviteraient d'être moqués ou tournés en dérision s'ils étaient loin des railleries d'autrui et donc, ils passaient de la sorte toute leur vie, sans rencontrer personne d'autre que ceux qui vivaient avec eux. Pour beaucoup d'entre eux, ils avaient cherché résidence loin du grand chemin, aussi personne ne venait-il leur rendre visite, si ce n'est qu'il arrivait parfois que quelqu'un s'égarât dans les forêts et tombât alors sur leurs foyers, encore que l'on eût bien préféré ne jamais arriver là.

Ce roi Gauti que nous venons de mentionner était parti avec sa *hirð** chasser par la forêt avec ses meilleurs chiens de chasse. Le roi se trouva apercevoir un beau cerf : c'est cette bête-là qu'il a grande envie de chasser, il lâche ses chiens et pourchasse cet animal avec bien grande ardeur jusqu'à ce que le jour se mue en nuit. Il était tout seul maintenant et il

1. Province de la Suède occidentale.

2. Qui est la chaîne de montagnes servant de frontière naturelle entre Norvège et Suède.

3. Moderne Göta Älv, une rivière.

4. Il s'agit de la province norvégienne qui porte ce nom, non de l'Uppland suédois (autour de la ville d'Uppsala aujourd'hui).

s'était tellement enfoncé dans la forêt qu'il savait ne pas pouvoir revenir à ses gens à cause des ténèbres de la nuit et du long chemin qu'il avait parcouru pendant la journée. S'y ajoutait le fait qu'il avait lancé son épieu sur la bête, que sa lance était restée plantée dans la blessure et que, pour rien au monde, il n'eût voulu perdre son épieu s'il pouvait le récupérer[5] : il lui semblait honteux également de ne pas parvenir à recouvrer son arme. Il s'était tant évertué qu'il avait enlevé tous ses habits en dehors de ses sous-vêtements ; il était nu-pieds et déchaux, cailloux et épines lui avaient déchiré les jambes et les plantes des pieds en maints endroits. Il n'attrapait pas la bête. Voici que la nuit se mit à s'épaissir : il ne savait pas vers où il se dirigeait. Il s'arrêta et écouta s'il entendait quelque bruit : il n'y avait pas longtemps qu'il avait fait halte, qu'il entendit aboyer un chien. Il se rendit là où il entendait l'animal, car il espérait trouver là du monde.

Sur ce, le roi aperçut une petite ferme. Il vit qu'il y avait un homme dehors, qui tenait une cognée. Dès que cet homme vit que le roi se dirigeait vers la ferme, il se précipita sur le chien et le tua en disant : « Jamais plus tu n'indiqueras le chemin de notre domaine à des visiteurs, car je vois bien que cet homme est de si grande taille qu'il va dévorer tout ce que possède le maître de maison s'il pénètre ici. Du reste, cela ne se fera jamais si je puis en décider. »

Le roi entendit ses propos et sourit ; il réfléchit à part soi qu'il n'était guère équipé pour coucher à la belle étoile. Il n'était pas davantage sûr qu'on le recevrait s'il attendait qu'on l'invitât à entrer. Aussi avança-t-il hardiment vers les portes. L'autre se posta devant et ne voulut pas le laisser entrer. Le roi lui fit sentir la différence de forces entre eux et expulsa des portes celui qui se tenait devant. Puis il entra dans la salle. S'y trouvaient quatre hommes et quatre femmes. On ne salua pas le roi Gauti ; il s'assit tout de même.

Celui qui, selon toute vraisemblance, devait être le maître de maison prit la parole et dit : « Pourquoi as-tu laissé cet homme entrer ici ? » L'esclave, celui qui s'était trouvé aux portes, répondit : « Cet homme est si fort que je n'ai pas pu me mesurer à lui.

— Et qu'as-tu fait quand le chien a aboyé ? »

L'esclave répondit : « J'ai tué le chien parce que je ne voulais pas qu'il indique le chemin de la ferme à d'autres rustres du genre de celui-là, à ce qu'il me semble. »

5. Voilà la première allusion au thème majeur de cette saga : la ladrerie, la pingrerie, l'avarice ! Car ce n'est pas parce qu'il serait particulièrement précieux que cet épieu retient le roi Gauti. C'est en raison de la perte matérielle que cela représenterait !

Le *bóndi** dit : « Tu es un fidèle esclave et il n'y a pas à t'accuser que ce fâcheux événement se soit produit. Il est difficile de te récompenser de ta sollicitude, mais demain, je te donnerai tes gages et tu pourras m'accompagner. »

Les pièces étaient bien aménagées, les gens avaient belle apparence et étaient de taille convenable. Le roi s'aperçut qu'ils avaient peur de lui. Le bóndi fit installer les tables[6] et l'on apporta à manger. Quand le roi vit qu'on ne lui offrait pas à manger, il s'installa à table à côté du bóndi, se servit et mangea hardiment. Ce que voyant, le bóndi cessa de manger et tira son chapeau sur ses yeux. Personne ne parlait à personne, et lorsque le roi fut rassasié, le bóndi releva son chapeau et ordonna de débarrasser la table – « car maintenant, nous n'avons plus rien à manger. » Puis les gens s'en furent dormir.

Le roi aussi se coucha pour dormir. Il y avait peu de temps qu'il était couché qu'une femme vint le trouver et dit : « Ne siérait-il pas que tu acceptes de moi quelque hospitalité ? »

Le roi répond : « Les choses prennent bonne tournure si tu veux me parler, car cette demeure-ci est sinistre.

— Tu n'as pas à t'en étonner car nous n'avons jamais eu d'invité de toute notre vie, et je crois que tu n'es pas le bienvenu auprès du maître de maison. »

Le roi dit : « Je pourrais fort bien récompenser le bóndi de toute la dépense qu'il a faite à cause de moi, lorsque je reviendrai dans mes foyers. »

Elle répondit : « Je pressens que nous allons recevoir de toi plus qu'un honorable dédommagement en cette occasion. »

Le roi dit : « Fais-moi savoir, je te prie, comment vos gens s'appellent. »

Elle répond : « Mon père s'appelle Skafnörtungr[7]. Il porte ce nom parce qu'il est si regardant sur la dépense qu'il ne peut voir diminuer ni ses provisions ni toute autre chose qu'il possède. Ma mère s'appelle Tötra[8]. Elle porte ce nom parce qu'elle ne veut jamais mettre d'autres vêtements que ceux qui sont déjà usés et en haillons. Elle trouve que c'est grande sagesse. »

Le roi demanda : « Comment s'appellent tes frères ? »

6. Voir *skáli**.

7. Il entre une idée de gratter, puis de gêne dans ce nom fabriqué de toutes pièces.

8. « Loqueteuse », « en haillons ». Il est remarquable que, dans la *Rígsþula* (cf. *L'Edda poétique*, p. 145) deux des filles du couple Esclave-Serve portent des noms en *Tötru-* (Tötrughypja, « cotte en haillons », et Tötrubeina, « jambes en haillons ») : comme si l'auteur de la présente saga était au courant de l'existence de ce texte !

Elle répondit : « L'un s'appelle Fjölmóðr, le second, Imsigull, le troisième, Gillingr[9]. »

Le roi dit : « Comment t'appelles-tu, toi, et tes sœurs ? »

Elle répondit : « Je m'appelle Snotra[10] ; je porte ce nom parce qu'on me tient pour la plus sage de nous tous. Mes sœurs s'appellent Hjötra et Fjötra[11]. Il y a ici, près de notre ferme, un rocher qui s'appelle Rocher de Gillingr et il s'y trouve un précipice que nous appelons Précipice de Famille : il est si élevé que nul être vivant qui tombe de là ne peut survivre. Il s'appelle Précipice de Famille parce que c'est par ce moyen que nous réduisons le nombre des gens de notre famille quand il nous semble que de grandes merveilles se produisent. Tous nos parents meurent là, indépendamment de toute maladie, et ils vont à Óðinn, d'aucun d'entre eux nous n'avons à endurer fardeau ni obstination, car tous nos parents ont accès à cet endroit bienheureux et ce n'est pas la peine qu'ils vivent dans la pauvreté ou la famine ni tout autre événement de mauvais augure qui se présente. Or tu sauras que mon père tient pour la plus grande merveille que tu sois venu à notre maison. Ç'aurait été un événement de bien mauvais augure qu'un homme non titré eût pris sa nourriture ici, mais c'est en tous points une merveille qu'un roi transi de froid et sans habits soit venu à notre maison, car de cela, il ne doit y avoir aucun exemple. Aussi mon père et ma mère ont-ils l'intention de répartir, demain, leur héritage entre nous autres, frères et sœurs, puis ils veulent, accompagnés de l'esclave, se rendre au Précipice de Famille et aller ainsi à la *Valhöll**. Mon père n'entend pas remercier mesquinement l'esclave de sa bonne volonté lorsqu'il a voulu te chasser de devant les portes, il va jouir maintenant du bonheur avec lui. Il estime aussi qu'Óðinn n'accueillera pas l'esclave s'il n'est pas en sa compagnie. »

Le roi dit : « Je vois que ce doit être toi la plus éloquente ici, et tu auras mes faveurs. J'ai l'impression que tu es vierge, tu vas dormir avec moi cette nuit. » Elle pria le roi de faire à sa guise.

Le lendemain matin, quand le roi se réveilla, il dit : « Je requiers de toi une chose, Skafnörtungr, je suis arrivé pieds nus à votre ferme, maintenant, je veux que tu me donnes des chaussures. »

9. Il y a apparemment moins à tirer de ces noms propres que des précédents. Fjölmóðr signifie approximativement « excessivement fatigué » ; il peut entrer une idée de cendres ou de braises dans Im(sigull) et Gillingr, qui est un géant présent dans l'*Edda* de Snorri, a un nom qui peut vouloir dire « Braillard ».

10. Littéralement « sage ». L'une des petites déesses qui, selon l'*Edda* de Snorri, servent Frigg, l'épouse d'Óðinn, porte ce nom.

11. Si Fjötra peut renvoyer à *fjöturr*, les « liens », les « chaînes », je ne vois pas ce que l'on peut tirer de Hjötra. Il semble clair que l'auteur s'amuse sur des jeux de sonorités : Snotra-Hjötra-Fjötra.

Le bóndi ne répondit rien, il lui donna des chaussures et en enleva les lacets. Alors, le roi déclama :

1. Deux chaussures
que me donna Skafnörtungr,
en ôta les lacets pourtant ;
d'un mauvais homme
je déclare que jamais ne seront
sans tare les dons.

Puis le roi se prépara à partir et Snotra le remit en chemin.

Le roi dit : « Je veux t'offrir de m'accompagner, car je soupçonne qu'il est advenu quelque chose de notre rencontre, et si tu es enceinte d'un garçon, fais-le appeler Gautrekr[12] en mémoire de mon nom et de l'errance qui m'a mené jusqu'à votre foyer. »

Elle répond : « Il y a de grandes chances, me semble-t-il, que tu sois proche de la vérité, mais je ne puis t'accompagner pour cette fois parce qu'aujourd'hui, on va répartir entre nous autres, frères et sœurs, l'héritage de notre père et de notre mère, car ils ont l'intention de se rendre au Précipice de Famille. »

Le roi lui dit au revoir et la pria de venir le trouver quand elle estimerait l'occasion venue. Il chemina jusqu'à ce qu'il retrouve ses hommes et resta en paix.

## *2. Les frères se rendent au Précipice de Famille*

Il faut dire maintenant que lorsque Snotra arriva à la maison, son père s'occupait de ses biens, et dit : « Grand malheur nous est arrivé lorsque ce roi est venu à notre foyer, nous dévorant de grands biens et nous prenant ce que, moins que tout, il nous aurait fallu perdre. Je ne vois pas que nous puissions maintenir à flot notre maisonnée pour cause de pauvreté, aussi ai-je rassemblé tous mes biens, et j'ai l'intention de répartir mon héritage entre vous autres, mes fils : j'envisage, moi, ma femme et l'esclave, d'aller à la Valhöll. Je ne puis mieux récompenser l'esclave de sa fidélité que de l'emmener. Gillingr aura mon bon bœuf, en commun avec Snotra, sa sœur. Fjölmóðr aura, avec Hjötra, sa sœur, mes broches d'or. Imsigull aura, avec Fjötra, sa sœur, tout le grain et les champs. Mais je vous

12. Il entre dans ce nom une idée de « ce qui suit, ce qui dérive de Gaut(i) ».

demande, mes enfants, de ne pas accroître votre maisonnée et qu'à cause de cela, vous ne puissiez conserver mon héritage. »

Et quand Skafnörtungr eut dit ce qu'il voulait, comme il lui plaisait, ils montèrent tous au Rocher de Gillingr, les enfants conduisirent leur père et leur mère en haut du Précipice de Famille et le bóndi et sa femme s'en allèrent, joyeux et contents, à Óðinn.

Maintenant que les frères et sœurs étaient en ménage, ils estimèrent avoir besoin de mettre de l'ordre dans leurs affaires. Ils prirent des baguettes de bois et s'entourèrent de *vaðmál** en sorte qu'aucun d'entre eux n'entre en contact avec une partie nue du corps de l'autre. Il leur sembla que c'était la façon la plus sûre de procéder pour que leur nombre n'augmente pas. Pour Snotra, elle découvrit qu'elle était enceinte. Elle enleva alors une baguette de bois du vaðmál, si bien qu'on pouvait la toucher de la main. Elle fit semblant de dormir. Mais quand Gillingr se réveilla ou qu'il s'agita dans son sommeil, il allongea le bras et lui toucha la joue.

En se réveillant, il dit : « Voici qu'est arrivé un malheur, je t'ai fait du mal. Il me semble que tu es beaucoup plus grosse que tu ne l'as été. »

Elle répond : « Cache cela de ton mieux. »

Il répond : « Je ne commettrai pas cette abomination, car on ne pourra celer cela en aucune façon une fois que nous aurons accru le nombre de notre famille. »

Peu après, Snotra mit au monde un beau garçon, elle lui donna un nom et l'appela Gautrekr.

Gillingr dit : « Voici qu'arrive un grand malheur et il n'y a pas à le cacher, je vais le dire à mes frères. »

Ils dirent : « Tout ce que nous avons résolu va être ruiné à cause de cet événement de mauvais augure et c'est là un grave manquement à la loi. » Gillingr déclama :

2. Stupidement
J'ai remué la main
quand j'ai touché la joue de la femme ;
faut petites choses pour créer
des fils dans cette famille,
c'est de là que Gautrekr fut engendré.

Ils déclarèrent qu'il n'y avait pas à l'accuser puisqu'il se repentait et qu'il n'aurait jamais voulu que cela se produisît. Il dit qu'il se rendrait volontiers au Précipice de Famille, ce petit malheur pouvant être suivi d'autres. Ils lui demandèrent d'attendre ce qui arriverait encore.

Fjölmóðr gardait le bétail pendant la journée et portait ses broches d'or, où qu'il allât. Un jour, il s'endormit et quand il se réveilla, deux escargots avaient rampé sur ses broches d'or. Il lui sembla qu'elles étaient évidées aux endroits où l'or avait noirci et il trouva que l'or avait fortement diminué.

Il dit : « C'est grave que d'être exposé à cette perte d'argent et si cela se reproduit, il ne fera pas bon s'en aller dépourvu trouver Óðinn. Je vais me rendre au Précipice de Famille pour ne plus m'exposer à cette ruine, car mes richesses n'ont jamais été de ce noir-là depuis que mon père me les donna. »

Il dit à ses frères le funeste présage qui avait eu lieu et leur demanda de répartir l'héritage. Il déclama :

3. De menus escargots
ont mangé mes trésors,
à présent n'importe qui nous veut du mal ;
me faut errer dépourvu,
car des escargots ont
creusé tout mon or[13].

Puis il se rendit ainsi que sa femme au Rocher de Gillingr, après quoi ils allèrent au Précipice de Famille.

Il se fit qu'un jour, Imsigull allait par ses champs. Il vit devant lui cet oiseau qui s'appelle moineau : il est de la taille d'une mésange. Il lui parut que cet oiseau pouvait provoquer grands dommages, il arpenta le champ et vit que l'oiseau avait pris un grain dans un épi. Alors, il déclama :

4. C'est un dommage
que fit un moineau
dans le champ d'Imsigull ;
un épi fut endommagé,
un grain en fut extrait,
il a fallu que la famille de Tötra subît cela.

Puis il s'en fut ainsi que sa femme, et ils se rendirent, joyeux, au Précipice de Famille, ne voulant plus encourir pareille perte.

13. Une autre version donne ici, pour les quatre derniers vers :
me voici pauvre et démuni.
Point n'ai envie de vivre
alors que les escargots
ont avalé mon or ardent.

Gautrekr était dehors quand il vit le bon bœuf. Le garçon avait sept hivers. Il se fit qu'il frappa le bœuf à mort avec une lance. Et quand Gillingr vit cela, il déclama :

5. Un jeune garçon m'a tué le bœuf;
c'est un malheur présageant mort;
jamais plus je ne posséderai
trésor aussi excellent
quand même je deviendrais vieux.

Il dit : « Ça ne peut aller de la sorte. »

Il se rendit au Rocher de Gillingr et, de là, au Précipice de Famille. Maintenant, il ne restait qu'eux deux, Snotra et Gautrekr, son fils.

Elle se prépara, ainsi que lui, à partir. Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils trouvent le roi Gauti et celui-ci fit bel accueil à son fils et à elle. Il fut élevé là dans la hirð de son père et devint bientôt accompli en toutes choses. Quelques hivers s'écoulèrent, jusqu'à ce que Gautrekr fut devenu un homme très accompli. Il se fit que le roi Gauti tomba malade et convoqua ses amis.

Le roi dit : « Vous avez été envers moi obéissants et complaisants en toutes choses, mais maintenant, je pense qu'il y a de grandes chances pour que cette maladie que j'ai interrompe notre amitié. Je veux donner ce royaume qui m'a appartenu à Gautrekr, mon fils, ainsi que le titre de roi. »

Ils furent d'accord et après la mort du roi Gauti, Gautrekr fut pris pour roi du Gautland et il est mentionné en divers endroits dans les sagas anciennes.

Mais à présent, cette saga se tourne quelques moments vers le nord, en Norvège, pour parler des roitelets[14] qu'il y avait là en ce temps-là ainsi que de leur descendance. Ensuite, cette saga retournera en Gautland, chez le roi Gautrekr et ses fils. De même, cette saga traversera le Svíaríki[15] et maints autres lieux.

14. Le texte a ici *fylkiskonungar*, « rois de *fylki* ». *Fylki** désigne une subdivision administrative d'une ampleur assez limitée, « district » ou, à la rigueur, « province ». Pour « roi » *(konungr)*, gardons-nous de prendre le mot dans son acception française moderne. Le titre s'appliquait à un chef élu par ses pairs et choisi parmi certaines familles – sans que nous puissions savoir pour quelles raisons ces familles-là avaient cet avantage. Mais le *konungr* ne régnait pas sur de grands territoires, ses « états » pouvaient correspondre à un fond de fjord, un fjell, etc. Il faudra attendre le IXe siècle et ensuite pour que, à l'exemple de ce qui se faisait plus au sud, les pays scandinaves aient des rois comparables aux nôtres.

15. C'est la Suède, littéralement, « l'état » ou « le royaume *(ríki)* des Svíar », nom de la peuplade qui a habité la Suède centrale. L'actuel Sverige (Suède) vient de SveaRíki.

### *3. Des roitelets et de la famille de Starkaðr*

Il y avait un roi qui s'appelait Húnþjófr, qui régna sur le Hörðaland[16]. C'était le fils de Fríþjófr le Vaillant[17] et d'Ingibjörg la Belle. Húnþjófr avait trois fils. Celui qui fut ensuite roi du Hörðaland s'appelait Herþjófr, le second s'appelait Geirþjófr, roi des Upplandais, le troisième était Fríðþjófr, roi du Telamörk[18]. C'étaient tous des rois puissants et de grands hommes de guerre, toutefois, Herþjófr les dominait par la sagacité et le discernement. Il fut longtemps en expéditions guerrières, et il en fut fort renommé.

En ce temps-là régnait sur les Agðir[19] le roi qui s'appelait Haraldr. C'était un roi puissant. Il était appelé Haraldr des Agðir. Son fils s'appelait Vikarr, il était jeune alors, et prometteur.

Il y avait un homme qui s'appelait Stórvirkr; c'était le fils de Starkaðr Áludrengr[20]. Starkaðr était un géant d'une sagesse extrême[21]. Il enleva des Álfheimar[22] Álfhildr, fille du roi Álfr. Celui-ci invoqua alors Þorr pour qu'Álfhildr revînt. Alors, Þorr tua Starkaðr et ramena Álfhildr à son père. Elle était alors enceinte. Elle donna naissance à un fils, ce Stórvirkr qui a été mentionné précédemment. C'était un homme avenant de visage, quoique noir de chevelure, plus grand et plus fort que les autres hommes. Ce fut un grand viking*. Il vint à la hirð du roi Haraldr des Agðir et se chargea de la défense territoriale du pays. Le roi Haraldr lui donna l'île qui s'appelle Þruma, dans les Agðir[23] : c'est là qu'habita Stórvirkr. Il était longtemps en expéditions guerrières, mais parfois il était chez le roi Haraldr.

Stórvirkr enleva Unnr, fille du *jarl** Freki du Hálogaland[24], puis se rendit à sa demeure en Þruma. Ils eurent un fils qui s'appela Starkaðr. Les fils

16. Une province de Norvège.

17. Qui est lui-même le héros de l'une des plus célèbres des sagas légendaires : cette saga a inspiré le grand poète romantique suédois Esaias Tegnér (*La Saga de Fritjof*, 1825).

18. On notera une nouvelle fois les noms rimant Húnþjófr, Herþjófr, Geirþjófr et Fríðþjófr. Le Telamörk est l'actuelle province norvégienne du Telemark.

19. Autre province de Norvège, dans le Sud-Ouest du pays.

20. Ce personnage aura joui d'une notoriété remarquable dans toutes nos sources. Son surnom signifierait qu'il a été un brave *(drengr)* au service d'un certain Áli qui fut sans doute en relation avec un certain Friðleifr (selon la *Skjöldunga saga*) ou un grand viking (selon Saxo Grammaticus).

21. « Sage comme un chien », *hundvíss*, dit le texte !

22. Ce toponyme signifie, en soi, « demeures des alfes » (voir *álfr**). Mais il s'agit ici d'un nom de lieu en Suède.

23. C'est Tromø, près d'Arendal aujourd'hui, dans les Agder en effet.

24. Encore une province de Norvège, mais plus au nord.

du jarl Freki, Fjöri et Fyri, marchèrent contre Stórvirkr et arrivèrent à sa ferme, de nuit, à l'improviste, avec une armée, ils incendièrent la ferme et brûlèrent dedans Stórvirkr et Unnr, leur sœur, ainsi que tous ceux qui se trouvaient là, parce qu'ils n'osèrent pas ouvrir les portes, craignant que Stórvirkr sortît. Ils mirent à la voile aussitôt, s'en allèrent pendant la nuit, et se rendirent vers le nord en suivant les côtes, et le lendemain, au cours de la journée, une tempête se leva contre eux : ils donnèrent sur un écueil au large de Star. Tout leur équipage y périt.

Starkaðr, fils de Stórvirkr, était jeune lorsque son père mourut, le roi Haraldr le prit dans sa hirð pour le faire élever[25]. Voici ce qu'en dit Starkaðr :

6. J'étais jeune alors
quand brûlèrent à l'intérieur
quantité de vaillants
avec mon père.
Devant Þruma ils périrent
près du rivage
les batailleurs
de Haraldr des Agðir.

7. Et les beaux-frères
du libéral le trahirent,
Fjöri et Fyri,
héritiers de Freki,
les frères de Unnr,
ma mère.

### *4. Vikarr venge son père*

Herþjófr, roi du Hörðaland, marcha avec une armée contre le roi Haraldr, de nuit, à l'improviste et le tua traîtreusement[26], et prit en otage Vikarr, son fils. Le roi Herþjófr soumit tout le royaume qu'avait possédé le roi Haraldr et s'empara par la force des fils de maints hommes puissants qu'il prit en otages, et il imposa un tribut à tout le royaume.

Il y avait, dans la troupe du roi Herþjófr, un puissant homme qui s'appelait Grani. Il était surnommé Grani Crin de Cheval. Il habitait, au large

25. Voir *fóstr**.

26. Le texte dit *í tríggðum* : « alors qu'ils s'étaient juré trêve ».

du Hörðaland, dans l'île qui s'appelle Fenhring, la ferme d'Askr. Il fit prisonnier de guerre Starkaðr, fils de Stórvirkr et l'emmena chez lui en Fenhring. Starkaðr était âgé alors de trois hivers. Il passa neuf hivers en Fenhring, chez Grani Crin de Cheval[27]. Voici ce que dit Starkaðr :

8. Quand Herþjófr
occit Haraldr,
trahit en état de trêve
par injustice,
le seigneur des Agðir
fut privé de l'esprit,
et à ses fils
des liens furent tressés.

9. De là me transporta
âgé de trois hivers
Grani Crin de Cheval
jusqu'en Hörðaland ;
je me mis à grandir
à Askr,
ne vis point de parents
neuf hivers durant.

Le roi Herþjófr était un grand guerrier, il fut longtemps en expéditions guerrières, il y avait alors grandes hostilités dans son royaume. Il fit empiler des bûchers dans les montagnes et posta des hommes de garde pour y mettre le feu en cas de guerre. Vikarr, avec deux autres hommes, s'occupa des feux en Fenhring : si l'on apercevait une armée, il fallait allumer d'abord le feu qui était le plus proche, puis les autres, à la file.

Mais quand Vikarr se fut occupé un court moment de la balise, il alla un matin à Askr et trouva Starkaðr, son frère adoptif, fils de Stórvirkr. Il était incroyablement grand. Il était fainéant et demeuré[28] et restait allongé sur le plancher près du feu. Il avait alors douze hivers. Vikarr le mit debout et lui remit des armes et des habits et mesura sa taille, car il lui semblait avoir merveilleusement grandi depuis qu'il était arrivé à Askr. Vikarr et lui prirent un bateau et s'en allèrent de là. Voici ce que dit Starkaðr :

27. Puisque – le texte nous l'apprendra – ce Grani n'est autre qu'Óðinn, nous devons comprendre que Starkaðr a été élevé (selon la coutume du *fóstr*) par le dieu.

28. Voir ***kolbítr****.

10. De la force, en acquis assez,
crûrent mes bras,
s'allongèrent mes jambes,
laide, ma tête,
mais comme un benêt
je restai
curieux de peu de chose,
par terre allongé.

11. Jusqu'à ce que Vikarr vint
depuis la balise,
l'otage de Herþjófr
entra dans la salle ;
il me reconnut,
il me convoqua
à me lever
et à répondre.

12. Il me mesura
par la main
et l'empan
tous les bras jusqu'aux poignets,
[...]
avaient poussé les poils
en bas de mon menton.

Starkaðr dit ici qu'il avait de la barbe à l'âge de douze hivers. Puis Starkaðr se leva et Vikarr lui remit des armes et des habits et ils se rendirent ensuite au bateau. Après cela, Vikarr rassembla du monde, et ils furent douze en tout. C'étaient tous des champions et des duellistes[29]. Voici ce que dit Starkaðr :

13. Alors s'assemblèrent
Sörkvir et Grettir,
héritiers de Haraldr,
Hildigrímr,
Erpr et Úlfr,

29. L'expression est étrange. Il faut probablement comprendre que les hommes de Vikarr sont des *berserkir**. L'une des spécialités des berserkir était précisément de provoquer en duel quiconque leur déplaisait.

Án et Skúma,
Hrói et Hrotti
fils de Herbrandr.

14. Styrr et Steinþórr
venus de Staðr au nord ;
il y avait là le vieux
Gunnólfr blesi[30] ;
nous étions alors
treize en tout,
on ne voit guère
braves jouvenceaux de plus belle allure.

Puis le roi Vikarr s'en fut avec ses gens à la rencontre du roi Herþjófr. Mais quand celui-ci apprit ces hostilités, il fit s'équiper sa troupe. Le roi Herþjófr avait un grand domaine et il y avait là une excellente fortification, c'était presque un châtelet ou une forteresse. S'y trouvaient soixante-dix hommes en état de porter les armes, et d'innombrables ouvriers et domestiques. Dès que les vikings survinrent, ils firent une attaque si rude qu'ils secouèrent les grilles et les portes et frappèrent les montants de portes, si bien que verrous et barres qui se trouvaient de l'autre côté se détachèrent, les hommes du roi battirent en retraite et les vikings parvinrent à entrer. Éclata là grande bataille. Voici ce que dit Starkaðr :

15. Puis nous arrivâmes
aux domaines du roi,
secouâmes les grilles,
abattîmes les montants ;
brisâmes les verrous,
brandîmes les épées
là où sept dizaines
d'hommes se tenaient,
hommes du roi
de grande qualité ;
et leur nombre s'accroissait encore
de tous les esclaves,
ouvriers
et porteurs d'eau.

30. Le surnom de ce Gunnólfr désigne proprement l'étoile blanche que portent certains chevaux sur le chanfrein.

Le roi Herþjófr se défendit longtemps avec sa troupe, car il avait force vaillants hommes, mais comme Vikarr avait une troupe d'élite et d'excellents champions, les rangs du roi Herþjófr s'éclaircirent devant eux. Vikarr était constamment le plus avancé de ses hommes. Voici ce que dit Starkaðr :

16. Était difficile
de suivre Vikarr,
car il était le plus avancé et le premier
de sa troupe ;
nous frappâmes les heaumes
au sommet des têtes,
fendîmes les broignes
et brisâmes les boucliers.

Starkaðr se porta rudement à l'attaque avec Vikarr contre le roi Herþjófr, et ils lui donnèrent le coup de la mort. Tous les champions de Vikarr attaquèrent rudement. Maints hommes tombèrent là, et certains furent blessés. Voici ce que dit Starkaðr :

17. À Vikarr
honneur échut,
et à Herþjófr
fut revalu son courroux,
blessâmes des hommes,
en tuâmes certains,
point ne me tenais loin
quand tomba le roi.

Vikarr remporta là la victoire et le roi Herþjófr périt comme on l'a déjà dit, et trente hommes avec lui, et beaucoup furent mortellement blessés, alors qu'aucun des hommes de Vikarr ne périt. Après cela, Vikarr prit tous les bateaux qui avaient appartenu au roi Herþjófr et toute la troupe qu'il put trouver, puis il s'en alla vers l'est en longeant les côtes avec toute la troupe qui voulut le suivre. Quand il parvint dans les Agðir, vinrent à lui ceux qui avaient été amis de son père. Il eut bientôt quantité de monde. Il fut alors pris pour roi de tous les Agðir et du Jaðarr, et il soumit le Hörðaland et le Harangr ainsi que tous les états qu'avait possédés le roi Herþjófr.

Le roi Vikarr devint bientôt puissant et très grand homme de guerre. Chaque été, il était en expédition guerrière. Il s'en alla avec son armée

dans le Vík[31], à l'est, il accosta dans l'est du fjord et guerroya jusqu'en Gautland où il fit un grand butin de guerre. Mais lorsqu'il arriva au Vænir[32], vint à sa rencontre un roi qui s'appelait Sísarr. Il était de l'est, de Kænugarðr[33]. C'était un grand champion et il avait une grande troupe. Le roi Vikarr et Sísarr livrèrent là une rude bataille, Sísarr progressait rudement et tua force gens dans les rangs du roi Vikarr.

Starkaðr était là, avec le roi Vikarr ; il se porta contre Sísarr et ils firent longtemps assaut d'armes, aucun des deux n'eut à reprocher à l'autre de ne pas assener de grands horions. Sísarr déchargea à Starkaðr, avec son épée, un coup qui lui ôta son bouclier et lui fit deux grandes blessures à la tête, lui mettant en pièces la clavicule. Starkaðr reçut également une blessure au-dessus de la hanche, au flanc. Voici ce que dit Starkaðr :

18. Tu n'étais point
à l'est au Vænir
avec Vikarr, tôt à l'aurore
lorsque nous attaquâmes
Sísarr sur la plaine.
Cet exploit fut
le plus digne de renom.
De l'épée il m'assena
par le tranchant acéré
une blessure,
transperçant mon bouclier,
me faisant sauter le heaume de la tête
et m'entaillant le crâne
et la pommette
fendue jusqu'au maxillaire,
et la clavicule
gauche navra.

Starkaðr reçut aussi une profonde blessure[34] à l'un des flancs, une blessure de la hallebarde dont frappait Sísarr. Voici ce que dit Starkaðr :

31. Ainsi s'appelle le fond du fjord de l'actuelle Oslo – ville qui n'existait pas encore à l'époque où est censée se passer cette saga.

32. C'est le grand lac Vänern, en Suède.

33. Férue comme elle l'est de curiosités « exotiques », notre saga n'omet pas de mentionner Kiev (Kænugarðr pour les varègues, c'est-à-dire les vikings – suédois surtout – opérant sur la Route de l'Est ; voir *austrvegr**).

34. Le texte dit plus expressivement *holsár* : une blessure aux parties vitales du corps.

19. Et au flanc,
de l'épée me harassa
violemment
au-dessus de la hanche,
et dans l'autre
décocha sa hallebarde
à la pointe glacée
en sorte qu'elle me transperça ;
on en voit sur moi
les marques guéries.

Starkaðr assena un coup d'épée à Sísarr et lui trancha le travers du flanc, et lui fit une grande blessure à la jambe en dessous du genou. Pour finir, il lui trancha une des jambes à hauteur de la cheville et alors, le roi Sísarr tomba. Voici ce que dit Starkaðr :

20. Je lui tranchai
l'un des flancs
par le glaive acéré
en travers de la panse :
tant par violence
maniai le glaive
que j'y employai
tout mon pouvoir.

Dans cette bataille, il y eut grande hécatombe, et le roi Vikarr remporta la victoire. Les Kænir[35] qui survivaient furent mis en déroute. Après cette victoire, le roi Vikarr revint chez lui, dans son royaume.

## *5. Vikarr vainc Geirþjófr et Fríðþjófr*

Le roi Vikarr apprit que le roi Geirþjófr faisait un grand rassemblement de troupes dans les Upplönd, qu'il avait l'intention de se porter avec cette armée contre lui et de venger le roi Herþjófr, son frère. Alors, le roi Vikarr fit une levée générale dans ses États et se rendit avec cette troupe dans les Upplönd, contre le roi Geirþjófr. Ils se livrèrent grande bataille, combattant dix-sept jours sans désemparer ; et alors, le roi Geirþjófr tomba et le roi Vikarr remporta la victoire. Alors, le roi Vikarr soumit les

35. Comprenons : les habitants de Kænugarðr-Kiev.

Upplönd et le Þelamörk parce que Fríðþjófr, roi du Þelamörk, n'était pas dans ses États.

Starkaðr mentionne que la bataille dans les Upplönd fut la troisième que livra le roi Vikarr :

21. Pour la troisième fois
le valeureux
fit déchaîner
le jeu de Hildr
avant que les Upplönd
ne fussent conquis
et que Geirþjófr
ne passât de vie à trépas[36].

Puis Vikarr institua des hommes sur les États qu'il avait conquis dans les Upplönd et il s'en alla chez lui dans les Agðir, se rendant à la fois puissant et entouré de quantité d'hommes. Il épousa une femme et eut d'elle deux fils ; l'aîné s'appelait Haraldr et le cadet, Neri. Celui-ci était le plus sage des hommes, et tout ce qu'il conseillait se réalisait, mais il était si avaricieux qu'il ne pouvait rien donner dont il ne se repentît aussitôt. Voici ce que dit Starkaðr :

22. Il eut
des gardiens de l'héritage,
le glorieux, deux,
qu'il engendra ;
s'appelait son fils
aîné Haraldr,
il l'institua
sur le Þelamörk[37].

23. Était réputé
cupide d'or
le jarl Neri,
d'utile conseil,
le fils de Vikarr

36. Le « jeu de Hildr » (une *valkyrie** dont le nom signifie Bataille) : *kenning** convenue pour : « bataille ». Le dernier vers dit littéralement : « ne fût donné à Hel » *(gefinn helju)*. Ce dernier mot désigne à la fois l'empire des morts et la déesse qui y préside.

37. Les « gardiens de l'héritage » : les « fils ».

habitué à l'attaque ;
celui-là gouverna, seul,
les Upplöndais.

Le jarl Neri était un grand guerrier, mais si avare qu'on lui a comparé tous les plus pingres, tous ceux qui ont donné le moins à autrui.

Quand Fríðþjófr apprit la mort de ses frères, il se rendit dans les Upplönd et soumit les États que Vikarr venait de conquérir. Puis il envoya dire à Vikarr que ce dernier devait lui verser tribut sur ses États, ou, sinon, qu'il endurerait son armée. Voici ce que dit Starkaðr :

24. Fríðþjófr décida
d'abord d'envoyer
message de haine
au sage prince,
savoir si Vikarr
voudrait payer
au chef tribut
ou endurer son armée.

Quand ce message parvint à Vikarr, celui-ci convoqua un *þing** et eut un entretien avec son conseil pour faire face à cette difficulté. Ils se concertèrent et débattirent longtemps. Voici ce que dit Starkaðr :

25. Discutâmes,
palabrâmes longtemps
sans parvenir à
nous mettre d'accord ;
l'armée préféra
que le roi
puissant avec sa troupe
livrât bataille.

On envoya au roi Fríðþjófr un message disant que le roi Vikarr voulait défendre son pays. Le roi Fríðþjófr partit alors avec son armée, dans l'intention de s'en prendre au roi Vikarr.

Il y avait en Suède, en ce lieu qui s'appelle Næríki[38], un roi qui s'appelait Óláfr à la Vue perçante. Il était puissant et c'était un grand guerrier. Il fit une levée générale dans ses États et alla assister le roi Vikarr. Ils avaient

38. C'est le nom d'une province suédoise, Närke aujourd'hui.

une grande troupe et marchèrent avec cette armée contre le roi Fríðþjófr, disposant, pour la bataille, leur troupe en coin[39]. Voici ce que dit Starkaðr :

26. Óláfr au regard perçant
régnait à l'est,
le prince victorieux
en Svíaríki ;
Il fit une levée générale ;
grand était
le nombre de ses guerriers.

Éclata là rude bataille, et les hommes du roi Vikarr s'avancèrent bien, car il y avait maints champions dans leurs rangs. Le premier champion qu'il y avait là était Starkaðr Stórvirksson, puis venaient Úlfr et Erpr et beaucoup d'autres excellents braves, et nombre de champions. Le roi Vikarr avançait rudement, Starkaðr allait sans broigne et traversa les rangs adverses en frappant de taille des deux mains, comme il est dit ici :

27. Nous avançâmes
dans le vacarme des armes,
hommes du roi,
ardents en suffisance ;
y avait là Úlfr
et Erpr le Petit ;
je frappai sans broigne
des deux mains.

Et alors que le roi Vikarr attaquait ferme, avec ses champions, le roi Fríðþjófr, l'ordre de bataille de celui-ci se rompit. Alors, il demanda au roi Vikarr de faire la paix. Voici ce que dit Starkaðr :

28. S'en fut Fríðþjófr
demander la paix
parce que Vikarr
ne cédait point

39. *Svínfylking*, dit le texte, « ordre de bataille en forme de (groin de) porc ». L'usage est bien attesté, en effet, et était déjà connu de César *(caput porcinum)*. Il s'agit de disposer ses hommes sur des rangs parallèles dont le nombre va croissant : par exemple vingt au premier rang, trente au second, quarante au troisième, etc. Au signal donné, l'ensemble s'ébranle au pas de course et cherche à pénétrer dans les rangs ennemis comme un coin.

et Starkaðr
fils de Stórvirkr
y allait
de toutes ses forces.

Il y eut là la plus grande bataille et la plus vive, et une bonne partie des troupes du roi Fríðþjófr tomba, mais quand il demanda la paix, le roi Vikarr arrêta son armée. Alors, le roi Fríðþjófr alla chercher des conciliations auprès du roi Vikarr. C'était le roi Óláfr qui devait arranger le pacte entre eux, et cet accord fut que le roi Fríðþjófr abandonnait tous ses États dans les Upplönd et le Þelamörk et qu'il quittait le pays. Le roi Vikarr institua sur ces États ses fils. Il donna à Haraldr le titre de roi du Þelamörk, et à Neri, le titre de jarl et le pouvoir sur les Upplönd. Il se lia d'amitié avec le roi Gautrekr de Gautland, et l'on dit dans certains livres que Neri obtint quelque pouvoir du roi Gautrekr – la partie du Gautland qui était le plus près de lui – et qu'il devint également jarl du roi Gautrekr, il participait à son conseil quand il en était besoin. Après cela, le roi Vikarr s'en fut dans ses États et fut fort renommé à cause de cette victoire. Lui et le roi Óláfr se quittèrent en termes amicaux et cette amitié se maintint toujours ensuite. Pour le roi Óláfr, il s'en alla chez lui, à l'est, en Svíaríki.

## *6. Du bóndi Rennir et de Refr, son fils*

Il y avait un homme qui s'appelait Rennir, c'était un puissant bóndi. Il avait sa résidence dans une île, celle qui, depuis, est appelée Rennisey[40]. Cette île se trouve en Norvège, au nord du Jaðarr[41]. Rennir avait été un grand viking avant de s'installer dans son domaine. Il avait une femme et un fils ; celui-ci s'appelait Refr. Quand il était jeune, il restait couché dans la cuisine, à mâchonner des branchettes et de l'écorce d'arbres[42]. Il était d'une taille étonnamment grande. Il ne se débarrassait jamais de sa crasse et il ne tendait à personne une main secourable. Son père était un homme fort riche et l'indolence de son fils lui déplaisait. Refr n'était nullement renommé pour sa sagesse ou son courage, mais plutôt pour se rendre la risée de ses autres vaillants parents, et son père estimait improbable qu'il manifestât quelque valeur comme il arrivait fréquemment alors aux autres jeunes hommes.

40. Île de Rennir.
41. Le Jaðarr, aujourd'hui Jæren, est la province qui s'étend entre Stavanger et Egersund.
42. Voir *kolbítr**.

Le bóndi Rennir possédait une chose de valeur qu'il appréciait plus que ses autres biens. C'était un bœuf. Il était à la fois grand et magnifique à cause de ses cornes. On lui avait gravé les cornes et on avait mis dans les entailles, de même qu'à leur pointe, de l'or et de l'argent. Il avait entre les cornes une chaîne d'argent à laquelle pendaient trois anneaux d'or. Ce bœuf surpassait de beaucoup les autres bœufs qu'il y avait dans le pays, en raison de sa taille et de ses décorations de toutes sortes. Le bóndi Rennir était si exigeant sur son compte que jamais il ne devait rester sans soins.

Rennir était toujours aux côtés du roi Vikarr dans les batailles et leur amitié était excellente.

### *7. Starkaðr provoque la mort du roi Vikarr*

Le roi Vikarr devint un grand homme de guerre et il avait avec lui maints champions de grand renom, mais Starkaðr était le plus estimé et le plus cher au roi, étant donné qu'il siégeait en face de lui[43], qu'il était son conseiller et le chef de sa défense territoriale. Il reçut du roi beaucoup de présents. Le roi Vikarr lui donna un anneau d'or qui pesait trois marcs et Starkaðr lui donna l'île Þruma dont le roi Haraldr avait fait présent à Stórvirkr, son père. Il demeura quinze étés chez le roi Vikarr, comme il le dit :

29. Vikarr me donna
le métal welche[44],
l'anneau rouge
que je porte au bras,
pèse trois marcs,
et moi je lui donnai Þruma,
j'accompagnai le prince
quinze étés.

Le roi Vikarr fit voile des Agðir vers le nord en Hörðaland, il avait une grande troupe. Il mouilla un bon moment dans des îlots et eut fort vent contraire. Ils consultèrent les augures[45] pour savoir s'ils auraient bon vent,

43. Le texte dit *öndvegismaðr*, littéralement, « l'homme /qui est assis dans/ le *önðvegi** ».
44. Les Valir sont les habitants de la France, le métal français (ou welche) est l'or.
45. Voici une opération classée : consulter les augures en jetant des copeaux de bois *(fella spán)* dans un liquide – qui peut être le sang de l'animal sacrifié lors du *blót** ou sacrifice. De la disposition des copeaux en question, les « spécialistes » déduisaient la réponse

et les augures dirent qu'Óðinn voulait que l'on tire au sort un homme dans l'armée pour le pendre, en offrande[46]. Alors, on organisa un tirage au sort[47] dans la troupe, et le sort tomba sur le roi Vikarr. Cela rendit tout le monde silencieux et l'on résolut que les conseillers tiendraient le lendemain une réunion sur cette difficulté.

Pendant la nuit, vers minuit, Grani Crin de Cheval réveilla Starkaðr, son fils adoptif, et lui demanda de l'accompagner. Ils prirent une petite barque et ramèrent jusqu'à une île qui se trouvait plus proche de la côte que l'îlot où ils mouillaient. Ils montèrent jusqu'à une forêt et y trouvèrent une clairière. Là, il y avait grand concours de peuple, un þing s'y tenait. Il y avait onze hommes assis sur des sièges, mais le douzième était vide. Ils allèrent jusqu'à ce þing et Grani Crin de Cheval s'assit sur le douzième siège. Là, ils saluèrent tous Óðinn[48]. Celui-ci dit que les juges devaient statuer sur la destinée de Starkaðr.

Alors, Þórr prit la parole et dit : « Álfhildr, la mère du père de Starkaðr, préféra prendre pour père de son fils un géant de grande sagesse plutôt qu'Ásaþorr[49], et j'assigne[50] à Starkaðr de n'avoir ni fils ni fille, si bien qu'il sera le dernier de son lignage. »

Óðinn répondit : « Je lui assigne de vivre trois âges d'homme. »

Þórr dit : « Il accomplira une action infâme dans chacun de ces âges d'homme. »

des divinités consultées. Ce rite est ancien. il est déjà attesté par Tacite (*Germania X* – où le rite, toutefois, consiste à jeter des branchettes sur un linge blanc). Il n'est pas exclu que cette opération ait été celtique à l'origine, et reprise par les Germains.

46. Comme on va le voir nettement par la suite du présent chapitre, on pendait les victimes que l'on voulait offrir à Óðinn, surnommé Hangaguð, le « dieu des pendus ».

47. En plein XIII[e] siècle encore, dans les sagas dites de contemporains, comme la compilation de la *Sturlunga saga*, tirer au sort est une pratique banale. Il semble que les anciens Scandinaves aient vu là la manifestation de la volonté des Puissances. Voir l'« Essai sur le sacré chez les anciens Scandinaves » en tête de *L'Edda poétique*, Paris, Fayard, 1992.

48. Comprenons que Grani Crin de Cheval est Óðinn, qui aime beaucoup se dissimuler sous divers noms. On remarquera que Grani est le nom du cheval de Sigurðr Meurtrier de Fáfnir, le parangon du héros scandinave, d'une part (et ce Grani-là est donné pour le fils de la monture même d'Óðinn, le cheval Sleipnir), d'autre part qu'il y a d'évidentes affinités entre Óðinn et le cheval, animal d'élite auquel, sans doute, les Indo-Européens durent leur supériorité. Au total, à travers cette onomastique, la thématique est assez solide : il y a longtemps que l'on a proposé de voir en Óðinn un *daimon* sous forme de cheval !

49. « Þórr des Ases », cette dénomination, en effet, est courante, sans que l'on soit parvenu à en fournir une explication satisfaisante.

50. Je traduis par « assigner » le verbe *skapa*, qui figure dans le texte. *Skapa* veut dire en vérité « créer », « former » (anglais *to shape*, allemand *schaffen*). Le substantif dérivé de ce verbe, *sköp*, est l'un des vocables qui expriment l'idée de destin, destinée. Ainsi est clairement rendue l'idée selon laquelle les dieux façonnent la vie, la destinée d'un être humain.

Óðinn répondit: « Je lui assigne de posséder les meilleurs armes et habits. »

Þórr dit: « Je lui assigne de ne posséder ni terre ni ferme[51]. »

Óðinn dit: « Je lui donne[52] ceci, qu'il possédera abondance de biens meubles. »

Þórr répondit: « Je lui jette le sort[53] qu'il considérera n'en posséder jamais assez. »

Óðinn répondit: « Je lui donne victoire et prouesse dans tout combat. »

Þórr répondit: « Je lui jette le sort de recevoir grave blessure dans tout combat. »

Óðinn dit: « Je lui donne la poésie[54] en sorte qu'il ne sera pas plus lent à composer qu'à parler. »

Þórr dit: « Il ne se rappellera pas ce qu'il aura composé. »

Óðinn dit: « Je lui assigne d'être tenu pour le plus éminent par les plus nobles et les meilleurs. »

Þórr dit: « Il sera détesté du tout venant. »

Alors, les juges conférèrent à Starkaðr tout ce que les dieux avaient dit et le þing s'acheva ainsi. Grani Crin de Cheval et Starkaðr allèrent à leur barque.

Alors, Grani Crin de Cheval dit à Starkaðr: « Il faut maintenant, fils adoptif, que tu me récompenses bien de l'aide que je t'ai accordée. »

« D'accord! » dit Starkaðr.

Alors, Grani Crin de Cheval dit: « Eh bien! tu vas m'envoyer[55] le roi Vikarr et je te conseillerai sur la manière de procéder. »

Starkaðr accepta. Alors, Grani Crin de Cheval lui mit en main une lance en disant qu'elle aurait les apparences d'un roseau. Ils se rendirent jusqu'à la troupe, on était presque au point du jour.

Le lendemain matin, les conseillers du roi tinrent une réunion pour délibérer. Ils se mirent d'accord pour faire un simulacre de sacrifice et

51. Formule allitérée *land ok lá*, qui témoigne en faveur de son antiquité.

52. La formulation vient de changer: Óðinn emploie le verbe *gefa*, « donner », qui se retrouve dans deux autres substantifs rendant également l'idée de destin, chance, *gæfa* et *gifta*, ce qui est « donné » à l'homme par les dieux. Sur ces intéressantes nuances, voir l'introduction à la *Saga des Chefs du Val-au-Lac*, dans *Sagas islandaises*, p. 1785 et sq.

53. Maintenant, la façon de s'exprimer de Þórr devient beaucoup plus précise et relève directement de la magie. Þórr *legg* (verbe *leggja*) un sort *á* (sur) Starkaðr, le substantif correspondant étant *álög*.

54. Óðinn est en effet le dieu des scaldes et de la poésie: un mythe relaté par Snorri Sturluson expose au prix de quels efforts il a pu ravir le nectar poétique pour le donner aux hommes. D'autre part, il existait un verbe « technique », *yrkja*, pour « composer », c'est celui qui figure ici.

55. C'est une locution courante que de dire « envoyer /quelqu'un/ à Óðinn » pour « faire mourir /quelqu'un/ ». Óðinn est aussi le dieu des morts.

Starkaðr leur expliqua comment s'y prendre. Il y avait auprès d'eux un pin et un gros billot auprès de ce pin. Dans le bas du pin, il y avait une branche mince qui remontait vers la cime. Les serviteurs étaient en train de préparer à manger, on avait abattu un veau que l'on avait vidé de ses entrailles. Starkaðr fit prendre les intestins de ce veau ; puis il monta sur le billot et courba vers le bas la branche mince, et noua autour l'intestin de veau.

Alors, il dit au roi : « Voici que l'on t'a préparé ici une potence, roi, elle n'a pas l'air bien périlleuse. Maintenant, viens, je vais te passer la corde autour du cou. »

Le roi dit : « Si ce dispositif n'est pas plus dangereux qu'il ne me semble, je m'attends à ce qu'il ne me fasse pas de mal ; mais s'il en est autrement, que le destin[56] décide de ce qui arrivera. »

Ensuite il grimpa sur le billot et Starkaðr lui passa ce lacs autour du cou, puis il descendit du billot. Alors, il piqua le roi avec le roseau, en disant : « À présent, je te donne à Óðinn. »

Et Starkaðr libéra la branche de pin. Le roseau se transforma en lance et transperça le roi. Le billot tomba de sous ses pieds et les intestins de veau devinrent une forte corde, la branche se redressa et éleva le roi près de la cime : il mourut là. L'endroit s'appelle depuis Vikarshólmar[57].

Pour cet acte, Starkaðr fut fort haï du peuple et pour cet acte, il dut d'abord s'exiler du Hörðaland. Après cela, il s'enfuit de Norvège pour se rendre à l'est dans l'empire des Svíar[58] et il y fut longtemps chez les rois d'Uppsalir[59], Eirekr et Alrekr, fils d'Agni Skjálfarbóndi, il alla en expéditions guerrières avec eux. Et alors que Alrekr demandait à Starkaðr quelles nouvelles il pouvait dire de ses parents, ou de lui-même, Starkaðr composa le poème qui s'appelle *Vikarsbálkr*. Il y est question du meurtre du roi Vikarr :

30. Je secondai le prince
le plus éminent que je connusse,
c'est ce que j'aime le mieux
de toute ma vie, avant que nous allions
– la cause en fut les sorcières –
pour la dernière fois
en Hörðaland.

56. Le texte propose ici un terme encore pour « destin » : *auðna*, ce qui vous est échu par le sort, un peu dans l'acception du latin *fortuna*.

57. Îlots de Vikarr.

58. *Svíaveldi*, autre façon de dire Suède, Svíaríki.

59. Uppsalir est l'actuelle Uppsala, à 70 km au nord de Stockholm, ou, plus exactement, l'actuelle Gamla Uppsala (Vieil Upsal).

31. Le sort voulu
que Þórr m'assignât
le nom d'infâme
et détresses de toutes sortes ;
m'échut d'accomplir
mal inglorieux.

32. Je dus aux dieux
consacrer Vikarr
le meurtrier de Geirþjófr
dans l'arbre élevé ;
j'enfonçai ma lance
jusqu'au cœur du prince,
c'est ce qui m'afflige le plus
de mes actions.

33. De là j'errai
par des routes sauvages,
détesté des Hörðar[60]
le cœur mauvais,
dépourvu d'anneaux[61]
et de chant de gloire,
sans seigneur
le cœur sinistre.

34. Donc me rendis
jusqu'en Svíþjóð[62]
à Uppsalir
siège des Ynglingar[63] ;
là me laissèrent
les fils du souverain
pendant bien longtemps,
moi, *þulr*[64] silencieux.

60. Les habitants du Hörðaland dont il a souvent été question.
61. Comprenons « pauvre ».
62. Encore une dénomination pour Suède, littéralement « nation des Svíar ».
63. C'est le nom de la dynastie passablement légendaire qui régna sur la Suède centrale : Snorri Sturluson, dans sa *Heimskringla*, leur consacre la première saga de ce recueil, l'*Ynglinga saga*.
64. Le *þulr* est un sage, un vieil homme plein d'expérience.

On peut voir que Starkaðr estime que d'avoir tué le roi Vikarr fut une des pires actions, et des plus horribles qui aient eu lieu, et nous n'avons pas entendu de récit disant qu'il serait retourné en Norvège depuis. Mais alors qu'il était à Uppsalir, il y avait là, à la solde du roi, douze berserkir, ils étaient très ardents à se moquer de lui, les plus furieux étaient deux frères, Úlfr et Ótryggr. Starkaðr restait silencieux, les berserkir disaient qu'il était un géant réincarné et un infâme, comme il est dit ici :

35. On me plaça ici
parmi les jeunes gens,
plutôt moqué
et blanc de sourcils,
les hommes se moquent
et tournent en dérision,
les incapables,
le poète du prince.

36. Ils voient, disent-ils,
sur moi-même
des traces de géant,
huit bras ;
c'est le meurtrier de Hergrímr
que Hlorriði[65]
priva de bras
au nord du rocher.

37. Rient les gens,
quand ils me voient,
de mon laid museau,
de mon long nez,
de mes cheveux gris loup,
de mes bras pendants,
de mon cou plissé,
de ma peau fripée.

Comme les rois Eirekr et Alrekr restaient chez eux, Starkaðr s'en alla en expédition guerrière avec le bateau que le roi Eirekr lui avait donné et

65. Un des noms les plus courants de Þórr. Il faut comprendre que Starkaðr est le meurtrier de Hergrímr dont nous ne savons rien d'autre.

qu'il avait équipé de Norvégiens et de Danois. Il s'en fut en divers pays et livra batailles et combats singuliers, remportant toujours la victoire, et il n'est plus dans cette saga.

Le roi Alrekr eut une courte vie et cela vint de ce que son frère, le roi Eirekr, le frappa à mort d'un bridon alors qu'ils étaient sortis dompter leurs chevaux. Après cela, le roi Eirekr régna seul et longtemps sur la Svíþjóð, comme on le dira par la suite dans cette saga[66] en parlant de ses démêlés avec Hrólfr fils de Gautrekr.

## *8. Le roi Gautrekr prend femme*

Maintenant, deux sagas marchent de pair. On parlera d'abord de ce dont on s'est détourné : le roi Gautrekr gouverne le Gautland et devient un chef éminent et un très grand guerrier. Il estima que c'était un grand manque dans la direction de ses États que d'être homme non marié et il voulut se chercher un parti.

On mentionne un roi, Haraldr. Il gouvernait le Vindland[67]. C'était un homme sage et pas un grand batailleur. Il avait une reine, et une fille belle et de bonnes mœurs qui s'appelait Álfhildr. Le roi Gautrekr fit un voyage en Vindland et demanda en mariage la fille du roi Haraldr : on fit bonne réponse à sa requête et quelque abondants qu'aient été leurs propos, la conclusion fut que le roi Gautrekr aurait la jouvencelle. Il l'emmena chez lui en Gautland et célébra ses noces avec elle. Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient ensemble qu'Álfhildr mit au monde une belle fille ; on lui donna un nom et elle s'appela Helga. Elle fut de bonne heure accomplie. Elle grandit chez son père[68] et on la tint pour le meilleur parti qu'il y eût là, en Gautland.

Le roi Gautrekr avait chez lui beaucoup d'hommes, de ceux qui ont grande importance. Il y avait un homme qui s'appelait Hrosskell. C'était un ami de Gautrekr. C'était un grand viking. Un jour, il accepta une invitation à venir chez le roi Gautrekr et, au départ, celui-ci lui fit d'honorables présents : il donna à Hrosskell un excellent étalon, c'était un cheval gris et quatre juments allaient avec lui. Ils étaient tous clairs comme soie et de toute beauté. Hrosskell remercia le roi de ces cadeaux et ils se quittèrent dans les meilleurs termes.

66. En vérité dans la *Saga de Hrólfr fils de Gautrekr*, qui fait suite dans le présent volume à la présente saga : il ne sera plus question de Hrólfr dans *Gautreks saga* !
67. C'est-à-dire le pays des Slaves ou Wendes (Vindr).
68. Voir *fóstr**.

Le roi Gautrekr gouverne maintenant ses États pendant maintes années et reste en paix jusqu'à ce que la reine tombe malade et cette maladie ne s'acheva pas que la reine ne fût emportée, morte. Le roi Gautrekr estima que c'était très grand deuil, il fit ériger un tertre pour la reine. Cela l'affecta tellement qu'il n'eut cure de gouverner ses États. Il restait tous les jours sur le tertre, dressant de là son faucon. Il faisait de cela son divertissement et son passe-temps.

### *9. Du jarl Neri et de Refr aux Dons*

Il faut raconter maintenant que le jarl Neri avait le gouvernement des Upplönd, comme on l'a dit précédemment, et quand il apprit le meurtre du roi Vikarr, son père, il fixa une réunion avec le roi Haraldr, son frère. Lorsqu'ils se rencontrèrent, ils parlèrent de la répartition de l'héritage entre eux. Ils convinrent, étant donné que Haraldr était l'aîné des deux frères, qu'il s'approprierait tous les États qu'avait gouvernés le roi Vikarr et qu'il en serait roi ; pour le jarl Neri, il aurait les Upplönd comme auparavant et le Þelamörk, l'État qu'avait gouverné précédemment le roi Haraldr, son frère, et ils se quittèrent bien d'accord. Le jarl Neri était si sage que l'on ne trouvait pas son pareil. De quoi qu'il s'agît, tout s'arrangeait comme il le conseillait. Jamais il ne voulait recevoir de cadeau parce qu'il était si pingre qu'il n'entendait pas faire un cadeau en échange.

On mentionne que le bóndi Rennir, dont on a parlé précédemment, déambulait un jour dans le vivoir[69] : il trébucha sur la jambe de son fils Refr[70], et lui dit : « C'est grande honte que d'avoir un pareil fils, si tu veux ne faire que du mal. Maintenant, tu vas t'en aller et ne reparais plus jamais à mes yeux ou à portée de mon regard tant que tu poursuivras cette bouffonnerie. »

Refr répond : « Puisque tu me chasses, le plus mérité est que j'emporte l'objet le plus précieux que tu possèdes et qu'il t'en coûte le plus d'abandonner. »

Rennir dit : « Il n'est pas en ma possession d'objet si précieux que je ne veuille le donner pour ne plus jamais te voir car tu es la risée de ta famille. »

Après cela, ils cessèrent cette conversation. Et peu après, par un jour de beau temps, Refr se lève et se prépare à partir. Il prend aussi le bon bœuf

69. Je traduis ainsi le mot *eldhús*, synonyme de *skáli**, qui désigne la pièce principale où vivaient les gens, à la fois « salle de séjour » et salle à manger ainsi que chambre à coucher.

70. Il peut être utile de savoir que le nom commun *refr* signifie « renard » !

et le mène au rivage. Il lance un bateau, pensant se rendre sur le continent. Il n'a cure que le bœuf soit peu ou prou mouillé. Puis il se met aux rames, attache le bœuf au bateau et rame jusqu'à terre. Il était en manteau court et en braies qui lui atteignaient les chevilles. Quand il accosta, il tira le bœuf derrière lui. Alla d'abord vers l'est le long du Jaðarr, puis suivit le chemin jusqu'aux Upplönd.

Il alla tout d'une traite jusqu'à la ferme qu'il revenait au jarl Neri de gouverner. Les hommes de la hirð du jarl dirent à celui-ci qu'était arrivé Refr, le crétin de Rennir, tirant derrière lui le bœuf excellent. Le jarl leur ordonna de ne pas se moquer de lui. Et quand Refr arriva aux portes de la halle où le jarl avait coutume de siéger, il demanda aux portiers de convoquer le jarl à venir lui parler.

Ils répondirent : « Ta bêtise ne connaît pas de répit, le jarl n'a pas coutume de courir s'entretenir avec un bouseux. »

Refr dit : « Transmettez mes propos, et qu'il décide de la réponse. » Puis ils allèrent trouver le jarl et dirent que Refr l'idiot lui demandait de sortir.

Le jarl dit : « Dites que je vais aller trouver Refr ; on ne sait jamais qui porte chance. »

Le jarl sortit et Refr le salua bien. Le jarl dit : « Pourquoi es-tu venu ? »

Refr répondit : « Mon père m'a chassé, mais voici un bœuf qui m'appartient, et je veux te le donner. »

Le jarl répondit : « N'as-tu pas entendu dire que je n'accepte aucun cadeau parce que je ne veux n'avoir personne à récompenser ? »

Refr répondit : « J'ai entendu parler de ta pingrerie : que personne ne doit s'attendre à recevoir quelque récompense de toi, même s'il t'a fait un don. Pourtant, je veux que tu acceptes cette chose précieuse, il peut se faire que tu me sois utile en propos, lesquels peuvent valoir de l'argent. »

Le jarl dit : « Puisque tu fais cette déclaration, j'accepterai ce bœuf, entre et passe d'abord cette nuit ici. »

Refr détacha le bœuf et entra. Le jarl ordonna de lui donner des habits qui ne lui fassent pas honte. Puis Refr se lava : c'était le plus magnifique des hommes. Il resta là un moment. La halle tout entière du jarl était ornée de boucliers qui se touchaient l'un l'autre là où ils étaient fixés. Le jarl prit un bouclier, lequel était tout couvert d'or, et le donna à Refr. Mais quand le jarl alla prendre son repas, il regarda le vide laissé par ce bouclier et il déclama alors une strophe :

38. Brillait le magnifique bouclier
précédemment sur la tenture,
souvent nous sera grande angoisse
lorsque regarderai par là ;

une brèche d'importance a été faite ;
bientôt serai dépourvu de richesses
s'il faut que les gens prennent mes boucliers
en remerciement de leurs dons.

Le jarl fit tourner son haut siège, tant il était affecté de la disparition de son bouclier.

Et quand il s'aperçut de cela, Refr alla se présenter au jarl, tenant le bouclier, et dit : « Sire, dit-il, soyez joyeux, car voici le bouclier que vous m'avez donné. Je veux vous le rendre, car il ne m'est d'aucune aide puisque je n'ai pas d'autre arme. »

Le jarl dit : « Sois le plus béni des braves, car remettre ce bouclier à la place où il pendait précédemment sera un grand ornement pour ma halle. Mais voici un objet de prix que je veux te donner, et il se peut qu'il te soit utile si tu fais selon mes conseils. »

Le jarl lui remit une pierre à aiguiser – « et ce cadeau ne va pas te paraître d'un grand prix. »

Refr dit : « Je ne sais la valeur que cela peut avoir pour moi. »

Le jarl dit : « Il se trouve que je ne veux entretenir personne qui reste assis à ne rien faire. Je veux t'envoyer au roi Gautrekr. Remets-lui cette pierre à aiguiser. »

Refr dit : « Je n'ai pas coutume de m'interposer entre nobles hommes, et je ne sais pas ce que le roi va faire de cette pierre à aiguiser. »

Le jarl dit : « Il n'y aurait pas besoin de faire mention de ma sagacité si je n'étais pas plus prévoyant que toi. On ne mettra pas ta valeur à l'épreuve en te faisant rencontrer le roi, car tu n'auras pas à lui parler. On me dit que le roi siège souvent sur le tertre de sa reine et qu'il y entretient son faucon, et d'ordinaire, alors que la journée s'avance, le faucon se fatigue. Alors, le roi promène la main autour de son siège pour voir s'il trouvera quelque chose à jeter sur son faucon : tu lui fourreras la pierre à aiguiser dans la main. S'il te tend quelque chose, prends-le et reviens me voir. »

Refr s'en fut, selon les prescriptions du jarl et arriva à l'endroit où siégeait le roi, sur son tertre ; tout se passa comme Neri l'avait mentionné : le roi lançait au faucon tout ce qu'il trouvait. Refr s'assit près du siège, derrière le roi. Il vit où l'on en était. Le roi tendit la main derrière soi. Refr lui fourra la pierre à aiguiser dans la main et le roi la lança aussitôt sur le faucon qui s'envola dès que la pierre à aiguiser le toucha. Le roi dut estimer avoir remporté la victoire sur le faucon et ne voulut pas que celui qui l'avait aidé repartît sans récompense, il tendit derrière lui, sans regarder, un anneau d'or. Refr s'en saisit et alla trouver le jarl. Celui-ci demanda comment les choses s'étaient passées. Refr le lui dit et lui montra l'anneau.

Le jarl dit : « Voilà un objet de grand prix. Mieux vaut accomplir de pareilles choses que de rester assis. »

Refr passa là l'hiver. Mais quand vint le printemps, le jarl dit : « Que vas-tu faire à présent ? »

Refr dit : « Cela ne va pas être facile, il faut que je vende cet anneau pour de l'argent. »

Le jarl dit : « Je vais de nouveau intervenir. Il y a un roi qui s'appelle Ella. Il règne en Angleterre. C'est à lui que tu vas donner cet anneau. Tu ne seras pas dépourvu d'argent pour autant, et viens me voir cet automne, je ne t'épargnerai ni nourriture ni conseils, même si tu n'as pas d'autre récompense pour le bœuf. »

Refr dit : « Ne parlons plus de cela. »

Puis il se rendit en Angleterre et se présenta au roi Ella, le saluant poliment. Refr était bien équipé tant en armes qu'en vêtements. Le roi demanda qui était cet homme.

Il répondit : « Je m'appelle Refr et je voudrais que vous acceptiez de moi cet anneau d'or », et il le posa sur la table devant le roi.

Celui-ci regarda et dit : « Voilà un grand trésor, et qui te l'a donné ? »

Refr répondit : « C'est le roi Gautrekr qui m'a donné cet anneau. »

Le roi dit : « Que lui as-tu donné ? »

Refr répondit : « Une petite pierre à aiguiser. »

Le roi dit : « Grande est la munificence du roi Gautrekr s'il donne de l'or pour un caillou ; j'accepterai cet anneau, dit le roi, et je t'offre de rester ici. »

Refr dit : « Soyez remercié, sire, de votre invitation, mais j'ai l'intention de retourner trouver le jarl Neri, mon père adoptif. »

Le roi répondit : « Tu vas rester ici un moment. »

Le roi fit équiper un bateau et un jour, il demanda à Refr de l'accompagner. Le roi dit : « Voici un bateau que je veux te donner, avec toute la cargaison qui te conviendra le mieux et autant d'hommes que tu en auras besoin. Je ne veux plus que tu sois le passager d'autrui pour aller où il te plaît, et c'est peu de chose pourtant à côté de la récompense que te donna le roi Gautrekr pour la pierre à aiguiser. »

Refr dit : « Voilà qui est récompenser avec une munificence extrême. »

Puis Refr s'équipa comme il faut pour prendre le bateau et remercia le roi par maintes belles paroles.

Le roi dit : « Voici deux chiens que je veux te donner. »

Ils étaient tout petits, et beaux, Refr n'en avait jamais vu de pareils ; ils avaient des laisses d'or, on avait passé autour du col de chacun un anneau d'or et il y avait sept petits anneaux sur le lien qui les attachait l'un à l'autre. Personne n'avait jamais vu des trésors de cette espèce.

Puis Refr partit et arriva dans les États du jarl Neri. Celui-ci vint au-devant de lui et lui souhaita la bienvenue, « et viens chez moi avec tous tes hommes ».

Refr dit : « Maintenant, j'ai suffisamment de quoi payer notre écot. » Le jarl dit : « C'est bien, mais cet écot ne doit pas prendre sur ta fortune, tu mangeras à notre table et pourtant, ce n'est pas un grand paiement pour le bœuf. »

Refr dit : « La seule chose qui me déplaise, c'est que tu mentionnes cela. »

Refr passe donc l'hiver chez le jarl, il est très populaire et a une très nombreuse escorte.

Quand vint le printemps, le jarl parla à Refr : « Qu'est-ce que tu vas faire à présent ? »

Refr dit : « Ne conviendrait-il pas, puisque l'argent ne manque pas, que j'aille en expédition viking ou en voyage de commerce ? »

Le jarl dit : « En effet, mais de nouveau, je vais t'assister. Tu vas aller au sud, au Danemark, trouver le roi Hrólfr kraki[71]. Tu lui donneras les chiens car ils ne sont pas faits pour appartenir au vulgaire, et s'il les accepte, tu n'y perdras pas. »

Refr dit : « À ta guise, mais je ne suis pas à court d'argent. »

### *10. Refr arrive chez Hrólfr kraki*

Refr s'équipa donc et fit voile pour le Danemark. Il trouva le roi Hrólfr, se présenta à lui et le salua bien. Le roi lui demanda qui il était. Il déclara s'appeler Refr.

Le roi répondit : « Est-ce toi qui es surnommé Refr aux Dons ? »

Il répondit : « On m'a fait des cadeaux, mais il m'est arrivé d'en faire parfois. » Il dit : « Ces petits chiens, je veux, sire, vous les donner avec leur équipement. »

Le roi dit en les regardant : « Voilà de grands trésors, qui te les a donnés ? »

Refr répondit : « Le roi Ella. »

Le roi Hrólfr dit : « Que lui as-tu donné ? »

Refr répondit : « Un anneau d'or.

— Et qui te l'avait donné ? »

Refr répondit : « Le roi Gautrekr.

— Et que lui avais-tu donné ? »

Refr répondit : « Une pierre à aiguiser. »

71. C'est le héros du texte qui précède celui-ci dans le présent recueil.

Le roi Hrólfr dit: « Grande est la munificence du roi Gautrekr puisqu'il donne de l'or pour une pierre ; pour moi, j'accepterai ces chiens, et reste chez nous. »

Refr répondit: « Je dois retourner en automne chez le jarl Neri, mon père adoptif. »

Le roi Hrólfr répondit: « Qu'il en soit ainsi. »

Refr resta donc chez le roi un moment. En automne, il équipa son bateau. Alors, le roi dit: « J'ai pensé à te récompenser. Tu vas recevoir de moi, comme du roi des Anglais, un bateau, il aura la meilleure cargaison et le meilleur équipage. »

Refr dit: « Soyez grandement remercié de ce don magnifique », puis il se prépara.

Le roi Hrólfr dit: « Voici deux objets de valeur, Refr, que tu vas recevoir de moi, c'est un heaume et une broigne. »

Refr accepta ces objets de prix ; ils étaient tous les deux d'or rouge.

Et le roi Hrólfr et lui se quittent dans les meilleurs termes. Et Refr va trouver le jarl Neri, il commande maintenant deux bateaux.

Le jarl lui fit bel accueil et dit que les biens de Refr s'étaient encore accrus – « et vous allez tous passer l'hiver chez moi, bien que ce soit une petite récompense pour le bœuf, mais il ne m'arrivera pas de m'épargner pour te conseiller utilement. »

Refr répondit: « De tes directives, je jouis en tous points. »

Et Refr passa l'hiver là, tenu en grande estime et devenu homme renommé.

### *11. Refr épouse la fille du roi Gautrekr*

Au printemps, le jarl demanda à Refr: « Que va-t-on entreprendre, cet été ? »

Refr répondit: « Sire, c'est à vous de voir, mais je ne suis pas à court d'argent maintenant. »

Le jarl dit: « Je crois que c'est vrai. Il y a une expédition que je veux t'assigner. Il y a un roi qui s'appelle Óláfr, il va guerroyant. Il a quatre-vingts bateaux ; il est en mer en hiver comme dans la chaleur de l'été. C'est le plus renommé des rois de guerre[72]. C'est à lui que tu vas porter

72. Le texte porte ici le terme classé *herkonungr*, « roi guerrier », « roi de guerre » en effet. Cette désignation, hautement conventionnelle, s'applique aux chefs vikings, si l'on veut. En fait, le terme est flou et entend désigner un guerrier exceptionnel, mais dans un sens plus littéraire que réel !

heaume et broigne et s'il accepte, j'espère qu'il te demandera de choisir une récompense : tu choisiras de commander son armée un demi-mois et de te rendre là où il te plaira. Il y a, avec ce roi, un homme qui s'appelle Refnefr. C'est un très grand malfaiteur. Il est conseiller du roi. Je ne saurais dire si ta bonne chance pourra davantage que sa sorcellerie, mais il va falloir tout de même se risquer à voir ce qu'il en sera. Ensuite, tu amèneras ici toute ton armée et il se peut qu'alors, je te récompense du bon bœuf. »

Refr dit : « Tu le mentionnes trop souvent, je trouve. » Puis ils se quittèrent.

Refr se mit alors à la recherche du roi Óláfr et le trouva là où il mouillait avec sa flotte ; il se dirigea aussitôt sur le bateau du roi, y monta et salua le roi. Celui-ci demanda qui il était. Refr se nomma.

Le roi dit : « Est-ce toi qui es surnommé Refr aux Dons ? »

Il répondit : « De nobles hommes m'ont parfois fait des cadeaux, mais j'ai toujours donné quelque chose en échange. Voici deux objets de prix que je veux te donner. C'est un heaume et une broigne : ces objets de prix vous conviendront tout à fait. »

Le roi dit : « Qui donc t'a donné ces trésors : je n'en ai jamais vu de semblables et d'autant moins que je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un en ait possédé de pareils, et pourtant, j'ai voyagé en maints lieux. »

Refr répondit : « C'est le roi Hrólfr kraki qui m'a donné ces objets de prix. »

Le roi dit : « Et que lui donnas-tu ? »

Refr dit : « Deux chiens avec une laisse d'or que le roi des Anglais, Ella, m'avait donnés.

— Et qu'avais-tu donné au roi Ella ? dit le roi Óláfr.

— Un anneau d'or que le roi Gautrekr m'avait donné en récompense d'une pierre à aiguiser. »

Le roi Óláfr dit : « Grande est la munificence de tels rois et pourtant, le roi Gautrekr les surpasse tous. Est-ce que je dois accepter ces objets de prix, Refnefr, ou non ? »

Il répondit : « Il ne me paraît pas judicieux que tu acceptes si tu ne sais pas comment récompenser », et sur ce, il saisit les objets et se jette par-dessus bord avec eux.

Refr voit bien qu'il va être rapidement en mauvaise posture s'il perd ces objets, il se lance à la poursuite de Refnefr, dure est leur lutte et pour finir, Refr reprend la broigne, mais Refnefr garde le heaume et plonge jusqu'au fond, et il ensorcelle Refr pour qu'il coule à pic, mais Refr remonte, fort épuisé. Alors, on déclame ceci :

39. Me semble que Refnefr
donne conseils
passablement pires
que ceux de Neri,
quand Gautrekr donna
un anneau d'or à Refr
celui-ci ne jeta pas
dans la mer ce bien.

Le roi Óláfr dit: « Tu es le plus excellent des hommes. »

Refr dit alors: « Je voudrais que tu acceptes l'objet qui reste. »

Le roi Óláfr dit: « Certes, j'accepterai, et mes remerciements ne seront pas moindres que si je les avais eus tous les deux. C'est déraison que de ne pas les avoir acceptés tous les deux tout de suite. Mais il n'y a pas à s'en étonner puisque j'ai écouté le conseil d'un mauvais homme. Choisis une récompense pour cela. »

Refr répondit: « Je veux commander tes bateaux et ton armée pendant un demi-mois et me rendre là où je voudrai. »

Le roi dit: « Curieux choix que celui-là, les bateaux sont tout de même à ta disposition. »

Puis ils se dirigèrent sur Gautland, trouver le jarl Neri. Ils y arrivèrent un soir, tard. Refr dépêcha en secret des hommes au jarl pour lui dire qu'il voulait le voir. Le jarl alla trouver Refr qui lui raconta tout sur ses expéditions.

« Nous voici parvenus au point, fils adoptif, dit le jarl, où il s'agit de montrer quel homme chanceux[73] tu es, car je voudrais maintenant te lier de parenté avec le roi Gautrekr et que tu épouses sa fille. » Refr le pria d'y pourvoir tout seul. Le jarl dit: « La prochaine fois que nous nous rencontrerons, tu ne manifesteras pas d'étonnement sur ce que je dirai et tu accepteras de faire ce que je te proposerai. »

Puis le jarl s'en fut et n'interrompit point son voyage qu'il eût trouvé le roi Gautrekr. Il arriva là vers minuit et lui dit qu'une armée invincible était arrivée dans son royaume – « ces hommes ont l'intention de te mettre à mort et de soumettre ton royaume. »

Le roi demande: « Qui est le chef de cette armée ? »

73. Les parallèles entre l'histoire de Refr aux Dons et celle d'Auðunn des Fjords de l'Ouest dans le petit *þáttr** qui le concerne, sont frappants. Auðunn aussi fait fortune, à tous les sens du mot, en échangeant un ours blanc qu'il a capturé, et lui aussi est traité de *gæfumaðr* ou *giftumaðr* (les deux termes sont rigoureusement synonymes) comme ici. *Gæfa* ou *gifta* (*maðr* signifie « homme ») sont dérivés du verbe *gefa*: « donner » (voyez anglais *give* ou allemand *geben*). Il s'agit donc de ce que les dieux, les Puissances, ont donné à l'homme et qu'il lui appartient, ou non, de faire fructifier.

Le jarl répondit : « Celui dont il semble tout à fait invraisemblable qu'il n'ait pas écouté mes conseils, Refr, mon fils adoptif. »

Le roi dit : « Tu dois bien avoir encore grande influence sur lui. Est-il judicieux de rassembler une armée contre lui ? »

Le jarl dit : « Si tu ne parviens pas à des conciliations avec eux, il me paraît bien probable qu'ils feront ici grand ravage avant que tu assembles une armée, et je préfère faire une offre honorable, savoir si des conciliations s'effectueront entre vous, car je trouve que mon pouvoir est fortement menacé s'ils sont dans le voisinage. »

Le roi répondit : « Longtemps, nous avons suivi tes conseils.

— Mais je veux, dit le jarl, que toi, roi, tu écoutes notre conversation. »

Le roi le pria d'en décider. Ensuite, ils allèrent avec quelques hommes jusqu'à ce qu'ils approchent des bateaux. Le roi vit qu'ils avaient une quantité de guerriers et il trouva difficile de s'opposer à eux.

Depuis le rivage, le jarl héla les hommes d'équipage : « Est-ce que c'est mon fils adoptif qui est chef de cette armée ?

— Assurément, dit Refr.

— Je ne m'attendais pas, fils adoptif, à ce que tu ravagerais mes États ou ceux du roi Gautrekr. Y a-t-il quelque chose à faire pour nous racheter, afin que l'on puisse avoir la paix ? Je ferai tout pour accroître ton honneur, et je crois savoir que, pour sa part, le roi veut faire de même. Je voudrais que tu acceptes du roi des honneurs et que tu prennes en grâce son royaume. Mais je sais que tu vas être fort exigeant et ce n'est pas merveille puisque le père de ta mère était un puissant jarl et ton père, un champion intrépide. »

Refr répondit : « J'accepterai les bonnes offres qui me seront faites.

— Je sais, dit le jarl, que tu ne te contenteras pas de peu de chose ; je vois vers où se tourne ton esprit en cette affaire. Tu dois vouloir ce pouvoir de jarl que j'ai tenu du roi Gautrekr ; en outre, tu dois vouloir que le roi te donne sa fille. »

Refr répondit : « Là-dessus, tu vois juste, jarl, et c'est ce que j'accepterai, si le roi en est d'accord. »

Le jarl dit au roi : « Il me semble qu'il est plus judicieux d'accepter ces accords que de risquer notre vie contre ces hommes maudits. Il n'est pas improbable qu'ils conquièrent d'abord ce royaume, puis qu'ils s'emparent de ta fille comme butin de guerre. Le plus honorable aussi, c'est de marier ta fille à un homme qui est jarl de naissance. Pour moi, je vais assister Refr de mes conseils afin qu'il soit chef de tes États et qu'il exécute votre volonté dans cette affaire. »

Le roi Gautrekr répondit : « Tes conseils, jarl, nous ont toujours bien servi et je veux suivre tes directives. Il me semble aussi que cette armée-ci représente une force accablante. »

Le jarl dit : « Ce que je te conseille surtout, c'est de laisser Refr gouverner ton royaume et d'en faire ton conseiller. »

Et c'est ce qui fut fait ; sous serment, le jarl précisa tous leurs accords, puis le roi Gautrekr s'en fut chez lui.

Refr dit alors : « Voici, roi Óláfr, que tu m'as prêté grande assistance, tu vas maintenant aller ton chemin où tu le voudras. »

Le roi Óláfr répondit : « Ce sont des hommes avisés qui sont intervenus en cette affaire. » Puis le roi Óláfr mit à la voile et s'en fut.

Et quand sa flotte fut partie, le roi Gautrekr dit : « Voici que j'ai eu affaire à des hommes rusés, mais je ne romprai pas mes serments. »

Alors, le jarl dit à Refr : « Maintenant, il ne reste que tes hommes, tu peux voir quelle aide je t'ai fournie, ce conseil te convient. Il peut se faire que le bœuf t'ait été revalu et je ne t'ai pas récompensé plus que tu ne le méritais car tu m'as donné tout ce que tu possédais et à moi, il reste de grandes propriétés. »

Le roi Gautrekr fit préparer un banquet et Refr épousa Helga, fille du roi Gautrekr. En outre, le roi Gautrekr lui conféra le titre de jarl et il fut tenu pour le plus renommé en fait de valeur ; il faut dire aussi qu'il descendait d'hommes éminents et que son père était un très grand viking et champion. Refr gouverna le royaume de ce jarl et ne devint pas vieux. Le jarl Neri mourut promptement, et l'on ne dit rien de plus de lui dans cette saga. Le roi Gautrekr fit célébrer son festin de funérailles. Alors, le roi se mit lui-même à s'appesantir en raison de son âge. Il acquit du renom par sa libéralité et son courage, mais il n'est pas dit qu'il ait été d'une grande sagacité. Pourtant, il fut populaire et très magnifique, et de la plus courtoise apparence.

Et la saga de Refr aux Dons se termine ici.

# SAGA DE HRÓLFR FILS DE GAUTREKR

## *Hrólfs saga Gautrekssonar*

*Ce Hrólfr et sa saga ont de claires relations avec la* Saga de Gautrekr *dont nous venons de faire la présentation et la lecture. Elle a dû voir le jour vers la fin du* XIII^e^ *siècle. Elle est fort bien écrite et est centrée sur deux motifs tout à fait typiques du genre de la saga légendaire : celui de la quête de la mariée (qui nous est présentée sous quatre versions différentes !) et celui du voyage à l'étranger.*

*C'est d'abord le père de Hólfr, Gautrekr que nous connaissons bien, qui se met en quête de la princesse Ingibjörg, laquelle lui donne deux fils, Hrólfr et Ketill. Parvenu à l'âge congru, Hrólfr se met en devoir d'aller trouver une épouse en Suède, et Ketill l'imitera en se rendant en Russie, le frère juré de Ketill, Ásmundr, faisant de même en Irlande. Dans chacun des deux derniers cas, Hrólfr joue un rôle non négligeable d'aide, serait-ce en livrant diverses batailles, voire en tuant un lion ou, bien entendu, un berserkr, après quoi les rois rentrent dans leurs états et la paix s'installe.*

*Que nous ayons à faire ici à un texte mûrement réfléchi, nous le savons par la réflexion qu'*in fine *se permet l'auteur (inconnu d'autre part) et que j'ai citée page* ***11*** *en Introduction pour établir que ces sagas sont écrites* til gamans *avant tout, pour le plaisir ou divertissement du lecteur-auditeur.*

*Cette saga a déjà été publiée par Les Belles Lettres,* Deux sagas islandaises légendaires, *Paris, 1996, p. 48-142.*

### *1. Gautrekr se fiance Ingibjörg*

Nous commençons cette saga alors que le roi Gautrekr, fils du roi Gauti, gouvernait le Gautland. En maintes choses, c'était un excellent roi, populaire et très libéral, en sorte que l'on fait toujours valoir sa générosité lorsque l'on mentionne des rois antiques. Il n'avait qu'une fille et il la maria à Refr aux Dons, fils de Rennir, sur le conseil du *jarl** Neri.

À cette époque-là, la reine du roi Gautrekr était morte. Il était chargé d'années mais pourtant très vaillant. Le roi siégeait constamment sur le tertre de la reine, car la disparition de celle-ci l'affectait beaucoup. Ses États restaient alors sans gouvernement, le roi déplorant la perte de sa reine. Aussi les amis du roi le requirent-ils de se marier, déclarant qu'ils désiraient surtout que ce fussent ses descendants qui les gouvernent, et ajoutant que selon toute vraisemblance, s'il trouvait un parti honorable, cela leur ferait honneur à tous et pour longtemps. Le roi Gautrekr fit bon accueil à cette suggestion et dit qu'ils lui avaient toujours manifesté – et qu'ils le faisaient encore – grande bonne volonté en conseils et en vaillante assistance. Peu après, le roi Gautrekr s'en fut de chez lui et s'en alla avec quatre-vingts hommes bien équipés en armes et en vêtements, la plus belle des escortes. Il voulait que ce voyage fût très bien préparé comme il seyait à son honneur.

On mentionne un puissant *hersir** de Norvège, Þórir. Il résidait dans le Sogn. C'était un homme fort honorable, noble et de grande distinction. Il était marié. Il avait une fille unique, appelée Ingibjörg. Elle était à la fois sage et belle et on la tenait pour le meilleur parti. Beaucoup de puissants hommes l'avaient demandée en mariage et elle les avait tous éconduits parce qu'elle estimait qu'ils ne lui convenaient pas.

Or il se trouva que le roi Gautrekr s'en vint avec cette escorte qu'il avait. On le reçut extrêmement bien. Þórir alla au-devant de lui et lui offrit, à lui et à son escorte, de rester aussi longtemps qu'il lui plairait. On offrit là au roi Gautrekr un beau banquet avec les meilleurs provisions et divertissements. Était là un fils de roi venant d'en dehors du pays, qui s'appelait Óláfr. Il était accompagné de cent hommes[1]. Ce fils de roi avait

1. Je précise ici que tout au long de la traduction des sagas qui figurent dans le présent

demandé en mariage Ingibjörg fille de Þórir et elle avait fait une réponse favorable. Cet homme était jeune et prometteur. Quand Gautrekr apprit cela, il n'y prêta aucune attention. Lorsqu'il fut resté là un petit moment, il héla Þórir pour qu'il ait une conversation avec lui.

Le roi dit : « Je veux vous faire connaître la raison de ma venue : on me dit, Þórir, que tu as une fille belle et sage qui s'appelle Ingibjörg, et j'ai résolu de la demander en mariage pour faire d'elle ma femme et me lier de la sorte d'amitié avec vous. »

Þórir dit : « J'ai appris qu'à coup sûr, tu es un chef de grande importance, aussi veux-je faire bonne réponse à ta requête. Il me semble probable que ma fille serait bien mariée si elle vous était confiée, mais les choses sont ainsi faites qu'est arrivé ici un fils de roi, jeune et prometteur, qui s'appelle Óláfr. Il a déjà fait une demande en mariage à ma fille et nous avons eu quelques réunions là-dessus. Je vais donc me débarrasser de cette difficulté en la laissant choisir elle-même le mari qu'elle veut : c'est ce qu'elle m'a demandé déjà. »

Cette décision plut bien aux deux rois[2].

Peu après, ils se rendirent tous avec leurs amis au pavillon d'Ingibjörg. En voyant arriver son père avec ces deux chefs, elle les salua tous joyeusement et les pria de s'asseoir.

Alors, Þórir prit la parole : « Il se trouve, fille, que voici venus avec moi, te trouver, ces deux rois que tu peux voir. La raison de leur venue à tous les deux est la même, ils veulent te demander en mariage. Étant donné que s'avère ici l'ancien proverbe qui dit que l'on ne peut pas avoir deux gendres avec une seule fille, je veux que tu choisisses toi-même et dises lequel tu veux épouser. Je demande que tu leur fasses une réponse claire et que ta décision soit, pour toi, convenable, et pour nous, bien profitable[3]. »

Ingibjörg répondit : « Il me semble que voici une affaire trop difficile pour que moi ou une autre femme qui ne serait pas plus expérimentée que moi, je la résolve avec discernement, et je ne vois pas que je sache faire le

livre, j'ai choisi de rendre *hundrað** par cent, à la mode « continentale » et non par cent vingt comme c'était le cas en Germanie ancienne et encore dans les textes islandais les plus anciens.

2. Comprenons : aux deux prétendants. Il ne semble pas que l'usage ait été de laisser la jeune fille choisir elle-même son futur époux. C'était une affaire trop importante pour la laisser ainsi en suspens. Toutefois, nous avons d'autres exemples de cette pratique.

3. On fera simplement remarquer que le texte porte sa date et accuse les influences qu'il a subies. L'usage n'était guère de consulter une femme pour la marier, comme je viens de le dire dans la note précédente – voir là-dessus l'introduction à *La vie quotidienne des vikings*, Paris, Hachette, 1992. Mais les mœurs importées du Sud avaient de plus en plus droit de cité dans le Nord !

choix qui me conviendrait, car il y a toute vraisemblance pour que chacun de ces rois soit un homme de grande importance et que je sois, dans un cas comme dans l'autre, plus que bien mariée, quel que soit celui des deux aux soins duquel je serais confiée. Mais si je m'en tiens à certains exemples, voici la conclusion à laquelle je me rallie : je peux comparer ces deux rois à deux pommiers qui se trouveraient dans le même verger. L'un est jeune et selon toute vraisemblance, il donnera beaucoup de grosses pommes suaves lorsqu'il aura atteint son âge mûr, il s'agit du roi Óláfr. À côté, se dresse un autre pommier qui porte quantité de rameaux chargés de toutes sortes de pommes. Ce pommier-là désigne l'autorité et la puissance du roi Gautrekr qui a longtemps gouverné ses États avec munificence et honneur, et son règne est dans toute sa splendeur. Nous connaissons tous sa vaillance et sa générosité et s'il se trouvait qu'il ne pût davantage gouverner ses États pour cause naturelle, il pourrait se faire qu'il eût engendré de vaillants fils, ce dont il faudrait se réjouir pour compenser cette perte. Eh bien ! quoique Óláfr soit plus jeune et devienne probablement un chef, il n'est pas sage de se fonder sur des espoirs et je ne palabrerai pas davantage là-dessus cette fois-ci, je choisis de vivre heureuse et de cohabiter avec le roi Gautrekr quand même je saurais qu'il vive peu d'années et qu'Óláfr devienne aussi vieux qu'un pont de pierre, car j'ai le pressentiment qu'il ne sera jamais un chef comparable à Gautrekr, surtout s'il vit un court moment. »

À ces propos de la jouvencelle, le roi Gautrekr se réjouit fort, il se leva aussitôt d'un bond comme un jeune homme, lui prit la main et se la fiança en présence du roi Óláfr.

Cela mit dans une violente colère le roi Óláfr qui déclara qu'il vengerait cela sur le roi Gautrekr lui-même et sur ses hommes. Le roi Gautrekr dit que cela ne pourrait guère faire le malheur d'un homme que rien ne pouvait toucher et ils se quittèrent en cet état. Le roi Óláfr s'en alla avec sa troupe et il était des plus fâchés.

## *2. Des fils du roi Gautrekr*

Lorsque le roi Gautrekr fut resté tout le temps qu'il lui plut, il se prépara à s'en aller chez lui avec Ingibjörg, sa future femme, car il voulait célébrer ses noces chez lui en Gautland. Þórir renvoya sa fille avec grande magnificence, lui donnant pour dot beaucoup d'or et d'argent. Le roi Gautrekr s'en fut chez lui avec son escorte et alors qu'ils passaient auprès d'une forêt, le roi Óláfr et ses hommes vinrent à leur rencontre. Très rude bataille éclata entre eux.

Alors qu'il y avait un moment qu'ils se battaient, le roi Óláfr dit : « Veux-tu, roi Gautrekr, que je te donne la chance de sauver ta vie : remets la jouvencelle en mon pouvoir avec toutes les richesses qu'elle a emportées de chez elle, et tu iras en paix où tu voudras, car il ne sied pas à un vieil homme de faire le débauché avec une si belle pucelle ; c'est la seule façon dont tu pourras échapper à la mort. »

En entendant ces propos, le roi Gautrekr dit : « J'ai beau avoir une troupe moins nombreuse que la tienne, tu vas voir, avant que le soir arrive, que ce vieil homme n'est pas un couillon[4]. »

Le roi Gautrekr était si ardent qu'il transperça encore et encore l'ordre de bataille d'Óláfr et n'eut de cesse qu'Óláfr fût tombé ainsi que toute sa troupe : Gautrekr remporta la victoire, ayant perdu peu d'hommes. Puis il alla tout d'une traite chez lui en Gautland, ayant fort accru son renom dans cette expédition.

Et lorsqu'il eut été un petit moment chez lui, il fit arranger un grand banquet, invitant tous les gens importants du pays. Il porta un toast de fiançailles à Ingibjörg en buvant la plus forte bière qu'il y eût, et pour clore la cérémonie, il choisit d'honorables présents pour tous les puissants hommes qui étaient venus lui rendre visite chez lui, et en cela, son renom s'accrut grandement. Puis lui et sa femme se prirent de grand amour[5] et ils vécurent en paix un moment dans leurs États.

Peu de temps après, Gautrekr engendra un enfant à sa femme. C'était un garçon et on le porta au roi. Il fit asperger d'eau[6] ce garçon et lui fit donner un nom, il s'appellerait Ketill. Il grandit là, dans la *hirð**. Trois hivers après, Ingibjörg mit au monde un autre garçon. Il était grand et avenant ; celui-là fut nommé Hrólfr. Ces garçons furent dignement élevés, comme il seyait à des fils de roi, mais chacun des deux frères était bien différent de l'autre. Ketill était tout petit et très alerte, bruyant, impulsif, téméraire, agressif et des plus provocants. On le surnomma Ketill la Mite parce qu'il était si petit. Hrólfr était un homme très grand et très fort, le visage avenant. Il était taciturne, fidèle à sa parole et non ambitieux : on pouvait faire ou dire quelque chose contre lui, il faisait d'abord mine de ne pas le savoir, mais peu après, au moment où les autres s'y attendaient le moins, il tirait cruellement vengeance des offenses qu'il avait subies. On

4. Le texte dit *óragr* : *ó-* est le préfixe négatif équivalant à notre *in-*, *ragr* est la pire insulte que connaissait cette langue, le mot s'applique à l'homosexuel qui joue le rôle passif.

5. La formule date le texte ou accuse les modèles qu'il suit. On n'attendait pas d'un mariage qu'il fût couronné d'amour, c'était une affaire, les questions de passion n'avaient rien à voir.

6. Voir *ausa barn vatni**.

pouvait lui représenter des choses qui le concernaient, il n'y prêtait d'abord aucune attention. Mais ensuite, parfois plusieurs hivers après, comme s'il avait réfléchi profondément à cette affaire, il y revenait, que cela fût bon ou mauvais pour lui. Il fallait alors que ce qu'il voulait voir s'accomplir se fît. Il était populaire auprès de tout le monde, les gens l'aimaient beaucoup. Le temps passa jusqu'à ce que Ketill ait dix hivers et Hrólfr, sept.

## *3. Le roi Hringr élève Hrólfr*

En ce temps-là régnait au Danemark le roi qui s'appelait Hringr. Il était puissant et populaire. Il avait une reine belle et sage. Ils avaient un fils unique qui s'appelait Ingjaldr. Il était jeune et des plus prometteurs. Entre le roi Hringr et le roi Gautrekr, il y avait grande amitié : ils se donnaient mutuellement des banquets, se faisaient des cadeaux et bien d'autres distinctions royales tant que leur amitié dura. Ils avaient toujours été en expéditions guerrières tous les deux alors qu'ils étaient plus jeunes et ils ne rompirent jamais leur amitié tant qu'ils se virent fréquemment. Mais alors, il y eut plutôt désaccord entre eux à cause de l'entremise de personnes méchantes qui fomentèrent la calomnie entre eux. On en vint au point que chacun d'eux se prépara à lutter contre l'autre.

La reine dit : « Tu parles déraisonnablement alors que tu sais que vous avez été les meilleurs amis, toi qui crois les calomnies de méchants hommes et qui veux faire la guerre au roi Gautrekr. Cela n'a rien de royal que de vouloir détruire son frère juré[7] et s'il fallait en venir là, que ce soit lui qui se conduise en infâme envers toi plutôt que de te voir, toi, lui faire du mal, perdant ainsi l'amitié du roi. S'il vous plaît, sire, faites en sorte qu'il n'y ait pas en votre sein la mesquinerie de vouloir fouler aux pieds tant de bonnes choses que chacun de vous a concédées à l'autre. Maintenez, sire, envers le roi Gautrekr les liens de bon vouloir, honnêtement et noblement, aimez-le et restez parfaitement en paix avec lui ; que les racontars de méchantes gens ne fassent pas se perdre l'amitié d'un si excellent homme. Il a épousé une femme si sage et bienveillante qu'elle restaurera toute votre camaraderie et réparera les défectuosités. Le roi Gautrekr a aussi des fils si achevés que si leur père était tant soit peu offensé, ils vengeraient rapidement cela. Sire, suivez plutôt le conseil que je vous donne : allez personnellement, avec un seul bateau, en compagnie des plus sages de vos conseillers, trouver le roi Gautrekr, offrez de prendre chez vous

7. Voir *fóstbrœðralag**.

pour l'élever Hrólfr, son fils. Vous et votre royaume obtiendrez de lui une force qui durera toute votre vie, s'ils acceptent, et nous tous en retirerons honneurs en ce monde. »

La reine ayant achevé son discours, le roi considéra qu'elle avait bien parlé, et sagement, et il déclara qu'il ne ferait pas fi de ses conseils : il fit préparer son voyage comme la reine l'avait suggéré. Puis il s'en fut dès qu'il fut prêt et arriva en Gautland sain et sauf.

Lorsque le roi Gautrekr apprit son arrivée, il héla la reine Ingibjörg pour qu'elle vienne lui parler et dit : « On me fait savoir qu'est arrivé dans nos États, avec un seul bateau, le roi Hringr de Danemark. Comme vous savez l'inimitié qu'il est censé nourrir contre nous, je vais lui faire payer cela avant que nous nous quittions. Il est tombé entre mes mains si bien que je peux faire cela sans mettre une seule vie en péril. »

En entendant ces propos du roi, la reine lui parla de la sorte : « Il n'y a guère de sagacité dans votre façon de parler, si vous voulez causer quelque affliction au roi Hringr alors que l'on peut dire qu'il est venu vous trouver comme s'il s'attendait à recevoir des honneurs et de la bonne volonté de votre part ainsi que vous vous en êtes liés naguère. Vous pouvez compter que le roi Hringr ne serait pas venu ici avec une si petite troupe s'il ne vous faisait pas confiance comme auparavant, et ceux qui ont dit qu'il était contre vous ont dû mentir. Et voici ce que je conseille : envoyez des hommes le trouver et offrez-lui de venir prendre part à un beau banquet ici avec toute son escorte, soyez content et joyeux envers lui, et une fois qu'il sera arrivé dans votre halle avec ses hommes, examinez attentivement si vous le découvrez coupable d'aucune de ces charges dont il a été accusé, et s'il y a quelque désaccord entre vous, réglez cela avec le conseil des meilleurs hommes et ensuite maintenez votre fraternité au-delà de tout désaccord tant que vous vivrez tous les deux. »

Ayant entendu l'avis de la reine, le roi fit préparer un magnifique banquet, y invitant pour commencer le roi Hringr avec toute son escorte, et de plus il y convoqua maints puissants hommes et sages, dont il voulait prendre conseil. Comme les rois siégeaient joyeux dans la halle, ils discutèrent pour savoir qui avait gâché leur amitié, et comme ils reconnurent qu'entre eux il n'y avait aucun désaccord avéré, que ce n'étaient que calomnie et mauvais propos de méchants hommes, ils renouvelèrent leur amitié en décidant pour commencer que le roi Hringr inviterait Hrólfr, fils de Gautrekr, afin de l'élever[8]. Le roi Gautrekr ayant accepté avec joie, le roi Hringr se prépara à rentrer chez lui, accompagné de Hrólfr. Hringr partit chargé d'honorables présents et l'on considéra que les deux rois

8. Voir *fóstr**.

avaient bien réussi. Ils se quittèrent en termes affectueux et joyeux et maintinrent leur amitié tant qu'ils vécurent.

Hrólfr alla au Danemark chez le roi Hringr. Celui-ci l'éleva très noblement. Il lui donna le meilleur maître qui fût dans les pays du Nord : celui-ci lui enseigna tous les arts que pouvaient désirer les hommes vaillants et braves en ce temps-là. Il y eut grande amitié entre Hrólfr et Ingjaldr et ils devinrent frères adoptifs. Ils grandirent donc au Danemark et Hrólfr devint un homme de très grande distinction, surpassant les autres à la fois en force et en taille. Ketill grandit en Gautland chez son père, c'était un homme de très petite taille, et des plus vifs. Toutefois, il n'était pas beaucoup au gré du roi Gautrekr à cause de son orgueil et de sa nature agressive.

## *4. De Þornbjörg fille de roi*

Régnait sur la Svíþjóð le roi qui s'appelait Eirekr. Il avait épousé une reine sage et bien élevée. Ils avaient une fille unique qui s'appelait Þornbjörg. C'était la plus belle et la plus sage[9] des femmes que l'on connût. Elle grandit à la maison chez son père et sa mère. On a dit de cette pucelle que, de toutes les femmes dont on eût entendu parler, c'était elle qui s'entendait le mieux en toutes choses qui relèvent de la femme. En outre, elle chargeait tête baissée sur son cheval et avait appris à s'escrimer avec bouclier et épée. Elle connaissait ces arts aussi bien que les chevaliers qui savaient porter courtoisement les armes.

Il ne plaisait pas au roi Eirekr qu'elle se comportât de la sorte comme un homme et il la pria de rester dans son pavillon comme les autres filles de rois.

Elle répondit : « Étant donné, dit-elle, que tu n'as pas plus d'une vie pour gouverner ton royaume, que je suis ton unique enfant et que c'est à moi de reprendre tout ton héritage, il peut se faire que j'aie besoin de défendre ce royaume contre des rois ou des fils de rois une fois que je t'aurai perdu. Il n'est pas invraisemblable que je trouve mauvais de devoir être l'épouse forcée de l'un d'eux si l'occasion se présente, et donc je veux avoir quelque connaissance des arts de chevalerie. Il me semble probable que je pourrai garder ce royaume par la force et la confiance de suivants sûrs, et je te prie, père, de me donner la charge d'une partie de ton royaume pendant que tu es en vie : je ferai, de la sorte, l'épreuve du gouvernement et de la prise en charge des hommes qui seront placés en mon pouvoir. Il y a encore ceci : si des hommes me demandent en mariage et que je ne veuille

9. On aura certainement relevé l'amour immodéré des superlatifs que professe l'auteur !

pas accepter, il est probable que ton royaume restera à l'abri de leur arrogance si c'est à moi qu'est laissée la réponse. »

Le roi réfléchit donc aux propos de la pucelle, il trouva qu'elle était ambitieuse et fière. Il ne lui parut pas invraisemblable que lui et son royaume souffrent de son arrogance et de son ardeur, il prit le parti de lui remettre la surveillance d'un tiers de ses États. De plus, il lui fortifia une résidence à l'endroit qui s'appelle Ullarakr, et lui donna une suite d'hommes rudes et vaillants qui lui obéiraient et consentiraient à faire à son gré.

Ayant obtenu tout cela de son père, elle s'en alla à Ullarakr. Puis elle convoqua un *þing** nombreux et se fit élire roi[10] du tiers de l'empire des Svíar dont Eirekr avait accepté de lui donner l'administration. De plus, elle se fit donner le nom de Þórbergr[11] ; personne ne devait avoir la hardiesse de l'appeler pucelle ou femme, quiconque le ferait endurerait rude châtiment. Puis le roi Þórbergr adouba des chevaliers et nomma des gens de sa hirð et leur donna une solde de la même façon que le roi Eirekr d'Uppsalir, son père. L'empire des Svíar se trouva donc dans cet État pendant quelques hivers.

## *5. Mort de Gautrekr. Hrólfr lui succède*

Il faut dire maintenant que le roi Gautrekr de Gautland tomba malade. Il demanda à sa reine de venir lui parler ainsi qu'à tous les autres personnages d'importance, et leur dit : « Les choses en sont au point que j'ai contracté une maladie. Étant donné que je suis fort avancé en âge, il est probable que je n'en contracterai pas d'autres. Je veux vous remercier tous, en belles paroles, de l'assistance et de l'amitié que vous m'avez manifestée. Il se fait, comme vous le savez, que j'ai deux fils pour hériter de moi : l'un est ici et l'autre est au Danemark chez le roi Hringr. Les lois de ce pays veulent que le fils aîné du roi reprenne le pouvoir et le royaume après son père[12]. Je ne veux pas rompre la loi au détriment de Ketill, mon fils, ou de vous autres, mes sujets, parce que je voudrais faire à mon gré, pourtant, je vous demanderai, à vous tous, que celui-là reprenne le pouvoir après moi, qui me paraît le mieux venu à ce faire. »

10. Le lecteur a bien lu : « roi » *(konungr)* et non « reine ».

11. Qui est donc un nom masculin.

12. Nous prenons en flagrant délit, ici, l'auteur de vouloir copier les mœurs « méridionales ». Que l'on sache, le droit d'aînesse, notamment en matière de succession au trône, n'existera pas en Scandinavie avant longtemps !

Ils déclarèrent qu'ils voulaient bien suivre son avis, disant que cela leur avait toujours bien servi, qu'ils ne voulaient pas manquer à ses derniers vœux alors qu'ils avaient suivi tous les précédents et qu'ils s'en étaient extrêmement bien trouvés.

Le roi dit alors qu'il voulait que ce fût Hrólfr qui reprît le royaume, déclarant s'attendre à ce qu'il fût un excellent homme et un bon chef pour ses hommes. Le roi demanda que Ketill s'accommode de cela. Ketill déclara qu'il n'était pas avide de pouvoir et qu'il trouvait fort bien que ce fût Hrólfr qui le prît. Après cela, on remercia le roi de l'excellente paix et de la prospérité que l'on avait connues longtemps grâce à son gouvernement magistral et à ses royales prescriptions.

Ensuite, le roi arrangea les choses qui lui paraissaient importantes. Chacun s'en alla ensuite à ses foyers, mais restèrent à veiller le roi ceux qui avaient été désignés pour cela. Peu de temps s'écoula avant que cette maladie fît périr le roi. Cela parut à la reine une grande perte ainsi qu'à tous les habitants du pays, car aucun roi n'avait été plus aimé en raison de sa libéralité et de sa sollicitude. Après cela, il fut inhumé sous un tertre selon la coutume ancienne.

Il ne s'était pas écoulé bien longtemps que la reine se prépara à partir avec une magnifique escorte : elle alla tout d'une traite au Danemark trouver le roi Hringr, lui fit part de son chagrin et du deuil qu'elle avait souffert par la perte du roi Gautrekr. Elle lui dit tous les arrangements qu'avait faits le roi Gautrekr avant de mourir. Le roi ayant entendu cette nouvelle, il fut fort affecté de la mort de son frère juré, le roi Gautrekr, il pria la reine Ingibjörg de rester chez lui aussi longtemps qu'il lui plairait.

La reine répondit : « Nous avons entrepris ce voyage pour autre chose que de rester en votre royaume, mais si vous voulez faire quelque chose pour notre honneur, je demande, sire, que vous alliez en Gautland sur notre requête avec Hrólfr, votre fils adoptif, et que vous l'y fassiez roi avec vos conseils, comme le roi Gautrekr l'a prescrit ; en outre, je veux que vous célébriez le banquet funéraire du roi Gautrekr selon l'antique coutume[13]. »

Le roi déclara que l'on ferait comme elle le requérait. Peu après, le roi entreprit son voyage avec une belle escorte, allant tout d'une traite en

13. Cette « antique coutume » que nous avons déjà rencontrée date, bien entendu, ce texte rédigé à l'époque chrétienne et vraisemblablement par un clerc. Tout comme il est exact qu'aux temps du paganisme, les grands personnages étaient inhumés sous un tertre (voir deux paragraphes plus haut dans le texte), il est vrai qu'un chef ou un personnage important n'était pas réellement, pas légalement, « mort » tant que ses descendants n'avaient pas célébré un grand festin à sa mémoire. Cela s'appelait *erfi**, *drekka erfi*. Il s'agissait d'assurer un rite de passage, au sens exact de l'expression, d'installer officiellement le défunt dans son statut d'ancêtre, si l'on peut dire.

Gautland accompagné de la reine Ingibjörg et de Hrólfr, fils de celle-ci. Les y attendait un magnifique banquet, auquel étaient venus maints hommes importants du pays. On célébra le festin funéraire du roi Gautrekr et un grand þing se tint lors de ce banquet. Pendant ce þing, Hrólfr fut élu roi, sur le conseil du roi Hringr, avec le consentement de tout le peuple du Gautland.

Tout cela ayant été accompli et exécuté, le roi Hringr s'en fut chez lui au Danemark, emportant d'honorables cadeaux. Pour Hrólfr, il prit la direction du royaume, instituant des lois et un droit national selon son gré. Il devint bientôt populaire auprès de ses gens. C'était un bon gouvernant, très généreux comme son père. Il avait douze hivers lorsqu'il prit le gouvernement du royaume et l'autorité et le titre de roi.

Ketill, son frère, était avec lui, mais Ingjaldr, frère adoptif du roi, était en expédition guerrière en été, résidant toujours en hiver en Gautland chez le roi Hrólfr. Le temps s'écoula jusqu'à ce que Hrólfr eut quinze hivers.

## *6. Hrólfr cherche femme*

On dit qu'un jour, les frères étaient en conversation. Le roi Hrólfr demanda à Ketill ce qu'il lui semblait des perspectives de gouvernement du royaume et de commandement. Ketill dit qu'il était satisfait de la plupart des choses.

Le roi Hrólfr répondit : « Puisque tu t'entends à ces choses, tu es tenu de me dire ce qu'il y a, selon toi, à redire de moi et dont je suis responsable. »

Ketill répond : « Sans doute puis-je trouver la chose qui, selon moi, manque à ta bonne chance. Tu n'es pas homme marié et tu serais tenu pour un roi bien plus valeureux si tu trouvais un parti convenable. »

Le roi dit : « Où y parviendrai-je ? »

Ketill répondit : « Ton honneur s'accroîtrait si vous demandiez en mariage une fille de roi qui soit à la fois sage et prévoyante, et je tiens pour certain que, où que tu veuilles t'adresser, on ne te rebutera pas. »

Le roi répond : « Je ne suis pas d'humeur à cela pour le moment. Ce pays est petit et personne ne trouvera profitable notre royaume, et d'ailleurs, vers où regardes-tu surtout dans cette affaire, parent ? »

Ketill répondit : « J'ai entendu dire que le roi Eirekr de Svíþjóð a une fille belle et sage qui s'appelle Þornbjörg. J'ai également entendu dire qu'il n'est pas de parti comparable, ici dans les pays du Nord, en toutes choses susceptibles d'adorner une femme. Sur certains points, elle est l'égale de

vaillants chevaliers : il s'agit de charger tête baissée sur son cheval et de s'escrimer avec bouclier et épée. Cela la met au-dessus de toutes les femmes dont j'aie entendu parler. Le roi Eirekr, son père, est un homme noble en raison de sa richesse et de maintes autres choses qui peuvent adorner le titre d'un roi renommé. »

Le roi Hrólfr répondit : « Nous n'avons pas le courage d'entreprendre de pareilles choses. Parler de la sorte tient plus de l'ardeur que de la prévoyance, comme il t'arrive parfois, parent. Il est mauvais qu'un homme se montre vain et sans espoir de se promouvoir. J'ai le sentiment, si j'allais demander en mariage la fille du roi Eirekr de Svíþjóð comme tu le voudrais, que, autant que je sache, on me refuserait cette femme et qu'il n'est pas invraisemblable que j'en retire quelques propos railleurs et qu'il faille que je supporte tout cela parce que je n'aurais pas les moyens de me venger en raison de la puissance de ce roi : tout cela ferait que je serais extrêmement mécontent de mon lot. »

Ketill dit qu'il n'en serait pas ainsi. « Nous ne manquons pas de troupes au Danemark et en Gautland pour guerroyer contre le roi Eirekr s'il nous refuse de devenir ses parents par alliance. »

Le roi Hrólfr dit : « Ce n'est pas la peine de gloser de la sorte devant moi, il me semble voir comment cela se passerait si l'on essayait. »

Une fois de plus, il en allait de cela comme du reste selon le caractère du roi Hrólfr : il n'accordait aucune attention à cela et n'en avait cure comme de maintes autres choses qui lui étaient représentées, on ne savait pas ce qu'il avait en tête. Et puis il reprenait toujours le sujet alors que les autres l'avaient oublié. Le temps s'écoula donc un moment, les frères jurés siégeant alternativement au Danemark ou en Gautland, guerroyant toujours en été et faisant du butin en abondance : c'étaient les guerriers les plus vaillants, si bien que rien ne leur résistait. Ils devinrent fort renommés pour leurs hauts faits ; presque tout le monde connaissait leurs noms.

On dit du roi Hrólfr que ce fut l'homme le plus grand et le plus fort. Il était si lourd qu'il ne pouvait monter aucun cheval toute une journée – l'animal se serait asphyxié ou bien il se serait effondré sous lui –, si bien qu'il fallait toujours changer de chevaux avec lui. Le roi Hrólfr était un homme très beau et courtois et bien fait en tous points, les plus beaux cheveux qui soient, un visage large aux traits marqués, des yeux très beaux au regard perçant, une taille mince et de larges épaules, très bien proportionné et en tous points accompli et de bonnes manières, meilleur lutteur que quiconque et, en tous exercices, le meilleur de tous ses contemporains dans les pays du Nord : c'était le plus populaire des hommes. Le roi Hrólfr était un homme sage et prévoyant en toutes choses, sagace et clairvoyant. Son prestige le rendit bientôt renommé à la ronde, tant près que loin.

Un printemps, Ketill demanda ce que Hrólfr comptait faire pendant l'été.

Il répondit : « Ne serait-il pas judicieux d'aller en Svíþjóð, chercher à nouer des liens de parenté avec le roi Eirekr, comme tu l'as suggéré un jour ? »

Ketill dit : « Étrange est votre caractère. D'abord, vous faites semblant de ne pas vous intéresser à ce que l'on dit et n'y prêtez aucune attention bien que cela soit dans votre intérêt, puis vous rappelez cela ensuite et faites comme si l'on venait d'en parler, alors que bien des hivers se sont écoulés. Pour moi, je suis dans les mêmes dispositions qu'alors, et il n'y a pas à atermoyer. »

Le roi dit : « As-tu entendu parler de cette fille ? »

Ketill répond : « Non, rien d'autre que ce que je vous ai déjà dit. » Le roi dit : « J'ai entendu dire, moi, qu'elle est à la fois sage et belle, et l'on me dit aussi qu'elle est si orgueilleuse et fière qu'elle ne veut que personne ne s'adresse à elle comme si elle était une femme. Elle aurait été élue roi sur le tiers de la Svíþjóð et sa résidence serait à Ullarakr, elle aurait là une hirð comme les autres rois. J'ai entendu dire aussi que plusieurs rois l'ont demandée en mariage : elle en a fait tuer certains, certains, elle leur a fait honte de quelque façon, d'autres, elle les a fait aveugler, châtrer, leur a fait couper la main ou le pied, tous, elle les a ridiculisés ou déshonorés : c'est ainsi qu'elle veut faire perdre l'habitude de poursuivre ce propos. Je vois aussi qu'il n'y aura que deux façons de conclure cette expédition : si nous parvenons à obtenir ce parti, notre renom s'accroîtra par ce voyage, sinon, nous en retirerons honte, ignominie et dérision pour le reste de notre vie. »

Ketill dit : « Vous avez beau être grand et fort, vous avez un cœur chétif, et c'est grand ridicule de votre part que d'oser à peine transmettre un message à une femme. Je m'attends aussi à ce que, plus elle se montre arrogante, plus misérable sera la chute de sa superbe lorsque le moment sera venu d'y mettre un terme. »

Le roi Hrólfr dit : « Eh bien, puisque tu me mets au défi de faire ce voyage, je vais t'envoyer au Danemark trouver Ingjaldr, mon frère juré. Je veux qu'il fasse cette expédition avec moi. »

Puis ils cessèrent cette conversation. Ketill s'équipa pour aller au Danemark. Ingjaldr réagit promptement et alla trouver le roi Hrólfr. Celui-ci lui fit bel accueil et lui dit son intention. Cela plut à Ingjaldr qui déclara espérer que, par la bonne chance du roi, leur mission aurait une bonne conclusion, même si cela demandait du temps. Le roi Hrólfr dit à Ketill, son frère, de rester s'occuper du royaume.

Ketill dit : « C'est à vous de décider, sire, mais je m'étonne que vous ne me trouviez pas homme à faire convenablement partie de votre compagnie. »

Le roi dit: « Ne prends pas cela ainsi, frère, car tu feras ce voyage si nous avons besoin d'un rude courage, mais nous allons d'abord chercher à obtenir cet accord avec équanimité et patience, s'il est possible. »

Ketill fut contraint de rester, et il déclara que mal leur en prendrait. Le roi Hrólfr se mit en route avec soixante cavaliers. C'était une troupe d'élite, tant pour le rang que par le déploiement d'habits et d'armes. Ils allèrent leur chemin, ne s'arrêtant pas qu'ils ne furent arrivés à Uppsalir.

## *7. Un rêve de la reine Ingigerðr*

Il faut revenir maintenant au roi Eirekr. Il avait épousé une reine sage et belle. Elle s'intéressait beaucoup aux rêves. Elle s'appelait Ingigerðr.

Une nuit, alors que la reine était éveillée dans son lit, elle adressa la parole au roi Eirekr et dit: « J'ai dû avoir un sommeil agité.

— En effet, dit le roi, et de quoi as-tu rêvé? »

Elle répondit: « Je me trouvais dehors et j'avais l'impression de regarder autour de moi, et soudain, il me parut que je regardais par toute la Svíþjóð et bien au-delà. Je levai les yeux sur le Gautland et vis clairement que venait en courant un grand troupeau de loups, il me sembla qu'ils se dirigeaient ici, vers la Svíþjóð, et en tête de ces loups venait le lion. Il était très grand. Le suivait un ours blanc. Très sauvage[14]. Les deux bêtes me semblaient avoir une fourrure lisse et non ébouriffée, elles avaient l'air paisibles, mais ce qui me parut incroyable, c'est la vitesse avec laquelle elles se déplaçaient et la clarté avec laquelle je pensais les voir: elles n'étaient pas moins de soixante en tout. Je pensai qu'elles se dirigeaient jusqu'ici, à Uppsalir. J'eus l'impression de t'appeler et de te prévenir, sur quoi je me réveillai. »

Le roi dit: « Dame, dit-il, que crois-tu que cela signifie? »

Elle répondit: « Ce qui me parut être des loups, ce sont des *fylgjur** humaines, et le lion qui allait devant, c'est la *fylgja** du roi, ce doit être leur chef. Courait à côté de lui un ours blanc. Ce doit être un champion ou un fils de roi qui accompagne ce roi, car l'ours est fort et il signifie forte assistance. Je tiens pour très probable qu'un noble roi va vous rendre visite. Cet animal était bien plus grand et fort que tout autre dont j'aie entendu parler[15]. »

14. Le texte dit: c'était un *rauðkinnr*, littéralement, un « joue-rouge ». Il s'agit évidemment d'une espèce d'ours blanc.

15. Ce genre de rêve est la banalité même dans les sagas. Celui qui est présenté ici offre des similitudes assez grandes avec celui qui est exposé dans la *Saga de Njáll le brûlé*, chapitre 62.

Le roi dit: « D'où penses-tu que vient ce roi et dans quelle mesure considères-tu qu'il soit pernicieux pour notre royaume ? »

La reine dit : « S'il fallait que je devine tant soit peu, je penserais que ce roi ne vient pas apporter la guerre pour cette fois, car ces animaux étaient amicaux, et s'il faut que je devine, je crois que le grand lion doit être la fylgja du roi Hrólfr Gautreksson de Gautland, étant donné que c'est de là que venaient ces animaux ; quant à l'ours blanc, je crois que c'est la fylgja d'Ingjaldr, son frère juré. »

Le roi dit : « Que veut le champion Hrólfr en venant ici nous trouver ? »

La reine dit : « Toutes ces choses sont des énigmes qu'il nous faudra résoudre, mais comme ces animaux étaient d'apparence amicale, je gage qu'ils viennent à nous pacifiquement et dans de bonnes dispositions. Le plus vraisemblable, me semble-t-il, ce serait que le roi Hrólfr a pour but, comme bien d'autres avant lui, de demander en mariage Þornbjörg, votre fille. C'est quand même la plus renommée des femmes ici dans les pays du Nord. »

Le roi dit : « Je n'aurais pas cru que Hrólfr, ou d'autres rois qui gouvernent un royaume aussi petit que le sien, soit vain à ce point, alors que des rois l'ont déjà demandée en mariage, qui étaient suzerains d'autres rois. Ne raconte pas de pareilles fariboles, Dame. »

La reine dit : « Ne faites pas attention à moi à moins que j'aie deviné juste. »

Le roi dit : « Comment vais-je recevoir le roi Hrólfr, s'il vient ici, et comment vais-je accueillir ses propos si tel est bien le but de sa venue ? »

Elle répondit : « Vous ferez bel accueil au roi Hrólfr s'il vient vous rendre visite chez vous et vous lui manifesterez la plus grande amitié, car c'est un homme fort remarquable en maintes choses et il n'est pas certain que votre fille épouse un homme plus renommé que lui, à ce que l'on me dit. »

Après cela, ils cessèrent cette conversation pour cette fois. Quelques jours passèrent.

## *8. Réponse du roi Eirekr*

On dit alors au roi Eirekr qu'était arrivé sur les lieux le roi Hrólfr Gautreksson avec soixante hommes. Le roi dépêcha des hommes pour l'inviter à un banquet dans sa halle. Quand ce message fut parvenu au roi Hrólfr, il alla trouver le roi, on lui fit bel accueil et honorable, mais sans joie ni affection. On lui assigna de s'asseoir dans le haut siège qui faisait face à celui du maître de maison[16]. Ils étaient arrivés tard le soir.

16. Voir *öndvegi**.

On plaça les tables et l'on apporta vivres et boisson. Lorsqu'ils eurent banqueté un moment, il y en eut beaucoup qui furent assez joyeux. Le roi Hrólfr était plutôt silencieux et taciturne. Le roi Eirekr lui adressa la parole et demanda des nouvelles de Gautland et d'autres lieux dont il avait entendu parler. Le roi Hrólfr dit qu'il n'y avait pas de nouvelles à dire de Gautland.

Le roi Eirekr dit : « Mais dans quel but êtes-vous venus ici chez nous autres, les Svíar, alors que vous avez chevauché en plein hiver avec beaucoup de monde ? »

Le roi Hrólfr répondit : « Quoi qu'il arrive à l'avenir, nous avons toujours décidé nous-mêmes de nos voyages jusqu'à présent, que nous ayons voyagé en bateau ou à cheval. Et quant à votre question afin de connaître le but de notre venue, nous avions pensé faire valoir cela en temps voulu, mais maintenant que tu t'en enquiers, je crois que nous n'avons pas besoin d'atermoyer davantage, car ce que l'on dit est vrai : cause timorée attend le soir. La raison de ma venue, c'est que je voudrais devenir ton gendre en épousant ta fille, Þornbjörg. Nous voudrions maintenant entendre rapidement une réponse claire à notre proposition. »

Le roi Eirekr répondit : « Je connais votre sens de l'humour, à vous autres Gautlandais, je sais que vous dites force choses joyeuses lorsque vous buvez et qu'il n'y a pas lieu d'en tenir compte. Je vais deviner pourquoi vous êtes venus, vous autres Gautlandais. On me dit qu'il y a grande famine chez vous. La cause en est que le Gautland est petit, qu'il n'a pas grandes ressources et qu'il est surpeuplé. Vous entretenez toujours une grande armée à vos frais, vous êtes libéraux et généreux tant que vous avez des ressources. Or je crois savoir que vous voici dans une grande détresse, vous devez être partis de chez vous parce que vous trouvez mauvais de supporter famine et rudes conditions. Il est bien excusable aussi que des hommes comme vous trouvent fort pénible d'être exposés à cela si tu n'es pas en état de maintenir ton rang. C'était un parti bien plus sensé à prendre que de chercher de l'aide là où elle paraît le plus probable, plutôt que de se vautrer dans la misère. J'attache du prix à ce que tu espères quelque secours de notre part. Je manifesterai sur-le-champ quel secours tu obtiendras dans nos États. Nous voulons vous permettre de demeurer dans nos États pendant un mois si vous voulez bien accepter ce séjour avec reconnaissance. Et si un autre roi vous fournit de pareils secours, il y a fort à espérer que tu parviendras à ramener chez toi ces gens qui t'accompagnent en les ayant sauvés de la famine. Mais n'aie pas la sottise de demander en mariage une femme, ni ma fille ni une autre, car cela ne peut être que vains bavardages tant que vous êtes accablés ainsi par la pénurie et la famine. Mais lorsque cette époque sera passée, les choses

s'amélioreront une fois que vous serez arrivés chez vous, et ne soyez pas dans la détresse à cause de cela pour le moment. »

## *9. Résultat du voyage du roi Hrólfr*

Le roi Hrólfr écouta bien les propos du roi, et lorsque celui-ci eut terminé son discours, Hrólfr dit : « Sire, il n'est pas vrai que nous manquions de vivres dans notre pays ou que nous ayons besoin de l'aumône d'autrui pour secourir nos gens, et si cette pénurie nous accablait, nous irions solliciter d'autres que vous. Il me semble que vous n'aviez pas besoin de nous insulter ainsi », et l'on voyait bien que le roi Hrólfr était très fâché bien qu'il eût peu parlé : les rois se quittèrent pour cette fois et l'on s'en fut dormir. On conduisit le roi Hrólfr et ses hommes jusqu'à un pavillon, pour dormir.

Le roi Eirekr aussi alla à son lit. La reine y était déjà, ils eurent un entretien.

Elle demanda : « Le roi Hrólfr est-il venu vous trouver ?

— Assurément », dit le roi.

Elle demanda : « Que te semble du roi Hrólfr ? »

Le roi Eirekr dit : « Ce sera vite dit, d'après ce que j'ai pu voir de son comportement, je n'ai vu personne de plus grand et de plus fort, plus beau et plus courtois en tous points, ni mieux fait à tous égards. »

La reine dit : « C'est aussi ce que l'on m'a dit, et lui as-tu parlé un peu ou éprouvé son intelligence ? »

Le roi lui dit tout leur entretien et comment les choses s'étaient passées entre eux, « et je crois, dit-il, qu'il devance de loin les autres hommes et par l'esprit et par la plupart des exercices et la patience. »

La reine dit : « Alors, c'est fort mal fait que tu aies défié ainsi un chef tel que le roi Hrólfr. À cause de cela, toi et ton royaume pouvez vous attendre de sa part à grands et durables ennuis, car je crois, même si vous considérez qu'il a un petit royaume, que son courage et sa vaillance, ajoutés à sa royale nature, feront plus que toutes les troupes de tout autre roi ici dans les pays du Nord, parce que l'on me dit qu'il dépasse de loin les autres rois. »

Le roi dit : « Le fait est et qu'il est le parangon des hommes et que tu es fort impressionnée par ce roi, mais quel parti prendre à présent ? »

La reine dit : « Ce sera vite dit, sire, je veux que vous calmiez vos propos envers le roi Hrólfr, car je te dis en vérité qu'il te sera pénible d'en découdre avec lui, d'autant qu'il dispose de la force du roi des Danois puisqu'il décide de tout avec le roi Hringr, son père adoptif. »

Le roi répondit : « Il se peut que nous ayons fait une erreur en cette affaire, mais comment vais-je maintenant parler ou agir, pour lui plaire ? »

La reine dit : « Voici ce que je conseille : demain matin, lorsque vous vous serez assis et que vous aurez bu un moment, tu tiendras des propos joyeux au roi Hrólfr et tu l'interrogeras sur les exploits qu'il a accomplis ; je présume qu'il sera réservé et que votre conversation ne lui sera pas sortie de la mémoire. Ensuite, tu l'interrogeras sur le but de sa venue et feras mine de ne l'avoir jamais entendu t'en parler. Et s'il y fait allusion ou en dit quelques mots, dis que tu ne te rappelles pas que vous en ayez jamais parlé sinon bien et amicalement, et que si ce n'a pas été le cas, tu aimerais bien que ça n'ait pas été dit. Et s'il fait allusion à sa demande en mariage, je voudrais que tu fasses bonne réponse et ne le rejettes pas au cas où il obtiendrait l'accord de notre fille là-dessus. Si vous êtes joyeux et accommodant en cette affaire, j'espère que tout se passera bien entre vous. Pourtant, je ne pense pas qu'il soit dit que cette affaire concernant la pucelle soit tellement facile même si vous vous êtes mis d'accord. »

Après quoi ils dormirent toute la nuit.

Au matin, quand on se fut installé aux tables pour boire, le roi Eirekr fut très joyeux et se mit en devoir de plaisanter avec les hommes du roi Hrólfr. En entendant cela, celui-ci écouta, il était plutôt taciturne. Ce que voyant, le roi Eirekr dit : « Le fait est, Hrólfr, que te voici venu dans notre halle selon mon invite et que je trouve que tu n'es pas absolument joyeux comme c'est la coutume de grands chefs lors d'un banquet. Nous aimerions que tu nous fasses connaître ce qui cause ton déplaisir afin que nous puissions tout faire pour ta joie et ton plaisir, en sorte que ta royale dignité garde son honneur en jouissant de toutes les choses que nous pourrons faire pour accroître ton honneur. En revanche, nous accepterions avec joie d'avoir de toi le récit de tes exploits dont nous avons quotidiennement nouvelles, tant en fait de prouesses que de batailles. On nous en a déjà dit beaucoup de choses. »

Le roi Hrólfr dit : « Ce sera comme tout le reste lorsqu'il s'agit de moi : vous autres Svíar allez être peu impressionnés. »

Le roi Eirekr dit : « On nous a dit beaucoup de choses sur ta beauté et tes capacités, il nous semble que l'on n'a pas exagéré sur le compte de ta belle apparence, de ta courtoisie et de tes bonnes manières, et d'ailleurs, quel âge as-tu, Hrólfr ?

— J'ai dix-huit hivers. »

Le roi répondit : « Tu es un homme remarquable, où as-tu l'intention d'aller et quelle est la raison de ta course, pour que tu sois venu nous trouver ? »

Le roi Hrólfr s'émerveilla fort que le roi demandât cela, il pensa que le roi allait renouveler ses propos insultants.

Il dit : « Nous avons fait savoir le but de notre venue et je ne crois pas que nous autres, Gautlandais, ayons oublié les réponses que nous avons obtenues de votre part. »

Le roi dit : « Je ne me rappelle pas que tu nous aies communiqué quelque message. Il ne sied pas à notre dignité royale de parler autrement qu'en bonne part à un chef aussi digne que toi, et si nous avons dit chose qui te déplaise, il faut que soit vrai ce que l'on dit : que la bière fait de vous un autre homme. À présent que nous sommes sobre, nous voulons reprendre complètement cela et faire comme si on ne l'avait pas dit, et comme j'ai le contrôle de mes propos, je veux faire une bonne réponse à ton discours et c'est bien ce qui se fera. »

Le roi Hrólfr vit que maintenant, l'humeur du roi Eirekr avait changé, et il refit une seconde fois sa demande en mariage, la présentant à la fois bien et bravement. Lorsqu'il eut achevé son discours, le roi Eirekr dit : « Nous voulons faire bonne réponse à ce discours, car il y a de grandes chances pour que ne s'offre pas à être notre gendre un roi plus éminent que toi. Mais tu dois avoir appris que notre fille n'habite pas avec nous : nous lui avons donné le tiers de notre royaume et elle le gouverne en qualité de roi. Elle est puissante et fière et elle est entourée d'une hirð comme un roi. Beaucoup de rois et de fils de rois l'ont demandée en mariage. Elle les a tous éconduits en termes méprisants, pour certains, elle les a fait mutiler. Mais étant donné que sa conduite n'est pas de mon goût, car elle se rend trop arrogante, personne ne devant oser l'appeler autrement que du titre de roi s'il ne veut pas endurer de sa part quelque rude traitement, si, donc, tu veux t'approprier cette femme, que ce soit par consentement ou par violence, nous voulons, pour notre part, en donner la permission, mais en revanche, nous voulons obtenir de toi paix et répit pour nos gens et tout notre royaume, même si tu as besoin de tenter cela par la bataille. Nous ne voulons pas non plus lui donner quelque renfort contre toi, nous nous tiendrons à l'écart de vos démêlés. »

Le roi Hrólfr déclara qu'il ne demandait pas davantage de la part du roi, et ils se lièrent sur cela par serment. Puis ils burent joyeux et contents. Le roi Eirekr traita ses invités avec grande prodigalité.

Trois jours ayant passé, le roi Hrólfr se prépara à partir et les rois se quittèrent en termes très amicaux. Il alla tout d'une traite, avec son escorte, à Ullarakr, à l'endroit où régnait Þornbjörg. Ils y arrivèrent tôt le matin. On leur dit que « le roi » était à table avec toute sa hirð. Le roi [Hrólfr] choisit douze de ses hommes, les plus renommés qui fussent, et leur ordonna de pénétrer dans la halle avec lui, épées brandies, – « et que le reste de notre troupe demeure dehors en tenant nos chevaux prêts. »

Et le roi Hrólfr dit encore à ses hommes, ceux qui devaient entrer: « Nous allons nous organiser de telle sorte que je marcherai en tête avec Ingjaldr, puis les autres l'un derrière l'autre et s'il se trouve que l'on tente de nous attaquer, défendez-vous au mieux et que celui-là sorte le premier qui est entré le dernier. Marchons avec hardiesse. »

Après cela, ils entrent dans la halle. Une fois qu'ils eurent pénétré, ils virent que tout le monde était à table sur l'un et l'autre bancs, la halle était pleine. Personne ne les salua et tout le monde fit silence lorsqu'ils entrèrent. Le roi Hrólfr s'avança devant le haut siège. Il vit que siégeait là une personne[17] très imposante en superbes atours royaux. Cette personne était belle et avenante. Tous ceux qui siégeaient dans la salle s'émerveillèrent de la taille et de la beauté du roi Hrólfr, mais personne ne dit mot.

Le roi Hrólfr enleva son heaume et s'inclina devant le roi, puis ficha l'estoc de son épée dans la table et dit: « Bonne chance à vous, sire, ainsi qu'à tout votre royaume. »

Ayant entendu ses paroles, le roi ne répondit pas et ne lui fit pas un regard. Voyant la véhémence de ce roi, le roi Hrólfr prit la parole: « Je suis venu, sire, vous trouver sur le conseil et avec le consentement du roi Eirekr, ton père, pour chercher à te faire honneur et pour me promouvoir en me liant avec toi d'un délicieux plaisir, celui que chacun de nous deux peut accorder à l'autre selon les lois de la nature en dehors de tout dol ou disgrâce. »

Le roi le regarda et dit: « Il faut que vous soyez fou pour être venu ici nous voir, peu importe la façon dont on vous appellera lorsque vous serez chez vous. Je pense comprendre par ce délicieux plaisir que vous exigez de nous qu'il concerne nourriture et boisson, et nous ne refusons cela à quiconque en a besoin et veut le recevoir de nous. Vous pouvez donc faire valoir votre requête auprès de celui que nous avons chargé de cette besogne et ne pas nous ennuyer d'une pareille sottise, car j'ai l'intention de n'être l'intendant ou le serviteur de personne, qu'il s'agisse de vous ou d'un autre, et décampez rapidement, vous et vos compagnons, dès que vous aurez apaisé votre faim et votre soif, et laissez-nous tranquilles, moi et mes amis, avec vos insultes. »

Le roi Hrólfr dit: « Il n'est pas vrai que nous réclamions de vous, pour cette fois, à manger ou à boire, car nous avons déjà cela en suffisance, mais comme nous savons que tu es la fille du roi des Svíar et non son fils, nous

17. La traduction est, ici, nécessairement une trahison. L'islandais emploie ici le mot *maðr* qui signifie proprement « homme » ou « personne humaine ». Comprenons que, par cet artifice, le genre masculin de Þornbjörg est maintenu ! Il serait difficile, en français, de rendre par « homme ».

voulons, en termes exprès, transmettre notre message avec le ferme consentement de votre père et te demander d'être ma femme pour renforcer et soutenir notre royaume, afin d'élever et d'accroître notre descendance, celle qui nous devra la vie. »

En entendant ces propos du roi Hrólfr, le roi Þórbergr fut si furieux et fâché que c'était à peine s'il savait ce qu'il devait faire. Il ordonna à tous ses hommes de s'armer, là, dans la halle, de s'emparer de ce fou et de l'enchaîner, ce fou – « qui nous vaut une telle ignominie, qui pense nous insulter de la sorte et nous couvrir d'opprobre, car il n'est pas d'exemple qu'aient jamais été proférés propos aussi insultants à l'égard de quelque roi ou champion en état de porter les armes. On va lui revaloir cela et faire perdre l'habitude aux petits rois de se moquer de nous ou de tourner en dérision le roi notre père. »

Ce roi avait tout son armement suspendu au-dessus de lui, ainsi que tous ses hommes. Il fut le premier à se saisir de ses armes, puis tous les siens, l'un après l'autre. Il y a maintenant grand vacarme et cris dans la halle, chacun excitant l'autre. En voyant ce tumulte, le roi Hrólfr remit son heaume et ordonna à ses hommes de sortir. Sortit le premier celui qui était entré le dernier, mais toute la hirð du roi Þórbergr qui y parvint attaqua véhémentement le roi Hrólfr. Celui-ci battit en retraite le long de la halle, son bouclier devant soi et frappant de son épée du mieux qu'il put. On dit qu'il tua douze hommes dans la halle et quand il fut parvenu dehors, il vit qu'il n'y avait pas moyen de résister en raison de la foule. Ils prirent le parti de s'enfuir à cheval pour cette fois. Ne firent pas défaut les cris et les excitations alors que les gens du lieu se ruaient sur eux, l'un derrière l'autre. Le roi Hrólfr ordonna à ses hommes de fuir et ils se quittèrent pour cette fois, les hommes de Þornbjörg n'ayant pas de chevaux à leur disposition pour les poursuivre. La plupart des hommes du roi Hrólfr se réjouirent de parvenir à s'enfuir. On ne parle pas de leur voyage tant qu'ils ne furent parvenus chez eux en Gautland, fort mécontents de leur expédition.

### *10. Þornbjörg fait fortifier sa résidence*

On dit qu'après cette poursuite, les Svíar revinrent à leur halle. Le roi[18] fit nettoyer sa halle et porter dehors ceux qui étaient tombés. On apprit ces nouvelles à la ronde, et cette expédition fut tenue pour fort ridicule. Alors que, de nouveau, le roi des Svíar siégeait avec sa hirð, il demanda s'ils connaissaient l'homme qui s'était moqué d'eux de la sorte.

18. On n'oublie pas que ce « roi » est en fait la fille d'Eirekr.

Ils répondirent pour dire qu'il s'appelait Hrólfr et qu'il était roi du Gautland. « Il est facile à reconnaître, dirent-ils, en raison de sa taille et de sa beauté. »

Le roi dit : « Nous l'avons vite reconnu d'après ce que racontent les gens, et c'est un homme remarquable, il doit être sage et patient, il semble constant et je croirais volontiers qu'il est impartial et obstiné sur ce qu'il entreprend, il faut nous préparer à ce que cet homme revienne nous trouver, nous autres Svíar. Nous allons chercher des charpentiers et faire fortifier toute notre résidence, très solidement et fortement, puis nous équiperons le tout avec un tel artifice que ni le feu ni le fer ne pourront l'attaquer, car je pense que ce roi a décidé de nous obtenir. »

Cela ayant été fait de bout en bout selon la volonté et sur les prescriptions du roi, Þórbergr fit installer des machines, aussi bien des catapultes que des appareils à lancer des feux grégeois[19]. Cette fortification était si sûre qu'il semblait invraisemblable à la plupart des gens que l'on pût la prendre, pour peu que de vaillants hommes fussent à l'intérieur. Le roi estime maintenant pouvoir siéger en sûreté, il attend, joyeux et content, avec ses hommes, ce qui arrivera. Personne ne devait venir le trouver sans sa permission.

## *11. Des expéditions guerrières du roi Hrólfr*

Il faut dire à présent que le roi Hrólfr arriva chez lui en Gautland, mécontent de son affaire. Ketill, son frère, vint à sa rencontre et demanda comment les choses s'étaient passées. Hrólfr lui dit tout sur le compte de ses démêlés avec le roi.

Ketill dit : « C'est grande honte de tolérer qu'une femme vous chasse comme une jument dans le troupeau ou un chien à l'étable. Je sais qu'à coup sûr, si j'avais été là, cette expédition n'aurait pas été aussi ridicule, et nous serions tombés tous, l'un en travers de l'autre, avant de nous laisser chasser comme chèvres couillonnes devant le loup. Vous ne pensez pas laisser cela longtemps sans vengeance, vous allez sur-le-champ assembler toute la troupe dont vous pensez tirer quelque assistance. »

Le roi Hrólfr répondit : « Nous n'avons cure de ta véhémence et de ton manque de réflexion. Notre expédition aurait été bien pire si nous avions procédé selon ton impétuosité et ton emportement, mais tu sauras qu'assurément, j'ai l'intention de rassembler une troupe, bien que ce ne soit pas mon intention de me rendre en Svíþjóð cet été. »

19. Traduction incertaine : il s'agit de « feu » *(eldr)* que l'on « lance » *(skot-)*.

Ketill dit: « Il est vraiment bien mauvais que les Svíar aient chassé de vous tout courage et que vous n'osiez pas vous venger. »

Le roi déclara qu'il ne se souciait pas de sa véhémence ou de ses reproches, il dit qu'il suivrait son propre conseil. Il se montra, sur cela comme sur mainte autre chose, taciturne, que cela lui plût ou non.

L'hiver passa et au printemps, le roi se prépara à quitter le pays et lorsqu'il fut prêt, il se mit à guerroyer pendant l'été. Il avait cinq bateaux, tous gros avec de bons équipages. Ketill et Ingjaldr étaient tous les deux avec lui. Ils guerroyèrent en divers lieux dans les Îles britanniques, les Hébrides, les Shetland, les Orcades et l'Écosse. Ils y firent grand butin et, l'été passant, ils envisagèrent de rentrer chez eux[20].

Un soir, ils mouillèrent devant une île et montèrent les tentes sur leurs bateaux[21] et une fois qu'ils se furent installés, le roi Hrólfr alla avec quelques hommes marcher par l'île. De l'autre côté, mouillant à l'abri de l'île, ils virent des bateaux, neuf en tout. C'étaient des bateaux de vikings*. Le roi revint à ses esquifs. Il ordonna à Ketill, son frère, de lancer une barque et de découvrir qui commandait cette flotte. C'est ce que fit Ketill, il rama jusqu'aux bateaux et demanda qui était le chef.

Se tenait à la poupe de l'un des bateaux un homme, grand et avenant. Il prit la parole: « Si tu t'enquiers du chef de ces bateaux, il s'appelle Ásmundr et est fils du roi Óláfr d'Écosse, et qui vous envoie ? »

Ketill répond: « M'a envoyé vous trouver le roi Hrólfr Gautreksson, pour vous dire qu'il va venir demain matin et qu'il veut vos biens, vos bateaux, et qu'il va vous découper comme des loups, à moins que vous lui remettiez tout ce que vous avez en votre possession. »

Ásmundr répond: « Nous savons que le roi Hrólfr Gautreksson est célèbre pour maint haut fait qu'il a accompli en expédition guerrière, mais à présent, moi qui suis fils de roi et ai des troupes en suffisance, je vous demande de dire au roi Hrólfr que nous ne nous rendrons pas sans résistance. Nous n'aurons que cinq bateaux contre les cinq vôtres, nous ne remporterons pas la victoire par artifice. »

Après cela, Ketill revint dire au roi Hrólfr les choses telles qu'elles se présentaient, déclarant que c'était le plus beau des hommes et le meilleur brave.

Le lendemain matin, ils se préparèrent de part et d'autre. Ásmundr fit

20. Le texte nous donne donc à entendre que Hrólfr s'en fut en expédition viking sur la « Route de l'Ouest » (voir *austrvegr* et *vestrvegr**).

21. Un bateau viking emportait, en effet, une tente que l'on pouvait indifféremment monter soit sur le bateau, comme c'est le cas ici, soit à terre – pour passer la nuit, bien entendu.

mettre à part quatre de ses bateaux, puis ils se mirent à se battre. Cette bataille fut à la fois rude, longue et ardente. Ásmundr avançait avec grande bravoure et Hrólfr considérait n'avoir jamais eu affaire à homme plus vaillant. Il y eut beaucoup de morts de part et d'autre. Le roi Hrólfr vit qu'il n'y avait pas à faire demi-mesure, il se porta avec ses hommes à l'abordage du bateau d'Ásmundr. Il y eut alors grande hécatombe. Ásmundr exhorta ses hommes et s'avança avec grande vaillance. Alors, le roi Hrólfr se porta contre lui. Maint homme périt de part et d'autre, quoique davantage du côté d'Ásmundr. Et alors ils se trouvèrent face à face. Chacun marcha sur l'autre de toutes ses forces. Hrólfr ordonna que personne n'intervînt dans leurs démêlés.

Ásmundr fut gravement blessé dans cette joute : quand le roi Hrólfr vit qu'il se battait néanmoins d'un cœur vaillant, il dit : « Je veux que nous fassions une pause pour parler. »

Ásmundr lui dit de faire à sa guise. Hrólfr dit alors : « J'ai été en expédition guerrière pas mal d'étés, et je n'ai pas trouvé ton pareil en fait de vaillance. Maintenant, étant donné qu'il y a beaucoup d'hommes dans ta troupe qui sont blessés et morts, je te donne le choix entre deux choses : ou bien tu équipes tes bateaux d'hommes intacts, si tu veux continuer de te battre : luttons alors à outrance. Ou bien nous faisons trêve et je veux alors t'offrir de faire fraternité jurée avec toi, nous serons alors solidement liés d'amitié. »

Ásmundr répond pour dire qu'il faisait ce dernier choix – « si vous ne nous faites pas de reproche, à moi ou à ma troupe[22]. »

Hrólfr déclara qu'il n'avait pas rencontré hommes plus vaillants. Après cela, le roi Hrólfr donna l'ordre de cesser le combat.

On brandit alors le bouclier de paix[23]. De part et d'autre, ils mouillèrent devant l'île et pansèrent leurs blessures. Place nette avait été faite sur deux bateaux d'Ásmundr et un de Hrólfr. Après cela, ils se jurèrent mutuellement fidélité de même que de ne jamais se séparer sans le consentement l'un de l'autre. Puis Ásmundr répartit la troupe qui lui restait, il équipa un bateau d'hommes choisis et d'armes, et il envoya le reste de sa troupe en Écosse. Il avait perdu les équipages de deux bateaux, et Hrólfr, d'un. La troupe qu'Ásmundr tenait pour la meilleure en fait d'assistance et de bravoure, il la garda avec lui sur un bateau et accompagna le roi Hrólfr chez lui en Gautland. Ásmundr fut tenu pour le plus vaillant des hommes et le plus renommé, il venait juste après le roi Hrólfr en tous

22. Sous-entendu : si vous ne nous accusez pas de couardise.

23. Façon imagée, qui repose peut-être sur une pratique réelle, de dire que l'on cessa les hostilités.

exercices, bien qu'il s'en fallût de beaucoup qu'il l'égalât. Ils passèrent tous cet hiver-là en Gautland, en bonne paix et en grande joie. Ásmundr rappelait sans cesse au roi Hrólfr son affaire de femme en Svíþjóð et il pressait fort de faire ce voyage. Le roi était toujours taciturne sur cette expédition, mais son frère Ketill le mettait à rude épreuve en l'excitant avec ardeur.

Lorsque vint le printemps, le roi Hrólfr se prépara à quitter le pays, il avait sept bateaux, tous bien équipés, et la meilleure des troupes. Il annonça à ses hommes qu'il avait l'intention d'aller en Svíþjóð. Il ne demanda pas à Ketill, son parent, de rester, et tous les frères jurés prirent part à ce voyage, se dirigeant ensuite sur la Svíþjóð avec toute cette armée.

## *12. Hrólfr se rend en Svíþjóð*

Et la nuit même où ils arrivèrent en Svíþjóð, la reine Ingigerðr fit un rêve, et elle le dit au roi Eirekr : « J'avais l'impression de me trouver dehors, et une fois encore, je voyais très loin. Je regardai vers la mer et vis qu'avaient atterri des bateaux qui n'étaient pas en petit nombre[24] : de ces bateaux s'en vinrent courant force loups ayant à leur tête un lion. Allaient en outre deux ours blancs, très gros et beaux. Ces bêtes allaient côte à côte, mais de l'autre côté du lion il y avait un verrat. Sa taille n'égalait pas son air martial, en sorte que je n'en ai jamais vu de pareil. Il fouillait chaque monticule qu'il rencontrait comme s'il allait le retourner, il avait toutes les soies hérissées. On eût dit qu'il allait bondir sur tout ce qui se trouvait à portée et qu'il allait le mordre. Et j'eus l'impression que le lion était la fylgja du roi Hrólfr, telle que je l'ai vue précédemment, toutefois, elle était maintenant bien plus rébarbative qu'avant et toutes les bêtes, beaucoup plus cruelles, elles montèrent aussitôt à terre et prirent le chemin d'Uppsalir. »

Le roi Eirekr dit : « Que penses-tu que soit la fylgja de ce verrat de mauvais air que tu as vue : elle n'était pas de l'expédition, dans ton dernier rêve, et il n'y avait pas plus d'un ours. »

La reine dit : « J'entends dire que le roi Hrólfr a un frère qui s'appelle Ketill, le plus petit et le plus agile des hommes, plein d'ardeur et de violence et le plus prompt à combattre. Je crois que ce verrat est sa fylgja parce qu'il n'était pas avec le roi Hrólfr, son frère, la dernière fois. Quant aux deux ours blancs, je suppose que le roi Hrólfr a trouvé quelque noble homme pour le seconder, un roi ou un fils de roi, et je t'en prie, sire, res-

24. Notez la façon de s'exprimer de la reine, si caractéristique du style de sagas : elle veut dire que le nombre des bateaux en question était très élevé.

pecte tes engagements envers le roi Hrólfr. Il doit vouloir à présent venir chercher son épouse. Bien d'autres se seraient déjà vengés de l'affront qui lui a été fait, d'après ce que nous avons entendu dire, lorsqu'il alla à Ullarakr, et si important que vous teniez, la dernière fois, de faire à son gré, ce le sera bien plus encore maintenant car à présent, il sera bien mal disposé s'il n'obtient pas ce mariage qu'il a arrangé. »

Le roi déclara qu'il ferait ainsi.

On dit alors au roi que le roi Hrólfr avait débarqué. Le roi Eirekr l'invita avec une troupe de cent personnes à un magnifique banquet et le roi Hrólfr accepta. Eirekr, roi des Svíar, vint au-devant de lui avec toute sa hirð, en grande liesse. Ils passèrent là quelques nuits, en grande pompe. Le roi Eirekr n'épargna rien pour leur donner l'hospitalité avec la plus grande bonne volonté. Et un jour qu'ils étaient à boire, le roi Eirekr demanda si le roi Hrólfr avait l'intention de venir chercher son épouse. Hrólfr déclara qu'il allait s'y risquer de nouveau, quoi qu'il arrive.

Le roi dit : « Il va se faire maintenant, comme je te l'ai dit précédemment, que, pour cette affaire et si tant est que tu doives parvenir à un résultat, il te sera nécessaire d'avoir et discernement et résolution. On nous dit que le roi[25] a fait de grands préparatifs. Elle a fait faire une très solide fortification avec très grande habileté et des artifices de toutes sortes. Nous ne pensons pas que ce sera facile à conquérir. Or je veux accomplir tout ce que je t'ai promis et t'accorder, roi Hrólfr, ce mariage, avec le royaume que nous avons remis en son pouvoir jusqu'à ce que nous abandonnions le gouvernement de ce pays, et ensuite, toi et elle reprendrez tout le pouvoir une fois que nous serons morts, si tu parviens à la conquérir. »

Le roi Hrólfr remercia le roi Eirekr de ses propos seigneuriaux et déclara qu'il n'en demandait pas davantage de sa part.

## *13. Hrólfr s'empare de la fortification de la reine*

Peu après, ils se préparèrent à s'en aller et se rendirent tout d'une traite à Ullarakr. Avant le début de leur voyage, les renseignements les plus sûrs étaient parvenus et le roi des Svíar avait de nouveau fait solidement consolider sa fortification, si bien qu'en aucune façon il n'était possible de pénétrer. Quand le roi Hrólfr arriva avec sa troupe, bruit et fracas d'armes ne firent pas défaut en ce lieu. Ils virent là grands préparatifs. Le roi Hrólfr

25. Il s'agit de Þornbjörg, bien entendu, mais le texte dit bien : le roi ! Le pronom « elle » va suivre, toutefois.

ordonna à ses hommes d'installer leur campement, et de se préparer à ce qu'ils aient à séjourner là longtemps. Il s'adressa à Ketill, son frère, lui ordonnant de prendre la fortification par vantardises et fanfaronnades. Ketill déclara qu'il n'avait pas l'intention de s'épargner plus qu'aucun autre de ses hommes.

Ils dormirent toute la nuit et au matin, le roi Hrólfr demanda audience, disant qu'il voulait parler au roi des Svíar : il lui demanda de venir sur le rempart afin que chacun d'eux puisse bien entendre les propos de l'autre. On dit la chose au roi. Il passa sur le rempart avec toute sa hirð.

En voyant leur roi, le roi Hrólfr dit : « Je vous prie, sire, d'écouter et de prêter attention aux propos que nous voulons échanger avec vous. Vous devez vous rappeler la dernière fois où nous sommes venus vous trouver : pour quelle raison nous étions venus et la honte et le déshonneur que vous nous fîtes, mais si nous n'obtenons pas de meilleure réponse maintenant, je vais brûler ce lieu et tuer tout être humain qui s'y trouve, sinon, je mourrai ici. »

Le roi ayant entendu ses paroles, il dit : « Tu seras chevrier en Gautland avant que tu prennes autorité sur ce lieu ou sur quoi que ce soit qui nous appartienne. Va-t'en chez toi avec tous tes gens et réjouis-toi de parvenir à t'en aller sans dommage. »

Puis le roi se mit à battre son bouclier en déclarant ne pas vouloir entendre les propos du roi Hrólfr, et c'est aussi ce que firent tous ses hommes.

Quand le roi Hrólfr vit qu'aucun argument ne touchait le roi, il ordonna à ses hommes de s'armer et d'attaquer avec virilité. Ils firent ce que le roi demandait et battirent promptement en retraite, n'étant parvenus à rien. Ils ne firent rien que la contrepartie n'intervienne. Ils mirent le feu, mais alors, de l'eau coula des tuyaux qui étaient disposés sur les murs de la fortification. Ils voulurent attaquer par les armes et creuser en dessous des murs, mais les autres leur versèrent dessus de la poix brûlante et de l'eau bouillante. De plus on leur lança de grosses pierres en sorte qu'ils furent tous blessés, car il ne manquait pas de monde dans la forteresse. Certains périrent là, une quantité furent blessés, ils battirent en retraite à la fois épuisés et blessés. Une rumeur s'éleva parmi les Gautlandais, ils trouvaient mauvais d'avoir affaire aux Svíar qui sortaient sur les remparts, se moquaient d'eux, les raillaient et les traitaient de couards. Ils sortaient des fourrures et de la soie et toutes sortes d'objets précieux qu'ils faisaient valoir devant eux, leur disant de venir les chercher. Le roi Hrólfr demanda à Ketill, son frère, ce qu'il pensait de la façon dont ils s'y prenaient.

Ketill déclara que cela paraissait difficile – « il me semble que le roi des Svíar pisse plutôt chaud. »

Le roi dit qu'il y avait mieux à faire que de bavasser. Ils restent là pas moins d'un demi-mois.

Alors, Ásmundr dit à Hrólfr : « Nous avons attaqué longtemps ce lieu et chaque jour, nous avons souffert grandes pertes sans nous approcher du but de notre venue. Nous avons perdu force hommes et certains sont blessés. Nous voulons, sire, que vous donniez quelque conseil qui vaille, sinon vos hommes veulent quitter cet endroit, car nous avons obtenu moquerie et insultes pour prix de notre peine. »

Le roi Hrólfr répondit : « Nous ne voyons pas de parti à prendre pour circonvenir à coup sûr cet endroit. Toutefois, nous allons tenter ceci : nous irons à la forêt et ferons de gros fagots et fabriquerons des claies sous lesquelles nous mettrons de grosses poutres. Puis nous porterons ces claies si haut que des hommes puissent se tenir en dessous en soutenant les supports. Pour cela, on choisira les plus forts de nos hommes. Ensuite, certains auront des outils et creuseront ainsi un trou dans le mur : nous verrons si nous parvenons ainsi dans la forteresse. »

Tout le monde trouva que c'était judicieux. Et quand ils eurent exécuté cet arrangement, ils le portèrent au pied de la fortification. La claie était si forte que ni pierre ni poix ne fit de mal à ceux qui étaient en dessous. En un court moment, ils firent une brèche dans le mur de la fortification. Lorsque le roi Þórbergr comprit cet artifice, il courut dans un passage souterrain au pied de la fortification ainsi que tous ses hommes, et ils s'enfuirent dans la forêt. Le roi Hrólfr pénétra avec tous ses gens à l'intérieur de la forteresse et lorsqu'ils y parvinrent, tout le monde était parti. Cela leur parut grande merveille de ne parvenir nulle part où ils trouvent quelqu'un, mais il y avait des vivres et de la boisson dans chaque pièce, des habits et des objets précieux qui étaient tous à portée.

Ketill dit : « Ce roi est un pleutre qui a pris la fuite ici en laissant tant d'objets précieux et de plus, en préparant pour ses ennemis vivres et boisson. Nous voici pleinement récompensés après notre peine. Nous allons d'abord manger et boire, puis nous répartirons notre butin de guerre. »

En entendant ses propos, le roi Hrólfr dit : « Voici que tu avales l'amorce qui t'était destinée puisque tu prêtes plus attention à te remplir la panse qu'à t'emparer du roi. Que personne ici ne s'attarde à cela et qu'à cause de cela, le roi parvienne à s'échapper. Nous allons plutôt fouiller ce lieu pour voir si nous trouvons un souterrain par lequel on peut s'enfuir. »

Ils firent ce que le roi demandait. Ils trouvèrent un souterrain dans la forteresse et le roi Hrólfr s'y engagea le premier suivi de tous ses hommes l'un après l'autre. Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à une remontée : ils étaient parvenus dans une forêt. Se trouvait là le roi des Svíar avec toute sa hirð. Bataille éclata là. Le roi Hrólfr se porta vaillamment de l'avant de

même que tous les frères jurés. Le roi des Svíar combattit hardiment ainsi que tous ses hommes, car les gens qui le secondaient avaient été choisis pour leur audace. Il faut dire aussi qu'il avait beaucoup plus de monde. Mais dès qu'ils se trouvèrent face à face, les frères jurés allèrent hardiment de l'avant et abattirent quantité d'hommes. Le roi des Svíar excita ses hommes avec grande ardeur et déclara qu'ils n'étaient d'aucun secours s'ils ne se débarrassaient pas de roitelets. Le roi Þórbergr se battit d'un cœur ardent, abattant maint homme avec l'aide de ses champions, mais cependant, la bataille tourna au désavantage des Svíar.

Le roi Hrólfr dit alors à Ketill, son frère : « Je veux que tu te portes contre le roi des Svíar et que tu t'empares de lui si tu peux, mais ne porte pas les armes sur lui, car c'est la plus grande honte que de blesser une femme par les armes. » Ketill déclara qu'il ferait ainsi s'il le pouvait. Sur ce, la déroute se mit dans les rangs des Svíar.

Ketill était parvenu alors si près de leur roi qu'il lui frappa les reins du plat de l'épée, le saisit et dit : « Dame, dit-il, voilà comment nous soignons les maux de reins, j'appelle cela un fieffé coup ! »

Le roi dit : « Ce coup-là ne te vaudra pas de renom », et il frappa Ketill de sa hache sous l'oreille, si rudement qu'il tomba pieds par-dessus tête ; le roi dit : « Voilà comment nous battons toujours nos chiens s'ils nous semblent aboyer excessivement. »

D'un bond rapide, Ketill se remit sur pied et se prépara à se venger, mais sur ces entrefaites, le roi Hrólfr survint qui se saisit du roi et dit : « Sire, posez vos armes, vous êtes maintenant en notre pouvoir. Je veux vous faire trêve ainsi qu'à tous vos hommes si vous voulez consentir à faire ce que veut votre père. »

Le roi des Svíar dit : « Il y a de grandes chances, roi Hrólfr, que tu estimes avoir pouvoir sur nous et sur tous nos hommes, mais cela ne vous sera pas à grand honneur si tu nous forces à faire ce que nous ne voulons pas accepter de bon gré. »

Le roi Hrólfr dit : « Sachez, sire, maintenant que nous sommes ainsi ensemble, que je veux en tout point rechercher votre honneur, et je prie de remettre la décision de notre affaire au jugement de votre père : si c'est lui qui décide entre nous, on dira que vous avez pleinement gardé votre dignité et honneur. »

Le roi des Svíar dit : « Il faut que tu sois un homme sage et patient. Car maint homme aurait pensé, qui aurait eu ce lot, nous forcer à faire ce que tu voulais en dépit de nos actes. Maintenant que nous sommes, nous et nos hommes, en votre pouvoir, il nous faut accepter cela et nous libérer d'abord de cette captivité. Nous voulons, roi Hrólfr, faire selon la coutume des gens courtois s'ils sont vaincus et dominés, nous voulons

vous inviter ainsi que toute votre troupe à vous reposer et à venir à un banquet magnifique, vous récompensant ainsi d'avoir fait trêve à nos hommes. Nous voulons, sur-le-champ, chevaucher jusqu'à Uppsalir avec tous ceux de nos hommes de rang qui ont survécu, trouver le roi Eirekr, notre père, pour qu'il donne de sains conseils, car notre honneur est de suivre ses avis. »

Les rois se lièrent là-dessus en se donnant de fortes garanties. Après cela, le roi Hrólfr retourna à la fortification et dès qu'il y fut arrivé, il prit part à un banquet de trois nuits. Pour le roi des Svíar, il chevaucha jusqu'à Uppsalir avec toute sa compagnie et dès qu'il y fut arrivé, il se présenta au roi Eirekr, son père, déposa son bouclier à ses pieds, enleva son heaume, s'inclina devant le roi, le salua et dit : « Mon cher père, on vient de m'exiler du royaume que vous aviez remis en mon pouvoir, et la raison en est que j'ai été vaincue par de forts batailleurs. Je vous prie de faire de ma part, concernant mon mariage, les arrangements que vous jugerez le plus convenables. »

Le roi dit : « Volontiers nous entendons que tu cesses cette guerre et nous voulons que tu adoptes une conduite féminine et ailles dans le pavillon de ta mère. Ensuite, nous voulons te marier au roi Hrólfr Gautreksson, car nous savons qu'il n'a pas son égal dans les pays du Nord. »

La fille du roi dit : « Nous ne voulons pas et être venue vous trouver pour avoir vos conseils et ne pas vouloir les accepter. »

Après cela, elle alla au pavillon des dames et remit au roi Eirekr les armes qu'elle avait portées. Elle s'assit pour coudre avec sa mère et ce fut la plus belle, la plus avenante et la plus courtoise des pucelles, en sorte que l'on ne trouvait pas son égale dans l'hémisphère nord. Elle était sage et populaire, éloquente et de sage conseil, et impérieuse.

## *14. Noces de Hrólfr et de Þornbjörg*

Après cela, le roi Eirekr envoie des hommes trouver le roi Hrólfr et le fait inviter à un banquet avec ses gens. Hrólfr réagit rapidement et alla à Uppsalir. Lorsque le roi Eirekr apprend l'arrivée du roi Hrólfr, il se rend à ses devants avec toute sa hirð et le mène à un haut siège auprès de lui dans sa halle, plaçant ses frères jurés à partir de lui vers le fond, puis ils banquètent joyeux et contents. Ensuite, ils parlent de ce qui entrait dans leur accord particulier, et ils s'entendent là-dessus au mieux. Après cela, le roi Eirekr fait appeler sa fille dans la halle. Le message de son père lui étant parvenu, elle se revêt de ses plus beaux atours, entre dans la halle avec sa mère et maintes autres femmes courtoises. En voyant sa fille

entrer, Eirekr se leva pour aller au-devant d'elle et la mena à un siège à côté de lui, la reine de l'autre côté, puis toutes les femmes qui étaient dans le groupe[26].

Alors que les rois avaient bu un moment, le roi Hrólfr fit sa demande en mariage de sorte que la jouvencelle entendît, et il n'est pas besoin d'allonger ce récit, le roi Hrólfr se fiança la jouvencelle. Alors, on accrut le banquet, y invitant une grande foule d'un peu partout en Suède. Ce festin fut excellent et dura un demi-mois. À la fin du banquet, le roi Eirekr fit à tous les gens d'importance d'excellents présents, par bon vouloir, et chacun s'en alla chez soi avec le consentement joyeux du roi Eirekr. Le roi Hrólfr resta en Svíþjóð avec son épouse et ils s'éprirent de grand amour[27].

## *15. Bataille contre Grímarr*

Au printemps suivant, des messagers vinrent du Danemark dire au roi Hrólfr que le roi Hringr était mort et en outre qu'Ingjaldr demandait au roi Hrólfr de venir le trouver, célébrer les funérailles du roi Hringr, son père adoptif. Dès que Hrólfr apprit cette nouvelle, il se prépara à faire ce voyage ainsi qu'Ásmundr, son frère juré. Lorsqu'ils furent prêts, ils se dirigèrent sur le Danemark. Ils avaient deux bateaux, bien équipés d'hommes et d'armes. Ketill vint à leur rencontre, il avait un bateau bien équipé, ils arrivèrent en Sjælland tard le soir, mouillèrent devant une île et montèrent les tentes sur leurs bateaux.

Le roi Hrólfr monta dans l'île avec quelques hommes. Ils virent des bateaux mouillant devant l'île, de l'autre côté, cinq en tout. C'étaient quatre *langskip*, le cinquième était un *dreki*[28], à la fois grand et beau, le roi pensa n'avoir jamais vu bateau plus beau. Des tentes noires étaient montées sur ces bateaux.

Le roi dit : « Qui donc commande ce dreki précieux, je n'ai jamais vu bateau que je voudrais posséder plus que celui-là. »

Ásmundr répondit : « Assurément, c'est un bateau exceptionnel en toutes choses et ce serait à bon droit le trésor d'un roi. Mais je crois qu'il

26. Le lecteur a déjà eu maintes occasions de noter avec quelle désinvolture les auteurs de nos sagas manipulent les temps grammaticaux. En général, j'ai « aligné » ces verbes sur le passé, mais parfois, j'ai respecté le texte, comme ici.

27. Le mariage n'était pas une affaire d'amour dans le Nord ancien, mais une sorte de contrat *(kaup)* d'affaires et surtout un rite social. Voir là-dessus Régis Boyer : *La vie quotidienne des vikings*, *op. cit.*, Prologue.

28. Voir *dreki** et bateaux*.

faudrait en faire beaucoup avant de parvenir à vaincre celui qui commande ce dreki, car il a plutôt bonne opinion de lui-même. »

Le roi dit : « Sais-tu à qui appartient ce dreki ? »

Ásmundr répondit : « Il s'appelle Grímarr et est fils de Grímólfr. C'est un très grand viking. Il est sur des bateaux de guerre en hiver comme en été. Il est grand et hideux et il est pourtant encore pire à affronter. Le fer n'a pas prise sur lui non plus que sur les douze hommes qui l'accompagnent. Ils mangent tous de la viande crue et boivent du sang[29]. On dit d'eux à bon droit qu'ils sont des *trölls** plus que des hommes. Un été, nous nous sommes rencontrés auprès des Hébrides. J'avais dix hommes, tous bien équipés, et eux en avaient cinq. Nous nous sommes battus une journée et ce fut rapidement fait. Toute ma troupe périt là, pour moi, je plongeai dans la mer et parvins à échapper de la sorte. Je n'ai jamais fait de pire expédition que cette fois-là. »

Le roi dit : « Trouvez-vous qu'il vaille la peine de se battre contre eux avec la troupe que nous avons ? »

Ásmundr pria le roi d'en décider – « il nous faudra faire confiance à votre bonne chance si tant est qu'elle vaille. »

Ketill pressait fort d'attaquer, disant que ce serait une bonne occasion de faire ses preuves et d'acquérir argent et renom.

Alors, le roi Hrólfr dit : « Étant donné qu'ils sont mauvais et cupides et qu'ils ont ce trésor que j'aimerais bien posséder, nous allons nous équiper et porter des pierres sur nos bateaux[30]. »

On fit donc comme le roi demandait et l'on se prépara au mieux.

Le roi dit à ses hommes de monter dans l'île et de se tailler de gros gourdins. Après cela, ils s'armèrent. Puis ils ramèrent en silence contre l'ennemi.

On dit que les bateaux de Grímarr mouillaient tous côte à côte, les *langskip* étaient près de l'île et le dreki vers la mer, il y avait un grand intervalle entre les bateaux et l'île, et ils allèrent d'abord aux *langskip* pour savoir s'ils pourraient les prendre avant d'arriver au dreki, – « il me

29. Que l'on sache, il n'y a pas lieu de s'attarder sur ces détails pour y voir on ne sait quelles pratiques païennes ! Il semble que l'auteur ait simplement voulu signaler la barbarie des vikings en question et que ce détail soit là pour en témoigner !

30. La précision n'a rien d'insolite. Il convient de faire remarquer qu'un combat naval commençait toujours (de même, d'ailleurs, qu'une « bataille » à terre) par un temps pendant lequel on se jetait généreusement toutes les pierres que l'on pouvait avoir sous la main, faisant de la sorte bon nombre de blessés. Ce n'était qu'ensuite que la vraie bataille, avec armes classiques, commençait. Là-dessus, voir Régis Boyer : « La guerre en Islande à l'âge de Sturlungar : armes, tactique, esprit », dans *Inter-Nord* n° 11, décembre 1970, p. 184-202.

semblerait que nous aurions la victoire si nos hommes n'avaient pas les *langskip* d'un côté alors qu'ils attaqueraient le dreki. »

Le roi les pria de manifester le plus d'ardeur pendant que les autres s'y attendaient le moins, et de veiller à en démêler le plus rapidement avec eux ; il leur ordonna de ne pas crier et d'être le plus silencieux possible. Ils firent comme le roi le disait. Il faisait du brouillard et il y avait grande obscurité. Ceux qui étaient sur les *langskip* ne se rendirent compte de rien avant que les tentes n'eussent été enlevées et qu'eux-mêmes fussent rossés à coups de pierres et d'armes. Ils se levèrent d'un bond, tous, et firent face avec grande vaillance car ils couchaient tous avec leurs armes, toutefois, ils subirent de grandes pertes avant de parvenir à disposer leur troupe en bon ordre de bataille pour se défendre. Il y avait peu de temps qu'ils se battaient quand le roi Hrólfr et les siens passèrent à l'abordage. Il y eut hécatombe si grande qu'en un petit moment, ils eurent fait place nette sur le bateau où ils étaient arrivés : certains furent abattus, d'autres plongèrent et se noyèrent. Les hommes de Hrólfr firent place nette de la sorte sur trois bateaux, après avoir tué tout le monde.

Cela réveilla Grímarr qui ordonna à ses hommes, ceux qui se trouvaient sur le dreki, d'attaquer. Il y eut grands cris et clameurs, chacun excitant l'autre.

Alors, le roi Hrólfr dit à Ketill, son frère : « Tu vas attaquer le *langskip* qui reste, et Ásmundr et moi allons attaquer le dreki. »

Ketill déclara qu'il ferait ainsi. Et maintenant, Hrólfr et Ásmundr se placèrent chacun sur un des flancs du dreki. Ils avaient perdu peu de monde, aussi avaient-ils une troupe plus nombreuse.

Grímarr se mit debout sur le dreki et dit : « Qui attaque là, si vaillamment ? »

Le roi répondit : « Si tu es curieux de le savoir, je m'appelle Hrólfr et suis fils de Gautrekr, l'autre s'appelle Ásmundr et est fils du roi d'Écosse. »

Grímarr dit : « Nous avons déjà vu cet homme et la dernière fois, nous nous sommes quittés de telle sorte qu'il n'a pas dû regretter beaucoup de devoir nous laisser : nous l'avons chassé de sorte qu'il plongea, blessé, dans la mer et nous lui avons tué tout son équipage, mais il ne s'en souvient sans doute plus ? »

Ásmundr dit : « Tu vas voir, avant que vienne le soir, que cela ne m'est pas sorti de mémoire. »

Grímarr prit la parole : « Nous ne craignons guère tes menaces, mais nous savons que le roi Hrólfr est réputé pour sa vaillance et nous voulons lui faire une offre que nous n'avons jamais faite à personne d'autre, car c'est pitié qu'un pareil homme soit tué. Je propose que toi, roi Hrólfr, tu montes dans l'île avec tous tes hommes, armés et bien habillés, mais les

biens que vous avez, je les prendrai en dédommagement des hommes que vous m'avez tués, et c'est trop peu tout de même. Je n'ai jamais fait d'aussi bonnes conditions à personne depuis que je suis en expéditions guerrières. »

Ayant entendu ces propos, le roi Hrólfr dit : « Certes, c'est là une bonne offre, mais étant donné que rien ne prouve que nous soyons à ta merci, et que tu sois en meilleure position de nous faire des offres que nous de t'en faire, nous ne voulons à aucune condition perdre notre bien. »

Grímarr dit : « Je vois que tu dois être un homme aussi sage que nous le pensions, toi qui ne veux pas épargner ta vie, car en vérité, je t'annonce que c'est le dernier jour de ta vie si tu as l'intention d'en découdre contre moi. J'aurais cru que tu jouirais d'une plus longue vie puisque l'on te dit vaillant et populaire. C'est pour cela que j'avais pensé te manifester plus de générosité qu'aux autres. Il me semblait que mon renom s'accroîtrait si je vous faisais miséricorde au-delà de tout mérite. »

Le roi Hrólfr dit : « Nous ne te remercierons pas de cela, préparez-vous promptement car nous voulons nous risquer à voir lequel aura des offres à faire à l'autre avant la tombée du jour. Nous avons aussi fait quelque ravage parmi vos hommes et il est temps pour vous d'en tirer vengeance.

— Eh bien ! tu as pris le parti dont tu ne te réjouiras jamais ensuite et tu n'auras que ce que tu mérites. »

Et après cela éclata une bataille rude et violente. Grímarr et les siens étaient à la fois forts et rudes et d'une telle ardeur que les hommes du roi ne purent rien faire d'autre que se protéger. Il ne leur était pas facile non plus de prendre le dreki à l'abordage, car il était aussi haut qu'un châtelet et les hommes qui le défendaient, forts et habiles : de là-haut, ils assenaient des coups de haut en bas et le fer n'avait prise sur aucun d'eux douze, comme Ásmundr l'avait dit. Les hommes du roi Hrólfr tombèrent alors, ou bien épuisés ou bien blessés.

On dit que Ketill Gautreksson attaqua le *langskip* qui restait. Celui qui commandait ce bateau s'appelait Forni, c'était le plus vaillant des hommes. Chacun se porta hardiment contre l'autre et leur rencontre fut rude. Ketill fit rude attaque et passa à l'abordage avec sa troupe. La bataille fut ardente. Ketill et Forni échangèrent des horions et Forni tomba devant Ketill. Puis ils occirent tout le monde sur ce bateau. Ketill obtint grand renom de la part de ses hommes. Après cela, ils attaquèrent le dreki, et les frères se retrouvèrent : Ketill demanda comment ça allait. Le roi Hrólfr était peu loquace, il dit que les choses ne pourraient durer ainsi, c'étaient vraiment des diables auxquels ils avaient à faire. Il demanda à Ketill de ramer jusqu'à l'île et de leur apporter de gros troncs,

car les grands arbres ne manquaient pas. C'est ce que fit Ketill, en un rien de temps. Lorsqu'ils revinrent, le roi fit poser, sur le bordage du dreki, des troncs d'arbres si gros et si lourds que le bateau s'inclina.

Puis Hrólfr et ses hommes passèrent à l'abordage. Alors, des hommes tombèrent sur le dreki tant sous les pierres que sous les armes. L'issue de la bataille tourna alors contre Grímarr et ses compagnons. Le roi Hrólfr revint vers l'arrière du bateau, tenant un gros gourdin et en frappant des deux mains. Ásmundr et Ketill le suivirent. Les vikings tombèrent alors l'un en travers de l'autre. Le roi Hrólfr avait plus d'hommes. Il y eut de grandes pertes dans les rangs de Grímarr, si bien qu'il ne restait que les douze, Grímarr et ses champions. On attaqua alors avec ardeur en donnant des coups de gourdins. Beaucoup tombèrent. Et quand Grímarr vit qu'ils allaient être vaincus, il sauta par-dessus bord et plongea. Ásmundr se trouvait tout près, il sauta après lui et le suivit jusqu'à l'île. Ce que voyant, le roi Hrólfr se mit aussitôt à nager vers la côte, voulant aider Ásmundr afin qu'il n'ait pas à se battre seul à seul contre Grímarr. Quand Ásmundr accosta, Grímarr était arrivé à terre et lorsqu'il vit Ásmundr, il ramassa une pierre et la lui envoya. Ásmundr l'évita en plongeant et quand il remonta, Grímarr voulut lui en envoyer une autre, mais à ce moment précis, il reçut un coup de gourdin en sorte qu'il tomba sur-le-champ. C'était le roi Hrólfr qui était arrivé et qui assena coup sur coup. Grímarr y laissa la vie. Alors, ils allèrent au dreki, Ketill y avait tout fait pour leur compte. Ils se mirent à faire place nette sur le dreki, jetant à la mer ceux qui étaient tombés. Après cela, ils allèrent jusqu'à l'île et y pansèrent leurs blessures. Ils étaient à la fois épuisés et blessés, et une quantité étaient morts. Ils passèrent là quelques nuits. Le roi était peu blessé mais Ásmundr et Ketill l'étaient fort.

Après cela, ils se préparèrent à partir. Ils prirent le dreki qui venait de Grímarr et purent à peine l'équiper en raison du manque d'hommes. Ils laissèrent tous les autres bateaux, arrivèrent au Danemark. Lorsque Ingjaldr apprit l'arrivée du roi Hrólfr, il l'invita au banquet qu'il avait préparé pour célébrer les funérailles de son père. Ils burent tous ensemble avec grand honneur à la mémoire du roi Hringr. Il n'y eut rien dont on parla autant que du meurtre de Grímarr et de ses hommes, car tout le monde trouva que c'était le plus grand des exploits. Lorsque ce fut terminé, le roi Hrólfr fit convoquer un þing important. Là, Ingjaldr fut élu roi après son père, sur tout le Danemark. Il siégea et gouverna son royaume de la façon que conseilla le roi Hrólfr. Après cela, le roi Hrólfr se prépara à quitter le Danemark avec les présents magnifiques du roi Ingjaldr. Il alla son chemin jusqu'à ce qu'il arrive sain et sauf en Svíþjóð. Pour le roi Ingjaldr, il reste en paix dans ses États de Danemark :

les rois se quittèrent en termes très joyeux. Ketill alla en Gautland et y resta en paix.

Le roi Hrólfr resta longtemps à Uppsalir, l'amitié était bonne entre son beau-père et lui. Le roi Hrólfr fit de grandes dépenses pour orner le dreki qui lui venait de Grímarr, il le fit peindre tout entier au-dessus de la ligne de flottaison, en diverses couleurs, jaune, rouge, vert et bleu, noir et multicolore, il fit adorner d'or la tête du dragon, de même que la poupe et divers autres endroits qu'il fit incruster d'or, là où cela parut une amélioration. Ce fut le plus fastueux des bateaux[31]. On le tint pour surpassant tous les autres bateaux tout comme le roi Hrólfr surpassait les autres rois qu'il y avait dans les pays du Nord. Il devint alors fort renommé pour son gouvernement et sa sagacité, beaucoup d'hommes puissants vinrent le trouver et se firent ses hommes-liges[32] et lui fournirent une assistance totale. Nous avons entendu dire qu'en ce temps-là, il n'y eut pas de navire qui fût équipé de champions plus renommés que ne le fut le dreki qui venait de Grímarr, bien que nous ne soyons pas capables de dire leurs noms ou de parler d'eux.

Le roi Hrólfr resta donc en Svíþjóð en grande liesse et pompe cette année-là. La reine Þornbjörg aimait vraiment beaucoup le roi Hrólfr. Celui-ci découvrit que c'était la plus sage et la plus imposante des femmes, en toutes choses. Ásmundr était chez le roi, bien traité, en toutes choses il s'avéra vaillant et des plus braves. Le roi l'estimait le plus de tous ses hommes. Le roi Hrólfr avait le tiers de la Svíþjóð à administrer. Chaque été, il s'en allait toujours à l'étranger quérir renom et profit[33]. L'été qui suivit la bataille contre Grímarr et ses hommes, le roi Hrólfr était allé en expédition guerrière. Il avait guerroyé en divers lieux dans les pays de l'Ouest et avait acquis abondance de biens et de réputation. En automne, le roi se dirigea vers la Svíþjóð et y passa l'hiver en paix.

31. Le lecteur pourra prendre ainsi une idée de l'allure que pouvaient avoir les bateaux vikings « de luxe », car la description qui est faite ici est tout à fait confirmée par l'archéologie.

32. Je rends ainsi, faute de mieux, la tournure *handgenginn maðr*, « homme qui a fait un serment d'allégeance à un autre ». Faute de mieux car, si cet usage semble s'être répandu dans le Nord aux XII[e] et XIII[e] siècles – témoin la *Sturlunga saga* où la pratique finira par devenir comme systématique – il convient d'ajouter que la Scandinavie médiévale n'a jamais connu la féodalité ni ses mœurs. Il y a donc, ici, une fois de plus, une claire déteinte d'usages continentaux sur la « réalité » dépeinte !

33. *Frægð ok frami* : l'allitération peut prêcher en faveur de l'antiquité de la formulation. C'est, en tout cas, un parfait résumé des raisons d'être des expéditions vikings. L'autre expression, qui figure trois lignes plus bas, *fé ok frægð*, revient exactement au même, allitération comprise.

## *16. Du roi Hálfdan*

Gouvernait alors le Garðaríki[34] un roi qui s'appelait Hálfdan. C'était un roi sage et populaire. Il avait une fille, belle, qui s'appelait Álof. Le roi Hálfdan aimait beaucoup sa fille. On la tenait pour le meilleur parti dans tout le Garðaríki, et même si l'on avait cherché ailleurs.

Il y avait un homme qui s'appelait Þórir. C'était le premier conseiller du roi[35] Hálfdan. Il était à la fois grand et fort. On le surnommait Bouclier de Fer. Il avait longtemps eu la charge de la défense territoriale de ce pays.

Chez le roi Hálfdan, il y avait douze *berserkir**. Ils étaient méchants et querelleurs. Le fer ne mordait sur aucun d'eux. On donne les noms de deux d'entre eux, l'un Hrosskell, l'autre, Hesthöfði[36]. Ils étaient frères. On dit d'eux qu'ils traversaient le feu et se précipitaient volontairement sur les armes lorsque la fureur des berserkir les saisissait. Ils tuaient aussi bien les gens que le bétail et tout ce qui se trouvait devant eux et ne voulait pas céder, et ils n'épargnaient personne tant que cette fureur les accablait, mais lorsqu'elle les abandonnait, ils étaient si faibles qu'ils ne conservaient pas la moitié de leur force et ils étaient aussi faibles que les malades qui sont restés couchés. Cette faiblesse durait un jour ou à peu près. Le roi Hálfdan avait grande confiance dans leur hardiesse, en sorte que nul autre roi n'osait lutter contre lui.

Le roi aimait beaucoup sa fille, et des rois avaient beau la demander en mariage, tous étaient rejetés sous les moqueries et les railleries que leur faisaient les berserkir. Tous ceux qui échappaient à ces insultes s'estimaient heureux. Cela rendit la fille du roi si difficile qu'elle ne voulait accepter personne qui la demandait en mariage. Ces prétendants se tinrent tranquilles parce que tous en avaient assez de ses réponses.

34. C'est donc le nom que donnaient les Scandinaves à la Russie.

35. Texte : *öndugishöldr*, littéralement, « l'homme qui peut s'asseoir dans les *öndvegi** » ou haut siège sis en face du maître de maison. Le terme en est venu à prendre une valeur administrative.

36. Sans nous appesantir sur la répétitivité du motif – nous l'avons déjà vu en détail à propos de Grímarr, au chapitre précédent, si ce n'est que là, on ne parlait pas de berserkir – on fera remarquer que les deux noms donnés maintenant renvoient l'un et l'autre à l'idée de cheval : *hross* est le cheval dans l'acception courante, *hestr* étant plus proche du sens d'« étalon ». Hesthöfði signifie littéralement « Tête de cheval ».

## *17. De la demande en mariage de Ketill*

Il se fit une fois que la reine Þornbjörg parla au roi Hrólfr : « Qu'as-tu l'intention de faire cet été ? »

Le roi répond : « J'ai l'intention d'aller en expédition guerrière. »

Elle demanda : « Avez-vous entendu parler des voyages de Ketill, ton frère ? »

Il dit qu'il n'en avait rien entendu dire, – « et peux-tu nous en dire quelque chose ? »

Elle répondit : « J'ai appris que Ketill est allé à l'est en Garðaríki, demander en mariage la fille du roi Hálfdan. À ce que j'ai appris, il serait allé là-bas avec deux bateaux et serait entré dans la halle du roi avec onze hommes. J'ai entendu dire qu'il avait présenté son message bien et bravement et qu'il aurait plaidé sa cause en maints propos éloquents, mais que les réponses qu'il aurait obtenues du roi et de la pucelle ne l'auraient guère amené à se sentir honoré : les berserkir se seraient levés d'un bond en criant et en faisant grand vacarme et les auraient chassés de la halle, les poursuivant jusqu'aux bateaux en beuglant et en poussant des hurlements comme on en entend rarement. Ils ont été et rossés et blessés et ils ne sont parvenus à s'échapper qu'en courant. Voilà ce que nous avons entendu dire. On nous rapporte maintenant que Ketill est aussi mécontent de sa cause et de son voyage qu'il l'était lors du vôtre, la première fois que vous êtes venus nous rendre visite. Son voyage a été encore bien plus ridicule. Il va bientôt venir vous trouver et te demander de l'aider à laver l'affront qu'il a subi lors de ce voyage. »

Le roi Hrólfr répond : « Il n'est pas facile de faire entendre raison à de pareils hommes, étant donné son ardeur excessive et son obstination. C'est une bonne chose qu'il paie son entêtement puisqu'il n'a jamais voulu tenir compte de nos avis. »

Elle le pria de ne pas parler de la sorte et dit qu'il était urgent qu'il assiste son frère, et ils laissèrent ce sujet de conversation.

Peu après, Ketill vint trouver le roi Hrólfr et lui parla en détail de l'humiliation qu'il avait subie en Garðaríki.

Le roi Hrólfr dit qu'il fallait s'attendre à ce que les choses se soient passées ainsi – « car tu penses tout gagner par ta véhémence. »

Ketill demanda au roi Hrólfr de faire le voyage avec lui – « car j'estime avoir trop peu de forces pour redresser le déshonneur qui m'a été fait. »

Ketill était de très mauvaise humeur. Le roi lui dit que son obstination et ses fanfaronnades ne le mèneraient nulle part, – « il me semble qu'il ne sera pas facile de se venger d'hommes comme ceux auxquels nous avons affaire, il va y falloir quantité de gens et beaucoup de rudesse. Tu vas d'abord aller

dans tes États et trouver des bateaux et des hommes. Envoie un message à Ingjaldr, roi du Danemark, pour qu'il fasse de même et venez tous les deux cet été, nous verrons alors ce qu'il nous paraîtra le plus expédient de faire. »

Après cela, Ketill s'en fut chez lui dans ses États. Tous, ils organisent ce voyage et s'équipent.

### *18. Hrólfr se dirige vers le Garðaríki*

On dit à présent que, lorsque vint l'été et que l'hiver fut passé, Ketill et Ingjaldr arrivèrent en Svíþjóð avec quarante navires bien équipés d'hommes et d'armes. Le roi Hrólfr avait fait équiper trente bateaux, son dreki en tête. Tous ces bateaux étaient bien équipés pour aller en guerre. Ils attendirent ainsi un vent favorable. Le roi Hrólfr demanda à la reine ce qu'elle pensait de ce voyage et comment il tournerait. Elle dit s'attendre à ce qu'il se passe bien mais ajouta qu'elle avait rêvé qu'ils se trouveraient, à un moment, dans une passe difficile et qu'il leur faudrait se mettre à l'épreuve.

Lorsqu'ils eurent vent favorable, ils se mirent aussitôt à hisser les voiles, chacun selon ses moyens, mais pour commencer, le vent ne fut guère propice. Le roi Hrólfr fut prêt le dernier. Le dreki n'avançait guère, car il avait besoin d'un fort vent. Puis ils cinglèrent jusqu'en Garðaríki. Lorsqu'ils eurent navigué un moment, le vent devint plus vif. Alors, le dreki rattrapa rapidement les autres bateaux. Il y eut alors un vent très violent. Le roi ordonna d'attacher les bateaux les uns aux autres pour voir s'ils pourraient se maintenir de la sorte. Ils avaient l'intention de procéder ainsi quand se leva une tempête si violente que les bateaux furent séparés aussitôt. Il fallut alors amener les voiles et laisser dériver. Sur ce, survint un vent violent du nord-ouest. Il n'y avait plus moyen de laisser courir, ils ne mirent plus qu'une voile. La bourrasque se fit si forte que leur gréement se rompit si bien que les haubans se brisèrent ainsi que les attaches et ils embarquèrent de fortes vagues et bien peu de ceux qui se trouvaient là espéraient s'en tirer vivants. Au plus fort de cette tempête, le dreki du roi Hrólfr fut séparé du reste de la flotte et dériva sur une île, mais comme il y avait là un port sûr, que le bateau était éprouvé et son équipage, solide, ils accostèrent sains et saufs. C'était tard le soir, le vent tomba et se fit assez bon. Le roi Hrólfr déclara qu'il voulait monter à terre, voir s'il y avait du nouveau. Ásmundr alla avec lui ainsi que dix autres hommes mais il demanda au reste de son équipage d'attendre au bateau jusqu'à none[37] du lendemain, s'il ne leur donnait pas signe de vie auparavant.

37. Vers trois heures de l'après-midi.

Après cela, ils montèrent dans l'île. Elle était vaste et boisée. Comme ils marchaient depuis un moment, ils trouvèrent une maison dans l'île. Elle était grande et solidement bâtie, il leur sembla n'avoir jamais vu maison aussi haute. Le portail était fermé. Le roi ordonna de l'ouvrir. Ils bondirent tour à tour sur le portail, personne ne parvint à l'ouvrir.

Le roi dit alors : « Il faut qu'il ait une fameuse poigne, celui qui a l'habitude d'ouvrir ce portail, je vais voir s'il s'ouvre. »

Le roi y alla alors et l'ouvrit à la volée, d'une main. Puis ils entrèrent, regardèrent autour d'eux et trouvèrent un feu, ils y mirent un brandon qu'ils portèrent par la maison. Ils virent qu'il y avait là en abondance des marchandises de toutes sortes. Il y avait un lit tout fait, très somptueux. Il était d'une taille immense. Le roi s'y étendit. Il vit que si une autre personne de la même taille que lui se couchait à ses pieds, ce lit était encore sensiblement plus long. Ils pensèrent que ce n'était pas un homme tout petit qui le possédait. Devant le lit, il y avait un pilier soutenant la poutre du toit. Y était suspendue une épée de très grande taille qui montait si haut que le roi ne pouvait en approcher.

Alors, le roi Hrólfr dit : « Est-ce que nous passons la nuit ici à attendre l'homme qui possède cette maison, et nous risquer à voir comment il nous accueillera, ou voulez-vous aller au bateau et ne pas courir le risque de le rencontrer ? »

Ils le prièrent d'en décider, mais déclarèrent qu'ils n'avaient pas envie d'attendre.

Le roi dit : « Je serais davantage pour attendre le maître de cette maison, mais il se peut qu'il trouve que nous sommes assez nombreux et qu'il n'apprécie pas d'avoir des hôtes en quantité. Nous allons répartir notre troupe. Quatre hommes vont aller au bateau, et moi, Ásmundr, et quatre autres hommes resterons. Vous direz ce qui nous a retardés et si nous ne sommes pas revenus au bateau demain matin de bonne heure[38], allez-vous-en. Ce ne sera pas la peine d'attendre, car je crois qu'il ne servira à rien de nous en prendre en nombre à cet homme, il viendra aussi bien à bout de beaucoup d'hommes que de peu, s'il est aussi puissant que je le pense. Nos gens comprendront davantage si vous parvenez à vous en aller et dites ce que vous avez vu et ce qu'il est advenu de Hrólfr Gautreksson et de ses camarades. Il me paraît possible que l'habitant de cette maison soit plus ou moins responsable de notre venue ici et qu'il veuille que nous nous rencontrions, on va donc attendre ici toute la nuit[39]. »

38. Le texte dit : « pour *dagmál* », soit vers neuf heures du matin.

39. Prenons l'habitude de l'art de la litote qui est tellement caractéristique du style des sagas. Le lecteur a compris que la maison en question est la demeure d'un géant, lequel,

Après cela, ceux que le roi avait désignés s'en allèrent, ils parvinrent sans encombre au bateau et dirent ce qu'ils savaient du roi. Ils avaient tous peur de ce qui lui arriverait.

### *19. Le roi Hrólfr vainc le géant*

Il faut dire maintenant du roi Hrólfr et des siens qu'ils sont dans la maison ce soir-là. Le roi dit : « J'aimerais bien avoir cette grande épée qui est pendue là.

— Comment y parvenir ? » dit Ásmundr.

Le roi dit : « Tu vas monter sur mes épaules et voir si tu parviens à descendre l'épée, si tu te tiens debout sur mes épaules. »

Ásmundr dit : « Je crois que cette épée est si lourde que je ne pourrai pas la manier. »

Le roi dit : « Appuie-toi d'une main sur le pilier et, de l'autre, soulève l'épée : dès que tu sentiras qu'elle est détachée en haut, laisse-la glisser le long du pilier. Je la saisirai alors. »

Ásmundr fit comme le roi le demandait, il monta sur ses épaules et détacha l'épée, et le roi s'en empara.

La soirée s'écoula. Ils entendirent un grand vacarme dehors, sur quoi l'homme entra. Alors, ils ne s'étonnèrent guère que la maison fût haute et imposante, car c'était là le géant le plus épouvantable, nul n'en avait encore vu d'aussi grand. Il n'était pas laid au point que ce fût exceptionnel, encore qu'il eût le visage taillé à gros traits. Il était bien habillé. Il portait sur le dos un ours gris[40] et avait à la main un arc de grande taille. Il était extrêmement fatigué et ils pensèrent qu'il avait dû marcher longtemps. Il alla vers le feu, de l'autre côté, et jeta l'ours par terre. Le roi Hrólfr le salua mais il fit semblant de ne pas entendre. Puis il découpa l'ours, rapidement et adroitement, mit le chaudron sur le feu et fit cuire la viande. Après cela, il monta la table, mit une nappe et apporta vivres et boisson. Ils trouvèrent tous qu'il s'y prenait bien. Ensuite, il se mit à table, mangea et but hardiment. Une fois repu, il rangea tout ce qui restait.

On dit qu'il mit la table une deuxième fois, fort courtoisement, avança une cuvette avec une serviette propre. Puis il prit la parole : « Vous allez penser que je n'ai pas été prompt à vous inviter jusqu'ici mais il est temps, roi Hrólfr, de vous mettre à table avec vos hommes. Je ne suis pas mesquin

comme tous ses congénères, est versé dans l'art de la sorcellerie grâce auquel il a provoqué la venue de Hrólfr et de ses hommes.

40. Il s'agirait en fait d'un grizzly, *brábjörn* !

au point de tenir rigueur aux gens de la nourriture que je leur donne pour passer la nuit, quand même ils seraient moins nobles que vous. Vous êtes fort renommé pour les nombreux exploits que vous avez accomplis et qui vous mettent au-dessus d'autres rois. »

Le roi dit : « Voilà une bonne invite, et généreuse, et il est naturel que vous soyez d'une espèce magnanime à la fois pour cela et pour le reste, mais nous avons pris nourriture et boisson en suffisance avant de quitter le bateau et nous n'en avons pas besoin pour le moment. Et comment t'appelles-tu ? »

Il répondit : « Je m'appelle Grímnir[41] et je suis fils de Grímólfr, et frère du Grímarr que tu as tué. Tu t'es emparé là de maints objets précieux dont j'estime qu'ils m'appartiennent. Certes, il est vrai que tu ne mérites rien de bien de ma part et tu n'auras rien de bon de moi. Même si tu étais là avec toute ta troupe, tu ne parviendrais jamais à partir, mais je t'ai invité à manger parce que je pensais que cela ne te ferait pas grand mal. Quant à la grosse tempête que vous avez essuyée, c'est moi qui l'ai provoquée contre toi, Ásmundr et ceux qui étaient sur le dreki, jusqu'à ce que celui-ci se détache. Je pensais que les autres bateaux ne valaient pas grand-chose, ils sont arrivés là où ils voulaient parce que je leur ai donné bon vent. Mais toi, te voici parvenu ici, sain et sauf, avec la troupe qui était avec toi sur le dreki, et tu ne t'en iras jamais parce que c'est le meilleur bateau de votre flotte. Je vais également venger férocement mon frère bien que je n'aie ni hache ni épée, car ce serait trop bon pour vous que de périr sous mes armes : je vais vous faire trêve pour la nuit, à toi et Ásmundr, pour réfléchir à une torture qui mettra le plus à l'épreuve votre courage. Car dès que j'ai su que toi et ta troupe étiez séparés des autres, je leur ai donné bon vent et ils sont arrivés maintenant là où ils voulaient. Je n'avais cure d'être ennuyé par tous tes gens. »

Le géant avait mis au feu une tige de fer fourchue à l'une de ses extrémités. Cet engin était dangereux.

« Je ne savais pas, dit le roi Hrólfr, que je t'avais touché de si près, et ce que l'on dit est vrai : il y a compensation pour tout. Il devrait en être ainsi en ce cas, tu dois vouloir recevoir compensation pour ton frère ? »

Le géant dit : « Voici que tu as peur, pauvre type, et il faut s'y attendre, car maintenant je vais te montrer le petit jeu auquel je me livre avec les petits gamins qui viennent ici. »

Puis il brandit la tige de fer, enfonça les deux pointes à travers deux hommes du roi et les rejeta, morts, dans le feu. Après cela, il en transperça

41. C'est en effet un nom bien connu de géant. C'est aussi, notons le fait en passant, l'un des multiples noms d'Óðinn.

deux autres et les jeta, morts, sur les précédents. Ensuite, il se mit à secouer la tige de telle sorte qu'il leur sembla voir quatre pointes au bout.

Il dit alors : « Ce n'est pas la peine, roi, d'avoir peur à ce point, tu subiras une torture plus longue et plus grande lorsque viendra le matin. »

Le roi Hrólfr dit : « Le mieux, c'est de ne pas s'attarder sur les choses déplaisantes, cela m'amuse de voir tes divertissements, ceux-là comme d'autres. »

Alors, le géant dit : « Il y a des fourrures sur le banc, tu peux les mettre sous toi là où tu coucheras cette nuit, car moi, j'ai le sommeil très léger et il me déplairait d'entendre le vacarme que vous ferez. » Le roi Hrólfr dit : « Nous nous coucherons ici près du feu et nous mettrons les fourrures en dessous de nous, car nous serons vite endormis. »

Le géant dit : « Vous avez bien moins peur que je l'attendais si vous dormez. »

Puis il ferma le portail en disant : « Maintenant, je suis sûr que vous ne vous en irez pas de notre maison. »

Le roi Hrólfr dit : « Nous ne chercherons pas à le faire. Il nous semble que nous avons trouvé un si bon maître de maison qu'il ne sert à rien de faire autrement que ce qu'il demande.

— Vous pouvez vous attendre, dit le géant, que le mieux est de ne pas m'ennuyer et de vous coucher bien tranquillement. » Ils déclarèrent que c'est ce qu'ils feraient.

De part et d'autre, ils se couchent donc pour dormir. Le géant était fatigué et il s'endormit rapidement.

Alors, le roi Hrólfr dit : « Dans quel état te semble-t-il que te voici, frère juré Ásmundr ?

— Ça a rarement été pire. Je trouve mauvais d'avoir affaire à ce tröll[42], et pas facile de trouver un expédient. »

Le roi dit : « Jamais cet ennemi ne nous vaincra, autre chose nous attend. »

Le roi prit une bûche et en frappa la cloison auprès de lui. Cela réveilla le géant qui leur demanda de rester tranquille – « sinon, je vous occis de mon poing. »

Après cela, il s'endormit. De nouveau, le roi Hrólfr donna un coup avec la bûche. Le géant se retourna de l'autre côté et ne se réveilla pas, il ne dit rien et dormit fermement. Pour la troisième fois, le roi donna un coup avec la bûche, beaucoup plus fort, et cela ne réveilla pas le géant.

Le roi Hrólfr dit alors : « Maintenant, il faut agir judicieusement. Je voudrais d'abord prendre l'épée, il est probable qu'elle mordrait le géant. Nous allons faire comme tout à l'heure. »

42. Voir *jötunn**.

C'est ce qu'ils firent, le roi Hrólfr parvint à atteindre l'épée. Il dit: « À présent, les choses me semblent plus favorables, on va agir prudemment. Tu vas mettre au feu la tige de fer du géant et la chauffer au rouge, et je voudrais que tu enfonces les deux pointes dans les yeux du géant au moment où je lui donnerai de l'épée. Si nécessaire, sauvons-nous au plus vite de l'autre côté de la tête du lit. »

Le roi Hrólfr brandit l'épée. Il empoigna une bûche et avança hardiment vers le lit, tira les couvertures: le géant dévoila alors son allure de tröll. Le roi assena un coup d'épée si ferme qu'elle transperça immédiatement le géant, sous le bras gauche, et tout aussi promptement, Ásmundr lui enfonça la tige de fer dans les yeux. Après cela, ils se précipitèrent derrière la tête du lit. Le roi Hrólfr jeta la bûche vers la porte, elle aboutit sur une pile de bûches en faisant grand bruit. Le géant se leva d'un bond, se rua sur la porte et tâtonna en tous sens, dans l'intention de s'emparer d'eux et de les écraser sans merci, mais sa méchante blessure et ce grand effort firent qu'il retomba contre le portail qui se brisa en menus morceaux. Ils allèrent alors rosser le géant à coups de grosses bûches jusqu'à ce qu'il fut mort, bien qu'il eût eu la vie dure. Après cela, ils le transportèrent hors de la maison et il fallut qu'ils le démembrent avant de parvenir à le sortir.

C'était au petit matin, très tôt, et ils se préparèrent à partir. Ils étaient parvenus à courte distance quand ils virent venir au-devant d'eux leur troupe dans un grand fracas d'armes, et ils se réjouirent de voir le roi sain et sauf. Ils avaient eu l'intention de venir à la rencontre du géant et de venger leur seigneur s'il en était besoin, ils ne trouvaient pas bon de survivre à leur roi. Puis ils emportèrent de la maison un grand butin et beaucoup d'objets très précieux. Le roi avait l'épée qui venait du géant. Elle était si grande qu'elle n'était maniable par personne en dehors du roi Hrólfr, encore la trouvait-il lourde.

## *20. Les exploits de Hrólfr en Garðaríki*

Après cet exploit, ils partirent et eurent bon vent, arrivèrent en Garðaríki près de la résidence du roi. C'était tôt le matin. Ils y reconnurent leurs hommes qui étaient arrivés auparavant. Il y eut joyeuses retrouvailles. Ketill et ses hommes aussi venaient d'arriver. Ils s'enquirent des voyages du roi Hrólfr, il leur rapporta ce qui s'était passé. Ils estimèrent qu'il avait fait la preuve de sa bonne chance, montrant en outre le grand homme qu'il était, louèrent son voyage et tous ses exploits. Ketill demanda au roi Hrólfr, son frère, s'ils n'allaient pas faire la guerre immédiatement et attaquer le roi.

Le roi déclara qu'il ne le voulait pas. « Je vais envoyer des hommes trouver le roi et lui dire ma venue ainsi que l'objet de celle-ci. Je veux, Ásmundr, que ce soit toi qui fasses ce voyage. Dis au roi Hálfdan que, s'il ne veut pas accorder à Ketill, mon frère, de devenir son gendre, il endurera guerre de notre part. Nous attendrons le roi un demi-mois : qu'il assemble des troupes et se prépare à la bataille. Nous avons tout de même l'intention de conquérir cette femme pour Ketill. »

Ásmundr s'en fut avec quelques hommes, il arriva à la halle du roi au moment où celui-ci était à table avec sa hirð. Il y avait là grande liesse. Ásmundr entra dans la halle contre le gré des gardiens. Il alla se présenter au roi et transmit son message bien et vaillamment, selon ce que le roi Hrólfr espérait.

Le roi Hálfdan répondit : « Nous avons appris que le roi Hrólfr Gautreksson est un noble homme mais comme nous avons déjà refusé à Ketill ce mariage, il ne nous semble pas bon d'accepter, bien que vous soyez venus avec une force plus grande que lorsque ce fut Ketill. Nous allons prendre le parti de livrer bataille puisque le roi Hrólfr a eu l'amabilité de dire que nous pouvions rassembler des troupes. »

Alors, Þórir Bouclier de Fer, premier conseiller du roi, dit : « Je suis d'avis, sire, que vous ne luttiez pas contre le roi Hrólfr parce que cela passera vos capacités. Votre fille sera mariée très honorablement si c'est Ketill qui l'épouse ; c'est un homme très vaillant et courageux. Vous auriez un soutien sûr[43] en la personne du roi Hrólfr, car nous n'en connaissons pas de plus renommé dans les pays du Nord en fait d'énergie, de savoir-faire et de vaillance, et je dis qu'en vérité vous perdrez votre honneur si vous vous battez contre lui. Et si vous ne voulez pas écouter mon conseil, il n'y a aucun espoir que vous obteniez mon assistance, je ne porterai pas le bouclier contre le roi Hrólfr. »

Alors, les berserkir du roi, douze ensemble, se levèrent d'un bond. Les commandait Hrossþjófr. Il dit à Þórir : « Voilà qui est parler méchamment et de plus comme un couillon, de ne pas accorder au roi une assistance selon vos possibilités et de ne pas oser se battre contre un petit roi insignifiant : tu es indigne de recevoir des honneurs de notre seigneur, pour de tels propos, et même si notre roi n'avait pas d'autres hommes que nous, les douze berserkir, il occirait tout de même cet homme avec toute sa troupe et personne n'en sortirait vivant. J'ai l'intention de devenir moi-même gendre du roi Hálfdan et de mettre en pièces le roi Hrólfr pour le compte des corbeaux et des aigles. Pour vous autres, messagers, allez-vous-

43. Nous n'oublions pas que nous avons affaire à des nations de marins ! Le texte dit littéralement : « vous auriez un hauban sûr... »

en rapidement si vous ne voulez pas être rossés et mutilés. Dites à votre roi qu'il peut attendre de nous rude bataille avant que le roi Hálfdan marie sa fille à l'homme dont nous savons qu'il est le plus misérable idiot et crétin en toute chose, s'il faut en venir au fait. Il est étrange qu'il ose recommencer à tenter cette affaire alors qu'il a été pourchassé et rossé comme un chien près de la bergerie. »

Ásmundr répondit : « Je vois, à te regarder, Hrossþjófr, que tu parles en homme voué à mourir ainsi que vous tous, les camarades, car le roi Hrólfr ne vous craindrait pas même si vous étiez des hommes, mais encore moins maintenant que vous bêlez comme couillonnes chèvres des bois. Vous devez vous attendre à grands maux, vous qui excitez votre roi à commettre une action fort stupide. »

Ásmundr fit demi-tour et sortit de la halle, et les berserkir hurlèrent et crièrent après eux. Le roi leur ordonna de se taire et de ne pas faire de bruit ni de vacarme, il dit qu'il était viril de transmettre le message de son roi.

Ásmundr revint trouver le roi et lui dit comment les choses s'était passées, qu'il fallait se préparer à la bataille. Le roi Hálfdan fit rassembler des troupes. En quelques jours, une grande armée s'assembla. De part et d'autre, on se prépara. Et au jour fixé pour la bataille, l'armée du roi Hálfdan se porta contre le roi Hrólfr. Les berserkir étaient les plus avancés, à quelque distance du reste des guerriers parce qu'ils voulaient se manifester seuls en dehors des autres guerriers en raison de leur violence et de leur grande force.

Alors, le roi Hrólfr parla, il ordonna à Ingjaldr, Ásmundr et Ketill de disposer leurs troupes en ordre de bataille en face du roi Hálfdan ; pour lui, il déclara qu'il voulait affronter tout seul les berserkir. Ils dirent que c'était inavisé. Le roi déclara qu'il voulait faire à son gré et s'avança seul contre eux.

Et lorsqu'ils se rencontrèrent, le roi demanda qui étaient ces hommes qui faisaient tellement les importants – « que vous vous avanciez hors des rangs du roi ? »

Hrossþjófr se nomma. Hrólfr dit : « Je connais fort bien ta famille. Hrosskell, ton père, était un grand ami du roi Gautrekr, mon père, et ils échangeaient des présents. Mais comme tu te prépares à te battre contre moi, je veux te faire un petit récit et te faire connaître ta famille. Il se fit une fois que, comme il arrivait souvent, ton père vint en Gautland. Mon père lui fit bel accueil et l'invita à un banquet et il accepta : on le traita avec grande largesse. Il y resta fort longtemps. Mon père avait des possessions de grande valeur. C'étaient un cheval étalon, grand et prometteur, gris pommelé, et quatre juments. Lorsqu'ils se quittèrent, le roi Gautrekr donna à ton père force objets de prix, et ces chevaux, il les lui donna. Ton

père fut extrêmement content de ces cadeaux, surtout des chevaux, et il remercia le roi Gautrekr en maintes belles paroles. Ils se quittèrent et ton père s'en alla avec ces chevaux, et rentra chez lui. Il les garda avec soin et alla les voir chaque jour. Il ne fallut pas longtemps pour que l'on découvre qu'il semblait à ton père que l'étalon n'était pas aussi excellent qu'il l'avait été. On s'aperçut qu'il appréciait autant les juments, sinon davantage. Et un jour qu'il allait voir les chevaux, il trouva l'étalon abattu, transpercé d'une lance. Il parut ne pas s'en soucier. On s'étonna qu'il ne lui parût pas avoir fait une grande perte avec un cheval de valeur comme l'était celui-là, mais il n'en allait que plus souvent voir les juments et s'attachait de plus en plus à elles. L'une d'elles était de couleur pâle. Il la tenait pour la meilleure des juments et au printemps, tous ceux qui la virent pensèrent que cette jument de couleur pâle était pleine. On dit que le temps vint où elle mit bas. Ce fut autrement que ce que l'on attendait : c'était un petit garçon, pas un poulain. Ton père fit élever cet enfant. Il était grand et beau. Il fit appeler ce garçon Hrossþjófr et déclara que c'était son fils. Et il n'est pas étrange que tu ailles te vantant de la sorte étant donné que tu es fils d'une jument. Et c'est ton père lui-même qui avait tué l'étalon, je ne sais pas s'il a eu d'autres fils de cette jument, mais j'ai entendu dire qu'il avait un autre fils qui s'appelle Hesthöfði et qui est d'une lignée de chevaux, et comme vous êtes fort semblables les uns aux autres, tous méchants et différents des autres gens, il est bien vraisemblable que vous soyez tous engendrés de la même façon. »

Ce qu'entendant, ils bondirent tous en hurlant et en poussant des clameurs, les berserkir. Ils voulurent se porter tous en même temps contre le roi. Hrólfr brandit alors l'épée qui lui venait du géant et frappa le premier qui était le plus avancé. Cette épée leur mordit le corps comme si elle tranchait de l'eau[44] car ils étaient tous sans armes de protection puisque jusque-là, aucune arme ne leur avait fait de mal. Leurs démêlés se terminèrent de telle sorte que le roi Hrólfr les tua tous et fut à peine blessé.

Il voit alors que les ordres de bataille du roi Hálfdan et des frères jurés s'affrontaient. Le roi Hálfdan avait une troupe beaucoup plus nombreuse. Le roi Hrólfr se rangea alors dans la bataille contre le roi Hálfdan. Cette bataille fut à la fois rude et longue. Les frères jurés étaient des plus ardents mais à l'endroit où s'avançait le roi Hrólfr, les rangs du roi Hálfdan cédèrent et quantité de combattants périrent.

On dit de Þórir Bouclier de Fer qu'il ne voulut pas se battre contre le roi Hrólfr parce que Hálfdan n'avait pas tenu compte de ses avis. La fille

44. En principe et par magie, le fer est censé ne pas avoir prise sur les berserkir. Mais l'épée du géant est évidemment magique, elle aussi.

du roi monta dans la plus haute tour et regarda la bataille. Elle vit les vaillants hommes de son père tués. Elle alla alors à la halle et y pénétra. Elle vit que Þórir siégeait tout seul dans le haut siège et qu'il marmonnait, mains couvrant sa face. C'est lui qui avait été le père adoptif de la jeune fille.

Elle alla le trouver et dit : « Il s'agirait, père adoptif, de se lever et d'assister mon père, car je vois qu'il a besoin de votre aide. »

Þórir la regarda sans rien répondre et resta assis, et elle s'en alla. Un moment ayant passé, elle vint devant lui et dit : « Que signifie, père adoptif, que tu restes là sans aider mon père alors qu'il en aurait tant besoin, c'est inouï. On estimera que cela est bien mesquin alors que tu es son conseiller principal et que tu as reçu de lui force présents, décidant de toutes choses avec lui, comme tu l'entendais. »

Il la regarda, fâché, ne répondit rien et resta comme devant, mais la jeune fille s'en alla et pensa que son père adoptif était de bien mauvaise humeur. Elle alla alors examiner la situation. Elle vit que le roi Hálfdan et ses hommes battaient en retraite et elle vit le roi Hrólfr frapper des deux mains.

Elle hésita pour savoir si elle allait encore une fois trouver son père adoptif et ce fut comme auparavant, elle se rendit hardiment vers lui, lui passa les bras autour du cou et dit : « Mon suave père adoptif, je te prie d'aider mon père et de faire que je ne sois pas mariée de force. Tu m'as promis de m'accorder une prière que je te ferais, je veux maintenant que tu ailles dans cette bataille et que tu assistes mon père de ton mieux, et je sais que tu feras merveille. »

Bouclier de Fer repoussa durement la jeune fille sur le plancher de la halle. Il était si fâché qu'elle n'osa pas lui parler. Il se leva d'un bond. Elle l'entendit pousser un grand gémissement. II saisit ses armes et s'équipa rapidement, en homme expérimenté.

Puis il se rendit en hâte à la bataille, le combat était rude et l'hécatombe faisait rage. Þórir avança si rudement que tout s'écarta devant lui. Un moment ayant passé, le roi Hrólfr regarda alentour et vit qu'il y avait une grande incurvation dans les rangs d'Ingjaldr et de Ketill. Le roi se rendit à cet endroit après avoir ordonné à Ásmundr de combattre sous leur étendard jusqu'à ce qu'il revienne. Quand les frères se retrouvèrent, le roi demanda comment cela allait.

Ketill dit que la situation était pénible. « Il est arrivé un ennemi si important qu'il n'y a pas moyen de résister, bien probable que c'est plus un tröll qu'un homme. »

Le roi dit : « Ce doit être un homme, il se peut qu'il soit un peu plus vaillant que les autres. »

Le roi frappait de taille, des deux mains, de l'épée qui lui venait du géant, et il ne se trouvait personne qui fût si renommé, si fort ou si fier qui n'échangeât promptement la mort contre la vie. Ketill suivait vaillamment, tuant force hommes, et ils avançaient à travers les rangs ennemis. Après cela, Þórir disparut de là et le roi redressa sa ligne de bataille. Quand ils se furent battus un moment, il vit qu'Ásmundr cédait. Le roi retourna aussitôt à sa propre bannière qu'il fit porter de l'avant et qu'il suivit en donnant un grand assaut. Le roi Hálfdan avançait hardiment, c'était le plus renommé à la bataille et un très vaillant attaquant, et il abattit maints hommes. Þórir était arrivé là aussi et il avançait rudement en assenant de grands coups, dépêchant promptement tous ceux qui lui résistaient. Dès qu'il vit le roi Hrólfr, il s'esquiva rapidement pour se rendre là où se trouvaient Ketill et les siens, il avança là avec grande ardeur, comme auparavant, et abattit les gens pêle-mêle en sorte que rien ne lui résistait. La bataille tourna au désavantage des frères jurés.

Ketill voit que les choses ne peuvent aller ainsi, il va trouver son frère, le roi Hrólfr, et dit : « Je trouve étrange que tu ne te débarrasses pas de cet être malveillant qui nous fait si grands torts, il y a longtemps que nous aurions remporté la victoire si ce tröll ne s'était pas porté contre nous. On n'a pas encore vu que tu aies perdu courage ou que tu ne te sois pas engagé au plus fort de la mêlée, mais voilà qu'aujourd'hui, la hardiesse te manque contre ce fauteur de désordre, nous avons l'impression que vous vous évitez mutuellement. Eh bien ! si tu ne veux pas faire périr cet homme, si l'on peut l'appeler ainsi, donne-moi l'épée qui te vient du géant, on va voir si je perds le cœur lorsque l'occasion se présentera. »

Le roi répond : « Te voilà bien ardent et tout se serait bien passé pour toi si tu avais eu autant de prévoyance que d'impétuosité. Et crois-tu parvenir à te battre avec une arme que je parviens à peine à porter ? »

Ketill répondit : « Je sais fort bien que cette épée n'est pas une arme pour moi, mais je veux t'exciter d'une manière ou d'une autre. »

Le roi tint alors compagnie à Ketill. À coup sûr, il y eut là ardente bataille et grands assauts. Þórir Bouclier de Fer se trouvait là, il frappait des deux mains et abattait au sol maint homme. Le roi se tourna, avec quelques hommes, contre Þórir et le combat fut rude. Le roi vit que les choses ne pouvaient aller ainsi mais il vit aussi que Þórir ne voulait pas porter les armes contre lui et qu'il s'esquivait toujours. Il s'approcha alors si fort de lui qu'il frappa l'homme qui se tenait devant lui, et au second coup, il étendit le bras par-dessus les épaules de Þórir et tua celui qui se trouvait derrière lui. Alors, un homme tomba aux pieds du roi, lequel trébucha et faillit tomber, ce qui fit qu'il tendit l'épée vers Þórir dans son effort pour ne pas tomber, mais Þórir esquiva, s'enveloppa de ses

vêtements et peu après, le roi ne le vit plus nulle part : il avait disparu de la bataille.

Le roi excita alors ses troupes à l'attaque, mais pour lui, il se porta contre le roi Hálfdan. Il devint évident alors que, où qu'il y eût bataille, les ennemis qui survivaient fuyaient. Le roi Hálfdan s'enfuit vers la forteresse avec la troupe qui avait réchappé, mais une quantité étaient tombés. Il y avait beaucoup d'occis aussi dans les rangs du roi Hrólfr. Le roi ordonna à ceux de ses hommes qui étaient blessés d'aller aux bateaux.

Le roi Hrólfr demanda à Ásmundr de l'accompagner. Ils allèrent à une forêt, le reste de leur troupe se rendit aux bateaux.

Ásmundr dit : « Que cherches-tu dans cette forêt ? »

Le roi dit : « Au plus fort de la bataille, j'ai légèrement blessé de mon épée l'homme de grande taille qui nous a causé le plus de pertes, et c'est lui que je voudrais bien trouver, car je pense qu'il est allé dans cette forêt. »

Ásmundr dit : « Ne penses-tu pas qu'il soit mort de cette blessure, je sais que tu devais vouloir le tuer. »

Le roi dit : « Non point, je voudrais le trouver et je le soignerais volontiers si je le pouvais, car je trouverais meilleure son assistance que celle de dix autres, tout renommés qu'ils seraient. »

Ásmundr dit : « Le plus probable, c'est que ce tröll est entré dans un rocher[45] et qu'on ne le trouvera pas. »

Le roi dit : « Non, et je vais voir si on le trouve. »

Lorsqu'ils eurent marché quelque temps par la forêt, ils arrivèrent à une clairière. Au pied d'un chêne, ils virent un homme allongé. Le sol était tout ensanglanté autour de lui. Il était tout pâle. Ses armes gisaient auprès de lui.

Le roi alla à lui et dit : « Qui est l'homme qui gît ici ? »

L'homme répondit : « Je te reconnais bien, roi Hrólfr Gautreksson, tant par la taille que par la beauté. Il me semble savoir aussi que si tu es venu ici, c'est parce que tu dois vouloir me tuer, il se peut que tu trouves maintes raisons à cela, mais mon nom, je ne te le cèlerai pas, on m'appelle Þórir Bouclier de Fer. »

Le roi dit : « Est-ce toi qui t'es battu contre nous aujourd'hui et qui as abattu beaucoup de nos hommes ? »

45. La croyance populaire est en effet bien attestée, qui voulait que toutes sortes de créatures surnaturelles, notamment les nains, les *landvœttir* (version nordique du *genius locii*) et, éventuellement, les trölls « entrent » dans ou « habitent » les pierres. Un passage célèbre de la *Saga de la Christianisation* /de l'Islande/ nous montre ainsi un évangélisateur obligé d'exorciser une pierre dans laquelle « habitait » l'esprit (païen) tutélaire des lieux, dit l'*ármaðr* de l'endroit.

Þórir dit : « C'est vrai, et j'aurais sans doute pu vous faire plus de mal si je l'avais voulu ; mais comme je savais que le roi Hálfdan connaîtrait la défaite devant toi, je ne voulais pas prendre part à cette bataille, car je savais que l'un de nous deux s'inclinerait devant l'autre. Aussi me suis-je dérobé de mon mieux. Je pensais que ce serait une perte irréparable pour ton royaume si tu périssais, et c'est pourquoi je n'ai pas marché de toutes mes forces contre toi. Ce n'a pas été de ta faute non plus si j'ai reçu cette blessure. »

Alors le roi Hrólfr dit : « Il faut que tu sois un homme remarquable à l'attaque, veux-tu accepter que je te fasse trêve ? »

Þórir répondit : « Je crois que cela n'a pas grande importance à présent. »

Le roi dit : « Es-tu fort blessé ? »

Þórir dit que ce devait être une blessure légère – « pourtant, j'ai été éraflé par ton épée, cela m'a rendu plus roide qu'avant et je tiens que cela m'affecte un peu. »

Le roi lui demanda de montrer sa blessure. Il ôta ses habits. Le roi vit qu'il avait le ventre complètement déchiré et que ses entrailles n'étaient retenues que par le péritoine.

Le roi dit : « Grande est ta blessure, à peine si tu pourras en guérir, mais comme tes entrailles ne sortent pas, je vais me mettre en quête de remèdes et je veux t'offrir de te soigner si tu veux te faire mon homme et m'accorder assistance et service. »

Þórir dit : « S'il faut que je serve un homme, je n'en choisis nul autre que toi, mais je ne veux accepter la vie que si tu fais trêve au roi Hálfdan et à tous ses hommes, car il n'a pas la force de s'élever contre vous. »

Le roi déclara que ce serait ce qu'il ferait s'il prenait pouvoir sur le roi. Puis il nettoya la blessure, après quoi il prit une aiguille et un fil de soie et recousit la blessure. Ensuite, il y mit tous les onguents dont il pensait qu'ils seraient bons pour la guérison, pansa et arrangea le tout de la façon qui lui parut le plus convenable. Alors, toute inflammation et douleur parut s'en aller de la blessure et Þórir sembla presque capable d'aller où il voulait. Ensuite, ils allèrent aux bateaux et y passèrent la nuit.

Le lendemain de bonne heure, le roi Hrólfr équipa sa troupe et se rendit à la forteresse. Il n'y eut aucune résistance. On s'empara du roi Hálfdan et le roi Hrólfr lui fit trêve en raison de la requête de Þórir, en stipulant que lui, le roi Hrólfr, déciderait seul de toutes choses entre eux. Le roi Hálfdan accepta alors de donner en mariage sa fille à Ketill. Puis le roi Hrólfr alla à ses bateaux et fit panser les blessures de ses hommes, et inhumer sous un tertre ceux qui avaient péri. Pour le roi Hálfdan, il fit préparer un banquet où il invita force gens importants de son royaume. Au moment fixé, le roi

Hrólfr vint avec tous ses gens à ce banquet, ils burent tous, joyeux et contents, en grande amitié et bonne entente. Ce banquet dura sept nuits[46] et fut fort renommé. Au cours de ce banquet, Ketill prit pour femme Alöf avec le consentement de celle-ci ainsi que de son père, qui la donna en mariage avec beaucoup de biens en or, argent et force objets précieux. Lors de ce banquet, le roi Hrólfr donna à son frère tout le Gautland ainsi que le titre de roi.

À la fin de ce banquet, le roi Hrólfr s'en fut avec toute son escorte, honoré de maints cadeaux par le roi Hálfdan. L'un de ces objets de prix était une corne magnifique qu'il appelait Hringhorn[47]. Elle avait la propriété, lorsqu'on buvait dedans, d'émettre un son si fort qu'on l'entendait à un mille français[48] si la corne avait à annoncer une importante nouvelle. Mais il ne servait à rien de vouloir en boire si l'on ne s'y prenait pas correctement. Il y avait un grand anneau d'or à la pointe de la corne. On pensa que c'était là un grand trésor pour un roi. Le roi Hrólfr n'eut de cesse que Þórir s'en aille avec lui et le roi Hálfdan trouva que c'était une grande perte que de le laisser partir. Les rois se quittèrent en très bons termes ; le roi Hálfdan estima que le roi Hrólfr était le parangon des autres rois. Tous estimèrent de grande valeur sa force et sa résolution, lui qui avait vaincu et occis à lui tout seul douze berserkir qui pensaient qu'on ne les réduirait pas et qui avaient toujours remporté la victoire jusque-là.

## *21. De Hrólfr, roi des Irlandais*

Régnait sur l'Irlande un roi qui s'appelait Hrólfr. C'était un homme important et difficile à traiter. C'était un grand sacrificateur[49]. Il avait une fille. Elle s'appelait Ingibjörg. C'était une femme sage et belle, et l'on tenait qu'il n'y avait pas de meilleur parti en Irlande. L'avaient demandée en mariage force nobles fils de rois, mais son père ne voulait pas la

46. Rappelons qu'en vieux norois, l'usage est de compter non en jours, mais en nuits et non en années, mais en hivers.

47. Une corne à boire, bien entendu. Son nom signifie proprement : « Corne à l'anneau » – la suite immédiate du texte va nous dire pourquoi. L'archéologie a retrouvé un bon nombre de cornes ainsi ornementées. Le motif de la corne merveilleuse est assez banal dans les sagas légendaires.

48. *Um valska milu*, dit le texte. *Valskr* (« *welche* ») s'applique à « français », en effet. La référence n'est pas si rare en ces époques où le Nord s'appliquait à se mettre à la mode courtoise venue de France. Quant à la mesure exacte du « mille français », nous ne la connaissons pas.

49. Voir *blót**.

marier[50]. On avait essayé, tant par les bons conseils que par la bataille, mais le roi Hrólfr avait tellement le don de prophétie que sa mauvaise et méchante croyance[51] faisait qu'il savait d'avance leur venue et qu'il avait toujours une armée invincible lorsqu'ils voulaient le prendre à l'improviste. Lui-même attaquait comme un vrai berserkr, il abattait maint champion en combat singulier lorsqu'on le défiait et il était renommé pour de telles choses si bien qu'aucun roi n'avait envie de se mesurer à lui. Il était longtemps resté en paix, aucun roi n'ayant combattu dans ses États parce que tous craignaient son audace.

On mentionne qu'une fois, Ásmundr vint parler au roi Hrólfr Gautreksson : « Il se trouve, sire, que je voudrais m'établir et prendre femme. Mon père se fait bien vieux et c'est à moi de prendre le royaume après lui. »

Le roi Hrólfr répondit : « De quel côté regardes-tu, frère juré, pour cette affaire ? »

Ásmundr répondit : « Il y a un roi qui s'appelle Hrólfr, qui règne sur l'Irlande, un homme éminent. Il a une fille belle et sage qui s'appelle Ingibjörg. C'est elle que je voudrais épouser, et avoir à cette fin votre force et votre vaillance pour obtenir ce parti. »

Le roi Hrólfr répondit : « Le roi Hrólfr ne doit pas être inconnu de toi. Il est tout plein de magie et de sorcellerie[52] et l'on ne peut le prendre à l'improviste. Et il fait mauvais aussi attaquer l'Irlande avec une armée étrangère. C'est un pays très peuplé, et il y a de hauts fonds le long des côtes en sorte qu'on ne parvient à y accoster qu'avec de petites embarcations, j'ai entendu dire aussi que des hommes de grande importance ont demandé cette fille en mariage et n'ont reçu de ce roi que honte et déshonneur. Tu sais bien, frère juré, que les choses ne se sont pas passées tellement bien pour nous en fait de demande de femme en mariage, il a fallu que nous agissions par la bataille et la guerre, perdant beaucoup de monde, et même quand les rois eux-mêmes ne veulent pas nous faire la guerre, ce sont les femmes en personne qui entreprennent de se battre

50. C'est le lieu de signaler l'un des caractères les plus constants des sagas légendaires : le retour, à l'intérieur du même texte, de motifs identiques traités d'ordinaire de manière assez semblable. Celui de la femme qui ne veut pas se marier ou que son père refuse de marier est quasi banal dans la présente saga !

51. Sa foi (mot pour lequel le vieux norois n'a pas d'équivalent) païenne, donc. N'oublions pas que les sagas, d'une part sont en règle très générale, le fait de clercs chrétiens, d'autre part ont vu le jour plusieurs siècles après la christianisation officielle de l'Islande.

52. Nous avons ici la paire dûment allitérée (ce qui peut passer pour un gage d'antiquité) *galdr ok gørning* qui renvoie effectivement à magie, la première incantatoire, la seconde plus « factuelle », sans doute !

contre nous par toutes sortes d'artifices. Et donc, nous avons chose plus facile à faire que de nous en prendre au roi Hrólfr. Je crois que les Svíar, les Gautar et les Danes sont d'un avis semblable, il leur paraît judicieux de cesser ces ennuis et ces guerres et de renoncer à de si grandes pertes été après été. »

Ásmundr découvrit donc que le roi se dérobait fort et énumérait tous les empêchements de faire ce voyage. Il savait aussi que le roi des Irlandais était difficile à traiter et qu'il avait honteusement malmené ceux qui avaient demandé à entrer dans sa famille. Pourtant, Ásmundr n'avait envie de rien d'autre, il en parlait constamment au roi, lui demandant de lui donner du renfort, même s'il ne voulait pas y aller lui-même, et de le conseiller. Le roi disait considérer que cela aboutirait à peu de chose si ce n'était qu'il y perdrait d'autant plus de monde. Quand Ásmundr vit que le roi était ferme sur ce point et qu'il ne voulait pas se laisser persuader de ce qu'il demandait, il pria la reine de se faire l'interprète de son affaire et lui dit sa volonté, puis il lui dit ses entretiens avec le roi.

La reine déclara qu'elle ferait volontiers à son gré en tout ce qui était en son pouvoir – « mais sur cette requête que vous faites, je puis moins que tout intervenir, car je ne vois pas les conseils à donner qui pourraient accroître votre renom et votre honneur étant donné qu'il s'agit de s'en prendre à un roi aussi mauvais que l'est Hrólfr, roi des Irlandais, car c'est un roi dur et de méchante nature. C'est bien ce que voit le roi Hrólfr Gautreksson, lui qui est sage et prévoyant et qui devine de fort près les choses. »

## *22. Hrólfr se prépare à faire le voyage d'Irlande*

On mentionne qu'une fois, le roi Hrólfr et la reine étaient en conversation. Elle demanda s'il repoussait l'idée de faire le voyage d'Irlande avec Ásmundr, son frère juré. Il dit que oui.

Elle dit : « Tu fais mal, car je ne sais pas d'homme qu'il te serait plus honorable d'aider que lui. Il t'a secondé longtemps et t'a servi courtoisement, étant à tes côtés en mainte expédition dangereuse et endurant avec toi bien et mal. Il s'est toujours révélé le plus vaillant des hommes. »

Le roi dit : « Nos demandes en mariage ne se passent pas si facilement, même s'il ne s'agit pas d'avoir affaire à de maudits individus comme Hrólfr, roi des Irlandais. Nous allons mettre un terme à ces requêtes en mariage, et d'ailleurs, qu'as-tu en tête qui soit de nature à promouvoir notre cause, pour presser si fort de faire ce voyage ? »

Elle déclara qu'elle n'avait pas de conseil à donner, que cela réussirait surtout « selon ta chance et tes prévisions, sire, si tu effectues ce voyage. Je

conseille de ne pas emmener une grande troupe pour ce voyage. Je veux que Ketill et Ingjaldr restent ici et que vous n'emmeniez pas de troupes venant de leurs États, car ils trouveront pénible cette levée de troupes. Pour Þórir Bouclier de Fer, je veux qu'il reste ici pour défendre le pays pendant que tu seras parti. Mais Ásmundr et toi vous partirez et n'aurez pas plus de dix bateaux avec cent hommes de troupe sur chacun, le dreki sera le onzième. Je crois savoir que, si vous tardez à revenir, Ketill et Ingjaldr ne resteront pas inactifs. Il me semble probable aussi que vous serez vengés en cas de besoin, si des hommes comme eux survivent. »

Le roi Hrólfr dit alors à Ásmundr : « Puisque, frère juré, je fais ce voyage avec toi, quel qu'il soit, tu vas faire une chose. On me fait savoir que ton père a une fille fort belle qui s'appelle Margrét. Tu vas me charger du soin de la marier. »

Ásmundr déclara qu'il acceptait volontiers, qu'il faisait confiance au roi pour veiller à la chose mieux que lui-même.

Après cela, ils entreprirent de faire ce voyage, et à la mi-été, ces bateaux étaient tout équipés ainsi que les troupes qui devaient accompagner le roi. Þórir voulait faire ce voyage mais le roi refusa. Þórir déclara qu'il ferait les voyages qu'il lui plairait dès que le roi serait parti, mais qu'il ne serait pas en compagnie du roi, à moins que ce dernier le veuille, et il lui déplaisait fort de ne pas être maître de ses voyages. Le roi lui demanda de s'occuper du gouvernement du pays et de la direction du royaume. Þórir déclara qu'il pensait que le roi Hrólfr aurait besoin de l'assistance de bien d'autres avant qu'il revienne de ce voyage, et ils se quittèrent en termes assez froids.

Le roi Hrólfr avait de la reine un autre jeune fils, qui s'appelait Eirekr. Gautrekr, le fils de Hrólfr, avait onze hivers lorsque son père quitta le pays.

## *23. Hrólfr reçoit une invite du roi Ella*

Il faut dire maintenant que, dès qu'ils furent prêts, ils quittèrent la Svíþjóð et s'en allèrent à l'ouest par la mer. Ils n'eurent guère bon vent, essuyèrent une forte bourrasque et des vents contraires. Il faisait très sombre, ils eurent bien du mal, mouillèrent longtemps au large d'îles et de promontoires, rencontrant constamment des vikings. Leurs démêlés allèrent de telle sorte que le roi Hrólfr remporta toujours la victoire.

On dit que vers la fin de l'été, ils arrivèrent en Angleterre. Régnait alors sur l'Angleterre le roi Ella. C'était un roi puissant et renommé et lorsqu'il apprit l'arrivée du roi Hrólfr Gautreksson, il envoya des hommes le trouver et l'inviter à un banquet avec autant d'hommes qu'il le voudrait. Le roi Hrólfr fit part de cette invite à ses hommes et demanda quelle

envie ils avaient d'aller à ce banquet. Ils le prièrent d'en décider. Le roi déclara qu'il avait l'intention d'y aller et s'équipa avec une centaine d'hommes.

On dit que le roi Ella possédait un animal. Il était si cruel et sauvage qu'il n'épargnait rien de ce qu'on lui indiquait. Il était à la fois grand et fort. C'était un lion. On l'avait apprivoisé de telle sorte qu'il ne faisait de mal à personne en dehors de ceux qui manifestaient de l'opposition au roi et qu'il voulait alors lui désigner, mais il était gentil et tranquille envers tous les hommes de la hirð du roi ainsi qu'envers tous ceux dont le roi voulait qu'ils soient en paix et grâce. Le roi estimait que cet animal était précieux, car dès qu'il y avait hostilités dans ses états, il faisait détacher l'animal et il tuait en peu de temps une quantité d'hommes, des centaines si nécessaire. C'était une défense si sûre du pays qu'aucun roi ne se fiait à faire la guerre à l'Angleterre dès qu'on connaissait le comportement de cet animal.

On mentionne deux hommes dans la hirð du roi Ella, l'un s'appelait Sigurðr et l'autre Bárðr. Ils étaient hautement estimés. C'est eux qui avaient la garde de cet animal ; on l'attachait solidement chaque jour avec des chaînes de fer. Ces frères étaient des hommes fort tyranniques et plutôt malintentionnés.

Lorsqu'ils apprirent que le roi Hrólfr était invité avec son escorte, Sigurðr dit : « Quel parti prendre pour que ce roi que tout le monde loue tellement perde son honneur, car il me semble mauvais de savoir que notre roi l'honore tant soit peu. »

Bárðr répondit : « Je suis d'avis surtout d'aller dans la forêt où passera leur chemin en emmenant avec nous la bête du roi, et nous la détacherons lorsque nous les verrons arriver. Ce roi n'a pas de capacités si hautes qu'il puisse vaincre l'animal, c'est plutôt le lion qui le tuera. Ce serait bien fait pour lui et je le voudrais bien. »

Ils allèrent donc avec l'animal dans la forêt et s'y cachèrent jusqu'à ce qu'ils voient venir le roi Hrólfr. Auparavant, ils avaient drogué la bête avec du vin et des boissons fortes de toutes sortes. Puis ils détachèrent l'animal et le laissèrent courir, pour eux, ils se cachèrent.

## *24. Hrólfr tue le lion*

Il faut parler maintenant du roi Hrólfr. Il monta à terre avec cent hommes et pensait aller trouver le roi. Il y avait peu de temps qu'ils marchaient quand ils entendirent dans la forêt des craquements et un bruit affreux.

Ásmundr prit la parole : « Sire, dit-il, quel est ce vacarme que nous entendons ? »

Le roi ordonna de s'arrêter et de réfléchir à ce que devait être ce bruit, mais personne n'était capable de le discerner si ce n'est qu'ils trouvaient qu'il était affreux et énorme.

Le roi dit : « J'ai entendu dire que le roi des Anglais possède un animal très grand et cruel et difficile à traiter. Il se peut que tout ne soit pas fait en toute confiance vis-à-vis de nous. Je veux que vous vous arrêtiez ici, pour moi, j'entends que Ásmundr et moi nous avancions pour découvrir ce que c'est que ce bruit. »

C'est ce qu'ils font et quand ils ont marché un petit moment, ils voient l'animal qui s'ébat dans la forêt. Le lion montre sa force, il enroule sa queue autour des chênes et les arrache avec leurs racines. Puis il les saisit entre ses griffes et les jette en l'air comme lorsqu'un chat joue avec des oiseaux.

Ásmundr dit : « Pourquoi ce monstre se comporte-t-il ainsi ? »

Le roi dit : « Je crois que l'animal doit être hors de sens et qu'on l'a affolé en le faisant boire. »

Ásmundr dit : « Je vois que nous ne parviendrons jamais à avancer à cause de ce démon. »

Le roi dit : « Nous allons prendre un autre parti. Il y a ici en dehors du chemin une haute souche. La forêt y est dense. Tu vas monter sur cette souche et y rester. Je vais me servir de toi comme d'appât pour attirer la bête et je me cacherai à proximité. Quand l'animal se précipitera sur toi, tu sauteras dans la forêt et moi, je verrai si je parviens à l'avoir. Il peut se faire, je pense, que l'animal se prenne dans les arbres, car la forêt est très dense. Tu vas grogner le plus fort que tu pourras, comme un porc, car le lion ne peut absolument pas supporter d'entendre cela, c'est la seule chose qu'il craigne, à ma connaissance. Telle est sa nature[53]. »

Ásmundr fit comme le roi le demandait.

Tout se passa selon ce que le roi avait mentionné : dès que l'animal vit l'homme, il bondit sur lui avec violence et cruauté, progressant entre les chênes. Ásmundr fit ce qu'on lui avait conseillé, grognant le plus fort qu'il put. En entendant ce bruit, l'animal s'arrêta et se mit la tête entre les pieds, pressant les pattes sur ses oreilles aussi fort qu'il le put pour ne pas entendre le grognement du porc. Le roi Hrólfr bondit alors, assena un coup de son épée et mit en pièces l'échine de l'animal en avant des hanches : l'animal mourut sur place immédiatement.

53. On ne sait d'où l'auteur peut bien tenir cela ! Mais l'Islande a connu et traduit deux versions du *Physiologus* de Philippe de Thaon (XII^e^ siècle) et ce genre de « connaissances scientifiques » n'était pas inconnu.

Ce que voyant, les frères, Sigurðr et Bárðr, coururent à la halle le plus vite qu'ils purent, dire au roi Ella cet événement inouï : comment le roi Hrólfr avait tué l'animal que l'on croyait invulnérable. Le roi demanda comment cela s'était produit et ils lui dirent comment le tout s'était passé. Le roi fut extrêmement fâché contre eux pour leur intervention, disant qu'ils n'étaient pas de taille à se mesurer à la bonne chance du roi Hrólfr. Il les fit mettre aux fers tous les deux, et il alla en personne au-devant du roi Hrólfr avec une grande troupe, disant qu'il était probable que le roi Hrólfr croyait que ce que ces hommes avaient entrepris avait été fait sur ses conseils maléfiques.

Après l'exécution du lion, Ásmundr et le roi Hrólfr étaient revenus vers leurs hommes, et le roi Hrólfr dit : « Nous allons poursuivre notre voyage comme nous en avions l'intention, car je pense que cela a été fait sur le conseil du roi Ella, je présume qu'il va être très éprouvé de la perte de l'animal, et je veux la lui dire moi-même. »

Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils sortent de la forêt et aperçurent une grande foule venant au-devant d'eux. C'étaient des gens bien armés. Ils estimèrent qu'il allait y avoir hostilités.

Alors, le roi Hrólfr dit : « C'est de deux choses l'une : ou bien ce roi est plein de fausseté et ruse et il a déjà résolu de nous trahir par une action infâme, ou bien ce n'est pas son idée, ce sont de mauvais hommes qui se sont chargés de cela et qui ont fait cela pour nous mettre en désaccord, et c'est ce que je croirais volontiers. Soyons braves et marchons hardiment contre eux, ne laissons paraître nul signe de crainte, qu'ils nous veuillent du bien ou du mal, et s'il est nécessaire, mourons avec honneur plutôt que de vivre dans la honte[54]. »

Ils endurcirent leur courage et souhaitèrent tous les malheurs possibles à celui qui ne ferait pas de son mieux. Ils avancèrent, leur troupe en ordre de bataille. Hrólfr allait au milieu de ses rangs, ayant dégainé l'épée qui lui venait du géant : tous, ils avaient l'allure martiale.

Ce que voyant, le roi Ella fit brandir le bouclier de paix et chevaucha personnellement au-devant du roi Hrólfr, il lui fit bel accueil et renouvela l'offre qu'il avait faite au roi Hrólfr. Quand celui-ci vit le comportement amical du roi Ella, il accepta l'invitation et ils allèrent tous ensemble à la forteresse : la meilleure des réceptions y avait été préparée ainsi qu'un très beau banquet. Les rois se mirent à parler.

Le roi Hrólfr dit : « Je veux te faire savoir que nous avons provoqué grande perte à ton égard par le fait que j'ai tué une bête dont on me dit

54. Cette formule qui revient, telle quelle ou à peu près, dans un très grand nombre de textes, résume assez bien l'éthique héroïque des sagas et autres textes norois.

que tu dois tenir la perte pour très grande. Mais j'ai considéré que j'avais à défendre ma vie, c'est pour cela que nous avons fait cela, non par hostilité envers toi. Mais tout ce que tu tiendras pour une offense en cela, je veux le compenser de sorte que cela te satisfasse. »

Le roi Ella répond : « Tu montres en ceci, comme en maintes autres choses, une véritable sagesse en offrant des compensations pour ce qu'il reviendrait à d'autres de compenser. Mais en raison du fait que tu n'attribues pas cela à notre malhonnêteté, je veux soumettre à ton jugement et châtiment les hommes qui ont été la cause de cela. » Il fit ensuite chercher les frères, Sigurðr et Bárðr. Ils furent amenés tous les deux, liés, devant lui et ils dirent eux-mêmes leur complot. Après cela, le roi Ella demanda au roi Hrólfr de juger leur cause ou de dire quelle mort il voulait qu'ils subissent.

Le roi Hrólfr répondit : « Toutes les infractions aux lois que commettent tes hommes, c'est à toi, sire, d'en juger, mais si tu veux faire selon mes prières, je voudrais que tu leur laisses la vie et qu'ils s'en aillent de ton royaume : qu'ils aient cela en punition de leur infidélité. »

Le roi Ella dit : « Il est vrai tout de même que peu de rois sont semblables à toi par la magnanimité, et l'on va faire à ton gré. »

Le roi les fit relâcher, leur fournit un bateau et un peu de biens, et ils quittèrent le pays et ils sortent de cette saga.

Après cela, les rois eurent un entretien, le roi Ella s'enquit du voyage du roi Hrólfr, et celui-ci lui dit tout, selon ce qui avait été envisagé. Le roi Ella dit que c'était là un voyage plutôt désespéré, il dit que Hrólfr le roi des Irlandais était passablement rude et difficile à traiter, il pria le roi Hrólfr de ne pas envisager ce voyage cet été-là, lui offrant de loger chez lui avec cent hommes, le reste de ses troupes logerait là en Angleterre, près de lui : cette offre, le roi Hrólfr l'accepta. Le roi Ella se chargea de tous les arrangements et des frais. Le roi Hrólfr siégea donc en Angleterre avec toute sa troupe, en grande joie. Le roi Ella les traita avec grande hospitalité. Un certain temps s'écoula.

## *25. De Hrólfr et de la vieille*

On raconte que le roi Hrólfr et Ásmundr déambulaient par la ville, un jour, pour se divertir, et lorsqu'ils voulurent revenir à la halle, une vieille vint à eux. Elle marchait avec deux bâtons.

La vieille redressa les narines et dit : « Qui sont ces dignes hommes ? » Ils se présentèrent.

La vieille dit : « Est-ce là le noble roi Hrólfr Gautreksson, heureuse suis-je de l'avoir rencontré. »

Le roi dit : « Que voulais-tu au roi Hrólfr ?

— Il me semble que c'est comme on le dit : tu es le plus beau et le plus courtois des rois, et en toutes choses le parangon des autres rois. J'espère recevoir de toi et de tes conseils quelque bien. »

Le roi demanda ce dont elle avait besoin. Elle répondit : « Je ne possède pas grand-chose, je suis seule dans une maison avec ma fille qui s'occupe de moi, c'est, de toutes les femmes, la plus belle à voir, mais maintenant elle est pire envers moi que personne parce qu'un homme essaie de la séduire. Cela va fort contre mon gré. Elle n'a cure de personne en dehors de lui. C'est un homme grand et de belle apparence mais il ne me plaît pas. Je voudrais, sire, que vous veniez parler à cet homme, il fera selon votre parole et cessera de séduire ma fille. »

Le roi Hrólfr répondit alors : « Certes, la vieille, je viendrai le trouver un de ces jours. »

Alors, la vieille leur indiqua le chemin de sa maison. Ensuite, le roi alla à la halle et quelques jours passèrent.

Un jour, le roi dit à Ásmundr que l'occasion était belle d'aller rendre visite à la vieille.

Ásmundr répondit : « Je crois que c'est une méchante vieille, et trompeuse, et elle ne me plaît pas. »

Le roi dit qu'il était nécessaire que cet homme ne lui vaille pas de difficultés. Ásmundr déclara qu'il n'avait cure que l'homme ait les deux femmes. Après le repas, ils allèrent à la maison de la vieille. La salle était petite. Une femme, belle et jeune, était assise sur l'estrade[55]. Était assis auprès d'elle un homme grand et de bonne allure. Il était tout armé et parlait à la femme. La vieille était assise dans un coin de l'estrade et portait un manteau ainsi qu'une méchante chasuble. Ils firent tous bel accueil au roi.

Quand la vieille s'aperçut que le roi était venu, elle se leva d'un bond et empoigna ses deux béquilles puis s'avança et dit : « Je te prie, sire, de laver ma honte et de tuer ce méchant homme qui m'a soumise à si grande épreuve qu'il a abusé et séduit ma fille. »

Le roi dit : « Ne t'emporte pas ainsi, ma bonne vieille, il se peut que tu obtiennes satisfaction même si nous prenons les choses à loisir.

— Non, dit la vieille, ils m'ont tellement éprouvée avec cette affaire que je ne peux plus supporter que cela dure alors que j'ai un espoir de soutien. »

55. La maison « viking » avait un sol de terre battue sur lequel on posait un plancher amovible. Les bancs dont on a déjà parlé couraient le long des murs longitudinaux. Au fond de la salle principale – celle dont il est question ici – ce plancher était surélevé pour former une sorte d'estrade ou *pallr* : c'était l'endroit où se tenaient les femmes.

La vieille leva une de ses béquilles et voulut frapper cet homme sur l'oreille. Celui-ci brandit son bouclier sous le coup, mais la vieille avait donné un coup si fort que son bâton se brisa.

Le roi Hrólfr s'empara de la vieille et dit : « Je suis venu te trouver parce que c'est moi qui vais maintenant m'occuper de tes affaires. » Il l'assit à côté de lui. Le roi demanda : « Qui est cet homme qui tient querelle à la vieille ? »

Il répondit : « Je m'appelle Grímr.

— Quelle sorte d'homme es-tu ? dit le roi.

— Mon père s'appelle Þórir. C'est un bóndi et il habite le village tout près d'ici. »

Le roi dit : « Tu es un bel homme, quelle est la fréquence de tes venues à la maison de la vieille ? »

Il dit qu'il venait souvent. Le roi dit : « Cette vieille est venue se lamenter devant moi, elle pense que tu parles beaucoup trop à sa fille. Elle estime que sa fille ne gagne pas assez pour ce qu'elle travaille et elle dit que c'est leur seule source de revenus à toutes les deux. Je veux te demander de cesser de mettre ainsi à l'épreuve la vieille. Ce n'est pas grand-chose pour toi et il n'y a pas de renom à l'éprouver ainsi. Je suis reconnaissant de ne pas avoir besoin de faire davantage que de t'en persuader. Je t'offre d'exaucer en échange d'autres prières. »

Grímr dit : « J'avais pensé n'introduire aucun changement dans mes venues ici, peu importe celui qui serait intervenu, mais sur ta prière et selon ta volonté, je vais faire ce qui te plaira le mieux. Il faudra du temps aussi pour qu'un homme plus noble que toi me fasse une requête. Je ne différerai pas non plus pour te faire une requête en échange. C'est que tu me prennes dans ta hirð et que j'aille avec toi cet été. Je suis curieux de faire mes preuves. Je n'ai jamais encore pris part à une bataille. »

Le roi dit : « Je t'accorderai cela, en vérité. Tu me fais bonne impression et tu as l'air d'avoir bonne chance. Viens nous rejoindre cet été. »

Et Grímr sortit aussitôt, et ils se quittèrent dans les meilleurs termes. Alors, la vieille se leva et remercia le roi de son intervention. Elle dit : « Y a-t-il roi plus obligeant que toi ? Et connais-tu quelque chose pour soigner la vieillesse, cher sire ? »

Le roi répond : « Non, je ne connais rien, et je ne sais pas ce que cela peut être. »

Ásmundr dit : « Souvent on trouve dans la maison de l'homme du peuple ce qui ne se rencontre pas chez le roi. Moi, je saurai, la vieille, te guérir de la vieillesse si tu veux accepter cela de moi. »

Elle déclara qu'elle voulait bien – « et est-ce que tu fais cela alors que je suis au lit ? »

Il répondit : « Viens chez moi, je ferai comme il me plaira. »

La vieille rejeta sa béquille et alla chez Ásmundr. Il tenait à la main une cognée. Il demanda à la vieille de se pencher. C'est ce qu'elle fit, pensant qu'il voulait lui parler à voix basse. Alors, Ásmundr fit voler sa hache sur le cou de la vieille, en sorte qu'elle emporta la tête.

Il dit : « Voilà, je t'ai guérie de la vieillesse. »

Le roi Hrólfr n'avait pas fait attention à leur conversation et il regarda lorsque la tête vola. Il en fut tellement fâché qu'il s'en fallut de peu qu'il ne se précipite sur Ásmundr, disant que c'était là une action si mauvaise et inouïe que jamais ils ne remédieraient au blâme et à la honte d'avoir tué une vieille pauvresse en pays inconnu. Ásmundr trouva étrange que l'on soit fâché de pareille chose. Ils furent fort en désaccord là-dessus, puis ils se rendirent à la halle.

Lorsque l'on se fut mis à table, le roi Ella découvrit que le roi Hrólfr n'était pas de bonne humeur, et il demanda aussitôt de quoi il s'agissait. Le roi Hrólfr lui dit les choses comme elles s'étaient passées et déclara que c'était très grande malchance.

Le roi Ella le pria de ne pas dire cela – « car c'était la pire des vieilles et la plus sinistre, toute pleine de ruses et de trahisons, et il vaut beaucoup mieux que nous soyons débarrassés d'elle. »

Ásmundr dit qu'il n'avait jamais vu le roi Hrólfr aussi fâché pour une petite cause[56].

## *26. Des calomnies des jarls*

On dit que certains hommes de haut rang, en Angleterre, se mirent à calomnier le roi Hrólfr Gautreksson auprès du roi Ella, disant qu'il était prêt à comploter contre lui. Étaient à la tête de ce mauvais dessein deux jarls, avec beaucoup d'autres puissants hommes. Ils disaient que le roi Hrólfr avait l'intention de s'emparer du royaume par tous les moyens disponibles. Le roi Ella ne voulut pas le croire, et pendant quelque temps, ils représentèrent cela au roi en secret. Le roi continua de se conduire joyeusement comme avant envers le roi Hrólfr, disant que c'était là un très grand mensonge. Il se fit pour finir que le roi eut des soupçons, car ils

56. On fera remarquer, sans développer, que tout cet épisode rappelle fortement semblables scènes telles que contées par les *vitæ* latines dont on sait la faveur qu'elles connurent en Islande aux XII^e^ et XIII^e^ siècles. Il suffit, notamment, de parcourir les livres de miracles *(jarteinabœkr)* attribués aux trois saints évêques d'Islande pour trouver force épisodes similaires !

soutinrent cela par de nombreux faux témoignages. On découvrit alors bientôt que l'humeur du roi changeait et qu'il battait froid au roi Hrólfr, en comparaison de ce qui s'était trouvé. Le roi Hrólfr n'y prit pas garde et un certain temps s'écoula encore.

Un jour, les jarls vinrent parler au roi Ella et lui représentèrent ce complot. Le roi répond : « Puisque vous pensez trouver cet homme coupable de trahison envers nous, je vous donne la permission de lui infliger la punition qu'il mérite, mais comme le roi Hrólfr est ici sur notre invitation, je ne suis pas d'humeur à l'attaquer tant qu'il n'aura pas été convaincu de trahison contre nous, et je me tiendrai à l'écart de vos démêlés. »

Le roi parlait de la sorte parce qu'il les soupçonnait de mentir. Les jarls déclarèrent qu'ils ne demandaient pas davantage du roi. Puis ils fixèrent une réunion sur le moment où ils attaqueraient le roi Hrólfr, disant qu'ils s'en prendraient à lui à la fois par le feu et par le fer. Le roi les pria, donc, de faire comme il leur plaisait. Et le soir même où l'on attendait les jarls, le roi Ella fit servir généreusement à boire et se fit des plus joyeux envers le roi Hrólfr. La plupart s'enivrèrent comme il faut. Le roi Hrólfr buvait toujours le moins lorsque d'autres étaient le plus ivres. Il dormait avec ses hommes dans un pavillon séparé. Il avait coutume d'aller se coucher tôt, et c'est ce qu'il fit ce soir-là.

Le roi Ella dit : « Roi Hrólfr, tu es resté dans notre royaume un moment. Nous avons toujours considéré ta conduite et celle de tes hommes avec vos bonnes mœurs et vos manières courtoises jour après jour. Je veux maintenant dormir cette nuit dans votre logis et considérer la conduite de tes hommes aussi bien de nuit que de jour. »

Le roi Hrólfr répond : « C'est ton droit, si tu veux avoir cette humilité, et nous acceptons avec reconnaissance. »

Lorsque les tables furent enlevées, le roi Ella alla avec le roi Hrólfr au pavillon, ils se couchèrent et s'endormirent rapidement.

Lorsqu'ils eurent dormi un bref moment, le roi Hrólfr fut réveillé par une grande clameur dehors, du tumulte et un fracas d'armes. Ensuite, on mit le feu au pavillon.

Le roi Hrólfr ordonna à ses hommes de se réveiller et de s'armer – « on nous a fait cette grande trahison que le roi Ella doit dormir ici auprès de nous en ce péril, car ces hommes doivent penser que c'est à nous qu'ils ont affaire, et il est mauvais qu'un si bon et juste roi doive payer pour nous. »

Le roi Hrólfr voulut réveiller le roi et n'y parvint pas. Il dormait si ferme qu'il ne se rendit pas compte de ce vacarme.

Le roi Hrólfr dit : « Ici, il faut se décider vite, avant que cette maison ne brûle sur nous. Nous allons arracher les poutres des bancs et les enfoncerons dans la cloison afin qu'elle cède. »

Le roi désigna les hommes qui étaient les plus forts, il fit lever le roi Ella tout habillé pour le porter dehors ainsi et le mener à son propre lit – « et faites la plus grande attention à tout ce qui concerne le roi, car il y va de notre honneur. »

Lorsqu'ils arrivèrent dehors, ils virent qu'il y avait là une grande quantité d'hommes. La bataille la plus rude éclata aussitôt. Quand le roi Ella fut sorti, il cria, ordonnant aux gens de ne plus se battre. Ensuite, il dit au roi Hrólfr ce qui s'était passé, disant que dans une certaine mesure, cela avait été fait avec son conseil et demandant au roi Hrólfr de lui pardonner ces façons de faire, mais il dit qu'il ferait tuer ceux qui avaient fomenté cette calomnie. Le roi Hrólfr dit qu'il ne fallait pas les tuer pour cela. Cela le rendit extrêmement populaire auprès des Anglais.

Les rois reprirent leur amitié. Le roi Ella donna au roi Hrólfr une hospitalité encore meilleure qu'avant, car maintenant il estimait avoir éprouvé qu'il n'avait pas son pareil en fait de loyauté. L'hiver s'écoula et l'été arriva.

## *27. Hrólfr vainc le berserkr Hárekr*

Un matin de bonne heure, le roi Hrólfr sortit de son lit et s'en fut, tout seul, à très peu de distance du pavillon. Il n'avait pas beaucoup d'habits mais il n'allait nulle part, que ce fût de nuit ou de jour, sans prendre l'épée qui lui venait du géant. Le roi regarda alentour et quand il voulut se rendre au pavillon, il vit un homme chevauchant à toute allure, bien armé, pas très grand et pourtant très vif. En voyant le roi, il prit dans cette direction, il avait déjà vu le roi Hrólfr, descendit de selle et le salua poliment. Le roi lui rendit ses salutations et demanda qui il était. Il déclara s'appeler Þórðr et posséder une propriété plus loin vers l'intérieur des terres. Le roi demanda où il voulait aller.

Þórðr répondit : « Je n'ai pas l'intention d'aller plus loin, maintenant que je vous ai trouvé. »

Le roi demande : « Pour quelle raison viens-tu me voir ? »

Il répondit : « Je suis fort embarrassé. Il y a trois hivers, un homme est venu me trouver, qui s'appelle Hárekr, si l'on peut appeler cela un homme, car il n'est pas différent d'un tröll. C'est un très grand berserkr et un homme fort injuste. J'ai une sœur qui s'appelle Gyða et qui est un excellent parti. Cet homme voulait faire de ma sœur sa concubine, mais je n'ai pas voulu. Alors, il m'a provoqué en duel et j'ai accepté. Je vois maintenant que je ne suis pas en mesure de me battre contre ce géant[57]. J'ai

57. Il y a ici une inconséquence majeure, bien difficile à élucider. Le texte porte *flagð**.

entendu parler, sire, de vos nombreux actes de bravoure. Je veux vous demander de me tirer de ce péril et de tuer ce berserkr. »

Le roi dit : « Te voilà dans une mauvaise passe et je vais certainement trouver cet homme, je vais entrer prendre mes armes et mes habits. »

Þórðr dit : « Impossible. Il va falloir que vous y alliez sur-le-champ, habillé comme vous l'êtes. Je crains que le berserkr soit venu. Il va me croire tellement couillon que je n'ose pas l'attendre, et il emportera ma sœur. Montez, sire, sur ce cheval et prenez ces vêtements et ces armes. »

Il les mit aussitôt à sa disposition au plus vite. Il se fit que le roi monta en selle et chevaucha et Þórðr courut devant le cheval. Tout cela se passait à l'intérieur du pays.

Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme de Þórðr, Hárekr n'était pas arrivé. Le roi vit que c'était une excellente ferme. Ils allèrent à la salle, on avait préparé un haut siège pour le roi. Il y avait là beaucoup d'hommes. Gyða lui parut des plus belles. Ils avaient siégé un moment lorsque Hárekr arriva avec onze autres hommes, ils étaient des plus arrogants et demandèrent si Þórðr était prêt pour le duel.

Il répondit : « J'ai trouvé un homme pour me remplacer comme il a été stipulé entre nous. »

Hárekr demanda qui avait la hardiesse de s'offrir à l'affronter. Þórðr lui dit que c'était le roi Hrólfr Gautreksson.

Hárekr dit : « J'ai entendu mentionner le roi Hrólfr, il y a peu de rois à présent qui le surpassent pour la bravoure et les exercices et talents de toutes sortes. Il est beaucoup plus équitable que nous en décousions entre nous. Il me semblerait de peu de valeur que de marcher contre toi, Þórðr, et c'est le moment, roi Hrólfr, de se lever si tu veux risquer ton honneur contre mes armes. »

Le roi déclara qu'il pensait ne pas se mettre en grand péril en s'opposant à lui. Ensuite, ils sortirent, on jeta un manteau sous leurs pieds et le berserkr récita les lois du duel[58]. Le roi n'avait pas d'autre arme que l'épée qui lui venait du géant. Þórðr tint le bouclier devant le roi[59], et au premier coup, le roi fendit jusqu'aux épaules la tête du berserkr qui tomba aussitôt, mort, au sol. Þórðr remercia le roi de cette victoire et lui fit d'excellents présents, car c'était un homme extrêmement riche. Le roi lui demanda de ne pas marier sa sœur avant qu'il fût revenu d'Irlande, si le sort le lui permettait, et Þórðr le promit.

Après cela, il accompagna le roi jusque chez lui. Il y avait alors grand

58. Voir *hólmanga**.

59. Pratique bien attestée, les personnages importants avaient en effet un assistant qui portait leur bouclier devant eux.

vacarme en ville. Ásmundr s'était réveillé peu après que le roi était sorti de la ville et il l'avait aussitôt cherché par toute la ville, il n'était pas de bonne humeur. Quand le roi revint, on se réjouit énormément de le voir. Le roi Ella demanda où il était allé. Le roi Hrólfr lui dit tout tel que cela s'était passé. Le roi Ella déclara qu'il avait eu grande chance, d'avoir vaincu ce berserkr qui était le pire en Angleterre et qui manifestait à tout le monde une extrême injustice, tyrannisant et pillant. Il le remercia beaucoup. À beaucoup d'autres forfaits le roi Hrólfr mit un terme, là, pendant l'hiver, et se rendit en divers endroits par l'Angleterre avec le roi Ella. Il régla également force causes qu'il revenait au roi Ella de juger, car celui-ci était fort vieux. Tout le monde voulait faire en toutes choses comme le roi Hrólfr l'entendait. Il était populaire par toute l'Angleterre.

### *28. Þórir Bouclier de Fer va en Irlande*

Il faut reprendre maintenant le récit au point où nous nous en sommes détourné : la reine Þornbjörg siège en Svíþjóð. Elle n'avait pas de nouvelles des voyages du roi Hrólfr. Douze mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté le pays. Elle était fort inquiète de cette expédition.

On mentionne qu'un jour, Þórir Bouclier de Fer était dans le haut siège, dans la halle, selon son habitude, avec peu d'hommes auprès de lui. La reine entra dans la halle, tenant à la main la célèbre corne. Elle alla se présenter devant Þórir et le pria de boire, disant qu'il devait avoir grand soif. Þórir s'émerveilla de voir apporter la corne, car il ne l'avait pas vue depuis que le roi Hrólfr était parti. Puis il s'étonna que la reine le serve car elle ne l'avait jamais fait encore. Þórir avait décrété, lorsque Hrólfr était parti de Svíþjóð, qu'il serait le meurtrier de l'homme qui lui dirait la mort du roi Hrólfr Gautreksson. Il se leva pour aller au-devant de la reine, lui fit bel accueil et prit la corne, puis en but, et lorsqu'il eut bien bu, la corne hurla fort, comme de coutume lorsque de grands événements avaient eu lieu ou allaient venir. C'étaient, par exemple, de grandes batailles et la mort de nobles hommes.

Þórir Bouclier de Fer jeta la corne, regarda, fâché, la reine, et dit : « Me dis-tu la mort du roi Hrólfr Gautreksson ? »

Elle répondit : « Non, mais j'entends que la corne t'apprend quelque nouvelle, qu'elle soit passée ou à venir. J'ai rêvé que le roi Hrólfr aurait besoin d'assistance avant que cet été soit complètement passé.

— Bien ! Étant donné, reine, que tu m'as fait part de ta préoccupation et que tu es bien ennuyée pour le roi Hrólfr, et étant donné que je lui suis redevable de tant de bien, comme tu le sais, je vais m'en aller de ce

royaume et ne pas revenir avant de savoir ce qu'il est advenu du roi Hrólfr, s'il est vivant ou mort. Je ne prendrai ni nourriture ni boisson tant que je ne saurai pas ce qu'il en est et que je ne serai pas certain de ses faits et gestes. »

Après cela, il se procura un petit bateau et quelques hommes, s'en alla avec cela de Svíþjóð. Et quand il arriva en Angleterre, le roi Hrólfr était parti de là pour l'Irlande. Þórir ne s'attarda pas là et voulut venir prêter main forte au roi Hrólfr, il alla tout d'une traite en Irlande mais pas à l'endroit où le roi Hrólfr était arrivé.

Þórir parla à ses hommes : « Vous allez m'attendre ici, je monterai tout seul à terre. Je ne fixerai pas le moment de mon retour. Vous ne mentionnerez mon nom à personne même s'il vous semble tentant de vous enquérir de mes déplacements. Il se peut que quelque chose se produise qui ne vous vaille pas la confiance des gens de ce pays. Vous direz que vous êtes des marchands[60] et vous vous tiendrez tranquilles jusqu'à ce que je revienne. »

Là-dessus, Þórir quitta, de nuit, son bateau et monta à terre, allant loin sans se faire connaître de personne. Il se dirigea vers la résidence du roi. Et dès qu'il estima que personne ne soupçonnait le but de son voyage, il se mit à tuer et des hommes et du bétail. Tous ceux qui le virent crurent que ce devait être un tröll très hardi qui avait débarqué, chacun de ceux qui y parvinrent s'enfuit, si bien que l'on ne fit pas de résistance contre lui.

## *29. Hrólfr Gautreksson prisonnier*

Il faut parler maintenant du roi Hrólfr. Dès que vint le printemps, il rassembla sa troupe et prépara son voyage pour l'Irlande. Le roi Ella lui offrit des troupes de son royaume, autant qu'il en voudrait. Le roi Hrólfr laissa son dreki et tous ses bateaux les plus gros, il prit de petits esquifs, et nombreux. Ils partirent d'Angleterre à trente bateaux, tous petits. Grímr vint à la rencontre du roi, comme ils en étaient convenus. Les rois se quittèrent en termes joyeux. Quand sa troupe fut prête, il quitta l'Angleterre, ils eurent bon vent et arrivèrent en Irlande. C'était tard le soir. Ils mouillèrent là pour la nuit.

60. On fera remarquer – sans nécessairement en tirer des conclusions péremptoires – que la même réflexion et la même attitude sont celles de Tristan dans la *Tristrams saga ok Ísöndar* de frère Robert, traduite du français en 1226. Voyez là-dessus la version qui en est donnée par la Pléiade, *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes.*

On dit que Hrólfr, le roi des Irlandais, était au courant de la venue de son homonyme en raison de son savoir magique[61] et de sa sagesse, et il avait convoqué une grande troupe.

Au matin, quand les frères jurés se réveillèrent, le roi Hrólfr dit à Ásmundr : « Ne conviendrait-il pas de nous occuper de cette affaire de mariage et d'entendre la réponse du roi Hrólfr ? »

Ásmundr déclara qu'assurément, il en avait envie.

Le roi dit : « Nous allons agir pacifiquement, sans aucune violence ni mœurs guerrières tant que l'on ne menace pas de nous faire la guerre. »

Le roi choisit cent hommes, ordonna au reste de sa troupe de s'armer et de se tenir prête à tous faits de guerre s'il en était besoin, de débarquer et de rester dans la forêt près de la ville. Le roi Hrólfr s'en va donc jusqu'à ce qu'il arrive près de la ville. Ils voient alors qu'une troupe se porte au-devant d'eux, équipée comme pour la bataille. Le roi ordonna de poursuivre la marche. Les gens de la ville se dirigèrent au-devant d'eux et lorsqu'ils se rencontrèrent, c'était le roi des Irlandais qui était arrivé là avec six cents hommes.

Alors, Hrólfr, roi des Irlandais, dit : « Je sais parfaitement, Hrólfr Gautreksson, qui tu es, ainsi qu'Ásmundr, ton frère juré, fils d'Óláfr le roi des Écossais, et je sais le but de votre venue et il n'est pas nécessaire de le proclamer. Je vais, roi Hrólfr, te donner le choix entre deux choses, étant donné que tu es plus beau et plus noble que tout autre roi ; je te permets de rentrer chez toi avec toute ta troupe, sains et saufs, et ne reviens plus jamais transmettre ce message, car il y en a beaucoup de plus éminents et plus nobles qui ont sollicité ce mariage et qui n'ont rien obtenu que honte et préjudices. Si vous ne voulez pas accepter cette offre que nous faisons, vous partirez d'autant plus méprisés que vous vous estimez plus dignes que d'autres hommes. »

Ce discours de Hrólfr roi des Irlandais une fois terminé, le roi Hrólfr Gautreksson répondit : « Puisque tu es un roi sage et doué du don de prophétie au point de connaître des choses qui n'ont pas encore eu lieu aussi bien que les dispositions et les intentions de quiconque, je crois qu'il serait plus prudent d'accepter cette offre. Mais comme je suis parti de chez moi en Svíþjóð avec quelques troupes et que j'ai promis à Ásmundr, mon frère juré, de l'assister et l'aider dans cette affaire, je ne consens pas à rebrousser chemin en cet état et à ne pas éprouver votre force et puissance. »

Le roi des Irlandais déclara que ce choix était le pire qu'il pût faire, lui et sa troupe. Le roi Hrólfr fit avertir alors sa troupe, leur demandant de ne

61. *Margkunnandi*, dit le texte : le fait de savoir beaucoup de choses ! C'est en effet de la sorte que l'on caractérise un magicien.

pas tarder pour l'assister. Le roi Hrólfr Gautreksson pensait que le roi des Irlandais n'aurait pas plus de monde que la troupe qu'ils voyaient et que l'affaire était faite, mais le roi des Irlandais avait une armée en nombre accablant, et Hrólfr Gautreksson et ses gens ne le savaient pas. De son côté, le roi des Irlandais ne savait pas que le roi Hrólfr avait des troupes dans la forêt. Le roi des Irlandais donna l'ordre d'attaquer. Le roi Hrólfr Gautreksson ordonna à ses hommes de se protéger et de reculer. Peu après, des renforts arrivèrent au roi des Irlandais. Il ordonna à ses hommes de revenir vers la ville. Nombre d'Irlandais périrent avant qu'ils parviennent dans la ville. Les hommes de Hrólfr attaquaient avec grande ardeur et pénétrèrent aussitôt dans la ville.

Quand la troupe du roi Hrólfr fut entrée tout entière dans la ville, elle fut attaquée de tous côtés. De part et d'autre, on se mit en ordre de bataille. On dit que la différence de nombre était telle qu'il y avait six Irlandais pour un Suédois. Beaucoup furent plutôt saisis de frayeur, ils trouvèrent qu'il y avait trop de monde parmi les adversaires, tant était grande la foule. Éclata alors une bataille à la fois rude et longue. Les Irlandais attaquaient avec grande véhémence et en quantité, car ils voyaient que leur propre chef faisait des ravages. Le roi des Irlandais tirait de l'arc de telle sorte qu'il leur semblait voir deux flèches en même temps en l'air, et chacune d'elles touchait son homme. Le roi Hrólfr Gautreksson se battait d'un cœur vaillant. Tous ses hommes le secondaient bien et bravement et mouraient dignes de tous éloges bien que nous ne puissions relater la défense et les prouesses de chacun d'eux. Il apparut que beaucoup avaient été de très grands champions. Et tant qu'ils ne furent pas épuisés, ils abattirent au sol maint homme, ne reculant jamais même s'ils avaient affaire à une grande différence de nombre.

Grímr, que nous avons mentionné précédemment, se fit facilement connaître dans cette bataille. Il était à la fois agile, brave et des plus hardis à l'attaque. Le roi Hrólfr Gautreksson avançait avec grande férocité dans cette bataille, frappant des deux mains avec l'épée qui lui venait du géant. Il ne se protégeait ni de son heaume ni de son bouclier ni de sa broigne et occit maint homme, enfonçant les rangs ennemis avec grand courage. Pareillement progressait Ásmundr, assenant de nombreux coups, et grands, et provoquant grandes pertes dans la défense. La bataille se fit des plus ardentes et il y eut très grande hécatombe de part et d'autre. Il arriva, comme toujours, que l'armée locale l'emporta. Les pertes se produisirent dans les rangs du roi Hrólfr Gautreksson. Et lorsque les Irlandais virent que les pertes accablaient leurs ennemis, ils attaquèrent hardiment. Alors, il y eut hécatombe des hommes du roi Hrólfr Gautreksson. On les attaquait de tous côtés en criant et en s'excitant.

Quand le roi Hrólfr vit que ses troupes périssaient si bien qu'il n'en restait pas beaucoup, il donna l'ordre de battre en retraite vers le mur de la ville afin que celui-ci les protège. Ses hommes dirent alors qu'ils prendraient la fuite pour voir s'ils atteignaient leurs bateaux. Le roi déclara qu'il ne voulait pas s'enfuir, qu'il préférait périr là avec toute sa troupe. Aussi n'y eut-il aucun de ses hommes pour prendre la fuite, ils périrent tous les uns sur les autres en si grand nombre qu'il n'en restait pas plus de douze, de plus fort blessés et extrêmement épuisés.

Alors, le roi Hrólfr dit à Ásmundr: « Il y a toutes chances, frère juré, pour que tu doives accomplir quelque chose afin de devenir le gendre du roi des Irlandais, comme tu en avais tellement envie. On m'a trouvé lent et hésitant à faire ce voyage, on n'a rien épargné pour t'assister, selon nos capacités, afin d'obtenir la fille et son douaire[62]. »

Le roi Hrólfr Gautreksson empoigna la poignée de son épée à deux mains et en assena des coups et nombreux et grands, causant prompte mort à plus d'un. Ásmundr et Grímr lui fournirent une excellente assistance. On dit qu'ils entassèrent tellement les cadavres autour d'eux que c'était à peine s'ils pouvaient lutter. Tous les hommes du roi Hrólfr périrent hormis Ásmundr et Grímr. Ils étaient alors fort blessés et excessivement épuisés, si bien qu'ils pouvaient à peine tenir debout.

Alors, on les cerna de boucliers de tous côtés, et avant qu'ils atteignent le roi Hrólfr, il tua quinze hommes. Il en alla de lui comme dit le dicton: on ne peut rien faire contre le grand nombre. On s'empara d'eux tous et on les dépouilla de leurs vêtements et de leurs armes. Ils avaient combattu toute la journée et une grande part de la nuit, leurs hommes étaient tous morts, nul n'en avait réchappé, il faut dire aussi qu'ils ne s'étaient satisfaits de rien d'autre que de fournir à leur roi la meilleure assistance qui fût. Il y avait eu tant de morts dans les rangs du roi des Irlandais qu'il ne restait pas plus de cinq cents hommes, et d'ailleurs tous blessés et épuisés.

Hrólfr, roi des Irlandais, se vantait de sa victoire. Il dit au roi Hrólfr: « Eh bien! les choses se sont passées comme je m'y attendais: tu es battu avec toute ta troupe. Il aurait mieux valu pour toi prendre, avec reconnaissance, le parti qui t'était offert et conserver ainsi ta troupe saine et sauve. »

Le roi Hrólfr Gautreksson répond: « Tu ne mérites aucun renom pour cela. Tu as vaincu en cette affaire plus par artifice et tromperie que par bravoure ou vaillance étant donné la masse de gens que tu as opposés à nos hommes, et d'ailleurs, il pourra encore se faire que cela te soit revalu. »

Le roi des Irlandais dit: « Ton orgueil a la vie longue: tu ne sais pas

62. Voir *heimanfylgja**.

bien ce qui t'attend, car il n'y a pas en ces lieux d'endroit plus répugnant que celui où tu vas aller. »

Le roi Hrólfr Gautreksson dit : « Tu as tout pouvoir sur nous autres, les camarades, pour le moment. Et c'est une mort digne de vaillants hommes que d'être décapités. »

Le roi des Irlandais dit : « D'abord, on va vous emmener dans ma salle de réception, vous allez y mourir de faim. »

Il les fit conduire dans la cour. Là, ils virent une fosse profonde, creusée dans le sol. Il fallut l'intervention de maints hommes pour y descendre le roi Hrólfr. La fosse était très profonde et s'ils avaient descendu le roi la tête la première, il eût promptement perdu la vie, mais il arriva debout en bas. Régnait là une grande puanteur. Il y avait en dessous des cadavres humains. Ásmundr et Grímr également furent descendus. Le roi les attrapa en l'air et les plaça auprès de lui. Puis on posa au-dessus de la fosse une grande dalle de pierre que dix hommes parvenaient à peine à mouvoir. Les hommes du roi des Irlandais s'en furent et prirent du repos.

## *30. De la fille du roi*

Alors, le roi Hrólfr Gautreksson dit à Ásmundr : « J'ai l'impression, frère juré, que mon homonyme te destine cette couche-ci plutôt qu'auprès d'Ingibjörg, sa fille, et que penses-tu de l'hospitalité qui t'est faite ? »

Ásmundr déclara qu'il la trouvait extrêmement mauvaise – « j'aurais préféré être tombé aujourd'hui sous les armes de vaillants hommes que de me trouver dans cette détresse. Ici, on a l'intention de nous faire mourir de faim. »

Le roi Hrólfr dit : « Parlons en hommes, frère juré. C'est comme on dit : ce qui commence mal finit par s'améliorer[63] ! Il doit y avoir encore quelque chose de bon qui nous attend. »

Ils se tenaient, pieds nus, en tunique et en braies de lin sur des cadavres humains.

Durant la journée, la fille du roi des Irlandais avait regardé la bataille et elle avait vu avec quelle vaillance le roi Hrólfr avait combattu ainsi que ses hommes, elle s'affligeait fort qu'un si excellent roi dût si vite perdre la vie.

63. Le lecteur n'aura pas manqué de noter avec quelle satisfaction l'auteur de notre saga prodigue les proverbes. On trouve la même attitude chez l'auteur de la *Saga de Grettir le Fort*, qui n'est pas une saga légendaire. Une fois de plus, il peut s'agir d'une attitude cléricale.

Elle possédait un pavillon et l'habitait avec beaucoup de jouvencelles. Elle était sage et populaire; très belle et courtoise. Elle avait une suivante[64] à qui elle faisait plus confiance qu'à toute autre personne. C'était la fille d'un puissant homme d'Irlande, elle s'appelait Sigríðr.

Lorsque la bataille fut terminée, elle héla la jouvencelle et dit: « Tu vas aller à la fosse où se trouvent le roi Hrólfr Gautreksson avec ses hommes, et tu demanderas ce qu'il voudrait surtout que je lui accorde. »

Sigríðr va à la fosse et appelle et demande s'il y avait quelqu'un de vivant. Le roi répond et dit qu'il y a là trois hommes en vie.

La jeune fille dit: « La fille du roi des Irlandais m'a dit de vous demander, roi Hrólfr Gautreksson, ce que vous préféreriez qu'elle vous donne pour vous aider. »

Le roi dit: « Le choix sera vite fait: ce que je voudrais surtout, c'est qu'elle trouve mon épée. On la reconnaîtra facilement parmi les corps des occis en raison de sa taille et de sa forme. J'ai pris soin, lorsque l'on s'est emparé de moi, de la jeter le plus loin que j'ai pu parmi les morts, à l'endroit où leur entassement était le plus épais. »

La jouvencelle courut au pavillon, trouva Ingibjörg et lui dit ce qu'il en était, ajoutant que ce devait un homme parfaitement stupide pour choisir, dans la mauvaise posture où il se trouvait, ce qui ne lui servait absolument à rien.

La fille du roi dit: « Nous avons pourtant entendu dire que le roi Hrólfr était le plus sage des hommes. Tu vas aller chercher cette épée. »

La pucelle déclara qu'assurément, elle n'osait pas fouiller parmi les cadavres, y aller toute seule, de nuit, patauger dans le sang et marcher sur les corps des hommes, elle dit que ce n'était pas une chose à faire pour une femme. La fille du roi lui ordonna d'y aller, disant qu'elle n'en retirerait aucun mal, et, excitée de la sorte, la jouvencelle y alla, très effrayée, chercha et ne trouva pas l'épée, revint et dit que les morts marchaient de tous côtés.

La fille du roi déclara qu'elle était peureuse et stupide de craindre des hommes morts – « je vais y aller avec toi. »

Elles y vont donc toutes les deux et fouillent parmi les cadavres. La fille du roi va hardiment et trouve l'épée. Elles la tirèrent derrière elles jusqu'au pavillon.

La fille du roi dit encore à la jouvencelle: « Va à la fosse et demande au roi Hrólfr ce qu'il voudrait surtout que je lui accorde. »

64. Le texte dit *skemmumey*: proprement « chambrière » ou « camérière », que j'ai cru devoir éviter. Soit dit en passant, nous voici une fois de plus renvoyés à l'histoire de Tristan et Yseut, version noroise: le personnage de Bringvet.

La jouvencelle y va, trouve la fosse et demande ce dont ils ont surtout besoin, disant qu'elles ont trouvé l'épée. Le roi dit que les choses prennent bonne tournure.

La jouvencelle dit : « Que voulez-vous de préférence maintenant, dites-le-moi ! »

Le roi répond : « Nous voudrions surtout des linges à mettre sous nos pieds, il fait froid ici et il est répugnant de marcher sur des corps humains. Je vois qu'il y a une brèche d'un côté de la dalle, on peut faire passer cela par là. »

La jeune fille va dire à la fille du roi leur requête. Ingibjörg répond : « Le roi Hrólfr montre encore qu'il est le plus vaillant et le plus noble des rois. Beaucoup seraient plus impatients d'obtenir du secours s'ils se trouvaient à sa place, et il est mauvais que de tels braves doivent perdre si rapidement la vie. »

Elle prit alors toutes les choses qui leur étaient le plus nécessaires : boisson et vivres, bons onguents et médicaments, vêtements et chandelles et tout ce dont ils avaient besoin. Elle va avec la jouvencelle leur remettre ces choses. Elles avaient pris une corde dont elles firent descendre les choses vers eux. De la même façon, elles y descendirent l'épée du roi Hrólfr. Il s'en réjouit grandement et les remercia en belles paroles. Puis il s'en prit aux blessures d'Ásmundr et de Grímr, ni l'un ni l'autre n'avaient de blessure mortelle. Ensuite, ils se mirent à l'aise, se vêtirent puis ils mangèrent et burent. Ils estimaient que leur condition prenait bonne tournure, mais il y avait tout de même bien des difficultés encore.

### *31. Les Svíar, les Gautar et les Danir lèvent des troupes*

Il faut parler maintenant de ce qui se passe en Svíþjóð, Danemark et Gautland. Þórir Bouclier de Fer avait le gouvernement du pays, en Svíþjóð, après le départ du roi Hrólfr, comme on l'a déjà mentionné. Ingjaldr et Ketill étaient très mécontents d'être restés. Mais une fois que Þórir eut quitté la Svíþjóð, la reine Þornbjörg envoya dire à Ketill et Ingjaldr qu'ils devaient rassembler des troupes et se mettre à la recherche du roi Hrólfr Gautreksson. Ils réagirent promptement et convoquèrent une levée générale en Danemark et en Gautland.

La reine aussi rassembla une armée en Svíþjóð. Elle prit alors bouclier et épée et entreprit le voyage avec Gautrekr, son fils. Il avait douze hivers. C'était le plus beau des hommes, grand et fort. À l'endroit convenu, ils se retrouvèrent tous avec une grande armée. La reine avait le commandement et la charge de leurs troupes. Ce fut une fois encore, comme d'habi-

tude: Ketill manifesta plus d'ardeur que de prévoyance ou de circonspection. Il voulait que dans cette expédition, tout se passe en même temps. Laissons-les aller comme il leur plaît.

## *32. Du grand tröll*

Un jour, en Irlande, après que Hrólfr, roi des Irlandais, avait rassemblé toute son armée, sachant, par sa magie, que le roi Hrólfr Gautreksson était arrivé, alors qu'il avait maintenu ces troupes ensemble un demi-mois avant la venue du roi Hrólfr, il y eut cet événement: un grand tröll surgit dans le pays devant la résidence du roi, si mauvais et cruel qu'il n'y avait pas moyen de lui résister, il massacrait les gens et le bétail, brûlait les lieux habités et n'épargnait rien ni personne, tuant tout être vivant et commettant très grands méfaits: ce qui survivait s'enfuyait par les bois et les forêts. Il arriva à la ville le matin d'après la bataille entre les rois. Hrólfr roi des Irlandais avait passé la nuit à boire. Puis il s'était endormi ainsi que tous ses hommes.

Au matin, alors que les hommes voulaient sortir, était arrivé aux portes de la halle un tröll d'une telle taille que personne ne pensait en avoir vu un aussi grand. Il était complètement armé et il portait un bouclier de fer, si grand qu'il obstruait les portes de la halle tout entières. Ce tröll était si cruel et terrible que personne n'osait chercher à sortir et il répandait une si grande terreur que le roi en perdit toute sagesse, capacité et ruse, si bien que nul n'avait plus peur que lui-même de cet événement. On trouva cela exceptionnel et lourd de présages, qu'un phénomène comme celui-là se produisît. Le tröll fit comme s'il allait se précipiter sur eux, n'importe quand, dans la halle. Le roi ordonna que personne n'eût la hardiesse de s'opposer à ce tröll, disant qu'il allait partir bientôt. Les gens restèrent toute la journée dans l'attente de ce tröll et cela ne les amusait guère.

## *33. De la fille du roi et de Þórir*

La suivante d'Ingibjörg, la fille du roi, était allée, ce jour-là, à la halle, et quand elle s'en approcha, elle vit ce grand tröll. Elle revint au pavillon en courant, en poussant grande clameur et en gesticulant frénétiquement. La fille du roi demanda pourquoi elle se comportait si stupidement.

Elle dit qu'un tröll était arrivé aux portes de la halle – « il ne doit y avoir rien de pareil. »

La fille du roi dit : « Crois-tu vraiment que ce soit un tröll et pas un homme de grande taille ? »

Elle répond : « Il ne peut y avoir un tröll semblable à celui-là, et il se comporte de façon si sauvage qu'il n'épargnera personne si l'occasion se présente. »

La fille du roi dit : « Ce ne doit pas être un tröll, même s'il se comporte comme tel. Il me semble possible qu'il ait le cœur cruel et qu'il estime avoir à chercher vengeance ici. Je vais t'envoyer à la halle. Tu emporteras de la nourriture et tu l'offriras à ce tröll. Il peut se faire qu'alors il ne soit pas aussi féroce et qu'il s'adoucisse un peu. »

La pucelle dit : « Voilà que tu parles inconsidérément en disant que moi, petite jeune fille, je devrais aller à ce tröll que personne n'ose regarder, alors que le roi, ton père, n'ose pas sortir, tout grand champion qu'il soit, non plus qu'aucun de ses hommes, et ils préfèrent mourir de faim, il faut que tu sois ensorcelée par ce monstre qui déambule par ici en plein été et à la lumière du jour, si tu veux lui donner à manger, à lui qui veut tuer le roi, ton père. »

Et bien qu'elle parlât de la sorte, elle n'osa pas aller à l'encontre de la volonté de la fille du roi. Elle prit une assiette dans une main, une grande corne[65] dans l'autre. Et lorsqu'elle se fut approchée au point où elle pensa qu'il entendrait, elle cria : « Voilà ta nourriture, tröll ! »

Il la regarda. Elle prit grand peur, retourna en courant au pavillon en poussant de grands cris. Elle fit tomber la nourriture de l'assiette et renversa la boisson de la corne, disant que c'était grande merveille que de l'envoyer entre les mains des trölls – « et pour quelle raison veux-tu ma mort ? »

La fille du roi prit la parole et dit qu'elle ne voulait pas qu'elle eût du mal ou reçût la mort à cause de ses ordres – « et il ne t'arrivera rien de mal en cette occurrence. J'ai le pressentiment que ce ne doit pas être un tröll. Tu vas y aller une deuxième fois. »

La jouvencelle y alla, bien qu'à contrecœur, et quand elle fut si proche qu'elle voyait parfaitement le tröll, elle dit : « Veux-tu manger un peu, toi, le grand tröll ? »

Il la regarda en fronçant les sourcils. Elle s'enfuit en courant et dit à la fille du roi que maintenant, elle avait bien vu ce tröll.

La fille du roi dit : « Que t'en semble de ce tröll, a-t-il voulu te dire quelque chose ? »

Elle répond : « Jamais encore je n'avais vu de tröll, mais il ne m'a pas l'air aussi hideux qu'il est grand. Il est maigre et affamé comme s'il avait

65. À boire, bien entendu.

eu faim très longtemps. Je m'émerveille qu'il ne mange pas les morts[66] qui gisent par toute la ville. Il peut se faire, Demoiselle, que ce soit un *blendingr*[67] et que ce ne soit pas un tröll complet, et je n'ai pas aussi peur maintenant qu'avant. »

La fille du roi dit : « Comment ce tröll est-il habillé ? »

Elle répond : « Il porte un grand manteau de fourrure, si bien qu'on ne voit ni ses mains ni ses pieds. Il a un bouclier de fer, si grand qu'il obstrue toutes les portes de la halle. Il a une horrible lance qu'il pointe vers la halle auprès de son bouclier. »

La fille du roi dit : « Eh bien, je vais te donner un conseil. Tu vas aller lui offrir à manger et diras que le roi Hrólfr Gautreksson est en vie, vois alors ce qui se passera. »

Elle alla donc, beaucoup plus hardiment qu'avant, et quand elle fut tout près de lui, elle tendit l'assiette en disant : « Mange ta nourriture, tröll, Hrólfr Gautreksson est en vie. »

Il la regarda gentiment, tendit la main vers l'assiette, mangea et but[68]. Elle vit qu'il avait très faim, toutefois, il ne mangeait pas comme un esclave[69], et quand il fut repu, elle s'en alla. La nuit s'avançant, elle dit à la fille du roi ce qui s'était passé et aussi comment il avait pris l'assiette, – « et sous son manteau, il y avait une manche rouge[70], et il portait un gros bracelet d'or. »

La nuit passa. Les gens, dans la halle, ne parvenaient pas à sortir, ils étaient tous désemparés à cause de ce géant[71]. Au matin, la pucelle revint, apportant de la nourriture qu'elle lui remit, et quand il tendit le bras, il

66. De fait : ce genre de créatures surnaturelles est censé se nourrir de cadavres.

67. Ce terme, qui connaîtra une faveur considérable dans les contes populaires, notamment norvégiens, figure assez rarement dans les textes anciens comme celui-ci. Le mot est fabriqué sur le verbe *blanda*, « mêler », « mélanger », et il s'applique au produit du croisement d'une créature surnaturelle et d'un être humain.

68. On n'a pas oublié qu'il avait fait vœu – car ce tröll n'est autre que Þórir Bouclier de Fer, faut-il le dire – de ne rien manger ni boire tant qu'il ne saurait pas Hrólfr Gautreksson en vie !

69. La notation pourra paraître étrange, mais elle fait partie des clichés de tout bon *sagnamaðr*. Le mépris pour les esclaves, visible dans un poème eddique comme la *Rígsþula*, éclate aussi dans certaines grandes sagas comme celle de Snorri le Goði *(Eyrbyggja saga)*. Rien n'autorise, cependant, à penser que la société islandaise connaissait des esclaves au sens que nous avons coutume de donner à ce mot. Voir là-dessus *Les Vikings. Histoire, mythes, dictionnaire*, p. 463 et sq. Selon toute vraisemblance, ce *topos* serait repris de la littérature de *vitae* et de miracles diffusée par l'Église.

70. Encore un cliché ! Les vêtements de couleur étaient la marque des gens de distinction, la couleur rouge jouissait d'une faveur toute particulière. On rencontre de semblables détails dans les *íslendingasogur* (sagas des Islandais), notamment dans celles qui s'inspirent visiblement de sources courtoises, comme *La saga des Gens du Val-au-Saumon (Laxdœla saga)*.

71. Le texte donne ici le terme précis, *jötunn*, « géant ».

prit la main de la jouvencelle, la prit sur ses genoux mais elle poussa un grand cri.

Il lui dit de ne pas craindre – « et dis-moi où est le roi Hrólfr Gautreksson et qui lui a laissé la vie. »

Elle répond pour lui dire en détail comment s'était passée son expédition et où en était leur affaire.

Il dit alors : « Dis à la fille du roi que je vais venir la voir cette nuit. Je veux que nous parlions un peu. »

Puis il relâcha la jouvencelle. Elle revint en courant au pavillon, dit à la fille du roi que le tröll était parvenu à s'emparer d'elle et qu'il avait beaucoup de choses à lui dire – « et il a l'intention de venir te trouver cette nuit. »

La fille du roi dit que c'était une bonne chose et que c'était quelqu'un dont elle n'avait pas besoin d'avoir peur.

Et pendant la nuit, il vint au pavillon. On dit que la fille du roi ne fut pas effrayée en voyant ce tröll, ils eurent un entretien, elle demanda ce qu'il avait l'intention d'entreprendre.

Il déclara qu'il n'avait pas d'autre intention que de faire mourir de faim dans la halle le roi avec toute sa hirð – « mais comme le roi Hrólfr Gautreksson est en vie et que vous l'avez secouru, j'agirai selon votre conseil. »

Elle répond : « Je ne vois mieux à conseiller que de laisser mon père mourir de faim dans sa halle comme un renard dans une crevasse ou un renard blanc dans son antre. J'ai rêvé que sous peu il aurait besoin de se battre. Je pense que des renforts vont arriver au roi Hrólfr Gautreksson et qu'il n'y aura pas à attendre longtemps. »

Þórir dit : « Tout ce que je désire, c'est de trouver le roi Hrólfr, mon frère juré. »

Elle déclara qu'elle pouvait sans doute lui accorder de leur parler, mais qu'ils ne pourraient pas s'en aller sans l'aide d'une quantité de gens.

Ils allèrent ensuite à la fosse. Quand Þórir vit la dalle qui les emprisonnait, il l'empoigna de toutes ses forces et la rejeta à plusieurs toises de là par la plaine. Puis il fit descendre une corde et les remonta tous. Il y eut là joyeuses retrouvailles, ils pensaient tous s'être entraidés à sortir de l'autre monde. Ils s'en allèrent tous au pavillon et y burent, joyeux et contents. Le roi Hrólfr demanda ce qu'il fallait faire.

Ásmundr déclara qu'il était facile de le décider – « il s'agit, d'abord, de mettre le feu à la halle, de brûler dedans le roi avec sa troupe. »

La fille du roi intervint et dit : « Je veux vous demander, roi Hrólfr, de faire trêve à mon père même s'il est en votre pouvoir. »

Le roi déclara qu'il le lui accorderait volontiers à cause de sa courtoisie et des vertus qu'elle avait manifestées envers lui, ajoutant qu'elle était digne qu'il fît à sa requête.

## *34. De Þornbjörg et de sa troupe*

Il faut parler maintenant de l'expédition des rois, Ketill, Ingjaldr et de la reine Þornbjörg. Ils équipèrent leur armée pour prendre le large, ils avaient soixante bateaux, tous grands et bien équipés. Ils urent une très bonne traversée et arrivèrent en Irlande la nuit même où le roi Hrólfr avait été retiré du cachot où il avait été mis par Hrólfr roi des Irlandais dans l'intention de lui valoir mort ignominieuse. Car le roi des Irlandais n'osait pas sortir à cause de ce grand tröll, non plus qu'aucun de ses hommes. Quand Ketill et les siens arrivèrent, ils virent une grande flotte et reconnurent beaucoup de bateaux qu'avait possédés le roi Hrólfr Gautreksson. Il n'y avait personne sur ces bateaux. Ils en furent fort affectés, ils pensèrent savoir quels événements avaient dû se produire. Ils allèrent donc avec grand fracas et ardeur jusqu'à la halle et virent rapidement les signes de ce qui s'était passé. Maint homme en fut affligé. La reine Þornbjörg demanda ce qu'il fallait entreprendre.

Ketill dit : « À présent, on va suivre mes conseils. On va mettre le feu à tout bâtiment, maison et village et brûler tout ce qui se présentera. »

La reine dit : « Ce n'est pas mon avis. Le nombre des gens qui restent ici est tel que nous avons assez de forces pour en découdre avec eux. Le roi Hrólfr et ses hommes ont dû veiller à cela avant qu'il laisse la vie. Il peut se faire aussi qu'ils se trouvent dans une maison ou une autre à laquelle nous ne voudrions pas faire de mal plus qu'à nous-mêmes. Je vois aussi que l'on n'a pas débarrassé cette ville des morts qui ont péri dans cette bataille. »

Ketill déclara qu'il ferait ce qu'il voulait. On alluma aussitôt du feu et on incendia partout.

## *35. Hrólfr et les siens quittent l'Irlande*

On dit du roi Hrólfr et des siens qu'ils étaient à boire, joyeux et contents. Ils entendirent dehors un grand vacarme et fracas d'armes, et là-dessus, on mit le feu au pavillon où ils étaient. Il se trouva que c'était la reine en personne qui était en tête de cette troupe ainsi que Gautrekr, son fils.

Le roi Hrólfr dit alors : « Je crois, camarade Þórir, que ton bouclier ne nous a guère protégés contre les hommes du roi. Ils ont dû sortir avec toute leur troupe. Faisons-leur sentir le poids de nos armes avant qu'ils prennent le meilleur sur nous. »

Puis ils se levèrent d'un bond et s'armèrent. Alors, la fille du roi dit : « Prends garde, roi Hrólfr, lorsque vous ferez une sortie, que ce ne sont pas les hommes du roi des Irlandais mais les tiens et tes parents, et accomplis maintenant tout ce que vous nous avez promis. »

Ils prirent une bûche et la précipitèrent sur le portail du pavillon qui vola aussitôt en éclats. Ils sortirent. Le roi Hrólfr reconnut rapidement les Gautar et les Svíar. Était à leur tête un homme tout armé et très martial. Il leva son heaume et le rejeta en arrière : il reconnut que c'était la reine Þornbjörg.

Le roi dit : « Il faut du temps tout de même pour faire confiance à des femmes comme toi, tu veux me faire brûler vif à l'intérieur comme un renard blanc dans son antre. »

Elle répond : « Tu pourrais montrer plus de discernement, si tu le voulais, roi Hrólfr, car nous ne faisons pas cela par mauvais vouloir, et nous pouvons tous nous vanter d'avoir remporté la victoire puisque vous êtes tous sains et saufs, vous qui êtes de la plus grande valeur ; faisons à présent ce qui nous sied le mieux. »

Le roi Hrólfr ordonna d'éteindre le feu au plus vite. On apprit rapidement dans l'armée que le roi Hrólfr était sain et sauf, et non blessé, et qu'Ásmundr et Þórir Bouclier de Fer aussi étaient arrivés là. Il y eut grande liesse parmi tous les chefs et les hommes de troupe. Ce fut peu de chose que d'éteindre les feux qui avaient été allumés en peu d'endroits.

Quand le roi des Irlandais s'aperçut que c'était la guerre et que le tröll n'était pas aux portes de la halle, ils firent une sortie et défendirent vaillamment la halle. Le roi Ketill menait l'attaque à la fois par le feu et par le fer. Il y eut tout de même mort d'hommes avant que Hrólfr Gautreksson sortît et ordonnât d'éteindre le feu, il attaquait avec ardeur et force et fit mettre la main sur Hrólfr roi des Irlandais et tuer tous ceux qui voulaient s'interposer.

Cela fait, le roi Hrólfr Gautreksson dit : « Nous en sommes au point, homonyme, qu'il y a quelques nuits, tu avais pouvoir sur ma vie et tu m'avais destiné une mort plutôt rude si notre condition ne s'était pas améliorée. Mais à présent, les choses ont changé de telle façon que c'est moi qui ai pouvoir sur vous tous et sur tout ce qui vous concerne. Il va falloir que vous acceptiez notre verdict. Veux-tu maintenant accorder à Ásmundr, mon frère juré, fils du roi des Écossais, de devenir ton gendre et accomplir cela pour obtenir la vie sauve pour toi et tes hommes, avec la paix et la liberté ? »

Hrólfr roi des Irlandais déclara qu'il accepterait. Le roi Ketill Gautreksson et les autres guerriers trouvaient étrange que Hrólfr roi des

Irlandais ne fût pas mis à mort sur-le-champ, tant il avait fait de ravages dans leurs rangs. Ils avaient perdu maint vaillant brave et des hommes de haut rang. Mais le roi Hrólfr Gautreksson dit qu'il faisait cela surtout pour la fille du roi, qu'elle avait bien agi envers lui et ses camarades, que Hrólfr roi des Irlandais ne méritait aucun bien, que c'était un mauvais roi, et trompeur, que c'était avant tout grâce à Þórir Bouclier de Fer, son frère juré, que l'on était redevable du fait que le roi des Irlandais n'était parvenu à rien par sa sorcellerie comme il en avait l'habitude, mais qu'il avait retiré honte et humiliation comme il était mérité.

Après cela, le roi des Irlandais octroya à sa fille beaucoup de biens en or et en argent et en objets précieux de toutes sortes parce qu'ils voulaient quitter l'Irlande au plus vite sans concéder au roi des Irlandais l'honneur de célébrer les noces de sa fille. Ils le traitèrent en toutes choses le plus misérablement, si ce n'est qu'il resta en vie, ils lui prirent ses richesses sans le remercier, puis s'en allèrent d'Irlande avec tous les bateaux qu'ils purent emmener et une quantité de biens. Il y eut alors grande liesse dans leur troupe, ils avaient retrouvé leur roi et les chefs qu'ils aimaient extrêmement et obtenu la femme belle et sage qu'était Ingibjörg ainsi que les hommes qu'elle avait envie d'emmener. Puis ils se dirigèrent sur l'Angleterre.

Le roi Ella fit fort bel accueil au roi Hrólfr Gautreksson, et fit bonne contenance quant à ceux de ses hommes qu'il avait perdus. Après cela, ils renvoyèrent toute l'armée dans ses foyers sous le commandement de trois chefs. L'un s'appelait Áki, un Danois, le second, Björn qui était Gautlandais, le troisième s'appelait Brynjólfr, originaire de Svíþjóð. C'était tous de très puissants hommes, ils devaient se charger de la défense territoriale et du gouvernement des royaumes jusqu'à ce que les rois reviennent chez eux. Les rois gardèrent douze bateaux très bien équipés. Ils restèrent longtemps en Angleterre.

Grímr Þorkelsson épousa Gyða, la sœur de Þórðr, que l'on a déjà mentionnée, sur le conseil du roi Hrólfr. Il voulait aller avec le roi Hrólfr et ne pas le quitter. Le roi Ella demanda au roi Hrólfr que Þórir Bouclier de Fer reste en Angleterre pour la défense territoriale et pour renforcer son royaume et c'était la volonté de Þórir, le roi Hrólfr fit au gré du roi Ella. Þórir épousa Sigríðr, cette suivante même qui avait assisté Ingibjörg, la fille du roi. C'était la fille d'un puissant homme d'Irlande, on la tenait pour le meilleur parti qui fût. Þórir devint alors le plus puissant homme d'Angleterre, on le tint toujours pour un très grand champion et vaillant homme. Mais sur son voyage en Irlande, nous n'avons pas grand-chose à dire, non plus que sur sa promesse, savoir s'il la tint ou non. Les gens vivent souvent de toutes sortes de choses que l'on ne peut vraiment pas

appeler herbes et racines[72]. Le roi Hrólfr Gautreksson et lui se quittèrent en termes joyeux, et Þórir sort de cette saga.

### *36. Les rois s'installent dans leurs royaumes*

Après cela, le roi Hrólfr se prépara à quitter l'Angleterre. Lui et le roi Ella se quittèrent grands amis, le roi Hrólfr fit voile pour l'Écosse. Quand le roi Óláfr apprit la venue du roi Hrólfr et d'Ásmundr, son propre fils, et de tous les frères jurés, il prépara un excellent banquet en leur honneur, invita le roi Hrólfr avec tous ses gens. Le roi en personne alla au-devant d'eux et leur fit extrêmement bon accueil, avec la plus grande joie. Sur le conseil du roi Hrólfr, le roi Ingjaldr présenta sa demande en mariage et demanda la main de la fille d'Óláfr. Sur l'entremise d'Ásmundr, cette affaire fut aisément conclue avec le roi. On prépara un magnifique banquet, ils célébrèrent leurs noces : Ingjaldr avec Margrét, fille d'Óláfr roi des Écossais, et Ásmundr avec Ingibjörg, fille du roi des Irlandais, et à la fin de ce banquet, le roi Hrólfr logea ses hommes en Écosse, et les rois siégèrent avec honneur et louange chez le roi Óláfr, tous extrêmement contents. Cet hiver-là mourut Óláfr roi des Écossais. Il était très vieux et ç'avait été un excellent chef. Ásmundr prit alors le pouvoir en Écosse et devint un excellent chef, et populaire.

À la mi-été, les rois équipèrent leurs bateaux. Ásmundr resta sur place. Il offrit à Gautrekr, fils du roi Hrólfr, de rester là et il accepta sur le conseil de son père. Il demeura longtemps ensuite avec le roi Ásmundr qui lui fournit des bateaux, il entreprit des expéditions guerrières et devint le plus renommé des hommes. Nous avons entendu dire aussi qu'il ravagea l'Irlande avec l'aide du roi Ásmundr et qu'il y obtint un royaume de Hrólfr roi des Irlandais. Ásmundr estimait que c'était à lui que revenait ce pouvoir puisque Ingibjörg était la seule enfant du roi des Irlandais. Le roi Ásmundr concéda à Gautrekr ce royaume en raison de son amitié pour le roi Hrólfr et de leur fraternité jurée.

Le roi Hrólfr se prépara donc à quitter l'Écosse. Ásmundr lui fit de magnifiques présents et ils se quittèrent en termes très joyeux et furent toujours, depuis lors, d'excellents amis. Le roi Hrólfr arriva chez lui en Svíþjóð. Les gens se réjouirent fortement de le voir et firent bel accueil à

72. Encore que je sois assuré de la traduction, je vois mal ce qu'il faut comprendre par cette manière d'apophtegme : l'auteur veut-il dire qu'il y a à boire et à manger dans toute cette histoire ? ou qu'il ne convient pas toujours de prendre au pied de la lettre les promesses que font les gens ?

leur seigneur. Ketill et Ingjaldr restèrent un petit moment en Svíþjóð. Le roi Ingjaldr s'en fut chez lui au Danemark, et Ketill en Gautland.

Le roi Hrólfr délaissa dans l'ensemble les expéditions guerrières et resta chez lui un moment. Grandit là Eirekr, son fils qui devint un homme de grande distinction tant par la taille que par la beauté et tous accomplissements. Quand il fut en âge d'homme[73], le roi Hrólfr lui donna des bateaux. Il prit le dreki qui venait de Grímarr et tout l'appareil guerrier qu'avait possédé le roi Hrólfr, son père. Il entreprit des expéditions guerrières avec grande force et valeur. Il devint un homme excellent et largement renommé.

## *37. Fin de la saga et épilogue*

Il y eut cet événement en Garðaríki que le roi Hálfdan mourut et, après lui, reprirent le royaume des gens auxquels cela ne revenait pas. Quand le roi Hrólfr et Ketill, son frère, apprirent cela, ils s'y rendirent, chassèrent ceux qui avaient pris le gouvernement, en tuant certains, libérant et pacifiant tout le royaume. Ketill se fit roi de ce pays. Il était plus réputé pour sa vaillance et sa hardiesse, son ardeur et sa véhémence que par sa sagesse ou sa prévoyance. Il fut populaire tout de même et obtint la plus grande confiance du roi Hrólfr, son frère. Celui-ci se chargea du Gautland et y siégea longtemps. Grímr Þorkelsson maintint son amitié envers le roi Hrólfr.

Le roi Hrólfr siégeait en Svíþjóð. On le tenait pour le souverain de tous les rois à cause de son accomplissement et de sa libéralité. Il tenait cela de son père. Nul roi n'osait s'en prendre à son royaume. Il devint le plus puissant des rois et beaucoup se lièrent d'amitié avec lui, espérant de lui paix et liberté plutôt qu'agression et guerre, comme beaucoup devaient l'endurer. Personne ne se fiait à l'attaquer. Le roi Hrólfr devint vieux et ce fut une maladie qui le mena à la mort. Eirekr reprit la royauté après lui et tous les États qu'avait possédés le roi Hrólfr, son père. Ce fut un roi renommé et très semblable à son père.

On dit[74] que ceci est une saga véridique. Bien qu'elle n'ait pas été

73. La notation est classée, mais peu claire. La majorité était acquise vers quatorze ans, en général.

74. Va intervenir maintenant toute une série de considérations – qui, en un sens, datent cette saga – sur la valeur « historique » du présent texte, qui sont très rarement faites par les *sagnamenn*. Elles sont d'autant plus intéressantes et permettent aussi de se faire une opinion sur l'esprit dans lequel étaient rédigées ces histoires. Il est possible, comme le fait

consignée sur parchemin[75], des savants l'ont pourtant gardée en mémoire ainsi que maints hauts faits du roi Hrólfr qui ne figurent pas ici. Il faut dire que la plume s'épuiserait avant d'avoir consigné ses exploits. Il en va de cette saga comme de maintes autres : tout le monde ne s'exprime pas de la même manière, mais il est plus d'un homme qui voyage en divers lieux et l'un entend ce que l'autre n'entend pas, et pourtant, l'un et l'autre peuvent dire vrai même si aucun des deux n'a vu toute la vérité. Que l'on ne s'émerveille pas si, autrefois, des hommes ont été plus extraordinaires par la taille et la force que maintenant. Il est vrai qu'ils n'avaient pas à remonter loin pour récapituler leur lignage jusqu'aux géants[76]. À présent, comme les espèces se mélangent, les gens sont nivelés. Il est probable que beaucoup de petits hommes aient péri sous les coups d'hommes de grande taille, leurs armes étant si lourdes que des hommes de moindre force parvenaient à peine à les lever de terre. On peut comprendre que de petits hommes n'aient pu résister quand les autres frappaient par grande force avec des armes acérées, tout ce qui se trouvait devant étant mutilé, même si les armes ne mordaient pas. Il me semblerait plus convenable de ne rien trouver à redire à moins que l'on soit capable d'améliorer ces récits. Que ce soit vrai ou non, que celui-là trouve plaisir à cette histoire qui le pourra, pour les autres, ils n'ont qu'à chercher un autre divertissement qui leur paraîtra meilleur.

Nous terminons ici la saga du roi Hrólfr Gautreksson.

remarquer M. Kalinke dans *Old Norse-Icelandic Literature. A critical Guide*, ed. C. J. Clover & J. Lindow, Islandica XLV, p. 318, que les auteurs de *fornaldarsögur*, en butte aux critiques de leurs contemporains, aient éprouvé le besoin de justifier leurs récits, notamment sur le plan de l'historicité et du « romantisme ». Ce serait, en tout cas, une bonne explication de la page qui va suivre !

75. Le texte porte ici, en fait, *tabula*, qui s'appliquerait plutôt à une peinture ou à un retable. L'auteur ou copiste responsable de cette notation tient sans doute à manifester sa prétendue science latine !

76. La croyance a pu exister, en effet, que l'espèce humaine descendait de géants. Le mythe de la création du monde à partir du corps du géant Ymir tendrait en ce sens, et c'est d'ailleurs également l'opinion de Saxo Grammaticus au début de ses *Gesta Danorum*.

# SAGA DE BÁRĐR

## Ase du Snæfell

*Bárðar saga Snæfellsáss*

*Bárðr descend de créatures surnaturelles, il passe son temps à découdre des géants, des tröll̲s et des magiciens dans des cavernes ténébreuses et pour finir, il s'installe dans le glacier du Snæfell – qui est une des hautes montagnes d'Islande – d'où il exerce une activité tutélaire sur toute la région. Le titre original dit de lui qu'il est un « Ase » (un dieu, un génie protecteur) mais sa meilleure définition serait* landvættr, *ces génies tutélaires qui assumaient la défense et la garantie des lieux, l'équivalent de notre* genius locii. *Chose remarquable, cette saga se déroule en Islande, non un peu partout en Scandinavie ou dans le monde connu de l'époque, comme la plupart des autres sagas légendaires. Quiconque se rend au glacier qu'il habite et est accablé par les géants ou les trölls est assuré de bénéficier de son aide. La deuxième partie de la saga s'intéresse presque exclusivement au fils de Bárðr, Gestr.*

*Ce texte doit dater d'environ 1350 et présente, chose fort peu banale, des rapports assez marqués avec une saga de la catégorie des* íslendingasögur, *la* Saga de Þórir à l'Or (Gull-Þóris saga), *ou avec le célèbre* Livre de la colonisation de l'Islande*: ce trait doit être souligné car il montre que des traditions durables s'attachaient, en effet, à certains lieux, ce qui revient à dire que le personnage de Bárðr a de grandes chances d'être une pure invention destinée à justifier des légendes qui avaient cours dans une région donnée de l'Islande.*

*Cette saga figure dans* Saga de Bárdr *publiée par Anacharsis, Toulouse, 2007, p. 17-80.*

## *1.*

Il y avait un roi appelé Dumbr. Il régnait sur les golfes qui descendent du nord du Helluland[1] et que l'on appelle à présent Dumbshaf, d'après le roi Dumbr. Il descendait de géants du côté de son père, ce sont de belles gens et plus grands que les autres hommes. Mais sa mère descendait de *trölls**, aussi Dumbr tenait-il des deux côtés de sa famille, car il était à la fois grand et beau et de bonne fréquentation, de sorte qu'il était capable de se mêler aux humains. Mais il tenait de la famille de sa mère en ce qu'il était et fort et vigoureux, et d'humeur changeante et malveillante si quelque chose ne lui plaisait pas. Il voulait être le seul à régner sur ceux qui se trouvaient là, au nord, et d'ailleurs ils lui donnèrent le titre de roi parce qu'ils estimaient avoir grande protection en sa personne contre les géants, les trölls et les monstres. Il était aussi le plus grand esprit protecteur de tous ceux qui l'invoquaient. Il devint roi à l'âge de douze hivers.

Il emporta du Kvænland[2] Mjöll[3], fille de Snær le vieux, et l'épousa. C'était la plus belle des femmes et la plus grande de la plupart des femmes de race humaine. Lorsqu'ils eurent été ensemble un hiver, Mjöll mit au monde un garçon. Il fut aspergé d'eau[4], on lui donna un nom et on l'appela Bárðr, car c'était ainsi que s'était appelé le père de Dumbr, le géant

1. Selon les sagas dites du Vinland, le Helluland aurait été la portion de côte américaine remarquable par ses « pierres plates » (tel est le sens de *hella*).

2. Ce nom de pays a fait couler beaucoup d'encre. Ici, il semble bien que l'auteur fasse droit à une pure légende. Toutefois, il a réellement existé une peuplade, vivant dans le sud de l'actuelle Finlande probablement, appelée en finnois *kainu* – les anciens Scandinaves auraient rattaché ce nom à la racine noroise *kvenn* – qui signifie « femme » : de là à imaginer une sorte de peuplade d'amazones, il n'y a qu'un pas – qui a été franchi.

3. Il est important de se rappeler que la présente saga mérite tout à fait son titre de saga légendaire. *Mjöll* désigne proprement de la neige fraîche et poudreuse. Le père de Mjöll, Snær, porte un nom qui signifie « neige » tout court ! Le récit *Hversú Nóregr byggdist (Comment la Norvège fut habitée)* dit que Snær a eu pour enfants Þorri, Fönn, Drífa et, donc, Mjöll. *Þorri* désigne un nom de mois d'hiver, *fönn*, de la neige, *drifa*, une chute de neige. *Sturlaugs saga starfsama* (*Saga de Sturlaugr l'Industrieux*, voir plus loin p. 1034) mentionne aussi Snærr, dont elle fait le fils de Jökull, fils de Kári, fils de Fornjótr – *jökull* désigne proprement un glacier.

4. Voir *ausa barn vatni**.

Bárðr. Ce garçon était à la fois grand et beau à voir, les gens considéraient n'avoir jamais vu garçon plus beau. Il ressemblait étonnamment à sa mère, car elle était si belle et blanche de peau que c'est d'après elle que l'on a nommé la neige la plus blanche, celle qui tombe par temps calme et que l'on appelle *mjöll*.

Peu après, il y eut une querelle entre les géants et le roi Dumbr, et celui-ci ne voulut pas risquer son fils Bárðr dans cette guerre. Il le fit transporter au sud en Norvège, aux montagnes qui s'appellent Monts de Dofri. Régnait là l'habitant des rochers qui est nommé Dofri[5]. Il fit bon accueil à Dumbr. Il y avait la plus grande amitié entre eux. Dumbr cherchait un père adoptif pour son fils, et Dofri l'accepta[6]. Bárðr avait alors dix hivers. Puis Dofri habitua Dumbr à toutes sortes d'exercices physiques et à la généalogie et à l'assaut d'armes, et il n'est pas certain qu'il ne lui apprit pas la sorcellerie et la magie si bien qu'il fut et capable de prédire et très savant[7], car Dofri était versé en cela. Tout cela était appelé « arts » en ce temps-là par les gens qui étaient importants et de haute naissance, car on ne connaissait alors rien du vrai Dieu, là-bas dans l'hémisphère nord.

Dofri avait une fille qui s'appelait Flaumgerðr. C'était la plus grande des femmes et d'allure fort hardie, quoique pas bien belle. Toutefois, elle était humaine par sa famille maternelle, et sa mère était morte alors. Ils étaient là à trois en tout dans la grotte. Bárðr et Flaumgerðr se plurent bien l'un à l'autre, et Dofri n'y trouva rien à redire. Quand Bárðr eut treize hivers, Dofri lui donna en mariage sa fille Flaumgerðr. Ils restèrent là avec Dofri jusqu'à ce que Bárðr eut dix-huit hivers.

Il se fit, une nuit que Bárðr était dans son lit, qu'il rêva qu'un grand arbre surgissait dans l'âtre de son père adoptif, Dofri. Il déployait des branches dans toutes les directions et il poussait si vite qu'il atteignit le plafond de la caverne puis le transperça. Ensuite, il devint tellement grand qu'il pensa que ses boutons couvraient toute la Norvège. Toutefois, il poussait sur l'une de ses branches le plus beau des boutons, quoique toutes les branches fussent pleines de fleurs. Une des branches était couleur d'or. Ce rêve, Bárðr l'interpréta ainsi : dans la caverne de Dofri viendrait un homme d'ascendance royale, il y grandirait et ce même homme

5. Ce texte prodigue les synonymes pour « géant ». Nous avons ici *bergbúi*, « celui qui habite les rochers » qui étaient, en effet, le lieu de résidence préféré des géants. Pour Dofri, il figure aussi dans la *Kjalnesinga saga* où il passe pour le père adoptif de Haraldr à la Belle Chevelure.

6. Voir *fóstr**.

7. Voir *fjölkynngi**.

deviendrait unique roi de la Norvège. Pour la belle branche, elle signifiait qu'un roi descendrait de ce parent qui avait grandi là et que ce roi-là proclamerait une religion nouvelle. Ce rêve ne fut pas tellement du goût de Bárðr. On tient pour vrai que la fleur brillante signifiait le roi Óláfr Haraldsson[8]. Après ce rêve, Bárðr et Flaumgerðr quittèrent Dofri. Peu après, Haraldr Hálfdanarson arriva et grandit chez Dofri le géant. Dofri en fit ensuite le roi de la Norvège, selon ce qui est dit dans la saga du roi Haraldr Pupille de Dofri[9].

## 2.

Bárðr se rendit dans le Nord en Hálogaland et y demeura. Il eut trois filles de Flaumgerðr, sa femme. L'aînée s'appelait Helga, la seconde, Þórdís, la troisième, Guðrún. Quand Bárðr eut été un hiver en Hálogaland, sa femme, Flaumgerðr, mourut ; cela lui parut une fort grande perte. Ensuite, Bárðr demanda en mariage Herþrúðr, fille du *hersir** Hrólfr le Riche. D'elle, il eut six filles. L'une s'appelait Ragnhildr, une autre, Flaumgerðr, puis Þóra, Þórhildr, Geirríðr et Mjöll.

Il faut dire maintenant qu'une guerre se déclara entre les *þurs*[10] et le roi Dumbr. Ils trouvèrent excessivement cruel d'en découdre avec lui. Ils se liguèrent alors et décidèrent entre eux qu'ils l'assassineraient. Celui qui était à leur tête s'appelait Harðverkr. Il se trouva qu'un jour, ils le rencontrèrent dans une barque de pierre[11]. Ils étaient dix-huit[12]. Ils l'attaquèrent et le rossèrent avec des barres de fer, mais il se défendit avec ses avirons et pour finir, le roi Dumbr tomba, mais il avait alors tué douze d'entre eux. Harðverkr resta avec cinq hommes. Il se fit roi des gens du Nord.

Mjöll se maria de nouveau avec Rauðfeldr le Fort, fils du géant Svaði, du Nord, des monts Dofri. Ils eurent le fils qui s'appelait Þorkell. Il était

8. Saint Óláfr, le grand convertisseur de la Norvège, mort en 1030.

9. Que l'on sache, il n'existe pas de saga portant ce titre. En revanche, nous avons conservé un *þáttr** (un « dit »), le *Dit de Hálfdan le Noir et de Haraldr à la Belle Chevelure* (dans le *Flateyjarbók*) qui raconte que Hálfdan, le père de Haraldr, s'empara de Dofri et l'enchaîna avec des liens de plomb. Haraldr, qui n'avait alors que cinq ans, eut pitié de Dofri et le libéra, ce qui lui valut la fureur de son père. Haraldr fut exilé pour cet acte mais Dofri l'éleva et en fit le roi de Norvège.

10. Nous avons vu passer, au premier chapitre, plusieurs noms rendant notre mot « géant » : *þurs* qui figure ici est du nombre !

11. Le motif de la barque de pierre dans laquelle circule une créature surnaturelle se retrouve dans les contes populaires islandais.

12. Dumbr étant tout seul, précisent d'autres manuscrits.

grand et fort. Il avait les cheveux et la peau noirs, et quand il eut vieilli, ce fut le plus injuste des hommes[13]. Peu après mourut Mjöll, sa mère, et Þorkell prit femme et épousa Eygerðr Úlfsdóttir du Hálogaland. La mère d'Eygerðr était Þóra, fille de Mjöll fille d'Ànn le Courbeur d'Arc[14]. Þorkell alla loger en Hálogaland et se trouva dans le voisinage de Bárðr, son frère. Ils habitaient dans le fjord de Skjálpti[15], dans le nord du Hálogaland.

Peu après, les frères s'en furent au nord au-delà de la Dumbshaf et brûlèrent dans sa maison Harðverkr le Fort et trente *þurs* avec lui. Ensuite, Bárðr ne se fia pas à s'établir là. Ils revinrent chez eux dans le Skjálpti et y habitèrent jusqu'à ce que le roi Haraldr l'Ébouriffé[16] prenne le pouvoir en Norvège. Lorsqu'il eut accompli cette besogne, il devint si puissant et ambitieux qu'il n'y avait pas d'homme entre le Raumelfr au sud et Finnabú au nord qui eût le pouvoir de ne pas lui verser de tribut, non plus que parmi ceux qui brûlaient du sel ni ceux qui travaillaient aux champs[17]. Quand Bárðr apprit cela, il estima qu'il n'échapperait pas plus à cette charge que les autres. Il préféra abandonner parents et terre natale plutôt que de vivre sous un pareil joug, dont il apprenait que le tout-venant y était soumis. Il eut envie alors de chercher d'autres pays.

## *3.*

On mentionne un homme, Bárðr fils de Heyangrs-Björn[18], originaire du Hálogaland. Ils firent cause commune, les deux homonymes, et tombèrent d'accord pour se mettre en quête de l'Islande, car on disait que les conditions y étaient bonnes, et d'ailleurs, Bárðr fils de Dumbr dit avoir

13. Remarquons d'abord que cette caractérisation n'est pas péjorative dans cette culture qui admirait la trempe de caractère avant tout. En second lieu, ce Svaði est mentionné dans d'autres sources.

14. Lequel a droit à une saga légendaire célèbre.

15. Il se peut que ce fjord, mentionné dans d'autres sources, soit le Saltenfjord au sud de Bodø, en Norvège.

16. C'est un autre surnom de Haraldr à la Belle Chevelure.

17. Le Raumelfr est un fleuve et cette mention dénote, de la part de l'auteur de la présente saga, une bonne connaissance des sagas de Haraldr. Pour Finnabú, il y a de grandes chances pour qu'il faille comprendre le Finnmark, dans le nord de la Norvège, donc. L'expression « brûler du sel » ne doit pas surprendre : l'une des ressources des Norvégiens de cette époque était de brûler les algues dont les cendres servaient de sel.

18. Il est dit dans le *Livre de la colonisation de l'Islande*, qu'un certain Gnúpa-Bárðr fils de Heyangrs-Björn colonisa le Bárðardalr puis le Fljótshverfi. On le mentionne également dans *Reykdœla saga* et dans *Njáls saga*.

rêvé qu'il achèverait sa vie en Islande. Chacun gouverna son propre bateau, ils avaient bien chacun dix-neuf hommes. Sur le bateau avec Bárðr il y avait sa femme, Herþrúðr et toutes ses filles. L'homme le plus honorable après Bárðr était Þorkell Rauðfeldsson, qui était frère de Bárðr Dumbsson. Il y avait également sur le bateau un *bóndi** important qui s'appelait Skjölðr, originaire du Hálogaland, et sa femme qui s'appelait Gróa. Ils étaient de caractères bien différents. Sur le bateau également il y avait un homme qui s'appelait Svalr et Þúfa, sa femme. Ils étaient trölls tous les deux, violents et bons à rien. Étaient là aussi deux servantes, l'une appelée Kneif et l'autre, Skinnbrók, ainsi qu'un jeune garçon qui s'appelait Þorkell et était surnommé Enveloppé de Peau[19]. Il était cousin issu-de-germain de Bárðr et il avait été élevé au nord de Dumbshaf. Là, on manque de *vaðmál** et l'enfant fut enveloppé dans des peaux de phoque pour être mis à l'abri, et ce furent ses langes. Aussi fut-il surnommé Þorkell Enveloppé de Peau. Il était dans la fleur de l'âge à ce point de la saga. C'était un homme de haute taille et mince, des jambes courtes, de longs bras et de laides jointures. Il avait des doigts fins et longs, face mince et allongée, des pommettes hautes, des dents laides et proéminentes, des yeux exorbités, une bouche large, un cou long, une grosse tête, de petites épaules – et il était bedonnant –, des pieds longs et minces. Il était rapide et exercé dans tout ce qu'il faisait, prompt d'esprit et diligent, fidèle en toute chose envers ceux qu'il servait[20]. Il y avait là aussi, avec Bárðr, un marin qui s'appelait Þórir, autoritaire et de très grande force. Il était fils de Knörr, fils de Jökull, fils de Björn l'Hébridéen. Était aussi avec Bárðr Ingjaldr fils d'Alfarinn, fils de Váli frère de Hólmkell, père de Ketilríðr sur lequel Viglundr composa la plupart de ses strophes[21]. Il y avait beaucoup d'autres hommes sur le bateau de Bárðr bien qu'ils ne soient pas mentionnés ici.

Dès que les homonymes furent prêts, ils prirent la mer et eurent une rude traversée. Ils passèrent une demi-centaine de journées[22] en mer et arrivèrent à terre en venant du sud, puis se rendirent vers l'ouest. Ils virent

19. Comme toujours dans ce type de sagas, la plus grande fantaisie règne dans les noms propres. Kneif est attesté ailleurs comme surnom, *skinnbrók* (Braies de Peau) doit bien aussi être un sobriquet. Le texte explique lui-même *skinnvefja*.

20. Ce type de portrait est très rare. Il est clair que l'auteur s'amuse!

21. Alfarinn fils de Váli est connu du *Livre de la colonisation de l'Islande*. Ketilríðr et Viglundr sont les deux personnages principaux de la *Saga de Viglundr*. Viglundr était poète (scalde).

22. Deux remarques : la centaine germanique ancienne *(hundrað*)* valait cent vingt, il peut donc s'agir ici de soixante et non de cinquante. D'autre part, le texte utilise le terme *dægr* qui signifie 24 heures.

alors une grande montagne toute couverte de glaciers. Ils l'appelèrent Snjófell et le cap, Snjófellsnes[23].

C'est là, devant le cap, que les homonymes se quittèrent. Bárðr Heyangrs-Bjarnarson prit vers l'ouest du pays et ensuite au nord; il resta en mer une demi-centaine de journées pour la seconde fois, il arriva pour finir à l'embouchure du Skjálfandafljót et colonisa le Bárðardalr depuis la Villikálfsborgará et l'Eydardalsá, en remontant, et habita un moment à Lundarbrekka[24]. Il trouva alors que le temps à l'intérieur des terres devait être meilleur que sur la côte, et il pensa donc que la terre serait meilleure au sud de la lande; il envoya ses fils au sud pour *gói*[25] et ils trouvèrent de bons pâturages[26]. L'un d'eux rebroussa chemin tandis que l'autre restait. Bárðr fit faire alors un petit traîneau pour chaque bête capable de marcher et il fit tirer par chacun son propre fourrage et ses affaires. Il prit par le Vánarskarð. Cela s'appelle maintenant Bárðargata[27]. Il colonisa ensuite le Fljótsjhverfi et habita à Gnúpar; à partir de là, il fut appelé Gnúpa-Bárðr. Il eut beaucoup d'enfants. Son fils était Sigmundr, père de Þorsteinn qui épousa Æsa, fille de Hrólfr Barberouge; leur fille fut Þórunn qu'épousa Þorkell leifr et leur fils fut Þorgeirr, *goði** des gens de Ljósavatn. Un autre fils de Bárðr et de Herþrúðr[28] fut Þorsteinn, père de Þórir qui était à Fitjar[29] avec le roi Hákon: il se tailla un trou dans une peau de bœuf et s'en servit de protection. Aussi fut-il surnommé Cou de Cuir. Il épousa Freyleif fille d'Eyvindr. Leurs fils furent Hávarðr de Fellsmúli, Herjólfr de Myvatn et Ketill de Húsavík, Vémundr kögr qui épousa Halldóra fille de Ketill le Noir, Äskell et Háls. Il habita à Helgastaðir[30].

## *4.*

Bárðr Dumbsson accosta dans un passage sur la côte sud qu'ils appelèrent Djúpalón. Là, Bárðr débarqua avec ses hommes et lorsqu'ils arrivèrent

23. *Snjo-* et *snær* s'équivalent et signifient tous les deux: « neige». *Nes* = « cap».

24. Un peu de vocabulaire: *fljót* = « fleuve»; *dalr* = « vallée»; *á* = « rivière»; *brekka* = « pente».

25. *Gói* est le nom ancien d'un mois qui allait de la mi-février à la mi-mars.

26. Le texte est beaucoup plus précis et dit qu'ils trouvèrent de l'*equisetum hyemale*, une sorte d'herbe donc, peut-être du saxifrage.

27. *Gata* = « route», «chemin», aujourd'hui « rue».

28. On ne connaît pas de femme à ce Bárðr-là qui se serait appelé Herþrúðr. L'auteur doit confondre avec l'autre Bárðr, le fils de Dumbr.

29. Une bataille que livra, en Norvège, le célèbre roi Hákon Adalsteinsfóstri, vers 960.

30. Beaucoup de ces personnages sont mentionnés dans d'autres sources. On ne sait trop ce que signifie le surnom *kögr*.

à une grande caverne, ils offrirent un sacrifice pour avoir bonne chance[31]. L'endroit s'appelle maintenant Tröllakirkja. Puis ils mirent leur bateau au mouillage dans une baie. Ils étaient allés là faire leurs besoins et les excréments furent rapportés par les vagues dans cette baie, aussi l'appelèrent-ils Dritvík[32]. Puis ils allèrent explorer le pays et lorsque Bárðr arriva à un petit promontoire, la serve Kneif lui demanda de lui donner ce promontoire, et c'est ce qu'il fit, de sorte que l'endroit est appelé maintenant Kneifarnes[33]. Bárðr trouva alors une grande caverne et ils y restèrent un moment. Ils eurent l'impression que l'on répondait à tout ce qu'ils disaient, parce qu'il y avait un puissant écho[34] dans cette caverne. Ils appelèrent cet endroit Sönghellir[35] et tinrent là tous leurs conseils, maintenant cette habitude tout le temps que Bárðr vécut. Puis Bárðr s'en fut jusqu'à ce qu'il arrive à un étang. Là, il se déshabilla complètement et se baigna dans cet étang, on appelle maintenant cet endroit Bárðarlaug[36]. À peu de distance de là, il bâtit une grande ferme et la nomma Laugarbrekka : il y habita un moment.

Vint en Islande avec Bárðr un homme qui s'appelait Sigmundr. Il était fils de Ketill þistill, qui colonisa le Þistilsfjördr. Sa femme s'appelait Hildigunnr. Ils furent à Laugarbrekka chez Bárðr.

Þorkell Rauðdfeldsson colonisa la terre qui s'appelle Árnarstapi. Skjölðr habita à Tröd. Mais Gróa, sa femme, ne se plut pas avec lui à cause du caractère qu'elle avait ; parce qu'elle se trouvait trop bonne pour lui, elle s'en fut dans une caverne, la déblaya de sorte que cela fît une grande caverne et s'y établit avec ses propriétés, si bien qu'elle n'eut pas d'autre résidence tant que Skjölðr vécut. L'endroit fut appelé Gróuhellir[37]. Après la mort de Skjölðr, Þorkell Enveloppé de Peau demanda Gróa en mariage. Avec l'aide de Bárðr, son parent, il l'épousa et ils habitèrent ensuite à Dögurðará.

31. On est en droit de penser que l'auteur cherche à faire de la prétendue reconstitution historique. Il parle de *blót**, ce qui est, en effet, l'un des probables rites païens de la religion scandinave ancienne. Le nom Tröllakirkja qui va suivre (« église des trölls ») irait dans le même sens.

32. On notera d'abord qu'excréments humains se dit *álfreki* : « ce qui chasse les alfes (*álfr**) », ceux-ci étant des esprits surnaturels de caractère plutôt maléfique. Ensuite, que *drit* = « excréments » également. Une scène assez identique figure dans la *Saga de Snorri le Goði*, chap. 4.

33. « Cap de Kneif ».

34. Remarquons qu'« écho » se dit « langue des nains » *(dvergmál)* en vieux norois. Ce passage est une sorte de somme en matière de surnaturel païen !

35. « Caverne qui chante ».

36. « Bain de Bárðr ». Laugarbrekka = « Faille (ou Pente) du bain ».

37. « Caverne de Gróa ».

Þórir Knarrarson prit soin de la ferme de Bárðr à Öxnakelda. Skinnbrók, servante de Bárðr, habita la ferme qui s'appelle Skinnbrókarlækr[38]. Ingjaldr avança dans le cap et trouva une terre sur le conseil de Bárðr, à l'endroit qui s'appelle Ingjaldshváll.

Svalr et Þúfa disparurent du bateau la toute première nuit et l'on n'entendit pas parler d'eux pendant quelque temps; en fait, ils étaient dans les montagnes et furent transformés en trölls tous les deux. Le temps passant, ils commirent de grands méfaits, on n'osait pas faire quoi que ce fût à cause de leur sorcellerie. Il se fit qu'une fois, une baleine vint s'échouer sur la côte appartenant à Bárðr; Svalr y avait ses habitudes et il s'en fut, de nuit, dépecer la baleine[39]. Et quand il eut dépecé la baleine un moment, Bárðr survint. Ils se mirent à lutter fortement. Svalr était tellement ensorcelé que Bárðr perdit des forces, mais pourtant, il se fit, pour finir, que Bárðr brisa l'échine de Svalr et l'inhuma là dans les galets; l'endroit s'appelle Svalsmöl[40]. La nuit suivante, il trouva Þúfa sur la baleine et la tua de la même façon. On tint cela pour une très grande purification du pays.

## 5.

Þorkell Rauðfeldsson eut deux fils de sa femme. L'un s'appelait Sölvi et l'autre Rauðfeldr, d'après le père de Þorkell. Ils furent élevés à Arnarstapi et ce furent des hommes prometteurs. Les filles de Bárðr grandirent à Laugarbrekka, toutes deux grandes et belles. Helga était l'aînée. Les fils de Þorkell et les filles de Bárðr jouaient ensemble en hiver sur la glace qui couvrait les rivières du voisinage et qui s'appellent Barnaár. Ils jouaient longtemps joyeusement et avec grande ardeur. Les fils de Þorkell voulaient commander parce qu'ils étaient plus forts, mais les filles de Bárðr ne voulaient pas se laisser dominer si elles le pouvaient.

Il se fit qu'un jour, ils étaient en train de jouer et il y eut compétition entre Rauðfeldr et Helga. Il y avait des blocs de glace sur la mer ce jour-là. Le brouillard était épais. Ils jouaient tout au bord de la mer. Rauðfeldr poussa alors Helga dans la mer sur un bloc de glace dérivant. Il y avait un

38. « Ruisseau de Skinnbrók ».

39. Les baleines et autres cétacés venaient assez souvent s'échouer sur les rives d'Islande. C'était une source non négligeable de revenus, au demeurant fixée par les lois. Le dépeçage de ces « épaves » donnait très fréquemment lieu à de violentes querelles.

40. « Galets de Svalr ». On devait enterrer celui que l'on avait tué. Mais comme Svalr est un sorcier, il n'est pas susceptible de recevoir une inhumation correcte : on l'enterre sous des cailloux, des pierres, des galets, etc.

grand vent soufflant de la terre. Le glaçon dériva alors jusqu'aux blocs de glace en haute mer. Helga grimpa dans le champ de glace. La même nuit, la glace dériva loin de la rive et alla en haute mer. Elle suivit la glace qui dériva si rapidement qu'en sept jours, Helga arriva sur la glace au Groenland.

Habitait alors à Brattahlíd Eiríkr le Rouge, fils de Þorvaldr, fils d'Àsvaldr[41], fils de Þórir aux Bœufs. Eiríkr avait épousé Þjódhildr, fille de Jörundr fils d'Atli et de Þorbjörg à la Poitrine de Knörr, qui était la fille adoptive de Þorbjörn de Haukadalr. Leur fils était Leifr le Chanceux. Eiríkr s'était installé au Groenland un hiver plus tôt[42].

Helga accepta de loger pour l'hiver chez Eiríkr. Logeait alors chez Eiríkr un homme qui s'appelait Skeggi, fils de Skinna-Björn, fils de Skútaðar-Skeggi. Il était Islandais et était surnommé Miðfjarðar-Skeggi parce qu'il habitait Reykir dans le Miðfjörðr, mais il était longtemps en voyages de commerce[43].

Helga était une très belle femme. On trouvait étrange la façon dont elle était arrivée et à cause de cela, elle fut appelée tröll par certaines gens. Elle avait d'ailleurs la valeur d'un homme en fait de force, quoi qu'elle entreprît. Elle dit toute la vérité sur son voyage. Eiríkr connaissait sa famille, car il connaissait Bárðr même s'il était jeune quand ce dernier était arrivé en Islande.

Un jour, Helga était dehors, elle regarda autour d'elle et déclama une *vísa**:

1. Heureuse serais-je
si je pouvais voir
Búrfell et Bali,
les deux Lóndrangir,
Adalþegnshólar

41. Selon le *Livre de la colonisation*, il manque un chaînon : Úlfr, qui est père d'Ásvaldr.

42. Ce passage, évidemment, est intéressant. Il recoupe, si l'on veut, les sagas dites du Vinland (La *Saga d'Eiríkr le Rouge* et la *Saga des Groenlandais*). Si l'on tient que Bárðr est arrivé en Islande en 874, il n'est guère possible qu'il ait connu Eiríkr le Rouge et ce dernier n'aurait pu coloniser le Groenland « un hiver plus tôt ». Eiríkr est arrivé au Groenland, pour la première fois, en 981 ou 982 et a entrepris de coloniser ce pays en 985 ou 986. On sait que Leifr le Chanceux est censé avoir découvert l'Amérique (Terre-Neuve ou le Labrador, cf. Régis Boyer, *Islande, Groenland, Vinland; essai sur le mouvement des Scandinaves vers l'ouest au Moyen-Âge*, Paris, Arkhê, 2001). Pour comprendre le surnom de Þorbjörg, on se rappellera que le *knörr*, qui était le bateau* viking normal, avait une proue relevée en arc.

43. Skeggi du Miðfjörðr est bien connu des sagas. L'expression : « il était souvent en voyages de commerce » convient parfaitement à un viking !

et Öndvertnes,
Heiðarkolla
et Hreggnasi,
Dritvíkrmöl
devant les portes de mon père adoptif[44].

Ces noms de lieux se trouvent tous dans le Snjófellsnes.

Skeggi prit Helga chez lui et en fit sa concubine. Pendant l'hiver, des trölls, des monstres descendirent dans l'Eiríksfjördr et firent grands maux et dommages, mettant les bateaux en pièces, brisant les os aux gens. Ils étaient trois, un mâle et une femelle et leur fils. Skeggi se prépara à les tuer et cela se fit de telle sorte que Helga l'aida et lui sauva presque la vie. L'été suivant, Skeggi se rendit en Norvège et y demeura deux hivers. L'été d'après, il alla en Islande et Helga avec lui, chez eux à Reykir, à leur demeure. On ne mentionne pas que lui et Helga aient eu des enfants ensemble.

Il faut dire maintenant que les filles de Bárðr vinrent à Laugarbrekka, trouvèrent leur père et dirent comment les choses s'étaient passées avec Rauðfeldr et Helga, sa fille. Cela mit Bárðr dans une grande colère, il se leva d'un bond et se rendit à Arnarstapi. Il avait le visage bien sombre. Þorkell n'était pas chez lui. Il était allé en mer. Les garçons, Rauðfeldr et Sölvi étaient dehors. L'un d'eux avait douze hivers et l'autre, neuf. Bárðr en prit un sous chacun de ses bras et se rendit avec eux dans la montagne. Il ne leur servait à rien de se battre, car Bárðr était si fort qu'il aurait pu les tenir ainsi même s'ils avaient été adultes. Quand il arriva en haut de la montagne, il jeta Rauðfeldr dans une crevasse si profonde et grande qu'il était mort sur-le-champ lorsqu'il arriva au fond. L'endroit s'appelle maintenant Rauðfeldarsgjá[45]. Il s'en fut avec Sölvi un peu plus loin sur un rocher élevé. Là, il jeta Sölvi en bas de sorte qu'il se brisa le cou et la tête et mourut de la sorte. Cela s'appelle maintenant Sölvahamarr[46]. Après cela, il revint à Arnarstapi, dit la mort des frères et s'en fut ensuite chez lui. Þorkell arriva chez lui alors et apprit comment avait eu lieu le trépas de ses fils. Il fit demi-tour à la recherche de son frère et lorsqu'ils se rencontrèrent, il n'y eut pas de salutations entre eux, ils se précipitèrent immédiatement l'un contre l'autre, tout volait devant eux. Pour finir, Þorkell tomba parce que Bárðr était le plus fort d'entre eux. Þorkell resta

44. Helga énumère ici les noms des lieux qu'elle aime en Islande. Cette strophe ressemble à une *þula*, genre poétique classé qui consiste à énumérer des noms.

45. *Gjá* = « crevasse ».

46. *Hamarr* = « falaise », « rocher élevé ».

gisant un moment et Bárðr alla chez lui. Þorkell s'était cassé l'os de la cuisse dans leur lutte. Il se releva et se rendit en boitant chez lui. Puis on pansa sa jambe et il guérit complètement. Il fut surnommé ensuite Þorkell Jambe bandée.

Quand il fut guéri, il s'en alla de Snjófellsnes avec tous ses biens et se rendit vers l'est chez Hængr Þorkelsson. Sa mère était Hrafnhildr, fille de Ketill hængr[47] de Hrafnista. Il avait colonisé tous les Rangárvellir et habitait Hof-du-bas. Sur le conseil de Ketill hængr, Þorkell colonisa le pays autour du Þríhyrningr[48] et habita là au pied de la montagne, côté sud. Il est compté parmi les colonisateurs. Il avait fort la faculté de changer de forme[49]. Il eut de sa femme les enfants que voici : Börkr Homme à la Dent Noire, père de Starkaðr d'en bas du Þríhyrningr et Þórny qu'épousa Ormr Stórólfsson, et Dagrún, mère de Bessi[50].

## *6.*

Bárðr fut tellement affecté par tout cela, ses démêlés avec son frère, la disparition de sa fille, qu'il devint et taciturne et difficile à traiter, en sorte qu'il n'était utile à personne après cela. On mentionne qu'un jour, il vint parler à Sigmundr, son camarade[51], et dit : « Je vois qu'à cause de ma famille et de ma peine, je ne suis pas de nature à traiter avec le commun, aussi vais-je me chercher quelque autre parti. En raison de tes longs et loyaux services auprès de moi, je veux te donner la terre d'ici, à Laugarbrekka avec la demeure qui lui appartient. » Sigmundr le remercia de ce cadeau. À Þórir Knarrarson, il donna la terre de Öxnakelda et à Þorkell Enveloppé de Peau, il donna Dögurðará, et il y eut grande amitié et parenté entre eux, et cela se maintint toute la vie.

Après cela, Bárðr s'en fut avec tous ses biens, et on pense qu'il a dû disparaître dans le glacier et qu'il y a habité une grande caverne, car il revenait plus à sa famille d'être dans de grandes cavernes que dans des maisons : il avait été élevé chez Dofri dans les montagnes de Dofri. Il faut

47. Une fois de plus, tous ces personnages sont connus (voir plus bas la *Saga de Ketill le Saumon*, p. 945). Hængr est un saumon mâle.

48. Une montagne qui doit son nom, « Triangle », à sa forme.

49. Voir *hamför**.

50. Selon son habitude, l'auteur mêle les personnages probablement fictifs et d'autres, authentiques semble-t-il. Le Starkaðr dont il est question ici intervient dans la *Saga de Njall le Brûlé* et Ormr a droit à un þáttr spécial, *Orms þáttr Stórólfssonar*, traduction française dans *Les Sagas-Miniatures*, p. 331 sqq.

51. Voir *félagi**.

dire aussi qu'il ressemblait plus à un tröll qu'à des humains par la force et la taille, aussi son nom fut-il allongé et il fut appelé Bárðr Génie du Snæfell parce que là, dans le cap, on le tenait pour un dieu tutélaire, on l'invoquait en cas de besoin. Pour beaucoup, c'était un très grand génie[52].

Quand Bárðr eut disparu, Sigmundr et Hildigunnr habitèrent à Laugarbrekka jusqu'à leur mort. Sigmundr est inhumé là sous un tertre. Il avait trois fils. L'un était Einarr, qui habita à Laugarbrekka. Il épousa Unnr, fille de Þórir fils d'Àslákr de Langadalr. Leur fille fut Hallveig. L'épousa Þorbjörn Vífilsson. Le second était Breiðr. Il épousa Gunnhildr fille d'Àslákr de Langadalr. Leur fils fut Þormóðr qui épousa Helga fille d'Önundr, sœur de Hrafn le Scalde[53]. Leur fille fut Herþrúðr qu'épousa Símun. Leur fille fut Gunnhildr qu'épousa Þorgils. Leur fille fut Valgerðr, mère de Finnbogi le Savant de Geirshlíð. Le troisième s'appelait Þorkell. Il épousa Jóreiðr, fille de Tindr Hallkelsson[54].

Après la mort de Sigmundr, Hildigunnr et Einarr, son fils, habitèrent là. On disait que Hildigunnr était magicienne et pour cette raison, elle fut assignée en justice par un homme qui s'appelait Einarr et était surnommé Lón-Einarr[55]. Celui-ci se rendit à Laugarbrekka avec six hommes et l'assigna pour magie, mais Einarr, le fils de Hildigunnr, n'était pas à la maison. Il arriva alors que Lón-Einarr venait de partir. Hildigunnr lui dit cette nouvelle et lui mit une tunique qu'elle venait de faire. Einarr prit son bouclier, une épée et un cheval de trait puis se mit à leur poursuite. Il creva son cheval sur les rochers où Bárðr Snaefellsáss avait tué Þúfa, la femme de Svalr, et qui sont appelés Rochers de Þúfa. Einarr parvint auprès de grands rochers et c'est là qu'ils se battirent ; quatre hommes de Lón-Einarr tombèrent et ses deux esclaves s'enfuirent. Les homonymes se battirent longtemps. Certains disent qu'Einarr Sigmundarson invoqua Bárðr pour obtenir la victoire. Alors, la ceinture des braies de Lón-Einarr se cassa, et quand il la saisit, Einarr lui assena le coup de la mort[56]. Un esclave d'Einarr Sigmundarson qui s'appelait Hreiðarr courut après eux et vit, depuis les Þúfubjörg, les esclaves de Lón-Einarr en train de courir. Il les poursuivit et les tua tous les deux dans une baie. L'endroit s'appelle maintenant

52. Nous avons d'autres exemples, dans les sagas, de génies tutélaires logeant dans les montagnes. On peut penser à une sorte d'esprit gardien, ou de divinité tutélaire, une sorte d'équivalent païen d'un saint.

53. Qui est l'un des protagonistes de la *Saga de Gunnlaugr Langue de Serpent*. Voir la traduction française chez Joseph K., Nantes, 1998.

54. Lequel est un personnage important de *Heiðarvíga saga*.

55. Voir *fjölkynngi**.

56. Tout cet épisode figure avec plus de détails dans la version dite « Sturlubók » du *Livre de la colonisation de l'Islande*.

Þrælavik[57]. À cause de cela, Einarr lui donna la liberté et autant de terre qu'il pourrait en prendre et enclore en trois jours[58]. L'endroit s'appelle Hreiðarsgerði, et il habita là ensuite. Einarr habita Laugarbrekka jusqu'à sa vieillesse et il est inhumé sous un tertre à peu de distance du tertre de Sigmundr, son père. Le tertre d'Einarr est toujours couvert de verdure, hiver comme été[59].

## *7.*

Il se trouve maintenant que, comme on en a parlé précédemment, Helga fille de Bárðr vivait avec Skeggi du Miðfjörðr. Quand Bárðr apprit cela, il alla la chercher et la ramena à la maison, car Skeggi était marié alors. Elle ne se plut pas après qu'elle eut quitté Skeggi. Elle s'affligeait et dépérissait. Il se fit qu'un jour, elle déclama cette vísa:

2. Bientôt je veux m'en aller;
ma passion ne diminue en rien
pour le donneur de colliers.
Je vais mourir lamentablement
car j'aimais le libéral d'or
d'un cœur ardent et brûlant.
Aussi ne puis-je dissimuler ma douleur;
je suis seule dans mon chagrin[60].

Helga ne se plaisait pas chez son père. Elle s'en alla et ne s'attacha ni à des humains, ni à des animaux, ni à des lieux de résidence. Elle était d'ordinaire dans des cavernes et des collines. C'est d'après elle qu'est appelé le Helguhóll[61], dans le Drangahraun, et beaucoup d'autres endroits s'appellent d'après elle en Islande. C'est elle qui prit quartiers d'hiver à Hjalli,

57. Littéralement: « Baie-des-esclaves ».

58. Cette coutume semble en effet avoir existé. Gerði, qui suit, s'applique à une clôture.

59. Ce phénomène, qui se retrouve dans plusieurs autres sagas, semble bien provenir de la littérature hagiographique qui était traduite d'abondance en Islande à l'époque.

60. On se rappelle que je ne tente pas de traduire littéralement. « Le donneur de colliers », tout comme « le libéral d'or » sont « l'homme », ici Skeggi; il s'agit ici de *kenningar*, sing. *kenning**, ces figures de style convenu – des métaphores filées à deux termes au minimum réunis par la préposition « de », comme « le cheval de la mer » pour: « le bateau » – qui étaient de rigueur en poésie scaldique. Signalons qu'il est très rare de rencontrer semblables effusions sentimentales dans ce type de poésie.

61. « Colline de Helga ».

dans l'Ölfus, et non Guðrún Gjúkadóttir, comme d'aucuns le disent, chez Þóroddr et Skapti, le père et le fils[62]. Helga était là en secret, elle couchait dans le lit situé tout au bout du *skáli** et avait un rideau tiré devant elle. Elle jouait de la harpe[63] toutes les nuits, car elle avait des insomnies, comme fort souvent. Il y avait chez le père et le fils un Norvégien[64] qui s'appelait Hrafn. On parlait souvent du fait que l'on ne savait pas qui était cette femme. Hrafn avait les plus grands soupçons là-dessus et une nuit, il s'enquit en regardant derrière le rideau. Il vit que Helga était assise, en chemise. La femme lui parut fort belle. Il voulut monter dans le lit et passer sous le drap avec elle, mais elle ne voulut pas. Ils se battirent et pour finir, Hrafn le Norvégien avait l'avant-bras droit cassé ainsi que la jambe gauche. Peu après, Helga disparut, se rendit en divers lieux d'Islande et ne se plut nulle part. Elle allait partout secrètement et d'ordinaire loin des gens ; elle était aussi parfois chez son père.

## *8.*

On mentionne une sorcière[65], Hetta. Elle résidait dans l'Ennisfjall[66], elle était très capable de changer de forme[67] et il était mauvais d'en démêler avec elle, tant pour les gens que le bétail. Il se fit une fois qu'elle tua force moutons à Ingjaldr de Hváll. Quand il s'en aperçut, il se porta à sa rencontre. Elle chercha à s'échapper mais il la pourchassa jusque dans la montagne. En ce temps-là, on ramait beaucoup pour aller à la pêche dans le Snjófellsnes mais personne ne s'y prenait mieux qu'Ingjaldr. Il faut dire

62. Voici de nouveau un passage passionnant qui en dit long sur les croyances populaires en Islande à l'époque des sagas. Guðrún Gjúkadóttir est l'une des grandes héroïnes du cycle héroïque de l'*Edda poétique*. Elle figure parmi les épouses de Sigurðr Fáfnisbani et aussi d'Atli (voir plus haut la *Saga des Völsungar*, p. 80). Elle revient plusieurs fois dans les sagas sans que l'on puisse dire pourquoi.

63. Il est très rare que des instruments de musique soient mentionnés dans nos textes islandais médiévaux, surtout dans les sagas. La harpe, notamment, n'est mentionnée qu'ici, dans une saga dite de saint et dans la *Saga de Ragnarr aux Braies velues* (ci-dessus p. 177). Il faut certainement voir là une influence étrangère, la littérature de traductions ayant été extrêmement abondante en Islande à l'époque. Il se peut aussi que *harpa*, mot visiblement emprunté, s'applique à d'autres instruments à cordes, mais nous ne voyons pas lesquels.

64. Le texte dit en fait : « un homme de l'Est », *austmaðr*. C'est en effet ainsi que les Islandais désignaient les Norvégiens, qui vivaient nettement « à l'est » de leur île.

65. Voir *fjölkynngi** et *tröll**.

66. Qui est une montagne dans le Snæfell.

67. Voir *hamför**.

que c'était un fameux marin. Alors que Hetta s'esquivait, elle dit : « Je vais te revaloir la perte de bétail dont j'ai été cause et je te montrerai un lieu de pêche où le poisson ne manque jamais si l'on s'y rend ; ce n'est pas la peine de rompre avec ton habitude d'être seul en bateau, comme tu en as coutume. » Elle déclama alors une vísa :

3. Tu vas ramer par le Firðafjall
de par la mer agitée,
si tu veux trouver le banc de Grímr ;
là la morue scintillera ;
et c'est là que tu resteras
– Þórr est féru de Frigg.
Que le pêcheur au court nez
du cap de Hrakhvammr rame au delà[68].

Ils se quittèrent là. C'était en automne. Le lendemain, Ingjaldr s'en fut à la rame, il était seul dans son bateau et rama jusqu'à ce qu'il eut laissé derrière lui la montagne et le cap. Il trouva que cela faisait un peu plus loin que ce qu'il avait pensé. Le temps était bon ce matin-là et quand il arriva à l'endroit dit, il y avait du poisson en abondance. Peu après, il y eut un nuage sur l'Ennisfjall, qui passa rapidement. Là-dessus le vent arriva apportant de la neige et du gel. Ingjaldr vit alors un homme en bateau qui tirait puissamment du poisson. Il avait une barbe rousse. Ingjaldr lui demanda son nom, il déclara s'appeler Grímr[69]. Ingjaldr demanda s'il ne voulait pas se diriger vers le rivage. Grímr déclara qu'il n'y était pas prêt – « tu attendras que j'aie rempli mon bateau[70] ». Le temps empira soudain et il fit tellement noir que l'on ne pouvait voir de la poupe à la proue. Ingjaldr avait perdu tous ses hameçons et sa ligne. Ses rames aussi étaient en bien mauvais état. Il estima alors qu'il ne parviendrait pas à terre à cause de la sorcellerie de Hetta et que tout cela devait venir d'elle. Il invoqua

68. Cette vísa est particulièrement compliquée ! Sans développer, je choisis de donner Firðafjall qui est une montagne dans le Snæfell. Noter que le Grímssmið existe toujours en tant que lieu particulièrement poissonneux. On peut traduire le vers 6 comme je l'ai fait, mais le sens n'est pas sûr, Frigg étant, au demeurant, la femme d'Óðinn, non de Þórr.

69. Grímr est un nom bien connu d'Óðinn. Revoyez la note précédente, Frigg est la femme du dieu. On pourrait, comme le suggère Bjarni Vilhjálmsson, l'éditeur islandais de cette saga, lire Þrór (encore un nom d'Óðinn) à la place de Þórr dans la vísa 3, ce qui ferait que tout l'épisode soit placé sous le signe de l'Ase aux corbeaux !

70. Le texte n'est pas clair : on ne voit pas pourquoi Ingjaldr, qui est dans son propre bateau, devrait attendre. Voyez aussi vers la fin du présent chapitre, où Grímr disparaît de ce qui est le bateau d'Ingjaldr.

alors Bárðr Snæfellsáss pour qu'il l'aide. Ingjaldr se mit à avoir bien froid, car le bateau prenait rapidement l'eau et chaque vague gelait en arrivant dedans. Ingjaldr avait coutume de porter un grand manteau de peau, lequel était là dans le bateau auprès de lui ; il prit ce manteau et le tira sur lui pour s'abriter ; il s'estimait plus certain de mourir que de vivre.

Il arriva ce jour-là, à Ingjaldshváll, vers midi, que l'on vint à la lucarne de la salle pour l'heure du repas et que l'on déclama d'une voix grave :

4. Seul s'en fut en bateau à la rame
Ingjaldr en Manteau de Peau,
perdit dix-huit hameçons
Ingjaldr en Manteau de Peau,
et une ligne de quarante pieds,
Ingjaldr en Manteau de Peau.
Ne revint jamais ensuite
Ingjaldr en Manteau de Peau.

Les gens furent saisis, mais on tient pour vrai que c'est Hetta la sorcière qui a dû déclamer cela, car elle espérait que, selon sa volonté, Ingjaldr ne reviendrait jamais, comme elle en avait conçu le dessein.

Alors qu'Ingjaldr était à l'article de la mort, il vit un homme ramant dans une barque. Il était en coule grise et avait une corde de peau de morse autour de la taille. Ingjaldr pensa reconnaître Bárðr, son ami. Celui-ci rama vivement vers le bateau d'Ingjaldr et dit : « Te voici en piètre position, camarade, et ce serait grande merveille que toi, un homme intelligent, tu te laisses abuser par un monstre comme Hetta ; viens avec moi dans mon bateau si tu veux essayer de tenir la barre et moi, je vais ramer. » C'est ce que fit Ingjaldr. Grímr avait disparu du bateau lorsque Bárðr arriva. On pense que ç'avait été Þórr. Bárðr se mit alors à ramer bien fort, jusqu'à ce qu'il atteigne la côte. Bárðr transporta Ingjaldr à la maison, celui-ci était bien épuisé, mais il recouvra complètement la santé et Bárðr retourna à son foyer.

## *9.*

Il y avait un monstre qui s'appelait Torfár-Kolla, appelée également Skinnhúfa[71]. Sa demeure était à Knausar. Elle commettait maints

71. Le « monstre » dont il s'agit ici est une sorcière (*flagð**) ou une ogresse. Elle porte un nom curieux sous ces deux formes : « Kolla de la Torfá », donc « Kolla de la rivière de Torf »

méfaits, tant en vols qu'en meurtres d'hommes. Þórir d'Öxnakelda la trouva tourmentant son bétail une nuit. Ils se précipitèrent l'un sur l'autre aussitôt et luttèrent. Þórir découvrit bientôt que c'était une très grande tröll. Leur lutte fut à la fois rude et longue, mais pour finir, il lui brisa l'échine et la laissa morte, mais quand il se leva, il déclama une vísa :

5. Tröll était Torfár-Kolla,
– elle ne se retient guère – de Knausar ;
elle allait son chemin, je le chante,
méprisée, par l'Eystribotn.
J'ai rencontré le monstre stupide,
j'ai lutté contre elle ce jour ;
la tröll a perdu son renom
bien établi quand je lui ai courbé le cou.

Bien des gens disaient que Bárðr devait encore avoir aidé Þórir en cela, car tous ses amis l'invoquaient s'ils se trouvaient dans quelque danger. Souvent, Bárðr circulait par le pays et arrivait en divers lieux. D'ordinaire, il était équipé de telle sorte qu'il portait une coule grise et qu'il était ceint d'une corde de peau de morse, une hallebarde à la main avec, à l'emmanchure, un fer long et épais[72]. Il s'en servait toujours quand il allait par les glaciers.

On mentionne que les frères, Bárðr et Þorkell, s'étaient rencontrés et avaient pleinement fait la paix. Ils eurent ensuite maints démêlés et logèrent ensemble dans le Brynjudalr, dans la caverne qui a été appelée depuis Bárðarhellir ; ils ont tenu leurs jeux chez Eiríkr dans le Skjaldbreið, à Eiríksstadir. Se rendit là aussi, venant du nord, de Siglunes, Lágálfr, fils de Petite Fille. Ils firent de la lutte, et ils étaient de force égale, Lágálfr et Eiríkr, mais auparavant, Eiríkr avait battu Þorkell Jambe bandée ; ensuite Bárðr et Eiríkr luttèrent et ce dernier tomba et se cassa la main. Lágálfr était allé de chez lui aux jeux et il se rendit à la maison le soir[73]. En cours de route, il lutta avec un berger de Hallbjörn de Silfrastaðir, qui s'appelait

– et il existe une rivière portant ce nom qui forme une vaste cascade. D'autre part, il y a une autre flagð, appelée Selkolla, dans la *Saga du prêtre Gudmundr le Bon*, l'un des textes de la *Saga des Sturlungar*. Un peu comme l'épisode qui concluait le précédent chapitre, le récit qui va venir aura fait florès dans les contes populaires islandais.

72. Cette arme ressemble parfaitement à celle qui est décrite au chapitre 53 de la *Saga d'Egill fils de Grímr le Chauve*, dans le recueil des *Sagas islandaises*.

73. Ce qui représente une distance considérable, qu'un homme ne saurait parcourir en un jour.

Skeljungr ; il était capable de changer de forme. Skeljungr tomba et se cassa la jambe. Lágálfr le porta jusqu'à la ferme puis alla son chemin, et en descendant le Blönduhlíð, il arriva à Frostastaðir au sud des maisons, parvint à une fenêtre et jeta un regard à l'intérieur : le maître de maison disait à sa femme qu'elle avait pris de la farine dans le sac qui pendait au-dessus d'eux ; il lui administra une gifle, et elle pleura. Lágálfr passa sa hache à travers la fenêtre et fit tomber le sac. Le coup atteignit le bóndi à la tête et il s'effondra, évanoui. Lágálfr fit demi-tour, s'en fut chez lui à Siglunes le soir, et il sort de cette saga. Le bóndi retrouva ses esprits et pensa que le sac était tombé tout seul.

Certains disent qu'Ormr Stórólfsson fut aux jeux de Skjaldbreið, qu'il lutta contre Bergþórr de Bláfell et qu'Ormr remporta la victoire. Était là aussi Ormr skógarnefr, jeune alors[74]. Il lutta contre Þórir de Þórisdalr. Cette vallée[75] est dans le glacier de Geitland. Þórir prit le meilleur. Était là aussi Þórálfr Skólmsson qui lutta contre Hallmundr de Balljökull[76]. Ils étaient presque à égalité, mais Bárðr fut estimé le plus fort de tous. Ces jeux se terminèrent de telle sorte qu'il n'y eut pas d'autre incident.

## *10.*

Il y avait un homme appelé Önundr et surnommé Large Barbe. Il était fils d'Úlfarr, fils d'Úlfarr de Fitjar, fils de Þórir le Vacarme[77]. Il habitait dans le Reykjadalr du haut, la ferme qui s'appelle Breiðabólstaðr. Il avait épousé Geirlaug, fille de Þormóðr d'Akranes, la sœur de Bessi. Leur fille s'appelait Þórodda. L'épousa Torfi fils de Valbrandr fils de Valþjófr fils d'Örlygr d'Esjuberg. Elle apportait en dot la moitié de Breiðabólstaðr et on en fit deux terres ou fermes. Ce Torfi tua les hommes de Kroppr, douze en tout, et il fut le grand instigateur du meurtre des hommes de Hólmr. Les chefs étaient Hörðr le Meurtrier[78], neveu de Torfi, et Geirr d'après qui l'îlot de Geirr est nommé. Torfi fut

74. Ce personnage au surnom obscur est bien connu. Qu'il suffise de dire que c'est le frère du célèbre Gunnarr de Hlíðarendi, le héros inoubliable de la première partie de la *Saga de Njáll le Brûlé*.

75. « Þórisdalr » signifie « vallée de Þórir ».

76. Ces personnages figurent, cette fois, dans la *Saga de Grettir le Fort*.

77. Ce passage coïncide exactement avec le « Sturlubók » du *Livre de la colonisation de l'Islande*, chapitre 37 et renvoie aussi à la *Saga des hommes de Hólmr*, ci-dessous p. 675.

78. Il s'agit du héros de la saga donnée juste après celle-ci dans le présent livre. Il n'y a qu'ici, toutefois, qu'il soit appelé Hörðr le Meurtrier (Víga-Hörðr).

également à Hellisfitjar ainsi qu'Illugi le Noir et Sturla le Goði. Dix-huit hommes de Hellir furent tués alors[79], mais Auðunn Smiðkelsson, ils le brûlèrent dans sa maison à Þorvarðsstaðir. Þorkell de Skáney était fils de Torfi. Le fils d'Önundr s'appelait Oddr, un homme grand et prometteur. On n'estimait pas que quelqu'un d'autre qu'Oddr fut plus capable de devenir chef dans cette contrée. Quand il eut dix-sept hivers, il se rendit au Snjófellsnes pour acheter du poisson séché et en revenant à la maison, il passa par le Drangahraun[80]. Alors, tous ses hommes le dépassèrent parce qu'il s'occupait de son cheval et ne se pressait pas. Il se fit un épais brouillard. Et quand Oddr poussa devant soi son cheval par les sentiers, il vit un homme qui sortait de la lave et venait vers lui. Il était en coule grise et avait une hallebarde à la main. Il se tourna vers Oddr et le salua par son nom. Oddr répondit à son salut et lui demanda son nom. Il dit s'appeler Bárðr et loger là dans le cap[81] – « je dois faire affaire avec toi : d'abord, je veux devenir ton ami et t'inviter à un festin de *Jól**; je préférerais que tu acceptes de faire le voyage. » Oddr répond : « Il en sera ainsi puisque tu le conseilles.

— Alors, tu fais bien, dit Bárðr, toutefois, je veux que tu ne parles de cela à personne. »

Oddr accepta – « mais je veux savoir où je dois aller à ce banquet.

— Tu vas, dit Bárðr, aller à Dögurðará et tu te feras montrer le bon chemin de ma demeure par Þorkell Enveloppé de Peau. »

Puis ils se quittèrent et Oddr s'en fut chez lui et ne parla pas de cela.

En hiver, sept nuits avant Jól, Oddr prit son cheval bien gras et s'en fut de chez lui tout seul, se rendit au Cap et ne s'arrêta pas qu'il ne fut arrivé à Dögurðará. C'était tard le soir. On était à deux nuits de Jól. Son cheval était fort épuisé, car les chemins étaient mauvais et le temps, rude. Oddr frappa aux portes et il fallut du temps avant qu'on y vienne. Il se fit pourtant pour finir que le portail fut entrebâillé. Sortit une tête plutôt hideuse, épiant par l'entrebâillement. Elle regardait fixement pour voir ce qui était dehors. C'était une face fort mince et laide à voir. Quand elle vit l'homme, elle voulut refermer le portail, mais Oddr interposa le manche de sa hache de sorte que le portail ne se referma pas. Sur ce, Oddr se précipita sur la porte si rudement qu'elle fut mise en pièces. Il pénétra alors dans la maison et suivit le chemin qu'il avait entendu l'autre prendre, jusqu'à ce qu'il arrive à la pièce principale. Là, il faisait clair et chaud. Þorkell

79. Les Hellismenn sont, littéralement, « les hommes de la caverne ».

80. *Hraun* est le terme typique pour ce paysage toujours bien présent en Islande, de lave couverte d'herbe et très difficile à traverser.

81. C'est-à-dire le Snæfellsnes (*nes* = « cap »).

siégeait sur l'estrade; il fut très joyeux et offrit à Oddr de loger là. Il passa là la nuit et fut bien traité.

Le lendemain matin, il fut sur pied de bonne heure et ils se préparèrent pour le voyage. Il faisait froid et il gelait fort, le ciel était clair et il y avait de la neige poudreuse dans la montagne. Þorkell était à pied mais Oddr chevauchait. Ils se dirigèrent vers la montagne, Þorkell marchant devant. Mais lorsqu'ils parvinrent dans la montagne, il se fit une grande obscurité avec de la neige en bourrasques, sur quoi le vent se mit à souffler et il y eut une grande tourmente. Ils allèrent longtemps jusqu'à ce qu'ils arrivent loin dans la montagne. Alors Oddr marcha et Þorkell mena son cheval. Et au moment où il s'y attendait le moins, Þorkell disparut dans la tourmente en sorte qu'il ne sut ce qu'il était advenu de lui. Il faisait à la fois venteux et glacé, le sol était escarpé et glissant. Il erra longtemps sans savoir où il allait. Et peu après, Oddr s'aperçut qu'un homme marchait dans l'obscurité, en coule grise et avec une grande hallebarde. Il en faisait sonner la pointe contre le glacier. Quand ils se rencontrèrent, Oddr reconnut Bárðr Snæfellsáss. Ils se saluèrent et se demandèrent les nouvelles générales. Bárðr lui demanda de l'accompagner. Ils ne marchèrent pas longtemps qu'ils ne furent arrivés dans une grande caverne puis dans une caverne adjacente où il faisait clair. Y siégeaient des femmes plutôt grandes quoique décentes. On ôta ses vêtements à Oddr et on lui offrit la meilleure hospitalité. Il passa Jól là, bien traité en tous points. Il n'y avait là que les gens de la maison de Bárðr.

Des filles de Bárðr, c'était Þórdís qui plaisait le plus à Oddr, et c'était avec elle qu'il parlait le plus. Bárðr découvrit vite cela et ne s'en formalisa pas. Il offrit à Oddr de passer là l'hiver et Oddr accepta. Puis Bárðr se prit d'affection pour Oddr et lui enseigna la jurisprudence cet hiver-là. Il fut ensuite déclaré plus versé dans la connaissance des lois que les autres[82].

Quand Bárðr trouva que Þórdís et Oddr s'aimaient[83], il demanda à Oddr s'il voulait épouser Þórdís. Oddr dit: « Il n'y a pas à cacher que j'ai plus de désir d'elle que de toute autre femme; pour dire la vérité, si tu veux me la donner en mariage, je ne refuserai pas. » Il fut résolu que Bárðr marierait Þórdís, sa fille, à Oddr et qu'il lui donnerait en dot de rares trésors. Bárðr devait se rendre pour la noce chez Oddr à Deildartunga et y amener la mariée. Puis ils se quittèrent en termes fort amicaux. Oddr s'en

82. Comme la majorité des personnages de ce récit, Oddr intervient dans bon nombre d'autres sagas. Ce fut un chef et donc, il fallut bien qu'il fût versé dans la connaissance des lois. Pourtant, on a fait remarquer qu'il fut plus injuste que vraiment équitable.

83. Le texte dit littéralement – et joliment –: « que les esprits de Þórdir et d'Oddr allaient ensemble ».

fut chez lui et se prépara pour la fête. Et au jour dit, Bárðr arriva avec la mariée à Tunga, avec dix personnes. Étaient là Þorkell Jambe bandée avec son frère et Ormr le Fort, son gendre. Þorkell Enveloppé de Peau était aussi avec Bárðr, et Oddr lui fit très bel accueil. Étaient là également Ingjaldr de Hváll et Þórir Knarrarson, un ami de Bárðr, Einarr Sigmundarson de Laugarbrekka et quatre autres hommes, qu'on ne connaissait pas. Beaucoup d'invités étaient déjà là : Torfi Valbrandsson, parent par alliance d'Oddr, Illugi le Noir et Geirr le Riche de Geirshlíð, Arngrímr le goði de Norðtunga. Étaient là aussi Galti Kjölvararson, parent d'Oddr, et beaucoup d'autres hommes. Il ne se passa rien de notable pendant la fête. Puis chacun s'en fut chez soi.

Les amours d'Oddr et de Þórdís furent excellentes. Ils restèrent ensemble trois hivers. Alors, Þórdís mourut et ils n'avaient pas d'enfant. Oddr considéra cela comme un très grand chagrin. Ensuite, il épousa Jórunn fille de Helgi ; leurs fils furent Þorvaldr qui mena l'incendie de Blund-Ketill, et Þóroddr qui épousa Jófríðr Gunnarsdóttir. Les filles de Tungu-Oddr[84] et de Jórunn furent Þuríðr qu'épousa Svarthöfði, Jófríðr qu'épousa Þorfinnr Sel-Þórisson, Húngerðr qu'épousa Svertingr Hafr-Bjarnarson, et Hallgerðr qu'épousa Hallbjörn, fils d'Oddr de Kiðjaberg. Kjölvör était sœur de la mère de Tungu-Oddr, mère de Þorleifr, mère de Þuríðr, mère de Gunnhildr qu'épousa Kolli et de Glúmr, père de Þórarinn, père de Glúmr de Vatnsleysa[85].

## *11.*

Il faut dire maintenant que Miðfjarðar-Skeggi habitait à Reykir dans le Miðfjörðr. Il avait épousé une femme qui s'appelait Hallbera et était fille de Grímr. Leur fils fut Eiðr qui épousa ensuite Hafþóra, fille de Þorbergr kornamúli et d'Óláfr Elliðaskjöldr, la sœur de Þorgeirr gollnir[86]. Ils

84. Le voici appelé Tungu-Oddr puisqu'il réside à Deildartunga (*tunga* = « langue de terre »).

85. Il n'y a pas à s'étonner de l'attention – vraie ou feinte – que porte l'auteur à toutes ces généalogies. Dans cette culture, on n'existait que par sa généalogie, que l'on était tenu de pouvoir récapituler sur plusieurs générations.

86. L'auteur de cette saga est passionné d'onomastique, comme on a pu le constater amplement déjà. Les spécialistes, toutefois, ne sont pas d'accord sur les généalogies qui sont données ici et les surnoms dont sont gratifiés bon nombre de personnages ne sont pas clairs. Il peut entrer une idée de « bouche à grain » dans *kornamúli* et une d'« or » dans *gollnir*. En revanche, *elliðaskjöldr* est moins obscur. *Elliði* désignait un type de bateau viking. Comme on le sait, ces navires progressaient les rameurs ayant disposé leur bouclier *(skjöldr)* sur le bordage, l'image est conventionnelle.

avaient un autre fils qui s'appelait Kollr, le père de Halldórr, père de Þórdís et de Þorkatla que désirait Skáld-Helgi[87]. Skeggi avait trois filles : l'une s'appelait Hróðny qu'épousa Þórðr gellir ; la seconde s'appelait Þorbjörg qu'épousa Àsbjörn le Riche, fils de Hörðr. Leur fille fut Ingibjörg qu'épousa Illugi le Noir. Leurs fils furent Gunnlaugr Langue de Serpent[88], Hermundr et Ketill. La troisième fille de Skeggi s'appelait Þórdís. Elle grandit à Reykir. C'était une très belle femme. Þórðr gellir habitait à Hvammr dans le Hvammsveit, c'était un grand chef [89]. Þorbjörn Force de Bœuf habitait à Thóroddsstaðir dans le Hrúfafjörðr. C'était le fils d'Arnórr hynefr qui colonisa le pays à cet endroit-là. Þorbjörn était un grand fier-à-bras. Il tua Atli Àsmundarson, mais Grettir vengea son frère et occit Þorbjörn[90]. Þóroddr Bout de Drápa[91] était frère de Þorbjörn. Grenjuðr, fils de Hermundr le Courbe habitait Melar dans le Hrútafjörðr. Il avait épousé Þorgerðr, fille d'Arndís la Riche, de Bær, fille de Steinólfr le Bas. Grenjuðr et Þorgerðr eurent un fils qui s'appelait Þorbjörn, le plus accompli des hommes.

Il se fit en automne à Reykir dans le Miðfjörðr que l'on frappa aux portes tard le soir, alors qu'Eiðr avait treize hivers. Il alla aux portes. Se trouvait devant lui un homme de grande taille, en coule grise et qui s'appuyait sur une hallebarde qu'il tenait à la main. Cet homme salua le fils du bóndi par son nom et Eiðr demanda qui il était. Il dit s'appeler Gestr[92] et demanda si Eiðr avait quelque autorité. Eiðr déclara qu'il avait l'autorité qu'il voulait. « Veux-tu alors, dit Gestr, me fournir un logement pour cet hiver ?

— Je n'en suis pas sûr, dit Eiðr.

— Tu ne feras guère de toi un grand homme, dit Gestr, si tu ne veux pas entreprendre de donner à manger à un seul homme pendant quelques semaines, je vais m'en aller et porterai ta réputation où que j'arrive. »

Eiðr dit : « Pourquoi ne restes-tu pas ici cet hiver plutôt que de t'en aller de nuit ? » Alors, Gestr entra avec le fils du bóndi. Celui-ci demanda d'où était cet homme, et Eiðr rapporta toute leur conversation. Cela ne

87. « Helgi le Scalde », sur le compte duquel il semble qu'ait existé une saga particulière, perdue aujourd'hui.

88. L'un des grands scaldes d'Islande. Son surnom ne doit pas surprendre : le serpent avait la réputation d'être sage et savant.

89. En effet ! il figure dans nombre de textes et a eu une saga à lui, qui a disparu.

90. Ces personnages sont bien connus de la *Saga de Grettir le Fort*.

91. Ce surnom *(drápastúfr)* est intéressant : une *drápa** était un type de poésie scaldique, avec des règles propres (un « refrain » en particulier) composé à la louange de quelqu'un ; *stúfr* peut être un « bout », un fragment, ou un genre de mètre.

92. Il y a ici un jeu de mots : *gestr* = « hôte », « invité ».

plut guère à Skeggi, mais il laissa Eiðr en décider. Gestr resta là l'hiver, mais en fait c'était Bárðr Snæfellsáss. Il enseigna à Eiðr la jurisprudence et la généalogie. Eiðr devint l'homme le plus versé dans la connaissance des lois de sorte qu'il fut surnommé Eiðr à la Loi[93].

Þórdís, fille de Skeggi, avait alors quinze hivers. Certains disaient que Gestr l'avait séduite pendant l'hiver. En été, Gestr s'en alla et remercia Eiðr de son hospitalité. Mais l'été passant, la taille de Þórdís grossit et en automne, elle accoucha dans le buron[94]. C'était un garçon, beau et grand. Elle aspergea ce garçon d'eau et dit qu'il serait appelé d'après son père : il fut appelé Gestr. Le lendemain, une femme de grande taille vint au buron et offrit de prendre le garçon pour l'élever. Þórdís accéda à sa demande. Peu après, elle disparut avec le garçon. En fait, c'était Helga fille de Bárðr. Gestr grandit chez elle pour un temps.

Skeggi se soucia peu de Þórdís après cela et peu d'hivers ensuite, Þorbjörn fils de Grenjudr de Melar dans le Hrútafjörðr demanda en mariage Þórdís fille de Skeggi, et elle lui fut donnée. Þorbjörn établit alors une ferme à Tunga, au-delà de Melar, à l'endroit qui fut appelé ensuite Grænamyrartunga. Ils n'étaient pas ensemble depuis longtemps qu'ils eurent deux fils. L'aîné s'appelait Þórðr et le plus jeune Þorvaldr. C'étaient tous les deux des hommes prometteurs par la taille et toutes les capacités, quoique Þórðr l'emportât de loin. Þorbjörn devint un homme riche de bétail sur pied de sorte qu'il avait en sa possession cinq cents moutons.

## *12.*

Habitait à Lækjarmót dans le Víðidalr un homme qui s'appelait Þorgils, surnommé tantôt le Braillard, tantôt le Sage. Son fils était Þórarinn le Sage, père adoptif de Barði le Meurtrier[95]. Auðunn le Timon habitait alors à Auðunarstaðir, et il était vieux, ç'avait été un très grand fier-à-bras. Le bóndi Þorbjörn de Tunga avait beaucoup de sources de revenus : il avait du bétail au buron dans le Hrútafjarðardalr et y faisait travailler au début de l'été. Dame Þórdís était toujours au buron. Þórðr avait six hivers, et Þorvaldr, cinq.

93. Il intervient dans diverses sagas, mais il n'y porte pas ce surnom.

94. Je rends ainsi le mot *selr* qui désigne la demeure temporaire où, en été, hommes et bêtes transhument.

95. Ces personnages interviennent dans de très nombreuses sagas, comme la *Saga du combat sur la lande*, la *Saga de Grettir le Fort*, la *Saga des Chefs du Val-au-Lac*, la *Saga des Frères jurés*.

Un soir, Þórdís était au ruisseau et se lavait les cheveux ; arriva là, alors, Helga Bárðardóttir avec Gestr qui avait douze hivers. Elle dit : « Voici ton fils, Þórdís, et il n'est pas certain qu'il aurait grandi davantage s'il avait été chez toi. » Þórdís demanda alors qui elle était. Elle dit s'appeler Helga et être fille de Bárðr Snæfellsáss – « et nous avons été en maints lieux, Gestr et moi, car mon foyer n'est pas en un seul endroit ; je veux pourtant te dire que Gestr et moi sommes frère et sœur ; Bárðr est notre père à tous deux. » Þórdís dit que cela n'était pas invraisemblable. Helga ne resta pas là, elle s'en alla tout de suite, mais Gestr resta auprès de sa mère. Il était à la fois grand et beau, il avait la taille des gens âgés de vingt hivers. Il passa l'hiver suivant à Tunga. Alors Bárðr, son père, vint le trouver et l'emporta chez lui à Snæfellsjökull. Bárðr avait apporté à Þórdís de beaux habits de femme. Gestr grandit chez son père qui lui enseigna tous les arts qu'il connaissait. Gestr devint si fort qu'il n'avait pas son pareil parmi ceux qui vivaient alors.

## *13.*[96]

En ce temps-là, la femme-tröll Hít était vivante, elle habitait les Hundahellir dans la vallée qui fut appelée depuis Hítardalr. Hít tint là un grand festin de Jól. Elle invita d'abord Bárðr Snæfellsáss et Gestr, son fils, l'accompagna, ainsi que Þorkell Enveloppé de Peau. Furent invités là également Guðrún knappekkja[97] et Kálfr, son fils. Avaient été invités aussi Surtr des Hellisfitjar et Jóra de Jórukleif[98]. Fut aussi invité là un géant qui s'appelait Kolbjörn ; il habitait la caverne qui se trouve dans les Breiðdalsbotnar, c'est au commencement de la Hrútafjarðardalr, près de Brattagil, à l'endroit qui s'élargit, la vallée devenant moins profonde vers l'ouest au pied de Sléttafell. Accompagnaient Kolbjörn, Gapi et Gljúfra-Geirr qui résidaient à Hávagnúpr dans le Gnúpsdalr, Glámr et Ámr[99] de Miðfjarðarnessbjörg. Était là également Guðlaugr de Guðlaugshöfði.

96. Si l'on soutient cette théorie, on peut dire que c'est ici que commence une seconde saga qui serait la **Saga de Gestr fils de Bárðr*. Je ne le crois pas, tant pour des raisons stylistiques que pour la substance même du récit.

97. Il entre une idée de « veuve » dans le surnom de Guðrún. Elle pourrait avoir été veuve d'un certain Knappr, inconnu d'autre part.

98. Nous voici de nouveau en pleine légende. Surtr est le nom du géant qui présidera aux Ragnarök (son nom signifie « noirci par le feu ») et qui était censé résider dans les cavernes *(hellir)* de Surtshellir, une des merveilles naturelles de l'Islande, qui se visite toujours.

99. Glámr et Ámr sont donnés pour des noms de géants dans L'*Edda* de Snorri.

Les sièges avaient été disposés, à Hundahellir, de telle sorte que vers le fond de la salle, à mi-banc, siégeait Guðrún Knappekkja ; d'un côté, elle avait Jóra de Jórukleif et de l'autre côté, Helga Bárðardóttir ; on n'en mentionne pas d'autres. C'était Hít qui servait les invités. Dans le haut-siège[100] siégeait Bárðr Snæfellsáss, sur le long banc, et vers l'entrée à partir de lui, Guðlaugr de Guðlaugshöfði, tandis que de l'autre côté, siégeaient Gestr Bárðarson, puis Kálfr et Þorkell Enveloppé de Peau. En face de Bárðr siégeait Surtr des Fitjar et, en remontant vers le fond, Kolbjörn de Breiddalr, puis Glámr et Ámr, et en revenant vers la porte, Geirr et Gapi. On monta alors les tables et on y apporta la nourriture plutôt en abondance[101]. On y but sans contrôle de sorte que tous perdirent tout bon sens. Quand le repas fut achevé, les géants et Hít demandèrent ce que Bárðr voulait comme amusement, déclarant qu'il devait gérer la maisonnée. Bárðr demanda alors que l'on joue au *skinnleikr*[102]. Bárðr, Surtr, Kolbjörn, Guðlaugr et Gljúfra-Geirr se levèrent alors et jouèrent au *skinnleikr* des coins. Ils ne se ménagèrent guère, pourtant, il fut clairement visible que Bárðr était le plus fort bien qu'il fût vieux. Ils avaient une grande pelisse d'ours en guise de peau, ils l'entortillèrent et se la jetèrent entre eux quatre mais il y en avait qui restait en dehors et qui devait atteindre la peau. Il ne faisait pas bon se trouver devant leurs coups. La plupart s'étaient mis debout sur les bancs, sauf Gestr : il était resté tranquillement assis à sa place. Alors que Kolbjörn était dehors, il voulut prendre la peau à Bárðr et bondit sur lui assez vivement. Ce que voyant, Gestr fit un croc-en-jambe à Kolbjörn de sorte que le géant s'effondra aussitôt contre la paroi rocheuse, si rudement qu'il se brisa le nez. Il fut inondé de sang. Il y eut du tumulte et de violents affrontements. Kolbjörn voulut se venger de Gestr. Bárðr dit qu'il ne servirait à personne de créer des ennuis dans les demeures de Hít, son amie – « alors qu'elle nous a invités affectueusement ». Il fallut donc en passer par la volonté de Bárðr, mais Kolbjörn fut fort mécontent de ne pouvoir se venger. Chacun se rendit chez lui. Il apparut, une fois encore, que tous les géants avaient peur de Bárðr. Lorsqu'ils se quittèrent, quand Gestr s'en alla, Hít lui donna un chien[103] qui s'appelait Snati, très grand. Il était de couleur grise. Ce chien était d'un très grand secours en raison de sa force et de sa sagesse. Elle dit qu'il était meilleur au combat que quatre hommes faits. Puis Bárðr s'en fut chez lui et lui et Gestr restèrent ensemble pour un moment.

100. Voir *öndvegi**.

101. Voilà le fameux style de saga : on est prié de comprendre que la chère fut magnifique.

102. Voir *knattleikr**.

103. Hít habite Hundahellir : « les cavernes des chiens ».

## *14.*

Il y avait un berger du bóndi Þorbjörn de Tunga qui s'appelait Gustr. Il gardait les moutons hiver comme été. Il était fidèle au bóndi en toutes choses. Gustr était vaillant et rapide à la course, mais pas fort. Dix hivers après que Gestr fut parti de Tunga, la nouvelle fut que tous les moutons que Þorbjörn avait remis à la garde de Gustr disparurent, et il les chercha trois jours de file sans les trouver, il revint à la maison le soir en disant qu'il fallait abandonner cette recherche – « car j'ai cherché ces jours-ci dans toutes les directions et dans les endroits où je trouve vraisemblable que les bêtes puissent avoir été ». Le bóndi le réprimanda fort en disant que les moutons devaient être tout près. Gustr déclara pourtant qu'il ne chercherait pas davantage. Le lendemain matin, Þorbjörn chevaucha jusqu'à Reykir dans le Miðfjörðr, trouver Skeggi, son ami et beau-père. Skeggi lui fit très bel accueil et s'enquit des nouvelles. Þorbjörn dit ne pas avoir de nouvelles à dire – « sinon que tous mes moutons ont disparu, qu'on les a cherchés trois jours de suite sans les trouver. Je suis venu ici parce que je voudrais que tu me donnes de bons conseils sur la façon dont s'y prendre et que tu me dises ce qu'il te semble le plus vraisemblable sur ce qui s'est passé, car la disparition de ces moutons n'a rien de normal.

— Je pense voir, dit Skeggi, ce qu'il est advenu de tes moutons ; ce sont les trölls qui les ont pris et les ont cachés. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est que tes fils les reprennent, car c'est eux que cela vise. Il peut se faire qu'ils estiment avoir à se venger et qu'il y en a un qui a souffert une défaite de quelqu'un dont ils ne peuvent se venger eux-mêmes, et je conseille que les frères se mettent en quête. »

Þorbjörn revint chez lui dans cet état et parla à ses fils pour qu'ils se mettent à la recherche des moutons. Þórðr dit : « C'est Skeggi, mon parent, qui doit avoir donné ce conseil, mais bien qu'il me semble que celui qui ira sera envoyé dans les mains des trölls, il peut se faire que Skeggi, mon parent, ait vu quelque chose qui accroîtra notre renom, et certes, nous irons. » Et un matin de bonne heure, les frères se préparèrent à se rendre sur la lande, et vers la mi-journée, ils n'avaient rien trouvé bien qu'ils fussent parvenus loin. Alors, Þórðr dit : « Nous allons nous séparer et tu vas monter jusqu'au pied du Snjófjöll, tu exploreras toutes les Hvammsártungur, tu reviendras par la crête des montagnes en prenant le Svínaskarð puis le Haukadalsskarð et de là, tu reviendras à la maison, et moi, j'ai l'intention d'explorer tout le Hrútafjarðardalr jusqu'au fond ; et si je ne reviens pas à la maison ce soir, salue mon père et ma mère et mes

amis et parents, car il est bien probable qu'il ne me sera pas donné par le sort de revenir. » Puis les frères se quittèrent. Þorvaldr prit le chemin convenu, il arriva à la maison le soir sans avoir trouvé les moutons. De Þórðr, il faut dire qu'une fois que les frères se furent quittés, il avança dans la vallée dans l'intention de l'explorer jusqu'au bout. Quand il eut marché un moment, il se fit un brouillard si épais qu'il ne voyait nulle part. Alors qu'il s'y attendait le moins, il s'aperçut qu'un homme était près de lui dans le brouillard. Il se dirigea dans cette direction et en s'approchant, il vit que c'était une femme. Elle lui parut belle et bien mise et pas plus grande que la moyenne. Mais lorsqu'il pensa l'atteindre, elle disparut si vite qu'il ne put voir ce qu'il était advenu d'elle dans le brouillard. Après cela, Þórðr prit le long de la vallée et il ne fallut pas longtemps pour qu'il entende dans l'obscurité un grand vacarme : avant qu'il s'en rende compte, il vit un homme, si l'on peut appeler cela ainsi. Cet homme était de grande taille et énorme ; il avait le dos courbé et les genoux arqués. Son visage était laid et tellement hideux qu'il estima n'en avoir jamais vu de pareil, il avait le nez brisé en trois endroits et il portait trois grandes protubérances. À cause de cela, il avait l'air recourbé trois fois comme la corne d'un vieux bélier. Il tenait à la main un grand bâton de fer. Lorsqu'ils se rencontrèrent, cet ennemi salua Þórðr par son nom. Þórðr lui rendit ses salutations et demanda quel était son nom. Il déclara s'appeler Kolbjörn et régner sur cette vallée. Þórðr demanda s'il avait aperçu les moutons de son père. Kolbjörn dit : « Il n'y a pas à dissimuler que c'est moi qui ai provoqué la disparition des moutons de ton père. Il est arrivé ce que j'aurais voulu, qu'il s'est tourné vers toi pour cette recherche, et d'ailleurs, as-tu rencontré quelqu'un depuis que tu es parti de chez toi, quelqu'un d'autre que moi ? » Þórðr déclara qu'en vérité, il avait vu une femme mais qu'il ne lui avait pas parlé – « parce qu'elle a disparu plus vite que je ne le pensais.

— Ça a dû être, dit Kolbjörn, Sólrún, ma fille. Je t'offre à présent de choisir si tu préfères perdre les moutons de ton père et n'en ramener aucun, car certains de tes parents ne me plaisent pas fort, ou autrement, nous nous mettons d'accord et je te donne en mariage Sólrún, ma fille ; et alors, les moutons te reviendront. »

Þórðr dit : « Mes parents trouveront que c'est passer rapidement marché de ma part, mais l'impression que j'ai eue de cette femme est que ce ne serait pas un mauvais mariage si elle épousait un vaillant homme.

— Ce parti ne serait pas accessible à tout le monde, dit Kolbjörn, mais je ne voudrais pas refuser à ma fille un bon mariage. »

Il se fit que Kolbjörn fiança à Þórðr sa fille Sólrún en stipulant que, dans un délai d'un demi-mois, il célébrerait la noce chez Kolbjörn ; dit que son foyer se trouvait dans la caverne qui est à Brattagil, lui demanda

d'amener autant de gens qu'il le voudrait, excepté Skeggi du Miðfjörðr et Eiðr, son fils, Þórðr le Braillard, Þorgils le Sage, Þorbjörn Force de Bœuf et surtout pas Auðunn le Timon de Víðidalr. « Je ne veux pas que tu invites des géants ni des habitants de la montagne et moins que tous Bárðr Snæfellsáss et ses suivants. » Þórðr accepta et ils se quittèrent en cet état. Kolbjörn fit un bout de chemin en compagnie de Þórðr. Ils virent alors les moutons en troupeau dans un vallon. Þórðr les ramena à la maison à Tunga. Tout le monde lui fit bel accueil et lui demanda les nouvelles, il les dit telles qu'elles étaient et ce qui s'était produit pendant son voyage. Le bóndi Þorbjörn fut fort affecté de cela et dit que vraisemblablement, il avait été ensorcelé par les trölls. Þórðr déclara que l'on pouvait prendre mieux les choses – « et je ne pressens rien de mauvais sur ce changement de condition.

— Il me paraîtrait judicieux, parent, dit Þorbjörn, que tu n'ailles pas à cette noce, que tu n'en parles à personne et que tu fasses comme si rien ne s'était passé. »

Þórðr ne dit pas grand-chose. Le temps passa jusqu'à la réunion convenue.

## *15.*

Þórðr dit à Þorvaldr, son frère : « Veux-tu, parent, venir avec moi à ma noce ? » Þorvaldr dit : « Je pense que tu es voué à mourir si tu veux te remettre aux mains de sorcières[104] ; mais même si je savais d'avance ne pas revenir, je préférerais t'accompagner que de rester à la maison, si tu devais mourir là ; j'irai certainement si tu as résolu de trouver Kolbjörn. »

Ils se préparèrent pour ce voyage et pénétrèrent dans le Hrútafjarðardalr, jusqu'à ce qu'ils trouvent une grande caverne ; là, ils entrèrent, le lieu était à la fois puant et froid. Quand ils eurent siégé un moment, un homme de grande taille entra dans la caverne, accompagné d'un chien étonnamment grand. Ils lui demandèrent son nom. Il déclara être invité là[105]. « Es-tu, Þórðr, dit-il, venu assister à ta noce ? » Il dit que c'était vrai. « Veux-tu, dit Gestr, que je sois ton invité, que j'assiste à ta fête ainsi que mon chien ?

— Il me semble à te voir, dit Þórðr, que je pourrais obtenir assistance de toi, quel qu'en soit le besoin, et j'accepterai.

104. Voir *feigr** et *flagð**.

105. Voir la note 92. Gestr est un nom propre qui, en tant que nom commun, se dit aussi *gestr*.

— Levez-vous alors, dit Gestr, tu dois vouloir voir ta promise et comme les choses sont bien arrangées. »

Ils pénétrèrent dans la caverne jusqu'à ce qu'ils arrivent dans une grotte latérale. Là, Þórðr vit Sólrún assise sur un siège, ses cheveux attachés au dossier de la chaise[106]; ses mains aussi étaient attachées, il y avait des vivres si proches qu'elle pouvait les renifler, mais elle ne pouvait en atteindre que ce qu'il lui fallait pour survivre. Elle était si maigre et épuisée qu'elle n'avait que les os et la peau. Þórðr vit pourtant que la femme était belle. Il la détacha. Il fut pris d'un grand amour pour elle et l'embrassa tendrement. Elle dit : « Dépêchez-vous de vous en aller avant que Kolbjörn arrive à la maison. » Ils demandèrent où il était, elle dit qu'il était parti inviter des sorcières à la noce. « Il n'a pas d'autre intention que de vous tuer tous les deux, les frères, et de me maintenir dans les mêmes tourments que ceux que j'ai subis déjà. »

Þórðr demanda si elle était la fille de Kolbjörn. Elle dit qu'elle n'était pas sa fille, mais qu'il l'avait enlevée du Groenland au pied du Sólarfjöll – « il m'a enlevée à mon père Bárðr, par sorcellerie, et il a l'intention de me prendre pour servante et concubine, mais je n'ai pas voulu y consentir, aussi m'a-t-il toujours maltraitée, quoique surtout depuis qu'il m'a promise à toi. Il refuse à tout homme de m'épouser, quelles que soient les explications qu'il en donne. » Þórðr déclara qu'il risquerait sa vie pour l'emmener de là. Puis ils s'en allèrent et elle, resta.

Et lorsqu'ils furent dans la caverne un moment, ils entendirent grand vacarme et tumulte. Arrivèrent Kolbjörn et trente géants avec lui, et maintes autres sorcières. Þórðr et ses camarades se portèrent à la rencontre de Kolbjörn et de ses compagnons et les saluèrent. Kolbjörn était plutôt revêche et de mauvaise humeur, il ne regardait pas Gestr d'yeux amicaux. Ensuite, on arrangea les tables et on disposa les sièges. Gestr, Þórðr et Þorvaldr étaient assis sur l'un des bancs. Le chien Snati était couché à leurs pieds sous les tables. De l'autre côté, dans le milieu du banc, siégeait Gljúfra-Geirr ; c'était le plus grand ami de Kolbjörn et le plus semblable à lui en tout ce qui était mauvais. En remontant vers le fond siégeaient Ámr et Gapi, puis Glámr et ensuite tous les autres de sorte que la caverne était complètement occupée du côté où ils étaient. La mariée ne vint pas s'asseoir. Kolbjörn fit le service. On apporta la nourriture devant Gljúfra-Geirr et ses compagnons de banc ; c'était de la viande de cheval[107] et de la

106. C'est un motif rebattu des contes et légendes populaires que ces fiancées attachées par les cheveux au dossier de leur chaise.

107. Dans le paganisme scandinave, la consommation de la viande de cheval était absolument interdite.

viande humaine. Ils se mirent à manger, ils arrachaient la viande des os comme des aigles et des chiennes de chasse. On apporta de la nourriture devant Þórðr et ses camarades, de la nourriture comestible pour tout homme. La boisson était forte et abondante.

Kolbjörn avait une mère qui s'appelait Skrukka ; c'était une très grande tröll quoiqu'excessivement vieille. Kolbjörn ne voulait pas qu'elle soit dans leur vacarme et leur agitation. Elle était dans une caverne adjacente. Pourtant, il y avait peu de chose qui la prît au dépourvu en raison de sa sorcellerie.

Les hommes de Kolbjörn se mirent alors à boire sans grande modération, et ils furent bientôt tous ivres comme des cochons, ils ne parlaient pas à voix basse, la caverne résonnait fort. Kolbjörn alla à Þórðr et dit : « Que veux-tu comme amusement ou divertissement, futur gendre, car c'est toi surtout qui vas commander ici les manières de cette maison ? » Gestr dit, car il fut plus rapide à répondre : « Que tes hommes s'amusent de ce qui leur plaît le mieux ; prenez donc ce que vous voulez, se jeter des ossements ou lutter. » Puis Glámr prit un gros os et l'envoya bien fort en visant Þórðr à la taille. Gestr vit cela et dit : « Laisse-moi m'occuper de cela parce que je dois être plus habitué à ce jeu que vous. » Et c'est ce qu'il fit, il attrapa l'os en l'air et le renvoya. Lequel os s'arrêta dans l'œil de Glámr, si rudement que ledit œil tomba sur la pommette de Glámr. Celui-ci en fut gravement blessé et hurla comme un chien-loup. Àmr, le frère adoptif de Glámr, voit cela, il prend aussitôt l'os et le fait voler contre Þorvaldr. Þórðr le voit, il l'attrape et le renvoie. L'os arrive dans la joue d'Ámr si bien que la mâchoire fut mise en pièces. Il y eut alors grand tumulte dans la caverne. Skrámr de Þambárdalr attrapa en l'air un étonnamment gros tibia et le lança plutôt puissamment, il visa Gestr, car il était assis juste en face de lui. Gestr l'attrapa et ne tarda pas pour le renvoyer sans pitié. L'os de la jambe atteignit la main et la jambe de Skrámr, si rudement que toutes les deux furent brisées. Les géants firent alors plus de bruit que l'on ne peut le dire, car on peut avancer que leurs hurlements ressemblaient plus à des cris de cadavres qu'aux sons de créatures vivantes. Kolbjörn dit alors : « Abandonnez ce jeu, car de Gestr, il nous arrivera à tous du mal. C'était d'ailleurs tout à fait contre mon gré qu'il a été invité ici.

— Tu devras te contenter de cela », dit Gestr.

Puis ils se mirent à boire pour la deuxième fois, jusqu'à ce que tous tombent endormis, chacun dans son propre siège, hormis Gljúfra-Geirr et Gapi. Kolbjörn dit que chacun devait se coucher là où il était – « sauf que toi et Geirr viendrez dans la caverne où je dors ». Et c'est ce qu'ils firent. Gestr dit à ses camarades qu'ils devaient faire leur lit ailleurs. Ils se couchèrent. Et quand ils furent endormis, Gestr se leva, prit son épée, retourna

dans la caverne et trancha la tête de chacun des habitants de la montagne qui se trouvaient à l'intérieur. Lorsqu'il eut achevé cette besogne, il avança et chercha s'il apercevait où Kolbjörn et les autres étaient couchés. Il trouva alors une porte dans la paroi de la caverne. Elle était si solidement verrouillée que Gestr estima qu'ils se réveilleraient s'il y touchait. Puis il alla dans la caverne, là où était Sólrún. Il lui demanda de se lever et de venir avec lui. C'est ce qu'elle fit tout en disant qu'elle pensait que cela serait et sa mort et celle d'eux tous. Ils arrivèrent à l'endroit où étaient les frères. Gestr leur ordonna de se lever au plus vite et de s'en aller de cette caverne avant que Kolbjörn se réveille – « si possible, Sólrún est arrivée ici ». Puis les frères se levèrent et s'en furent en descendant la vallée.

## *16.*

Il faut revenir maintenant à Skrukka, la mère de Kolbjörn : elle se réveille un peu après qu'ils sont partis, s'assure aussitôt, par sa sorcellerie, de ce que les camarades ont entrepris, se lève d'un bond comme si elle était en parfaite santé. Elle bondit sur-le-champ sur la porte derrière laquelle Kolbjörn dormait, si rudement que la porte vola aussitôt en nombreux éclats. Kolbjörn se réveille et demande qui va là en faisant si grand bruit. Skrukka se nomme et dit : « Il s'agirait, parent Kolbjörn, de ne pas rester couché davantage, car Þórðr s'en est allé avec Sólrún et ses camarades ; c'est Gestr qui a conseillé tout cela. Il a tué tous tes invités hormis ceux qui sont ici. Il n'y a rien d'autre à faire que de les poursuivre et les tuer tous. » Kolbjörn dit : « Il apparaît souvent que tu n'es pas semblable aux autres en raison de ta sagesse. Souvent, mal me serait advenu si je n'avais pas joui de ton aide. Tu vas maintenant, mère, partir la première puisque tu es toute prête, pour voir si tu arrives avant eux. Passe par le haut, par les crêtes, et prends-les à l'improviste, et nous, nous allons cheminer par le bas, par la vallée et nous pourrons alors les trouver. »

Puis Skrukka s'en fut, et Kolbjörn et ses camarades se préparèrent au plus vite.

Ils[108] vont ensuite jusqu'à ce qu'ils voient qu'on les poursuit. Kolbjörn appelle lorsqu'il les voit, il leur demande de ne pas courir davantage. Sólrún se trouva désemparée et dit : « Je savais bien que cela arriverait, car il est sûr maintenant que vous serez tous tués. Kolbjörn est un si grand tröll qu'absolument rien ne lui résiste. » Gestr dit : « C'est le destin[109] qui

108. Ce « ils » s'applique à Þórðr et Sólrún.
109. Voir *hamingja**.

va en décider. Nous allons répartir notre troupe. Þórðr va se porter contre Kolbjörn, son beau-père. Il convient qu'il soit le plus mis à l'épreuve, car c'est lui qui nous a tous mis dans ce péril. Þorvaldr se portera contre Gapi et moi, j'en découdrai avec Gljúfra-Geirr. Nous allons avoir besoin de tout le monde, si l'on veut réussir. Snati, tu vas affronter la vieille et Sólrún nous regardera. » Et dès que Kolbjörn arriva, ils s'attaquèrent tous et luttèrent de toutes leurs forces. Snati monta sur un rocher, en dessous duquel se trouvait Skrukka et fit dérouler sur elle de grosses pierres. Elle grimaça à l'encontre et renvoya les pierres. Pour finir, Snati fit dérouler un énorme rocher qui arriva sur l'échine de la vieille alors qu'elle voulait ramasser une pierre, de sorte que son dos fut mis en pièces et qu'elle en mourut.

Gestr et Gljúfra-Geirr s'attaquèrent ferme et cela se termina de telle sorte que Gestr le prit par la taille et le brandit en l'air avec tant de force qu'il tomba tête la première, si brutalement que le crâne se brisa en menus morceaux et qu'il mourut peu de temps après. Gestr se porta alors à l'endroit où Þorvaldr était sur le point de tomber, Gestr trancha les deux jambes de Gapi, l'une au-dessus du genou et l'autre en dessous. Gapi tomba à la renverse. Þórðr et Kolbjörn se livrèrent grande bataille et rude, et elle se termina de telle sorte que Þórðr tomba. Sur ce arriva Gestr qui empoigna le sommet de la tête de Kolbjörn tout en lui mettant les genoux dans le dos, si rudement qu'il en eut le cou disloqué. Alors, Gestr le repoussa, mort, et l'éloigna de Þórðr. Celui-ci se leva, il était tout roide à cause de la lutte contre Kolbjörn. Þorvaldr avait tué alors Gapi. Gestr dit : « Il se trouve maintenant, Sólrún, que nous avons remporté la victoire et tu es délivrée des mains des trölls.

— C'est à toi que nous en sommes redevables, dit Þórðr, et je veux que tu choisisses ta récompense.

— Je ne veux pas de votre argent, à vous autres, les frères, dit Gestr, mais si vous estimez que cela est digne de quelque récompense, prenez-moi un passage pour la Norvège, car je suis curieux de voir le roi qui y règne et dont on dit tant de choses. »

Ils dirent qu'il en serait ainsi. « Mais maintenant, je ne vous cacherai pas, dit Gestr, que je suis votre frère par la même mère ; nous allons nous quitter pour cette fois ; j'irai au bateau pour le printemps. »

Gestr alla son chemin, et les frères, le leur, avec Sólrún, pour chez eux à Tunga ; ils dirent tout ce qui s'était passé dans leur expédition et la plupart de ceux qui entendirent estimèrent que Þórðr avait eu grande chance.

17.

Le capitaine qui possédait un bateau mouillant à Borðeyri dans le Hrútafjörðr s'appelait Kolbeinn. Les frères se rendirent là et y prirent un passage pour Gestr en été. Ils prirent la mer dès qu'ils eurent vent favorable. Gestr s'en fut donc à l'étranger ainsi que son chien Snati, Þórðr, Sólrún et Þorvaldr. Ils eurent bon vent et arrivèrent à Þrándheimr. C'était le roi Óláfr Tryggvason qui régnait alors sur la Norvège[110]. Les frères vinrent le trouver et Sólrún avec eux. Ils saluèrent le roi et lui demandèrent de les loger pour l'hiver, et le roi demanda s'ils voulaient se faire baptiser. Ils n'y étaient guère disposés. Il se fit pourtant qu'ils furent baptisés, de même que Sólrún. Ils passèrent l'hiver chez le roi, tenus en grande faveur. Gestr resta au bateau, il avait une tente. Il avait son chien avec lui, mais aucun homme.

Un jour que le roi était de belle humeur, il dit à Þórðr: « Où as-tu eu cette belle femme ?

— En Islande, dit Þórðr.

— Quel âge as-tu ? »

Þórðr dit: « J'ai dix-neuf hivers. » Le roi dit: « Tu es un vaillant homme. Et où estimes-tu avoir été mis à plus rude épreuve ?

— En Islande, dit Þórðr, quand j'ai épousé cette femme.

— Qui t'a sauvé ?

— Il s'appelle Gestr, dit Þórðr.

— Est-il venu ici ? » dit le roi.

Þórðr dit que oui – « mais je vous dirai ce que je veux accepter de vous, je veux devenir homme de votre *hirð**.

— Alors, amène-moi Gestr, si tu veux te faire mon homme. »

Ensuite, Þórðr alla trouver Gestr et lui dit que le roi voulait qu'il vienne le trouver. Gestr n'en avait pas grande envie, et dit: « Je ne suis pas désireux de trouver le roi, car on me dit qu'il est tellement autoritaire qu'il veut décider de toutes choses, y compris de ce en quoi croient les gens. » Il se fit pourtant, pour finir, que Gestr accompagna Þórðr et vint trouver le roi. Il salue le roi, et celui-ci lui rend ses salutations. Gestr demanda: « Quelle affaire avez-vous avec moi, sire ? » Le roi dit: « La même qu'avec les autres : que tu croies au vrai Dieu. » Gestr dit: « Je ne tiens pas du tout à abandonner la foi que mes ancêtres ont eue. J'ai le sentiment que si je renonce à cette foi, je ne vivrai pas longtemps. » Le roi dit: « La vie des

110. Il a en effet régné de 995 à 1000 et aura été le grand convertisseur de son pays au christianisme, mais il est douteux qu'un fils de colonisateur de l'Islande ait pu entrer dans sa hirð.

hommes est au pouvoir de Dieu mais il ne sera permis à personne, à la longue, de cultiver la pratique païenne dans mon royaume[111]. » Gestr dit : « Il me semble probable, sire, que votre pratique doit être meilleure, mais je ne renoncerai jamais à ma foi ni sous la contrainte ni devant les menaces.

— Qu'il en soit ainsi, dit le roi, car j'ai l'impression, à te voir, que tu voudras renoncer de ton propre gré à cette croyance plutôt que sur les contraintes venant d'autrui, et tu ne dois pas être dépourvu de chance[112] autrement, sois le bienvenu à rester chez nous cet hiver. »

Gestr remercia le roi de ses propos et dit qu'il accepterait. Gestr resta chez le roi un moment, et il ne fallut pas longtemps pour qu'il reçoive la *primasignatio*[113]. Le temps passa jusqu'à Jól.

## *18.*

La veille de Jól, le roi siégeait sur son trône avec toute la hirð, chacun à sa place. Les hommes étaient contents et joyeux parce que le roi était des plus enjoués. Quand on eut bu un moment, un homme entra dans la halle. Il était grand et hideux à voir, teint sombre et les yeux en constant mouvement, barbe noire et nez long. Cet homme était coiffé d'un casque, il était en broigne à anneaux et ceint d'une épée. Il avait un collier doré et un épais anneau d'or à la main. Il entra rapidement dans la halle et alla au trône du roi. Il ne salua personne. Les gens furent fort effrayés à sa vue. Nul ne lui adressa la parole. Et lorsqu'il fut resté un moment devant le roi, il dit : « Je suis venu ici de sorte que l'on ne m'a rien offert venant d'un si grand personnage. Je serai d'autant plus libéral que je vais offrir la possession des objets de prix que j'ai ici, à l'homme qui osera me les prendre, mais il n'y a personne de tel ici. » Puis il s'en alla, et il y eut une puanteur dans la halle. Tout le monde éprouva une grande crainte à cette vue. Le roi ordonna aux hommes de rester tranquilles jusqu'à ce que cette puanteur diminue et l'on fit ce que le roi proposait. Mais quand on regarda, beaucoup d'hommes gisaient comme à demi-morts et évanouis, jusqu'à ce que le roi en personne vienne et

111. Il est clair que ce passage, dans un texte qui est visiblement dû à un clerc, est convenu. On notera tout de même que le terme employé pour « religion », ici, est, conformément à la réalité, le mot *siðr* : « pratique », « culte ».

112. Ici, nous avons le terme *gipta* : « ce qui est donné par les Puissances ».

113. Une sorte de petit baptême qui permettait aux païens d'avoir commerce avec les chrétiens.

récite des prières sur eux[114]. Tous les chiens de garde étaient morts, hormis Vígi et Snati, le chien de Gestr[115].

Le roi dit : « Que penses-tu, Gestr : qui est cet homme qui est venu ici ? » Gestr dit : « Je ne l'ai jamais vu, mais mes parents m'ont dit qu'il y a eu un roi appelé Raknarr et je pense l'avoir reconnu d'après leurs récits. Il a régné sur le Helluland et beaucoup d'autres pays. Et lorsqu'il eut longtemps régné, il se fit enterrer vivant avec cinq cents hommes sur le Raknarslóði[116]. Il a tué son père et sa mère et beaucoup d'autres gens. D'après les récits que je tiens d'autrui, je pense probable que son tertre funéraire est dans les contrées inhabitées du nord de Helluland. » Le roi dit : « Je tiens pour probable que tu dis vrai ; ma prière, Gestr, est que tu ailles chercher ces objets de prix.

— Il faut appeler cela une mission dangereuse, sire, dit Gestr, mais je ne me déroberai pas si vous équipez mon expédition selon ce que vous estimerez nécessaire pour moi. »

Le roi dit : « Je vais y appliquer tout mon cœur pour que ton expédition soit un succès. »

Puis Gestr se prépara. Le roi lui donna quarante souliers de fer fourrés de duvet. Il lui remit deux sorciers[117] selon la prière de Gestr. Lui s'appelait Krókr et elle, Krekja[118]. Puis il lui remit pour l'assister le prêtre qui s'appelait Jósteinn. C'était un excellent homme et très estimé du roi. Gestr déclara n'avoir pas besoin de lui. Le roi dit : « Il se révélera le meilleur lorsque tu seras dans le plus grand besoin.

— Alors, pourquoi ne viendrait-il pas ? dit Gestr. Tu prévois bien des choses mais à voir cet homme, je ne crois pas qu'il sera utile s'il est mis à grande épreuve. »

Le roi donna à Gestr une *sax** en disant qu'elle mordrait s'il en était besoin. Il lui donna un linge en lui demandant de l'enrouler autour de soi avant de pénétrer dans le tertre. Le roi fit don à Gestr d'une chandelle en disant qu'elle s'allumerait d'elle-même si on la tenait en l'air – « car il va faire noir dans le tertre de Raknarr, ne reste pas au-delà du moment où la chandelle sera achevée, et alors, tout ira bien. » Gestr emmena des provisions pour trois semestres.

114. La puanteur tient au fait que nous avons à faire à un *bergbúi*, un habitant des montagnes, un géant, un mort.

115. Vigi est le chien du roi Óláfr.

116. Y a-t-il une confusion avec le célèbre Ragnarr (loðbrók) qui vint mettre le siège devant Paris en 845, *slóð* pouvant alors renvoyer à « flotte », puisque ce Ragnarr est intervenu avec une nombreuse flotte ?

117. « Sorcier » rend ici sejðmaðr, « homme qui pratique le *sejðr** ».

118. Il s'agit certainement de noms fabriqués d'après les équivalents dans la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, soit Haki et Hekja.

Puis il fit voile vers le nord en longeant le pays et doubla le Hálogaland, puis le Finnmark jusqu'aux Hafsbotnar[119]. Quand ils arrivèrent au nord de Dumbshaf, un homme arriva, venant du rivage, et leur tint compagnie. Il dit se nommer Rauðgrani. Il était borgne. Il avait un manteau à capuchon, tacheté de bleu, et boutonné jusqu'en bas entre les jambes[120]. Il ne plaisait pas beaucoup au prêtre Jósteinn. Rauðgrani prêcha le paganisme et la sorcellerie aux hommes de Gestr et déclara que le mieux était de sacrifier pour avoir bonne chance. Un jour que Rauðgrani leur représentait de pareilles superstitions, le prêtre se fâcha, saisit un crucifix et en assena un coup sur la tête de Rauðgrani. Celui-ci passa par-dessus bord et ne remonta jamais plus. Ils estimèrent alors que ç'avait été Óðinn. Gestr ne prêta pas grande attention au prêtre.

Peu après, ils arrivèrent aux territoires déserts du Groenland; l'hiver était arrivé. Ils passèrent là l'hiver. Près de quelques rochers, ils virent deux barres d'or et, attaché à elles, un chaudron plein d'or. Gestr envoya Krókr et Krekja chercher les barres et le chaudron. Lorsqu'ils y arrivèrent et voulurent les prendre, la terre se fendit sous leurs pieds et les engloutit, de sorte qu'elle se referma au-dessus de leur tête et tout avait disparu, le chaudron et les barres.

Gestr veillait chaque nuit à la porte de leur skáli cet hiver-là. Il se fit qu'une nuit, un horrible taureau arriva au skáli en beuglant fort et en se comportant de façon menaçante. Gestr attaqua ce taureau et le frappa d'une hache à la tête. Le taureau s'ébroua, mais le coup ne mordit pas et la hache se brisa. Alors, Gestr saisit les cornes du taureau à deux mains et ils luttèrent puissamment. Gestr découvrit qu'il n'était pas de force contre ce monstre. Le taureau voulait le porter contre le mur du skáli et l'y embrocher. Sur ces entrefaites, le prêtre Jósteinn intervint et frappa d'un crucifix l'échine du taureau; sous ce coup, le taureau plongea sous terre de sorte qu'il n'y eut jamais plus de mal venant de lui ensuite. Il n'y eut pas d'autres incidents.

## *19.*

Au printemps, ils s'en allèrent de là, chacun portant ses propres vivres. Ils marchèrent d'abord entre ouest et sud-ouest. Puis ils prirent à travers le

119. Ce doit être la même chose que Dumbshaf, que nous avons rencontrée au chapitre 1.

120. Il y a de grandes chances pour que nous ayons affaire, ici, à Óðinn en personne: il est borgne, il est vêtu d'un grand manteau bleu, et parmi ses nombreux noms, il compte Síðgrani ou Hrosshársgrani.

pays. Il y eut d'abord des glaciers, puis commença un grand terrain de laves brûlées. Ils mirent alors les souliers de fer que le roi leur avait fournis ; il y en avait quarante, mais les hommes étaient à vingt en plus de Gestr. Quand tous eurent mis ces souliers hormis le prêtre Jósteinn, ils se rendirent sur le champ de lave. Lorsqu'ils eurent marché un moment, le prêtre fut hors d'état de marcher. Il avança, pieds ensanglantés, par le champ de lave et ne voulut pas abandonner. Gestr dit : « Lequel d'entre vous, garçons, veut aider ce singe à livres pour qu'il parvienne à sortir de ce champ de lave ? » Aucun n'accepta parce que tous estimaient avoir suffisamment à porter. « S'agit de l'aider, dit Gestr, parce que le roi attachait grande importance à cela, et il nous servira beaucoup de ne pas manquer à ses conseils, et viens ici, prêtre, assois-toi sur mon sac et emporte tes provisions. » C'est ce que fit le prêtre. Gestr marchait devant, et bon train. Ils allèrent ainsi trois jours. Et quand le champ de lave cessa, ils arrivèrent à la mer. Il y avait un grand îlot au large. Un récif mince et long se détachait vers l'îlot. Le rivage était à sec à marée basse et c'était le cas lorsqu'ils y arrivèrent. Ils passèrent alors dans l'îlot et là, ils virent un grand tertre. Certains disent que cet îlot se trouvait devant le Helluland. Mais où qu'il ait été, il n'y avait aucun territoire habité dans le voisinage[121].

## *20.*

Gestr fit fracturer le tertre ce jour-là[122]. Le soir, ils avaient brisé la valeur d'une lucarne dans le tertre, avec l'aide du prêtre, mais le lendemain matin, il était refermé comme avant. Ils fracturèrent le second jour, mais au matin, c'était comme avant. Alors, le prêtre voulut veiller l'ouverture ; il resta là toute la nuit ayant auprès de lui de l'eau bénite et un crucifix. Lorsque l'on arriva vers minuit, il vit Raknarr chevauchant, superbement vêtu ; il pria le prêtre de l'accompagner, déclarant qu'il rendrait son voyage excellent – « et voici un anneau que je veux te donner, et un collier ». Le prêtre ne répondit rien et resta tranquille comme devant. Maintes merveilles lui apparurent, tant des trölls que des monstres, des ennemis et des peuples de magiciens ; certains se montrèrent bienveillants mais certains le menacèrent, de sorte qu'il aurait préféré s'en aller, encore plus qu'auparavant. Il crut voir là ses parents et amis, de même que le roi

121. Sans nous prononcer trop hardiment, il semble que l'auteur de cette saga voie le Helluland à l'ouest du Groenland. Mais les sagas dites du Vinland tendraient à établir que ledit Helluland serait la Terre de Baffin.

122. Violer un tertre funéraire est un motif classé des sagas, notamment légendaires.

Óláfr avec sa hirð, qui le priait de venir avec lui. Il vit également que Gestr et ses compagnons se préparaient à partir et à se rendre ailleurs, ils appelaient le prêtre Jósteinn pour qu'il les accompagne et s'en aille. Le prêtre n'y prêta pas attention et quelques merveilles qu'il vît ou de quelque façon féroce que se comportent ces ennemis, ils n'approchèrent jamais de lui à cause de l'eau dont il les aspergeait.

Vers le point du jour, toutes ces merveilles disparurent. Gestr et ses hommes vinrent alors au tertre. Ils ne virent pas que le prêtre ait été affecté tant soit peu. Ils firent alors descendre Gestr dans le tertre, le prêtre et les autres tenant le câble. Il y avait cinquante toises jusqu'au plancher du tertre. Gestr s'était enveloppé dans le linge qui lui venait du roi, et il s'était ceint de sa sax. La chandelle, il l'avait à la main et il l'alluma dès qu'il arriva en bas. Il regarda alors alentour par le tertre. Il vit le bateau *Sloðinn* avec cinq cents hommes dedans. Ce bateau avait été si grand qu'il ne pouvait avoir un équipage de moins d'hommes. On le disait aussi grand que *Gnoðin* que commandait Àsmundr[123]. Gestr monta dans le bateau. Il vit qu'ils étaient tous prêts à l'attaque avant que la lumière de la chandelle les éclaire et alors, ils ne pouvaient pas remuer, ils roulaient les yeux et soufflaient par le nez. Gestr leur trancha la tête à tous avec la sax qui lui venait du roi, et elle mordait comme si on la brandissait dans l'eau. Il pilla tous les ornements du *dreki** et fit monter tout cela. Puis il se mit à la recherche de Raknarr. Il découvrit alors un souterrain qui descendait. Là, il vit Raknarr assis sur une chaise. Il était étonnamment hideux à contempler. Cela sentait mauvais et il faisait froid. Il y avait un coffre sous ses pieds, plein d'argent. Il portait un collier fort splendide et un gros bracelet. Il était en broigne et avait un casque sur la tête, une épée à la main.

Gestr alla à Raknarr et le salua dignement comme s'il s'agissait d'un roi, Raknarr s'inclina en réponse. Gestr dit : « Il se trouve et que tu es renommé et que tu me sembles fort glorieux à voir. J'ai fait un long chemin pour te trouver. Tu me récompenseras comme il faut, et donne-moi les excellents objets de prix que tu as possédés. Je proclamerai en maints lieux ta générosité. » Raknarr tourna vers lui sa tête coiffée du casque. Gestr prit celui-ci puis il lui enleva sa broigne, Raknarr étant des plus accommodants. Tous les objets de prix, il les obtint de Raknarr hormis l'épée, car lorsque Gestr s'en empara, Raknarr se leva d'un bond et se précipita sur lui. On ne trouvait pas qu'il fût vieux ou tout roide. Était complètement consumée alors la chandelle qui venait du roi. Raknarr se fit tellement tröll que Gestr fut complètement abasourdi. Il estima que sa mort était assurée. Se levèrent aussi tous ceux qui étaient dans le bateau.

123. *Gnoðin* et son capitaine relèvent, d'évidence, des antiquités païennes.

Gestr trouva que c'était bien assez. Il invoqua alors à l'aide Bárðr, son père, et peu après, il arriva, et il ne put rien faire. Les morts le maltraitèrent si brutalement qu'il ne parvint pas à approcher. Alors, Gestr fit le vœu auprès de celui qui a créé le ciel et la terre, d'adopter la foi que le roi Óláfr prêchait s'il parvenait à sortir vivant du tertre. Il pressa ferme le roi Óláfr de venir à son aide; si tant était qu'il le pût. Après cela, il vit le roi Óláfr entrer dans le tertre avec une grande lumière. À cette vue, Raknarr réagit de telle façon que toute force le quitta. Gestr attaqua si ferme que Raknarr tomba à la renverse avec l'aide du roi Óláfr. Alors, Gestr trancha la tête de Raknarr et la plaça près de ses fesses[124]. Tous les morts s'assirent à l'arrivée d'Óláfr, chacun à sa place. Cette besogne accomplie, le roi Óláfr disparut de la vue de Gestr.

## *21.*

Il faut parler maintenant de ceux qui étaient sur le tertre : au moment où se passaient les merveilles dont on vient de parler, il leur arriva qu'ils perdirent l'esprit, tous sauf le prêtre. Lui ne quitta jamais le câble. Et quand Gestr s'attacha au câble, le prêtre le remonta avec tous les trésors, il fit bel accueil à Gestr et pensa l'avoir retiré de l'enfer. Ils allèrent là où étaient leurs hommes qui étaient en train de lutter, et le prêtre les aspergea d'eau bénite. Ils reprirent aussitôt leurs esprits. Ils se préparèrent à s'en aller. Il leur semblait presque que la terre tremblait sous leurs pieds. La mer aussi passait fort par-desssus le récif, avec de si grosses lames que pour un peu, elle aurait inondé tout l'îlot. Jamais Snati n'avait quitté le tertre pendant que Gestr était à l'intérieur. Ils pensèrent alors ne plus savoir où chercher le récif. Gestr dirigea Snati sur les brisants, le chien sauta aussitôt et plongea là où l'on pouvait s'attendre à trouver le récif et il ne put résister à la sorcellerie de Raknarr et il se noya là dans les vagues. Gestr trouva que c'était là une très grande perte. Ils estimèrent alors ne pas savoir comment procéder. Le prêtre Jósteinn prit les devants, il avait son crucifix dans une main et, dans l'autre, l'eau bénite et en aspergeait. Alors, la mer se divisa de sorte qu'ils allèrent à terre à pied sec.

Ils allèrent par le même chemin. Gestr remit au roi tous les objets précieux et dit tout ce qui s'était passé. Le roi lui demanda de se faire baptiser. Gestr déclara qu'il en avait fait le vœu dans le tertre de Raknarr, et c'est ce qui fut fait. La nuit qui suivit son baptême, il rêva que Bárðr, son

124. Les contes populaires islandais attestent en effet que c'est là le meilleur moyen de se débarrasser d'un revenant.

père, venait à lui et disait : « Tu as mal fait d'avoir abandonné ta foi, celle que tes ancêtres ont eue, et de t'être laissé forcer à changer de pratique en raison de ta lâcheté[125], et pour cela, tu vas perdre tes deux yeux. » Il saisit alors plutôt brutalement ses yeux et disparut ensuite. Après cela, quand Gestr se réveilla, il avait un tel mal aux yeux que ce même jour, ils furent expulsés tous les deux. Puis Gestr mourut en blancs habits[126]. Le roi estima que c'était une très grande perte.

## *22.*

L'été suivant, les frères Þórðr et Þorvaldr se préparèrent à se rendre en Islande, ainsi que Sólrún avec eux ; ils atterrirent à Borðeyri dans le Hrútafjörðr, allèrent ensuite chez leur père et furent tenus pour des hommes très importants. Þórðr habita à Tunga après son père, et Þorvaldr épousa Herdís Óspaksdóttir d'Óspaksstaðir, il habita à Hella dans le Helludalr. Ils étaient cousins, Þorbjörn, leur père, et Hjalti Þórðarson qui colonisa le Hjaltadalr. Les fils de Hjalti furent Þórðr et Þorvaldr qui ont célébré, pour leur père, les funérailles les plus importantes qui aient jamais eu lieu en Islande : il y eut là douze cents hommes. C'est là qu'Oddr du Breiðafjörðr déclama la vísa qu'il avait composée sur Hjalti.

Auparavant, Glúmr Geirason avait assigné en justice, devant le *þing** du Þorskafjörðr, Oddr pour avoir usé de lait de brebis[127]. Les fils de Hjalti s'en allèrent du nord en bateau pour le Steingrímsfjörðr. Vinrent là, à leur rencontre, les frères, les fils de Þorbjörn du Hrútafjörðr, et ils allèrent tous du nord en traversant la lande à l'endroit qui s'appelle Hjaltadælalaut. Lorsqu'ils arrivèrent au þing, ils étaient si bien équipés que l'on pensa que c'étaient les Ases qui étaient arrivés là[128]. Ceci fut composé alors :

6. Nul homme au meurtre accoutumé
ne pensait autre chose,
poutre du fer, que ce fussent
des Ases très renommés

125. Un manuscrit ajoute : « et tu es devenu maintenant la plus grande honte de ta famille ».

126. Cette expression, qui revient souvent, notamment dans les inscriptions runiques, signifie qu'il est mort dans les huits jours qui ont suivi son baptême puisque les nouveaux baptisés (ou confirmés) portaient des habits blancs pendant une semaine.

127. Ce passage n'est pas clair. Oddr a-t-il trait des brebis appartenant à Glúmr ? ou leur a-t-il causé quelque tort ?

128. Les Ases sont les grands dieux de la mythologie scandinave.

qui allaient là lorsque les fils
du vaillant Hjalti se rendirent
au þing du Þorskafjörðr
coiffés du heaume de terreur[129].

Ils défendirent la cause d'Oddr avec le soutien des frères du Hrútafjörðr. Puis ils revinrent chez eux et les parents se quittèrent avec très grande affection. Une grande famille descend des fils de Þorbjörn de même que de ceux de Hjalti. On ne mentionne pas que Gestr Bárðarson ait eu quelque enfant. Et se termine ici la saga de Bárðr Snæfellsáss et de Gestr, son fils.

129. « Poutre du fer » est une kenning pour : « homme ». Le « heaume de terreur » est, selon une tradition héroïque attestée dans l'*Edda poétique*, la coiffure que portait le célèbre dragon Fáfnir.

# SAGA DES HOMMES DE HÓLMR

OU

# SAGA DE HÖRÐR FILS DE GRÍMKELL

*Harðar saga Grímkelssonar eða Hólmverja saga*

*Ici, l'élément proprement légendaire ou surnaturel est moins appuyé qu'ailleurs. Cette saga date du* XIV^e^ *siècle et assume une place plutôt insolite dans l'ensemble. Hörðr n'a pas connu sa mère et a été élevé sans amour par son père. À l'âge de quinze ans, il s'exile donc pour passer quinze ans à l'étranger. Des événements tragiques font qu'il ne peut se fixer dans l'île et qu'avec toute une compagnie de ses semblables, il doit s'installer dans un petit îlot (c'est le sens de* hólmr*) d'où ils exercent toutes sortes de déprédations. Toute la bande finira par être exterminée par les* bœndr* *du voisinage, excédés : cette saga offre des traits assez remarquables de composition romanesque fort réussie. Comme elle mentionne en son dernier chapitre le nom de Styrmir Kárason – que nous connaissons fort bien d'autre part, il fut le « secrétaire » du grand Snorri Sturluson et certainement auteur lui-même de beaucoup d'œuvres – on conclut parfois que ce serait ce Styrmir qui serait l'auteur du présent texte. Ou qui aurait contribué à sa composition. C'est, en tout état de cause, l'une des sagas légendaires les mieux écrites que nous connaissions.*

*Cette saga figure avec la* Saga de Bárðr *dans le volume publié par Anacharsis, Toulouse, 2007, p. 81-172.*

## *1.*

C'est au temps de Haraldr à la Belle Chevelure que fut surtout colonisée l'Islande, parce que les gens ne toléraient pas son oppression et sa tyrannie, surtout ceux qui étaient de grande famille et d'esprit fier et qui possédaient de grands moyens : ils préféraient fuir leurs propriétés que de supporter oppression et injustice, que ce fût de la part du roi ou d'autres personne[1]. L'un d'eux fut Björn gullberi. Il s'en fut de l'Orkadalr jusqu'en Islande et colonisa le Reykjardalr du sud depuis la Grimsá jusqu'à la Flokadalsá, il habita à Gullberastaðir[2]. Ses fils furent Svarthöfði, Geirmundr, Þjóstólfr, ils n'interviendront pas dans cette saga[3]. Le fils aîné de Björn s'appelait Grímkell ; il était à la fois grand et fort. Björn devint un homme important et riche de biens. Grímkell Bjarnarson demanda en mariage Rannveig fille de Þorbjörn d'Arnarholt – Þorbjörn était frère de Lytingr, père de Geitir de Krossavík – et l'obtint, et ils ne vécurent ensemble pas plus de trois hivers, elle mourut de maladie. Ils laissaient une fille qui s'appelait Þuríðr. Elle fut élevée chez l'homme qui s'appelait Sigurðr múli[4] ; il habitait en bas de Fell. C'était une belle femme et adroite de ses mains, et passablement revêche ; pourtant, elle était populaire[5].

1. Ce thème, qui figure dans un grand nombre de sagas, semble bien être une invention des auteurs de sagas. La démonstration a été faite que la très grande majorité des colonisateurs de l'Islande s'en allèrent en quête de terres, tout simplement.

2. Ces renseignements sont confirmés par le *Livre de la colonisation de l'Islande*, ce qui est un gage sûr d'authenticité. L'Orkadalr est en Norvège (*dalr* = « vallée »), la Grimsá et la Flokadalsá sont des rivières (*á* = « rivière »). *Staðir* = « les lieux ». Le surnom de Björn peut avoir quelque chose à voir avec l'or (« porteur d'or » ?).

3. Eux aussi sont mentionnés dans le *Livre de la colonisation*, de même que dans d'autres sagas.

4. Le surnom *múli* pourrait signifier « museau ».

5. En dépit des apparences, le portrait qui est donné ici de Þuríðr serait plutôt flatteur. « Adroite de ses mains » : « bonne brodeuse ».

## 2.[6]

Grímkell habita d'abord dans le Sud, à Fjöll, à peu de distance de l'Ölfusvatn. L'endroit est appelé maintenant Grimkelsstaðir. Il s'y trouve une bergerie. Grímkell possédait un vaste *goðorð**. C'était un homme riche, un très grand chef, on ne le tenait pas pour juste en toute chose. Après la mort de sa femme, il transporta sa demeure jusqu'à Ölfusvatn parce que là, la qualité des terres lui paraissait meilleure. Il habita là tout le temps ensuite, tant qu'il vécut. Il était appelé Grímkell le Goði.

Il y avait un homme qui s'appelait Högni et qui habitait à Hagavík, près d'Ölfusvatn. Sa femme s'appelait Þorbjörg. Ils avaient une fille qui s'appelait Guðríðr ; c'était une belle femme, et populaire. Högni était de petite famille et pourtant accompli, mais Þorbjörg, sa femme, était de bien plus grande famille ; toutefois, ils s'entendaient bien. Högni possédait du bien.

Il y avait un homme appelé Valbrandr, qui habitait à Breiðabólstaðr dans le nord du Reykjardalr ; il était fils de Valþjófr le Vieux. Il y avait un fils de Valbrandr qui s'appelait Torfi. Le père et le fils avaient un goðorð[7]. Torfi était un homme sage et très renommé[8]. Grandit là, chez le père et le fils, un homme qui s'appelait Sigurðr et était fils de Gunnhildr[9] ; il était apparenté à Torfi ; on le surnommait Sigurðr Torfafóstri[10] ; c'était le plus prometteur des hommes, il était accompli dans la plupart des exercices physiques. Valbrandr avait un autre enfant, c'était une fille qui s'appelait Signý ; l'épousa Þorgeirr, fils de Finnr le Riche de Miðfell, fils de Halldórr, fils de Högni. Il était mort lorsque cette saga se passa. Leur fils s'appelait Grímr, un homme prometteur, et il grandit chez sa mère. Signý habita à Signýjarstaðir, non loin de Breiðabólstaðr. C'était une femme fort imposante, ayant son franc-parler, fière et dure d'esprit en toute chose. Grandit là, avec elle, l'homme qui s'appelait Grímr ; il était surnommé Grímr le Petit ; il était frère adoptif de Signý, un homme de grande importance, vif et sagace dans la plupart des choses.

6. À partir de là et jusqu'au chapitre 9 inclusivement, il existe deux versions de ce texte : nous ne donnerons que la principale, sauf lorsque l'autre fournira des détails intéressants.

7. Il était possible, en effet, de posséder ce bien à plusieurs.

8. De fait : ce Torfi-là est mentionné dans plusieurs sagas et il a dû jouer un rôle lors de la bataille de Svölðr où périt le roi Óláfr Tryggvason (en 1000).

9. Gunnhildr étant un prénom féminin, il est rare qu'un homme soit appelé d'après sa mère. On était normalement fils de son père. Il se peut que ce Sigurðr ait été de père inconnu ou que, pour toutes sortes de raisons, son père ait été déchu de ses droits paternels.

10. « Frère adoptif de Torfi ».

Kollr Kjallaksson habitait alors à Lundr dans le Reykjardalr du Sud ; c'était un grand chef.

### *3.*

Il y avait un homme qui s'appelait Þorvaldr, qui habitait Vatnshorn dans le Skorradalr, un homme grand et fort. Sa femme s'appelait Þorgríma et était surnommée smiðkona[11], fort versée dans l'art de la sorcellerie. Leur fils s'appelait Indriði, un homme grand et prometteur. Þorgríma fut celle qui vécut le plus longtemps du couple. Quand elle fut devenue veuve, elle habita à Hvammr dans le Skorradalr ; elle devint riche et fort importante.

On dit qu'un été, comme d'habitude, Grímkell goði se rendit au *þing** et qu'un jour, il sortit de son baraquement avec un grand groupe d'hommes, se rendit au baraquement de Valbrandr et entra[12]. Valbrandr lui souhaita la bienvenue, car Grímkell était déjà connu de lui. Ils s'assirent et eurent un entretien. Grímkell dit : « On me dit clairement, Valbrandr, que tu as une fille qui s'appelle Signý, que c'est une personne très imposante ; je veux la demander en mariage si tu veux bien me la donner. » Valbrandr répond : « Nous sommes au courant que tu es de bonne famille et as quantité de biens, et que tu es toi-même un homme très intrépide[13] ; je ferai une bonne réponse à cela. » Leur conversation se termina de telle sorte que Valbrandr fiança à Grímkell le Goði Signý, sa fille ; les noces devaient avoir lieu en *tvímánaðr*[14] au sud, à Ölfusvatn.

Torfi Valbrandsson n'était pas au þing. Quand Valbrandr rentra du þing chez lui, il dit à Torfi, son fils, cette nouvelle. Torfi répond : « Mes conseils vous semblent insignifiants puisqu'on ne m'a pas interrogé là-dessus, et d'ailleurs, ce parti que tu as envisagé pour ta fille ne me paraît pas aussi respectable que tu le trouves. Il faut que cette Signý ne soit pas bien désirable, l'homme étant à la fois vieux et tyrannique. » Torfi déclama alors une *vísa**:

11. Je laisse ce surnom tel quel en raison de son ambiguïté. On peut lire « femme du forgeron », ou « femme-forgeron », mais il n'est pas dit que Þorvaldr soit forgeron. Peut-être entre-t-il une idée d'artifice dans ce terme. L'autre version du texte donne ici : « elle était riche et n'était pas au goût de tout le monde ».

12. Les gens érigeaient autour du þing, sur des fondations permanentes, des « baraquements » consistant en une toile de tente.

13. Je traduis ainsi le terme *garpr* qui correspondrait plutôt à notre « fier-à-bras ». Il y a peut-être de l'ironie implicite dans le propos.

14. Nom du mois qui commence fin août alors que l'on est à deux mois du début de l'hiver.

1. Le vieil ensanglanteur
des courroies de la broigne
a marié la manieuse d'aiguille à Grímkell;
voilà ce qu'apprit le féal;
l'amant des richesses
a pris plaisir et joie à la Njörun;
de peu de profit lui sera
ce vieillard, je crois[15].

Signý apprit donc quel parti elle aurait, et elle en fut fort mécontente. Quand Torfi et Signý, le frère et la sœur, se rencontrèrent, il exprima son mécontentement de ce mariage. « Il y a grand amour, dit-il, entre nous ; il ne me plaît pas que tu t'en ailles du district avec ton bien[16]. » Elle répond : « Je vois un bon moyen pour cela, frère ; ne change pas ce mariage, je vais te remettre par serrement de mains[17] tout mon bien, de telle sorte que tu vas verser ma dot, telle que mon père l'a fixée, cela va certainement faire vingt cents. Je veux te donner cela par amitié, sauf mes deux objets de prix que j'estime le plus ; l'un est mon excellent collier, l'autre, mon cheval, Svartfaxi. » Torfi déclara que cela lui plaisait bien et il lui parla aimablement alors.

## *4.*

On se prépara donc pour le voyage aux noces. Kollr de Lundr fut un des hommes de distinction invités à ces noces. Le père et le fils l'invitèrent à prendre la tête des invités, car Valbrandr était si âgé qu'il ne se sentait pas disposé à y aller. Et Torfi ne voulut pas s'y rendre. Kollr entreprit le voyage avec la fiancée et ils étaient en tout trente personnes. Ils logèrent à Þverfell dans le Reykjardalr du Sud.

Grímr le Petit, le frère adoptif de Signý devait garder les chevaux cette nuit-là mais le lendemain matin, quand il le chercha, il ne trouva pas Svartfaxi, le cheval de Signý. Il s'en fut chercher au nord en franchissant la

15. On sait que la poésie scaldique est, en raison de ses nombreux procédés de facture, la plus sophistiquée, la plus complexe et la plus élaborée qu'ait jamais enfantée l'Occident. Je n'ai en aucun cas tenté de la rendre telle quelle, j'ai essayé de conserver quelques images et de suivre le sens. Le premier vers s'applique à Valbrandr, « la manieuse d'aiguilles » est Signý, le « féal » est Torfi lui-même, Njörun (une déesse ase) est Signý.
16. L'autre version de la même saga précise qu'il était cupide.
17. C'est l'opération bien attestée du marché conclu par serrement de mains.

passe jusqu'au Flókadalr. Il suivit les traces laissées dans la rosée. Il trouva le cheval, mort, sous un glissement de terrain, là, dans la vallée. Il prit le harnais qu'il lui avait mis pour la nuit puis rebroussa chemin et dit à Signý que son excellent cheval était mort et comment cela s'était passé. Elle répond : « Voilà un mauvais présage et il ne fait pas bon le savoir. Je veux faire demi-tour et ne pas aller davantage. » Kollr dit que ce n'était pas une chose à faire et qu'il ne servirait à rien d'interrompre un pareil voyage pour cette raison. Et il en fut de ce que Kollr voulait. Ils allèrent tous ensemble et arrivèrent à Ölfusvatn, Grímkell avait là beaucoup d'invités d'office[18]. Le banquet fut des plus magnifiques. Il se déroula bien et bravement.

Une fois le banquet écoulé, Kollr s'en alla ainsi que les autres invités, mais Signý resta ainsi que sa sœur adoptive qui s'appelait Þórdís, et Grímr le Petit. Grímkell avait fait à Kollr d'excellents présents et lui parla amicalement, mais le père et le fils furent tenus pour avoir manifesté leur mépris puisqu'ils n'étaient pas venus à la noce. Il apprit aussi la strophe de Torfi et ne pouvait rien y faire. Les rapports entre eux devinrent froids. Grímkell était obstiné et Signý, réservée, et les relations entre eux étaient froides parce qu'ils ne pouvaient avoir des amis ensemble, hormis Grímr le Petit ; il avait fait en sorte qu'il plaisait bien à tous les deux[19]. La première année se passa ainsi.

## *5.*

Au printemps, Grímr le Petit vint parler à Signý ; il dit vouloir s'en aller. « Je trouve difficile de m'interposer entre vous, dit-il, et d'ailleurs, le mieux est de se séparer de sorte que de part et d'autre, on apprécie. » Signý dit : « Parle d'abord de cela à Grímkell et prends son conseil, car alors ton lot sera meilleur ; je voudrais bien que tu obtiennes de meilleures conditions et j'estime qu'il est bien disposé envers toi. » C'est ce que fit Grímr, il parla au maître de maison ; dit qu'il voulait s'en aller, si Grímkell voulait bien y consentir. Grímkell répond : « Mon avis est que tu restes à la maison. Tu vas obtenir aussi de meilleures conditions qu'avant, car Signý a grand besoin de toi et tu nous es nécessaire, à elle et moi, pour améliorer

18. Je choisis de traduire ainsi le terme *fyriboðsmaðr*, littéralement : « les invités qui viennent avant (ou devant) les autres » ; il s'agissait des parents, voisins et amis qui n'étaient pas officiellement invités à la noce mais que l'usage était de convier aussi.

19. L'autre version de la saga ajoute ici : « Il leur fut donné d'avoir des enfants, ils eurent un fils qui s'appela Kolr, et une fille, Guðríðr qu'épousa ensuite Kollr Kjallaksson. »

les différences entre nos caractères. » Et c'est ce que fit Grímr, il resta à la maison cette année-là, et il plut bien à Grímkell et à Signý.

Mais au printemps, Grímr parla au maître de maison pour dire qu'il voulait certainement s'en aller, mais Grímkell s'y opposa plutôt. « Alors, demande en mariage, pour moi, Guðríðr Högnadóttir, dit Grímr, si tu veux que je reste chez toi. » Grímkell répond : « Te voilà bien difficile à présent, car il y a grande différence entre vous, tu as peu de bien et Högni est un homme riche. » Grímr dit : « Tu peux bien en décider tout de même. » Grímkell : « Je peux essayer. »

Il s'en va à Hagavík et on lui fait bon accueil. Il demande donc en mariage Guðríðr pour Grímr – « il faut dire de cet homme qu'il est sage et apte à tous exercices. Il sera utile à l'entretien d'une demeure et accomplira bien des choses, car cela convient ici, mais toi, tu te mets à vieillir fort et il me semble qu'une telle alliance serait convenable pour toi. » Högni répond : « Souvent, tu as recherché mon honneur plus qu'autre chose, et c'est à la mère et la fille d'en décider surtout. » Grímkell déclara qu'elles n'auraient pas besoin de donner beaucoup d'argent – « on ne fournira pas davantage de richesses que tu ne le conseilleras toi-même pour ta fille, de ma part, et j'ai bon pressentiment sur Grímr que ce sera un digne homme. » Ce n'est pas la peine d'en parler longtemps : il se fit en conclusion de leur entretien que Grímr obtint Guðríðr. Leurs noces eurent lieu à Ölfusvatn et elles se passèrent bien. Leur ménage fut bon ; ils passèrent là l'hiver et de part et d'autre, on les aima bien.

Mais au printemps, ils voulurent s'en aller. Grímr le dit à Signý, mais elle lui demanda de le dire à Grímkell, disant que tout irait pour le mieux s'il cherchait son conseil. Il fit donc part au maître de maison du fait qu'il voulait s'en aller. Grímkell répond : « L'avis que je veux te donner, c'est que c'est une chose convenable et je te laisse en décider, car tu seras un homme prospère. »

Grímr acheta au sud des Kluptir de la terre, qu'il appela Grímsstaðir, et il habita là ensuite. Grímkell fournit à Grímr tous les biens domestiques et Högni paya pour la terre. Grímr amassa bientôt du bétail. Il avait deux têtes de tout ce qu'il possédait. Il fut rapidement compté parmi les meilleurs bœndr.

## *6.*

On dit que Signý Valbrandsdóttir fit un rêve. Il lui sembla voir un grand arbre dans le lit qu'elle partageait avec Grímkell, un arbre fort beau, avec de si grandes racines qu'elles atteignaient toutes les pièces de la

ferme, mais elle ne trouva pas la fleur aussi grande qu'elle l'aurait voulu. Elle dit ce rêve à Þórdís, sa sœur adoptive, laquelle l'interpréta ainsi : Signý et Grímkell auraient un enfant qui serait grand et digne ; elle déclara penser que ce serait un garçon – « et beaucoup l'estimeront bien en raison de son accomplissement, mais je ne serais pas surprise que ses affaires ne fleurissent pas au mieux, avant la fin, en raison du fait que tu as trouvé que ce grand arbre ne portait pas la fleur que tu aurais voulue, et il n'est pas sûr qu'il obtienne grande affection de la part de la plupart de ses parents. »

## *7.*

Peu après, Signý mit au monde un garçon ; il fut appelé Hörðr[20]. De bonne heure, il fut de grande taille et beau de visage, mais pas très précoce d'abord, du fait qu'il ne marchait jamais tout seul quand il fut âgé de trois hivers. Cela parut étrange et peu prometteur tant il était extraordinaire en toutes autres choses.

Et le jour où la sanctification du temple se tenait à Ölfusvatn, car Grímkell était un grand sacrificateur[21], Signý était assise sur son siège au milieu de la salle ; elle se préparait pour la fête et son précieux collier était sur ses genoux. Le garçon Hörðr se tenait près du mur et, pour la première fois, se précipita du mur vers sa mère et se rua sur ses genoux. Le collier vola sur le sol et se brisa en trois morceaux. Signý se fâcha fort et dit : « Tu t'es mal conduit une première fois, et tu vas te conduire mal bien des fois maintenant, et la pire fois sera la toute dernière. » Elle déclama une vísa :

2. A brisé sur le siège
de la voix de Sírnir l'excellent collier.
Je pense que nul homme ne me
compensera cela désormais.

20. En vertu du principe d'intertextualité cher aux sagas, Hörðr n'est pas un inconnu : il est mentionné dans le *Livre de la colonisation de l'Islande* (H17, S 32 et S 38) ainsi que dans la *Saga de Bárðr* (où il est appelé Víga-Hörðr Hörðr le Meurtrier, plus haut p. 650).

21. Il faut prendre garde à ce passage qui, d'évidence, est tout imprégné d'influences chrétiennes. On ne pense pas qu'il ait jamais existé de « temple » dans les pays du Nord à l'époque païenne. Au plus, pour les grands sacrifices saisonniers transformait-on la pièce principale en « temple », c'est-à-dire en pièce destinée à l'exécution des grands rites. Le « sacrifice » principal était appelé *blót**, celui qui l'exécutait, *blótmaðr* : ce serait le cas de Grímkell.

La première fois ce jeune
convoiteur d'or point ne fut bon.
Pire sera chaque fois pour lui.
La pire pourtant sera la dernière[22].

Sur ces entrefaites, Grímkell entra dans la pièce et entendit ce qu'elle disait. Il saisit le garçon en silence, se courrouça fort de ces mots, et déclama une vísa :

3. Celui qui offre richesse
n'a point bonne mère ;
il fut le premier des enfants
de la femme,
quand il fut en état de marcher,
à subir les propos courroucés
et blâmeurs de la lumière de l'or,
les propos survivent à l'homme[23].

Grímkell était tellement fâché qu'il ne voulut pas que le garçon reste à la maison. Il alla trouver Grímr et Guðríðr et leur demanda de prendre Hörðr et de l'élever[24]. Ils déclarèrent qu'ils le feraient volontiers et le reçurent joyeusement, trouvant que c'était là un excellent envoi. Un hiver auparavant, Grímr et Guðríðr avaient eu un fils qu'ils firent appeler Geirr[25]. Il fut de bonne heure grand et prometteur et bon en tous exercices, si ce n'est qu'il était dépassé en tout par Hörðr. Ils grandirent tous les deux ensemble, et il y eut bientôt de l'affection entre eux.

Signý fut fort mécontente après cela, et Grímkell et elle furent d'évidence en moins bons termes qu'avant. Elle fit encore un rêve, elle voyait un grand arbre, comme précédemment, avec de très grandes racines, et qui portait une grande fleur. Sa sœur adoptive interpréta encore ce rêve comme présageant une naissance entre son mari et elle, et ce serait une fille, et elle laisserait une grande famille, puisque l'arbre lui paraissait avoir force branches – « et là où il t'a semblé porter une grande fleur, cela signi-

22. La « voix de Sírnir » (un géant) est « l'or » ; le « convoiteur d'or » est Hörðr.

23. Celui qui offre richesse est Hörðr, la « lumière d'or » est la « femme », ici Signý.

24. Voir *fóstr**.

25. Lui aussi est mentionné d'importance dans *Le Livre de la colonisation* et dans la *Saga de Bárðr*. Il y a ici une erreur de chronologie. Il est dit au chapitre 32, plus loin, que Geirr a un hiver de plus que Hörðr et que donc il aurait quatre ans lorsque ces faits sont rapportés ; on peut entendre que l'auteur veut dire que Geirr avait déjà un an quand Hörðr est né.

fiera un changement de religion, qui va venir, et les rejetons de ta fille auront la foi qui sera proclamée et qui sera meilleure. »

## *8.*

Après le þing de printemps, Signý demanda à Grímkell la permission d'aller dans le Nord voir ses parents. Il déclara qu'il le lui permettrait mais qu'elle ne devait pas rester plus d'un demi-mois. Deux hommes de la maison allèrent avec elle ainsi que Þórdís, sa sœur adoptive. Ils chevauchèrent vers le nord, dans le Reykjardalr. Torfi leur fit très bel accueil et offrit qu'elles passent l'hiver là, sinon, il estimerait qu'elles ne l'aimaient pas. Signý déclara avoir promis d'être partie un demi-mois, pas plus longtemps. Torfi dit que cela n'avait pas d'importance. Elle céda à ses prières et ses incitations. Ils allèrent à des invitations en hiver et alors qu'ils étaient à une de ces invitations, à Bær, la sœur adoptive de Signý mourut subitement ; elle est enterrée à Þórdísarholt. C'est à courte distance de Bær[26]. Signý fut fort éprouvée de cela. Puis ils allèrent ensuite chez eux à Breiðabólstaðr[27].

Et peu après, Signý attrapa une maladie alors qu'elle devait accoucher, cette maladie avait mauvaise tournure. Torfi lui parla, disant qu'il avait eu de mauvais pressentiments sur son mariage ; déclarant aussi avoir toujours été fort mal disposé envers Grímkell. Elle déclara qu'il n'était pas invraisemblable que cela amenât des choses importantes. Elle mit au monde une petite fille, à la fois grande et prospère. Torfi ne voulut pas la faire asperger d'eau[28] avant que la vie de Signý ne soit réglée. Elle mourut là, immédiatement, dans le lit de ses couches. Torfi se courrouça tellement qu'il voulut faire exposer l'enfant[29]. Il demanda à Sigurðr, son frère adoptif, de prendre cet enfant et de se rendre jusqu'à la Reykjardalsá[30] et de l'y faire périr là. Sigurðr dit que c'était se comporter fort mal, mais il ne voulut tout de même pas refuser cela à Torfi. Il prit donc l'enfant et s'en fut. Il trouva cette enfant prometteuse, aussi ne voulut-il pas la jeter dans la rivière. Il prit donc par le haut jusqu'à Signýjarstaðir,

26. Les éditeurs islandais de ce texte signalent que l'endroit s'appelle toujours, aujourd'hui, Þórdísarholt.

27. La demeure de Torfi.

28. Voir *ausa barn vatni**.

29. La coutume de l'*útburðr* ou exposition des enfants dont on ne voulait pas, pour une raison ou une autre, sur le grand chemin afin qu'ils fussent la proie des bêtes ou qu'ils mourussent d'inanition est, elle, fort bien attestée et doit être très ancienne.

30. « La rivière *(á)* du Reykjardalr ».

y déposa l'enfant à l'entrée de la ferme en pensant que, selon toute vraisemblance, on la découvrirait bientôt. Le *bóndi** Grímr Signyjarson se tenait dehors au pied du pignon de la maison. Il vit cela, alla ramasser l'enfant et l'emporta à la maison, dire à sa femme, Helga, de changer de motif à la maladie qu'elle avait[31] et de dire qu'elle avait mis au monde cette petite fille. Il la fit asperger d'eau et la nomma Þorbjörg. Grímr s'en fut à Breiðabólstaðr. Il vit beaucoup de gens sortir de la ferme : c'était le convoi funéraire de Signý. Torfi dit à Grímr la mort de sa mère – « et je veux te verser tout son argent. Toutefois, c'est à Grímkell que nous aurions à verser cet argent, mais nous te voulons grand bien ». Grímr déclara qu'il parlait bien. Puis ils enterrèrent Signý et s'en allèrent.

Sigurðr et Grímr se retrouvèrent. Sigurðr dit savoir que Torfi se fâcherait contre lui lorsqu'il saurait qu'il avait laissé la vie à l'enfant. « Je connais un expédient à cela, dit Grímr, je vais te faire passer à l'étranger et te récompenser ainsi de la chance que tu as eue. » Et c'est ce qu'il fit. Il envoya Sigurðr dans le Sud, à Eyrar et lui remit deux chevaux, et l'un était chargé. C'est là qu'il partit pour l'étranger.

Le surlendemain, Torfi arriva à Signýjarstaðir et demanda pourquoi Helga était couchée, car il savait que sa maladie était sans espoir. Il reconnut l'enfant auprès d'elle et dit : « C'est une bien grande audace que vous ayez osé élever cette enfant que j'ai fait exposer. » Helga répond : « Cette enfant était parente très proche de Grímr, et il est excusable de l'avoir sauvée. » Torfi demanda alors où était Grímr. Elle dit qu'il était allé voir les ouvriers. Torfi s'y rendit et trouva Grímr. Torfi dit que tout allait au plus mal et que Grímr avait été d'une audace extrême, il demanda ce qu'il savait de Sigurðr ; déclara qu'il méritait bien du mal pour avoir failli à ses ordres, que Grímr méritait semblable déshonneur de sa part. Grímr déclara avoir envoyé Sigurðr dans l'Ouest aux Fjords, prendre le bateau. Torfi en fut fâché. Il prit la petite fille et ne voulut pas la faire tuer, car on appelait meurtre le fait de tuer des enfants à partir du moment où ils avaient été aspergés d'eau. Il emmena la petite fille chez lui et lui donna pour mère adoptive une quelconque servante, et il ne lui fournit pas d'habits et il ne voulut pas dispenser la serve de son travail.

## *9.*

Il y avait un homme qui s'appelait Sigmundr. Il allait mendiant de

31. Attendre un enfant était assimilé à une « maladie » (voir notre expression : « être en mal d'enfant »).

maison en maison ainsi que sa femme et son fils qui s'appelait Helgi. On les mettait d'ordinaire dans la maison d'hôtes, là où ils venaient, si ce n'est que Sigmundr entrait s'amuser. Ce même automne, ils arrivèrent à Breiðabólstaðr. Torfi leur fit bon accueil et leur dit : « Vous ne serez pas dans la maison d'hôtes, car tu me fais bel effet, Sigmundr, et tu m'as l'air plutôt chanceux. » Il répond : « Tu ne te trompes pas s'il en est comme il te semble. » Torfi déclara qu'il lui ferait honneur – « car je vais accepter de toi que tu sois père adoptif ». Sigmundr répond : « Il y a différence de rang entre nous, si je suis père adoptif de ton enfant, on dit que celui-là qui est père adoptif de l'enfant d'un autre est de moindre rang. » Torfi dit : « Tu vas emmener la petite fille à Ölfusvatn. » Sigmundr accepta. Il prit donc Þorbjörg, l'attacha derrière lui puis s'en alla. Torfi estimait faire cela pour déshonorer Grímkell et trouvait que cet homme était bien venu à faire de la petite fille une vagabonde. Il ne voulait pas non plus mettre en péril un homme de plus haut rang que Sigmundr, car il n'estimait pas exclu de la part de Grímkell, si cet homme lui remettait l'enfant, qu'il eût une idée de vengeance en tête.

Sigmundr trouva de bons quartiers de nuit, tout le monde se sentant tenu de bien agir envers la petite fille et ceux qui l'accompagnaient, et pour cette raison, Sigmundr voulut prendre le chemin le plus long. Il s'en fut vers la côte par Andakil et le Melahverfi, puis tout le long de la côte jusqu'au Nes et vers l'intérieur des terres par Grindavík et Ölfus.

Le soir d'une journée, Sigmundr et les siens arrivèrent à Ölfusvatn. Sigmundr était tout mouillé et il avait très froid. Il s'installa près de l'entrée, Grímkell était à sa place, il avait une épée en travers des genoux. Il demanda qui était arrivé. Sigmundr répondit : « Voici venus Sigmundr, le père adoptif de ton enfant, cher bóndi, et Þorbjörg, ta fille. C'est la meilleure de tous les enfants. » Grímkell dit : « Écoutez ce que dit ce vagabond ; tu serais le père adoptif de mon enfant, toi, le plus misérable de tous les mendiants ; et il n'y a pas quelque inimitié que ce soit entre moi et Torfi ; a d'abord tué la mère, et chasse maintenant l'enfant de maison en maison. » Grímkell déclama alors une vísa :

4. Ne rechigna point Torfi à tuer
celle qui tisse et tresse le textile ;
en vérité il rend pour la plupart
ridicule le gâcheur d'épée.
Le lanceur de glaives envoya
cette Gná du vaisseau d'argent
à tort en vagabondage.

Temps de payer ce grief[32].

Grímkell sut tous les desseins de Torfi, aussi ne voulut-il pas que la petite fille reste là. Il ordonna à Sigmundr de déguerpir au plus vite à moins qu'il veuille être rossé et endurer le pire. Ils durent donc s'en aller immédiatement avec la petite fille.

Ils allèrent par le Grimsnes et le Laugardalr et négligèrent l'enfant, car ils estimaient ne pas savoir s'ils s'en sortiraient jamais. Maintenant, ils avaient du mal à trouver des quartiers de nuit. Sigmundr estimait avoir été bien dupé lorsqu'il avait accepté de Torfi la petite fille.

Ils arrivèrent à Grímsstaðir un jour pour le déjeuner[33]. Ils dirent à Grímr qu'ils voyageaient avec un jeune enfant. Grímr déclara qu'il voulait voir ce jeune enfant – « dont les gens parlent très fort ». Sigmundr dit que c'était grave de détacher cet enfant et qu'il ne ferait pas bon s'en consoler. Grímr déclara qu'il ne prêtait pas attention à cela. L'enfant fut détachée et montrée à Grímr. Il dit alors : « C'est vraiment l'enfant de Signý ; elle a ses yeux, et elle attendrait de moi que je ne laisse pas son enfant passer de maison en maison, si je pouvais y faire quelque chose. Torfi veut faire grande honte à tous les parents de cette enfant, et aussi bien à lui-même. Je vais, Sigmundr, te prendre cet enfant indigent. » Il en fut tout réjoui. Lui et sa femme passèrent là ce jour puis descendirent le Botnsheiðr[34]. Beaucoup pensèrent que Grímr s'était mis en péril contre le goði Grímkell sur cette affaire en raison de sa véhémence.

## *10.*

Pour les jours de déménagement[35], Grímkell le Goði s'en fut de chez lui à Ölfus par Hjalli, et vers l'intérieur par Arnarbæli et, en remontant le long du Flói, à Oddgeirshólar, de là à Grimsnes, il logea à Laugardalr puis revint chez lui. Il convoqua tous les bœndr – ceux qu'il avait rencontrés – à venir le trouver à Miðfell, dans un délai de deux jours, car Grímkell avait le goðorð sur toutes ces contrées. À Miðfell vinrent soixante

32. « Celle qui tresse », etc. est Signý de même que la « Gná (une petite déesse) du vaisseau d'argent ». Le « gâcheur d'épée » est Torfi, tout comme le « lanceur de glaives ».

33. Le « déjeuner » (*dögurðr* ou *dagverðr*) était le repas principal de la journée, on le prenait vers neuf heures du matin.

34. *Heiðr* est une lande, un marécage.

35. Les quatre premiers jours de la septième semaine d'été, au cours desquels, officiellement, les déménagements devaient avoir lieu.

*þingmenn*[36] à lui. Grímkell leur dit l'affaire pressante qu'il avait avec Torfi et déclara vouloir faire un voyage d'assignation[37] contre Torfi. Tous trouvèrent cela excusable. Ils chevauchèrent par Gjábakki, puis aux Kluptir et par le Ok ; ensuite, par le chemin du bas, remontèrent près d'Augastaðir et à Breiðabólstaðr. Torfi n'était pas chez lui, il était monté dans le Hvítársíða. Grímkell assigna Torfi pour complot contre la vie de Þorbjörg et pour la dot de Signý. Il assigna ces procès à comparaître devant l'alþing puis revint chez lui, et il y avait maintenant peu de sujets dont on parlait davantage que du procès de Grímkell et de Torfi.

Quand Grímr le Petit apprit cela, il s'en fut de chez lui jusqu'à Reykjarvík, trouver Þorkell máni le récitateur-des-lois[38]. Ils vinrent à parler de l'affaire de Grímkell et de Torfi. Grímr demanda quelle conclusion, selon lui, interviendrait entre eux. Il déclara considérer que les choses prenaient une tournure peu propice, étant donné que c'étaient des hommes pleins d'ardeur qui y avaient part. Grímr dit : « Je voudrais bien que tu participes aux accords entre eux, car tu es à la foi sage et de bon vouloir. » Þorkell répond : « Ton application te sied bien et est de bonne nature, et j'interviendrai pour qu'ils fassent la paix. » Grímr dit : « Je veux te donner de l'argent pour que tu les réconcilies. » Il déversa sur ses genoux un cent d'argent[39] et le remercia de sa promesse de vouloir les réconcilier. Þorkell dit qu'il agissait bien – « mais comprends que je te fais espérer des accords, mais que je ne promets pas ». Grímr répond : « Que tu fasses espérer, toi, cela vaut plus que si la plupart des autres promettaient solennellement. » Après cela, Grímr s'en alla.

36. Le *þingmaðr*, pluriel *þingmenn*, était une manière d'homme-lige, un bóndi qui s'inféodait en quelque sorte à un chef, ce lien impliquant des devoirs réciproques. Il était ainsi appelé parce qu'il devait aller au þing, cette réunion saisonnière de tous les hommes libres, en compagnie de son *goðorðsmaðr*.

37. Assignation en justice, bien entendu. La procédure que suivaient les Islandais était des plus minutieuses et contraignantes.

38. Ceci est l'un des très rares passages des textes islandais anciens où Reykjarvík, aujourd'hui Reykjavík, l'actuelle capitale de l'Islande, soit mentionnée. Le récitateur-des-lois, *lögsögumaðr*, était un chef désigné par ses pairs – une sorte de président de cet état indépendant – chargé de réciter la loi intégralement en un espace de trois ans, durée de son mandat, lequel était renouvelable. Ce personnage important aura joué un rôle non négligeable dans l'histoire de son pays. Certains *lögsögumenn*, comme Snorri Sturluson, comptent parmi les plus grands hommes de leur pays. Þorkell máni Þorsteinsson également (son surnom, *máni*, « lune », qui est masculin dans cette langue, admet diverses interprétations). Notre saga, toutefois, pèche ici, comme souvent ailleurs, par anachronisme : Þorkell a exercé ses pouvoirs de 970 à 984, soit bien après les événements qui sont censés s'être déroulés dans la *Saga des hommes de Hólmr* !

39. Sans entrer dans le détail technique fort compliqué, disons qu'un cent d'argent revient à environ un kilo de ce métal.

Le temps s'écoula jusqu'au þing. De part et d'autre, on vint avec un très grand nombre d'hommes. Grímr était au þing. Il alla trouver Þorkell máni et lui demanda de rechercher des accords. Dit qu'il retirerait grand honneur s'il pouvait réconcilier ces chefs. C'est donc ce que fit Þorkell, il alla d'abord trouver le goði Grímkell et introduisit auprès de lui la question du procès. Grímkell répond : « On dira rapidement que sur tous nos démêlés ensemble et l'inimitié de Torfi contre moi, je ne veux aucun arbitrage hormis le mien propre, sinon celui-ci, qu'il soit stipulé qu'il ne paiera pas moins de douze cents à trois aunes de l'*eyrir*[40]. » Þorkell offrit alors d'arbitrer entre eux – « vous pouvez voir ce qui est en jeu, ce sera guerre ouverte si vous ne vous réconciliez pas, mais nous assisterons celui qui fera davantage selon nos propos et voudra estimer un peu ce que nous dirons, cela vaut plus que ce qui vous oppose ici ». Grímkell dit alors : « J'accepte que Þorkell juge de ce procès ; il est connu de tous pour sa rectitude. » Torfi voit donc que cela seul convient. Il déclare accepter également. Þorkell dit : « Ma déclaration et mon arbitrage sont que Torfi verse à Grímkell six cents à trois aunes de l'eyrir et s'il diffère de six hivers, qu'il verse alors douze cents. » Il déclara avoir arbitré selon ce qui lui paraissait le plus équitable. Grímkell répond : « Je m'accommoderai de cet arbitrage, d'autant que je m'y suis soumis moi-même, mais cette affaire me semble avoir été fort amoindrie. Cet argent, c'est Hörðr, mon fils, qui le possédera, il aura cela en héritage de sa mère. » Torfi déclara qu'il ne verserait pas cet argent à Hörðr à moins qu'il ne devienne pas pire que son père. Grímkell dit qu'assurément on ne pouvait savoir ce qu'il en serait, mais qu'il n'y avait aucun remède pour Hörðr dans le fait, si ce que tout le monde disait se vérifiait, savoir, ce qu'étaient probablement ses oncles maternels – « car tu n'as pas qu'une seule forme[41] et ce que je trouverais le pire pour lui, c'est qu'il n'obtienne pas cela de toi ». Il y eut un grand cri. De part et d'autre, cet arbitrage déplut, mais en principe, on le maintint.

Ce semestre passa et le suivant également. Alors Grímkell demanda en mariage une femme, Sigríðr Þorbjarnardóttir de Skálmarnes. On fit bonne réponse à ce propos, l'homme étant tenu pour noble et de grande famille bien qu'il fût un peu déclinant. On la lui donna. Leurs noces furent à Ölfusvatn, chez Grímkell. Elles se passèrent bien et magnifiquement. Leur ménage fut très bon. Grímkell se tint tranquille maintenant.

40. De nouveau, je n'entrerai pas dans les détails de cette formulation. Notons uniquement que la somme réclamée est exorbitante.

41. Voir *hamr**.

## *11.*

Il y avait un homme appelé Illugi, qui habitait Hólmr dans l'Akranes[42]. Il était fils de Hrólfr du Geitland, fils d'Úlfr, fils de Grímr du Hálogaland ; était frère d'Illugi, Sölvi, père de Þórðr, père du prêtre Magnús de Reykjaholt ; était sœur d'Illugi Halldóra qu'épousa Gizurr le Blanc, et qui était mère de Vilborg, mère de Jórunn, mère de Guðrún, mère d'Einarr, père de l'évêque Magnús[43]. Illugi était un homme grand et fort et avait du bien en quantité. Il fit à Ölfusvatn un voyage de demande en mariage et demanda Þuríðr, fille de Grímkell qu'il avait eue de sa première femme. Grímkell accueillit bien cela, car Illugi était connu de lui. Les fiançailles se passèrent là. Hörðr n'assistait pas à ce marché[44]. En *tvímánaðr*[45], les noces devaient se faire à Ölfuvatn.

Quand on arriva à la date dite, Illugi se prépara à partir de chez lui avec trente hommes pour ses noces. Étaient avec lui Þorsteinn öxnabroddr[46] de Saurbær, un important bóndi, et Þormóðr de Brekka dans le Hvalfjarðarströnd. Ils traversèrent le fjord jusqu'à Kjalarnes et au nord de Mosfell, puis montèrent près de Vilborgarkelda, de là allèrent à Jórukleif puis à Hagavík et à Ölfusvatn où ils arrivèrent tôt le matin. Illugi dit : « Où est Hörðr, que je ne vois pas, ou bien n'est-il pas invité ? » Grímkell dit qu'il allait de soi qu'il était invité – « mais je ne l'ai pas spécialement convoqué pour cela ». Illugi répond : « Cela n'est pas convenable tout de même. » Il chevaucha jusqu'à Grímsstaðir ; les portes y étaient fermées. Ils frappèrent aux portes. Geirr s'y rendit et demanda qui était là. Illugi se nomma et s'enquit de Hörðr. Geirr dit qu'il était dans la maison. Illugi dit : « Demande-lui de sortir parce que je veux le voir. » Geirr rentra puis ressortit, disant que Hörðr était couché et qu'il était malade. Illugi entra puisque Hörðr ne voulait pas sortir. Illugi dit : « De quelle sorte est ta maladie, Hörðr ? » Il dit qu'elle n'était pas grave. Illugi dit : « Je voudrais bien que tu

42. Ce personnage est bien connu des sources islandaises, notamment du *Livre de la colonisation*, S.41. Il faisait partie des neuf chefs les plus importants de l'ouest de l'île vers 980. Au demeurant, tous les personnages mentionnés dans les lignes à venir sont également attestés par nos sources.

43. Il fut effectivement évêque de Skálaholt, dans le sud de l'île. Il est mort en 1148.

44. Sans que les sentiments soient délibérément absents, un mariage était avant tout une affaire, on unissait des biens et des fortunes et aussi deux familles d'égale importance. D'où le terme « marché » *(kaup)*.

45. Les anciens Germains avaient un système de computation différent du nôtre. *Tvímánaðr* (littéralement : « mois double ») est le cinquième mois de l'été.

46. Ce surnom peut signifier : « aiguillon ».

viennes à mon festin de noces avec moi et que tu te prennes d'amitié pour moi. » Hörðr dit qu'il aurait pu dire cela auparavant, si cela lui semblait tellement important – « je n'irai aucunement, parce que tu ne m'as guère engagé à cette affaire ». Illugi n'obtint rien de Hörðr hormis de grands mots. Il s'en fut dans cet état. Peu après, Geirr dit à Hörðr : « Il y a plus d'honneur à ce que nous allions à la noce, je vais aller chercher nos chevaux. » Hörðr dit qu'il n'en avait pas envie. Geirr dit : « Fais selon ma prière et pour ton honneur. » C'est donc ce que fit Hörðr. Ils chevauchèrent à leur poursuite et lorsqu'ils se retrouvèrent, Illugi fut très joyeux et ne se laissa pas affecter par les grands mots de Hörðr. Ils allèrent donc à la noce et on leur fit bon accueil. Hörðr siégeait à gauche d'Illugi. Le banquet se passa bien et magnifiquement.

Ils s'en allèrent tous ensemble, jusqu'à Vilborgarkelda. Là, les chemins se séparaient. Illugi dit alors : « Nous allons maintenant, Hörðr, nous quitter ici et je voudrais qu'il y ait bonne amitié entre nous ; et voici un bouclier que je veux te donner. » Hörðr répond : « Il a suffisamment de bois fendu, Grímr, mon père adoptif » – et il déclama une vísa :

5. Le généreux rougisseur de métal
me donna un bouclier, et point bon.
Il aura besoin de ce féal
dans la pluie de Hildr.
Le sage madrier du serment
et des anneaux qui aime mon Auðr
du chemin du lacet de la terre
ne possède rien lui-même[47].

Illugi dit alors : « Accepte alors de moi cet anneau, par amitié bien que tu n'aies pas voulu du bouclier. » Hörðr prit l'anneau, c'était un objet de grand prix. « Je ne sais pas, dit Hörðr, pourquoi j'ai dans l'idée que tu ne maintiendras pas bien ta parenté par alliance avec moi, mais cela se révélera par la suite. » Puis ils se quittèrent, il n'y eut pas grandes salutations, mais ils se quittèrent réconciliés en principe.

Quand Hörðr arriva chez lui, il dit à Þorbjörg : « Je veux te faire cadeau

47. « Le rougisseur de métal (des armes) » est le « guerrier », ici Illugi. « Féal » est une image pour désigner le bouclier, qui sert son maître. Hildr est une valkyrie, sa « pluie » est la « bataille ». Le « madrier du serment et des anneaux » est une *kenning** traditionnelle pour « guerrier », « homme », ici Illugi. Le texte dit « poutre » (qui est masculin dans cette langue) du serment, etc ; Auðr passe pour un nom de déesse, le « lacet de la terre » est le « serpent » (ici Fáfnir) dont le « chemin » est « l'or » sur lequel, selon le mythe, il est censé ramper ; la « déesse de l'or » s'applique à une femme, ici Þorbjörg, la sœur de Hörðr.

de cet anneau qu'Illugi m'a donné parce que tu es la personne que j'aime le plus ; et tu garderas ce présent après ma mort, car je sais que tu vivras plus longtemps que moi. » Þorbjörg répond en déclamant ceci :

6. Tu seras
autant que je sache
par les armes tué
ou cadavre tombé,
ce sera de mon mari
le conseil mordant
qui en vérité
sera ta mort.

Hörðr avait douze hivers à ce point de la saga. Il était de force égale aux hommes les plus forts dans la contrée[48]. Le temps passa jusqu'à ce que Geirr ait seize hivers et Hörðr, quinze. Il était plus haut d'une tête que la plupart des autres hommes. Ses yeux ne pouvaient être abusés d'aucun mirage[49], car il voyait toutes choses telles qu'elles étaient. Il avait les plus beaux cheveux et était d'une grande force, il nageait mieux que personne et était en tous points bien doué pour tous exercices. Il avait le teint pâle et les cheveux blonds. Il avait un large visage bien en chair, le nez crochu, des yeux bleus, vifs et bien ouverts, de larges épaules, une taille mince, des bras solides, pieds et mains larges, et était bien proportionné en tous points. Geirr était un peu moins fort et pourtant, ils n'avaient presque pas leurs égaux. C'était le plus habile aux exercices physiques bien qu'il ne fût pas l'égal de Hörðr.

## *12.*

Ce même été, un bateau arriva à Eyrar. Il appartenait à un homme qui s'appelait Brynjólfr, fils de Þorbjörn fils de Grjótgarðr, un homme du Vík[50]. Ils étaient trente hommes sur ce bateau. Ils arrivèrent en Islande avant le þing. Brynjólfr se rendit au þing et fut dans le baraquement de Grímkell le Goði. Il disait souvent qu'il serait curieux de voir Hörðr –

48. C'est un thème banal que le héros d'une saga ait douze ans lors de ses premiers exploits. Le code de lois en vigueur à l'époque, *Grágás*, rend responsable de ses actes un individu dès qu'il a douze ans.

49. Il s'agit ici de *sjónhverfingar*, « mirages » en effet, produits en général par magie.

50. Donc des Norvégiens, le Vík était le nom du fjord d'Oslo.

« car on me parle beaucoup, disait-il, de sa beauté et de ses accomplissements ». Or il se trouva que Hörðr vint au þing avec Geirr, car ils ne se quittaient jamais. Il régnait une merveilleuse affection entre les frères adoptifs, car ni paroles ni actions ne les séparaient. Eux et Brynjólfr se rencontrèrent donc. Ils s'entendirent bien. Brynjólfr dit que l'on n'exagérait pas quand on parlait de la taille et de la beauté de Hörðr. « Il me semble, Hörðr, que tu serais bien venu à aller à l'étranger et à devenir homme lige d'hommes nobles ; je veux faire amitié avec toi et te donner la moitié de mon bateau à égalité avec moi. » Hörðr dit : « Tu t'engages bien vis-à-vis d'un inconnu, pourtant, je veux faire bonne réponse à tes propos quoique sans promettre de m'en aller au loin avant de savoir de quels équipements je dispose, car ils sont encore petits en l'occurrence. » Geirr dit : « Voilà une belle invite, frère adoptif, et il me semble que c'est un beau conseil. Je veux t'encourager à cela. » Hörðr dit : « Je ne suis pas disposé à demander une contribution à Grímkell. » Geirr le pria de ne pas faire cela – « car il t'aime beaucoup ; je voudrais que tu sois ferme dans ce propos et aussi que tu prennes avec reconnaissance ce que Brynjólfr t'offrira. »

Ils quittent le þing pour rentrer chez eux. Quand Hörðr fut chez lui, il dit la chose à Þorbjörg, sa sœur. Elle déclara que Brynjólfr devait être un excellent homme. Geirr encouragea, de nouveau, à partir pour l'étranger. « Je voudrais, dit-il, que tu prennes Helgi Sigmundarson pour serviteur. » Þorbjörg répond : « Je dissuaderai de faire cela, car toute la famille de Sigmundr me semble malchanceuse. Jamais ne me sortira du cœur le grief que j'ai subi du fait qu'ils m'aient transportée de maison en maison. » Hörðr répond : « J'ai peu de goût pour Helgi, car nous avons souffert le plus grand déshonneur de leur part » – et il déclama une vísa :

7. Le grief dans la tempête
de Hlökk de Þorbjörg
dont je parle ici est le plus grand
parmi mes gens
quand le dévastateur du feu
du champ du bras, le frère
de sa mère, offrit à Sigmundr
de la mettre au monde de maison en maison[51].

51. Cette strophe est particulièrement compliquée. La « tempête de Hlökk » (une valkyrie qui est prise ici pour une sorcière) est la « pensée », le « sentiment ». Le « champ du bras » où « pousse » le feu est « l'or » dont le « dévastateur » est « l'homme ».

Helgi insista fort et Geirr plaida beaucoup sa cause. Il en résulta pour finir que Helgi irait avec eux et Hörðr dit que l'on verrait bien ensuite si c'était un mauvais dessein.

Après cela, Hörðr demanda de l'argent à Grímkell et stipula soixante cents, dont vingt cents en *vaðmál** roux[52]. Grímkell dit : « Voilà qui manifeste fort ton arrogance et ta cupidité. » Il s'en alla en silence. Sigríðr, la femme de Grímkell, dit que ce silence valait consentement – « car c'est à peu près ce qu'il avait eu l'intention de payer ». Grímkell versa ce bien et ils transportèrent toute la marchandise à Fell chez Sigurðr múli. Puis s'en furent à l'étranger avec Brynjólfr cet été-là, et arrivèrent sains et saufs à Björgyn[53].

## *13.*

C'était le roi Haraldr au Manteau gris qui régnait sur la Norvège[54]. Ils cherchèrent vite à résider dans un pavillon[55] et l'obtinrent avec l'intervention de Brynjólfr, car il faisait pour eux de son mieux.

Il se fit qu'un jour où Brynjólfr était monté à terre, Geirr rentrait tout seul à la maison. Il portait un manteau de vaðmál. Il vit arriver un groupe d'hommes et l'un d'eux était en manteau bleu. Ils se rencontrèrent bientôt. Ils lui demandèrent son nom. Il le dit en vérité et demanda qui ils étaient. Celui qui était à leur tête déclara s'appeler Arnþórr et être trésorier de Gunnhildr Mère des rois[56]. Ils demandèrent à Geirr qu'il leur vende son manteau, mais il ne le voulut pas. Alors, l'un d'entre eux le lui arracha. Geirr resta là en tenant son épée. Ils rirent ferme, se moquèrent de lui et dirent que le mangeur de saucisses[57] n'avait pas tenu ferme son manteau. Il se fâcha de l'une et l'autre choses, leurs moqueries et la perte de son manteau. Il se saisit du manteau et ils le tirèrent violemment

52. L'auteur, on l'a déjà noté, est passionné de ce type de chiffres dans le détail desquels nous n'entrerons pas ici, sinon pour dire que la somme exigée est excessive.

53. C'est le nom vieux norois de la ville norvégienne de Bergen.

54. Il régna de 959 à 974.

55. Les textes distinguent le *skáli** ou pièce principale d'une maison, où dormaient les ouvriers, et la *skemma*, plus élégante, réservée aux gens de marque. Cette nuance vaut surtout, semble-t-il, pour la Norvège, l'usage en Islande étant moins tranché.

56. Cette personne est très célèbre à tous égards. C'était la femme du roi Eiríkr à la Hache sanglante et la mère de Haraldr au Manteau gris. On parle d'elle dans toutes sortes de sagas. Elle avait la réputation d'être une grande et dangereuse magicienne, comme on le suggère au chapitre 18 plus bas.

57. C'était en effet le sobriquet que les Norvégiens donnaient aux Islandais, pour des raisons que nous ne pénétrons plus.

quelque temps. Arnþórr tendit la main pour prendre le manteau dans l'intention de le lui tirer. Sur ce, Geirr brandit son épée et frappa Arnþórr au bras, au-dessus du coude si bien qu'il le trancha. Il reprit son manteau puis s'en fut chez lui, et les autres furent frappés de terreur[58]. Il avait laissé son fourreau. Ils s'occupèrent d'Arnþórr, car l'hémorragie l'épuisait. Hörðr demanda, lorsque Geirr arriva à la maison, pourquoi il y avait du sang sur son épée. Geirr dit ce qui s'était passé. Hörðr répond : « Il fallait s'attendre à ce que tu as fait. Il ne servira à rien de rester inactifs. » Or l'hémorragie épuisait Arnþórr et il s'affaissa entre les bras de ceux qui se trouvaient auprès et mourut ensuite d'hémorragie. Hörðr envoya chercher les Islandais qui étaient là. Il y avait Tindr Hallkelsson, frère d'Illugi le Noir[59]. Ils réagirent promptement et vinrent à la rencontre de Hörðr, ils étaient vingt-quatre en tout. On sonna les trompes par la ville, on envoya chercher le roi et l'on dit qu'un de ses hommes avait été tué. Le roi vint rapidement et ordonna qu'on lui livre Geirr – « car il a tué mon ami qui est trésorier de ma mère ». Hörðr répond : « Il ne nous sied pas de livrer notre homme pour le remettre au pouvoir de vos armes. Nous voulons t'offrir de juger seul pour cet homme afin que Geirr reçoive trêve de vie et de membres[60]. » Sur ce, alors qu'ils parlaient de cela, Brynjólfr arriva et dit : « Sire, je vous en prie, exigez de l'argent pour cet homme et évaluez selon votre honneur et notre amitié, car maints hommes vont perdre la vie avant que Geirr soit tué. » Le roi répond : « Je vais, Brynjólfr, faire selon ta parole, je ferai la paix avec Geirr et accepterai une compensation en argent en ce qui me concerne, mais pas pour ma mère. » Brynjólfr le remercia. Il versa tout l'argent pour Geirr et fit en outre d'excellents présents au roi, car il était riche de biens et le plus excellent des hommes[61].

Lorsque le roi fut parti, Brynjólfr dit : « Je ne me fie pas à vous garder ici à cause de Gunnhildr[62] ; je veux vous envoyer à l'est dans le Vík, trouver

58. Voici de nouveau un phénomène plus ou moins magique : comme lorsque nous verrons passer le terme *herfjöturr*, plus loin, qui relève de la même explication, il s'agit d'une sorte de paralysie subite qui vous saisit alors qu'il faudrait passer immédiatement à l'action.

59. Même s'ils ont toutes chances d'être anachroniques (Tindr ne devait pas être adulte vers 961), ces deux hommes appartiennent à une famille bien connue de scaldes. Tindr est mentionné dans bon nombre de textes, de même qu'Illugi le Noir qui fut en outre père d'un des plus célèbres scaldes islandais, Gunnlaugr Langue de Serpent.

60. Voir *sjálfdœmi**. On notera l'expression classée : « faire trêve de vie et de membres » (certainement ancienne en vertu de son caractère allitéré : *grid lífs ok lima*).

61. Le texte a ici, et ce n'est pas la première fois que le terme se présente, le mot *drengr*, qui convoie l'ensemble des qualités que cette civilisation attendait d'un homme : intelligent, actif, généreux, fidèle.

62. La cruauté de cette femme est en effet un thème rebattu des sagas, voyez par exemple dans la *Saga d'Egill fils de Grímr le Chauve* son attitude aux chapitres 49 ou 56.

Þorbjörn, mon père pour qu'il vous garde en sécurité. » Hörðr répond : « Je veux me fier à tes prévisions, car tu es un excellent homme. » Ils se rendirent donc rapidement à l'est dans le Vík. Þorbjörn les accueillit bien en raison des messages de son fils ; ils furent bien traités là et on les tint pour d'excellents hommes. La plupart des gens estimaient que Helgi n'améliorait pas le caractère de Hörðr. Au début de l'hiver, Brynjólfr arriva. Ils restèrent tous là, en amis.

Au printemps, Þorbjörn dit à Hörðr qu'il voulait les envoyer à l'est en Gautland[63] – « trouver le *jarl** Haraldr[64], mon ami, avec des signes manifestes, car je sais que Gunnhildr arrivera bientôt ici et je ne pourrai pas vous garder à cause d'elle ». Hörðr déclara que le père et le fils décideraient. Ils équipèrent donc leur bateau.

## *14.*

Lorsqu'ils furent prêts, les frères adoptifs et le père et le fils se quittèrent en termes très amicaux. Ils se dirigèrent vers l'est en Gautland, vinrent trouver le jarl Haraldr. Il leur fit bon accueil, dès qu'il vit les signes fournis par Þorbjörn, son ami. Il avait un fils qui s'appelait Hróarr, il était en expédition guerrière, et une fille qui s'appelait Helga, la plus belle des femmes. Haraldr fit asseoir Hörðr juste à côté de lui, à la place de Hróarr, son fils. Ils passèrent l'été là.

En automne, Hróarr arriva à la maison, revenant d'expédition guerrière. On lui fit bel accueil. Hörðr céda sa place à Hróarr. Il y eut bientôt amitié entre Hörðr et Hróarr. Le temps passa jusqu'à *Jól**. Lorsque les gens eurent pris place dans leurs sièges la veille de Jól, Hróarr se leva et dit : « Voici que je pose le pied sur la poutre et je fais le serment de fracturer le tertre du viking[65] Sóti avant le prochain Jól[66]. » Le jarl dit : « Voilà un serment bien solennel et il te faudra l'aide d'autrui pour l'accomplir, car Sóti était un grand *tröll** de son vivant et maintenant, deux

63. Une province de la Suède occidentale d'où sont vraisemblablement originaires les Gots.

64. On ne voit pas de quel jarl Haraldr il s'agit, il n'est mentionné qu'ici.

65. Voir *víkingr**.

66. La poutre en question est le *setstokkr*, soit, dans la salle commune ou skáli, dont le sol était de terre battue à l'exception d'une sorte d'estrade qui faisait le tour de la salle, ou set, la poutre qui délimitait ce « plancher ». Elle avait certainement valeur sacrée puisque, en effet, les serments contraignants se portaient en posant un pied sur cette poutre. Pour Sóti, que nous allons retrouver, il porte un nom courant dans nos textes. Enfin, être inhumé sous un tertre était chose courante.

fois plus, depuis qu'il est mort. » Hörðr se leva alors et dit : « N'est-il pas juste de te seconder ? Je fais le serment d'entrer avec toi dans le tertre de Sóti et de ne pas le quitter avant toi. » Geirr fit le serment d'accompagner Hörðr, qu'il veuille aller là-bas ou ailleurs, et de ne jamais le quitter sans le consentement de Hörðr. Helgi aussi fit le serment d'accompagner Hörðr et Geirr, où qu'ils aillent, s'il y parvenait, et de n'estimer personne davantage tant qu'ils seraient en vie tous les deux. Hörðr répond : « Il n'est pas sûr que nous soyons bien éloignés l'un de l'autre, et considère que ne retombe pas sur toi notre mort à tous les deux, voire celle d'autres hommes.

— Je voudrais qu'il en soit ainsi », dit Helgi.

Le jarl fut aimable envers Hörðr et déclara s'attendre le plus au renom de Hróarr, son fils, et à son accomplissement là où était Hörðr.

## *15.*

Quand vint le printemps, Hróarr se prépara avec onze autres hommes pour se rendre au tertre de Sóti. Ils chevauchèrent à travers une épaisse forêt. Et en un endroit, Hörðr vit un sentier secret qui partait du grand chemin. Il prit ce sentier jusqu'à ce qu'il arrive à une clairière. Là, il vit une maison à la fois grande et magnifique. Un homme se trouvait dehors devant cette maison, en pèlerine à rayures bleues. Celui-ci salua Hörðr par son nom. Il lui fit bon accueil et lui demanda comment il s'appelait – « car je ne te connais pas, quoique tu sembles savoir qui je suis.

— Je m'appelle Björn, dit celui-ci, et je t'ai reconnu dès que je t'ai vu bien que je ne t'aie jamais vu encore. Mais j'étais ami de tes parents et je te ferai profiter de cela. Je sais que vous avez l'intention de fracturer le tertre du viking Sóti, et cela ne vous sera pas facile si vous êtes seuls à agir. S'il se fait, comme je le devine, que vous ne parveniez pas à fracturer le tertre, viens me trouver. »

Ils se quittent.

Hörðr chevauche à la rencontre de Hróarr. Ils arrivent tôt un matin au tertre et se mettent à le fracturer, et parviennent, le soir, aux poutres[67]. Mais le matin suivant, le tertre était entier comme devant. Il en fut de même le jour suivant. Alors, Hörðr chevaucha trouver Björn, et lui dit où on en était. « Il en est donc allé, dit Björn, comme je le pressentais, car je

67. Comprenons, archéologie à l'appui, que les tombes importantes étaient constituées d'une chambre funéraire dûment charpentée et conçue comme une maison, puis recouverte ensuite de terre.

ne suis pas ignorant du genre de tröll qu'était Sóti. Voici une épée que je veux te remettre. Enfonce-la dans la fracture du tertre et vois s'il se referme ou non. » Hörðr revient au tertre. Hróarr dit alors vouloir s'en aller et ne plus avoir affaire à ce démon. Plusieurs en avaient grande envie. Hörðr répond alors : « Ce n'est pas ainsi que l'on accomplit son serment. Nous allons essayer encore. » Le troisième jour, ils entreprirent de fracturer le tertre. Ils parvinrent encore aux poutres, comme auparavant. Hörðr enfonça alors l'épée qui venait de Björn dans la fracture du tertre. Ils dormirent cette nuit-là et arrivèrent le matin, et rien n'avait changé. Le quatrième jour, ils fracturèrent toutes les longues poutres mais le cinquième jour, ils ouvrirent les portes. Hörðr demanda aux hommes de prendre garde à l'odeur et à la puanteur qui sortaient du tertre. Lui-même se tint derrière la porte pendant que la puanteur était à son comble. Deux hommes moururent sur le coup de cette infection qui sortait, ils s'étaient montrés trop curieux sans tenir compte du conseil de Hörðr. Celui-ci dit alors : « Qui veut pénétrer dans le tertre ? Il me semble que c'est à celui qui a fait le serment de triompher de Sóti. » Alors, Hróarr se tut. Quand Hörðr vit que personne n'était prêt à entrer dans le tertre, il enfonça dans le sol deux piquets. « Je vais, dit-il, entrer dans le tertre si j'ai la possession des trois objets de prix que je choisirai de sortir du tertre. » Hróarr déclara qu'il acceptait cela pour sa part et les autres y consentirent. Hörðr dit alors : « Je veux, Geirr, que tu tiennes la corde, car c'est à toi que je fais le mieux confiance. » Puis Hörðr descendit dans le tertre et Geirr tint la corde. Hörðr ne trouva pas d'argent dans le tertre et dit alors à Geirr qu'il voulait qu'il pénètre dans le tertre avec lui en apportant du feu et de la cire – « car l'un et l'autre ont de grandes vertus, dit-il, et demande à Hróarr et à Helgi de prendre soin de la corde ». C'est ce qu'ils firent et Geirr descendit dans le tertre. Hörðr finit par trouver une porte, et ils la défoncèrent. Alors, il y eut un grand tremblement de terre et les lumières s'éteignirent. Une grande puanteur sortit. Là, dans un monticule latéral, il y avait une petite lueur sourde. Ils virent un bateau avec de grands biens dedans[68]. Sóti siégeait à la proue, il était horrible à voir. Geirr resta à la porte du tertre mais Hörðr marcha dans l'intention de prendre l'argent. Sóti déclama ceci :

8. Pourquoi eus-tu envie,
Hörðr de fracturer
la maison de l'habitant de la terre,

68. L'auteur est visiblement au courant de l'existence de bateaux-tombes comme on en a retrouvé plusieurs dans tout le sol de Scandinavie.

même si Hróarr le demanda ?
Jamais de ma vie
je n'ai secoué
le serpent du sang
contre toi[69].

Hörðr déclama :

9. Je suis allé
trouver le revenant
pour lui dérober
son antique richesse
parce que l'univers sait
que dans tous les mondes
nulle part il n'y aura
homme pire pour manier les armes.

Alors Sóti se leva d'un bond et courut sur Hörðr. Il y eut un rude combat de sorte que Hörðr était fort accablé. Sóti attaquait si ferme que Hörðr en avait les chairs toutes tuméfiées. Il demanda alors à Geirr d'allumer la chandelle de cire pour voir comment Sóti réagirait. Quand la lumière se porta sur Sóti, il perdit toute puissance et tomba. Hörðr put alors atteindre l'anneau d'or du bras de Sóti. C'était un objet d'un si grand prix que l'on dit qu'il n'en est jamais arrivé d'aussi bon en Islande. Quand Sóti fut privé de cet anneau, il déclama ceci :

10. Hörðr m'a dévalisé
de l'excellent anneau,
deux fois moins
j'aurais voulu le perdre
que le fardeau
tout entier de Grani[70] ;
il sera la destruction
de tous ceux
qui le posséderont.

Hörðr déclama :

69. Le « serpent du sang » est « l'épée ».
70. Grani est le cheval du héros Sigurðr, il transporte l'or du Rhin (voir plus haut p. 59).

11. Quand même je saurais
que tous les propos
du malveillant
seraient véridiques,
le poltron archaïque
ne jouirait tout de même
plus du feu de la mer[71].

« Sache qu'à coup sûr, dit Sóti, cet anneau sera ta mort ainsi que celle de tous ceux qui le posséderont, hormis une femme. » Hörðr demanda à Geirr de lui apporter la lumière et de voir comme il était aimable. Et sur ce, Sóti plongea sous terre : il ne voulait pas attendre la lumière. Ils se quittèrent de la sorte. Hörðr et Geirr prirent tous les coffres, ils les portèrent jusqu'à la corde ainsi que tout le bien qu'ils trouvèrent. Hörðr prit une épée et un heaume qui avaient appartenu à Sóti, c'étaient de très grands trésors. Ils tirèrent sur la corde et s'aperçurent que les hommes étaient partis du tertre. Hörðr remonta en grimpant à la corde et parvint à sortir du tertre. Geirr lia l'argent avec la corde et Hörðr le tira au dehors. Il faut dire de Hróarr et Helgi que lorsque le tremblement de terre se produisit, tous ceux qui étaient dehors furent terrifiés, hormis Helgi et Hróarr et il fallut qu'ils maintiennent ceux qui étaient dehors. Mais lorsqu'ils se retrouvèrent, il y eut joyeuse rencontre. On estima que Geirr et Hörðr étaient revenus de l'autre monde. Hróarr demanda les nouvelles à Hörðr, lequel déclama une vísa :

12. Point n'eus affaire
à un érable de richesse
qui fût facile à affronter
ou plein de couardise.
Difficile de défaire
ce revenant malveillant ;
je sais que l'aspect de Sóti
était laid lorsqu'il vit la lumière,
le cruel sorcier voulut plonger sous terre[72].

Ils s'en allèrent avec leur butin. Ils ne trouvèrent nulle part Björn, et

71. Le « poltron archaïque » est Sóti, le « feu de la mer » est une kenning convenue pour « l'or ».

72. L'« érable de richesse » est « l'homme », ici Sóti.

l'on tient pour vrai que ç'avait été Óðinn[73]. On considéra que Hörðr avait acquis grand renom par son incursion dans le tertre. Il dit alors à Hróarr : « Il me semble à présent, posséder les trois objets de prix que j'ai choisis. » Hróarr dit que c'était vrai – « et c'est toi qui mérites le plus de les avoir.

— Alors, dit Hörðr, je choisirai l'épée, l'anneau et le heaume. »

Puis ils répartirent tout le reste du bien et furent bien d'accord. Le jarl ne voulut pas avoir de ce bien lorsqu'ils le lui offrirent. Il déclara que Hörðr surtout méritait de l'avoir. Ils restèrent dans leur honneur et demeurèrent là cette saison.

## *16.*

Au printemps, Hörðr dit qu'il voulait aller en Islande, mais le jarl et Hróarr déclarèrent qu'ils aimeraient bien qu'il ne s'en aille point ; ils estimaient n'avoir jamais vu venir homme pareil. Hörðr dit : « Je poserai une condition à cela : mariez-moi à Helga, la fille du jarl. » Le jarl dit qu'il ferait bonne réponse à cela. Ce mariage se fit avec le consentement de Helga et de Hróarr. Hörðr aima beaucoup Helga, sa femme. Il eut alors beaucoup de bien. En été, tous les frères adoptifs[74], Hörðr, Hróarr, Geirr et Helgi entreprirent de se rendre en expédition guerrière, ils avaient quatre bateaux. Chacun dirigeait le sien. Ils acquirent à la fois force biens et grand renom, leur expédition se passa bien.

## *17.*

Il faut reprendre le récit maintenant à l'endroit où on l'a abandonné, lorsque Sigurðr Frère adoptif de Torfi partit d'Eyrar pour l'étranger et arriva en Norvège où il passa l'hiver. L'été suivant, il prit un bateau avec des marchands et s'en alla au sud au Danemark. Régnait là le roi Haraldr Gormsson[75]. Sigurðr entra dans l'affection du roi, car il se révéla le plus

73. Le dieu Óðinn portait quantité de noms. Il était fourbe, vieux et portait toujours un manteau bleu. Qu'il intervienne ici, dans un contexte parfaitement ésotérique, convient à sa figure !

74. Je rends *fóstbrœdr* par « frères adoptifs », qui est l'une des deux acceptions du terme et qui vaut, ici, selon les chapitres précédents, pour Hörðr et Geirr. Voir *fóstbrœðralag**.

75. C'est le roi célèbre qui est mentionné par la splendide pierre runique historiée de Jelling, au Danemark, où il célèbre son père, Gormr dit l'Ancien, et sa mère, Þyra, et où il se vante d'avoir « fait des chrétiens les Danois et les Norvégiens ». Il régna de 954 à 985 et présida effectivement à la christianisation de son pays.

brave des hommes. Il accrut bientôt ses biens et son estime jusqu'à ce qu'il entre dans les troupes des vikings et s'avère un très vaillant homme et il en fut de la sorte pendant quelques étés, jusqu'à ce que Sigurðr devienne chef de la troupe des vikings ; il dirigea alors lui-même cinq bateaux.

Il se trouva qu'un été, il naviguait à l'est devant le Bálagarðssíða[76]. Et lorsqu'il arriva au détroit qui s'appelle Svínasund, le soir était arrivé. Ils passèrent la nuit là. Le lendemain matin, avant qu'ils ne s'en rendent compte, des vikings ramaient contre eux sur sept bateaux. Ils demandèrent qui commandait ces bateaux. Un homme se leva, à la fois grand et noir, sur le pont surélevé[77] d'un bateau. Il déclara s'appeler Björn blásíða et être fils d'Úlfhedinn fils d'Úlfr le hamramr, fils d'Úlfr, fils d'Úlfhamr, fils d'Úlfhamr le hamramr[78] et il demanda qui se trouvait à leur tête. Sigurðr se nomma. « Est-ce que vous préférez descendre à terre sans ceinture[79] et nous remettre bateaux et biens, ou voulez-vous vous battre contre nous ?

— Nous préférons défendre notre bien et notre liberté et tomber avec honneur. »

Ensuite, ils se préparèrent de part et d'autre. Éclata alors la plus rude des batailles. Sigurðr se porta hardiment de l'avant et l'on aboutit à ce que tous les bateaux de Sigurðr furent mis hors de combat, et trois de Björn. Sigurðr resta seul debout et se défendit longtemps jusqu'à ce que l'on porte des boucliers contre lui. On s'empara de lui alors, il avait provoqué la mort de sept hommes à lui tout seul. On était arrivé au soir. On l'enchaîna, on lui ligota les pieds et six hommes furent désignés pour le garder pendant la nuit, on devait l'abattre au matin[80]. Pour les vikings, ils couchèrent tous à terre. Sigurðr demanda quels divertissements il y avait. Les gardes lui dirent qu'il n'y avait pas lieu de se divertir – « alors que tu vas mourir demain.

— Je n'ai pas peur de ma mort, et je vais vous déclamer un poème si vous le voulez. »

Ils déclarèrent qu'ils acceptaient. Il déclama alors de telle sorte qu'ils s'endormirent tous. Il roula alors jusqu'à un endroit où se trouvait une hache ; il parvint à trancher les liens qui enchaînaient ses bras puis il put se débarrasser de ses entraves en donnant des coups de pieds de telle façon

76. Qui se trouve sans doute sur la côte sud-ouest de la Finlande.

77. C'est la *lypting*, la plate-forme surélevée sise à l'arrière d'un bateau de guerre.

78. Tous ces noms plus ou moins bizarres se retrouvent dans plusieurs autres textes de la catégorie dite légendaire. Pour *hamramr*, voir *hamr**.

79. Signifie qu'ils ne porteront pas d'armes ni visibles ni dissimulées sous leur tunique.

80. Il était interdit par les lois de mettre un homme à mort pendant la nuit. Il est dit dans la *Saga d'Egill fils de Grímr le Chauve* que « les meurtres de nuit sont des assassinats ».

que les os de ses deux talons se trouvèrent dénudés. Puis il tua tous les gardes. Ensuite, il se jeta à la nage et parvint à terre. Il doubla le cap, car il ne se fiait pas à échanger des coups avec les vikings[81].

Il vit alors mouiller quatre bateaux, leurs baraquements étant à terre. Il se rendit hardiment aux tentes, c'était l'aube. Il demanda qui avait le commandement. Ils dirent que celui qui était à leur tête s'appelait Hörðr, avec Hróarr, Geirr et Helgi, et demandèrent à leur tour qui il était. Il le dit en vérité. Il se présenta à Hörðr et ils se donnèrent les nouvelles générales. Hörðr reconnut rapidement Sigurðr et l'invita chez lui. Sigurðr déclara qu'il y consentirait et lui parla de son voyage périlleux, demandant à Hörðr de redresser sa cause contre les vikings. Cela ne lui parut pas très prometteur, mais il déclara pourtant qu'il ferait comme il le demandait. Ils réagirent promptement et débarrassèrent leurs bateaux de leurs cargaisons, et y portèrent des pierres à la place. Puis ils doublèrent le cap. Quand les vikings s'en aperçurent, ils se préparèrent, estimant ne pas se trouver en présence d'amis, maintenant que Sigurðr était parti. Bataille éclata entre eux. Les frères adoptifs s'avancèrent rudement et Sigurðr s'évertua sans reproches. Le jour avançant, Hörðr passa à l'attaque du bateau où se trouvait Björn blásíða, suivi immédiatement de Geirr. Chacun d'eux avançait le long d'un bordage, exterminant quiconque se trouvait en avant du mât. Björn blásíða bondit contre Hörðr. Celui-ci s'était avancé de l'autre côté du mât et Björn le frappa de taille avec une épée à tranchant double. Hörðr ne parvint pas à se couvrir de son bouclier, il tomba à la renverse par-dessus le socle du mât et l'épée donna si rudement dans le socle que les deux tranchants tombèrent[82]. Quand Hörðr vit que Björn se penchait sous le coup, il asséna un coup à la fois rude et rapide en travers des épaules et mit l'homme en pièces, en bas des côtes avec l'épée qui lui venait de Sóti : Björn blásíða y laissa la vie. Cela ayant été accompli, Geirr avait tué tout le monde sur le bateau, Hróarr avait fait place nette sur un bateau, assisté de Helgi. Sigurðr avait fait place nette sur un bateau, les vikings s'enfuirent sur le quatrième. Hörðr et les siens firent un grand butin de guerre. Ils pansèrent alors les blessures de leurs hommes. Sigurðr guérit, comme si de rien n'était. Il accompagna Hörðr toute sa vie ensuite, tant qu'il vécut, on le tint pour le plus brave des hommes. Ils mirent à la voile pour chez eux, en Gautland, en automne, et y restèrent pour l'hiver, tenus en grande faveur.

81. Le récit de la façon dont Sigurðr s'est délivré est un motif courant qui se retrouve dans plusieurs autres sagas.

82. Comprenons qu'une épée était faite d'une lame de fer sur laquelle étaient soudés deux tranchants d'acier.

## *18.*

Geirr eut alors envie de partir pour l'Islande et demanda à Hörðr la permission de s'y rendre. Hörðr le pria d'y aller comme il le voulait, mais de maintenir son amitié envers lui. Helgi resta avec Hörðr et Sigurðr. Geirr s'en alla. Ils durent attendre longtemps un vent favorable et arrivèrent dans le Vík à l'est et montèrent leur tente à terre. Gunnhildr Mère des rois apprit cela et dépêcha ses hommes, pour tuer Geirr. Ils arrivèrent de nuit, abattirent la tente sur eux et les rossèrent d'importance[83]. Geirr fut le seul à parvenir à s'échapper avec ses armes et fut auparavant le meurtrier de neuf hommes. Il alla jusqu'à ce qu'il arrive chez Brynjólfr Þorbjarnarson ; le père et le fils le mirent sur un bateau et lui remirent quelque argent. On pense que c'est Gunnhildr qui, par magie, avait amené Geirr à venir en Norvège. Il lui déplut extrêmement que Geirr fût parvenu à s'échapper. Ils prirent donc la mer.

Geirr arriva en Islande à Eyrar, en été. Étaient morts alors Grímr, père de Geirr, et Högni, son grand-père maternel, à Hagavík. C'étaient Guðríðr et Þorbjörg qui s'occupaient de la maison de Grímsstaðir. Geirr s'y rendit et y passa l'hiver. Au printemps il acheta de la terre à Nedri-Botn et y transféra sa demeure, et y fut très hospitalier. Se rendirent là Guðríðr et Þorbjörg.

## *19.*

Indriði Þorvaldsson et Þorgríma smíðkona se mirent en ménage dans le bas du Skorradalr, à l'endroit qui s'appelle maintenant Indriðastaðir, Þorgríma, sa mère, habitait à Hvammr et Þorvaldr, son père, était mort.

L'été où Geirr habita d'abord à Botn arriva en Islande un homme qui s'appelait Ormr, à Vikarskeið sur la Þjórsá. Leur bateau fit naufrage et ils perdirent tout leur bien. Ils étaient quinze hommes sur le bateau et ne trouvèrent aucun logis. Ormr avait été, deux hivers plus tôt, à Hvítá et avait obtenu un logis chez Indriði. Celui-ci s'en vint du nord avec deux hommes, à la rencontre d'Ormr et dit ne pas vouloir savoir qu'il était sans moyens. Il lui offrit de venir chez lui ainsi que tout son équipage. Ormr accepta et le remercia de l'invite.

83. Le texte ici est obscur, je suis les amendements suggérés par l'éditeur de la saga, Þorhallur Vilmundarson.

Ils chevauchèrent tous depuis le Sud près de Bakkárholt par le Grafningr et le Bíldsfell, puis près de l'Úlfljótsvatn et de là à Ölfusvatn où ils arrivèrent au crépuscule. Grímkell les salua mais ne les invita pas. Indriði demanda alors en mariage Þorbjörg, fille de Grímkell – « mes origines, bóndi, sont connues de toi de même que l'état de mes biens ; je voudrais connaître rapidement ta réponse ». Grímkell dit : « Nous ne pouvons dépêcher cette affaire tout de suite, et cela ne sera pas résolu si vite. » Il ne résulta rien de sa demande auprès d'eux. Indriði s'en fut à Hagavík le soir. Une fois qu'ils furent partis, Sigríðr, la maîtresse de maison, dit à Grímkell : « Il est bien étrange de ta part de ne pas donner en mariage ta fille à Indriði qui nous paraît être l'homme le plus remarquable. Fais chevaucher après eux et ne fais pas obstacle à ton honneur ou à celui de ta fille. » Grímkell dit : « Faisons comme tu le veux. » On les envoya chercher à Hagavík. Ils revinrent avec les messagers. Grímkell les reçut alors très bien. Ils parlèrent donc de l'affaire et il fut décidé qu'Indriði épouserait Þorbjörg et qu'il aurait avec elle quarante cents, et que les noces auraient lieu tout de suite à Ölfusvatn. Indriði se porterait personnellement responsable de la façon dont cela plairait à ceux qui n'étaient pas présents.

Indriði laissa là son escorte, s'en alla avec deux hommes et alla voir Þorbjörg chez elle à Botn[84]. Il prit par le Jórukleif, puis alla à Grímsstaðir, de là à Botnsheiðr puis à Botn. Geirr n'était pas à la maison. Beaucoup disent que Geirr aurait voulu épouser Þorbjörg, mais elle ne s'opposa pas à cette affaire ni à aller avec Indriði. Ils allèrent donc, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Ölfusvatn. On prépara alors les noces.

Grímkell s'en fut au temple de Þorgerdr hörgabrúðr, il voulait l'invoquer pour le mariage de Þorbjörg[85]. Mais quand il entra dans le temple, tous les dieux étaient en grand désordre et avaient été enlevés de leurs

84. Il ne faut pas oublier que l'auteur de cette saga connaît parfaitement les lieux où se déroule son récit et ne nous fait jamais grâce des détails topographiques.

85. Ce passage nécessite quelque explication. On n'oublie pas que Grímkell est goði et qu'à ce titre, en bon paganisme, il a la charge des opérations du culte. D'autre part, il est très douteux que l'Islande ait jamais eu de « temple » dans l'acception que nous connaissons. Ici comme dans la suite immédiate du texte, l'auteur fait de la reconstitution fantaisiste. Enfin, le personnage de Þorgerdr hölgabrúðr (ou Hörgabrúðr, Hölgabrúðr, Hörðabrúðr, soit la « fiancée », respectivement, « des tertres funéraires », « de ce qui est sacré », ou de Helgi d'où viendrait le toponyme Hálogaland, ou de Hörðr – qui renvoie à la province norvégienne du Hördaland) est une créature surnaturelle bien connue de toutes sortes d'autres textes. Elle est parfois appelée *-tröll* au lieu de *-brúðr*. Il semble qu'aux temps antiques, elle ait été la divinité tutélaire attachée aux jarls des Hlaðir – encore une province norvégienne. Les Hlaðir sont voisins du Þrándheimr, dont la femme de Björn gullberi, père de Grímkell, serait originaire. Il y aurait donc des liens entre cette déesse et la famille adoptive de Grímkell. Þorgerdr joue un rôle capital et fort impression-

socles. Grímkell dit : « Qu'est-ce que cela signifie, et où veux-tu aller, ou bien où veux-tu transférer ta bonne chance ? » Þorgerdr dit : « Nous n'irons pas transférer la bonne chance chez Hörðr, étant donné qu'il a dévalisé Sóti, mon frère, de son excellent anneau d'or et lui a fait maintes autres hontes. Je préfère transférer la bonne chance chez Þorbjörg et il y a sur elle une si grande lumière que je crains que cela nous sépare. Et toi, tu perdras bientôt la vie. » Il s'en alla alors, très fâché contre les dieux. Il alla chercher du feu chez lui et brûla le temple ainsi que tous les dieux, disant qu'ils ne lui donneraient plus de nouvelles affligeantes. Et le soir, alors que l'on était à table, Grímkell mourut subitement et il fut enterré au sud de l'enclos.

L'administration de tous les biens revenait à Indriði et à Illugi parce que Hörðr n'était pas en Islande. Indriði ne voulut pas s'occuper de la garde des biens de Grímkell hormis la dot de Þorbjörg. Illugi se chargea de l'administration des biens dès l'automne. Au printemps, les biens furent répartis avec Sigridr, elle eut la terre d'Ölfusvatn et on la tint pour une bonne maîtresse de maison.

## *20.*

Quelques hivers après, Hörðr Grímkelsson arriva en Islande, à Eyrar ainsi que Helga, sa femme, et Sigurðr Frère adoptif de Torfi, et Helgi Sigmundarson et trente hommes. Hörðr était alors âgé de trente hivers. Il avait été à l'étranger quinze hivers en tout, ayant acquis à la fois force biens et honneurs. Illugi le Rouge de Hólmr vint au bateau et invita Hörðr chez lui ainsi que tous ses hommes ; il alla personnellement au devant d'eux et fit pour eux tout ce qu'il convenait. Hörðr fit bel accueil à cela, estimant l'invite magnifique. Il se rendit chez Illugi avec vingt-cinq hommes, on leur fit faire bonne chère tout l'hiver avec très grande magnificence, cela plut fort à Hörðr. Illugi lui offrit tout son bien, dont il s'était chargé. Hörðr se dit plus désireux d'aller réclamer son bien à Torfi, son parent, et déclara qu'il irait le trouver.

Puis il s'en alla avec onze hommes, arriva à Breiðabólstaðr, trouva Torfi et réclama son bien. Torfi déclara ne pas savoir clairement ce qu'il en était de cette réclamation de biens – « parce que je ne suis pas tenu de te remettre cet argent, si tu es pire que ton père[86] ». Hörðr dit qu'on n'avait

nant dans la fameuse bataille rapportée, *in fine*, par la *Saga des vikings de Jómsborg*, dont le vainqueur est le jarl Hákon des Hlaðir (voir plus haut, p. 332).

86. La même formulation apparaît ci-dessus au chapitre 10.

guère fait l'épreuve de cela encore, mais qu'il devait chercher à avoir ce bien. Puis Hörðr s'en fut et dit la chose à Illugi lorsqu'il fut arrivé à la maison. Illugi demanda à Hörðr de céder – « et j'espère que les affaires s'amélioreront entre vous, car Torfi est un homme sage et féroce ». Hörðr dit qu'il ne le ferait en aucun cas – « il nous a toujours fait du mal et jamais de bien. Je veux aller tout de suite faire rassembler du monde ». Hörðr s'en fut rassembler des hommes par l'Akranes, et Illugi en rassembla dans le bas et dans l'Ouest, par le Heynes et Garðar jusqu'à Fellsöxl et par Kalfastaðir, Hörðr allant à l'est de la Kúludalsá. Ils montèrent par Miðfell puis à Breiðabólstaðr.

Torfi était dehors et leur fit bel accueil. Illugi rechercha des conciliations, disant qu'il leur fallait se réconcilier, tant ils étaient proches parents. Torfi dit qu'il y avait quelque espoir que Hörðr ait le droit de parler. « Ce doit aussi être un homme important, dit-il, tant il a réagi rapidement. Je veux lui concéder des conciliations et de bonnes terres par ici. Je lui remettrai, avec la terre, trente vaches et trente domestiques. Je fournirai tout ce qu'il faut pour sa demeure cette saison. Je veux savoir quel homme il sera. Il se portera garant de tout le bien qu'il recevra, tant les terres que le bétail sur pied. » Illugi dit que c'était une belle offre et Hörðr accepta, ils se réconcilièrent là-dessus. Au printemps, Hörðr transféra là sa résidence et Illugi lui versa tout son bien. La demeure de Hörðr était hospitalière. Il entretenait des invités et des hôtes de passage. Il n'y eut personne pour chercher noise à Hörðr et d'ailleurs, il n'empiétait pas sur le droit d'autrui. Il habita là deux hivers.

## *21.*

Il y avait un homme qui s'appelait Auðr. Il habitait à Auðsstaðir ; en face d'Uppsalir ou plutôt plus bas, un homme bizarre et riche, de petite famille et pourtant quelque peu querelleur. Son fils s'appelait Sigurðr. Il possédait deux juments, de couleur pie[87]. Il trouvait excellents ces chevaux. Illugi le Rouge avait donné à Hörðr des étalons, cinq en tout, lorsqu'il était parti de Hólmr, de couleur noire, tous. Ils prirent l'habitude rapidement d'aller trouver les juments d'Auðr et s'échappèrent de leurs pâtures. Hörðr trouva mauvais qu'Auðr tire peu d'avantage de ses chevaux. Ses liens de parenté avec Torfi étaient froids. On ne se querellait pas beaucoup avec Hörðr et d'ailleurs, il n'avait que de bons rapports avec les

87. Donc, dont la robe était de deux couleurs, ici brune et fauve. La passion des Islandais pour les chevaux était vive.

gens. Torfi habitait alors à Uppsalir, il possédait un goðorð et était tenu pour tyrannique et difficile à traiter. L'été suivant, ce fut la même chose, les chevaux d'Auðr lui échappaient et allaient trouver ceux de Hörðr. Celui-ci ordonna de transférer ses chevaux de l'autre côté de la montagne de sorte qu'ils ne trouvent pas les juments d'Auðr. C'est ce qui fut fait et tout de même, ils les trouvèrent.

Il se fit lors de la fenaison que Sigurðr Auðsson revint à la maison après être allé voir les chevaux et qu'il n'avait pu joindre ses montures. Hörðr envoya alors Helgi Sigmundarson pour lui prêter assistance. Helgi s'en fut avec Sigurðr, il était de mauvaise humeur et dit que c'était Auðr tout seul qui provoquait de tels troubles et torts. Mais lorsqu'il arriva aux chevaux, il vit que le jeune domestique avait blessé le cheval. Il dit : « Tu dois être un homme de mauvais augure et tu n'abîmeras pas beaucoup de choses de valeur désormais. » Il tua le garçon. Peu après, Hörðr survint et dit : « Tu es un mauvais homme pour avoir tué, bien qu'innocent, un jouvenceau. Il serait mérité que je te tue. Je n'y consens pas, bien qu'il vaille mieux que tu ne vives pas après un pareil méfait. Cela va être le début de ta malchance. Nous en sommes au point que j'ai le pressentiment – et c'est très probable – que, de quelque façon, il se fera que cela nous vaudra la mort à tous les deux ainsi qu'à plusieurs autres, sans parler de ce qui se produira d'autre et qui aura lieu. »

Hörðr jeta son manteau sur le cadavre puis s'en fut chez lui au plus vite. Et aussitôt, il se rendit peu après à Auðsstaðir. Alors que Hörðr entrait dans l'enclos par l'ouest, Auðr y pénétrait par le nord. Quand ils se rencontrèrent, Hörðr dit : « Les choses se sont mal passées, encore que contre mon gré, car ton fils a été tué. Je veux te remettre le droit de juger seul et montrer que cela m'a paru très mauvais, et verser sur-le-champ tout l'argent. La plupart diront qu'il n'y a guère d'espoir de meilleure conclusion d'un procès au point où nous en sommes. » Auðr répond : « J'ai été trouver Torfi, mon ami, et je lui ai remis en mains le procès et il m'a promis de le pousser au maximum, et d'ailleurs, il me plairait parfaitement que vous soyez rudement abaissés, vous autres, gens de Breiðabólstaðr. » Hörðr dit : « Tu as mal fait de nous opposer par calomnie, Torfi et moi, et tu vas le payer. » Il brandit l'épée qui lui venait de Sóti et coupa Auðr en deux morceaux ainsi que son domestique. Hörðr était tellement fâché qu'il brûla la ferme et tous les outils ainsi que deux femmes qui n'avaient pas voulu sortir.

Quand Torfi apprit cela, il déclara que jamais encore il n'avait eu envie de commettre un acte pareil – « que de faire une chose aussi monstrueuse à mes amis, quoiqu'il ne fasse pas bon de se débarrasser de Hörðr. » Quand il apprit que Hörðr n'était pas chez lui, il partit faire un

voyage d'assignation à Breiðabólstaðr, assignant ce procès devant l'alþing. Puis revint chez lui. Ce qu'apprenant, Hörðr envoya Helgi dans le Sud chez Indriði, son beau-frère, et lui demanda d'aller au þing, répondre de son procès et offrir des conciliations. Il déclara ne pouvoir se résoudre, en raison de son inimitié avec Torfi, à offrir lui-même aucune conciliation. Helgi alla trouver Indriði et lui dit les propos de Hörðr. Indriði répond: « J'ai promis à Illugi le Rouge d'aller au þing de Kjalarnes, et je veux inviter Hörðr ici chez moi. » Helgi répond: « Le besoin est moindre pour toi d'aller au þing de Kjalarnes que de répondre pour un homme aussi vaillant que ton beau-frère, et tu dois être un poltron. » Þorbjörg dit: « Ce serait une solution si un homme capable se chargeait de cette mission, mais il peut se faire qu'il n'y en ait aucun. Il faut dire aussi que cette malchance nous est échue à cause de toi. » Helgi s'en alla à la maison et ne parla pas à Hörðr de l'invitation d'Indriði à venir chez lui, mais il dit qu'il ne voulait pas lui venir en aide. Hörðr n'apprécia pas et déclama une vísa:

13. Mon beau-frère se révéla
mauvais dans ce litige
et c'est ainsi qu'il se montre
envers la plupart des genévriers du feu;
l'héritier de Þorgríma
dont il ne faut attendre aucun appui
préféra rester chez lui.
Le chef de l'acier nous est déplaisant
et sera pire ensuite[88].

Quand on vint au þing et que l'on en arriva au jugement, Torfi demanda si quelqu'un voulait verser l'amende en argent pour Hörðr. « Je recevrai ces amendes si quelqu'un veut en offrir; mais je n'accepte pas de renoncer à cette affaire. » Il n'y eut pas de réponse et Hörðr ainsi que Helgi furent condamnés tous les deux. Quand Hörðr apprit sa condamnation, il déclama une vísa:

14. Le détenteur de grands anneaux d'or
a certes fait condamner
le manipulateur de richesses
à l'alþing

88. Les « genévriers du feu » sont les « hommes », « feu » tient pour « or », le métal. L'héritier (le fils) de Þorgríma est Indriði, le « chef de l'acier » est « l'homme », ici Indriði.

par l'assemblée des hommes,
tant pendant la miséricorde du serpent de la lande
que durant celle de la maladie du serpent;
nulle crainte pour nous en cela[89].

Lui et Torfi ne se rencontrèrent pas cette fois-là.

*22.*

Peu après, Hörðr se rendit à Botn avec tout ce qu'il possédait, chez Geirr, son frère adoptif. Auparavant, Hörðr brûla tous les bâtiments de sa ferme de même que le foin. Il dit que Torfi ne tirerait guère d'argent de ce lieu. Certains disent que Hörðr avait habité à Uppsalir à cette époque-là, et Torfi à Breiðabólstaðr[90]. Hörðr avait trente-six hivers lorsqu'il fut banni et qu'il se rendit à Botn[91]. Tous les gens de sa maison l'accompagnèrent de même que les suivants de Geirr et ils y tinrent un corps de défense.

Un jour, Torfi[92] déclama cette vísa:

15. Certes, Torfi ce maître
païen de l'or rouge va
se risquer à attaquer
les hommes de Botn;
je m'attends à ce que les hommes
fassent résistance,
je pense que les gardiens des loups
s'ils sont en nombre égal
puissent se rencontrer ici dedans[93].

89. Le «détenteur des anneaux d'or» est Torfi, le «manipulateur de richesses» est Hörðr. Le serpent jouit de la miséricorde en été et il entre en détresse pendant l'hiver. Sens: «tant pendant l'été qu'en hiver».

90. La contradiction avec ce qui précède est flagrante. On suppose que le rédacteur de la saga a confondu ses manuscrits sources.

91. En fait, si l'on suit la chronologie de la saga, il en aurait eu 34. Saisissons l'occasion pour signaler qu'il existait deux sortes de sentences graves, le bannissement dont il est question ici, et la proscription, qui était beaucoup plus grave – et qui pouvait se limiter dans l'espace, comme ici. Rappelons qu'avec la *Saga de Gisli Sursson* et celle de Grettir le Fort, celle-ci est la seule qui mette en scène un «proscrit».

92. C'est, d'évidence, une erreur. Il faut lire Hörðr!

93. Un condamné était dit «loup». Cette strophe propose toute une série d'images *(kenningar)* pour: «hommes».

Ils eurent de grandes dépenses cette saison-là parce que les provisions étaient moindres que nécessaire, et Geirr s'occupa des affaires de la maisonnée moins bien qu'auparavant. Ils abattirent le bétail sur pied de sorte que l'été suivant, le bétail suffit à peine à nourrir les gens. L'automne suivant, furent abattues toutes les bêtes sur pied, à part quelques vaches.

Et un matin en hiver, avant Jól, Geirr réveilla Helgi ; il se leva rapidement et ils prirent la passe jusqu'à Vatnshorn dans le Skorradalr. Le bóndi n'était pas chez lui. Il était aux noces de Kollr, à Lundr dans le Reykjardalr. Geirrr dit : « Maintenant, il s'agit d'approvisionner la maison, comme il se pourra, et tu vas faire de deux choses l'une, monter la garde ou pénétrer dans l'étable. » Helgi choisit de monter la garde. Alors, Geirr entra dans l'étable et détacha le bétail. Il y avait deux hommes sur le tas de foin, qui jouaient aux tables[94], une lumière brûlait. L'un d'eux dit : « Est-ce que les bêtes ont été lâchées dans l'étable ? » L'autre dit que ce devait être les femmes qui en étaient cause et qu'elles n'avaient pas attaché le bétail. L'un d'eux se rendit devant les portes. Ce que voyant, Geirr bondit sur lui et le tua. Et comme celui qui y était allé le premier s'attardait, l'autre y alla et en arrivant aux portes de la grange, il subit le même traitement que le précédent. Geirr tua aussi celui-là. Puis ils emmenèrent un bœuf de sept hivers.

Lorsqu'ils arrivèrent à Botn, Hörðr fut fort mécontent et dit qu'ils devaient s'en aller s'ils voulaient voler. « Il me semble, dit-il, bien plus judicieux de piller, si l'on ne peut faire autre chose. » Geirr lui demanda de ne pas les quitter pour cette cause – « tu décideras de tout entre nous ». Et il se fit que Hörðr ne s'en alla point.

Quand des femmes entrèrent dans l'étable à Vatnshorn, elles trouvèrent étrange que toutes les bêtes soient détachées. Elles se dirent que les bouviers devaient dormir. Elles attachèrent les bêtes. Mais quand elles arrivèrent aux portes de la grange, elles découvrirent les morts. On envoya un message au bóndi. Il arriva à la maison. On parla d'abondance de cette affaire.

Hörðr ne voulut pas que l'on consomme le bœuf avant qu'un homme ne soit envoyé à Vatnshorn dire la vérité sur l'expédition de Geirr. Certains disent aussi que Hörðr aurait versé compensation pour ses hommes et son bœuf au bóndi de Vatnshorn et que c'est pour cela que celui-ci n'aurait pas poursuivi cette affaire ensuite.

94. Les Islandais étaient fort friands de ces jeux, le mot « tables » pouvant renvoyer aux échecs ou à un jeu particulier dit *hneftafl* – *tafl** renvoie évidemment au latin *tabula*.

## 23.

Kolgrímr le Vieux, fils d'Álfr le *hersir** du Þrándheimr, habitait Ferstikla en ce temps-là. Son fils était Þórhallr, père de Kolgrímr, père de Steinn, père de Kvistr, père de Kali[95]. Kolgrímr envoya un message aux gens de Botn pour qu'ils jouent ensemble au *knattleikr* et au *sköfuleikr*[96], à Sandr. Ils acceptèrent. Les jeux commencèrent et durèrent jusqu'au-delà de Jól. Ce furent le plus souvent les gens de Botn qui eurent le dessous, car Kolgrímr avait fait en sorte que les gens des Strendir fussent les plus forts aux jeux. Les gens de Botn avaient beaucoup dépensé pour leurs chaussures étant donné qu'ils marchaient souvent ; le cuir du bœuf fut bien endommagé. On pensa que Kolgrímr avait voulu s'enquérir de la disparition de son bœuf et que c'était pour cela qu'il avait organisé ces jeux. Il estima reconnaître la peau de son bœuf en regardant leurs chaussures ; on les surnomma alors hommes du bœuf. Ils furent rudement traités ; ils dirent, en revenant chez eux, qu'ils estimaient avoir été traités rudement et déclarèrent qu'ils renonceraient bientôt au jeu. Hörðr leur parla durement et dit qu'ils n'étaient pas de médiocres couillons s'ils n'osaient pas se venger. « Et vous êtes, dit-il, bons uniquement à commettre des méfaits. » Étaient arrivés chez Hörðr Þórðr le Chat et Þorgeirr Barbe sous la Ceinture, un condamné. Hörðr se fit faire des guêtres pendant la nuit. Lorsque Hörðr alla au jeu, ils étaient tous prêts bien qu'ils aient été un peu engourdis auparavant. On désigna pour s'opposer à Hörðr Önundr Þormóðsson de Brekka, un homme populaire et très fort. Cette joute fut des plus rudes. Et avant que vienne le soir, gisaient, morts, six hommes des Strendir mais aucun de Botn. Ils allèrent chez eux de part et d'autre. Tous ceux qui étaient des Strendir accompagnèrent Önundr. Quand ils arrivèrent à courte distance de Brekka, Önundr leur ordonna de prendre les devants – « je veux, dit-il, attacher ma chaussure ». Ils ne voulurent pas le quitter. Il s'assit, plutôt lourdement, et sur ce, il mourut et il est enterré là. L'endroit s'appelle maintenant Önundarhóll. Cette affaire ne fut pas intentée contre Hörðr, non plus que contre aucun de ses hommes.

95. Tous ces personnages sont mentionnés à peu près de façon identique dans le *Livre de la colonisation de l'Islande* ainsi que dans d'autres textes. Sans entrer dans le détail, Hörðr pourrait être le petit-neveu de Kolgrímr.

96. Le *knattleikr** était un jeu très prisé et passablement dangereux, comme on va le voir. Il devait ressembler à notre thèque ou au base-ball américain. On y jouait avec une batte de bois et une balle de cuir remplie de crin de cheval. Quant au *sköfuleikr*, nous avons ici un hapax, cette saga est le seul texte islandais à le mentionner. Il entre dans le verbe *skafa*, dont dérive ce mot, une idée de « gratter », de « raser ». Nous ne savons en quoi il consistait.

Þorsteinn Bouton d'Or habitait alors à Þyrill, un homme malintentionné et dissimulé, rusé et riche de biens. Pour Þorvaldr Barbe bleue, il habitait à Sandr, un digne bóndi et de grande importance[97].

## *24.*

Il y avait un homme qui s'appelait Refr, fils de Þorsteinn, fils de Sölmundr, fils de Þórólfr le Beurre. Il habitait Stykkisvöllr dans le Brynjudalr. C'était un puissant goðorðsmaðr et un grand champion. Il fut appelé plus tard Refr le Vieux[98]. Sa mère s'appelait Þorbjörg katla ; elle habitait Hrísar ; c'était une grande magicienne et une très grande sorcière[99]. Il y avait un frère de Refr qui s'appelait Kjartan, il habitait Þorbrandsstaðir, un homme grand et fort et de mauvais caractère, fort injuste en toutes choses. Aussi était-il extrêmement impopulaire auprès du tout-venant. Il y avait un homme qui s'appelait Ormr, fils de Hvamm-Þórir, un homme populaire et grand artisan[100]. Tous ces hommes étaient contre les gens de Botn.

Hörðr et les siens apprirent au þing en été que les gens avaient l'intention de se rassembler et de les tuer, et qu'ils pensaient savoir que le bétail sur pied avait été abattu et qu'ils seraient pillés. Geirr leur ordonna de faire une fortification et qu'alors, ils mettraient du temps à les attaquer. Hörðr dit s'attendre à ce qu'on leur coupe les vivres – « et je veux que l'on

97. Ces deux derniers hommes ne sont mentionnés dans aucune autre source. Comprenons bien leurs surnoms : Bouton d'Or ne renvoie pas à la fleur mais à un bouton d'habillement, Barbe bleue renvoie en fait à une barbe noire (comme, d'ailleurs, le Barbe-Bleue de notre conte populaire).

98. Refr est parfaitement connu d'autres sources, notamment le *Livre de la colonisation de l'Islande*.

99. Ce personnage est connu du *Livre de la colonisation de l'Islande*. Son surnom renvoie à l'idée de marmite, chaudron, pot : un instrument obligé pour les décoctions magiques ! Le texte fait une distinction intéressante entre *fjölkunnig* (litt. « qui sait beaucoup de choses », c'est la caractérisation habituelle des magiciens) et *galdrakona*, sorcière qui pratique le *galdr* ou incantation plus ou moins ésotérique, donc qui est capable de vous jeter un sort.

100. Deux remarques ici : 1° Ormr n'est pas connu d'autre part, mais le *Livre de la colonisation de l'Islande* nous parle d'un certain Hvamm-Þórir qui se battit contre Refr le Vieux pour la vache Brynja et quarante autres bovins qui descendaient d'elle. Þórir était mort là avec huit de ses hommes. 2° On voudra bien prendre en considération le fait qu'Ormr était un grand artisan *smiðr*, voyez l'anglais *smith* ou l'allemand *Schmidt*. L'artisan, au sens d'homme capable de fabriquer toutes sortes de choses, était tenu en très grande considération dans cette civilisation, le demi-dieu Völundr qui fait fonction de forgeron merveilleux dans cette mythologie donne une bonne idée de la valeur de cette profession.

se rende dans l'îlot qui se trouve au large des côtes dans le Hvalfjörðr, devant l'embouchure de la Bláskeggsá, à l'extérieur du Döguršarnes. Cet îlot tombe à pic sur la mer et il est large comme un grand enclos de hangar à traire[101] ». Ils y allèrent pendant le þing avec tout ce qui leur appartenait. Ils prirent à Þorsteinn öxnabroddr, à Saurbær, un grand bac, pour leur assistance, et un six-rames à Þormódr de Brekka ainsi qu'une barque pour pêcher le phoque, à quatre rames, à Þorvaldr Barbe bleue. Ils se firent une grande cabane, une extrémité tournée vers le nord-est, l'autre vers le sud-ouest, il y avait des portes au milieu du mur de la cabane, vers l'ouest. La cabane tout entière se trouvait sur le sud du précipice mais on pouvait marcher au nord entre la falaise et les portes qui étaient dans la façade. On ne pouvait attendre une attaque que du nord, et à l'ouest de la cabane, il y eut des fosses secrètes. Leurs lois étaient que quiconque dormirait plus de trois nuits serait jeté à bas du précipice. Ils étaient tous tenus d'aller là où le voulaient Hörðr ou Geirr, si ceux-ci étaient eux-mêmes de l'expédition. On répartit la besogne entre eux. Tous les bâtiments furent enlevés de Botn et transportés à Hólmr. Cet îlot est maintenant appelé Geirshólmr, il a reçu son nom de Geirr Grímsson. Il y eut à Hólmr deux cents hommes lorsqu'ils furent le plus nombreux, mais jamais moins de quatre-vingt quand ils étaient le moins nombreux. On mentionne ceux-ci : Hörðr et Helga, fille du jarl, sa femme, Grímkell, leur fils – il avait deux hivers –, Geirr et Sigurðr Frère adoptif de Torfi, et qui était fils de Gunnhildr, Helgi Sigmundarson, Þórðr le Chat et Þorgeirr Barbe sous la Ceinture : c'était le pire conseiller de tous les hommes de Hólmr et il encourageait tout le monde à commettre des méfaits. Se précipitèrent là presque tous les malhonnêtes et ils jurèrent à Hörðr et Geirr de leur être loyaux et fidèles, de même qu'entre eux. Þorgeirr Barbe sous la Ceinture et Sigurðr Frère adoptif de Torfi transportèrent de l'eau de la Bláskeggsá, avec dix hommes, et remplirent d'eau la barque à pêcher le phoque ; ils la versèrent dans le grand bassin qui fut apporté à Hólmr.

## *25.*

Þorbjörg katla se vantait en disant que les hommes de Hólmr ne lui feraient jamais aucun mal, tant elle se fiait à sa magie. Quand on apprit

101. C'est donc à partir de maintenant que notre saga mérite le titre de *Saga de Hörðr et des hommes de l'îlot*, « îlot » = *hólmr*. Notons que cet îlot mesure 100 m de long sur 45 m de large. Ma traduction suit le texte qui donne Hólmr avec majuscule, comme s'il s'était agi d'un nom de ferme et non d'un simple îlot.

cela à Hólmr, Geirr déclara vouloir éprouver la chose, il se prépara à partir avec onze hommes après le þing. Þórðr le Chat l'accompagna. Quand ils arrivèrent dans la vallée[102], ils virent qu'on avait chassé du bétail au nord de la montagne qui se dresse entre le Brynjudalr et Botn. Geirr laissa deux hommes garder le bac ; Þórðr le Chat resta dans la passe et monta la garde. Quand Þorbjörg katla sortit, elle était certaine par sa magie et son esprit de prophétie qu'un bateau était arrivé de Hólmr. Elle alla chercher son capuchon et l'agita au-dessus de sa tête[103]. Alors, il se fit une grande obscurité sur Geirr et les siens. Elle envoya un message à Refr, son fils, pour qu'il rassemble du monde. Ils étaient quinze en tout et fondirent à l'improviste sur Þórðr le Chat, dans l'obscurité, s'emparèrent de lui et le tuèrent, il est enterré dans le bas de Kattarhöfdi[104]. Geirr et les siens parvinrent à la mer. Alors, l'obscurité cessa, ils virent distinctement, ils se précipitèrent sur Refr et se battirent. Tous les hommes qui accompagnaient Geirr furent tués, et trois de Refr. Geirr parvint à prendre le bateau et à se rendre à Hólmr, il était fort blessé. Hörðr tourna en ridicule son expédition, disant qu'il n'avait pas encore affronté Katla[105]. Helga était un bon mire, elle guérit complètement Geirr. Tout cela fit peur aux hommes de Hólmr.

Lorsque les blessures de Geirr furent pansées, Hörðr monta en bateau avec onze hommes et s'engagea aussitôt dans le Brynjudalr, disant vouloir mettre encore Katla à l'épreuve. Deux surveillèrent le bateau et dix allèrent chercher le bétail. De nouveau, Katla secoua son capuchon, envoya un message à Refr en disant que maintenant, il serait profitable de rencontrer les gens de Hólmr – « étant donné que se trouve à leur tête l'homme aux beaux cheveux que l'on tient pour le plus grand champion ». Refr arriva avec cinq hommes. Hörðr ne perdit pas la vue à cause de la sorcellerie de Katla, ils allèrent leur chemin comme ils en avaient eu l'intention, et chargèrent leur bateau jusqu'à ce qu'il soit complètement rempli, de sorte que Refr tourna bride ainsi que ses hommes. Puis ils transportèrent leur cargaison à Hólmr, et ils se quittèrent de cette façon.

102. Il s'agit de Brynjudalr, où *dalr* = « vallée ».

103. Ce motif est relativement fréquent lorsqu'il s'agit de sorcellerie/magie.

104. Kattarhöfdi : « Promontoire-du-chat ».

105. Donc Þorbjörg katla ; l'usage est très répandu de prendre le surnom pour le nom. On a vu que la tombe de Þórðr le Chat est appelée « tombe (promontoire) du chat » et non de Þórðr.

26.

Quand l'été fut fort avancé, Hörðr s'en fut avec vingt-trois hommes à Saurbær parce que Þorsteinn öxnabroddr s'était vanté que Skroppa, sa fille adoptive magicienne, ferait en sorte qu'il ne lui advînt pas de mal des gens de Hólmr grâce à sa magie. Lorsqu'ils débarquèrent, sept hommes gardèrent les bateaux à flot et dix-sept montèrent à terre. Ils virent un gros taureau sur le banc de sable en remontant du hangar à bateaux. Ils voulurent le provoquer, mais Hörðr ne le voulut pas. Deux hommes de la troupe de Hörðr se portèrent contre le taureau et firent fi de son conseil. Le taureau fit usage de ses cornes dans l'un et l'autre cas. Il atteignit l'un au flanc et l'autre à la tête. L'épieu de l'un et de l'autre revint en l'air et leur atteignit la poitrine, et tous les deux en moururent. Hörðr dit : « Tenez compte de mon avis, car ici, tout n'est pas comme il le semblerait. »

Ils arrivèrent à la ferme. Skroppa était à la maison ainsi que les filles du bóndi, Helga et Sigríðr, mais Þorsteinn était au buron de Kúvallardalr. C'est dans le Svínadalr. Skroppa ouvrit toutes les maisons. Elle provoqua des mirages[106] de sorte que là où elles étaient assises sur l'estrade, il leur parut voir trois boîtes. Les hommes de Hörðr dirent qu'ils voulaient briser ces boîtes. Hörðr le leur interdit. Ils allèrent alors au nord de l'enclos et voulurent savoir s'ils trouveraient du bétail. Ils virent une jeune truie sortant de l'enclos en courant, avec deux porcs. Ils se placèrent devant elle. Il leur sembla alors voir une grande quantité d'hommes se portant contre eux avec des lances et tout en armes. Et la truie secoua les oreilles avec ses porcs. Geirr dit : « Allons au bateau ; nous avons affaire à une grande différence de nombre. » Hörðr dit qu'il vaudrait mieux ne pas s'enfuir si vite sans avoir rien tenté. Sur ce, Hörðr ramassa une grosse pierre et la jeta sur la truie, la tuant sous le coup. Et lorsqu'ils arrivèrent là, ils virent que gisait là Skroppa, morte, et ses deux filles se tenaient auprès d'elle, là où il leur avait semblé voir des porcs. Ils virent alors, une fois que Skroppa fut morte, que c'était un troupeau de bétail qui se portait contre eux, mais aucun homme. Ils chassèrent tout ce bétail jusqu'au bateau, le tuèrent et chargèrent le bac de viande. Geirr enleva de force Sigríðr et ils allèrent ensuite à Hólmr. Skroppa fut enterrée vers l'intérieur en partant de Saurbær, entre celle-ci et Ferstikla, à Skroppugil[107].

Þorsteinn Bouton d'Or resta en paix avec les gens de Hólmr parce qu'ils s'étaient entendus en secret pour qu'il transporte tous les hommes

106. Le texte parle de *sjónhverfing*, une opération magique bien connue qui consiste à abuser la vue des gens.

107. Skroppugil = « vallon de Skroppa ».

sans terre[108] à Hólmr et leur dise les artifices des gens du pays. Il leur avait prêté serment de respecter cela et de ne les trahir en rien, et ils lui avaient promis de ne pas piller là.

## *27.*

En hiver avant Jól, ils s'en allèrent à douze à Hvammr chez Ormr, au plus noir de la nuit. Ormr n'était pas chez lui, il était allé quelque part à ses affaires. Son esclave qui s'occupait toujours de la maison quand Ormr n'était pas là s'appelait Bolli. Ils fracturèrent un magasin à provisions et sortirent marchandises et vivres. Ils prirent un coffre d'Ormr dans lequel étaient ses objets de valeur et s'en allèrent avec cela. Bolli estima s'y être mal pris puisqu'il n'avait pas veillé sur le magasin à provisions ; il déclara qu'il devait reprendre le coffre aux gens de Hólmr ou sinon, recevoir la mort, il demanda de dire au bóndi qu'il se trouve avec dix-huit hommes au hangar à bateaux à quatre nuits de là et de rester silencieux sur son compte.

Bolli se prépara donc. Il avait des chaussures éculées et une coule de mauvais vaðmál. Il fut dans le Brynjudalr la première nuit, quoique pas à la ferme. Il vint trouver Þorsteinn Bouton d'Or et dit se nommer Þorbjörn, être un condamné et vouloir se rendre chez Hörðr pour entrer dans sa communauté. Þorsteinn Bouton d'Or le transporta à Hólmr et quand Hörðr et Geirr virent l'homme, ils n'eurent pas la même opinion tous les deux. Geirr trouva judicieux de l'accepter, mais Hörðr déclara que, selon lui, c'était un espion. Geirr l'emporta cependant, et il prêta serment avant qu'ils l'acceptent. Il leur parla d'abondance du pays et déclara avoir sommeil. Il se coucha et dormit dans la journée. Geirr et les siens ne parvinrent pas à ouvrir le coffre et demandèrent à Þorbjörn quel conseil il donnait. Þorbjörn dit que ce n'était pas difficile. « Il n'y a rien dedans, dit-il, en dehors des outils d'artisan du bóndi », il dit que le seul mal que trouverait Ormr au pillage commis par les gens de Hólmr serait que son coffre à outils avait été emporté. « Mais moi, j'étais à Mosfell quand on a appris le pillage ; je vais lui remettre le coffre si vous le voulez. » Geirr et les siens trouvèrent qu'il y avait quelque ruse à propos de ce coffre s'il n'y avait dedans que des outils. Þorbjörn resta là deux nuits et leur représenta de rendre le coffre. Hörðr n'avait guère envie qu'ils

108. Je rends ainsi le terme *einhleypingr*, litt. « l'homme qui court tout seul », un célibataire sans foyer ni terre, ni attache.

prennent conseil de Þorbjörn ; dit qu'ils s'en trouveraient mal. Geirr voulut quand même décider et ils allèrent à six en tout, de nuit, au hangar à bateaux d'Ormr. Ils portèrent le coffre à terre, montèrent dans le hangar à bateaux et le posèrent sur les planches de la coque[109] du bateau d'Ormr. Alors, Þorbjörn cria aux hommes de se lever et de s'emparer des voleurs. Ceux qui se trouvaient là se levèrent d'un bond et les attaquèrent. Geirr empoigna un bout de rame et frappa des deux mains, se défendant avec une vaillance extrême. Il parvint à son bateau. Quatre de ses hommes périrent. Ormr prit un bac et ils ramèrent à la poursuite de Geirr. À Hólmr, Hörðr prit la parole : « Il y a des chances pour que Geirr ait besoin d'hommes, je crois savoir comment s'est révélé ce Þorbjörn. » Il prit un bateau et pénétra dans le fjord à la rame. Il se mit à la poursuite d'Ormr et de Geirr. Ormr se déroba rapidement et se dirigea sur la terre. Geirr s'en fut à Hólmr avec Hörðr.

Ormr donna sa liberté à Bolli ainsi que la terre de Bollastaðir et tous les biens domestiques. Il habita là ensuite et devint un homme riche et vaillant.

## *28.*

Après le þing, en été, Hörðr et Geirr, avec vingt-deux hommes, prirent un bac, un soir, et atterrirent à Sjálfkvíar, en face de Hólmr. Ils laissèrent six hommes garder le bateau et dix-huit montèrent à terre. Ils chassèrent le bétail d'Akrafell. Hörðr vit qu'un homme se rendait à Hólmr en tunique et braies de lin ; c'était au lever du soleil. Hörðr reconnut Illugi, car c'était l'homme qui avait la vue la plus perçante. Illugi s'aperçut de leur expédition et envoya aussitôt des hommes à Garðar et à Heynes et aussi à Kúvallarár, pour rassembler du monde. Il ne se rendit pas au-devant d'eux avant qu'il n'eût trente hommes. Quand Hörðr vit ce rassemblement, il demanda à Geirr de choisir ce qu'il voulait, tuer le bétail et faire en sorte que le bateau soit chargé, ou bien voulait-il se défendre contre Illugi et ses hommes, de sorte qu'ils ne parviennent à rien. Geirr déclara préférer s'occuper du bétail que d'en découdre avec Illugi. Hörðr dit : « Tu as choisi ce qui me paraissait bien meilleur. Je suis plus habitué à cela aussi. Je vais leur résister avec onze hommes, et nous serons toujours aussi nombreux, mais vous qui vous

109. On sait que les Scandinaves étaient maîtres en fait de navigation et d'art nautique. Le texte porte ici un terme hautement technique, *húfr*, qui désigne les planches n° 3 ou 4, ou 4 ou 5 de la coque.

occuperez du bétail serez d'autant moins nombreux que certains d'entre nous tomberont. » Ils étaient quatorze[110] à s'occuper du bétail.

Attaque eut lieu entre Hörðr et Illugi. C'était extraordinaire, la vaillance avec laquelle Hörðr défendit le terrain, car Illugi et les siens attaquaient rudement. Constamment, des hommes venaient en renfort à Illugi, si bien que pour finir, ils étaient quarante, alors que Hörðr et les siens étaient douze. Ses hommes étaient maintenant fort blessés, la différence de nombre étant grande. Sigmundr frère adoptif de Torfi manifestait grande vaillance, comme il en avait l'habitude. Helgi Sigmundarson se défendait fort bien aussi et virilement. Þorgeirr Barbe sous la Ceinture chargeait le bac. Geirr n'avait pas la main lente pour tuer le bétail et s'en occuper ensuite. Hörðr abattit neuf hommes avant que le bac fût chargé. Quand ils montèrent en bateau, les autres, les gens du pays, attaquèrent rudement, et ils abattirent six hommes de Hörðr avant que le bordé fut débarrassé. Hörðr avait été blessé par une tröll-de-la-broigne[111]. Tous étaient un peu blessés.

Illugi fit rassembler les bateaux, mais Hörðr et les siens avaient endommagé tous les gros bateaux. Le vent du nord-est soufflait contre Hörðr et les siens. Ils pansèrent leurs blessures et ramèrent le long du nord du pays, par Katanes et Kalmansárvík. Ils déposèrent leur cargaison sur un rocher parce qu'ils avaient vent contraire. Geirr voulait rester là avec un homme, mais Hörðr trouva stupide de se risquer là. Hörðr dirigea le bac vers l'intérieur du fjord. Alors, ils se reposèrent parce qu'ils s'étaient fort évertués pour le chargement, si bien qu'ils étaient fatigués. Illugi et ses hommes se mirent à leur poursuite, mais Hörðr continua devant le cap. C'est alors que Hörðr donna un nom à ce cap et l'appela Katanes parce qu'il estima que beaucoup de bateaux passaient devant[112]. Lorsque Illugi et les siens survinrent, ils les attaquèrent aussitôt. Hörðr dit alors : « Rudement tu attaques, beau-frère, et ce qui se produit à présent, il y a longtemps que je le pressens. » Illugi dit : « Tu en as fait beaucoup aussi. » L'attaque se fit rude. Hörðr défendait un côté du bac, et six autres, l'autre côté. Peu après, les hommes de Hólmr arrivèrent sur trois bateaux et sautèrent tout de suite sur le bac. Alors, Illugi battit en retraite et les autres le pourchassèrent le long du fjord.

Il y avait un homme qui s'appelait Brandr, fils de Þorbjörn kollr de Miðfell. Il s'en prit à Geirr sur le rocher, se battit contre lui et tua celui qui

110. Erreur de l'auteur, il faut lire douze.

111. J'ai voulu laisser telle quelle cette superbe dénomination : elle s'applique à une hache à deux fers opposés entre lesquels se dresse une pointe de lance. Rappelons que la broigne est une sorte de cotte de mailles.

112. *Kati* désigne une sorte de bateau, *katanes* : « cap des kati ».

l'accompagnait. Geirr se défendit bien, mais Brandr avait six hommes avec lui. Hörðr intervint et déclara que le comportement de Geirr n'était pas bien éloigné de ce qu'il avait prédit. Alors, Brandr prit la fuite. Ils se mirent à sa poursuite et le tuèrent – l'endroit s'appelle maintenant Brandsflesjar[113], vers l'intérieur en venant du rocher, à l'est de la Kalmansá – ainsi que cinq autres hommes, mais le sixième parvint à s'échapper. Pour Hörðr et Geirr, ils transportèrent tout leur butin à Hólmr. Hörðr déclama alors une vísa :

16. Illugi le Rouge
avait auparavant occis
quinze arbres de la lune du fleuve ;
le Týr du lieu des terrains rechigna à faire la paix ;
le cruel Geirr se vengea plutôt bien
en ce combat, tombèrent autant
de nourrisseurs de loups
du dispensateur d'or[114].

L'été s'écoula.

## *29.*

L'hiver suivant, après Jól, Hörðr, Geirr et quarante hommes remontèrent par l'Álptaskard puis prirent le Svínadalr et de là le Skorradalr, se cachant le jour, descendirent à la bergerie, de nuit, et en chassèrent au matin quatre-vingts moutons que possédait Indriði en haut de Vatn. Alors, il se fit grande chute de neige et orage provoqués par sorcellerie contre eux. Quand ils arrivèrent en bas de la montagne, les moutons à clarine[115] s'épuisèrent et Geirr et ses hommes voulurent les laisser, mais Hörðr déclara cela mesquin, même s'ils affrontaient une bourrasque de neige ou un temps de brouillard. Hörðr prit les moutons à clarine, un dans chaque bras, et passa la montagne de la sorte. Il y avait là une grande piste. Ils poussèrent le reste des moutons le long de cette piste. Voilà pour-

113. *Fles* désigne une petite tache verte entre deux escarpements montagneux.

114. La « lune du fleuve » est le « soleil », ici « l'or », « l'arbre de l'or » est « l'homme », « le guerrier ». Týr est un grand dieu Ase, le « lieu des terrains » est le « bóndi », son Týr est le « guerrier ». Les « nourrisseurs du loup » sont les « guerriers », le « dispensateur d'or » est Illugi.

115. Le terme « technique » est *forustusaud*, celui ou ceux des moutons qui portaient, en effet, une clarine et guidaient en quelque sorte les autres.

quoi l'endroit s'appelle Geldingadragi[116] depuis. Mais lorsqu'ils arrivèrent dans le Svinadalr, il n'y avait pas de neige. Ils se rendirent à leur bateau et y tuèrent les moutons. L'endroit s'appelle depuis Gorvík[117]. Ils allèrent à Hólmr. L'hiver s'écoula.

Aux jours de printemps, Hörðr, Geirr, Sigurðr Frère adoptif de Torfi, Helgi et Þorgeirr Barbe sous la Ceinture s'en furent avec soixante hommes en état de combattre. Ils prirent par l'Álptaskard jusqu'à Indriðastaðir et là, se cachèrent dans la forêt jusqu'à ce que le bétail soit mené aux pâturages. Celui qui menait le bétail s'appelait Svartr, il était accompagné d'un petit garçon. Hörðr et les siens allèrent aux bêtes et les chassèrent à l'ouest de Vatn. Svartr aussi y alla. Ils allèrent par Geldingadragi dans le Svínadalr ; là, ils tuèrent Svartr. Puis ils allèrent dormir en haut de la vallée. Le petit garçon fit rebrousser chemin au bétail pendant qu'ils dormaient. Hörðr se réveilla et regarda par-dessous son bouclier. Il laissa le garçon aller son chemin et lui dit : « Va donc, mon garçon, car il vaut mieux que ce soit ma sœur qui ait cela plutôt que les hommes de Hólmr. » Le garçon arriva à la maison et rapporta à Þorbjörg les propos de Hörðr, disant qu'un pareil homme avait provoqué grand dommage – « et il s'est bien conduit envers moi, mais ses hommes ont tué Svartr ». Elle ne répondit rien au garçon. Voilà pourquoi l'endroit où le bétail leur fut ravi s'appelle maintenant Kúhallardalr[118]. Geirr se réveilla et voulut se mettre à la poursuite du bétail, mais Hörðr dit qu'il n'en serait rien. Ensuite, ils rassemblèrent par le Svínaldalr les porcs des bœndr et les chassèrent en bas sur le rivage et les tuèrent là puis les mirent dans le bateau ; l'endroit s'appelle maintenant Svínasandr[119]. Ensuite, ils s'en furent à Hólmr.

## *30.*

Pour l'alþing en été, les hommes de Hólmr allèrent au Dögurðarnes. Puis ils prirent par la Sildamannagata[120] jusqu'à Hvammr dans le Skorradalr et prirent des bœufs de Þorgríma smíðkona au bord du Skorradalsvatn, au sud, et les chassèrent vers le sud de la passe. Un des bœufs était gris pommelé ; il sentait très fort. Il se déroba entre leurs mains, suivi de

116. « Piste des moutons ».

117. « Baie du ruminement ». On notera que les désordres météorologiques provoqués par sorcellerie sont un des thèmes courants des sagas.

118. « Vallée du rapt ».

119. « Rivage aux porcs ».

120. *Gata*, aujourd'hui « rue », renvoie à l'idée de chemin, passage, voie, etc. Il se peut qu'un hareng *(síld)* de taille peu banale se soit rencontré dans les parages.

tous les autres tour à tour, et se jeta dans le lac et ils se mirent à la nage à l'endroit le plus étroit puis allèrent à la maison de Hvammr. Hörðr dit alors : « Elle est grande, la connaissance que Þorgríma a de la magie si son bétail ne peut décider tout seul de ce qu'il fait. » Þorgríma avait dormi, elle se réveilla plus tôt que de coutume et regarda dehors. Elle vit ses bœufs tout mouillés et dit : « On vous a rudement traités, voilà que les fiers-à-bras sont déchaînés. »

Hörðr demanda à ses camarades s'ils ne voudraient pas changer de condition et de conduite. « Il me semble, dit-il, que notre parti est mauvais dans l'état présent, de ne vivre que de ce que nous pillons. » Ils dirent que c'était surtout à lui d'en juger. « Je voudrais, dit-il, que nous allions trouver les marchands de la Hvítá et que nous leur fassions deux rudes conditions : ou bien ils nous abandonnent leur bateau ou bien nous les tuerons tous. » Geirr dit qu'il y était tout prêt – « mais toutefois, je veux auparavant que nous brûlions dans leurs maisons Torfi Valbrandsson et Kollr de Lundr, Kolgrímr le Vieux, Indriði et Illugi. » Hörðr dit : « Votre ambition en fera moins, en revanche il est plus probable que nous soyons tous tués étant donné que les gens ne toléreront pas de nous une aussi grande injustice. » Plusieurs dissuadaient d'aller au bateau, ils encourageaient à commettre des méfaits, sauf Sigurðr frère adoptif de Torfi. Hörðr dit : « Il va falloir accomplir ce dont nous avons l'intention, et il se peut qu'il ne soit pas facile de le faire. Mais je suis bien éloigné de commettre plus longtemps ces méfaits. »

Ils revinrent à Hólmr cette même nuit et restèrent chez eux trois semaines. Puis ils allèrent à terre, à quatre-vingts hommes. Hörðr déclara qu'il voulait que l'on brûle dans leur maison Illugi ou Indriði – « étant donné qu'ils ont été constamment contre moi et jamais avec, quel que soit le péril dans lequel je me sois trouvé ». Ils allèrent pour la nuit dans le Svínadalr et se couchèrent dans la forêt pendant le jour, mais la nuit suivante, ils allèrent dans le Skorradalr et s'y cachèrent.

## *31.*

Cette nuit même où Hörðr quittait Hólmr, Þorbjörg d'Indriðastaðir rêva que quatre-vingts loups se précipitaient là, sur la ferme, et du feu sortait de leur gueule, et il y avait un ours blanc qui semblait plutôt sinistre, ils s'attardèrent quelques instants à la ferme puis coururent vers l'ouest de l'enclos, sur une colline et se couchèrent là[121]. Indriði dit que c'étaient les

121. Ce sont donc les « âmes » ou les « esprits » (*hugr* dans le texte) de Hörðr et de ses

esprits des hommes de Hólmr qui venaient chez lui. Þorbjörg déclara penser que ce devait bien être eux et qu'ils arriveraient bientôt. Elle demanda à Indriði de faire passer par la maison un ruisselet sortant du puits et de le couvrir, car elle pensait que ses rêves étaient clairvoyants. C'est donc ce qui fut fait. Þorbjörg fit faire une grande cheminée, elle fit porter son bien sur une poutre transversale, car l'eau passait par le milieu du mur. Elle n'avait pas si peu de monde non plus à la maison.

Peu après, Hörðr et les siens arrivèrent. Il alla aux portes en prenant la tête de sa troupe. Il frappa aux portes. Þorbjörg s'y rendit et salua bien Hörðr, lui offrant d'entrer, lui et ses hommes préférés. Elle voulait qu'il se sépare de cette racaille en disant qu'alors, il y en aurait beaucoup pour le seconder. Hörðr lui offrit de sortir venir le trouver et dit qu'elle serait la bienvenue chez lui si elle se séparait d'Indriði. Elle déclara que ce serait la pire des choses et qu'elle ne se séparerait pas de lui. Ensuite, ils tirèrent une pile de bois contre les portes et mirent le feu à la ferme[122], mais ceux qui se trouvaient devant se défendirent avec l'eau. Ils eurent du mal à attaquer. Geirr s'en étonna. Hörðr dit : « Je devine que c'est ma sœur qui a conseillé de dévier ce ruisseau. » Ils se mirent en quête et trouvèrent le ruisseau et le détournèrent, pourtant il y avait assez d'eau à la ferme tant il en était entré auparavant. Hörðr vit qu'il y avait un homme dans un conduit de cheminée, et qu'il tenait un arc. Hörðr décocha sur cet homme un javelot et le mit à mort. Après cela, Hörðr vit venir à la ferme une troupe que Þorbjörg avait envoyé chercher. Geirr dit qu'il allait falloir battre en retraite. Hörðr ne l'en dissuada pas. Ils battirent en retraite ensuite. Personne n'abattit les maisons. Une quantité d'hommes arrivèrent à Indriðastaðir. Les hommes de Hólmr s'en furent chez eux et restèrent tranquilles un moment.

## *32.*

Les bœndr tinrent une réunion à Leiðvöllr sur la Laxá près du Grunnafjörðr, pour que l'on ne continue pas à tolérer de la part des hommes de Hólmr les méfaits qu'ils commettaient. On envoya un message à tous les chefs de district pour qu'ils viennent à cette réunion ainsi qu'à tous les bœndr et domestiques. Alors qu'Indriði se préparait à se rendre à cette

hommes que voit Þorbjörg sous formes animales. Le motif est récurrent dans les sagas. Le loup et l'ours interviennent très fréquemment à cet égard.

122. Il n'y a pas à s'étonner de cette barbare coutume. Elle a bel et bien existé en Islande indépendante, le témoin le plus célèbre étant *La Saga de Njáll le Brûlé*.

réunion, Þorbjörg demanda où il avait l'intention d'aller. Il le lui dit. « Alors, je veux aller avec toi, dit-elle, car tu peux savoir que je te suis fidèle. » Il ne voulut pas qu'elle aille à la rencontre, disant que ce ne serait pas un amusement pour elle d'entendre ce qui serait dit. Elle déclara qu'elle estimait le savoir. Puis Indriði se rendit à la réunion.

Peu après, Þorbjörg se fit seller un cheval et s'en fut avec un homme à la réunion. Il y avait là grande quantité de monde et beaucoup de bruit. Mais quand elle arriva, ils firent silence, tous. Elle dit : « Je pense connaître la façon dont vous allez procéder et votre intention, mais je ne vous cacherai pas ce que j'ai dans l'esprit, que je serai la mort de l'homme que Hörðr, mon frère, tuera, ou que je le ferai faire. » Puis elle s'en alla.

À ce þing, il y avait Torfi Valbrandsson, Kollr de Lundr, Indriði, Illugi, Kolgrímr, Refr, Þorsteinn öxnabroddr, Ormr de Hvammr et beaucoup d'autres chefs de district. Torfi dit : « Il est évident pour tous ceux qui sont ici présents, et ils seront tous d'accord, qu'il faut mettre à mort ces malfaiteurs, ou bien ils vont dévaster tous ceux qui sont les plus proches, puis tous les autres hommes du district. Vous pouvez voir qu'ils n'épargneront personne puisque Hörðr voulait brûler dans sa maison son beau-frère ; prenons un bon parti rapidement de sorte qu'aucune nouvelle ne leur en parvienne. C'est pour tous une action très nécessaire. » Illugi dit qu'ils étaient causes de plus de méfaits qu'il n'était possible ; dit que s'étaient rassemblés là les pires gens – « je ne prendrai en compte aucune relation de parenté ; nous avons appris sur leur compte qu'ils ont les mêmes intentions à notre égard que pour Indriði ». Kolgrímr déclara que ceux qui étaient le plus près éprouvaient la plus grande hostilité de leur part, mais qu'il n'y aurait pas à attendre longtemps avant que d'autres soient en semblable posture même s'ils habitaient plus loin. Chacun d'eux tint de semblables propos. Refr dit que la seule chose à faire était d'envoyer un homme à Hólmr, un homme qui leur jurerait sur l'épée qu'il ne les trahirait pas, et qu'il dise que la volonté de tous les gens du pays était qu'ils s'en aillent de Hólmr, où qu'ils veuillent, et qu'alors ils seraient réconciliés les uns avec les autres. Torfi avait été le principal auteur de ce plan et aussi qu'il leur demandait de chevaucher immédiatement cette nuit-là vers l'intérieur du fjord, de sorte que les hommes de Hólmr ne s'aperçoivent de rien – « car il me semble, dit-il, qu'il y en a qui sont soupçonneux dans le Strönd ».

Ils s'en furent aussitôt cette nuit-là. Ils déjeunèrent au matin suivant dans le cap vers l'intérieur, à l'endroit qu'ils appelèrent Döguðarnes ensuite[123]. Ce même matin, Þorgeirr Barbe sous la Ceinture et Sigurðr

123. « Cap du déjeuner ».

Frère adoptif de Torfi s'en allèrent sur un côtre, à douze en tout, chercher de l'eau. Les hommes de Hólmr ne s'attendaient nullement à un rassemblement d'hommes ou à quelque trahison contre eux.

## *33.*

Quand les gens du pays s'aperçurent de l'expédition de Sigurðr et des autres, ils envoyèrent Kollr Kjallaksson avec vingt-trois hommes. Quand ils se rencontrèrent, Þorgeirr Barbe sous la Ceinture prit tout de suite la fuite avec six hommes, mais Sigurðr Frère adoptif de Torfi se prépara à se défendre avec quatre hommes et il y eut alors une très rude attaque. Sigurðr se défendit encore très vaillamment, car il était à la fois fort et habile aux armes. Ils se battirent jusqu'à ce que les camarades de Sigurðr soient tous tombés, mais lui n'était pas encore blessé. Þorvaldr Barbe bleue attaqua rudement alors ainsi que beaucoup d'autres. Étaient tombés cinq hommes de Kollr. Sigurðr se défendait extrêmement bien, il tua encore beaucoup d'hommes, mais ses blessures le harassaient. Þorvaldr Barbe bleue se porta rapidement contre Sigurðr et le transperça d'une lance. Sigurðr avait attaqué avec une hache. Il la jeta sur Þorvaldr et elle atteignit la tête, et ils tombèrent morts tous les deux. Sigurðr avait alors été cause de la mort de neuf hommes et ses suivants en avaient tué trois. En tout tombèrent là, à l'embranchement de la rivière, dix-sept hommes de part et d'autre. L'endroit s'appelle maintenant Bláskeggsá[124].

Þorgeirr Barbe sous la Ceinture s'arrêta sur la lande d'Arnarvatn et s'étendit dans une grotte des Fitjar, rassembla du monde et resta là jusqu'à ce que les gens du Borgarfjördr se portent contre eux[125]. Alors, Þorgeirr s'enfuit dans le Nord, aux Strandir et il fut tué là, comme il est dit dans le *Dit d'Álfgeirr*[126].

## *34.*

On rechercha alors parmi les chefs qui voulait se rendre à Hólmr, mais la plupart se dérobèrent. Torfi représenta que ceux qui iraient accroî-

124. « Rivière de Barbe bleue ».

125. La grotte dont il est question ici ne peut être que Surtshellir, grotte de Surtr (lequel est un géant), qui est très célèbre dans les contes et légendes en Islande et demeure un haut-lieu du tourisme local.

126. Aucune trace n'a été conservée de ce *þáttr** non plus que de cet Álfgeirr.

traient grandement leur renom et qu'on les tiendrait pour plus importants qu'avant, il dit également qu'il était vraisemblable que ceux qui étaient à Hólmr auraient malchance en raison de leurs méfaits. Kjartan Kötluson, frère de Refr, un très grand brave et le plus vif des hommes, déclara qu'il se risquerait à y aller si on voulait lui donner l'anneau qui venait de Sóti pour le cas où Hörðr serait attrapé – « et en outre, je suis redevable aux hommes de Hólmr de beaucoup de mal ». Ils acceptèrent et il parut le plus prometteur pour faire cela, de ceux qui se trouvaient là. Kjartan dit alors : « Le mieux ne serait-il pas d'avoir la barque de Þorsteinn Bouton d'Or ? Il nous a souvent valu grands méfaits. » Tout le monde trouva cela excellent, ils dirent que c'était ce que les hommes de Hólmr soupçonneraient le moins.

Kjartan Kötluson s'en fut donc à la rame dans la barque de Þorsteinn Bouton d'Or. Il portait une broigne sous sa coule. Quand il arriva à Hólmr, il dit à Hörðr que les gens du pays voulaient faire la paix. Dit qu'Illugi et ses amis avaient grande part au fait qu'ils soient libres. Geirr crut cela et le trouva vraisemblable puisqu'il avait la barque de Þorsteinn Bouton d'Or, lequel leur avait fait le serment de ne jamais les trahir. Beaucoup avaient envie de s'en aller et se fatiguaient de rester là, ils pressaient de quitter Hólmr avec Kjartan. Alors, Hörðr dit : « Fort souvent, Geirr et moi n'avons pas été d'accord parce que chacun de nous deux a toujours eu son propre point de vue. Il me semble qu'ils ont choisi un mauvais homme en la personne de Kjartan pour remplir une pareille mission, tant, de part et d'autre, nous sommes dans un aussi grand besoin. Nous ne nous sommes guère liés d'amitié, moi et Kjartan. » Il dit alors : « Nous n'allons pas rappeler cela parce que cela ne sied pas à ceux qui portent des propos de réconciliation, mais je vous dis vérité et je le jurerai si cela vous paraît mieux. » Hörðr déclara considérer qu'il ne devait pas se montrer scrupuleux sur un serment, et il déclama alors une vísa :

17. Me semble que la poutre
du choc du métal qui nous
demande instamment de partir
a tout d'un espion.
Le Baldr du feu qui demande
telle chose point ne devrait
partir sain et sauf
si le dévastateur de l'arc en décidait[127].

127. Le « choc du métal » est la « bataille », sa « poutre » est le « guerrier », ici Kjartan, de

La plupart pressaient de partir. Certains se prirent un passage sur la barque de Kjartan. Hörðr déclara qu'il n'irait nullement – « mais il me plaît qu'ils fassent l'épreuve de la fidélité de Kjartan envers eux. Mais je considère, dit-il, qu'ils seront plus sinistres vers la fin de ce jour. » Kjartan trouvait la situation d'autant meilleure qu'il s'éloignerait davantage. Beaucoup montèrent sur le bac. Kjartan dit qu'ils iraient eux-mêmes à la rencontre de leurs hommes une autre fois.

Ils quittèrent donc Hólmr. Ils ne purent voir la foule avant que le bateau n'arrive devant la pointe de terre. Lorsqu'ils furent arrivés à la côte, les bœndr se formèrent sur deux rangs qui allaient se rétrécissant. Une fois à terre, on s'empara d'eux tous, puis on leur entortilla les cheveux autour d'une baguette et on les décapita[128] tous autant qu'ils étaient. Les gens du pays se réjouirent, qui avaient pu faire si peu de chose contre de tels malfaiteurs, et il leur parut probable maintenant que tous allaient être occis.

## 35.

Pour la deuxième fois, Kjartan se rendit à Hólmr. Les hommes de Hólmr demandèrent pourquoi leurs camarades n'étaient pas venus à leur rencontre. Kjartan dit qu'ils étaient si réjouis d'avoir la paix qu'ils avaient bondi à terre par jeu. Geirr le crut et monta dans le bateau de Kjartan avec beaucoup de monde. Hörðr dissuada de faire cette expédition et dit que cela allait avoir de graves conséquences. Il ne voulut pas y aller. Helgi Sigmundarson resta avec lui ainsi que Helga fille du jarl et leurs deux fils, et six autres hommes.

Geirr et les autres quittèrent donc Hólmr. Et Hörðr ne trouva nullement bon que Geirr voulût aller avec Kjartan. Mais alors qu'ils ramaient devant le cap, Geirr vit la foule à terre. Il considéra alors qu'ils étaient trahis. Il dit : « Mauvais avis tournent mal et on s'en rend compte trop tard, et d'ailleurs Hörðr m'a souvent dit presque vrai ; je pense encore qu'il va en être ainsi, et le plus probable, c'est qu'ici, ce soit la fin de notre mauvaise conduite ; il serait bien que Hörðr en réchappe, car sa perte est, à elle seule, plus grave que celle de nous tous. » Ils étaient

même que le Baldr (un dieu) du feu. Le « dévastateur de l'arc » est également le « guerrier », ici Hörðr.

128. Ce passage se souvient probablement de la *Saga des vikings de Jómsborg* qui relate à peu près la même opération. Les hommes forment un *kví*, c'est-à-dire une double rangée qui va se rétrécissant : on fait progresser les futures victimes à l'intérieur. On leur enroule les cheveux autour d'une baguette pour mieux les décapiter.

presque arrivés à terre. Geirr sauta alors par-dessus bord, se mit à la nage et passa devant la montagne. Il y avait un Norvégien qui s'appelait Ormr, qui était avec Indriði, un homme de grande force physique. C'était le meilleur des archers et il était bien doué pour tous exercices. Il décocha contre Geirr une javeline qui lui arriva entre les épaules et il en reçut la mort. Ormr fut fort loué pour cette action. L'endroit où le cadavre échoua à terre s'appelle Geirstangi[129].

## *36.*

Helga la fille du jarl était à Hólmr et apprit ces nouvelles. Elle le dit à Hörðr et lui demanda d'aviser. Ils ne voyaient pas cela tous les deux de la même façon. Elle dit que cela allait amener de graves conséquences. Les gens du pays louèrent fort Kjartan, disant qu'il était fort grandi par cette expédition. Ils dirent aussi qu'il restait peu de monde. Kjartan déclara que maintenant, il avait l'intention de mettre un terme à cela et de joindre Hörðr, l'attirer pareillement. Il avait un six-rames et s'en fut à Hólmr. Hörðr demanda où était Geirr et pourquoi il ne venait pas le trouver. Kjartan dit qu'il était retenu à terre jusqu'à ce qu'il vienne – « vous vous réconcilierez tous ensemble d'un coup ». Hörðr dit : « Tu entreprends de grandes choses, Kjartan, de vouloir nous transporter, nous tous, hommes de Hólmr, à terre, et tu dois recevoir grande récompense des hommes du pays pour cela. Je n'irai pas. Je ne t'ai jamais fait confiance et je ne peux voir si tu te révéleras bon. » Kjartan dit : « Tu ne vas pas avoir moins de courage que tes hommes si tu n'oses pas aller à terre. » Hörðr se leva d'un bond, il ne supportait pas ses excitations, il dit considérer qu'il n'avait pas besoin que l'on mette en cause son courage avant la fin de leurs démêlés. Il dit à Helga de venir avec lui. Elle déclara qu'elle ne le ferait pas, non plus que ses fils et elle en vint au point que, comme on le dit, on ne peut sauver un homme voué à la mort[130]. Elle pleura amèrement.

Hörðr prit le bateau, très fâché, et ils vont jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'endroit où Geirr flottait, mort, près d'un rocher. Hörðr bondit alors et dit à Kjartan : « Misérable, tu n'auras pas beaucoup de temps pour te réjouir de cette trahison. » Il le frappa de l'épée qui venait de Sóti et le fendit de haut en bas jusqu'à la ceinture, tout le tronc avec sa double broigne.

129. « La pointe de terre de Geirr ».

130. Le proverbe que cite Helga est très connu – et fort ancien en vertu de son caractère allitéré : *eigi má feigum forða*. Y figure le terme *feigr** – « qui est voué à mort prochaine » et qui convoie, évidemment, des implications magiques.

Sur ce, le bateau s'échoua à terre et on s'empara de tous ceux qui étaient dessus. Indriði fut le premier à mettre la main sur Hörðr et il lui lia les bras plutôt fortement. Hörðr dit alors : « Tu ligotes plutôt ferme, beau-frère. » Indriði répond : « C'est ce que tu m'attribuais quand tu voulais me brûler dans ma maison. » Illugi dit à Indriði : « Hörðr n'a pas de bons beaux-frères et d'ailleurs, il a mal fait. » Indriði répond : « Longtemps il a si bien forfait que des liens de parenté n'ont pas été estimés de lui. » Il tendit sa hache et fit signe pour que quelqu'un frappe Hörðr, mais personne ne voulut le faire. Hörðr se débattit rudement et se détacha. Il arracha la hache des mains d'Indriði et bondit par-dessus un triple cercle d'hommes. Helgi Sigmundarson se détacha et courut aussitôt après lui. Refr monta à cheval et courut à leur poursuite mais ne put les rattraper. Alors, Hörðr fut saisi du *herfjöturr*, et il s'en débarrassa d'un coup de hache une première et une deuxième fois. Pour la troisième fois, le *herfjöturr* l'investit[131], ils parvinrent à l'enfermer entre une double rangée d'hommes et l'encerclèrent et de nouveau, il sauta par-dessus ce cercle et tua auparavant trois hommes. Il avait Helgi Sigmundarsson sur le dos ; il courut jusqu'à la montagne. Ils le poursuivirent d'ardeur. Refr fut le plus rapide, parce qu'il était à cheval, et il n'osa pas attaquer Hörðr. Alors, de nouveau, le *herfjöturr* circonvint Hörðr. Survint le groupe principal. Hörðr rejeta Helgi de son dos. Il dit : « Il y a de grands trölls qui interviennent ici, mais vous ne feriez pas à votre gré si je puis agir. » Il trancha Helgi par le milieu en disant qu'ils ne tueraient pas son frère adoptif sous ses yeux. On pense que Helgi devait être déjà mort. Hörðr était tellement fâché et si affreux à voir que nul d'entre eux n'osait avancer sur lui. Torfi dit que celui-là posséderait l'anneau qui venait de Sóti et que Hörðr portait au bras, qui oserait le frapper. Alors, ils firent un cercle autour de lui. Þorsteinn Bouton d'Or arriva de chez lui à Þyrill. Ils attaquèrent ferme Hörðr. Il provoqua encore la mort de six hommes. Alors, sa hache se démancha. Sur ce, Þorsteinn Bouton d'Or lui asséna un coup sur la nuque avec une hache à long manche, car aucun d'eux n'osait l'attaquer par-devant bien qu'il fût désarmé. De cette blessure, Hörðr reçut la mort[132]. Il avait alors tué treize

131. Il s'agit ici d'un phénomène bien connu : cette sorte de paralysie qui s'empare d'un homme au moment précis où il urgerait absolument qu'il passe aux actes. Bien entendu, cette culture voyait dans ce phénomène une opération magique. *Herfjöturr* signifie littéralement « liens de l'armée » (de la guerre). De nombreux textes font état du fait qui, on s'en doute, relève de la simple expérience. Notons en outre qu'il existait une valkyrie portant ce nom. Voir là-dessus : Régis Boyer, *Visages du Destin dans les mythologies*, Paris, Les Belles Lettres, 1983, article « Herrfjötur(r) ».

132. Il vaut la peine de signaler que le point culminant du Dögurðarnes s'appelle encore aujourd'hui Harðarhæð, « hauteur de Hörðr ».

hommes d'entre eux avec les quatre qu'il avait occis sur le bateau avant que l'on s'empare de lui. Tous louèrent sa vaillance, tant ses amis que ses ennemis, et l'on pense que parmi ses contemporains, il n'y a pas eu, en toutes choses, homme plus vaillant et plus sage que Hörðr bien qu'il n'eût pas été favorisé par la chance. La cause en fut, pour lui et ses suivants, qu'il se soit trouvé commettre de tels méfaits et aussi que l'on ne peut échapper à son destin[133].

## *37.*

Les gens du pays louèrent Þorsteinn Bouton d'Or de cette action et lui remirent l'anneau qui venait de Sóti, disant qu'il avait bien mérité d'en jouir. Mais quand Þorsteinn apprit les propos de Þorbjörg, il aurait bien voulu n'avoir jamais accompli cette action. Presque soixante hommes furent tués, des hommes de Hólmr, et en outre, les frères adoptifs au Dögurðarnes. Ils dirent alors aux chefs qu'il serait expédient maintenant d'aller chercher Helga et de tuer leurs fils à elle et Hörðr. Certains trouvèrent que c'était trop tard le soir. Ils unirent leurs efforts sur le fait qu'ils ne leur feraient nullement trêve ni ne les aideraient, sinon tous tireraient vengeance d'eux. Ainsi fut fixé. Ils avaient l'intention de se rendre dans l'îlot le lendemain matin et passèrent la nuit là.

## *38.*

Helga était à Hólmr et pensa savoir maintenant tous les artifices et trahisons des gens du pays. Elle réfléchit à son affaire. Le parti qu'elle prit fut de se jeter à la nage et d'aller jusqu'à la terre hors de Hólmr, de nuit, en emportant avec elle Björn, son fils, âgé de quatre hivers, à Bláskeggsá, et elle alla alors trouver Grímkell, son fils, âgé de huit hivers, parce qu'il avait des difficultés pour nager et elle le transporta jusqu'à terre. L'endroit s'appelle maintenant Helgusund. Ils montèrent de nuit dans la montagne depuis Þyrill et se reposèrent dans la passe qui s'appelle maintenant Helguskarð[134]. Elle portait Björn sur son dos, et Grímkell marchait.

133. Le traducteur saisit cette occasion pour faire remarquer, idée qui lui est particulièrement chère (voir l'introduction à *L'Edda poétique*, l'essai liminaire sur « Le sacré chez les anciens Scandinaves »), à quel point l'auteur de la présente saga est obsédé par le Destin. Ne serait-ce que pour cela, la *Saga des hommes de Hólmr* mériterait une attention particulière.

134. Helgusund : « détroit de Helga » ; Helguskarð : « passe de Helga ».

Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à Indriðastaðir. Elle s'installa en bas de l'enclos du pré-clos et envoya Grímkell aux maisons, demander quartiers pour eux à Þorbjörg. Celle-ci siégeait sur l'estrade quand le garçon entra. Il lui demanda quartiers, mais elle se leva, l'accueillit et le conduisit dehors en demandant qui il était. Il le lui dit en vérité. Elle lui demanda les nouvelles et où était Helga. Grímkell dit les choses telles qu'il les savait et l'accompagna jusqu'à Helga. Þorbjörg ne put parler, tant elle était affectée. Elle l'accompagna dans une dépendance et les y enferma.

Ce soir-là, Indriði arriva et beaucoup d'hommes avec lui. Þorbjörg fit mine de rien, elle porta de la nourriture aux invités. Mais quand ils lui dirent les nouvelles et que Þorsteinn Bouton d'Or avait tué Hörðr en passant derrière lui, et que Hörðr était resté calme devant, Þorbjörg déclama une vísa :

18. Hörðr fut abattu au sol
dans la rude tempête d'Unnr ;
il en a abattu treize dans la bataille ;
l'incantation cruelle
de la sorcière
l'a possédé plutôt fortement.
Le bois du glaive acéré serait
encore debout, sinon[135].

Le soir, quand ils se mirent au lit, Þorbjörg brandit une *sax** et voulut frapper Indriði, son mari, mais il fit face et fut fort blessé à la main. Il dit alors : « C'est à la fois, Þorbjörg, qu'il s'agit de sortir d'une situation difficile, et que tu veux en faire beaucoup, et que faut-il faire maintenant pour nous réconcilier ? — Rien d'autre que de me rapporter la tête de Þorsteinn Bouton d'Or. » Indriði accepta. Le lendemain matin, il s'en alla tout seul et chevaucha par le plus court chemin jusqu'à Þyrill. Il sauta de selle et descendit le sentier d'Indriði auprès de Þyrill et attendit là que Þorsteinn aille à son lieu de culte[136], selon son habitude. Quand Þorsteinn arriva, il entra dans la maison de sacrifice et se prosterna devant la pierre à laquelle il offrait un sacrifice et qui se trouvait là dans le bâti-

135. Unnr est Óðinn, sa « tempête », la « bataille ». « L'incantation cruelle de la sorcière » renvoie au *herrfjöturr*. Le « bois du glaive acéré » est le « guerrier », ici Hörðr.

136. Le texte ne dit pas « temple » comme on s'y attendrait, mais bien « maison de sacrifice ». On ne voit pas pourquoi cette distinction. Tout est étrange, d'ailleurs, dans ce passage, notamment le fait que Þorsteinn se prosterne, chose parfaitement insolite dans cet univers, et l'on va voir que la strophe déclamée à l'intérieur de la pierre n'est pas dans le mètre usuel ou *dróttkvætt*, elle est dans un mètre beaucoup plus simple.

ment; c'est là qu'il parlait. Indriði resta près de la maison. Il entendit ceci qui était déclamé dans la pierre:

19. Tu as jusqu'ici
pour la dernière fois
d'un pied voué à la mort
foulé le sol.
À juste titre
avant que le soleil brille,
Indriði le rude
fera payer ta haine.

Puis Þorsteinn sortit et alla chez lui[137]. Indriði vit clairement sa démarche. Il lui ordonna de ne pas tant courir. Il se tourna devant lui et assena sur-le-champ un coup de l'épée qui venait de Sóti, sous le menton, de sorte qu'il le décapita. Il se proclama auteur de ce crime[138] à Þyrill. Il dit que Þorsteinn avait longtemps été impie. Il alla chez lui et remit la tête à Þorbjörg. Elle déclara ne pas avoir cure de cette tête, du moment qu'elle était séparée du tronc. «À présent, dit Indriði, tu vas faire la paix avec moi.» Elle dit qu'elle ne le ferait pas avant qu'il ne reçoive Helga et ses fils s'ils parvenaient à venir et leur donne toute l'aide dont ils auraient besoin – «alors, dit-elle, je te donnerai tout mon amour». Indriði déclara qu'il pensait qu'ils avaient sauté dans la mer et s'étaient noyés si on ne les trouvait pas à Hólmr – «et je veux te promettre cela, car je sais qu'il ne sera pas nécessaire de l'entreprendre». Alors, Þorbjörg alla chercher Helga et ses fils et les amena. Indriði dit alors, et il était réservé: «J'ai parlé suffisamment longtemps, mais maintenant, il s'agit de tenir sa parole.» Et il accomplit bien ses propos. Per-

137. Si les archéologues n'ont pas trouvé traces d'un «temple» à cet endroit – mais seulement d'une bergerie! –, il est incontestable qu'ils ont exhumé une pierre grossièrement circulaire percée en son centre d'un trou parfaitement rond d'une profondeur de six centimètres. Des pierres similaires ont été trouvées en divers lieux d'Islande. On s'interroge sur leur fonction: sacrificielle comme ici, ou pour se laver les mais, ou pour moudre du grain, ou pour servir de lampe? Nos sources mentionnent assez fréquemment, notamment en Grande-Bretagne et dans les pays scandinaves continentaux, des pierres sacrificielles. En Suède, elles s'appelaient, il n'y a pas longtemps encore, pierres aux elfes *(älvstenar)*, on les oignait de graisse autour du trou central en particulier pour guérir des enfants malades, en Norvège on versait du lait ou de la bière dans ce trou. Nous n'avons pas de traces de pareilles pratiques en Islande, sauf ici, mais le *Livre de la colonisation de l'Islande* et la *Saga du Christianisme* font état de croyances aux pierres.

138. Il était obligatoire selon la loi de se proclamer officiellement l'auteur d'un crime donné, sinon, on encourait les pires peines.

sonne ne l'accusa de cela. Tout le monde estima que Þorbjörg s'était comportée magnifiquement.

## 39.

Il y avait un homme qui s'appelait Þórólfr et était surnommé Étourneau, adroit de ses mains et assez riche, insouciant et plaisantin, brave et fort en toutes choses. Il vint ce même automne à Indriðastaðir et offrit ses services au bóndi. Þorbjörg demanda de l'accueillir et ce fut ce qui eut lieu. Il resta là un moment, à la forge. Helga fille du jarl était joyeuse envers lui de même que Þorbjörg. On estima qu'il avait des relations amoureuses avec la fille du jarl, et elle, elle ne s'y refusait pas du tout. Þórólfr avait été chez Refr pendant l'été et là, il n'avait pas plu. Il sollicita un logement pour l'hiver auprès de Þorbjörg. Elle répond : « Je te donnerai un séjour d'hiver et l'anneau qui vient de Sóti, et Helga la fille du jarl et beaucoup d'autres biens si tu tues Refr de Brynjudalr. » Il répond : « Cela n'est pas fait pour me déplaire ; je me crois aussi tout à fait apte à exécuter cela si j'ai l'épée qui vient de Sóti ; et il n'est pas exclu que j'en fasse peu et que je reçoive grande récompense pour cela. » Ils passèrent marché là-dessus. Il n'était pas facile de prendre l'épée qui venait de Sóti, car Indriði la portait tout le temps, où qu'il allât. Un jour, Þorbjörg prit l'épée qui venait de Sóti et fit les cent pas de sorte que l'épée tomba d'elle-même hors du fourreau[139]. Quand Indriði voulut se ceindre de l'épée, elle tomba du fourreau. Cela lui parut étrange mais Þorbjörg dit que cela tenait à la nature de l'épée quand elle connaissait des nouvelles. Il lui demanda de faire quelque chose au fourreau. Elle dit qu'elle le ferait à loisir. Indriði voulait aller à l'ouest dans les Myrar, voir ses amis. Il n'avait pas l'épée. Quand il fut parti, Þorbjörg remit à Þórólfr l'épée qui venait de Sóti et lui demanda de s'en servir vaillamment s'il voulait parvenir à se marier avec Helga.

Þórólfr alla trouver Refr et arriva tard le soir. Il se cacha dans un tas de tourbe et entassa sur lui des mottes de tourbe combustible de sorte que seules dépassaient ses narines. Refr était sur ses gardes, de sorte qu'il faisait fermer au verrou les portes chaque soir et faisait porter de la lumière par toutes les maisons, deux fois, d'abord avant le dîner et en second lieu avant que l'on aille au lit. Et c'est ce que l'on fit encore. Mais Þórólfr ne fut pas découvert. Il parla comme tout le monde. Il se leva quand on fut

139. Le texte n'est pas clair. Il faut sans doute comprendre que Þorbjörg a fait en sorte que le fourreau soit fendu et que, donc, l'épée en tombe d'elle-même.

couché, réveilla une servante de Refr et dit être un berger. Il lui demanda de demander du cuir pour chaussures à Refr parce que, dit-il, il devait aller dans la montagne le lendemain matin. Elle dit qu'il n'était pas paresseux, qu'il n'aurait pas moins que les autres – « et il n'y a pas de domestique qui soit plus dans le besoin que toi ». Il dit qu'il en serait ainsi avant la fin. Refr reposait dans une alcôve et il ne voulait pas que l'on aille le trouver pendant la nuit. Elle alla tout de même dire à Refr que le berger réclamait du cuir. Elle dit qu'il ne méritait pas de manquer de chaussures ou autres choses dont il avait besoin – « alors qu'il pense tout le temps à ton bien, de nuit comme de jour ». Refr fut fâché contre elle qui faisait de pareilles commissions de nuit – « il y a des bouts de cuir de requin dans le hangar à tourbe, qu'il en prenne un ». Quand elle s'en alla, Þórólfr mit un bâton devant le volet de sorte qu'il ne se referme pas. Il était resté debout auprès de Refr tandis qu'ils conversaient, mais il fut frappé d'interdit[140]. Refr s'endormit mais Þórólfr n'osa pas l'attaquer. Þorbjörg katla, la mère de Refr, cria : « Réveille-toi, mon fils, l'ennemi est sur toi et veut te tuer. » Alors, Refr voulut se lever et sur ce, Þórólfr lui trancha, de l'épée qui venait de Sóti, les deux jambes, l'une à l'endroit le plus mince du mollet, l'autre à hauteur de la cheville. Puis Þórólfr sortit de l'alcôve et bondit sur le plancher. Alors survint Þorbjörg qui s'empara de lui et le poussa sous elle et, d'un coup de dents, lui mit en pièces la gorge et le laissa mort. Refr prit l'épée qui venait de Sóti, mais l'anneau que portait Þórólfr disparut, celui que Þorbjörg et Helga lui avaient donné et que Hörðr avait pris à Sóti. Refr fut guéri et porté sur un siège tout le temps ensuite, parce qu'il ne put jamais marcher, et il vécut pourtant longtemps à partir de là, de sorte qu'on l'appela Refr le Vieux, et il fut toujours tenu pour un très digne homme.

## *40.*

Peu après, Indriði arriva chez lui et apprit ces nouvelles. Il estima savoir que Þorbjörg devait avoir pris part à cette action. Toutefois, il ne voulait pas perdre l'épée. Il alla trouver Refr et lui demanda de laisser l'épée – « car je n'ai pris part à aucun de ces plans », dit-il. Refr lui remit l'épée. « Je ne veux pas devenir ton ennemi », dit Refr. Indriði prit son

140. De nouveau, un trait plus ou moins magique dans ce texte d'une richesse extrême à cet égard. Il s'agit d'un phénomène, passablement apparenté au *herfjöturr* : une sorte de terreur sacrée qui frappe de paralysie momentanée au moment où il faudrait absolument passer à l'action.

épée puis s'en alla chez lui. On peut remarquer par une telle chose quel chef Indriði a été quand un brave comme était Refr ne se fia à rien d'autre que de laisser l'épée à Indriði lorsqu'il la demanda, tout mutilé par elle qu'il avait été.

Peu après, Þorgríma smíðkona et Þorbjörg katla, mère de Refr, se rencontrèrent et on les trouva ensuite mortes toutes les deux à Múlafell. Elles étaient toutes déchirées et leurs chaussures mises en pièces et on tient depuis que leur tumulus est hanté. On pense que Þorgríma, mère d'Indriði, avait dû vouloir chercher l'anneau qui venait de Sóti, pour Indriði, et que Katla le défendit et ne voulut pas le lâcher et que c'est pour cela qu'elles ont été tuées. On n'a jamais retrouvé l'anneau depuis.

## *41.*

Peu d'hivers après, un bateau arriva à Breidavík. S'y trouvaient Tindr Hallkelsson et Þórðr Kolgrímsson de Ferstikla. Ils quittèrent le bateau, Tindr pour aller à Hallkelsstadir et Þórðr passa la Hvítá et entendait aller chez lui. Mais quand Helga fille du jarl apprit cela, elle dit à Grímkell, son fils, qu'il mettait du temps à penser à la mort de son père. Elle lui demanda de se mettre en embuscade contre Þórðr Kolgrímsson – « car son père a été le plus grand adversaire de Hörðr, ton père ». Grímkell avait alors douze hivers[141]. « Je voudrais, parent, dit-elle, que tu tues Þórðr, car se venger de lui a de la valeur. » Grímkell était accompagné de deux hommes. Ils se rencontrèrent au Bakkavað à l'est de la Hvítáen en bas d'une meule de tourbe. Peu après, on les découvrit morts, tous, de part et d'autre. Il y avait un homme qui s'appelait Skeifr, qui habitait à Hvítárvellir, un homme sans grands biens. Certains supposèrent qu'il avait dû tuer les blessés puis prendre les bons objets de valeur que Þórðr avait emportés et dont on n'a jamais entendu parler depuis. Skeifr s'en fut à l'étranger et ne revint jamais en Islande ensuite, il était fort riche. Indriði ne voulut pas s'aventurer à garder Helga ici dans le pays ainsi que Björn, son fils. Ils partirent pour l'étranger, d'Eyrar, pour la Norvège et de là, allèrent en Gautland ; Hróarr était encore en vie. Il se réjouit de revoir Helga, sa sœur, mais considéra que la mort de Hörðr était une grande perte. Helga ne fut pas mariée ensuite, que l'on sache. Björn devint un grand homme, revint en Islande et tua maints hommes pour venger son père, ce fut le plus vaillant des hommes. Vingt-quatre hommes furent tués

141. C'est un thème banal dans les sagas islandaises que le héros doit avoir douze ans.

pour venger Hörðr. Aucun ne fut compensé par de l'argent. Les fils de Hörðr, ses parents ou parents par alliance en tuèrent certains, et Hróarr, certains. La plupart furent tués sur les conseils de Þorbjörg Grímkelsdóttir. On tient qu'elle a été une femme fort importante. Elle et Indriði habitèrent Indriðastaðir jusqu'à leur vieillesse et furent considérés comme très importants et ils ont eu une nombreuse descendance. Hörðr avait trente-neuf hivers quand il fut tué, et la plupart des temps qui se sont écoulés ont été à son honneur et à son estime, hormis les trois hivers qu'il passa en bannissement. Le prêtre Styrmir le Savant[142] dit aussi penser qu'il a été des plus haut placés parmi les condamnés en raison de sa sagesse, de son habileté aux armes et de tous ses accomplissements. Et aussi, d'autre part, qu'il était tellement estimé à l'étranger que le jarl de Gautland lui donna en mariage sa fille. Et en troisième lieu qu'il n'y a aucun homme en Islande pour la vengeance duquel autant d'hommes aient été tués et que l'on n'a versé compensation pour aucun d'eux. Nous achevons maintenant ici la saga des hommes de Hólmr.

142. Styrmir Kárason le Savant, qui vécut au XIIe siècle (il est mort en 1245, il était alors prieur du monastère augustin de Viðey), est un écrivain islandais bien connu, quoique ce soit plutôt par référence que grâce à des œuvres que nous aurions conservées. Il a pu être le « secrétaire » du célèbre Snorri Sturluson. On lui attribue une version du *Livre de la colonisation de l'Islande* et une *Saga de saint Óláfr* que nous n'avons que partiellement conservée. Il a pu jouer un rôle dans la composition de la présente saga.

# SAGA DE HRÓLFR SANS TERRE

*Göngu-Hrólfs saga*

*Voici certainement l'une des plus connues des* fornaldarsögur *et elle ne tient guère à l'histoire non plus qu'au complexe mythico-religieux qui ont été mis en valeur dans les textes qui précèdent. Elle date du début du XIVe siècle, date qui explique qu'elle ait bénéficié de l'expérience des auteurs qui ont précédé celui-ci. Deux traits la caractérisent d'emblée : une action fabuleuse ou fantastique qui change constamment de décor d'un bout à l'autre de l'Europe, et un héros surhumain qu'il ne convient pas d'identifier à notre Rollon, le premier duc de Normandie, en dépit de l'envie, tout comme on a tort de faire de son nom un Hrólfr-marche-à-pied en raison de sa taille (et il faut noter que l'auteur lui-même de la saga fait cette erreur), mais bien un Hólfr sans Terre (le titre* Göngu-Hrólfr *renvoie à* göngu(maðr) *qui est un vagabond, un sans terre, justement). Il n'y a aucun rapport, que l'on sache, entre les faits qui sont imputés à ce héros et ce que nous pouvons savoir de l'histoire de Rollon. D'autant, relisez ce que j'ai extrait du prologue, plus haut ici, p. 11, que visiblement, l'auteur ne croit pas à ce qu'il narre, il s'amuse et de son récit et de vous… Relisez encore la toute dernière phrase de ce beau texte : « Merci à ceux qui ont écouté et qui s'en sont divertis, et bien de la tristesse à ceux qui s'en sont offusqués et ne s'en sont pas amusés. Amen. » Je tenais à faire cette réflexion parce que l'on n'a que trop tendu à faire de cette saga un document historique, ce qu'elle n'est en aucun cas. Le seul fait qu'il soit surnommé « sans terre » pourrait justifier qu'il soit venu se présenter au roi de France pour solliciter un duché – la Normandie en l'occurrence – mais toute certitude là-dessus est à proscrire.*

*Passé les traverses que subit le jarl Þorgnýr de Jutland pour obtenir la main de la fille du roi de Russie, Hreggviðr, une longue partie est consacrée aux aventures de Hrólfr, à l'amitié prétendue que lui voue un certain Vilhjálmr, enfin à la description en plusieurs chapitres d'une fantastique bataille, en fait la plus longue de ce genre dans toute la littérature de sagas ! La fin se déroule en Angleterre. Et l'auteur, une dernière fois, s'excuse en quelque sorte des erreurs qu'il a pu commettre : « il vaut mieux ne pas blâmer ni traiter de mensonges les récits des savants hommes. »*

*Cela confère à cette saga un statut très particulier qui tient à son style, bien entendu, particulièrement soigné, mais aussi à cette prise de distance, dirai-je, que l'auteur instaure entre son sujet et sa manière de le traiter. De la haute littérature, en conséquence !*

*Cette saga a été publiée chez Anacharsis, Toulouse, 2004.*

*Prologue*

On a composé maints récits pour le divertissement des gens, certains d'après d'anciens manuscrits ou de savantes personnes, et parfois selon des livres anciens qui ont dû être composés fort brièvement d'abord, puis qui ont été développés, car la plupart des choses qui s'y trouvent ont eu lieu plus tard qu'il n'y est dit. Les gens sont toujours d'opinions différentes ; deux personnes peuvent fort bien assister au même événement, l'une a souvent vu et entendu autre chose que l'autre. Il entre aussi dans la nature de maints hommes stupides qu'ils ne croient que ce qu'ils voient de leurs propres yeux ou entendent de leurs propres oreilles, et jamais ce qui leur paraît éloigné de leur nature, comme ce qu'il est advenu sur le conseil des sages ou par la grande force et les talents étonnants de personnages exceptionnels, ou non moins sur la façon dont les artifices, la sorcellerie et la grande magie peuvent apporter à certains éternelle malchance et perte de vie alors qu'à d'autres, ce sera honneurs séculiers, argent et réputation. Parfois, ces magiciens déchaînent les éléments mais il arrive qu'ils les apaisent, comme si c'était Óðinn ou ceux qui apprirent de lui les arts noirs et la médecine[1]. On a des exemples aussi de ce que certains cadavres se soient mis à bouger sous l'inspiration d'un esprit mauvais, comme Eyvindr kinnrifa dans la *Saga d'Óláfr Tryggvason* ou Einarr skarfr ou Freyr que Gunnarr helmingr tua en Svíariki[2]. Or ni ceci ni autre chose n'est fait au gré de tout le monde, personne n'a besoin d'y croire plus qu'il n'y semble disposé. Le

1. Beaucoup de textes qui nous parlent de lui, notamment l'*Ynglinga saga*, premier texte de la *Heimskringla* de Snorri Sturluson, nous dépeignent Óðinn comme un maître magicien – et l'on n'oubliera pas que la médecine relevait plus de la magie que de la science à l'époque.

2. Ce passage en dit long sur la culture de l'auteur – et aussi sur l'âge de ce texte. Les personnages évoqués ici sont bien connus : Eyvindr kinnrifa (Érafle-joue) fut un des grands adversaires du roi Óláfr Tryggvason (qui régna entre environ 995 et 1000), le convertisseur de la Norvège (voyez le chapitre 76 de la saga de ce roi, version française à l'Imprimerie Nationale, 1992). Einarr skarfr (Cormoran) est également dans la *Heimskringla*. Pour Gunnarr helmingr, il fait l'objet d'un *þáttr** (« saga-miniature ») passionnant (il figure dans le *Flateyjarbok*) qui nous relate comment il prit part à un culte processionnel avec une prêtresse de la déesse Freyja, parèdre du dieu Freyr, tous deux dieux Vanes et,

mieux tout de même, et le plus sensé, c'est d'écouter tandis que l'on raconte, et de s'en faire une joie plutôt qu'un objet d'affliction, car il en va toujours ainsi que l'on ne pense pas à péché tandis que l'on se réjouit de choses amusantes. Il ne sied pas non plus que les auditeurs trouvent à blâmer si les formulations sont maladroites ou lourdes, car il est rare que l'on exécute à la perfection des choses aussi peu importantes.

## *1. Du roi Hreggviðr*

Le commencement de ce récit, c'est que l'on mentionne un roi, Hreggviðr. Il régnait sur le royaume de Hólmgarðr, que certains appellent Garðaríki[3]. Il était de grande taille, fort, le plus beau des hommes et le plus vaillant aux armes, brave et grand batailleur, sage et de bon conseil, très libéral pour ses amis, dur et impitoyable envers ses ennemis. Le destin l'avait comblé dans la plupart des choses. Il avait épousé une reine de grande famille, on ne la nomme pas, aussi n'interviendra-t-elle pas dans cette saga.

Le seul enfant qu'il avait eu de sa reine était une fille qui s'appelait Ingigerðr. C'était la plus belle et la plus courtoise de toutes les femmes qui étaient en Garðaríki et même en cherchant plus loin encore. Elle surpassait quiconque en sagesse et en éloquence. Elle connaissait tous les arts qui convenaient à une femme et que pratiquaient les nobles dames, proches ou lointaines. Elle avait une chevelure si abondante qu'elle aurait pu s'en couvrir le corps tout entier, et aussi belle que l'or ou la paille. Le roi aimait beaucoup sa fille. Elle avait un logement particulier dans la ville. C'était une demeure excellente par son emplacement, et ornée avec élégance d'or et de pierres précieuses. Elle était quotidiennement dans cet appartement avec les autres femmes qui la servaient. Le roi Hreggviðr était fort avancé en âge à cette époque-là.

On dit que, alors que le roi était dans son jeune âge, il était souvent en expéditions guerrières et qu'il s'était soumis les terres d'au-delà de la Dýna[4], qui coulait dans le Garðaríki. De là, il avait guerroyé dans l'Austrríki[5] chez diverses nations. C'est là qu'il avait obtenu des trésors comme

à ce titre, grands magiciens, et l'engrossa. Il ne « tua » pas Freyr mais détruisit une idole de lui. Svíaríki est le royaume des Svíar, la Suède.

3. Tous ces noms ont été abondamment illustrés dans la *Saga d'Yngvarr le Grand Voyageur*, plus haut, p. 353. Hólmgarðr est Novgorod.

4. La Dvina.

5. On peut aussi bien comprendre l'est de l'Europe que l'Asie.

on en voit rarement. Cette rivière est la troisième ou quatrième du monde en longueur. Yngvarr le Grand Voyageur s'était rendu aux sources de cette rivière, comme il est dit dans sa saga[6].

Le roi Hreggviðr passa sept hivers à la file dans cette expédition. On le croyait mort. Après cela, il revint en Garðaríki et y resta tranquille. Il s'était procuré un cheval qui comprenait le langage humain. Il s'appelait Dulcifal[7]. Il était rapide comme un oiseau, agile comme un lion, grand comme un loup. Il n'avait pas son pareil en fait de taille et de force. On ne pouvait s'emparer de lui et celui-là essuyait la défaite qui le montait, mais s'il lui était donné par le destin de remporter la victoire, le cheval allait tout droit à son maître. Le roi Hreggviðr avait une armure sans pareille : le heaume était tout couvert de pierres précieuses et indestructible en raison de sa dureté. Sa broigne était de triple épaisseur, faite de l'acier le plus dur et brillante comme argent. Son bouclier était à la fois large et épais de sorte que le fer ne mordait pas dessus. La lance qui allait avec était dure et solide et elle émettait un son comme d'une cloche si elle frappait un bouclier, mais si la défaite était certaine, elle n'émettait pas de son. Son épée ne manquait jamais son coup, un charme faisait qu'elle mordait acier et pierre comme si ç'avait été de la chair humaine. Elle était faite du fer gris qui vient du fjord appelé Ger[8]. Il ne peut ni rouiller ni se briser. Le cheval Dulcifal appartenait à l'espèce de chevaux apparentés au dromadaire. Depuis qu'il avait obtenu ce cheval et cette armure, jamais le roi Hreggviðr n'avait subi une défaite. Ses États étaient l'objet de force combats, et lui et ses hommes livraient constamment de grandes batailles.

Le roi avait avec soi quantité de conseillers et de favoris. L'un d'eux s'appelait Sigurðr et était surnommé Ruban de Laine. Il était petit-fils de Halfdan au Manteau Rouge, fils de Kári le Brûlé[9]. C'était un homme intrépide, très populaire et aimé de tout le monde, mais il se faisait vieux. Il avait longtemps été chez le roi et l'avait accompagné dans bien des épreuves.

6. Sa saga figure ici, plus haut, p. 353.

7. Un chercheur anglais, F. P. Magoun, a fait remarquer qu'il n'est pas impossible que ce nom renvoie au Bucéphale d'Alexandre le Grand : la légende de ce dernier fut répandue dans tout l'Occident, y compris, bien entendu, en Islande, et dans le domaine slave, Bucéphale était Douchipal.

8. La traduction est hautement conjecturale : *gerjárn* est un hapax et rien n'est moins sûr que notre texte. On ne voit pas davantage où est ce fjord dit « Ger ».

9. On saisit ici comment ce texte évolue dans la plus pure fantaisie. On ne voit pas qui est ce Hálfdan au Manteau rouge. Quant à Kári le Brûlé, il pourrait renvoyer à l'un des personnages centraux de la *Saga de Njáll le Brûlé*...

## *2. De Grímr Ægir et de ses compagnons*

On mentionne un roi, Eirekr. Il était roi de mer[10] et originaire du Gestrekaland. Ce pays est soumis au roi des Svíar. Les hommes y sont forts et gigantesques, durs et peu traitables, et versés dans la magie. Le roi Eirekr était un homme de grande taille et très fort, noir et osseux. Hiver comme été, il était en mer avec quantité de bateaux et ravageait divers pays. C'était un très grand homme de guerre et fort tyrannique. Il avait une sœur, qui était belle et qui s'appelait Gyða, elle était tout le temps avec le roi.

Eirekr avait force *berserkir** et champions dans sa troupe, on en nomme quatre. Il y avait deux frères. L'un s'appelait Sörkvir et l'autre, Brynjólfr. Ils étaient grands et forts, il faisait mauvais avoir affaire à eux, de plus versés dans la magie et si pleins de sortilèges qu'ils émoussaient le fil des épées dans la bataille. Sörkvir était le plus fort des deux et grand attaquant d'estoc.

Le troisième homme était un parent du roi, qui s'appelait Þórðr et était surnommé Hléseyjarskalli[11], un homme grand et fort. Il était originaire de Hlésey au Danemark. C'était là qu'il avait grandi.

Son frère adoptif s'appelait Grímr, surnommé Ægir. Cet homme était fort et mauvais en tous points. On ne savait rien de ses origines ou de sa famille parce que la voyante[12] Gróa l'avait trouvé dans l'estran[13] de Hlésey : elle était mère de Þórðr et elle avait élevé Grímr puis lui avait enseigné toute la sorcellerie, de sorte qu'il n'avait pas son pareil dans les pays du Nord, car sa nature était différente de celle de tous les autres hommes. Il en est certains pour penser que la mère de Grímr avait dû être une géante de mer[14], car il pouvait vivre en mer ou en eau douce, à son gré. Voilà pourquoi il était surnommé Ægir[15]. Il mangeait de la viande crue et buvait le sang tant des hommes que du bétail. Il prenait souvent aussi la forme de diverses créatures vivantes et se métamorpho-

10. Cette dénomination, qui intervient souvent dans nos textes, reste énigmatique. S'est-elle appliquée à un chef viking ? ou à l'on ne sait quel petit potentat possédant un pouvoir le long des côtes ? Le Gestrekeland *(Gästrikaland)* désigne, aujourd'hui encore, une province de Suède.

11. *Skalli* = « chauve » ; Hlésey est une île (Læsø).

12. Voir *völva**.

13. L'estran ou *flœðarmál* est la bande de rivage qui est découverte à marée basse.

14. Géante (ou ogresse) de mer, *sjágýgr*.

15. *Ægir*, dit le texte, qui correspond littéralement au grec *Okeanos* (Océan). Le dieu des mers, dans cette mythologie, porte aussi ce nom.

sait si vite que l'on s'en apercevait à peine. Son haleine était si brûlante que tout en armure qu'ils étaient, les gens pensaient qu'ils allaient se consumer. Il crachait aussi tantôt du venin tantôt du feu, mettant de la sorte à mort hommes et chevaux, ce qui fait que personne ne lui résistait. Le roi Eirekr avait grande confiance en lui et en eux tous. Ils ne rechignaient pas non plus à faire le mal.

### *3. Mort de Hreggviðr et stipulations d'Ingigerðr*

En ce temps-là, le roi Eirekr vint avec son armée dans le royaume du roi Hreggviðr. Ils tuèrent les gens, incendièrent les lieux habités et pillèrent le bétail. Lorsque ceux du pays s'aperçurent de ces hostilités, ils allèrent trouver le roi Hreggviðr et lui dirent ce qui s'était passé. Ce qu'apprenant, le roi fit tailler la flèche de guerre[16] et ordonna à tout homme en état de porter les armes de venir le trouver. Il obtint pourtant peu de monde, car cette armée avait été levée trop rapidement et la plupart disaient nourrir des doutes sur la façon dont se passeraient ces hostilités.

Le matin, avant que la bataille eût lieu, le roi Hreggviðr revêtit son armure. Il attacha un collier d'or autour de son cou. C'était un objet de très grand prix. Ensuite, il ceignit son excellente épée. Il prit sa lance et en frappa son bouclier, mais elle n'émit aucun son. Le cheval Dulcifal ne voulut pas se laisser attraper non plus. Nombre de gens le pourchassèrent. Pour finir, on le fit pénétrer dans une profonde allée enclose. Le roi s'y rendit alors et voulut le prendre. Mais dès que le cheval vit le roi, il bondit par-dessus la barrière et s'enfuit dans la forêt. Cela parut à tout le monde une grande merveille, on pensa que la défaite était certaine et on ne fit rien pour se mettre à sa poursuite. Le roi Hreggviðr fit prendre un autre cheval, ainsi qu'une lance et un bouclier, et il remit à sa fille son bouclier et sa lance pour qu'elle en prenne la garde. Ensuite, il se prépara à la bataille ainsi que toute l'armée.

Le roi Eirekr rassembla toute son armée et demanda à chacun de faire de son mieux, selon ses capacités et sa vaillance, sans épargner ses efforts.

Grímr Ægir dit : « Nous sommes tenus, sire, de faire chacun de son mieux, mais si nous vainquons le roi Hreggviðr, nous voulons nous établir ici, et je veux recevoir pour moi tout seul la charge du pays ainsi que le titre de *jarl**. Þórdr, mon parent, m'accompagnera, et nous partagerons le même sort ; pour Sörkvir et Brynjólfr, ils iront avec vous et défendront votre pays. »

16. Voir *herör**.

Le roi accepta ce que Grímr disait et déclara qu'il en serait ainsi.

De part et d'autre, on se disposa en ordre de bataille et les partis se rapprochèrent. Le roi Eirekr était sur une aile de son ordre de bataille et Grímr, sur l'autre. Il y avait grande différence de nombre, quatre ennemis pour un homme du pays. Le roi Hreggviðr fit face au roi Eirekr et Sigurðr Ruban de Laine à Grímr Ægir. Éclata la plus féroce bataille avec coups d'estoc et de taille, jets de projectiles et de pierres. De part et d'autre, on marcha sur l'ennemi en poussant des cris et en s'excitant mutuellement. Les berserkir du roi Eirekr marchaient en tête de l'ordre de bataille, abattant les troupes du roi Hreggviðr comme du petit bois, et les faisant tomber les uns sur les autres. Sigurðr Ruban de Laine voit cela et frappe des deux mains jusqu'à ce qu'il affronte Þórðr Hléseyjarskalli. Il lui porte un coup de taille, mais l'autre interposa son crâne chauve et le coup ne mordit pas. Après cela, Þórðr assena à Sigurðr le coup de la mort, il tomba en ayant acquis excellente réputation.

Le roi Hreggviðr voit cela, la mort de Sigurðr le contrarie, il éperonne son cheval, chevauche ferme, frappant des deux mains tant les hommes que les chevaux, en sorte que tout recule devant lui. Son épée mordait comme si elle tranchait dans l'eau. Le fourreau était tout incrusté d'or, dans la garde supérieure de l'épée étaient cachées deux pierres de vie qui tiraient venin et douleur des blessures, si on les en frottait. Il avance si furieusement vers l'étendard du roi Eirekr qu'il a les deux bras ensanglantés jusqu'aux épaules. Il lui arriva de tuer deux ou trois hommes d'un seul coup, jusqu'à ce qu'arrivent en face de lui Grímr Ægir et Þórðr. Ils lui assénèrent un coup tous les deux en même temps mais le roi se défendit si bien qu'il ne fut pas blessé. Sur ce, Grímr exhala une sorcellerie si grande que le cheval céda et faillit tomber. Alors, le roi sauta de selle tout en frappant encore des deux mains. Il empila si haut les cadavres autour de lui qu'ils lui atteignaient la ceinture. Il assena des deux mains un coup d'estoc à Grímr Ægir, mais celui-ci souffla à l'encontre, de sorte que son épée lui échappa. Alors, il se saisit d'une hache et en donna un coup du talon sur le crâne de Þórðr et celui-ci en resta longtemps évanoui. Ensuite, d'un bond, il sauta par-dessus le tas de cadavres. Vint à sa rencontre le roi Eirekr qui frappa Hreggviðr d'une épée, si bien que celle-ci se brisa en dessous des gardes, mais elle ne mordit pas l'armure. Là-dessus, Grímr Ægir décocha un coup de taille par-dessous la broigne si bien qu'elle s'y enfonça. Le roi tomba là par grande vaillance et bonne réputation, et l'on tient qu'il n'y a guère eu d'homme plus renommé en Garðaríki que le roi Hreggviðr.

Toute la troupe qui restait prit la fuite, bien que la plus grande partie fût tombée. Beaucoup étaient tombés également dans les rangs du roi

Eirekr. On brandit alors le bouclier de paix[17], acceptèrent grâce ceux à qui il fut accordé de vivre et qui le voulurent bien, pour les autres, qui ne voulaient pas servir le roi Eirekr, ils furent tués, et la bataille se termina.

Ensuite, on dépouilla les morts, et le roi Eirekr entra dans la ville avec ses suivants, et ils eurent toute sorte de liesse en fait de boisson et de musique. La nuit s'écoula ainsi, mais le lendemain, le roi Eirekr convoqua Grímr Ægir et ses camarades pour qu'ils aillent trouver la princesse, et c'est ce qu'ils firent. Lorsqu'ils entrèrent dans ses appartements, elle salua le roi Eirekr bien qu'elle fût fort affligée et dans la détresse.

Le roi Eirekr la réconforta en disant que l'on essaierait de compenser les torts qu'elle avait subis, tant en pertes humaines qu'en dommages matériels, « et j'exaucerai toute prière que tu me feras et qu'il nous siéra de satisfaire, si tu veux ensuite t'accorder avec nous et faire à notre volonté ».

Ingigerðr la princesse dit alors : « Nul ne peut porter à bon escient le titre de roi s'il ne tient pas ce qu'il promet à une pucelle. Je m'accorderai avec vous et ferai à votre volonté si vous tenez parole et exaucez la prière que je vous ferai, car je me mettrai à mort plutôt que de m'allier contrainte et forcée à un homme, et alors, personne ne jouira de moi. »

Le roi s'éprit violemment d'elle et dit : « Que celui-là qui ne tiendrait pas sa parole envers vous soit un infâme, choisissez sur l'heure votre requête et je vous l'accorderai.

— Ma première prière, dit la princesse, est que l'on érige un tertre funéraire à mon père, un tertre grand et bien aménagé à l'intérieur, et entouré d'une haute palissade. Ce tertre se tiendra loin dans les lieux déserts. On portera de l'or et d'excellents objets de valeur dans le tertre à côté du roi. Il sera complètement armé et ceint de son épée. Il sera sur un siège et l'on répartira de part et d'autre de lui ceux de ses champions qui sont morts. Pour le cheval Dulcifal, aucun de vos hommes ne le touchera, il décidera lui-même où aller. Je veux gouverner un quart du royaume pendant trois hivers avec ceux que je désignerai pour m'assister, et tous ceux qui me serviront iront en paix. Chaque année, je désignerai un homme pour vous affronter, vous ou votre champion Sörkvir, et si je ne trouve parmi mes hommes personne qui soit capable de désarçonner Sörkvir durant ce temps-là, vous me posséderez, moi et tout le royaume. Mais si Sörkvir est vaincu, vous devrez vous en aller, avec toute votre troupe et ne jamais revenir en Garðaríki, et pour moi, je reprendrai royaume et terres après mon père, selon le droit. »

17. Je choisis de traduire ainsi *friðskjöldr*, que l'on pourrait rendre encore par « bouclier de trêve » : le texte est explicite, encore que cet usage ne soit pas tellement attesté.

Grímr Ægir dit : « Il n'y a guère à satisfaire à cette requête, car elle repose sur des bases profondes et est préméditée depuis longtemps. Il me semble qu'il ne vous sied pas, sire, de faire le prétendant inconsidéré pour elle ou quelque autre femme ; toutefois, vous pouvez bien faire confiance à Sörkvir de même qu'à mes conseils et ma sagacité afin que tout aille bien. »

Le roi répond : « Je ne pensais pas, fille de roi, que vous feriez cette requête, cependant, j'accomplirai la parole que je vous ai donnée, car j'ai confiance en Sörkvir. Vous ne trouverez jamais meilleur homme que lui. »

Ils se lièrent là-dessus par serments, et cessèrent cette conversation. Grímr Ægir dit : « Il me vient une idée qui nous sera utile. Nous allons jeter un charme et obtenir par magie[18] que personne ne pourra vaincre Sörkvir, ni en tournoi ni en duel, hormis celui-là qui portera l'armure complète du roi Hreggviðr, mais son tertre sera si fortement construit avec briques et tuiles qu'il ne pourra être ouvert par aucun être humain. Il va sans dire que vous allez tenir votre parole envers la princesse. Vous allez constamment envoyer des hommes chercher l'armure et promettre votre sœur Gyða à celui qui s'en emparera. Alors, ou bien cette armure sera en votre pouvoir, ou bien ils ne reviendront pas en vie. »

Le roi et tous ses hommes trouvèrent que c'était là un bon conseil. On fit un tertre et l'on y plaça le roi Hreggviðr. Ingigerðr fut la dernière à sortir du tertre. Elle y fit porter en secret deux armures et les posa sur les genoux de son père. Puis le tertre fut recouvert et tout fut fait selon les propositions de Grímr Ægir. Ensuite, le royaume fut réparti selon les stipulations faites et tout fut accompli de ce qui avait été prescrit. La princesse ne trouva personne qui osât éprouver Sörkvir. Le roi envoya maints hommes au tertre, mais aucun ne revint.

Grímr Ægir gouvernait l'Ermland[19]. C'est l'un des royaumes de Garðaríki et tous ceux qui le servaient étaient fort mécontents de leur lot. Þórðr Hléseyjarskalli était toujours en grandes hostilités contre les habitants de Jötunheimr[20], au nord d'Áluborg, et cela vaut la peine de maint récit, lorsqu'ils se battirent par incantations, magie et grandes batailles, chacun ayant le dessus à tour de rôle. Sörkvir et Brynjólfr étaient en expéditions guerrières pendant l'été, ils assuraient la défense territoriale du roi Eirekr. Ingigerðr la princesse siégeait en paix dans un des châteaux de son royaume avec ses favoris et elle était fort anxieuse de sa condition.

18. Le texte développe le verbe *sejða*, substantif *sejðr**.
19. Sans doute l'Arménie…
20. Le Pays des Géants (*jötunn* = « géant »).

### *4. De Hrólfr, fils de Sturlaugr*

À l'époque où se passait ce que nous venons de raconter, c'était Sturlaugr l'Industrieux qui gouvernait le Hringaríki en Norvège[21]. Il avait épousé Asa la belle, fille du jarl Eirekr. Ils avaient de nombreux fils, et bien élevés. L'un s'appelait Rögnvaldr, le second, Fraðmarr, le troisième Eirekr, le quatrième s'appelait Hrólfr. Il était appelé d'après Hrólfr le Nez, frère adoptif de Sturlaugr. Celui-ci était mort dans le temple en Irlande, quand Sturlaugr s'y était rendu pour prendre la corne d'aurochs.

Hrólfr Sturlaugsson était un homme très éminent, à la fois par la carrure et la taille, et si lourd qu'aucun cheval ne pouvait le porter toute la journée, ce qui fait qu'il allait toujours à pied[22]. C'était l'homme qui avait la plus belle apparence. Il ne se mêlait pas beaucoup au tout-venant, liesse et amusements n'étaient pas son fort. Ce dont il s'amusait le plus, c'était de tirer à l'arc ou de pratiquer le tournoi à cheval. Il était si lourd et fort que personne ne parvenait à le désarçonner mais il était maladroit au maniement des armes et n'en portait jamais. Pour la plupart des gens, il était à la fois inoffensif et inapte. Il n'était pas comme ses frères. Lui et eux étaient toujours en froid.

Un jour, comme d'habitude, il se fit que Sturlaugr et Hrólfr conversaient. Sturlaugr dit : « Il me semble à te voir que ta destinée sera mineure. Il revient plus à une femme qu'à un homme de se comporter comme tu le fais. Aussi me paraît-il judicieux que tu te maries, t'installes, deviennes fermier dans une vallée écartée où personne ne te trouvera, et que tu mènes là ta vie aussi longtemps que le destin le permettra. »

Hrólfr dit : « Je ne m'installerai pas et je ne me marierai pas, parce que les femmes ne me sont de rien. Je vois fort bien aussi que ce qui te porte à me blâmer, c'est que tu me reproches la nourriture que tu me donnes. Aussi vais-je m'en aller et ne reviendrai pas avant d'avoir obtenu autant de pouvoir que tu en as à présent, sinon, je mourrai. Je trouve que la propriété que tu possèdes ne vaut pas mieux qu'une chaumière et qu'elle est bien trop petite pour être partagée entre nous autres, les frères. Et ni pour vous ni pour eux il n'y aura d'avantage à tirer de moi désormais. »

21. Sturlaugr l'Industrieux est le héros d'une saga légendaire à laquelle il a donné son titre, la *Saga de Sturlaugr l'Industrieux* (voir plus bas p. 1015). L'épisode de la corne d'aurochs, qui est mentionné à la fin du présent paragraphe, figure aussi dans cette saga. Le Hringaríki (aujourd'hui Ringerike) est une province de Norvège.

22. Précisons qu'il s'agit là d'une erreur de compréhension de l'auteur, *göngu-*, de *göngumaðr*, renvoie à l'idée de chemineau, vagabond, et, dans ce contexte, de « sans-terre ».

Sturlaugr dit : « Je vais te donner et des bateaux et de bons équipages si tu veux entreprendre quoi que ce soit qui t'apporte renom ou estime. »

Hrólfr dit : « Je n'ai cure de traîner des hommes derrière moi pour qu'ils ne voient plus vos fils. Je ne veux pas entendre parler de bataille non plus, car je ne supporte pas de voir du sang humain. Je ne veux pas m'entasser avec force gens dans de petits bateaux, et qu'ils coulent, et que nous nous noyions tous. »

Sturlaugr dit : « Je ne t'aiderai en rien, car je vois que tu es à la fois idiot et obstiné. »

Ce qu'ayant dit, ils se quittèrent, chacun restant sur ses positions.

Hrólfr alla alors trouver Asa, sa mère, et dit : « Je voudrais, mère, que tu me montres les manteaux que ta mère adoptive, Véfreyja, fit pour mon père il y a longtemps. »

C'est ce qu'elle fit, elle ouvrit un grand coffre et dit : « Tu peux voir ces manteaux ici, à peine s'ils ont vieilli encore. »

Hrólfr ramassa tous les manteaux. Ils étaient ainsi faits : ils étaient longs et larges, avec des manches et un capuchon et un masque pour couvrir le visage. Le fer n'avait pas prise sur eux et le venin ne pouvait les abîmer.

Hrólfr prit les deux manteaux qui étaient les plus grands et dit : « Je n'enlève pas trop de choses à la maison de mon père si je prends ces manteaux. »

Asa dit : « Tu ne dois pas t'en aller si vite, parent, sans avoir d'armes ni de compagnie. »

Hrólfr s'en fut en silence, et peu de jours après, il disparut de sorte que nul ne sut ce qu'il était advenu de lui. Il ne donna l'au revoir ni à son père ni à sa mère, non plus qu'à aucun de ses parents. On ne sut pas non plus ce qui lui était arrivé. On ne mentionne pas que Sturlaugr se soit fait du souci pour la disparition de Hrólfr. Un certain temps passa où Sturlaugr resta tranquille dans son royaume.

## *5. Du jarl Þorgnýr et de ses enfants*

On parle de Þorgnýr pour cette saga. Il avait à gouverner le Jutland en Danemark, c'est là qu'il résidait, mais il percevait les tributs de plusieurs États. C'était un grand chef et il avait chez lui des hommes de choix. Il était très vieux quand cette histoire se passa. Sa reine était morte, mais deux enfants qu'ils avaient eus survivaient. Son fils s'appelait Stefnir, et sa fille, Þóra. Ils étaient tous les deux beaux et bien élevés. Stefnir, le fils du jarl, était fort et très adroit aux exercices physiques, il était toujours aimable et de bon caractère. Þóra était la plus habile des femmes aux tra-

vaux d'aiguille, on lui avait construit un pavillon et c'est là qu'elle siégeait avec ses servantes.

Il y avait un homme appelé Björn. C'était un conseiller du jarl et il lui était très cher, homme sage et de bon vouloir qui s'entendait à l'art de la guerre. Sa femme s'appelait Ingibjörg. Elle était courtoise et bien élevée, et Björn l'aimait beaucoup. Il possédait un domaine à peu de distance de la ville, cependant, il résidait d'ordinaire chez le jarl.

Le jarl Þorgnýr avait beaucoup aimé sa reine, elle avait son tertre funéraire près de la ville. Le jarl y restait souvent par beau temps, soit pour y tenir des réunions, soit pour faire procéder à des jeux. Le jarl était le plus souvent en paix et la plus grande partie de sa vie se passait paisiblement.

## *6. Hrólfr acquiert argent et administration*

Il faut reprendre à présent au moment où Hrólfr partit de Hringaríki, comme on l'a déjà dit. Il n'avait pas d'arme en dehors d'un gourdin de chêne. Il avait mis un des deux manteaux qui lui venaient de Véfreyja et emportait l'autre. Les chemins lui étaient inconnus. Il allait plus par les montagnes et les forêts que par les lieux habités. Il se dirigea vers l'est, en Eiðaskógr[23] et avait l'intention de se rendre en Svíariki. Il ne prit aucun chemin traversant la forêt. Il s'égara fort et erra longtemps.

Un soir, tard, il tomba sur une maison solide dans la forêt. C'était au printemps. Le portail était fermé. Il posa son gourdin contre le mur et entra dans la maison. Il y avait un lit pour une personne et des sièges entre ce lit et la porte. Il y avait quelques fourrures, mais sinon peu de biens. Hrólfr alluma du feu.

Lorsque ce fut le coucher du soleil, un homme de grande taille entra dans la maison. Il portait un manteau noir à capuchon roux. Son visage était noir, il avait des sourcils qui se rejoignaient et il était fort barbu. Il était ceint d'une épée et portait une lance.

Il dit : « Qu'est-ce que ce voleur-ci, et d'où viens-tu ? »

Hrólfr dit : « Ce n'est pas la peine de te montrer si grossier pour rien, et je n'ai cure de te celer mon nom. Je m'appelle Hrólfr. Je suis venu de Hringaríki. »

L'habitant de la maison dit : « Qu'il aille au diable, celui qui vient de là, va-t'en du feu, assois-toi sur ce siège et repose-toi. »

C'est ce que fit Hrólfr. Lorsqu'il se fut assis, l'habitant de la maison dit : « Je ne te cèlerai pas mon nom. Je m'appelle Atli Ótryggsson, originaire de

23. *Skógr* = « forêt ».

Hringaríki. Je te connais parfaitement. Tu es fils de Sturlaugr l'Industrieux. Tu vas payer le fait que ton père m'a fait proscrire quand j'eus tué un homme de sa *hirð**. »

Puis il empoigna sa lance à deux mains et l'assena contre la poitrine de Hrólfr si rudement que celui-ci s'en recroquevilla, mais l'arme ne mordit pas le manteau. Hrólfr voulut se lever, mais il n'en fut pas question : il était fixé au siège.

Atli dit alors : « Ta sorcellerie ne te servira à rien, je vais prendre ton gourdin et m'en servir pour te rosser à mort. »

Il sortit en courant de la maison. Hrólfr estima être en mauvaise posture et s'évertua ferme jusqu'à ce que la planche sur laquelle il était assis se détache. C'était au moment précis où Atli arrivait avec le gourdin. Hrólfr se précipita sur lui, Atli jeta le gourdin, ils s'empoignèrent et luttèrent furieusement. Hrólfr attaqua puissamment et Atli dut céder devant sa force jusqu'à ce qu'il tombe sur le dos. Hrólfr lui mit le genou sur le ventre et lui saisit le cou et la gorge des deux mains, de sorte qu'Atli ne put émettre un seul son. Atli réagit fortement, mais Hrólfr maintint sa prise jusqu'à ce qu'il fut mort.

Dans la maison, Hrólfr trouva une grande escarcelle et il l'emporta. Il prit l'épée et la lance, mais laissa le gourdin. Il ôta le manteau à capuchon d'Atli parce qu'il pensa qu'il était plus facile de le porter que les manteaux, et il emporta ceux-ci. Il brûla Atli et passa le reste de la nuit là, mais le lendemain matin, il s'en fut et marcha des jours durant par la forêt.

Un jour, il arriva à une clairière et y vit onze hommes tout armés. L'un d'eux était le mieux équipé, et il lui parut que ce devait être leur chef.

Quand ils virent Hrólfr, cet homme dit : « Voici Atli le méchant, debout, tous, et tuez-le au plus vite ! Faisons-lui payer ses pillages et ses meurtres ! »

Hrólfr n'eut pas le temps de parler, ils l'attaquèrent violemment, lui donnant des coups tant d'estoc que de taille. Il fit vaillamment face, tantôt déchargeant des coups d'épée, tantôt des coups de lance. Il leur assena de grands horions, car sa lance était la meilleure des armes, mais il reçut quelques blessures aux mains et aux pieds. Ils se battirent longtemps et pour finir, Hrólfr les tua tous. Il était alors fort épuisé. Il avait maintes blessures, petites. Il les pansa et se débarrassa du manteau à capuchon parce qu'il ne voulait pas qu'une pareille chose lui arrivât encore. Il lui parut que ces hommes venaient de Vermaland[24] et qu'ils étaient partis à la chasse, ou qu'ils recherchaient Atli.

24. Une province de Suède, aujourd'hui Värmland.

Il alla son chemin. On ne dit rien de son voyage tant qu'il ne fut pas parvenu en Gautland, au Gautelfur[25]. Il vit un bateau flottant près de la côte. C'était un grand *langskip*[26]. Les tentes étaient dressées de la poupe à la proue. Il y avait une jetée sur la rive, au bout de laquelle on avait fait du feu et les hommes étaient en train de préparer leur repas. Hrólfr se masqua de son capuchon, se rendit jusqu'à eux et salua ceux qui étaient près du feu. Ils lui rendirent ses salutations, lui demandèrent son nom et d'où il venait. Il dit se nommer Stígandi[27] et venir de Vermaland. Il demanda à qui appartenait ce bateau et qui était leur maître. Ils dirent qu'il s'appelait Jolgeirr et qu'il était originaire des Sylgisdalir en Svíariki.

Hrólfr dit : « Il doit faire bon de servir un pareil homme ! »

Ils dirent que quiconque le servait avait le pire lot, « parce que c'est un berserkr magicien et que le fer n'a pas prise sur lui. Il est dur et difficile à traiter. Nous sommes quatre-vingts sur ce bateau et nous le servons tous, contraints et forcés, parce qu'il a tué notre chef auquel appartenait le bateau, et il nous a forcés à lui jurer serment d'allégeance. Tout cela, il l'a accompli par trahison et magie. Il a maintenant l'intention d'aller guerroyer sur la Route de l'Est[28] ».

Hrólfr dit qu'ils l'avaient bien amusé. Puis il se rendit sur le bateau, se présenta à Jolgeirr et le salua. Jolgeirr siégeait à l'arrière du bateau et Hrólfr eut l'impression qu'il avait fort mauvais air. Jolgeirr lui rendit ses salutations et lui demanda l'objet de sa visite ainsi que son nom.

Il dit : « Je m'appelle Stígandi et l'objet de ma visite est de me mettre au service d'excellentes gens. Il ne m'est pas désagréable de faire bravement ce qu'il faut, mais je ne suis pas batailleur. J'ai entendu dire du bien de vous, on m'a dit que tu es un grand chef et libéral pour donner à manger à quiconque en a besoin. »

Jolgeirr dit : « On t'a dit vrai quand on t'a dit que je ne rechignais pas sur la nourriture, mais tu ne me fais pas bonne impression. Je pense que tu es un méchant homme, mais tu peux venir avec nous si cela te plaît. »

Hrólfr le remercia et ils cessèrent ces propos.

Ils guerroyèrent pendant l'été. Hrólfr distribua à deux mains l'argent de l'escarcelle d'Atli, tout le monde l'aimait bien hormis Jolgeirr parce que pour lui, Hrólfr était à la fois paresseux et endormi et s'entendait à ne rien faire à bord. Jamais il ne prenait part aux batailles ni à une quelconque

25. Le Gautland est aussi une province de Suède, plus à l'ouest que le Värmland. La rivière *(elfr)* s'appelle Gautelfr.

26. Voir bateaux*.

27. *Stígandi* : « l'homme qui marche », « le marcheur ».

28. Soit, au départ de la Suède, vers la Russie ; voir *austrvegr**.

épreuve. Jolgeirr faisait de fort méchants ravages, dévalisant avant tout les fermiers et les marchands, et ravageant surtout la Courlande où il amassait quantité de biens.

Il se fit qu'une fois, Jolgeirr assigna à Stígandi de monter la garde sur leur bateau. Celui-ci était au mouillage auprès d'une jetée. Le temps était mauvais, orage et pluie. L'équipage alla dormir sur le bateau, et Hrólfr resta à terre au bout de la jetée. La nuit passa, mais quand vint l'aube, Hrólfr fut pris de somnolence. Il s'enveloppa dans le manteau qui venait de Véfreyja. Quand Jolgeirr se réveilla, il mit son armure et passa à terre, tenant une épée à la main. Il vit Hrólfr allongé et endormi, ronflant près des braises. Jolgeirr se mit dans une violente colère. Il brandit son épée et frappa des deux mains la taille de Hrólfr, de sorte que cela eût été sa mort si le manteau ne l'avait protégé. Hrólfr se réveilla, terrifié, et se leva d'un bond, mais Jolgeirr voulut lui décharger un second coup à la tête. Hrólfr se précipita sur lui. Jolgeirr fit face et la lutte fut rude. Jolgeirr fut saisi de la fureur du berserkr mais Hrólfr se déroba et recula vers la mer, jusqu'à ce qu'ils firent tous les deux le plongeon près d'un rocher escarpé. Chacun tenta de maintenir l'autre sous l'eau et ils restèrent longtemps dessous. Ils firent maint plongeon, et grand, personne ne voulait aider l'un ou l'autre quoique tous favorisent Hrólfr plus que Jolgeirr. Leur rencontre se termina de telle sorte qu'ils revinrent vers la côte et que Hrólfr se remit sur pied. Il y avait une pente très abrupte sous l'eau. Hrólfr avait de l'eau jusqu'à la taille mais Jolgeirr n'avait pas pied. Alors, Hrólfr le prit par les épaules, le précipita sous l'eau et l'y maintint jusqu'à ce qu'il le noie.

Hrólfr monta à terre, il était fort épuisé. Tous les hommes de Jolgeirr le remercièrent de cette action et dirent que c'était un homme remarquable pour avoir pu vaincre un pareil berserkr.

Hrólfr dit : « Vous voudrez sans doute me prendre pour chef à la place de Jolgeirr et je ne serai pas pire pour vous. Je veux maintenant vous faire savoir qui je suis, car je m'appelle Hrólfr, et Sturlaugr est mon père, l'Industrieux, qui gouverne le Hringaríki en Norvège. »

Ils lui firent tous bel accueil et dirent que les nobles parents ne lui faisaient pas défaut pour être un très grand champion. Ils tinrent conseil et y décidèrent de devenir hommes de Hrólfr et de le prendre pour capitaine du bateau. Hrólfr n'épargna pas le bien que Jolgeirr avait amassé et leur versa de grandes soldes. Il fut rapidement populaire auprès d'eux. Ils livrèrent force batailles et Hrólfr remporta toujours la victoire.

Lorsque vint l'automne, ils repartirent de l'Est. Hrólfr dit qu'ils se dirigeraient vers le Danemark. Ils arrivèrent, tard en automne, en Jutland, à courte distance de la ville du jarl Þorgnýr. Ils mouillèrent dans une baie retirée, amarrèrent leur bateau et montèrent les tentes.

Hrólfr dit à ses hommes d'attendre là qu'il revienne – « il faut que je quitte tout seul le bateau pour voir ce qui se passe. »

## *7. Hrólfr est chargé de la défense territoriale de Þorgnýr*

On dit qu'un jour, en Jutland, alors que Þorgnýr était à table en train de boire, les portes de la halle s'ouvrirent et un homme entra. Il était à la fois gros et grand. Il portait un long manteau de fourrure et tenait une grande lance à la main. Tous ceux qui étaient à l'intérieur s'émerveillèrent de sa taille. Il se présenta devant le jarl et le salua respectueusement. Le jarl lui retourna ses salutations et demanda quel homme il était.

Il dit : « Je m'appelle Hrólfr, mon père s'appelle Sturlaugr, qui règne sur le Hringaríki. Je suis venu ici parce que je veux voir comment vous vivez, car on m'a dit que tu es un grand chef. »

Le jarl dit : « Je connais fort bien ta famille et tes origines et tu es certes le bienvenu dans mon royaume. J'accepte tout ce que tu voudras demander et qu'il nous sied d'accorder, sinon, combien d'hommes veux-tu pour te servir quotidiennement ? »

Hrólfr dit : « Il y a quatre-vingts hommes sur mon bateau, ce sont eux qui m'accompagneront et j'ai suffisamment d'argent pour défrayer nos dépenses. Je veux un château non loin de vous pour y mettre mes hommes et monter la garde de votre territoire, si vous le voulez. »

Le jarl dit : « Merci de ta venue, toutes les choses dont tu penses qu'elles accroîtront ton honneur sont à ta disposition. »

Hrólfr remercia le jarl de ses propos. Puis il alla trouver ses hommes. Le jarl leur remit la charge d'un château. Hrólfr y resta en paix et traita bien ses hommes, mais il fut longtemps en expéditions guerrières pour défendre valeureusement les États du jarl. Il y eut bonne amitié entre Stefnir et Hrólfr. Björn le Conseiller aussi était en excellents termes avec Hrólfr. Un moment s'écoula sans qu'il se passe d'événements notables.

## *8. Bataille contre Tryggvi et Vazi*

On mentionne un homme, Tryggvi, qui était fils d'Úlfkell. Il était originaire du Bukansiða en Écosse. C'était un très grand champion et berserkr. Il était en mer avec quantité de bateaux, hiver comme été. Il avait un frère juré qui s'appelait Vazi. C'était aussi un vrai *tröll**, tant par la taille que par la force. Þorgnýr avait tué le père de Tryggvi alors qu'il était en expédition viking*. Tryggvi avait à présent acquis douze bateaux, tous

bien pourvus d'hommes et d'armes. Il dirigea cette armée vers le Danemark, voulant venger son père du jarl Þorgnýr. Étaient avec lui Vazi et maint autre champion.

Quand ils arrivèrent dans les États du jarl Þorgnýr, ils se comportèrent avec grande vaillance et dévalisèrent les lieux habités, tuant les gens et pillant tout le bien qu'ils trouvaient. Lorsque le jarl apprit ces nouvelles, il fit tailler la flèche de guerre et convoqua une armée, mais comme il était vieux, il institua Hrólfr et Stefnir comme chefs de cette troupe. C'était le second hiver que Hrólfr passait au Danemark.

Hrólfr et les siens se portèrent donc contre Tryggvi. Ils avaient dix bateaux. Ils se rencontrèrent près d'une île inhabitée. Il n'y eut pas grandes salutations et la bataille éclata aussitôt. Tryggvi et Vazi avaient un grand *dreki*[29]. Ils étaient fort féroces. Il n'était pas facile d'attaquer le dreki en raison de la hauteur de son bordage. Son équipage jetait des pierres depuis le dreki sur Hrólfr et ses hommes. Beaucoup d'hommes de Stefnir périrent, et beaucoup furent blessés, et la bataille tourna à leur désavantage. Stefnir et Hrólfr portaient les manteaux qui venaient de Véfreyja, les armes n'avaient pas prise sur eux. Ils disposèrent leur bateau contre le dreki et attaquèrent avec véhémence. Hrólfr avait la lance qui lui venait d'Atli et un gros gourdin de chêne en dessous de la ceinture. Stefnir tenait une excellente épée, c'était un homme d'une vaillance extrême.

Au moment où la bataille était à son comble, Hrólfr bondit à l'avant du bateau. Il fit de grands ravages, donnant si fortement de la lance que ceux qui se trouvaient devant tombaient, ou bien il les transperçait. Stefnir courut aussitôt derrière lui en frappant des deux mains. Ils débarrassèrent rapidement l'avant du bateau. Alors, ils revinrent vers l'arrière en suivant chacun un bordage et tous les ennemis se replièrent autour de la voile. La journée était fort avancée.

Quand Tryggvi et Vazi virent cela, ils attaquèrent ferme. Vazi avait une hallebarde et Tryggvi une hache. Hrólfr affronta Vazi, chacun décocha un coup à l'autre. La hallebarde arriva dans le bouclier de Hrólfr, elle le fendit complètement, mais Hrólfr ne fut pas blessé. Vazi interposa son bouclier devant le coup, et la lance glissa pour atteindre la cuisse, ce fut une grande blessure. Vazi frappa le manche de la lance. Hrólfr saisit alors son gourdin et s'en défendit. Il mit complètement en pièces le bouclier de Vazi. Ils se battirent longtemps, jusqu'à ce que Hrólfr casse le manche de la hallebarde. Sur ce, Vazi se jeta sur Hrólfr et il s'en fallut de peu qu'il ne tombât. Hrólfr jeta son gourdin et fit face. Leur lutte fut longue et rude.

29. Voir bateaux* et *dreki**.

Hrólfr eut l'impression de n'avoir jamais eu affaire à un homme plus fort, de ceux qui n'avaient qu'une seule forme[30]. Pour finir, Hrólfr parvint à le passer par-dessus le plat-bord et lui brisa l'échine.

Stefnir et Tryggvi s'étaient battus pendant tout ce temps-là. Stefnir était accablé d'épuisement et de rudes horions, mais il n'était pas blessé. Tryggvi était grièvement blessé. Hrólfr se précipita jusqu'à lui, ce que voyant, Tryggvi ne voulut pas l'attendre et se hâta de passer par-dessus bord. On ne put se mettre à sa recherche en raison de l'obscurité. On abandonna la bataille. On fit grâce à tous ceux qui restaient. De part et d'autre, ils avaient six bateaux complètement dévastés. Ils firent un grand butin et revinrent chez eux dans cet état.

Le jarl remercia bien Hrólfr de son courage. Ils ne trouvèrent pas Tryggvi cette fois-là, et c'est ainsi qu'ils se quittèrent, lui et Hrólfr.

## *9. Des frères Hrafn et Krákr*

Il se fit qu'un jour, comme il arrivait souvent, deux inconnus entrèrent dans la halle. Ils étaient grands et forts, mais guère équipés en fait d'armes et de vêtements. Ils se présentèrent au jarl et le saluèrent. Il leur rendit leurs salutations et leur demanda leur nom.

Le plus grand dit : « Nous sommes frères. Je m'appelle Hrafn et mon frère, Krákr, nous sommes Flamands.

— Il faut qu'ils soient en peine de beaux noms, dit le jarl, si de si vaillants hommes doivent s'appeler de la sorte[31]. »

Hrafn dit : « Nous voudrions recevoir l'hospitalité ici pour cet hiver, car on nous dit que tu es aimable pour les gens qui viennent de loin. »

Le jarl dit qu'ils seraient les bienvenus et leur assigna des places à côté de l'homme assis dans le haut-siège, en venant du dehors, sur le banc du milieu[32]. Ils furent bien traités par le jarl. Ils ne trouvèrent pas grande joie

30. Vazi est un berserkr, donc susceptible d'entrer dans une fureur magique qui dédouble ses forces. En ce dernier cas, il a plus qu'une seule forme (« *hann er eigi einhamr* »). Voir *hamför**.

31. Les prénoms zoophoriques étaient la banalité même dans cette culture. Ici, *hrafn* = « corbeau » et *krákr* = « corneille ».

32. Cette société était incroyablement pointilleuse sur le chapitre des bienséances. La place où l'on siégeait avait une importance extrême et il fallait prendre garde de ne pas blesser les susceptibilités. La grande salle (la « halle ») était rectangulaire et pouvait comporter plusieurs rangées de bancs parallèles. Les places situées au milieu de ces bancs étaient réservées au maître de maison et à ses invités les plus importants. On jouissait d'autant plus de considération que l'on était assis au plus près de ces places-là.

ou divertissement parmi les autres hommes. On jouait là souvent au *knattleikr**. Nombre d'hommes invitèrent les frères à venir au jeu. Ils disaient toujours qu'ils avaient pris part à des jeux et qu'on les avait trouvés plutôt difficiles à traiter. Les hommes du jarl répondaient qu'ils n'avaient qu'à se porter responsables pour eux-mêmes, quoi qu'il arrive.

Le lendemain matin, les frères prirent part au jeu et eurent la balle la plupart du temps ce jour-là. Ils poussaient les gens, les précipitant brutalement à terre et en frappant certains. Le soir, il y en avait trois à avoir le bras cassé et maints autres étaient contusionnés ou mutilés. Les hommes du jarl trouvèrent qu'on leur avait fait la partie dure. Cela dura quelques jours. Ils prirent le parti de demander à Stefnir, le fils du jarl, de venir jouer et de redresser un peu leur affaire.

Il accepta et, le lendemain matin, Stefnir alla au terrain de jeu, mais dès que Hrafn le vit, il dit : « Es-tu si fort que tu ne peux prendre part aux jeux avec les autres, ou bien te crois-tu si grand que personne n'osera t'affronter au jeu ? »

Stefnir dit : « Je ne suis ni si fort ni si arrogant que je ne puisse prendre part aux jeux. »

Hrafn dit : « Alors, je t'invite à jouer dans un délai de trois jours avec l'homme que tu choisiras pour t'assister, contre nous autres, les frères, si tu t'y risques. »

Stefnir dit : « Assurément, tu vas savoir que je viendrai au jeu. »

Il s'en alla ensuite, fit prendre un cheval et chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive au château de Hrólfr. C'était le second hiver que Hrólfr était au Danemark. Dès qu'il sut que Stefnir était arrivé, il alla au-devant de lui et lui fit très joyeux accueil. Ils s'assirent pour boire.

Stefnir dit : « Je suis venu ici pour te demander de venir au jeu avec moi contre les invités de mon père de cet hiver, qui s'appellent Krákr et Hrafn. »

Hrólfr dit : « On me dit qu'ils ont mutilé maint homme, qu'ils en ont tué quelques-uns, et qu'ils sont très forts. Mais moi, je ne m'entends pas aux jeux. J'irai quand même avec vous si vous le voulez. »

Ils allèrent donc à la ville. Le jarl fit bel accueil à Hrólfr. Le lendemain, Hrólfr et Stefnir se rendirent au terrain de jeux. Les frères étaient arrivés aussi. Hrafn prit la balle, et Krákr, la batte, et ils jouèrent selon leur coutume. Le jarl était sur un siège et regardait le jeu. Quand ils eurent joué un moment, Hrólfr attrapa la balle. Il arracha la batte à Krákr et la remit à Stefnir. Ils jouèrent de la sorte si longtemps que les frères ne parvinrent pas à obtenir la balle.

Il se trouva que, Hrafn courant après la balle, un homme lui fit un croc-en-jambe de sorte qu'il tomba, un homme jeune et aimant plaisanter

avec les autres, un parent du jarl. Hrafn fut fort fâché et se releva rapidement, empoigna celui qui l'avait fait tomber, le souleva et le précipita par terre sur la tête, si bien qu'il lui rompit le cou. Le jarl héla ses hommes et leur ordonna de s'emparer de Hrafn et de le tuer. Hrólfr bondit alors sur Hrafn et s'empara de lui. D'autre part, Krákr et Stefnir en décousaient. Hrólfr interdit à quiconque d'intervenir. Ils n'eurent pas à lutter longtemps non plus pour que Hrólfr étreigne Hrafn contre sa poitrine et le précipite par terre, si bien qu'il resta longtemps évanoui, la peau de ses omoplates s'étant détachée.

Quand Hrafn retrouva ses esprits, Hrólfr alla à lui et dit : « Je vois que tu as des yeux de noble homme, et je vous prie, sire, de faire grâce à ces hommes, car je sais qu'ils sont de grande famille. »

Stefnir avait aussi battu Krákr et il demanda à son père d'accorder à Hrólfr ce qu'il demandait. Le jarl fut longtemps très fâché, pourtant il leur fit trêve sur la requête de Hrólfr et de Stefnir. Les frères étaient tout roides. Ils s'en allèrent en silence et se rendirent à leur appartement. Ils n'allèrent pas à table ce soir-là.

On abandonna donc le jeu et les gens s'en allèrent boire. Hrólfr dit à Stefnir : « Tu vas prendre le meilleur tissu que nous possédions, et tu le remettras à Þóra, ta sœur, elle fera des habits pour les frères et qu'ils soient prêts pour demain de bonne heure. »

C'est ce que fit Stefnir, il alla trouver Þóra avec le tissu et lui dit ce qu'il fallait faire. Puis il s'en fut, et elle se mit à confectionner les habits. La nuit s'écoula, et le lendemain matin de bonne heure, Þóra envoya les habits à Hrólfr, ils étaient terminés. Il les prit et se rendit à l'appartement des frères. Il vit qu'ils étaient couchés.

Hrólfr dit : « Pourquoi le corbeau s'envole si tard, alors qu'il y a de la charogne à foison, et que les aigles et autres oiseaux de proie ont mangé tout leur content ? »

Hrafn dit : « On ne peut guère voler quand on a les ailes rognées ou blessées. »

Hrólfr prit les vêtements et les leur jeta, puis s'en alla. Pour les frères, ils prirent les habits, les mirent et s'en allèrent à table. L'hiver passa de la sorte. On ne dit pas que Hrafn et Krákr aient remercié Hrólfr pour les habits ni pour leur avoir accordé la vie ; ils furent pourtant bien traités. Au début de l'été, ils disparurent si bien que nul ne sut ce qu'il était advenu d'eux, et leur comportement parut étrange.

Hrólfr s'en fut en expédition guerrière pendant l'été ainsi que Stefnir et ils eurent abondance de biens et bonne réputation. Ils revinrent chez eux en automne, sains et saufs, et l'on ne dit rien de leurs hauts faits.

### *10. Vœu solennel du jarl Þorgnýr*

Cet été-là, Hrólfr fut chez le jarl Þorgnýr, tenu en grand honneur. Un jour d'automne, alors que le jarl Þorgnýr siégeait sur le tertre de sa reine et que l'on donnait un jeu pour lui, une hirondelle vola au-dessus de lui et laissa tomber sur ses genoux une écharpe de soie, puis s'en fut. Le jarl prit l'écharpe et quand il la défit, il vit dedans un cheveu humain si long qu'il avait la hauteur d'un homme et la couleur de l'or. Le soir, le jarl alla à table. Il montra le cheveu que l'hirondelle avait laissé tomber. La plupart des gens pensèrent que ce devait être un cheveu de femme.

Le jarl dit : « Je fais le vœu d'épouser la femme à laquelle appartient ce cheveu, ou sinon de mourir, si je sais dans quelle ville chercher ou de quel pays elle est. »

Tout le monde trouva ce vœu solennel important, et l'on échangea des regards.

Quelques nuits plus tard, le jarl convoqua un *þing** important. Il se leva, annonça son vœu et demanda si quelqu'un savait quoi que ce fût sur cette femme, et où il fallait la chercher. On montra également le cheveu, pour le cas où quelqu'un l'identifierait.

Björn le Conseiller dit : « Je parlerai et agirai avec joie, sire, pour que vous et votre royaume soient honorés et estimés plutôt que d'être objets de honte ou d'abaissement. Je tiens ton vœu pour important et je crois que cette femme ne t'est pas destinée, mais je devinerai de plus près où elle est, bien que je n'aie pas fait d'enquête là-dessus : il y avait un roi qui s'appelait Hreggviðr, il régnait sur le Garðaríki. Il avait une fille qui s'appelait Ingigerðr. C'était la plus belle des femmes et la plus accomplie en toutes choses. On m'a dit en vérité qu'il n'est pas dans les pays du Nord femme plus accomplie et qui ait des cheveux plus beaux et abondants qu'elle, et j'ai le pressentiment que ce cheveu lui appartient, quel que soit l'artifice par lequel il vous est parvenu. Vous devez avoir appris que le roi Hreggviðr est tombé devant le roi Eirekr et ce qu'il est advenu de la princesse ? Elle est censée trouver un homme capable de se mesurer en tournoi contre Sörkvir, le champion du roi, et se délivrer de la sorte. Je pense que rares sont ceux qui seront ardents de le faire, considérant celui avec lequel il faudra se mesurer. Et même si quelqu'un parvenait à désarçonner Sörkvir, il me semble qu'il ne serait pas facile de faire sortir la princesse de Garðaríki. »

Tous ceux qui étaient présents pensèrent qu'il en serait comme Björn le disait.

## *11. Hrólfr se charge de la mission*

Le jarl Þorgnýr se tut un moment après le discours de Björn, puis dit : « À l'homme qui voudra aller en Garðaríki et affronter Sörkvir, puis qui obtiendra cette fille pour mon compte, je donnerai Þóra, ma fille, ainsi que le tiers de mon royaume. Pour cette expédition, je n'épargnerai ni les bateaux ni les hommes à l'intention de quiconque voudra la faire. »

Tous les hommes se turent à ce discours, et personne ne répondit au jarl, jusqu'à ce que Hrólfr se lève et dise : « Il est mauvais de ne rien répondre à un chef tel que nous en avons un, et en raison, sire, du fait que je suis resté un certain temps chez vous, tenu en bonne estime, et que j'ai reçu de vous maintes bonnes choses, je ferai cette expédition et chercherai à obtenir la princesse, ou sinon, je mourrai. Si je revenais de ce voyage, vous donneriez en mariage votre fille à qui vous voudriez, car elle mérite un excellent parti, et quant à moi, je n'ai pas envie de me marier. »

Le roi fit de grands remerciements à Hrólfr et le pria d'avoir une troupe aussi grande qu'il le voulait, mais Hrólfr déclara qu'il ne voulait de personne, « car on a moins cure de s'emparer d'un seul homme que de plusieurs, où que l'on aille ».

Stefnir s'offrit d'aller avec lui, mais Hrólfr ne voulut pas, et le þing fut dissous. Hrólfr s'en fut dans son château, et chacun chez soi.

## *12. Rencontre de Hrólfr et de Vilhjálmr*

Peu de temps après, Hrólfr disparut de son château de sorte que personne n'entendit parler de lui, et ses hommes restèrent là. Il portait le manteau qui lui venait de Véfreyja et avait la lance d'Atli. Il portait sur le dos un arc et un carquois.

On ne dit pas quel chemin il prit, mais alors qu'il était presque sorti de Danemark, il se fit, un jour, qu'il vit un homme marchant. Il était de grande taille et armé de pied en cap. Il avait une épée dégainée et suivait le chemin de Hrólfr, qui salua cet homme et lui demanda son nom.

Il dit : « Je m'appelle Vilhjálmr mais je n'ai cure de te rapporter qui sont mes parents. Et tu vas choisir entre deux choses : ou bien tu me dis qui tu es, où tu veux aller et pour quelles raisons, ou bien je te tue et tu n'iras pas plus loin. »

Hrólfr dit : « Ce n'est pas la peine de me faire des conditions si dures, s'il faut en découdre, je ne m'attends à rien de moins bien que toi. »

Vilhjálmr frappa Hrólfr de son épée, mais Hrólfr para de sa lance et le coup ne mordit pas. Hrólfr jeta la lance et attaqua Vilhjálmr qui fit face, et leur lutte fut longue avant que Vilhjálmr tombe.

Hrólfr dit : « À présent, tu es en mon pouvoir. Tu vas me dire quel est ton but et de quel pays tu viens. »

Il dit : « Ma famille est de Danemark. Je suis fils d'un *bóndi**, j'avais l'intention d'aller en Garðaríki, de fracturer le tertre du roi Hreggviðr, de m'emparer de ses armes, et d'acquérir ainsi Gyða, la sœur du roi Eirekr. Maintenant, j'aimerais entrer à ton service. Je suis bien doué en maintes choses, car je suis à la fois sage et bien parlant. Tu ferais mieux de me laisser la vie. Je te servirai fidèlement. Tu tireras profit de moi. »

Hrólfr dit : « Tu es un bel homme et certes, je n'ai cure de te tuer si tu veux me suivre, mais ton regard n'inspire pas confiance. »

Hrólfr l'aida à se relever et lui dit toute sa confiance ainsi que les circonstances de son expédition. Ils allèrent donc leur chemin. Le cheval de Vilhjálmr était à courte distance de lui. Vilhjálmr ne supportait pas de marcher tout armé. C'était un homme fort magnifique en fait de vêtements et de harnais. Vilhjálmr indiqua constamment le chemin tant qu'ils allèrent par le Danemark.

### *13. Vilhjálmr trahit Hrólfr*

Un jour, ils aperçurent une grande et imposante ferme devant eux. Vilhjálmr dit : « Ici, dans cette ferme, nous allons être bien logés ce soir, car le propriétaire est un de mes parents qui s'appelle Ölvir et c'est un excellent bóndi, il a force valets. »

Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, le bóndi vint au-devant d'eux et fit bel accueil à Vilhjálmr ainsi qu'à Hrólfr, et il demanda qui était cet homme de grande taille.

Vilhjálmr dit : « Il s'appelle Hrólfr, et c'est mon maître. Il est grand et fort, de bonne famille et c'est un grand champion. »

Le bóndi les invita tous les deux à boire. Il y avait là beaucoup d'affranchis. Vilhjálmr ne voulait se fier à personne d'autre qu'à lui-même pour servir Hrólfr et il ne cessait de le louer. Il y avait là excellente bière et grande liesse. La soirée s'écoula de la sorte. Ils continuèrent de boire longtemps et lorsque Hrólfr fut ivre, il voulut aller dormir. On lui prépara un lit magnifique. Il se débarrassa de ses vêtements, se coucha et s'endormit rapidement.

Mais lorsque la nuit s'écoula, Hrólfr se réveilla, et ce n'était pas d'un bon rêve, car il avait bras et pieds liés et était fermement attaché à une

poutre. Il était déshabillé et on l'avait porté devant un grand feu. Se tenaient devant lui Vilhjálmr, son valet, le bóndi et tous les hommes de sa maison.

Vilhjálmr dit : « Il se trouve, Hrólfr, que maintenant je suis plus fort que toi, tu ne t'y serais pas attendu il y a un moment. Il faut choisir entre deux choses : l'une est que tu sois brûlé ici dans ce bûcher de sorte que jamais tu ne verras le soleil, ou bien que tu me suives en Garðaríki et me serves en toutes choses, tu m'appelleras ton maître et confirmeras tout ce que je dirai sur mon propre compte. Tu exécuteras toutes les tâches qui me seront imposées jusqu'à ce que le roi m'accorde en mariage Gyða, sa sœur, ensuite, tu seras libre de ne plus être à mon service. Jamais tu ne te vengeras de ce déshonneur sur moi non plus que sur aucun des hommes qui sont ici, et tu vas jurer d'accomplir tout ce que j'ai stipulé, sinon, tu vas brûler sur-le-champ. »

Hrólfr dit alors : « Étant donné que l'on me donne une chance d'éviter un jour la brimade de te servir, je préfère accepter que de perdre la vie, car je sais que je n'accomplirai guère la mission du jarl si je meurs ici. Je veux stipuler aussi que tu ne diras pas mes intentions ni qui je suis, sinon, notre association sera complètement dissoute. »

Vilhjálmr déclara qu'il en serait ainsi. On détacha donc Hrólfr, il prêta serment, selon la coutume de l'époque. Hrólfr servit donc Vilhjálmr et fit mine de ne pas en être affecté. Ils quittèrent Ölvir, Vilhjálmr chevaucha et Hrólfr mena son cheval. Ils allèrent par la Svíþjód[33] et de là en Garðaríki. On ne précise pas quel chemin ils prirent, avant d'arriver à Aldeigjuborg[34]. Le roi Eirekr siégeait dans la ville, c'était au début de l'hiver. Ils trouvèrent un logement et allèrent ensuite se présenter au roi.

## *14. Vilhjálmr énumère ses talents*

C'était à l'heure où le roi était à table. Ils le saluèrent, il leur rendit leurs salutations et demanda qui ils étaient.

Vilhjálmr dit : « Je m'appelle Vilhjálmr et voici mon valet qui m'accompagne, il s'appelle Hrólfr. Je suis le fils d'un jarl de Frisland, mais j'ai

33. C'est le nom de la Suède : nation des Svíar

34. Il est clair, et c'est l'un des traits remarquables du présent texte, que l'auteur est au courant des itinéraires des vikings et de leurs successeurs. La célèbre Route de l'Est partait du fond du golfe de Finlande pour arriver à Constantinople en passant par diverses étapes, dont une au nord du lac Ladoga, en un lieu qui s'appelle, en slave, Staraïa Ladoga (soit : « vieux ladoga ») et en vieux norois, Aldeigjuborg (où il entre également une idée de « vieux », dans *ald-*).

dû fuir le pays parce que les gens eux-mêmes de cette contrée m'ont trahi et m'ont expulsé. Je suis venu ici parce que j'ai entendu parler de votre magnificence et de votre magnanimité, et je voudrais obtenir l'hospitalité ici pour l'hiver. »

Le roi dit : « Je n'épargnerai pas la nourriture pour vous, et tu dois avoir de grands talents ? »

Vilhjálmr dit : « Je maîtrise bien des talents, et le premier est que je suis si puissant que jamais la force ne me fait défaut. En second lieu, je suis plus rapide que tous les animaux, quadrupèdes compris.

— Capacité utile aux voleurs, dit le roi, mais elle est souvent utile. »

Vilhjálmr dit : « Ne me manquent pas l'art de tirer, l'habileté aux armes, le talent de nager et de jouer aux tables ou de jouter en tournoi, la sagesse et l'éloquence, rien de ce qui rehausse un homme ne me fait défaut.

— J'entends, dit le roi, que l'art de te promouvoir ne te fait pas défaut. Dis maintenant tes talents, Hrólfr, car je ne lui fais pas moins confiance qu'à toi. »

Hrólfr dit : « Je ne puis les énumérer, sire, car il n'y en a pas.

— Les choses sont bien inégalement réparties entre vous, dit le roi, si l'un a tous les talents et l'autre, aucun. Asseyez-vous sur le banc inférieur, au milieu.

— À vous de décider, sire, dit Vilhjálmr, mais jamais encore je n'ai eu une place aussi méprisable. »

Ils allèrent s'asseoir ensuite. Sörkvir et Brynjólfr n'étaient pas à la maison à ce moment-là. Ils étaient allés avec Grímr Ægir en Jötunheimr. Vilhjálmr et Hrólfr furent là bien traités. Vilhjálmr faisait l'important en tout, mais Hrólfr était toujours silencieux et taciturne et ne prenait point de part aux jeux avec les autres. Vilhjálmr aussi s'abstenait fort de montrer ses talents. Or le roi était grand chasseur, il prenait plaisir à chasser avec sa hirð. Il était en repos depuis qu'il était arrivé en Garðaríki, car la plupart n'avaient nulle envie de guerroyer dans ses États en raison des champions qui étaient avec lui, surtout à cause des charmes et sorcelleries de Grímr Ægir.

## *15. Hrólfr et le cerf*

Un jour, le roi Eirekr s'en fut dans la forêt avec sa hirð, selon sa coutume, pour chasser les animaux et tirer des oiseaux. Ils virent un grand cerf, et beau. Ils ne pensaient pas avoir vu bête plus belle. Beaucoup tenaient que ce devait être un animal apprivoisé parce que tous ses bois étaient couverts de gravures incrustées d'or ; il y avait un ruban argenté

entre les bois. Y pendaient deux anneaux d'or. Autour de l'encolure, il y avait une chaîne d'argent portant dans le bas une clochette d'argent qui faisait grand bruit dès que le cerf courait ou bougeait. Le roi voulut attraper ce cerf et ordonna de détacher tous les chiens, et il fut fait ainsi. Les hommes se mirent à chevaucher autant qu'ils purent, mais il échappa furieusement aux chiens et ils ne purent en approcher. Ils le pourchassèrent toute la journée, mais le soir, quand vint l'obscurité, ils ne savaient plus ce qu'il était advenu de lui. Il en fut ainsi trois jours durant : ils trouvaient le cerf et ne parvenaient pas à l'atteindre.

Le soir, lorsque le roi vint à table et que ses hommes se furent assis, il dit : « Il ne nous semble guère, Vilhjálmr, que tu manifestes tes talents, car tu ne réjouis ni ne divertis aucunement les autres, et tu ne viens pas dans la forêt avec nous. »

Vilhjálmr dit : « Ce ne m'est guère une joie, sire, de mettre mes capacités à l'épreuve contre vos hommes parce que je n'en vois aucun ici qui s'y connaisse en exercices physiques. Il faut dire aussi que je laissais toujours les autres me fournir de la venaison lorsque je siégeais dans mes États. »

Le roi dit : « Nous avons chassé un cerf trois jours durant, et nous n'avons pu l'attraper, mais si toi, tu l'attrapes et nous le remets vivant avec tous ses ornements, je te donnerai Gyða, ma sœur, et un grand pouvoir, parce que je n'ai jamais rien vu que je voudrais posséder davantage que ce cerf. Tu dois bien pouvoir faire cela si tu as le pied aussi véloce que tu l'as dit. En outre, tu devras accomplir deux autres choses que je t'imposerai. J'accroîtrai ton honneur en tous points et, avec mon soutien, tu recouvreras le royaume que tu as perdu. S'il est quelque autre de mes hommes qui parvient à faire cela, il bénéficiera du même marché. »

Vilhjálmr dit alors : « Il se trouve à la fois, sire, que personne ne peut faire cela en dehors de moi et que par ailleurs, vous m'avez choisi pour cela. Je vais l'accomplir, ou sinon, je mourrai. »

Ils s'engagèrent là-dessus en se serrant les mains comme c'était la coutume. Hrólfr n'y prêta aucune attention. Ensuite, on alla dormir et l'on se reposa. Hrólfr servait Vilhjálmr en toutes choses, comme on l'a déjà dit.

Le lendemain matin de bonne heure, Vilhjálmr et Hrólfr se levèrent et se préparèrent à se mettre en quête du cerf. Ils se rendirent dans la forêt et virent tout de suite où était le cerf. Vilhjálmr se mit à courir, allant aussi vite que l'oiseau qui vole. Mais le cerf accélérait d'autant plus. Hrólfr se traînait derrière Vilhjálmr, lequel lui parut rapide en premier lieu. Ils coururent de la sorte longtemps, Hrólfr venant toujours derrière et Vilhjálmr devant, jusqu'à ce qu'il se jette par terre en disant : « Il n'y a aucune chance de conquérir femme, argent ou royaume s'il faut se tuer à la course pour cela. »

Sur ce, Hrólfr arriva sur Vilhjálmr et demanda pourquoi il laissait échapper le cerf.

Vilhjálmr dit : « Je peux bien courir davantage si je veux, mais il me semble que tu es tenu de capturer la bête et d'accomplir toutes les tâches en vertu de nos accords, si tu en es capable. »

Hrólfr ne répondit rien et se mit à la poursuite de la bête, la pourchassant longtemps, jusqu'à ce qu'il la rattrape parce que le cerf s'épuisait fort.

Ils arrivèrent, tard, à une clairière. Le jour était écoulé. Au milieu de la clairière se dressait une éminence. Elle était et large et haute. La clairière était belle et couverte un peu partout d'herbe épaisse. Lorsque Hrólfr arriva auprès de l'éminence, elle s'ouvrit et il en fit le tour.

Alors sortit une femme en manteau bleu retenu par des lanières, elle portait une lumière et dit : « Bien mauvaise besogne, Hrólfr, que d'être esclave de cet esclave et en outre en train de voler le bien d'autrui, car c'est moi qui possède cet animal que tu veux prendre et tu ne l'attraperas jamais à moins que je le veuille. Maintenant, je vais te donner l'occasion de prendre la bête. Tu vas entrer dans le monticule avec moi. J'ai une fille et il lui a été assigné par le destin de ne pas parvenir à se délivrer de son fœtus à moins qu'un être humain ne pose la main sur elle. Voilà dix-neuf jours qu'elle gît sur le sol sans parvenir à accoucher. Si j'ai envoyé le cerf à portée de votre vue, c'est que je savais que vous voudriez l'attraper et le chasser jusqu'ici. J'ai confiance que tu auras le cœur de venir avec moi dans le monticule, mais le roi ne jouira pas du cerf même si on le lui amène. »

Hrólfr dit : « Je ferai cela d'entrer dans le monticule avec toi si j'obtiens le cerf pour l'amener au roi, mais je n'ai cure de ce qu'il adviendra de lui ensuite. »

La femme-alfe[35] se réjouit de cela, et ils entrèrent dans le monticule. Il y avait là de belles pièces fort plaisantes à regarder, et force choses lui parurent étranges. Il arriva à l'endroit où gisait la femme, qui n'était guère en bonne condition. Mais dès que Hrólfr passa la main sur elle, elle accoucha rapidement. La mère et la fille le remercièrent en belles paroles et lui souhaitèrent bonne chance.

La femme-alfe dit : « Tu ne seras pas récompensé comme tu le mériterais pour avoir rendu la santé à ma fille, mais voici une bague d'or que je veux te donner. Tu en auras besoin lorsque tu te rendras au tertre de Hreggviðr, car si tu la portes au doigt, tu ne pourras t'égarer ni de nuit ni de jour, ni en mer ni sur terre, quelle que soit l'obscurité dans laquelle tu te trouveras, et tu accompliras toutes les tâches qui te

35. Voir *álfr**.

seront imposées. Mais tu ne devras pas faire confiance à Vilhjálmr dès que tu seras séparé de lui. Car c'est avec joie qu'il te verrait voué à mourir[36]. »

Hrólfr la remercia, et ils sortirent du monticule. Elle prit le cerf, Hrólfr se le mit sur le dos et estima fort sa beauté. Lui et la femme-alfe se donnèrent l'au revoir. Il reprit le chemin de chez lui, jusqu'à ce qu'il trouve Vilhjálmr, lequel fit bel accueil à Hrólfr et lui ordonna de porter le cerf à la porte de la ville. C'est ce que fit Hrólfr, mais il ne dit pas à Vilhjálmr comment il s'était emparé du cerf. Ils arrivèrent à la ville tard le soir alors que le roi était à table.

Vilhjálmr dit : « Nous allons entrer dans la halle et je porterai le cerf devant le roi ; pour toi, tu confirmeras mon histoire de sorte que le roi croie ce que je dirai. »

Vilhjálmr s'empara du cerf, se le mit sur le dos et ses genoux se dérobèrent sous lui. Pourtant, il parvint à porter l'animal dans la halle, devant le roi, et le jeta sur le sol.

Il respirait fort péniblement, et dit : « À présent, j'estime avoir fait ce qu'il faut pour épouser votre sœur : voici le cerf, et il n'y en a pas beaucoup qui vous offriront de devenir votre beau-frère et qui pourraient avoir accompli de pareilles choses. »

Le roi dit : « Je ne suis pas d'avis que ce soit toi qui aies attrapé ce cerf, et il faudra que tu accomplisses d'autres actions renommées avant que tu n'obtiennes ma sœur.

— Vous n'avez pas besoin de soupçonner mon renom, car je suis supérieur à la plupart des hommes. Hrólfr, mon valet, le sait qui était bien loin de moi lorsque je pris le cerf. »

Hrólfr dit : « Il se fait, et que je fus inutile à Vilhjálmr et qu'il ne s'est pas épargné. »

Vilhjálmr dit : « Je veux agir seul parce que j'entends recevoir la récompense seul. Et que voulez-vous m'imposer d'autre, car je suis prêt à l'accomplir ? »

Le roi dit : « Tu vas te rendre au tertre de Hreggviðr et y chercher les armes du roi Hreggviðr, et c'est là une petite épreuve. »

Vilhjálmr dit : « Voici que vous voulez ma mort, car personne qui soit allé là-bas n'en est revenu.

— Certes, je veux, dit le roi, que tu reviennes, mais il est vrai que personne n'est revenu que j'aie envoyé là-bas. Les objets de prix qui sont dans le tertre me manquent beaucoup. Et celui-là seul épousera ma sœur qui sera plus renommé que les autres hommes. »

36. Voir *feigr**.

Vilhjálmr dit : « Je ferai cela, car je ne trouve pas difficile de dévaliser un mort pour gagner une femme. »

Vilhjálmr se rendit à son siège et la conversation cessa.

### *16. Hrólfr s'empare des objets de prix de Hreggviðr*

Quelques jours plus tard, une nuit, Hrólfr saisit la jambe de Vilhjálmr et dit : « Il est temps de gagner la femme et d'aller au tertre. »

Vilhjálmr se leva promptement, Hrólfr était habillé, il avait le manteau qui lui venait de Véfreyja et la lance d'Atli. Vilhjálmr était tout armé. Il était à cheval et Hrólfr marchait devant sa monture. Ils allèrent de la sorte jusqu'à ce qu'une forêt se présente avec un sentier abondamment foulé. Il y avait peu de temps qu'ils allaient qu'une tempête se déchaîna contre eux avec rafales de neige et gelée, si forte que Vilhjálmr ne parvint pas à rester en selle. Hrólfr mena le cheval et Vilhjálmr suivit un moment jusqu'à ce que la tourmente devienne si puissante que le cheval ne parvint plus à marcher et que Hrólfr le traîna à plat sur le dos en s'appuyant sur sa lance. Ayant jeté un coup d'œil en arrière, il vit que Vilhjálmr avait disparu et que le cheval était mort depuis longtemps. Il quitta là le cheval et poursuivit son chemin. La tempête était si forte que les chênes se brisaient et leurs troncs finissaient au loin. Hrólfr reçut fréquemment de grands coups qui auraient valu le trépas à la plupart des gens, outre les éclairs et le tonnerre, si bien qu'il pensa que sa mort serait venue si son manteau ne l'avait protégé. Cela dura toute la nuit, jusqu'au point du jour. À l'aube, une grande puanteur l'assaillit, et il aurait péri asphyxié si le capuchon de son manteau ne l'avait protégé. Il crut comprendre que cette tempête avait dû tuer les messagers du roi et que ce devait être une tourmente magique. Il estimait aussi n'avoir jamais été mis à pareille épreuve. Mais lorsqu'il fit grand jour, la tempête cessa et il y eut temps calme. La puanteur disparut. Hrólfr vit alors un tertre haut comme une montagne, entouré d'une palissade. Il saisit l'un des poteaux de la palissade et se jeta par-dessus pour passer à l'intérieur, gravit ensuite le tertre, lequel lui parut bien difficile à fracturer.

Alors qu'il regardait alentour, il vit, du côté nord du tertre, un homme de grande taille, en royaux atours. Il alla vers lui, le salua en lui donnant le titre de roi et lui demanda son nom.

L'autre dit : « Je suis Hreggviðr et j'habite ce tertre avec mes champions, et tu es le bienvenu ici, mais tu sauras, Hrólfr, que ce n'est pas moi qui ai provoqué cette tempête et cette puanteur, non plus que les autres merveilles, et je n'ai pas tué d'hommes. Ce sont Sörkvir et Grímr Ægir qui

sont causes de tout, et qui ont provoqué la mort des hommes du roi. Pourtant, la sagesse leur fait parfois défaut lorsque l'enjeu est d'importance, et s'ils savaient que tu es ici, ils voudraient ta mort. C'est moi qui ai pris l'apparence d'une hirondelle pour aller trouver le jarl Þorgnýr avec un cheveu d'Ingigerðr, ma fille, car je savais que, seul des hommes du jarl, tu te mettrais à sa recherche et que, d'eux tous, tu serais le seul à la délivrer, si la chance t'accompagnait. Je préférerais que ce fût toi qui l'épouses si tu veux jouter contre Sörkvir, car ne te manquent ni le courage ni la vaillance, et Grímr lui a juré que personne ne le vaincrait hormis celui qui aurait mon armure. C'est pour cela que ce tertre a été rendu invincible, et les difficultés pour y parvenir sont telles parce qu'il considérait que personne ne devrait pouvoir obtenir cette armure. À présent, je vais te remettre toutes les choses qui sont dans le tertre et que tu veux avoir. Je vais te donner deux armures semblables l'une à l'autre si ce n'est que leurs propriétés sont différentes. Tu remettras au roi celle qui est la moins bonne, mais l'autre, ne la montre à personne avant que tu en aies besoin, et de l'épée, prends grand soin, parce qu'on n'en voit pas beaucoup de pareilles. Ingigerðr, ma fille, garde toutes mes armes de tournois ainsi que le cheval Dulcifal qui, à maints égards, est différent de la plupart des autres. C'est lui que tu monteras lorsque tu affronteras Sörkvir, et tu es certain de remporter la victoire si tu parviens à t'emparer de lui. La lance et le bouclier resteront fidèles à leur nature. À Vilhjálmr, tu ne feras pas confiance non plus une fois que tu ne seras plus à son service, car il te trahira s'il le peut. Tu dois vouloir tenir tes serments, mais plus tôt il sera mis à mort, mieux ce sera, sinon, il sera un grand danger pour toi. »

Après cela, Hreggviðr remit à Hrólfr les objets de prix et les armes, et enfin, il ôta de son cou son collier.

Hreggviðr dit alors : « Il m'a été assigné de pouvoir sortir trois fois de mon tertre et il ne sera pas nécessaire de le recouvrir, sauf la dernière fois. Tu n'auras pas d'ennuis sur ton chemin de retour. Maintenant, au revoir, et que tout aille selon ta volonté et ton désir. Si tu reviens en Garðaríki, viens me voir si tu as besoin d'aide. »

Hreggviðr disparut dans son tertre, et Hrólfr prit les objets de prix et les conserva. Il partit ensuite du tertre et revint par le même chemin, ne notant aucune merveille. Quand il sortit de la forêt, Vilhjálmr vint à ses devants. Il avait rampé sous les racines des arbres et était resté allongé là pendant toute la tempête. À peine s'il pouvait parler en raison du froid.

Il flatta fort Hrólfr et dit : « On ne pourra jamais trouver de mots pour dire ta renommée et la chance qui nous accompagne, alors que le tertre a été fracturé et que l'on en a enlevé or et objets de prix. Je vois également que rien ne peut nous arrêter et pourtant, ce fut une rude tempête, à tel

point que c'est à peine si j'ai pu en réchapper. J'estime être maintenant en mesure d'épouser la sœur du roi. Tu vas me confier les objets de valeur et les armes, car je veux les remettre moi-même au roi. »

Hrólfr dit : « Tu ne veux pas faire grand-chose pour ton renom et tu me récompenses mal d'avoir mis ma vie en péril à cause de toi. Prends les objets de valeur et remets-les au roi ; mais je tiendrai la parole que je t'ai donnée et me porterai garant de ton histoire bien que tu ne le mérites pas. »

Hrólfr avait caché une des deux armures dans la forêt et Vilhjálmr ne la vit pas.

Ils allèrent leur chemin jusqu'à ce qu'ils trouvent le roi. Il était à table en train de dîner. Vilhjálmr salua le roi et fit mine d'être bien épuisé. Tous les hommes de la halle restèrent interdits de leur retour.

Vilhjálmr dit : « Assurément, je ne croyais guère que tout cela pût entraîner plus d'épreuves, car Hreggviðr est un très grand sorcier en raison de sa magie, et le tertre fut bien difficile à fracturer. J'en ai décousu toute la nuit avec le roi Hreggviðr. Je me suis mis en grand péril avant d'obtenir cette armure. »

Il prit alors l'épée et le collier, les posa sur la table devant le roi. Celui-ci dit : « Certes, on est allé chercher ces objets de valeur, bien qu'ils me paraissent en plus mauvais état qu'avant, en dehors du collier, qui est intact. Mais je crois que c'est Hrólfr qui est allé les chercher, pas toi. »

Hrólfr dit : « Je vous déclare que je ne suis pas allé dans le tertre, et vous pouvez tenir mes paroles pour vraies, car je ne me serais pas opposé à recevoir de pareils honneurs, ou d'autres, si j'en avais eu latitude. »

Vilhjálmr dit : « Je m'étonne, sire, que vous mettiez en doute mon récit, ma vaillance et mon courage viril. On peut en faire l'épreuve tout de suite ici : que Hrólfr et moi nous mesurions, il restera bien loin de moi, en premier lieu pour la raison qu'il ne supporte pas de voir du sang humain, et lorsque je suis entré dans le tertre de Hreggviðr, il était censé tenir la corde, mais quand il a entendu le vacarme et les grands coups dans le tertre, il a eu tellement peur qu'il a lâché la corde. Ce qui m'a secouru, c'est que j'avais mis un bout de la corde autour d'une grosse pierre, et je me suis hissé hors du tertre à la force de mes bras. »

Le roi répond : « Je fais confiance, Hrólfr, à ses propos. Ces objets de valeur ne seraient pas ici si l'on n'était allé les chercher dans le tertre. »

Le roi fit soigneusement conserver les armes, pensant que cela ne ferait pas de mal à Sörkvir.

On dit qu'une nuit, le cerf disparut, de sorte que ceux qui devaient le garder ne s'en aperçurent pas. Le roi tint cela pour une très grande perte. On le chercha partout, on ne le trouva pas. Hrólfr estima que c'était la

femme-alfe qui devait être venue le chercher. Vilhjálmr était fort satisfait de lui-même et conversait constamment avec la sœur du roi, ils s'entendaient bien. Il ne se privait pas de se vanter en toutes choses. L'hiver s'écoula jusqu'à *Jól**, et rien ne se passa.

### *17. De l'expédition guerrière de Sóti*

On nomme un roi, Menelaus. Il gouvernait le royaume de Tattaríá. C'était un roi puissant et très important. On tient que la Tattaríá est le plus grand et le plus riche en or des royaumes de l'Orient. Les gens y sont grands et forts et rudes à la bataille. Dépendaient du roi Menelaus beaucoup de rois et d'hommes de haut rang.

On dit qu'entre le Garðaríki et la Tattaríá il y a une île qui s'appelle Heðinsey. Elle est placée sous l'autorité d'un jarl. Les savants disent que le roi Heðinn Hjarrandason fit de cette île sa première escale alors qu'il naviguait vers le Danemark en venant d'Indialand. C'est de là, de lui, que l'île tire son nom depuis[37]. Pour cette île se battaient constamment le roi de Tattaríá et celui de Garðaríki, bien qu'elle dépendît de la couronne de Tattaríá. Le roi Eirekr avait guerroyé sur cette île avant d'arriver en Garðaríki, il y avait fait de grands ravages.

Le roi Menelaus avait institué sur cette île l'homme qui s'appelait Sóti. Il était originaire de là par sa mère, mais par son père, il provenait du royaume de Hólmgarðr. Sóti n'était pas au pays lorsque le roi Eirekr y vint. Sóti était un vrai tröll par la force et la taille. Son apparence convenait à son nom[38]. Il guerroyait en divers lieux et remportait toujours la victoire. Il avait une vieille nourrice versée dans la magie. Elle lui avait donné un bain qui faisait qu'ensuite, le fer n'avait pas prise sur lui. Aussi allait-il à la bataille sans protection. Elle lui avait dit également que cet automne-là, l'occasion de se venger du roi Eirekr serait excellente, car les champions de celui-ci n'étaient pas au pays. Ce que sachant, Sóti s'en alla trouver le roi Menelaus et obtint de lui une grande force. Puis il se dirigea sur le Garðaríki. Il avait des milliers de guerriers. Était avec lui un

37. L'auteur fait sans doute allusion à l'un des récits légendaires les plus célèbres de cette littérature, la *Saga de Heðinn et de Högni*, encore appelée le *Dit de Sörli* (voyez la traduction complète dans *Les Sagas miniatures*, p. 277-292). Ce texte est célèbre parce qu'il met en scène un motif particulièrement riche, la bataille éternelle – éventuellement entre partisans des deux rois, l'enjeu étant une femme, Hildr, dont le nom signifie « bataille », mais en fait, et si l'on remonte très loin dans le temps, entre vivants et morts.

38. Le nom *Sóti* signifie : « d'un rouge de suie », « brun foncé ».

homme qui s'appelait Norðri. Il était grand et fort, c'était lui qui portait son étendard et c'était un très grand champion.

Lorsque le roi Eirekr apprit que Sóti était arrivé dans le pays avec une grande armée, il fit tailler et envoyer dans toutes les directions la flèche de guerre et ordonna à quiconque le pouvait de venir le rejoindre, et il assembla une grande quantité de gens.

Le roi Eirekr convoqua Vilhjálmr et dit : « Tu as accompli à présent deux choses que je t'ai imposées mais je ne sais pas si c'est toi qui as fait cela. Maintenant, tu vas accomplir la troisième chose de sorte que je sois présent, c'est de tuer le berserkr Sóti. Je ne m'opposerai pas à ce que tu épouses ma sœur si tu fais cela correctement. Je tiendrai tous les accords dont nous avons parlé précédemment. »

Vilhjálmr dit : « Je suis prêt à affronter Sóti. Il me paraît bon que vous puissiez voir maintenant quel héros je suis. Vous allez me choisir toutes les armes les meilleures et le cheval le plus solide que vous possédez, car je vais le mettre fort à l'épreuve avant que cette bataille s'achève. »

On fit ce que Vilhjálmr demandait. Hrólfr l'accompagna, à pied selon son habitude. Le roi s'en fut avec son armée jusqu'à ce qu'il rencontre Sóti. Il y avait là une plaine avec une forêt épaisse de l'autre côté. De part et d'autre, on se prépara pour la bataille, une grande armée était rassemblée là. Il y eut grande sonnerie de *lúðr**, puis les ordres de bataille se mirent en marche en poussant, de part et d'autre, le cri de guerre.

## *18. Hrólfr vainc Sóti*

Le roi Eirekr était à la pointe de son ordre de bataille et avança vaillamment au début de l'assaut. Sóti aussi avait disposé, en face, ses hommes en ordre de bataille. Ce fut le plus rude des combats et de part et d'autre, on progressa comme il faut. Mais dès que la bataille commença, Vilhjálmr chevaucha vers la forêt, dans une clairière.

Hrólfr dit : « Il te revient maintenant, Vilhjálmr, de t'avancer, de conquérir la femme et de tuer Sóti. »

Vilhjálmr dit : « Pour la femme et le royaume, qu'il en soit ce que le destin décidera, mais pour rien au monde je ne risquerai ma vie dans une pareille bataille, et à quoi bon une vierge ou un royaume si je perds la vie ? Voici une bonne occasion de te libérer de servitude et d'esclavage. Prends mes armes et mon cheval, attaque Sóti et tue-le, sinon tu devras me servir toute ta vie. »

Hrólfr prit donc le cheval et les armes de Vilhjálmr et se rendit à la bataille. Celle-ci était fort meurtrière et elle tournait contre le roi Eirekr,

car les gens de Tattaríá attaquaient rudement. Sóti et Norðri faisaient grands ravages et tout cédait devant eux. Sóti avait une hallebarde pour combattre, et il frappait d'estoc et de taille tour à tour. Norðri avait une excellente épée et progressait rudement. Le roi Eirekr avait attaqué avec grande ardeur au plus épais des rangs de Sóti, jusqu'à ce que Norðri parvienne en face de lui avec force hommes de Tattaríá. Ils attaquèrent ferme le roi. Nombre de ses hommes tombèrent alors, si bien qu'il se trouvait en pleine détresse parmi ses ennemis. Hrólfr avançait avec les armes de Vilhjálmr si rudement que les rangs de Sóti cédaient devant lui. Il frappait d'estoc et de taille, des deux mains, abattant maints hommes, jusqu'à ce qu'il arrive en face du roi Eirekr. Hrólfr tua là plus de trente hommes.

Ce que voyant, Sóti fut extrêmement mécontent et il se tourna vers l'endroit où se trouvait Hrólfr, lui décochant un coup de sa hallebarde. De son bouclier, Hrólfr para le coup, il assena en revanche un horion de sa lance, mais l'arme ne mordit pas et se brisa à hauteur de la douille. Des deux mains, Sóti frappa Hrólfr d'estoc. Le coup arriva au milieu du bouclier, le mettant en pièces, puis sur le cheval devant le garrot, de sorte que l'épée s'enfonça dans le sol. Hrólfr se trouva alors à pied, fort épuisé parce qu'il s'était battu d'ardeur toute la journée. Le roi Eirekr se battait contre Norðri. Leur combat était rude. Hrólfr trancha alors la tête du cheval de Sóti. Ils se retrouvaient tous les deux à pied. Sóti assena un coup à Hrólfr, mais celui-ci esquiva et la hallebarde s'enfonça dans le sol à hauteur des mains de Hrólfr. Ce dernier frappa des deux mains l'épaule de Sóti, si bien que l'épée se mit en pièces devant la garde. Hrólfr était fort fâché, il bondit sur Sóti, lui plongea dans la tête la pointe de la garde de son épée de sorte qu'elle s'enfonça dans la cervelle, et contre cela, Sóti ne put rien faire. Il tomba à terre et mourut aussitôt. Le roi Eirekr avait à ce moment-là tué Norðri. La déroute se mit dans les rangs des gens de Tattaríá, chacun courut tant qu'il put, le roi Eirekr les poursuivit avec ses hommes, et ils tuèrent chacun de ceux qu'ils atteignirent. Ils firent un gros butin en or et en argent, en armes, habits et autres objets de prix.

Hrólfr ne voulut pas pourchasser les fuyards. Il prit un cheval, sauta en selle et se rendit dans la forêt trouver Vilhjálmr pour lui dire comment les choses s'étaient passées. Il demanda à Vilhjálmr de prendre ce cheval et ses armes – « agissons vaillamment et occupons-nous de préparer la noce. »

Vilhjálmr dit : « Nous avons bien combattu et mes conseils ainsi que ma sagacité sont de grande valeur pour avoir tant accompli. Il faut que je sois un homme de renom. »

Hrólfr sourit à ces propos et dit considérer que Vilhjálmr n'avait pas fait grand-chose pour acquérir du renom. Vilhjálmr monta à cheval et s'en alla tout armé voir Gyða, la sœur du roi, lui parlant d'abondance de

sa bravoure et de sa vaillance. Le roi Eirekr était arrivé chez lui, il était allé boire dans sa halle.

Vilhjálmr alla se présenter au roi, le salua et dit : « Il s'en serait fallu de peu pour vous aujourd'hui, sire, si je ne vous avais pas aidé. Ce n'est plus la peine à présent de douter de moi ou de ce que je peux faire, car rien ne m'est impossible. »

Le roi dit : « Je pense, Vilhjálmr, que les armes et l'armure sont à toi, mais que les bras sont à Hrólfr. »

Hrólfr dit : « Je crois que ce serait volontiers que j'épouserais ta sœur et m'attribuerais à juste titre les prouesses de Vilhjálmr, mais je suis bien loin de mentir en m'attribuant des honneurs pour des choses que je n'ai pas faites et que je ne suis pas né pour posséder. »

Vilhjálmr dit : « Les gens qui s'enquièrent trouveront étrange, sire, que vous révoquiez en doute mon renom et ma vaillance ; trouvez-vous plus honorable qu'un jouvenceau descendant de bouseux, comme l'est Hrólfr, ait fait tout cela et épouse votre sœur : on l'estimera impropre à devenir un excellent chef, à gouverner le peuple ou à se promouvoir. Pour moi, j'ai le titre de jarl et je suis fils de jarl, je descends d'une famille de rois, j'ai belle allure et suis brave, homme excellent en tous points, j'ai tout ce qui sied à un noble homme. Mais si vous ne voulez pas de ces fiançailles et de ce mariage, dont nous sommes convenus, je m'en irai et répandrai votre déshonneur dans chaque pays, disant que vous m'avez couvert d'infamie en manquant à votre parole et à votre foi. On dit dans mon pays que toute fille de roi serait pleinement honorée de m'épouser. »

Le roi Eirekr dit : « Il ne sera pas dit que je me serais mesquinement conduit envers toi, et je tiendrai tous mes engagements, mais je m'étonne que Hrólfr ne me sorte jamais de l'esprit lorsqu'il s'agit de votre conduite et de vos façons de faire, car je n'ai pas l'impression que vous en soyez convenus ainsi. »

Ils cessèrent cette conversation, le roi fit préparer les noces et l'on fit un banquet magnifique. Lors de ce festin, Vilhjálmr épousa Gyða, sœur du roi Eirekr, et elle ne fit aucune objection. Vilhjálmr eut maints hommes à son service et fit très fort l'important.

## *19. Hrólfr abandonne le service de Vilhjálmr*

Un matin de bonne heure, Hrólfr entra dans le pavillon où Vilhjálmr dormait, il alla jusqu'au lit et dit : « Il se trouve, Vilhjálmr, que tu es devenu le beau-frère du roi, et moi, je t'ai servi tout le temps. Je dénonce maintenant mon service et déclare rompus tous nos engagements. Tu dois

être satisfait que nous nous quittions de la sorte. J'estime plus ma valeur que tes mérites. »

Ensuite, Hrólfr s'en alla et Vilhjálmr en fut fort ébahi. Gyða demanda pourquoi Hrólfr s'en allait si vite et pour quelle raison il avait parlé de la sorte.

Vilhjálmr dit : « Il entre dans sa nature de ne jamais vouloir demeurer au même endroit plus d'un mois ou deux, s'il peut en décider. Il a fallu que je lui fasse longtemps peur pour qu'il reste. La preuve est faite que celui-là qui l'a à son service le regrette, car en tout, il est malintentionné. C'est à la fois un voleur et un malfaiteur et je ne sais pas si je ne serais pas enclin à le faire tuer ici en pays étranger. Toutefois, il fera bientôt valoir quel homme il est, car il récompense toujours mal ceux qui lui font du bien. »

Ils cessèrent cet entretien. Le banquet se poursuivit fort bien.

On dit que les rescapés de l'armée de Sóti firent voile pour rentrer au royaume de Tattaríá, ayant subi de grandes pertes. Le roi Menelaus trouva que leur expédition avait mal tourné, mais il fallut bien que l'on en reste là.

Tôt au printemps, Sörkvir et Brynjólfr arrivèrent de Jötunheimr et remirent au roi Eirekr force trésors comme on en voit peu. Eux et Grímr Ægir avaient livré maintes batailles et toujours remporté la victoire. Hrólfr était dans la hirð du roi, il n'était pas en bons termes avec eux tous, Sörkvir, Brynjólfr et Vilhjálmr. Mais il s'entendait bien avec ses voisins de siège parce qu'il donnait constamment de l'argent des deux mains tandis qu'il n'avait fait de bien à personne alors qu'il était chez Vilhjálmr. C'était le troisième hiver que la princesse devait trouver un homme pour jouter en tournoi contre Sörkvir, et le roi Eirekr était satisfait de lui-même, car il considérait que la princesse ne trouverait personne.

## *20. Ingigerðr choisit Hrólfr*

Peu après, des messagers de la fille du roi vinrent trouver le roi Eirekr pour dire qu'elle demandait qu'il fît convoquer un þing très nombreux : lors de ce þing, elle voulait choisir un homme pour tournoyer contre Sörkvir, mais si elle n'en trouvait aucun qui voulût l'entreprendre, elle irait avec le roi conformément à ce qui avait été stipulé entre eux et à leurs accords. Ce message rendit le roi fort joyeux, il estima avoir la pucelle à sa portée. Il fit donc convoquer ce þing et inviter là, en nombre, le tout-venant, dans les villes et les châteaux et dans les districts voisins, tout comme la fille du roi avait convoqué à venir à elle les hommes d'élite les

plus vaillants de sa partie du royaume. Maint homme y vint aussi sans y avoir été invité parce que beaucoup étaient curieux de voir comment les choses se passeraient. Tous étaient fort anxieux pour elle.

Le þing fut tenu à courte distance du château de la princesse Ingigerðr. Le roi Eirekr y vint avec une grande suite. Étaient là, avec lui, Sörkvir, Brynjólfr et Vilhjálmr, son beau-frère, et ils faisaient tous les importants. Hrólfr aussi était là, portant les armes de Hreggviðr, mais on ne prêtait guère attention à lui. Une grande foule s'était donc assemblée. Les gens étaient placés à ce þing de telle sorte que des rangées de sièges avaient été disposées en cercles avec un passage pour circuler. Vilhjálmr était assis tout à côté du roi, puis Sörkvir, puis Brynjólfr ; les autres hommes de rang trouvèrent une place. Hrólfr était placé à l'extérieur du dernier cercle, et très bas.

Les choses ayant été arrangées de la sorte, la princesse Ingigerðr s'en fut au þing, si belle et désirable qu'il n'était pas possible d'exagérer sur le compte de sa beauté. Tous les hommes la regardaient, hormis Hrólfr. Lui ne la regarda pas et il tira son chapeau devant son visage. La princesse passa devant chaque homme en le regardant dans les yeux. Elle parcourut ainsi le premier cercle, puis le second. Pour finir, elle arriva à l'endroit où siégeait Hrólfr, elle lui saisit la main, mais il resta assis comme devant.

Elle releva alors le capuchon de son manteau et dit : « Il n'y a pas grand choix parmi les hommes, ici, et c'est celui-là que je choisis pour jouter en tournoi contre Sörkvir, et cet homme-là va venir avec moi s'il le veut. »

Hrólfr dit : « Tu fais un choix parfaitement stupide, car je ne m'entends pas à chevaucher seul de sorte de ne pas tomber. Et j'ai peur aussi quand on me fait des grimaces. »

La princesse dit : « Je ne t'ai jamais vu encore, mais tu ne te déroberas pas si je peux en décider. »

Le roi Eirekr dit : « Je pensais, princesse, que tu choisirais un homme de ce pays-ci, mais pas un étranger. Hrólfr est valet de Vilhjálmr et c'est l'un de mes hommes. Il est donc libre de refuser. »

Hrólfr dit : « Je ne suis le valet de personne ici, en ce pays. Et certes, je vais accéder à la première prière de la fille de roi si elle estime en être tant soit peu plus libre qu'avant. »

Puis Hrólfr se leva et alla au château chez la princesse, ainsi que tous les hommes de celle-ci. Elle assit Hrólfr sur le haut-siège et lui prodigua honneurs et joies.

Le roi Eirekr alla du þing à un autre château, il était fort sinistre. La plupart des gens s'étonnaient que la princesse eût choisi l'homme qui risquait d'être le plus sévèrement vaincu. Le roi regrettait fort d'avoir accordé cela à la princesse, il demanda à Sörkvir de faire de son mieux et

de ne pas épargner les artifices qu'il pourrait utiliser – «cet homme m'a toujours accablé l'esprit. Tu vas bien conserver l'armure qui vient de Hreggviðr pour qu'elle ne puisse nous faire de mal.»

Hrólfr était donc au château auprès de la fille du roi, tenu en grande liesse, et il lui dit sa mission de la part du jarl. Elle déclara qu'elle savait fort bien déjà cela et qu'elle ferait en sorte «que je m'en aille d'ici avec toi, et je te tiendrai pour celui qui méritera le plus de jouir de moi si tu me délivres du pouvoir des ennemis». Ils se quittèrent sur ces mots.

Le lendemain matin, Hrólfr fut de bonne heure sur pied, il mit l'armure qui venait de Hreggviðr et se ceignit de l'excellente épée. La princesse lui remit la lance et le bouclier qu'avait possédés son père. Elle lui demanda d'aller chercher le cheval Dulcifal. On l'avait mis dans un solide enclos avec nombre de chevaux. Il mordait, ruait et tuait force chevaux. Hrólfr alla à la grille et frappa son bouclier de sa lance. Dulcifal alla à Hrólfr et la lance et le bouclier chantaient tellement que tous ceux qui étaient auprès trouvèrent que c'était grande merveille. Hrólfr prit le cheval, le sella et l'enfourcha agilement, d'un bond, avec toute son armure. Pour Dulcifal, il courut et fit un saut par-dessus les grilles qu'il n'effleura même pas, puis il avança par la plaine. Sörkvir aussi était arrivé en lice, ainsi que le roi, Vilhjálmr, Brynjólfr et une grande foule.

## *21. Tournoi de Hrólfr contre Sörkvir*

Chacun dispose sa lance pour l'attaque, ils se portent l'un contre l'autre aussi rudement que le peuvent leurs chevaux. De part et d'autre, ils chargent avec grande violence. La lance de Sörkvir arrive dans le bouclier de Hrólfr mais glisse, et Hrólfr enlève d'un coup le heaume de Sörkvir. Hrólfr avait achevé sa charge que Sörkvir n'en était qu'aux deux tiers de sa course. Dulcifal ne veut pas s'arrêter et fait volte-face, Sörkvir n'a pas fait le quart du chemin qu'ils se rencontrent. De nouveau, chacun charge l'autre, et il en va comme la précédente fois, Sörkvir ne parvient à rien mais il perd son bouclier. Ils s'attaquent pour la troisième fois. Dulcifal va comme oiseau qui vole jusqu'à ce qu'ils se rencontrent. Hrólfr vise Sörkvir en sorte que le coup se fixe dans la broigne, il le désarçonne, chevauche avec lui en travers de la lice jusqu'à ce qu'il le jette dans une fosse puante de sorte que Sörkvir se rompt le cou. Alors, Dulcifal se tient tranquille, comme s'il était planté en terre. La fille du roi se réjouit fort ainsi que tous les gens du pays.

Quand le roi Eirekr vit cela, il fut excessivement fâché, il ordonna à tous ses hommes d'encercler Hrólfr et de le tuer au plus vite, disant que si

on le laissait libre maintenant, il ferait des choses pires ensuite. On fit comme le roi le disait, on attaqua Hrólfr de tous côtés. Mais quand Dulcifal vit cela, il se cambra, battant des jambes de devant et mordant à mort maints hommes. Ses yeux avaient l'air de caillots de sang, on eût cru que du feu lui sortait des naseaux et de la bouche. Il s'en fut courant de la sorte en fracassant des hommes sous lui. Hrólfr ne resta pas tranquille en selle non plus. Il éprouva l'épée qui venait de Hreggviðr. Il frappait d'estoc et de taille, des deux mains, chevaux et hommes. Quiconque se trouvait devant lui était certain de mourir. Tous prenaient la fuite. Hrólfr chevaucha jusqu'à l'endroit où se trouvait le roi, mais il s'était échappé. Hrólfr occit plus d'une centaine d'hommes avant de parvenir dans la forêt ; il était épuisé mais pas blessé. Le roi Eirekr estima avoir souffert une grande perte et il s'en fut dans son château le soir, très morose.

Ce même soir, la princesse se fit fort agréable envers ses hommes et les traita généreusement. Elle enivra si bien toutes ses dames de compagnie qu'elles tombèrent endormies et lorsque la nuit était peu avancée, Hrólfr vint au château trouver la fille du roi et lui demanda de se préparer à voyager avec lui. Elle déclara y être prête. Hrólfr emporta deux grands coffres, les bijoux de la princesse s'y trouvaient. Ils montèrent tous les deux Dulcifal et allèrent leur chemin. On ne relate pas où ils allèrent et combien de temps ils furent en route, mais ils chevauchèrent de nuit plus que de jour.

## *22. Le vœu de Vilhjálmr*

Il faut parler maintenant du roi Eirekr. Il s'éveille au matin, ordonne à ses hommes de s'armer et de se mettre à la recherche de Hrólfr. C'est ce qui fut fait, ils le cherchèrent trois jours et ne le trouvèrent pas. Le roi fit chercher alors dans le château de la princesse, elle en était partie si bien que nul ne savait ce qu'il était advenu d'elle. Le roi conçut grande crainte de tout cela et il était fort fâché.

Il dit à Vilhjálmr : « Je vois que tu m'as menti sur tout, tant sur ton compte que sur celui de Hrólfr. On peut voir maintenant que c'est un tout autre homme que celui que tu as dit. Je vois que c'est Hrólfr qui est allé dans le tertre, pas toi. Il a pris la bonne armure et moi, celle qui n'a aucune utilité. On voit bien qu'il est des hommes de grande classe, mais toi, tu es un traître sans valeur, un couillon dans chaque fibre. Tu as su toute son intention et tu n'as pas osé me le dire. Je considère que tu ne possèdes aucun royaume ou autres excellentes choses, et je te crois, à tous égards, né d'un esclave bouseux. Tu mériterais que je te fasse pendre à la

potence pour fausseté et trahison, envers ma sœur et moi, et c'est cette mort qui t'attend, même si elle n'advient pas tout de suite. »

À ces propos du roi, Vilhjálmr eut grand peur et dit : « Je vais promptement manifester quel homme je suis. Je monte sur cette souche et je fais le vœu de ne pas revenir dans le lit de Gyða, ta sœur, avant d'avoir mis à mort Hrólfr et de vous avoir rapporté, à toi et à la princesse, sa tête. Je n'aurai en cela le renfort de personne non plus que l'assistance. »

Vilhjálmr prit ses armes et son cheval et s'en fut au plus vite, et il se mit à la poursuite de Hrólfr. Pour le roi Eirekr, il demeura en Garðaríki, considérant que les choses allaient fort mal.

## *23. De Möndull et de ses artifices*

La saga revient maintenant au Danemark, chez le jarl Þorgnýr et ses hommes, et ce même automne où Hrólfr s'en fut en Garðaríki, le jarl se rendit par son royaume à des banquets[39], selon sa coutume.

Un jour, un inconnu se présenta au jarl et dit se nommer Möndull Pattason. Il déclara avoir voyagé un peu partout en pays étrangers et avoir bien des choses à dire, tout en ayant acquis grand renom. Il était de petite taille et fort trapu, beau de visage ; il avait de gros yeux saillants. Le jarl fit bel accueil à cet homme et le pria de rester chez lui. L'homme accepta. Il divertissait fréquemment le jarl en racontant maintes histoires sensées. Il se fit que le jarl le prit en grande affection, qu'il le convoquait pour chacune de ses affaires, et Möndull conversait avec lui nuit et jour, si bien que le jarl en oubliait le gouvernement de ses États.

Un jour, le Conseiller Björn vint, comme d'habitude, se présenter au jarl Þorgnýr et lui reprocha de faire d'un inconnu son homme de confiance : ces entretiens étaient tellement inconvenants qu'à cause d'eux, il ne s'occupait pas de son royaume. Ces propos de Björn fâchèrent le jarl qui dit qu'il ferait ce que bon lui plairait, quoi que Björn dît. Möndull entendit les propos de Björn mais ne se manifesta pas. Björn débita encore maints propos véridiques puis s'en alla.

Björn possédait une maison en ville près de la résidence du jarl, et un autre domaine en dehors de la cité, comme on l'a dit précédemment. Un jour, Möndull s'en vint à la résidence de Björn alors qu'il n'était pas chez

39. C'est bien le mot qu'emploie le texte. Mais en fait, il s'agissait chez les souverains et plus tard chez les dignitaires de l'Église de faire le tour de leurs sujets les plus importants, qui étaient tenus de les accueillir : le mot *veizla*, proprement « banquet », qui figure ici, s'applique à cet usage.

lui, non plus que personne d'autre en dehors d'Ingibjörg, sa femme. Il lui conta fleurette et elle fit bel accueil à cela. On en vint au point qu'il chercha à coucher avec elle, prodiguant pour ce faire maintes belles paroles. Il lui offrit d'accepter de lui force objets précieux tout en blâmant constamment Björn, disant que ce n'était pas un homme. Cela courrouça fort Ingibjörg qui lui répondit avec mépris, disant que jamais elle n'irait avec lui. Möndull sortit alors d'en dessous de son manteau une cruche et lui demanda de prendre de cette boisson en signe de réconciliation, mais elle donna un coup sous la cruche et le contenu rejaillit dans le visage de Möndull.

Cela fâcha celui-ci, qui dit: « Nous ne nous quitterons pas, toi et Björn, ton mari, avant que je ne vous aie récompensés selon vos mérites pour le déshonneur que vous m'avez fait, à la fois en paroles et en actes. »

Ensuite, il s'en alla et se présenta au jarl Þorgnýr, disant: « Je voudrais, sire, que vous condescendiez à accepter de moi une ceinture que j'ai héritée de mon père. » Il la posa devant le jarl, sur la table. Elle était tout ornementée d'or et de pierreries. Le jarl ne pensait pas avoir jamais vu objet de plus de valeur. Il le remercia, disant ne pas avoir reçu pareil don d'un homme du commun. Möndull passa là l'hiver, tenu dans la même affection, mais les rapports entre Stefnir, Björn et lui étaient froids. Le jarl était très content de la ceinture et la montrait toujours à ses amis quand il avait des banquets.

Ingibjörg, la femme de Björn, attrapa une maladie étrange pendant l'hiver. Elle était devenue toute noire comme la mort et elle ne prêtait attention à rien, comme si elle était devenue folle. Björn en était très éprouvé, car il l'aimait beaucoup.

Il se trouva, au printemps, lors d'un banquet, que la ceinture donnée par Möndull disparut. On la chercha partout, on ne la trouva pas. Le jarl estima que c'était grande perte et fit apporter grand soin à l'investigation, mais on ne la trouva pas. Le jarl demanda à Möndull ce qu'il pensait qu'elle était devenue et comment il fallait la chercher.

Möndull dit: « Il m'est difficile de désigner un homme qui l'aurait prise bien que j'estime pouvoir le deviner, mais il est vraisemblable que celui-là s'est emparé de cette ceinture qui vous a volé bien d'autres choses. Il faut que ce soit un homme puissant qui ait fait cela, un homme qui vous a toujours envié votre honneur. Mon avis, c'est que vous fassiez organiser des fouilles alors que tout le monde s'y attend le moins, et ne faites d'exception pour personne, quelle que soit sa distinction. Celui qui a pris la ceinture ne laissera pas ouvrir son coffre de son plein gré, et quel que soit celui qui l'a fait, qu'il soit à bon droit pendu à la potence. »

Le jarl estima que c'était là un bon conseil et dit qu'il en serait ainsi. Il fit rassembler tous les hommes de sa hirð et leur dit qu'il voulait fouiller le coffre de chacun, d'abord de Stefnir, son fils, et du Conseiller Björn, de sorte que les autres puissent mieux accepter. Ils déclarèrent y être prêts. C'est ce que l'on fit : Stefnir fut le premier à montrer ses coffres et on n'y trouva pas la ceinture. Puis on chercha chez Björn et chez tous ceux qui étaient dans la ville, et l'on ne put rien trouver.

Alors, Möndull dit : « Björn doit posséder d'autres coffres que ceux qui sont ici chez lui et on ne les a pas fouillés. »

Stefnir dit : « Assurément, Björn a des biens hors de la ville, mais je ne crois pas qu'il faille chercher là. »

Le jarl dit qu'il fallait chercher par là et c'est ce que l'on fit. Björn accepta que l'on fouille, comme précédemment. Möndull alla à un ancien coffre et demanda ce qu'il contenait. Björn dit qu'il n'y avait là que de vieux clous pour bateaux. Le jarl ordonna d'ouvrir. Björn chercha la clef et ne la trouva pas. Le jarl y alla, fractura le coffre et examina tout ce qu'il contenait, et sur le fond se trouvait la ceinture. Tout le monde s'en émerveilla, mais surtout Björn, car il se savait innocent.

Le jarl était fort fâché et il ordonna de se saisir de Björn. « Je vais, dit-il, te pendre à la plus haute potence dès que le matin viendra, car cet homme doit avoir déjà fait cela bien que ce soit seulement maintenant qu'il en est confondu. »

On s'empara de Björn, on le ligota fortement parce que personne n'osait s'opposer, bien qu'il ne méritât pas cela. Björn offrit de se soumettre à une ordalie selon la coutume du pays, mais le jarl ne voulut pas en entendre parler. Stefnir obtint de son père que Björn vive encore sept nuits pour le cas où il se trouverait quelque chose qui lui fût en aide ; il serait sous la garde de Möndull et ne reviendrait pas dans sa résidence. Beaucoup s'en affligeaient car Björn était fort populaire. Le jarl s'en fut à la ville avec ses hommes, et ils allèrent boire. Dès que la hirð eut goûté au premier plat et bu le premier vaisseau, toute leur amitié pour Björn disparut et tous trouvèrent qu'il était accusé à juste titre.

Möndull était au domaine de Björn et il chassa tous les hommes de sa maison. Il mit Ingibjörg dans son lit chaque nuit, sous les yeux de Björn, et elle lui prodiguait toute affection, sans se souvenir de Björn, son mari. Björn trouvait cela dur à supporter. Se passèrent de la sorte ces sept nuits dont on a parlé.

La saga retourne au point dont on s'est détourné, car on ne dira pas deux choses en même temps bien que toutes les deux se soient passées de concert.

### *24. Vilhjálmr trahit Hrólfr pour la deuxième fois*

Il faut dire maintenant que, alors que Hrólfr et la princesse quittaient le Garðaríki, ils virent un jour un homme qui chevauchait à leur poursuite ; il était en vêtements de lin et était ceint d'une épée. Hrólfr reconnut que c'était Vilhjálmr, lequel, dès qu'il vit Hrólfr, tomba à ses pieds et lui demanda miséricorde de bien des façons – « j'ai souffert durement depuis que nous nous sommes quittés, dit Vilhjálmr, car le roi m'a fait mettre au cachot et il voulait me tuer. Je suis parvenu à m'enfuir par mes artifices, tout gelé et affamé. Me voici rendu à ta miséricorde, mon cher Hrólfr, quoi que tu veuilles faire de moi. Je ne voudrais jamais faire chose qui pourrait te déplaire, et tous les jours t'être loyal et fidèle désormais, si tu me laisses en vie et me fais revenir avec toi au Danemark. »

Hrólfr fut touché par les lamentations de Vilhjálmr et déclara ne pas daigner le tuer bien qu'il le méritât. La princesse dit que cela était malavisé, « car il a mauvais air et il s'avérera méchant ».

Vilhjálmr s'en fut donc avec eux et se fit fort obligeant, mais jamais il n'était sans danger pour lui d'approcher de Dulcifal, car celui-ci mordait Vilhjálmr et lui prodiguait des ruades s'il y parvenait.

Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils soient à un jour de voyage de la résidence du jarl Þorgnýr. Ils avaient pris leurs quartiers pour la nuit dans une forêt et se firent un abri de branches, le soir. Hrólfr et la princesse couchaient ensemble chaque nuit avec une épée nue entre eux. Vilhjálmr piqua Hrólfr de l'épine du sommeil pendant la nuit, et le lendemain matin, il se leva de bonne heure, prit le cheval Dulcifal, le sella, seule chose que le cheval acceptait de Vilhjálmr. Hrólfr était couché en armure, le manteau qui lui venait de Véfreyja par-dessus. Ingigerðr se leva. Elle molesta Hrólfr et ne parvint pas à le réveiller, quoi qu'elle fît. Elle sortit alors de l'endroit et pleura. Vilhjálmr vit cela et demanda si elle jouissait peu de la cohabitation avec Hrólfr.

Elle dit : « Tout me plaît en lui, mais il dort si ferme que je ne parviens pas à le réveiller.

— Moi, je vais le réveiller », dit Vilhjálmr.

Il alla à l'abri et le mit en pièces. Puis il trancha les deux pieds de Hrólfr et les fourra sous ses habits. Hrólfr dormait comme devant. La princesse demanda ce qui avait été cassé.

« Les jours de Hrólfr », dit Vilhjálmr.

La princesse dit : « Maudites soient ta vie et celle de celui qui a fait cette œuvre infortunée. Qu'une méchante fin t'attende. »

Vilhjálmr dit : « De ces deux conditions, prends celle que tu trouveras la meilleure. L'une est que tu viennes avec moi chez le jarl Þorgnýr et

attestes ce que je dirai, car je trouve peu d'honneur à revenir en Garðaríki. L'autre est que je te tue telle que te voici. »

Elle réfléchit qu'il valait mieux ne pas choisir la mort tant qu'elle avait la possibilité de vivre, mais elle pensa qu'il n'était pas exclu que du mal advînt de Vilhjálmr. Elle dit alors qu'elle le suivrait et ne contredirait pas ce qu'il dirait s'il ne lui faisait pas de déshonneur dans ses propos. Il lui fallut prêter serment là-dessus. Vilhjálmr voulut prendre Dulcifal, mais il n'en fut pas question, car il mordait et ruait de tous côtés, de sorte qu'on ne pouvait absolument pas l'approcher, et Vilhjálmr ne put aller à Hrólfr à cause du cheval. Il ne put manipuler l'épée en raison de son poids. Hrólfr resta là gisant, et eux allèrent leur chemin. La princesse trouva pénible de s'en aller et de quitter Hrólfr, tant était misérable son état.

On ne rapporte rien de leur voyage avant qu'ils n'arrivent chez le jarl Þorgnýr. Celui-ci alla à la rencontre de la fille du roi avec tous les honneurs et liesse. Il demanda quel homme était Vilhjálmr.

Il répond : « Je suis un fils de paysan de bonne famille, ici au Danemark, et je me suis joint à Hrólfr lorsqu'il quitta le Garðaríki. Nous avons accompli maintes rudes tâches et en dernier lieu, il a vaincu Sörkvir, un champion du roi Eirekr, et l'a tué. Le roi n'a pas supporté cela et a fait saisir Hrólfr pour le tuer. Voici ses pieds que j'ai emportés pour les montrer. J'ai joint ensuite la princesse et je l'ai amenée ici. Je me suis mis en maint péril de ma vie pour vous, de même que Hrólfr. Nul n'était plus vaillant que lui, car il ne se rendit jamais avant de perdre les deux pieds. J'estime maintenant être parvenu à épouser Þóra, votre fille. Il n'y a pas de honte pour vous à m'avoir pour gendre en raison de ma famille et de ma virilité. Aussi n'est-il pas besoin de différer que nos deux noces se tiennent en même temps. »

La plupart trouvèrent vraisemblable l'histoire de Vilhjálmr et tous s'affligèrent de la mort de Hrólfr, surtout le jarl et Stefnir, son fils. Ingigerðr pleura fort. Le jarl la consola et demanda si Vilhjálmr lui avait dit vrai.

Elle dit : « Vilhjálmr ne vous aura pas menti plus qu'aux autres, et je veux vous prier de retarder les noces d'un mois. Il peut arriver maintes choses qui vous fassent changer d'avis. »

Vilhjálmr plaisait peu à Þóra également et elle fit la même requête. Ce qu'entendant, Vilhjálmr bafouilla : « Ne remettez pas la date des noces, quoi qu'elles disent, car le caractère des femmes n'a pas de sens. »

Stefnir dit : « Il sied que la princesse en décide et le délai n'est pas long. »

Vilhjálmr dit : « Il ne convient pas à un chef, dit-on, de laisser les femmes décider de leurs intentions, non plus que leur fils, si elles et lui donnent de mauvais avis. »

Stefnir se courrouça à ces propos et dit que ce seraient elles qui décideraient, mais pas Vilhjálmr, « ou bien, j'y perdrai la vie ».

Vilhjálmr déclara que ce ne serait pas une perte si Stefnir était tué. Le jarl leur ordonna de ne pas faire de cela un sujet de disputes – « toutefois, Stefnir décidera de ce dont il veut se mêler, mais toi, Vilhjálmr, tu te marieras avec ma fille, car tu l'as bien mérité. »

Stefnir prit Ingigerðr par la main et la conduisit au pavillon de sa sœur, l'enferma ensuite et conserva lui-même la clef. Les gens disent que la princesse Ingigerðr avait gardé les pieds et y avait mis des herbes qui ne pouvaient dépérir. Stefnir déplaisait fort à Vilhjálmr mais celui-ci dut se contenter des choses en cet état.

## *25. Möndull guérit Hrólfr*

Il faut revenir maintenant à Hrólfr. Il resta étendu jusqu'au soir, comme mort, car l'épine du sommeil était dans sa tête. Vilhjálmr ne l'avait pas enlevée. Dulcifal, sellé et bridé, le gardait, jusqu'à ce qu'il aille à Hrólfr et, de la tête, le fasse rouler sur le sol. Alors, l'épine du sommeil tomba. Hrólfr se réveilla et constata que ses deux pieds étaient partis, que l'abri avait disparu, que Vilhjálmr s'en était allé ainsi que la princesse. L'épée qui venait de Hreggviðr était là. Hrólfr trouva que les choses allaient bien mal, mais pourtant, il se mit en mouvement, prit les pierres guérisseuses et les frotta sur les moignons de ses jambes. La brûlure se mit rapidement à disparaître. Il rampa jusqu'à son cheval, mais celui-ci se coucha en sorte que Hrólfr roula jusqu'à la selle. Alors, Dulcifal se remit debout. Hrólfr chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive au domaine de Björn, son ami, car il ne voulait pas aller jusqu'à la ville et estimait qu'il y avait loin jusqu'à son propre château. Quand il arriva au domaine, Dulcifal se coucha. Hrólfr lui enleva sa bride et se coula dans les maisons. Il trouva que tout y était très riche.

Hrólfr alla dans la halle et se jeta dans un siège plongé dans l'ombre, où il resta un moment. Il vit alors une femme déambuler, en portant du feu. Elle était noire et portait des vêtements sombres, et elle était tout enflée. Elle tisonna le feu. Peu après arriva un homme vêtu d'écarlate, avec un bandeau d'or autour du front. Il était de petite taille et trapu. Il menait un homme derrière lui, qui était enchaîné, pieds et mains. Il reconnut Björn, son ami, et trouva qu'il était durement maltraité. L'homme mit Björn par terre, s'assit près du feu, mit la femme auprès de lui et l'embrassa.

Björn dit : « Tu fais mal, Möndull, d'avoir séduit ma femme, de m'avoir calomnié auprès du jarl de sorte qu'il va me faire pendre d'ici trois

jours sans aucune raison. Tu ne te serais pas conduit de la sorte si Hrólfr Sturlaugsson avait été dans le pays. Il me vengera si le destin lui donne de revenir. »

Möndull répond : « Jamais il ne t'aidera ni ne te vengera désormais. Je peux te dire sur son compte qu'il a perdu les deux pieds et qu'il est pratiquement mort. Il ne reviendra jamais à la vie. »

Hrólfr se dressa sur ses moignons dans son siège, prit à deux mains le cou de Möndull et dit : « Tu sauras que les mains de Hrólfr sont encore vivantes, même si ses pieds sont partis », il le tire sous lui si bien que Möndull en émet des gargouillements.

Möndull dit alors : « S'il te plaît, Hrólfr, ne me tue pas. Je vais te guérir, car je possède un onguent qui n'a pas son pareil dans les pays du Nord. Je détiens un art si grand de la médecine que je peux totalement guérir, dans un délai de trois jours, quiconque a des chances de survivre. Je te ferai savoir aussi que je suis un nain habitant dans le sol et que j'ai la nature des nains tant pour l'art de la médecine que pour l'artisanat[40]. Je suis venu ici-bas dans le but d'ensorceler Þóra la fille du jarl ou Ingibjörg, et de les emporter avec moi. Mais comme Björn a vu très clairement qui j'étais, je voulais le faire périr, de telle façon que je m'emparai de la ceinture et la mis dans son coffre et j'emportai la clef pour qu'il soit tenu d'autant plus susceptible d'avoir volé qu'il refuserait d'ouvrir son coffre. J'ai détourné tout le monde de l'amitié de Björn. À présent, je veux faire tout ce que tu requerras pour garder ma vie, car je ne trahirai jamais celui qui m'a épargné. »

Hrólfr dit alors : « Je courrai le risque de te donner la vie, mais d'abord, tu vas soigner Ingibjörg et libérer Björn. »

Il mit Möndull debout : il était tout noir et laid, selon la façon dont il avait été créé. Il libéra Björn, déshabilla Ingibjörg et oignit sa chair d'un excellent onguent, lui fit boire un breuvage capable de faire revenir la mémoire. Elle recouvra bientôt ses esprits, sa chair blanchit, elle retrouva la santé et perdit tout amour pour le nain. Elle et Björn remercièrent Hrólfr, comme il en était digne.

Après cela, Möndull disparut et revint au bout d'un moment, il apportait les pieds de Hrólfr et un grand pot d'onguent. Il dit : « Je ferai maintenant une chose que jamais je n'avais envisagée, c'est de te guérir, Hrólfr. Tu vas te coucher près du feu et échauffer tes moignons. »

C'est ce que fit Hrólfr. Le nain oignit les blessures et replaça les pieds qu'il attacha avec des attelles, laissa Hrólfr allongé ainsi pendant trois

40. Ce texte est à soi seul une petite somme : les nains, en effet, qui étaient sans doute les morts, habitaient, à ce titre, sous terre. Ils détenaient, comme tels, la science des choses cachées, notamment dans les domaines de la médecine et de l'artisanat.

nuits, défit alors les bandages et demanda à Hrólfr de se lever et de faire un essai. C'est ce que fit Hrólfr. Ses pieds étaient aussi aptes et souples que s'il n'avait jamais été blessé.

Mais si l'on trouve de telles choses incroyables, il revient à chacun de dire ce qu'il a vu ou entendu. Il est difficile aussi de contredire ce que les doctes d'autrefois ont composé. Ils auraient fort bien pu dire que cela s'était passé différemment s'ils l'avaient voulu. Il y a eu des sages qui ont beaucoup parlé en figures de certaines choses, comme maître Galterus dans la *Saga d'Alexandre* ou le poète Umeris dans la *Saga des Troyens*, et les maîtres qui leur ont succédé ont tenu cela pour vrai plutôt que pour sujet de contradiction, disant que cela pouvait avoir été ainsi. Personne n'a besoin d'y ajouter foi non plus, qu'il en retire donc de la joie tant qu'il écoute[41].

Hrólfr dit alors à Möndull : « Tu as bien fait de me guérir, tu vas recevoir de moi les choses que tu demanderas. Je veux te prier de m'accompagner en Garðaríki si j'y retourne. »

Möndull dit qu'il en serait ainsi – « je vais maintenant aller à ma maison. Il m'a été dur d'en démêler avec toi et le plus dur a été de quitter Ingibjörg, mais il faut bien qu'il en soit ainsi. »

Là-dessus, le nain Möndull s'en fut, et Hrólfr ne sut pas ce qu'il était advenu de lui.

## *26. Hrólfr se présente au jarl*

Le lendemain matin, Hrólfr se leva et s'arma. Il dit à Björn : « Maintenant, nous irons en ville, nous présenter au jarl. »

Björn dit : « Je n'en ai pas envie, car à présent, le temps est expiré où l'on me faisait trêve, et si je vais là-bas, ma mort est assurée. »

Hrólfr dit : « Tu vas t'y risquer. »

41. Ce passage est capital et il a suscité d'abondants commentaires. La *Saga d'Alexandre* est la traduction faite par l'évêque Brandr Jónsson, autour de 1200, de l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon, les Islandais ayant suivi la mode européenne tant pour la matière de France (chansons de geste, etc.), que pour celle de Bretagne (romans de Chrétien de Troyes) et que, donc, pour celle d'Alexandre. De même, Homère n'était pas inconnu et cette *Saga des Troyens* dérive des travaux, en latin, de Darès le Phrygien et de Dictys de Crète. C'est dire l'étendue de la culture des clercs de l'île ! Surtout, on voudra bien prendre garde à la fin du paragraphe, car elle résume, en quelque sorte, ce qu'il faut penser des sagas dites légendaires, de l'aveu même de l'auteur du présent texte. Soit : après tout, ce que j'écris là n'est pas gratuit, je me couvre de l'autorité de maîtres anciens ; et surtout : vous n'êtes pas tenus de croire à l'authenticité du récit, il suffit qu'il vous amuse !

Ils allèrent à la ville et pénétrèrent dans la halle, s'arrêtant près de la porte. Le jarl était à table et ne reconnut pas Hrólfr non plus qu'aucun de ceux qui se trouvaient à l'intérieur.

Mais dès que les hommes du jarl virent Björn, ils dirent tous : « Il fait bien le hardi, ce voleur de Björn qui se présente aux yeux du jarl, et Möndull l'a bien mal gardé puisque le voici relâché. »

Un homme ramassa un gros os de bœuf et le lança sur Björn, mais Hrólfr l'attrapa au vol et le renvoya sur celui qui l'avait jeté. L'os arriva dans sa poitrine et la transperça de telle sorte que l'homme resta fixé dans le mur de bois. Tout le monde se tut en voyant cela et eut peur de l'homme de grande taille qui était entré.

Hrólfr dit à Björn : « Va au siège de Stefnir et dis ces mots : "Hrólfr Sturlaugsson t'inviterait à entrer s'il se trouvait là et que tu arrives." »

Björn se rendit à pas comptés le long de la halle parce qu'il était fort effrayé, jusqu'à ce qu'il arrive devant Stefnir. Il dit alors les mots que Hrólfr lui avait indiqués. En entendant cela, Stefnir passa par-dessus la table, s'avança vers Hrólfr et releva le capuchon de devant son visage. Il reconnut Hrólfr et lui souhaita de tout cœur la bienvenue, puis le mena devant son père. Le jarl se réjouit de la venue de Hrólfr, il se leva en grande liesse pour aller au-devant de lui.

Vilhjálmr fit de grands yeux en voyant Hrólfr. De peur, il avait le visage tantôt tout rouge, tantôt pâle comme de l'écorce de tilleul.

Le jarl Þorgnýr dit : « Il me semble que voici Hrólfr, Vilhjálmr, et il n'est pas mort. »

Hrólfr demanda si Vilhjálmr était là. Celui-ci dit : « Me voici, mon cher Hrólfr, et tout ce qui m'appartient est en ton pouvoir. »

Hrólfr dit : « Nous ne nous sommes pas quittés en bons termes, Vilhjálmr, et tes méfaits ont dû te rester longtemps dans la poitrine, bien que les voici manifestés maintenant ; et tu ferais mieux de raconter l'histoire de ta vie, bien qu'elle ne soit pas bonne, car tu ne retireras pas grand honneur de ton existence désormais.

— On va faire comme tu le veux, mon cher Hrólfr, c'est ce qui conviendra le mieux », dit Vilhjálmr.

## *27. La saga de Vilhjálmr et sa fin*

« Le début de mon histoire, c'est que mon père, qui s'appelait Úlfr, habitait près d'une forêt, ici, au Danemark. Il avait une femme et huit enfants, j'étais l'un d'eux, l'aîné. Mon père possédait quantité de chèvres, fort indisciplinées. On m'avait assigné de les garder et je faisais tout mon

possible, quand j'y parvenais, mais la provende était maigre et j'étais mal vêtu. Quand je ne ramenais pas les chèvres à la maison, j'étais battu. Je le supportais mal jusqu'à ce qu'une nuit, j'arrivai à la maison, y mis le feu et brûlai tout le monde dedans. J'habitai là un long moment. Je me mis à prendre des forces.

« Une nuit, je rêvai que venait à moi un homme de grande taille qui dit se nommer Grímr. Il dit que j'étais un homme prometteur et que grande chance m'était assignée si je m'entendais à la rechercher, et qu'il allait passer marché avec moi. Je demandai quel marché c'était.

« Il dit : "Je vais te donner plus de force que tu n'en as eue précédemment, et des armes et de bons habits ainsi que plusieurs autres choses, et tu vas aller trouver Hrólfr Sturlaugsson et le trahiras si tu le peux, car il est maintenant en voyage et il a l'intention d'aller en Garðaríki pour enlever la princesse. Il va provoquer bien des maux si l'on ne met pas fin à ses jours. On peut opérer un changement de chance de sorte que tu deviennes, toi, beau-frère du roi Eirekr et que lui soit mis à mort."

« J'acceptai. Ensuite, il sortit d'en dessous de son manteau une grande corne et m'en donna à boire. J'eus l'impression que la force m'investissait. Cela dit, nous nous quittâmes et lorsque je me réveillai, les armes et les habits étaient là. Je m'en fus ensuite, jusqu'à ce que je trouve Ölvir, mon parent. Tout ce qui se produisit là était sur mon conseil parce que j'estimais que tu tiendrais ton serment et que je serais en mesure de te tuer quand je le voudrais, une fois que tu aurais accompli ce qui me promouvrait. Je pensais savoir que c'était Grímr Ægir qui m'était apparu, aussi quittai-je le Garðaríki pour te chercher, parce que je craignais qu'il se venge cruellement de moi si je ne faisais pas ce qu'il avait dit. J'avais l'intention de prendre Þóra pour femme, aussi amenai-je Ingigerðr ici et non en Garðaríki. Je n'aurais jamais été hors de danger si l'on découvrait la vérité sur mon compte. J'envisageais de tuer Stefnir puis le jarl, de m'emparer d'Ingigerðr et de gouverner tout seul le royaume à partir de là. Je t'aurais décapité, mon cher Hrólfr, dans la forêt, si je n'avais craint Dulcifal. Et voici la fin de la saga de ma vie. J'espère, mon cher Hrólfr, que tu m'accorderas la vie bien que je ne le mérite pas, car j'ai quelque excuse, je voulais acquérir l'honneur qui était offert et obtenir un tel mariage, un tel royaume !" »

Après cela, Vilhjálmr se tut, mais tous ceux qui avaient entendu cette histoire le tinrent pour le pire des traîtres.

Sur ce, Hrólfr entama sa propre histoire et raconta comment il était parti de chez lui au Danemark, jusqu'au moment où l'on en était arrivé, et l'on estima que son renom et sa vaillance étaient de grande valeur. On pensa que le nain lui avait été envoyé pour sa bonne chance.

Björn recouvra alors la réputation et l'honneur qu'il avait possédés auparavant; pour Vilhjálmr, il fut mis en prison et l'on convoqua à cause de lui un þing nombreux. On rechercha quel genre de mort lui conviendrait le mieux. Tous furent d'accord pour qu'il subisse le plus effroyable trépas, on le bâillonna et on le pendit à la plus haute potence. Vilhjálmr laissa la vie de la façon que l'on vient de dire et il fallait s'attendre qu'il finisse mal tant il avait été traître et assassin.

La princesse Ingigerðr se réjouit du retour de Hrólfr et aussi qu'il fût sain et sauf. Le jarl eut un entretien avec elle et dit que, maintenant, il n'était pas besoin de remettre davantage les noces.

Elle dit : « Vous saurez, sire, que Hreggviðr, mon père, n'a pas été vengé et en outre que je n'entrerai dans le lit d'aucun homme avant que ce soit fait, que le roi Eirekr soit tué ainsi que Grímr Ægir et tous ceux qui ont le plus contribué à sa mort. Je ne veux pas non plus que les hommes du Garðaríki servent un autre chef que celui que j'épouserai. »

Hrólfr dit : « Puisque j'ai emmené la princesse hors du Garðaríki et qu'elle a bien voulu me suivre, elle ne sera contrainte par personne si j'en puis décider. Je veux vous offrir, sire, de me rendre en Garðaríki avec vos forces et d'y accomplir tout ce dont je serai capable. »

Le jarl dit : « Je veux vous remercier, Hrólfr, du bon vouloir que vous m'avez manifesté en cela et en tout ton service. J'accepterai volontiers que toi et Stefnir soyez les chefs de cette expédition. Je vais vous équiper, pour cette expédition, de bateaux et de troupes au mieux de mes moyens, parce que je voudrais que vous effectuiez la vengeance de telle sorte que cela plaise à la princesse. Les noces n'auront pas lieu avant que vous soyez revenus, si le destin le permet. »

La princesse dit que cela lui plaisait bien et ce fut résolu. Les hommes de Hrólfr l'avaient attendu dans le château tandis qu'il était parti et ils se réjouirent de le voir revenir chez lui.

### *28. Hrólfr et ses gens se rendent en Garðaríki*

Le jarl Þorgnýr fait préparer des bateaux et des armes en été, d'un bout à l'autre de ses États. Une importante troupe de Svíþjód et de Frisland vint à lui aussi, que ses parents et amis lui envoyèrent et il reçut encore une grande force du Vindland[42]. De grands préparatifs furent faits en Jutland pour cette expédition militaire et quand l'armée fut rassemblée, cela fit une belle force et bien équipée. Ils avaient cent bateaux, la plupart gros.

42. Le pays des Vendes, une tribu slave établie à l'est du Danemark.

Hrólfr et Stefnir étaient les chefs de cette troupe. Ils attendirent un vent favorable pendant quelques jours.

Un jour, un homme vint se présenter à la table, sur le bateau de Hrólfr. Il était de petite taille, et corpulent, il portait un gros sac sur les épaules. Il prit la passerelle pour monter sur le bateau. Hrólfr reconnut cet homme. C'était le nain Möndull qui était venu là. Hrólfr lui fit bel accueil.

Möndull se débarrassa de son sac et dit : « Me voici donc venu, Hrólfr, comme tu le demandais, et je vais aller avec toi si tu le veux, à la condition que je décide de tout ce que je veux conseiller et que personne ne désobéisse à mes avis. Nous allons avoir besoin de tout cela pour réussir. »

Hrólfr répond pour dire que tout le monde prendrait son avis, et que lui accepterait volontiers sa compagnie.

Le nain dit alors : « La première de mes dispositions, c'est que toi, Hrólfr, tu sois sur le bateau qui sera en tête pendant tout le voyage, car tu as l'anneau d'or qui te vient de la femme-alfe. Tu ne perdras pas ton chemin. Nous allons attacher tous nos bateaux, chacun à la proue de l'autre. Je serai sur le bateau qui viendra en dernier lieu. Nous ne détacherons pas les bateaux avant que la voile ne soit ferlée sur tous, et s'il y en a un qui se détache de la flotte, aucun n'ira le chercher. Vous maintiendrez cela, et n'y dérogerez pas, quoi qu'il arrive, quoi qu'il vous en semble, et alors, tout ira bien. Nous n'accosterons jamais ni ne ferons de pause avant d'être arrivés au Garðaríki. Nous allons maintenant hisser la voile, car le bon vent ne manquera pas. »

On fit donc comme Möndull le prescrivait. Le jarl Þorgnýr et Ingigerðr leur souhaitèrent l'au revoir. Björn le Conseiller resta chez le jarl pour s'occuper de ses États.

Un vent favorable se leva, Hrólfr et les siens prirent la mer. Pour commencer, ils ne progressèrent guère, mais il leur parut ensuite que le temps changeait. La mer était démontée autour d'eux et l'on entendait dans l'air de grands vacarmes. Möndull était à la barre dans le dernier bateau. Il prit un grand bâton, attacha autour un fil bleu, et le remorqua dans le sillage du bateau.

Une nuit, il leur sembla qu'un bateau de guerre se portait contre Hrólfr et l'attaquait rudement. Möndull les héla pour leur dire de ne prêter aucune attention à cela, mais ils dirent qu'il avait tellement peur qu'il n'osait pas défendre l'armée de Hrólfr. Ils détachèrent de la flotte un bateau et voulurent se porter en avant des autres esquifs, mais il n'en fut pas question, car un vent se leva contre eux qui chassa le bateau en arrière de tous les autres, et la dernière chose qu'ils virent, ce fut qu'un grand morse se précipitait dessus et retournait le bateau. Tout l'équipage périt. Il advint maintes autres merveilles et les hommes réagirent diversement. En tout, ils perdirent vingt bateaux avant d'arriver en Garðaríki.

Ils remontèrent la rivière Dýna et là, ravagèrent les deux rives, incendiant les habitations, pillant le bien sur lequel ils mettaient la main. Maintes gens se soumirent à eux et par là, ils obtinrent grands renforts. Ils apprirent bientôt où était le roi Eirekr : à quel endroit il se trouvait avec quantité d'hommes. Ils mirent les bateaux au mouillage, en un seul et même lieu. Möndull prit une barque et fit à la rame le tour de la flotte. Puis il débarqua et dit aux hommes de planter leurs tentes auprès d'un grand rocher qui se trouvait dans le voisinage – « chaque tente sera plantée tout contre la suivante. »

C'est ce qui fut fait. Après cela, il défit son sac et en tira des tentes de soie noire. Il les planta par-dessus toutes les autres, si largement et fortement que nulle part il n'y avait d'interstice pour pénétrer. Ce fut avant les nuits d'hiver[43] qu'ils arrivèrent en Garðaríki.

Le nain Möndull dit : « À présent, on va sortir des provisions des bateaux et les porter dans les tentes de façon qu'elles durent trois nuits. Puis vous allez entrer dans les tentes et ne pas même regarder au dehors avant que je ne vous le dise. »

Tout fut accompli selon ses ordres. Möndull fut le dernier à entrer dans une tente, après, toutefois, avoir fait le tour de toutes.

Peu après, ils entendirent que le vent tournait à la tempête, il soufflait ferme sur les tentes. Ils tinrent cela pour une merveille. Un homme fut si curieux qu'il défit la tente et regarda dehors, mais quand il rentra, il avait perdu l'esprit et la voix, et il mourut peu de temps après. Cette tempête dura trois nuits.

Möndull dit : « Nous ne reviendrons pas tous au Danemark si Grímr Ægir peut en décider, car c'était lui, ce morse qui a fait couler nos bateaux, et il aurait procédé de la sorte avec tous, si je ne m'étais trouvé dans le dernier, car il n'a pas pu aller plus loin que le bâton que je remorquais derrière moi. Il a maintenant déchaîné contre vous une tempête et ce gel, si bien que vous en auriez tous reçu la mort si les tentes ne vous avaient pas protégés. À présent, il y a douze hommes qui sont arrivés dans la forêt à peu de distance d'ici, c'est Grímr qui les a envoyés pour le roi Eirekr. Ils sont descendus d'Ermland, ils sont en train de pratiquer un *sejðr** et ils le dirigent contre vous, Hrólfr et Stefnir, de sorte que vous vous entretuiez. Nous allons marcher à sept contre eux, et voir ce qui se passera. »

43. Les nuits d'hiver ou *vetrnætr** ont certainement été une date importante pour le paganisme germanique. À l'époque où est écrite la présente saga, toutefois, il est probable que le sens religieux ancien est perdu et que l'expression signifie simplement : « le début de l'hiver ».

C'est donc ce qu'ils firent, jusqu'à ce qu'ils arrivent dans la forêt. Ils virent une maison. On y entendait un bruit horrible fait par ceux qui exécutaient le sejðr. Ils pénétrèrent dans la maison et y virent une plate-forme élevée soutenue par quatre piliers. Möndull passa sous la plate-forme et exécuta des contre-sejðr avec de tels charmes qu'ils agirent sur les magiciens eux-mêmes. Ils passèrent ensuite dans la forêt et s'y arrêtèrent un moment, mais les magiciens réagirent de telle façon qu'ils démolirent la plate-forme et sortirent de la maison en courant et en beuglant, chacun dans une direction donnée. Certains coururent dans un marécage ou à la mer, certains sautèrent d'un rocher ou d'une falaise, et ils se tuèrent tous de la sorte. Hrólfr et les siens revinrent ensuite à leurs bateaux et ils étaient tous sains et saufs. Ils virent que la tempête n'avait pas sévi ailleurs qu'autour des bateaux et des tentes.

Alors, Möndull dit : « Il se trouve, Hrólfr, que je n'irai pas à la bataille, parce que je n'ai ni la vaillance ni la force pour cela. Pourtant, il ne te serait pas resté grande armée si tu avais été tout seul à y pourvoir. À toi et à Stefnir était destinée la mort que, vous l'avez vu, les magiciens ont reçue. »

Ils le remercièrent de son art et se préparèrent à débarquer ensuite.

## *29. Mort du jarl Þorgnýr*

Peu après que Hrólfr et les siens aient quitté le Jutland et soient arrivés en Garðaríki, survint le berserkr Tryggvi, que nous avons mentionné précédemment dans cette saga[44]. Il avait une armée invincible en raison de son nombre. Il avait le plus souvent été en Écosse et en Angleterre depuis qu'il avait fui devant Hrólfr et Stefnir, mais il venait d'apprendre qu'ils avaient quitté le pays et qu'il rencontrerait donc peu de résistance.

Dès que le jarl Þorgnýr apprit ces nouvelles de guerre, il fit rassembler des troupes, et comme Tryggvi était survenu fort à l'improviste et, de plus, que toute l'élite du pays était partie, le jarl obtint peu de monde en face d'une si grande armée. La rencontre se produisit à peu de distance de la ville. Très rude bataille éclata aussitôt. De part et d'autre, on avança bravement. Le jarl Þorgnýr fit vaillamment porter son étendard, il le suivit personnellement et se battit avec extrême audace, tuant maint homme. Björn le Conseiller le suivait virilement et abattit maint homme, car lui et le jarl étaient habitués à la guerre et avançaient avec courage. Tryggvi aussi

44. Se reporter au chapitre 8.

avançait rudement et faisait des ravages dans les rangs du jarl, si bien que nul ne lui résistait, et la bataille tourna fort au désavantage du jarl. Cette bataille dura toute la journée et se termina par la chute du jarl Þorgnýr qui périt en laissant bonne réputation, et ce fut Tryggvi qui fut son meurtrier. Alors, Björn le Conseiller prit la fuite avec le reste de l'armée, jusqu'à la ville. Ils y restèrent, et Tryggvi en fit le siège.

Tard le soir, on vit trois bateaux qui se dirigeaient vers la côte. Ils étaient tous grands et noirs sur les plats-bords. Ils mouillèrent et plantèrent leurs tentes. Les gens de la ville étaient anxieux de leur condition. Quand vint le matin, les gens des bateaux marchèrent sur la ville en ordre de bataille. Douze venaient en tête, deux d'entre eux portaient un masque devant le visage. Tryggvi aussi disposa ses troupes en ordre de bataille et lorsqu'ils se rencontrèrent, il n'y eut pas grandes salutations, parce que les hommes masqués livrèrent bataille aussitôt et attaquèrent ferme. Ce que voyant, les citadins sortirent de la ville et attaquèrent sur le flanc. Tryggvi se trouva pris entre les deux et ses troupes tombèrent d'importance. On l'assaillit ferme et, pour finir, il tomba, ainsi que la plus grande partie de sa troupe. Ils firent alors grand butin. Les hommes masqués allèrent immédiatement à leurs bateaux sans adresser la parole à personne. Les gens du pays s'émerveillèrent fort de ce que devaient être ces hommes, mais nul ne pouvait le dire. Ensuite, tout fut tranquille et le jarl Þorgnýr fut inhumé sous un tertre. Þóra s'affligea grandement de la mort de son père, ainsi que beaucoup d'autres gens du pays, car il avait été un bon chef et dirigeant ; il avait longtemps gouverné le royaume et de façon très pacifique. Aussi tout le monde se lamenta-t-il sur sa mort.

## *30. Premier jour de bataille*

Il faut parler maintenant de ce dont nous nous sommes détournés, savoir que Hrólfr convoque toute son armée contre le roi Eirekr. Ils se rencontrèrent à courte distance d'Aldeigjuborg[45]. Le roi avait une grande armée, et formidable. Nombreux étaient les chefs accompagnant le roi Eirekr. L'un d'eux était un jarl qui s'appelait Ími. Il était grand et fort, très habile aux armes, originaire de Garðaríki. Était avec lui son demi-frère, qui s'appelait Röndólfr. On aurait bien pu l'appeler tröll en raison de sa taille et de sa force. La famille de sa mère était d'Áluborg en Jötunheimr et c'est là qu'il avait été élevé. Pour toute arme, il avait une massue de six aunes de long et avec un gros renflement à un bout. La plupart des armes

45. Voir la note 34.

ne mordaient pas sur le manteau qu'il portait. Röndólfr était saisi de fureur[46] quand il était en colère et il hurlait comme un tröll. Brynjólfr était avec le roi, mais Þórðr et Grímr n'étaient pas arrivés, car ils rassemblaient des troupes dans le haut du pays.

De part et d'autre, ils installèrent leur camp puis dormirent cette nuit-là. Le terrain était plat et proche de la mer. Le lendemain matin de bonne heure, ils se préparèrent pour la bataille, le roi forma deux ordres de bataille, il était lui-même dans l'un et Brynjólfr portait l'étendard du roi. Devant la bannière, il plaça Röndólfr et tous ceux qui étaient les plus grands champions. Dans l'autre ordre de bataille il y avait le jarl Ími et plusieurs hommes de distinction, bien qu'ils ne soient pas nommés. Portait son étendard l'homme qui s'appelait Arnoddr et était un grand champion. Hrólfr aussi institua deux ordres de bataille. Il se posta en face du roi Eirekr, les Suédois et les Frisons étant sous sa bannière. Stefnir était sur l'autre aile ainsi que les Jutlandais. L'homme qui portait son étendard s'appelait Áli, un homme de très grande vaillance. Hrólfr portait l'armure qui lui venait de Hreggviðr. Il montait Dulcifal. Dans l'une et l'autre armées, il y avait une importante cavalerie. Stefnir portait l'un des manteaux de Hrólfr. Möndull n'était pas à la bataille, il n'avait pas l'habitude des armes.

Disposées de la sorte, les deux armées poussèrent leur cri de guerre, après quoi les deux formations s'affrontèrent. Tout de suite, ce fut une rude bataille avec grandes pertes humaines de part et d'autre. Il y eut d'abord une charge de cavalerie, puis une violente bataille d'estoc et de taille. Röndólfr avançait hardiment, assénant des deux mains des coups de sa massue et tuant hommes et chevaux. Il n'était pas de chevalier si fort qui supportât l'un de ses coups. Aussi tout ce qui se trouvait devant lui battait en retraite. Brynjólfr portait bravement l'étendard et il se fit une méchante rumeur dans les rangs de Hrólfr. Celui-ci allait de l'avant sur Dulcifal, personne n'était si vaillant qu'il restât en selle devant lui et ses horions. De l'épée venant de Hreggviðr, il frappait d'estoc tant les hommes que les chevaux, tuant maint homme, car cette épée mordait comme si elle était plongée dans l'eau, et ne faisait jamais faux bond dans ses coups. La bataille était féroce, les hommes étaient abattus les uns sur les autres.

Il faut raconter maintenant que Stefnir chevauche ferme contre les rangs du jarl Ími, causant du dommage à maint chevalier, jusqu'à ce que le jarl Ími l'affronte. Chacun charge l'autre avec grande ardeur, et chacun

46. On sait que notre saga baigne littéralement dans la magie. Le texte porte ici le mot *hamaðr* sur le verbe *hamast*, lui-même fabriqué sur le substantif *hamr**.

vise le bouclier de l'autre. Quand ils se rencontrèrent, le manche de la lance d'Ími se brisa en son milieu et, d'un coup, Stefnir désarçonna le jarl qui se retrouva loin de son cheval. Il se remit sur pied d'un bond et brandit son épée. Stefnir sauta de selle et assena un coup de taille à Ími, mais celui-ci frappa à son tour, et l'épée de Stefnir arriva sur la garde et emporta le bras avec. Après cela, de son épée, Stefnir transperça le jarl qui y laissa la vie. Stefnir poursuivit ensuite son attaque.

En un autre endroit, Áli et Arnoddr se rencontrèrent et s'attaquèrent par grande vaillance. Ils se donnèrent des coups de taille si bien que toutes leurs protections furent détruites. Ils avaient tous les deux jeté leurs étendards et leurs démêlés se terminèrent de telle sorte que, de son épée, Arnoddr transperça les entrailles d'Áli, le coup ressortant dans le dos. Áli se rua sous ce horion et frappa des deux mains la tête d'Arnoddr, le coup arrivant dans les dents. Ils tombèrent tous les deux à terre, morts.

Hrólfr voit alors les ravages que Röndólfr fait dans ses rangs, il voit que l'on ne peut rester dans l'état. Il saute de Dulcifal et se rue contre Röndólfr. Lorsqu'ils se rencontrent, Röndólfr frappe Hrólfr avec sa massue de fer, mais Hrólfr esquive, ne se fiant pas à subir un coup aussi pesant. La massue atteignit deux hommes qui s'étaient tenus derrière Hrólfr et elle leur mit tous les os en pièces. Hrólfr déchargea un coup latéral, de son épée, sur le bras de Röndólfr, il le lui trancha à hauteur du poignet de même que tous les orteils de l'un de ses pieds. De l'autre bras, Röndólfr brandit sa massue et frappa Hrólfr de toutes ses forces. La massue arriva en terre et s'y enfonça jusqu'en son milieu, Hrólfr ne fut pas touché. Celui-ci assena alors un coup sur l'autre bras de Röndólfr si bien qu'il tomba à terre. Alors, Röndólfr battit en retraite. Il agitait ses moignons en mugissant comme un taureau. Sur ce, Hrólfr lui trancha les deux fesses qui lui pendirent dans les creux des genoux. Il traîna ce fardeau derrière lui et se précipita en beuglant contre les rangs du roi Eirekr de sorte que tout cédait devant lui. Il tua de la sorte maint homme.

Hrólfr et Stefnir, ainsi que leurs hommes, jouirent de cet avantage, frappant d'estoc et de taille quiconque se trouvait devant eux. Les troupes du roi Eirekr tombaient en masse. Röndólfr n'avait cure de ce qu'il avait devant lui, il bondit sur Brynjólfr, le faisant tomber à la renverse avec son étendard : Brynjólfr parvint difficilement à se remettre sur pied, puis prit la fuite. Lorsque les hommes du roi Eirekr virent que l'étendard était tombé, ils s'enfuirent, tous autant qu'ils étaient. Ce que voyant, le roi Eirekr s'enfuit comme les autres jusqu'à la ville ; Hrólfr et Stefnir pourchassèrent les hommes en déroute et tuèrent tous ceux qu'ils atteignaient. Il y eut alors grande hécatombe, à peine si l'on peut en dire le nombre. Röndólfr sauta dans la rivière et se noya, mais Eirekr et la troupe qui en

réchappa se barricadèrent dans la ville, et la bataille se termina ainsi. Le soir était venu.

Hrólfr s'en fut alors à son campement et fit panser les blessures de ses hommes. Beaucoup étaient tombés également dans ses rangs. Tard le soir, les hommes de Hrólfr virent trois bateaux de guerre venant vers la côte. Ils mouillèrent et prirent leurs dispositions pour la nuit. Après cela, trois cents hommes sortirent des bateaux. C'était une armée vaillante et bien équipée. Était à la tête un homme plus grand que les autres. Ces gens allèrent au campement de Hrólfr et lorsqu'ils se rencontrèrent, Hrólfr reconnut son père qui était arrivé là, Sturlaugr, avec Eirekr, son frère. Il y eut joyeuses retrouvailles entre eux tous. Hrólfr interrogea son père sur les nouvelles et sur ses expéditions. Sturlaugr était bien vieux, il y avait longtemps qu'il avait renoncé aux expéditions guerrières. Il dit avoir entendu parler des expéditions de Hrólfr et qu'il était allé de Norvège en Garðaríki pour lui prêter renfort. Ils burent ce soir-là et firent grande liesse. Sturlaugr avait son armure et la *sax** qui lui venait de Véfreyja. Étaient avec lui maints champions et vaillants hommes venant de Hringaríki. L'un d'eux s'appelait Torfi le Fort, le second, Bárðr, le troisième, Garðr, le quatrième, Atli, le cinquième, Birgir, le sixième, Sölvi, le septième, Loðinn, le huitième Knútr kveisa. Ils étaient tous de très vaillants hommes. On estimait que Torfi et Knútr les surpassaient de loin. Ils allèrent dormir et firent monter solidement la garde.

## *31. Deuxième jour de bataille*

Pendant la nuit, de nombreux renforts vinrent au roi Eirekr, des hommes rassemblés dans les districts, et Grímr Ægir et Þórðr Hléseyjarskalli arrivèrent le soir avec une armée innombrable. Il y avait avec eux maints champions et berserkir, on en mentionne douze : l'un est Örn l'Arménien, puis Úlfr, Hárr et Gellir, Sörli au Long Nez et Tjörfi, Tjösnir, Loðmundr, Haki, Lífólfr et Styrr le Fort, Brúsi beinserkr[47]. Tous, ils étaient difficiles à traiter et plus semblables à des trölls qu'à des hommes, quoique quatre d'entre eux fussent les pires, c'étaient Tjösnir, Gellir et les frères Styrr et Brúsi. Le roi Eirekr se réjouit de leur arrivée et leur dit avoir subi de grandes pertes en hommes, et que Hrólfr était différent de la plupart des hommes en raison de sa vaillance et de l'armure qu'il portait – « ce nous fut grande malchance que Hrólfr ait obtenu l'épée qui vient de Hreggviðr. »

47. Cet étrange surnom pourrait signifier : « Chemise d'os » !

Grímr dit : « Tout ira bien. Nous allons compenser demain cette perte que vous avez subie aujourd'hui. »

La nuit s'écoula et le jour vint. De part et d'autre, on se prépara pour la bataille.

Le roi Eirekr sortit de la ville avec toute son armée et disposa ses troupes en ordres de bataille. Brynjólfr porta, de nouveau, son étendard, et il y eut avec lui huit berserkir : Örn l'Arménien, Úlfr, Hárr, Sörli, Lífólfr, Loðmundr, Herkir, Tjörfi et Grímr Ægir. Celui-ci se tenait devant l'étendard de cet ordre de bataille. Sur l'autre aile, il y avait Þórðr Hléseyjarskalli et l'on portait un étendard devant lui. Étaient là Tjösnir et Gellir, Styrr et Brúsi et beaucoup d'autres.

En face du roi Eirekr, Hrólfr et Stefnir formèrent aussi leur ordre de bataille avec Knútr Kveisa et Torfi le Fort. Contre Þórðr se disposèrent Sturlaugr et Eirekr, son fils, et les six champions que voici : Haddr, Garðr, Atli, Birgir, Sölvi et Loðinn. On ne mentionne pas qui était porte-étendard en dehors de Brynjólfr. La différence de nombre était grande, le roi avait trois hommes contre un en face.

Ensuite, on sonna du lúðr, après quoi les ordres de bataille marchèrent l'un contre l'autre en poussant le cri de guerre, parmi les encouragements et un grand fracas d'armes. Il y eut d'abord une averse de projectiles, puis une bataille corps à corps, et de part et d'autre on marcha vigoureusement contre l'adversaire. Maintes choses et événements se produisirent en même temps mais il faudra n'en dire qu'un seul à la fois. Le nain Möndull n'était pas à la bataille, il se tenait sur une hauteur. Il tirait de l'arc et faisait de grands ravages. De part et d'autre, on avança bravement, il n'était pas besoin de contester le courage de quiconque. Firent face à Grímr Ægir, Knútr Kveisa et Torfi le Fort. Ils étaient tous les deux forts et versés dans l'art de la magie. Ils l'attaquèrent tous deux en même temps, et pendant longtemps, ce jour-là. Leur assaut était si rude que les gens devaient se garder d'être trop près d'eux. Les berserkir du roi faisaient de grands ravages et traversaient les rangs de Hrólfr si bien que tout cédait devant eux. Maint excellent brave perdit là tout pouvoir. Il n'était heaume si bon ou bouclier si épais qui résistât à leurs coups. La troupe de Hrólfr était sur le point de se débander.

Hrólfr avait progressé parmi l'ordre de bataille du roi Eirekr avec Stefnir, et ils y avaient fait grand ravage, avant de voir comment les berserkir allaient rudement de l'avant. Ils se retournèrent alors contre eux et lorsqu'ils se rencontrèrent, il n'y eut pas à contester les grands coups que les uns déchargeaient aux autres. Hrólfr assena un coup à Örn, mais celui-ci interposa son bouclier et Hrólfr le mit en pièces, mais la pointe de son épée lui incisa tout le ventre si bien que les entrailles jaillirent.

Après cela, il transperça Herkir et trancha les deux pieds à Lífólfr. Stefnir décocha un coup de lance à Úlfr, mais celui-ci interposa son bouclier et le coup transperça et le bouclier et la cuisse. Ce fut une grande blessure. Úlfr trancha le manche de la lance. Hárr aussi bondit sur Hrólfr et le frappa sur le heaume avec une masse d'armes si bien qu'il en fut presque assommé. Cependant, Hrólfr se précipita sur Úlfr et le frappa de son épée, la broigne ne servit à rien et Úlfr fut transpercé. Loðmundr visa Stefnir à l'endroit du mollet, qu'il transperça. Hrólfr survint alors et frappa des deux mains Loðinn à la tête, il le pourfendit jusqu'en bas si bien que l'épée se ficha en terre. Sur ce, Sörli et Tjörfi frappèrent Hrólfr. Hárr déchargea un coup de sa masse dans le dos de Hrólfr. Ç'aurait été sa mort si le manteau ne l'avait protégé ainsi que son armure, mais il tomba sur les deux genoux. Il se releva promptement et frappa Hárr au pied, de sorte qu'il le trancha à la hauteur du creux du genou. Hrólfr décocha un coup latéral sur le flanc de Tjörfi, le mettant en pièces à hauteur de la taille. Sörli chercha à s'esquiver, et Hárr s'était relevé sur l'autre jambe, rossant de sa masse tout ce qui se trouvait devant lui. Il occit onze hommes avant que Stefnir lui assène le coup de la mort. Il laissa là la vie, ayant acquis excellente réputation. La bataille était féroce. Le roi Eirekr et Brynjólfr tuèrent maint homme. Möndull décocha au roi Eirekr une flèche qui lui transperça le bras.

Hrólfr et Stefnir attaquèrent rudement de nouveau, car la bataille tournait fort à leur désavantage. Ils arrivèrent à l'endroit où Grímr s'en était pris à Torfi et Knútr. Le sol était tout retourné alentour. Leurs démêlés se terminèrent de telle sorte que Knútr était mort et que Torfi était hors d'état de combattre en raison de ses blessures. Grímr était fort épuisé, et pourtant il avait tué maint homme. Hrólfr et Stefnir le frappèrent tous les deux en même temps, mais il s'esquiva en s'enfonçant dans le sol comme si ç'avait été de l'eau.

Il faut relater que pendant ce temps, Sturlaugr et ses hommes attaquaient l'autre aile de l'ordre de bataille. Chaque parti avançait en assenant de grands coups d'épée et en déchaînant de fortes attaques à la lance. Il y eut grande hécatombe. Des deux mains, Sturlaugr frappait de taille et d'estoc avec la sax qui lui venait de Véfreyja. Nul de ceux qui étaient écorchés de la sorte n'avait besoin de panser ses blessures. Eirekr, son fils, le secondait bien et abattait maint homme. Þórðr Hléseyjarskalli se porta avec grande ardeur contre Sturlaugr. Il avait le crâne nu, mais on avait beau le frapper de l'épée ou de la hache, les coups ne mordaient pas. Aussi pouvait-il avancer sans danger. Les Norvégiens, quarante hommes de Sturlaugr, se portèrent contre lui et l'attaquèrent tous, mais il se défendit avec grande vaillance.

En un autre endroit se trouvaient ensemble Styrr le Fort et Brúsi beinserkr, se portèrent contre eux Haddr, Garðr, Birgir et Sölvi. Ceux-ci marchaient à quatre contre eux deux, et ils eurent besoin de toutes leurs forces. Quoique leurs coups d'estoc et de taille ne soient pas rapportés en détail, leur attaque fut à la fois rude et violente. Leur rencontre se termina de telle sorte que Styrr et Brúsi tombèrent épuisés, mais ils avaient alors tué Haddr et Garðr et tranché les deux mains de Sölvi, Birgir étant fort blessé. Sölvi se rua sur un homme et lui donna du crâne dans la poitrine si bien que les côtes s'enfoncèrent. Ce fut sa mort. Après cela, il en abattit un autre en lui emportant la gorge d'un coup de dents. On le transperça alors d'une lance et il laissa la vie avec grande bravoure.

Loðinn et Atli attaquèrent Gellir et leur affrontement fut rude, car c'était le pire monstre. Ils lui infligèrent maintes blessures. Gellir frappa Atli de la pointe de sa hallebarde, le coup arriva dans le heaume et le fendit, pour s'arrêter dans la cervelle. Loðinn voulut le venger et frappa Gellir de son épée à travers la broigne puis dans la cuisse. Ce fut une grande blessure. Gellir assena à Loðinn un coup qui arriva dans la clavicule, la mit en pièces et trancha le cœur. Il s'affaissa, mort. Intervint alors Eirekr Sturlaugsson qui déchargea à Gellir le coup de la mort.

Se rencontrèrent Tjösnir et Sturlaugr. Chacun administra un coup à l'autre, mais aucun ne fut blessé. Sturlaugr mit en pièces le bouclier de Tjösnir mais il dut reculer devant les grands coups de celui-ci. Möndull le vit. Il mit sur la corde de son arc une flèche à barbes qu'il décocha dans l'œil de Tjösnir, de sorte que le manche s'enfonça profondément. Tjösnir se saisit du manche de la flèche et l'arracha : l'œil était dessus. Cela suffit à Sturlaugr qui fendit Tjösnir à la taille si bien que chaque moitié retomba d'un côté.

Sturlaugr vit alors les grands ravages que Þórðr lui faisait, si bien qu'il s'en fallait de peu que ses troupes ne fussent en déroute, une partie de ses hommes étant tués. Il se rendit à l'endroit où se trouvait Þórðr qui se retourna contre lui et leur duel fut à la fois rude et long, jusqu'à ce que Sturlaugr lui assène un bon horion. Lequel arriva sur son crâne et l'épée ne manqua pas à sa réputation, car ce fut un si grand coup qu'il fendit la tête de Þórðr et traversa tout le tronc de sorte que l'homme tomba à terre en deux morceaux. Sturlaugr en avait trop fait : il perdit sa sax qui s'insinua dans le sol et on ne la retrouva jamais. Sur cet événement, les livres divergent fort, étant donné qu'il est dit dans la *Saga de Sturlaugr* et dans plusieurs autres qu'il serait mort de vieillesse chez lui en Hringaríki et que c'est là qu'il serait inhumé sous un tertre, alors qu'ici, on dit qu'après la mort de Þórðr, Grímr Ægir serait remonté de terre derrière Sturlaugr et qu'il l'aurait frappé d'un glaive dans le dos, de sorte qu'il l'aurait fendu par le milieu. Nous ne savons pas lequel des deux est le plus véridique.

Eirekr, son fils, vit cela car il était près de là. De son épée, il frappa Grímr par grand courroux, le coup arriva sur son épaule et l'épée craqua comme si elle avait frappé une pierre, et elle ne mordit pas. Grímr se retourna contre Eirekr et lui souffla dans la face du venin si brûlant qu'il tomba aussitôt, mort. Tout le monde trembla à cette vue, pourtant il y eut encore une rude bataille et grande hécatombe.

Quand Hrólfr apprit cette nouvelle, il se mit fort en colère et n'épargna point l'épée qui lui venait de Hreggviðr, frappant à la fois dur et fréquemment, si bien que tout ce qui se trouvait devant cédait. Il tuait parfois deux ou trois hommes d'un seul coup et progressait de la sorte comme s'il passait à gué un fleuve au violent courant. Cette bataille dura toute la journée jusqu'à ce qu'il fit noir et qu'on n'y vit plus assez pour combattre. Le roi Eirekr fit alors lever le bouclier de trêve et la bataille cessa. Le roi se rendit dans la ville avec sa troupe et Hrólfr alla à son campement, on pansa les blessures des hommes qui espéraient survivre. Mais il y avait eu de telles pertes dans les rangs de Hrólfr et de Stefnir qu'il ne restait pas plus de deux mille hommes de toute leur armée, et la plupart fort blessés. Il y eut grande rumeur de mécontentement dans l'armée. Les hommes prirent du repos et s'endormirent bientôt après ce grand épuisement.

### *32. Hrólfr se rend au tertre de Hreggviðr*

Lorsque les hommes furent endormis, Hrólfr se leva fort silencieusement. Il alla à l'endroit où se trouvait Dulcifal, l'enfourcha et chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive au tertre de Hreggviðr. La lune brillait. Hrólfr descendit de cheval et monta sur le tertre. Il vit Hreggviðr assis hors du tertre, regardant la lune et déclamant :

1. Se réjouit Hreggviðr
de l'excellent voyage
de Hrólfr le Hardi
jusqu'à ce pays-ci.
Ce guerrier va
venger le roi
sur Eirekr
et eux tous[48].

48. Il va sans dire que je n'ai pas essayé de rendre exactement cette poésie. Sans atteindre les incroyables contorsions de la poésie scaldique, elle obéit aux lois de l'accentuation, de l'allitération et de la résolution qu'il est impossible de restituer en français.

2. Se réjouit Hreggviðr
de la mort de Grímr,
et de Þórðr qui par là
épuisent les moments de leur vie.
Cette faction
de mes ennemis
s'inclinera
devant Hrólfr.

3. Se réjouit Hreggviðr
que Hrólfr épouse
la jeune vierge,
Ingigerðr.
Le prince va,
le fils de Sturlaugr,
gouverner Hólmgarðr.
Durera mon poème.

Hrólfr s'avança alors et le salua respectueusement. Le roi lui rendit ses salutations et demanda comment il allait.

Hrólfr dit : « Vous devez le savoir clairement déjà, de sorte que je n'ai pas à en parler. La bataille a été très mauvaise pour nous en raison des grandes pertes que nous avons subies, et il vous revient de nous donner quelque bon conseil qui nous fournisse assistance. »

Hreggviðr dit : « Je trouve qu'il est bon que tu doives nous venger, et la victoire te sera accordée par le destin, tout invraisemblable que cela paraisse. Voici deux vaisseaux que tu vas prendre : tu donneras à boire de l'un à tous tes hommes lorsqu'ils se réveilleront demain, et du plus petit, toi et Stefnir allez en boire et dès lors plus rien ne vous vaudra de désagrément. Je puis te dire que Stefnir se destine Ingigerðr, ma fille, dès qu'il a vu sa beauté, mais pas à Þorgnýr, son père, ni à toi. Or je t'accorde de jouir d'elle, et d'ailleurs ce que tu veux obtenir plaira bien à Stefnir dès que vous aurez bu de ce vaisseau. Voici aussi un couteau et une ceinture que je veux te donner, de pareils objets de prix ne se trouvent pas dans les pays du Nord. Tu vas donner cela à cet homme seul qui ne mérite que du bien de ta part, selon toi. Et maintenant, nous allons nous quitter pour cette fois et nous ne nous reverrons jamais plus. Tu vas refermer le tertre comme je te l'ai déjà prescrit. Porte mes salutations à ma fille Ingigerðr. Je souhaiterais que toute la vaillance et la chance qui m'ont accompagné se portent sur toi. Au revoir, que toutes choses aillent selon tes désirs. »

Puis Hreggviðr pénétra à reculons dans le tertre, et Hrólfr le referma comme on le lui avait demandé. Il monta ensuite Dulcifal et reprit le chemin de chez lui.

Mais alors qu'il était presque arrivé au campement, Stefnir vint au-devant de lui, tout armé et fort courroucé, et il dit : « Tu as mal fait, Hrólfr, d'être allé dans le tertre de Hreggviðr et de vouloir tout le renom pour toi seul, pensant par là obtenir la princesse Ingigerðr, mais rien n'est moins sûr toutefois. »

Hrólfr dit : « Je n'ai acquis aucun renom en cela même si je suis allé plus loin cette nuit que toi. Je n'ai nullement fixé ma pensée sur le fait d'épouser la princesse. Celui-là jouira d'elle que voudra le destin, quoi que l'on en pense. »

Hrólfr parla alors à Stefnir de son expédition au tertre et lui montra les vaisseaux. Ils s'assirent et burent et estimèrent avoir été bien renforcés par cette boisson. Stefnir se fit alors amical pour Hrólfr et dit que c'était lui qui méritait le plus de jouir d'Ingigerðr, « et il est plus vraisemblable que ce soit toi qui l'épouses plutôt que mon père, vieux comme il est. »

Ils allèrent ensuite à leur campement et y dormirent le reste de la nuit.

Tôt le matin, Hrólfr réveilla ses troupes et versa à tous du contenu du vaisseau, et lorsque chacun en eut bu, il ne sentit plus ses blessures, même s'ils étaient auparavant hors d'état de combattre, lorsqu'ils s'étaient assis pour boire. Ceux-là qui voulaient fuir à tout prix étaient les plus ardents à se battre.

Möndull regarda dans le vaisseau et dit que de telles choses étaient amicales – « pourtant, je ne veux pas boire de cette bière. Vous pouvez tous attaquer terriblement de sorte qu'un excellent banquet nous attende avant que ce jour soit achevé, et vous aurez des nouvelles à raconter. »

Ils s'armèrent donc tous et se préparèrent à la bataille. Möndull dit alors : « Voici venu le jour, Hrólfr, où tu auras besoin de ton manteau. Voici un voile de soie brune que tu vas mettre sous le capuchon de ton manteau et que tu ne relèveras jamais de devant ton visage même si tu te mets à avoir très chaud. »

Hrólfr prit ce voile et le mit comme le nain le prescrivait. Ils allèrent alors jusqu'au champ de bataille, disposèrent leur troupe en ordre de bataille et se montrèrent prêts à se battre. Ils choisirent un autre lieu de bataille parce que le précédent était couvert de cadavres. Möndull fit deux fois le tour des cadavres dans le sens inverse de la marche du soleil. Il souffla et siffla dans toutes les aires du vent tout en débitant des charmes anciens, et il déclara que ces cadavres ne leur feraient aucun mal[49].

49. Ces deux dernières phrases sont une manière de somme pour qui s'intéresse à la

## *33. Hrólfr et les siens remportent la victoire*

Le roi Eirekr était allé dans la ville le soir d'après la bataille pour faire panser les blessures de ses hommes. Il avait subi de grandes pertes et perdu tous ses champions, si bien que Sörli au Long Nez était le seul à survivre de tous ceux qui avaient accompagné jusque-là Grímr et Þórðr. Accouraient au roi de grandes troupes venant des districts, tant de nuit que de jour. Le roi Eirekr et Grímr estimèrent tenir entre leurs mains le sort de Hrólfr et des siens en raison de la différence de nombre. Grímr se prépara pendant la nuit au prix de toutes sortes d'artifices, de même que Brynjólfr. La blessure que le roi Eirekr avait reçue dans le bras, de la flèche envoyée par Möndull, se mit à enfler fort, il ne pouvait combattre de ce bras-là.

Au matin de bonne heure, le roi Eirekr sortit de la ville avec toute son armée. Il disposa ses troupes en ordre de bataille et on forma autour de lui un rempart de boucliers[50]. Brynjólfr devait défendre ce rempart de boucliers et l'homme qui portait l'étendard s'appelait Snákr. Grímr Ægir était à l'autre aile ainsi que Sörli au Long Nez. La différence de nombre était si grande qu'il y avait six hommes d'Eirekr pour un de Hrólfr.

Lorsque celui-ci vit cela, il dit à ses hommes de ne pas se disposer en ordre de bataille – « Nous allons les attaquer par petits groupes, trente ou quarante dans chacun, pour ne pas être encerclés par cette quantité d'hommes. Je vais me placer en face de Grímr Ægir et Stefnir en face du roi Eirekr ainsi que Torfi. Pour toi, Möndull le nain, je te destine à t'occuper des tours de magie de Grímr, qu'il ne mette pas nos hommes à mort par sa sorcellerie. »

Möndull s'avança alors, il portait une coule noire qui lui recouvrait complètement le corps. Sous un bras, il portait un grand sac dont l'intérieur était de peau de daim et l'extérieur de tissu jaune. Il avait dans l'autre

magie germanique ancienne. Le fait de tourner dans le sens inverse de la marche du soleil (ou le contraire) a un sens conjuratoire (ou propitiatoire). Souffler et siffler comptent au nombre des rites magiques classés pour chasser les mauvais esprits. Le mot « charme » *(fræði)* doit évidemment être entendu dans son sens fort : au demeurant, nous avons conservé certains de ces charmes. Enfin, l'ensemble de ces rites relève d'une conception, très bien attestée, jusqu'à nos jours inclusivement, selon laquelle les morts, surtout les morts de mort violente, étaient susceptibles de revenir pour nuire de toutes les manières possibles aux vivants.

50. La coutume est en effet fort bien attestée. Le chef était entouré d'un « rempart de boucliers » *(skjaldborg)* qu'il s'agissait, pour l'ennemi, de rompre : une fois que le chef était occis, la bataille s'achevait.

main un arc et un carquois. Tout le monde trouva étrange son équipement. Grímr alla à l'endroit où gisaient les cadavres, il retourna ceux qui étaient morts, il voulait les ressusciter mais ne le put. Il prit alors une expression tellement effroyable que la plupart n'osaient le regarder, car ses yeux étaient comme du feu, et une fumée noire lui sortait des narines et de la bouche, suivie d'une puanteur extrême.

Aussitôt après, de part et d'autre, on poussa le cri de guerre et l'on marcha les uns contre les autres. Grímr rugissait si fort que ses hurlements dominaient tous les cris de guerre. Il bondit devant son ordre de bataille en secouant vers les hommes de Hrólfr un sac d'où vola une poussière noire. Ce que voyant, Möndull s'avança et secoua son sac, il en sortit en soufflant une grande bourrasque qui se porta contre la poussière de sorte qu'elle revint dans les yeux des hommes de Grímr si bien qu'ils en devinrent aveugles sur-le-champ, tombèrent face contre terre et furent piétinés par leurs propres hommes. Grímr se fâcha très fort. Il mit une flèche sur la corde de son arc et tira sur Möndull, mais celui-ci tira en revanche, les flèches se rencontrèrent pointe contre pointe et tombèrent au sol toutes les deux. Cela se produisit ainsi trois fois. En même temps, éclata une rude bataille avec clameurs et cris, chacun excitant l'autre, car les hommes de Hrólfr étaient tellement féroces qu'ils n'épargnaient personne, faisant comme s'ils étaient certains de la victoire. Stefnir avançait rudement contre le roi Eirekr et avec lui Torfi et Birgir. Ils faisaient place nette, il faudrait du temps pour décrire les coups d'estoc et de taille par lesquels ils tuèrent maint homme, si bien qu'on n'en pourrait guère dire le nombre. Brynjólfr aussi progressait ferme ainsi que Snákr le porte-étendard, de sorte qu'au premier assaut ils abattirent quarante chevaliers. Hrólfr se porta contre Grímr et lui assena un coup, mais il se déroba en l'air sous la forme d'un dragon volant et vomit du venin sur Hrólfr. Möndull se trouvait auprès, il brandit son sac en dessous, de sorte qu'il s'emplit de venin. Il courut avec ce sac sur Sörli au Long Nez et le jeta sur son visage si bien qu'il tomba, mort. Grímr redevint humain, toutefois, il avait tué neuf hommes par son venin. Il se précipita sur le nain et voulut s'emparer de lui, mais Möndull n'attendit pas, il s'enfonça en terre, là où il était arrivé. Grímr aussi s'enfonça derrière lui en sorte que la terre se referma au-dessus de leur tête.

Hrólfr attaquait ferme, frappant des deux mains. Ils ne pesaient guère en face de lui. Ils tombaient les uns sur les autres. À personne, il n'avait besoin de donner plus d'un coup. Chacun de ceux qu'il atteignait de son épée échangeait la vie contre la mort. Hrólfr avait les deux bras ensanglantés jusqu'aux épaules. Sa progression inspirait de la crainte à la plupart. La bataille tournait au carnage de part et d'autre.

Sur ce, quelques hommes virent depuis le champ de bataille que quinze bateaux venaient vers la côte en faisant force de rames. Ils se mirent au mouillage. Sortit des bateaux une troupe abondante et très martiale. Il y avait deux hommes plus grands que les autres, ils portaient un masque devant la face. Ils allèrent aussitôt à la bataille du côté de Hrólfr, prenant le roi Eirekr sur le flanc : une grande déroute éclata dans les rangs de celui-ci. Les hommes masqués étaient les plus véhéments, ils frappaient à coups redoublés et fréquents. La bataille était plus féroce que jamais. On pouvait voir maint bouclier fendu, maint solide heaume brisé, les broignes arrachées et des hommes de haut rang gisant. Nul ne prenait le temps de prendre garde aux avertissements des autres. On lançait des épieux, des javelines, des dagues, des hachettes et toutes sortes d'autres projectiles.

Hrólfr attaque maintenant le rempart de boucliers, il y eut là une rude résistance. Grímr Ægir revient dans la bataille, fronçant très fort le sourcil. Il tuait quiconque se trouvait devant lui. Se portèrent contre lui Birgir et Torfi et les deux hommes masqués, ils l'attaquèrent avec grande ardeur, et ils ne purent lui infliger aucune blessure. Il leur déchargeait maints coups, et grands. Ils étaient tous les deux blessés et épuisés.

C'était au moment même où Stefnir rencontra Svalr[51] et le frappa de son épée. Ce coup arriva dans le bouclier et en enleva un morceau, mettant en pièces la hampe de l'étendard. Svalr frappa en retour et fendit le bouclier tout entier mais Stefnir ne fut pas blessé. Il déchargea un coup à Svalr, qui arriva sur le heaume, glissant sur le rebord puis descendant sur l'épaule où il mit en pièces l'omoplate puis pénétra dans le tronc, et Svalr en reçut la mort. L'étendard du roi Eirekr était donc tombé dans l'herbe.

C'est ce que voit Brynjólfr, il se porte contre Stefnir avec une expression fort méchante. Il avait une dentition de sanglier. Il frappa Stefnir et celui-ci fit de même, mais rien ne mordait sur le manteau qui venait de Véfreyja tout comme l'épée de Stefnir ne mordait pas sur Brynjólfr. Ils se battirent longtemps, Stefnir était très épuisé, jusqu'à ce que son épée se brise sous la garde. Alors, Stefnir se jeta sur Brynjólfr, lequel fit face très fortement. Brynjólfr mordit l'épaule de Stefnir et tira la chair pour la détacher de l'os, de toute la capacité de sa bouche, mais sans parvenir à rien, car ses dents n'avaient pas prise à travers le manteau. Stefnir réagit en homme, il enfonça la main dans la bouche de Brynjólfr et la déchira jusqu'à l'oreille. Il n'était plus bon à embrasser désormais. Ils luttèrent de la sorte si longtemps qu'ils avaient le dessus à tour de rôle, jusqu'à ce que Brynjólfr trébuche sur Svalr et lui tombe dessus à la renverse. Alors, il

51. Il s'agit bien du même porte-étendard, que le manuscrit appelait plus haut Snákr.

étreignit le dos de Stefnir, des deux mains, si ferme que celui-ci ne pouvait absolument pas bouger. Il lui fallut se protéger le visage de son mieux pour que Brynjólfr ne le morde pas.

Il faut maintenant parler de Hrólfr. Il attaque le rempart de boucliers avec grande férocité. Il reçut maint coup d'estoc et de taille et subit force assauts, parce qu'il y avait là tous les plus vaillants hommes d'élite du roi Eirekr. Il aurait reçu maintes blessures et gros dommages si son manteau ne l'avait protégé ainsi que son armure. À lui tout seul, il tua quelque soixante-dix chevaliers. Il rompit alors tout le rempart de boucliers. Le roi Eirekr se défendit bien et habilement. Il appela à haute voix Grímr Ægir en lui demandant de le secourir sans épargner personne. En entendant cela, Grímr se hâta de venir. Il avait alors tué Torfi et Birgir, et blessé les hommes masqués, dont l'un mortellement. Il avait été tantôt dragon volant, tantôt serpent, verrat et taureau ou autre monstre dangereux, de ceux qui sont nuisibles aux hommes.

Lorsque Hrólfr le vit, il dit : « Tu vas encore sombrer sous terre comme hier lorsque nous nous sommes affrontés. Viens ici, Ægir, et bats-toi contre moi si tu l'oses, jusqu'à ce que l'un ou l'autre tombe. »

Grímr dit : « Tu vas t'apercevoir que je suis venu », et il frappa Hrólfr, mais celui-ci répliqua. On put voir là de grands horions et des assauts véhéments, de l'un comme de l'autre, mais jamais ils ne frappaient si fort que leurs coups mordent tant soit peu. Leur attaque était si rude que tous ceux qui se trouvaient dans le voisinage s'enfuyaient et leurs armes lançaient des étincelles en tous sens.

Le grand homme masqué affronta le roi Eirekr et leur combat fut fort rude. Le roi Eirekr tenait son bouclier de la main qui était blessée, et de l'autre, il assenait des coups à la fois nombreux et grands, car c'était le plus grand champion. Leurs démêlés se terminèrent de telle façon que l'homme masqué fendit tout le bouclier du roi. Après cela, il trancha les deux pieds du roi Eirekr et le tua. Le roi laissa la vie avec grande vaillance. Alors, la déroute se mit dans les rangs, et chacun s'enfuit comme il le put. L'hécatombe reprit de plus belle tandis que les vikings les pourchassaient bravement.

Hrólfr et Grímr sortirent des rangs et se battirent avec grande ardeur, jusqu'à ce que Hrólfr ébrèche par le milieu le glaive de Grímr avec l'épée qui lui venait de Hreggviðr. Alors, Grímr bondit fortement sur Hrólfr. Il fallut que celui-ci jette son épée et fasse front. Grímr fut saisi de fureur et sombra dans le sol jusqu'aux genoux, mais Hrólfr esquiva et évita de tomber. Grímr crachait tantôt du venin, tantôt du feu sur Hrólfr : ç'aurait été sa mort, n'eût été son manteau ou le voile que Möndull lui avait donné. Le souffle de Grímr était si brûlant qu'il pensa qu'il allait se consumer

malgré le manteau de Véfreyja et l'armure. Grímr lui extirpait la chair de ses os, là où il mettait la main ; Hrólfr estimait ne s'être jamais trouvé soumis à plus grande épreuve. Il voyait qu'il allait périr d'épuisement si lui et Grímr en décousaient plus longtemps. Ils pressaient si fortement du pied sur le sol que l'herbe et la tourbe se détachaient là où ils passaient. Il vit Möndull qui arrivait en courant. Le nain saisit une épée qui se trouvait par terre et frappa des deux mains le pied de Grímr, mais l'arme ne mordit pas plus que si elle frappait de la pierre. Möndull retourna en courant au champ de bataille et trouva l'épée de Hreggviðr. Il passa de sa salive sur le fil et traîna l'épée jusqu'à l'endroit où ils luttaient, car il ne pouvait la porter ni la brandir en raison de son poids. Il parvint à traîner l'épée jusque derrière le mollet de Grímr de sorte qu'il mit en pièces les tendons. Alors, Grímr tomba.

Le nain dit : « Tiens-le, Hrólfr, qu'il ne se libère pas ! »

Grímr se démena ferme et tenta de s'enfoncer en terre, mais Hrólfr le maintint de toutes ses forces. Alors, il dit : « Grande chance t'accompagne, Hrólfr, et tu seras renommé pour mon meurtre et les hauts faits que tu as accomplis en Garðaríki. On érigera un tertre pour moi et on le placera tout près de la mer, et mort sera assurée à tous ceux qui accosteront là. Je t'ai tendu maint piège pour te faire mourir parce que j'ai eu longtemps le pressentiment de ce qui se produit à présent. Je t'ai envoyé Vilhjálmr pour te trahir mais une vie plus longue t'était destinée[52]. Tu ne m'aurais pas défait si ce nain de malheur n'était pas intervenu. »

Möndull se leva d'un bond et enfonça un gros bâton dans la bouche de Grímr, qu'il tint ferme. Möndull dit alors : « Si Grímr avait pu parler plus longtemps, il t'aurait jeté un tel sort, à toi et à d'autres, que tu aurais pourri pour ne plus devenir que poussière : tu vas le tuer promptement et lui transpercer la poitrine de ton épée, mais ne le démembre pas, car tout ce qui sera retranché de lui deviendra serpents venimeux. Que personne ne tombe sous son regard non plus tandis qu'il meurt, qui s'y exposerait mourrait. »

Hrólfr prit donc l'épée qui venait de Hreggviðr et l'enfonça dans la poitrine de Grímr de telle façon qu'elle ressortit dans le dos, et le nain prit un bouclier et le plaça devant sa face. Et tout invraisemblable que cela puisse paraître, on dit qu'il fondit comme neige dans le feu et fut réduit en pure poussière. Grímr laissa la vie dans une effroyable agonie et des gesticulations brutales, mais Hrólfr s'étendit sur lui jusqu'à ce qu'il

52. On notera une fois encore à quel point ce texte, outre ses affabulations fantaisistes et ses personnages fabriqués, baigne littéralement dans une atmosphère fatidique : le destin y est constamment invoqué.

fut mort. Hrólfr fut sur le point de défaillir pour avoir ainsi étreint Grímr Ægir.

L'homme masqué de grande taille revint sur le champ de bataille quand il eut passé un petit moment à pourchasser les fuyards. Il arriva à l'endroit où gisaient Stefnir et Brynjólfr, comme on l'a dit précédemment. Il voulut rendre service à Stefnir en défaisant la main de Brynjólfr, mais il ne put parvenir à rien avant de lui avoir brisé tous les doigts. Ils rossèrent ensuite Brynjólfr avec des gourdins jusqu'à ce qu'il fut mort. Stefnir était tellement roidi sous l'effet de l'étreinte de l'autre que c'était à peine s'il pouvait marcher.

Donc, cette grande bataille prit fin, il y avait eu une telle hécatombe qu'à peine si on avait jamais entendu parler de pareille chose, les morts gisaient par toute la plaine en couches si épaisses que l'on ne pouvait marcher sur le sol à cause de tous ces cadavres. La majorité étaient tombés, toutefois, dans les rangs du roi Eirekr. Hrólfr et Stefnir avaient perdu toute leur armée en dehors de huit cents hommes qui survivaient, mais la plupart étaient blessés. Ne manquaient pas les armes ni les objets de grand prix qu'avaient possédés les morts. Hrólfr et Stefnir allèrent à leur campement, le nain Möndull pansa les blessures des hommes et tous louèrent son habileté et son énergie. Möndull dit que si Grímr l'avait attrapé quand il avait plongé en terre, ç'aurait été sa mort. « J'ai joui du fait, dit-il, que j'avais plus d'amis que lui ici. »

L'homme masqué se rendit à ses bateaux le soir avec sa troupe, et ils installèrent leur campement. De part et d'autre, on alla dormir, la plupart pensant qu'il en était grand temps. La troupe qui avait réchappé et qui avait suivi le roi Eirekr s'enfuit jusqu'à la ville et y resta.

## *34. De la conduite de Hrólfr*

La nuit, tandis que les hommes étaient endormis, Hrólfr et Stefnir allèrent au campement des gens des bateaux : ils dormaient tous en armure. Hrólfr prit alors le couteau et la ceinture que Hreggviðr lui avait donnés, il les attacha au manche de la lance de l'homme masqué et dit : « Ces objets, je les donne au chef de cette troupe et de plus, je le remercie de son aide vaillante et de son assistance. Je m'estime tenu de lui faire tout le bien que je peux lui accorder et qu'il voudra bien accepter. »

Personne ne répondit. Ils allèrent à leur campement et dormirent.

Le matin de bonne heure, Hrólfr alla à la ville avec sa troupe. Y vint également l'homme masqué avec ses hommes. Hrólfr convoqua les gens de la ville et leur offrit de leur faire trêve s'ils voulaient se rendre. Ce fut le

parti qu'ils prirent. Hrólfr et les siens entrèrent dans la ville avec toutes leurs troupes et tinrent une réunion au cours de laquelle Hrólfr dit qu'ils étaient venus de la part de la princesse Ingigerðr pour reconquérir son royaume sur ses ennemis, et qu'elle était en Danemark saine et sauve et en bonnes mains. Les gens du pays se réjouirent fort de ces nouvelles et estimèrent vouloir la servir.

Hrólfr et ses hommes allèrent à la halle et s'assirent pour boire par grande liesse. L'inconnu enleva alors son masque. Hrólfr et Stefnir reconnurent Hrafn qui était précédemment en Jutland et à qui Hrólfr avait donné des habits. Il leur dit les nouvelles qui s'étaient produites au Danemark, la mort du jarl Þorgnýr et que lui-même avait été présent. Hrólfr et Stefnir restèrent silencieux à cette nouvelle, ils le remercièrent beaucoup de son assistance.

Hrafn dit avoir craint d'être en retard la veille – « vous méritiez grand bien de ma part pour m'avoir donné la vie et ces habits il y a longtemps ; quant à Krákr, mon frère, il est tombé hier devant Grímr Ægir, c'est pour moi la plus grande perte, bien qu'il me faille la supporter. »

Ils cessèrent cette conversation. Ils passèrent là la nuit dans une grande liesse.

Le matin suivant, Hrólfr et les siens firent nettoyer le champ de bataille et répartirent le butin de guerre entre leurs hommes. On érigea là trois tertres de très grande taille. Hrólfr plaça Sturlaugr, son père, dans l'un, ainsi que Krákr, le frère de Hrafn et tous les plus braves champions qui étaient tombés dans leurs rangs. On déposa dans ce tertre de l'or et de l'argent et de bonnes armes, et on l'aménagea fort bien. Dans le deuxième tertre, on plaça le roi Eirekr, Brynjólfr et Þórðr et leurs partisans. Dans le troisième on mit Grímr Ægir tout près de la mer, à l'endroit où l'on pouvait s'attendre le moins que surviennent des bateaux. Pour le tout-venant, il fut inhumé là où il était tombé.

Hrólfr institua des hommes pour gouverner tout le royaume, jusqu'à ce que la princesse arrive ; pour le nain, il prit congé de Hrólfr qui le remercia de son aide et lui donna les choses qu'il voulait. Gyða, la sœur du roi Eirekr, disparut de Garðaríki, certains supposent que Möndull l'aurait emmenée avec lui.

Après cela, Hrólfr et les siens se préparèrent à se rendre chez eux, ils quittèrent le Garðaríki et ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne soient arrivés au Danemark à Áróss[53]. Cette ville, le jarl Þorgnýr l'avait fortifiée d'importance. Björn vint au-devant d'eux avec grande joie ainsi que toute la population. Les jeunes pucelles se réjouirent de leur retour. Ingigerðr le

53. Ce doit être l'actuelle Aarhus, une cité dont l'antiquité est avérée.

remercia de leurs succès. Björn avait gardé les jeunes filles dans un souterrain après la mort du jarl.

Ingigerðr dit alors résolument qu'elle ne voulait épouser personne d'autre que Hrólfr Sturlaugsson, car c'était lui qui avait fait plus que quiconque pour venger son père – « il a perdu son père et ses frères et ses autres amis et parents, et il s'est mis lui-même dans le plus grand péril. »

Personne ne fit d'objections. Björn leur fit un honorable banquet et ils célébrèrent les funérailles du jarl Þorgnýr.

## 35. *Le récit de Hrafn*

Un jour, lors de ce banquet, Hrafn se leva, demanda le silence et dit : « Je veux vous remercier, Hrólfr et Stefnir, de l'honneur et des bienfaits que vous m'avez faits tant maintenant que précédemment lorsque j'étais ici. Je veux à présent vous faire connaître mon nom et ma famille : il y avait un roi qui s'appelait Jatgeirr et qui gouvernait un État en Angleterre, il avait sa résidence dans la ville qui s'appelle Vincestr[54]. Il avait deux fils et une fille. L'aîné de ses fils s'appelait Haraldr et le second, Sigurðr. Sa fille s'appelait Álfhildr. Je suis ce même Haraldr mais Sigurðr, mon frère, mourut en Garðaríki comme vous le savez, et notre mère était originaire d'ici au Danemark. Lorsque j'avais quinze ans et mon frère treize, mon père fut trahi par l'un de ses parents qui s'appelait Heinrekr, un grand champion, et sans scrupules. Il se fit ensuite prendre pour roi et administra le royaume ; pour nous, les frères, nous nous échappâmes à grand-peine et parvînmes à faire garder Álfhildr dans la ville qui s'appelle Brandifurða[55]. C'est là qu'elle est depuis et nous, les frères, sommes allés en nous cachant par divers pays en nous donnant les noms de Krákr et Hrafn. Nous avons obtenu cette troupe et ces bateaux auprès de divers chefs avec l'appui de nos parents. Heinrekr a obtenu grandes forces d'Écosse parce qu'il a épousé une fille du jarl Melans de Mórað et c'est un grand ami du roi suzerain qui s'appelle Dungall. C'est d'après lui que s'appelle Dungalsbær, car c'est lui qui a fait construire cette cité[56]. Je veux vous demander, Hrólfr et Stefnir, de me prêter assistance et secours pour que je puisse venger mon père et recouvrer mon patrimoine. »

54. Le lecteur a pu identifier au passage le roi Edgar, et la ville de Winchester.
55. Brentford.
56. Mórað est Muray ; Dungall, Duncan ; Dungalsbær, Duncansby. Il n'est pas inintéressant que cette saga hautement légendaire soit raccordée ainsi, *in fine*, à des personnages et lieux historiques. C'est l'usage dans ce type de sagas.

Hrólfr dit: « Je t'accorderai toute la force et l'assistance que je pourrai et nous ne nous quitterons pas que tu n'aies recouvré ton royaume et vengé tes torts, sinon, j'y laisserai la vie. »

Stefnir dit la même chose. Haraldr les remercia de leurs propos et de leur bonne volonté.

Aussitôt après le banquet, ils se préparèrent à cette expédition et choisirent les hommes les plus braves qui puissent se trouver. Ils laissèrent Björn le Conseiller pour garder le pays avec plusieurs autres notables et avant de partir, Haraldr fit sa demande en mariage et sollicita Þóra, la sœur de Stefnir. Hrólfr plaida cette cause ainsi que plusieurs autres dignitaires. Il se fit que Haraldr obtint cette femme et elle devait rester fiancée jusqu'à ce qu'ils reviennent. Ensuite, ils cinglèrent depuis le Jutland et avaient trente bateaux, tous bien équipés. Ils se rendirent tout d'une traite vers l'ouest en Angleterre, près d'une île qui s'appelle Lindisey. Là, ils mouillèrent et y restèrent quelques jours en attendant un vent favorable, parce qu'ils ne voulaient pas faire de ravages en ce lieu.

## *36. La bataille d'Ásatún*[57]

On dit que chez le roi Heinrekr, il y avait un homme qui s'appelait Annis. Il était d'un grand âge, mais il savait l'ancien et le nouveau en fait de méchanceté et de magie. Il avait élevé le roi Heinrekr et était toujours son conseiller. Un mois plus tôt, Annis avait dit au roi que Haraldr et Hrólfr viendraient avec une grande troupe, et ce qu'ils avaient l'intention de faire.

Annis dit que Hrólfr et Stefnir étaient de grands champions et que maintenant, il était nécessaire de prendre un parti – « mon avis est d'envoyer en Écosse un message au jarl Melans, ton beau-père, et qu'il vienne te porter renfort. Tu vas également envoyer dire au roi Dungall qu'il t'expédie des troupes et dès que Hrólfr accostera, tu enverras un homme délimiter le champ de bataille[58] et les provoquer au combat. Ils ne peuvent pas ravager, selon les justes lois des vikings. Le lieu de la bataille sera placé à Ásatún, au nord des forêts de Kana. Là, le terrain est le plus difficile et la déroute y est la plus malaisée, mais dans la forêt, tu laisseras la moitié de

57. Ásatún est Ashington. Le nom norois signifie « pré-clos (peut-être : « pré sacré ») des Ases » (qui sont les principaux dieux de cette mythologie).

58. Le texte a ici l'expression *hasla völl*, littéralement : « délimiter le champ avec des rameaux de coudrier ». Cette coutume est bien attestée, en effet, le noisetier ayant joui d'un prestige certain en vertu des pouvoirs magiques qu'on lui conférait.

notre troupe pour qu'ils attaquent par-derrière et les prennent par surprise. Nous les encerclerons alors et ne laisserons personne en réchapper vivant. »

Le roi trouva que c'était un bon parti et il fit procéder comme le prescrivait Annis. Le jarl Melans vint d'Écosse avec une grande troupe. C'était une belle armée, aussi, que le roi Dungall avait envoyée au roi Heinrekr. Étaient à sa tête deux berserkir. L'un s'appelait Ámon et l'autre, Hjálmarr. C'étaient des hommes importants pour la force et la rudesse. Heinrekr avait maintenant une armée imposante. Ses messagers arrivèrent en Lindisey et dirent à Hrólfr et aux siens que le champ de bataille était délimité et que le combat était préparé à Ásatún. Certains trouvaient malavisé de se rendre avec une armée si petite sur le continent, tant il y avait de monde en face. Ils se dirigèrent vers l'endroit qui s'appelle Skorsteinn, y laissèrent leurs bateaux et se mirent en devoir de débarquer, allant tout d'une traite à Ásatún. Le roi Heinrekr s'y trouvait ainsi que le jarl Melans avec une armée indomptable, et dans la forêt, il y avait Ámon et Hjálmarr avec une grande troupe, Hrólfr et les siens ne le sachant pas.

On se disposa en ordre de bataille : le roi Heinrekr déploya son armée sur trois colonnes. Lui-même était dans la colonne du milieu, le jarl Melans dans la seconde. Dans la troisième était le comte qui s'appelait Engilbert et qui était un très grand champion. Était avec lui un homme qui s'appelait Rauðam et qui était à la fois grand, fort et très brave. Les étendards furent portés devant eux tous. Annis n'était pas dans la bataille. Haraldr voulut disposer ses troupes en face du roi Heinrekr, Stefnir en face du jarl Melans. Hrólfr se disposa en face de Rauðam et d'Engilbert.

Après cela, on souffla dans les luðr, de part et d'autre on se précipita à l'attaque en criant et en s'excitant. Il y eut d'abord une averse de projectiles, puis un très rude corps à corps et les deux camps progressèrent bien. Les Écossais et les Anglais étaient d'abord très véhéments, mais les Danois résistèrent bien et vivement. Engilbert et Rauðam affrontèrent Hrólfr dès le début de la bataille, ils l'attaquèrent tous les deux en même temps mais il se défendit bien et vaillamment. Il portait son armure et, par-dessus, le manteau qui lui venait de Véfreyja. Ils étaient tous les deux agiles et forts, Rauðam et Engilbert, Hrólfr ne parvenait jamais à les toucher bien qu'il pourfendît toutes leurs protections. Il était fort épuisé mais les armes n'avaient pas prise sur lui en raison de ses protections. Il était excessivement en colère. Il fit alors ceci : il jeta son épée, se précipita sur le comte Engilbert avec un tel emportement qu'il le souleva au-dessus de sa tête et le jeta au sol, tête en bas, de sorte que sa clavicule vola en éclats.

Sur ce, Rauðam frappa des deux mains le dos de Hrólfr, si bien que l'épée se brisa à hauteur de la garde. Il voulut saisir l'épée de Hreggviðr. Hrólfr bondit sur lui et lui fit sentir la différence de forces, le contraignant

à se mettre sous lui et lui posant le genou sur la poitrine, si rudement que les côtes s'enfoncèrent. Rauðam et Engilbert y laissèrent la vie, on estimait qu'ils avaient été des hommes de très grande vaillance.

Hrólfr prit l'épée de Hreggviðr et frappa des deux mains. Les Écossais le trouvèrent fort ardent et préférèrent battre en retraite. Hrólfr ne dédaigna pas les poursuivre et tua tous ceux qui se trouvaient devant lui. Les Danois s'aperçurent bientôt que leurs armes n'avaient pas prise sur les autres, quelque persévérance qu'ils déploient – autant se battre avec des bâtons, bien que l'épée de Hreggviðr mordait comme si elle s'enfonçait dans de l'eau. Autant que l'on sache, Grímr Ægir avait été le seul à émousser cette épée. Il tomba plus de Danois que d'Anglais.

Là-dessus, ils entendirent souffler dans les luðr et pousser des cris de guerre. Les berserkir sortirent en courant de la forêt avec une grande armée et prirent Hrólfr et les siens à revers. Ils firent une rude attaque. Les Danois se mirent à tomber en grand nombre. Hrólfr ordonna à ses hommes de faire volte-face et de se battre des deux côtés. Il se porta avec son étendard contre les berserkir. La bataille se fit très rude. Stefnir fit assaut d'armes contre le jarl Melans, ce fut un rude affrontement, car le jarl était un grand champion et l'épée de Stefnir ne mordait pas. Ámon et Hjálmarr se portèrent contre Hrólfr. Ils lui assénèrent des coups tous les deux mais il se protégea de son bouclier et se comporta vaillamment. Hrólfr fit un mouvement circulaire de son épée contre Hjálmarr, le coup arriva dans la cuisse en dessous de la hanche, tranchant la jambe, et il mourut au bout de peu de temps.

Annis s'avança alors. Il tenait devant soi un bouclier grand comme une porte, et une petite sax dans l'autre main. Il enfonça sa sax dans le ventre du porte-étendard de Hrólfr, le transperçant aussitôt. L'étendard tomba à terre. Maintenant qu'Annis était intervenu, les armes des Danois mordaient de nouveau. Chacun fit de son mieux. Maint homme tomba de part et d'autre, quoique davantage parmi les Danois.

Hrólfr voulut venger son porte-étendard et assena un coup à Annis. Ce horion arriva au milieu du bouclier et le fendit jusqu'à la poignée. Mais l'épée resta fichée dans le bouclier et Annis le tenait si fortement que le bouclier ne bougea pas, et Hrólfr voulut lâcher son épée. Il n'en fut pas question, car ses deux mains étaient fixées à la poignée.

Annis ordonna alors aux Écossais de faire faire pénitence à Hrólfr, « parce que maintenant, le loup est pris au piège ».

C'est ce qu'ils firent : ils firent foule autour de Hrólfr. D'autres le rossaient ou le molestaient. Il était à la fois lapidé, couvert de horions et rossé à coups de gourdins. Il grimaçait sans retenue et faisait rage alentour en donnant des coups de pied. Pourtant, il ne se libéra pas.

Il faut parler maintenant de Stefnir : il se battit contre le jarl Melans. Son épée se mit à mordre. Il frappa le jarl de toutes ses forces sur le heaume. Ce fut un si grand coup qu'il fendit le heaume et la tête et le tronc couvert de la broigne, de sorte que l'épée s'arrêta dans le sol. Ils avaient combattu longtemps.

Stefnir s'étonna alors de ne pas voir l'étendard de Hrólfr non plus que lui-même. Il se mit à sa recherche jusqu'à ce qu'il voie dans quel état il se trouvait : les ennemis cherchaient à lui trancher les deux pieds. Il se hâta d'aller lui porter secours, arriva sur Annis à l'improviste, lui déchargea un coup d'épée sur le rebord du heaume qu'il mit en pièces de même que tout le visage ainsi que les deux bras à hauteur des coudes. Cela fit chanceler Annis. Du coup, Hrólfr se trouva libre et il ne fit pas bon se trouver devant lui. Il se tourna contre Ámon et le frappa des deux mains. L'épée arriva dans le bouclier et le mit en pièces, mais la pointe de l'épée déchira la poitrine et le ventre de sorte que les entrailles sortirent et Ámon tomba, mort, à terre. Hrólfr était dans un tel courroux qu'il n'épargnait personne. Il frappait véhémentement, aussi fréquemment que ses mains parvenaient à brandir l'épée, et trois ou quatre hommes tombaient sous chacun de ses coups. La meilleure comparaison à faire quant à cette hécatombe serait de renvoyer à la façon de débiter le combustible lorsque l'on fait du charbon de bois. Stefnir faisait de même. Bientôt, les Anglais tombèrent par centaines.

Le roi Heinrekr et Haraldr s'étaient rencontrés au début de la bataille et avaient combattu toute la journée. Ils étaient tous les deux blessés et épuisés, bien que Haraldr le fût davantage. Hrólfr vit alors leurs démêlés. Il avait déjà traversé quatre fois, aller et retour, les rangs du roi Heinrekr. Il se porta contre le roi et le frappa dans le dos si bien qu'il tomba au sol, mort, en deux morceaux.

Lorsque les Écossais et les Anglais virent que leur roi était tombé, chacun s'enfuit en prenant ses jambes à son cou, mais les autres pourchassèrent les hommes en déroute et tuèrent quiconque ils atteignaient et ne demandait pas quartier. Hrólfr les chassa loin. Aucun de ceux qu'il atteignait de son épée n'avait besoin de demander miséricorde ; il abattit une grande quantité d'hommes en déroute. Les Danois firent demi-tour et dépouillèrent les cadavres, faisant là un grand butin. Annis fut fait prisonnier dans la bataille et Hrólfr le fit écarteler, et sa vie s'acheva ainsi. Hrólfr était fort blessé, tant aux mains qu'aux pieds, il avait des hématomes au ventre et était tout tuméfié en raison des grands coups, bien qu'il ne portât pas d'entailles.

Haraldr et les autres allèrent à la ville de Vincestr, qui se rendit. Tout le peuple se soumit joyeusement à Haraldr. Il fut pris pour roi de tout ce

royaume, qui avait appartenu à son père. Il remercia Hrólfr et Stefnir, comme il seyait, de leur assistance et de leur courage. Les Écossais qui en réchappèrent allèrent trouver Dungall et lui dirent leur défaite et leurs pertes, et que Hrólfr ressemblait plus à un tröll qu'à un homme pour la force et la taille. Les pertes qu'il avait souffertes déplurent très fort à Dungall mais il lui fallut bien prendre les choses telles qu'elles étaient.

## *37. Des noces et de la géographie*

Hrólfr et Stefnir passèrent tranquillement chez Haraldr ce qui restait de l'hiver. Haraldr envoya chercher Álfhildr, sa sœur, à Brandfurðaborg, elle vint avec une belle escorte et une honorable suite. Haraldr se réjouit de revoir sa sœur, et réciproquement. C'était une fort belle jouvencelle, hautement accomplie comme il sied à une enfant de roi. Stefnir se prit bientôt d'amour pour elle et se mit à l'entretenir, elle lui paraissait à la fois sage et courtoise. Il présenta alors sa demande en mariage, elle fit bonne réponse tout en renvoyant l'affaire à son frère. Il fut facile d'obtenir cela de Haraldr, car Stefnir était bien connu de lui pour sa vaillance et sa grande bravoure. Il se fit que Stefnir se fiança Álfhildr et Haraldr lui versa son douaire en or et objets de grand prix[59].

Lorsque vint le printemps, tout le monde se prépara à retourner au Danemark, chargeant les bateaux de vivres, d'hydromel et de vin, et d'habits précieux ainsi que de toutes les marchandises qui étaient les plus coûteuses au Danemark. Álfhildr les accompagna. Tout le peuple de Jutland se réjouit de leur retour. Les jouvencelles leur firent bel accueil ainsi que Björn le Conseiller. Álfhildr alla chez Ingigerðr et Þóra, il y eut grande liesse entre eux tous ensemble.

Ils firent débarrasser leurs bateaux et préparer un magnifique banquet avec toutes les meilleures provisions que l'on pouvait trouver au Danemark ou dans les pays voisins. Nulle chose ne fut épargnée quant aux salles, aux meubles et tout ce que l'on pouvait trouver dans les pays du Nord. Furent invités à ce banquet bourgeois et hommes de la hirð, comtes et jarls, ducs et rois et tous autres hommes d'importance. La plupart des hommes de distinction qui étaient au Danemark furent à ce banquet.

59. Le texte fait ici une étrange erreur. Lorsqu'elle se mariait, une femme apportait une dot, chose que nous connaissons fort bien. Mais en même temps, le mari devait fournir un douaire ou *mundr* qui devenait la propriété inaliénable de la mariée. On ne voit donc pas pourquoi ce serait le frère de la mariée qui verserait le douaire dû par le fiancé, Stefnir en l'occurrence.

Une fois tous rassemblés et arrivés, on plaça les gens, de courtois écuyers et de galants gentilshommes firent le service. On servit toutes sortes de plats épicés des plus précieuses herbes, toutes espèces de gibier et d'oiseaux, du renne et du cerf et de splendides sangliers, des oies et des ptarmigans[60], avec des paons poivrés. La plus précieuse boisson ne manquait pas, bière et hydromel anglais avec les meilleurs vins, du vin épicé et du clairet. Une fois les noces et le banquet commencés, on put entendre toutes sortes d'instruments à cordes, des harpes et des chalumeaux et du psaltérion. On battait du tambour, on soufflait dans des flûtes, avec toutes sortes de jeux délicieux dont le corps pût se réjouir. Après cela, les jeunes dames furent introduites avec leur escorte magnifique et leur suite de plaisantes femmes. Deux hommes conduisaient chacune de celles que les fiancés devaient épouser. Au-dessus d'elles, porté par des bâtons peints, un dais qui devait offusquer leur vêtement brillant et leur élégance, jusqu'à ce qu'elles furent arrivées à leur siège. Le dais fut ensuite emporté. Alors, il n'y eut couleur qui pût rivaliser avec leur teint, leur épiderme, leur chevelure brillante et la splendeur de l'or et des pierreries. À tous, Álfhildr et Þóra parurent pâles auprès d'Ingigerðr. Le banquet fut des plus magnifiques et lors de cette fête, Hrólfr épousa Ingigerðr, Stefnir, Álfhildr et Haraldr, Þóra. Ces festivités durèrent sept nuits sans interruption, l'arrangement étant tel que nous l'avons dit, avec honneur et magnificence. Pour finir, les mariés firent d'excellents présents à tous les hommes de distinction, les remerciant de leur venue et chacun retourna chez soi, louant la magnanimité de ses hôtes, tous les ayant quittés dans la plus grande amitié. Il y eut chez chaque couple grand amour.

Le roi Haraldr ne fut pas longtemps au Danemark, il se prépara à rentrer chez lui en Angleterre. Il quitta Stefnir, son beau-frère, et Hrólfr, avec amitié, puis il se rendit dans ses États. La reine Þóra était avec lui et ils s'installèrent paisiblement. Ils eurent des enfants bien qu'on ne les nomme pas.

On dit que l'Angleterre est le plus productif des pays de l'Occident parce que c'est là que l'on fond tout métal, qu'y poussent le froment et la vigne et que l'on peut y avoir toutes sortes de céréales. On y fabrique aussi des tissus et on tisse des textiles de tous genres, plus que dans d'autres lieux. La ville principale est Lundúnaborg ainsi que Kantaraborg. Il y a Skarðaborg et Helsingjaborg, Vincestr et beaucoup d'autres lieux et villes qui ne sont pas nommés ici[61].

60. Perdrix blanche des montagnes fréquente dans le Nord.

61. On peut s'interroger, bien entendu, sur les raisons qui poussent l'auteur du présent chapitre à faire étalage de sa « science » géographique. C'est le lieu de rappeler que la très

On donna le titre de jarl de tout le Jutland à Stefnir, il siégeait d'ordinaire à Rípa. Le Danemark est très éparpillé, le Jutland forme la plus grande partie du royaume. Il se trouve au sud de l'océan. La côte ouest du Jutland est appelée le Vandilsskagi et va vers le sud jusqu'à Rípa. En Jutland, il y a beaucoup de villes principales, la plus au sud est Heidabær, la seconde, Rípa, la troisième, Áróss, la quatrième, Vébjörg : c'est là que les Danois choisissent leur roi[62]. Le Limafjörðr se trouve en Jutland. Il s'étend du nord au sud, avec, à l'intérieur du fjord, Haraldseið, vers l'ouest jusqu'à l'océan[63]. C'est là que le roi Haraldr Sigurðarson fit traverser ses bateaux lorsqu'il voulut échapper à la guerre contre le roi Sveinn[64]. À l'ouest du Limafjörðr se trouve le Vandilsskagi. Il s'incurve vers le nord. La ville principale y est Jörungr[65]. Entre le Jutland et la Fionie s'insinue l'Álfasund[66]. En Fionie la ville principale est Óðinsey[67]. Entre la Fionie et la Sélande passe le Beltissund. En Sélande, la ville principale est Roiskelda[68]. Au nord de la Sélande s'insinue l'Eyrarsund et au nord de là, la

grande majorité des auteurs de sagas étaient des clercs et qu'ils cédaient volontiers – nous en avons bien d'autres exemples et pas seulement dans les sagas légendaires – à la tentation de faire étalage de leur savoir. On n'aura nulle peine à réfuter bon nombre des affirmations qui figurent ci-dessus. En même temps, il est clair que les vikings, qui fréquentaient avant tout la Grande-Bretagne, y faisaient le commerce des produits mentionnés ici – même si notre saga est plus jeune de plusieurs siècles que le dernier des vikings ! Lundunaborg est, bien entendu, Londres, Kantaraborg, Canterbury, Skarðaborg, Scarborough, Helsingjaborg, Hastings.

62. Les anciens Scandinaves n'ont guère connu de vraies dynasties royales. Ils choisissaient leurs rois à l'intérieur de certaines grandes familles. Nous ne savons ni sur quels critères ces élections étaient faites, ni pour quelles raisons certains dignitaires, et non d'autres, avaient la prérogative de ces choix.

63. Rípa est Ribe, Vandilsskagi est l'actuel Skagen, Heidabær est Hedeby, nous avons déjà rencontré Áróss (Aarhus), Vébjörg est Viborg. Haraldseið est l'isthme de Haraldr, comme il est expliqué quelques lignes plus bas.

64. Le célèbre roi norvégien Haraldr Sigurðarson, dit Haraldr l'Impitoyable (il a sa propre saga qui figure dans la *Heimskringla* de Snorri Sturluson ; pour sa traduction, voir la *Saga de Harald l'Impitoyable*, Payot poche, Paris, 1979). Il est exact qu'il eut maille à partir avec le roi danois Sveinn dit à la Barbe fourchue *(tjuguskegg)* et qu'il dut s'échapper, comme le dit notre texte, par l'« isthme de Haraldr ».

65. Aujourd'hui Jellinge, qui fut un haut lieu de l'histoire danoise et où se trouve la magnifique pierre historiée et runique qui chante les louanges du roi convertisseur du Danemark, Haraldr Gormsson, « qui fit des Danois et des Norvégiens des chrétiens ».

66. La Fionie (Fyn) est l'île qui se trouve au sud de l'île de Zélande dont on va parler et où se trouve Copenhague. Álfasund est notre Grand Belt. L'Eyrarsund est le Sund pour nous, tout comme le Beltissund est notre Petit Belt.

67. L'actuelle Odense.

68. Actuelle Roskilde. La Scanie est la province la plus méridionale de la Suède, elle fut très longtemps danoise. Lundum est aujourd'hui Lund.

Scanie. Là, la ville principale est Lundum. Entre le Jutland et la Scanie, il y a beaucoup de grandes îles. Soit : Sámsey, Álsey, Láland, Langalad[69]. Borgundarhólmr est à l'est dans la mer. À cette époque-là, c'étaient les Skjöldungar qui avaient ce royaume, pourtant, d'autres rois et jarls avaient des royaumes non moindres qu'eux au Danemark, bien que les Skjöldungar aient plus de dignité en raison de leur nom et de leur lignage[70].

## *38. Gouvernement de Hrólfr et fin de la saga*

On dit ici que le jarl Stefnir ne vécut pas longtemps et qu'il n'eut pas de descendants qui vécurent au-delà de l'enfance. Hrólfr et Stefnir se quittèrent en grande amitié et maintinrent leur camaraderie tant qu'ils vécurent tous les deux. On ne mentionne pas que Hrólfr revint en Hringaríki ensuite. Mais l'on dit que l'été où Haraldr s'en fut à l'ouest en Angleterre, Hrólfr fit voile hors du Danemark pour aller à l'est à Hólmgarðr avec dix bateaux, et qu'Ingigerðr l'accompagna. Hrólfr fut alors pris pour roi de tout le Garðaríki sur le conseil de la princesse et des autres hommes d'importance. Un tiers du Garðaríki est appelé Kænugarðr[71]. Cela se trouve le long de la chaîne de montagnes qui sépare Jötunheimr du royaume de Hólmgarðr. Il y a là aussi l'Ermland et plusieurs autres petits royaumes. Hrólfr gouverna donc son royaume avec grand honneur. Il était à la fois sage et gouvernant capable. Aucun chef n'osait l'attaquer en raison de son renom et de sa vaillance. Hrólfr et Ingigerðr s'aimaient beaucoup, ils eurent de nombreux enfants. Ils eurent un fils appelé Hreggviðr qui fut un homme fort important. Il se rendit en expédition guerrière sur la Route de l'Est et ne revint pas. Les savants racontent qu'un autre fils de Hrólfr fut le roi Óláfr de Danemark contre lequel Helgi le Renommé se battit, mais Hrómundr Gripsson assista Óláfr, comme il est dit dans sa saga[72], et tua Helgi, et Dagny et Dagbjört qui

69. Lire Samsö, Anholt, Laaland et Langaland. En revanche, Borgundarhólmr, qui est « l'îlot des Burgondes », est l'actuel Bornholm.

70. Les Skjöldungar sont un lignage hautement légendaire qui a dû jouir d'un prestige important. Ce sont sans doute les rois les plus anciens du Danemark. La *Skjöldunga saga*, aujourd'hui perdue, a donné lieu à un résumé en latin fait au XVIIe siècle par un érudit islandais ; elle existait du temps de Snorri Sturluson (1225), qui nous en parle dans ses œuvres et elle a été connue des auteurs – anonymes – de la *Saga* (légendaire, elle aussi) *de Hrólfr kraki* et de *Beowulf*, sans parler des *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus (vers 1200).

71. Kænugarðr est Kiev, Hólmgarðr étant Novgorod.

72. Il a certainement existé une saga, sans doute du type légendaire comme celle que

étaient filles de Hrólfr soignèrent Hrómundr. Mais il n'est pas écrit qu'elles aient été filles d'Ingigerðr, ou non. Le troisième fils de Hrólfr s'appelait Hörðr, père de Kari, père de Hörða-Knútr. On dit que Hrólfr devint un vieil homme mais on ne précise pas s'il mourut de vieillesse ou s'il périt par les armes.

Maintenant, s'il y a des désaccords entre cette saga et d'autres qui traitent le même sujet, sur les noms des gens et les événements, sur ce que les gens firent par renom ou savoir, magie ou traîtrise, ou bien sur ce que les chefs gouvernaient, il est très vraisemblable que ceux qui ont écrit là-dessus et composé sur ces événements doivent avoir eu quelque chose à perpétuer, soit d'anciens poèmes ou bien des récits de savants hommes. Il y a très peu, sinon aucun récit émanant de savants hommes dont on attesterait par écrit que les choses se sont passées comme elles sont dites, parce que la plupart ont été exagérées. Il est impossible aussi de prouver la vérité de chaque terme ou incident dans certains des épisodes parce que la plupart des événements évoqués en quelques endroits se sont produits plus tard que ce que l'on dit. Il vaut donc mieux ne pas blâmer ni traiter de mensonges les récits des savants hommes. Et les anciens poèmes et récits ont été avancés plus comme des divertissements que comme des vérités éternelles. Il y a d'ailleurs peu de choses qui soient tellement invraisemblables qu'elles ne soient contredites par des exemples contraires. Il est écrit aussi que Dieu a conféré aux païens une sagesse et un entendement des choses terrestres comparables à la bravoure, à la richesse et à la beauté des chrétiens.

Voici la fin de cette histoire sur Hrólfr Sturlaugsson et ses exploits. Merci à ceux qui ont écouté et qui s'en sont divertis, et bien de la tristesse à ceux qui s'en sont offusqués et ne s'en sont pas amusés. *Amen.*

nous lisons ici, consacrée à ce Hrómundr Gripsson. Il est question de ce personnage, en tout cas, dans une saga dite de contemporains, la *Saga de Þorgils et de Hafliði*, dans la compilation intitulée *Saga des Sturlungar*. On y évoque un fameux banquet de noces qui eut lieu à Reykjahólar, dans l'Ouest de l'Islande, en 1119 et au cours duquel un certain Hrólfr de Skalmarnes aurait déclamé ladite saga. Il existe aussi des *rímur*, dites *griplur*, un genre poétique en vogue à la fin du Moyen Âge, consacrées à Hrómundr.

# SAGA D'ODDR AUX FLÈCHES

*Ørvar-Odds saga*

# SAGA DE KETILL LE SAUMON

*Ketils saga hængs*

# SAGA DE GRÍMR AUX JOUES VELUES

*Gríms saga loðinkinna*

*Je n'ai pas voulu séparer ici ces trois sagas parce que, bien que d'inégale valeur, elles ont pour héros, dans l'ordre, Oddr, puis son grand-père, puis son père. La notion de famille présidant, comme on le sait, à la rédaction de toute saga qui se respecte, nous tenons ici une parfaite démonstration du fait.*

*Il ne fait guère de doute que la* Saga d'Oddr aux Flèches *soit la plus réussie, littérairement s'entend, la plus populaire aussi, et la plus riche d'événements, de tous les textes apparentés. Légendaire, elle l'est pleinement, car il est difficile d'établir des rapports, seraient-ils lointains, avec on ne sait quels faits historiques. Le personnage central était bien connu cependant, mais exactement comme un héros de légende, non comme le protagoniste de prestations attestées d'autre part. D'ailleurs, le tour totalement invraisemblable de nombre de détails (les flèches d'Oddr sont en pierre!) ou totalement convenu de certaines péripéties (le voyage en Bjarmaland, par exemple, qui justifie le renom du héros – rappelons que le Bjarmaland passait pour une sorte d'Atlantide dans cette culture, encore qu'il ait une existence réelle, c'est le pays des Perm', dans l'extrême Nord), sans parler de décors comme attendus (le pays des géants) ou d'épisodes tout à fait convenus (le concours à qui boira le plus), tout cela interdit de chercher ici autre chose qu'un pur récit attaché à vous divertir, éventuellement en faisant droit à de bons vieux thèmes de contes populaires. Une fois de plus, la diversité des décors ne pouvait pas ne pas séduire ces grands navigateurs-voyageurs que furent les Scandinaves. Et donc voici, outre le Bjarmaland, le Húnaland (pays des Huns), l'Irlande, la Sicile, la Grèce, et même la Palestine.*

*Mais j'attirerai l'attention sur deux éléments: le rôle du Destin et la poésie. Vous voudrez bien prendre garde au chapitre 2 et à la prédiction de la magicienne, quelque tarabiscotée qu'elle soit. Rien n'est gratuit dans cet univers mental, tout finit par se produire dans les termes ou les modalités que veut le Destin, ce héros assume pleinement notre condition, même à des dimensions surhumaines. Ensuite, même si vous avez pris l'habitude, depuis le début du présent ouvrage, de voir comme il est banal que la poésie intervienne dans le cours du récit en prose, c'est un procédé qui revient dans les sagas de toutes sortes, y compris les trois premières catégories que je vous ai présentées en introduction, on ne voit donc pas pourquoi il serait absent des sagas légendaires. Et il l'est avec un faste tout spécial car les poèmes proposés ici sont de premier ordre. On peut penser que l'auteur s'est inspiré du fameux chant de Hervör, dans la* Saga de Hervör et du roi Heiðrekr, *qui figure ici, pour ce que déclame Oddr au chapitre 14, mais le « Chant de mort de Hjálmarr », au même chapitre, compte parmi les fleurons de cette littérature et a été, d'ailleurs copieusement imité, serait-ce par notre Leconte de Lisle. Quant au long poème du chapitre 27 qui souligne un exercice fréquent dans cette société, une sorte de chanson à boire ou de variante du* mannjafnaðr *(chacun récapitulant ses exploits), il ne détonne pas. Reste le long*

*(71 strophes) lai funéraire que déclame Oddr : il nous incite à nous demander s'il n'a pas existé deux versions différentes de cette saga tant la présentation ou la justification de ce poème paraissent artificielles. Au demeurant, j'ai déjà noté la popularité extrême de cette saga et Saxo Grammaticus, j'allais dire, cela va de soi, la connaissait.*

*On peut passer beaucoup plus vite sur la* Saga de Ketill le Saumon, *grand-père d'Oddr. Comparativement, on trouvera plus banale cette saga, en regard de celle d'Oddr. L'élément intéressant est cet accent porté sur le Hrafnista, une région de Norvège qui dut être riche de légendes. Et là encore, les poèmes ne font pas défaut. Signalons que certaines strophes relèvent d'un genre rare, présent dans l'*Edda poétique, *la* senna *(voyez la* Lokasenna *où le dieu Loki insulte tour à tour les autres créatures divines.) Ce texte date du XIV$^{e}$ siècle tout comme la* Saga de Grímr à la Joue velue *qui met en scène le père, cette fois, d'Oddr. Sa seule originalité, si l'on peut dire, vient de ce qu'elle introduit la* Saga d'Oddr aux Flèches. *Car sur le fond, elle ne se singularise guère, sinon par les démêlés du héros avec sa fiancée Lofthœna.*

*Ces trois sagas ont été publiées ensemble par Anacharsis, Toulouse, 2010.*

# Saga d'Oddr aux Flèches

## *1. Naissance et jeunesse d'Oddr*

Il y avait un homme appelé Grímr, surnommé à la Joue velue. Il était surnommé ainsi parce qu'il fut conçu de telle sorte qu'il se fit que Ketill le Saumon, son père, et Hrafnhildr Brúnadóttir partagèrent leur couche, comme on l'a écrit précédemment[1], et que Brúni étendit sur eux une peau parce qu'il avait invité chez lui de nombreux Sâmes[2], et pendant la nuit, Hrafnhildr regarda d'en dessous de la peau et vit la joue d'un Sâme, et celle-ci était toute velue. Et c'est pourquoi Grímr eut cette marque ensuite : on pense qu'il a dû être conçu en cet instant. Grímr habita en Hrafnista. Il était riche de biens et avait grand pouvoir sur tout le Hálogaland[3] ainsi qu'un peu partout ailleurs. Il était marié et sa femme s'appelait Lofthæna. C'était la fille du *hersir** Haraldr, du Vík dans l'est.

Il se fit qu'un été, Grímr s'équipa pour faire un voyage dans l'est au Vík, après la mort de Haraldr, son beau-père, parce qu'il possédait là de grands biens.

Quand Lofthæna s'en rendit compte, elle demanda à l'accompagner, mais Grímr dit que cela ne pouvait se faire, « parce que tu es enceinte.

— La seule chose qui me plaise, dit-elle, c'est d'y aller. »

Grímr l'aimait beaucoup et il fit à son gré. C'était la plus belle des femmes et la plus accomplie en toutes choses, de celles qui étaient en Norvège. Leur voyage fut magnifiquement préparé.

Grímr fit voile depuis le Hrafnista, dans le Vík à l'est, avec deux bateaux. Quand ils passèrent devant le district qui s'appelait Berurjóðr[4],

1. Dans la *Saga de Ketill le Saumon* dont celle-ci est censée dériver ; voir plus bas p. 945.
2. Pour diverses raisons qu'il serait oiseux de développer ici, les Sâmes étaient tenus, chez les Islandais, pour de grands magiciens. C'est en tout cas sous ce jour qu'ils apparaissent dans les sagas. On remarquera cependant que notre saga semble distinguer entre Sâmes et Bjarmiens.
3. Qui est une province du nord de la Norvège.
4. Et qui pourrait être le Berriod actuel, dans la province de Jæren en Norvège du Sud-Ouest.

Lofthæna dit qu'elle voulait faire amener les voiles parce qu'elle était prise de douleurs ; c'est ce qui fut fait, et les bateaux se dirigèrent vers la côte. Habitait là un homme qui s'appelait Ingjaldr. Il était marié et avait de sa femme un fils en jeune âge et de belle apparence qui s'appelait Ásmundr.

Quand ils eurent accosté, on envoya des hommes à la ferme dire à Ingjaldr que Grímr était arrivé à terre avec sa femme. Alors, Ingjaldr fit atteler des chevaux à un traîneau et s'en fut personnellement à leur rencontre et leur offrit à tous l'hospitalité dont ils avaient besoin et qu'ils voudraient accepter. Grímr et Lofthæna se rendirent à la ferme d'Ingjaldr. Puis on conduisit Lofthæna dans les appartements des femmes ; pour Grímr, on le mena au *skáli** et on le fit asseoir dans le haut-siège, Ingjaldr estima que rien ne serait de trop pour Grímr et sa femme[5]. Les douleurs de Lofthæna s'accrurent jusqu'à ce qu'elle mette au monde[6] un garçon, les femmes s'en occupèrent et dirent n'avoir jamais vu enfant aussi beau.

Lofthæna regarda le garçon et dit : « Portez-le à son père. Il doit donner un nom à ce garçon[7] », et c'est ce qui fut fait. Le garçon fut aspergé d'eau[8], on lui donna un nom et on l'appela Oddr. Grímr resta là trois nuits. Alors, Lofthæna déclara qu'elle était prête à faire le voyage et Grímr dit à Ingjaldr qu'il voulait s'en aller.

« Je considère, dit Ingjaldr, que j'aimerais accepter de vous quelque lot honorable.

— C'est mérité, dit Grímr, et choisis toi-même une récompense, car ce n'est pas le bien qui me manque.

— Du bien, j'en ai suffisamment, dit Ingjaldr.

— Alors, accepte autre chose, dit Grímr.

— Je t'offrirai d'être le père adoptif de ton fils[9], dit Ingjaldr.

— Je ne sais pas, dit Grímr, comment cela plaira à Lofthæna. »

5. Cette phrase est une somme. Notons d'abord que l'auteur veut faire mine de copier les mœurs des pays plus civilisés, comme la France. Si le *skáli**, dont il est question ici, est bien la pièce principale de la ferme nordique – le vivoir ou la salle de séjour si l'on veut –, si même certains textes font une différence entre *skáli* des hommes et celui des femmes, il n'existait pas d'« appartements » réservés aux femmes (le texte donne *kvenna hús*, « maison » des femmes). Dans le vivoir, il y avait un siège particulier, dit *öndvegi**, « siège d'honneur » si l'on veut, qui pouvait admettre plusieurs occupants et où s'asseyaient le maître de maison et son ou ses invités d'honneur. Enfin, l'hospitalité comptait au nombre des devoirs sacrés dans cette société.

6. Le lecteur sera sans doute amusé de savoir que « mettre au monde » se disait, pour la mère bien entendu, « devenir plus légère », *verða léttari*.

7. Donner un nom au nouveau-né était d'une importance capitale depuis la plus haute Antiquité car cela revenait à l'intégrer légalement au clan. C'était normalement au père que revenait ce devoir rituel.

8. Voir *ausa barn vatni**.

9. Voir *fóstr**.

Mais elle dit : « Je te conseille d'accepter ce qui est si bien offert. »

On les accompagna à leurs bateaux mais Oddr resta à Berurjóðr. Ils allèrent leur chemin jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'est, dans le Vík ; ils y restèrent le temps qu'il leur fallut. Puis ils se préparèrent à partir, ils eurent bon vent jusqu'à ce qu'ils arrivent à Berurjóðr.

Alors, Grímr ordonna d'amener les voiles.

« Pourquoi n'allons-nous pas poursuivre notre voyage ? dit Lofthæna.

— Je pensais, dit Grímr, que tu voudrais voir ton fils.

— Je l'ai regardé, dit-elle, quand nous nous sommes quittés, et il m'a semblé qu'il ne nous regardait pas avec grande affection, nous autres gens de Hrafnista[10] ; et poursuivons notre voyage ».

Grímr et elle arrivèrent donc à Hrafnista et s'y installèrent dans leur demeure, mais Oddr grandit à Berurjóðr ainsi qu'Ásmundr. Oddr apprit tous les exercices que les gens avaient coutume de savoir. Ásmundr le servait en toutes choses. Oddr était plus beau que la plupart des hommes et très accompli.

Oddr et Ásmundr se lièrent de fraternité jurée[11]. Chaque jour, ils allaient tirer à l'arc ou nageaient. Nul ne pouvait se mesurer à Oddr en fait d'exercices physiques. Jamais Oddr ne se comportait aux jeux comme les autres jeunes gens. Ásmundr le suivait constamment. Ingjaldr estimait Oddr plus qu'Ásmundr en toutes choses. Oddr se faisait faire des flèches par quiconque lui semblait habile. Il ne prenait pas grand soin de ces artisans, si bien qu'ils traînaient dans la salle, sur les sièges ou les bancs. Beaucoup étaient maltraités par eux lorsqu'ils rentraient dans l'obscurité ou tard le soir, et s'asseyaient. Ce fut la seule chose qui rendit Oddr impopulaire. Les gens se plaignirent à Ingjaldr et lui dirent qu'il devait parler de cela à Oddr.

Ingjaldr vint parler un jour à Oddr. « Il y a, mon fils adoptif, une chose, dit Ingjaldr, qui te rend impopulaire.

— Laquelle ? dit Oddr.

— Tu ne t'occupes pas de tes flèches comme font les autres, dit Ingjaldr.

— Je trouverais que tu pourrais m'en accuser, dit Oddr, si tu m'avais procuré quelque chose pour les y conserver.

10. La présente saga fait partie d'un groupe de trois textes centrés sur le district de Hrafnista, en Norvège, soit, avec *Ørvar-Odds saga*, la saga de son père, *Gríms saga loðinkinna* et celle de son grand-père, *Ketils saga hængs* (plus bas p. 969 et p. 947). La remarque de Lofthæna peut fort bien relever d'une pratique magique, au demeurant bien attestée : Oddr aurait « le mauvais œil ».

11. C'était un grand rite magique, très souvent attesté. Voir *fóstbrœðralag**.

— Je vais le faire, comme tu le veux, dit Ingjaldr.

— Je pense, dit Oddr, que tu ne le feras pas.

— Mais si ! dit Ingjaldr.

— Tu as un bouc de trois hivers, de couleur noire, dit Oddr. Je veux le faire tuer et le faire dépouiller tout d'une pièce avec cornes et sabots. »

Et l'on fit comme le prescrivit Oddr et on lui remit la peau quand elle fut prête. Il y porta ses flèches et n'eut de cesse que la peau fut remplie. C'étaient beaucoup plus de flèches, et plus grandes, que celles des autres. Il avait un arc du même ordre.

Oddr était ainsi vêtu qu'il était chaque jour en tunique écarlate et qu'il nouait un lacet brodé d'or autour de sa tête. Il emportait son sac de flèches où qu'il allât. Il n'offrait pas de sacrifices parce qu'il croyait en sa propre puissance et capacité de victoire, et Ásmundr fit à son exemple, mais Ingjaldr était un grand sacrificateur[12]. Souvent, les frères jurés, Oddr et Ásmundr, se rendaient en mer.

## *2. La voyante[13] prophétise sur Oddr*

On mentionne une femme, Heiðr[14]. Elle était prophétesse et magicienne et savait d'avance des choses non avenues, en raison de sa magie. Elle allait à des banquets et prédisait aux gens des choses sur le temps à venir et leur destin. Elle était accompagnée de quinze garçons et quinze filles[15]. Elle était à un banquet non loin de chez Ingjaldr.

12. Voici de nouveau un passage « dense ». Le sacrifice, ou *blót**, a sans doute été l'un des temps forts du rituel païen scandinave, pour autant que nous puissions en juger. Quant au fait qu'Oddr croyait en sa seule puissance et capacité de victoire (*máttr sinn ok megin,* formulation toute faite où, toutefois, on voudra bien noter l'allitération à l'initiale qui pourrait être un gage d'antiquité et donc d'authenticité), on a souvent voulu, naguère, en faire une profession de scepticisme ou d'irréligion. En fait, et sans développer, la critique actuelle tendrait dans l'autre sens : le Scandinave semble avoir été persuadé que dès sa naissance, les cieux, les Puissances l'avaient doté de ces caractéristiques qui le rendaient unique et différent d'autrui. C'était probablement cela, sa « puissance et capacité de victoire », et croire en elles au lieu de sacrifier pouvait équivaloir à un acte d'adoration, de révérence en tout cas. Une fois de plus, cependant, la mention dans cette saga peut fort bien relever de l'artifice convenu : il s'agit pour l'auteur de dresser le portrait d'un héros à l'ancienne mode.

13. Voir *völva**.

14. Heiðr est un nom de sorcière ou de magicienne qui se rencontre ailleurs.

15. Ce détail n'est peut-être pas fortuit : dans un passage de la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, la prophétesse requiert le concours d'un chœur de jeunes filles pour parvenir à exécuter son *sejðr**, suivant le nom du rite magique prophétique auquel elle se livre.

Il se fit qu'un matin, Ingjaldr se leva de bonne heure. Il alla à l'endroit où Oddr et Ásmundr reposaient, et dit : « Je veux vous envoyer faire une course aujourd'hui, dit-il.

— Où devons-nous aller ? dit Oddr.

— Vous allez inviter à venir ici la prophétesse, pour la raison qu'un banquet est préparé ici, dit Ingjaldr.

— Je n'irai pas, dit Oddr, et il me déplaît beaucoup qu'elle vienne ici.

— Tu vas y aller, toi, Ásmundr, dit Ingjaldr, parce qu'à toi, je puis donner des ordres.

— Je vais faire quelque chose, dit Oddr, qui ne te plaira pas plus qu'à moi. »

Ásmundr s'en va donc et invite la magicienne à venir, elle promit de faire le voyage et arriva avec toute son escorte, Ingjaldr alla à ses devants avec tous ses gens et l'invita à entrer dans le skáli. Ils firent des préparatifs pour que l'on donne un *sejðr**[16] la nuit suivante. Lorsque l'on eut mangé on alla dormir, mais la prophétesse s'en fut procéder à son *náttsejðr* avec son escorte. Le lendemain matin, Ingjaldr vint la voir et demanda comment le sejdr s'était passé.

« Je pense, dit-elle, que j'ai acquis la certitude de ce que vous voulez savoir.

— Alors, on va assigner des sièges aux gens, dit Ingjaldr, et ils obtiendront de toi les nouvelles. » Ingjaldr fut le premier à s'avancer devant elle.

« C'est bien, Ingjaldr, dit-elle, que tu sois venu ici. Ce que je puis te dire, c'est que tu résideras ici jusqu'à ta vieillesse, tenu en grand honneur et estime, et cela sera grande liesse pour tous tes amis. »

Ingjaldr s'en fut, et Ásmundr s'avança. « C'est bien, dit Heiðr, que te voici venu, Ásmundr, car ton honneur et ta réputation se répandront de par le monde, mais tu ne deviendras pas vieux[17], on te tiendra pour un excellent brave et pour un grand champion où que tu sois. »

16. En très peu de pages, nous avons donc mention des grands rites magiques que sont le *blót* et le *sejðr*. Ce dernier, qui est peut-être bâti sur le verbe *sia*, « lier », était avant tout prophétique, il consistait à prédire soit le temps qu'il ferait, soit le sort des personnes présentes. Le moyen, pour la prophétesse ou voyante, *völva* donc, était sans doute de « lier » les puissances occultes en les forçant à répondre aux questions posées. Ce rite se passait, semble-t-il, dans un cadre plutôt impressionnant ; comme on l'a dit, un chœur de jeunes filles (ou de jeunes gens) devait assister l'exécutante, laquelle montait sur une sorte d'échafaudage ou *sejðhjallr*. La *Saga d'Eiríkr le Rouge* (envers laquelle il convient de prendre de prudentes distances) décrit avec soin le menu qu'ingère la prophétesse, son accoutrement, etc. Le *náttsejðr* dont il est question dans la phrase suivante est le *sejdr* pratiqué de nuit ; la précision est tout à fait inhabituelle.

17. Le texte dit avec beaucoup de pittoresque qu'il « n'aura pas à se battre avec l'âge » !

Puis Ásmundr se rendit à son siège, et tout le monde alla voir la prophétesse, et elle dit à chacun ce qui lui était destiné, ils furent contents de leur lot. Ensuite, elle prédit le temps qu'il ferait cet hiver-là ainsi que beaucoup d'autres choses que l'on ne savait pas. Ingjaldr la remercia de ses prophéties.

« Est-ce que tous ceux qui sont ici à l'intérieur sont venus ici ? dit-elle.

— Je crois qu'à peu près tous sont venus, dit Ingjaldr.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas sur le banc ? dit la prophétesse.

— Il y a un manteau, dit Ingjaldr.

— J'ai l'impression que ça remue parfois lorsque je regarde par là », dit-elle.

Alors, celui qui s'était allongé là se redressa, il prit la parole et dit : « C'est exactement comme tu le dis, c'est un homme, et celui-là veut que tu te taises au plus vite et ne bavasses pas sur mon avenir parce que je ne crois pas ce que tu prédis. »

Elle dit : « Je vais pourtant te le dire, et tu vas écouter », dit-elle. Et alors, ce poème[18] lui vint à la bouche :

1. Mieux ferais-tu,
Oddr de Jaðarr,
de ne pas m'agacer
de ton bout de bois
même si je divague :
l'histoire s'avérera
que dit la prophétesse.
D'avance elle sait les destins
de tous les hommes.

2. Que tu ailles par
les vastes fjords
ou que tu arpentes
terres et vagues,
que l'écume de la mer
sur toi dérive –
c'est ici que tu brûleras,
à Berurjóðr.

3. Le serpent te malmènera
de son venin mêlé,
étincelant depuis l'antique

18. Le texte dit *ljóð*, notre lai, un type de poème reçu.

crâne de Faxi :
le serpent te frappera
à la semelle de ton pied,
tu auras alors
accompli ton temps[19].

« Ce qu'il faut te dire, Oddr, dit-elle, qu'il te semblera bon de savoir, c'est que t'est destiné un âge bien plus avancé qu'à d'autres hommes. Tu vas vivre trois cents ans, et aller de pays en pays, et seras toujours tenu pour le plus important là où tu arriveras, car ton honneur ira par le monde entier, mais tu auras beau te rendre partout, c'est ici à Berurjóðr, que tu mourras. Il y a ici un cheval dans l'écurie, sa crinière est de couleur différente de son corps et il est de couleur grise[20]. C'est le crâne de ce Faxi-là qui sera ta mort.

— Sois la plus misérable des vieilles pour cette prophétie sur mon compte », dit Oddr.

Il se leva d'un bond lorsqu'elle eut dit cela, et la frappa de son bâton si rudement sur le nez que le sang de la vieille coula sur le sol.

« Que l'on prenne mes habits, dit la prophétesse, je veux m'en aller d'ici car je ne suis jamais arrivée en un lieu où l'on m'ait rossée de la sorte.

— Tu ne feras pas cela, dit Ingjaldr, car il y a compensation pour tout. Tu vas rester ici trois nuits et tu recevras d'excellents présents. »

Elle accepta ces présents mais elle quitta les festivités.

## *3. Oddr arrive en Hrafnista*

Après cela, Oddr demanda à Ásmundr de venir avec lui. Ils prirent Faxi et il lui mit une bride, ils l'emmenèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à un petit vallon. Là, ils creusèrent une fosse si profonde qu'Oddr eut du mal à en remonter, puis ils tuèrent Faxi et l'y précipitèrent, et Oddr, avec Ásmundr, y porta des pierres aussi grosses qu'ils le purent, et ils mirent du sable à côté de chaque pierre. Ils érigèrent un tertre là où gisait Faxi.

Quand ils eurent achevé leur œuvre, Oddr dit : « Je pense que l'on pourra dire que ce sont les *trölls** qui sont intervenus si Faxi se tire de là, et je crois avoir prévenu ma destinée si jamais il est cause de ma mort. »

19. Il importe de comprendre cette prophétie : la prophétesse prédit qu'Oddr sera mordu par un serpent, au pied, lequel serpent sortira du crâne d'un cheval (*faxi* est un *heiti** pour « cheval », *faxi* veut proprement dire « crinière »). On voudra bien se rappeler cela à la fin du chapitre 31.

20. Le gris est toujours une couleur fatidique et sinistre.

Après cela, ils s'en furent à la maison, trouver Ingjaldr. « Je veux des bateaux, dit Oddr.

— Pour aller où ? dit Ingjaldr.

— J'ai l'intention de m'en aller d'ici, dit Oddr, de Berurjóðr, et de ne jamais revenir tant que je vivrai.

— Tu ne dois pas vouloir faire cela, dit Ingjaldr, car tu fais alors ce qui me paraît le pire, et qui veux-tu avoir avec toi ?

— Nous nous en irons tous les deux, Ásmundr et moi, dit Oddr.

— Je veux que tu renvoies Ásmundr rapidement, dit Ingjaldr.

— Il ne reviendra pas plus que moi, dit Oddr.

— C'est mal de ta part, dit Ingjaldr.

— Je vais faire ce qui, selon moi, te déplaira le plus pour la raison que tu as invité ici la prophétesse et que tu savais que je trouverais cela très mal », dit Oddr.

Et donc ils préparèrent leur expédition, Oddr et Ásmundr, ils allèrent trouver Ingjaldr, lui dirent au revoir, allèrent au bateau et le lancèrent et quittèrent la côte à la rame.

« Où allons-nous ? dit Ásmundr.

— Ne serait-il pas judicieux, dit Oddr, d'aller rendre visite aux parents de Hrafnista ? »

Lorsqu'ils furent arrivés au-delà des îles, Oddr prit la parole : « Notre voyage va être pénible si nous devons ramer tout le temps vers le nord jusqu'au Hrafnista. On va voir maintenant si j'ai quelque chose de la chance de notre famille, ou non. On m'a dit que Ketill hængr hissait sa voile par temps calme, je vais voir si je hisse ma voile. »

Et dès qu'ils eurent déployé la voile, ils eurent un vent favorable jusqu'à ce qu'ils arrivent au Hrafnista, de bonne heure le matin. Ils tirèrent leur bateau sur le rivage et se rendirent à la ferme. Oddr n'avait pas d'autres armes que son carquois qu'il portait dans le dos, et il avait son arc à la main.

Quand ils arrivèrent à la ferme, un homme se tenait dehors, qui salua bien les arrivants et leur demanda leur nom. « Cela ne te regarde pas », dit Oddr.

Alors, Oddr demanda si Grímr était à la maison. L'homme dit que oui. « Alors, dis-lui de sortir », dit Oddr.

L'homme entra et dit à Grímr que des hommes étaient arrivés dehors, deux, « et ils ont dit que tu devais sortir.

— Pourquoi ne peuvent-ils pas entrer ? dit Grímr, dis-leur d'entrer. »

L'homme sortit et leur dit ce qu'on lui avait ordonné. « Tu vas entrer une deuxième fois, dit Oddr, dire à Grímr qu'il sorte nous trouver. »

L'homme alla dire la chose à Grímr : « Quel air ont ces hommes ? dit Grímr.

— Ils ont belle apparence et sont de grande taille. L'un d'eux a un grand sac dans le dos.

— À ce que tu me dis de ces hommes, ce doivent être les frères jurés Oddr et Ásmundr qui sont arrivés. »

Ensuite, Grímr sortit ainsi que tous ceux qui étaient à l'intérieur et ils firent bel accueil à Oddr et Ásmundr. Grímr les invita à entrer avec lui dans le skáli et ils acceptèrent.

Quand ils se furent assis, Oddr s'enquit de ses parents, Guðmundr et Sigurðr. Leurs liens de parenté étaient ainsi faits que Guðmundr était frère d'Oddr et fils de Grímr et de Lofthæna, mais Sigurðr était fils de la sœur de Grímr. C'étaient de beaux hommes.

« Ils mouillent ici au nord de l'île et ils ont l'intention de se rendre au Bjarmaland[21], dit Grímr.

— Je veux aller les trouver, dit Oddr.

— Ce que je veux, moi, dit Grímr, c'est que tu passes l'hiver ici.

— On ira d'abord, dit Oddr, les trouver. »

Et alors, Grímr les accompagna jusqu'à ce qu'ils arrivent au nord de l'île. Ils étaient là au mouillage, deux bateaux. Oddr héla alors ses parents pour qu'ils viennent sur le rivage. Ils lui firent bel accueil et dès qu'ils eurent demandé les nouvelles, Oddr dit : « Où avez-vous l'intention de vous rendre ?

— Au Bjarmaland, dit Guðmundr.

— Ásmundr et moi voulons aller avec vous », dit Oddr.

Guðmundr prit la parole pour eux tous et dit : « Il n'est pas possible, parent Oddr, que tu viennes avec nous cet été, nous avons déjà fait tous les préparatifs de notre voyage. Viens avec nous l'été prochain, pour aller où tu voudras.

— C'est bien parlé, dit Oddr, mais il se peut, me semble-t-il, que je me procure des bateaux l'été prochain et que je n'aie pas besoin d'être votre passager.

— Tu ne viendras pas avec nous pour cette fois », dit Guðmundr, et ils se quittèrent là-dessus.

### *4. Le voyage au Bjarmaland*

Oddr accepta donc l'invite de son père, et Grímr lui assigna un siège à côté de lui dans le haut-siège, Ásmundr étant à côté d'Oddr ; Grímr leur

21. Voici donc la première mention de ce pays fabuleux qui va intervenir fréquemment désormais dans notre saga.

offrit toute hospitalité. Guðmundr et Sigurðr mouillèrent devant l'île sous le vent un demi-mois durant et ils n'eurent jamais un vent favorable[22]. Il se fit qu'une nuit, Guðmundr eut un sommeil agité, les hommes dirent qu'ils devaient le réveiller. Sigurðr dit qu'il fallait le laisser jouir de son rêve. Guðmundr se réveilla alors.

« De quoi as-tu rêvé ? dit Sigurðr.

— J'ai rêvé, dit Guðmundr, que je mouillais là devant l'île sous le vent, je levai les yeux sur l'île, je vis un ours blanc qui l'encerclait et ici, son derrière et sa tête se rencontraient au-dessus des bateaux, il avait un air féroce tel que je n'en ai jamais vu, car tous ses poils étaient hérissés, j'eus l'impression qu'il allait se précipiter sur les bateaux et les couler tous les deux, et je me réveillai alors. Maintenant, à toi d'interpréter ce rêve, dit-il.

— Je pense, dit Sigurðr, qu'il n'a pas besoin de grande interprétation, car là où il t'a semblé voir un ours gisant, féroce, et tous ses poils hérissés, et que tu as eu l'impression qu'il allait couler les bateaux, je vois clairement que c'est la *fylgja** d'Oddr, notre parent, et il doit être fâché contre nous. Voilà pourquoi cet ours t'a paru avoir une humeur de loup contre nous[23]. Et je peux te dire que nous n'aurons jamais bon vent tant que nous ne l'aurons pas emmené avec nous.

— Il ne voudra pas venir maintenant, même si nous le lui demandons, dit Guðmundr.

— Quel parti prendre alors ? dit Sigurðr.

— Je conseille, dit Guðmundr, que nous débarquions et allions l'inviter à venir avec nous.

— Mais comment faire le voyage s'il ne veut pas ? dit Sigurðr.

— Plutôt que le voir refuser, nous allons lui donner l'autre bateau », dit Guðmundr.

Ils montèrent donc à terre, trouvèrent Oddr et lui offrirent de venir avec eux. Il déclara qu'à coup sûr il ne voulait pas y aller. « Nous voulons maintenant te donner un des deux bateaux, viens avec nous, dit Guðmundr.

— Alors, j'irai, dit Oddr, je suis tout à fait prêt. »

Grímr les accompagna aux bateaux. « Voici des objets de prix que je veux te donner, parent Oddr, dit-il. Ce sont trois flèches, elles portent

22. Ce détail est banal : on sait que le bateau viking ne remontait pas au vent, c'était l'un de ses défauts, en sorte qu'il est fréquent, dans les sagas, de lire qu'un bateau attend des jours ou des semaines qu'un vent favorable se lève.

23. On notera d'abord que les rêves et leur interprétation sont un motif courant dans toutes les sagas, pas uniquement les légendaires. Ensuite, voir *fylgja**. En troisième lieu, le texte dit que Oddr a « une humeur de loup », le texte donne *úlfhugr,* où figure donc ce *hugr*, qui est une autre conception de l'âme (et *úlf* renvoit à « loup »).

un nom, elles sont appelées Dons de Gusirr[24]. » Il remit les flèches à Oddr.

Celui-ci les regarda et dit : « Voilà de très grands trésors. »

Elles étaient empennées d'or et elles volaient d'elles-mêmes de la corde de l'arc et revenaient, de sorte qu'il n'était pas besoin d'aller les rechercher. « Ces flèches, Ketill le Saumon les a prises à Gusirr, roi des Sâmes. Elles mordent tout ce qui leur est assigné car elles ont été faites par des nains[25].

— Je n'ai jamais reçu de cadeau, dit Oddr, qui m'ait paru aussi magnifique », et il remercia son père, et ils se quittèrent en termes fort amicaux. Oddr monta en bateau et décréta qu'ils allaient quitter l'île, ils mirent à la voile sur le bateau d'Oddr de même que sur l'autre.

Or ils eurent bon vent, ils cinglèrent vers le nord jusqu'au pays des Sâmes, et là, le vent tomba, ils mouillèrent dans un port et y passèrent la nuit, il y avait quantité de tentes sâmes sur la côte. Le lendemain matin, les gens du bateau de Guðmundr montèrent à terre, pillèrent chaque tente et s'emparèrent des femmes sâmes. Celles-ci supportèrent fort mal cela et crièrent fort. Sur le bateau d'Oddr, l'équipage voulut aller à terre mais il refusa de le leur permettre. Guðmundr et ses gens revinrent à leur bateau le soir.

Oddr dit : « Tu as débarqué ?

— C'est cela, dit-il, et j'ai fait en sorte de tirer le plus grand plaisir de faire pleurer les femmes sâmes, voudras-tu venir avec moi demain ?

— Loin de là », dit Oddr.

Ils mouillèrent là trois nuits. Puis ils eurent bon vent et il n'y a rien à dire d'eux tant qu'ils ne furent arrivés en Bjarmaland. Ils dirigèrent leurs bateaux dans une rivière qui s'appelle Vína[26]. Il y a beaucoup d'îles dans cette rivière. Ils jetèrent l'ancre devant un cap. Celui-ci s'avance de la terre ferme. Ce qu'ils virent d'important dans le pays, ce sont des hommes qui arrivaient de la forêt et qui se rassemblaient en un lieu.

Oddr dit alors : « Que penses-tu, Guðmundr, que ces gens font là ?

— Je ne sais pas, dit-il, et qu'est-ce que tu penses, toi, parent Oddr ?

24. Voir le chapitre 3 de la *Saga de Ketill le Saumon* p. 951.

25. C'est intentionnellement que j'ai maintenu le verbe « mordent » qui figure dans le texte, pour signifier « toucher », « faire périr », car le verbe « mordre », *bíta*, a des connotations magiques. D'autre part, il n'est pas indifférent que les fabricants de ces flèches soient des nains : ceux-ci étaient réputés pour être et des artisans de première force, et des magiciens. Dans le cycle héroïque de l'*Edda*, c'est le nain Reginn qui forge la célèbre épée de Sigurðr Fáfnisbani, le héros (voir plus haut la *Saga des Völsungar*, p. 62).

26. C'est-à-dire la Dvina, une rivière qui, effectivement, se trouve dans le territoire des Perm'.

— Je croirais volontiers, dit-il, qu'il devrait y avoir là un grand banquet sacrificiel ou que l'on célèbre des funérailles. Tu vas, Guðmundr, surveiller les bateaux, et Ásmundr et moi irons à terre. »

Quand ils arrivèrent à la forêt, ils virent un grand bâtiment. Il faisait presque nuit. Ils se rendirent aux portes, s'arrêtèrent là et virent grandes merveilles. Les gens étaient répartis sur les bancs de part et d'autre. Ils virent un grand chaudron auprès des portes. Il faisait si clair qu'il n'y avait d'ombre nulle part hormis à l'endroit où se trouvait ce chaudron. On entendait grande rumeur joyeuse.

« Comprends-tu quelque chose à ce que disent ces gens ? dit Oddr.

— Pas plus que si c'étaient des oiseaux gazouillant, dit Ásmundr. Et toi, comprends-tu quelque chose ?

— Pas plus que toi, dit Oddr. Tu peux voir qu'il y a un homme qui sert à boire sur les deux bancs, j'ai le pressentiment qu'il est capable de parler la langue norraine[27]. Je vais entrer, dit Oddr, et je m'arrêterai là où cela me paraîtra le plus favorable, et toi, tu m'attendras ici pendant ce temps. »

Il entra donc et s'arrêta près des portes, attendant que l'homme qui servait passe. Celui-ci ne se rendit compte de rien avant que l'on ne se fût emparé de lui et qu'Oddr ne l'eût brandi au-dessus de sa tête. Alors, il hurla fort en disant aux Bjarmiens[28] qu'un tröll s'était emparé de lui. Ils se levèrent d'un bond et s'en prirent à Oddr d'un côté, mais il se défendit en se protégeant avec le serveur. Pour finir, Oddr et Ásmundr emportèrent le serveur, et les Bjarmiens n'osèrent pas se mettre à leur poursuite.

Ils arrivèrent aux navires avec le serveur, Oddr le plaça à côté de lui et se mit à l'interroger, mais il se tut.

« Ce n'est pas la peine de te taire, dit Oddr, car je sais que tu es capable de parler la langue norraine. »

Alors, le serveur dit : « Qu'est-ce que tu veux me demander ? »

Oddr dit : « Combien de temps es-tu resté ici ?

— Quelques hivers, dit-il.

— Qu'en as-tu pensé ? dit Oddr.

— Je n'ai jamais été nulle part qui m'ait paru pire qu'ici, dit le serveur.

— Dis-moi : que pourrions-nous faire de pire pour les Bjarmiens ? dit Oddr.

27. Nos textes de sagas appellent le vieux norois, la langue qu'ils utilisent eux-mêmes, ou bien la « langue danoise » *(dönsk tunga)* ou bien « le parler norrain » *(norrænt mál)* comme ici. Selon toute vraisemblance, les Bjarmiens parlaient une langue finno-ougrienne, comme les Sâmes, d'où la confusion ici.

28. On voit donc que le texte assimile Sâmes et « Bjarmiens ». On verra pourtant qu'il y a une différence !

— C'est une bonne question, dit-il. Il y a un tertre en remontant la rivière Vína. Il est fait de deux parties, moitié argent et moitié terre. Il faut y porter une double poignée d'argent pour tout homme qui quitte ce monde, et autant pour qui y entre, et autant de terre. Tu ne pourrais faire plus de tort aux Bjarmiens que d'aller au tertre et d'emporter tout l'argent. »

Oddr héla Guðmundr et Sigurðr et dit : « Vous allez, vous et votre équipage, vous rendre jusqu'au tertre selon les indications du serveur. »

Ils se préparèrent à aborder et Oddr resta en arrière pour garder les bateaux en compagnie du serveur.

## *5. Démêlés avec les Bjarmiens et les Sâmes*

Ils s'en furent donc jusqu'à ce qu'ils arrivent au tertre, et ils lièrent des chargements car l'argent ne manquait pas. Lorsqu'ils furent prêts, ils se rendirent aux bateaux. Oddr demanda comment cela s'était passé, ils dirent qu'ils étaient contents et qu'ils n'étaient pas à court de butin.

« Vous allez maintenant vous emparer du serveur et le surveiller soigneusement, car il ne quitte pas le pays des yeux comme si les Bjarmiens ne lui déplaisaient pas autant qu'il le prétend. »

Oddr se rendit au tertre et Guðmundr et Sigurðr gardèrent les bateaux. Ils se mirent à tamiser l'argent qui était avec la terre, le serveur étant assis entre eux, et ils ne se rendirent compte de rien qu'il bondit à terre et qu'il leur échappa.

D'Oddr et de ses gens, on dit qu'ils arrivèrent au tertre. Alors, Oddr dit : « Nous allons nous faire des chargements, chacun selon ses forces, de sorte que nous puissions faire le voyage. »

Le jour se levait alors qu'ils partaient du tertre. Ils allèrent, jusqu'à ce que le soleil fut levé. Alors, Oddr s'arrêta net.

« Pourquoi n'avances-tu pas ? dit Ásmundr.

— Je vois une grande quantité d'hommes venant de la forêt, dit Oddr.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? » dit Ásmundr.

Ils virent donc toute cette foule. « Cela n'a pas bonne allure, dit Oddr, parce que mon sac de flèches est resté dans le bateau. Je vais faire demi-tour vers la forêt et me tailler un gourdin avec cette hache que j'ai dans la main, pour vous, vous allez vous rendre sur ce cap qui s'avance dans la rivière. » Et c'est ce qu'ils firent. Et lorsqu il revint, il avait un gros gourdin à la main.

« Que crois-tu que signifie cette foule-là ? dit Ásmundr.

— Je devine, dit Oddr, que Guðmundr et Sigurðr ont dû laisser partir le serveur et qu'il est allé porter les nouvelles nous concernant aux Bjarmiens,

parce que j'ai l'impression qu'il ne se trouvait pas aussi mal ici qu'il le prétendait. Nous allons nous disposer en ordre de bataille en travers du cap. »

La troupe s'avança vers eux et Oddr reconnut le serveur en tête. Il le héla et dit : « Pourquoi es-tu si pressé ? »

Le serveur dit : « Je voulais savoir ce qui vous plairait le mieux.

— Où es-tu allé ? dit Oddr.

— Je suis monté dans le pays dire aux Bjarmiens ce que vous aviez fait.

— Qu'est-ce qu'ils en pensent ? dit Oddr.

— Je me suis fait votre interprète de telle sorte, dit-il, qu'ils veulent faire affaire avec vous.

— Nous le ferons volontiers, dit Oddr, une fois que nous serons arrivés à nos bateaux.

— Les Bjarmiens trouvent que le moins que vous puissiez faire, c'est de passer ce marché sur-le-champ.

— Quel marché ? dit Oddr.

— Ils veulent passer marché sur les armes et donner des armes de fer contre des armes d'argent.

— Nous ne voulons pas de ce marché, dit Oddr.

— Alors nous en déciderons par les armes, dit le serveur.

— À vous d'en décider », dit Oddr.

Alors Oddr dit à ses gens de jeter dans la rivière tous ceux de leurs ennemis qui tomberaient, « car ils pratiqueront de la magie contre nous dès qu'ils atteindront ceux qui seront morts[29]. »

Puis bataille éclata entre eux, Oddr perça leurs rangs où qu'il parvînt, il abattit les Bjarmiens comme du petit bois, cette bataille fut à la fois rude et longue. La conclusion de leur attaque fut que les Bjarmiens prirent la fuite, Oddr pourchassa les gens en déroute puis rebroussa chemin et examina ses troupes, il y en avait peu de tombés, mais une quantité des gens du pays avait été tués.

« Maintenant, nous allons répartir les biens, dit Oddr, faisons des fardeaux d'armes d'argent. »

C'est ce qu'ils firent puis ils se rendirent à leurs bateaux. Mais quand ils y arrivèrent, les bateaux étaient tous partis. Oddr eut l'impression d'avoir perdu ses amis.

« Quel parti prendre à présent ? dit Ásmundr.

— Il y a deux façons de voir la chose, dit Oddr. Ils ont dû mouiller les bateaux en cachette devant l'île, ou bien ils nous ont trahis plus que nous ne nous y attendions.

29. Allusion au fait que les pouvoirs magiques peuvent, dans les batailles, faire combattre les morts.

— Cela ne se peut pas, dit Ásmundr.

— Je vais faire une épreuve », dit Oddr.

Il alla à la forêt et mit le feu à un grand arbre. Il s'embrasa bientôt de sorte que les flammes montèrent haut en l'air. Sur ce, ils virent les bateaux qui revenaient vers le pays. Il y eut joyeuse rencontre entre les parents, ils s'en allèrent de là avec leur butin et l'on ne dit rien de leur voyage tant qu'ils ne furent arrivés au Pays des Sâmes, mouillant dans le même port qu'avant.

La nuit venant, ils se réveillèrent en entendant un grand fracas en l'air, tel qu'ils n'en avaient jamais entendu encore. Oddr demanda alors à Guðmundr et Sigurðr s'ils avaient déjà entendu dire des récits sur pareille chose. Alors qu'ils étaient en train d'en discuter, un second fracas survint, qui n'était pas moindre. Puis arriva le troisième et c'était le plus fort[30].

« Que penses-tu, Oddr, dit Guðmundr, que cela signifie ? »

Oddr dit : « J'ai entendu dire qu'il y a deux vents en l'air en même temps et qu'ils se précipitent l'un sur l'autre, et de leur rencontre résultent de grands fracas. Nous allons nous préparer de telle sorte qu'un grand et mauvais vent survienne. »

Ils attachèrent toutes les affaires sur leurs bateaux, celles pour lesquelles ils avaient besoin de faire des préparatifs, et à peine s'étaient-ils préparés selon les instructions d'Oddr, qu'une tempête éclata contre eux, si mauvaise qu'ils furent déportés en mer sans jamais retrouver le contrôle et il leur fallut écoper constamment[31]. Cette tempête était si forte qu'il s'en fallut de peu que leurs bateaux ne coulent.

Alors, Guðmundr appela Oddr depuis son bateau et dit : « Quel parti prendre à présent ?

— Il n'y a qu'une chose à faire, dit Oddr.

— Laquelle ? dit Guðmundr.

— Prendre toute la camelote sâme et la jeter par-dessus bord, dit Oddr.

— Quel bien cela leur fera-t-il ? dit Guðmundr.

— Laissons les Sâmes en décider eux-mêmes », dit Oddr.

C'est ce qui fut fait, toute la camelote sâme fut passée par-dessus bord. Ils virent tout de suite qu'une partie dérivait vers l'avant d'un côté du bateau, l'autre partie vers l'arrière, de l'autre côté, jusqu'à ce que cela

30. Notons au passage que dans le monde des contes, tout arrive toujours trois fois.

31. Ce détail – qui est parfaitement authentique – est précieux et, n'en déplaise aux cœurs romantiques, c'est bien ainsi que la navigation viking se déroulait pour la plus grande part : très bas de bordage, le bateau embarquait constamment de l'eau, *a fortiori* en cas de mauvais temps, et l'équipage passait son temps à écoper.

forme un paquet, alors celui-ci dériva à toute vitesse contre le vent de sorte qu'il se perdit bientôt de vue. Bientôt après, ils virent une terre, mais la tempête durait, et elle les chassa vers cette terre. Ils étaient épuisés pour la plupart, sauf les parents et Ásmundr.

Ils abordèrent. On ne dit pas combien de temps ils avaient été en mer. Ils déchargèrent leurs bateaux. Oddr leur demanda de tirer à terre leurs bateaux et de les mettre en sécurité. Ensuite, ils se mirent à se faire un abri. Cela terminé, ils explorèrent ce pays. Oddr estima que ce devait être une île. Ils virent que les animaux ne manquaient pas et ils en abattirent selon leurs besoins, pour subsister.

Un jour qu'Oddr était allé dans la forêt, il vit un ours énorme. Il lui décocha une flèche et ne manqua pas son coup, et quand l'animal fut mort, il le fit dépouiller. Puis il lui enfonça une pique dans la gueule, une pique qui le traversa tout du long. Il plaça cet ours au milieu du chemin, face tournée vers l'intérieur des terres. Oddr eut grande joie dans cette île.

Un soir qu'ils étaient dehors, ils virent vers l'intérieur des terres une troupe assemblée sur un promontoire. C'étaient des gens de toutes tailles, grands et petits.

« Que penses-tu, parent Oddr, dit Guðmundr, que fasse cette troupe ?

— Je ne le sais pas, dit Oddr, mais je vais tenter d'aller à terre, voir de quoi ils parlent. »

Oddr convoqua Ásmundr à venir avec lui. Ils allèrent jusqu'à la mer, montèrent dans une barque et ramèrent vers l'intérieur en bas du promontoire, puis ils levèrent les rames et écoutèrent parler les gens.

Prit alors la parole celui qui était le chef : « Il se trouve, comme vous le savez, que quelques enfants[32] sont arrivés ici dans l'île que nous possédons, et ils nous font grand dommage. Je suis venu ici pour conseiller de les mettre à mort, eux qui se sont installés sur nos biens. J'ai au bras un bracelet que je donnerai à ceux qui les mettront à mort. »

Une femme s'avança et dit à l'assemblée : « Nous sommes friandes de colifichets, nous autres femmes, aussi donne-moi ce bracelet.

— Fort bien, dit le géant, tout ce que tu feras sera bien fait. »

Oddr et Ásmundr revinrent chez eux et dirent la nouvelle qu'ils avaient apprise. Plus vite qu'ils ne s'y attendaient, ils virent une femme venant à gué de la terre ferme et se rendant vers l'île. Elle portait une tunique de cuir, était de grande taille et hideuse, ils pensèrent n'avoir jamais vu pareille créature. Elle alla aux bateaux, saisit les deux étraves et les secoua si bien qu'ils eurent l'impression que les bateaux allaient se mettre en pièces. Elle monta alors à terre ; pour Oddr, il se posta derrière

32. « Enfants » parce que, nous allons le voir, c'est un géant qui parle.

l'ours. Il avait auparavant fait mettre des braises ardentes dans la gueule de la bête. Il prit une flèche et la décocha à travers la bête. Elle vit la flèche qui volait contre elle, elle l'arrêta de la paume de la main, la flèche ne mordit pas plus que si elle arrivait sur une pierre. Alors, Oddr eut recours aux Dons de Gusirr et il en décocha une comme la précédente. Elle brandit son autre paume, la flèche la transperça, lui entra dans l'œil et ressortit par la nuque. Elle poursuivit pourtant son chemin. Oddr prit la troisième flèche. La femme brandit son autre paume et cracha dessus, et cette flèche prit le même chemin que la précédente, elle lui entra dans l'œil et sortit par la nuque. Alors, elle fit demi-tour, retourna en pataugeant vers la terre ferme et dit que son voyage n'avait pas été facile[33]. Oddr et les siens restèrent tranquilles dans l'île quelque temps.

## *6. Démêlés avec les géants*

Un soir, alors qu'ils étaient dehors auprès de leur skáli, ils virent qu'une foule s'était rassemblée sur le promontoire, de la même façon que précédemment. Oddr et Ásmundr ramèrent jusqu'à terre et levèrent les rames.

Dans le promontoire, le chef[34] prit la parole : « C'est grande merveille, dit-il, que nous ne puissions mettre à mort ces enfants-là. J'envoie la plus noble des femmes là-bas, mais eux, ils ont une bête qui souffle des flèches et du feu par les narines et la bouche. Et il s'ensuit que j'ai bien sommeil et qu'il faut que j'aille chez moi[35]. » Et Oddr et son camarade firent de même.

Le troisième soir ils virent le même événement sur le promontoire, et Oddr et Ásmundr ramèrent jusque là pour écouter.

Le même homme prit la parole sur le promontoire : « Comme vous le savez, nous avons déjà condamné ces enfants-là, et cela n'a pas donné grand-chose, mais voici que j'ai une vision.

— Qu'est-ce donc que tu vois ? dirent ses camarades.

— Ce que je vois, dit-il, c'est que deux enfants sont arrivés dans une barque et écoutent ce que nous disons, et je vais leur faire un envoi[36].

— Maintenant, il nous faut réagir au plus vite », dit Oddr. Et au moment même, une pierre vola depuis le promontoire et arriva à l'endroit où la barque s'était trouvée, et donc ils revinrent vers le promontoire à la rame.

33. La formulation est typique du style des sagas, qui pratique volontiers la litote.

34. Le chef des géants.

35. Le géant est saisi d'un sommeil magique.

36. Le texte a expressément : *sending*, un « envoi » en effet (le verbe *senda* = « envoyer »), mais de nature magique et toujours maléfique, comme on va bien le voir.

Le chef dit alors : « Voilà une grande abomination. Leur barque est encore intacte de même qu'eux. Je vais jeter une seconde pierre puis une troisième et s'ils se dérobent chaque fois, je les laisserai tranquilles. »

La troisième pierre était si grosse qu'Oddr et son camarade essuyèrent une énorme lame. Puis ils parvinrent à s'éloigner de la côte à la rame, et le géant prit la parole : « Ils sont encore intacts, de même que leur barque, mais j'ai tellement envie de dormir à présent que je ne peux rester éveillé. » Et les géants s'en furent donc chez eux.

Alors, Oddr dit : « Maintenant, nous allons tirer notre barque à terre.

— Que veux-tu maintenant ? dit Ásmundr.

— Je veux savoir où habite leur troupe. »

Ils montèrent à terre et arrivèrent à une grotte où brûlait un feu. Ils s'arrêtèrent là et virent que des trölls siégeaient sur les deux bancs. Un ennemi[37] était assis dans le haut-siège. Il était à la fois grand et hideux. Il avait une abondante chevelure, noire comme des ossements de baleine, un nez fort laid et des yeux méchants. Une femme était assise à côté de lui. Décrire l'allure de l'un revient à décrire celle de l'autre.

Le chef prit la parole : « Voici que j'ai une vision, je vois jusqu'à l'île et je sais maintenant qui est arrivé là. Ce sont les parents, les fils de Grímr à la Joue velue, Oddr et Guðmundr. Je vois que ce sont les Sâmes qui les ont envoyés ici, et je pense qu'ils veulent que nous les tuions, mais nous ne pourrons jamais y parvenir parce que je vois qu'à Oddr est destiné un âge beaucoup plus grand qu'aux autres. Je vais à présent leur donner un bon vent pour qu'ils s'en aillent d'ici, tel que celui que les Sâmes leur ont donné pour venir. »

Alors Oddr marmonna : « Sois le plus misérable des hommes et des trölls.

— Je vois aussi qu'Oddr a les flèches que l'on appelle Dons de Gusirr, aussi vais-je lui donner un nom et l'appeler Oddr aux Flèches. »

Oddr prit alors l'une des flèches qui lui venaient de Gusirr, la posa sur la corde et voulut payer le géant pour le bon vent. Mais quand le géant entendit au sifflement que la flèche arrivait sur lui, il réagit et se jeta sur le rocher, mais la flèche arriva sous une aisselle de la femme et ressortit sous l'autre, elle courut vers le géant et le saisit. Les trölls se levèrent d'un bond sur les deux bancs, certains assistant le géant, d'autres, sa femme. Oddr décocha une autre de ses flèches Dons de Gusirr dans l'œil du géant, après quoi il alla aux bateaux, et les frères leur firent bel accueil, « et où es-tu allé le plus loin, Oddr ? » dit Guðmundr.

37. Le texte a *dólgr*, idée d'inimitié, en effet, mais peut s'appliquer aussi bien à toute créature maléfique.

Alors, Oddr déclama une *vísa**:

4. Je m'en fus avec
les Dons de Gusirr
tous deux entre
rocher et braises.
J'ai frappé un géant
dans l'œil,
et dans la poitrine
la Freyja du rocher[38].

« Il fallait s'attendre, dit Guðmundr, à ce que tu accomplisses un grand exploit, puisque tu es parti si longtemps; et que s'est-il passé encore dans ton expédition?

— On m'a donné un nom », dit Oddr, et il déclama une vísa:

5. J'ai reçu une dénomination,
celle que je voulais,
quand depuis la montagne
les géants m'appelèrent,
déclarèrent vouloir
promptement bon vent
donner à Oddr aux Flèches
pour qu'il s'en allât.

« On nous promit bon vent pour partir d'ici et on m'a dit qu'il ne serait pas moindre ni plus facile que celui que les Sâmes nous donnèrent pour venir. »

Ils préparèrent donc leur expédition de façon non moins prometteuse que précédemment et s'en furent ensuite, mais dès qu'ils furent à quelque distance de la terre, une bourrasque identique à celle d'avant les assaillit de sorte qu'elle les poussa en haute mer, et ils eurent à écoper constamment, et cette tempête ne s'apaisa pas avant qu'ils n'arrivent au même port dont ils avaient dérivé la fois précédente; toutes les huttes des Sâmes y étaient en ruines; et dès qu'ils eurent bon vent, ils mirent à la voile et arrivèrent en Hrafnista alors qu'une bonne partie de l'hiver était écoulée.

38. Pour géant – et l'on remarquera la richesse lexicologique de notre saga à cet égard – le texte a le mot *flagð** qui, d'ordinaire, s'applique plutôt à une géante; en revanche, Freyja est une déesse et « la Freyja du rocher » est donc « la femme du géant »: les géants sont réputés habiter les pierres, rochers et montagnes.

Grímr se réjouit de les voir et leur offrit à tous avec leur troupe de venir chez lui, ce qu'ils acceptèrent. Ils remirent à Grímr tous leurs biens et restèrent là tout le reste de l'hiver.

## *7. Oddr et les siens vainquent le viking Hálfdan*

Oddr fut tellement renommé pour cette expédition que l'on pensa qu'il n'y en avait jamais eu de pareille faite hors de Norvège. Grande liesse il y eut là pendant l'hiver, et force beuveries. Mais quand vint le printemps, Oddr demanda à ses parents ce qu'ils voulaient décider.

« C'est toi qui vas décider pour nous », dirent-ils.

— Je veux aller en expédition de *víking**», dit Oddr.

Il dit alors à Grímr qu'il voulait faire équiper quatre bateaux pour quitter le pays. Et lorsque Grímr sut cela, il s'assigna cette unique besogne et prévint Oddr quand les bateaux furent prêts.

« Je veux à présent, dit Oddr, que tu nous indiques un viking qui te semble digne de nous. »

Grímr dit : « Il y a un viking qui s'appelle Hálfdan. Il est au mouillage dans les Elfasker[39] et il a trente bateaux. »

Lorsqu'ils furent prêts, ils firent voile vers le sud de la Norvège. Quand ils furent devant les Elfasker, ils jetèrent l'ancre, Hálfdan était à courte distance de là. Dès qu'Oddr et ses hommes eurent planté leurs tentes, il s'en fut avec quelques hommes jusqu'à l'endroit où mouillaient les vikings. Oddr vit un grand *dreki** dans cette flotte. Il héla alors les bateaux et demanda qui était le commandant.

Ils abattirent leurs tentes : « Celui qui commande ces bateaux s'appelle Hálfdan, qui est-ce qui demande cela ?

— Il s'appelle Oddr.

— Es-tu l'Oddr qui est allé en Bjarmaland ?

— J'y suis allé, dit Oddr.

— À quelle fin es-tu venu ici ? dit Hálfdan.

— Je veux savoir lequel de nous deux est le plus grand, dit Oddr.

— Combien de bateaux as-tu ? dit Hálfdan.

— Nous avons trente bateaux, dit Oddr, tous grands, avec une troupe de cent vingt hommes sur chacun, je viendrai demain ici à ta rencontre.

— Ce n'est pas cela qui va nous empêcher de dormir tout notre soûl », dit Hálfdan.

39. *Sker* = « rochers », « écueils », « récifs » ; Elfr est la rivière Gautelfr qui passe aujourd'hui par Göteborg (en Suède), ville qui n'existait pas à l'époque.

Oddr s'en alla ramant, il revint trouver ses hommes et leur dit où l'on en était. « Nous allons nous mettre en besogne, dit Oddr, et j'ai décidé ce que nous allions faire. Nous allons porter à terre tous nos biens afin de rendre nos bateaux aussi légers que possible, puis, pour chaque bateau, nous allons abattre deux arbres, les plus forts et les plus branchus que nous trouverons » – et c'est ce qu'ils firent.

Quand ils furent prêts, Oddr dit : « Je vous destine, Guðmundr et Sigurðr, à aborder le dreki d'un côté. »

C'est ce qu'ils firent, ils ramèrent en silence vers les bateaux qui mouillaient vers l'avant de la crique. Oddr rama sur l'autre flanc du dreki, et lorsqu'ils furent parvenus de part et d'autre, les vikings ne s'aperçurent de rien qu'ils n'eussent renversé les arbres sur le dreki, un homme étant perché sur chaque branche ; ils abattirent les sommets des mâts de tentes, Oddr et Ásmundr déblayant tout avec une telle ardeur qu'ils avaient débarrassé tout le pont jusqu'à la poupe[40] avant que Hálfdan parvînt à se mettre sur pied : c'est là qu'ils le tuèrent, dans la *lypting*, et ensuite, Oddr donna aux survivants le choix : ou bien ils voulaient poursuivre la bataille ou bien ils se rendraient, et ils choisirent promptement de se rendre à Oddr. Il choisit parmi eux ceux qui lui parurent le plus vigoureux. Pour le dreki, Oddr se l'appropria ainsi qu'un autre bateau, et tous les autres esquifs, il les donna aux vikings. Il prit tout le bien pour lui. Il donna un nom au dreki et l'appela *Cadeau de Hálfdan.*

Ils firent voile jusque chez eux en Hrafnista, ayant remporté une grande victoire, et passèrent là l'hiver. Quand vint le printemps, Oddr se prépara à quitter le pays.

Quand ils furent prêts, Oddr demanda à son père : « Où peux-tu nous indiquer un viking qu'il y ait quelque honneur à combattre ? »

Grímr dit : « Le viking que je vais vous désigner s'appelle Sóti. Il mouille dans le sud au large du Skien[41]. Il a trente bateaux, et tous grands. »

## *8. Oddr vainc le viking Sóti*

Les parents dirigent maintenant cinq bateaux vers le sud au large de Skien, loin du Hrafnista. L'été s'avançant, Sóti entendit parler de l'expédition d'Oddr, il se rend à ses devants de jour et de nuit jusqu'à ce qu'ils se rencontrent.

40. En fait, le texte a ici le mot *lypting*, qui désigne la partie surélevée située à l'arrière du bateau.

41. Un comté du sud de la Norvège.

Alors, Sóti eut vent debout et il prit la parole: «Nous allons mouiller nos bateaux en ligne, l'un à côté de l'autre, je placerai le mien au milieu, car j'ai entendu dire qu'Oddr est un homme de grande énergie et je pense qu'il va attaquer directement nos bateaux. Et lorsqu'ils arriveront et auront abattu leur voile, nous les encerclerons et n'en laisserons pas réchapper un seul.»

Il faut parler maintenant de ce qu'Oddr avait l'intention de faire. «Je vois le parti que Sóti et les siens veulent prendre. Ils pensent que nous allons cingler droit sur leurs bateaux.

— Est-ce que ce ne serait pas plutôt déraisonnable? dit Guðmundr.

— On ne va pas gâcher le plan de Sóti, dit Oddr, mais on trouvera un expédient. J'ai l'intention, dit-il, de cingler d'abord avec mon dreki droit sur l'endroit où mouille Sóti. Nous allons débarrasser le pont autour du mât.»

Et c'est ce qu'ils firent, et le dreki *Cadeau de Hálfdan* s'en fut à toute vitesse. Il était bardé de fer tout autour de la proue, de sorte que la quille touchait le fond.

«J'ai l'intention de cingler droit sur le dreki de Sóti, dit Oddr, et vous me suivrez et je pense qu'il est possible que leurs amarres se rompent.»

Oddr cingle donc à toute vitesse et Sóti ne se rend compte de rien avant de voir que l'on cingle contre lui et que les amarres entre les bateaux se rompent, et pour Oddr, il bondit en avant de la voile, tout armé, ainsi qu'Ásmundr, et ils ont déblayé le dreki et tué Sóti avant que Guðmundr et les siens interviennent. Alors, Oddr donne le choix aux vikings: veulent-ils qu'il leur fasse trêve ou bien veulent-ils poursuivre la bataille, et ils choisissent de faire la paix avec Oddr. Oddr prit le dreki parmi les bateaux et leur laissa les autres.

Ils cinglent alors jusque chez eux en Hrafnista avec un grand butin, Grímr se réjouit de les voir, et ils passent là l'hiver, tenus en grand honneur. L'année s'avançant, Oddr et ses hommes préparèrent leurs bateaux à quitter le pays; il prit grand soin à choisir sa troupe pour l'accompagner. Il donna le dreki qui lui venait de Sóti à Guðmundr et Sigurðr. Il fit peindre tout le dreki qui lui venait de Hálfdan et il fit dorer et la tête du dragon et la girouette[42].

Quand leur expédition fut prête, Oddr alla trouver Grímr, son père, et dit: «À présent, tu vas m'indiquer le plus important viking que tu connaisses.

— Il se trouve à la fois, dit Grímr, que vous vous estimez être des

42. Là encore, l'archéologie ne contredit pas ce texte. Le bateau viking pouvait en effet être peint de vives couleurs. La girouette dont il est question ici figurait au sommet du grand mât; on en a retrouvé de superbes.

hommes fort importants et que vous considérez que personne ne peut vous résister, je vais vous indiquer deux vikings dont je sais qu'ils sont les plus importants en toutes choses. L'un s'appelle Hjálmarr le Très Courageux, et l'autre Þórðr, surnommé Splendeur de l'Étrave.

— Où sont-ils, dit Oddr, et combien de bateaux ont-ils ?

— Ils ont quinze bateaux, dit Grímr, avec cent vingt hommes sur chacun.

— Où ont-ils terre franche[43] ? dit Oddr.

— Il y a un roi de Svíþjóð qui s'appelle Hlöðvér. C'est chez lui qu'ils passent l'hiver, mais ils sont sur leurs bateaux* de guerre en été. »

Et dès qu'ils furent prêts, ils s'en allèrent, Grímr les accompagna jusqu'à leurs bateaux et le père et le fils se quittèrent avec grande affection.

## *9. Oddr et Hjálmarr font association*[44]

Il faut dire d'Oddr et des siens qu'ils quittent le Hrafnista à la voile dès qu'ils ont bon vent et l'on ne dit rien de leur expédition avant qu'ils n'arrivent en Svíþjóð, à l'endroit où un cap s'avançait de la terre ferme jusque dans la mer. Là, ils montent leurs tentes sur leurs bateaux. Oddr se rend à terre pour voir ce qui se passe, et de l'autre côté du cap mouillent quinze bateaux, il y a un campement à terre. Il voit qu'on se livre à des jeux auprès des tentes. Gouvernent ces bateaux Hjálmarr et Þórðr.

Oddr revient à ses bateaux et rapporte cette nouvelle. Guðmundr demande ce qu'ils allaient faire.

« Nous allons répartir notre troupe par moitiés, dit Oddr. Vous allez diriger vos bateaux devant le cap et pousser le cri de guerre contre ceux qui sont à terre, et moi, je vais aller à terre avec l'autre moitié de la troupe et nous avancerons par le haut en suivant la forêt, nous pousserons un autre cri de guerre contre eux, et il se peut, dit-il, que cela les fasse réagir un peu. J'ai dans l'idée qu'ils s'enfuiront dans la forêt et que nous n'aurons pas besoin de faire autre chose. »

Et l'on raconte du comportement de Hjálmarr et des siens que, lorsqu'ils entendirent le cri de guerre de Guðmundr et des siens, ils ne bronchèrent aucunement, et que quand ils entendirent l'autre cri de guerre sur terre, ils arrêtèrent de jouer en attendant. Et quand cela cessa, ils reprirent leur jeu comme avant.

Oddr et Guðmundr revinrent donc en bas du cap et se retrouvèrent.

43. Ce texte qui, on le voit bien, est fort riche d'enseignements, utilise ici le terme *friðland* : l'endroit où les vikings avaient la paix, étaient en sécurité, avaient terre franche, donc.

44. Voir *félag**.

« Je ne suis pas sûr, dit Oddr, que les gens que nous avons trouvés ici soient faciles à effrayer.

— Que veux-tu que nous fassions maintenant ? dit Guðmundr.

— Mon avis sera rapide, dit Oddr. On ne va pas attaquer ces hommes à l'improviste. Nous allons passer cette nuit à l'abri du cap et attendrons ici demain matin. »

Ils allèrent alors à terre avec leur troupe, trouver Hjálmarr et les siens, et quand ceux-ci virent les vikings monter à terre, ils mirent leurs armures et s'avancèrent à leur rencontre. Lorsqu'ils se retrouvèrent, Hjálmarr demanda qui dirigeait cette troupe.

Oddr répond : « Il n'y a pas qu'un seul chef ici.

— Comment t'appelles-tu ? dit Hjálmarr.

— Je m'appelle Oddr, fils de Grímr à la Joue velue, du Hrafnista.

— Es-tu l'Oddr qui est allé au Bjarmaland il y a peu, et que viens-tu faire ici ?

— Je veux savoir, dit Oddr, lequel de nous deux est l'homme le plus grand.

— Combien de bateaux as-tu ? dit Hjálmarr.

— J'ai cinq bateaux, dit Oddr, et toi, quelle troupe as-tu ?

— Nous avons quinze bateaux, dit Hjálmarr.

— Alors, la différence est grande, dit Oddr.

— Dix de mes équipages pourraient rester ici, dit Hjálmarr ; alors on luttera homme à homme. »

Ils se préparent de part et d'autre pour la bataille, disposent leurs troupes en ordre et se battent tant qu'il fait jour. Quand le soir vient, on fait trêve[45] et Hjálmarr demande à Oddr ce qu'il pense de cette journée. Oddr déclara qu'il était satisfait.

« Veux-tu poursuivre ce jeu ? dit Hjálmarr.

— Je n'ai pas d'autre intention, dit Oddr, pour la raison que je n'ai pas rencontré de meilleur brave ni d'homme plus valeureux, et nous reprendrons la bataille dès qu'il fera jour. »

Et l'on fit comme Oddr le prescrivait, et le soir, les hommes pansèrent leurs blessures et se rendirent à leur campement. Le lendemain matin on disposa de part et d'autre les troupes en ordre de bataille et on combattit toute la journée. Le jour passant, on brandit le bouclier de trêve. Oddr demanda alors ce que Hjálmarr pensait de la bataille ce jour-là. Il dit qu'il en était satisfait.

« Est-ce que tu veux, dit Hjálmarr, que nous poursuivions ce jeu un troisième jour ?

45. La formule, est belle (et rare) : on tient le *friðskjöldr* (*frið* = « paix », *skjöldr* = « bouclier »).

— Il faut que nous combattions à outrance», dit Oddr.

Alors, Þórðr prit la parole: «Y a-t-il espoir de trouver beaucoup d'argent à bord de vos bateaux?

— Loin de là, dit Oddr, nous n'avons fait aucun butin cet été.

— Je pense, dit Þórðr, que je ne suis jamais venu nulle part où des hommes plus stupides qu'ici se soient rencontrés, car nous nous battons pour rien hormis pour l'ardeur et la réputation.

— Alors, comment veux-tu que l'on s'arrange? dit Oddr.

— Ne trouveriez-vous pas judicieux, dit Þórðr, que nous fassions *félag** entre nous?

— Cela me plaît bien, dit Oddr, mais je ne sais pas comment Hjálmarr prendra cela.

— Je ne veux que ces lois vikings, dit Hjálmarr, que j'ai toujours observées[46].

— Lorsque je les entendrai, dit Oddr, je saurai si elles m'agréent.»

Alors, Hjálmarr dit: «La première chose à dire, c'est que je ne mangerai jamais de viande crue, non plus que mes hommes. La coutume de bien des gens est d'emballer un morceau de viande dans de la toile en déclarant que c'est de la viande cuite, mais je pense que c'est une coutume plus convenable à des loups qu'à des hommes. Je ne dévaliserai jamais des marchands non plus que des paysans au delà des descentes à terre qui seront nécessaires pour couvrir les besoins de mes bateaux. Je ne veux jamais non plus dévaliser des femmes, même si nous les trouvons à terre avec beaucoup d'argent, et je n'emmènerai jamais une femme de force sur mon bateau, et si elle est capable de dire qu'elle y a été amenée de force, celui-là qui l'a fait y perdra la vie, qu'il soit riche ou pauvre[47].

— Bonnes me semblent tes lois, dit Oddr, et ce ne sont pas elles qui empêcheront notre félag.»

Et donc, ils exécutèrent leur félag, et l'on dit que dès lors ils ont autant de troupes que celles qu'avaient Hjálmarr et les siens avant qu'ils se rencontrent.

46. Il va sans dire que nous ne connaissons aucune «loi viking» – n'oublions pas que nous sommes en pleine saga légendaire. Il est vrai que mention est faite de telles «lois» dans la *Saga des Vikings de Jómsborg* (plus haut, p. 296), mais c'est également une saga légendaire!

47. Nous évoluons en pleine fantaisie et l'auteur de ce passage est d'évidence un bon chrétien. Le détail sur la viande crue, en revanche, peut remonter à des pratiques ancestrales de type magique, mais c'est tout ce que l'on peut dire! Voir aussi, pour la «descente à terre», *strandhögg**.

### *10. Expédition viking et quartiers d'hiver en Svíþjóð*

Après cela, Oddr demande où ils savaient espérer faire quelque butin. Hjálmarr répond : « En Sælund[48], je sais que mouillent cinq *berserkir**, qui sont plus rudes que la plupart des autres hommes dont nous ayons entendu parler, l'un s'appelle Brandr, le second, Agnarr, le troisième Ásmundr, le quatrième Ingjaldr, le cinquième, Álfr. Ils sont frères et ont six bateaux, tous gros. Comment veux-tu, Oddr, que nous organisions notre expédition ?

— Je veux me rendre, dit Oddr, là où se trouvent les berserkir. »

Ils arrivèrent donc en Sælund avec leurs quinze bateaux et ils apprirent que les berserkir étaient allés à terre, trouver leurs concubines. Oddr débarqua tout seul les trouver. Et quand ils se rencontrèrent, bataille éclata, et elle se termina de telle sorte qu'il les abattit tous mais ne fut pas blessé.

Quand Oddr fut passé à terre, Ásmundr nota son absence et dit à Hjálmarr : « Oui, dit-il, il n'y a pas à douter qu'Oddr soit allé à terre et nous n'allons pas rester oisifs pendant ce temps. »

Hjálmarr dirigea six bateaux sur l'endroit où se trouvaient six vikings, bataille éclata là et tout se passa en même temps : alors qu'Oddr descendait de terre vers le rivage, Hjálmarr avait triomphé des bateaux. Ils s'entre-dirent les nouvelles et ils avaient tous les deux acquis argent et renommée.

Alors, Hjálmarr invita Oddr et les siens à l'accompagner en Svíþjóð et Oddr accepta. Pour les hommes du Hálogaland[49], Guðmundr et Sigurðr, ils se rendirent dans le nord, au Hrafnista, avec leur troupe, et convinrent d'une rencontre sur l'Elfr dans l'est. Quand Hjálmarr et les siens arrivèrent en Svíþjóð, le roi Hlöðvér les accueillit à bras ouverts, ils passèrent l'hiver là et tant d'honneur fut manifesté à Oddr que le roi considéra qu'il n'avait pas son pareil en toutes choses. Il n'y avait pas longtemps qu'Oddr était là, que le roi lui donna cinq domaines.

Le roi avait une fille qui s'appelait Ingibjörg. C'était la plus belle des femmes et tout à fait habile en tous exercices propres à une femme. Oddr demandait toujours à Hjálmarr comment il se faisait qu'il ne demandât pas en mariage Ingibjörg, « car je vois que vos cœurs s'accordent[50].

48. Sælund ou Selund ou Sjáland ou Sjóland est la Zélande, danois actuel Sjælland, la principale île du Danemark, où se trouve Copenhague.

49. Une province de Norvège ; Svíþjóð, plus bas, est la Suède.

50. À elle seule, cette remarque date le texte – qui ne peut donc remonter à avant le XIV^e^ ou XIII^e^ siècle, au mieux et sortir de la plume d'un clerc ! Le mariage, dans l'ancienne

— Je l'ai demandée en mariage, dit-il, mais le roi ne veut pas marier sa fille à un homme qui ne porte pas le titre de roi.

— Alors, nous allons rassembler une armée ici cet été, dit Oddr, et nous donnerons au roi le choix entre deux choses : l'une, de se battre contre nous, l'autre de te donner sa fille.

— Je ne sais pas, dit Hjálmarr, car j'ai eu longtemps ici terre franche. »

Ils restèrent là tranquilles cet hiver-là. Mais au printemps, ils partirent en expédition guerrière dès qu'ils furent prêts.

## *11. Mort d'Ásmundr en Irlande*

On ne parle pas de leur expédition avant qu'ils ne se retrouvent tous au Gautelfr, ils discutèrent de l'endroit où ils se rendraient en été. Oddr dit que ce dont il avait le plus envie, c'était de se rendre vers l'ouest au-delà de la mer[51]. Ils ont vingt bateaux et Oddr commande le dreki qui vient de Hálfdan. Ils arrivent en Écosse et y font des descentes à terre, ravagent et brûlent partout où ils arrivent, et n'ont de cesse qu'ils ne soumettent le pays au versement d'un tribut. De là, ils se rendent dans les Orcades[52], ils se les soumettent et y passent l'hiver. Au printemps, ils vont en Irlande et y font des ravages tant le long des côtes qu'à terre. Oddr n'allait nulle part sans qu'Ásmundr ne l'accompagne. Femmes, enfants et hommes fuyaient par les champs et les forêts, ils cachaient leurs possessions ainsi qu'eux-mêmes.

Il se fit qu'un jour, Oddr et Ásmundr étaient tous les deux seuls à terre. Oddr était équipé de telle sorte qu'il portait son sac à flèches derrière le dos, il avait son arc à la main, ils voulaient chercher s'ils trouvaient quelqu'un. Or Oddr ne se rendit compte de rien avant qu'une corde d'arc vibre et qu'une flèche vole depuis la forêt pour ne pas s'arrêter avant d'atteindre Ásmundr, qui tomba et mourut promptement. Cela parut à Oddr un événement si important et mauvais qu'il estima n'avoir jamais souffert telle perte de toute sa vie.

Scandinavie, était une affaire, on associait une fortune à une autre, et surtout un clan à un autre. Les affaires de cœur n'avaient pas droit de cité, sauf rarissimes exceptions.

51. Expression convenue pour dire : « vers l'ouest », tout simplement, notamment en Angleterre, Irlande, etc., puisque l'action, jusqu'ici, se déroule en Norvège.

52. Les Orcades, les Shetland et les Hébrides sont ces îles situées tout au nord de la Grande-Bretagne. Elles servirent longtemps d'escales, en quelque sorte, entre la Norvège et l'Islande. Une dynastie de jarls s'établit même dans les Orcades. Il existe sur leur compte une des sagas intermédiaires entre les genres historique et islandais pur, *La Saga des Orcadiens*, qu'a traduite Jean Renaud (éd. Aubier, 1992).

Il monte donc à terre et Ásmundr reste là gisant, et Oddr est dans une telle fureur qu'il n'a pas l'intention de faire autre chose aux Irlandais que tout le mal qui lui viendra à l'esprit. Il arrive à une clairière et y voit une quantité de gens, tant femmes qu'hommes. Il aperçut un homme debout en tunique d'écarlate, qui tenait un arc à la main, les flèches par terre à côté de lui. Oddr estima que certes, il devait chercher à se venger là où se trouvait cet homme. Aussi prit-il une des flèches qui lui venaient de Gusirr, la posa sur son arc et tira sur cet homme. La flèche l'atteignit par le milieu du corps, et il tomba aussitôt, mort. Alors, il décocha flèche sur flèche, si bien qu'il tua là trois autres hommes. Alors, les gens s'enfuirent dans la forêt. Mais Oddr est dans une telle fureur contre les Irlandais, qu'il entend leur faire tout le mal dont il sera capable. Il suit une grande allée dans la forêt. Il arrache jusqu'aux racines tout buisson qui lui barre le passage. Il arrache un buisson qui était moins solidement enfoncé en terre que les autres. Il voit en dessous une porte, l'arrache pour l'ouvrir, et pénètre sous terre. Là, il trouve quatre femmes dans ce souterrain, l'une étant de beaucoup la plus belle. Il lui saisit aussitôt le bras et veut la sortir de force.

Elle prit alors la parole : « Laisse-moi tranquille, Oddr, dit-elle.

— Par quel tröll sais-tu, dit-il, si je m'appelle Oddr ou autrement ?

— J'ai su, dit-elle, dès que tu es arrivé ici, qui tu étais, et je sais aussi que Hjálmarr est avec toi, et je saurai bien lui dire si l'on me force à aller aux bateaux.

— Tu vas y aller tout de même », dit Oddr.

Alors, les autres femmes se saisirent d'elle et voulurent la retenir, mais elle leur demanda de ne pas le faire. « Je vais passer un marché avec toi, dit-elle, pour que tu me laisses en paix, car je ne manque pas d'argent.

— Bien loin de là que je veuille ton argent, dit Oddr, car je ne manque ni d'or ni d'argent.

— Alors, je vais te faire faire une tunique, dit-elle.

— C'est pareil, dit Oddr, j'ai suffisamment de tuniques ou de fabrications de tuniques.

— Tu es dans une condition, dit-elle, dont il n'est pas de pareille, je vais te faire faire une tunique de soie toute brodée d'or. Je vais pourvoir cette tunique d'une propriété comme tu n'en auras pas de telles.

— Fais-le moi savoir, dit Oddr.

— Tu n'auras jamais froid dans cette tunique, ni en mer ni à terre. Tu nageras sans être épuisé, et le feu ne te fera pas de mal, la faim ne t'accablera pas et le fer ne te mordra pas, et je la rendrai telle envers toutes choses à l'exception d'une seule.

— Laquelle donc ? dit Oddr.

— Le fer te mordra si tu es en déroute, même si tu portes cette tunique.

— J'ai autre chose à faire dans les batailles que de prendre la fuite, dit Oddr, et quand cette tunique sera-t-elle prête ?

— L'été prochain, dit-elle, à l'heure exacte qu'il est aujourd'hui, alors que le soleil sera dans le sud, nous nous retrouverons alors dans la même clairière.

— Quelle idée as-tu, dit Oddr, si tu ne fais pas cela, de la condition que je vais faire à vous autres Irlandais alors que j'ai à revaloir le mal qu'ils m'ont fait en abattant Ásmundr ?

— Tu ne penses pas l'avoir vengé encore, dit-elle, alors que tu as tué mon père et mes trois frères ?

— Il ne me semble pas du tout vengé néanmoins », dit Oddr.

Tel fut le marché qu'ils avaient passé, et ils se quittèrent là-dessus.

Oddr se rendit à l'endroit où gisait Ásmundr, il le releva, le prit sur son dos et se rendit de la sorte vers la mer. Hjálmarr était alors arrivé à terre avec toute sa troupe et il avait l'intention de se mettre en quête d'Oddr. Ils se rencontrèrent à peu de distance des bateaux, Hjálmarr s'enquit de ce qui était arrivé et Oddr le lui dit.

« L'as-tu vengé ? » dit Hjálmarr.

Alors, Oddr déclama ce lai :

6. J'ai couru par
la vaste voie
avant de rencontrer
les flèches féroces.
Pour qu'Ásmundr
revive de nouveau
je donnerais toute
ma richesse.

« Qu'allons-nous faire maintenant ? dit Hjálmarr. Tu vas vouloir faire des ravages et causer tout le mal que tu pourras.

— Loin de là, dit Oddr, car je veux m'en aller d'ici au plus vite. »

Cela étonna fort les vikings. Mais Hjálmarr déclara qu'il en irait comme le voulait Oddr. Ils érigèrent donc un tertre à la mémoire d'Ásmundr. Les vikings étaient si fâchés là-dessus qu'ils se mirent à critiquer Oddr derrière son dos dès qu'il était hors de portée d'oreilles. Mais il fit mine de ne pas entendre.

Ils cinglent maintenant depuis l'ouest, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Hlésey[53]. Mouillait là le *jarl** qui n'est pas nommé ici, et qui a trente

53. L'île de Læsø, au Danemark.

bateaux. Ils décidèrent tout de suite de livrer bataille, et il y eut aussitôt rude attaque. Oddr se lava de l'accusation de poltronnerie dont les vikings l'avaient chargé en Irlande. Oddr et Hjálmarr remportèrent la victoire dans cette bataille.

De là ils se rendirent au Danemark et apprirent qu'une troupe avait été rassemblée contre eux pour venger les cinq berserkir qu'ils avaient abattus avant de s'en aller en Irlande. Il y avait deux jarls à la tête de cette troupe, et la conclusion de leur rencontre fut qu'ils tombèrent tous les deux et que le pays dut verser un tribut.

## *12. Oddr reçoit la tunique et épouse Ölvör*

À présent, ils séparent leurs troupes, Guðmundr et Sigurðr font voile vers le nord jusqu'en Hrafnista, ils s'installent là tranquillement et veulent cesser les expéditions guerrières. Oddr reste au Danemark pour l'hiver et Hjálmarr se rend en Svíþjóð avec sa troupe, ils conviennent d'une rencontre en Skáney[54] au printemps, et de part et d'autre, ils restent tranquilles tout l'hiver. Quand vint le printemps, Hjálmarr et Þórðr Splendeur de l'Étrave viennent de l'est au moment dit, pour les rencontrer. Quand ils se retrouvent, Hjálmarr demande où Oddr veut se rendre en été. Il dit qu'il veut aller en Irlande.

« Tu ne voulais pas y guerroyer l'été dernier », dit Hjálmarr.

— Quoi qu'il en soit, dit-il, on ira là-bas cet été. »

Ils mettent à la voile, quittent le pays et ils ont bon vent jusqu'à ce qu'ils arrivent en Irlande. Alors, Oddr dit : « Nous allons planter nos tentes ici, et moi, je vais monter à terre tout seul.

— Je vais t'accompagner, dit Hjálmarr.

— Je veux être tout seul, dit Oddr, parce que je suis convenu d'un rendez-vous avec certaines femmes dans la forêt. »

Oddr s'en fut donc, jusqu'à ce qu'il parvienne à la clairière même dont lui et Ölvör étaient convenus, et elle n'était pas arrivée. Cela le remplit aussitôt d'une grande colère contre les Irlandais, il a l'intention de monter à terre sur-le-champ et de tout ravager autant qu'il le peut. Mais alors qu'il a marché un moment, il entend des chariots venant à sa rencontre.

Ils se retrouvent là, Ölvör et lui, et elle est la première à le saluer : « Je veux que tu ne sois pas fâché contre moi quoique je sois arrivée plus tard que promis.

54. Skáney est l'actuelle Scanie (Skåne), une province du sud de la Suède. Autrefois, cette province appartenait au Danemark, elle n'est devenue suédoise qu'au XVIe siècle.

— La tunique est-elle prête ? dit Oddr.

— Sans aucun doute, dit-elle, et tu vas t'asseoir à côté de moi, je vais voir comment te va la tunique. »

Et c'est ce qu'il fait, il prend la tunique, la déplie puis la met. Elle lui allait parfaitement.

« Est-ce que toutes les vertus de cette tunique vont avec elle, dit Oddr, celles qui étaient convenues ?

— C'est cela, dit-elle.

— Comment se fait-il, dit Oddr, est-ce que c'est toi toute seule qui as fait cette chose de prix ? »

Alors, elle déclama ce poème :

7. J'appris que cette chemise est de soie
et faite en six lieux :
une manche en Irlande,
l'autre au nord chez les Sâmes,
des vierges de Saxe la commencèrent
et des vierges des Hébrides la filèrent,
des femmes françaises la tissèrent,
sur le métier de la mère d'Óþjóðann[55].

Alors, Oddr déclama ce poème :

8. N'est point comme broigne
ou anneaux bleus
glacés autour de moi
sur mon corps,
alors que sur mes flancs
une tunique de soie
d'or cousue
m'enserre.

« Comment te plaît cette tunique ? » dit-elle. Il dit en être fort content.

« Tu vas maintenant te choisir une récompense pour la fabrication de cette tunique, dit Oddr.

— Ce pays est tellement exposé aux guerres, dit-elle, depuis que mon père a été abattu, qu'il s'en faut de peu que le pays m'échappe. Aussi la récompense que je choisis est que tu restes ici trois hivers.

55. Le texte porte en effet *valskar brúdir*, où *valskr* est le mot « français ». Pour Óþjóðann, on peut comprendre « Monstre », mais cela ne nous avance pas beaucoup !

— Nous allons faire encore un marché, dit Oddr, tu vas faire en sorte de vivre avec moi et d'être ma femme.

— Tu vas penser que je suis ardente à me marier, dit-elle, mais j'accepterai. »

Oddr regarda alors autour de lui et vit à peu de distance un groupe d'hommes. Il demande si cette troupe a été envoyée pour s'emparer de sa tête. « Loin de là, dit-elle, ces hommes vont t'accompagner jusqu'aux bateaux, et tu vas partir avec plus d'honneur que l'été dernier. »

Il redescendit aux bateaux ainsi que cette troupe et lui et Hjálmarr se rencontrèrent dans leur tente.

Oddr demande alors à Hjálmarr qu'il reste là pendant ces trois étés, et Hjálmarr accepte. Oddr épouse Ölvör. En été ils sont sur leurs bateaux de guerre et tuent les vikings qui guerroyaient par là. Lorsqu'ils furent restés le temps qui avait été convenu, ils avaient débarrassé l'Irlande de tous les vikings, proches ou lointains ; certains avaient été tués, d'autres, expulsés. Oddr en avait tellement assez de rester là qu'il ne servait à rien de le dissuader de partir.

Ölvör et Oddr eurent une fille qui fut nommée Ragnhildr. Ils eurent une discussion entre eux, Oddr veut l'emmener mais Ölvör ne veut pas. On s'en remit à l'arbitrage de Hjálmarr et il voulut que la petite fille reste avec sa mère.

Quand ils furent prêts, ils partirent et arrivèrent en Angleterre. Ils avaient appris que mouillait là le viking qui s'appelait Skolli et qu'il avait quarante bateaux. Quand ils eurent jeté l'ancre, Oddr monta dans une barque et voulut aller trouver Skolli pour lui parler. Lorsqu'ils se rencontrèrent, Skolli demanda à Oddr quelle était la raison de sa venue en ce pays.

« J'ai l'intention de livrer bataille contre toi, dit Oddr.

— Qu'as-tu à me reprocher de mal ? dit Skolli.

— Rien, dit Oddr, si ce n'est que je veux avoir ton argent et ta vie pour la raison que tu guerroies contre le roi qui règne ici. » Ce roi s'appelait Játmundr.

« Es-tu l'Oddr, dit Skolli, qui est allé en Bjarmaland il y a longtemps ?

— Lui-même, dit Oddr.

— Je ne suis pas prétentieux, dit Skolli, au point de me tenir pour ton égal. Tu dois vouloir savoir pourquoi j'ai ravagé le royaume de Játmundr.

— C'est bien possible, dit Oddr.

— Ce roi a tué mon père ici en ce pays ainsi que nombre de mes parents, ensuite, il s'est installé dans le royaume. Pour moi, j'ai parfois conquis la moitié du pays et parfois un tiers ; il me semblerait maintenant qu'il y aurait pour vous plus de renom à vous joindre à moi et que nous

tuions le roi Játmundr et nous appropriions le royaume, je veux me lier pour cela devant témoins.

— Alors, dit Oddr, tu vas me fournir huit paysans de ce pays pour se porter garants de ton serment[56].

— D'accord », dit Skolli.

Oddr se rend à ses bateaux et trouve Hjálmarr et lui dit que si tout se passe comme Skolli l'a dit, ils vont lui prêter renfort. Ils passent la nuit à dormir. Et au matin, ils se rendent à terre avec toute leur troupe. Skolli s'était activé pendant la nuit et il descend maintenant avec les paysans qui lui prêtèrent serment. Après cela, ils rassemblèrent leurs troupes, se rendirent à terre et ravagèrent le pays, incendiant et brûlant tout là où ils passaient. Les gens du pays prirent la fuite et allèrent trouver le roi. Ils se rencontrèrent dans le sud du pays, bataille éclata aussitôt entre eux et ils combattirent trois jours. Pour finir, le roi Játmundr tomba. Oddr et Skolli se soumirent le pays et y siégèrent pendant l'hiver.

Au printemps, Skolli offrit de leur donner le pays. Mais Oddr ne voulut pas, « je conseille que tu l'offres à Hjálmarr ». Mais Hjálmarr ne voulut pas.

« Ce que je conseille, dit Oddr, c'est que nous donnions ce pays à Skolli. »

Et celui-ci accepta et dit qu'ils devaient rester là toujours, quand ils le voudraient, que ce soit en hiver ou en été. Ils équipèrent vingt bateaux pour quitter le pays et l'on ne dit rien de leur expédition tant qu'ils ne furent pas arrivés dans le sud de Skien.

## *13. D'Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr*

On mentionne deux rois. L'un s'appelait Hlöðvér et l'autre, Haki. Ils étaient là, au mouillage, trente bateaux. Alors qu'Oddr et les siens étaient au rivage, dix bateaux ramèrent contre eux. Et lorsqu'ils se rencontrèrent, il n'y eut pas de mots échangés, bataille éclata aussitôt entre eux. Oddr et ses hommes avaient vingt bateaux. L'attaque fut si rude qu'Oddr ne s'était guère trouvé dans une situation aussi féroce, mais cette attaque se termina par le fait qu'ils prirent les dix bateaux.

Alors, Oddr prit la parole : « On a rendu ces hommes bien pires qu'ils ne le sont dans les récits.

— Tu le crois ? dit Hjálmarr. C'étaient des éclaireurs qui étaient envoyés pour nous trouver. »

56. Encore que ce détail soit plutôt curieux ici, la pratique juridique du serment est bien attestée dans cette culture.

Quand ils se furent reposés un petit moment, vingt bateaux vinrent de la côte et ramèrent contre eux, aussitôt éclata une bataille si rude et violente qu'Oddr et les siens ne s'étaient jamais trouvés nulle part où ils aient rencontré de pareils hommes, tant sur mer que sur terre. Cette bataille se termina de telle sorte que les deux rois tombèrent ainsi que toute leur troupe. Encore qu'il soit dit qu'Oddr et Hjálmarr avaient si peu de monde qu'ils s'en furent dans un seul petit bateau[57], et ils arrivèrent à ces récifs qui s'appellent Elfarsker. À l'intérieur de ces récifs, il y a des criques appelées Trönuvágar[58]. Ils virent là des bateaux au mouillage, avec des tentes noires sur les deux. C'était au début de l'été.

« Je ne veux pas, dit Hjálmarr, que nous les mettions au courant de notre expédition, parce qu'il y a des vikings qui sont bien tranquilles sous ces tentes.

— Il ne servira à rien, dit Oddr, de ne pas adresser la parole aux gens que je trouve sur mon chemin. »

Oddr appela alors pour demander qui commandait ces bateaux. Un homme ouvrit la tente au-dessus de sa tête et répondit : « Il s'appelle Ögmundr.

— Quel Ögmundr ? dit Oddr.

— Où donc es-tu allé, que tu n'aies pas entendu parler d'Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr ? dit l'homme du bateau.

— Je n'ai pas entendu mentionner ton nom, dit Oddr, et je n'ai jamais vu un homme aussi laid que toi. »

On dit à propos de l'apparence de cet homme, qu'il avait les cheveux noirs, dont une touffe lui pendait sur le visage là où le toupet aurait dû se trouver, on ne voyait absolument pas sa face hormis les dents et les yeux. Il avait huit hommes avec lui qui avaient même apparence. Le fer ne mordait pas sur eux. Ils étaient plus semblables à des géants qu'à des hommes en raison de leur taille et de leur méchanceté.

Ögmundr prit la parole : « Qui est cet homme qui me blâme de la sorte ?

— Il s'appelle Oddr, dit-il.

— Es-tu cet Oddr qui est allé en Bjarmaland il y a longtemps ? dit Ögmundr.

— Tel est l'homme, dit Oddr, que voici ici.

— Alors, c'est une bonne chose, dit Ögmundr, car je t'ai cherché la plus grande partie de ma vie.

— Qu'as-tu dans l'idée à propos de moi ? dit Oddr.

57. Le texte porte ici *askr* qui est en effet un des plus petits types de bateaux* vikings.

58. Soit : « criques (ou petites baies) de la grue (l'oiseau) ».

— Tu veux te battre sur mer ou sur terre ? dit Ögmundr.

— Sur mer je veux me battre », dit Oddr.

Alors Ögmundr et ses hommes abattirent leurs tentes. En un autre endroit, Hjálmarr et les siens se préparent et portent des pierres sur leur bateau. Lorsqu'ils furent prêts de part et d'autre, une rude bataille éclata, leurs bateaux étaient bord à bord. Ils eurent une bataille dure et longue. Quand cela eut duré un moment, Ögmundr brandit un bouclier de trêve et demanda à Oddr comment il pensait que cela s'était passé. Oddr lui dit qu'il pensait que cela s'était mal passé.

« Pourquoi donc ? dit Ögmundr.

— Parce que jusqu'ici, je me suis toujours battu contre des hommes ; mais maintenant, j'ai l'impression d'avoir affaire à des démons, dit Oddr. Je viens de te frapper au cou à l'endroit qui était le plus facile, avec cette épée que je tiens, et elle n'a pas mordu. »

Ögmundr répond : « Chacun de nous deux peut en dire autant de l'autre : ici, on a affaire à des trölls plus qu'à des hommes[59]. Je t'ai frappé au cou à l'endroit qui était le plus facile pour moi et j'avais cette épée qui ne s'est jamais encore arrêtée dans son coup, et elle n'a pas mordu. Est-ce que tu veux que nous nous battions encore ? dit Ögmundr, ou bien veux-tu que nous nous quittions, car je peux te dire comment va se passer notre bataille : vont tomber ici les frères jurés, Hjálmarr et Þórðr ainsi que toute ta troupe. Vont périr aussi tous mes champions, il ne restera que nous deux. Et si nous combattons à outrance, je tomberai devant toi, dit Ögmundr.

— On va mener ce jeu jusqu'à ce que, dit Oddr, toute notre armée soit tombée ainsi que la tienne. »

Ils affrontent leurs rondaches[60] une deuxième fois et combattent jusqu'à ce qu'il n'en reste que trois, Þórðr, Hjálmarr et Oddr. Chez Ögmundr, il y en a neuf debout. Il prit alors la parole : « Veux-tu maintenant, Oddr, que nous nous séparions car maintenant, je déclare qu'il y a autant de tués de part et d'autre, et il va en aller comme je te l'ai dit, une vie beaucoup plus longue que les autres t'est destinée. Tu as aussi une tunique qui fait que l'on ne peut te blesser.

— Il me semblerait d'autant mieux, dit Oddr, que nous nous séparions tant que tu ne m'accuseras pas de couardise.

59. On voit bien que l'auteur est chrétien (clerc peut-être) puisqu'il assimile les trölls, qui sont des créatures surnaturelles fort anciennes et issues du paganisme, à des démons (le mot figure quatre lignes plus haut).

60. Jusqu'ici, nous avons rencontré le terme *skjöldr*, le « bouclier ». Voici maintenant *rönd*, un « bouclier rond », plus petit que notre rondache.

— Pourquoi ne ferait-il pas bon nous séparer ? dit Ögmundr puisque je déclare que nos pertes sont égales. »

Oddr déclara vouloir quitter les criques, et c'est ce qu'ils firent, ils mouillèrent devant un îlot. Oddr dit qu'il y avait trois choses à faire : l'une, d'aller dans la forêt tuer des animaux, l'autre de surveiller le bateau.

« Et moi, je vais faire du feu, dit Hjálmarr, et faire la cuisine. »

Oddr se rend donc dans la forêt et Þórðr garde le bateau. Mais lorsque les autres reviennent, Þórðr a disparu. Ils se mettent à sa recherche. Ils trouvent la barque là où elle était amarrée, ils cherchent Þórðr et le découvrent dans une fente de rocher : il était là et il était mort.

« C'est un si mauvais événement, dit Oddr, que nous n'avons pas souffert une pareille perte depuis qu'Ásmundr a péri. »

Ils cherchent donc ce qui a été cause de sa mort et découvrent que sous l'une de ses aisselles, il y a un épieu dont le fer dépasse sous l'autre.

« Ögmundr le mauvais a dû penser, dit Oddr, qu'il n'y avait pas eu un nombre égal de morts entre nous. Nous allons tout de suite repartir pour les criques et les chercher. »

Et c'est ce qu'ils firent, et Ögmundr avait complètement disparu. Ils le cherchèrent une semaine pleine et entière par les récifs et les forêts, les îles et les promontoires, ils ne le trouvèrent pas ni n'entendirent parler de lui. Ils reviennent à l'endroit où Þórðr se trouvait, ils l'emportent en Svíþjóð et érigent un tertre pour lui. Puis ils vont chez eux à Uppsalir[61] et disent au roi ces nouvelles.

Le roi les reçut à bras ouverts et ils siègent en paix mais pour la mi-été, le roi leur offrit de rester là, « et je vais vous remettre un bateau et un équipage pour longer les côtes afin de vous amuser. »

### *14. La bataille de Sámsey et la mort de Hjálmarr*

D'Oddr et des siens il faut dire maintenant qu'ils équipèrent deux bateaux, avec quarante hommes sur chacun. Ils cinglèrent en longeant les côtes. Il se fit que le vent les dérouta et qu'ils se dirigèrent sur une île qui s'appelle Sámsey[62]. Il y a là des criques qui s'appellent Munarvágar. Ils mirent leurs bateaux au mouillage et dressèrent leurs tentes. Il arriva pendant la journée, sur le bateau d'Oddr, que l'ornement de la proue se brisa. Quand vint le matin, ils montèrent à terre, Oddr et Hjálmarr, pour aller

61. C'est l'actuelle Uppsala, pas très loin du centre de la Suède. C'était la capitale des Svíar, les habitants de la Suède (dont le nom figure dans Svíþjóð).

62. Samsø, au Danemark.

abattre un arbre approprié. Hjálmarr avait coutume de déambuler revêtu de toute l'armure qu'il portait dans la bataille. Oddr avait laissé son sac à flèches sur le bateau, mais sa tunique, il l'avait nuit et jour. Toute leur troupe était endormie.

Ils ne se rendirent compte de rien, que des vikings fondirent sur eux et celui qui était à leur tête est nommé Angantýr. Ils étaient douze et étaient tous frères. Ils n'étaient jamais plus nombreux, ils avaient voyagé par le vaste monde sans rencontrer de résistance nulle part. Ils arrivèrent à l'endroit où se trouvaient les bateaux d'Oddr et de Hjálmarr. Ils sautèrent à bord et livrèrent bataille, et pour faire bref, disons qu'ils tuèrent tous ceux des bateaux.

Alors, les frères prirent la parole et dirent : « Autant dire qu'Arngrímr, notre père, n'a jamais menti plus que lorsqu'il nous a dit que ces hommes étaient de grands vikings féroces en sorte qu'il ne servait rien de porter la rondache contre eux. Mais où que nous soyons allés, personne ne s'est comporté plus mal qu'eux et n'a montré moins de valeur. Allons à la maison, tuer cette merde de père pour lui faire payer son mensonge.

— C'est de deux choses l'une, dirent certains, ou bien Oddr et Hjálmarr ont été surestimés, ou bien ils sont montés à terre puisqu'il fait beau. Nous allons monter à terre et les chercher plutôt que de revenir à la maison sans avoir rien fait. »

C'est donc ce qu'ils firent, les douze frères, ils furent alors saisis de la fureur du berserkr et s'en furent en hurlant. La fureur du berserkr s'empara également d'Angantýr, cela n'était jamais arrivé encore. Cela se passa au moment où Oddr et Hjálmarr descendaient de la forêt. Alors, Oddr s'arrête tout net. Hjálmarr demande ce qu'il avait.

Oddr dit : « Il m'arrive quelque chose d'étrange. Il me semble tantôt qu'un taureau beugle ou qu'un chien hurle, et tantôt on dirait que ce sont des gens qui crient. Connais-tu des hommes qui sont de nature à se comporter ainsi[63] ?

— Oui, dit Hjálmarr, je connais douze frères.

— Tu sais leurs noms ? » dit Oddr.

Alors, Hjálmarr déclama un poème[64] :

63. N'oublions jamais que nous sommes en pleine saga légendaire. Ce que « voit » Oddr, ce sont tout simplement les *fylgjur* (voir *fylgja**) des berserkir. Il n'était pas rare, dans ces textes, que des personnes « douées de seconde vue » *(ófreskir menn)* aient en effet de telles visions.

64. Noter qu'il existe de ce poème une version sensiblement plus courte et passablement différente, consignée dans la *Saga de Hervör et du roi Heiðrekr*. Cette première strophe est proprement une *þula*, c'est-à-dire une énumération de noms (propres ici).

9. Hervarðr, Hjörvarðr,
Hrani, Angantýr,
Bíldr et Búi,
Barri et Tóki,
Tindr et Tyrfingr,
deux Haddingjar,
à Bólmr dans l'est,
ils naquirent,
fils d'Arngrímr
et d'Eyfura[65].

10. J'ai entendu parler de ces hommes
les plus malveillants
les moins désireux
de bien agir.
Ce sont des berserkir
fauteurs de chaos,
ont de nos hommes fidèles
dévasté deux bateaux.

Oddr vit alors les berserkir arriver, il déclama un poème :

11. Des hommes je vois
venir des Munarvágar
ardents de se battre
en chemises grises[66].
Courroucés ils ont
livré bataille.
Nos bateaux sont
vides sur le rivage.

65. Pour ne pas donner dans une érudition pesante (et vaine de surcroît), je m'abstiendrai de tout commentaire détaillé. Certains de ces noms reviennent dans d'autres contextes, Tyrfingr, par exemple, est peut-être un nom « got » qui désigne, ailleurs, une épée (dans la *Saga de Hervör et du roi Heiðrekr*, voir supra p. 119), les Haddingjar (ou Hjadningar) sont les protagonistes d'une saga ou plutôt d'un *þáttr** légendaire qui offre une version nordique du thème de la bataille éternelle, voyez *Les Sagas miniatures*, « Le Dit de Sörli », p. 277 ssqq. Bólmr est une île.

66. J'ai laissé « chemises » qui est dans le texte puisque *berserkr* peut renvoyer à « chemise ». « Chemises grises » devrait cependant signifier « hauberts ».

Alors, Oddr dit : « C'est bien dommage, car mon sac à flèches et mon arc sont restés sur les bateaux, et je n'ai qu'une petite hache[67] à la main. » Oddr déclama alors une strophe :

12. J'eus crainte
une fois,
lorsqu'en hurlant
sortirent de leurs esquifs
et en vociférant
dans l'île montèrent ;
j'avais appris que ces hommes
étaient les plus félons
et les plus ardents
à commettre le mal[68].

Oddr revient dans la forêt et se taille un gourdin tandis que Hjálmarr l'attend. Quand il revient, les berserkir se précipitent sur eux. Alors, Hjálmarr déclama ceci :

13. Jamais ne céderons
devant ces bois du combat
quand bien même
ils ont air féroce.
Ce soir nous deux
logerons chez Óðinn
nous frères jurés
mais eux douze vivront[69].

Oddr dit encore :

14. Ce mot seul
je contredirai :
eux vont ce soir
loger chez Óðinn,

67. Il dit *bastøxi* où, *øxi* étant « hache », *bast* peut renvoyer à « bois », « arbre » : une hache de bûcheron en quelque sorte.

68. On nous a dit qu'il s'agissait ici d'une « strophe » *(staka)*. Il ne s'agit pas, en effet, d'une strophe scaldique normale *(vísa)* qui ne compte que huit lignes.

69. Les « arbres du combat » : c'est une figure scaldique reçue, du type *kenning**, pour désigner les hommes, les guerriers. Les guerriers morts étaient censés loger dans la *Valhöll**, qui était la demeure du dieu Óðinn.

les douze berserkir,
mais nous deux vivrons.

Alors, Angantýr déclama :

15. Vous deux, hommes,
êtes en mauvaise posture,
arbres des rondins.
Tombés sont
vos compagnons,
et allés dans la halle de Viðrir[70].

Alors, Oddr déclama :

16. Voici venus ici
hommes en courroux,
dépourvus d'honneur,
à douze en tout.
Bataille aura lieu
un contre un
en héros vaillants
à moins que le cœur ne lui manque.

« Qui sont ces hommes, dit Oddr, que nous avons rencontrés ici ?

— L'homme qui commande la troupe s'appelle Angantýr, dirent les autres. Nous sommes douze frères, fils du jarl Arngrímr et d'Eyfura, de l'est dans les Flandres. Et qui demande cela ? dit Angantýr.

— L'un s'appelle Oddr, fils de Grímr à la Joue velue, et l'autre s'appelle Hjálmarr le Très Courageux.

— Cela tombe bien, dit Angantýr, car nous vous avons cherchés en maints lieux tous les deux.

— Avez-vous été voir nos bateaux ? dit Oddr.

— Nous y sommes allés, dit Angantýr, et nous nous sommes emparés de tout.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire, maintenant que nous nous sommes rencontrés ? dit Hjálmarr.

— J'ai l'intention, comme vous l'avez dit tout à l'heure, dit Angantýr,

70. Les « arbres des rondins » : une nouvelle kenning pour : « hommes » (le bateau viking embarquait souvent des rondins pour le rouler sur le rivage). Viðrir est l'un des nombreux noms d'Óðinn.

de lutter seul à seul, et je me destine Oddr, pour la raison que tu as une tunique dont on t'a promis que le fer ne mordrait pas dessus, et moi, j'ai l'épée qui s'appelle Tyrfingr et que les nains ont forgée en promettant que rien ne l'arrêterait, que ce soit fer ou pierre. Nous répartissons nos troupes, il y aura sept hommes en un lieu, et moi et cinq hommes en l'autre. Je considère qu'à moi tout seul, je vaux les deux Haddingjar. Et il y en a un pour s'opposer à Tyrfingr. »

Alors, Hjálmarr prit la parole : « Je veux me battre contre Angantýr parce que j'ai une broigne dans laquelle je n'ai jamais été blessé : elle est faite de quadruples anneaux[71].

— Tu as tort, dit Oddr, car tout ira bien pour nous si c'est moi qui me bats contre Angantýr, mais sinon, sûrement pas.

— Quoi qu'il en soit, dit Hjálmarr, c'est moi qui déciderai. »

Alors, Angantýr dit : « Je veux, dit-il, si quelqu'un d'entre nous en réchappe, que personne ne nous dérobe nos armes. Je veux que l'on mette Tyrfingr dans le tertre funéraire à côté de moi, si je meurs. De même, Oddr aura sa tunique et ses flèches, et Hjálmarr, sa broigne. »

Et ils furent d'accord que les survivants érigeraient un tertre funéraire pour les morts.

S'avancèrent alors, d'abord, les deux Haddingjar, Oddr asséna un coup de son gourdin à chacun d'eux, et ils n'eurent pas besoin de davantage. Puis se dressèrent l'un après l'autre ceux qui devaient avoir affaire à Oddr, et pour finir, il tua tous ceux qui lui étaient destinés. Alors, Oddr fit une pause. Hjálmarr se leva et il y en eut un pour se dresser contre lui. Leurs démêlés furent brefs avant qu'il tombe. Alors un second se leva, puis un troisième, puis un quatrième. Alors Angantýr se leva et ils livrèrent un combat rude et long mais pour finir, Angantýr tomba devant Hjálmarr. Hjálmarr se rendit jusqu'à un tertre, s'assit et s'affaissa dessus. Oddr alla à lui et déclama une strophe :

17. Qu'as-tu donc, Hjálmarr ?
Tu as changé de couleur.
Je déclare que t'épuisent
grandes blessures.
Ton casque est abattu
et ta broigne, fendue.
Je déclare que ta vie
s'est écoulée.

71. La broigne était en effet une cotte de mailles dont un type était fait de mailles de fer entrelacées. Un autre type était fait de plaques de métal.

« Et ce que je te disais, s'est avéré, que tout n'irait pas bien pour nous si tu te battais contre Angantýr.

— Il n'y a rien à redire, dit Hjálmarr, un jour chacun doit mourir[72] », et il déclama ceci :

18. Blessures en ai, seize,
broigne fendue,
tout est noir à mes yeux
point ne vois.
M'a frappé au cœur
le glaive[73] d'Angantýr,
la pointe acérée
durcie dans le poison.

« Je viens de subir cette perte, dit Oddr, que je ne compenserai jamais tant que je vivrai, et s'est bien mal révélée ton obstination, nous aurions pu remporter grande victoire ici si ç'avait été moi qui en aie décidé.

— Tu vas t'asseoir, dit Hjálmarr, je veux déclamer un poème, pour l'envoyer chez moi en Svíþjóð. »

Alors, il déclama ceci[74] :

19. Les femmes du pays
n'apprendront point
que devant les coups
je me sois protégé.
N'aura pas à rire
la gente et sage
fille de Sigtún[75]

72. C'est un proverbe qui revient fréquemment dans la littérature de sagas.

73. Voici l'autre procédé de vocabulaire de la scaldique, le heiti, ici « glaive » pour « épée ».

74. Voici donc le célèbre *Chant de mort de Hjálmarr* qui est une sorte de classique de cette littérature. Il n'existe pas à part entière, il existe en deux versions, une, brève (sept strophes) qui figure dans la *Saga de Hervör et du roi Heiðrekr*, déjà évoquée ici, et une longue (seize strophes) que voici. Il est hautement vraisemblable que le poème ne remonte pas à avant le XIIIe siècle. Il a pu faire partie d'une *Hjálmars saga*, aujourd'hui disparue. Les sentiments déployés (impensables dans la culture en question) et les images ont séduit les romantiques, non seulement scandinaves, mais même français ! Leconte de Lisle a fait une fortune au « Cœur de Hjálmar » (dont il avait lu une « traduction » de Xavier Marmier), dans ses *Poèmes barbares*.

75. Je ne sais s'il faut faire de ce Sigtún la cité antique devenue l'actuelle Sigtuna (un peu au sud de l'actuelle Stockholm, qui n'existait pas), qui était la capitale des Svíar, donc

du fait que j'aurais cédé.

20. Me détournai des belles
chansons des femmes
sans tirer de plaisir
avec Sóti[76].
Hâtai le voyage
et m'en fus en compagnie
de mes amis chers
pour la dernière fois.

21. Me mena la blanche
fille du prince
à Agnafit[77]
par la main.
S'avérera la saga
qu'elle me dit,
que point
ne reviendrais.

22. Je délaissai la jeune
Ingibjörg,
promptement le décidâmes
par un jour fatal.
La belle fidèle
s'affligera
que jamais plus
ne nous revoyions.

23. Porte pour qu'ils les voient,
telle est ma volonté,
casque et broigne
à la halle du roi.
Va perdre le cœur

les premiers habitants de la Suède – ou bien, Sig étant un autre nom d'Óðinn encore et *tún*, le pré-clos sacré s'étendant devant toute demeure, éventuellement devant le temple, encore que ce type de bâtiment n'ait probablement pas existé, s'il faut comprendre que Hjálmarr s'adresse à une créature féminine odinique, une valkyrie par exemple ?

76. Désigne ici un viking.

77. Agnafit est un lieu en Suède. La « fille du prince » (heiti pour « reine ») est Ingibjörg comme on va le dire dans la strophe suivante.

la fille du prince
lorsque verra tranchée
ma broigne sur mon sein.

24. Je possédais sur terre
cinq domaines en tout,
mais ne me plaisais
jamais à les gouverner.
Et voici que vais gésir
sans grand pouvoir,
navré d'une épée,
À Sámsey.

25. Tire de mon bras
cet anneau rouge
et remets-le à la jeune
Ingibjörg.
Va perdre le cœur
que désormais jamais
plus ne nous voyions.

26. Je vois siéger
à Sigtún
les belles qui me dissuadaient
de m'en aller de là.
Ne réjouiront
jamais plus Hjálmarr
dans la halle du roi
bière ni compagnons.

« Et je veux aussi que tu portes mes salutations à tous nos compagnons et je vais les mentionner par leurs noms :

27. Buvions et conversions
bien des jours
Álfr et Atli,
Eyvindr, Trani,
Gizurr, Gláma,
Guðvarðr, Starri,
Steinkell, Stikill,
Stórólfr, Vífill.

28. Hrafn et Helgi,
Hlöðvér, Ígull,
Steinn et Kári,
Styrr et Áli,
Özurr, Agnarr,
Ormr et Trandill,
Gylfri et Gauti,
Gjafarr et Raknarr.

29. Fjölmundr, Fjalarr,
Frosti et Beinir,
Tindr et Tyrfingr,
les deux Haddingjar,
Valbjörn, Vikarr,
Vémundr, Flosi,
Geirbrandr, Goti,
Guttormr, Snerill.

30. Styrr et Ári,
Steinn et Kári,
Vöttr, Véseti,
Vémundr, Hnefi,
sur le même banc
tous nous siégions
joviaux et joyeux ;
aussi répugne-je à la fuite.

31. Svarfandi, Sigvaldi,
Sæbjörn et Kolr,
Þráinn et Þjóstólfr,
Þórólfr et Svalr,
Hrappi et Haddingr,
Húnfastr, Knúi,
Óttarr, Egill
avec Ingvar[78].

78. Nous ne faisons rien de la plupart de ces noms, dont certains sont tellement étranges – ce sont même des hapax – que nous nous demandons ce qu'ils font ici.

Et je veux te demander, dit Hjálmarr à Oddr, de ne pas me faire déposer dans le tertre à côté de créatures aussi mauvaises que les berserkir, pour la raison que j'estime valoir bien mieux qu'eux.

— Je t'accorderai ce que tu demandes, dit Oddr, car maintenant, il me semble que te voici bien accablé.

— Tu vas ôter le bracelet de mon bras, dit Hjálmarr, et le remettre à Ingibjörg, et dis-lui que je le lui ai envoyé au jour de ma mort. » Et Hjálmarr se mit à déclamer :

32. Boit avec le souverain
la foule des jarls
joyeusement la bière
à Uppsalir.
Fatigue beaucoup
d'hommes la bière,
mais moi je déambule
seul dans cette île.

33. Un corbeau vole du sud
de la haute branche,
et le suit
un aigle pour cette fois.
À cet aigle je donne
la meilleure provende.
Il goûtera
de mon sang.

Et après cela, Hjálmarr mourut. Oddr fit un seul tas de tous les berserkir et entassa du bois autour d'eux. C'était à peu de distance de la mer. Il posa à côté d'eux leurs armes et leurs vêtements, ne volant rien. Puis il porta au-dessus de la tourbe et déversa ensuite dessus du sable. Ensuite, il prit Hjálmarr et le porta sur son dos, descendit à la mer et le déposa sur le rivage, puis il se rendit aux bateaux, porta à terre tout homme qui était tombé et érigea là un autre tertre pour sa troupe, et les gens qui sont allés là disent que l'on voit encore aujourd'hui les marques de ce que fit Oddr.

### *15. Oddr inhume Hjálmarr et Ingibjörg*

Après cela, Oddr dépose Hjálmarr sur un bateau et le transporte hors du pays. Il se livra à ses exercices magiques, hissa la voile par temps calme

puis cingla vers la Svíþjóð avec le corps de Hjálmarr. Il aborda à l'endroit qu'il voulut. Il tira son bateau à terre, prit Hjálmarr sur son dos et s'en fut à Uppsalir avec lui et le déposa devant les portes de la halle. Il entra dans la halle, portant la broigne de Hjálmarr et son casque, il les déposa sur le plancher de la halle devant le roi et lui dit les nouvelles.

Puis il se rendit à l'endroit où Ingibjörg siégeait. Elle était en train de coudre une tunique pour Hjálmarr.

« Voici un anneau, dit Oddr, que Hjálmarr t'a envoyé au jour de sa mort, avec ses salutations. »

Elle prit l'anneau et le regarda, sans rien répondre. Elle se renversa sur le dossier de son siège et mourut aussitôt.

Alors, Oddr éclata de rire et dit ceci : « Il n'y a pas grand-chose en ce moment qui se soit bien passé, aussi faut-il se réjouir de celle-ci. Ils vont jouir, morts, de ce qu'ils n'ont pu apprécier vivants. »

Oddr la releva et la porta dans ses bras pour la déposer entre ceux de Hjálmarr devant les portes de la halle, il envoya des hommes dans la halle chercher le roi pour lui demander de voir comment il avait procédé. Après cela, le roi lui souhaita la bienvenue et l'assit auprès de lui dans son haut-siège. Quand Oddr se fut reposé un moment, le roi dit qu'il voulait faire une fête funéraire pour Hjálmarr et Ingibjörg et qu'il ferait ériger un tertre pour eux. Le roi fit faire toutes choses comme le prescrivait Oddr. On avança le casque et la broigne qu'avait possédés Hjálmarr, les gens trouvaient fort impressionnants ses exploits et à quel point il avait défendu sa vie. Ils furent déposés tous les deux dans un tertre. Tout le monde alla voir ce chef-d'œuvre, Oddr l'avait fait faire avec grand honneur.

Oddr reste en repos cet hiver-là chez le roi Hlöðvér, mais au printemps, le roi lui fournit une troupe et dix bateaux et Oddr s'en va de nouveau en été à la recherche d'Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr et ne le trouve nulle part.

## *16. Combats d'Oddr et de Sæmundr le viking*

Il se fit qu'en automne, Oddr arriva en Gautland[79]. Là, il entendit parler d'un viking qui s'appelait Sæmundr. On lui dit qu'il était plus difficile à traiter que les autres hommes. Il avait cinquante-cinq bateaux. Oddr et ses hommes arrivèrent avec dix bateaux, et dès qu'ils se rencontrèrent,

79. Qui est une région de la Suède, d'où, peut-être, furent originaires les Gots.

éclata une bataille si longue et rude qu'il n'y avait pas de répit. La conclusion, le soir, fut que tous les bateaux d'Oddr avaient été dévastés et qu'il était le seul homme à rester debout. Alors qu'il faisait presque noir, Oddr sauta par-dessus bord. Un homme vit qu'il quittait le bateau, il saisit une javeline et la lança sur lui : elle arriva dans le mollet d'Oddr et se fixa dans l'os. Il eut l'idée que, là où il se trouvait, on pourrait penser qu'il prenait la fuite. Il revint à la nage aux bateaux, les vikings le virent et le hissèrent à bord. Sæmundr leur ordonna de lui enchaîner les pieds et de lui lier les mains avec une corde d'arc. On fit ce qu'il disait.

Oddr est donc enchaîné, on désigne douze hommes pour veiller sur lui ; Sæmundr se fait transporter à terre et y campe.

Oddr dit alors à ceux qui avaient été désignés pour le garder : « Que voulez-vous, que je vous amuse ou voulez-vous m'amuser, tant il fait sinistre ici.

— Il nous semblerait, dit celui qui était à leur tête, que tu ne sois guère en mesure de nous amuser : tu es enchaîné et on a l'intention de te tuer demain matin.

— Cela ne m'ennuie pas, dit Oddr. Tout le monde doit mourir un jour.

— Alors, nous choisissons que tu nous amuses », dirent-ils.

Il leur déclama un poème et ne s'arrêta pas qu'ils fussent tous endormis. Oddr se rendit alors à un endroit où une hache était enfoncée dans le tillac. Il parvint à la retourner, de sorte que le tranchant soit tourné vers le haut. Alors, il tourne les épaules et frotte les mains jusqu'à ce qu'il soit libéré. Il porte les mains sur les chaînes et les enlève. Et comme le voilà libre, il pense qu'il a de la place pour se mouvoir. Il va à l'endroit où ils dorment, les pique du manche de la hache et leur dit de se réveiller, « car vous dormez comme des idiots, mais le prisonnier s'est détaché. »

Puis il les tua tous, prit ensuite son sac à flèches, monte dans une barque et se rend à terre. Puis il se rend dans la forêt, tire le fer de la javeline de son pied et panse sa blessure.

Il faut dire de Sæmundr qu'il se réveille sous sa tente et envoie des hommes aux bateaux, là où étaient les gardiens, et Oddr était parti, et tous les gardiens étaient tués ; les hommes estiment avoir perdu leurs amis et disent cette nouvelle à Sæmundr, il s'en va partout en Gautland à la recherche d'Oddr, mais Oddr était ailleurs à la recherche de Sæmundr.

Il se fit un matin de bonne heure qu'Oddr sortit de la forêt. Il vit les tentes de Sæmundr et ses bateaux flottant dans le port. Il retourne dans la forêt et se taille un gourdin, descend ensuite à la tente et l'abat sur Sæmundr et ses hommes. Il tua là Sæmundr avec quatorze de ses hommes. Puis il offrit à ceux qui étaient sur les bateaux de se soumettre à

lui et qu'il devienne leur chef, et c'est ce qu'ils choisirent. Oddr cingle alors jusqu'en Svíþjóð, il n'avait qu'une petite troupe et passa là l'hiver.

## *17. Oddr reçoit le baptême*

Oddr envoya des messagers au nord dans le Hrafnista et demanda à ses parents, Guðmundr et Sigurðr, de venir du nord lui prêter renfort au printemps. Ils en furent contents et allèrent trouver Oddr. Lorsqu'ils se rencontrèrent, il y eut là joyeuse réunion.

Ils équipèrent leurs bateaux pour quitter le pays et se dirigèrent vers le sud en suivant les côtes et en passant là où la mer était peu profonde, parce qu'Oddr n'était jamais encore passé par là. Ils guerroyèrent dans le sud en Normandie, France et Helsingjaland[80]. Ils y firent grands ravages.

On ne parle pas de leur voyage avant qu'ils brisent leurs navires sur une certaine côte. Là, ils montèrent à terre avec leur troupe. Comme ils y arrivaient, ils virent une maison devant eux. En tous points, elle était faite différemment de celles qu'ils avaient vues précédemment. Ils se rendirent à cette maison. Elle était de pierre, et ouverte.

Oddr dit : « Que penses-tu, Sigurðr, que soit cette maison où nous sommes arrivés ?

— Je n'en ai pas idée, dit Sigurðr, mais toi, que penses-tu, parent Oddr ?

— Je ne sais pas, dit-il, mais je suppose qu'il y a des gens qui habitent cette maison et ils vont y venir, et nous n'avons pas à y entrer dans l'état présent des choses. »

Ils s'installèrent quelque part près de la maison et un moment ayant passé, ils virent que des gens se dirigeaient vers la maison et aussi que s'ensuivait un son comme ils n'en avaient jamais entendu de pareil.

« Je crois, dit Oddr qu'il y a dans ce pays des gens tout fait extraordinaires. On va attendre qu'ils sortent de la maison. »

Il en alla comme Oddr l'avait deviné, au bout d'un moment, les gens sortirent de la maison. Un de leur groupe alla là où se trouvaient Oddr et ses gens et dit : « Qui sont ceux-ci ? »

80. Le texte pose ici un redoutable problème. Il porte Valland, Frakkland et Helsingjaland. Valland désigne normalement la France, *val[illegible]kr* étant « français ». Mais Frakkland aussi signifie France, Frakk – tenant pour Frank –, soit « Franc ». Il n'est donc pas exclu que Valland s'applique à la Normandie, qui était cette partie de la France que fréquentaient par prédilection les vikings. Mais Helsingjaland ? Le mot s'applique à la région de Helsingjør, qui est en Suède, et la série Valland-Frakkland-Helsingjaland n'a pas de sens. Hermann Pálsson (dans *Seven Viking Romances*, Penguin Book, 1985) rend Helsingjaland par « Alsace » : cela ne saurait s'entendre ! Il ne peut que s'agir d'une erreur de scribe, mais laquelle ?

Oddr lui dit la vérité, « et quel est ce pays où nous sommes arrivés ? » L'homme dit que ce pays s'appelait Aquitaine.

« Et que signifie cette maison où vous êtes restés un moment ?

— Nous l'appelons tantôt un temple tantôt une église.

— Et qu'est-ce que ce bruit que vous avez fait ?

— Nous l'appelons messe, dit l'homme du pays, mais qu'en est-il de vous autres, est-ce que vous êtes complètement païens ? »

Oddr répond : « Nous ne connaissons pas d'autre croyance que de croire en notre puissance et capacité de victoire, mais nous ne croyons pas en Óðinn, et quelle croyance avez-vous[81] ? »

L'homme du pays dit : « Nous croyons en celui qui a créé ciel et terre, mer, soleil et lune. »

Oddr dit : « Celui-là doit être grand, qui a fabriqué tout cela, il me semble comprendre cela. »

On mena Oddr et ses hommes à un logement. Ils y restèrent quelques semaines et eurent des entretiens avec les gens du pays. Ceux-ci s'enquirent auprès d'Oddr et de ses gens s'ils voulaient adopter la foi, et on en vint au point que Guðmundr et Sigurðr le firent. On rechercha auprès d'Oddr s'il voulait adopter la foi.

Il déclara qu'il y mettrait une condition : « Je vais adopter votre religion mais me conduirai cependant de la même façon qu'auparavant. Je n'offrirai de sacrifice ni à Þórr ni à Óðinn ni à d'autres idoles, mais je n'ai pas envie de rester dans ce pays. Aussi vais-je errer de pays en pays et être tantôt chez les païens et tantôt chez les chrétiens. »

Il fut décidé tout de même qu'Oddr serait baptisé. Ils restent là un moment.

Un jour, Oddr s'enquit auprès de Guðmundr et de Sigurðr s'ils voulaient s'en aller. Ils dirent : « Nous avons été ici à l'endroit qui nous a le mieux plu.

— Alors, cela fait deux hommes deux opinions, dit Oddr, car moi, je ne me suis jamais ennuyé autant qu'ici. »

Comme il n'obtient pas la permission de ses parents, il s'en fut en secret, tout seul, et les autres restèrent avec toute la troupe.

Comme il s'éloignait de la ville, il vit un grand groupe d'hommes venant au-devant de lui. Il y avait un homme à cheval, les autres étaient à pied. Cette troupe était richement équipée, aucun homme n'était armé. Oddr se tint au bord du chemin, la troupe passa auprès de lui, ni lui ni les

81. Il est évident que le présent passage est parfaitement inventé, le refus de croyance en Óðinn relève de la fantaisie puisque, en tout état de cause, la « croyance » aux dieux ainsi individualisés ne faisait pas partie, que l'on sache, des dévotions de l'ancien Scandinave.

autres ne se parlèrent. Oddr vit alors quatre hommes courant. Ils avaient tous un glaive à la main. Ils bondirent sur l'homme qui chevauchait et lui tranchèrent la tête. Puis ils revinrent en courant et en passant auprès d'Oddr par le même chemin, l'un avait à la main la tête de l'homme qui avait été tué. Oddr eut l'impression que ce devait être là une mauvaise action qu'avaient accomplie ces hommes.

Alors, il courut après eux et les pourchassa, mais ils s'échappèrent en se rendant dans la forêt et là, ils descendirent dans un souterrain. Oddr les y pourchassa. Là, ils firent résistance, mais Oddr les attaqua. Il n'eut de cesse qu'il les ait abattus tous. Puis il leur coupa la tête et les noua ensemble par les cheveux, sortit ensuite, emporta les têtes de même que celle qu'ils avaient apportée là. Oddr revint à la ville. Les gens étaient allés à l'église avec le cadavre de l'homme qui avait été tué.

Oddr jeta alors les têtes dans le temple[82] et dit : « Voilà la tête de celui d'entre vous qui a été tué ; et je l'ai vengé. »

Ils trouvèrent très remarquable ce qu'Oddr avait fait. Oddr demanda ce qu'avait été cet homme qu'il avait vengé. Ils dirent que cet homme était leur évêque.

Oddr dit : « Alors, mieux vaut avoir fait cela que rien. »

Ils surveillèrent Oddr tellement qu'ils ne voulurent pour rien au monde qu'il s'en aille. Mais tout comme précédemment il s'était ennuyé de rester là, ce sentiment s'accrut grandement quand il découvrit qu'ils avaient l'œil sur lui, et il ne chercha qu'une chose : parvenir à s'en aller.

Il arriva de nouveau qu'une nuit, il parvint à s'en aller en cachette. Il alla de pays en pays et finit par arriver au Jourdain. Là, il enleva tous ses vêtements et sa tunique. Puis il entra dans la rivière et se lava à sa guise. Il sortit de la rivière, remit sa tunique, laquelle avait gardé toutes ses vertus. Oddr s'en fut de là, son sac à flèches sur le dos. De nouveau, il se rendit encore de pays en pays. Il se trouva dans une telle condition qu'il était dans une forêt et n'avait pas d'autre moyen de subsistance que de tirer des animaux ou des oiseaux pour se nourrir, et cela dura un moment.

## *18. Oddr séjourne en Rísaland*[83]

Il est dit qu'un jour, Oddr arriva à un rocher surplombant un grand gouffre où un large fleuve tombait en faisant une grande cascade tumul-

82. C'est bien le mot qui figure ici, *musteri*.

83. Rísaland est proprement le « pays » *(land)* des *risar* (*risi* = « géant »). Le texte est prodigue pour désigner ce type de monstres et nous en verrons ou en avons vu d'autres. Il

tueuse. Il se demanda si l'on pouvait passer de l'autre côté mais il ne vit de passage nulle part. Il s'assit, et alors qu'il n'avait pas été là longtemps, on s'empara de lui et on le souleva violemment. C'était un vautour qui était arrivé en volant et il saisit Oddr si rudement avec ses serres qu'Oddr ne parvint pas à opposer la moindre défense. Cette bête vola avec Oddr par monts et par mers. Pour finir, le vautour arriva à un précipice et se posa sur un espace herbeux qui se trouvait dans le rocher. Il y avait là les quatre petits de cet animal. Il lâcha alors Oddr qui était sain et sauf et non blessé parce que sa tunique l'avait protégé à la fois des serres de ce vautour et de tout ce qui a été mentionné précédemment.

Oddr est donc laissé auprès des jeunes vautours dans l'aire. Il y avait là, au-dessus, un rocher élevé et une mer profonde tout en bas. Oddr ne pouvait en aucune façon parvenir à partir sinon en se laissant tomber dans la mer, au péril de sa vie. Il n'y avait pas d'endroit où atterrir car il ne voyait le bout des rochers ni d'un côté ni de l'autre. Les petits n'étaient pas encore bien vieux. Le vautour était rarement chez lui dans l'aire, il allait sans cesse chercher des vivres. Oddr lia les becs des petits, et se cacha dans une faille du rocher près de l'aire. Sur ce, le vautour apporte des poissons et des oiseaux et de la chair humaine et toutes sortes de viandes. Pour finir, il apporte de la viande cuite. Et dès que le vautour est parti, Oddr s'empare de cette nourriture tout en se cachant dans les intervalles.

Un jour, Oddr voit un grand géant ramant vers l'aire dans une barque de pierre[84]. Il parle très fort et dit : « C'est un méchant oiseau qui loge ici dans cette aire, parce qu'il a pris l'habitude, jour après jour, de venir voler la viande que je viens de faire cuire. Je vais chercher à me venger de lui de quelque façon. Quand j'ai pris les bœufs du roi, je ne m'attendais pas à ce que cet oiseau les emporte. »

Oddr se lève alors et tue les petits puis appelle le géant : « Il y a ici tout ce que tu cherches, c'est moi qui l'ai gardé. »

Le géant grimpe dans l'aire, prend sa viande et l'emporte dans la barque de pierre. Il dit : « Où est ce petit bébé que j'ai vu ici ? Qu'il avance sans avoir peur, et qu'il vienne avec moi. »

Oddr se montre alors, le géant le prend et le dépose dans la barque de pierre. Il dit alors : « Comment allons-nous tuer cette créature malfaisante ? »

peut y avoir dans le terme *risa*, d'étymologie contestée, une idée de taille, de grandeur – par opposition, par exemple, à *jötunn* qui renverrait plutôt à l'idée de manger et correspondrait davantage à notre « ogre » (sur le verbe *eta*, voyez anglais *eat* ou allemand *essen*) : on va le voir surgir tout de suite.

84. Celle-ci revient dans maint conte populaire, notamment islandais. Voyez « La géante dans la barque de pierre », dans la traduction de Jean Renaud, José Corti, 2003, p. 321-326.

Oddr répond : « Prends du feu et mets-le à l'aire, quand le vautour reviendra, il me semble possible qu'il vole si près que le feu se mette dans son plumage et alors, nous pourrons le tuer. »

Les choses se passèrent comme Oddr l'avait supposé, et ils vainquirent le vautour. Oddr lui trancha le bec et les serres et les emporta, puis il monta dans la barque de pierre et le géant s'en alla.

Oddr demande au géant son nom. Il déclara s'appeler Hildir et être un des géants du Rísaland et avoir une femme qui s'appelait Hildiríðr, et d'elle une fille qui s'appelle Hildigunnr. « Puis j'ai un fils qui s'appelle Goðmundr et qui est né hier. Nous sommes trois frères. L'un s'appelle Úlfr et l'autre Ylfingr[85]. Nous avons fixé pour l'été prochain un *þing**: celui-là sera roi de nous tous en Rísaland qui aura accompli le plus grand exploit et qui aura le chien le plus sauvage ; il y aura un combat de chiens lors de ce þing. »

Oddr dit : « Que penses-tu : auquel d'entre vous écherra-t-il d'être roi ? »

Hildir répond : « Il me semble assurément que c'est à eux que cela écherra, parce que toute ma vie j'ai été le dernier de nous tous, et il en sera encore ainsi. »

Oddr dit : « Lequel choisirais-tu, qui te conviendrait le mieux en cette affaire ? »

Hildir répond : « Je choisirais d'être roi, moi, mais ce n'est guère probable, car Úlfr a un loup plus féroce que tout et aucun chien ne tolère de l'affronter. Úlfr a tué la bête qui s'appelle tigre[86] et il a, en témoignage de cela, la tête de cet animal. Mais Ylfingr, mon frère, est encore plus difficile, car il possède un ours blanc qui n'épargne personne. Ylfingr a tué aussi cet animal qui s'appelle unicorne[87], et je n'ai pas de pareille action à montrer en échange, je n'ai pas de chien qui puisse avoir à faire à eux.

— Il me semble que tu parles bien, dit Oddr, mais on devrait pouvoir trouver ici quelque solution qui vaille si l'on est de bonne volonté. »

Hildir dit : « Je n'ai jamais trouvé enfant aussi petit, impertinent et sagace que toi, car il me semble que l'on peut aller jusqu'à dire que tu es pure intelligence ; je crois voir en toi un très grand trésor, tout susceptible

85. Notons bien que *úlfr* = « loup », et que *ylfingr* dérive de ce mot : cette onomastique n'est évidemment pas fortuite !

86. Il va sans dire que cet animal était parfaitement inconnu du Nord ancien. L'auteur fait étalage, ici, de son savoir livresque.

87. La licorne fait partie de la faune fantastique que le Moyen Âge a chérie. C'est le lieu de rappeler que toutes sortes de bestiaires ou ouvrages fantastiques passionnaient les clercs raconteurs d'histoires. Au demeurant, le célèbre *Physiologus*, une « histoire naturelle » due à un auteur antique grec inconnu (IVe siècle), avait été traduit en islandais.

que tu sois, et je vais te donner à ma fille Hildigunnr, elle disposera de toi comme d'un jouet et t'élèvera et te nourrira tout comme Goðmundr, mon fils. »

Après cela, Hildir se mit aux rames et revint au Rísaland, et Oddr trouva exceptionnelle la façon dont la barque de pierre avançait. Quand le géant arriva chez lui, il montra l'enfant qu'il avait trouvé et demanda à sa fille d'en prendre soin comme de son enfant à elle, pas moins. Hildigunnr accueillit Oddr et quand il était là auprès d'elle, il lui atteignait à peine le milieu de la cuisse, pourtant, Hildir était de bien plus haute taille qu'elle selon ce qu'il convenait aux hommes. Alors que Hildigunnr avait levé Oddr de terre et l'avait posé sur ses genoux, elle le tourna pour voir sa figure et dit :

34. Malgré ton petit pouce
et ta mèche devant le nez,
plus grand était Goðmundr
né d'hier.

Elle le pose alors dans le berceau à coté de l'enfant de géant et leur chanta des berceuses et se comporta bien envers lui. Quand elle pensait qu'il était trop agité dans le berceau, elle le couchait à côté d'elle dans le lit et l'emmaillotait et on en vint à ce qu'Oddr jouait à tout ce dont il avait envie ; il était alors en très bons termes avec elle[88]. Oddr lui dit alors qu'il n'était pas un enfant, bien qu'il fût plus petit que les hommes nés là. Les gens de ce pays-là étaient ainsi faits qu'ils étaient beaucoup plus grands et forts que toute autre espèce ; ils étaient plus beaux aussi et plus sages que la plupart des autres hommes.

Oddr passa là l'hiver, mais au printemps, il demanda à Hildir ce qu'il pourrait faire pour l'homme qui lui indiquerait un chien surpassant ceux de ses frères.

Hildir répond : « Je serais fort généreux envers lui, est-ce que tu es capable de m'indiquer que faire ? »

Oddr dit : « Je te montrerai l'endroit où tu vas pouvoir t'en emparer toi-même. »

Hildir répond : « Je vais le trouver si tu le mets à portée de ma vue. »

88. Il faut essayer d'imaginer ce que ces détails peuvent avoir à la fois d'irrésistible et d'incohérent pour un lecteur de sagas « normales » : jamais, au grand jamais, ils ne figurent dans des sagas « ordinaires ». La suite du texte va développer une thématique proprement amoureuse qui est totalement étrangère au monde ordinaire des sagas et dénote, donc, les influences « romanes ».

Oddr dit : « La bête que l'on appelle ours-dans-sa-tanière se trouve dans les Vargeyjar[89]. Sa nature est telle qu'il est endormi tout l'hiver, mais en été, il se lève et il est alors tellement vorace et cruel qu'il n'épargne ni bétail ni hommes ni quiconque se trouve devant lui. Il me semblerait que cette bête vaincrait les chiens de tes frères. »

Hildir dit : « Accompagne-moi jusqu'à ce chien et s'il se révèle tel que tu le dis, je te récompenserai bien quand je serai dans mon royaume. »

Puis ils se préparèrent à faire cette expédition. Alors, Hildigunnr dit à Oddr : « Tu dois avoir l'intention de revenir de cette expédition ? »

Il déclara qu'il n'en était pas sûr.

« J'y tiendrais beaucoup, dit-elle, parce que je t'aime beaucoup bien que tu sois petit. Et il n'y a pas à cacher que je suis enceinte quoique cela puisse sembler invraisemblable que tu sois capable de cette chose, petit et misérable comme tu es. Mais il n'y a pourtant personne en cause si ce n'est que tu es le père de l'enfant que je porte. Pourtant, quoique je ne puisse me passer de te voir pour raison d'amour, je ne veux cependant t'empêcher de partir pour où tu veux puisque je vois que tu n'es pas de nature à rester ici à l'avenir chez nous ; mais ne doute pas que tu ne partirais jamais d'ici si je ne le voulais pas. Je préfère supporter chagrin et peine et m'affliger ici et me dessécher plutôt que tu ne sois pas en un lieu où tu te trouveras bien. Et comment veux-tu que je me comporte avec notre enfant ?

— Tu vas, dit Oddr, me l'envoyer, si c'est un garçon, dès qu'il aura dix hivers, parce que je m'attends à ce qu'il ait quelque virilité. Mais si c'est une fille, qu'elle soit élevée ici et occupe-toi d'elle parce que je ne prêterai aucune attention à cela.

— Tu décideras tout seul de tout cela entre nous, comme de tout le reste, dit-elle, et bon voyage et au revoir. » Elle pleura amèrement, mais Oddr se rendit au bateau.

Hildir se mit aux rames. Oddr vit que cela prenait du temps de progresser à la rame, parce que le chemin était long. Il recourut alors à l'exercice[90] qui était donné aux hommes de Hrafnista, il hissa la voile, et un vent favorable arriva aussitôt, et ils cinglèrent en longeant la côte. Il ne fallut pas longtemps pour que Hildir bondisse dans la barque de pierre, se précipite sur Oddr, l'empoigne, le terrasse et dise : « Je te tuerai si tu ne cesses pas ces pratiques magiques, car toutes les terres et les montagnes bondissent comme si elles étaient folles, et le bateau va couler sous nous. »

89. Sens de ce toponyme : « Îles-au-loup. »
90. Il s'agit, on va bien le voir, d'un « exercice » magique.

Oddr dit: « Tu n'as pas à considérer cela, parce que tu as la tête qui tourne : tu n'as pas coutume de naviguer à la voile ; laisse-moi me remettre debout et tu vas éprouver que je dis vrai. »

Le géant fit comme Oddr le demandait. Oddr abattit alors la voile, terres et montagnes se tinrent tranquilles. Oddr lui dit de ne pas s'étonner s'il avait encore cette impression alors qu'ils naviguaient à la voile, et il déclara qu'il pourrait arrêter le navire quand il le voudrait. Hildir se laissa convaincre de ce que disait Oddr, et il comprit alors que ce voyage était plus rapide que si l'on ramait ; Oddr hissa la voile et cingla, et Hildir se tint tranquille.

Il n'y a rien à dire de leur voyage avant qu'ils n'arrivent aux Vargeyjar et là, ils débarquèrent. Il y avait là un gros tas de pierre. Oddr demanda à Hildir d'étendre le bras dans ce tas de pierres pour savoir s'il trouvait quelque chose.

C'est ce qu'il fit, il tendit le bras dans le tas de pierres jusqu'à l'épaule, et dit : « Eh ! il y a ici quelque chose de bizarre à l'intérieur, et je vais mettre mon gant de rameur », et c'est ce qu'il fit, puis il tira dehors, par les oreilles, un ours.

Oddr dit : « Tu vas maintenant traiter ce chien comme je le dis ; emmène-le chez toi et ne le lâche jamais avant d'être au þing lorsque vous ferez se battre les chiens. Tu ne le nourriras pas avant l'été, et le tiendras tout seul dans une maison et ne dis à personne que tu l'as attrapé. Le premier jour de l'été, tu l'exciteras à se battre contre les chiens de tes frères mais s'il ne réussit pas, reviens au même lieu l'été suivant : je te donnerai alors un autre conseil si celui-ci ne sert à rien. »

En divers endroits, Hildir avait été blessé aux mains. Il dit : « Je stipule auprès de toi, Oddr, que tu viennes en ce lieu au printemps suivant, vers ce moment environ. » Oddr accepta.

Hildir s'en va donc chez lui avec la bête et s'y prit en tous points comme Oddr l'avait prescrit. Pour Oddr, il prend un autre chemin, et l'on ne dit rien de sa conduite ni de ses exploits avant que, au printemps suivant, il arrive à l'endroit où ils étaient convenus de se retrouver. Oddr arriva le premier et se rendit dans une forêt à peu de distance de là. Il ne voulait pas que Hildir le vît parce qu'il ne voulait pas se risquer à le rencontrer ; il pensait que Hildir voudrait se venger si tout ne s'était pas passé comme il le lui avait dit.

Et pas longtemps après, il entend le bruit des rames et vit Hildir arrivant, montant à terre en ayant à la main un chaudron plein d'argent, et dans l'autre main, deux coffres fort lourds. Quand il arriva à l'endroit dont ils étaient convenus, il attendit là quelques instants, et Oddr ne venait pas.

Alors le géant dit : « C'est mal, Oddr, mon fils adoptif, de ne pas venir et parce que je n'ai pas le loisir de m'attarder ici, parce que mon royaume n'est pas gardé tandis que j'en suis absent, je veux laisser ici ces coffres, ils sont pleins d'or, et ce chaudron est plein d'argent ; tu auras ces biens, même si tu arrives en retard. Je vais poser dessus une pierre plate pour que le vent ne les emporte pas, et si tu ne vois pas cela, je pose par-dessus ces objets de prix, une épée, un casque et un bouclier. Mais si tu es près et que tu puisses entendre mes paroles, je te dirai que j'ai été fait roi au-dessus de mes frères, je possédais un chien très sauvage car il a mordu à mort l'un et l'autre chiens de mes frères, et beaucoup de leurs hommes qui voulaient aider les chiens. Je fis montre du bec et des serres du vautour, et cela parut un exploit bien plus grand que ce que mes frères avaient accompli ; je suis à présent roi unique du pays que nous autres frères possédions. Je vais m'en aller et me rendre dans mon royaume. Si tu viens me trouver, je ne te traiterai pas mesquinement, sur ce qui est bien. Je veux aussi te dire que Hildigunnr, ma fille, a mis au monde un garçon qui s'appelle Vignir, dont elle dit que c'est toi qui l'as eu d'elle ; je l'élèverai avec grand soin. Je lui enseignerai les exercices physiques et ferai tout pour lui comme si c'était mon propre fils. Je l'élèverai jusqu'à ce qu'il ait dix hivers et alors, je te l'enverrai selon le conseil que tu as donné toi-même à Hildigunnr. »

Puis il s'en fut en ramant dans son bateau de pierre. Dès qu'il fut parti, Oddr se leva et se rendit à l'endroit où les biens étaient sous la dalle de pierre, mais c'était un roc si gros que maints hommes n'auraient pas pu la faire bouger. Oddr ne prit donc que les objets précieux qui se trouvaient sur la dalle : c'étaient tout de même de grands biens. Cela dont on vient de parler ayant été pris, Oddr s'en fut dans les bois et les forêts.

## *19. Oddr fait association avec Barbe Rousse*

Il se fit qu'un jour, Oddr sortit de la forêt. Il était très fatigué et il s'assit au pied d'un chêne. Il vit alors un homme qui passait. Il portait un capuchon tacheté de bleu, de hautes bottes et il tenait à la main un roseau ; il avait des gants brodés d'or, un homme de taille moyenne, et d'allure très courtoise ; il avait abaissé sa capuche sur son visage. Il avait de grandes moustaches et une longue barbe, toutes deux de couleur rousse. Il se tourna vers Oddr, là où il était assis, et le salua par son nom. Oddr fit bon accueil à sa salutation et demanda qui il était.

Il déclara s'appeler Grani, surnommé Barbe Rousse. « Je te connais parfaitement, Oddr aux Flèches, dit-il, il me semble bon d'entendre parler de

toi, étant donné que tu es le plus grand champion, pourtant, tu as peu de monde avec toi, et tu vas assez pauvrement, c'est tout de même mauvais pour un tel homme de voir que les choses vont si mal pour toi.

— Il y a longtemps maintenant, dit Oddr, que je n'ai pas eu d'hommes à commander[91].

— Veux-tu te lier de fraternité sacrée avec moi ? dit Barbe Rousse.

— Il est difficile de refuser chose qui es bien offerte, dit Oddr, et je vais accepter.

— Tu ne dois pas encore être dépourvu de chance, pour finir, dit Barbe Rousse. Je vais te dire que mouillent ici deux champions et ils ont douze bateaux. Ce sont mes frères adoptifs ; l'un d'eux est originaire de Danemark et s'appelle Garðarr ; l'autre s'appelle Sírnir et est originaire de Gautland. Je ne connais pas d'hommes plus vaillants de ce côté-ci de la mer et qui soient meilleurs en toutes choses, et je veux te faire entrer en fraternité jurée avec eux, toutefois, c'est toi qui commanderas le plus de nous tous, encore que mes avis soient les meilleurs à suivre. Et où voudrais-tu te diriger si tout se passe comme je viens de le dire ?

— J'ai toujours dans l'idée de vouloir trouver Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr, qui est également appelé Flóki.

— Arrête, arrête, dit Barbe Rousse, et ne dis pas cela, car ici, il ne s'agit pas d'avoir à faire à un être humain, et si tu trouves Ögmundr pour la deuxième fois, tu t'en tireras encore plus mal que précédemment, et ne te mets jamais dans l'idée de le rencontrer de nouveau. »

Oddr répond : « Ce que je voudrais, c'est de pouvoir venger Þórðr, mon frère juré et je n'abandonnerai jamais tant que je n'aurai pas trouvé Ögmundr si la chance[92] m'en est donnée.

— Veux-tu que je te dise, déclara Barbe Rousse, de quelle façon Ögmundr est né, et je présume que tu penseras qu'il n'y a pas d'espoir qu'il soit vaincu par des êtres humains, une fois que tu sauras tout sur ses origines.

« Ce qu'il y a d'abord à dire, c'est que le roi s'appelait Hárekr, qui régnait sur le Bjarmaland lorsque tu te rendis là-bas en expédition guerrière : selon ce que tu sais, tu fis grands torts aux Bjarmiens. Lorsque tu fus

91. L'un des intérêts de ce texte est son caractère mixte : grande influence « méridionale » et aussi réminiscences solides des temps anciens. Barbe Rousse dit en fait à Oddr qu'il n'est pas *auðnulauss* (où *lauss* est le suffixe privatif) : reste le substantif *auðna*, qui est l'un des nombreux termes signifiant « chance », « destin » – j'ai tenté de montrer ailleurs (dans « l'Essai sur le sacré chez les anciens Scandinaves », en tête de *L'Edda poétique*, Fayard, 2002) qu'il semble bien que le Destin ait été le seul véritable dieu des anciens Germains. En voici, ici, une petite preuve.

92. Nous avons ici, de nouveau, le terme *auðit* dérivé de *auðna*.

parti, les Bjarmiens estimèrent avoir subi bien mauvaise épreuve, ils voulaient volontiers se venger s'ils le pouvaient. Ce qu'ils firent alors, c'est qu'ils s'emparèrent d'une géante habitant sous la grande cascade, la chargèrent de magie incantatoire[93] et de sorcelleries, et ils la mirent dans le lit du roi Hárekr, lequel eut d'elle un fils : il fut aspergé d'eau[94] et on lui donna un nom, on l'appela Ögmundr. Il était différent de la plupart des êtres humains dès son jeune âge, comme il fallait s'y attendre étant donné la mère qu'il avait, et que son père était un très grand sacrificateur. Quand Ögmundr eut trois hivers, il fut envoyé en Finnmark[95] et là, il apprit toutes sortes d'incantations magiques et de sorcelleries, et lorsqu'il eut suffisamment appris, il s'en fut chez lui en Bjarmaland. Il avait alors sept hivers et était aussi grand que des hommes accomplis en raison de sa force et des difficultés qu'il y avait à en découdre avec lui. Son allure ne s'était pas améliorée chez les Sâmes car il était à la fois noir et bleu, ses cheveux étaient longs et noirs et il avait une touffe devant les yeux, là où une mèche aurait dû se trouver. Il fut alors surnommé Ögmundr la Touffe[96]. Les Bjarmiens avaient l'intention de l'envoyer te trouver et te tuer ; toutefois, ils estimèrent qu'il faudrait beaucoup de chose avant d'y parvenir. Leur intervention suivante fut qu'ils cherchèrent à faire un sejdr sur Ögmundr, de sorte que nulle arme de fer ne mordît sur lui. Sur ce, ils firent un blót sur son compte et en firent un tröll de telle façon qu'il ne ressemblait à personne d'humain.

« Il y avait un viking appelé Eyþjófr. C'était un très grand berserkr et un héros majeur, si bien qu'on ne connaissait pas de champion plus grand que lui, et il n'avait jamais moins de bateaux en expéditions guerrières que dix-huit. Il ne s'installait nulle part à terre, il restait en mer sur son bateau[97] hiver et chaud été. Tout était terrifié devant lui, où qu'il allât. Il conquit le Bjarmaland et le soumit à tribut. Alors, Ögmundr s'était procuré huit suivants. Ils portaient tous des vareuses de feutre sur lesquelles le fer ne mordait pas. Ils s'appelaient ainsi : Hákr et Haki,

93. Le texte a *galdr,* un terme tout à fait habituel pour désigner un type de magie accompagné de chants particuliers et débité selon un mètre spécial appelé *galdralag*, « mode du *galdr* ». Voyez le « Grógaldr », le « *Galdr* de Gróa » dans l'*Edda poétique.*

94. Le fait est surprenant ici puisque nous sommes en contexte parfaitement magique, mais encore une fois, l'auteur mêle allègrement tout, païen et chrétien.

95. Le Finnmark est ce que nous appelons, à tort, Laponie. Les Lapons, qui en vérité s'appellent Sâmes, étaient, on ne sait pourquoi, réputés grands magiciens.

96. La touffe : *flóki,* voyez quelques lignes plus haut où ce mot est donné pour son second prénom.

97. L'auteur se sent ici une âme poétique, à la mode scaldique : il ne dit pas « bateau », mais « arbre de mer », *sætré.*

Tindr et Tóki, Finnr et Fjósni, Tjósni et Torfi[98]. Puis Ögmundr tint compagnie à Eyþjófr et ils furent tous les deux ensemble en expéditions guerrières. Ögmundr avait alors dix hivers. Il resta avec Eyþjófr cinq hivers. Eyþjófr se lia de si grande affection avec lui qu'il ne pouvait rien lui refuser et qu'à cause de lui, il dispensa le roi Hárekr de verser tout tribut venant de Bjarmaland. Ögmundr ne récompensa pas Eyþjófr mieux qu'en le tuant, endormi dans son lit, et en dissimulant ensuite ce meurtre. Il lui fut facile de faire cela parce qu'Eyþjófr l'avait couché dans son lit avec lui et n'avait jamais rien fait contre lui, il avait l'intention de faire de lui son fils adoptif. Ensuite, Ögmundr se sépara des hommes d'Eythófr, ils s'en allèrent où bon leur plut, et Ögmundr eut deux bateaux avec tout leur équipage. Dès lors, il fut appelé Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr. Ce même été, tu te battis contre lui à Trönuvágr, il avait alors quinze hivers. Il lui déplaisait de ne pas s'être vengé de toi, aussi occit-il Þórðr Éclat de la Proue, ton frère juré. Puis il s'en fut voir la géante, sa mère, qui était appelée Grímhildr, pendant qu'elle était parmi les humains. Mais alors, elle était devenue un monstre[99]. Elle avait l'allure d'un être humain quant à la tête, mais en dessous, celle d'un animal, elle avait d'étonnantes grandes serres et une queue énorme et c'est avec cela qu'elle tuait hommes et bétail, bêtes et dragons. Ögmundr l'incita à te faire périr, et maintenant, elle s'est installée dans les forêts avec des animaux, elle est venue du nord en Angleterre et elle te cherche. Voilà, je t'ai dit ce que je sais de plus clair sur Ögmundr. »

Alors, Oddr dit : « Je trouve que l'on peut s'attendre, s'il est tel que tu le dis, à ce que la plupart des hommes trouvent difficile de se battre contre lui, et pourtant, j'ai envie de le rencontrer.

— Il est pourtant pire, dit Barbe Rousse, que ce que j'en ai dit, car on doit l'appeler un esprit plutôt qu'un homme, si bien que je crains qu'il ne soit pas tué par un homme. Mais allons d'abord aux bateaux. » – et c'est ce qu'ils firent.

Quand ils arrivèrent à la mer, Oddr vit quantité de bateaux flottant. Ils se rendirent à leurs bateaux. Oddr vit deux hommes qui se distinguaient des autres. Ils se levèrent pour aller au devant de Barbe Rousse et saluèrent leur frère juré. Il s'assit entre eux et pria Oddr de s'asseoir.

Barbe Rousse dit : « Voici l'homme dont vous autres, frères jurés, vous devez avoir entendu parler, qui s'appelle Oddr et est surnommé

98. On notera le caractère allitéré de ces noms qui vont par paires (et qui sont donc fabriqués).

99. Le texte dit *finngálkn*, mais en vérité, nous ne savons trop ce que signifie ce mot : centaure ? monstre ailé ? La description qui suit pourra en donner une idée !

Oddr aux Flèches, et je veux qu'il devienne notre frère juré; ce sera lui aussi qui commandera le plus parmi nous, car c'est le plus habitué à la bataille. »

Sírnir répond : « Est-ce l'Oddr qui est allé en Bjarmaland ?

— C'est vrai, dit Barbe Rousse.

— Il me semble alors, dit Sírnir, que nous avons tout à gagner à ce qu'il soit notre frère juré.

— Cela me plaît fort », dit Garðarr. Ils s'engagèrent fermement là-dessus.

Alors, Barbe Rousse demanda où Oddr avait l'intention d'aller. « Allons d'abord, dit Oddr, vers l'ouest, en Angleterre. »

C'est ce qu'ils firent, ils cinglèrent jusqu'à ce qu'ils abordent. Ils montèrent les tentes sur leurs bateaux et mouillèrent là quelque temps.

## *20. Oddr vainc le monstre*

Par un jour de beau temps, Sírnir et Garðarr débarquèrent pour s'amuser, ainsi que beaucoup d'hommes, mais Oddr resta au bateau. On ne voyait pas Barbe Rousse. Il faisait extrêmement chaud, les frères jurés se déshabillèrent et allèrent nager dans un lac. Il y avait une forêt tout près. La plupart de leurs hommes se divertissaient. Le jour s'avançant, ils virent un animal d'une taille énorme sortir de la forêt. Elle[100] avait une tête humaine et des défenses gigantesques. Sa queue était à la fois longue et grosse, ses serres, d'une taille fantastique. Chacune tenait une épée; elles étaient à la fois brillantes et grandes. Quand ce monstre avança vers les hommes, elle hurla terriblement haut et tua aussitôt cinq hommes au premier assaut. Puis elle en abattit deux avec une des épées, et le troisième, elle le mordit, deux autres, elle les frappa de sa queue, et les mit tous à mort. En un temps très court, elle avait tué soixante hommes. Garðarr s'était habillé alors, et il se tourna contre le monstre et lui asséna aussitôt un coup de son épée, si rudement que l'une des épées du monstre sortit d'une de ses serres et tomba dans le lac, mais de l'autre serre, elle asséna un autre coup d'épée à Garðarr si bien qu'il tomba à terre aussitôt. Elle bondit alors par-dessus lui. Sur ce, arriva Sírnir en brandissant son épée qui s'appelait Sniðill, la meilleure qui fût, qui ne s'arrêtait jamais dans ses coups. Il asséna un coup à la bête et lui enleva son autre épée qui passa dans le lac. Sur ce, le monstre le terrassa d'un coup, monta sur lui et fit en sorte qu'il s'évanouit.

100. Le texte emploie en effet le pronom « elle » pour désigner le monstre.

Les hommes qui étaient parvenus à s'échapper coururent aux bateaux et dirent à Oddr la perte de ses frères jurés ainsi que de beaucoup d'hommes, dirent aussi que personne ne pouvait en découdre contre ce monstre – « et tu vas, Oddr, dirent-ils, quitter ce pays sur-le-champ et sauvons nos vies au plus vite.

— Ce serait grande honte, dit Oddr, que nous nous en allions de la sorte, et que je ne venge pas les frères jurés, vaillants hommes comme ils étaient, et cela ne sera jamais. »

Il prit alors son sac à flèches et débarqua. Alors qu'il était arrivé à peu de distance, ils entendirent un bruit terrible. Peu après Oddr vit où allait le monstre. Il posa un des Dons de Gusirr sur la corde de son arc et visa la bête dans l'œil et la flèche ressortit par la nuque. Le monstre se précipita si rudement sur lui qu'Oddr n'eut pas le temps de se servir de son arc. Elle lui enfonça les deux serres dans la poitrine si rudement qu'il s'en fallut de peu qu'Oddr tombe à la renverse, mais comme d'habitude, la tunique le protégea en sorte que les serres ne lui firent pas de mal. Il brandit alors l'épée dont il était ceint, frappa vite et dur et trancha la queue de la bête alors qu'elle avait l'intention de l'en frapper, et de l'autre main, il maintint le monstre loin de lui de sorte qu'elle ne parvint pas à le mordre. Mais quand elle eut perdu la queue, elle courut à la forêt en criant. Alors, Oddr décocha le deuxième Don de Gusirr. La flèche arriva dans la bête par derrière, s'insinua jusqu'au cœur et ressortit par la poitrine ; alors, le monstre tomba à terre. Beaucoup d'hommes qui n'avaient pas osé s'approcher précédemment, coururent à la bête et la mutilèrent et la frappèrent. La bête était alors tout à fait morte. Ensuite, Oddr la fit brûler, il fit aussi transporter les frères jurés au bateau pour les soigner.

Puis ils s'en furent de là et siégèrent au Danemark pour l'hiver. Ils passèrent maint été en expéditions guerrières et ravagèrent en Svíþjóð, en Saxland, en Frakkland et en Flæmingjaland[101], jusqu'à ce que Sírnir et Garðarr se fatiguent de guerroyer et s'établissent dans leurs royaumes. Barbe Rousse les accompagna car il était descendu à terre quand ils étaient prêts à partir à la voile, après qu'Oddr eut vaincu le monstre ; Barbe Rousse était rarement présent lorsqu'il y avait quelque danger, mais c'était le meilleur conseiller quand il était besoin, et il dissuadait rarement d'accomplir de hauts faits.

101. Flæmingjaland est le pays des Flamands, nous avons déjà vu passer les autres noms. Les Flandres étaient en effet un lieu de passage banal des vikings qui s'intéressèrent particulièrement à Dorestad, ancêtre d'Amsterdam.

## *21. Vignir vient trouver Oddr*

À présent, Oddr se rend en expédition guerrière et il avait trois bateaux bien pourvus en hommes. De nouveau, il s'en allait à la recherche d'Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr. Dix hivers avaient passé depuis qu'Oddr était allé en Rísaland. Un soir, Oddr étant à l'ancre au large d'un promontoire, et ayant planté sa tente sur le rivage, il vit un homme dans un cotre. Cet homme ramait puissamment et d'ailleurs, il était étonnamment grand. Il ramait si rudement vers les bateaux d'Oddr que tout ce qui se trouvait sur son passage se brisait.

Puis il débarqua et se rendit là où étaient les tentes, il demanda qui commandait les bateaux. Oddr se nomma – « et qui es-tu ? »

Il déclara s'appeler Vignir – « et es-tu l'Oddr qui es allé en Bjarmaland ?

— Oui, c'est vrai, dit Oddr.

— Ici, je ne sais que dire, dit Vignir.

— Pourquoi cela ? dit Oddr.

— Parce que, dit Vignir, je ne peux guère penser que tu sois mon père, petit et minuscule comme tu me parais être.

— Qui est ta mère, dit Oddr et quel âge as-tu ?

— Ma mère s'appelle Hildigunnr, dit Vignir ; je suis né en Rísaland, c'est là que j'ai grandi et maintenant, j'ai dix hivers. Elle m'a dit que mon père était Oddr aux Flèches, et je pensais que ce devait être le plus vaillant des hommes, mais je vois à présent que tu es le plus minable à voir, et c'est bien ce qu'on éprouvera. »

Oddr dit : « Penses-tu que tu accompliras plus d'exploits et plus grands, que moi ? Mais je veux reconnaître notre parenté, sois le bienvenu chez moi.

— J'accepterai dit Vignir, quoique j'estime que c'est très grande mesquinerie que de me mêler à toi et tes hommes, parce qu'ils m'ont l'air plus semblables à des vermisseaux qu'à des hommes, et il me semble tout à fait vraisemblable que j'accomplirai plus d'exploits que toi, si je vis longtemps. »

Oddr le pria de ne pas mépriser ses hommes.

Le lendemain matin, ils se préparèrent à prendre la voile. Vignir demande alors où Oddr voulait aller. Il déclara vouloir se mettre à la recherche d'Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr.

« De lui, tu ne retireras rien de bien même si tu le trouves, dit Vignir, car c'est le plus grand tröll et monstre qui ait été créé dans l'hémisphère nord.

— Ce ne doit pas être vrai, dit Oddr, alors que tu me reproches ma taille et ma force ainsi qu'à mes hommes, et que tu as tellement peur que tu n'oses pas aller voir Ögmundr flóki.

— Tu n'as pas besoin, dit Vignir, de révoquer en doute mon courage, tes propos, je les récompenserai un jour si bien que tu ne trouveras pas mieux que moi maintenant. Mais je vais te dire où Ögmundr se trouve. Il est dans le fjord qui s'appelle Skuggi, qui est dans les territoires inhabités du Helluland[102], ils sont à neuf, lui et les compagnons de la Touffe. Il est arrivé là parce qu'il ne veut pas te rencontrer. Tu peux lui rendre visite et voir comment cela se passera. »

Oddr dit qu'il en serait ainsi.

Puis ils cinglèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent dans la mer du Groenland, ils prirent vers le sud puis vers l'ouest en longeant les côtes. Alors, Vignir dit : « Maintenant, je vais naviguer en tête aujourd'hui, et vous, suivez-moi. »

Oddr lui demanda d'en décider. Vignir fut alors capitaine d'un des bateaux.

Dans la journée, ils virent deux rochers sortant de la mer. Cela étonna fort Oddr. Ils cinglèrent alors entre ces rochers. Le jour s'avançant, ils virent une grande île. Oddr ordonna qu'on accoste là. Vignir demanda pourquoi. Oddr ordonna que cinq hommes débarquent et cherchent de l'eau. Vignir déclara qu'il n'en était nullement besoin et qu'aucun membre de son bateau n'irait. Et quand les hommes d'Oddr arrivèrent dans l'île, ils n'y avaient été qu'un petit moment que cette île sombra et ils se noyèrent tous. L'île avait été couverte de bruyère, mais ils ne la revirent jamais. Disparus aussi, les deux rochers, lorsqu'ils regardèrent.

Oddr s'étonna fort de cela et demanda à Vignir ce que cela signifiait.

Vignir dit : « Il me semble qu'il en va de ton esprit comme de ta taille. Je te dirai que ce sont là deux monstres[103] marins. L'un s'appelle Fumée de Mer et l'autre, Dos de Bruyère. Ce dernier est la plus grande de toutes les baleines du monde, et Fumée de Mer est le plus grand monstre créé dans la mer. Elle est de telle nature qu'elle avale et les hommes et les bateaux et les baleines et tout ce qu'elle atteint. Elle reste en plongée pendant des jours et quand elle laisse dépasser sa tête et ses naseaux, elle ne reste à la surface jamais plus d'une marée. Or le passage que nous avons pris quand nous sommes passés entre ses mâchoires, est entre son naseau et sa mâchoire inférieure et ce sont les rocs qui te sont apparus dans la mer ;

102. Ce toponyme est passionnant. Et, une fois de plus, il dénote l'étendue de la lecture de l'auteur. Les deux sagas dites du Vinland (parce qu'elles relatent la découverte de ce lieu, en Amérique du Nord) stipulent que les Islandais du Groenland qui font cette expédition aperçoivent d'abord le Markland (« Terre aux forêts »), puis le Helluland (« Terre aux dalles plates ») que voici avant d'arriver en Vinland. Tous ces territoires se situent en effet dans des domaines inhabités.

103. Et voici un terme nouveau : *skrimsl.*

pour Dos de Bruyère, c'est l'île qui sombra. Ögmundr flóki a envoyé ces créatures contre toi, par magie, pour te mettre à mort, toi, et tous tes hommes. Il pensait qu'il en irait pour plusieurs comme de ceux qui se sont noyés et il considérait que Fumée de Mer nous aurait tous engloutis. Si j'ai navigué dans sa gueule, c'est que je savais qu'elle venait de remonter. À présent, nous avons pu voir ainsi les artifices d'Ögmundr, et cependant, mon opinion est qu'il t'adviendra de lui des choses pires qu'aux autres hommes.

— Il va falloir s'y risquer », dit Oddr.

## *22. Démêlés avec Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr*

Ils cinglèrent donc jusqu'à ce qu'ils arrivent en Helluland et accostèrent dans le fjord Skuggi. Quand ils eurent amarré leurs bateaux, le père et le fils montèrent à terre et se rendirent à l'endroit où ils voyaient une redoute qui leur parut fortement bâtie. C'était Flóki[104] qui était sorti sur l'un des murs de la redoute avec ses compagnons. Ögmundr salua aimablement Oddr et son fils et s'enquit du but de leur venue.

« Tu n'as pas besoin de demander, dit Oddr, car je veux avoir ta vie.

— Il serait plus judicieux, dit Ögmundr, de nous réconcilier totalement.

— Non, dit Oddr, cela ne sera jamais parce que j'avais cela en tête lorsque tu as tué honteusement Þórðr Splendeur de l'Étrave, mon frère juré, et que tu l'as bafoué.

— Je l'ai fait, dit Ögmundr parce qu'il me semblait n'avoir pas encore tué assez d'entre vous, mais maintenant, même si tu m'as trouvé, tu ne pourras jamais me réduire tant que je serai dans cette redoute. Je t'offre, ou bien que toi et ton fils vous vous battiez contre nous tous, ou bien nous resterons dans la redoute.

— Il va se faire, dit Oddr, que je vais me battre contre toi, Ögmundr, et Vignir contre tes compagnons.

— Cela ne sera pas, dit Vignir, je vais te revaloir le sarcasme dont tu m'accablas la première fois que nous nous sommes rencontrés, en disant que je n'aurais pas le courage de rencontrer Ögmundr.

— Ce désaccord, nous nous en repentirons par la suite, dit Oddr, même si c'est toi qui commandes pour cette fois. »

Ils se mirent alors à se battre. C'était près de la mer. Ce fut une rude bataille que celle que se livrèrent Ögmundr et Vignir, car de part et

104. Donc Ögmundr : la coutume est banale de substituer le surnom au nom propre.

d'autre, ils étaient de grande force physique et d'une extrême habileté aux armes. Vignir attaqua si rudement Ögmundr que celui-ci se mit à courir vers le nord en longeant les falaises, Vignir courant après lui, jusqu'à ce qu'Ögmundr bondisse par-dessus la falaise et aboutisse sur un petit espace herbeux, suivi de près par Vignir ; c'était à quarante toises au-dessus de la mer. Ils se mirent à lutter rudement et sauvagement car ils déblayaient terre et pierres comme si c'était de la neige fraîche.

Il faut revenir à Oddr. Il avait à la main un gros gourdin, puisque le fer ne mordait pas sur aucun des gaillards de la Touffe. Il les rossa rudement de son gourdin si bien qu'en un petit moment il avait tué tous ceux auxquels il avait affaire, il était un peu fatigué, mais pas blessé ; cela était dû à sa tunique.

Oddr eut envie alors de se mettre en quête de Vignir pour voir ce qu'il était advenu de lui. Il s'avança le long de la falaise jusqu'à ce qu'il arrive juste au-dessus de l'endroit où Vignir et Ögmundr en avaient décousu. Sur ces entrefaites, Ögmundr brandit Vignir de sorte qu'il tomba, et en un instant, il le terrassa, face contre le sol, et lui emporta la gorge d'un coup de dents. Vignir perdit ainsi la vie. Oddr dit que ce fut le pire spectacle qu'il eût vu et le plus horrible.

Ögmundr dit alors : « Eh bien ! ne te semble-t-il pas qu'il aurait mieux valu que nous nous soyons réconciliés comme je l'ai offert, car à présent, tu as subi de ma part la perte dont tu ne pourras jamais te remettre, puisque Vignir, ton fils, est mort, l'homme dont je crois qu'il serait devenu le plus célèbre et le plus fort des pays du Nord, car il avait dix hivers, et il m'aurait défait si j'avais été un homme du commun, mais je ne suis pas moins un esprit qu'un homme. Et il m'a pressé si fort qu'il a presque brisé chacun de mes os, si bien qu'ils cliquètent tous en dessous de ma peau, et je serais mort si telle avait été ma nature. Mais je ne crains personne au monde en dehors de toi, et de toi il m'adviendra quelque chose de mal, que ce soit tôt ou tard, et d'ailleurs, tu as à te venger maintenant. »

Oddr était terriblement en colère, il sauta en bas de la falaise et se trouva debout sur la tache herbeuse. Ögmundr réagit promptement et se précipita du haut de la falaise dans la mer, tête la première, si bien qu'il y eut de l'écume blanche à sa rencontre. Il ne remonta pas ensuite, pour autant qu'Oddr pût voir. Lui et Ögmundr se quittèrent pour cette fois, Oddr se rendit à ses bateaux et mit à la voile, se dirigea sur le Danemark et y trouva Garðarr, son frère juré, qui lui fit très bel accueil.

### *23. De la rencontre d'Oddr et d'Ögmundr, de nouveau*

Oddr demeura au Danemark cet hiver-là, mais au printemps lui et Garðarr partirent en expédition guerrière et envoyèrent un message à Sírnir en Gautland. Il vint à leur rencontre et Barbe Rousse était de l'expédition. Barbe Rousse demanda à Oddr où il voulait se rendre. Il déclara vouloir chercher Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr, savoir s'il pourrait le trouver.

« Il me semble que tu agis précisément comme le bidet, dit Barbe Rousse, qui se rend surtout là où il est maltraité. Tu cherches Ögmundr et chaque fois que vous vous trouvez, tu obtiens de lui à la fois honte et dommages, et ce n'est pas la peine de penser qu'Ögmundr se soit amélioré depuis que vous vous êtes quittés. Mais je peux te dire où il est descendu, si tu es curieux de le savoir. Il est arrivé à l'est, chez le géant Geirröðr[105] à Geirröðargardr et il a épousé Geirrídr, la fille du géant, ce sont tous les deux les pires trölls et je te dissuade d'aller là-bas. »

Oddr déclara qu'il irait néanmoins.

Puis ils se préparèrent, tous les frères jurés, à se rendre sur la Route de l'Est et quand ils arrivèrent dans l'est, à Geirröðargarðr, ils virent un homme dans une barque, qui était à la pêche. C'était, en fait, Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr ; il portait un manteau à longs poils. Quand ils s'étaient quittés, Oddr et lui, Ögmundr avait pris la Route de l'Est et s'était fait gendre du géant Geirröðr. Il avait imposé un tribut à tous les rois sur la Route de l'Est, de la manière suivante : ils devaient tous lui envoyer, dans les douze mois, leurs moustaches et leur barbe. C'est à partir de cela qu'Ögmundr s'était fait faire le manteau même qu'il portait. Oddr et les siens se dirigèrent sur la barque, mais Ögmundr battit en retraite, il ramait plutôt fortement. Les frères jurés sautèrent alors tous sur un bateau et ramèrent à sa poursuite plutôt puissamment, mais Flóki ramait si fortement qu'ils ne s'approchaient pas de lui ni ne s'en éloignaient, tout cela jusqu'à ce qu'ils arrivent à terre. Alors, Ögmundr sauta à terre et laissa sa barque sur l'estran[106]. Oddr fut le plus rapide de ses hommes à sauter à terre, suivi de Sírnir, ils coururent tous les deux à la poursuite d'Ögmundr. Quand celui-ci vit qu'ils allaient le rattraper, il dit cette vísa :

35. Je hèle Geirröðr
de me faire bonne faveur,

105. Ce nom de géant n'est pas inconnu des poèmes eddiques.
106. C'est la portion de littoral entre marée haute et marée basse.

lui le plus grand des champions,
qu'il vienne m'assister
ainsi que ma femme
juste comme les autres[107],
besoin ai à présent de toute
leur assistance.

S'avère alors l'ancien proverbe qui dit que la créature mauvaise[108] est là quand on la mentionne. Geirröðr arriva avec tous ses gens ; ils étaient cinquante en tout. Garðarr suivit avec les hommes d'Oddr. Éclata alors la plus rude bataille. Geirröðr assénait des coups plutôt grands, de sorte qu'en un petit moment, il avait tué quinze hommes d'Oddr. Celui-ci recourut alors aux Dons de Gusirr. Il prit la flèche appelée Hremsa, la posa sur la corde de son arc et tira. Elle arriva sur la poitrine de Geirröðr et sortit entre les épaules. Geirröðr avança sous ce coup et fut la mort de trois hommes avant de tomber à terre, mort. Geirrídr aussi livra un combat sanglant, car en un petit moment, elle tua dix-huit hommes. Alors, Garðarr se tourna contre elle et eut avec elle un échange de coups et pour finir, ce fut Garðarr qui s'effondra, mort, sur la plaine. Ce que voyant, Oddr fut pris d'une colère véhémente. Il posa un Don de Gusirr sur sa corde et tira sur elle sous le bras droit : la flèche ressortit par le gauche. On ne vit pas que cela ait fait aucun effet sur elle. Elle s'avança dans les rangs et tua cinq hommes. Alors, Oddr décocha le second Don de Gusirr. La flèche arriva dans l'intestin grêle de Geirröðr et ressortit par les reins ; elle mourut peu après.

Ögmundr ne se donnait pas de répit non plus dans la bataille, car il avait tué en un bref moment trente hommes, avant que Sírnir se tourne contre lui et ils s'attaquèrent rudement et bientôt, Sírnir fut blessé. Peu après, Oddr vit que Sírnir reculait devant Ögmundr. Il prit de ce côté-là et quand Ögmundr vit cela, il prit la fuite en courant assez rapidement[109], Sírnir et Oddr le suivant. Ils allèrent chacun du mieux qu'ils purent. Ögmundr avait son bon manteau et lorsqu'ils se rapprochèrent, il jeta ce manteau et déclama une vísa :

36. Me faut à présent jeter
mon manteau,

107. Il se peut que ces « autres » soient les dieux qu'invoquerait alors le géant en même temps que sa femme.

108. Ici, le clerc laisse pointer l'oreille : la créature mauvaise ne peut être que le diable.

109. Nous sommes en parfaite façon islandaise de s'exprimer : les superlatifs ne sont pas la règle. « Assez rapidement » signifie à toute vitesse !

celui qui fut fait
des barbes des princes,
paré de dentelle
de part et d'autre,
fort épuisé
je vais le perdre.

37. Ils me pourchassent
très promptement
Oddr et Sírnir
venant de la bataille.

Mais comme Ögmundr était plus légèrement vêtu, il s'échappa. Oddr fit de son mieux et il fut plus rapide que Sírnir. Quand Ögmundr vit cela, il se tourna contre Oddr et ils en vinrent aux coups. Leur lutte et attaque fut à la fois rude et longue parce qu'Oddr n'avait pas la force d'Ögmundr mais Ögmundr ne parvint pas à le terrasser. Survint alors Sírnir, l'épée Sniðill brandie, dans l'intention d'asséner un coup à Ögmundr, mais quand celui-ci vit cela, il précipita Oddr devant le coup. Alors, Sírnir s'arrêta. Cela dura : Ögmundr se servait d'Oddr comme de bouclier et donc les assauts de Sírnir n'aboutissaient à rien, et même si les coups arrivaient sur Oddr, il n'était pas blessé grâce à sa bonne tunique.

Il se fit à un moment qu'Oddr bondit des deux pieds sur une pierre fichée dans le sol et attaqua si rudement qu'Ögmundr fut sur le point de tomber à genoux. Sur ce, Sírnir asséna un coup à Ögmundr. Celui-ci n'eut pas le loisir de parer le coup contre Oddr. Celui-ci aboutit par derrière sur l'arrière-train, Sniðill emporta ce qu'elle put. Sírnir trancha une si grande part de l'aine d'Ögmundr qu'aucun cheval n'aurait pu en emporter davantage. Ögmundr réagit de telle sorte qu'il s'enfonça à l'endroit où il était arrivé. Oddr lui empoigna alors, des deux mains, la barbe avec une si grande force qu'il la lui arracha complètement avec la peau en dessous, jusqu'à l'os, y compris sa figure tout entière ainsi que ses deux joues, en remontant jusqu'au front et par derrière au milieu du crâne, et ce qui les sépara, ce fut que la peau du crâne s'ouvrit et qu'Oddr garda ce qu'il tenait. Le sol se referma au-dessus de la tête d'Ögmundr, et ils se quittèrent ainsi !

Oddr et Sírnir se rendirent à leurs bateaux et ils avaient subi grande perte d'hommes. Le plus grand deuil d'Oddr était qu'il avait perdu Garðarr, son frère juré. Barbe Rousse aussi avait disparu, si bien qu'Oddr et Sírnir ne surent jamais ce qu'il était advenu de lui après qu'ils avaient trouvé Ögmundr dans la barque. C'était comme d'habitude : il se mettait

rarement en péril de sa vie, mais il était le plus rude à donner tous conseils. Les frères jurés ne virent pas Barbe Rousse ensuite, autant que l'on sache. On pense qu'en fait, ç'avait dû être Óðinn[110].

Les frères jurés s'en allèrent, les gens pensèrent qu'encore une fois, Oddr n'avait rien tiré de bon à en démêler avec Ögmundr : il avait perdu Garðarr, son frère juré, le plus vaillant des hommes qui eût jamais été, mais Oddr et les siens avaient accompli un fait considérable en tuant les monstres qui avaient accompagné Ögmundr, cette fois-là et précédemment. Geirrídr avait eu d'Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr un fils qui s'appelait Svartr. Il avait trois hivers alors, à ce point où en est la saga. Il était grand et il était vraisemblable qu'un méchant homme avait été créé là.

## *24. Oddr arrive dans la* hirð* *du roi Herrauðr*

Quand Oddr arriva chez lui en Gautland avec son frère juré, Sírnir lui offrit de passer là l'hiver. Oddr accepta. L'hiver passant, il devint fort morose. Lui venaient à l'esprit les maux qu'il avait subis de la part d'Ögmundr flóki. Toutefois, il considérait qu'il ne risquerait plus la vie de son frère juré pour qu'il se batte contre Ögmundr, car il estimait en avoir subi grands torts. Il prit donc le parti de s'en aller secrètement de nuit. Il trouva des moyens de transport là où il en était besoin, mais parfois il alla par monts et par vaux, et il chemina par de grandes pistes de montagnes. Il avait son sac à flèches sur le dos. Il alla par maints pays et le temps vint où il fut contraint de tirer des oiseaux pour survivre. Il tendit autour de son corps de l'écorce de bouleau ainsi qu'autour de ses pieds. Puis il se fabriqua un grand chapeau d'écorce de bouleau. Il n'était pas comme les autres, il était plus grand que tous les autres et il était complètement couvert d'écorce de bouleau.

On ne dit rien de lui avant qu'il ne sorte de la forêt : il voit que des districts commencent devant lui. Il voit qu'il y a là une grande ferme, avec une autre, plus petite, à peu de distance. Il se met en tête de prendre vers la ferme la plus petite ; c'était une chose qu'il n'avait jamais tentée encore. Il se rend aux portes. Il y avait un homme devant, qui fendait du bois. Il était de petite taille et avait les cheveux blancs.

Cet homme salue bien l'arrivant et lui demanda comment il s'appelait.

110. De fait : ce dieu est réputé être le dieu de la victoire (Sigtýr) et non, comme une erreur courante le veut, le dieu de la guerre. Il ne combat pas lui-même, il se contente de donner des conseils ou d'inventer de nouvelles stratégies.

« Homme d'Écorce, je m'appelle, dit-il, et toi, comment t'appelles-tu ? »

Il dit se nommer Jófr. « Tu dois vouloir passer la nuit ici, dit-il.

— Volontiers », dit Homme d'Écorce.

Le vieux l'amena dans le vivoir[111], il y avait là une vieille assise sur une chaise. « Voici un invité, dit le vieux, tu vas t'en occuper, j'ai beaucoup à faire, moi. »

La vieille geignit fort, disant que c'était souvent qu'il offrait l'hospitalité aux gens – « mais il n'y a rien à offrir ».

Le vieux s'en alla, Oddr resta avec la vieille. Le soir, quand Jófr entra, une table avait été placée devant eux avec un plat. Du côté où Homme d'Écorce était assis, il avança un excellent couteau. Il y avait deux anneaux à ce couteau, l'un d'or, l'autre d'argent.

En voyant cela, Jófr tendit le bras vers le couteau et le regarda. « Tu as un excellent couteau, camarade, dit le vieux, comment es-tu parvenu à avoir ce trésor ? »

Homme d'Écorce dit : « Quand j'étais jeune, nous étions nombreux à faire du sel[112] et alors, un bateau s'échoua sur la côte où nous étions. Les marins mirent leur bateau en pièces, ils furent rejetés sur la côte et ils étaient très faibles, nous n'en eûmes pas pour longtemps à les achever, et ce couteau m'échut comme part du butin, et s'il se faisait que tu en aies, vieux, l'usage, je te le donnerais.

— Sois le plus heureux de tous les hommes », dit le vieux et il montra le couteau à sa vieille : « Voici une chose digne d'être vue, dit-il, ce couteau n'est pas pire que celui que j'avais avant. » Après cela, ils se mirent à manger, puis Homme d'Écorce fut mené à son lit. Ils passèrent la nuit à dormir et Homme d'Écorce ne se réveilla pas avant que Jófr ne fût déjà parti, sa place dans le lit était froide.

Alors, il prit la parole : « Ne serait-il pas judicieux de se lever, de s'en aller et de chercher un petit déjeuner ailleurs ? » La vieille dit que le vieux voulait qu'il l'attende à la maison.

Ce fut près de midi que le vieux arriva chez lui, Homme d'Écorce était sur pied. La table fut avancée. Un plat s'y trouvait. Du côté où le vieux était assis, il posa trois flèches de pierre à côté du plat. C'étaient des projectiles si grands et si beaux que Homme d'Écorce pensa n'en avoir jamais vu de plus beaux de cette espèce.

Il en souleva un et le regarda : « Ce projectile est bien fait, dit-il.

111. Je traduis ainsi *stofa* qui est en effet la pièce principale dans les petites maisons de l'époque.

112. Le texte dit justement : « brûler du sel », c'est-à-dire chauffer de l'eau de mer pour en obtenir le sel.

— C'est bien, dit le vieux, que cela te semble bien fait, et alors, je veux te les donner. »

Homme d'Écorce sourit et dit : « Que je sache, je n'ai pas besoin de transporter ces flèches de pierre.

— Tu ne sais jamais, Oddr, dit le vieux, quand tu en auras besoin. Je sais que tu t'appelles Oddr aux Flèches et que tu es fils de Grímr à la Joue velue, du Nord, du Hrafnista. Je sais aussi que tu possèdes trois flèches qui sont appelées Dons de Gusirr, mais sache, bien que cela te semble étrange, que, si tu te trouves un jour dans une situation où ces flèches te seront inutiles, les flèches de pierres te serviront.

— Puisque tu sais que je m'appelle Oddr, alors que personne ne te l'a dit, et aussi que j'ai les flèches qui s'appellent Dons de Gusirr, il se peut, dit Oddr, que tu saches ce que tu prédis. Certes, j'accepterai ces flèches », et il les mit dans son sac à flèches.

« Qu'as-tu à dire, homme, y a-t-il un roi pour régner sur ce pays ?

— Oui, dit l'homme, et il s'appelle Herrauðr.

— Est-ce qu'il y a des hommes de rang avec lui ? dit Oddr.

— Il y en a deux, dit le vieux, l'un s'appelle Sigurðr et l'autre, Sjólfr. Ce sont les chefs qui siègent avec lui dans le haut-siège[113] et ce sont de très grands batailleurs.

— Est-ce que le roi a des enfants ? dit Oddr.

— Il a une fille, très belle, qui s'appelle Silkisif.

— Est-elle belle femme ? dit Oddr.

— Oui, dit le vieux, il n'y en a pas d'aussi belle, en Garðaríki ou ailleurs.

— Que penses-tu, le vieux, dit Oddr, de la façon dont ils me recevront si je me rends là-bas ? Et tu ne dois pas dire qui je suis.

— Je pourrai tenir ma langue », dit le vieux.

Ils allèrent donc à la halle du roi. Alors, le vieux s'arrêta et ne voulut pas aller plus loin.

« Pourquoi t'arrêtes-tu ? dit Oddr.

— Parce que, dit le vieux, l'on me mettra aux fers si j'entre ici, et je serai tout à fait réjoui de parvenir à m'en aller.

— C'est cela, dit Homme d'Écorce, nous allons entrer tous les deux de front, et la seule chose que je veuille, c'est que tu viennes avec moi », et il empoigna le vieux.

Puis ils entrèrent dans la halle. Quand les hommes de la hirð du roi virent le vieux, ils firent foule autour de lui, mais Homme d'Écorce le

113. Cette société a connu une sorte de personnage de qualité, dit *höldr*. Le texte a ici, pour désigner ces deux personnages d'importance, *öndvegishöldar*, donc dignitaires ayant la possibilité, la permission, de s'asseoir dans le haut-siège.

soutint si bien qu'ils s'écartèrent d'un bond. Oddr et le vieux se frayèrent un passage dans la halle jusqu'à ce qu'ils arrivent devant le roi. Le vieux salua bien le roi. Celui-ci fit bel accueil à son salut. Il demanda alors qui était celui qu'il menait derrière lui.

« Je ne peux le savoir, dit le vieux, c'est à lui de dire qui il est.

— Je m'appelle Homme d'Écorce, dit-il.

— Qui es-tu, camarade ? dit le roi.

— Ce que je sais, dit-il, c'est que je suis plus vieux que qui que ce soit, et je n'ai ni bon sens ni mémoire, et j'ai vécu dans les forêts presque toute ma vie. Mais urgente est la course du vagabond[114], roi, et je veux te demander de me loger pour l'hiver. »

Le roi répond : « Es-tu bon à quelque exercice physique ?

— Il s'en faut de beaucoup, dit-il, car je suis plus maladroit que les autres.

— Es-tu disposé à faire quelque chose ?

— Je ne sais pas travailler, et d'ailleurs, je ne suis pas disposé à travailler, dit Homme d'Écorce.

— Cela n'a vraiment pas bonne tournure, dit le roi, parce que j'ai fait le serment de ne recevoir que les hommes qui aient quelques capacités.

— Jamais je ne pourrai faire une chose, dit Homme d'Écorce, qui soit utile aux autres.

— Tu dois savoir rabattre le gibier, si les gens tirent, dit le roi. Il se peut que j'aille à la chasse à un moment donné.

— Quel siège m'assignes-tu[115] ? dit Homme d'Écorce.

— Tu vas t'asseoir sur le banc extérieur près de la porte, là où se rassemblent esclaves et affranchis[116]. »

Homme d'Écorce accompagna le vieillard jusque dehors, puis revint au siège qui lui avait été désigné. Y étaient assis deux frères, l'un s'appelait Óttarr et l'autre, Ingjaldr.

« Viens ici, camarade, dirent-ils, tu vas t'asseoir entre nous », et il accepta.

Ils étaient assis tout contre lui, de part et d'autre, ils s'enquirent des pays qui leur vinrent à l'esprit, mais personne ne savait de quoi ils parlaient. Oddr accrocha à une patère son sac à flèches, au-dessus de lui, et

114. C'est un proverbe qui doit être ancien puisqu'il est allitéré : *bráð eru brautingja erendi.*

115. Le rang qui vous était assigné dans la salle était d'une importance extrême dans cette société où les préséances étaient particulièrement prisées.

116. Le fait est que, même si cette société ne connaissait pas les excès qui nous sont familiers, les esclaves existaient, mais ils avaient grandes facultés de s'affranchir. Il n'empêche que notre texte veut signifier le mépris du roi à l'égard d'Oddr.

mit son gourdin sous ses pieds. Ils lui demandaient constamment d'enlever le sac, ils pensaient que c'était un objet répugnant, mais il déclara qu'il ne s'en séparerait jamais, et qu'il ne lui arrivait pas qu'il ne l'emportât avec soi, où qu'il allât.

Ils lui offrirent de le payer pour qu'il enlève son écorce de bouleau, « et nous te donnerons de bons habits, dirent-ils.

— Cela ne peut être, dit-il, parce que je n'en ai jamais porté d'autres, et d'ailleurs je ne le ferai pas tant que je vivrai. »

## *25. Oddr va à la chasse*[117]

Donc Homme d'Écorce resta là, buvant toujours peu le soir et allant se coucher de bonne heure. Cela dura jusqu'à ce que les gens aillent à la chasse. C'était en automne.

Un soir, Ingjaldr prit la parole pour dire qu'il fallait se lever de bonne heure le lendemain.

« Qu'est-ce qui va se passer ? » dit Homme d'Écorce.

Ingjaldr dit alors que l'on va aller à la chasse. Puis ils se couchent le soir. Le lendemain matin, les frères se lèvent et hèlent Homme d'Écorce, ils ne parviennent pas à le réveiller tant il dormait profondément : il ne se réveilla pas avant que tout le monde fût parti, de ceux qui voulaient aller à la chasse.

Homme d'Écorce prit la parole : « Que se passe-t-il ? Les hommes sont-ils prêts ? »

Ingjaldr répond : « Prêts ? dit-il. Tout le monde est parti, nous avons essayé de te réveiller toute la matinée, nous ne pourrons jamais tirer un animal de toute la matinée. »

Alors, Homme d'Écorce dit : « Est-ce que ce sont de si grands chasseurs, Sjólfr et Sigurðr ?

— Cela se verra, dit Ingjaldr, si quelqu'un entre en compétition contre eux. »

Ils arrivèrent dans la montagne, et les cerfs courent devant eux, les frères tirent leurs arcs, et lorsqu'ils se mirent en devoir de tirer sur les cerfs, ils n'en atteignirent jamais un seul.

117. Le développement qui va suivre relève du conte populaire, un genre qui aura fait florès en Scandinavie jusqu'à nos jours, pour deux raisons. 1) Il met en scène un personnage, déjà bien présent dans les sagas, et hautement symbolique, le ***kolbitr****. 2) La permanence du chiffre trois (trois personnages, trois épisodes strictement identiques sur le plan structurel, trois péripéties plus ou moins similaires) : c'est l'une des règles du conte populaire.

Alors, Homme d'Écorce dit: «Jamais je n'ai vu, dit-il, se comporter aussi pataudement que vous, pourquoi êtes-vous aussi maladroits?»

Ils disent: «Nous t'avons dit que nous étions plus maladroits que les autres, nous n'avons pas été prêts de bonne heure ce matin et les seuls cerfs que nous ayons trouvés sont ceux que les autres avaient déjà effrayés.»

Homme d'Écorce dit alors: «Je ne vois pas que je puisse être plus maladroit que vous, donnez-moi cet arc, je vais m'y essayer.»

C'est ce qu'ils firent. Il banda l'arc, et ils lui dirent de ne pas le casser, mais il banda l'arc jusqu'au bout de la flèche et l'arme se cassa en deux.

«Tu as mal fait, dirent-ils, cela nous fait grand tort. Il n'est pas exclu que nous ne parvenions jamais à abattre un cerf aujourd'hui.

— Les choses ne se sont pas produites bellement, dit-il, et trouvez-vous probable que mon bâton puisse servir d'arc, et êtes-vous curieux de savoir ce qu'il y a dans mon sac?

— Oui, dirent-ils, nous sommes extrêmement curieux.

— Alors, étalez vos manteaux, je vais y verser tout ce qui est dedans.»

C'est ce qu'ils firent, il versa sur les manteaux ce qu'il y avait dans son sac. Puis il brandit son arc, mit une flèche sur la corde et tira par-dessus les têtes de tous les hommes qui étaient à la chasse. Il se comporta ce jour-là comme si la seule chose à faire était de tirer sur les cerfs que pourchassaient Sjólfr et Sigurðr. Il décocha toutes ses flèches, hormis six, les flèches de pierre du vieux et les Dons de Gusirr. Il ne manqua jamais un seul cerf ce jour-là, les frères couraient à côté de lui et prenaient grand plaisir à voir son habileté de tireur.

Le soir, lorsque les hommes rentrèrent, les flèches de chacun furent portées sur la table devant le roi, chacun ayant marqué son projectile, et le roi voyant combien de cerfs chacun avait mis à mort ce jour-là.

Les frères dirent alors: «Avance-toi, Homme d'Écorce, chercher ton projectile, il est posé sur la table devant le roi.

— Vas-y, dirent-ils, et dis que ces flèches sont à toi.

— Cela ne nous sert à rien, dirent-ils, car le roi sait de quoi nous sommes capables, et que nous sommes les pires tireurs de tous.

— Nous allons y aller tous ensemble», dit Oddr. Et donc les voici devant le roi.

Alors, Homme d'Écorce prit la parole: «Voici les flèches que nous nous attribuons, nous autres, camarades.»

Le roi le regarda et dit: «Tu es un grand archer.

— Oui, sire, dit-il, parce que j'ai pris l'habitude de tirer des bêtes et des oiseaux pour me nourrir.»

Après cela, les gens allèrent à leur place. Un certain temps passa.

### *26. Oddr affronte les hommes de la hirð*

Un soir, quand le roi fut sorti pour aller dormir, Sigurðr et Sjólfr se levèrent et allèrent, chacun avec sa corne, pour inviter à boire les frères Óttarr et Ingjaldr. Quand ils eurent bu, ils allèrent en chercher deux autres et se mirent à boire.

Alors, Sjólfr dit : « Votre camarade, reste-t-il toujours couché ?

— Oui, dirent-ils, il trouve cela mieux que de perdre l'esprit à boire, comme nous faisons. »

Alors, Sjólfr dit : « Est-ce que c'est un très bon archer ?

— Oui, dirent-ils, il est aussi doué en cela qu'en autre chose.

— Est-ce qu'il tire aussi loin que nous deux ? dit Sjólfr.

— Nous pensons, dirent-ils, qu'il tirerait beaucoup et plus directement.

— Parions là-dessus, dit Sjólfr, nous allons miser cet anneau qui pèse un demi-marc et vous, vous allez miser deux anneaux du même poids. »

Il fut stipulé que le roi serait présent ainsi que sa fille pour voir leur contestation et ils devaient prendre auparavant les anneaux et les remettre à ceux qui gagneraient, puis que les paris auraient lieu. Ils dormirent cette nuit-là. Le lendemain matin, quand les frères se réveillèrent, ils se rendirent compte que leur pari n'avait pas été bien sensé, et ils exposèrent la chose à Homme d'Écorce.

« Il me semble que ce pari est des plus maladroits, dit-il, pour la raison que même si je suis capable de tirer des animaux, c'est peu de chose en comparaison avec une contestation contre de pareils archers ; toutefois, je ferai de mon mieux puisque vous avez engagé votre argent. »

On se mit à boire, et après cela, on sortit, et le roi veut voir la contestation. Sigurðr s'avance alors et tire le plus loin qu'il peut, un poteau avait été enfoncé là, et Sjólfr alla jusqu'à ce poteau. Un manche d'épieu y était enfoncé, avec une pièce de jeu d'échecs en haut. Sjólfr fit sauter cette pièce d'un tir de son arc, tout le monde trouva que c'était bien tiré en disant qu'Homme d'Écorce n'avait pas besoin de se mettre en quête.

« Souvent la bonne chance modifie de mauvais desseins, dit Homme d'Écorce, et je vais, certes, me mettre en quête. »

Alors, Homme d'Écorce se rend là où Sigurðr s'était trouvé et tire une de ses flèches. Il tira en l'air de sorte que sa flèche disparut longtemps, mais pour finir, elle arriva là où se trouvait la pièce d'échecs, l'atteignit en plein milieu ainsi que le manche d'épieu sans toucher à quoi que ce soit d'autre.

« Si bon que le premier jet ai été, dit le roi, c'est bien mieux maintenant, et je dois dire que jamais je n'ai vu pareil tir à l'arc. »

Homme d'Écorce prit alors une autre flèche et tira si loin que personne ne pouvait voir où elle avait atterri, tout le monde dit qu'il avait gagné la contestation. Après cela, les gens reviennent à la maison et les frères prennent l'anneau. Ils le remettent à Homme d'Écorce. Il déclara ne pas vouloir leur bien.

Quelques jours s'écoulèrent. Un soir, il se fit, alors que le roi était sorti, que Sigurðr et Sjólfr allèrent avec chacun sa corne l'offrir à Óttarr et Ingjaldr. Ils burent. Puis ils leur en offrirent deux autres.

Alors, Sjólfr dit : « Homme d'Écorce est encore allongé et il ne boit pas.

— Il doit avoir de meilleures manières que toi, dit Ingjaldr.

— Je crois que c'est autre chose, dit Sjólfr, il doit avoir été rarement en compagnie d'hommes de qualité, il a vécu d'ordinaire dans les forêts, avec les pauvres, et est-ce que c'est un bon nageur ?

— Nous pensons qu'il est tout aussi doué pour la plupart des choses qui sont des exercices physiques, dirent-ils, et nous croyons que c'est un très bon nageur[118].

— Est-ce qu'il serait un meilleur nageur que nous deux ?

— Faisons un pari là-dessus, dit Sjólfr, nous miserons cet anneau qui pèse un marc et vous, vous miserez deux anneaux d'un demi-marc chacun. »

Il est stipulé que le roi et sa fille regarderont leur nage ; et tout est stipulé comme la fois précédente. Ils passèrent la nuit à dormir. Et le lendemain matin, quand ils se réveillèrent, leurs paris se répandirent sur les bancs.

« De quoi bavarde-t-on, dit Homme d'Écorce, est-ce que vous avez encore fait un pari hier soir ?

— Oui », dirent-ils, et ils lui dirent comment ils avaient parié.

« Voilà qui me semble très maladroit, dit Homme d'Écorce, pour la raison que je ne sais pas du tout nager, et je ne saurais me maintenir à flot si je m'y essayais, et maintenant, il y a longtemps que je ne suis pas allé dans l'eau froide, et vous avez mis de l'argent en jeu ?

— Oui, dirent-ils, et ce n'est pas la peine d'essayer à moins que tu le veuilles. Cela n'a pas d'importance si nous payons pour notre stupidité.

— Cela ne sera jamais, dit Homme d'Écorce, que je n'essaie pas alors que vous m'avez fait grand honneur, et le roi verra, ainsi que Silkisif, que je me mettrai certainement à la nage. »

On dit cela au roi et à sa fille, et les gens allèrent jusqu'au lac, qui était grand et pas très loin. Quand ils arrivèrent au lac, le roi s'assit et ses gens

118. Le fait est que la natation comptait parmi les « sports » les plus populaires du Nord ancien, nous en avons de très nombreux exemples.

avec lui, les nageurs se mirent à l'eau tout habillés et Homme d'Écorce dans son vêtement habituel. Sigurðr et Sjólfr se portèrent contre lui dès qu'ils eurent quitté la terre ferme et le maintinrent en plongée sous eux, longtemps[119]. On en vint au point où ils le laissèrent remonter et se reposèrent. Puis ils se portèrent contre lui une deuxième fois. Il s'empara d'eux, en prit chacun dans une main, les plongea dans l'eau et les maintint si longtemps qu'il parut exclu qu'ils remontent. Il leur accorda une brève pause et se mit une deuxième fois à les précipiter dans l'eau, puis une troisième fois en les maintenant si longtemps que personne ne pensait qu'ils remontent vivants. Tout de même, ils reparurent, et ils saignaient du nez tous les deux, ces dignitaires royaux ; ils ne purent remonter à terre par leurs propres moyens. Alors Homme d'Écorce vint les jeter sur le rivage. Puis il se mit à la nage et se livra à maints jeux qu'avaient coutume de pratiquer les nageurs. Le soir, il remonta à terre et alla trouver le roi.

Et alors, le roi demanda : « Est-ce que tu n'es pas semblable aux autres pour les exercices physiques, tant le tir à l'arc que la natation ?

— Ont été vus tous mes exercices une fois que ceux-ci l'ont été, dit Homme d'Écorce. Je m'appelle Oddr, si tu veux le savoir, mais je ne peux exposer tout ce qui concerne ma parentèle. »

Alors Silkisif lui donna les anneaux. Puis on alla à la maison. Les frères dirent qu'Oddr devait avoir tous les anneaux, mais il ne le voulut pas – « prenez-les pour vous-mêmes ».

Cela dura quelque temps, pas longtemps. Sur cette affaire, le roi était fort anxieux : qui était cet homme qui était là, chez lui ?

## *27. Rivaliser à qui boira le plus*[120]

On mentionne un homme appelé Hárekr, qui était alors chez le roi. Il était très honoré du roi. C'était un vieil homme. Il était père adoptif de la fille du roi. Toujours, le roi bavardait avec lui sur le cas d'Oddr, mais

119. C'est en effet ainsi que les Scandinaves d'autrefois « nageaient » : le but était de maintenir le plus longtemps possible l'adversaire sous la surface de l'eau.

120. À son tour, le présent chapitre est de rigueur dans les contes, comme le précédent. Jouer à qui boirait le plus est d'ailleurs plus ou moins attesté dans les sagas. On tiendra compte du fait que boire, dans cette société, impliquait enivrement. D'où les fanfaronnades, les sarcasmes, toutes attitudes d'esprit qui étaient proscrites dans l'état « normal » des choses. Et qui ne tiraient pas à conséquence, notons bien le fait. Car il en faudrait cent fois moins que les insultes qui vont être échangées pour que mort s'ensuive. L'usage existait d'ailleurs de prendre des garanties, si l'on ose dire, en jurant que l'on n'insulterait pas tant que l'on ne serait pas *ódrukkinn*, tant que l'on ne serait pas ivre !

il déclarait ne pas savoir et il disait probable que cet homme fût de grande famille.

Un soir, alors que le roi était parti dormir, Sjólfr et Sigurðr se rendirent trouver les frères et leur apportèrent deux cornes, et ils les burent.

Alors, Sjólfr prit la parole : « Oddr le Grand est-il couché ?

— Oui, dirent-ils, c'est plus sage que de perdre l'esprit en buvant, comme nous faisons.

— La cause doit en être qu'il a plus l'habitude de rester couché dehors dans les forêts ou dans le lac que de boire avec d'excellents hommes, et est-il un grand buveur[121] ?

— Oui, dirent-ils.

— Est-ce que ce serait un plus grand buveur à lui tout seul que nous deux ? dit Sjólfr.

— Nous pensons, dit Óttarr, qu'il boit beaucoup plus.

— Nous allons faire un pari là-dessus, dit Sjólfr, et nous miserons cet anneau qui vaut douze *aurar*[122], et vous, vous allez mettre vos têtes en gage. »

Ils passèrent un accord là-dessus, comme précédemment. Au matin, Oddr demanda de quoi ils avaient parlé. Ils le lui dirent.

« Vous avez maintenant fait un pari si stupide, dit Oddr, que vous avez beaucoup ajouté aux précédents en engageant vos têtes, et il n'est pas certain que je supporte davantage bien que je sois plus grand que les autres, mais je vais néanmoins rivaliser avec eux à qui boira le plus. »

On dit au roi qu'Oddr veut faire une compétition à qui boira le plus, et la fille du roi et Hárekr, son père adoptif, seront avec lui. Sigurðr et Sjólfr vont trouver Oddr.

« Voilà une corne », dit Sigurðr, et il déclama ce lai :

38. Oddr, point ne fendis
à la bataille
les chemises de Hamðir,
fuyait la troupe en heaume,
bataille rageait
le feu pénétrait la ville,
quand sur les Vendes
le roi remporta la victoire[123].

121. Notons tout de suite qu'être un grand buveur faisait partie des prouesses que l'on attendait du héros.

122. Voir *eyrir**.

123. Hamðir est un héros célèbre qui figure dans l'*Edda*. Ses « chemises » sont les

Sjólfr lui remit une autre corne et lui demanda de boire. Et il déclama une vísa :

39. Oddr, tu n'étais point
au tumulte des estocs
quand nous fîmes goûter la mort
aux hommes du souverain.
J'emportai de là
six et huit blessures,
mais toi par les fermes
tu quémandais ta nourriture.

Puis ils se rendirent à leurs sièges, mais Oddr se leva, alla devant Sigurðr et lui remit une corne, et une autre à Sjólfr et il déclama une vísa à chacun d'eux avant de s'en aller :

40. Vous devez
écouter mon lot,
Sigurðr et Sjólfr,
les compagnons de banc,
à vous j'ai à payer
œuvres perverses,
louange mal tournée,
deux couards.

41. Sjólfr, tu gisais
sur le sol de l'office
privé de valeur
et cœur de bête –
mais moi en
Aquitaine,
la vie de quatre
hommes je pris[124].

« cottes de mailles ». Les Vendes sont une peuplade slave avec laquelle les Scandinaves, les Danois surtout, ont dû en découdre souvent.

124. Le texte a bien Aquitaine, *Akvitána*. Les vikings s'y sont effectivement rendus. Voyez là-dessus l'ouvrage de Jean Renaud, *Les Vikings de la Charente à l'assaut de l'Aquitaine*, Princi Negue, 2002.

Ils burent leurs cornes et Oddr alla s'asseoir. Puis ils se présentèrent encore devant Oddr, et Sjólfr lui remit une corne en déclamant une vísa :

42. Tu as quêté, Oddr,
des aumônes
et des bouchés petites
de la table reçues,
mais moi tout seul,
depuis Úlfsfjall[125],
bouclier fendu,
je revins chez moi.

Sigurðr lui remit une autre corne et déclama ceci :

43. Oddr, tu ne fus point
chez les Grecs
lorsque sur les Sarrasins
rougîmes nos épées ;
fîmes rude
vacarme de fer,
emplîmes les fjords
du rouge de la bataille[126].

Oddr vida les cornes et ils allèrent à leurs sièges. Puis Oddr se leva et se rendit avec sa corne vers chacun d'eux en déclamant cela :

44. Tu prodiguais avec les filles
les parlotes, Sjólfr,
tandis que faisions jouer
les flammes sur le fort ;
vainquîmes et tuâmes
le rude Haddingr
et refusâmes à Ölvir
de prendre de l'âge[127].

125. Le « Mont du Loup », sans savoir où il se trouve.

126. Les « Grecs » renvoient certainement aux Byzantins. Le fait est que les varègues, tout comme les Byzantins, eurent fort à faire contre les Arabes (Sarrasins). La traduction des deux derniers vers fait problème, le « rouge de la bataille » est, bien entendu, le « sang ».

127. Haddingr est sans conteste un héros antique dans le Nord. Il joue un rôle capital dans le récit de la bataille éternelle. Ölvir est aussi un héros, moins bien attesté. L'ensemble

45. Tu couchais, Sigurðr,
dans la salle des filles,
tandis que contre les Bjarmiens
deux fois combattîmes;
Vifs comme faucons,
livrions bataille
mais toi, l'homme, dans la salle
tu dormais sous le drap.

Alors, Oddr alla s'asseoir, et ils burent les cornes, les gens trouvant cela un grand amusement et faisant silence pour écouter. Après cela, Sigurðr et Sjólfr allèrent à Oddr et lui portèrent les cornes. Alors, Sjólfr déclama:

46. Oddr, tu ne fus point
sur Atalsfjall,
lorsque trouvâmes
la flamme du marécage;
nous ligotâmes
les berserkir,
alors fut par zèle tuée
la suite du roi[128].

Oddr but la corne et ils s'assirent. Oddr leur remit une corne et déclama cela:

47. Sjólfr, tu n'étais pas
là où pûmes voir
les broignes des hommes
baignées de sang;
pointes de lances trempaient
dans les chemises à anneaux[129],
mais toi, tu explorais
la halle du roi.

des strophes qui figurent ici fait allusion à divers personnages héroïques dont certains se retrouvent dans d'autres poèmes.

128. Atalsfjall, une montagne, est inconnue; la «flamme du marécage» est «l'or».

129. «Les broignes.»

48. Sigurðr tu n'étais point
là où dévastâmes
six bateaux aux hautes proues
devant le Hauksnes ;
tu n'étais pas
à l'ouest quand Skolli et moi
ravîmes la vie
au prince des Angles[130].

Oddr s'assit, et ils lui apportèrent la corne, mais aucune poésie ne s'ensuivit. Il la vida, et ils s'assirent. Et alors, Oddr leur porta la corne et déclama cela :

49. Sjólfr, tu n'étais point là
quand rougîmes notre épée
acérée sur le jarl
devant Hlésey ;
mais tu hésitais,
malade de sexe,
entre les foyers
du veau et de la serve.

50. Sigurðr, tu n'étais point là
quand en Sjælland j'abattis
les frères durs guerriers,
Brandr et Agnarr,
Ásmundr, Ingjaldr,
Álfr fut le cinquième,
mais toi, tu paressais
dans la halle du roi,
mensonger,
poltron captif[131].

Puis il retourna à son siège. Sigurðr et Sjólfr se levèrent et lui portèrent des cornes. Oddr les but toutes les deux. Puis il leur remit des cornes et déclama cela :

130. On ne voit pas à quoi peuvent bien renvoyer toutes ces allusions.
131. Cette strophe est de deux lignes plus longue que les autres. On ne sait qui sont ces cinq guerriers abattus.

51. Sjólfr, tu n'étais point là
au sud, à Skien,
là où les rois
frappaient les heaumes !
Jusqu'au haut des chevilles
nous pataugeâmes dans le sang,
je suscitais les meurtres,
tu n'étais point là.

52. Sigurðr, tu n'étais point là
aux écueils de Svía,
quant à Hálfdan
revalûmes sa violence ;
les rondaches
par le combat magnifiées
furent tranchées par les épées
et lui-même, occis.

Oddr s'assit, mais Sigurðr et Sjólfr lui apportèrent deux cornes, il les but et eux allèrent s'asseoir. Alors, Oddr leur remit les cornes et déclama :

53. Dirigeâmes notre nef[132]
dans l'Elfarsund,
joyeux et joviaux
vers Trönuvágar ;
mouillait là Ögmundr
Meurtrier d'Eyþjófr,
lent à prendre la fuite,
avec deux bateaux.

54. Nous fîmes pleuvoir
dures pierres
sur les boucliers,
et épées acérées ;
trois y laissâmes
mais neuf de leur côté.
Captive épave,
pourquoi te tais-tu ?

132. Le texte a ici le mot *askr*, plutôt rare, qui désigne un type de petit bateau, peut-être parce qu'il était fait de bois de frêne (*askr* aussi). Revoir la note 57 supra.

Oddr alla à son siège, et ils lui portèrent des cornes. Il les vida et leur en offrit d'autres, et déclama cela :

55. Sigurðr tu n'étais pas
à Sámsey
quand avec Hjörvarðr
nous échangions des horions ;
deux étions-nous
mais eux, douze en tout.
J'obtins la victoire,
tu restas coi pendant ce temps.

56. J'allai par le Gautland
l'esprit cruel
sept jours d'affilée
avant de trouver Sæundr[133].
Je pus ravir la vie
avant de partir de là
à dix-huit personnages,
mais toi tu allais chancelant,
minable pitre,
tard le soir
au lit de la serve.

Il y eut une grande clameur dans la halle sur ce qu'Oddr avait déclamé, ils burent leurs cornes et Oddr s'assit. Les hommes du roi écoutaient comme ils se divertissaient. Sigurðr et Sjólfr apportèrent encore des cornes à Oddr, et il les termina rapidement toutes deux. Après cela, il se leva et alla à eux et pensa savoir que la boisson avait remporté la victoire sur eux et qu'ils étaient au delà de la poésie. Il leur remit les cornes et déclama cela :

57. Vous ne pouvez nulle part
sembler convenables,
Sigurðr et Sjólfr,
dans la suite d'un roi
si je mentionne Hjálmarr
le Magnanime

133. Il vaudrait mieux lire Sæmundr, qui est un nom bien connu.

celui qui très vivement
brandissait son épée.

58. Þórðr le Hardi
avançait vers les boucliers
là où bataille se livrait,
sans protection ;
il précipita morts
sur la plaine Hálfdan,
le prince célèbre
et ses suivants.

59. Ásmundr et moi
souvent dans notre enfance
nous, les frères jurés,
tous deux fûmes là ;
souvent portai
le manche de la lance
là où des rois
se mesuraient.

60. J'ai guerroyé contre les Saxons,
et contre les Svíar,
les Irlandais et les Anglais
et parfois les Écossais,
les Frisons et les Français
et les Flamands[134] ;
à tous j'ai été
nuisible.

61. À présent j'ai énuméré
les féroces guerriers
qui autrefois
m'accompagnèrent ;
n'y aura certes point

134. Cette énumération est intéressante : elle résume assez bien les incursions dont se sont rendus coupables les vikings, en Europe occidentale au moins, voyez *Les Vikings. Mythes, histoire, dictionnaire*, article « itinéraires des vikings », p. 582-588. On relèvera en particulier les Suédois (Svíar) : en principe, ce sont des vikings comme les autres, voire des Varègues par excellence. Il est vrai que l'orientation de notre saga est nettement norvégienne.

désormais
plus célèbres hommes
dans la rouge bataille.

62. À présent j'ai énuméré
nos exploits,
ceux que jadis
nous avons accomplis ;
nous revînmes
à notre haut-siège
rassasiés de victoires ;
laissons Sjólfr parler.

Après cela, Oddr reprit son siège mais les frères s'effondrèrent, endormis, et il n'y eut rien à faire d'eux quant à la boisson, mais Oddr but longtemps, après quoi les gens se couchèrent et dormirent toute la nuit.

Le lendemain matin, quand le roi gagna son haut-siège, Oddr était dehors ainsi que ses camarades. Il alla à un lac, se laver. Les frères virent qu'une de ses manches d'écorce était déchirée, apparurent une manche rouge et un anneau d'or, pas mince. Ensuite, ils lui arrachèrent toute l'écorce. Il ne s'y opposa pas. En dessous, il portait une tunique d'écarlate rouge[135], bordée de dentelle, ses cheveux lui tombaient sur les épaules. Il avait noué un ruban d'or autour de sa tête et c'était le plus beau des hommes.

Ils le prirent par la main et le conduisirent dans la halle devant le haut-siège du roi, en disant : « Nous pensons ne pas bien savoir qui nous avons adopté ici.

— Il se peut, dit le roi, et qui est cet homme qui s'est dissimulé ainsi devant nous ?

— Je m'appelle Oddr, comme je vous l'ai dit il y a longtemps, fils de Grímr à la Joue velue du nord de la Norvège.

— N'es-tu pas l'Oddr qui est allé en Bjarmaland il y a longtemps ?

— C'est moi cet homme qui a été là.

— Alors, il n'est pas étrange que mes dignitaires de haut-siège aient eu du mal à pratiquer des exercices contre toi. »

Le roi se lève et se rend à sa rencontre et lui fait bel accueil, et lui offre de s'asseoir dans le haut-siège à côté de lui. « Je n'accepterai pas si nous tous, les camarades, nous n'y allons pas. »

135. Rappelons que, contrairement à une erreur courante, l'écarlate n'est pas nécessairement rouge.

On dit qu'ils changèrent de siège et Oddr s'assit tout à côté du roi, mais Hárekr passa sur une chaise devant le roi. Celui-ci fit un si grand honneur à Oddr qu'il n'estima personne plus que lui.

## *28. Oddr s'en va réclamer le tribut*

Toujours, Oddr et Hárekr conversaient ensemble. Oddr s'enquiert alors si on demandait la fille du roi en mariage.

« Sans aucun doute, dit-il, les hauts dignitaires le lui ont proposé.

— Que dit le roi de cette affaire ? dit Oddr.

— Il leur en a offert l'occasion, dit-il.

— Apprends-moi quelle est cette condition, dit Oddr.

— Le roi a un tribut à réclamer du pays qui s'appelle Bjálki. Là gouverne un roi qui s'appelle Álfr et qui est surnommé bjálki[136]. Il est marié. Sa femme s'appelle Gyðja[137]. C'est une grande sacrificatrice, tout comme lui. Ils ont un fils appelé Vígripr. Ils sont tellement versés dans la magie qu'ils pourraient atteler un étalon à une étoile[138]. C'est là que le roi a un tribut à réclamer et il y a longtemps qu'il n'a pas été versé. Le roi a stipulé que, s'il devait leur donner sa fille en mariage, il leur faudrait aller percevoir ce tribut, mais cela n'alla pas plus loin car ils exigeaient une si grande armée que le roi pensa qu'il ne pourrait défendre son pays s'ils attaquaient le royaume.

— Il me semble, dit Oddr, que ce sera de deux choses l'une, ou bien ce tribut ne sera jamais collecté, ou bien que cela sera accompli avec une bien plus petite force. Et penses-tu que le roi me fera les mêmes conditions qu'aux autres si je parviens à collecter le tribut ? dit Oddr.

— Le roi est un homme sage, dit Hárekr, et je présume qu'il prendra en considération la différence entre toi et les autres prétendants. »

Cette affaire fut présentée au roi, et qu'on en ait parlé plus ou moins, les conclusions furent qu'Oddr ferait cette expédition pour aller collecter le tribut, et que s'il remplissait cette mission et collectait le tribut, il épouserait la fille du roi ; on la lui promit en présence de nombreux témoins.

Oddr se prépara donc à faire cette expédition, on rassembla la troupe qu'il voulait, et lorsqu'il fut prêt, le roi le mit sur le chemin. Ils s'y rendraient par voie de terre.

136. Sans doute : « la Poutre. »

137. Voir *goði**.

138. Éventuellement une allusion au vieux mythe qui voulait que des chevaux tirent respectivement le soleil et la lune.

« Voici un objet de prix, dit le roi, que je veux te donner.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Oddr.

— C'est une vierge au bouclier[139] qui m'a secondé longtemps, dit le roi, elle m'a servi de bouclier dans chaque bataille. »

Oddr sourit et dit : « Je ne suis jamais allé nulle part où des femmes m'aient servi de boucliers, toutefois, j'accepterai cela, puisque tu me parais faire une offre aimable. »

Le roi et Oddr se quittèrent, et Oddr alla jusqu'à ce qu'il arrive à un grand marécage, il prit son élan et sauta par-dessus le marécage. La vierge au bouclier était juste derrière lui et elle fut alarmée lorsqu'elle arriva au marécage.

Alors, Oddr demande : « Pourquoi n'as-tu pas sauté derrière moi ?

— Parce que je n'étais pas prête, dit-elle.

— Fort bien, dit Oddr, prépare-toi. »

Elle releva sa jupe et courut vers le marécage une deuxième fois, et ce fut comme la précédente fois, de même que la troisième fois. Alors, Oddr sauta en arrière par-dessus la fondrière, la prit par la main et la jeta dans le marécage en disant : « Va-t-en maintenant et que les trölls te prennent ! » Il sauta de nouveau par-dessus le marécage pour la troisième fois et attendit sa troupe. Il leur fallut, à tous, faire le tour du fossé tant il était large et difficile à traverser.

Et donc Oddr avance avec sa troupe et envoya des éclaireurs, et il apprit que Vígripr avait rassemblé une grande armée qui marchait à leur rencontre. Ils se rencontrèrent sur une plaine, et c'était le soir.

De part et d'autre, ils plantèrent leurs tentes et Oddr observa où, ce soir-là, Vígripr avait planté sa tente. Quand tout le monde fut endormi, que tout fut tranquille et silencieux, Oddr se leva et sortit. Il était équipé de telle sorte qu'il avait une épée à la main et pas d'autre arme. Il ne s'arrêta pas qu'il ne fut arrivé à la tente où Vígripr dormait, il resta là fort longtemps et attendit que quelqu'un sortît de la tente. Il se fit qu'un homme sortit, il faisait très noir.

L'homme prit la parole et dit : « Pourquoi restes-tu pendu là, dit-il, au lieu d'aller soit dans la tente soit ailleurs ?

— Eh bien ! dit-il, je ne m'y suis pas bien pris. Je ne trouve pas la place où je me suis couché hier soir.

— Sais-tu où était ta tente ?

— Certes, je savais que je devais coucher dans la tente de Vígripr avec un homme entre lui et moi, mais je suis si loin d'y arriver que je vais être la risée de tout le monde si tu ne m'aides pas.

139. Voir *valkyries**.

— Bien, dit l'autre, je dois pouvoir faire en sorte de te mener au lit où Vígripr dort», et c'est ce qu'il fit.

«Très bien, dit Oddr, ne fais pas de bruit et tout ira bien pour moi, car je vois clairement maintenant où est ma place.»

L'autre s'en alla, Oddr resta là jusqu'à ce qu'il pense que l'autre devait être endormi. Alors, il enfonça une cheville de bois à travers la tente, là où Vígripr était couché. Après cela, il sortit et alla derrière la tente, à l'endroit où se trouvait la cheville. Là, il souleva le pan de la tente et tira Vígripr par le bord et lui trancha la tête sur une poutre. Il referma la tente en laissant tomber le corps à l'intérieur, pour lui, il alla à sa tente et se coucha et fit comme si de rien n'était.

## *29. De la collecte du tribut et du mariage d'Oddr*

Au matin, lorsque les vikings se réveillèrent, ils trouvèrent Vígripr mort, sa tête ayant disparu. Cela leur parut une telle merveille qu'ils en furent tout déconcertés. Ils tinrent conseil et il fut résolu qu'ils prendraient un autre homme pour chef et qu'ils lui donneraient le nom de Vígripr et qu'ils lui feraient porter leur bannière pendant le jour. Oddr et ses hommes se réveillèrent et mirent leurs armures. Il fit de telle sorte qu'il fit faire une hampe pour la bannière et mit au sommet la tête de Vígripr. De part et d'autre, on disposa les troupes en ordre de bataille. Oddr était sur le devant de sa troupe, il avait beaucoup moins de monde. Il prit la parole et héla les gens du pays en demandant s'ils reconnaissaient la tête qui était portée devant lui. Les gens du pays estimèrent reconnaître la tête de Vígripr et s'étonnèrent fort qu'il en fût ainsi. Oddr leur donna alors le choix: voulaient-ils livrer bataille contre lui ou bien se soumettre? Ils pensèrent que les choses s'étaient passées de telle sorte que les perspectives n'étaient pas belles, même s'ils essayaient, et ils prirent le parti de se soumettre à Oddr. Il se chargea d'eux tous et s'en alla jusque là où il rencontra Álfr bjálki. De part et d'autre, ils avaient une grande troupe, bien qu'Oddr en eût moins qu'Álfr. Bataille éclata aussitôt entre eux.

Il y eut là si rude attaque qu'Oddr ne s'était jamais trouvé nulle part où une telle hécatombe eût eu lieu pour la raison qu'en un bref moment, il estima qu'il y avait grand massacre dans sa troupe. «Il s'ensuit aussi, dit Oddr, que j'avais beau tout dévaster jusqu'à la bannière d'Álfr, je ne pouvais le voir nulle part.»

Alors, un homme du pays qui avait été avec Vígripr prit la parole: «Je ne sais, dit-il, ce qu'il y a chez toi pour que tu ne le voies pas, car il marche

derrière sa bannière et ne s'en sépare jamais, et la preuve en est qu'il décoche une flèche de chacun de ses doigts et qu'il se trouve un homme devant chacune.

— Je ne le vois tout de même pas », dit Oddr.

Alors, cet homme leva son bras au-dessus de la tête d'Oddr et dit : « Regarde donc en dessous de mon bras. »

Et aussitôt Oddr vit Álfr et aussi tout ce qui lui avait été dit.

Oddr dit alors : « Reste ainsi quelques moments », dit-il, et c'est ce que fit l'autre.

Alors, Oddr alla chercher les Dons de Gusirr, en prit un, le posa sur la corde et tira sur Álfr bjálki, mais celui-ci mit la paume de sa main devant et la flèche ne mordit pas du tout.

« Que tout le monde y aille, dit Oddr, même si aucun de vous n'est utile. »

Il décocha tous les Dons de Gusirr, et aucun d'eux ne mordit, ils tombèrent tous dans l'herbe. « Je ne sais pas, dit Oddr, à moins que se réalise ce que le vieux Jólfr a dit, que les Dons de Gusirr ont dépéri. Il va falloir essayer les flèches de pierre du vieux. » Et il en prit une, la posa sur la corde et tira sur Álfr bjálki. Et quand celui-ci entendit le sifflement de la flèche qui volait sur lui, il brandit de nouveau la paume de sa main, mais la flèche vola à travers et ressortit par la nuque. Oddr en prit une autre et la posa sur la corde et tira sur Álfr. Celui-ci brandit son autre paume, pensant protéger celui de ses yeux qui restait, mais la flèche entra dans cet œil intact et ressortit par la nuque. Álfr ne tomba pas davantage. Alors, Oddr tira la troisième flèche, laquelle arriva sur Álfr au milieu du corps, et alors, il tomba. Alors, les flèches du vieux disparurent, car il avait dit qu'on ne pouvait les tirer qu'une fois et qu'alors on ne les retrouverait pas.

La bataille fut courte dès lors, la troupe avait pris la fuite et s'était rendue à la cité. Là, la gydja se tenait dans les rues de la ville, décochant des flèches de tous ses doigts. La bataille s'apaisa, les troupes allèrent se rendre à Oddr partout. Auprès de la ville, il y avait des temples et des lieux de culte[140] : Oddr y fit mettre le feu et brûla tout ce qui se trouvait dans le voisinage de la ville, et alors, la gyðja déclama ce lai :

140. La traduction est malaisée. Il est clair que l'auteur de cette saga fait feu de tout bois. La langue disposait de deux termes, qui peuvent se rendre l'un et l'autre, par « temple », mais la prudence s'impose absolument étant donné qu'il semble bien que le paganisme nordique, que l'auteur s'efforce de restituer chaque fois qu'il le peut, ne connaissait pas de « temple ». Le mot *hof* semble fabriqué sur des modèles bas-allemands, le mot *hörgr* pourrait s'appliquer à ce que nous appellerions des hauts-lieux, des emplacements naturels qui pouvaient, d'aventure, servir de « temples ».

63. Qui provoque cet incendie,
quelle bataille,
quel pouvoir de jarl
déchaîne les estocs ?
Les temples ont brûlé,
les hauts-lieux sont en flammes,
qui rougit les estocs
dans la troupe d'Yngvi ?

Oddr répondit et déclama cela :

64. Oddr brûla les temples
et brisa les hauts-lieux
et détruisit
tes dieux de bois ;
ne firent pas
grand bien en ce monde,
eux qui ne purent
se sauver du feu.

Alors, elle déclama :

65. Le cœur rit en moi
que tu aies obtenu
le courroux de Freyr,
mêlé de danger,
les Ases aident
et les Asynes
les puissances suprêmes
leur gyðja[141].

Alors, Oddr déclama :

66. Je n'ai cure
que tu me menaces
femme avide de mal

141. Les Ases et les Asynes sont les dieux et les déesses de cette mythologie, Freyr est un des Ases (des Vanes plus précisément, une autre famille de dieux) mais on voit mal ce qu'il vient faire ici : il régente la paix, la prospérité, non la guerre. Il est clair que le courroux de Freyr est une image (kenning) pour « feu ».

du courroux de Freyr ;
je sais que dans le feu
flambent les Ases
que les trölls te possèdent
je crois en Dieu seul.

Alors elle déclama :

67. Qui t'a élevé
pour devenir un tel idiot
que tu ne veuilles point
sacrifier à Óðinn ?

Alors, Oddr intervint et déclama :

68. M'éleva Ingjaldr
dans mon enfance,
lui qui régnait sur Eikund
et habitait Jaðarr[142].

Alors elle déclama :

69. Richesse estimerais-je
posséder en suffisance
si je trouvais
Álfr le Glorieux ;
Je lui dédie sacrifice
et quatre fermes ;
il vous tirera
tous dans le feu.

Alors Oddr déclama cela :

70. Oddr courba l'orme,
flèche vola de la corde,
l'ouvrage de Jólfr
transperça Álfr ;
n'attend pas

142. Jaðarr est Jæren, une province de Norvège.

sacrifice,
et que Bjálki accepte,
festoient les corbeaux
sur la charogne de Bjálki[143].

Alors elle déclama :

71. Qui te seconda
de l'est jusqu'ici,
de terreur empli
et fallacieux ?
Tu dois vouloir
ravager quiconque,
quand tu as pu d'Álfr
ruiner la vie.

Alors Oddr déclama :

72. M'aidèrent les flèches
et l'œuvre de Jólfr,
projectiles grandioses
et arc souverain ;
et ce en cinquième lieu
que tu dois savoir,
que jamais des Ases
je ne me fis des amis.

73. Je fis Freyr
d'abord puis Óðinn
aveugler tous deux,
aller au bûcher,
durent les Ases
chercher à se dérober
où que nous nous fûmes
rencontrés en groupes.

Et il déclama encore :

143. « Orme » (l'arbre) est un heiti pour « homme ». Quant à Bjálki, on a déjà signalé que l'usage existait de substituer le surnom au nom.

74. Je chassai les Ases
deux ayant perdu cœur,
comme devant le loup
chèvres couillonnes courent;
mauvais d'avoir Óðinn
pour ami cher;
tu ne sacrifieras plus
méchante sorcière.

Oddr marche maintenant sur la gydja avec un gros gourdin de chêne. Elle battit en retraite et entra dans la ville avec la troupe qui la suivit. Oddr pourchassa ces fuyards et tua tous ceux sur lesquels il put mettre la main, mais la gydja s'enfuit jusqu'au temple principal qui se trouvait dans la ville, et elle entra dans ce temple en disant ceci:

75. Les Ases aident
et les Asynes
les puissances suprêmes
leur gyðja[144].

Oddr arriva au temple et ne voulut pas entrer à sa poursuite. Il monta sur le toit du temple et vit par la lucarne où elle se trouvait. Il s'empara d'une grosse pierre et la précipita par la lucarne. La pierre atteignit le dos de la géante et l'écrasa sur les marches, et c'est là qu'elle mourut. Et Oddr poussa son armée par toute la ville. Il arriva à l'endroit où était Álfr; il n'était pas encore mort. Alors Oddr le rossa de son gourdin jusqu'à ce qu'il fut mort. Puis il collecta le tribut par tout le pays et institua des chefs et des gouverneurs. Il dit dans son poème que ce fut à Antiókía[145] qu'il tua le père et le fils.

Et quand ce fut fait, il s'en alla de là avec grande richesse et des biens illimités, tant que personne ne put les estimer, et l'on ne parle pas de son expédition avant qu'ils ne fussent revenus en Grikkland[146]. Pendant ce temps, il s'était fait dans ce pays que le roi Herrauðr était mort, on l'avait porté à sa tombe et l'on avait érigé un tertre au-dessus de lui. Quand il fut arrivé au pays, Oddr fit aussitôt célébrer ses funérailles, et cela étant fait,

144. Reprend littéralement la deuxième moitié de la troisième strophe de ce développement.

145. Il s'agit d'Antioche, bien entendu: l'auteur, une fois de plus, étale ses connaissances, ici géographiques.

146. Le Grikkland est la Grèce (Byzance).

Hárekr fiança à Oddr sa fille adoptive, Silkisif, et ce fut tous ensemble que l'on célébra cette noce et les funérailles du roi Herrauðr. Au cours de ce banquet, on donna à Oddr le titre de roi et il se mit à gouverner son royaume.

## *30. Bataille d'Oddr et d'Ögmundr*

Ce qui s'était passé sept hivers plus tôt, c'est que le roi qui était à l'est à Hólmgarðr était mort soudainement, et avait pris le pouvoir un inconnu qui s'appelle Kvillánus, et il régnait. Il avait quelque peu une habitude étrange, car il portait un masque sur son visage, en sorte que l'on ne voyait jamais son apparence. Cela paraissait bizarre. Nul ne savait non plus quelle était sa famille ni sa terre patrimoniale et pas davantage d'où il provenait. On en discutait beaucoup. Cela s'apprit en divers lieux, et en Grikkland, cela parvint aux oreilles d'Oddr. Cet homme lui parut bien étrange, du fait qu'il n'en avait jamais entendu parler, où qu'il fût allé. Il monta sur la poutre et fit le serment qu'il s'assurerait de la personne qui était roi à Hólmgarðr, et peu après il rassembla une troupe et se prépara à partir. Il envoya un message à Sírnir, son frère juré, qui vint à sa rencontre à l'est du Vinnland[147] et qui avait trente bateaux, et Oddr, cinquante. Ils étaient tous bien équipés en armes et en hommes. Ils naviguèrent donc vers l'est jusqu'à Hólmgarðr.

Le Garðaríki est un vaste pays, il y avait là maints royaumes[148]. Il y avait un roi appelé Marró qui régnait sur Móram, ce pays est en Garðaríki. Il y avait un roi appelé Ráðstafr. L'endroit sur lequel il régnait s'appelle Ráðstofa. Il y avait un roi appelé Eddval. Il régnait sur le royaume appelé Súrsdalr. Le roi qui avait régné sur Hólmgarðr avant Kvillánus s'appelait Hólmgeirr. Il y avait un roi appelé Paltes. Il régnait

147. Il vaudrait mieux lire Vindland, le pays des Vendes, des Slaves donc.

148. Nous avons déjà vu que Garðaríki s'applique à la Russie, pour les vikings. Pour bref qu'il soit, le paragraphe qui suit est une somme. On peut l'interpréter de deux façons : ou bien le clerc qui, indubitablement, rédige ce texte, tient, comme si souvent chez ses congénères, à faire état de sa science, livresque d'aventure ; ou bien les termes qui vont suivre s'appliquent à ce qui s'appelait la Route de l'Est (*austrvegr**). Le lecteur voit passer, de la sorte, Murom, Rostov, Souzdal, Polotsk – il aura noté aussi que Magog, qui figure dans la Bible (comme opposé de Gog) intéresse l'auteur qui le relie à Japhet, l'un des trois fils de Noé.

Je veux surtout attirer l'attention sur Kænugarðr, parfaitement attestée, qui est Kiev : c'est là que les varègues établirent une seconde principauté (avec celle de Novgorod) : les deux fusionnèrent bientôt pour donner ce que l'on appellera alors la Russie.

sur Palteskjuborg. Il y avait un roi appelé Kænmarr. Il régnait sur Kænugarðr où avait habité en premier lieu Magok, fils de Naphet fils de Nóa. Tous ces rois qui viennent d'être nommés étaient tenus de payer le tribut au roi Kvillánus.

Avant qu'Oddr arrive à Hólmgarðr, Kvillánus avait rassemblé des troupes pendant trois hivers. Il semblait aux gens qu'il avait dû être au courant de la venue d'Oddr. Tous les rois qui ont été précédemment nommés étaient là avec lui. Svartr fils de Geirríðr était là aussi. Il avait été appelé ainsi après la disparition d'Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr. Il y avait là aussi de grandes armées du Kirjálaland, et du Rafestaland, du Refaland, du Vírland, d'Eistland, du Lífland, du Vitland, du Kúrland, du Lánland, d'Ermland et Púlinláland[149]. C'était une si grande armée que l'on ne pouvait la compter par centaines. Les gens se demandaient bien ce que cette armée innombrable ainsi rassemblée devait faire.

Quand Oddr aborda, il envoya des hommes trouver le roi Kvillánus pour lui offrir de se battre en tournoi[150] contre lui, mais Kvillánus réagit promptement et se porta contre lui avec sa grande armée. Il avait alors son masque devant le visage, selon son habitude. Dès qu'ils se rencontrèrent, ils se préparèrent pour le tournoi. Ils avaient de fortes lances, et longues. Ils rompirent quatre lances et s'éprouvèrent pendant trois jours mais ne parvinrent à rien.

Alors, Kvillánus dit : « Il me semble que l'épreuve est faite entre nous, et je déclare que nous sommes à égalité.

— On peut dire cela, il me semble, dit Oddr.

— Alors, il me semble judicieux que nous cessions, dit Kvillánus et ne combattions plus, et je veux t'inviter chez moi à un banquet.

— Il y a une chose qui s'y oppose, dit Oddr.

— Laquelle donc ? dit Kvillánus.

— Celle-ci, di Oddr : que je ne sais pas qui tu es, et j'ai fait le serment de savoir qui était roi de Hólmgarðr. »

Alors, Kvillánus enleva le masque de sa face et dit : « Reconnais-tu un peu cette hideuse tête ? »

Oddr reconnut tout à fait Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr, car il vit toutes les marques qu'il lui avait laissées en lui arrachant la barbe et le

149. Pour ne pas alourdir démesurément cet appareil critique, voici, dans l'ordre, les noms de lieux (pays) énumérés : Carélie (en Finlande, donc), Tafestland (Tavastaland), Refaland (donc pays de Reval), Virland, Estonie, Livonie, Vitland, Courlande, Kanland, Arménie (peut-être) et Pologne.

150. Ce détail date le texte et situe son origine : il est notoire que le Nord ancien n'a pas connu de tournois.

visage jusqu'au milieu du crâne. La chair était revenue sur les os, mais pas un cheveu n'avait repoussé.

Oddr dit alors: «Non, Ögmundr, avec toi je ne me réconcilierai jamais. Tu m'as fait trop de tort et je te convoque à la bataille demain.»

Ögmundr accepta, et le lendemain, ils livrèrent bataille. Elle fut à la fois rude et sévère, il y eut très grande hécatombe de part et d'autre. Sírnir, une fois encore, avançait remarquablement et tuait maint homme car Sniðill mordait tout ce qui se trouvait devant elle. Svartr Geirríðarson se porta alors contre lui et il y eut là rude assaut, mais cependant, Sniðill ne parvenait pas à mordre alors que Svartr n'avait pas d'armure. Svartr ne manquait ni de force ni de méchanceté, mais leur combat singulier se termina de telle sorte que Sírnir tomba, mort devant Svartr quoiqu'avec bonne réputation.

Oddr avait alors tué tous les rois tributaires de Kvillánus, en tirant sur certains et en abattant d'autres. Mais quand il vit Sírnir mort, il se mit dans une grande colère et il estima que tout cela provenait de la même source, les pertes qu'il recevait d'Ögmundr et de ses hommes. Alors, il posa une flèche sur la corde et tira sur Svartr, mais celui-ci para de la paume et la flèche ne mordit pas. Il en fut ainsi une deuxième puis une troisième fois. Oddr considéra qu'il avait beaucoup perdu quand les Dons de Gusirr lui avaient été enlevés. Il fait donc demi-tour, sort de la bataille, va dans la forêt et se taille un gros gourdin, puis revient dans la bataille. Et quand il rencontre Svartr, ils se mettent à combattre. Oddr rosse Svartr avec le gourdin, si bien qu'il n'eut de cesse qu'il n'eût brisé chaque os de Svartr – et il le quitta, mort.

Kvillánus n'était pas resté à ne rien faire pendant ce temps, car les gens disent qu'une flèche volait de chacun de ses doigts et qu'un homme mourait devant chacune, et avec l'assistance de ses hommes, il avait tué tout homme d'Oddr. Kvillánus avait perdu beaucoup de monde aussi, si bien qu'on ne pouvait guère les compter. Oddr était encore debout et se défendait très vaillamment. Il n'était ni épuisé ni blessé; la cause en était sa tunique. La nuit les sépara parce qu'il ne faisait pas assez clair pour combattre. Kvillánus se rendit à la ville avec ses hommes, ceux qui avaient survécu. Cela ne faisait pas plus de soixante, tous épuisés et blessés. Il fut surnommé ensuite Kvillánus la Flamme. Il régna encore longtemps sur Hólmgarðr.

Oddr s'en fut par les forêts et les bois jusqu'à ce qu'il parvienne en Gaule. Régnaient là deux rois, bien qu'il y eût eu douze royaumes. L'un de ces deux rois s'appelait Hjörólfr et l'autre, Hróarr. C'étaient les fils de deux frères. Hróarr avait tué le père de Hjörólfr pour avoir le royaume, il régnait seul, si ce n'est que Hjörólfr avait gardé une province. Oddr arriva là, dans sa hirð.

Le roi était jeune et son divertissement était de faire du tir à l'arc, mais il ne s'y entendait guère. Oddr dit que l'on ne tirait pas comme il fallait.

« Crois-tu que tu tirerais mieux ? dit le roi.

— Je ne vois pas pourquoi pas », dit Oddr, et il tira, et il toucha toujours le but. Le roi fut très impressionné et estima beaucoup Oddr.

Le roi lui dit comme il avait été lésé par le roi Hróarr. Oddr pressa de demander une répartition égale des royaumes. Ils envoyèrent au roi douze hommes porter des lettres, et lorsqu'il les eut lues, il répondit pour dire qu'ils n'étaient pas timides, de demander pareilles choses et que ce que l'on devait faire, c'était de les renvoyer de telle sorte qu'il n'y en ait pas d'autre pour faire pareille demande. Ensuite, de part et d'autre, ils rassemblèrent des troupes, Oddr et Hjörólfr n'ayant pas la douzième partie de la troupe de Hróarr. Oddr demanda qu'on lui montre le roi Hróarr. Puis il prit une flèche et la décocha sur lui et elle l'atteignit au milieu du corps, et le roi Hróarr tomba là, et il n'y eut pas de bataille. Hjörólfr offrit à Oddr le trône, mais il ne s'y plut pas longtemps et s'en alla en secret une nuit. Ensuite, il resta dans les forêts, jusqu'à ce qu'il arrive à son royaume, et il s'y installa tranquillement.

Quelque temps après, Kvillánus envoya à Oddr de grands présents tant en or qu'en argent et toutes sortes d'excellents objets de valeur, avec des propos d'amitié et des offres de conciliations. Oddr accepta ces dons, car il comprenait dans sa sagesse qu'Ögmundr Meurtrier d'Eyþjófr, qui se faisait appeler Kvillánus, était invincible parce qu'on ne pouvait pas moins l'appeler un esprit qu'un homme. Et il n'est pas mentionné qu'ils aient eu ensuite quelque démêlé et leurs disputes se terminèrent ainsi.

## *31. Oddr se rend dans son lieu natal*

Oddr siégea donc dans son royaume, il y est resté longtemps et il eut deux fils de sa femme. L'un s'appelait Ásmundr, d'après son frère adoptif, et l'autre s'appelait Herrauðr d'après son grand-père maternel, ils étaient tous les deux accomplis.

Il se fit qu'un soir, alors qu'Oddr et sa femme allaient au lit, Oddr prit la parole : « Il y a un voyage à l'étranger que j'ai l'intention de faire.

— Que tu as l'intention de faire où ? dit Silkisif.

— J'ai l'intention de me rendre au nord en Hrafnista, dit-il, je veux savoir aussi qui s'occupe de l'île, celle que je possède ainsi que ma famille.

— Il me semble, dit-elle, que tu as ici assez de propriétés, toi qui a le Garðaríki tout entier et toutes les autres propriétés et royaumes que tu

veux, il me paraîtrait que tu n'as pas besoin de convoiter un bout d'île qui n'a pas la moindre valeur.

— Oui, dit-il, c'est vrai que cette île est de piètre valeur, mais je veux décider qui devra l'avoir et il ne sert à rien de me dissuader car je suis résolu d'y aller et je serai parti dans peu de temps. »

Puis il équipa deux bateaux pour quitter le pays avec quarante hommes sur chacun, et il n'y a rien à raconter de son voyage avant qu'il n'arrive dans le nord en Hrafnista, en Norvège. Les gens qui se trouvaient là firent bel accueil à Oddr, ils firent un banquet en son honneur et il fut festoyé là un demi-mois. Ils lui offrirent l'île et toutes les propriétés qui en dépendaient. Il leur donna toutes ces propriétés et ne voulut pas s'attarder davantage. Puis il prépara son expédition et on le reconduisit en lui faisant d'excellents présents.

Oddr mit à la voile et sortit du Hrafnista, se rendit jusqu'à Berurjóðr, on pense que cela se trouve dans le Jaðarr. Alors, il fit amener les voiles. Il débarqua avec sa troupe et se rendit là où s'était trouvée la ferme d'Ingjaldr, il n'y avait que des ruines couvertes de gazon.

Il la parcourut du regard et dit : « C'est une terrible chose de savoir que cette ferme soit tout en ruines et que tout est dévasté de ce qui se trouvait là auparavant. »

Il se rendit à l'endroit où lui et Ásmundr avaient leur lieu de tir à l'arc et dit la différence qui avait existé entre les deux frère jurés. Il les conduisit aussi là où ils étaient allés à la nage et leur indiqua tous les repères.

Et lorsqu'ils eurent vu cela, il dit : « Maintenant, il faut aller notre chemin, il ne sert à rien de regarder ce pays, bien que ce soit une grande chose que d'avoir vu cela. »

Ils redescendirent et partout où ils passaient, la terre était toute couverte de fleurs, là où Oddr était autrefois.

Alors qu'ils descendaient vers la mer, Oddr dit : « Je pense qu'il y a peu d'espoir que la prophétie se réalise que la misérable voyante me fit il y a longtemps. Mais qu'est-ce qu'il y a là ? dit Oddr, qu'est-ce qu'il y a par terre, est-ce que ce n'est pas un crâne de cheval ?

— Oui, dirent-ils, et excessivement blanchi et ancien, très gros et tout gris en dehors.

— Qu'est-ce que vous en pensez, est-ce que ce serait le crâne de Faxi ? »

Il arriva à Oddr qu'il piqua ce crâne avec le manche de son épieu. Le crâne s'inclina un peu et d'en dessous en sortit en frétillant une vipère qui fondit sur Oddr. Le serpent le frappa au pied au-dessus de la cheville si bien que tout de suite le venin s'y mit, et toute la jambe se mit à enfler ainsi que la cuisse. C'est ainsi qu'Oddr fut pris si fermement de ce mal que ses hommes durent l'aider à descendre jusqu'à la mer.

Lorsqu'il y arriva, Oddr s'assit et dit : « On va maintenant répartir ma troupe en deux moitiés, quarante hommes vont rester avec moi et je vais composer un poème sur ma vie, et les autres quarante vont me faire un sarcophage et rassembler du bois. Quand je serai mort, on me déposera dans le feu et on brûlera tout. »

## *32. Oddr déclame un poème funéraire sur sa vie et meurt*

Il se mit alors à son poème, mais les autres allèrent s'occuper de tailler le sarcophage et d'aller chercher du bois. Et ceux qui avaient été destinés à cela apprirent le poème. Oddr déclama cela[151] :

76. Qu'écoutent les hommes,
ce que je vais dire
aux provocateurs du meurtre,
de mes amis ;
tard de dissimuler,
je vois que point ne pourrai
telle la lettre trompeuse[152]
rien faire au destin.

77. Enfance me fut donnée
sur l'avis de mon père,
bientôt m'y habituai
à Berurjóðr ;
ne me fut point
dur d'apprécier
ce qu'Ingjaldr
pouvait aider.

151. Les notes à ce très long poème ont été volontairement limitées pour ne pas rendre la lecture du présent ouvrage fastidieuse. Ce chant de mort, qui est aussi un récapitulatif de la vie du héros, pose d'innombrables problèmes. Notamment celui-ci : qu'est-ce qui est antérieur à quoi ? L'auteur avait-il une version de ce poème sous les yeux et s'en est-il inspiré pour composer sa saga (qui existe, rappelons-le, en deux versions) ou bien a-t-il composé ce poème après coup, une fois son texte en prose achevé ? Le fait troublant est que, contrairement à ce qui se produit ordinairement en pareille occurrence, il n'y a pas grandes différences entre la version en vers et celle en prose. D'autre part, la versification de ce poème est assez simple, toutes proportions gardées. Enfin, je n'ai pas essayé de restituer la littéralité du texte. Je ne cherche qu'à en donner une idée.

152. La lettre trompeuse pourrait être la rune*, ici entendue comme signe cryptique.

78. Grandîmes tous deux
à Berurjóðr
Ásmundr et moi
toute notre enfance ;
flèches aiguisions,
bateaux menuisions,
traits fabriquions
pour notre divertissement.

79. Me dit la prophétesse
secrets véridiques
mais point ne voulus
écouter cela ;
déclarai-je au jeune
fils d'Ingjaldr
qu'envie avais de voir
le pré clos de mon père.

80. Prêt était souvent,
disait Ásmundr
tant que je vécus, à me suivre
au þing du métal[153] ;
je dis au vieux
que jamais
ne reviendrai,
me voici loquace.

81. Fîmes l'esquif
sur les brisants voguer,
restions glaive tiré
sans équipage ;
arrivâmes à l'île
falaises la cernant,
où Grímr avait
vastes domaines.

82. Vis joyeusement,

153. Le « þing du métal » est « la bataille » (tout comme le « þing des broignes », strophe 8) – ces kenningar sont courantes.

quand arrivai à la ferme
hommes du bac
m'accueillir en liesse ;
certes pouvais-je
avec mes amis
partager l'or
et propos plaisants.

83. M'assurai-je au printemps
que l'on convoquait
un þing des broignes
pour attaquer les Bjarmiens ;
puis déclarai-je
à Sigurðr et Guðmundr
que voulais avec renom
me risquer au péril.

84. Étaient les sages
sur les bateaux de guerre,
mes deux parents
à la commande ;
voulaient les marins
sagaces s'attribuer
le trésor que possédaient
les Sâmes-Tervi[154].

85. Nos bateaux marchands
amenâmes entiers
là où les Bjarmiens
avaient leurs domaines ;
dévastâmes par le feu
leurs familles,
privâmes de liberté
l'homme sâme.

86. Il dit aux hommes
pouvoir indiquer
où se trouvait un trésor

154. Il y a ici une évidente obscurité : Tervi s'applique partout aux Gots, on ne voit pas ce que viennent faire ici les Sâmes (Lapons).

facile à ravir ;
il nous dit de suivre
un long chemin
si nous voulions
posséder plus de richesse.

87. Vinrent les Bjarmiens
bientôt défendre
les tertres des guerriers
et se disposèrent pour la bataille ;
fîmes à ces rustres
avant que de partir
perdre le souffle
à force d'entre eux.

88. Descendîmes en courant
aux bateaux en bas,
fuyant à pied
à travers le marais ;
manquaient à la fois
barques et *knerrir*[155],
richesses et hommes
quand en bas arrivâmes.

89. Vite me pris
sur terre
à allumer du bois
dans la dense forêt ;
de la sorte en l'air
fîmes jouer
haut et rouge
le chien hurlant du bois[156].

90. Vîmes promptement
que se hâtaient vers la terre
de magnifiques skeið,
équipages somptueux ;

155. *Knerrir* est le pluriel de *knörr* qui est le bateau* « normal » des vikings (avec *le skeið*, le *langskip*, etc.).
156. « Le chien hurlant du bois » est une jolie kenning pour : « le feu ».

réjouis furent
ceux qui commandaient :
mes parents,
lorsque nous nous retrouvâmes.

91. Dûmes laisser
à la destinée
braves vaillants
dans la tempête déferlante ;
parut aux hommes
transporter du sable,
espoir de terre passé,
sans mouiller là.

92. Arrivâmes à une île
rochers au-dehors,
tard en été,
voiles déchirées ;
en grande hâte
hissâmes nos bateaux
pour la plupart,
roidement.

93. Plantâmes les tentes
mais certains s'en furent
l'ours chasser,
ceux qui savaient arc manier ;
nous mîmes dans l'île
un feu à allumer
bûcher brûlant
et le corps d'un ours.

94. Déclarèrent les hommes des rocs
qu'ils nous expulseraient
de cette île
si nous refusions de partir ;
ne trouvâmes point
agréable d'entendre
la clameur de ces gens,
non plus que plaisants à contempler.

95. Ne craignîmes point,
après que sur l'île,
vaillants aux armes,
apportèrent du bois :
certains de nous bâtirent
un puissant bastion
en haut de la falaise –
j'en fus moi-même !

96. M'en fus marchant
avec les Dons de Gusirr
tous les deux entre
le roc et le feu ;
frappai à l'œil
un géant
et sur la poitrine
sa Freyja du roc[157].

97. Là j'obtins un surnom
celui que je voulais,
quand depuis les rocs
les géants m'appelèrent,
déclarèrent qu'ils voulaient
qu'Oddr aux Flèches
un bon vent bientôt
au loin l'emporte.

98. Fûmes prêts
à partir de là
bientôt hors de l'île
quand vent favorable viendrait ;
sains et saufs arrivâmes
chez nous de chez
les amis fidèles
qui saluèrent joyeux.

99. Fûmes tous
ensemble cet hiver

157. Freyja, une déesse vane bien connue, est prise ici, en guise de heiti, pour « femme ». Elle est « du roc » puisque les géants, par définition, habitent les monts.

réjouis de l'or
et passant joyeux temps;
les hommes tirèrent,
dès que glace se fendit,
les skeið vers l'eau
plutôt magnifiques[158].

100. Cinglâmes ensuite
vers le sud par les côtes,
bateaux sans nombre,
vingt et un;
attendions anxieux
ce qui arriverait,
si nous fouillions tous
les Elfarsker.

101. Trouvâmes pour finir
par le détroit
héros valeureux,
Þórðr et Hjálmarr.
Demandèrent les hommes
qui se trouvaient là
si nous voulions la paix
ou en découdre.

102. Se consultèrent
les hommes,
ne leur parut point
grand espoir d'argent;
choisirent les hommes
du Hálogaland
le parti avisé,
décidâmes de mettre
nos troupes ensemble.

103. Tînmes tous
nos nefs sur les côtes
lorsque nous attendaient

158. Il faut s'habituer au style islandais: «plutôt magnifiques» signifie, en fait, totalement magnifiques.

prises précieuses,
ne craignions point
tandis que les chefs
aptes gouvernaient
les bateaux de guerre.

104. Fîmes rage
lorsque nous porteurs de rondaches
rencontrâmes les hardis
au large du Hólmsnes;
nous appropriâmes
tous les agrès
des très vaillants
de six bateaux.

105. Fûmes tous
à l'ouest chez Skolli
qui régnait sur le pays,
seigneur du peuple;
réduisîmes les héros
ensanglantés
tranchés par l'épée
et nous obtînmes victoire.

106. Les troupes du jarl
dévastèrent le promontoire;
les habitués au þing du combat
chassés comme renards;
Hjálmarr et moi
nous nous en fûmes là,
dévastâmes leurs bateaux
par les cendres et le feu.

107. Guðmundr s'enquit
si je voudrais aller
lui tenir compagnie
et l'accompagner:
je dis au sage
que voulais ne jamais
aller au nord voir
les gens de ma famille.

108. Tous fixâmes
une rencontre en été
à l'est dans l'Elfr
pour une expédition ;
Hjálmarr voulait,
l'homme au grand courage,
emmener avec lui
mes troupes vers le sud.

109. Allèrent joyeux
en deux sections
les membres du þing des broignes
dès qu'eurent bon vent ;
cinglâmes ensuite
jusqu'en Svíþjóð,
rendîmes visite à Ingvi
en Uppsalir.

110. À moi Hjálmarr donna,
l'homme au grand courage,
cinq résidences
en tout dans ce pays :
je jouis de cette richesse
tandis que les autres
me souhaitaient anneaux
et paix entière.

111. Tous se retrouvèrent
par un jour heureux
– les guerriers suédois
et Sigurðr du nord venu –
à piller les hommes,
les insulaires,
de toutes leurs richesses,
et eux endurèrent le feu.

112. À l'ouest de là
à nos coursiers rapides
fîmes connaître les vagues
pour aller trouver l'Irlande ;

leurs hommes et leurs femmes
lorsqu'arrivâmes là-bas,
avaient en hâte
déserté leurs foyers.

113. Courus dans le bois
par la voie carrossable,
jusqu'à ce qu'affrontai
les artifices de la corde ;
je donnerais
toute ma richesse
pour retrouver vivant
Ásmundr.

114. Vis pour finir
où se rassemblaient
hommes vaillants
et leurs épouses ;
là fis perdre
à quatre parents d'Ölvör
au jeu du tranchant acéré
le souffle et l'esprit.

115. De son char
les femmes me crièrent
qu'elles me promettaient
précieuses choses ;
me pria la gente
de revenir l'été suivant,
pour que je prenne
la récompense.

116. Ne fut pas comme broigne
ou bien bleus anneaux
d'un froid glacial autour de moi
déposée
quand sur mes flancs
la tunique de soie
cousue d'or
ferme m'enserra.

117. De l'ouest allâmes
chercher des trésors,
si bien que mes hommes
m'appelaient couard,
jusqu'à ce qu'en Skien
hommes trouvâmes,
les frères sinistres
et les mîmes à mort.

118. Sóti et Hálfdan
dans les Écueils de Svía
de maint homme
furent les meurtriers ;
avant de partir de là
dévastâmes
une demi-centaine de bateaux
de la poupe à la proue.

119. Trouvâmes des hommes,
qui partaient de là,
joyeux et aguerris
à Trönuvágar ;
n'était pas encore Ögmundr
condamné à perdre l'esprit,
survécurent trois des nôtres,
mais d'eux, neuf.

120. Je pus de nouvelle de mort
me vanter devant les hommes,
dire aux vaillants
qui vinrent à la mer ;
avions, Hjálmarr et moi,
fort mal supporté
quand Splendeur de l'Étrave
fut transpercé.

121. Allâmes de là chez nous,
vaillants braves,
mais érigeâmes à Þórðr
un tertre élevé,
nul n'osait

s'opposer à nous,
bonnes choses
ne nous manquèrent nullement.

122. Hjálmarr et moi étions
chaque jour contents,
tandis que les bateaux de guerre
gouvernions justement;
jusqu'à ce qu'en Sámsey
trouvâmes des hommes
qui s'entendaient à brandir
la flamme des os[159].

123. Nous fîmes tomber
sous les pattes des aigles
les dépourvus de renom,
douze berserkir;
me fallut alors me séparer
en ce jour fatidique
de celui qui avait été
mon plus proche confident.

124. Je n'ai point
en ma vie
trouvé nulle part
tête plus vaillante;
portai sur mes épaules
le cruel aux heaumes[160]
jusqu'à Sigtuna
puis le perdis.

125. Point ne fis
longtemps attendre
pour que découvrisse
Sæundr;
ses hommes parvinrent
à dévaster mes bateaux,

159. « La flamme des os » est une kenning pour : « l'épée ».
160. Celui qui est « cruel aux heaumes » désigne le héros dont il est question dans le début de la strophe.

et je dus moi-même
ma vie à la nage.

126. Allai par le Gautland
l'humeur féroce,
six jours durant
avant de trouver Sæundr ;
fis à ses suivants
rencontrer le glaive,
six et huit,
et le prince lui-même.

127. Pris la mer vers le sud
voyageai longtemps,
pour rencontrer
les criques peu profondes ;
tout seul j'étais,
mais quantité d'hommes
par un autre chemin
se rendaient en Hel[161].

128. J'arrivai là
en Akvitána
vaillants parents
gouvernaient les villes ;
là je laissai
gésir abattus
quatre occis,
braves gaillards,
et ici me voici.

129. Ce fut naguère
que je pus envoyer
un message aux plus proches
de mes parents ;
j'étais aussi réjoui
de les rencontrer
que l'est de provende
le faucon affamé.

161. *Hel* désigne conventionnellement l'autre monde où vont les morts.

130. À nous trois héros
furent maints
trésors offerts ensuite
de là venant;
mais je ne voulus
point les accepter;
mes deux frères
restèrent là.

131. Me rendis en hâte
depuis la foule
jusqu'à ce que trouve
la vaste ville de Jórsalir[162].
tout seul décidai
d'entrer dans la rivière
et me rendis alors
capable de servir Christ.

132. Je sais que les cascades
légères tombaient,
celles du Jourdain, autour de moi,
loin du pays des Grecs;
gardait encore,
comme le savait chacun,
la tunique glorieusement faite
toutes ses vertus.

133. Rencontrai le vautour
près du gouffre,
vola avec moi
en lointains pays
jusqu'à ce que trouvâmes
le rocher élevé
où il me déposa
dans son aire.

162. Jórsalir est le nom norois de Jérusalem. « La rivière » est, bien entendu, le Jourdain. On se rappelle, d'après le texte en prose, qu'Oddr s'est fait baptiser : c'est sans doute la raison pour laquelle le Jourdain figure ici.

134. Jusqu'à ce que Hildir
m'emporte au loin,
le puissant géant,
sur un cotre à rames;
le vigoureux géant
me laissa auprès du feu
douze mois
loger avec lui.

135. M'attachai à Hildr
sage et grande,
fort belle
fille du géant,
et d'elle j'eus
un fils glorieux
plutôt fort,
tout à fait différent
des autres hommes.

136. Celui-là, le tua Ögmundr
Meurtrier d'Eyþjófr,
en Helluland
fait de lave inhabitée,
je pris la vie
de ses neuf camarades;
n'ai pas trouvé
pire viking.

137. A mis à mort
d'autres de mes frères jurés,
Sírnir et Garðarr,
enlevai la barbe du monstre,
à personne n'était semblable
d'apparence
et appelé depuis
Kvillánus la Flamme.

138. On m'estima propre
à la pluie des glaives
quand combattîmes
à Brávellir,

Hringr[163] ordonna
de former les troupes en coin[164]
à Oddr le Grand Voyageur
dans la bataille.

139. Rencontrai
peu après
d'intrépides princes
lorsque dirigeâmes les pays ;
perpétuai d'autres
meurtres pour que
le jeune souverain
obtînt son héritage.

140. Arrivai pour finir
là où s'estimaient vaillants
Sigurðr et Sjólfr
dans la suite du roi ;
nous avisèrent les autres
de manifester notre art de tirer
et de manipuler les boucliers
devant la foule des sujets.

141. Ne tirai pas moins loin
que les dignitaires,
la lance en ma main
fut de tilleul ;
choisîmes ensuite
une épreuve à la nage ;
les fis tous les deux
moucher du sang.

142. Me fut une vierge au bouclier
assignée ensuite
lorsque dûmes

163. Il faut supposer que ce Hringr tient pour le Hróarr du texte en prose.

164. Voici une institution guerrière bien connue du Nord ancien. *Fylkja hamalt* signifie disposer ses troupes en forme de coin, à moins qu'il ne s'agisse de les ordonner pour former un groin de porc, ce qui renverrait au *caput porcinum* cher à César. Il est clair, tout de même, que les Germains avaient une tactique propre. Bien entendu, l'invention de cette formation en coin était attribuée à Óðinn !

livrer bataille ;
je sais que les hommes
à Anthekja
étaient privés de souffle
mais nous, gagnions richesses.

143. Attaquâmes par l'épée
des fils d'hommes
et détruisîmes
leurs dieux de bois ;
rossai Bjálki
aux portes de la ville
d'un gourdin de chêne
si bien que perdit l'esprit.

144. Alors Hárekr me fut
fidèle confident,
quand il me fiança
à son enfant adoptive ;
je possédai la sage
fille du prince,
nous dirigeâmes ensemble
victoires et pays.

145. Jouis ensuite moins
de mon bonheur,
point très longtemps
comme je pensais le savoir ;
quantité de choses à dire
de mes voyages
aux hommes sages ;
celle-ci est la dernière.

146. Vous irez en hâte
en bas aux bateaux,
salut à tous !
Ici nous allons nous quitter ;
je porte à Silkisif
et à nos fils
mes salutations,
point ne reviendrai là.

Quand le poème fut terminé, Oddr se trouva très faible, on le conduisit à l'endroit où était préparé le sarcophage.

Alors, Oddr dit : « À présent, tout ce que m'a dit la prophétesse va s'avérer. Je vais être allongé dans un sarcophage et y mourir. Ensuite, vous mettrez le feu et brûlerez tout. »

Puis il se coucha dans le sarcophage et dit : « À présent, vous allez porter mes salutations chez moi à ma femme et nos fils, et à nos amis. »

Après cela, Oddr mourut. Ils mirent le feu et brûlèrent tout, et ne s'en allèrent pas que tout n'eût été consumé. La plupart des gens disent qu'Oddr faisait douze aunes de haut, car c'était la taille du sarcophage à l'intérieur.

Les suivants d'Oddr se préparèrent à partir et retournèrent dans l'est. Ils eurent bon vent pour arriver à la maison. Ils dirent à Silkisif les nouvelles qui s'étaient produites pendant leurs voyages et lui portèrent les salutations d'Oddr. Elle fut fort affectée de cette nouvelle, de même que les gens du pays. Elle se chargea de ce royaume ainsi que Hárekr son père adoptif. Ils gouvernèrent le pays et ses sujets jusqu'à ce que les fils d'Oddr soient en état de se charger du royaume. Grandit là le lignage qui descend d'Oddr en Garðaríki. Mais la fille qu'avait Oddr en Irlande, qui s'appelait Ragnhildr, était partie de l'ouest après la mort de sa mère, puis au nord en Hrafnista, et là, elle fut mariée, et beaucoup de gens sont descendus d'elle, c'est là que ce lignage a grandi.

Et se termine ici la saga d'Oddr aux Flèches, selon ce que vous avez entendu raconter.

# Saga de Ketill le Saumon

## *1. De la jeunesse de Ketill le Saumon*

Il y avait un homme appelé Hallbjörn. Il était surnommé demi-*tröll**. C'était le fils d'Úlfr le Sauvage. Il habitait dans l'île de Hrafnista. Elle se trouve dans le Raumsdalr. C'était un homme riche et puissant, très éminent parmi les paysans de cette région du nord. Il était marié et avait un fils qui s'appelait Ketill. Celui-ci était de grande taille, viril et pas beau.

Quand Ketill eut quelques hivers, il se couchait dans la cuisine[1]. Cela paraissait risible aux gens virils, et il avait coutume, quand il siégeait auprès du feu, de porter une main à sa tête, et de l'autre, il fouillait dans le feu devant ses genoux. Hallbjörn lui dit de ne pas porter la main à sa tête et que son état s'améliorerait. Ketill ne répondit pas. Il disparut peu après et fut parti trois nuits. Quand il arriva à la maison, il avait une table derrière lui. Celle-ci était bien faite. Il la donna à sa mère en disant qu'il avait plus d'amour à lui revaloir qu'à son père.

Une fois, pendant l'été, par beau temps, Hallbjörn fit rentrer du foin et il y avait grande presse. Hallbjörn alla dans le *skáli** trouver Ketill, et dit : « Il s'agirait maintenant, parent, de bien faire et de rentrer du foin aujourd'hui, tout le monde est au travail. »

Ketill se leva d'un bond et sortit. Hallbjörn lui remit deux bêtes de trait et une femme pour ce travail. Il rentra donc le foin à la ferme et s'y prit si vaillamment qu'il fallut pour finir huit personnes pour mettre le foin en meules et que tout le monde pensa avoir suffisamment à faire. Quand vint le soir, tout le foin était rentré et les deux bêtes de trait étaient épuisées.

Hallbjörn dit alors : « Il me paraît judicieux, parent, que tu te charges de toute l'administration de nos biens, car tu es jeune et prometteur et capable de tout, mais moi, je me fais vieux et roide et je ne suis plus bon à rien. »

1. Voir *kolbitr**.

Ketill déclara qu'il ne le voulait pas. Hallbjörn lui donna alors une hache passablement grande et très acérée, une arme extrêmement bonne. Il dit : « Il y a encore une chose, parent, dont je t'avertis surtout : c'est que dès que le jour point, je veux que tu ne sortes guère, et surtout que tu n'ailles pas au nord de l'île depuis notre ferme. »

Hallbjörn commentait d'abondance cela pour Ketill, son fils.

On nomme un homme, Björn. Il habitait à peu de distance de là. Il avait toujours eu coutume de se moquer de Ketill, il l'appelait Ketill l'Idiot du Hrafnista. Il s'en allait toujours à la pêche.

Un jour qu'il était parti, Ketill prit une barque de pêche, une ligne et un hameçon, il rama jusqu'aux bancs de poissons et se mit à pêcher. Björn se trouvait là. Quand ils virent Ketill, ils rirent bien fort et se moquèrent de lui comme il faut. Björn surtout se livrait à cela, comme il en avait l'habitude. Ils pêchèrent bien, et Ketill tira une morue, d'assez médiocre qualité, et pas d'autre poisson. Quand Björn et les siens eurent fait le plein, ils rassemblèrent leurs engins de pêche et se préparèrent à rentrer à la maison et Ketill de même. Ils riaient de lui.

Ketill dit alors : « Je vais vous céder maintenant toute ma pêche, et l'aura le premier de vous qui l'atteindra. »

Il empoigna sa morue et l'envoya sur leur bateau. La morue arriva sur l'oreille du paysan Björn si rudement qu'il en eut le crâne gravement blessé, qu'il passa par-dessus bord et coula aussitôt pour ne jamais remonter ensuite. Les autres ramèrent jusqu'à la côte ainsi que Ketill. Hallbjörn ne prit guère garde à cela.

Un soir, après la tombée de la nuit, Ketill prit sa hache et se rendit dans le nord de l'île. Il n'était pas arrivé bien loin de la ferme qu'il vit un dragon volant en venant du nord des rochers. Il avait une queue et des serres comme un serpent, et des ailes comme un dragon. Il semblait que du feu sortait de ses yeux et de sa gueule. Ketill estima n'avoir jamais vu pareil poisson ou autre monstre, il aurait préféré se défendre contre quantité d'hommes. Ce dragon l'attaqua, mais Ketill se défendit avec sa hache, bien et virilement. Cela dura longtemps, jusqu'à ce que Ketill parvienne à assener un coup sur la queue et mettre en pièces le dragon. Lequel s'affaissa, mort.

Puis Ketill se rendit à la maison, son père était dehors dans le pré-clos et il salua bien son fils, et demanda s'il avait vu quelque créature provocante dans le nord de l'île.

Ketill répond : « Je ne vais pas faire une histoire de l'endroit où j'ai vu des poissons courir, mais il est vrai que j'en ai fendu un par le milieu, à l'endroit où commence le dos. »

Hallbjörn répond : « On va penser que tu ne te préoccupes guère de

petites choses, si tu comptes une bête pareille parmi les petits poissons. Je vais accroître ton nom et t'appeler Ketill le Saumon. » Ils restèrent tranquilles un moment.

Ketill avait très fort l'habitude de rester auprès du feu. Hallbjörn se rendait beaucoup à la pêche et Ketill lui demandait de l'accompagner. Mais Hallbjörn lui disait qu'il convenait mieux à rester près du feu qu'à être en mer. Mais quand Hallbjörn se rendit à son bateau, Ketill était là et Hallbjörn ne put le renvoyer. Hallbjörn se rendit à la proue de son bateau et demanda à Ketill d'aller à la poupe et de pousser. C'est ce que fit Ketill, mais le bateau n'avança pas.

Hallbjörn dit : « Tu n'es pas semblable à tes parents, et je crois qu'il faudra du temps pour que tu aies de la force. J'avais l'habitude, moi, avant de vieillir, de mettre tout seul le bateau en route. »

Ketill se fâcha alors, il poussa si rudement le bateau que Hallbjörn tomba sur les cailloux du rivage, et le bateau ne s'arrêta pas qu'il ne fut à flot.

Hallbjörn dit alors : « Tu n'as pas beaucoup l'air de jouir de la parenté qu'il y a entre nous, si tu veux me briser les os, mais je dirai à présent que je pense que tu es passablement fort, car je voulais éprouver ta force et je me tenais le plus fermement possible et tu as poussé de l'avant. J'estime que tu as l'étoffe d'un fils. »

Ils vont au lieu de pêche. Hallbjörn gardait la hutte et Ketill ramait en mer. Il revint avec une grosse prise. Alors, deux hommes fort martiaux ramèrent sur lui. Ils lui ordonnèrent de laisser cette prise. Ketill refusa et leur demanda leurs noms. L'un dit s'appeler Hængr et l'autre, Hrafn, et qu'ils étaient frères. Ils l'attaquèrent, mais il se défendit avec un gourdin, fit passer Hængr par-dessus bord d'un coup de gourdin et le tua de la sorte ; pour Hrafn, il s'enfuit. Ketill s'en fut chez lui et son père vint à ses devants et demanda s'il avait trouvé des hommes ce jour-là. Ketill déclara avoir trouvé deux frères, Hængr et Hrafn.

Hallbjörn dit : « Comment se sont passés vos démêlés ? Je ne sais pas grand-chose d'eux, ce sont de vaillants hommes et ils sont proscrits de la contrée en raison de leur turbulence. »

Ketill déclara qu'il avait tué Hængr en le faisant passer par-dessus bord, et que Hrafn s'était enfui.

Hallbjörn dit : « Tu es friand, parent, de gros poissons, et c'est pourquoi ton nom est bien trouvé. »

Le lendemain, ils allèrent à la maison avec leur prise. Ketill avait alors onze hivers, leurs liens de parenté s'améliorèrent alors.

### 2. Ketill tue deux géants

En ce temps-là, il y avait une grande famine en Hálogaland, et il y a maintes demeures au bord de la mer. Ketill déclara qu'il voulait aller à la pêche et ne pas être un nécessiteux. Hallbjörn lui demanda d'aller avec lui. Ketill déclara qu'il se plaisait bien à aller tout seul avec le bateau.

« Ce n'est pas judicieux, dit Hallbjörn, tu veux faire à ton gré. Je vais te mentionner trois fjords. L'un s'appelle Næstifjörðr, le second, Liðfjörðr et le troisième, Vitaðsgjafi, et il y a longtemps que je suis sorti des deux premiers, et il y avait du feu dans les deux vivoirs. »

Cet été-là, Ketill alla dans le Miðfjörðr, le feu était vivant dans le skáli. Au fond du fjord, Ketill trouva un grand skáli, le paysan n'était pas chez lui lorsque Ketill arriva. Il vit là une pêche importante, de grandes fosses étaient creusées dans le sol, il arracha tout ce qu'il y avait dedans et le jeta çà et là. Il trouva là de la baleine et de l'ours blanc, du phoque et du morse et toutes sortes de bêtes, et tout au fond de chaque fosse, il trouva de la viande humaine salée. Il sortit tout et le détruisit.

Quand vint le soir, il entendit un grand bruit de rames. Il alla alors à la mer. Un paysan ramait vers la côte. Il s'appelait Surtr. Il était grand et hideux. Quand le bateau toucha le fond, il sauta par-dessus bord, prit le bateau et le monta au hangar, il s'enfonçait dans le sol presque jusqu'au genou.

Il avait une voix grave et parlait tout seul : « On a fait des ravages ici, dit-il, tout mon bien est dévasté et le pire a été accompli sur ce qui est le meilleur, mes carcasses d'hommes. Pareille chose mériterait une récompense. Les choses sont malhabilement réparties aussi car Hallbjörn, mon ami, est tranquille chez lui, Ketill le Saumon, l'idiot de la cuisine, est arrivé ici, jamais je ne le lui ferai assez payer. Ce serait presque une honte de ne pas le supporter, lui qui a grandi près du feu et qui est un kolbitr. »

Il prend vers le skáli, Ketill recule et s'arrête derrière les portes, la hache brandie. Quand Surtr arrive au skáli, il lui faut se pencher contre la porte, assez fort, et il donne d'abord de la tête, ensuite des épaules. Ketill lui assène alors un coup de sa hache. Celle-ci chanta fort quand elle lui coupa la tête. Le géant tombe alors mort sur le sol du skáli. Ketill chargea son bateau et s'en fut à la maison en automne.

L'automne suivant, il s'en alla à Vitaðsgjafi. Hallbjörn l'en dissuada en disant qu'il faisait bon s'y rendre en chariot. Ketill dit qu'il ne servirait à rien de ne pas essayer – « et je vais y aller, dit-il.

— Tu vas trouver l'endroit hanté, dit Hallbjörn, mais il est évident que tu veux fréquenter mes foyers et t'égaler à moi en tout. » Ketill dit qu'il devinait juste.

Puis il se rendit au nord à Vitaðsgjafi, trouva là un grand skáli et se prépara. La pêche ne manquait pas, là. On pouvait prendre les poissons à la main. Ketill attacha sa prise dans son hangar et alla dormir ensuite. Mais le lendemain matin, quand il y arriva, toute la prise avait disparu.

La nuit suivante, Ketill veilla. Il vit alors un géant entrer dans le hangar et lier un gros fardeau. Ketill alla à lui et le frappa de sa hache sur l'épaule, et le fardeau tomba à terre. Le géant réagit fortement quand il reçut cette blessure, de sorte que Ketill laissa échapper sa hache qui resta enfoncée dans la blessure. Le géant s'appelait Kaldrani. Il courut vers le fond du fjord dans sa caverne, poursuivi par Ketill. Il y avait là des trölls assis près du feu qui rirent fort et dirent que Kaldrani avait reçu une punition méritée pour son acte. Kaldrani déclara qu'il était besoin d'oindre sa blessure plus que de le blâmer. Alors, Ketill entra dans la grotte et déclara être mire[2], il demanda qu'on lui apporte de la pommade et qu'il voulait panser la blessure. Les trölls allèrent au fond de la grotte. Ketill sortit sa hache de la blessure et asséna au géant le coup de la mort ; il s'en alla ensuite à son skáli, chargea son bateau et s'en alla à la maison. Hallbjörn lui fit bel accueil et demanda s'il s'était aperçu de quelque chose. Ketill dit que loin de là.

Hallbjörn dit qu'il y avait beaucoup à rougir encore – « et vas-tu rester tranquille ? dit-il.

— Oui », dit Ketill.

## *3. Ketill est avec Brúni et tue Gusirr*

En automne, avant les nuits d'hiver[3], Ketill prépara son bateau. Hallbjörn demanda ce que l'on allait faire. Ketill déclara avoir l'intention d'aller à la pêche.

Hallbjörn dit que ce n'étaient pas des façons de faire – « et tu fais cela sans ma permission. »

Ketill y alla néanmoins. Et quand il arriva au nord dans le fjord, il essuya un violent coup de vent et fut dérouté en mer, il n'atteignit pas le port et fut chassé sur quelques rochers au nord devant le Finnmark, et accosta là où les rochers se séparaient. Il s'installa là et dormit. Il se réveilla du fait que tout son bateau tremblait. Il se leva et vit qu'une femme tröll saisissait l'étrave et secouait le bateau. Il courut dans la chaloupe et prit une boîte à beurre, trancha les amarres et s'en alla à la rame.

2. Un médecin.

3. Voir *vetrnætr* *.

La bourrasque durait. Alors, une baleine se précipita sur lui, elle protégea le bateau contre le vent et il eut l'impression qu'elle avait des yeux d'homme.

Alors, il rencontra un écueil et brisa la chaloupe, et il mouilla là après s'être reposé, il parvint à terre et trouva un chemin partant du rivage et trouva une ferme. Il y avait là un homme devant les portes, qui fendait du bois. Il s'appelait Brúni. Celui-ci le reçut bien et déclama une *vísa** :

1. Bienvenue à toi, Le Saumon,
et tu vas accepter
ainsi que tout cet hiver
d'être chez nous.
Je te fiancerai,
à moins que tu refuses,
à ma fille,
avant que vienne le jour.

Ketill déclama une vísa :

2. Ici j'accepterai !
Je pense que le pouvoir
de la magie du Sâme
a rendu le temps terrible.
Et tout le jour
j'ai écopé seul avec trois hommes.
La baleine a calmé la mer.
Ici j'accepterai !

Ensuite, ils entrèrent. Se trouvaient là deux femmes. Brúni demanda s'il voulait coucher avec sa fille ou tout seul. Elle s'appelait Hrafnhildr et était de grande taille quoique vaillante. On dit qu'elle avait un visage large d'une aune. Ketill déclara vouloir coucher avec Hrafnhildr.

Ensuite, ils allèrent au lit et Brúni étala sur eux une peau de bœuf. Ketill demanda ce que cela signifiait. « J'ai invité ici des Sâmes, mes amis, dit Brúni, et je ne veux pas que vous soyez vus d'eux. Ils sont censés venir pour ta boîte de beurre. »

Les Sâmes arrivèrent et ils n'avaient pas la face mince. Ils dirent : « Nous nous amuserons de cette boîte de beurre. »

Puis ils s'en allèrent. Mais Ketill resta là et se divertit avec Hrafnhildr. Il allait toujours sur le lieu de tir à l'arc et apprenait les exercices. Parfois, il allait à la chasse avec Brúni. En hiver, après *Jól**, Ketill eut envie de s'en

aller. Mais Brúni dit que cela ne se pouvait à cause de l'emprise de l'hiver et du mauvais temps – « mais Gusirr, le roi des Sâmes, est dans les forêts. »

Au printemps, Brúni et Ketill se préparèrent à faire le voyage. Ils passèrent par le devant du fjord. Et quand ils se quittèrent, Brúni dit : « Prends maintenant le chemin que je te montre, mais pas par la forêt. »

Il lui donna un projectile et une pique en lui demandant de s'en servir s'il en avait besoin, en cas de nécessité. Puis ils se quittèrent et Brúni s'en fut chez lui.

Ketill se dit en aparté : « Pourquoi ne prendrais-je pas le chemin le plus court sans avoir peur des géantes de Brúni ? »

Puis il prit par la forêt, il vit un grand tourbillon de neige fraîche et qu'un homme lui courait après, qui avait deux rennes et un char. Ketill le salua d'une vísa :

3. Sors de ton traîneau,
calme les rennes,
homme tard parti,
dis comment tu t'appelles.

Celui-ci répond :

4. Gusirr m'appellent
les nobles Sâmes.
Je suis le chef
de toutes les nations.
Qu'est-ce que cet homme
qui s'en vient à ma rencontre
et rampe comme loup du bois ?
Craintif tu parleras
si parviens à t'échapper
trois fois du Þrumufjörðr.

« C'est pour cela que je t'appelle insensé. » Ils se rencontrèrent devant Ófara-Þruma ; Ketill déclama une vísa :

5. Le Saumon je m'appelle,
du Hrafnista venu,
vengeur de Hallbjörn.
Pourquoi glisses-tu ainsi, malheureux ?
Tenir des propos pacifiques
point ne le ferai avec le Sâme couillon,

je vais plutôt courber l'arc
celui que Brúni me donna.

Gusirr se dit qu'il savait maintenant qui était Le Saumon, car il était fort renommé. Gusirr déclama une vísa :

6. Qui est
au début du jour
désireux de bataille
d'un cœur cruel ?
Nous allons tenter
de rougir les traits
chacun contre l'autre,
à moins que le cœur ne nous faille.

Ketill déclama :

7. Le Saumon on m'appelle
d'un demi-nom.
Je vais te faire
résistance d'ici.
Tu sauras à coup sûr
avant que nous nous quittions
que les flèches mordent
les bouseux.

Gusirr déclama :

8. Prépare-toi à présent
à l'éclat acéré des estocs.
Mets ton bouclier devant toi,
durement vais tirer,
tu vas promptement
à mort être mis,
à moins que toutes
tes richesses tu délaisses.

Ketill déclama :

9. Mes richesses
point ne délaisserai

ni devant toi seul
ne m'enfuirai en courant.
Avant cela ton bouclier
sera fendu devant ta poitrine,
et tu marcheras
tout noir à voir.

Gusirr déclama :

10. Tu n'iras pas
de plein gré
l'or ni les bijoux
emporter chez toi.
La mort bientôt
t'emportera
si toi et moi jouons
de nos estocs.

Ketill déclama :

11. Point ne partagerai
l'or avec Gusirr
ni davantage
ne parlerai de paix.
Prompte mort m'est
bien meilleure
que couardise
et départ d'ici.

Puis ils courbèrent leurs arcs, mirent une flèche sur la corde et tirèrent à tour de rôle, et il en alla ainsi pour douze flèches chacun : elles tombèrent au sol. Il restait un trait, qui appartenait à Gusirr. Il restait aussi à Ketill un projectile. Gusirr prit son trait et il lui parut gauchi, il monta dessus. Ketill dit :

12. Voué à mourir maintenant
Gusirr le couillon,
puisqu'il piétine
son trait faussé.

Puis ils se tirèrent dessus, et leurs projectiles ne se rencontrèrent pas en vol, celui de Ketill vola dans la poitrine de Gusirr et l'abattit, mort. C'est

Brúni qui avait fait en sorte que Gusirr ait l'impression que son trait était gauchi, car il était le prochain à reprendre le royaume, si Gusirr devenait quelque chose, alors qu'il était tenu auparavant pour avoir le plus mauvais parti s'ils se rencontraient. Gusirr avait eu cette épée qui s'appelait Dragvendill, la meilleure des épées. Ketill la prit à Gusirr mort ainsi que les flèches Volante, Manche et Trait.

Ketill revint voir Brúni et lui dit ce qui s'était passé. Brúni déclara que le coup n'était pas passé bien loin de lui puisque son frère avait été tué. Ketill déclara que maintenant il lui avait donné le royaume. Puis il accompagna Brúni par le district, et ils se quittèrent en termes très amicaux.

On ne dit rien du voyage de Ketill avant qu'il n'arrive chez lui en Hrafnista. Il rencontra un paysan et demanda ce qu'étaient ces bateaux qui s'en allaient jusqu'à l'île. Il dit que c'étaient des invités qui devaient célébrer le festin de funérailles de Ketill si l'on n'entendait pas parler de lui. Ketill se rendit dans un bateau en mauvais état jusqu'à l'île, il entra dans le skáli, et les gens se réjouirent de le voir. Le banquet fut alors transformé en festin de liesse pour Ketill. Il resta à la maison trois hivers.

Arriva là un bateau : il y avait dessus Hrafnhildr, la fille de Brúni, et le fils qu'elle avait de Ketill, qui s'appelait Grímr. Ketill leur offrit de rester là.

Hallbjörn dit : « Pourquoi invites-tu ce tröll à rester ici ? » Et il était très fâché et désagréable vis-à-vis de sa venue.

Hrafnhildr dit que nul d'entre eux ne lui ferait de mal, « et je vais m'en aller d'ici, mais Grímr, notre fils, à la Joue velue, il restera. » Il était appelé ainsi parce qu'il avait une joue velue, il était né de la sorte[4]. Le fer n'avait pas prise sur cette joue.

Ketill demanda à Hrafnhildr de ne pas se fâcher pour cette cause. Elle dit qu'on n'attacherait pas grande importance à sa colère. Puis elle s'en alla chez elle et s'en fut à la rame en longeant les côtes, elle demanda à Grímr de rester là trois hivers et qu'alors, elle reviendrait le chercher.

## *4. Du mariage de Ketill et d'un duel*

Il y avait un homme appelé Bárðr, un excellent paysan, il avait une fille, belle, qui s'appelait Sigríðr. Celle-ci était tenue pour le meilleur parti. Hallbjörn demanda à Ketill de demander une femme en mariage, pensant éliminer Hrafnhildr de la sorte. Ketill déclara n'être pas disposé à prendre femme, et il était toujours silencieux depuis que lui et Hrafnhildr

4. On notera que la *Saga d'Oddr aux Flèches*, en son chapitre I^er^, est plus explicite (et plus « magique » aussi) sur la naissance de cet enfant et sur son trait curieux.

s'étaient quittés. Ketill dit qu'il allait se rendre vers le nord en longeant les côtes. Mais Hallbjörn déclara qu'il allait faire un voyage de demande en mariage pour lui – « et il est mauvais que tu veuilles aimer cette tröll. »

Puis Hallbjörn alla faire un voyage de demande en mariage chez Bárðr. Celui-ci dit que Ketill avait fait des voyages plus nombreux et plus difficiles que de venir demander une femme en mariage.

« T'attends-tu à un mensonge de ma part ? » dit Hallbjörn.

Le paysan répond : « Je sais que si Ketill était venu ici, et qu'il ait eu envie de ce mariage, je n'aurais osé ni voulu lui refuser cette femme. » Et ils passèrent marché ensemble et la réunion de noces fut fixée.

Puis Hallbjörn se rendit chez lui. Ketill ne lui demanda pas les nouvelles. Hallbjörn dit qu'il y en avait beaucoup plus à être curieux de se marier que Ketill. Mais Ketill ne prêta aucune attention à cela, et pourtant, ce projet prit corps, et le banquet fut excellent. Ketill ne se déshabilla pas la première nuit que lui et la femme entrèrent dans le même lit. Elle n'y prêta aucune attention, et bientôt, ils furent d'accord.

Après cela, Hallbjörn mourut et Ketill reprit l'administration de la maison, il y avait quantité de gens chez lui. Ketill eut de sa femme une fille qui s'appela Hrafnhildr.

Trois hivers s'étant écoulés, Hrafnhildr fille de Brúni vint trouver Ketill. Il lui offrit de rester chez lui. Mais elle déclara qu'elle ne resterait pas – « étant donné ce que tu as fait de notre rencontre et de notre vie ensemble dans ta frivolité et ton instabilité. »

Elle se rendit alors au bateau, très abattue et déprimée, il était visible qu'elle était fort éprouvée de se séparer de Ketill. Grímr resta.

Ketill était l'homme le plus puissant là, dans le Nord, et l'on estimait qu'il avait grande autorité. Un été, il alla au nord dans le Finnmark, trouver Brúni et Hrafnhildr. Ils avaient pris un petit bateau. Ils mouillèrent près d'un rocher. Ketill demanda à Grímr d'aller chercher de l'eau. Il y alla et vit un tröll au bord de la rivière. Celui-ci le maudit et voulut s'emparer de lui. Grímr fut pris de peur, il courut dire cela à son père. Alors, Ketill alla à la rencontre du tröll et déclama une vísa :

13. Quel est ce monstre
qui près du roc se tient
et va crachant du feu ?
Notre voisinage
je pense qu'il s'améliorera.
Prends garde à ce lai[5].

5. On peut tenir que ce poème est une conjuration.

Le tröll disparut, le père et son fils s'en furent chez eux.

Il se fit qu'un automne, des vikings* vinrent trouver Ketill. L'un s'appelait Hjálmr et un autre, Stafnglámr[6]. Ils avaient guerroyé en divers lieux. Ils demandèrent d'avoir terre franche chez Ketill ; il leur en donna licence, et ils passèrent l'hiver chez lui, tenus en grande faveur.

En hiver, à Jól, Ketill fit serment de ne pas marier Hrafnhildr, sa fille, contre le gré de celle-ci. Les vikings l'en remercièrent.

Un jour, arriva là Áli, champion des Uppdalir. Il était d'origine upplandaise. Il demanda Hrafnhildr en mariage. Ketill déclara qu'il ne voulait pas la donner en mariage contre son gré – « mais je peux discuter de cette affaire avec elle. »

Hrafnhildr déclara qu'elle ne voulait pas se lier d'affection avec Áli ou lier son destin au sien. Ketill dit à Áli comment les choses se présentaient, et à cause de cela, Áli provoqua Ketill en duel et Ketill dit qu'il irait. Les frères, Hjálmr et Stafnglámr, voulaient se battre pour Ketill, mais il leur demanda de tenir le bouclier devant lui.

Quand ils arrivèrent au lieu du combat, Áli assena un coup à Ketill, on ne se servit pas du bouclier, la pointe de l'épée arriva sur le front de Ketill et fit une entaille autour du nez, et cela saigna beaucoup. Alors, Ketill déclama une vísa :

14. Hjálmr et Stafnglámr,
couvrez-vous tous deux.
Laissez place à l'homme
pour s'avancer vers la menace.

15. Volent les vipères de la bataille.
Célèbre est le champion des Dalir.
Laid est le jeu des épées.
Teinte est la barbe de l'homme.
Écorchées les tuniques de peau.
Tremblent les chemises de fer.
Se secouent les tuniques à anneaux.
Prend peur le prétendant de la vierge[7].

6. On se rappelle que ce nom est le surnom d'un personnage de la *Saga d'Oddr aux Flèches*, Þórðr stafnglámr, qui est parfois désigné par son seul surnom : Splendeur de l'Étrave. Cette rapide remarque pour suggérer ou bien que l'auteur de la *Saga d'Oddr* connaissait les deux que voici, ou bien, plus vraisemblablement, qu'il existait une tradition encore bien vivante à l'époque où il écrivait.

7. Il est tentant de penser que cette dernière strophe remonte à un original ancien, du

Puis Ketill fit un moulinet de son épée en visant la tête, et Áli brandit son bouclier. Mais alors Ketill assena un coup sur les pieds et les trancha tous les deux, et Áli tomba là.

### *5. Des hauts-faits de Ketill*

Peu après, il y eut grande famine pour la raison que le poisson s'éloignait du pays, et les récoltes de grain furent nulles. Or Ketill avait quantité de gens et Sigríðr estima avoir besoin de provisions à la maison. Ketill dit n'avoir pas l'habitude de faire des reproches et se rendit à son bateau. Les vikings demandèrent où il voulait aller. « Je vais aller à la pêche », dit-il. Ils offrirent de l'accompagner. Mais il dit ne vouloir mettre personne en danger et leur demanda de prendre soin de sa maison pendant ce temps.

Ketill arriva à l'endroit qui s'appelle Skrofar. Quand il arriva au port, il vit sur le promontoire une femme tröll portant une chemise de peau. Elle venait d'arriver de la mer, et elle était noire comme poix. Elle grimaçait vers le soleil. Ketill déclama alors une vísa :

16. Qu'est-ce que cette géante
que je vois sur le cap ancien
et qui ricane vers l'homme ?
Sous le présent soleil,
jamais encore n'ai vu
personne de plus hideux.

Elle déclama :

17. Forrað je m'appelle.
Je naquis loin dans le Nord
un automne en Hrafnsey,
odieuse aux habitants,
prompte à l'attaque
où qu'il y ait du mal à faire.

type chant de guerre. Les « vipères de la bataille » sont les « flèches », le « vieux » est Ketill lui-même, les « tuniques de peau » sont les épidermes des combattants, les « chemises de fer », leurs « armures », les « tuniques à anneaux » seraient plutôt les « broignes ».

Et encore, elle déclama :

18. Maint homme
j'ai transmué en terre,
de ceux qui allaient à la pêche.
Qui est ce railleur
venu dans les rochers ?

Il répond : « On m'appelle Le Saumon », dit-il.

Elle répond : « Il vaudrait mieux être chez toi en Hrafnista que de traîner tout seul dans les rochers lointains. » Ketill déclama une vísa :

19. Pensais être satisfait
avant qu'arrivions ici
de nos voyages,
quoi que dise la géante.
N'ai pas laissé le jeune homme épuisé.
Suis allé faire des prises sur place.

20. N'ai pas laissé se faire
ce que Forrað dit.
Besoins me pressèrent.
S'agit de soigner les morts.

21. Point ne risque
de me rendre dans l'îlot
si dans cette île
nombreux étaient[8].

Elle répond :

22. Point ne refuse,
homme grand voyageur,
que tu aies une vie
plus longue que les autres,
si intrépides nous
partons de notre rencontre,

8. Le duel s'appelait *hólmganga**, le fait d'« aller dans l'îlot ». Le sens de cette dernière strophe est sans doute qu'il y a suffisamment de morts dans l'îlot et que Ketill ne veut pas y aller.

dit le petit garçon.
Je vois ton cœur trembler.

Ketill déclama :

23. Jeune fus chez moi.
M'en fus tout seul
souvent dans les pêcheries,
maints noctambules
trouvai-je sur mon chemin
Point n'eus peur des géantes venimeuses.

24. Tu as longue face, bien chère,
et tu fais doubler le cap,
je n'ai point vu géante plus hideuse.

Elle se déplaça vers lui et déclama :

25. J'ai commencé ma marche dans l'Angr[9].
Je pataugeai jusqu'à Steig.
Skálmr bavarda tintinnabulant.
M'en fus jusqu'à Körmt.
Soufflai sur le feu en Jaðarr
et jusqu'à Útsteinn.
Alors m'en vais à l'est au bord de l'Elfr,
avant que le jour sur moi ne brille,
et chancellerai avec la fiancée
bientôt au *jarl** donnée[10].

Ce chemin va d'un bout à l'autre de la Norvège. Elle demanda : « À quoi vas-tu t'occuper maintenant ?

— Faire cuire de la viande et la préparer pour la manger », dit-il. Elle déclama :

26. Ton feu je le tournerai,
toi-même je te frotterai
jusqu'à ce que la géante s'empare de toi.

9. Qui est un fjord.
10. Cette longue strophe est hautement obscure et les traductions proposées sont tout à fait conjecturales.

« C'est précisément ce qu'il faut attendre d'elle », dit Ketill. Elle tenta alors de se saisir de lui. Ketill déclama une vísa :

27. En mes flèches je crois,
et toi en ta force,
le trait va te rencontrer,
à moins que tu ne recules devant.

Elle déclame une vísa :

28. Volante et Manche
je pense qu'elles sont loin,
et point n'ai peur
de la morsure de Trait[11].

C'est ainsi que s'appelaient les flèches de Ketill. Il posa une flèche sur la corde et tira sur elle, elle se métamorphosa en baleine et se jeta dans la mer, mais la flèche arriva dans la queue. Ketill entendit un grand cri.

Alors, il vit la sorcière et prit la parole : « Le destin est arrangé de telle sorte pour eux que Forrað épouse le jarl et le lit qu'elle a n'est pas désirable. »

Puis Ketill s'empara de la prise et chargea son bateau.

Il se fit qu'une nuit, il se réveilla à cause d'un grand craquement dans la forêt. Il y courut et vit une femme tröll, une crinière lui tombait sur les épaules.

Ketill dit : « Où veux-tu aller, très chère ? »

Elle lui fit mauvais air et dit : « Je vais au *þing** des trölls. Y viendront Skelkingr, du nord, de Dumbshaf, c'est le roi des trölls, et Ófóti de l'Ófótansfjörðr et Þorgerðr Hörgatröll[12] et d'autres créatures gigantesques du nord du pays. Ne m'attends pas, car je ne tiens pas à toi depuis que tu as occis Kaldrani[13]. »

Et alors, elle s'en fut à gué dans la mer puis jusqu'à l'océan. Les chevauchées de *gandr*[14] ne manquèrent pas cette nuit-là mais Ketill n'en eut

11. On se rappelle que ce sont les noms des trois flèches que Ketill a reçues à la fin du chapitre 3.

12. Qui intervient avec beaucoup plus de détails dans d'autres textes légendaires comme la *Saga des Vikings de Jómsborg*.

13. Il s'agit du géant que Ketill a tué au chapitre 2.

14. Le *gandr* est une baguette magique que le sorcier peut, à son gré, dépêcher où il le veut pour occire qui il veut.

pas de mal, il s'en fut tout seul en cet état et resta tranquille un certain moment.

Sur ce, arriva au Hrafnista Framarr, le roi viking, qui était un grand sacrificateur, et le fer ne mordait pas sur lui. Il avait un royaume dans le Húnaveld en Gestrekaland[15]. Il faisait des sacrifices sur Árhaugr[16]. La neige ne s'y fixait pas. Son fils s'appelait Böðmóðr, qui possédait une grande demeure à Árhaugr et était un homme populaire. Tout le monde souhaitait du mal à Framarr. Óðinn avait créé Framarr de telle sorte que le fer ne morde pas sur lui. Framarr demanda Hrafnhildr en mariage, et Ketill répondit pour sa part qu'elle se choisirait elle-même un mari.

Elle répondit non à Framarr : « Je n'ai pas voulu choisir Áli pour mari, je prendrais deux fois moins ce tröll. »

Ketill dit à Framarr la réponse qu'elle avait faite. Il se fâcha fort devant cette réponse. Il provoqua Ketill en duel à Árhaugr pour le premier jour de Jól – « et sois infâme devant chacun si tu ne viens pas. »

Ketill déclara qu'il viendrait. Hjálmr et Stafnglámr lui offrirent de l'accompagner. Ketill déclara vouloir y aller tout seul.

Peu avant Jól, Ketill se fit transporter à terre en Naumudalr. Il était en manteau de fourrure et se rendit à skis, monta la vallée puis traversa la forêt jusqu'au Jamtaland puis vers l'est à travers Skálkskógr jusqu'au Helsingjaland puis vers l'est à travers Eyskógarmörk – elle sépare le Gestreklaland du Helsingjaland – cette forêt fait vingt *rastir* de long et trois de large, et elle est difficile à traverser[17].

Il y avait un homme appelé Þórir, qui habitait dans la forêt. Il offrit à Ketill de l'accompagner, disant qu'il y avait des malfaiteurs dans la forêt – « est à leur tête un homme qui s'appelle Sóti. Il est traître et vaillant. »

Ketill dit qu'il n'aurait pas de mal de leur part. Puis il se rendit dans la forêt et arriva au skáli de Sóti. Celui-ci n'était pas chez lui. Ketill s'alluma du feu. Sóti arriva chez lui et ne salua pas Ketill et posa des provisions devant lui.

Ketill était assis près du feu et dit : « Tu laisses tes gens mourir de faim, Sóti », dit-il.

Sóti jeta quelques morceaux à Ketill. Et quand ils furent rassasiés, Ketill se coucha auprès du feu en ronflant fort. Alors, Sóti se leva d'un bond, et Ketill se réveilla et dit : « Pourquoi te démènes-tu ici, Sóti ? »

15. Nous baignons en pleine fantaisie. Húnaveld serait le territoire que possédaient les Huns, et le Gestrekaland serait le Gästrikland, en Suède !

16. *Haugr* est « éminence », « tertre ». On notera que ce tertre est tantôt donné sous son nom complet, comme ici, tantôt réduit à son composant magique, *haugr*, « tertre ».

17. Tous ces détails renvoient à des régions de Suède. Le *röst*, pluriel *rastir*, fait environ cinq kilomètres.

Il répond : « Je soufflais sur le feu qui était presque éteint. »

Ketill se rendormit. Alors, Sóti se releva de nouveau et brandit sa hache à deux mains. Ketill se leva d'un bond et dit : « Voilà que tu veux trancher de grands coups », dit-il. Puis Ketill resta assis cette nuit-là.

Au matin, Ketill demanda que Sóti aille avec lui dans la forêt, et il y alla. Quand vint la nuit, ils se couchèrent sous un chêne. Ketill s'endormit, à ce que pensa Sóti, car il ronflait bruyamment. Sóti se leva d'un bond et assena un coup à Ketill, si bien que le capuchon du manteau vola, mais Ketill n'était pas dans son manteau.

Ketill se réveilla et voulut mettre Sóti à l'épreuve. Il se leva d'un bond et dit : « Maintenant, nous allons nous mesurer à la lutte tous les deux. »

Ketill traîna Sóti sur un tronc d'arbre et lui trancha la tête, puis il alla son chemin et arriva la veille de Jól à Árhaugr. Il avait été offert un sacrifice par Framarr et les gens du pays pour une année fertile. Il y avait une grande tempête de neige. Ketill monta sur le tertre et s'assit face au vent.

Quand les gens arrivèrent au siège de Böðmóðr, il prit la parole : « Est-ce que Ketill serait arrivé à Árhaugr ? » Ils dirent qu'il n'en était pas question.

Böðmóðr dit : « Il y a là un homme que je ne suis pas capable d'identifier. Allez voir qui il est et invitez-le pour le printemps. »

Ils allèrent jusqu'au tertre et ne trouvèrent pas Ketill et dirent la chose à Böðmóðr. Celui-ci dit qu'il devait être monté sur le tertre. Il se rendit ensuite au tertre et monta dessus et vit là un gros tas du côté nord du tertre. Böðmóðr déclama alors une vísa :

29. Qui est ce haut homme
qui siège sur le tertre
et regarde face au vent ?
Homme durci par le gel,
je te crois terrible,
toi que ne protège rien.

Ketill déclama une vísa :

30. Ketill je m'appelle,
venu du Hrafnista.
C'est là que fus élevé ;
d'un cœur plein de courage
je sais me protéger.
Pourtant je voudrais avoir logement.

Böðmóðr déclama :

31. Tu vas te lever
et quitter le tertre
et venir à ma salle.
Sujet de discours
je t'accorde maint jour.

Ketill déclama une vísa :

32. Vais maintenant me lever
et quitter le tertre,
puisque Böðmóðr m'invite.
Mon frère,
même s'il siège près du chemin,
ne m'inviterait pas mieux.

Böðmóðr prit Ketill par la main. Et quand celui-ci se leva, ses pieds glissèrent sur le tertre. Alors, Böðmóðr déclama une vísa :

33. Tu es éprouvé, camarade,
à te rendre au massacre
et à te battre contre Framarr pour de l'argent.
À un âge léger
Óðinn lui donna victoire.
Je déclare qu'il est fort habitué au meurtre.

Alors, Ketill se courrouça qu'il ait nommé Óðinn car il ne croyait pas en Óðinn, et il déclama une vísa :

34. Sacrifier à Óðinn,
jamais ne le fis,
j'ai pourtant longtemps vécu.
Abattre Framarr
je sais qu'il le faut d'abord
et avoir cette tête altière.

Puis Ketill s'en fut avec Böðmóðr et passa la nuit chez lui. Le lendemain matin, Böðmóðr offrit de l'accompagner ou de lui fournir des hommes contre Framarr. Ketill ne le voulut pas. « Alors, je vais aller avec toi », dit Böðmóðr.

Ketill voulut bien, ils allèrent jusqu'au Árhaugr. Framarr se rendit en hurlant jusqu'au tertre, Böðmóðr et Ketill étaient là avec quantité d'hommes. Framarr énonça alors les lois du duel. Böðmóðr tint le bouclier devant Ketill, mais personne devant Framarr. Celui-ci dit: « Tu vas être maintenant mon ennemi et pas mon fils. »

Böðmóðr dit qu'il avait rompu la parenté entre eux par sa sorcellerie. Et avant qu'ils se battent, un aigle vola de la forêt sur Framarr et lui déchira les habits. Alors, Framarr déclama une vísa:

35. De mauvaise humeur l'aigle
n'en suis pas à gémir d'une blessure,
qu'il porte ses serres
jaunes sur les veines du sang.
Crie dans les tempêtes,
ce dont il est curieux,
souvent j'ai entendu l'aigle content,
furieux suis contre l'oiseau à charogne.

Alors, l'aigle attaqua si ferme que Framarr dut se défendre par les armes. Alors, il déclama une vísa:

36. Déploie donc tes ailes,
par les armes je vais te chauffer.
Plane donc, vaste volatile,
qui me voit voué à mort.
Tu t'égares, oiseau du meurtre,
nous allons remporter la victoire.
Tourne-toi donc vers Le Saumon,
Il doit mourir à présent.

Celui-là avait à frapper le premier qui avait été provoqué. Ketill assena un coup sur l'épaule de Framarr. Il fit face tranquillement, l'épée ne mordait pas sur lui, mais il fit un mouvement brusque, le coup étant si grand. Framarr frappa Ketill sur le bouclier. Ketill assena un second coup sur l'autre épaule de Framarr et elle ne mordit toujours pas. Ketill déclama une vísa:

37. Te voici tirée maintenant, Dragvendill[18],

18. Rappelons que c'est le nom de l'épée que Ketill a prise au roi Gusirr; voir le chapitre 3.

contre le favori de l'aigle.
Tu accueilles les chants magiques maléfiques,
point ne peux mordre.
Le Saumon ne prit point garde
que les estocs empoisonnés
céderaient
parce qu'Óðinn les émoussa.

Et encore il déclama une vísa :

38. Qu'as-tu donc, Dragvendill,
pourquoi es-tu devenue émoussée ?
Je viens d'assener un coup.
Tu rechignes à mordre.
Cèdes-tu au þing des glaives,
y a-t-il eu pour toi
un moment de stupeur dans le fracas du métal,
là où les héros s'affrontèrent ?

Framarr déclama une vísa :

39. Tremble à présent la barbe de l'homme.
Défaillent les armes vieilles.
Le glaive acéré le défie.
Prend peur le père de la vierge.
S'acèrent les rameaux des os,
de sorte que puissent mordre
les hommes au cœur fier
si ton courage y suffit.

Ketill déclama :

40. Tu n'as pas besoin de nous exciter,
les hommes lents à lancer le trait
ont rarement à me reprocher
d'asséner de grands coups.
Mords donc, Dragvendill,
ou sinon brise-toi.
La chance nous quitte toi et moi
si tu hésites une troisième fois.

Et encore, il déclama :

41. Point n'a peur le père de la vierge,
tant que Dragvendill est entière.
Certes ne sais point à coup sûr
si elle hésitera une troisième fois.

Alors, il tourna l'épée dans sa main et porta de l'avant l'autre tranchant. Framarr resta immobile quand l'épée se porta sur son épaule, et ne s'arrêta pas qu'elle ne fut arrivée à la hanche, puis sortit par le côté ensuite. Alors, Framarr déclama une vísa :

42. Courage dans Le Saumon,
acérée Dragvendill,
elle a mordu les propos d'Óðinn
comme si de rien n'était.
A failli le père de Baldr[19],
inconstant de croire en lui.
Sois le bienvenu !
Nous allons nous quitter ici !

Alors Framarr mourut, et Böðmóðr accompagne Ketill sur le lieu du crime. Böðmóðr dit : « Si tu estimes avoir à me récompenser de quelque assistance, je veux que tu me donnes en mariage ta fille. »

Ketill fit bel accueil à cela et dit que Böðmóðr était un excellent garçon.

Après cela, Ketill se plut à faire le voyage pour chez lui et il était fort estimé pour ses hauts-faits. Il maria Hrafnhildr à Böðmóðr. Ketill dirigea le Hrafnista tant qu'il vécut, et après lui, ce fut Grímr à la Joue velue. Oddr aux Flèches fut le fils de Grímr.

Et cette saga se termine ici.

19. Le père de Baldr (un dieu) est Óðinn.

# Saga de Grímr à la Joue velue

## *1. Mariage de Grímr et disparition de sa femme*

On dit de Grímr à la Joue velue qu'il était à la fois grand et fort, et le plus grand fier-à-bras. Il était surnommé à la Joue velue parce qu'une de ses joues était couverte de poil noir, c'est ainsi qu'il était né. Le fer ne mordait pas dessus. Grímr reprit la demeure du Hrafnista après Ketill le Saumon, son père. Il devint riche de biens. Il gouvernait souvent presque tout seul tout le Hálogaland.

Il y avait un *hersir** puissant et noble dans le Vík[1] à l'est. Il avait épousé Geirhildr, fille du roi Sölgi, fils du roi Hrólfr de Berg dans les Upplönd. Leur fille s'appelait Lofthæna. C'était la plus belle des femmes et très accomplie. Grímr à la Joue velue se rendit là dans un cotre avec dix-sept hommes et demanda en mariage Lofthæna. Cela fut décidé, et il devait célébrer ses noces en automne. Mais sept nuits auparavant, Lofthæna disparut et nul ne savait ce qu'il était advenu d'elle. Quand il arriva à la noce, il n'eut pas d'amis sur les lieux, la fiancée était partie, il estima que c'était son père qui en était cause. Il resta là trois nuits, ils festoyèrent quoiqu'avec peu de gaieté. Puis il se rendit chez lui en Hrafnista.

Il s'était trouvé, cinq années auparavant, que la femme du hersir Haraldr était morte, mais il épousa une année plus tard, venant du nord, du Finnmark, Grímhildr fille de Jösurr et il l'emmena chez lui. Bientôt, on estima qu'elle abîmait tout. Elle était mauvaise pour Lofthæna, sa belle-fille, comme on l'éprouva par la suite. Grímr n'appréciait guère sa condition, car il n'entendait pas parler de Lofthæna, sa fiancée.

Il arriva, comme souvent, qu'une grande famine survint en Hálogaland. Grímr à la Joue velue se prépara à partir de chez lui et se rendit dans son bateau avec deux hommes. Il se dirigea vers le nord en longeant le Finnmark puis vers l'est jusqu'au Gandvík[2]. Quand il arriva dans la baie,

1. La baie d'Oslo.
2. C'est la mer magique qui est fréquentée par les Sâmes, eux-mêmes grands magiciens.

il vit qu'il y avait là des prises en suffisance. Il monta son bateau sur le rivage puis se rendit au *skáli** et se fit du feu.

Quand ils se furent endormis, pendant la nuit, ils furent réveillés par l'arrivée d'une grande tempête, l'air étant d'un noir de poix. S'ensuivit un tel gel que tout était glacé, tant dehors que dedans. Le matin, lorsqu'ils furent habillés, ils sortirent et allèrent à la mer. Ils virent alors que toute leur prise avait disparu, on ne la voyait nulle part. Ils estimèrent être dans une mauvaise passe, et pas de vent pour s'en aller. Ils revinrent au skáli et passèrent cette journée là.

Pendant la nuit, Grímr fut réveillé par des rires en dehors du skáli. Il se leva d'un bond, prit sa hache et sortit. Il emportait aussi comme toujours les flèches Dons de Gusirr que Ketill le Saumon, son père, lui avait données. Quand il sortit, il vit deux femmes *tröll*s** en bas près du bateau, chacune prenant l'étrave et voulant le mettre en pièce en le secouant. Grímr parla et déclama une *vísa** :

1. Comment s'appellent-elles,
les habitantes de la lave[3]
qui veulent endommager
mon bateau ?
Vous êtes
d'apparence
les plus hideuses
que j'aie jamais vues.

Celle qui se trouvait près de lui déclama une vísa :

2. Feima je m'appelle,
suis née loin dans le Nord,
fille de Hrímnir
sortie de la haute montagne.
Voici ma sœur,
deux fois plus éminente,
Kleima de son nom,
venue à la mer.

Grímr déclama :

3. Ne prospère nulle part

3. L'image est bien islandaise ; on se rappelle que les géants habitent les rocs.

fille de Þjazi,
la pire des filles.
Bientôt vais me fâcher.
Je vais certes,
avant que l'astre ne scintille,
vous dépêcher aux loups
en guise de provende.

Kleima déclama :

4. Ce fut avant
que notre père
par magie chassa
les troupeaux des vagues.
Ne devriez jamais
à moins que destin dirigiez,
sains et saufs parvenir
d'ici à chez vous.

Grímr déclama :

5. Je vais à toutes deux
promptement destiner
estoc et taille
pour commencer.
Vont éprouver
les filles de Hrímnir
ce qui vaut le mieux
de la pointe ou de la patte.

Grímr prit alors l'un des Dons de Gusirr et tira sur celle qui se trouvait le plus loin de lui, de sorte qu'elle en reçut aussitôt la mort. Feima dit : « Ça va mal, Kleima, ma sœur. »

Elle se précipita alors sur Grímr. Il lui assena un coup de sa hache qui arriva dans l'omoplate. Elle cria fort et s'en fut en courant vers le rivage. Grímr avait lâché sa hache sous le coup, elle restait fixée dans la blessure. Il courut après elle, et ils restèrent à la même distance, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un gros rocher. Là, sur le devant du rocher, il vit une grande caverne. Il y avait un sentier étroit pour monter, et elle le gravit comme si c'était un terrain plat. Au moment où elle prenait son élan pour monter dans le rocher, la flèche jaillit de la blessure. Grímr la ramassa aussitôt et il

lui fallut s'accrocher à la hache d'un autre côté et il se hissa en suivant le manche : il parvint ainsi à grimper dans la caverne. Là, il vit briller un feu clair, deux trölls étaient assis auprès. C'étaient un vieux et une vieille. Ils avaient les plantes des pieds jointes. Ils étaient en manteau de peau courts et desséchés tous les deux. Il vit très bien la forme qu'ils avaient tous les deux entre leurs pieds. Lui s'appelait Hrímnir et elle, Hyrja. Quand Feima entra dans la caverne, ils la saluèrent et demandèrent où était Kleima, sa sœur.

Elle répond : « Devinez, elle gît, morte sur le rivage, et moi, je suis blessée à mort. Et vous, vous êtes là à vous prélasser auprès du feu. »

Le géant dit : « C'est une action peu honorable, de vous tuer, l'une a six hivers, et l'autre sept. Et qui a fait cela ? »

Feima répond : « A fait cela le cruel Grímr à la Joue velue. Le père et le fils sont plus disposés que d'autres à tuer les trölls et les habitants des montagnes. Mais bien qu'il ait fait cela, il n'obtiendra jamais Lofthæna, sa femme. Et c'est un plaisir, tant il y a peu de distance entre eux. »

Hrímnir dit alors : « C'est Grímhildr, ma sœur, qui en est cause, elle est douée pour la plupart des choses. »

Alors, l'hémorragie épuisa Feima et elle tomba, morte. Sur ce, Grímr entra dans la caverne et assena au vieux Hrímnir un coup si rude qu'il le décapita. Alors, la vieille Hyrja se leva d'un bond et se précipita sur lui, ils se mirent à lutter, leur combat fut à la fois rude et long, car elle était un très grand tröll, mais Grímr était d'une grande force. Cela se termina de telle sorte qu'il lui fit une prise en l'air si bien qu'elle tomba. Il lui trancha la tête, la laissa morte et se rendit ensuite à son skáli.

## *2. Grímr délivre Lofthæna du sortilège*

Le surlendemain, le temps était bon. Ils se rendirent sur le rivage et virent qu'un grand rorqual s'était échoué. Ils y allèrent et se mirent à dépecer cette baleine. Peu après, Grímr vit douze hommes qui venaient. Cela se passa très vite. Grímr les salue et leur demande leurs noms. Celui qui était à leur tête déclara s'appeler Hreiðarr le Téméraire, il demanda pourquoi Grímr voulait le dépouiller de son bien. Grímr déclara avoir été le premier à trouver la baleine[4].

4. Il arrivait fréquemment que des cétacés viennent s'échouer sur les rivages de l'Islande, c'était une aubaine, presque tout étant comestible dans ce mammifère ; la conséquence était que presque systématiquement, comme en témoignent les sagas dites de contemporains, de violentes querelles en résultaient. Pourtant, les codes de lois précisaient

« Ne sais-tu pas, dit Hreiðarr, que tout ce qui échoue ici m'appartient ?

— Je ne le sais pas, dit Grímr, mais quoi qu'il en soit, procédons par moitiés.

— Je ne le veux pas, dit Hreiðarr. Vous allez faire de deux choses l'une, ou bien abandonner cette baleine, ou bien nous allons nous battre.

— Mieux vaut faire cela, dit Grímr, que de perdre toute la baleine », puis ils allèrent se battre, et il y eut là l'attaque la plus rude. Hreiðarr et ses hommes étaient à la fois donneurs de grands coups et habiles aux armes, et au bout de peu de temps, deux hommes de Grímr tombèrent. La bataille était des plus dures mais cependant, cela se termina de telle sorte que Hreiðarr tomba ainsi que tous ses hommes. Grímr aussi tomba, tant à cause de ses blessures que d'épuisement. Il gisait là parmi les cadavres sur le rivage et n'attendait rien d'autre que la mort.

Il n'y avait pas longtemps qu'il gisait qu'il vit une femme marcher, si l'on pouvait dire. Elle n'était pas plus grande qu'une petite fille de sept ans, mais si grosse que Grímr pensa qu'il ne pourrait pas la prendre dans ses bras. Elle avait un visage long et dur, un nez crochu, les épaules nues, basanées, les joues laides, l'air sale et le front dégarni. Noire elle était, tant de cheveux que d'épiderme. Elle portait un manteau de peau tout desséché. Il ne lui descendait pas plus bas que le derrière. Elle ne lui parut guère embrassable car elle avait de la morve qui lui pendait sur la bouche.

Elle alla là où Grímr était étendu et dit : « Ils sont bien bas à présent, les chefs du Hálogaland, ou bien veux-tu, Grímr, accepter de recevoir de moi la vie ? »

Grímr répond : « Je ne le peux guère, tant tu es déplaisante, et quel est ton nom ? »

Elle répond : « Je m'appelle Geirríðr Gandvíkrekkja. Tu dois considérer que j'ai quelque pouvoir ici dans la baie, et que je peux te rendre service. »

Grímr répond : « Le proverbe ancien est que chacun est ardent de garder la vie, et je vais choisir d'accepter de recevoir de toi la vie. »

Elle le souleva alors sous son manteau de peau et courut avec lui comme s'il était un nourrisson, si vite qu'il était empli de vent. Elle n'eut de cesse qu'ils arrivent à une grande caverne et quand elle le posa par terre, Grímr eut l'impression qu'elle était tout aussi hideuse qu'avant.

« Te voici arrivé ici, dit-elle, et je veux que tu me récompenses de t'avoir sauvé et porté ici, et embrasse-moi maintenant.

— Je ne peux le faire en aucune façon, dit Grímr, tellement tu m'as l'air d'une diablesse.

les droits qu'avaient les riverains sur ces proies. La scène qui est décrite ici renvoie à des événements authentiques.

— Alors, je ne te rendrai aucun service, dit Geirríðr, et je vois que tu seras bientôt mort.

— Il faut que cela se fasse, dit Grímr, bien que ce soit tout à fait à contrecœur. »

Il alla alors à elle et l'embrassa. Elle ne lui parut pas aussi mauvaise à toucher qu'elle était laide à voir. On était arrivé au soir. Geirríðr fit alors le lit et demanda si Grímr voulait coucher tout seul ou avec elle. Grímr déclara qu'il préférait coucher tout seul. Elle dit alors qu'alors, elle ne passerait pas un moment à le soigner. Grímr vit que cela ne lui suffirait pas, et il déclara préférer coucher avec elle s'il n'y avait pas d'autre possibilité. C'est donc ce qu'il fit. Auparavant, elle pansa toutes ses plaies et il lui parut qu'il ne ressentait ni brûlure ni douleur. Ce qui lui parut le plus merveilleux, c'est à quel point elle avait la main douce, si laides que lui paraissaient ses mains, car elles lui paraissaient plus semblables à des serres de vautour qu'à des mains humaines. Et dès qu'ils furent au lit, Grímr s'endormit.

Et quand il se réveilla, il vit, couchée dans le lit à côté de lui, une femme si belle qu'il lui sembla n'en avoir guère vu de telle. Il s'émerveilla de la similitude qu'elle avait avec Lofthæna, sa fiancée. En bas, à côté de la poutre du lit, il vit étendue la forme[5] hideuse de femme tröll qu'avait eue Geirríðr Gandvíkrekkja. Elle avait en fait très peu de pouvoir, cette femme. Il se leva promptement, tira la forme de femme tröll dans le feu et la brûla jusqu'à ce qu'elle ne fut plus que cendres.

Puis il alla faire dégoutter de l'eau sur la femme jusqu'à ce qu'elle retrouve ses esprits et dise : « Eh bien ! Tout va bien pour l'un et l'autre : je t'ai rendu la vie pour commencer et tu m'as sortie de ma détresse.

— Comment es-tu venue ici, ou comment se présente ta condition ? »

Elle répond : « Un peu après que tu sois parti du Vík, de l'est, de chez Haraldr, mon père, Grímhildr, ma belle-mère, m'a abordée, disant : "Je vais maintenant te récompenser, Lofthæna, de m'avoir manifesté de l'obstination et de la désobéissance depuis que je suis arrivée dans ce royaume. J'ai fait en sorte qu'on dise que tu étais devenue la plus laide femme tröll et que tu avais disparu pour le Nord dans le Gandvík et que tu y habites une caverne et y es dans la tempête de neige avec Hrímnir, mon frère, et qu'il vous arrive maintes choses mauvaises, et que vous y subissez ce qu'il y a de pire. Tu vas être aussi odieuse à tous, tant les trölls que les hommes. Tu vas aussi, dit-elle, passer toute ta vie dans cette détresse et n'en sortiras jamais à moins qu'un être humain t'accorde trois choses que tu demanderas, ce dont je sais que personne ne le fera. La première est de recevoir de

5. Voir *hamr**.

toi la vie, la deuxième, de t'embrasser et la troisième de partager un seul lit, ce que tout le monde refusera." Maintenant, tu as fait toutes ces choses pour moi, tu y étais tenu le plus, d'ailleurs. Je veux à présent que tu m'emmènes à l'est dans le Vík chez mon père et que l'on célèbre mes noces, selon ce qui était envisagé. »

Puis ils allèrent au skáli de Grímr et il y eut alors des provisions en abondance. Il y avait une baleine dans chaque baie. Il chargea donc son bateau et lorsqu'il fut prêt, il quitta le pays, ils étaient tous les deux sur ce bateau, Grímr et Lofthæna. Il recourut aux pratiques qu'avait utilisées Ketill le Saumon, son père, et d'autres hommes du Hrafnista : il hissa la voile par temps calme et le vent favorable s'y mit aussitôt. Il fit voile jusque chez lui dans le Hrafnista et les gens pensèrent qu'il avait été récupéré de l'autre monde.

## *3. Grímr se bat en duel contre Sörkvir*

Peu après, Grímr arriva dans le Vík à l'est et Lofthæna l'accompagna. Grímhildr régnait là à peu près sur tout, toute seule. Quand Grímr arriva, il fit s'emparer de Grímhildr, lui mettre un sac sur la tête[6] et la lapider à mort, car il avait auparavant dit au hersir Haraldr comment les choses s'étaient passées. Il célébra alors ses noces avec Lofthæna puis s'en alla chez lui en Hrafnista. Pour le hersir Haraldr, il se maria pour la troisième fois et épousa Þórgunn Þorradóttir.

Ils n'avaient pas été longtemps ensemble, Grímr et Lofthæna, qu'ils eurent la fille qui s'appelait Brynhildr. Elle grandit dans le Hrafnista et fut la plus belle des jeunes filles. Grímr l'aimait beaucoup. Quand elle eut douze hivers, la demanda en mariage l'homme qui s'appelait Sörkvir et était fils de Svaði, fils de Rauðfeldr, fils de Bárðr, fils de Þorkell Jambe bandée. Elle ne voulut pas s'accorder à lui, et pour cela, Sörkvir provoqua Grímr en duel. Grímr accepta. Sörkvir était du Sogn[7] par la famille de sa mère, il avait là des domaines à gouverner. Ce duel devait avoir lieu dans un délai d'un demi-mois.

Il y a eu en Norvège un hersir qui s'appelait Ásmundr. Il dirigeait le domaine qui s'appelle Berurjóðr. C'était un homme marié et il avait un fils qui s'appelait Ingjaldr. Celui-ci était le plus renommé des hommes et il resta longtemps chez Grímr à la Joue velue, il y avait entre eux grande

6. Pour qu'elle ne puisse pas voir qui que ce soit avant de mourir, car c'est une sorcière, elle a « le mauvais œil ».

7. Une autre province de Norvège, plus au sud que le Hrafnista.

amitié, pourtant, Ingjaldr était le plus vieux d'eux deux, et beaucoup plus fort que Grímr. Ingjaldr épousa la femme qui s'appelait Dagný, fille d'Ásmundr que l'on appelait Gnoð-Ásmundr, et sœur d'Óláfr Roi des Marins[8]. De Dagný, Ingjaldr eut un fils qui s'appelait Ásmundr, qui fut ensuite frère juré d'Oddr le Grand Voyageur qui était avec Sigurðr hringr à Brávellir[9], et qui s'appelait de son autre nom Oddr aux Flèches.

Au moment convenu, Sörkvir vint au duel avec onze hommes. C'étaient tous des *berserkir**. Grímr aussi était arrivé et Ingjaldr avec lui, ainsi que beaucoup de paysans du Hálogaland. Ils allèrent au duel et ce fut à Grímr d'assener le premier coup. Il avait l'épée Dragvendill qui avait appartenu à son père. Celui qui devait tenir le bouclier devant Sörkvir s'appelait Þröstr. Grímr assena ce premier coup si fortement qu'il fendit le bouclier d'un bout à l'autre, la pointe de l'épée atteignit l'épaule gauche de Þröstr et trancha l'homme par le travers, le mettant en pièces au-dessus de la hanche droite et au-dessous de la gauche, et l'épée poursuivit son chemin sur la cuisse de Sörkvir, lui enlevant les deux pieds, l'un au-dessus du genou, l'autre en dessous, et il tomba, mort, à terre. Ingjaldr et lui se tournèrent alors vers les dix qui restaient, et ils n'eurent de cesse qu'ils ne soient tous tués. Alors, Grímr déclama une vísa :

6. Ici avons abattu
jusqu'au sol
douze berserkir
dépourvus de renom.
Pourtant Sörkvir
était le plus valeureux
de ces hommes
et Þröstr le second.

Et il déclama encore :

7. D'abord vais ressembler
à mon père :
ma fille le pin
de velours point ne sera

8. Ce dernier personnage est un roi légendaire qui intervient dans bon nombre de textes.

9. Ce Sigurðr « l'Anneau » fut roi de Danemark et livra, en effet, la formidable bataille de Brávellir ; il apparaît dans la *Saga de Ragnarr aux Braies velues*, chapitre 11. Oddr est surnommé le Grand Voyageur en raison de son voyage en Bjarmaland, évoqué maintes fois dans sa saga.

de force mariée
à quiconque
à moins que troupes s'abattent,
tant que Grímr vivra.

Grímr s'en fut chez lui après ce duel; et Ingjaldr à Berurjóðr. Peu après, son père mourut, et il reprit toutes ses propriétés et devint un noble paysan et homme très magnifique.

## *4. De la parentèle de Grímr à la Joue velue*

Quelques hivers auparavant était mort Böðmóðr fils de Framarr et il avait une fille de Hrafnhildr, sa femme, qui s'appelait Þórný. Elle avait un fils, Þorbjörn les Ouïes, père de Ketill le Large, père de Þórný qu'épousa Hergils hnapprass. Hrafnhildr s'en fut alors chez elle en Hrafnista, chez Grímr, son frère.

On mentionne un noble homme, Þorkell. Il était *jarl** du district du Naumudalr[10]. Il se rendit en Hrafnista et demanda en mariage Hrafnhildr. Elle lui fut mariée. Leur fils fut Ketill le Saumon qui brûla dans leur maison Hárekr et Hrærekr, les fils de Hildirídr, pour la raison qu'ils calomniaient Þórólfr, son parent[11]. Après cela, Ketill se rendit en Islande et y prit de la terre entre la Þjórsá et le Markarfljót, et il habita à Hof[12]. Son fils fut Hrafn, le premier homme de loi[13] en Islande. Son deuxième fils fut Helgi, père de Helga qu'épousa Oddbjörn Charpentier d'askr[14]; le troisième fut Stórólfr, père d'Ormr le Fort et de Hrafnhildr qu'épousa Gunnarr Baugsson. Leur fils fut Hámundr, père de Gunnarr de Hlídarendi[15], et leur fille

10. Le Naumudair est une province de Norvège.

11. Deux remarques s'imposent: brûler dans sa maison, tout barbare que ce fût, était chose assez courante dans cette culture, témoin le chef-d'œuvre qu'est la *Saga de Njáll le Brûlé*. En second lieu, cette société ne supportait simplement pas la calomnie, la moquerie, etc.

12. Il paraît probable que ce Ketill-là n'est pas celui de la saga dont le texte précède. *Le Livre de la colonisation de l'Islande* mentionne en effet un Ketill.

13. Le texte porte bien « homme de loi », *lögmaðr.* L'auteur, qui visiblement n'est pas tellement averti des réalités islandaises, veut sans dout dire « homme chargé de dire la loi », *lögsögumaðr*, une sorte de président de la République d'Islande, qui était chargé, en effet, de « dire » la loi, par tiers, sur une période de trois ans.

14. Nous avons déjà rencontré le terme *askr*, qui s'applique à un type de bateau de petite taille.

15. Qui est le grand héros et personnage central de la prestigieuse *Saga de Njall le Brûlé*, déjà mentionnée note 11 ci-dessus.

Arngunnr qu'épousa Hróarr *goði** de Tunga. Leur fils fut Hámundr le Boiteux.

Veðrormr, fils de Vémundr le Vieux, fut un puissant hersir. Il demanda en mariage Brynhildr, fille de Grímr à la Joue velue. Elle y consentit. Leur fils fut Vémundr, père de Veðrormr qui s'enfuit devant le roi Haraldr dans l'est en Jamtaland, et ils défrichèrent là des forêts pour en faire des contrées habitées. Son fils fut Hólmfastr, et la sœur de Veðrormr s'appelait Brynhildr ; leur fils fut Grímr qui fut appelé d'après Grímr à la Joue velue.

Les parents, Grímr et Hólmfastr, s'en allèrent en expédition viking à l'ouest et tuèrent dans les Hébrides le jarl Ásbjörn skerjablesa, et ils prirent là en butin de guerre Ólof, sa femme, et Arneiðr, sa fille, et celle-ci fut tirée au sort et échut à Hólmfastr qui la vendit à Veðrormr, son parent, et elle fut serve là jusqu'à ce que Ketill le Vacarme l'épouse et l'emmène en Islande. C'est d'après elle que sont appelés les Arneiðarstaðir dans les fjords de l'Est. Grímr épousa Ólof, fille de Þórðr le Dandineur que le jarl avait épousée.

Grímr alla en Islande et colonisa le Grímsnes jusqu'au Svínavatn et il habita quatre hivers à Öndverðunes, puis à Búrfell. Son fils fut Þorgils qui épousa Helga, fille de Gestr Oddleifsson. Leurs fils furent Þórarinn de Búrfell et Jörundr de Miðengi. Grímr périt en duel en bas des Hallkelshólmar devant Hallketill, frère de Ketilbjörn de Mosfell.

Grímr à la Joue velue resta dans le Hrafnista, comme on l'a dit précédemment. Tard, il eut de sa femme un fils qui s'appela Oddr. Celui-ci fut élevé chez Ingjaldr à Berurjóðr. Ensuite, il fut appelé tantôt Oddr aux Flèches ou Oddr le Grand Voyageur. Grímr était estimé homme fort important. Il était d'une grande force et fort intrépide, il habita tout seul sur son bien. Il mourut de vieillesse.

Et l'on termine ici la *Saga de Grímr à la Joue velue*, et ici commence la *Saga d'Oddr aux Flèches*, et c'est une grande saga.

# SAGA D'EGILL LE MANCHOT
# ET
# D'ÁSMUNDR
# MEURTRIER DES BERSERKIR

*Egils saga einhenda ok Ásmundar berserkjabana*

*Cette saga date du* XIV*e siècle. En fait, elle s'intéresse à trois personnages différents, Egill, Ásmundr et la femme-tröll Arinnefja, ce qui fait que, sur le plan de la composition, elle nous propose une sorte de récit-cadre dans lequel s'insèrent tour à tour les trois héros : technique assez rare qui témoigne de la virtuosité de ces écrivains ! Le thème du rapt de la mariée et de la quête qui s'ensuit est typique de ce genre de sagas. Il n'est pas exclu que ce motif ait été fort antique et pratiqué jusqu'à une époque relativement récente : « noce », « mariage » se dit, en vieux norois et donc à l'époque littéraire,* brúðlaup *qui doit tenir pour* brúdhlaup *où* hlaup *convoie les idées de course, de saut : les contes populaires islandais font volontiers état, bien qu'à une époque récente, de fiancé qui s'en vient « ravir » sa fiancée avant de l'épouser. Si j'insiste, c'est parce que nous tenons ici ce phénomène de conversion d'un ancien rite sans doute religieux en légende (en saga légendaire !) qui paraît constitutif du genre que nous sommes en train d'étudier. On peut dire la même chose, pour l'essentiel, des exploits dont sont crédités les trois protagonistes : en grande majorité, ces prouesses tiennent aussi du conte populaire, notamment celles dont est gratifié Ásmundr Meurtrier des Berserkir : les surnoms de ces « héros » peuvent aussi venir de cette lointaine origine. L'auteur a pu mêler ces traditions anciennes à de purement fantaisistes inventions ou emprunts à d'autres sources orales (ou écrites ?). C'est dire que cette saga me paraît un excellent sujet d'étude pour qui veut approfondir le genre de la saga légendaire. D'autant que l'auteur, à l'évidence, connaissait aussi la littérature courtoise venue du Sud et qui, prise en soi, donnera les sagas dites de chevaliers que j'ai mentionnées en introduction. Assurément, il est malaisé de chercher à démêler les fils de cet écheveau, mais il est permis d'affirmer, comme le fait un autre auteur du roi norvégien Hákon Hákonarson dont il rédige l'histoire (ce n'est pas une saga légendaire !) que notre homme était* bene litteratus *!*

*Cette saga est inédite à ce jour.*

## *1. Disparition de Brynhildr, la fille du roi*

Il y a un roi qui s'est appelé Hertryggr. Il régnait à l'est, en Russie. C'est un grand pays et abondamment habité, il se trouve entre le Húnaland et le Garðaríki[1]. Il était marié. Il avait deux filles. L'une et l'autre s'appelaient Hildr. Elles étaient belles et avaient bon caractère, elles furent décemment élevées. Le roi aimait beaucoup ses filles.

Un jour, il se fit que le roi s'en fut à la chasse, Hildr l'aînée se rendit dans un bois d'amandiers ainsi que ses suivantes. Elle était surnommée Brynhildr[2]. Il se trouva qu'elle prit l'habitude des exercices des chevaliers. Alors qu'elles se préparaient à revenir à la maison en sortant de la forêt, survint un grand animal qui s'appelle *hjassi*[3], qui se précipita sur elles. Il était de grande taille et féroce. C'est l'animal qui, de toutes les bêtes, vit le plus longtemps, et il y a un dicton ancien qui déclare que quiconque est très vieux a l'âge d'un *hjassi*. Il est fait comme un glouton[4] et il a des oreilles si grandes qu'elles atteignent le sol. Quand elles virent cette bête, elles coururent chacune de son côté, l'animal s'empara de la fille du roi et courut dans la forêt, et les femmes dirent cette nouvelle à la maison. Le roi fut fort affligé et fit faire des recherches, mais on ne la trouva nulle part. Il n'y eut personne qui pût le lui dire. Cette affaire perdit de l'intérêt comme tout le reste, et le temps passa jusqu'à *Jól**.

## *2. Disparition de Bekkhildr, et présentation d'Ásmundr*

Pour Jól, le roi donna un glorieux banquet. Hildr la cadette faisait des travaux d'aiguille, elle était dans le pavillon de femmes, elle était appelée

1. Saisissons tout de suite le mode de fantaisie qui va régner ici. En l'occurrence, il s'agit de toponymie : car si Rússia peut être Russie, Garðaríki, de même – c'est même le nom normal de ce pays selon les varègues –, pour Húnaland (pays des Huns), les conjectures sont ouvertes !

2. Brynhildr est à la fois le nom d'une *valkyrie** et celui d'une des amantes malheureuses du héros Sigurðr dans la *Saga de Völsungar* (plus haut p. 31).

3. Ou *hjarsi*, c'est un animal fabuleux sans que l'on puisse préciser !

4. Il s'agit de l'animal, bien entendu.

Bekkhildr. Elle était sage. Le premier jour de Jól, le roi envoya chercher sa fille, et donc elle se prépara ainsi que ses suivantes, elles se rendirent dans la rue et d'honorables courtisans les accompagnèrent. Alors qu'elles étaient arrivées devant un jardin, elles entendirent un grand vacarme et elles virent voler un terrible vautour. Il leur sembla qu'il étendait les ailes par-dessus la ville tout entière, il en résulta grande obscurité, et ce vautour s'empara de la fille du roi et s'enfuit en volant avec elle tout en frappant à mort deux de ses servantes, et tout le monde eut terriblement peur.

Ces nouvelles parvinrent donc à la halle du roi, qui fut fort abattu. Il dit : « Il va falloir du temps pour compenser la perte que nous venons de subir. Je ne parviens pas à comprendre de quels monstres il peut bien s'agir. Aussi, que l'on porte mon message, que quiconque voudra bien faire en sorte de se mettre à la recherche de mes filles, celui qui les trouvera les possédera ainsi que le tiers de mes États, et si on les trouve mortes, celui-là possédera le meilleur duché[5] de mon royaume et il épousera le parti qu'il voudra. »

Beaucoup dirent que c'était une offre importante, le fait est qu'il y avait en jeu une grande affaire. Jól passa, chacun s'en retourna dans ses foyers et beaucoup trouvèrent fort inquiétante cette nouvelle.

L'hiver s'écoula ainsi que l'été suivant, vers la fin de l'automne, il se fit qu'arriva un bateau de petite taille, tout décoré d'or au-dessus de la ligne de flottaison. Il y avait trente hommes à bord, les serviteurs en plus. Le roi se trouvait dans le port. Ces hommes allèrent se présenter à lui et le saluèrent. Il fit bel accueil à leurs salutations et demanda qui ils étaient. Celui qui les commandait déclara s'appeler Ásmundr, surnommé Meurtrier des Berserkir.

« Quel âge as-tu ? dit le roi.

— Seize hivers, dit Ásmundr.

— Tu es le plus valeureux homme, dit le roi, que j'aie vu pour cet âge, et d'où arrives-tu ?

— D'expédition guerrière, dit Ásmundr, mais voici l'hiver et nous voulons avoir terre franche[6] ici pour l'hiver. Nous ne manquons pas d'argent pour payer pour nos hommes. »

Le roi dit que cela était à sa disposition. Ásmundr fit transporter ses biens de son bateau, on leur fournit une résidence convenable pour les y garder, d'ordinaire Ásmundr buvait dans la halle du roi. Il était, lui et ses hommes, bien considéré.

5. Voir *jarl**.

6. « Terre franche » : *friðland*, c'est-à-dire un pays où les vikings pouvaient vivre en paix.

## *3. D'Egill le Manchot*

Lorsqu'Ásmundr eut été là un mois, il se fit un jour que le roi était à un banquet et que des hommes entrèrent dans la halle, à dix-huit en tout, tous fort blessés. Celui qui était à leur tête s'appelait Rögnvaldr, chargé par le roi de la défense du pays. Il salua le roi. Celui-ci lui rendit ses salutations et demanda qui s'était comporté si rudement.

« Est arrivé dans votre pays un homme, dit Rögnvaldr, qui s'appelle Egill. Il est difficile d'avoir à faire à lui. Il a pillé votre pays et je suis allé à sa rencontre, j'avais cinq bateaux bien équipés, mais Egill avait un seul bateau avec un équipage de trente hommes. Je pensais pouvoir disposer de lui, mais nous nous quittâmes de telle sorte que je fus mis en déroute et que tous mes hommes furent tués en dehors de ceux-ci. Cet Egill n'a qu'une seule main et est surnommé Egill le Manchot. Et il remporte plus la victoire avec la main qui lui manque. Celle-ci est équipée d'une épée qui est l'ouvrage des nains[7], elle lui est fixée au-dessus du poignet, et personne ne résiste à ses coups. »

Rögnvaldr se rendit alors jusqu'à son siège et s'effondra à terre, mort. Le roi dit : « Je ne puis tolérer que tu ne sois pas vengé. »

Ásmundr répond : « La meilleure façon dont je pourrais vous récompenser de votre faveur, c'est d'aller trouver cet Egill.

— Je veux bien, dit le roi, et prenez autant de troupe que vous le voudrez.

— Je n'ai pas coutume d'avoir des troupes en nombre égal, dit Ásmundr, et si Egill a plus de monde, les gens du pays nous assisteront. »

## *4. Démêlés d'Egill et d'Ásmundr*

Ásmundr se rendit donc à la rencontre d'Egill et donna à ses hommes l'ordre de ramer tout armés contre eux. Egill n'était pas pris à l'improviste et il demanda qui ramait de la sorte contre eux si impétueusement.

Ásmundr se nomma – « et j'ai quelque chose à faire avec toi.

— Voyons cela, dit Egill.

— Je veux échanger les armes avec toi, dit Ásmundr, et te donner des épées contre des haches.

7. Les nains sont ces créatures surnaturelles qui ne sont pas petits, ils ont la taille d'un être humain normal, et ils vivent sous terre (car en fait, ce sont les morts), ils ont la réputation d'être des forgerons extraordinaires et sont très familiers de la magie.

— Nous ne voulons pas refuser cela, dit Egill, et y a-t-il beaucoup de biens sur tes bateaux ? »

Ásmundr dit que non – « nous voulons acquérir quelque chose là où vous êtes, et que voulez-vous donner en compensation au roi pour votre pillage ?

— Nous n'avons pas coutume, dit Egill, de donner de l'argent pour cela, même si les gars ont pris des moutons abattus.

— C'est ce que nous allons voir, dit Ásmundr, car le roi m'a envoyé m'emparer de ta tête.

— Alors, c'est qu'il veut vous voir morts, dit Egill, devenons plutôt frères jurés[8] et tuons le roi et allons épouser ses filles.

— Elles ne sont pas libres, dit Ásmundr, car on les lui a volées.

— Ce serait dommage, si nos hommes s'entre-tuent, dit Egill, battons-nous plutôt tous les deux. »

Ásmundr déclara qu'il y était tout prêt. Ils débarquèrent alors et firent l'épreuve de leurs capacités, ils étaient à égalité, et le soir, ils s'assirent pour boire ensemble puis passèrent la nuit à dormir.

Le lendemain matin, Ásmundr et Egill reprirent leurs armes et combattirent fortement et chacun détruisit trois boucliers à l'autre. Le soleil était alors en plein sud.

Egill dit alors : « Veux-tu poursuivre ce jeu ?

— Il se trouve que rien encore n'a été décidé, dit Ásmundr, et le roi ne pensera pas que son but a été atteint si nous arrêtions en cet état.

— À toi d'en décider, dit Egill.

— Quel âge as-tu ? dit Ásmundr.

— Dix-huit hivers[9], dit Egill.

— Prends tes armes si tu veux vivre plus longtemps », dit Ásmundr.

Ils se battent donc pour la deuxième fois, et à voir la façon dont ils assènent leurs coups, il semble bien que mort leur soit assurée.

Et comme le soleil est arrivé au sud-ouest, Egill dit : « Je considère qu'il vaut mieux cesser ce jeu.

— C'est la peur qui t'y pousse », dit Ásmundr. Il avait déjà reçu une blessure.

« Eh bien ! défends-toi donc », dit Egill.

Ils s'attaquèrent donc pour la troisième fois. Ásmundr ne put alors rien faire d'autre que se protéger, il avait maintenant reçu trois blessures. Il voit donc qu'il ne servira à rien de poursuivre de la sorte, il jette son épée et bondit sur Egill. Celui-ci a du mal à se servir de sa main mutilée, ils se

8. Voir *fóstbræðralag* *.

9. Typiquement, cette civilisation ne comptait pas en années mais en hivers.

battent çà et là par la plaine et on en vient au point qu'Egill tombe. Chacun avait d'eux avait arraché le casque de l'autre[10].

« Je n'ai pas envie, dit Ásmundr, de t'emporter la gorge d'un coup de dents[11], alors que mon épée est loin.

— C'est ce qu'il y a de meilleur pour toi, dit Egill.

— On va s'y risquer », dit Ásmundr.

Il courut chercher son épée et se précipita sur Egill, mais celui-ci gisait aussi tranquille que si on lui avait coupé les cheveux[12].

Ásmundr dit : « Tu n'as pas ton égal, Egill. Lève-toi et je veux bien, maintenant, de l'invite que tu m'as faite précédemment : être ton frère juré.

— Il m'ennuie fort, dit Egill, d'avoir à te récompenser de m'avoir donné la vie.

— Je ne te tuerai pas, dit Ásmundr, mais je veux que tu m'accompagnes voir le roi. »

Les hommes de l'un et de l'autre arrivèrent et ils leur demandèrent de se réconcilier. Ils se serrèrent la main et se firent frères jurés par serment, selon l'antique coutume.

## *5. Les camarades trouvent Arinnefja*

Ils entreprirent donc ce voyage et arrivèrent chez le roi Tryggvi. Ásmundr le salua, le roi lui fit bel accueil et demanda s'il avait trouvé Egill le Manchot.

Ásmundr déclara qu'il l'avait trouvé, « et je n'ai jamais vu homme plus vaillant, il veut maintenant prendre la place de Rögnvaldr ainsi que moi-même pour défendre ton pays.

— Si vous voulez me jurer loyauté, dit le roi, et prendre sa place, je me mettrai d'accord avec vous. »

Ásmundr déclara que c'était ce qu'il voulait faire ; on appela Egill, et lui et Ásmundr se firent hommes de la défense du roi et siégèrent là pendant l'hiver.

10. Arraché parce que les casques étaient faits, non de métal (et en tout cas, jamais avec cornes !) mais de cuir bouilli.

11. Le détail n'est pas inédit, tout barbare qu'il soit : le fait est attesté dans d'autres sagas, y compris celle d'Egill Skallagrímsson. Le texte ne dit pas, en fait, « gorge », mais « trachée artère » *(barki)*.

12. Je comprends : que si on lui avait tranché la tête. Mais on peut aussi, l'auteur de cette saga étant visiblement un clerc comme à peu près tous ses congénères, imaginer qu'une allusion est faite à l'histoire biblique de Samson qui perdait toute sa prodigieuse force si on lui coupait les cheveux !

Pour Jól, le roi fit un banquet amical, le premier jour de Jól, le roi s'enquit de savoir si quelqu'un était venu qui serait capable de lui dire ce qu'il était advenu de ses filles, mais personne ne le pouvait. Le roi proclama alors la stipulation qu'il avait déjà passée.

Egill dit : « Il ferait bon pour des hommes braves d'acquérir du bien. »

Après Jól, chacun s'en fut à ses foyers.

Dès que la mi-hiver fut passée, Egill et Ásmundr mirent leur bateau à flot et choisirent vingt-quatre hommes, celui qui était à la tête de ceux qui restaient s'appelait Víglogi, ils dirent qu'ils se mettraient à la recherche des filles du roi et ne reviendraient pas qu'ils ne les aient trouvées, vivantes ou mortes. Ils mirent à la voile sans savoir où ils devaient aller. Ils explorèrent îles et récifs et contrées montagneuses et allèrent ainsi tout l'été, en hiver, ils étaient arrivés dans le nord à Jötunheimr[13], ils mouillèrent là au pied d'une forêt, y firent leur campement et tirèrent leur bateau à terre.

Ils dirent à leurs hommes qu'ils séjourneraient là pendant l'hiver. « Egill et moi, dit Ásmundr, allons explorer ce pays et si nous ne sommes pas revenus pour l'été, vous irez là où bon vous semblera. »

Ils se rendirent alors dans la forêt, y tirèrent des animaux et des oiseaux pour se nourrir. Ils furent dans cette forêt des mois durant, ne trouvant parfois aucune provende. Une fois, ils arrivèrent dans une vallée. Il y avait là une rivière avec des berges basses dominées par une forêt et des falaises. Là, ils virent force chèvres et des boucs gras. Ils rassemblèrent ce bétail et s'emparèrent d'un bouc gras, disant qu'ils allaient l'abattre, sur quoi ils entendirent crier en haut de la pente. Alors, toutes les chèvres s'enfuirent et le bouc leur échappa. Ils virent une créature vivante plus large que haute. Elle était plus qu'à mi-chemin de la lande. Elle avait une voix aussi aiguë qu'une cloche et demanda qui avait l'audace de vouloir voler les boucs de la reine.

Ásmundr dit : « Qui es-tu, toi, la belle et la séduisante, et où règne ta reine ?

— Je m'appelle Skinnefja, dit-elle, et ma mère, Arinnefja[14]. C'est elle, la reine, ici en Jötunheimr, et elle habite à peu de distance d'ici. Il vaudrait mieux que vous alliez la trouver plutôt que de voler.

13. *Jötunn* est « géant » (c'est l'un des noms que portent ces créatures monstrueuses, en contexte magique comme celui-ci), Jötunheimr est le Monde des Géants, donc le pays de tous les périls, ce décor fait partie intégrante du décor fantastique des sagas légendaires.

14. On a déjà noté que la plupart des noms propres de ce texte, tant anthroponymes que toponymes, ont un sens plus ou moins ésotérique. Ces deux créatures sont certainement des oiseaux monstrueux, *nefja* signifie « bec », *skinn-* pourrait renvoyer à « tanné » et *arinn* est décidément « aigle » ! Soit Nez-tanné et Nez d'aigle.

— Tu dis vrai », dit Ásmundr. Il prit alors une bague d'or et la donna à Skinnefja.

« Je n'ose accepter, dit-elle, cela de toi car je sais que ma mère dira que c'est un paiement pour entrer dans mon lit.

— Je n'ai pas coutume de reprendre ce que je donne, dit Ásmundr, mais nous accepterons que tu consentes à nous héberger. »

Puis elle s'en fut chez elle, trouver sa mère. La vieille[15] demanda pourquoi elle était tellement en retard. Elle déclara avoir trouvé deux hommes en quête d'hospitalité – « et l'un d'eux m'a donné cette bague en me demandant de les loger pour la nuit.

— Pourquoi as-tu accepté cette bague d'or ? dit-elle.

— Je pensais que c'était un paiement pour toi, dit Skinnefja.

— Pourquoi ne leur as-tu pas demandé de venir ici ? dit la vieille.

— Je ne savais pas comment cela te plairait, dit-elle.

— Invite-les à venir ici », dit la vieille.

Skinnefja courut aussitôt leur dire : « Ma mère vous invite à venir chez elle. Autant vous préparer à donner les nouvelles, car dans l'ensemble elle est fort curieuse de cela. »

Ils vont donc trouver la vieille. Elle leur demanda leur nom. Ils le dirent en vérité. La vieille contemplait fixement Egill. Ils dirent qu'ils n'avaient absolument rien mangé depuis sept jours. La vieille courut chercher du lait. Elle avait cinquante chèvres qui donnaient autant de lait que des vaches. Elle possédait un grand chaudron qui admettait tout ce lait. Elle avait aussi un grand champ de froment. Elle y prenait tant de farine que cela suffisait, chaque jour, pour faire dans le chaudron le gruau dont elles se sustentaient.

« Skinnefja, dit-elle, prends du petit bois et fais du feu qui brûle bien. Ce ne sera pas bien les traiter que de leur faire seulement manger du gruau. »

Skinnefja fit diligence. La vieille leur demanda de faire vite et de servir la nourriture qui était déjà cuite. On apporta de la viande et des oiseaux.

La vieille dit : « Ne faites pas silence si l'on ne vous sert pas aussi bien qu'on le devrait. Il faudra du temps avant que le gruau soit prêt, et dis-nous ta vie, Ásmundr, puis ce sera au tour d'Egill, et je vous divertirai, en guise d'ornements de table, de ce qui m'est arrivé, et je suis curieuse de savoir quelle est votre famille et quelle est la raison de vos voyages. »

15. Ne doit pas nécessairement être pris de façon péjorative, le terme requis, *kerling*, peut aussi bien signifier « la bonne femme » ou même tout simplement « la femme ». J'ai choisi « la vieille », que je maintiendrai d'un bout à l'autre de cette saga, parce que c'est également ainsi que les contes populaires modernes continueront de s'exprimer.

## 6. D'Ásmundr et d'Árán

Alors, Ásmundr prit la parole : « Il y avait un roi qui s'appelait Óttarr. Il régnait sur le Hálogaland[16]. Sa reine s'appelait Sigríðr, fille du jarl Óttarr de Jótland[17] au Danemark. Ils avaient un fils. Celui-ci s'appelait Ásmundr. Il était de grande taille. Il fut précoce en fait d'exercices physiques et lorsqu'il eut douze hivers, on estima qu'il surpassait tous ceux qui se trouvaient là. Il entretenait force compagnons de jeux.

« Une fois qu'ils s'étaient rendus à cheval en forêt, Ásmundr trouva un lièvre. Il lâcha ses chiens sur lui. Le lièvre s'enfuit et les chiens ne parvinrent pas à l'attraper. Ásmundr ne renonça pas avant que son cheval tombe d'épuisement. Alors il bondit et pourchassa l'animal avec les chiens. Pour finir, le lièvre se jeta du haut d'une falaise. Ásmundr revint alors à son cheval et ne le trouva pas. Le soir était venu. Ásmundr dormit cette nuit-là mais au matin, il y avait un brouillard si épais qu'il ne savait pas où il était.

« Trois jours durant, il s'égara dans la forêt. Alors, il vit venir à ses devants un homme grand et beau en tunique d'écarlate, avec une chevelure jaune comme de la soie. Ásmundr estima n'avoir jamais vu homme plus beau. Ils se saluèrent. Ásmundr lui demanda son nom. Il dit s'appeler Árán, fils du roi Róðíán de Tattaríá[18], – "j'ai été en expédition guerrière.

« — Quel âge as-tu ? dit Ásmundr.

« — Douze hivers, dit Árán.

« — Tu ne dois pas avoir beaucoup de semblables, dit Ásmundr.

« — Je n'étais semblable à personne, dit Árán, aussi ai-je fait le serment de ne pas revenir avant d'avoir trouvé un autre semblable à moi par l'âge et les prouesses. Or j'ai entendu parler d'un homme qui s'appelle Ásmundr, fils du roi de Hálogaland, es-tu capable de me dire quelque chose de lui car l'on m'a dit qu'il n'y aurait pas grande différence entre nous ?

« — Cet homme, je le connais fort bien, dit Ásmundr, et il est en train de parler avec toi.

« — Tu arrives à souhait, dit Árán, et nous pouvons maintenant mettre à l'épreuve notre habileté." Ásmundr déclara y être prêt.

« Ensuite, ils exécutèrent tous les exercices qui étaient coutumiers des

16. Qui est une province de Norvège.

17. Jótland est notre Jutland (danois actuel Jylland).

18. On peut entendre Tattaríá comme pays des Tartares. Une fois de plus, il s'agit d'un pays légendaire, mais celui-ci est plutôt rare dans ce genre de textes.

hommes jeunes à cette époque-là, et ils étaient tellement égaux que l'on ne voyait pas de différence. Puis ils se mirent à lutter et il y eut de rudes prises entre eux, mais on ne pouvait faire de nuance pour savoir qui était le plus fort, et ils se séparèrent de sorte que tous deux étaient épuisés.

« Alors, Árán dit à Ásmundr : "Il ne faut pas que nous essayions de faire assaut d'armes, car ce sera nous faire tort à tous deux. Je veux que nous nous liions par serment de fraternité jurée : que chacun doive venger l'autre et que nous possédions en commun notre bien, acquis ou non."

« Suivait leurs serments que celui qui vivrait le plus longtemps ferait ériger un tertre à l'autre et y déposerait autant de bien qu'ils trouveraient honorable. Ensuite, celui qui vivrait le plus longtemps resterait auprès du mort trois nuits durant dans le tertre, puis s'en irait s'il le voulait. Ensuite, ils mêlèrent leur sang et le firent couler ensemble, chose que l'on tint pour des serments. Árán lui offrit de venir aux bateaux avec lui et de voir la splendeur de l'équipement. Et comme Ásmundr vivait alors en Jótland chez le jarl Óttarr, le père de sa mère, il laissa Árán en décider. »

## *7. Mort d'Árán*

« Ils vont donc aux bateaux d'Árán, c'étaient dix longs bateaux bien équipés d'excellents hommes. Árán donna à Ásmundr la moitié de la troupe et des bateaux. Ásmundr demanda qu'ils cinglent jusqu'en Hálogaland, il voulait y emmener sa troupe et ses bateaux. Árán dit qu'il voulait d'abord cingler jusqu'à son propre pays puis venir ensuite en Hálogaland, que les gens du pays puissent voir qu'ils n'étaient pas des mendiants. Ásmundr le pria d'en décider. Ils prirent ensuite la mer, et ils eurent bon vent. Ásmundr demanda si le roi Róðián n'avait pas d'autres enfants.

« Árán dit qu'il avait un fils qui s'appelait Herrauðr, de la fille du roi de Húnaland[19] – "c'est un homme à la fois vaillant et populaire, il héritera du pouvoir en Húnaland. Mon père a deux frères. L'un s'appelle Hrærekr et l'autre Siggeirr. Ce sont des *berserkir**, il est difficile d'avoir à faire à eux et ils ne sont pas tenus en faveur auprès des gens du pays. Le roi a grande confiance en eux parce qu'ils font ce qu'il veut. Ils s'adonnent à des expéditions guerrières et rapportent des trésors au roi."

« On ne mentionne rien de leur expédition avant qu'ils arrivent aux ports du roi Róðián. Ils voient flotter là douze bateaux de guerre et deux

19. Le pays des Huns, encore un lieu mythique mais on voit que ce texte n'en est pas avare.

*dreki*[20] si beaux qu'on ne voit pas leurs semblables. Étaient arrivés là deux frères en provenance du Blökkumannaland[21]. L'un s'appelait Bolabjörn et l'autre, Vísinn. Leur père était le jarl Gormr. Ils avaient tué le roi Róðián et dévasté le pays en divers endroits, faisant grands ravages.

« Quand les frères jurés furent mis au courant de cela, ils firent sonner le *lúðr**. Et lorsque les gens du pays furent avertis qu'Árán était arrivé, une abondante foule vint à lui. Les vikings* se ruèrent vers leurs bateaux, commença à la fois rude bataille et sanglant combat, et il s'écoula un long moment pendant lequel on ne put voir qui l'emportait. Árán sauta sur le bateau de Bolabjörn et fit place nette, et tout cédait devant lui. Bolabjörn se porta contre lui. Árán lui asséna un coup de taille sur son crâne nu, mais son épée ne mordit pas, de la poussière vola de ce crâne et l'épée se brisa en dessous de la garde. Bolabjörn frappa en échange le bouclier d'Árán, et il le fendit d'un bout à l'autre, Árán reçut une grande blessure à la poitrine. Il y avait une ancre sans manche sur le pont, Árán la souleva et la précipita sur la tête de Bolabjörn, de sorte que la branche s'enfonça et Árán le précipita par-dessus bord, et il sombra jusqu'au fond.

« Vísinn bondit sur le bateau jusqu'à Ásmundr et lui décocha deux épieux en même temps. Ásmundr interposa son bouclier devant l'un, il transperça le bouclier et atteignit le bras devant le coude, de sorte qu'il se fixa dans l'os. L'autre épieu, Ásmundr l'attrapa en l'air et le renvoya sur Vísinn, il lui aboutit dans la bouche, si bien qu'il ressortit par la nuque jusqu'au milieu du manche. L'épieu arriva dans le mât de sorte que la lame s'y enfonça loin, et Vísinn resta pendu là, mort. Après cela, les vikings se rendirent mais Árán les fit abattre tous et précipiter par-dessus bord, puis lui et les siens se rendirent dans la cité, les gens du pays firent joyeux accueil à Árán, ses blessures furent pansées puis on donna à Árán le titre de roi. Il proclama alors les conditions entre Ásmundr et lui et il lui donna la moitié de tout à parts égales.

« Il n'y avait pas un mois plein qu'ils étaient à la maison qu'un jour, Árán mourut tout soudain alors qu'il déambulait dans sa halle. On ensevelit son corps selon leur coutume. Ásmundr fit ériger un tertre pour lui et plaça auprès de lui son cheval, sellé et bridé, ses étendards et toute son armure, un faucon et un chien. Árán, complètement armé, était assis sur un siège[22].

20. Voir bateaux*, et *dreki**.

21. Voici un nouveau pays légendaire. Les Blökkumenn étaient les Valaques. À moins que l'on veuille voir dans ce pays l'équivalent de l'Éthiopie. *Blakkr*, d'où *Blökkr-* en composition, pourrait signifier « noir » !

22. Ce passage est remarquable : l'archéologie a établi qu'en effet, les pratiques men-

« Ásmundr fit transporter son siège dans le tertre et s'assit là. Le tertre fut alors refermé. La première nuit, Árán se leva de son siège et tua le faucon et le chien, et les mangea l'un et l'autre. La deuxième nuit, il se leva et tua le cheval, le mit en pièces, se mit à le mâcher fortement et mangea le cheval, de sorte que le sang lui coulait sur les mâchoires. Il offrit à Ásmundr de manger avec lui, mais Ásmundr se tut. La troisième nuit, Ásmundr fut pris de torpeur. Il ne se rendit compte de rien avant qu'Árán ne lui saisisse les oreilles et les lui arrache toutes les deux. Alors, Ásmundr brandit sa *sax** et décapita Árán. Puis il prit du feu et brûla Árán jusqu'à ce qu'il ne fut que cendres, après quoi il alla à la corde[23]. On le remonta et le tertre fut refermé, et Ásmundr emporta les biens qui avaient été déposés dans le tertre. »

## *8. Ásmundr tue les berserkir*

« Peu après, Ásmundr tint un *þing** avec les gens du pays et demanda s'ils voulaient maintenir ce dont lui et Árán s'étaient liés, mais les gens réagirent diversement. Seuls, les hommes qu'Árán avait donnés à Ásmundr voulurent le suivre. Sur ce, ils vinrent à regarder la mer et ils virent des hommes en bateau cinglant vers la terre, étaient venus là les frères, les berserkir Hrærekr et Siggeirr et tout le monde trouva cela mauvais. Ásmundr leur offrit de se mettre à leur tête, mais il n'y en eut aucun pour se dresser contre les frères. Ásmundr alla à son bateau avec ses hommes.

« Quand les berserkir connurent les événements qui étaient advenus là, ils réclamèrent pour eux le pays tout entier. Ásmundr leur dit l'accord particulier qu'Árán et lui avaient passé et que la moitié du pays lui revenait. Les berserkir lui ordonnèrent de s'en aller s'il voulait garder la vie. Ásmundr offrit de se battre en combat singulier contre chacun d'entre eux, à son gré, et de se soumettre ce pays, mais ils s'y opposèrent en hurlant, ordonnèrent aux gens de s'armer et bataille éclata entre eux. Ásmundr avait une troupe moins nombreuse et les gens du pays n'osèrent pas lui prêter secours. Tous les hommes d'Ásmundr furent abattus et on s'empara de lui. Le soir était venu[24]. Ils convinrent que le lendemain

tionnées ici étaient bien de rigueur. Le seul détail un peu insolite, sans doute, est ces étendards qui dénotent visiblement des influences « méridionales ».

23. Par laquelle, évidemment, il est descendu dans le tertre, bien que cela ne nous soit pas dit.

24. La règle était que l'on ne devait pas commettre de meurtre la nuit.

matin, on l'abattrait sur le tertre d'Árán et on le donnerait à Óðinn pour obtenir la victoire[25]. On l'attacha alors au guindeau[26], les hommes allèrent tous à terre et dormirent dans le campement tout en pansant leurs blessures. Les frères couchèrent dans une petite tente à peu de distance du campement, ayant peu d'hommes avec eux.

« Il faut dire maintenant d'Ásmundr qu'il se trouvait près du guindeau. Il vit une barre de fer qui dépassait du guindeau. Un grand coup avait été porté là et le bord était extrêmement tranchant. Ásmundr y frotta sa corde et la mit en pièces car le fer était coupant. Aussi Ásmundr se détacha-t-il. Il brisa les entraves qu'il avait aux pieds. Le vent soufflait de la mer, Ásmundr trancha la corde de l'ancre et repoussa le bateau vers la forêt, sur quoi il passa à terre. L'idée lui vint alors de défier un peu les berserkir avant de s'en aller dans la forêt. Il se rendit donc à la tente dans laquelle ils dormaient, et l'abattit sur eux. Eux qui étaient dedans se levèrent d'un bond mais sortir ne leur fut pas facile parce que la tente les en empêchait. Ásmundr assena un coup à la tête de Hrærekr et la lui fendit jusqu'aux mâchoires. Siggeirr parvint à sortir et voulut courir vers la forêt. Ásmundr le poursuivit. Siggeirr trébucha et Ásmundr le frappa à l'épine dorsale en bas de l'endroit qui est le plus étroit, et il le mit en pièces à cet endroit-là. Puis Ásmundr se rendit dans la forêt. Il avait tué dix hommes en plus des berserkir.

« On le chercha et on ne le trouva pas, mais avant que le jour fut achevé, Herrauðr, le fils du roi, arriva avec vingt bateaux, tous se réjouirent de le voir. Il avait appris tous les événements qui avaient eu lieu là, ensuite, il tint un þing avec les gens du pays, il proclama que le pays était sa possession et demanda de se l'approprier, personne ne s'y opposa et il fut pris pour roi de tout le pays, quant aux hommes qui avaient accompagné les berserkir, ils furent expulsés et Herrauðr prit leurs biens.

« Alors, Ásmundr vint trouver Herrauðr. Il salua le roi. Herrauðr demanda quel homme il était. Il le dit en vérité. Herrauðr demanda si c'était lui qui avait tué les berserkir. Il dit que c'était la vérité.

« "Pourquoi es-tu donc venu me trouver ? dit le roi.

« — Je n'ai rien vu de mieux à faire, dit Ásmundr, que de tremper mon lard dans ton chou[27]. Je suis venu te trouver parce que je savais qu'il ne me

25. Il n'est pas exclu que cette coutume ait existé, Óðinn, qui n'était pas dieu de la guerre, étant censé présider à la victoire, en effet, comme l'indique son surnom : Sigtýr, dieu de la victoire. Il n'est pas interdit non plus de penser que les sacrifices humains propitiatoires aient pu faire partie des coutumes dans un passé très reculé.

26. Le guindeau est un petit cabestan servant à lever une ancre.

27. J'ai voulu traduire littéralement : tremper du lard ou du jambon ou du porc dans le chou, la sauce aux choux, signifie déguster une friandise !

servirait à rien de m'échapper, et je veux à présent connaître mon lot et ce qu'il doit être. Je me défendrai tant que je le pourrai s'il faut sauver ma vie, mais j'accepterai de meilleures conditions si l'on m'en offre.

« — J'ai entendu parler de vos stipulations, à Árán et toi, dit Herrauðr, et je tiens qu'il est bienvenu que je te prenne à la place de mon frère, car il me semble que des êtres fort malfaisants ont été éliminés lorsque les berserkir ont été tués."

« Puis Ásmundr fut avec Herrauðr et ils s'entendirent bien. Sur ce, Ásmundr lui demanda de lui fournir des bateaux, il voulait se rendre en expédition guerrière et Herrauðr le pria de choisir à la fois des bateaux et autant d'hommes qu'il le voudrait, et lui demanda de rester avec lui tout le temps qu'il voudrait. Ásmundr choisit trente hommes parmi sa troupe et il prit un bateau. Ils se quittèrent en termes amicaux et promirent de se rencontrer en frères où qu'ils se retrouvent. On appela Ásmundr Meurtrier des Berserkir, et je termine là mon histoire[28] puisque je suis cet Ásmundr lui-même[29].

— Ta saga me paraît importante, dit la vieille, et qu'en est-il du gruau, ma fille ?

— Il est en train de bouillir, dit Skinnefja.

— Il va falloir du temps alors, avant qu'il soit prêt, dit la reine, et que dis-tu, toi, Egill ? »

## *9. Egill entre au service du géant*

« Le début de ma saga, dit Egill, c'est qu'il y avait un roi appelé Hringr. Il régnait sur les Småland[30]. Sa femme s'appelait Ingibjörg. Elle était fille du jarl Bjarkmarr de Gautland[31]. Hringr et Ingibjörg avaient deux enfants. Leur fils s'appelait Egill et leur fille, Æsa. Egill grandit dans la

28. Le texte dit : « saga », de même que par la suite. Ce trait est précieux car il permet d'établir que le terme est polyvalent.

29. On n'a pas oublié qu'à la fin du chapitre 5, « la vieille » a demandé à Ásmundr de raconter sa vie. Il s'est donc exécuté !

30. Ce terme est obscur. Il ne peut s'agir, bien entendu, du Småland suédois qui n'a rien de légendaire. Si on le prend au singulier, Småland donc, ce peut avoir été une province de Danemark, sans que l'on puisse préciser laquelle. Si on le met au pluriel, *smálönd*, littéralement « petits pays », le terme pourrait s'appliquer à un archipel, à un ensemble de petites îles comme la Scandinavie en possède bon nombre.

31. Même ambiguïté que pour la note précédente. Il peut s'agir d'un territoire réel, Götaland selon une autre lecture, qui s'étendait de la Suède centrale à la Norvège centrale. Mais il peut aussi bien s'agir du pays des Gots (à écrire sans h) qui, à l'époque de la

*hirð** de son père jusqu'à ce qu'il eut douze hivers. C'était un homme qui faisait l'important, et ingouvernable, impétueux et querelleur[32]. Il se lia de camaraderie avec de jeunes garçons, se rendant en forêt pour tirer des animaux et des oiseaux. Il y avait un grand lac dans la forêt, dans lequel il se trouvait de nombreuses îles. Egill et ses camarades s'y rendaient toujours à la nage car ils avaient pris l'habitude de pratiquer des exercices physiques.

« Une fois, Egill discuta avec eux pour savoir lequel pourrait nager le plus loin dans ce lac, car le chemin pour aller à l'île qui était le plus loin de la terre était si long qu'on ne la voyait pas à moins de grimper pour cela dans un arbre altier. Ils se mirent donc à l'eau, ils étaient trente en tout. Devait rester quiconque ne se fiait pas à aller plus loin. Ils se mettent donc à l'eau et certains détroits entre les îles étaient fort larges. Egill était le plus rapide à la nage, personne ne pouvait le suivre. Et lorsqu'ils furent arrivés loin de la terre, il survint un brouillard si sombre qu'aucun ne voyait l'autre, et le vent se fit glacé. Ils s'égarèrent tout en nageant et Egill ne sut pas ce qu'il était advenu de ses compagnons. Il erra dans l'eau deux jours et deux nuits. Il parvint alors à terre, il était tellement épuisé qu'il dut ramper pour monter à terre et il cueillit de la mousse pour s'en couvrir, il resta étendu là toute la nuit et au matin, il avait suffisamment chaud.

« Sortit alors de la forêt un grand géant. De la main, il s'empara d'Egill et dit : "C'est bien, Egill, que nous nous soyons rencontrés ici. Je te donne le choix entre deux conditions, l'une, que je te tue, sinon, que tu gardes mes chèvres tant que je vivrai et que tu me le jures."

« Egill ne tergiversa pas car il s'agissait de se tirer d'une mauvaise passe.

« Ils allèrent alors pendant maintes journées jusqu'à ce qu'ils arrivent à une caverne que le géant avait comme résidence. Le géant possédait huit cents boucs[33] et force autres capridés. Il procédait aux abattages de telle sorte qu'ils ne soient jamais moins nombreux. Egill prit la garde du bétail, et les chèvres étaient indisciplinées. Il en alla ainsi longtemps. Mais lorsqu'Egill eut été là douze mois, une fois, il s'enfuit. Dès que le géant s'en aperçut, il se mit à sa poursuite car il savait tant de choses qu'il suivait les traces autant en mer que dans la neige. Le géant le découvrit dans une caverne. Il était parti quatre jours.

rédaction de notre saga, était déjà un lieu mythique. Étant donné le contexte légendaire dans lequel évolue toute cette histoire, c'est probablement cette dernière éventualité qui serait préférable.

32. Ne nous hâtons pas de projeter sur cette courte phrase les élucubrations de nos pseudo-psychologues actuels en mal de pédagogie adolescentine ! Ce portrait en quatre mots est des plus élogieux et tendrait à brosser le portrait du futur héros par excellence.

33. Voir *hundrað* *.

« Le géant dit qu'il s'était conduit plus mal qu'il ne l'avait stipulé. "Tu vas maintenant, dit-il, avoir ce qu'il y a de pire pour toi."

« Puis il prit deux pierres, chacune pesait une demi-mesure[34]. Il les fixa par des liens de fer aux pieds d'Egill et dit qu'il devait tirer cela. Ce tourment, Egill l'endura sept hivers, et le géant prenait tellement garde à soi-même qu'Egill ne vit jamais l'occasion de le tuer. »

## *10. Egill échappe au géant*

« Une fois, il se fit qu'Egill s'en fut chercher ses chèvres. Il trouva un chat dans la forêt. Il parvint à l'attraper et l'emporta à la maison. Il arriva tard le soir. Le feu était couvert de cendres blanches. Le géant demanda pourquoi il était rentré si tard à la maison et Egill déclara qu'il n'était pas facile de marcher, les chèvres se précipitant alentour.

« "Je m'étonne, dit le géant, que tu trouves ce que tu cherches dans l'obscurité.

« — Ce sont mes yeux d'or qui en sont cause, dit Egill.

« — As-tu d'autres yeux que ceux que j'ai vus ? dit le géant.

« — Certes, dit Egill.

« — Montre-moi, dit le géant, ces trésors.

« — Ne me les prends pas, dit Egill.

« — Je n'en tirerais aucun profit, dit le géant.

« — Ils ne servent à rien, dit Egill, si je ne m'en occupe pas."

« Puis Egill défit son manteau. Le géant plongea alors le regard dans les yeux du chat au-dessus du feu, ce fut comme si des étoiles brillaient.

« "Voilà des objets de grand prix, dit le géant, veux-tu me vendre ces yeux ?

« — Je suis bien mal pourvu, dit Egill, mais si tu veux me donner la liberté et me libérer de mes chaînes, je te remettrai les yeux.

« — Vas-tu les disposer de telle sorte, dit le géant, que j'en tire profit ?

« — Je vais essayer, dit Egill, mais tu vas avoir mal dans les muscles, dit Egill, pour supporter cette opération, car il va falloir que je te lève bien haut les paupières pour les fixer là où ils doivent être. Tu devras toujours les enlever quand le jour viendra et ne pas les mettre avant qu'il fasse sombre, et je vais t'attacher ici au pilier.

« — Alors, tu vas me tuer, dit le géant, et c'est une action infâme.

« — Je ne le ferai pas", dit Egill.

34. Très difficile d'évaluer cette précision ; Le vætt, que je rends par mesure, a certainement eu une valeur variable selon les temps et les lieux, a pu peser quarante livres anglaises.

« Ils s'accordent là-dessus. Le géant lui enlève ses fers.

« "Voici que tu as bien fait, dit Egill, et je vais maintenant te promettre de te servir tant que tu vivras."

« Puis Egill attache le géant et prend une pique à fer double qu'il enfonce dans les deux yeux du géant, de sorte qu'ils reposent sur les pommettes. Cela fit si mal au géant qu'il réagit brutalement, arracha tous ses liens, tâtonna pour trouver Egill et lui arracha tous ses vêtements de dessus[35].

« "Là, tu n'as pas eu de chance, dit Egill, voilà que les yeux d'or sont tombés dans le feu, et aucun de nous d'eux n'en jouira.

« — Tu t'es bien mal moqué de moi, dit le géant, tu vas être mis à mort maintenant ici et ne parviendras jamais à sortir."

« Le géant courut alors aux portes et les referma fortement. Egill s'estime alors en mauvaise posture. Il passe maintenant quatre nuits dans la caverne, sans prendre aucune nourriture car le géant surveille la caverne. Le parti qu'il prend, c'est de tuer le bouc le plus gros, de le dépouiller et de rentrer lui-même dans la peau puis de la recoudre le plus étroitement.

« Le quatrième matin, il chasse les boucs jusqu'aux portes. Le géant avait étendu son pouce sur le linteau, il avait posé son petit doigt sur le seuil et les boucs devaient courir dans l'espace entre ses doigts, leurs pas résonnaient fort sur le sol de la caverne.

« Le géant dit : "C'est signe d'orage quand les sabots des boucs se mettent à sonner sur le sol de la caverne."

« Les boucs courent donc entre ses doigts. Egill vient en dernier lieu, ses sabots ne faisaient aucun bruit. "Tu te déplaces bien lentement aujourd'hui, Barbu à cornes, tu as les hanches plutôt épaisses", dit le géant.

« Il prit alors à deux mains les touffes de laine, et imprima une telle secousse à Egill qu'il lui déchira sa peau de bouc et le libéra.

« "Tu as profité de ce que j'étais aveugle, dit le géant, et c'est mal que nous devions nous séparer sans que tu aies des joyaux, tant tu m'as servi longtemps, et accepte cet anneau d'or."

« C'était un grand trésor. Egill trouva beau cet anneau et il tendit la main vers lui. Et lorsque le géant sentit qu'il saisissait l'anneau, il le tira vers lui et asséna un coup à Egill, lui enlevant l'oreille droite. Egill jouit de ce que le géant était aveugle. Il lui trancha la main droite et s'empara de l'anneau.

35. Toute cette histoire, et le personnage du géant en question notamment, renvoient certainement au Polyphème qui figure dans l'*Odyssée* d'Homère et que l'auteur, bien cultivé comme nous l'avons dit maintes fois, a pu lire dans une version latine.

« "Je vais tenir parole, dit Egill, je ne te tuerai pas. Tu vas vivre dans les tourments et verras le pire de tes jours venir à toi."

« Ils se quittèrent, et Egill s'en alla. Il resta dehors dans la forêt. Lorsqu'il en sortit, il y avait devant lui quelques bateaux vikings. Celui qui les dirigeait s'appelait Borgarr. Egill se joignit à leur troupe et se révéla le plus vaillant des hommes. Ils furent en expédition guerrière en été. Ils se battirent dans les Svíasker[36] contre le berserkr qui s'appelait Glammaðr. Il avait une arme de choix, une hallebarde[37] capable de choisir un homme dès qu'elle connaissait son nom. Dès le tout début de la bataille, Glammaðr sauta sur le bateau de Borgarr et le transperça de sa hallebarde. Egill était auprès et il avait brisé son épieu de telle sorte que le fer était détaché. Il brandit le fragment du manche de son épieu et atteignit l'oreille de Glammaðr de sorte que celui-ci vola par-dessus bord, Glammaðr coula ainsi que sa hallebarde et ni l'un ni l'autre ne remonta ensuite. Alors, les vikings se rendirent. Ils firent d'Egill leur chef et il choisit trente-deux hommes[38] parmi eux. Egill fit des ravages sur la Route de l'Est[39] et il se passa maintes choses dans son voyage. »

## *11. Egill perd sa main*

« Une nuit, Egill mouillait dans un certain port et il n'eut pas de vent favorable pour mettre à la voile. Il se rendit à terre, tout seul. Il arriva à une clairière dans la forêt. Il vit là, sur une colline, un grand géant et une *flagð**. Ils luttaient pour une bague d'or, elle était dépourvue de force en face de lui, et il la traitait pitoyablement et l'on pouvait contempler son sexe[40] car elle était court vêtue. Elle tenait l'anneau du mieux qu'elle pouvait. Egill assena au géant un coup qui arriva dans l'épaule. Le géant fit volte-face et l'épée descendit le long du bras en enlevant le biceps, et

36. *Sker* = « rocher », *Svía* renvoie à Suédois. Il s'agit sans doute de récifs qui se trouvent dans le lac Mälar, aujourd'hui près de Stockholm (qui n'existait pas à l'époque).

37. Le motif de la hallebarde magique est banal dans la littérature de sagas et déborde même du cadre des sagas légendaires : il y en a une, célébrissime, dans la *Saga de Njáll le brûlé* qui est la plus connue des sagas dites des Islandais.

38. Le texte dit expressément : douze et vingt, je ne sais que faire de cette précision !

39. Cette précision est précieuse : les vikings empruntaient divers itinéraires que nous connaissons bien. Voyez *Les Vikings. Histoire, mythes, dictionnaire*, article « Itinéraires des vikings ». La « Route de l'Est » (*austrvegr**) s'appliquait à l'itinéraire qui partait du fond du golfe de Finlande pour aller, par le lacis des fleuves russes, jusqu'à Constantinople. Elle était fort fréquentée par les vikings, notamment suédois qui étaient appelés varègues *(væringjar)* en l'occurrence.

40. Ce type de détail est rarissime dans la littérature de sagas !

c'était un morceau si gros qu'un homme seul n'eût pu le soulever. Le géant assena à son tour un coup à Egill, coup qui arriva sur la main à hauteur du poignet et la trancha. Tombèrent à terre et la main et l'épée. Le géant se prépara à assener un second coup. Egill ne vit alors pas d'autre parti à prendre que de s'enfuir. Le géant le pourchassa vers la forêt et ils se quittèrent là, Egill s'échappa dans la forêt. Il arriva à ses hommes dans un tel état qu'il avait perdu une main. Ils mirent à la voile et s'en furent de là.

« Egill eut fort mal au bras. Quand deux nuits furent passées, il arriva dans un port et ils mouillèrent là pour la nuit. Egill ne parvenait pas à se débarrasser de sa douleur. Il se leva de son lit et se rendit dans la forêt. Il arriva alors à un ruisseau. Il pensa trouver le plus grand soulagement en plongeant son bras dans le ruisseau et en laissant le courant passer sur sa blessure. Sur ce, il vit sortir d'une pierre un enfant de nain. Celui-ci allait chercher de l'eau dans un seau. Egill enleva son anneau d'or de son bras avec ses dents et le mit dans le seau pour l'enfant, mais celui-ci courut entrer dans la pierre.

« Peu après, le nain sortit et demanda qui était l'homme qui avait fait plaisir à son enfant. Egill se nomma et dit qu'au point où il en était, l'or ne lui servait pas à grand-chose.

« "C'est une mauvaise nouvelle, dit le nain, et entre avec moi dans la pierre."

« C'est ce que fit Egill. Le nain se mit alors à panser le moignon et fit partir toute la douleur, le lendemain matin, la plaie était guérie. Le nain se mit alors à lui forger une épée, et à partir de la garde, il fit une douille si longue qu'elle atteignait le coude, et l'on pouvait la manipuler, et il fut facile à Egill de frapper de cette épée comme si son bras était entier. Le nain lui fit maint excellent cadeau de valeur et ils se quittèrent amis. Egill alla trouver ses hommes. Et voici maintenant la fin de ma saga pour cette fois, dit Egill, j'étais cet Egill même dont je viens de parler un moment.

— Tu as subi de grandes épreuves, il me semble, dit la reine, et où en est le gruau à présent, fille ?

— Je crois qu'il est tout à fait bouilli, dit-elle, pourtant, il est si chaud qu'il n'est pas mangeable tant qu'il reste ainsi.

— Il en viendra, dit la reine, à refroidir quand j'aurais dit mon histoire[41], car il ne m'est pas arrivé grand chose. »

41. Il est intéressant de noter que le texte porte ici *æfintyr*, qui est le latin *adventura*, avec le sens de conte, histoire, récit peu banal, mais tout à fait différent de « saga » que nous avons vu plusieurs fois et qui est également « histoire ».

## 12. D'Arinnefja et de ses sœurs

« Il y avait un géant appelé Öskruðr, dit-elle. Il était venu du monde des géants[42]. Sa reine s'appelait Kúla. Les frères du géant étaient Gautr et Hildir. Mon père, Öskruðr, et ma mère avaient dix-huit filles, j'étais la plus jeune et tout le monde disait que j'étais la plus belle d'entre elles. Mon père et ma mère tombèrent malades et moururent tous les deux, on les couvrit de tourbe et on les donna aux trölls[43], nous autres, les sœurs, prîmes tous les biens meubles mais Gautr et Hildir eurent le pays et ils n'étaient guère d'accord.

« Mon père possédait trois objets de grande valeur. C'étaient une corne et une table de jeu[44] et un anneau d'or. Les frères nous prirent, à nous autres sœurs, la corne et la table de jeu mais l'anneau, nous pûmes le conserver et c'était un excellent objet de prix. Mes sœurs voulurent me brimer et je me trouvai seule à faire tout le service, et si je m'opposais, elles me rossaient. J'estimai ne pas pouvoir supporter cela. Je promis à Þórr de lui donner le bouc qu'il voudrait choisir pour qu'il fasse part égale entre moi et mes sœurs[45].

« Þórr vint à nous. Il coucha avec ma sœur aînée et passa la nuit avec elle, mais les sœurs l'envièrent et la tuèrent au matin. Þórr fit de même avec toutes mes sœurs, il coucha avec elles toutes, et elles furent toutes tuées, et chacune d'entre elles put dire aux autres que, s'il était donné à quelqu'une d'avoir un enfant de Þórr, cet enfant ne grandirait pas ni ne prospérerait. Puis Þórr coucha avec moi et il me fit cette fille que vous pouvez voir à présent ici, et il en est allé de cet enfant comme elles l'avaient ordonné, car elle est maintenant plus petite d'une aune que lorsqu'elle vint au monde. Þórr me donna tout l'héritage des sœurs. Il m'a toujours assistée depuis. Je m'emparai de tout cet argent. Je fus prise alors d'une telle lascivité que je considérai ne pas pouvoir vivre sans homme[46].

« Un fils du roi de Småland s'appelait Hringr. C'était le seul parmi les hommes qui me plaisait bien. Je fis un voyage pour le rencontrer mais il

42. Il est remarquable qu'ici, le texte ne donne pas ce mot comme un nom propre, de la même façon que dans les chapitres précédents. Il y a donc une sorte de banalisation, si l'on peut dire, de ce motif.

43. Ces deux mentions sont fort intéressantes : « couverts de tourbe » parce qu'on les a enterrés dans ces sols marécageux qui étaient la norme dans le Nord ; voir *tröll**.

44. Voir *hneftafl* *.

45. Il n'y a pas à s'abuser sur ce passage, si ce n'est qu'une fois de plus, le clerc qui rédige cette saga se dévoile. Nous n'avons pas d'exemple de pareilles offrandes faites aux dieux à des fins ainsi intéressées.

46. Ce n'est donc pas la première fois que nous relevons ici ce type d'allusions sexuelles.

était alors parti pour le Gautland, demander en mariage Ingibjörg, fille du jarl Bjarkmarr. Je précipitai alors mon voyage et j'arrivai en Gautland. Hringr le fils du roi était en train de banqueter pour son festin de noces, et j'arrivai au moment où l'on allait mener la mariée à sa couche. Je m'étendis sur le passage et j'avais l'intention de lui faire quelque mauvais tour mais elle me vit la première et me donna des coups de pied, me cassant les deux fémurs. On la conduisit ensuite dans la halle et à son siège. J'entrai dans la halle et me métamorphosai en mouche, je grimpai sous sa robe, je voulais lui faire un trou dans l'aine. Elle me reconnut tout de suite et m'enfonça le manche de son couteau dans le flanc, me cassant trois côtes, et il fallut bien que je m'en aille.

« La journée s'écoula et la mariée fut conduite à son lit, sur quoi le marié fut mené dehors. Je le pris alors dans mes bras, et j'envisageais de courir jusqu'aux falaises au bord de la mer, j'avais l'intention de le noyer de sorte que personne ne puisse jouir de lui. Mais alors que je pensais le lâcher du haut des falaises, je ne pus rien faire de mieux que de le jeter derrière le rideau du lit, et il aboutit dans le lit auprès de la mariée, pour moi, je fus capturée sans pitié et je ne pus m'échapper nulle part. Pour racheter ma vie, je devais me rendre dans le monde souterrain, chercher trois objets de grand prix : le manteau qui ne pouvait brûler dans le feu et la corne à boire que l'on ne pouvait vider jusqu'au bout, et la table de jeu qui jouait toute seule chaque fois que quelqu'un la défiait. »

## *13. Les tribulations d'Arinnefja*

« Je me rendis donc dans le monde souterrain, je trouvai le roi Snjár, je lui donnai soixante boucs et une livre d'or et j'achetai la corne, mais sa reine avait préparé une boisson empoisonnée dans douze barils de poix, et je bus cela à cause d'elle et depuis j'ai eu quelques aigreurs. De là, j'allai au Mont Lúkánus. Là, je trouvai trois femmes, si l'on peut dire, car par la taille, j'étais une enfant auprès d'elles. Elles avaient la garde de la table de jeux. Je parvins à en obtenir d'elles la moitié, mais lorsqu'elles s'en rendirent compte, elles vinrent me trouver et me demandèrent de la rendre, je déclarai que je ne le ferai pas, je défiai n'importe laquelle de s'en prendre à moi, mettant la table en jeu contre tout l'or que je pourrais emporter. Cela ne leur parut pas excessif. Alors, l'une d'elles bondit sur moi et me saisit les cheveux et me les arracha d'un côté de la raie emportant la peau et la chair de la joue ainsi que l'oreille gauche. Elle fut brutale envers moi. Je n'abandonnai pas et lui enfonçai les doigts dans les yeux et les lui extirpai tous les deux. Je voulus la jeter à la ronde, mais elle enfonça son pied

dans une faille de rocher, je lui disloquai la jointure des hanches et nous nous quittâmes de la sorte. La deuxième bondit sur moi et me donna du poing sur le nez, me le cassant, et depuis, cela paraît une petite tare, suivirent trois dents mais je lui saisis les seins et les lui arrachai tous les deux jusqu'en bas de la poitrine. Suivirent la chair du ventre et les entrailles. Alors, la troisième se rua sur moi, c'était la moins importante. J'avais l'intention de lui extirper les yeux comme à la première mais elle m'emporta deux doigts d'un coup de dents. Je lui fis alors un croc-en-jambe et elle tomba à la renverse. Elle demanda grâce mais je dis qu'elle n'aurait pas la vie à moins qu'elle ne me remette la table de jeux tout entière, et elle ne tarda pas. Je la remis debout et elle me donna, lorsque nous nous quittâmes, un verre[47], et il a la propriété que quiconque y regarde doit être tel que je le veux, et si j'en ai envie, je peux rendre aveugle celui qui y regarde.

« Je descendis donc dans l'abîme, chercher le manteau. Je trouvai alors le chef des ténèbres. Lorsqu'il me vit, il me proposa de l'épouser. Il me sembla que ce devait être Óðinn car il était borgne[48]. Il me proposa de prendre possession du manteau si je voulais accomplir pour cela de le chercher là où il était. Il fallait sauter par-dessus un grand feu. Je couchai d'abord avec Óðinn puis sautai par-dessus le feu, et j'obtins le manteau, depuis, je n'ai plus de peau sur tout le corps. Je revins chez moi dans cet état. Je trouvai Hringr et Ingibjörg et leur remis les objets de valeur et nous ne nous quittâmes pas avant que j'aie juré de ne jamais tirer vengeance de cela. Je revins chez moi mécontente de mon affaire, et je me rappellerai la fille de Gautland tant que je vivrai, des jeux insignifiants avec mes frères je parlerai ensuite, et où en est le gruau, fille ?

— Je crois qu'il est à point, dit-elle.

— Alors, apporte-le ici » dit la vieille.

47. Le texte est parfaitement ambigu. Il porte *gler*, qui est « verre » dans le sens banal. Mais cette acception est récente. Le contexte tout à fait magique de la saga que nous sommes en train de lire autoriserait une autre version qui renverrait à l'ambre, cette résine fossilisée qui se trouve en abondance dans les mers Baltique ou du Nord, qui fait toujours aujourd'hui la matière de très beaux bijoux fort appréciés des dames, et qui était l'un des articles de vente préférés des vikings, ces commerçants de luxe – parce qu'elle était censée posséder des vertus magiques : le fait est que l'ambre a des capacités électro-magnétiques, si on en frotte un caillou sur un tissu de laine, il est ensuite susceptible d'attirer, comme un aimant, des brindilles, des fragments de laine, etc.. Notons que Tacite déjà, dans sa *Germania*, ch. 45 (Ier siècle de notre ère), parle en effet d'ambre (*succinum* en latin) « *quod ipsi* (c'est-à-dire les Germains) glæsum *vocant* ». Étant donné l'alternance r/s, nous pouvons lire *glæs* en effet, ou *glær*, *gler*. En tout état de cause, ce « verre » est magique ici, bien entendu.

48. C'est en effet ainsi qu'il est décrit : il a accepté de perdre un œil, qu'il a engagé dans la source du géant Mimir (dont le nom signifie « mémoire ») afin d'acquérir la science des choses suprêmes.

Puis ils terminèrent leur repas, et on trouva un lit aux frères jurés, et ils passèrent la nuit à dormir.

## *14. Egill recouvre sa main*

Le lendemain matin, les frères se réveillèrent tôt. La vieille vint les trouver et ils demandèrent l'heure qu'il était, elle dit qu'ils pouvaient rester là ce jour-là. Ils se levèrent et s'habillèrent, la vieille les traita au mieux en toutes choses. Ils allèrent à table. La vieille avait de la bière et de la bonne cuisine. Elle demanda où ils avaient l'intention d'aller et quelle affaire ils avaient. Ils lui dirent alors leur projet tout entier et lui demandèrent si elle était capable de leur préciser ce qu'il était advenu des filles du roi Tryggvi[49].

« Je ne sais pas, dit-elle, si la chance vous sera donnée de les joindre, mais ce que je dois vous dire d'abord, c'est qu'après la mort du géant Öskruðr, les frères ne furent pas d'accord, chacun voulait être roi. Ils estimaient tous les deux y être attitrés. Ils se mirent d'accord que celui-là deviendrait roi qui pourrait épouser la fille la plus excellente du roi et la plus habile, Gautr partit le premier et prit Hildr l'aînée, fille du roi Tryggvi, et Hildir partit plus tard et prit Bekkhildr, et elles sont toutes les deux ici à Jötunheimr, mais je ne sais pas à coup sûr si elles sont libres ; cet hiver, pour Jól, auront lieu leurs noces et tous les trölls sont censés venir pour juger laquelle des sœurs est la plus habile.

— Ce serait grande amélioration, dit Ásmundr, que nous sachions où elles sont descendues et ce serait grande merveille si tu voulais nous assister.

— La seule raison pour laquelle je maintiens mes relations familiales avec Gautr et Hildir, dit-elle, est que je ne me sens aucune obligation envers eux. Cela tient plus à ma bonne foi qu'à quoi que ce soit de leur part. Vous feriez mieux de vous reposer ici aujourd'hui et je vais vous montrer mes objets de prix. »

Ils s'en déclarèrent satisfaits. Et quand les tables furent enlevées[50], la veille les emmena dans une grande caverne latérale. Il y avait là force coffres, elle les ouvrit, il y avait dedans force excellents objets de prix et que l'on voit rarement. Ils trouvèrent qu'il faisait bon les regarder. En der-

49. Rappelons que notre auteur aime les diminutifs : nous avons déjà vu comment Brynhildr devient Hildr, de même, Hertryggvi devient Tryggvi.

50. Le mobilier ne comportait pas de tables fixes. On fixait dans des trous prévus à cet effet dans le sol des tables amovibles pour manger, après quoi on les retirait.

nier lieu, la vieille prit une cassette. Elle l'ouvrit et l'on sentit un bon arôme: Egill reconnut là sa main et la bague qui allait avec elle. Il lui parut que la main était brûlante, et elle fumait, et les veines embaumaient.

La vieille dit: « As-tu tant soit peu l'impression de reconnaître cette main, Egill?

— Certes, dit Egill, et je reconnais cette bague d'or que ma mère me donna, et comment es-tu parvenue à posséder cette main?

— Je peux te le dire, dit la vieille. Gautr, mon frère, vint me voir et me réclama la bonne bague d'or que je ne voulus pas lui remettre. Quelque temps après, alors que ma fille allait garder les chèvres, il vint à elle et lui donna une boisson qui la fit crier sans cesse, ce dont elle ne devait jamais se consoler avant que je ne lui remette la bague sur le monticule où elle gisait. Mais alors que j'apportais la bague, Gautr survint et voulut me la prendre, mais je résistai, et il y eut grande lutte entre nous. Mais au moment où il s'en fallait de peu que je lâche la bague, un homme sortit de la forêt et il me parut semblable à toi, Egill. Il assena un grand coup au géant, mais celui-ci lui trancha la main, et ensuite ils coururent jusqu'à la forêt, je ramassai la main et je l'ai gardée depuis, je l'ai mise avec des herbes guérisseuses de façon qu'elle ne puisse mourir. N'es-tu pas d'accord, Egill que tu dois avoir été cet homme-là, et si tu oses me laisser rouvrir ta blessure, je vais essayer de greffer la main sur le bras.

— Je trouve que c'est un petit risque », dit Egill.

Puis elle prit la douille de l'épieu d'Egill et engourdit la main, et Egill ne ressentit aucune douleur quand elle soigna le moignon. Ensuite, elle posa dessus des herbes guérisseuses et l'enveloppa de soie et le maintint fermement tout le jour. Egill découvrit alors que la vie revenait dedans. Puis la vieille le mit au lit en disant qu'il devait rester là jusqu'à ce qu'il soit guéri. Au bout de trois nuits, Egill était guéri et la main n'était pas moins roide que si elle était saine et entière, et c'était comme si un fil rouge avait été passé autour.

Ils demandèrent alors à la vieille quel conseil elle leur donnait, et elle leur dit de rester là en attendant la noce, « il y a ici à peu de distance mon suivant qui s'appelle Skröggr, et si nous parvenons à circonvenir les frères, je trouverais bon que nous en jouissions. »

Le temps passa jusqu'à Jól.

## *15. Noces de Gautr et de Hildir*

Il faut dire maintenant que les frères, Gautr et Hildir, firent convoquer un þing. Y vinrent des gens de tout le Jötunheimr. Il y avait là aussi

Skröggr, car il était *lögmaðr*[51] des trölls, et l'on amena là les filles du roi ainsi que les joyaux qu'elles avaient faits. Brynhildr avait fait un tissu. Il avait la propriété de pouvoir vous emporter dans les airs et descendre là où l'on voulait. On pouvait y transporter un grand fardeau. Bekkhildr avait fait une chemise[52] sur laquelle les armes n'avaient pas prise et celui qui la portait ne pouvait s'épuiser à la nage.

On disputa pour savoir laquelle des sœurs était la plus habile. La chose fut soumise au jugement de tous les trölls, mais ils ne furent pas d'accord et s'en remirent au jugement de Skröggr le Lögmaðr, et il décida que Brynhildr était la plus belle et que le tissu était plus habile – « et donc Gautr sera roi et épousera Brynhildr, chacun devant gouverner la moitié du pays. »

Le þing fut dissous de la sorte. Les frères invitèrent les chefs à leurs noces, ainsi que les gens qui avaient le plus d'importance.

Skröggr s'en vint à la maison dit à la vieille le jugement qui avait été porté au þing et quand la noce devrait avoir lieu. Puis ils conversèrent longtemps et elle lui dit qu'elle voulait assister les frères, lui demandant de se préparer avec une foule de gens sans parler de tout ce dont ils auraient besoin, et Skröggr déclara qu'il en serait ainsi.

Et en ce qui concerne la noce qui devait avoir lieu, la vieille se prépara à partir de chez elle accompagnée des frères jurés. L'un est censé s'appeler Fjalarr et l'autre, Frosti. La vieille les fit regarder dans le verre, ils eurent l'air si grands qu'ils étaient semblables à des trölls, et ils étaient beaucoup plus beaux que les autres hommes. Elle leur remit des vêtements honorables, ils les mirent et vinrent là où les frères régnaient. L'endroit s'appelait Gjallandibrú[53]. Ils siégèrent alors au banquet. La vieille entra dans la caverne et chacun regarda autrui. Elle alla se présenter à Gautr et lui fait de belles salutations.

Il fit bel accueil à ses salutations et dit : « Voilà une nouveauté, que tu viennes nous rendre visite. »

Elle répond : « Il n'en va pas comme d'habitude. Entre nous, il y a eu quelque froideur jusqu'ici et je ne cache pas en être la cause. Je vois main-

51. J'ai laissé le terme qui figure dans le texte, car il est clair que l'auteur fait une erreur ou qu'il extrapole. *Lögmaðr* s'applique à un juriste, un avocat si l'on veut ou un dignitaire chargé de la récitation des lois, c'est le sens qu'aura le mot en Islande indépendante. Il peut alors désigner une manière de président du þing, ce qui pourrait être l'acception retenue ici.

52. Ou une sorte de tunique.

53. Il est évident que, depuis quelques chapitres, l'auteur fait état de ses connaissances « mythologiques ». Gjallarbrú est le pont magique qui relie notre monde au monde souterrain, il « crie » (verbe *gjalla*) lorsqu'un être vivant le franchit.

tenant, parent Gautr, que la bonne chance te soutient et voici que tu as fait un excellent mariage, je veux à présent que nous nous abstenions de ce qui s'est interposé entre nous. Je veux maintenant te donner ce bel anneau, il sied bien à ta femme en guise de cadeau du banc[54], avec mon amitié. Il appartient à notre parenté que nous ayons d'excellents rapports. »

Gautr déclara lui faire ses remerciements – « et où as-tu trouvé ces beaux hommes ? »

Elle dit que c'étaient les fils du roi Dumbr, de Dumbshaf[55] – « et l'on ne trouverait guère de pareils hommes dans Jötunheimr s'il était nécessaire de faire l'épreuve des bonnes manières. J'ai l'intention de les faire te servir dans tes noces. »

Elle prit alors l'anneau et le remit à Gautr, il la remercia et elle devait servir dans cette noce et tous devaient être aussi habiles que voudraient bien l'être Fjalarr et Frosti, et on leur remit les clefs de tous les trésors.

Là-dessus arrivèrent les invités et cela fit une grande foule. La vieille assigna les places et il fallut se tenir là où elle le dit. Le *lögmaðr* Skröggr fut là l'homme le plus honoré.

La vieille dit en catimini aux sœurs qui étaient les hommes qui l'accompagnaient – « vous pouvez être contentes. »

Ils furent donc joyeux, car elles auguraient mal de ce mariage, mais les *jötunns* semblaient fort satisfaits puisqu'elles étaient joyeuses et ils remercièrent leurs parents de leur intervention. Lorsque les gens furent à leur place et que les mariés se furent assis, on introduisit les mariées. Ne manquèrent pas les grosses plaisanteries et les espiègleries que faisaient les flagð. Skröggr le Lögmaðr siégeait sur le banc d'en face ainsi que l'escorte de bændr, Gautr et Hildir siégeant sur le banc principal avec leurs hommes[56]. Arinnefja siégeait à côté des mariées et, aidée de maintes autres femmes d'importance, elle prodiguait les conseils sur la façon de se conduire. Fjalarr et Frosti servaient les mariées et la boisson forte ne faisait pas défaut.

On arriva au soir et les gens devinrent fort ivres. Arinnefja se lève alors et appelle à venir le *lögmaðr* et les frères jurés, disant qu'ils devaient apporter les cadeaux du banc. On apporta donc le tissu et la tunique, la magnifique table, que les frères avaient possédés et l'excellent anneau qui avait

54. Une fois encore, j'ai voulu maintenir la littéralité de la formule : le « cadeau du banc » *(bekkjargjöf)* était le présent que le marié faisait à la mariée lors des fêtes de la noce. La mariée siégeait conventionnellement sur un banc particulier.

55. Dumbshaf s'applique, en général, aux mers arctiques.

56. Voir *skáli**.

appartenu à la vieille, ainsi que beaucoup d'autres trésors. Skröggr le Lögmaðr remit les cadeaux du banc, la veille en prit soin. Elle prit le tissu et l'étala sur le sol et y fit déposer les objets de grand prix. Elle désigna Skinnefja, sa fille, pour apporter l'or et l'argent, et celle-ci alla dans la caverne et demanda à Frosti de l'accompagner. Ils vinrent là où étaient censés coucher Gautr et Brynhildr. Elle lui dit que près de la poutre de son lit il trouverait l'excellente épée qui appartenait à Gautr, disant qu'aucune autre arme n'avait prise sur lui, mais Fjalarr et Hildir devaient aller ailleurs, elle dit qu'ils devaient se préparer à subir grand danger. Puis la vieille pénétra dans la caverne et cria qu'il était temps que les mariés se mettent au lit. Fjalarr et Frosti se chargèrent des mariées et le menèrent dehors, puis les déposèrent sur le tissu. Puis la vieille ramassa le tissu et remit à sa fille le verre en lui demandant de se rendre aux portes de la caverne et de tenir ce verre en face de quiconque sortait, elles s'envolèrent avec le tissu ainsi que tout ce qui était dessus. Il y eut alors grande danse dans la caverne et les mariés devaient être menés dehors.

### *16. Meurtre des trölls*

Il y avait trois portes à la caverne, Skröggr le Lögmaðr était préposé à l'une d'elles avec sa suite, Skinnefja était préposée à la porte par laquelle le tout-venant devait sortir. Les mariés furent conduits par la troisième porte. Au-delà, devant ces portes, il y avait une caverne latérale de part et d'autre, et c'est là que les mariés devaient reposer. Ces cavernes étaient tendues de belles tapisseries.

Alors qu'ils devaient sortir, chacun se rendit dans sa caverne. Egill et Hildir allèrent dans l'une. Egill allait devant. Mais lorsque Hildir entra, Egill se retourna contre lui, lui saisit les cheveux et brandit la sax qu'il avait emportée, dans l'intention de le frapper au cou, mais Hildir le tira si rudement qu'il tomba sur le roc de la caverne, son front éclata, ce fut une grande blessure qui saigna beaucoup. La sax arriva sur le nez du géant et l'emporta, et ce fut un si grand horion que ce morceau constituait un chargement complet pour un cheval. Hildir sortit alors et dit qu'il était trahi. Les trölls qui étaient dans la caverne entendirent cela et sortirent en courant, et ils ne parvinrent pas à sortir par les portes devant lesquelles était Skröggr le Lögmaðr car il tua quiconque voulait sortir. Pour Skinnefja, elle était devant les autres portes avec le verre et elle rendait aveugles quiconque cherchait à sortir par là. Ils rebroussent donc chemin et avancent sans parvenir nulle part, et on pouvait entendre grands cris et vacarme.

Gautr entendit cela et pensa savoir de quoi il s'agit. Mais quand il entra dans sa demeure, il vit que la mariée n'y était pas. Il bondit alors vers le lit et voulut prendre son épée, et ne la trouva pas. Ásmundr brandit son épée et assena un coup à Gautr sans prendre garde que la caverne était basse de plafond, l'épée arriva dans le roc, mordant les rochers, mais la pointe de l'épée arriva sur le sourcil de Gautr, descendit dans l'œil et trancha toute la pommette et la clavicule puis découpa toute la poitrine et mit les côtes en pièces. Gautr parvint à sortir, trouva une grosse pierre et la jeta sur Ásmundr, elle lui arriva dans la poitrine si bien qu'il tomba. Gautr voulut bondir sur lui mais ses entrailles se prirent dans ses pieds et il tomba au sol, mort.

Ásmundr se leva et se mit en quête d'Egill. Il arriva à l'endroit où ils se battaient. Le sang coulait dans l'œil d'Egill, venant de la blessure qu'il avait reçue, et il était d'évidence dépourvu de forces. Ásmundr s'empara des deux pieds de Hildir et Egill lui tint la tête, et ils lui démanchèrent la jointure du cou, et ce fut la fin de sa vie.

Puis ils allèrent là où se trouvait Skröggr le Lögmaðr. Il avait tué quatre-vingt-dix trölls, ceux qui restaient lui demandèrent grâce. Ceux qui restaient voulurent sortir là où était Skinnefja, ils allèrent droit sur les falaises et se tuèrent. Ils passèrent la nuit là, Arinnefja vint à eux. Le lendemain matin, ils sortirent l'argent de la caverne, pillèrent tout puis se rendirent chez eux avec la vieille, et les sœurs se trouvaient déjà là et elles se réjouirent de les voir. Ils passèrent l'hiver là, tenus en grand honneur.

Au printemps, ils se préparèrent à s'en aller, trouver leurs hommes et lors de leur séparation ils donnèrent Jötunheimr à Arinnefja et à Skröggr le Lögmaðr, ils se quittèrent en termes amicaux. Ils emportèrent tous les trésors qui ont été mentionnés précédemment. Puis ils allèrent à la rencontre de leurs hommes et vinrent à eux dans la dernière semaine d'hiver, il y eut grande liesse dans leur rencontre, et dès qu'il y eut bon vent[57], ils prirent la mer et ne s'arrêtèrent pas qu'ils n'eussent trouvé le roi Tryggvi.

## *17. De la noce*

Le roi Tryggvi se réjouit de les voir ainsi que ses filles. Ils remirent au roi force trésors, et lui dirent toute la vérité sur leurs expéditions. Le roi les remercia abondamment de leurs expéditions. Peu après, il fit convoquer

57. C'est la deuxième fois que cette notion nous est donnée. Rappelons que le bateau viking ne remontait pas au vent, c'était l'une de ses faiblesses, aussi devait-il impérativement attendre qu'un vent favorable se lève pour qu'il puisse quitter son mouillage.

un þing et lors de ce þing, il proclama devant les gens l'accord particulier qu'il avait promis à ceux qui trouveraient ses filles, à moins qu'ils préfèrent autre chose, en ce cas, il les récompenserait en or et en argent, mais ils jurèrent tous les deux en même temps qu'ils voulaient épouser ces filles si telle était leur volonté, or elles estimaient avoir à les récompenser de leur avoir donné la vie et elles dirent qu'elles ne choisiraient pas d'autre homme si telles étaient les possibilités; et les conclusions furent qu'Egill obtint Bekkhildr et Ásmundr, Brynhildr. Le roi fit alors préparer les noces, mais Egill déclara qu'il voulait d'abord trouver son père, voir s'il était vivant, et savoir quels espoirs il pouvait entretenir pour obtenir le trône auquel il pensait avoir droit; pour Ásmundr, il déclara vouloir se rendre à l'est en Tattaríá, inviter Herrauðr, son frère juré, à ses noces. On fixa la rèunion pour les noces ainsi que le moment où ils reviendraient. On ne mentionne rien d'autre si ce n'est que leur voyage se passa bien.

Quand Egill arriva en Gautland, il alla trouver son père qui ne le reconnut pas car il pensait qu'il était mort depuis longtemps. Il dit donc à son père tout ce qui s'était passé – ce qui a été dit ici précédemment – et lui montra les cicatrices sur sa main à l'endroit où elle avait été tranchée, puis l'épée que le nain lui avait donnée et qui portait la douille. On fit avec le nain Reginn refaire la poignée de l'épée[58], et ce fut un excellent objet de prix. Egill invita alors son père à ses noces et ils y allèrent ainsi que la mère d'Egill et sa sœur. Quand ils vinrent trouver le roi Tryggvi, Herrauðr et Ásmundr étaient arrivés.

Le roi leur fit bel accueil à tous et il n'y eut pas à attendre longtemps avant que l'on organise un honorable banquet. On put y entendre toutes sortes d'instruments musicaux et voir maints courtisans[59]. On n'épargna rien non plus des meilleurs vivres que l'on pouvait trouver dans ces pays.

Lors de ce banquet, on se divertit du récit que firent Egill et Ásmundr de leurs expéditions, et pour prouver la vérité de leur récit il est dit

58. Deux remarques: pour revenir sur une observation qui a souvent été faite dans ces notes, la science mythologique de l'auteur est claire. Il existe, dans les poèmes héroïques de l'*Edda* un nain magique qui fait aussi figure de forgeron merveilleux, et qui s'appelle Reginn.

Quant à la «poignée» de l'épée, l'épée viking comportait, évidemment, une longue lame dominée par deux gardes horizontales et parallèles entre lesquelles se situait ce que je rends ici par «poignée», *meðalkafli* en vieil islandais.

59. Une fois encore, l'auteur plagie ce qu'il a lu dans les récits courtois. Car il est rarissime de voir mentionnés des instruments de musique et la mention de courtisan *(hofmaðr)* ne s'accorde pas à ce dont nous avons l'habitude dans une saga légendaire du type de celle-ci! Il est vraisemblable que par «courtisan», l'auteur veut signifier des gens de bonne condition!

qu'étaient là et Arinnnefja et Skinnnefja qui confirmèrent leur histoire, et la reine Ingibjörg reconnut Arinnefja et elles se réconcilièrent totalement. Le banquet dura un mois plein. Le banquet terminé, chacun s'en fut à son foyer et l'on choisit pour les gens d'honorables présents. Egill donna à Herrauðr la tunique que Bekkhildr avait faite, et Ásmundr lui donna l'anneau qui lui venait de la vieille ainsi que l'épée qui avait appartenu à Gautr.

Le roi Tryggvi était un vieil homme alors et il pria Egill de rester là. Il déclara qu'il ne vivrait pas longtemps désormais. Egill déclara qu'il s'en irait d'abord chez lui en Gautland et qu'il reviendrait d'ici douze mois. Le roi le lui permit. Ásmundr invita Herrauðr à l'accompagner jusqu'en Hálogaland et Herrauðr le lui accorda.

Arinnefja retourna chez elle en Jötunheimr et la reine Ingibjörg lui donna une auge à beurre aussi grande qu'elle pourrait la soulever, disant que cet objet précieux serait tenu pour rare à Jötunheimr, et Ásmundr lui donna deux bardes de lard, elles étaient si lourdes qu'elles pesaient un *skippund*[60]. La vieille pensa que ces objets de prix valaient mieux que si on lui avait donné son pesant d'or. Ils se quittèrent en termes amicaux.

## *18. D'Ásmundr et des camarades*

Sur ce, Ásmundr et Herrauðr prirent le bateau, ils eurent l'excellent dreki qu'avaient possédé Vísinn et Bolabjörn. On ne mentionne rien sur leur voyage avant qu'ils arrivent dans le nord en Hálogaland. Quand les gens de ce pays virent leur dreki, le roi Óttarr dit savoir que ces gens devaient être venus de loin. Dès qu'ils eurent accosté, ils plantèrent leurs tentes.

Ásmundr alla trouver son père avec onze hommes. Il salua respectueusement le roi. Celui-ci ne le reconnut pas, mais sa mère, elle, le reconnut dès qu'elle le vit et le prit dans ses bras. Óttarr demanda qui était cet homme envers lequel elle se montrait si aimable, et Ásmundr dit la vérité. On organisa alors un excellent banquet et ils restèrent là un mois en grande liesse, ils racontèrent au roi leurs expéditions, le roi estima qu'ils avaient fort bien réussi et qu'ils avaient eu grande chance.

Herrauðr dit alors à Ásmundr qu'il voulait qu'ils cinglent vers l'est en Gautland demander en mariage Æsa, fille du roi Hringr. Ásmundr estima que c'était un bon plan. Lorsqu'ils eurent un vent favorable, ils cinglèrent

60. Difficile de dire la valeur d'un *skippund*: il s'agit d'un poids très lourd, une tonne peut-être?

vers l'est en Gautland, Egill leur fit bel accueil ainsi que le roi Hringr. Herrauðr fit part de son message et demanda en mariage Æsa, on fit bonne réponse à ces propos, et elle lui fut mariée avec une dot honorable. On célébra aussitôt leurs noces et elles se déroulèrent bien.

Ce banquet achevé, Egill et Herrauðr cinglèrent sur la Route de l'Est, pour Ásmundr, il devait avoir le pouvoir sur Gautland, dès que le roi Hringr ferait défaut. Mais lorsqu'ils arrivèrent en Tattaríá, le roi Tryggvi était mort et Egill fut choisi là pour roi, lui et Bekkhildr habitèrent là ensuite, pour Herrauðr, il siégea dans son royaume ensuite et ils ne se rendirent pas dans le nord de là par la suite.

Ásmundr s'en fut chez lui en Hálogaland et il régna là longtemps. Son fils s'appelait Ármóðr. Il épousa Eðny, fille du roi Hákon fils de Hámundr de Danemark, une grande famille descend de là. Ce fut cet Ármóðr que tua Starkaðr le Vieux[61] dans son bain, ce fut son tout dernier méfait.

Brynhildr ne vécut pas longtemps, Ásmundr se maria ensuite et épousa la fille du roi Soddán de Serkland[62], il dut célébrer ses noces sur un bateau parce que l'on voulait le trahir, Ásmundr fit donc faire le bateau qui s'appelait *Gnoð*[63], ce bateau a été le plus grand qui fût, que l'on sache, au nord de la mer de Grikkland[64]. À cause de ce bateau, Ásmundr reçut un surnom et fut appelé Gnoðar-Ásmundr, il est tenu pour avoir été le plus grand des anciens rois qui n'ont pas gouverné de vastes pays. Il périt au large de Hlésey[65] et avec lui plus de trois milliers d'hommes[66], et l'on dit que ce fut Óðinn qui le transperça de sa lance[67]

61. C'est un très grand héros qui intervient dans force récits légendaires, notamment dans la *Saga de Gautrekr* où il nous est donné pour un grand poète et présenté comme faiseur de rois (voir plus haut, p. 512 et suivantes). Saxo Grammaticus aussi, dans ses *Gesta Danorum*, lui fait une part importante.

62. Il était inévitable, dirons-nous, que le Serkland figurât dans cette saga dont le lecteur aura noté la prédilection qu'elle professe pour l'Orient et le Proche-Orient, terres de légendes, surtout vues du Nord ! Le Serkland doit, sans doute, désigner un pays situé dans les environs de la Turquie actuelle. *Serk-* peut renvoyer à Sarrazin ou au latin *serica*, la soie, qui était l'une des marchandises de luxe véhiculées par les varègues (ainsi s'appellent les vikings lorsqu'ils opèrent à l'est). Les lignes qui suivent, dans notre texte, vont dans le sens de l'interprétation avancée ici. Pour Soddán, parfaitement inconnu d'autre part, son nom semble bien, lui aussi, fabriqué, et pourrait renvoyer à notre « sultan », tout platement !

63. La coutume était bien établie de donner un nom à un bateau, surtout s'il était exceptionnel. Nous avons de nombreux exemples du fait, notamment le Grand Serpent, *Ormr inn mikli*, du roi norvégien Óláfr Tryggvason.

64. Grikkland est la Grèce, Mer de Grikkland, Grikklandshaf, doit être la Mer Egée.

65. Qui est une île, Læsø, danoise en effet.

66. Ce chiffre est totalement fantaisiste, s'il faut le préciser.

67. Voici la dernière allusion mythologique que se permet notre auteur. Óðinn est en effet armé d'une lance dont il tue les hommes qu'il veut avoir avec lui dans la *Valhöll** !

lorsqu'il sauta par-dessus bord, pour *Gnoð*, il coula jusqu'au fond avec toute sa cargaison, depuis on n'a rien retrouvé de lui, non plus que de son équipage ou de sa cargaison.

Et nous achevons là cette saga.

# SAGA DE STURLAUGR L'INDUSTRIEUX

*Sturlaugs saga starfsama*

*Cette saga doit avoir vu le jour vers 1300. Elle mentionne le fait que Sturlaugr aurait été le père de Hrólfr sans Terre, ce qui fait qu'elle doit être un peu plus ancienne que* Göngu-Hrólfs saga. *Il s'agit d'abord d'un motif banal dans les sagas légendaires, mais ici poussé à ses extrêmes, celui de la belle femme (Ása en l'occurrence) que convoitent, pour l'épouser, des prétendants différents, le roi norvégien Haraldr et notre Sturlaugr. Haraldr étant trop vieux pour affronter le berserkr (dont nous notons régulièrement la présence d'une saga à l'autre) qui, lui aussi, voudrait posséder Ása, c'est Sturlaugr qui se charge de cette prestation et qui, bien entendu, triomphe du guerrier-fauve pour épouser Ása – mais on notera la présence, ici comme dans tant d'autres récits similaires, de la magicienne Véfreyja. Le roi, dépité, pense se débarrasser de ce rival encombrant en l'envoyant en mission périlleuse en… Bjarmaland, pays plus ou moins légendaire qui, nous le voyons, revient à intervalles dans cette littérature. En outre, Sturlaugr est tenu de rapporter de son expédition la prodigieuse corne d'aurochs – c'est la seule mention qui soit faite de cet objet merveilleux ou magique. Il va sans dire que Sturlaugr s'emparera de cette corne et, du coup, deviendra roi de Suède. Lui et son frère juré (encore un thème rebattu !) Framarr entendent acquérir du renom, qui est la valeur la plus prisée dans cet univers : Sturlaugr en se mettant en quête de la provenance de cette corne d'aurochs, Framarr en courtisant une princesse russe. Après force aventures et combats, l'un et l'autre parviendront à leurs fins.*

*La recherche n'a aucune peine à établir que l'auteur (inconnu, il va sans dire) de ce texte bien écrit connaissait l'*Edda *de Snorri Sturluson (écrite vers 1225), en particulier lorsqu'il évoque les dieux Ases, ainsi que toute une littérature savante (lorsque le Hundingjaland nous est dépeint) – et les Cynocéphales (hommes à têtes de chiens) doivent sortir des* Étymologies *d'Isidore de Séville ! Bel exemple, une fois de plus, de l'alchimie qui aura présidé à la rédaction de ces textes composites.*

*Cette saga est inédite à ce jour.*

## *1. Présentation des héros de la saga*[1]

Tous ceux qui sont informés en vérité des nouvelles savent que les Turcs et les Asiatiques s'établirent dans les pays du Nord[2]. Prit son origine alors cette langue qui ensuite se répandit par tous les pays. Le chef de ce peuple s'appelait Óðinn, c'est à lui que les gens font remonter leur lignage.

En ce temps-là régnait sur le Þrándheimr en Norvège le roi qui s'appelait Haraldr Bouche d'or. Il avait épousé une reine. On ne mentionne pas leurs enfants. Il y avait dans son royaume le *jarl** qui s'appelait Hringr. Il siégeait au bord de la mer à Kaupangr[3]. Il avait une fille qui fut appelée Ása la Belle, car elle surpassait toutes les jeunes filles de son temps comme l'or rouge surpasse le laiton ou comme le soleil, les autres corps célestes.

L'homme puissant qui régnait sur le district[4] de Naumudalr s'appelait Ingólfr. Il avait le fils qui s'appelait Sturlaugr. Celui-ci fut de bonne heure de très grande taille, les cheveux blonds et l'épiderme de même, courtois en toutes manières et son corps tout entier était bien formé, affable en propos vis-à-vis de ses hommes, de caractère facile et prodigue de son argent, aussi était-il très populaire. Il s'adonnait au tir à l'arc et à la natation et à toutes les sortes d'exercices physiques. Ingólfr, son père, avait sa résidence à la ferme qui s'appelle Skartastaðir. C'était le plus magnifique des hommes et il avait quantité de gens chez lui. Il possédait une deuxième demeure dans l'île qui s'appelle Njarðey, il y avait, là aussi, quantité de monde et il possédait encore quatre autres belles demeures.

1. Les titres ainsi que la division en chapitres sont tirés de l'édition islandaise moderne (Guðni Jónsson, ci-dessus p. 22) qui est fidèlement suivie ici, ils ne figurent pas dans l'original. Guðni Jónsson suit assez fidèlement la version A de cette saga.

2. Par Turcs, il faut vraisemblablement entendre Grecs. D'autre part, c'est une vieille légende qui a parfois été entérinée par les commentateurs des siècles précédents, que les Nordiques venaient d'Orient ou du Proche-Orient. Même l'Islandais Snorri Sturluson (1178-1241), dans son *Edda* dite en prose, fait venir le dieu Óðinn d'Asie et établit une relation entre les dieux Ases et l'Asie ! Il va sans dire que cette « filiation » ne résiste pas à l'analyse.

3. Le nom commun *kaupangr* s'applique à un marché, une cité commerçante.

4. Voir *fylki**.

Il y avait un homme qui s'appelait Ásgautr. Il habitait la ferme qui s'appelle Tunglaheimr. C'était un homme de grande importance. Il avait épousé la femme qui s'appelait Gríma. Ils avaient deux fils. L'un s'appelait Jökull et l'autre, Guttormr. C'étaient des hommes de valeur et bien accomplis comme leur père. Il y avait un homme qui s'appelait Þorgautr. Il habitait dans l'île qui s'appelle Loka. Sa femme s'appelait Helga. Ils avaient deux fils. L'un s'appelait Sóti et l'autre Hrólfr le Nez. C'étaient des hommes de grande taille, et forts. Il y avait un homme appelé Hrafn. C'était un *bóndi**. Il habitait dans l'île qui s'appelle Urga. Sa femme s'appelait Helga. Ils avaient un seul fils qui s'appelait Sighvatr. Il était fort et bien accompli. Il y avait une femme qui s'appelait Járngerðr. Elle habitait la ferme qui s'appelle Berg, non loin de chez Ingólfr. Elle avait le fils qui s'appelait Áki. C'était un homme de grande force. Il venait juste après Sturlaugr pour tous les exercices physiques, des gens qui étaient de son âge. Ils jouaient à des jeux d'enfants, Áki et Sturlaugr.

Ces hommes qui viennent d'être énumérés se livraient à toutes sortes d'exercices physiques, de ceux que l'on avait coutume d'enseigner à ses fils, et ils se firent serment de fraternité jurée[5]. Tous ensemble, cependant, ils étaient en bons termes avec leurs pères.

## *2. De Véfreyja*

Il y avait une femme appelée Véfreyja, éminente et riche, elle résidait à la ferme de Vé[6]. Elle avait deux fils. L'un s'appelait Rauðr et l'autre, Hrafn. Tous deux étaient des hommes grands et forts, bien pourvus en fait d'armes et d'habits. Le fils adoptif de Véfreyja s'appelait Svipuðr. Elle et lui étaient à la fois fort savants[7] et sages en la plupart des choses. Elle possédait une excellente ferme ayant deux portes. Elle siégeait là chaque jour et regardait chaque jour alternativement par l'une de ces portes. Peu de choses la prenaient à l'improviste. Constamment, elle filait du lin. Elle était assise sur une chaise. Elle prit des yeux fort rouges en raison de l'âge,

5. Voir *fóstbrœðralag* *.

6. Comme toujours dans les sagas de ce genre, il faut prendre garde aux noms. Vé est un haut-lieu sacré où, peut-être, on se livrait aux opérations du culte – voyez l'actuelle ville danoise d'Odense qui est un ancien Óðins-Vé, lieu sacré consacré à Óðinn. D'autre part, Freyja est aussi le nom de la grande déesse vane! Ces précisions ne sont pas gratuites : on va voir que la magie préside à bon nombre de péripéties de cette saga et que Véfreyja ne porte pas un nom innocent à cet égard!

7. Il faut prendre garde au texte, « savant », ici, signifie « versé dans la magie », « ayant des connaissances ésotériques ».

mais cependant, lorsque quelque chose se passait vers son enclos, elle le voyait, car peu de choses la prenaient à l'improviste. Ása la Belle fut là comme enfant adoptive tant qu'elle fut jeune et elle apprit là le savoir magique. Véfreyja l'aimait beaucoup et réciproquement.

### *3. Sturlaugr demande Ása en mariage*

Un jour, Ingólfr parla avec Sturlaugr et son frère juré : « Combien de temps va-t-il se passer que vous autres, les frères jurés, jouiez à des jeux d'enfants comme des jeunes filles avant d'agir comme des hommes ? Ne serait-il pas la coutume que des garçons vaillants accomplissent quelque chose pour se promouvoir ou demandent en mariage des femmes à la moindre occasion et s'installent dans une demeure, prennent un pouvoir et des propriétés avec leur père ? »

Sturlaugr dit : « Où dois-je demander une femme en mariage, puisque tu en presses si fort ? »

Ingólfr dit : « Le jarl Hringr a une fille qui s'appelle Ása la Belle. C'est une belle femme et elle a du discernement. »

Sturlaugr dit : « Je ne suis pas encore assez vieux pour demander une femme et je n'ai guère cela dans l'esprit, pourtant, je vais me mettre en quête, je crois pourtant que cela n'aboutira guère. »

Ils préparent donc leur voyage, à soixante hommes en tout, bien équipés d'armes, de vêtements et de chevaux. Ils allèrent donc leur chemin et arrivèrent vers le soir chez le jarl Hringr et là, ils reçurent bel accueil. Le jarl donna un excellent banquet et remarquable en leur honneur. Ils restèrent là trois nuits. Un jour, ils se rendirent avec le jarl au pavillon[8] d'Ása, Sturlaugr accomplit sa mission et demanda Ása en mariage. Le jarl s'en remit à elle.

Le jarl parla d'eux à sa fille et déclara : « C'est à toi de répondre ici, ma fille. »

Ása dit : « Comment s'appelle celui-ci ?

— Il s'appelle Sturlaugr », dit le jarl.

Ása dit : « Pourquoi devrais-je épouser cet homme qui s'occupe constamment à la maison avec sa mère et ne fait rien pour son accomplissement ? »

De ces propos, Sturlaugr fut fort fâché, il s'en alla et revint à la maison.

8. Je rends par « pavillon » le terme *skemma* qui s'applique, en fait, à la demeure ou au bâtiment réservé aux femmes.

### *4. Expédition guerrière des frères jurés*

Au printemps, les frères jurés équipèrent dix bateaux et guerroyèrent par les pays de l'Est, remportant toujours la victoire, là où ils arrivaient. Ils laissèrent en paix les marchands[9] mais firent de grands ravages et passèrent l'été en expéditions de viking*; pour l'hiver, ils furent chez eux avec leurs pères. Alors, ils désirèrent abandonner cette activité et ils répartirent toutes leurs prises de guerre. Les frères jurés prirent les biens meubles et les remirent à leurs pères, mais ils laissèrent leur troupe au mouillage dans leurs bateaux. Sturlaugr et son frère juré restèrent tranquilles.

### *5. Le roi se fiance Ása*

Ce qu'il faut dire ensuite, c'est que la reine du roi Haraldr tomba malade et mourut. Cela fut tenu pour un grand dommage par le roi, car il se faisait fort vieux maintenant et il s'affligeait fort du trépas de sa femme. Les conseillers du roi et les gens de sa *hirð** lui dirent qu'il était judicieux de demander en mariage une femme pour qu'elle devînt reine – « et cela pourra vous divertir du trépas de votre épouse et il ne faut pas vous affliger plus longtemps. »

Le roi dit : « Où dois-je demander une femme en mariage ? »

Ils dirent : « Je jarl Hringr a une fille qui s'appelle Ása. C'est elle que tu peux épouser si tu le veux, comme il te plaira. »

Le roi dit qu'il en serait ainsi, ils préparent leur voyage avec cent vingt hommes.

Ils chevauchent donc jusqu'à ce qu'ils rencontrent le jarl Hringr : il était dehors et des hommes étaient train de jouer devant lui. Le roi chevaucha si rapidement que les gens se dispersèrent en deux directions. Le roi donna le choix entre se fiancer la fille du jarl sinon il le tuerait là sur-le-champ.

Le jarl dit : « Allons au pavillon d'Ása et parlons-lui, de sorte que nous sachions quelles réponses elle fera.

— Non, dit le roi, je ne veux pas être un prétendant attendant une réponse de ta fille, choisis rapidement l'un ou l'autre parti. »

9. Voici un motif qui deviendra la règle chez les commentateurs modernes des expéditions vikings, comme le Suédois E. Tegnér dans sa célèbre *Saga de Frithiof* (1825). Inutile de préciser que la réalité fut totalement opposée.

Le jarl réfléchit donc et estime[10] qu'il sera accablé par le nombre, il tendit la main et fiança sa fille au roi. Elle resterait fiancée trois hivers. Le roi fit aussitôt demi-tour et revint chez lui, fort satisfait de son voyage. Le jarl resta, peu satisfait de son lot. Il se leva, et se rendit au pavillon d'Ása, s'assit et soupira tristement.

Ása dit alors : « Qu'est-ce qui te tourmente, mon père, que tu sois si morose, as-tu quelque nouvelle à nous dire ?

— Je tiens pour une nouvelle, dit le jarl, que je t'ai fiancée de force à un homme.

— Qui est-ce ? dit-elle.

— C'est le roi Haraldr, dit-il, il t'a fiancée à lui et tu dois rester fiancée pendant trois hivers. »

Elle répond alors : « Ce n'est pas le plus agréable prétendant, mais on ne peut dire quelle nouvelle c'est là. Il peut se faire que le sort en décide autrement d'ici un court moment, et sois joyeux, père. »

Le jarl dit : « Il me semblerait meilleur que tu sois donnée à Sturlaugr. »

Elle répond : « Je ne sais ce qui sera le meilleur. »

Le temps passe et tout est tranquille un moment.

## *6. Kolr le Rusé se fiance Ása*

On mentionne qu'un jour, le jarl Hringr était dehors sur le champ de jeux, accompagné des hommes de sa hirð. Ils virent alors venir chevauchant depuis la forêt un homme de grande taille. Son cheval était complètement caparaçonné, et lui, tout cuirassé, il portait un bouclier sur le côté et tenait à la main une hallebarde. Il chevauchait si rapidement que les gens se dispersèrent en deux directions. Il chevauchait rapidement, siégeant sur son cheval, sa lance pointant entre les oreilles de sa monture, et dit : « Salut, sire ! »

Le jarl lui retourna sa salutation et demanda qui il était. Il dit : « Je m'appelle Kolr le Rusé, et la raison de ma venue ici est de demander en mariage Ása, ta fille. »

Le jarl dit : « Ne sais-tu pas qu'elle est fiancée au roi Haraldr ? »

Kolr dit : « Cela ne me semble pas rendre pire qu'elle me soit mariée, et maintenant fais de deux choses l'une : ou bien tu renonces à ces fiançailles, sinon je te transperce de ma lance. »

10. Lorsque cela ne choque pas trop le puriste, j'ai souvent maintenu les changements de temps qui sont caractéristiques de ce style.

Le jarl réfléchit à cela et pense savoir que ce choix n'est pas bon, il choisit de vivre, pensant que rien de bon ne pourrait advenir. Il considère que peu importe que le roi et Kolr aient maille à partir, et il renonce donc aux fiançailles.

Kolr dit : « Dis au roi Haraldr que je le provoque en duel dans l'est au bord de la Gautelfr[11] dès que la mi-hiver sera passée. Aura la fille celui qui remportera la victoire, et s'il ne vient pas ni n'ose se battre, qu'il porte le nom d'infâme envers tout homme, tant qu'il vivra. Et au revoir, sire ! »

Puis Kolr fit faire demi-tour à son cheval et s'en fut, estimant avoir bien agi.

Le jarl fut fort mécontent de son lot et resta assis quelque temps, puis il se leva, alla au pavillon de sa fille, s'assit près d'elle et il pouvait à peine parler.

Ása dit : « Es-tu malade, mon père ? »

Le jarl dit : « Mieux vaut être malade et mourir soudain que de subir une honte telle que de devoir marier de force sa fille. »

Ása dit : « À qui suis-je mariée maintenant ? »

Le jarl dit : « Il s'appelle Kolr le Rusé. »

Elle dit : « Les choses peuvent tourner mieux que de me marier au pire des hommes, et notre condition sera meilleure que de devoir épouser le pire des hommes, à un seul il écherra d'obtenir cette condition, mais pas à deux. Il peut se faire aussi que ni l'un ni l'autre puisse l'obtenir si tout va bien, et sois joyeux, père », dit-elle.

Le jarl dit : « Ce serait bien s'il en allait comme tu le dis, mais je crains que cela n'arrive pas s'ils s'entre-tuent, ce qui serait pourtant ce que je voudrais. »

Ils se quittèrent pour cette fois.

## *7. Le duel de Hemingr et de Kolr*

Le roi Haraldr entendit parler de cette nouvelle et il estima que la situation n'était pas meilleure qu'avant, il chercha conseil là-dessus auprès de ses amis.

Il se fit que le roi envoya ses hommes trouver Hemingr, l'inviter à un festin de *Jól**, ajoutant qu'il ne s'en irait pas sans avoir reçu de présents. Il choisit pour faire cette commission un homme qui s'appelait Kolli. Ils s'en vont donc dans le Nord, dans le Naumudalr, trouver Hemingr, le

11. Qui est la rivière Gauta, dans l'ouest de la Suède, celle qui coule aujourd'hui à Göteborg, ville moderne qui n'existait pas à l'époque.

saluèrent et transmirent le message du roi. Hemingr avait été un très grand duelliste, mais il se faisait vieux maintenant et il avait été en désaccord quelque temps avec le roi Haraldr. Le messager fit connaître son message.

Alors, Hemingr répond : « Je ne me rappelle pas que le roi m'ait jamais invité chez lui. Deux possibilités se présentent maintenant, rester chez moi et négliger l'invite du roi, ou courir le risque de voir ce qu'il y a sous roche. Étant donné qu'il n'y a pas de péril pour un vieil homme, que ce soit vaille que vaille. On ne saurait dire qu'il ne restera personne puisque Sighvatr, mon fils, est vivant. »

Hemingr se prépare donc au voyage pour trouver le roi, avec onze hommes, ils arrivèrent pour le premier jour de Jól, entrèrent dans la halle se présenter au roi et lui firent de belles salutations. Le roi leur fit bel accueil, il laissa de la place dans son haut-siège[12] et plaça Hemingr tout à côté de lui. Ils fêtèrent Jól joyeusement et furent bien traités.

Le dernier jour de Jól, le roi et Hemingr tinrent conseil. Le roi dit : « Je suis convoqué à une réunion pour duel, et je considère que tu vas me délivrer de cette obligation vis-à-vis de Kolr le Rusé. »

Hemingr dit : « Je ne sache pas que tu m'aies tant accordé que je doive mettre ma vie en péril pour toi. Je trouve qu'il n'est pas exclu que ce ne soit pas contre un homme vaillant que j'aie à en découdre, mais plutôt avec un *tröll**. »

Le roi dit : « Je t'ai sollicité parce que je pense que tu as été le plus grand des champions dans ce pays. Il me semble pouvoir m'attendre à ce qu'il n'y ait personne pour te valoir si tu fais défaut. Et si tu reviens de cette mission, je te récompenserai bien, en or et en argent. »

Hemingr dit : « Le plus vrai, c'est qu'ici le péril est petit pour un vieil homme. Pour un arbre ancien, la chute est attendue, et je vais faire cette expédition. »

Le roi dit : « Tu es le plus vaillant des braves sur mer et sur terre, il est à espérer que tout se passera bien pour toi. »

Hemingr se prépare à cette expédition, il s'en va chevauchant et ne s'arrête pas qu'il ne soit arrivé à la Gautelfr à l'est. Kolr se trouvait là. Lorsqu'ils se rencontrèrent, Kolr demanda ce que Hemingr allait faire.

Hemingr dit : « J'ai l'intention de me battre en duel contre toi. »

Kolr dit : « Piètre sera ma réputation si tu me terrasses. J'en ai abattu de plus forts que toi et qui étaient plus réputés. Retourne chez toi et déclare que tu as été défait, et aussi que tu n'oses pas te battre contre moi. »

12. Voir *öndvegi* *.

Hemingr dit : « Plutôt mourir que de porter le nom d'infâme auprès de tout homme. »

Kolr dit : « Je n'épargnerai pas de te tuer, chien, si c'est seulement cela que tu veux. »

Le soir, ils plantèrent leurs tentes et dormirent cette nuit-là. Le lendemain matin, Hemingr se lève et voit que Kolr est arrivé sur le lieu du duel[13]. Il se rend donc dans l'îlot avec ses hommes. Ils jettent un manteau sur le sol et Kolr énonce les lois du duel[14]. Puis ils s'affrontent et se battent, et le résultat fut que Hemingr tomba là devant Kolr.

Kolr dit aux hommes de Hemingr : « Vous allez retourner trouver le roi, lui dire qu'il fasse de deux choses l'une, qu'il vienne lui-même me livrer bataille ou qu'il trouve un homme que l'on estime de quelque valeur s'il a l'intention d'obtenir cette femme, sinon, il devra l'abandonner. »

Les hommes qui étaient venus rebroussent chemin en hâte et se rendent dans le Nord, dans le Naumudalr, trouver le roi Haraldr, lui dire toutes ces nouvelles et les propos de Kolr le Rusé.

## 8. *Sturlaugr épouse Ása*

Le roi estima que c'était là une mauvaise nouvelle et il chercha encore conseil, et il prend le parti d'envoyer Kolli le messager à Sturlaugr et son père, les inviter d'ici un demi-mois à un banquet chez lui avec autant d'hommes qu'ils le voudraient. Ces propos furent transmis au père et au fils. Alors, Sturlaugr demanda à son père s'ils devaient accepter d'aller à cette fête.

Son père dit : « Je voudrais que nous restions chez nous et n'allions nulle part. »

Sturlaugr dit : « Je n'ai pas l'intention de décliner l'invitation du roi, mais je sais qu'elle cache quelque chose, je veux tout de même y aller. Il adviendra de nous une piètre saga si nous ne devions pas nous rendre chez autrui, alors que nous sommes invités. On ne peut savoir ce qu'il adviendra dans notre voyage et qui puisse être à notre honneur. »

Ingólfr dit : « À vous de décider de votre voyage et s'il se passera bien ou mal. »

13. C'est-à-dire dans un îlot puisque c'était en ce genre de lieu que devait avoir lieu un duel, qui se dit *hólmganga**.

14. Le manteau ou plutôt, d'ordinaire, une peau de bête, délimitait l'endroit où les duellistes devaient se battre. Les « lois du duel » peuvent avoir existé, il en est question dans certaines sagas de la catégorie dite des Islandais, notamment dans la *Saga de Kormákr*. Ces détails, toutefois, restent sujets à caution.

Après cela, ils préparent leur voyage, ils sont soixante hommes en tout, tous bien équipés en armes et en vêtements. Ils chevauchent pour trouver le roi Haraldr et arrivent le premier soir de Jól. Le roi les accueillit joyeusement et les[15] assit dans le haut-siège à côté de lui et l'on prépara le plus beau banquet. Une fois Jól passé, le roi eut un entretien avec le père et son fils, Ingólfr et Sturlaugr.

Sturlaugr dit à ses hommes : « Équipez nos chevaux pendant que nous parlons. » C'est ce qu'ils firent.

Le roi dit : « Un duel a été proclamé contre moi, et j'envisage, Sturlaugr, que tu m'en délivres car je suis un vieil homme, c'est un duel contre Kolr le Rusé. »

Sturlaugr dit : « Confie-moi les fiançailles que tu as obtenues du jarl Hringr, car ce duel ne sera pas fait sans stipulation.

— Cela me semble une grande stipulation, dit le roi.

— Alors, je me risquerai, dit Sturlaugr à voir comment cela se passera entre Kolr et moi. »

Le roi dit : « Je ne soupçonnais pas que tu stipulerais cela, c'est le plus grand déshonneur pour moi que d'accepter. »

Sturlaugr dit : « Il s'agit ici de choisir laquelle des conditions vous paraît la meilleure. »

Le roi dit : « Je choisirai quand même que tu te battes en duel contre Kolr. Les choses se passeront entre le jarl et moi selon ce que le destin décidera. »

Sturlaugr répond : « Remets-moi les fiançailles avant. »

C'est ce que fit le roi, tout forcé qu'il était, car le groupe des frères jurés lui paraissait invincible.

Ils chevauchèrent alors, trouver le jarl Hringr. Il leur fit bel accueil et leur offrit de prendre part à un banquet. Ils dirent où en était venue leur affaire et comment les choses s'étaient passées entre eux et le roi Haraldr. Le jarl s'en réjouit, il les invita à venir au pavillon d'Ása et c'est ce qu'ils firent. Quand ils y arrivèrent, Ása leur fit bel accueil.

Hringr dit : « C'est un prétendant que tu as à accueillir et auquel tu dois répondre, fille.

— Qui est cet homme ? dit-elle.

— Il s'appelle Sturlaugr. »

Ása dit : « Les hommes ne me manquent pas », dit-elle.

Sturlaugr dit : « L'intention est maintenant que je ne sois plus ton prétendant en attente. »

15. Il ne s'agit que du père et de son fils, bien entendu.

Ása dit qu'il en serait comme ils voulaient. Fut alors préparé un excellent banquet et l'on n'épargna pas ce qu'il fallait. Sturlaugr épousa Ása la Belle, et on les conduisit aussitôt dans le même lit. Le banquet se déroula bien et les gens furent renvoyés avec d'excellents présents. Ingólfr et les siens revinrent chez eux, et Ása et Sturlaugr suivirent, très satisfaits de ses conseils.

## *9. Sturlaugr rencontre Véfreyja*

Un matin, alors qu'Ása et Sturlaugr étaient au lit, Ása lui dit : « Y a-t-il un duel déclaré contre toi, Sturlaugr ?

— C'est vrai, dit-il.

— Contre qui ? dit-elle.

— Contre Kolr le Rusé, dit-il, et qu'es-tu capable de conseiller ? »

Elle répond : « Va trouver Véfreyja, ma mère adoptive. Prends conseil d'elle et cela te servira bien. Voici une bague que tu vas lui remettre comme signe, et dis que j'aimerais beaucoup qu'elle te reçoive bien. »

Sturlaugr s'en va donc avec ses frères jurés, à douze en tout, ils chevauchent jusqu'à ce qu'ils arrivent à la ferme de la vieille. Sturlaugr saute de selle, franchit les portes vers la vieille, lui passe les bras autour du cou et l'embrasse, parlant ainsi : « Salut, ma bonne vieille ! »

Elle se retourne vers lui et le dévisage. « Qui est ce fils de chien qui me traite si honteusement, personne n'a jamais osé agir ainsi et je vais revaloir cela cruellement. »

Sturlaugr dit : « Ne sois pas si fâchée, ma chère vieille, car c'est Ása qui m'a envoyé ici chez toi.

— Qu'est-ce qu'Ása a à voir avec toi ? dit la vieille.

— C'est ma femme », dit-il.

Elle dit : « Les noces sont terminées ?

— C'est cela, dit-il.

— Voilà qu'on m'a joué un vilain tour, dit la vieille, je n'ai pas été invitée. On fera pourtant comme Ása le demande. Enlève tes habits et je veux voir la forme de ton corps. »

C'est ce qu'il fait. Elle le caresse tout entier et il a l'impression d'en être renforcé. Ensuite, elle lui donne un vaisseau dans lequel boire, puis ils se rendent dans la *stofa*[16]. Le soir, la vieille fournit la meilleure hospitalité. Elle demande si Sturlaugr veut coucher tout seul pour la nuit ou avec elle – « mais je ne trahirai pas ma chère Ása. »

16. C'est ainsi que s'appelle la pièce secondaire de la maison, par opposition au *skáli** qui est la pièce principale.

Sturlaugr dit : « Je me trouverais d'autant mieux, la vieille, que je serais plus près de toi. »

Alors, la vieille déposa une bûche entre eux et ils couchèrent sur un oreiller tous les deux et conversèrent pendant la nuit.

Sturlaugr dit : « Que me conseilles-tu, car je suis chargé d'un duel contre Kolr le Rusé ?

— Cela ne me semble pas très prometteur, dit la vieille, parce que le fer ne mord pas sur lui et là, je ne peux guère donner de conseils. »

Le lendemain matin, les frères jurés se préparèrent à partir et quand ils furent prêts, la vieille dit à Sturlaugr : « Prends ce manteau de fourrure qui a appartenu à mes ancêtres, et cette *sax**, elle a toujours été accompagnée de bonne chance, vois si tu as quelque valeur. »

Sturlaugr s'en saisit et asséna un coup sur une pierre qui se trouvait sur le pavé, et il en enleva le coin. La rouille tomba de l'épée, ensuite, elle était brillante comme de l'argent.

Alors, la vieille dit : « C'est cette épée que tu vas porter dans le duel contre Kolr le Rusé, mais tu ne dois pas lui montrer cette autre épée s'il demande de la voir alors que tu devras en donner des coups. »

Alors, la vieille dit : « Au revoir, mon cher Sturlaugr, que la victoire et la bonne fortune soient avec toi tant que tu vivras, toute la bonne chance qu'ont eue nos parents, je te la confère de mon mieux. J'ai peur pourtant de la façon dont les choses se passeront entre toi et Kolr le Rusé. J'ai deux fils que je voudrais que tu prennes en fraternité jurée.

— Il en sera ainsi », dit Sturlaugr.

Alors, ils se jurent fraternité jurée. Puis ils font volte-face. Mais alors qu'ils étaient à peu de distance, la vieille les héla et dit : « Veux-tu, mon cher Sturlaugr, que Svipuðr, mon fils adoptif, t'accompagne ; il a le pied léger.

— Je veux bien », dit Sturlaugr.

La vieille mit dans la main de Svipuðr un petit sac. Il le fourra tout contre lui puis il courut devant leurs chevaux. Ils chevauchent à présent et ne s'arrêtent pas avant d'être arrivés à l'est à la Gautelfr, et Kolr n'est pas arrivé. Sturlaugr plante sa tente là où Kolr a coutume de planter la sienne.

## *10. Duel de Sturlaugr et de Kolr*

Peu après, Kolr arriva. Sturlaugr alla à sa rencontre et le salua.

Kolr dit : « Qui est ce méchant fils de chienne qui ose planter sa tente là où j'ai coutume de planter la mienne ; est-il tellement hardi ? »

Sturlaugr dit : « Tu dois clairement savoir qui est fils de chienne, puisqu'il n'était pas ici avant que tu n'arrives, et si tu t'enquiers de mon nom, je m'appelle Sturlaugr. »

Kolr dit : « Qu'as-tu l'intention de faire puisque te voici arrivé ici ? »

Sturlaugr dit : « J'ai l'intention de me battre contre toi. »

Kolr dit : « Voilà bien des artifices et tu es bien trop hardi d'avoir ce grand orgueil alors que j'ai abattu tant de braves qui se sont battus contre moi, et qu'est-ce qui te pousse à cela ? »

Sturlaugr dit : « Avant tout, qu'Ása la Belle est mon épouse. Tu ne prendras pas cette fille même si je tombais devant toi. »

Kolr dit : « Quelle honte d'entendre ce que l'on t'a mis dans l'idée de faire, fils de pute, et pour cette raison même, je ne t'épargnerai pas, tu vas bientôt perdre la vie et encore, c'est trop tard ! Pourtant c'est grand dommage pour un homme comme tu es. »

Sturlaugr dit : « En aucun cas, je ne tournerai les talons devant toi. »

Kolr planta une autre tente le soir, mais alors qu'il était allé manger, Svipuðr entra dans sa tente, prit le sac de la vieille dans son manteau et le secoua, et il en advint grande fumée.

Kolr leva les yeux et dit : « Va-t'en, méchant chien, et ne reviens pas ici car tu vas faire du mal ! »

Svipuðr fit demi-tour de sorte que nul ne sut ce qu'il advint de lui. Ils dormirent cette nuit-là.

Le lendemain matin, Sturlaugr se leva de bonne heure ainsi que ses frères jurés, ils allèrent à l'île, s'assirent et attendirent Kolr. Hrólfr le Nez se leva, entra dans la forêt, se tailla un grand et gros gourdin, le prit en main et revint à ses camarades. Au matin, Kolr se leva, le soleil brillait alors sur tous les champs.

Il dit alors : « Je soupçonne que ce méchant esclave qui est venu ici hier soir a pratiqué quelle sorcellerie qui ne nous a guère fait plaisir, le sommeil que nous avons connu peut en vérité s'appeler sommeil mortel, et en avant pour l'îlot. »

Ils se rendirent à l'îlot et jetèrent un manteau sur le sol. Kolr énonça alors les lois du duel entre eux, et chacun des deux devait déposer vingt marcs d'argent. Celui qui remporterait la victoire posséderait cela[17].

Quand ils furent prêts, Kolr prit la parole : « Gamin Sturlaugr, montre-moi l'épée que tu as. »

17. Redisons que ces « lois » sont rarement mentionnées et pourraient ressortir à une autre culture. Un marc, d'autre part, est une unité de poids ou de valeur qui vaut huit *aurar* (onces ?). Nous n'avons pas de certitude sur la définition de ces valeurs.

C'est ce qu'il fit. Kolr regarda le tranchant et sursauta : « Ce n'est pas avec cette épée que tu vas me vaincre. Va plutôt chez toi, déclare que tu as été battu, remets-moi tes armes et envoie-moi Ása la Belle en lui disant que tu n'oses pas te battre contre moi ou la garder contre mon gré. »

Sturlaugr dit : « Ce n'est pas par des paroles seulement que tu me vaincras car tu es accablé de peur, et tu n'es pas loin d'une ignominieuse mort. »

Kolr fut fâché de ses propos et dit : « Tu vas voir, méchant chien, que je ne vais pas t'épargner. »

Alors, Sturlaugr jeta l'épée qu'il avait montrée à Kolr, tira de dessous son manteau celle qui lui venait de Véfreyja et la brandit.

Kolr dit : « D'où l'épée venant de Véfreyja t'est-elle parvenue, et je ne me serais pas battu en duel contre toi si j'avais su cela. »

Sturlaugr répondit : « Cela ne te regarde pas, et te voilà en mauvaise posture si tu as peur avant qu'il en soit besoin. »

Alors, Sturlaugr assena un coup à Kolr et lui fendit tout le bouclier. Kolr frappa en échange et fendit son bouclier de la même façon. Sturlaugr frappa Kolr une deuxième fois et l'atteignit à l'extérieur du casque qu'il fendit complètement, emportant la chair et l'os de la joue puis l'épaule et s'arrêta dans l'omoplate. Kolr resta debout et ne se rendit pas. Alors, Hrólfr le Nez bondit avec son gourdin dont il frappa la pointe de l'épée, de sorte que celle-ci descendit dans le ventre, et Kolr tomba là ; pour Sturlaugr, il remporta la victoire et devint célèbre pour cette action. Sturlaugr se rendit chez Véfreyja, la vieille était dehors et lui fit bel accueil. Se trouvait là Svipuðr.

Ils passèrent la nuit là, et la vieille fut satisfaite de cette action, « et il est vrai, dit la vieille, que ma chère Ása est heureuse d'avoir un mari tel que toi, et désormais, ton jugement prévaudra si tu t'entends à le rendre. Mais j'ai peur de la façon dont cela ira, je voudrais que tout se passe bien pour toi, mais la vieille ne se comportera pas plus mal envers toi que d'autres. »

Sturlaugr s'en fut donc rencontrer le jarl Hringr. Celui-ci les reçut, eux tous, avec joie, et Ása se réjouit de retrouver son mari. Cette nouvelle atteignit le roi Haraldr. Celui-ci fut d'un avis mitigé sur cet événement, comme il apparaîtra par la suite, mais tous les parents de Sturlaugr estimèrent qu'ils l'avaient sauvé de la mort[18].

18. Le texte dit plus savoureusement qu'ils l'ont retiré de chez Hel, ou de *hel*, le mot Hel, au propre, désigne la déesse qui, dans la mythologie, règne sur le monde souterrain où sont les morts, au commun, c'est son domaine.

### *11. Framarr provoque Sturlaugr en duel*

Un jour que le jarl Hringr était à jouer avec ses hommes qui le divertissaient ainsi que Sturlaugr, ils virent arrivant de la forêt sur un cheval bai un homme en armure. Il était de grande taille, casque en tête, ceint d'une épée, un bouclier émaillé au côté et un épieu à la main. Il se présenta au jarl et le salua bien. Celui-ci l'accueillit de la même façon et demanda qui il était.

Il dit: «Mon nom est peu commun, je m'appelle Framarr, nous sommes demi-frères, Kolr le Rusé et moi, et la raison de ma venue ici, c'est que je veux te provoquer en duel, Sturlaugr, car je ne veux pas porter mon frère dans ma bourse[19]. »

Sturlaugr dit: «Je suis tout à fait prêt à un duel, dès que tu le voudras, et c'est d'un mauvais homme que tu parles quand il s'agit de Kolr.

— Certes, dit Framarr, et pourtant, il m'était apparenté et c'est pour cela que je veux me battre contre toi, là où Kolr tomba à l'est au bord de la Gautelfr – lorsque la mi-hiver sera passée.

— D'accord», dit Sturlaugr. Framarr poursuivit son chemin mais eux, restèrent, et l'été s'écoula.

Une nuit, alors qu'ils étaient tous les deux au lit, Sturlaugr et Ása, celle-ci dit: «Dois-tu livrer un duel, Sturlaugr?, dit-elle.

— Assurément, dit-il, quel conseil me donnes-tu là-dessus?»

Ása dit: «Va trouver Véfreyja, ma mère adoptive, et prends conseil d'elle là-dessus.

— D'accord», dit Sturlaugr.

Il s'en va donc trouver Véfreyja. La vieille était dehors et lui fit bel accueil, et ils passèrent là la nuit. Au matin, Sturlaugr demanda conseil à la vieille là-dessus.

La vieille dit: «Contre qui dois-tu te battre en duel?

— Il s'appelle Framarr, dit Sturlaugr, c'est le frère de Kolr le Rusé.»

La vieille dit: «Ce sont des hommes différents, dit-elle, et il est mauvais que vous deviez vous battre à mort l'un contre l'autre, car Framarr est l'homme le plus vaillant et de la meilleure famille, alors que Kolr était le pire des hommes et d'une famille d'esclaves, et heureux serait celui qui parviendrait à ce que vous soyez amis plutôt qu'ennemis, je ne puis te donner de conseils il en ira de vous selon le sort, mais Svipuðr, mon fils adoptif, ira avec toi.»

19. Cette plaisante expression signifie que, le vainqueur d'un duel ou l'auteur d'un crime devant verser compensation en argent aux proches de la victime, ceux-ci portaient donc dans leur bourse ce parent mort.

Ils allèrent donc leur chemin et ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne furent dans l'est à l'Elfr, Framarr chevauchant de l'autre côté. Ils se rencontrèrent et s'enquirent des nouvelles générales, descendirent de cheval, plantèrent l'un et l'autre leur tente pour dormir cette nuit-là.

## *12. Démêlés des suivants*

Au matin, ils se levèrent de bonne heure, allèrent à l'îlot et s'assirent sur un arbre abattu.

Framarr dit : « Que veux-tu, allons-nous en démêler avant nos hommes ? »

Sturlaugr dit : « Je trouverais bon de tirer un divertissement de nos hommes. »

Hrólfr le Nez se leva et dit : « Je vais me porter contre toi, homme noir. »

Hrólfr se prépara de très bon gré à la *glíma*[20]. Puis ils se précipitèrent l'un sur l'autre et se firent des prises très fortes, et leur attaque fut à la fois rude et longue. Grande était la différence de forces entre eux car le noir[21] pouvait porter Hrólfr dans ses bras où il le voudrait. Ce berserkr[22] voulut précipiter Hrólfr à terre. Il se remettait toujours sur pied, cependant. Ce noir était grand comme un géant, et gros comme un bœuf, noir comme Hel. Il avait des serres si grandes qu'elles ressemblaient plus aux griffes d'un griffon qu'à des ongles humains. Il porta alors Hrólfr jusqu'à l'arbre abattu et il voulut l'abattre sur le gourdin. Mais Hrólfr resta si fermement fixé sur ses pieds qu'ils tombèrent à la renverse tous les deux, il y eut une pierre sous le noir, et il se cassa l'épine dorsale, mais Hrólfr se remit promptement sur pied, empoigna le gourdin et eut tôt fait de rosser à mort le noir, pour lui, Hrólfr était tout bleu et sanglant, la chair de ses os était arrachée. Sturlaugr le remercia bien de sa prouesse.

Puis il y avait avec Framarr, venant de l'est en Suède, un homme qui s'appelait Þórðr, grand et fort. S'avança contre lui Hrafn le Haut et ils

20. Il s'agit d'un type de lutte, toujours pratiquée en Islande, où les deux adversaires portent des courroies autour de la ceinture et des cuisses, et tentent de se précipiter mutuellement au sol en se saisissant de ces courroies.

21. Par « noir » comprenons « de race (ou de couleur de peau) noire », il s'agit du *berserkr** qui va intervenir.

22. Ce n'est certainement pas la première fois que le lecteur aura noté toutes les confusions de tous ordres que commet l'auteur de cette saga. Le rival de Framarr qui était un *blámaðr,* un « homme noir », est maintenant un berserkr, ce guerrier-fauve qui est un des personnages obligés de toute saga, notamment légendaire, qui se respecte. Deux lignes plus bas, ce sera une sorte d'oiseau de proie gigantesque.

entamèrent leur combat singulier par de grands coups, et pour finir, Hrafn tomba devant Þórðr.

Alors, Jökull s'avança et dit: « Qui va s'opposer à moi ? »

Un homme se leva, qui s'appelait Frosti, et dit: « Ne conviendrait-il pas que je marche contre toi, car le gel durcit le glacier[23] ? »

Ils se battirent longtemps, jusqu'à ce que Jökull tombe devant Frosti, et Sturlaugr ressentit grand deuil de ses frères jurés, mais il était stipulé que nul ne devait prêter assistance à l'autre.

Il y avait un Sâme[24] avec Framarr et on lui assigna de s'opposer à Svipuðr. Ils s'opposèrent donc et se battirent durement et vivement, de sorte que l'on ne pouvait les suivre du regard, et aucun des deux n'infligea de blessure à l'autre. Et quand les spectateurs regardèrent une deuxième fois, ils avaient disparu, et à la place étaient arrivés deux chiens qui se mordaient férocement. Au moment où l'on s'y attendait le moins, les chiens avaient disparu et l'on entendit dans les airs un vacarme, on leva les yeux et l'on vit des aigles volants qui s'arrachaient mutuellement les plumes avec leurs serres et leur bec, si bien que le sang tombait au sol. Pour conclure, l'un tomba mort à terre et l'autre s'enfuit en volant, et l'on ne sut pas lequel c'était[25].

## *13. Duel de Sturlaugr et de Framarr*

Framarr dit: « Il s'agit à présent que nous nous mettions à l'épreuve.

— J'y suis prêt », dit Sturlaugr.

Ils jettent donc un manteau sous leurs pieds. Sturlaugr brandit alors l'épée qui lui vient de Véfreyja mais quand Framarr voit cela, il dit: « D'où t'est venu l'héritage de Véfreyja ? »

23. Ce type de jeu de mots est rarissime dans les sagas et dénote d'évidence un auteur clerc. Sans nous interroger ici sur l'origine de pareils prénoms (qui ne sont pas rares, d'ailleurs), notons que *frost, frosti* signifie « gel » et *jökull,* ce type caractéristique de glacier que l'on trouve en Islande.

24. Je pense que ce rendu est correct. Le vieux norois connaît le terme *Finnr* qui, en tout état de cause, n'est pas Finnois (se dit *Finnskr*) mais qui doit correspondre à notre Sâme (ne dites pas Lapon qui est un terme péjoratif d'invention suédoise et qui signifie « dépenaillé », « loqueteux », etc.). Les Finnar sont fort présents dans les sagas, c'est avec eux que les « vikings » font le commerce des peaux et fourrures. Sans que l'on sache trop pourquoi, ils avaient la réputation d'être de grands magiciens.

25. Cette scène est passionnante. On n'oublie pas que nous sommes au pays des Sâmes, grands magiciens. Vous venez donc d'assister à toute une série de métamorphoses animales. Cette culture (cette religion ?) pensait que chacun de nous est habité par une « forme » ou *hamr**. La série, ici, homme-chien-aigle n'est certainement pas fortuite.

Sturlaugr dit : « Ne t'occupe pas d'où il vient. »

Framarr dit : « Je ne me serais pas battu en duel contre toi si j'avais su cela, pourtant, il n'y a pas de peur dans mon sein. »

Framarr proclame les lois du duel et c'est à Sturlaugr de porter le premier coup. Il assena un coup à Framarr et sur son casque, il le lui enlève à l'endroit qu'il touche, puis dans le bouclier qu'il fend jusqu'à la pointe[26] de sorte que celle-ci aboutit dans le sol mais la pointe de l'épée arrive dans la poitrine en traversant la broigne, et dans les sourcils, et s'enfonce dans l'os, le sang se mit tout de suite à lui couler dans les yeux de sorte qu'il ne voyait rien et en outre, il enfla fort. Framarr assena alors un coup à Sturlaugr et lui fendit tout le bouclier. Sturlaugr frappa alors Framarr une deuxième fois et ce fut de nouveau la même chose. Framarr était hors de combattre.

Il s'assit et dit : « Tu as en mains un très grand ennemi, car ton épée est pleine de poison et de malice, décapite-moi au plus vite car je ne veux pas vivre dans les tourments. »

Sturlaugr dit : « Veux-tu accepter que je te donne la vie ? »

Framarr dit : « Il me semblerait bon de recevoir de toi la vie, mais la voici détruite à présent. »

Parvenus à ce point, on entendit un grand vacarme et quand il cessa, c'était Véfreyja dans son chariot qui était arrivée et elle demanda comment les choses s'étaient passées. Ils répondent que Framarr était sur le point de mourir.

La vieille dit : « Apportez-le ici, l'endroit où il mourra n'a pas d'importance. »

On fit comme elle le demandait. Sturlaugr dit : « Veux-tu permettre que d'autres hommes t'accompagnent ?

— Non, dit la vieille, je suis capable de voyager toute seule. »

La vieille s'en fut voiturant Framarr et les autres restèrent. La nuit s'écoule et au matin, Sturlaugr se prépara à partir.

Frosti va trouver Sturlaugr et dit : « Je voudrais bien faire ce voyage avec toi et tes frères jurés. »

Sturlaugr dit : « Je tiens que c'est bien remplacer Jökull que tu prennes sa place. »

Alors il fut fait frère juré de Sturlaugr, puis ils s'en allèrent et ne s'arrêtèrent pas qu'ils n'arrivent chez Véfreyja. Quand ils y arrivèrent, Svipuðr

26. Ce détail date notre texte. Le Nord ne connaissait que le bouclier rond ou rondache, ou rectangulaire. En revanche, l'écu avec sa forme oblongue et sa pointe inférieure ne figurait pas dans cette panoplie. Il aura été « importé » à une époque relativement récente, qui ne coïncide pas, en tout état de cause, avec celle où sont censées se dérouler les sagas légendaires.

et Framarr étaient complètement guéris tous les deux. Ils passèrent la nuit là et furent bien traités.

Au matin, Véfreyja prit la parole : « Je voudrais, mon cher Sturlaugr, que toi et Framarr vous fassiez serment de fraternité jurée, car il est l'homme le plus vaillant à tous égards. »

Sturlaugr répond : « À toi de décider, vieille, c'est ce qui me conviendra le mieux. »

Sturlaugr et Framarr se lient donc de fraternité jurée, chacun devra venger l'autre comme s'ils étaient frères consanguins.

### *14. Le roi charge Sturlaugr d'une mission*

Après cela, ils s'en furent jusqu'à ce qu'ils arrivent près des contrées habitées par le jarl Hringr. Ils trouvèrent que les choses avaient pris une étrange tournure, la halle était pleine de monde. C'était le roi Haraldr qui était arrivé là avec quatre cents d'hommes[27], il avait l'intention de brûler dans leur demeure[28] le jarl Hringr et sa fille, Ása la Belle, ils voient que les flammes couraient partout et que le roi Haraldr mettait le feu à la ferme tout entière. Ils voient alors, Sturlaugr et les siens, des gens descendant jusqu'à une clairière au bas du domaine et prenant cette direction, ils reconnaissent que ce sont le jarl Hringr avec toute sa hirð et qu'Ása était avec lui. Il y eut joyeuses retrouvailles entre eux tous.

Après cela, ils chevauchent tous trouver le roi là où il s'occupait de l'incendie. Ils étaient complètement armés et leurs chevaux, caparaçonnés.

Sturlaugr dit alors : « Je préfère, roi, que nous nous rencontrions ici plutôt qu'en mer, mais tu te conduis mal car tu es à la fois couard et sournois. »

Le roi répond : « Je n'ai cure de tes propos calomniateurs, mais ce qu'il y a à te dire, Sturlaugr, c'est que tu ne connaîtras jamais l'intrépidité en ce pays-ci tant que tu ne m'auras pas rapporté la corne d'aurochs que j'ai perdue autrefois[29]. Et je vais te donner un nom en même temps que cette

27. Donc en fait, 480, l'ancienne centaine germanique valait 120. Voir *hundrað**.

28. Ce procédé n'a malheureusement rien de légendaire, il est bien attesté dans les sagas de valeur historique, la plus éloquente étant celle de Njáll le brûlé qui doit son surnom à cette pratique barbare. Il n'est pas exclu que cette façon de faire ait eu, initialement, un air religieux.

29. L'aurochs – ancien urus – est un mammifère qui a certainement existé autrefois et qui était d'une taille impressionnante, noir, très fort et agile. C'est probablement pour cela qu'une légende germanique ancienne l'affronta au héros Siegfried, qui le tue. Il existe toute une tradition sur son compte, il figure notamment dans *La Guerre du feu* de J.-H. Rosny et dans *Le Roi des Aulnes* de Tournier. Il n'y a donc pas à s'étonner de le voir ici !

mission. Tu vas t'appeler Sturlaugr l'Industrieux[30]. Ce nom te restera attaché car, ici-bas, cette tâche vous sera fixée par le destin, à toi et à tes frères jurés tant que vous vivrez, si vous revenez de ce voyage, chose qui ne devrait pas être. »

Sturlaugr dit : « Où dois-je me mettre en quête de cela ? »

Le roi dit : « Réfléchis-y toi-même. »

Sturlaugr dit : « Il ne sied pas que j'accomplisse ta mission, dit-il, mais puisque tu penses m'imposer tout ce qui est le plus difficile, je vais y risquer ma vie. »

Le roi ne résolut pas de leur livrer bataille parce que la troupe des frères jurés lui parut difficile tant par la force que par les armures. Ils se souhaitèrent mutuellement bonne vie et se quittèrent en cet état. Sturlaugr et eux tous chevauchèrent au nord jusqu'au Naumudalr et y passèrent l'hiver.

## *15. Sturlaugr cherche des renseignements sur la corne d'aurochs*

Un jour, Ása vint parler à Sturlaugr et lui dit : « Es-tu chargé d'une mission ?

— C'est vrai, dit-il, et quel conseil me donnes-tu, où doit-on chercher cette corne ? »

Ása dit : « Va trouver Véfreyja, ma mère adoptive, et demande-lui conseil. »

Et dès le lendemain, ils se préparèrent à partir et chevauchèrent jusque chez Véfreyja, elle était dehors et leur fit bel accueil, et ils passèrent la nuit là.

Le lendemain matin, Sturlaugr dit à Véfreyja : « Qu'es-tu capable de me dire de la corne qui s'appelle corne d'aurochs ? »

La vieille dit : « Il se trouve et que je ne peux rien en dire et que je ne le veux pas. »

Sturlaugr dit : « Connais-tu quelqu'un qui pourrait en parler, car je voudrais bien savoir. »

Véfreyja dit : « Il y a une femme qui s'appelle Járngerðr, c'est ma sœur. Va la voir et vois ce qu'elle a à dire. »

Ils s'en furent donc et ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne furent arrivés là où

30. On peut hésiter, pour traduire ce surnom *(starfsamr)*, entre « laborieux » et « industrieux ». Je retiens le second parce que, selon le Grand Robert, industrieux admet une définition : « qui montre de l'adresse, de l'habileté », plus conforme à ce que l'on nous dit de Sturlaugr que « laborieux ».

Járngerðr était maîtresse de maison, ils passèrent là la nuit. Sturlaugr demanda à Járngerðr si elle était capable de lui parler de la corne d'aurochs.

Elle dit : « Je ne peux en parler, mais je connais une femme qui doit savoir. »

Sturlaugr demanda qui c'était. « Ma sœur s'appelle Snælaug. C'est l'épouse du roi Hrólfr du Hundingjaland[31], mais il ne vous est pas possible de vous y rendre parce que ce voyage serait d'une grande importance si vous reveniez. »

Les frères jurés revinrent à la maison ayant appris cela.

## *16. Les frères jurés rencontrent des femmes-trölls*

Ce qu'il faut dire ensuite, c'est que Sturlaugr prépara son voyage peu après ainsi que tous les frères jurés, et qu'ils avaient cent vingt hommes et un bateau. Sturlaugr parla au jarl Hringr ainsi qu'à son père, leur demanda de prendre soin d'Ása pendant qu'il serait parti ainsi que de ses biens qui restaient.

Ils cinglèrent donc vers le nord devant le Hálogaland et le Finnmark et le Vatnsnes et pénétrèrent dans Austrvík[32], jetèrent l'ancre et mouillèrent là pour la nuit, faisant leurs préparatifs. Après cela, ils tirèrent au sort pour savoir qui monterait la garde, le sort échut à Áki de veiller le premier tiers de la nuit, puis à Framarr et enfin à Sturlaugr.

Quand les hommes furent endormis sur le bateau, tous hormis Áki, celui-ci prit une barque et rama le long de la côte près du cap. Il entendit que l'on marchait sur les cailloux. Áki prit alors la parole et dit : « Dois-je saluer ici un homme ou une femme ? »

On lui répondit : « Assurément, c'est une femme.

— Comment t'appelles-tu, la fille ? dit Áki.

— Je m'appelle Torfa, dit-elle, et qui donc est dans la barque ?

— Il s'appelle Áki, dit-il.

31. Voici encore, très probablement, un pays légendaire. Le mot n'est pas en relations avec Huns, la peuplade. En revanche, il existe bien un roi Hundingr dans un des grands poèmes héroïques de l'*Edda*, « Le Deuxième Chant de Helgi Meurtrier de Hundingr ». C'est tout ce que l'on peut avancer. Évidemment, le nom peut être mis en rapports avec *hundr*, le « chien », mais il faut se méfier de toutes les possibilités d'interprétation totémiste de nos textes.

32. Ce sont des noms de lieux du nord de la Norvège, en effet. Finnnmark est le « territoire des Finnar », c'est-à-dire des Sâmes. Vík, d'Austrvík, est une baie. Nes de Vatnsnes est un cap, un promontoire.

— Ce n'est pas Áki fils de Járngerðr qui est censé être venu ici ? dit-elle.

— C'est cet homme même, dit-il.

— Ne veux-tu pas faire affaire avec moi, mon cher Áki ? dit-elle.

— Quelle est cette affaire ? dit-il.

— C'est que tu me transportes jusqu'à cette île qui se trouve ici à peu de distance de la côte. Mon père y a péri, laissant force biens mais nous sommes trois sœurs qui avons à répartir cet héritage entre nous. Je voudrais arriver avant elles. Je te donnerai deux jours et deux nuits[33] de bon vent[34] quand cela te conviendra le mieux.

— Il en ira ainsi », dit Áki.

Elle monta dans la barque et lui, rama vers le détroit[35]. Alors qu'il avait ramé sur une courte distance, elle prit la parole : « Maintenant, je peux bien me rendre à terre à gué. Fais bon voyage et chanceux, et je tiendrai la promesse que je t'ai faite. »

Elle remonta sa tunique de peau et passa par-dessus bord. Áki revint à la rame jusqu'au bateau et réveilla Framarr, puis se coucha lui-même et dormit promptement.

Framarr grimpa dans la barque et rama le long du cap. Il entendit dans les cailloux que l'on marchait sur le rivage[36].

Framarr dit : « Est-ce que c'est un homme ou une femme qui est à terre ? »

On répondit : « Sans aucun doute, c'est une femme.

— Comment t'appelles-tu, toi la belle et la riche ? dit-il.

— Je m'appelle Hildr, dit-elle, et comment t'appelles-tu, mon garçon ? dit-elle.

— Je m'appelle Framarr, dit-il.

— Ce ne peut être Framarr, le frère de Kolr le Rusé, qui est arrivé ici ? dit-elle.

— C'est lui, dit-il.

— Deux hommes différents, dit-elle, et je voudrais faire affaire avec toi.

33. Deux jours et deux nuits parce que le vieux norois dispose de deux termes différents, l'un, « jour », *dagr*, qui correspond à notre propre terme, et l'autre, *dœgr* qui, chez ces peuples de marins, désignait l'ensemble jour (diurne) + nuit.

34. On sait que le bateau viking ne remontait pas au vent et qu'il devait attendre, pour partir, que le vent soit favorable.

35. Ou le passage qui sépare l'îlot de la terre ferme.

36. Le doublé – qui va se prolonger – n'étonnera personne. Nous sommes dans une sorte de conte populaire, une des lois de ce genre est que tout se reproduise trois fois, car on ne sera pas surpris de voir que la même péripétie sera le lot de Sturlaugr également. Voir là-dessus *Les Conteurs du Nord*, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

— De quelle sorte, cette affaire ? » dit Framarr.

Elle dit : « Tu vas me transporter jusqu'à l'île qui est ici le plus près de la côte. C'est là qu'est mort mon père en laissant beaucoup de bien, et nous sommes trois sœurs à nous répartir cet héritage, mais je serai exclue si j'arrive trop tard », dit-elle.

Framarr dit : « Veux-tu alors me donner deux jours et deux nuits de bon vent ?

— Il en sera ainsi », dit-elle.

Elle entre dans la barque et il eut l'impression que celle-ci s'enfonçait bien fort lorsqu'elle y monta.

Elle dit : « Veux-tu que je rame avec toi ?

— Il n'en est pas question », dit Framarr.

Quand il ne restait qu'un tiers du détroit, elle prit la parole : « Ce n'est pas la peine que tu me transportes plus loin, il ne reste que deux aunes jusqu'à la côte et je peux fort bien les franchir à gué. »

Elle passa par-dessus bord et se rendit à gué jusqu'à l'île. Pour Framarr, il revint jusqu'au bateau et réveilla Sturlaugr. Celui-ci se mit promptement sur pied et Framarr se coucha pour dormir.

Sturlaugr monta dans la barque et rama le long du cap. Quand il arriva au bord du cap, il entendit que l'on marchait sur les cailloux et il vit que du feu jaillissait des cailloux sous les pas de cet être vivant. Celui-ci tenait à la main une hallebarde, cette arme lui parut ne pas être une arme banale.

Sturlaugr demanda : « Ai-je à saluer ici une femme ou un homme ? »

Elle dit : « Tu ne sais pas ce que tu vois ? C'est une femme, dit-elle, et comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Sturlaugr, dit-il.

— D'où viens-tu et où as-tu l'intention d'aller, Sturlaugr l'Industrieux ? dit-elle, pour moi, je m'appelle Hornnefja, dit-elle. Qui y a-t-il avec toi, dit-elle, y a-t-il un certain Hrólfr le Nez avec toi ? On me dit, dit-elle, que c'est un homme de choix et qu'il est plus rapide qu'aucun être vivant.

— C'est fort bien vu, dit-il.

— Alors, il y a feintise, dit-elle, et veux-tu faire affaire avec moi ?

— Quelle affaire veux-tu faire ? dit-il.

— Je veux que tu m'amènes Hrólfr le Nez, de sorte que je puisse voir la forme de son corps et son apparence, car on me parle beaucoup de la beauté de son visage. Je te donnerai cet objet que j'ai la à la main, c'est une hallebarde. »

Sturlaugr dit : « Qu'est-ce qui adorne cet objet que tu m'offres ? »

Elle dit : « Elle mord tout ce qu'elle frappe. Elle peut être si petite que tu peux l'épingler dans tes habits comme un passe-lacet. Tu n'arriveras

nulle part qu'il ne te soit facile de vaincre avec elle, quel que soit ton désir et ton besoin. »

Sturlaugr dit : « Alors, faisons affaire. »

Sturlaugr alla alors trouver ses frères jurés et réveilla Hrólfr le Nez et lui demanda de l'accompagner. Ils s'en vont donc au rocher sous lequel se trouvait la vieille. Hrólfr s'assit sur le devant de ce rocher et agita les jambes. Il était attifé de telle sorte qu'il portait un manteau de peau de chèvre à longs poils, qu'il avait sur la tête une grande peau de veau dont la queue se trouvait au milieu de sa tête. Sa face était tout enduite de suie de chaudron et un bâton avait été enfoncé dans sa bouche, si bien qu'il y avait de renflements dans les joues. Il avait à la main une corne de bœuf. Il avait une peau de porc à chacun de ses pieds, et, équipé de la sorte il n'avait pas du tout l'air avenant, assis qu'il était sur le rocher, béant vers la lune qui brillait bellement.

Après cela, Sturlaugr alla trouver Hornnefja. Elle lui fit bel accueil et dit : « Où est Hrólfr le Nez ? »

Sturlaugr dit : « Lève les yeux sur le rocher là-haut et vois où il siège. »

Elle se tourna vivement et vit où il était arrivé. Elle se mit la main sur les yeux, réfléchit soigneusement et dit : « Il est vrai de dire tout de même, dit-elle, que cet homme est tout à fait accompli et l'on n'a pas exagéré en disant qu'il est si distingué. »

Alors, elle s'enfla considérablement. Puis la vieille s'allongea en haut du rocher et ne parut jamais pouvoir le voir complètement, là où il était. « Tout ce que je puis déclarer, c'est qu'il me semble que sera heureuse la femme à qui écherra cet homme. »

Sturlaugr vit alors qu'elle essayait de lui empoigner les pieds, il ne voulut pas attendre et sauta de la barque sur un rocher et lui décocha un coup de hallebarde si bien qu'elle la transperça. Elle se laissa alors tomber sur lui et il sombra aussitôt mais il lui échappa dans ce plongeon, pour la barque, elle chavira. Elle y laissa la vie et lui, redressa la barque. Ils revinrent dans cet état à leurs camarades et leur dirent ce qui s'était passé. Ils en furent satisfaits.

## *17. De la réception en Hundingjaland*

Après cela, ils eurent un vent favorable bien frais et ils cinglèrent jusqu'à ce qu'ils voient un pays. Il était très boisé. Il y avait là un fjord caché, ils y arrivèrent et ils naviguèrent le long de ce fjord, mouillèrent dans une crique cachée et jetèrent l'ancre. Le soleil était en plein sud et ils se rendirent à terre.

Sturlaugr demanda : « Quel pays pensez-vous que soit celui où nous sommes arrivés ? »

Framarr dit : « C'est le Hundingjaland selon la relation de Kolr, mon frère, nous devons aller à terre tous les trois, Sturlaugr, Áki et moi, pour vous, vous allez nous attendre ici jusqu'à ce que le soleil ait été dans le ciel pour la troisième fois. Et si nous ne revenons pas, ce sera à vous de décider. »

Donc ils allèrent à terre et se rendirent dans une forêt épaisse, faisant des marques sur les chênes là où ils passaient, et finalement, ils arrivèrent hors de la forêt et virent grands districts, des villes et des forteresses. Ils virent une ville et une halle beaucoup plus grande que les autres. Ils s'y rendirent, il y avait des hommes aux portes et ils avaient le menton dans la poitrine. Ils aboyaient comme des chiens. Sturlaugr et les siens estimèrent alors savoir où ils étaient arrivés. Ces hommes leur interdirent l'entrée. Sturlaugr brandit l'arme qui lui venait de Hornnefja et trancha le gardien des portes en deux, et ses frères jurés tuèrent l'autre.

Après cela, ils entrèrent dans la halle et se tinrent à l'extérieur du plancher de la halle[37]. Áki vit des femmes siégeant sur l'estrade[38]. L'une d'elles était facile à reconnaître, car elle était beaucoup plus belle que les autres.

Áki reconnut cette femme d'après les récits de sa mère, il alla à l'estrade, gravit la marche, lui passa les deux bras autour du cou et dit : « Salut, parente ! », dit-il.

Elle lui rendit ses salutations et l'embrassa. Le roi Hundólfr vit cela et ne réagit pas bien, car il ne pouvait voir que des hommes regardent sa reine. On peut considérer à quel point il eut le cœur courroucé qu'un étranger saute au cou de sa reine et l'embrasse aux yeux de tous, chose monstrueuse. Il repoussa les tables et appela les hommes de sa hirð, faisant sonner le *lúðr** par toutes les rues.

Áki dit : « Je suis venu ici te trouver, parente. Je voudrais que tu me parles de la corne d'aurochs et de l'endroit où il faut la chercher. »

Elle dit : « Qui sont ces hommes ? »

Ils se nommèrent. Elle dit : « Il est mauvais que vous soyez venus ici, car à vous tous mort est décrétée, aussi n'est-il pas besoin de vous parler de la corne d'aurochs. »

37. Comprenons qu'à l'époque, le sol des maisons était fait de terre battue. Le « plancher » *(gólf)* était constitué de planches, du genre caillebotis, qui étaient amovibles et, de toute manière, ne couvraient pas tout le sol de la pièce.

38. L'estrade *(pallr)* était une partie surélevée du « plancher » qui était fréquemment réservée aux dames.

Áki dit: « Même si nous sommes tués sur-le-champ, il nous semble meilleur de savoir la vérité sur l'endroit où tu peux nous dire que se trouve cette corne. »

Elle dit: « Il faut dire pour commencer qu'il y a un temple en Bjarmaland[39]. Il est consacré à Þórr, Óðinn, Frigg et Freyja[40], et il est habilement fait de bois précieux. Il y a des portes à ce temple, tournées vers le nord-ouest et d'autres, vers le sud-ouest. À l'intérieur, il n'y a que Þórr[41]. C'est là qu'est la corne d'aurochs, sur une table, devant lui, belle à voir comme de l'or. Mais Sturlaugr seul doit entrer dans le temple parce qu'à lui seul la bonne chance servira, pourtant, il ne doit pas saisir la corne à mains nues car elle est pleine de poison et de sorcellerie. Mais cela ne vous servira pas à grand-chose pour la raison que vous êtes tous condamnés à mort et c'est grand deuil pour de pareils hommes, vaillants comme vous êtes, vous autres, les frères jurés. »

Sturlaugr dit: « Ils vont voir, les Hundingjar, que si nous tombons tous, certains auront le nez qui saigne[42], si peu nombreux que nous soyons. »

Et sur ce, les Hundingjar se précipitèrent dans la halle, tous complètement en armes, et ils les attaquèrent férocement, mais eux se défendirent bien et courageusement et ils tuèrent trente hommes avant que l'on s'empare d'eux: on les dépouilla de tous leurs habits hormis leurs braies de lin[43], on les sortit de la halle à coups de fouet, on les piqua de la pointe des lances pour les emmener à la forêt. Ils arrivèrent à une clairière. Il y avait là deux rocs creux. On les fit entrer dans le rocher le plus

39. Voici donc un nouveau pays légendaire, peut-être le plus courant et prestigieux de ces lieux. Il peut reposer sur une expérience de ces grands voyageurs que furent les anciens Scandinaves, et renvoyer au pays des Perm' tout au nord de la Russie. Le Bjarmaland pourrait aussi passer pour l'équivalent de notre Atlantide. Voyez une étude du sujet, de Régis Boyer, dans le volume d'actes d'un congrès sur *Peuples et pays mythiques* qui s'est tenu à Paris X, sous l'égide de F. Jouan et de B. Deforge, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 225-236. Le Bjarmaland et les Bjarmiens figurent aussi dans la *Saga d'Oddr aux Flèches* dont ils constituent un élément capital.

D'autre part, ajoutons qu'à notre connaissance, le Nord ancien semble n'avoir pas connu de temple, les rites sacrés se déroulaient vraisemblablement dans des lieux naturels, comme ce *vé* dont nous avons parlé note 6 et qui figure dans le nom même de Véfreyja. L'auteur est, ici comme en bien d'autres endroits, sous l'influence des lectures classiques ou bibliques qu'il a faites.

40. Cette nomenclature est curieuse; la règle est de nommer Þórr, Óðinn et Freyr. Frigg, qui est l'épouse d'Óðinn, ne figure jamais dans cette triade et il est plaisant de voir Freyja substituée à son frère jumeau Freyr!

41. Une autre version de la saga donne Þórr et Óðinn.

42. Bien entendu, Sturlaugr parle par euphémisme, une figure que le vieux norois aime particulièrement. Il faut comprendre: ils seront tous morts.

43. Caleçons.

petit, et l'on retourna au-dessus le plus gros, l'intention étant de les faire mourir de faim. Les rocs qu'il y avait là se trouvaient sur un sol creux. Les Hundingjar s'en furent, estimant avoir bien vengé leurs déshonneurs.

Il faut dire maintenant que Sturlaugr et les siens étaient dans le roc. Sturlaugr dit : « Que pensez-vous de notre situation à présent ? »

Ils furent satisfaits tant qu'ils étaient tous en bonne santé. Sturlaugr dit : « Qu'est-ce qui dépassait de mon mollet tout à l'heure quand on nous a dépouillés de nos habits ? » Il tâta de la main et découvrit un petit bout de fer, comme si c'était un passe-lacet, et c'était là sa hallebarde. Il dit alors qu'elle deviendrait si grande qu'il lui serait facile de faire avec elle ce dont il avait besoin, et bientôt, elle devint si grande qu'il frappa le roc jusqu'à ce qu'il parvienne à sortir ainsi qu'eux tous, et ils coururent à leurs camarades et il y eut joyeuse rencontre.

### *18. Sturlaugr s'empare de la corne d'aurochs*

Ils se préparent alors à partir et se déplacent le long du fjord. Áki dit : « Je pense que jamais, je n'ai eu plus besoin d'un vent favorable que maintenant. »

Alors un frais vent favorable se leva et ils cinglèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent en Bjarmaland et plus loin, à la rivière Vína. Ils virent que le pays, à l'ouest de la rivière, était couvert de champs verts et qu'il y avait là un temple magnifique, de sorte qu'il semblait que tous les champs étaient dans la lumière, car ce temple était orné d'or et de pierres précieuses.

Sturlaugr dit : « Nous allons maintenant faire faire volte-face au bateau et la poupe sera tournée vers la côte, il n'y aura qu'une seule corde vers la côte, pour le cas où nous aurions besoin d'agir rapidement, sortons les gaffes, soyons prêts en toutes choses, pour nous, Framarr et moi, nous allons nous rendre à terre. »

Donc ils montent à terre ainsi que Hrólfr le Nez et ils se rendirent au temple. Quand ils y arrivèrent, les portes étaient ainsi faites qu'on le leur avait dit. Ils allèrent aux portes qui étaient au nord-ouest du temple, car elles seules étaient ouvertes. Ils virent qu'au-delà du seuil il y avait un fossé plein de poison et ensuite une grosse poutre abattue en travers de l'entrée et dans les portes un mur avait été construit autour du fossé afin que l'ameublement ne fût pas gâté par un excès de poison.

Alors qu'ils étaient arrivés aux portes du temple, survint Hrólfr le Nez. Sturlaugr demanda pourquoi il était venu. Il dit : « Je ne voulais pas me priver de la gloire d'entrer dans le temple avec toi.

— Il n'en est pas question, dit Sturlaugr, j'irai tout seul dans le temple.

— Tu veux me priver de cette gloire, dit Hrólfr.

— Je ne vois pas de raison de le faire », dit Sturlaugr.

Il jette un regard dans le temple et voit Þórr siégeant, très imposant, sur son haut-siège. Devant lui, il y avait une table incrustée d'argent. Là, il voit que se trouve la corne d'aurochs, devant Þórr, sur la table. Elle était aussi belle que si l'on voyait de l'or et pleine de poison. Il vit aussi une table d'échecs et des pions d'échec, l'une et les autres faits d'or brillant. Des habits resplendissants et des bagues d'or étaient pendus à des perches. Soixante femmes se trouvaient dans le temple et il y en avait une qui les surpassait toutes. Elle était grande comme un géant et bleue comme Hel, grosse comme une jument, les yeux noirs et mauvais air. Pourtant, cette femme était bien vêtue. Elle servait à table. Quand elles virent Sturlaugr, les femmes déclamèrent ce poème :

1. Voici que Sturlaugr est venu ici
Sturlaugr l'Industrieux
chercher la corne
et la multitude d'anneaux ;
sont ici dans la corne
et pour le sacrifice dans le temple
or et joyaux,
cruel est notre cœur[44].

Alors, la prêtresse du temple[45] répondit et dit : « Il ne partira jamais en vie si je puis en décider ou l'empêcher par ma foi et mes imprécations. » Et elle déclama :

2. En Hel il va
jouir du repos
et de toutes sortes
de maux souffrira ;
alors Sturlaugr
l'Industrieux
sera réduit en pièces
par le couteau du palais[46].

44. Nous avons donc ici, chose plutôt rare dans les sagas légendaires, deux strophes scaldiques qui, il faut le dire, ne sont pas de grande valeur. Mais les règles de composition de cette poésie sont respectées – que je n'ai pas respectées, la transposition étant impossible.

45. Voir *goði* *.

46. L'auteur a voulu, ici, proposer une *kenning**. Le « couteau du palais » (ici, l'organe buccal) est la « dent », le sens est qu'il sera dévoré.

Après cela, Sturlaugr se prépare à entrer, interdisant à ses frères jurés de le suivre. Mais dans le temple, il y avait trois dalles de pierre, si hautes qu'elles arrivaient en bas des côtes, et il y avait entre elles de profondes fosses pleines de poison, il fallait sauter par-dessus avant de parvenir à l'endroit où se trouvait la corne d'aurochs. Donc Sturlaugr se haussa et bondit au-dessus de toutes les dalles, bien et adroitement, saisissant la corne sur la table en hâte sans que personne ne l'en empêche, il l'emporta et rebroussa chemin. La prêtresse du temple, gonflée de courroux, était auprès tenant une sax à double tranchant. Il eut l'impression que du feu brûlait sur ses tranchants. Elle hurla méchamment contre lui et grinça des dents contre lui férocement. Cependant, elle fut prise d'une hésitation pour se précipiter sur lui. Et quand Sturlaugr arriva aux dalles, il vit que Hrólfr le Nez bondissait par-dessus elles. Il se tourna vers l'endroit où se tenaient Þórr et Óðinn, empoigna la table et la jeta dans sa tunique, puis courut le long du temple. Il vit alors la prêtresse du temple qui lui courait sus en grinçant des dents. Il courut donc sur les dalles dans l'intention de sauter par-dessus, mais la prêtresse du temple empoigna sa tunique, le brandit en l'air et le précipita sur les dalles si bien qu'aussitôt il eut l'épine dorsale brisée. Hrólfr le Nez laissa là la vie avec grande prouesse.

Après cela, la prêtresse du temple sortit en courant et cria avec une si grande frénésie, fureur et menace que les échos résonnèrent dans chaque falaise et touffe d'herbe du voisinage. Elle vit où allait Sturlaugr, se mit à sa poursuite et l'attaqua. Il se défendit bien avec grande bravoure et sagacité. Là-dessus, Sturlaugr vit un homme sortant de la forêt, puis un deuxième et un troisième, après quoi des hommes arrivèrent venant de toutes les directions. Sturlaugr s'esquiva, mais elle attaqua avec d'autant plus de véhémence qu'elle voyait plus d'hommes survenir. Il bondit alors sur elle avec l'arme qui lui venait de Hornnefja et la frappa au milieu du corps de sorte que l'estoc lui sortit par les épaules. Elle réagit si ferme qu'il lâcha la hallebarde et temporisa, mais elle reçut mort sur-le-champ. Sturlaugr courut à son bateau, trancha aussitôt le câble, les Bjarmiens attaquèrent le bateau avec force.

Framarr dit alors : « Je prescris maintenant que vienne le bon vent que Grímhildr m'a promis. »

Et aussitôt survint un bon vent frais qui fit frémir chaque corde, et ils cinglent maintenant, les Bjarmiens les poursuivirent autant qu'ils le purent, si bien que certains furent chassés par une violente bourrasque et certains périrent sous les armes. Ceux qui en réchappèrent s'estimèrent bien lotis.

## *19. Sturlaugr remet la corne*

Sturlaugr et les siens prirent donc la mer. On ne mentionne rien de leur voyage avant qu'ils arrivent en Vermaland[47], ils accostèrent et demandèrent les nouvelles. On leur dit que le jarl Hringr avait quitté le pays pour aller en Svíþjóð. Ensuite, ils allèrent trouver le roi Haraldr, entrèrent dans la halle, se présentèrent au roi et le saluèrent. Sturlaugr se tenait devant le roi en tenant la corne d'aurochs. Le roi était assis dans son haut-siège, gonflé de colère, de telle sorte qu'il ne pouvait dire un mot.

Sturlaugr dit : « Me voici revenu, roi, de cette mission, bien que ce n'ait pas été ton intention, et tu dois bien en être conscient, reçois ici cette corne que j'ai apportée. »

Le roi ne répondit rien et ne fit pas un geste. Sturlaugr jeta alors la corne sur le nez du roi de sorte qu'aussitôt, il saigna du nez et qu'il eut quatre dents cassées. Après cela, Sturlaugr s'en fut à l'est en Svíþjóð, il trouva là Hringr, son parent par alliance, ainsi qu'Ása, sa femme, et le père de celle-ci.

À cette époque-là était roi du Svíaríki[48] un homme qui s'appelait Ingifreyr[49]. Sturlaugr se chargea de la défense de son royaume avec tous les frères jurés, ils guerroyèrent en divers pays et remportèrent toujours la victoire où qu'ils arrivent et cela dura douze hivers. Alors, le roi Ingifreyr donna à Sturlaugr le titre de roi et un grand royaume. Les frères jurés eurent la défense du pays.

## *20. Sturlaugr guerroie contre les Bjarmiens et les Hundingjar*

Un jour, Sturlaugr annonça qu'il voulait aller en Bjarmaland, il ressembla une grande troupe et les frères jurés se joignirent à lui. Il n'y a rien à dire de leur voyage avant qu'ils arrivent en Bjarmaland, brûlant tout ce qu'ils pouvaient. Ils commirent méfait sur méfait. Röndolfr, roi du Bjarmaland, fut mis au courant et rassembla aussitôt une troupe, mais assez peu nombreuse. Dès qu'ils se rencontrèrent, très rude bataille éclata aussitôt, on put voir là maint bouclier fendu, des broignes mises en pièces, des épieux brisés à hauteur de l'emmanchure et des épées tran-

47. Qui est une province de Suède (Svíþjóð) occidentale.

48. Le « royaume (ou « l'état », *riki*) des Svìar », les Suédois.

49. Remarquable, le nom de ce roi : Ingifreyr est la dénomination connue du dieu Freyr !

chées à hauteur du manche, beaucoup étant terrassés, décapités. La fin de cette bataille fut que le roi Röndólfr tomba ainsi que nombre de ses hommes. Après cette grande action, Sturlaugr se soumit tout le Bjarmaland. Il recouvra la hallebarde qui venait de Hornnefja ainsi que maints autres objets de prix.

Une fois ces hauts-faits achevés, il eut l'intention d'emmener son armée en Hundingjaland, contre le roi des Hundingjar. Après quoi Sturlaugr prépara son voyage de nouveau avec son armée et l'on n'en dit rien avant qu'il arrive en Hundingjaland. Ils tuèrent les gens, s'emparèrent des biens, brûlèrent des fermes et dévastèrent toutes les contrées habitées, où qu'ils arrivent. Le roi Hundólfr apprit cela et rassembla une troupe et se porta aussitôt contre Sturlaugr. Dès qu'ils se rencontrèrent bataille éclata entre eux avec rudes assauts et grands horions. Sturlaugr s'avança souvent à travers leur ordre de bataille. Il avait les deux bras ensanglantés jusqu'aux épaules, leur assénant de grands coups, en précipitant beaucoup au sol, décapités, et les mauvais esprits[50] les prirent.

On dit que le roi Hundólfr avança bien, Sturlaugr vit qu'il abattait son étendard. Cela lui déplut fort et il s'avança, brandissant la sax[51] qui lui venait de Véfreyja, il se porta contre le roi Hundólfr et lui assena un coup d'épée sur le casque, le pourfendant tout entier par le milieu avec le crâne et le tronc et la broigne et le cheval. L'épée s'arrêta au sol. Sturlaugr et les frères jurés abattirent une innombrable quantité de Hundingjar et le roi Sturlaugr remporta une belle victoire. Ils rebroussèrent chemin ensuite et alors, Snælaug les accompagna. On ne parle pas de leur voyage avant qu'ils arrivent chez eux en Svíþjóð.

## *21. De la passation de serments*

En hiver, Sturlaugr tint un banquet de Jól et y invita nombre d'hommes importants. Lorsque les gens furent installés dans leurs sièges, le premier soir de Jól, Sturlaugr se leva et dit : « C'est une coutume générale de procurer un nouvel amusement pour le divertissement de ceux qui sont venus. Je vais faire maintenant un serment qui sera de telle sorte que je veux m'assurer, avant le troisième Jól de quelle origine provient la corne d'aurochs, sinon, je mourrai. »

50. Voici une fois de plus le clerc qui montre l'oreille. Le texte a *fjándr,* qui est « ennemi », bien entendu, mais aussi « démon » ou « diable », à la chrétienne.

51. Voici l'une des nombreuses confusions dont souffre notre récit : le texte appelle sax ici ce qui sera épée une ligne plus loin !

Alors Framarr se leva et dit faire serment qu'il entrera dans le lit d'Ingigerðr, la file du roi Ingvarr de Garðar à l'est, et qu'il l'aura embrassée avant le troisième Jól, sinon, qu'il mourra.

Sighvatr le Grand fit le serment d'accompagner les frères jurés où qu'ils veuillent aller. On ne mentionne pas d'autre prestation de serment. Jól s'écoule et il ne se passa rien, mais après la fête, chacun s'en fut chez soi avec d'excellents présents.

On mentionne que Sturlaugr alla chez Véfreyja, et elle lui fit bel accueil. Il lui dit sa prestation de serment. Elle donna tous les conseils voulus qui se manifesteraient par la suite. Sturlaugr s'en fut chez lui, satisfait de son voyage. Un moment s'écoula, tout était tranquille.

## *22. De Mjöll et de Frosti*[52]

On dit qu'un jour, Sturlaugr convoqua Frosti et lui parla : « Je t'ai destiné une mission. »

Il s'enquit de ce qu'elle était. « Tu vas aller au nord en Finnmark et tu apporteras ce bout de bois que tu déposeras sur les genoux de la fille du roi Snær. »

Il accepta de faire ce voyage. Après cela, Frosti se prépara à partir et prit la mer. Il arriva en Finnmark, se présenta au roi Snær et le salua. Le roi fit bel accueil à ses salutations et lui demanda son nom.

Il déclara s'appeler Gestr[53], « et je vais vous demander de me recevoir. »

Le roi déclara que ce serait ce qu'il ferait. Frosti n'intervenait pas beaucoup et ne se mêlait pas de ce qui arrivait. Il passa là l'hiver et le roi fut aimable envers lui. À peu de distance de la halle, il y avait un pavillon avec deux cloisons de bois si élevées que nul ne pouvait les dépasser hormis les oiseaux volant. Frosti était constamment auprès des cloisons de bois, il voulait voir Mjöll, la fille du roi, et il ne pouvait jamais y parvenir. L'hiver passa et il n'y eut pas d'événement.

Un jour que les gens étaient en train de jouer avec le roi, Frosti se rendit à la cloison de bois et vit qu'elle était ouverte, de même que le pavillon. Il entra et vit qu'une femme était assise là, qui se peignait avec un peigne d'or. Ses cheveux, beaux comme de la soie, étaient déployés sur un coussin auprès d'elle. Il vit son apparence et considéra n'avoir pas vu femme plus

52. Il faut prendre garde aux noms propres. Le substantif *mjöll* désigne aussi de la neige fraîchement tombée, et *frosti* est le gel ! Snær, le roi qui va intervenir dans le chapitre suivant est la neige !

53. Poursuivons la note précédente : *gestr* signifie aussi « hôte », « invité ».

belle. Il ne put rester tranquille, car il ne parvenait pas à en venir à ce qu'il voulait, il prit le bâton de bois et le jeta sur ses genoux. Elle repoussa sa chevelure et prit le morceau de bois et le regarda. L'ayant regardé et lu[54], elle regarda la cloison de bois et sourit, fort aimablement, de ce qui était gravé sur le bâton. Les servantes de Mjöll vinrent alors dans le pavillon, pour Gestr, il s'en fut et se rendit à la halle, ne pouvait jouir ni de sommeil ni de nourriture en raison du souci que lui donnait son voyage.

Lorsque tout le monde fut endormi, on toucha la poitrine de Frosti. Il tâtonna le long de son bras. Il y avait un anneau d'or qui lui tomba du poignet. Il se leva et sortit. Était là Mjöll, la fille du roi, qui dit : « Est-ce vrai, ce qui est gravé sur le morceau de bois ? dit-elle.

— C'est vrai », dit-il.

Elle dit : « C'est un accord entre Sturlaugr et moi, car il n'y a personne sous le soleil qui me plaise davantage. Je voudrais bien être sa concubine s'il le voulait. Je ne lui épargnerais pas toutes amitiés en fait d'étreintes ou de caresses courtoises, de baisers et de relations intimes.

— Il acceptera très joyeusement cela, dit-il, si tu viens le trouver.

— Es-tu prêt, Frosti ? dit-elle.

— Il y a longtemps que j'y suis tout prêt », dit-il. Elle se rendit alors aux portes de la halle et y fit quelques stipulations avant de s'en aller.

Après cela, ils s'en vont et c'est à peine si Frosti pouvait la suivre. Elle dit : « Tu es plutôt lent, mon cher Frosti, tiens-toi à ma ceinture. »

Il eut l'impression de perdre le souffle tant elle allait bon train. On ne dit rien de leur voyage avant qu'ils arrivent en Svíþjóð. Des femmes accueillirent Mjöll, la fille du roi, chez elles dans le pavillon, pour Frosti, il alla trouver Sturlaugr, lui parla de son voyage et aussi de ce qui s'était produit.

Sturlaugr dit : « Voilà que le renard est sorti de son antre[55]. Tu vas maintenant fêter tes noces avec elle et porter mes meilleurs atours. Elle va penser que c'est moi car nous sommes des hommes fort semblables à tous égards. »

Frosti dit : « Je suivrai tous tes conseils. »

Alors, Sturlaugr dit : « Je veux, Frosti, que lorsque tu seras au lit avec Mjöll, la fille du roi, tu lui demandes quelle est l'origine de cette corne, car elle seule le sait, et moi, je me tiendrai en bas de la tenture pendant que vous parlerez de cela. »

54. Comprenons que ledit bâton est gravé de signes (ou de runes* ?) comme ce fut parfois l'usage.

55. Cette expression proverbiale doit signifier la même chose que notre « le loup est sorti du bois », il n'y a plus de secret, la vérité éclate.

Il déclara que c'est ce qu'il ferait. Il entra alors dans la halle avec une quantité d'hommes, en beaux autours, s'assit dans le haut-siège et tout le monde crut que c'était Sturlaugr. Mjöll regarda très aimablement le marié et trouva que toutes choses avaient été bien arrangées.

La soirée s'écoula jusqu'à ce qu'ils entrent dans le même lit. Alors, la mariée se tourna vers son mari et lui parla fort aimablement.

Frosti lui dit : « Que penses-tu du tour qu'ont pris tes conseils ?

— Eh bien, il me semble que cela va selon mes souhaits, mon cher Sturlaugr, dit-elle, ne le penses-tu pas ?

— Je suis d'accord aussi, dit-il, mais il est une chose que je voudrais que tu me dises.

— Laquelle ? dit-elle.

— Il se fait, dit-il, que j'ai fait serment de savoir de quelle origine provient la corne.

— Je peux te le dire, dit-elle. La première chose à dire, c'est que le roi Haraldr guerroya par divers pays et remporta constamment la victoire, là où il arrivait, mais il survenait une grande famine un peu partout et surtout en Bjarmaland, si bien que tout était dévasté, tant le bétail que les gens. Ils prirent alors un animal et le sacrifièrent et l'appelèrent aurochs. Cette bête avait une gueule béante et ils y jetèrent et de l'or et de l'argent, et ils la dotèrent par magie[56] d'une telle force qu'elle devint plus maléfique et pire que tout animal. Elle se mit à dévorer et les hommes et le bétail, et dévasta tout devant elle et elle détruisit tout à l'ouest de la Vína, aucun animal vivant n'en réchappait. Il n'était pas de champion qui osât s'avancer contre cette bête, jusqu'à ce que le roi Haraldr apprenne cette nouvelle et qu'il y avait là grand profit, il se rendit là-bas avec trois cents de bateaux et ils arrivèrent en Bjarmaland. Il se trouva que le roi Haraldr s'endormit. Survint une femme qui se comportait plutôt magnifiquement.

« Elle dit au roi : "Te voici couché ici, pensant triompher de notre bête qui s'appelle aurochs."

« Le roi dit : "Quel est ton nom ?

« — Guðríðr, dit-elle, j'habite à peu de distance d'ici, et si tu veux suivre mon conseil, tu te rendras à terre demain matin avec la moitié de ta troupe, alors, tu verras la bête. Elle aura peur de cette quantité de gens et elle s'échappera vers la mer. Alors, tu courras avec toute ton armée, emportant une grosse poutre dont tu la rosseras. La bête s'échappera en en se jetant à la mer. Alors, Guðríðr se précipitera sur elle, elle fera un grand

56. C'est le verbe *magna* qui convoie en effet cette acception. Il est en relation avec le substantif *megin*, idée de pouvoir, de puissance.

plongeon à sa poursuite et je la maintiendrai par dessous. Après cela, la bête remontera, morte. Alors, tu t'en empareras mais moi, je posséderai le trésor de cette bête, et c'est la corne qui dépasse de sa tête.

« — D'accord", dit le roi. La nuit s'écoula et tout se passa exactement comme elle l'avait dit, ils purent triompher de la bête. Alors, cette femme vint s'emparer de cette corne. C'est cette corne-là que tu vas chercher, mon cher Sturlaugr, en Bjarmaland, dans le temple. Je t'ai dit maintenant de quelle origine provient cette corne d'aurochs. »

Il dit : « Tu as bien fait ».

Après cela, Sturlaugr s'en fut et alors, on mit le feu au pavillon jusqu'à ce que Frosti et Mjöll furent réduits en cendres froides. Ils y laissèrent la vie. Tout cela était sur le conseil de Véfreyja parce que Mjöll était tellement versée dans la magie qu'elle aurait tout de suite jeté un sort sur Sturlaugr et Véfreyja si elle avait été prévenue de cela.

## *23. Áki épouse Ingibjörg*

Sur ce, il faut dire que le roi Sturlaugr et Áki envoyèrent Sighvatr le Grand à l'est en Garðaríki demander en mariage Ingibjörg, la fille du roi. Il avait dix bateaux et après cela, il cingla jusqu'en Gautland. Il alla bien et vaillamment jusqu'à ce qu'il arrive en Garðaríki, il alla trouver le roi et le salua bien et dignement. Le roi lui retourna ses salutations et demanda qui il était.

Il répond : « Je m'appelle Sighvatr et le but de ma venue est de demander en mariage Ingibjörg, votre fille de la part d'Áki, mon frère juré.

— C'est à la fois, dit le roi, que vous faites fort les importants, vous autres les frères jurés et que vous vous estimez plus grands que les rois, et vous considérez que je dois rejeter biens et cette femme, terres et sujets[57] pour donner ma fille aux esclaves du roi Sturlaugr ; emparez-vous d'eux, on va leur donner la potence la plus haute. »

Sighvatr sortit précipitamment de la halle et s'échappa jusqu'à son bateau, ordonna à ses hommes de faire diligence jusqu'à ce qu'ils arrivent à la maison, dire à Sturlaugr ce qui s'était passé dans ce voyage.

Sturlaugr se prépare rapidement, les frères jurés l'accompagnent et se rendent à l'ouest en Gautland. Le roi Sturlaugr s'empara du roi Dagr parce que celui-ci n'avait pas les forces de s'opposer à eux, et il lui donna

57. Le texte porte ici un terme incongru étant donné le contexte, *þegn*, qui désigne proprement un homme libre, un sujet, un homme-lige (voyez l'anglais *thane*) n'a rien à voir avec l'affabulation de notre saga.

le choix entre deux partis: il marierait sa fille à Áki, sinon il mourrait. Étant donné que le roi se vit dominé, il choisit de donner sa fille en mariage. Áki se fiança Ingibjörg, sur quoi un festin fut préparé et Áki épousa Ingibjörg, la fille du roi, il resta demeurer là et il sort de cette saga. Ensuite, Sturlaugr s'en fut chez lui dans ses états et y resta tranquille.

## *24. Framarr prétendant*

Il faut dire maintenant que Framarr voulut accomplir son serment. Il se prépara à voyager hors du pays et avait soixante bateaux, ils prirent la Route de l'Est et guerroyèrent pendant l'été, et menèrent leur troupe à Aldeigjuborg[58]. Régnait là le roi Ingvarr. C'était un homme sage et un grand chef. Sa fille s'appelait Ingigerðr. Elle était plus avenante à voir que toute femme, sage d'entendement, bon mire[59], et nombreux étaient ceux qui venaient la trouver quand ils avaient besoin de soins. On relate qu'elle devait choisir elle-même l'homme à épouser[60]. Beaucoup de chefs l'avaient demandée en mariage et elle les avait tous éconduits en termes courtois. Framarr envoya ses hommes à Aldeigjuborg, trouver le roi Ingvarr pour demander sa fille en mariage.

Le roi répliqua en disant qu'il devait convoquer un *þing** en demandant à Framarr d'y venir – « et c'est elle-même qui se choisira un mari. »

Framarr resta là jusqu'à ce que vienne le jour où le þing devait se tenir. Il s'équipa en atours royaux et se rendit au þing avec une nombreuse troupe. Il se fit apporter un siège. Le roi vint avec nombre d'hommes importants.

Le roi demanda : « Qui est cet homme qui se comporte si magnifiquement ?

— Je m'appelle Snækollr, dit-il, je suis venu ici vous trouver dans le but de demander en mariage votre fille. »

Le roi dit : « Où sont ton pays et tes sujets, tes grandes propriétés et quels sont tes hauts-faits ?

— J'ai l'intention d'obtenir les uns et les autres si je deviens ton parent par alliance », dit Framarr.

58. Cité qui se trouve effectivement sur la Route de l'Est. L'archéologie y a retrouvé des vestiges scandinaves. Il est remarquable que cette cité s'appelle en russe Staraia Ladoga, où Staraia renvoie à l'idée de vieux, tout comme l'élément *Aldeigu-*. On voit à quel point notre auteur mêle pure fiction et réalités historiques.

59. Bon médecin, donc. Cette profession était assez souvent exercée par des femmes.

60. Pas d'invention ici non plus. Le cas se rencontre en effet, parfois, dans les sagas, de femmes qui ne veulent pas être mariées par leur père ou par un marieur.

Le roi dit : « Tu n'as donc pas entendu dire qu'elle doit choisir elle-même un mari ?

— J'ai entendu cela. »

On envoya alors chercher Ingigerðr et quand elle fut arrivée au þing, elle salua son père. Il l'accueillit bien et honorablement.

« Tu as à saluer ici un prétendant, fille, dit-il.

— Qui est-il ? dit-elle.

— Il s'appelle Snækollr, dit le roi.

— Cela peut bien se faire », dit-elle, elle alla devant cet homme de grande taille et le regarda un moment puis dit en souriant : « Tu es un homme de grande vaillance, dit-elle, du reste vous considérez, vous autres les frères jurés, que vous vous tenez pour plus grands que les rois en fait d'estime. Je te reconnais bien, Framarr, dit-elle, et ce n'est pas la peine de te dissimuler devant moi. »

Après cela, le þing fut dissous.

## *25. De Framarr et Ingigerðr*

Framarr alla à son bateau et se dirigea parmi les îles qui se trouvaient le plus proches de la côte. Il fit dresser les tentes sur ses bateaux. Puis Framarr mit des vêtements de marchand et se rendit à la halle et demanda de prendre là ses quartiers d'hiver. Le roi le lui accorda, et il se fit appeler Gestr. Souvent, il cherchait l'occasion de parvenir dans le pavillon de la fille du roi, mais il ne réussit jamais.

Un jour, il se fit qu'il partit de la halle et suivit une route. Il entendit des voix humaines en bas, dans le sol, près de lui. Il vit l'ouverture d'un souterrain et descendit et vit là trois sorciers.

Il dit : « Il est bien que nous nous soyons rencontrés. Je vais vous dénoncer. »

Ils dirent : « Ne fais pas cela, Framarr, nous ferons ce que tu voudras, quoi que ce soit. »

Alors, Framarr répondit : « Tu vas m'infliger la lèpre et je serai guéri quand je le voudrai.

— D'accord, dirent-ils, ce n'est pas grand-chose à faire pour nous. »

Alors, ils lui tournèrent la chair tout entière en sorte qu'il n'était que croûtes et ecchymoses des talons à la nuque. Il s'en fut et se rendit au pavillon de la fille du roi, et s'assit en bas de la cloison de bois.

Ingigerðr la fille du roi envoya sa chambrière à la halle, et quand celle-ci vit ce misérable homme, elle fit demi-tour pour parler à la fille du roi de cet homme – « il doit avoir besoin de ta miséricorde. »

Elles allèrent à la cloison, et la fille du roi le regarda longtemps, cet homme misérable, elles n'avaient jamais vu son pareil en fait de maladie.

La fille du roi dit : « Misérable est cet homme, et très malade, pourtant, il t'en faudra davantage pour parvenir à me conquérir avant que tu ne m'aies trompée, car je te reconnais, Framarr, tant que tes yeux sont tous deux en bonne santé, quelque abomination dont tu t'affubles. »

Elle retourna à son pavillon, et Framarr s'en fut chez les sorciers, ils lui enlevèrent ce mauvais mal. Il s'en fut sans se soucier de ce qui arrivait.

### *26. Framarr accomplit son serment*

Il alla à une forêt et prit une route. Il vit venant à sa rencontre un homme de grande taille qui tenait à deux mains son ventre. Il était en broigne, casque sur la tête et la courroie de son épée pendait devant sa poitrine. C'était Guttormr, son frère juré. Il y eut joyeuse rencontre entre eux. Framarr demanda d'où il venait. Il dit s'être battu contre le viking Snækollr, y avoir perdu et des hommes et du bien, mais pour lui, il s'était échappé à la nage, et il demanda à quelle distance se trouvait le pavillon de la fille du roi.

Framarr dit : « Il y a une journée de marche jusque là.

— C'est bien loin », dit Guttormr.

Framarr dit : « Combien de temps as-tu marché de la sorte ? »

Guttormr dit : « Deux jours avant que nous nous rencontrions. »

Framarr dit : « La différence est grande entre nos prouesses. J'ai prétendu épouser une jeune fille et ne l'ai pas obtenue, et je n'ai pas livré de bataille, mais va toi, dont on peut voir que les entrailles sortent, et je voudrais que tu m'introduises dans son pavillon si elle te reçoit.

— D'accord, si je le peux », dit Guttormr.

Ils prirent le même chemin que venait de suivre Framarr, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux cloisons de bois, il y avait piètre espoir de trouver un homme là où était Guttormr. Comme ils étaient arrivés là, Framarr s'en alla. À ce moment-là, une chambrière était sortie dans la cour, faire ses besoins, elle regarda cet homme dont les entrailles sortaient, elle rentra dans le pavillon dire à la fille du roi dans quel état était cet homme. La fille du roi réagit promptement ainsi que onze autres femmes, et elles vinrent à la porte. La fille du roi vit cet homme en détresse et comme il avait été rudement traité puisque ses entrailles sortaient. Elle lui demanda son nom. Il déclara s'appeler Guttormr.

« Es-tu frère juré du roi Sturlaugr ? dit-elle.

— C'est moi-même, dit-il, et je voudrais demander que tu m'apportes quelque secours. »

Elle dit : « Que ferais-je de plus envers Sturlaugr que de soigner son frère juré, mais ne me trompe pas. »

Après cela, elles le portèrent dans le pavillon. La fille du roi avait une petite infirmerie et il était délicieux pour des hommes malades d'y toucher de la tendre chair de femme pleine de pitié. Guttormr fut quelque temps dans l'infirmerie de la fille du roi, et très bien traité. La fille du roi fut là longtemps avec ses chambrières et soigna Guttormr avec l'art et la sagacité qu'elle possédait amplement et grâce auxquels elle avait soigné et guéri riches et pauvres, femmes et hommes.

Il se fit qu'un jour, le roi envoya chercher sa fille. Elle se rendit aussitôt à la halle avec ses chambrières et la porte du pavillon fut laissée ouverte de même que les cloisons de bois, et la porte n'était pas fermée. Framarr était à proximité ; Guttormr vint l'introduire dans le pavillon et dans l'infirmerie, et Framarr se tint derrière la tenture. La journée s'écoula jusqu'à ce que la fille du roi arrive dans le pavillon et elle alla aussitôt trouver Guttormr pour lui défaire ses pansements, la guérison de ses plaies était très avancée.

« Tu es allé dehors aujourd'hui, dit la fille du roi, et tu dois m'avoir trompée. »

Et alors qu'ils conversaient, Framarr bondit de derrière la tenture et, d'une main, il lui prit le menton, de l'autre, la nuque, et lui donna un baiser.

Cela la fâcha et elle lui ordonna de décamper au plus vite. « Je ne veux pas que vous soyez tué ici sous mes yeux comme il serait mérité. Guttormr a été ici un moment et c'est grâce à Sturlaugr, mais vous en avez suffisamment fait tous les deux pour perdre la vie, mais j'aime bien Sturlaugr en raison de son accomplissement. »

Ils s'en allèrent donc comme elle le disait. Framarr s'en fut aussitôt jusqu'à ses bateaux et ils se dirigèrent sur la Svíþjóð dire à Sturlaugr en quel état était leur affaire. Ils lui demandèrent assistance.

## *27. Expédition guerrière à Aldeigjuborg*

Sturlaugr y consentit et fit rassembler des troupes par tout son royaume, équiper une grande flotte de sorte qu'il eut trois cents de bateaux bien équipés à tous égards, puis il se dirigea sur le Garðariki avec grande liesse et en grande pompe. Quand ils accostèrent, ils sautèrent à terre avec leur armée, tuant et exterminant, brûlant et incendiant hommes et bétail.

Cela ayant duré un moment, ils s'aperçurent que l'on rassemblait des troupes, quand Snækollr et le roi Ingvarr s'en aperçurent, ils se préparè-

rent de part et d'autre à un affrontement. Lorsqu'ils se rencontrèrent il y eut là bataille fort rude et violente attaque; Sturlaugr s'avançait sans protection, selon son habitude. Les frères jurés se battirent par grande valeur et courage. La bataille dura trois jours avec grande hécatombe.

Tombèrent dans cette bataille devant Sturlaugr le roi Ingvarr et Snækollr. Hvitserkr se mit en déroute et beaucoup d'hommes avec lui. Sturlaugr fit élever alors le bouclier de trêve et alla à Aldeigjuborg avec toute son armée. Il y eut là grande liesse et joie et clameur de victoire dans les rangs de Sturlaugr, la ville tout entière fut en leur pouvoir. Les gens qui étaient dans la forteresse allèrent demander trêve à Sturlaugr.

## *28. Framarr épouse Ingigerðr*

Puis Sturlaugr donna en mariage à Framarr Ingigerðr la fille du roi. Cette fête fut splendide à tous égards et pour tout ce qui était nécessaire, et après le banquet les chefs furent renvoyés avec d'excellents présents, ils se quittèrent ainsi et chacun s'en fut à son foyer. Sturlaugr remit la forteresse d'Aldeigja, avec tous ses biens, que le roi Ingvarr avait possédés, au pouvoir de Framarr, et en outre le titre de roi. Framarr s'installa dans ce pays et régenta les biens meubles, gouvernant son royaume avec le conseil des meilleurs hommes, et de Framarr et Ingigerðr descend une grande famille et maint homme important, bien que cela ne soit pas rapporté dans cette saga.

Après cela, Sturlaugr revint en Svíþjóð et s'établit dans son royaume, il fut fort savant et très riche, il fut tout le temps d'accord avec le souverain de Svíþjóð, celui-ci le tenait pour vaillant en toutes épreuves car ses frères jurés maintinrent amitié et foi jurée tant qu'ils vécurent tous.

Sturlaugr et Ása eurent deux fils. L'un s'appelait Heinrekr et l'autre, Ingólfr. C'étaient tous les deux des hommes de grande taille et prometteurs, ils interviennent dans maintes sagas, ils apprirent toutes sortes d'exercices physiques dans leur jeune âge. Ils furent tous deux rois après Sturlaugr, leur père, et ils eurent une grande descendance. Sturlaugr mourut de vieillesse après le roi Fríð-Fróði[61].

S'achève ici cette saga.

61. Encore un roi légendaire, voire une sorte de dieu, qui était renommé parce que, durant son règne, une paix incomparable (*fríd-)* régna.

Annexe

# SAGA DE BÓSI ET DE HERRAUÐR

*Bósa saga ok Herrauðs*

*Deux raisons justifient que ce texte fort intéressant intervienne seulement en annexe. La première est qu'il est difficile de le faire figurer sous l'une des trois rubriques qui ont été proposées pour la présentation du présent ouvrage*[1]*, car il tient tout autant de l'histoire (supposée) que de la magie et de la pure légende, sans coloration majeure à cet égard. La deuxième est que nous avons là un texte de transition, le dernier peut-être avant ce que l'on est convenu, dans une optique moderne (et non selon la définition du célèbre roi norvégien Sverrir qui appliquait la formule à toutes les sagas légendaires) d'appeler les* lygisögur, *« sagas mensongères », comprenons : sagas où l'élément fabuleux est trop poussé à l'invraisemblable. Des éléments insolites comme cet œuf de griffon* (gammsegg) *qui occupera les protagonistes et surtout les traits d'un érotisme appuyé qui interviennent à diverses reprises doivent être tenus pour des gages de décadence du genre (car cette coloration est tout simplement absente de toutes les grandes sagas, de quelque catégorie qu'elles relèvent). Elle a dû, du reste, voir le jour au cours du XIV^e^ siècle et c'est assurément un texte fort intéressant, compte tenu des réserves que je viens de poser.*

*Au demeurant, nous n'évoluons pas dans un cadre élitiste ou princier comme dans les autres* fornaldarsögur. *Le héros, par exemple, est un simple fils de paysan, Bósi, que les circonstances amènent tout de même à fréquenter les rois comme Hringr de Gautland. Il a, bien entendu, un frère juré, Herrauðr, qui, lui, est fils de roi, de Hringr en l'occurrence. Intervient également une créature fort intéressante, la nourrice Busla qui est une sorcière familière de la magie runique (on se rappelle que les runes ne sont pas des signes magiques, elles sont une écriture comme les autres, mais le mot connaissait une autre acception : signe secret, chuchoté qui incitait, déjà, à leur conférer une valeur ésotérique). C'est cette Busla qui est créditée d'un célèbre poème, dit la « Prière de Busla », texte considérablement plus ancien que le récit en prose – en fait une formule de conjuration destinée à obtenir la liberté de Herrauðr et de Bósi prisonniers du roi Hringr – compliquée d'une brève inscription runique dont Jean Renaud propose une explication. Suit le récit d'une expédition fabuleuse en Bjarmaland, dont on constate le prestige aux yeux des auteurs de sagas légendaires, avec mention étoffée d'un héros mythique connu de plusieurs autres sources, Guðmundr de Glæsisvellir. Divers épisodes bien érotiques aidant, les frères jurés parviennent à leurs fins, conquérir les princesses qu'ils aiment. L'Église n'entendait pas de tels propos et une édition de 1830 supprima tout simplement cet épisode de la saga !*

*En fait, ce texte demeure attachant malgré sa disparate, non seulement par son style qui est vivant et alerte, mais aussi par le nombre des* topoï *littéraires qu'il déploie*

1. Voir l'introduction à ce livre p. 21-22.

*et dont on a pu prendre une idée rapide ici. J'ajoute que, visiblement, l'auteur ne répugne pas à l'ironie ou à l'humour, nous savons que c'est un trait plutôt rare dans cette littérature.*

*Cette saga, traduite par Jean Renaud, a été publiée par Assor BD, Saint-Martin du Bec, 1993, édition illustrée.*

## *1.*

Il y avait un roi du nom de Hringr qui régnait sur l'est du Gautland[2]. Il était le fils du roi Gauti, fils du roi Óðinn de Suède. Óðinn était venu d'Asie et c'est de lui que descendent toutes les plus nobles familles royales de Scandinavie[3]. Le roi Hringr était le demi-frère de Gautrekr le Généreux du côté paternel, et la famille de sa mère n'était pas moins noble. Hringr avait épousé Sylgja, la fille du *jarl** Sæfari de Småland[4] ; elle était belle et agréable. Ses frères s'appelaient Dagfari et Náttfari. Ils étaient tous deux dans la *hirð** du roi Haraldr Dent de Guerre[5] qui, à cette époque-là, régnait sur le Danemark et la majeure partie de la Scandinavie. Hringr et Sylgja eurent un fils qui s'appelait Herrauðr. Il était grand et beau, fort et accompli en tout, au point que bien peu l'égalaient. Il était aimé de tous, seul son père n'avait pas grande affection pour lui. Il est vrai que le roi avait un autre fils, né hors mariage, et qu'il le lui préférait. Il s'appelait Sjóðr. Le roi était encore jeune lorsqu'il avait eu ce fils, et celui-ci était déjà adulte. Le roi céda de vastes domaines à Sjóðr, qui devint son conseiller et fut chargé de collecter les impôts, les droits pour la levée et les taxes sur les propriétés royales. Il contrôlait les revenus et les dépenses, et la plupart le trouvaient âpre au gain quand il devait percevoir de l'argent et intraitable quand c'était à lui de payer. Mais il était loyal envers le roi et veillait toujours au mieux de ses intérêts, si bien que son nom est devenu proverbial et qu'on

2. Il s'agit de l'actuel Östergötland, région de Suède comprise entre le lac Vättern et la mer Baltique.

3. L'auteur de la saga devait connaître la *Ynglinga saga* (« saga des Ynglingar »), première saga de la *Heimskringla*, qui décrit les origines mythiques des dynasties scandinaves : le dieu Óðinn – selon l'interprétation évhémeriste de Snorri Sturluson (ce terme remonte au philosophe grec Evhemeros, IVe s. avant J.-C., qui pensait que les dieux étaient des hommes divinisés) – y a le statut de roi mortel, venu d'Asie s'établir au Septentrion.

4. L'actuel Småland est la région située au sud de l'Östergötland.

5. Haraldr hilditönn (Dent de Guerre) est un des grands souverains danois de l'époque légendaire. Son origine ancestrale varie selon les textes, mais il est probable que depuis Lejre, son siège royal, il ait été le premier à prendre pied au Jutland et à unir effectivement le royaume.

dit d'une personne qui recherche son profit et le garde jalousement qu'elle est sjóðfelldr[6].

Pour conserver l'argent qui avait servi à payer les impôts, Sjóðr utilisait des sacs que, depuis lors, on appelle *fésjóðar*[7]. Et ce qu'il percevait en trop, il le mettait de côté dans de plus petits sacs qu'il appelait des bourses. Il utilisait cet argent pour les dépenses et ne touchait pas au trésor. Sjóðr n'était pas très populaire, mais le roi l'aimait beaucoup et le laissait décider en tout.

## *2.*

Il y avait un homme qui s'appelait Þvari et qu'on surnommait Hallebarde[8]. Il habitait tout près de la résidence royale. Il avait été un grand viking* dans sa jeunesse et, lors d'une expédition, il avait affronté une vierge au bouclier qui s'appelait Brynhildr[9]. Elle était la fille du roi Agnarr de Nóatún[10]. Il se mesura à elle et bientôt Brynhildr, blessée, dut cesser le combat. Þvari la prit avec lui, ainsi qu'un important butin. Il fit tout pour qu'elle guérisse de ses blessures, mais elle resta pliée et déhanchée le reste de ses jours et c'est pourquoi on l'appela la Torte. Þvari l'épousa et, même si elle portait un casque et une cotte de mailles le jour de ses noces, leur union fut heureuse. Þvari abandonna les expéditions et s'établit dans une ferme. Ils eurent deux fils. L'aîné se nommait Smiðr ; il n'était pas très grand mais il était extrêmement beau et accompli, et si adroit qu'il pouvait tout faire de ses mains. Le second fils se nommait Bósi. Il était grand et robuste, noiraud et pas très beau, il avait le physique et le tempérament de sa mère. Il était gai et malicieux, persévérant dans ce qu'il entreprenait et circonspect, quels que soient ceux à qui il avait affaire. Sa mère avait énormément d'affection pour lui et c'est pour cela qu'on l'appelait Bósi Fils de la Torte. Il était plein de ressources, tant dans ses paroles que dans ses actes, et portait bien son surnom.

6. On pourrait traduire *sjóðfelldr* par l'expression « boîte-à-sous ». Le mot *sjóðr* lui-même signifie en réalité « bourse ». On trouve de curieuses explications étymologiques dans les textes norrois.

7. *Fésjóðar* signifie « sacoches ».

8. En islandais Bryn-Þvari, ce qui signifie aussi « Þvari la Cuirasse ».

9. Brynhildr est la femme héroïque dont le nom évoque à la fois celui de Brynhildr, la valkyrie* qui, après avoir désobéi à Óðinn, fut piquée par l'épine du sommeil, et celui de Brünhild, la vierge au bouclier du *Niebelungenlied.*

10. Agnarr est aussi de famille divine. Quant à Nóatún, c'était, dans la mythologie nordique, la résidence de Njörðr, dieu de la mer, qu'on invoquait pour la navigation et pour la pêche.

Il y avait une vieille femme qui s'appelait Busla[11]. Elle avait été la concubine de Þvari et élevait ses deux fils. Elle pratiquait la sorcellerie. Smiðr lui était très obéissant et il apprit beaucoup de choses d'elle. Elle proposa à Bósi de lui enseigner la magie, mais il dit qu'il ne voulait pas qu'on écrive dans sa saga qu'il avait obtenu quoi que ce soit de façon occulte au lieu de compter sur sa propre virilité. Le fils du roi, Herrauðr, et les fils de Þvari étaient à peu près du même âge et ils s'entendaient fort bien. Bósi était très souvent à la cour du roi, où Herrauðr et lui étaient toujours ensemble. Sjóðr n'appréciait pas que Herrauðr offre ses propres habits à Bósi, car celui-ci les déchirait fréquemment. On estimait que Bósi était brutal avec les autres quand il jouait, mais personne n'osait se plaindre parce que Herrauðr prenait toujours son parti. C'est pourquoi Sjóðr demanda aux gardes du roi de lui faire passer l'envie de participer aux jeux.

## *3.*

Un jour que les gardes[12] jouaient à un jeu de balle et qu'ils y mettaient beaucoup d'ardeur, ils harcelèrent Bósi qui répliqua violemment et démit le poignet d'un des hommes du roi. Le lendemain, il cassa la jambe d'un autre d'entre eux. Le surlendemain, deux hommes restèrent de son côté mais beaucoup d'autres l'assaillirent. Il creva l'œil de l'un d'eux avec la balle et en abattit un autre, lui brisant le cou. Les gardes coururent à leurs armes avec l'intention de tuer Bósi, mais Herrauðr prit sa défense avec tous ceux qu'il put réunir. Ils étaient sur le point de se battre, lorsque le roi arriva. Sur le conseil de Sjóðr, le roi déclara Bósi hors-la-loi[13], mais Herrauðr l'aida à s'enfuir de sorte que nul ne parvint à s'emparer de lui.

Quelque temps plus tard, Herrauðr demanda à son père de lui donner plusieurs bateaux de guerre et des hommes courageux pour l'accompagner, car il voulait partir et se forger une réputation s'il en avait la possibilité. Le

11. Le nom de Busla semble composé de *búsi* (« mauvais couteau ») et *húsla* (« administrer le saint sacrement »). Or Busla est une sorcière : cette association de païen et de chrétien est caractéristique d'une certaine forme de magie noire.

12. Les gardes *(hirðmenn)* étaient fidèlement attachés au service du roi qui, en contrepartie, se devait de les entretenir. La garde (hirð) représentait une petite force armée dont il disposait en cas de besoin.

13. Mis hors-la-loi *(útlagr),* le proscrit n'avait guère d'autre ressource que de se cacher ou, le plus souvent, de s'exiler : ses biens et sa personne étaient à la merci de tous. La proscription était le châtiment le plus sévère.

roi en référa à Sjóðr, qui répondit qu'à son avis le trésor serait dilapidé si on accordait à Herrauðr tout l'équipement qu'il souhaitait. Le roi dit qu'il fallait faire l'effort et sa volonté l'emporta. On entreprit les préparatifs de l'expédition de Herrauðr en ne lésinant sur rien, et lui-même était très attentif à tous les détails. Les deux frères ne se fréquentaient guère. À la tête de cinq navires, anciens pour la plupart, Herrauðr emmena avec lui des hommes braves et beaucoup de richesses, aussi bien de l'or que de l'argent. Il quitta le Gautland et mit le cap au sud, vers le Danemark.

Par un jour de gros temps, ils aperçurent un homme en haut d'une falaise, qui leur demanda de le prendre à leur bord. Herrauðr répondit qu'il ne ferait pas de détour pour lui, mais qu'il était le bienvenu à bord s'il réussissait à atteindre le bateau. L'homme sauta de la falaise et retomba près de la barre du gouvernail, un saut de quinze aunes. On comprit alors que c'était Bósi. Herrauðr fut ravi de l'accueillir et lui offrit d'être l'homme de proue à bord de son navire. De là ils firent voile vers la Saxe et guerroyèrent partout où ils abordaient. Ils amassèrent un important butin et continuèrent ainsi pendant cinq ans.

## *4.*

Cependant au Gautland, après le départ de Herrauðr, Sjóðr inspecta le trésor de son père. Tous les coffres étaient vides, et les sacs pareillement, et il répétait souvent le même refrain : « Je me souviens d'un temps, disait-il, où ces sacoches offraient un tout autre spectacle ».

Ensuite, il s'en fut percevoir les impôts et les droits du roi et, la plupart du temps, il se montra intransigeant en réclamant son dû. Il arriva chez Þvari et le somma comme les autres de payer ses droits pour la levée. Þvari dit qu'il était trop vieux pour faire la guerre et refusa de contribuer à la levée. Sjóðr répliqua qu'il devait verser encore plus que les autres, étant donné qu'il était responsable du départ de Herrauðr. Il exigea aussi de lui qu'il paie compensation pour les hommes que Bósi avait blessés. Mais Þvari répondit que celui qui prenait part à un jeu le faisait à ses risques et périls, et il ajouta qu'il ne gaspillerait pas son argent pour ce genre de choses. Une dispute éclata entre eux et Sjóðr finit par entrer de force dans la réserve de Þvari. Il emporta deux coffres remplis d'or et quantité d'objets de valeur, des habits et des armes notamment, prenant congé là-dessus. Sjóðr rentra avec toute une fortune et raconta son périple au roi. Celui-ci dit qu'il avait mal agi en volant Þvari de la sorte et qu'il en subirait sans doute un jour les conséquences. Mais Sjóðr répondit qu'il n'en avait que faire.

Il faut dire maintenant que Herrauðr et Bósi s'apprêtaient à revenir de leur expédition, quand ils apprirent que Sjóðr avait volé Þvari. Herrauðr décida alors de défendre la cause de Bósi devant le roi afin d'obtenir leur réconciliation. Ils subirent une si forte tempête que leurs bateaux partirent à la dérive et que tous ceux que Herrauðr avait commandés depuis le départ se perdirent corps et biens. Mais avec deux autres navires il réussit à gagner les Elfarsker[14]. Celui de Bósi dériva jusqu'au Vindland[15].

Or c'est là que Sjóðr mouillait avec ses deux navires. Il revenait tout juste d'un voyage à l'est, où il avait acheté de précieuses marchandises pour le roi. Dès qu'il apprit cela, Bósi ordonna à ses hommes de s'armer et alla trouver Sjóðr pour lui demander quand il rembourserait Þvari de ce qu'il lui avait volé. Sjóðr répondit qu'il ne manquait pas d'audace pour oser parler ainsi, alors qu'il avait lui-même été banni par le roi, et qu'il devrait s'estimer heureux s'il ne perdait rien de plus. Alors les deux parties prirent les armes et s'affrontèrent. Bósi finit par tuer Sjóðr, mais il laissa la vie sauve aux autres et s'empara des bateaux et de tout ce qui était à bord.

Dès qu'il eut un vent favorable, Bósi fit voile vers le Gautland, où il rencontra Herrauðr, son frère juré, et lui apprit ce qui était arrivé. Herrauðr dit que ce n'était pas fait pour améliorer ses rapports avec le roi – « mais pourquoi es-tu venu me voir, alors que tu as frappé un de mes proches ? demanda-t-il.

— Je savais, répondit Bósi, qu'il serait vain de chercher à t'éviter si tu voulais te retourner contre moi. Et d'ailleurs, il m'a semblé que tu étais le seul qui puisse m'aider.

— Il est vrai, dit Herrauðr, que la mort de Sjóðr n'est pas une grosse perte, même s'il était mon parent. Je vais aller trouver mon père et tenter de vous réconcilier. » Bósi dit qu'il n'attendait pas grand chose du roi, mais Herrauðr affirma qu'il valait la peine de tout essayer. Puis il partit trouver le roi et le salua avec respect. Son père le reçut plutôt froidement, car il savait déjà ce qui s'était passé entre Bósi et Sjóðr.

Herrauðr dit à son père : « Tu es en droit d'exiger compensation de la part de Bósi, mon compagnon, car il a fait beaucoup de mal. Il a tué Sjóðr, ton fils, même si ce n'est pas sans raisons. Nous voudrions te proposer un accord et autant d'argent que tu en décideras toi-même. En outre, nous t'offrons notre soutien et notre fidélité et Bósi te servira comme bon te semblera. » Le roi répondit d'un ton furieux : « Tu mets

14. Les Elfarsker sont des îlots rocheux à l'embouchure de l'actuel Göta Elv, sur la côte ouest de la Suède.

15. Le Vindland est le pays des Vendes (des peuplades slaves), sur le littoral au sud-est du Danemark.

beaucoup d'ardeur, Herrauðr, à défendre ce bandit. Mais nombreux sont ceux qui auraient cru qu'il était davantage de ton devoir de venger ton frère et notre déshonneur. »

Herrauðr répliqua : « La mort de Sjóðr n'est pas une grande perte. Je ne sais même pas s'il était mon frère ou non, bien que tu aies beaucoup d'affection pour lui. Et tu fais preuve de bien peu d'estime pour moi en refusant la réconciliation que je viens plaider, d'autant plus qu'il me semble que c'est un meilleur homme que Sjóðr que je te propose pour servir à sa place. »

Le roi entra dans une grande colère et dit : « Ton plaidoyer pour Bósi ne fait qu'empirer les choses. Quand je l'aurai capturé, il sera pendu haut et court, plus haut que quiconque ait jamais vu un voleur se balancer à une potence. »

Herrauðr s'emporta lui aussi. « Il y a bien des gens, répondit-il, qui diront que vous ne savez pas faire amende honorable. Et puisque tu n'as guère de respect pour moi, tu peux être certain que Bósi et moi partagerons le même sort. Je le défendrai comme moi-même aussi longtemps que je vivrai et qu'il me restera du courage. Il y en a beaucoup qui diront que le fils de l'esclave était cher payé, si tu nous sacrifies pour lui, Bósi et moi. »

Herrauðr s'en alla, hors de lui. Il n'eut de cesse de rejoindre Bósi et lui raconta comment son père et lui s'étaient quittés.

## *5.*

Le roi Hringr fit sonner le rassemblement des troupes et marcha contre les frères jurés. Ils engagèrent le combat aussitôt et le roi avait deux ou trois fois plus d'hommes qu'eux. Herrauðr et Bósi se battirent vaillamment et tuèrent beaucoup d'hommes. Mais ils succombèrent sous le nombre et ils furent capturés, enchaînés et jetés dans un cachot. Le roi était dans une telle rage qu'il voulait les faire exécuter. Mais Herrauðr était si populaire que tous implorèrent sa grâce. On partagea alors le butin et on enterra les morts. Nombreux furent ceux qui tinrent conseil avec le roi pour le persuader de faire la paix avec Herrauðr, qu'on amena ensuite devant lui. Le roi lui accorda grâce, ce qui fut largement approuvé, mais Herrauðr refusa si Bósi n'était pas gracié lui aussi. Le roi dit qu'il n'en était pas question. Herrauðr menaça de tuer de ses propres mains quiconque attenterait aux jours de Bósi, même si c'était le roi en personne. Celui-ci déclara que Herrauðr méritait le châtiment qu'il avait demandé pour lui. Il était si furieux que personne ne pouvait lui parler, et il ordonna qu'on reconduise Herrauðr au cachot et qu'on exécute les deux hommes dès le

lendemain matin. Le roi était inflexible et personne ne voyait guère d'autre issue.

Ce soir-là, la vieille Busla vint parler avec Þvari. Elle lui demanda s'il n'avait pas l'intention d'offrir de l'argent pour la vie de son fils. Il répondit qu'il ne voulait pas gaspiller sa fortune, car il savait bien qu'il ne pourrait pas racheter un condamné sur le point d'être exécuté. Mais il la questionna à son tour sur ses dons de sorcellerie et lui demanda si elle ne pouvait pas venir en aide à Bósi. Elle répondit qu'elle ne serait pas plus mesquine que lui.

Le même soir, Busla apparut dans la chambre du roi Hringr et déclama une conjuration que, depuis lors, on appelle la « Prière de Busla » et qui est partout devenue célèbre. Elle contient beaucoup de vilenies qu'il ne sied pas aux chrétiens de dire. Cependant elle commence ainsi :

1. Il dort, Hringr,
le roi des Gauts,
le plus obstiné
de tous les hommes ;
vas-tu toi-même
occire ton fils ?
D'une telle atrocité
le bruit court vite.

2. Écoute la prière de Busla !
Elle sera chantée à l'instant
et le monde entier
pourra l'entendre.
Elle nuira à tous ceux
qui l'écouteront
et pire encore
à celui que je veux maudire.

3. Que se fourvoient les esprits tutélaires[16],
que vienne le malheur,
éclatent les montagnes,
tremble la terre,
se déchaînent les éléments,

16. C'est aux esprits tutélaires qu'appartenait la terre. Les figures de proue grimaçantes et terrifiantes des bateaux vikings étaient faites pour les effrayer lorsqu'on abordait un pays ennemi, on les enlevait quand on arrivait en territoire ami.

que vienne le malheur
si toi, Hringr,
tu ne libères Herrauðr
et ne laisses Bósi
vivre en paix[17] !

4. Je t'enfoncerai
la poitrine
pour que les vipères
te rongent le cœur,
que tes oreilles
jamais n'entendent,
que tes yeux
se révulsent
si tu n'accordes
grâce à Bósi
et n'apaises ton courroux
envers Herrauðr !

5. Si tu navigues,
que s'arrache le gréement,
que se détachent les crochets
du gouvernail,
que se déchire la voile
et tombe sur le pont,
que se rompent tous les bras de vergue
si tu poursuis
Herrauðr de ta haine
et n'offres à Bósi
une réconciliation !

6. Si tu chevauches,
que se mêlent les rênes,
que boitent les chevaux
et s'abattent les rosses,
que sur tous les chemins
et les sentiers
te poursuivent

17. Cette strophe rappelle le ton général des strophes de *Völuspá*, « prédiction de la Völva » *(Edda poétique)*, où les *Ragnarök* ou « crépuscule des dieux » sont dépeints.

les maléfices,
si tu ne pardonnes à Bósi
et calmes ton courroux
pour Herrauðr !

7. Sois dans ton lit
comme dans un feu de paille,
et sur ton haut siège
comme sur les vagues !
Et pour toi ensuite
ce sera pire encore,
car si des jeunes filles
tu veux tirer plaisir d'homme,
que tu te perdes en route !
En veux-tu davantage ?

Le roi répondit : « Tais-toi, horrible sorcière, et disparais, sinon je te ferai torturer pour tes malédictions !

— Maintenant que nous sommes face à face, dit Busla, je ne te quitterai pas avant d'avoir obtenu gain de cause. »

Le roi voulut se lever, mais il était cloué sur son lit et aucun de ses pages ne se réveillait. Busla incanta alors le deuxième tiers de la conjuration, mais je préfère ne pas le mettre par écrit car nul n'a intérêt à ce qu'il soit consigné, bien qu'il risque d'être oublié s'il n'est pas écrit. En voici toutefois le début :

8. Que les trölls, les alfes
et les sorcières,
les gobelins et les géants des montagnes
brûlent ta halle,
que les géants du givre te haïssent,
les étalons te saillent,
la paille te pique,
les orages te frappent de folie !
Maudit sois-tu
si tu ne fais à mon vouloir[18] !

18. Cette strophe énumère tous les êtres malfaisants. Les trölls (*tröll**) sont d'horribles créatures gigantesques et les alfes (*álfar**) doivent être ici des alfes noirs, qu'on confond avec les nains maléfiques. Les sorcières sont ici des *töfranornir* ou « Nornes* sorcières » et les gobelins des *búar*, littéralement « ceux qui habitent les trous », « les rochers », etc. Quant

Lorsque la conjuration fut terminée, le roi dit à Busla : « Plutôt que de te laisser continuer à me maudire, j'accorde la vie sauve à Herrauðr. Mais Bósi devra quitter le pays et si je mets la main sur lui, il sera exécuté.

— Alors il faut que je m'occupe encore de toi », dit Busla.

Puis elle entonna ce qu'on appelle le « Chant de Syrpa », qui comporte à lui seul beaucoup de magie et qu'il n'est pas permis de déclamer après le coucher du soleil. Cette strophe se trouve vers la fin[19] :

9. Voilà six guerriers !
Dis-moi leurs noms tous déchiffrés !
Je vais te les montrer :
si tu ne réponds pas,
comme il me semble sûr,
que les chiens
te rongent à mort
et ton âme descende en enfer !

ᚱ. ᚬ. ᚦ. ᚴ. ᛘ. ᚢ ᛁᛁᛁᛁᛁᛁ ᛋᛋᛋᛋᛋᛋ : ᛏᛏᛏᛏᛏᛏ : ᛁᛁᛁᛁᛁᛁ : ᛚᛚᛚᛚᛚᛚ :[20]

aux géants, ils sont divisés ici comme dans l'*Edda*, en géants des montagnes *(bergrísar)* et en géants du givre *(hrímþursar)*.

19. Le « Chant de Syrpa » – Syrpa était sans doute une sorcière – est conservé dans deux manuscrits du XIXe siècle où, dans le plus complet des deux, cette strophe est la huitième et dernière. Les noms des six « guerriers » y sont Freyr, Fjölnir, Feingur, Þundur, Þrekkur et Þrásir : il n'y a pas de formule runique.

20. Les runes* sont une forme d'écriture typiquement germanique apparue à la fin du IIe siècle, auxquelles on a très tôt pris l'habitude de conférer des pouvoirs magiques. Le poème eddique intitulé *Hávamál* (« paroles du Très-Haut ») nous dit, entre autres, comment le dieu Óðinn s'est pendu à l'arbre du monde, sans manger ni boire, pendant neuf nuits, pour acquérir la maîtrise des runes. Mais les runes ne sont pas magiques en elles-mêmes et c'est en Scandinavie, à l'époque viking, qu'on en a fait le plus grand usage. Elles constituaient alors un alphabet de seize signes (dont il existait plusieurs variantes) qu'on a coutume d'appeler *fuþark*, du nom des six premières.

On peut transcrire ainsi la présente formule : raþkmuiiiiiissssssttttttiiiiiillllll, qui rappelle plusieurs inscriptions de toute la Scandinavie : þmkiiissstttiiilll sur la pierre de Gørlev (Danemark) et sur celle de Ledberg (Suède), « mtþkrgbiiiiiissssssttttttiiiiiillllll » sur un des bâtons runiques de Bergen (Norvège), ou encore « tistilmistilok-nþiriþiþistil » (« tistil, mistil et le troisième þistil ») de l'église en bois debout de Borgund, qui suggère ainsi la façon de lire les autres.

La formule de la *Bósa saga* se lirait donc : « ristil, aistil, þistil, kistil, mistil, uistil », où seul le sens des mots *þistill* et *mistill* ne fait aucun doute, puisqu'ils désignent des plantes liées à la magie : le chardon et le gui. On remarquera encore que les six premiers caractères peuvent aussi conjuguer le verbe *ráþa* : *raþumk* (« je décide », « j'ordonne », « je conseille »).

« Interprète ces noms correctement, sinon toutes les malédictions que j'ai prononcées contre toi se réaliseront, à moins que tu ne fasses ce que je veux. » Quand Busla eut fini, le roi ne savait guère comment souscrire à ces exigences. « Que veux-tu donc ? demanda-t-il.

— Charge-les d'une dangereuse mission, dit la vieille, dont l'issue soit douteuse, et qu'ils prennent en main leur propre sécurité ! »

Le roi la pria de partir, mais elle refusa de s'en aller avant qu'il ne lui ait juré solennellement de tenir la promesse qu'il lui avait faite. Alors seulement la « Prière de Busla » resterait pour lui sans effet. Après quoi la vieille disparut.

## *6.*

Le lendemain matin, le roi se leva tôt et fit sonner la trompe pour convoquer le *þing**. On y amena Bósi et Herrauðr. Le roi demanda à ses conseillers ce qu'il fallait faire d'eux, et la plupart le prièrent de s'incliner devant la volonté de Herrauðr.

Le roi s'adressa alors à son fils : « Tu ne me montres guère de respect, dit-il, mais je vais céder à la prière de mes amis et gracier Bósi. Il devra quitter le pays et ne pourra revenir que lorsqu'il m'apportera l'œuf de vautour[21] qui est gravé de lettres d'or ; c'est la condition de notre réconciliation. S'il n'y parvient pas, il sera considéré par tous comme un traître. Toi, Herrauðr, tu es libre d'aller où tu veux, de suivre Bósi ou de faire comme bon te semble, car après ce qui s'est passé, il n'est pas question que nous restions ensemble. »

On les libéra tous les deux et ils se rendirent chez Þvari, où ils passèrent l'hiver. Au retour du printemps, ils préparèrent leur départ ; ils avaient un bateau et vingt-quatre hommes d'équipage. Suivant avant tout les conseils de Busla, ils partirent vers l'est et arrivèrent au Bjarmaland, où ils mouillèrent devant une forêt sauvage.

## *7.*

Le roi qui régnait alors sur ce pays s'appelait Hárekr. Il était marié et avait deux fils. L'un se nommait Hrærekr, l'autre Siggeir. C'étaient deux grands guerriers et ils faisaient partie de la hirð du roi Guðmundr de Glæ-

21. Ce vautour *(gammr)* est un animal fabuleux, une sorte de griffon.

sisvellir[22], et étaient chargés de la défense de son royaume. Le roi Hárekr avait une fille nommée Edda. Elle était belle et avait de nombreux talents.

Il faut maintenant revenir aux deux frères jurés, qui étaient arrivés au Bjarmaland et mouillaient devant la forêt dite de Vína. Ils dressèrent la tente sur la terre ferme, en un lieu particulièrement désolé.

Le lendemain matin, Bósi dit à ses hommes qu'il descendait à terre avec Herrauðr afin d'explorer la forêt et de voir ce qu'ils y découvriraient. « Attendez-nous ici pendant un mois. Si nous ne sommes pas revenus d'ici là, vous pourrez faire voile où vous voudrez. »

Leurs hommes n'étaient guère enchantés, mais il leur fallait obéir. Ensuite les deux frères jurés s'enfoncèrent dans la forêt. Ils avaient pour toute nourriture ce qu'ils chassaient, oiseaux et bêtes sauvages, et parfois ils devaient se contenter de baies et de sève. Les arbres déchiraient leurs vêtements.

Un jour, ils atteignirent une ferme. Un paysan fendait du bois dehors. Il les salua et leur demanda qui ils étaient. Ils lui répondirent et lui demandèrent son nom. Il dit s'appeler Hóketill. Il leur proposa de passer la nuit chez lui et ils acceptèrent. L'homme les fit entrer dans la grande pièce, où il y avait peu de gens. La maîtresse de maison n'était pas très jeune, mais leur fille était belle. Celle-ci prit les vêtements des invités et leur en donna d'autres qui étaient secs. Elle leur présenta une bassine pour qu'ils se lavent les mains, puis la table fut mise et on leur servit une excellente bière. C'était la jeune fille qui versait. Bósi ne cessait de la regarder et de lui sourire. Il posa ses pieds sur son cou-de-pied et elle continua le jeu.

Le soir, on les invita à dormir dans un bon lit. Le paysan couchait dans une alcôve et sa fille au milieu de la pièce. On avait fait le lit des frères jurés contre le mur latéral, près de la porte. Quand tout le monde fut endormi, Bósi se leva, s'approcha du lit de la jeune fille et souleva sa couverture. Elle demanda qui était là et Bósi dit que c'était lui.

« Pourquoi viens-tu ici ? dit-elle.

— Parce que ce n'était pas assez confortable pour moi là-bas, répondit-il, et il ajouta qu'il voulait la rejoindre sous ses couvertures.

— Qu'as-tu l'intention de faire ? demanda-t-elle.

— Je veux endurcir mon guerrier, dit Bósi Fils de la Torte.

— Quelle sorte de guerrier est-ce donc ? dit-elle.

— Il est jeune et n'a jamais vu le feu, mais c'est quand il est jeune que le guerrier doit s'endurcir. »

22. Le roi Guðmundr de Glæsisvellir est un personnage bien connu des *fornaldarsögur*, mais c'est un personnage mythique dont l'identité est ambiguë. Le nom de son royaume signifie littéralement « Plaines étincelantes ».

Il lui donna une bague en or et se glissa dans son lit. Elle lui demanda où était le guerrier. Il la pria de toucher entre ses jambes, mais elle retira ses mains en disant que le diable pouvait le prendre. Puis elle lui demanda pourquoi il portait sur lui un tel monstre, aussi dur que du bois. Bósi répondit qu'il ne manquerait pas de s'assouplir dans le trou noir. Elle lui dit alors de faire comme il l'entendait. Il plaça le guerrier entre ses jambes, le chemin devant lui était assez étroit, pourtant il parvint à son but. Ils restèrent ainsi un instant, pour leur plus grande joie, puis la jeune fille demanda si le guerrier était suffisamment endurci. Bósi lui demanda en retour si elle voulait l'endurcir davantage. Elle dit qu'elle y prendrait grand plaisir s'il y consentait.

On ignore combien de fois ils jouèrent ainsi ensemble cette nuit-là, mais on dit que Bósi lui demanda : « Ne saurais-tu pas où chercher l'œuf de vautour gravé de lettres d'or que mon frère adoptif et moi avons pour mission de trouver ? »

Elle répondit qu'en échange de la bague et des plaisirs nocturnes, elle ne pouvait faire moins que de lui dire ce qu'il voulait savoir – « mais qui t'en veut au point de vouloir ta mort en te chargeant d'une si dangereuse mission ?

— À quelque chose malheur est bon, dit-il, on ne se taille pas une réputation sans efforts. Bien des choses finissent par vous sourire, même si elles sont périlleuses au départ. »

## *8.*

« Dans cette forêt il y a un grand temple[23]. C'est celui du roi Hárekr, qui règne ici sur le Bjarmaland. Le temple est dédié à un dieu qu'on appelle Jómali[24], et il s'y trouve quantité d'or et de richesses. C'est la mère du roi, Kolfrosta, qui a la garde du temple. Elle tire sa force des sacrifices et rien ne peut la prendre par surprise. En usant de sorcellerie, elle a appris qu'il lui restait à peine un mois à vivre, aussi s'est-elle rendue sous un déguisement magique à Glæsisvellir, à l'est, où elle a enlevé Hleiðr, la sœur du roi Guðmundr. Elle veut qu'elle lui succède comme prêtresse du

23. L'épisode qui suit, à propos du temple et de sa mise à sac, est emprunté au chapitre 133 de la *Óláfs saga helga* (*Saga de saint Óláfr*, dans la *Heimskringla*) de Snorri Sturluson, où il est question d'une expédition au Bjarmaland de trois Hálogalandais, dont Þórir le Chien.

24. Jómali, le nom donné à cette divinité dans la *Bósa saga* comme la *Óláfs saga helga*, signifie tout simplement « dieu » (cf. *jumala* en finnois).

temple. Mais c'est grand dommage, car Hleiðr est la plus belle et la plus courtoise des femmes, et tout serait pour le mieux si on pouvait empêcher cela.

— En quoi le temple est-il difficile d'accès ? demanda Bósi.

— Il y a un vautour, répondit-elle, si horrible et si féroce qu'il tue tout ce qui s'en approche. Il surveille la porte et remarque tout ce qui la franchit. Il n'y a aucun espoir de survie pour quiconque vient à portée de ses serres ou de son venin. C'est sous ce vautour que se trouve l'œuf qu'on t'a envoyé quérir. Il y a aussi un esclave dans le temple, qui a pour tâche de nourrir la prêtresse. Elle mange une génisse de deux ans à chaque repas. Enfin, il y a dans le temple un jeune taureau sacré et ensorcelé. Il est attaché avec des chaînes. Il doit couvrir la génisse et empoisonner sa chair, dont tous ceux qui en mangeront seront ensorcelés. La génisse sera préparée pour Hleiðr, la sœur du roi, qui se changera en ogresse, comme la prêtresse avant elle. Il me semble donc que tu as fort peu de chances de triompher de ces monstres, tant il y a de sorcellerie là-dessous. »

Bósi la remercia de lui avoir raconté tout cela et joua encore avec elle pour la récompenser. Tous deux y prirent beaucoup de plaisir, puis ils dormirent jusqu'à l'aube. Au matin, il alla trouver Herrauðr et lui dit ce qu'il avait appris. Ils passèrent là trois autres nuits, et la fille du paysan leur expliqua comment atteindre le temple. Elle leur souhaita bonne chance au moment de se quitter et ils poursuivirent leur route.

Un matin de bonne heure, ils aperçurent un homme de grande taille, portant un manteau gris, qui tirait une vache. Ils comprirent qu'il devait s'agir de l'esclave et se jetèrent sur lui. Bósi lui assena un tel coup de gourdin qu'il tomba raide mort.

Puis ils tuèrent la génisse, la dépecèrent et la bourrèrent de mousse et de bruyère. Herrauðr enfila le manteau de l'esclave et tira derrière lui la peau de la génisse. Bósi couvrit le corps de l'esclave de son propre manteau et le porta sur son dos jusqu'à ce qu'ils soient en vue du temple. Alors Bósi prit son javelot et empala l'esclave de telle sorte que la pointe, entrée par le fondement, ressortit entre les deux épaules. Puis ils s'approchèrent du temple. Vêtu du manteau de l'esclave, Herrauðr y pénétra. La prêtresse était endormie. Herrauðr mena la génisse à l'étable et détacha le taureau. Celui-ci bondit aussitôt sur la génisse. Mais la peau remplie de mousse s'affaissa et le taureau heurta le mur de la tête, se cassant les deux cornes. Herrauðr le prit par les oreilles et le mufle, et lui tordit si violemment le cou qu'il le lui brisa.

C'est alors que l'ogresse se réveilla et se leva d'un bond. À cet instant, Bósi entra dans le temple, portant l'esclave au-dessus de lui sur son javelot. Le vautour le remarqua aussitôt et, depuis son nid, fondit sur l'intrus

avec l'intention de n'en faire qu'une bouchée. Mais il n'avala que le haut du cadavre. Bósi enfonça la lance dans le gosier du vautour et lui transperça le cœur. Le vautour planta ses griffes dans les fesses de l'esclave et cogna du bout de ses ailes les oreilles de Bósi, qui perdit connaissance. Puis le vautour s'écrasa sur lui, luttant horriblement contre la mort. Herrauðr se jeta sur la prêtresse et leur combat fut des plus rudes. Elle avait des ongles taillés en pointe, dont elle lui labourait les chairs jusqu'à l'os. Tout en se battant, ils arrivèrent à l'endroit où gisait Bósi, et il y avait du sang partout. L'ogresse glissa dans le sang du vautour et tomba à la renverse, mais la lutte continua de plus belle, et tantôt Herrauðr avait le dessus, tantôt le dessous. Bósi revint alors à lui. Il s'empara de la tête du taureau et en frappa violemment le nez de la sorcière. Herrauðr lui arracha le bras de l'épaule. Elle commença alors à faiblir mais, dans son agonie, elle provoqua un tremblement de terre.

Bósi et Herrauðr parcoururent le temple et le fouillèrent de fond en comble. Dans le nid du vautour, ils découvrirent l'œuf gravé de lettres d'or. Ils trouvèrent aussi tellement d'or que c'était plus qu'ils n'en pouvaient porter. Puis ils parvinrent à l'autel où trônait Jómali. Ils lui arrachèrent sa couronne d'or, sertie de douze pierres précieuses, et un collier qui valait trois cents marks d'or. Sur ses genoux, ils prirent une coupe en argent si large que quatre hommes y buvant n'auraient pu la vider. Elle était pleine d'or rouge. Le dais qui recouvrait Jómali avait plus de valeur que la cargaison de trois de ces très riches *dromons* qui naviguent en mer Egée. Et ils prirent tout cela.

Ils découvrirent aussi dans le temple une pièce secrète, fort bien dissimulée. Elle était fermée par une porte de pierre, solidement verrouillée, et il leur fallut toute la journée pour la forcer et pénétrer dans la pièce. Là, ils virent une femme, assise sur une chaise. Jamais ils n'avaient vu femme aussi belle. Ses cheveux, attachés aux montants de la chaise, étaient couleur de blé battu ou de fils d'or. Elle était retenue à la taille par des chaînes et elle était en pleurs.

Quand elle vit les deux hommes, elle leur demanda quelle avait été la cause du tumulte de la matinée. « Tenez-vous si peu à la vie que, de vous-mêmes, vous veniez vous mettre entre les mains de monstres ? Les maîtres de ces lieux vous tueront dès qu'ils vous verront ici. »

Ils répondirent qu'ils auraient le temps d'en discuter plus tard. Puis ils lui demandèrent comment elle s'appelait et pourquoi elle était retenue si durement. Elle dit que son nom était Hleiðr et qu'elle était la sœur du roi Guðmundr de Glæsisvellir. « L'ogresse qui veille sur le temple m'a emmenée ici par magie et veut que j'en devienne la prêtresse et que je pratique les sacrifices après sa mort. Mais je préférerais être brûlée vive.

— Alors tu seras sans doute bonne envers l'homme qui te sauvera », dit Herrauðr. Elle répondit qu'elle était sûre que jamais personne n'y parviendrait.

Herrauðr dit : « M'épouseras-tu si je t'enlève d'ici ?

— Je ne connais pas l'homme, serait-ce le plus vil au monde, que je ne préférerais épouser plutôt que d'être adorée ici dans ce temple. Mais qui es-tu ?

— Je m'appelle Herrauðr, dit-il, je suis le fils du roi Hringr, de l'est du Gautland. Tu n'as plus à redouter la prêtresse, parce que Bósi et moi lui avons réglé son compte. Mais tu dois bien t'attendre à ce que j'exige une récompense si je te libère !

— Je n'ai rien d'autre à t'offrir que moi-même, dit-elle, si ma famille y consent.

— Je n'ai pas l'intention de leur demander ta main, dit Herrauðr, je veux que ce soit bien clair, car il me semble que je ne te suis nullement inférieur. Mais je te libère quoi que tu décides !

— Parmi les hommes que j'ai vus, dit-elle, je n'en connais pas d'autres que je voudrais plus que toi. »

Alors ils la délivrèrent. Herrauðr lui demanda si elle préférait qu'il l'emmène avec eux et qu'il la prenne pour femme, ou bien qu'il la renvoie à l'est, chez son frère, et qu'ils ne se revoient jamais plus. Elle choisit de l'accompagner et ils se jurèrent d'être fidèles.

Après quoi ils portèrent l'or et les trésors hors du temple. Ils y mirent le feu et il n'en resta plus que des cendres. Puis ils partirent en emportant tout ce qu'ils avaient pris et ne firent pas de halte avant d'atteindre la ferme de Hóketill. Ils ne demeurèrent pas longtemps chez lui, mais il lui donnèrent beaucoup d'argent. Puis ils chargèrent l'or et toutes les richesses sur de nombreux chevaux et les transportèrent jusqu'au bateau. L'équipage fut ravi de les revoir.

## *9.*

Ils quittèrent le Bjarmaland dès que les vents leur furent favorables. On ne dit rien de leur voyage avant qu'ils ne soient de retour au Gautland. Ils avaient été absents pendant deux ans. Ils se présentèrent devant le roi et Bósi lui remit l'œuf. Il y avait une fente dans la coquille et, à l'intérieur, dix marks d'or. Le roi utilisa la coquille comme coupe à boire. Bósi lui donna aussi la coupe qu'il avait prise à Jómali, et ils se réconcilièrent tout à fait.

C'est à cette époque-là que les frères de la reine, Dagfari et Náttfari, s'en vinrent à la cour du roi. Ils avaient été dépêchés par le roi Haraldr

Dent de Guerre pour demander des renforts, car on avait fixé le moment de la bataille de Brávellir[25], la plus formidable bataille jamais livrée en Scandinavie, comme le raconte la saga de Sigurðr Bracelet[26], le père de Ragnarr aux Braies velues[27]. Le roi Hringr pria Herrauðr d'y aller à sa place, offrit de prendre soin de sa fiancée entre temps, et déclara que leur réconciliation couvrait tous les différents qui les avaient opposés. Herrauðr fit comme son père lui demandait. Bósi et lui se joignirent aux deux frères avec une armée de cinq cents hommes, et ils s'en furent trouver le roi Haraldr. Celui-ci périt au cours de cette bataille et, avec lui, quinze autres rois, comme il est dit dans sa saga, et quantité d'autres champions qui étaient encore de plus grands guerriers que les rois. Dagfari et Náttfari tombèrent tous les deux, tandis que Herrauðr et Bósi furent blessés et survécurent aux combats. Cependant, de grands bouleversements avaient eu lieu au Gautland pendant leur absence, ainsi qu'on va le dire bientôt.

## *10.*

Mais comme il est impossible de raconter plus d'une histoire à la fois, il convient d'expliquer tout d'abord ce qui s'était passé auparavant. Il faut reprendre au moment où Hleiðr, la sœur du roi Guðmundr, disparut de Glæsisvellir. Dès que le roi s'aperçut de sa disparition, il la fit chercher sur mer comme sur terre, mais personne ne retrouva sa trace. Les deux frères, Hrærekr et Siggeirr, séjournaient alors auprès du roi. Celui-ci demanda à Siggeirr de prendre les recherches en main : il épouserait Hleiðr en récompense, s'il la retrouvait. Siggeirr déclara qu'il ne pensait pas que ceci serait chose facile, à moins que la prêtresse du temple, au Bjarmaland, ne sache ce qu'elle était devenue. Ils s'apprêtèrent à partir, à la tête de cinq navires. Ils firent voile vers le Bjarmaland, s'en vinrent auprès du roi Hárekr et lui exposèrent leur mission. Il leur conseilla d'aller au temple et dit qu'il n'y aurait pas grand espoir si ni Jómali, ni la prêtresse ne savait où était

25. La bataille de Brávellir (ou Bråvalla) est restée la plus célèbre bataille rangée jamais livrée en Scandinavie. Elle a dû avoir lieu vers le milieu du VIII^e^ siècle, au nord de Norrkoping. Elle opposait les Suédois à Haraldr hilditönn et ses alliés.

26. Sigurðr hringr (Bracelet) était le fils du roi suédois Ingjaldr et le neveu de Haraldr hilditönn. Devenu roi de Suède à la mort de son père, il l'emporta sur son oncle à la bataille de Brávellir puis régna également sur le Danemark.

27. Ragnarr loðbrók (Braies velues) est la plus populaire figure de viking tant en Scandinavie qu'ailleurs en Europe. Il a pu mettre le siège devant Paris en 845 et on lui attribue le célèbre poème scaldique intitulé *Krákumál.* Ses exploits légendaires et ceux de ses fils nous sont contés dans la saga qui leur est consacrée (voir p. 177).

Hleiðr. Ils se rendirent au temple et découvrirent un immense tas de cendres, sans la moindre trace de ce qui aurait dû s'y trouver.

Ils parcoururent alors la forêt et arrivèrent à la ferme de Hóketill. Ils demandèrent si lui ou les siens ne savaient pas qui avait détruit le temple. Le paysan répondit qu'il l'ignorait, mais il ajouta que deux Gauts avaient mouillé pendant longtemps devant la forêt de Vína : l'un s'appelait Herrauðr, l'autre Bósi Fils de la Torte. Il pensait, pour sa part, que c'étaient là les deux hommes les plus susceptibles d'avoir commis pareille exaction. Et la fille du paysan déclara qu'elle les avait rencontrés alors qu'ils repartaient vers leur bateau, emmenant avec eux Hleiðr, la fille du roi Guðmundr de Glæsisvellir. Ils lui avaient dit que, si quiconque voulait voir Hleiðr, il devrait venir les trouver.

Quand Siggeirr et ses compagnons surent ce qui s'était passé, ils apprirent la nouvelle au roi. Ils levèrent alors des troupes dans tout le Bjarmaland et rassemblèrent vingt-trois navires. Ensuite ils firent voile vers le Gautland, où ils arrivèrent au moment où les frères jurés prenaient part à la bataille de Brávellir. Le roi Hringr ne disposait que de quelques hommes. Hrærekr et Siggeirr lui proposèrent soit de se battre, soit de relâcher la jeune fille. Le roi choisit de se battre et le sort du combat fut vite décidé. Le roi Hringr périt et, avec lui, la majeure partie de ses troupes. Les vainqueurs prirent la jeune fille, volèrent tout l'argent et repartirent. Ils ne firent pas escale avant d'être de retour à Glæsisvellir. Le roi Guðmundr fut enchanté de revoir sa sœur et il les remercia très sincèrement pour cette expédition couronnée de succès. Siggeirr demanda la main de Hleiðr, mais elle se montra réticente, disant qu'il convenait mieux qu'elle épouse l'homme qui l'avait arrachée aux mains des monstres.

Le roi dit que Siggeirr l'avait bien méritée et ajouta qu'il décidait lui-même de son mariage. « Aucun chef étranger n'aura le droit de te prendre pour femme, même si tu refuses d'entendre ma décision. » Et elle dut se plier à la volonté du roi. Laissons-les aux préparatifs de ce mariage qu'ils attendent avec impatience, mais il se pourrait que la fête soit gâchée.

## *11.*

Il faut maintenant parler du retour de Herrauðr et Bósi au Gautland, quinze jours après que Siggeirr en fut reparti. Ils ressentirent un grand vide et tinrent conseil. Bósi demanda l'aide de son père. Þvari dit qu'il était trop tard pour rassembler une grande armée et qu'il valait mieux aller rechercher la fille du roi selon un plan bien pensé et une exécution audacieuse. Ils décidèrent donc d'équiper un seul bateau, avec une trentaine

d'hommes. Smiðr les accompagnerait et commanderait l'expédition. Þvari leur donna beaucoup de conseils, Busla fit de même, et ils firent voile dès qu'ils furent prêts. Smiðr bénéficiait toujours de vents favorables lorsqu'il était à la barre, si bien que leur traversée fut beaucoup plus rapide qu'ils ne l'auraient cru. Les deux frères ne tardèrent pas à atteindre Glæsisvellir, à l'est, et mouillèrent devant une forêt sauvage. Smiðr mit sur le navire un casque qui rendit celui-ci invisible.

Herrauðr et Bósi descendirent à terre. Ils marchèrent jusqu'à une humble petite ferme. Un paysan vivait là avec sa femme. Ils avaient une fille qui était belle et accomplie. L'homme les invita à passer la nuit, ce qu'ils acceptèrent. Ils eurent bon gîte et reçurent une généreuse hospitalité. On dressa la table et on leur servit une bonne bière. Le paysan était réservé et parlait peu. Sa fille, en revanche, était la plus sociable et c'est elle qui versait à boire à leurs hôtes. Bósi était de bonne humeur et il lui fit de petites avances. Et elle lui en fit de même.

Le soir, on leur montra leurs lits mais, dès que la lumière fut éteinte, Bósi Fils de la Torte alla jusqu'à l'endroit où la jeune fille était couchée et souleva ses couvertures. Elle demanda qui était là et Bósi dit que c'était lui.

« Que veux-tu ? demanda-t-elle.

— J'aimerais abreuver mon poulain à ta source de vin, dit-il

— Crois-tu que ce soit possible, mon ami ? dit-elle. Il n'est guère habitué à un puits comme le mien.

— Je le mènerai jusqu'au bord, reprit-il, et le pousserai dedans, s'il refuse de boire autrement.

— Où est ton poulain, mon cœur ? demanda-t-elle.

— Entre mes jambes, ma chérie, répondit-il, attrape-le, mais doucement, parce qu'il est terriblement ombrageux ! »

Elle lui prit la verge et la caressa en disant : « C'est un poulain fringant, même s'il a le cou très raide.

— La tête n'est pas bien placée, dit-il, mais il courbera mieux la crinière quand il aura bu.

— Eh bien, vas-y maintenant ! dit-elle.

— Écarte bien les jambes, dit-il, et ne bouge pas ! »

Il abreuva son poulain sans réserve, l'immergeant tout entier. La fille du paysan y prit tant de plaisir que c'est à peine si elle pouvait parler. « Ne risques-tu pas de noyer le poulain ? demanda-t-elle.

— Il peut boire autant qu'il voudra, répondit-il, car il est souvent difficile à tenir quand il ne peut pas boire tout son soûl »

Bósi continua comme il lui plut, puis il se reposa. La jeune fille se demandait d'où venait le liquide qu'elle avait entre les cuisses, car tout le lit moussait sous elle.

Elle déclara : « Ne crois-tu pas que ton poulain s'est désaltéré de façon excessive et qu'il a vomi davantage qu'il n'a bu ?

— Il lui arrive sûrement quelque chose, dit-il, car il est mou comme tout !

— Il ne doit plus supporter la boisson, dit-elle, comme beaucoup d'autres ivrognes.

— Sans doute », dit-il. Ils s'amusèrent tout à leur guise, et la jeune fille était tantôt dessus, tantôt dessous. Elle déclara qu'elle n'avait jamais monté de poulain aussi lent que celui-là.

Après avoir beaucoup joué de la sorte, elle lui demanda quel homme il était. Il se présenta et demanda en retour les nouvelles du pays. Elle dit qu'elle avait appris dernièrement que les frères Hrærekr et Siggeirr avaient repris Hleiðr, la sœur du roi, et tué Hringr, le roi du Gautland.

« Et cette expédition les couvre d'une telle gloire que personne, ici à l'est, ne peut se mesurer à eux. Le roi a accordé à Siggeirr la main de sa sœur, contre sa volonté, et le mariage aura lieu dans trois jours. Mais ils sont tellement sur leurs gardes qu'ils ont placé des espions sur chaque route et dans chaque port. Il est impossible de les prendre par surprise. Pourtant ils s'attendent à ce que Herrauðr et Bósi viennent chercher la jeune fille. Le roi a fait construire une halle si vaste qu'elle ne compte pas moins de cent portes, chacune à égale distance l'une de l'autre. Une centaine d'hommes peuvent tenir sans peine entre elles. Il y a deux gardes à chaque porte et nul ne peut entrer s'il n'est pas connu d'au moins un des deux. Quiconque n'est pas reconnu aux portes est arrêté et mis au cachot jusqu'à ce que son identité soit établie. Un lit est dressé au milieu de la halle : on l'atteint en gravissant cinq marches. Ce sera le lit des jeunes mariés et toute la garde du roi veillera sur eux, de sorte que personne ne pourra les surprendre.

— Quel est le préféré du roi parmi sa suite ? demanda Bósi.

— Il s'appelle Sigurðr, dit-elle, c'est le conseiller du roi et un très grand musicien qui n'a nulle part son pareil, surtout lorsqu'il joue de la harpe. En ce moment, il est chez sa concubine, la fille d'un paysan qui habite ici, aux abords de la forêt. Elle lui coud ses habits pendant qu'il accorde ses instruments. »

Là-dessus, ils se turent et dormirent le reste de la nuit.

## *12.*

Tôt le lendemain matin, Bósi alla dire à Herrauðr ce qu'il avait appris pendant la nuit. Ils s'apprêtèrent à prendre congé du paysan et Bósi

donna une bague en or à sa fille. Puis ils suivirent le chemin qu'elle avait indiqué jusqu'à ce qu'ils arrivent en vue de la ferme où Sigurðr se trouvait. Ils l'aperçurent alors qui sortait en compagnie d'un domestique et prenait la direction de la halle du roi. Les frères jurés lui barrèrent la route. Bósi le transperça de son javelot et Herrauðr étrangla le domestique. Après quoi Bósi dépeça les corps. Ils retournèrent au navire et racontèrent à Smiðr ce qu'ils avaient fait. Ensemble ils élaborèrent un plan. Smiðr appliqua à Bósi le masque mortuaire de Sigurðr et lui fit enfiler ses habits, s'affublant lui-même de la peau du domestique et de ses vêtements.

Ils expliquèrent à Herrauðr ce qu'ils attendaient de lui, puis ils se rendirent au palais. Ils arrivèrent devant la porte de la halle où Guðmundr attendait. Croyant qu'il s'agissait de Sigurðr, le roi l'accueillit cordialement et le fit entrer. Il le chargea des coffres du trésor, des coupes à boire et de la cave. C'est lui qui déciderait de la première bière à servir, et il dit à ceux qui allaient le faire avec quelle générosité ils devaient verser à boire. Il affirma qu'il importait avant tout que les invités soient aussi soûls que possible dès la première nuit, car de cette façon, ils le resteraient beaucoup plus longtemps. Ensuite on fit asseoir les chefs et on introduisit la fiancée, qui prit place sur un banc en compagnie de nombreuses et élégantes jeunes filles.

Le roi Guðmundr s'assit à la place d'honneur et le fiancé à ses côtés. Hrærekr veillait sur son frère. Il n'est pas dit comment les autres chefs étaient placés, mais on sait que « Sigurðr[28] » jouait de la harpe pour le jeune couple. Quand on porta le premier toast[29], il joua si bien qu'on dit dans l'assistance que nul ne le surpassait. Il déclara que ce n'était que le début. Le roi lui dit de ne pas ménager ses efforts. Au moment de boire en l'honneur du dieu Þórr[30], « Sigurðr » changea d'air. Et tout ce qui n'était pas fixé se mit en mouvement, couteaux, écuelles et tout ce que les gens

28. Il est curieux de constater que le texte parle de Sigurðr comme si Bósi ne l'avait pas tué dans la forêt. Sans doute a-t-il existé à l'origine deux versions différentes de ce récit, d'où la confusion. Dans l'une de ces versions, Bósi et Herrauðr n'ont pas rencontré Sigurðr dans la forêt, mais Smiðr a réussi à pénétrer dans la halle où le vrai Sigurðr joue de la harpe ; et le bel homme qui entre et frappe le roi au visage n'est autre que Bósi. Dans l'autre version, Bósi et Herrauðr tuent effectivement Sigurðr et son domestique et se font passer pour eux pour entrer dans la halle. Bósi ensorcelle l'assistance en jouant de la harpe et réussit à s'enfuir avec la princesse, emportant des objets de valeur. Ils sont poursuivis entre autres par Siggeirr qui manque d'être tué en arrivant au bateau.

29. Il était habituel, au cours de tout banquet, de porter des toasts *(drekka minni)* à la mémoire des ancêtres et des dieux.

30. Þórr est le plus fort et le plus populaire des dieux. Fils d'Óðinn, mais moins aristocratique que lui, il se déplace sur un chariot tiré par deux boucs et, lorsqu'il manie son marteau, Mjölnir, il déclenche le tonnerre et les éclairs. Le marteau de Þórr a longtemps été porté comme amulette, et c'est son culte que les chrétiens ont eu le plus de mal à éliminer.

ne tenaient pas. Beaucoup se levèrent et se mirent à danser. Et ceci dura un bon moment. Puis vint le toast en l'honneur de tous les Ases[31]. « Sigurðr » changea d'air à nouveau et joua si fort que cela résonnait dans toute la halle. Tous ceux qui étaient là se mirent debout, à l'exception du roi et des deux fiancés. L'animation était à son comble dans la salle. Et cela dura un bon moment.

Le roi lui demanda s'il connaissait encore d'autres morceaux. Il lui répondit qu'il en savait encore de petits et il conseilla à tous de se reposer un instant. Les invités s'assirent et continuèrent à boire. Il joua alors l'air de « L'Ogresse », celui du « Rêveur » et le « Chant du Guerrier ». Puis vint le toast à Óðinn[32]. « Sigurðr » ouvrit la harpe. Elle était si grande qu'un homme aurait pu s'y tenir debout ; et elle était entièrement dorée. Il prit à l'intérieur une paire de gants blancs, brodés d'or, et joua l'air qu'on appelait le « Tourbillon des Coiffes », et toutes les coiffes s'envolèrent de la tête des femmes et dansèrent au-dessus des poutres de la halle. Les femmes se levèrent et les hommes aussi, et tous se trémoussèrent.

Après ce toast, il n'en restait qu'un, en l'honneur de Freyja[33]. « Sigurðr » prit alors la corde tendue en travers des autres et dit au roi qu'il allait jouer un air appelé « Le Puissant ». Le roi en fut troublé au point qu'il se leva, le jeune couple en fit autant, et personne ne dansa avec autant d'entrain. Et cela dura un bon moment. Smiðr prit alors la main de la fiancée et la fit danser de façon endiablée. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il prenait des pièces du service de table et les dissimulait dans le lit. Mais il faut revenir à Herrauðr, qui ordonna à ses hommes d'endommager tous les navires qui mouillaient le long de la côte, de sorte qu'ils soient hors d'état de prendre la mer. Il en envoya d'autres à la ville chercher l'or et les joyaux que Smiðr avait préparés pour eux. La nuit était tombée maintenant. Certains d'entre eux, grimpés sur le toit de la halle pour voir ce qui se passait à l'intérieur, hissaient par la lucarne tout ce qui avait été jeté dans le lit. Les autres l'emportaient jusqu'au navire dont on avait mis la proue face au large.

31. Les Ases sont la famille des dieux à laquelle appartiennent Óðinn, Þórr et Baldr, par opposition aux Vanes, la famille de Njörðr, Freyr et Freyja.

32. Óðinn est le maître borgne des dieux. Son pouvoir est immense mais repose davantage sur la ruse que la force. Il habite la *Valhöll**, d'où il surveille le monde (aidé par ses corbeaux), et il se déplace sur son cheval à huit jambes, Sleipnir. Il est omniscient, connaît les runes, la magie et la poésie.

33. Freyja, fille de Njörðr et sœur de Freyr, est la déesse de l'amour et de la fécondité, et le culte qui lui était voué devait être érotique. Elle est belle et lascive, et se déplace dans un char que tirent des chats. Elle aime la poésie amoureuse et elle est célèbre pour sa légèreté : pour obtenir le fameux collier des Brísingar, elle a couché avec les nains qui l'avaient forgé.

## *13.*

Cependant que la fête battait son plein, un homme entra dans la halle. Il était grand et beau, il portait une tunique d'écarlate, une ceinture d'argent autour de la taille et un ruban doré au front. Il n'avait pas d'arme et il se mit à danser comme les autres. En arrivant devant le roi, il leva le poing et lui cogna le nez avec une telle violence qu'il en perdit trois dents. Le sang gicla de son nez et de sa bouche et il s'écroula, sans connaissance.

« Sigurðr », voyant cela, jeta la harpe sur le lit et voulut planter ses deux poings entre les omoplates de l'étranger. Mais celui-ci prit la fuite et « Sigurðr » se lança à sa poursuite, de même que Siggeirr et tous les autres, tandis que certains se pressaient autour du roi. Smiðr prit la fiancée par la main, la mena jusqu'au lit et l'enferma à l'intérieur de la harpe. Les hommes sur le toit la hissèrent par la lucarne et firent de même pour Smiðr. Après quoi ils coururent jusqu'au bateau et montèrent à bord. Celui qui avait frappé le roi s'y trouvait déjà. « Sigurðr » embarqua aussi dès son arrivée et Siggeirr le suivait, l'épée tirée. « Sigurðr » se retourna vers lui et le poussa à l'eau. Ses hommes durent le repêcher, plus mort que vif. Alors Smiðr coupa les amarres, les hommes hissèrent la voile et, s'aidant aussi des rames, ils gagnèrent le large aussi vite que possible. Hrærekr et beaucoup d'autres se précipitèrent vers leurs propres navires et les mirent à la mer. Mais l'eau noire s'y engouffra et ils durent regagner la terre ferme. Ils ne purent rien faire de plus, car ils étaient tous désespérément soûls.

Quand le roi revint à lui, il était très affaibli. On voulut le faire manger, il en était incapable. La fête avait tourné au vinaigre. Mais il finit par se remettre et tous tinrent conseil. Il fut décidé qu'ils ne partiraient pas chacun de leur côté, mais qu'ils s'apprêteraient aussi vite que possible à pourchasser les frères jurés. Laissons-les se préparer et revenons à ces deux compagnons et à leurs hommes. Ils naviguèrent jusqu'à ce que deux routes s'offrent à eux : l'une d'elles menait au Bjarmaland. Bósi dit à Herrauðr de continuer vers le Gautland et ajouta que lui-même avait affaire au Bjarmaland.

Herrauðr répondit qu'il ne le quitterait pas – « mais qu'as-tu donc à faire là-bas ? »

Bósi dit qu'il comprendrait bientôt. Smiðr se proposa de les attendre cinq jours et Bósi affirma que ce serait suffisant. Les deux hommes gagnèrent la côte à bord d'un canot, qu'ils cachèrent dans une petite anse. Puis ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à une maison où

vivaient un paysan et sa femme, qui avaient une très belle fille. Ils furent bien reçus et, le soir, on leur servit un excellent vin.

Bósi Fils de la Torte fit les yeux doux à la jeune fille et elle loucha souvent vers lui. Peu après, tous allèrent se coucher. Bósi s'approcha du lit de la fille du paysan et elle lui demanda ce qu'il voulait. Il la pria de fretter son manche. Elle voulut savoir où était la frette et il lui demanda si elle n'en avait pas. Elle répondit ne pas en avoir qui lui aille.

« Je peux l'agrandir si elle est trop étroite, dit-il.

— Où est ton manche ? dit-elle. Je crois savoir ce que doit être ma petite frette. »

Il lui dit de tâter entre ses jambes. Elle retira ses mains et dit qu'elle n'avait que faire de son manche.

« À quoi te fait-il penser ? demanda-t-il.

— À la tige de la balance de mon père, dont l'anneau est cassé.

— Tu ne manques pas d'humour », dit Bósi Fils de la Torte. Il ôta une bague en or de son doigt et la lui donna. Elle lui demanda ce qu'il voulait en échange.

« Je veux boucher ta bonde, répondit-il.

— Je ne sais pas comment, dit-elle.

— Écarte les jambes autant que tu peux ! », reprit-il. Elle lui obéit. Il se mit entre ses jambes et pénétra en elle si profondément qu'il atteignit presque les côtes. Elle sursauta et dit : « Tu as poussé le bondon trop loin, mon ami !

— Je vais le ressortir, dit-il, mais comment as-tu trouvé cela ?

— Aussi bon que si j'avais bu de l'hydromel tout frais, répondit-elle. Mais continue à passer ton goupillon ! »

Il n'épargna pas sa peine, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus et soit prête à défaillir, et elle le pria de s'arrêter. Ils firent une pause et elle lui demanda qui il était. Il le lui dit sans détours et l'interrogea sur ses rapports avec Edda, la fille du roi. Elle répondit qu'elle lui rendait souvent visite chez elle et qu'elle était toujours bien reçue.

« J'ai besoin de ta complicité, dit-il. Je te donnerai quatre marks d'argent si, en échange, tu fais en sorte que la princesse me rejoigne dans la forêt. »

Puis il sortit de sa bourse trois noix qu'on aurait dit en or. Il les lui remit et la pria de dire à la fille du roi qu'elle connaissait un endroit dans la forêt où l'on trouvait quantité de ces noix-là.

Elle l'avertit que la fille du roi était bien gardée, car un eunuque l'accompagnait partout où elle allait. « Il s'appelle Skálkr, il est aussi fort que douze hommes réunis, quelle que soit l'épreuve. »

Bósi répliqua qu'il ne s'en souciait guère, s'il était son seul adversaire.

Le lendemain matin, elle partit sans tarder trouver la fille du roi et lui montra les noix d'or en disant qu'elle savait où en trouver beaucoup d'autres.

« Allons-y toute de suite, dit la fille du roi, et emmenons l'esclave Skálkr avec nous ! » Et c'est ce qu'elles firent.

Les deux compagnons, qui étaient déjà dans la forêt, allèrent à leur rencontre. Bósi salua la princesse et lui demanda pourquoi elle se déplaçait avec une si petite suite. Elle répondit qu'il n'y avait pas de danger à cela.

« Ce n'est pas aussi sûr, dit Bósi. Tu as le choix : ou bien tu me suis de ton propre gré, ou bien je fais de toi ma femme à l'instant, ici dans les bois ! »

L'esclave demanda alors qui était le bandit qui avait l'audace de débagouler ainsi. Herrauðr le pria de se taire et de ne pas faire l'idiot. L'esclave le frappa de son énorme gourdin et Herrauðr se protégea de son bouclier, mais celui-ci se brisa sous la violence du coup. Herrauðr se jeta sur l'esclave, qui le reçut de pied ferme. La lutte fut acharnée mais Skálkr ne céda pas d'un pouce. Bósi vint à la rescousse et envoya l'esclave à terre en le tirant par les pieds. Après quoi ils passèrent une corde à son cou et le pendirent à un chêne.

Puis Bósi prit la fille du roi dans ses bras et la porta jusqu'au canot. Ils s'éloignèrent de la côte et rejoignirent Smiðr à bord du navire. La fille du roi n'était pas très rassurée mais, après que Smiðr lui eut parlé un peu, elle retrouva sa bonne humeur, et ils firent voile jusqu'au Gautland.

## *14.*

Pendant ce temps, Siggeirr et Hrærekr avaient rassemblé une immense armée. Comme le roi Guðmundr était incapable de participer à l'expédition après le coup que Herrauðr lui avait assené, les deux frères en prirent le commandement. Ils avaient quarante navires au départ de Glæsisvellir et d'autres les rejoignirent ensuite. Ils s'en vinrent au Bjarmaland trouver leur père, le roi Hárekr, juste après le passage de Bósi et Herrauðr. Hárekr savait maintenant que c'étaient eux les ravisseurs de sa fille. Il avait levé ses troupes et était à la tête de quinze grands navires. Il s'associa à l'expédition des deux frères, si bien qu'en tout ils disposaient de soixante bateaux. Et cette flotte mit le cap sur le Gautland.

Il faut dire maintenant de Herrauðr et Bósi qu'ils se mirent à réunir des troupes dès leur retour au pays. Ils voulaient être prêts pour le cas où on les poursuivrait, mais ils tenaient à célébrer les noces dès qu'ils en

auraient le loisir. Pendant leur absence, Þvari avait fait fabriquer des javelots, des haches et des flèches, et l'armée commença à grossir.

Ils apprirent alors que le roi Hárekr et ses fils approchaient et que ce ne serait pas de tout repos. Herrauðr lança ses navires à leur rencontre. Il avait une grande et belle armée, mais elle était beaucoup moins nombreuse que celle de Hárekr. Smiðr, fils de Þvari, dirigea son bateau contre celui du roi, Bósi attaqua Hrærekr, et Herrauðr Siggeirr. Inutile de dire que la bataille fit rage aussitôt et que les hommes étaient acharnés des deux côtés.

Peu après le début des hostilités, Siggeirr aborda le navire de Herrauðr et tua bientôt un de ses hommes. L'homme de proue de Herrauðr, qui s'appelait Sniðill, lança un javelot contre Siggeirr. Celui-ci l'attrapa en l'air et le lui renvoya. Le javelot transperça Sniðill et s'enfonça dans la proue, le clouant sur place. Herrauðr fit alors face à Siggeir, en brandissant une pique qui traversa son bouclier. Siggeirr secoua le bouclier si violemment que Herrauðr lâcha son arme, puis il lui assena un coup qui emporta une partie de son casque ainsi que son oreille droite. Herrauðr ramassa une massue qu'il trouva là, sur le pont, et en frappa Siggeirr au nez. Lui enfonçant le nasal dans la figure, il lui brisa le nez et lui fit sauter toutes ses dents. Siggeirr tomba à la renverse sur son propre navire, où il resta longtemps sans connaissance.

Smiðr se battit vaillamment. Le roi Hárekr monta à son bord avec onze hommes et causa de grands ravages. Smiðr se tourna vers lui et le frappa de la *sax** que Busla lui avait donnée, car les armes habituelles n'avaient pas de prise sur lui. Il l'atteignit au visage, lui faisant sauter toutes ses dents et lui tranchant les lèvres et le palais. Le sang jaillit de sa bouche. Or ce coup le mit dans un tel état qu'il se changea en dragon ailé[34] et cracha son venin sur le bateau, tuant quantité d'hommes. Puis il fondit sur Smiðr, le happa et l'avala entièrement.

Ils aperçurent alors un énorme oiseau voler depuis la terre. Cet oiseau[35] a une tête si grosse et si horrible qu'on ne peut le comparer qu'au diable en personne. Il attaqua le dragon et leur lutte fut féroce. Ils finirent par tomber tous les deux, l'oiseau dans la mer et le dragon sur le bateau de Siggeirr. Herrauðr était à bord et faisait tournoyer la massue qu'il tenait à deux mains. Il cogna Siggeirr à l'oreille et lui brisa le crâne, l'envoyant par-dessus bord, et on ne le revit jamais.

Le roi Hárekr revint à lui et se changea en sanglier. Il se jeta sur Herrauðr pour le mordre, lui arracha toute sa cotte de mailles et lui enfonça ses dents dans la poitrine, lui arrachant les seins et la chair jusqu'à l'os.

34. Il s'agit d'un *flugdreki*, animal monstrueux.
35. Cet autre animal fabuleux est appelé *skergípr* dans la saga.

Herrauðr frappa le groin du sanglier, qu'il trancha net juste devant les yeux. Mais il était si épuisé qu'il tomba à la renverse. Le sanglier se mit à le piétiner, mais il ne pouvait pas mordre car il n'avait plus de groin.

Une chienne monstrueuse, aux crocs énormes, apparut alors sur le bateau. Elle creusa ce qui restait du groin du sanglier et lui arracha ses tripes, puis elle sauta par-dessus bord. Hárekr reprit forme humaine et plongea à sa suite. Tous deux coulèrent à pic et aucun d'eux ne refit surface. On pensa que cette chienne n'était autre que Busla, car jamais on ne la revit.

## *15.*

Bósi Fils de la Torte était maintenant à bord du bateau de Hrærekr et se battait des plus courageusement. Il aperçut son père flotter dans l'eau tout près du bateau, à bout de forces. Il sauta à la mer et l'aida à remonter à bord de son propre navire. Hrærekr s'y trouvait déjà et il avait tué un grand nombre d'hommes. En remontant à bord, Bósi était épuisé ; mais il affronta Hrærekr et, d'un grand coup, fendit en deux son bouclier et lui coupa la jambe au-dessus de la cheville. Son épée finit sa course contre le guindeau et se brisa net en son milieu. Hrærekr frappa en retour, alors que Bósi pivotait sur ses talons. L'épée heurta son casque et le toucha à l'épaule, coupant la cotte de mailles et le blessant à l'omoplate ; puis elle glissa le long de son dos, lui arrachant tous ses vêtements, si bien qu'il se retrouva tout nu, l'os de son talon gauche sectionné. Bósi prit un morceau de vergue et Hrærekr voulut sauter par-dessus bord. Bósi le frappa au moment où il se penchait sur le bastingage et lui coupa le corps en deux. Les ennemis avaient déjà péri pour la plupart, et on accorda grâce à ceux qui vivaient encore.

Les frères jurés passèrent leurs troupes en revue. Il ne restait pas plus d'une centaine d'hommes encore en état de se battre. Ils avaient remporté une grande victoire dont ils pouvaient être fiers. Les hommes se partagèrent les prises de guerre et on soigna les blessés qui avaient une chance de survivre.

## *16.*

Herrauðr et Bósi s'apprêtèrent ensuite à célébrer leurs noces, et rien ne manquait de ce qu'il fallait. La fête dura un mois et les invités repartirent avec de magnifiques cadeaux. Herrauðr devint roi de tous les territoires que son père avait gouvernés.

Quelque temps plus tard, ils regroupèrent leurs forces et s'en furent au Bjarmaland. Bósi demanda qu'on l'y prenne pour roi, étant donné qu'Edda, qu'il avait épousée, héritait de son père l'ensemble du pays. Il dit aux gens que la meilleure façon pour lui de compenser les pertes humaines dont il était responsable, c'était de régner sur eux et de les rendre forts par la loi et la justice. Et comme ils n'avaient plus de chef, ils ne virent pas d'autre issue que de l'accepter. Ils connaissaient bien Edda et toutes ses qualités. Bósi devint donc roi du Bjarmaland. Bósi eut un fils de l'une de ses concubines, celle qui avait endurci son guerrier. On l'appela Sviði le Martial ; il fut le père de Vilmundr l'Étourdi.

Bósi se rendit à Glæsisvellir, à l'est, et réconcilia le roi Guðmundr et Herrauðr. Hleiðr et Herrauðr s'aimèrent beaucoup. Ils eurent une fille, Þóra Cerf de la Forteresse, que Ragnarr aux Braies velues épousa.

On raconte que dans l'œuf de vautour que Bósi et Herrauðr avaient rapporté du Bjarmaland, on avait trouvé un petit serpent. Il était tout doré et Herrauðr l'avait offert à sa fille lorsqu'elle avait eu sa première dent. Elle lui fit une couche en or et ensuite il grandit tellement qu'il entoura son pavillon, et il devint si féroce que personne n'osait l'approcher, sauf le roi et celui qui le nourrissait. Le serpent mangeait un vieux bœuf à chaque repas et tout le monde était d'avis que c'était la plus horrible des créatures. Le roi Herrauðr jura alors solennellement qu'il ne marierait Þóra, sa fille, qu'à celui qui irait lui parler dans son pavillon et tuerait le serpent. Mais personne n'en eut le courage avant que n'arrive Ragnarr, fils de Sigurðr Bracelet. C'est lui qu'on surnomma par la suite Ragnarr aux Braies velues, à cause des vêtements qu'il s'était fait faire pour aller tuer le serpent[36].

Ainsi se termine la saga de Bósi Fils de la Torte.

36. Ceci est raconté en détails dans la *Ragnars saga loðbrókar*, que l'auteur de la *Bósa saga*, par ce biais, présente comme la suite de son propre texte.

# Glossaire

*álfr* (pl. *álfar*) : créature surnaturelle de statut imprécis, semble avoir régi nos facultés mentales, à ne pas confondre avec la forme romantique, dévaluée par l'Église, elfe (voir aussi plus haut la note 41, p. 431).

*ausa barn vatni* : littéralement « asperger un enfant d'eau », rite païen de lustration qui correspond à notre baptême.

*austrvegr* et *vestrvegr* : ce sont les dénominations des deux principaux itinéraires que suivaient les vikings, l'un vers l'est (*austr-),* l'autre, vers l'ouest (*vestr-*). Sont détaillés dans *Les Vikings. Histoire. Mythes. Dictionnaire*, p. 582-588.

bateaux (*knörr, skeið, snekkja, skúta, byrðingr, langskip, herskip*) : ce sont les principaux types de navires connus des anciens Scandinaves. Ils servaient indifféremment à transporter des hommes ou des marchandises. Seul *herskip* = « bateau de guerre » était sans doute plus spécialisé, et *langskip* (long bateau) aussi, probablement.

*berserkr* (pl. *berserkir*) et *berserksgangr* : guerrier fauve ou guerrier furieux, rendu frénétique à la faveur de circonstances érotiques, poétiques, guerrières ou magiques. Il faut détruire la légende qui voulait qu'ils aient ingurgité on ne sait quelle boisson magique (évidemment !) pour entrer dans le *berserksgangr* (état de *berserkr*). Ce sont des personnages comme obligés des sagas légendaires, le héros se chargeant, par définition, de les occire (voir aussi plus haut la note 42, p. 432).

*blóðörn* (littéralement, « aigle de sang ») : supplice atroce qui consistait à pratiquer deux longues entailles dans le dos de la victime, à en extraire les poumons et les déployer comme des ailes. A pu avoir une signification rituelle, semble avoir existé dès l'âge du bronze !

*blót* : sacrifice païen de type divinatoire et communiel, le pratiquant s'appelle *blótmaðr (maðr* = « homme »).

*bóndi* (pl. *bœndr*) : terme capital, désigne le paysan-pêcheur-propriétaire libre capable de récapituler son lignage sur plusieurs générations, s'applique à l'élite de cette société, sans doute immémoriale, s'opposera aux rois et formera l'ossature de la société islandaise. Son existence interdit de considérer ces sociétés comme démocratiques.

*dises/dísir (spádísir)* : créatures surnaturelles féminines au statut incertain, président peut-être à la guerre, au combat, sont douées de pouvoirs

prophétiques (*spá* = « prophétiser ») et ont pu être tutélaires de la fertilité-fécondité : elles présidaient à la naissance des êtres humains.

*drápa* : type de poème scaldique.

*dreki :* « dragon », figure de proue amovible des bateaux vikings. Par métonymie, il peut aussi désigner un bateau. L'impossible « drakkar », l'erreur la plus grossière que commet le Français parlant des vikings, vient de là.

*erfi* : l'ensemble des rites funéraires, donnait lieu à banquet.

*ergi (argr, ragr)* : grossière insulte, de type inexpiable, revenant à taxer quelqu'un d'homosexualité, notamment passive. *Ergi* est le substantif abstrait, *argr* ou, par métathèse, *ragr* désigne l'accusé.

*eyrir* (pl. *aurar*) : litt. « once », c'est le nom de la monnaie en cours.

*feigr* : « qui a peur de mourir » ou « qui est voué à la mort » (son état est alors appelé *feigð).*

*félag* et *félagi* : lorsque deux ou plusieurs individus mettent (verbe *leggja*, subst. *lag*) leur bien *(fé)* en commun à des fins précises (achats, expéditions, etc.) ils sont dits *félagar,* l'opération étant un *félag*. La pratique était très commune.

*fjölkynngi* : le fait de savoir beaucoup de choses, donc magie, sorcellerie. C'est un substantif, l'adjectif correspondant est *fjölkunnigr*. Commentaire et description de tous les rites magiques dans *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves.*

*flagð :* type de créature monstrueuse, ou bien géante, ou bien sorcière, ou bien les deux. A survécu longtemps dans la conscience populaire puisque la saga de l'évêque islandais Guðmundr (XIII^e siècle) nous le montre aux prises avec une *flagð.*

*fóstbrœðralag, fóstbróðir* : rite plus ou moins magique de la fraternité jurée par lequel deux individus mêlaient leur sang, prononçaient un serment et se trouvaient liés de la sorte par une fraternité aussi contraignante que la consanguine. Motif récurrent dans les *fornaldarsögur* (on peut aussi se reporter dans le présent ouvrage à la note 96 p. 84 de la *Saga des Völsungar*).

*fóstr, fóstri* : pratique répandue qui consistait à prendre l'enfant d'un autre (un ami, un parent pauvre ou de rang inférieur) pour l'élever. Était utile aussi pour élargir l'aire d'influence du clan.

*frilla* : concubine. La pratique était banale dans la société nordique ancienne. Un chef avait une épouse légitime et une ou plusieurs concubines. Cela ne tirait pas à conséquence puisque seule (sauf si l'époux faisait d'autres stipulations) l'épouse légitime entrait dans la famille et avait droit à la succession.

*fylgja* : esprit tutélaire qui suit (« accompagne », sens du verbe *fylgja*) un

individu et représente son destin personnel. Qui voit sa *fylgja* sait qu'il va mourir; voir Régis Boyer: « L'âme chez les anciens Scandinaves, *hugr, hamr, fylgja* » dans *Heimdal* n° 38, 1981.

*fylki*: en Norvège, province, district, division administrative.

*garpr*: fier-à-bras, m'as-tu-vu, individu méprisé par la communauté pour cette raison.

*goði* (fém. *gyðja*): initialement, a dû être l'officiant (éviter de dire prêtre) chargé de l'exécution des rites païens. Le titre est demeuré, avec des connotations élitistes.

*goðorð* et *goðorðsmaðr*: très difficile notion qui désigne un certain type de pouvoirs et temporels et juridiques et moraux qu'exerçaient certains chefs en Islande.

*hamför*: opération magique par laquelle un individu pouvait amener sa forme interne ou *hamr* à exécuter des déplacements dans le temps ou l'espace à toutes sortes de fins. Peut revenir au thème de la migration des âmes ou de la métempsycose. Celui qui était capable de cette prestation était dit *hamrammr* (« puissant par son *hamr* », voir ce dernier mot un peu plus bas) ou *eigi einhamr* (« qui n'a pas qu'une seule forme »).

*hamingja*: figure féminine, symbolique de la qualité de chance attachée à une famille ou un clan.

*hamr*: la « forme » interne que possède tout individu, voir plus haut *hamför*.

*heimanfylgja* (et *mundr*): le premier de ces termes désigne la dot de la mariée, le second, le douaire que devait apporter le marié.

*heiti*: figure convenue de la poésie scaldique, sorte de synonyme.

*hersir*: en Norvège, chef, le terme est ancien et a pu s'appliquer à un chef de guerre (*herr* = « troupe », « armée »).

*herör*: « flèche de guerre » de type convenu que l'on faisait circuler parmi ses partisans si se présentait un *casus belli*.

*hirð, hirðmaðr*: la *hirð* est la « maison » d'un roi ou d'un grand de ce monde, nous disions mesnie à égalité d'époque. Sa garde, si l'on veut, mais aussi ses dignitaires importants, et encore les membres rapprochés de sa famille, ses fidèles, ses partisans, etc. Qui en faisait partie était appelé *hirðmaðr* (*maðr* = « homme »).

*hneftafl* (litt. « tables »): une sorte de jeu de tables, ressemblait à notre jeu du renard et des agneaux.

*hólmganga*: duel, pratique très répandue à l'époque. Se faisait souvent dans un îlot, d'où son nom, *hólmr* = « îlot ». A pu suivre des règles précises.

*hundrað*: « cent », en vérité la grande centaine germanique, soit 120.

*jarl*: désigne un personnage éminent (sans parler d'aristocratie, notion étrangère à cette culture), venant hiérarchiquement juste après le roi, mais certainement plus ancien que celui-ci. Correspondrait plus ou moins à notre duc. Son domaine est appelé *jarldómr.* Semble avoir initialement été lié plutôt à une famille ou un clan.

*jól*: la grande fête du solstice d'hiver, équivalent de Noël mais durant beaucoup plus longtemps et donnant lieu à toutes sortes de sacrifices rituels (*blót*, voir ce mot supra) d'animaux. Moderne *jul.*

*jötunn* (ou *risi*) : ces deux noms désignent des géants qui sont des créatures primitives, peut-être les premières figures des dieux. *jötunn* est fabriqué sur le verbe *eta*, « manger », voyez l'anglais *to eat* ou l'allemand *essen*, a donc pu renvoyer à « ogre ».

*kenning* (pl. *kenningar)*: une autre figure convenue de la poésie scaldique (voir *heiti* plus haut), revient à une sorte de métaphore filée sur plusieurs lignes.

*knattleikr*: jeu assez brutal de batte avec boule de cuir, en quelque sorte ancêtre du base-ball, admet peut-être un autre nom : *skinnleikr.*

*kolbitr*: notion fort intéressante, s'applique à un jeune enfant puis jeune homme que nous dirions « demeuré », qui reste au coin du feu (d'où son nom : *kolbitr* = « mord-braises ») puis, tout soudain, sort de sa torpeur et, bien entendu, va devenir un grand héros.

*kurteis, kurteisi (drengskapr)*: termes empruntés évidemment au français courtois, courtoisie mais dans un sens plus social, plus physique peut-être, moins moral. Cette dernière connotation convient mieux au synonyme *drengr*, d'où *drengskapr.*

*lúðr*: le seul instrument de musique du Nord ancien, une sorte d'alpenhorn.

*mannbjörn* (et *varúlfr*) : les deux termes s'appliquent à des hommes qui sont capables de se métamorphoser en ours *(björn)* ou en loup *(úlfr).* Relève de la magie. Voyez nos loups-garous.

*mannjafnaðr*: jeu très prisé selon lequel deux camps se choisissaient chacun un champion et le défendaient par tous les moyens possibles. Dégénérait souvent.

*níð*: rite magique qui consistait à flétrir la réputation de l'ennemi au prix de toute une série d'opérations pratiques et symboliques, trancher la tête d'un cheval, l'empaler sur un piquet gravé de runes, déclamer un poème infamant.

Nornes: divinités du destin. En dépit de l'interprétation à la grecque qu'en fait Snorri Sturluson dans son *Edda* en prose (il en voit trois qu'il appelle Urðr, Verðandi et Skuld, passé, présent et avenir), il y en avait une pour chaque être humain.

*ófreskr*: personne douée de seconde vue.

*öndvegi*: le « haut-siège » (le trône) dans lequel siège le maître de maison (le roi). Avait une valeur rituelle sacrée.

*rúna, rúnar*: le terme admet deux acceptions. Très majoritairement, il s'applique à l'écriture que les Germains possédèrent dès le IIe siècle de notre ère et qui, pour des raisons diverses, fut abandonné et repris par les Scandinaves. Il n'a pas de valeur religieuse ni magique. Il s'applique à une écriture comme une autre. Mais il peut aussi – extrêmement rarement, notons-le bien – renvoyer à un signe ésotérique, un secret chuchoté. Il faut quand même combattre d'ardeur l'opinion qui veut en faire un signe magique. Voyez l'exploitation visiblement ironique qu'en fait l'auteur de la *Bósa saga* à propos de la « Prière de Busla ».

*sax* (français scramasaxe) : épée courte (et courbe) à un seul tranchant.

*sejðr, sejðmaðr, sejðkona, sejðhjallr*: le *sejðr* est le grand rite magique connu de cette culture. De type avant tout divinatoire, voire prophétique, mais peut également avoir des effets maléfiques. Est abondamment décrit dans mainte saga et pas seulement les *fornaldarsögur*. Se pratiquait selon tout un rituel élaboré abondamment décrit, notamment, le pratiquant devait s'installer sur une espèce d'échafaudage ou *sejðhjallr*. Le texte de référence est la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. 5.

*sjálfdœmi*: pratique juridique connue, c'est le droit de juger seul que l'accusé accorde au plaignant, c'était lui faire grand honneur.

*skáli*: désigne la pièce principale de la maison scandinave médiévale.

*strandhögg*: s'applique à la descente sur « le rivage » *(strand)* dont avaient coutume les vikings, un coup de main rapide, passager, une sorte d'opération de commando, dirions-nous.

*þáttr*: c'est le nom d'une saga lorsqu'elle garde des dimensions minimes. Il y en a un dans le présent livre à propos des fils de Ragnarr loðbrók.

*þing*: c'est le nom de l'assemblée des hommes libres pour régler en commun les problèmes législatifs, juridiques et commerciaux (ou sociaux) mais sans prérogative exécutive. Se perd dans la nuit des temps germaniques. Les participants avaient le droit de parole et les décisions devaient être prises à l'unanimité.

*tröll*: voyez *álfr*, plus haut, car *tröll* appelle le même commentaire. C'est un géant le plus souvent dangereux. Là encore, c'est l'Église qui le dévaluera pour en faire le petit bonhomme du folklore norvégien moderne.

*vaðmál*: désigne l'étoffe faite de la laine des moutons angoras de la Scandinavie médiévale. On en faisait des vêtements de très haute qualité. Le *vaðmál* en rouleaux servait souvent de monnaie d'échange.

*Væringr*: nom du viking lorsqu'il opère à l'est (voir *austrvegr*) et non à l'ouest. L'Histoire voudra qu'en raison de leur jeunesse et de leur énergie, les varègues aient été accueillis par le *basileus* (l'empereur de Constantinople) pour faire partie de sa garde rapprochée. Ils disparaîtront en tant que tels avec le mouvement viking (au cours du XIe siècle donc) mais leur nom restera attaché à la garde impériale même lorsqu'elle ne sera plus scandinave.

*Valhöll*: c'est le nom que, dans la mythologie scandinave, porte le « paradis » où, en principe, se rendent les guerriers morts au combat et destinés à assurer la survie de ce monde lors de l'affrontement apocalyptique des Ragnarök. Les guerriers en question, ou *einherjar* (guerriers uniques) sont choisis (désignés) par les valkyries, voir prochaine entrée.

valkyries *(skjaldmeyjar)*: créatures surnaturelles vouées au dieu Óðinn et chargées expressément, comme leur nom l'indique (*val-* = « hommes tombés au combat », *kyrja* étant un déverbatif de *kjósa*, « choisir »), de choisir les occis appelés à peupler la Valhöll en vue des Ragnarök. Comme elles ont souvent une figure martiale, on les appelle volontiers « vierges au bouclier » (sens de *skjaldmeyjar*). Elles jouent un rôle important dans les poèmes héroïques de *l'Edda*.

*vetrnætr*: litt. « nuits d'hiver », ce sont trois jours du mois d'octobre qui inaugurent solennellement l'hiver. Donnaient lieu à festivités qui se situaient vers la fin d'octobre, entre un mardi qui terminait l'été (il n'y avait que deux saisons dans ce calendrier) et le samedi suivant, qui inaugurait l'hiver.

*víkingr* (masc.) et *viking* (fém.) : il faut distinguer. Au masculin, tout le monde sait de quoi il retourne. Notons seulement que, dans les traductions de textes latins apportés par l'Église, *vikingr* traduit le latin *tyrannus*! Au féminin (le terme perd alors son « r » final), il s'agit de l'expédition qu'entreprennent les vikings. *Hann var í víkingu*, « il était en expédition de *víkingr* ».

*vísa* : nom d'une strophe dans un poème scaldique

*völva*: désigne la voyante ou prophétesse qui se manifeste en contexte magique. Le chef-d'œuvre de *l'Edda poétique* s'intitule *Völuspá*, « Prédiction de la *völva* ».

# Table des matières